UNIVERSITE DE BOURGOGNE

École doctorale LISIT 491 (Langages, Idées, Sociétés, Institutions, Territoires),

Unité de Recherche TIL - Centre Interlangues : Texte, image, langage

THÈSE

Pour obtenir le grade de

Docteur de l'Université de Bourgogne

Discipline :

Sciences du Langage

par

HÉLÈNE GIRARD-VIRASOLVIT

le 04 décembre 2015

Altérités dans l'expatriation lointaine

Dialogisme des imaginaires collectifs et des discours individuels

Directrice de recherche
Professeure Marie Josèphe BERCHOUD

Jury
Berchoud, Marie Josèphe, Professeure des universités, Université de Bourgogne & Franche-Comté
Chauvin-Vileno, Andrée, Professeure des universités, Université de Bourgogne & Franche-Comté
Laroussi, Foued, Professeur des universités, Université de Rouen
Molinié, Muriel, Professeure des universités, Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3
Sagnier, Christine, *Senior Lecturer*, Université de Princeton

Remerciements

Cette recherche n'aurait jamais pu être conçue, abordée ou accomplie sans le soutien exceptionnel et toujours bienveillant de Professeure Marie Berchoud.

Je remercie également les membres du jury pour avoir accepté de lire ce travail.

Je remercie vivement mes deux employeurs successifs durant mon travail doctoral, l'Universiti Teknologi PETRONAS (UTP) de Malaisie jusqu'en 2013 et l'Université Nationale de Singapour (NUS) jusqu'à aujourd'hui pour les conditions de travail excellentes et propices à la recherche dont j'ai bénéficié dans ces deux institutions.

En particulier, je remercie :

- le *Research and Innovation Office* de l'UTP pour leur soutien financier. La bourse de recherche qui m'a été allouée en 2011 m'a permis de financer l'achat du logiciel d'analyse des données qualitatives utilisé pour cette recherche et les déplacements nécessaires à la conduite des entretiens ;
- le vice-chancelier de l'UTP et son équipe administrative de Kuala Lumpur, qui m'ont ouvert les portes de leurs bureaux dans les Tours PETRONAS pour y conduire des entretiens ;
- la direction du *Center for Language Studies* (CLS) de NUS et les équipes du programme de français, pour les aménagements d'horaire qu'ils ont permis ;
- les collègues de ces deux universités pour leurs chaleureux encouragements.

Je suis très reconnaissante aux parents, amis et collègues qui ont généreusement offert de leur temps et de leur expertise pour de précieuses relectures. Avant tout J.G. pour sa rigueur scientifique, ses conseils et sa disponibilité sans faille, ainsi que son travail sur les transcriptions, mais aussi Jacky pour sa grammaire *old school*, Yannick pour son stock de virgules et sa connaissance de l'Asie du Sud-Est, et tous les collègues qui ont vérifié les citations en arabe, malais, indonésien, mandarin, ou allemand.

Enfin, je souhaite remercier les responsables administratifs du bureau des études doctorales de l'Université de Bourgogne, qui ont été disponibles et compréhensifs durant ma scolarité à distance.

Résumé

Cette recherche étudie les parcours d'expatriés français dans le cadre postcolonial de mobilités françaises, un ancien empire colonial en Asie du Sud-Est, en Malaisie, une ancienne colonie britannique. La parole et en particulier la parole autobiographique sur l'expérience de la mobilité lointaine et de l'altérité y est analysée avec une focalisation sur l'articulation entre discours individuels et collectifs, et le rôle de l'expérience de l'altérité dans la construction des identités. L'analyse de la parole d'expatriés français, plurilitteraciée et collectée sous forme de récits écrits, d'entretiens de recherche et de blogs, fait l'objet d'une analyse interdiscursive. Le champ discursif concerné est délimité et caractérisé grâce aux analyses existantes sur le discours pluriséculaire de l'Occident sur l'Orient, telles que celles proposées par des auteurs comme Bill Ashcroft, Tzvetan Todorov ou Edward Said.

Du point de vue méthodologique, l'approche proposée par l'analyse discursive critique a inspiré la démarche et les objectifs de cette recherche : il s'agit d'identifier une problématique sociale (et aussi individuelle, ou intime) d'ordre sémiotique sur laquelle la connaissance produite aura valeur émancipatoire. Afin de répondre à cette injonction critique, l'analyse porte sur le contexte de production des discours (le territoire colonisé ou postcolonisé, le voyage lointain d'ouest en est, le discours francophone lettré), les relations dialogiques de ce discours, le discours lui-même linguistiquement et structuralement. L'analyse critique interdiscursive permet d'en mettre en question le pouvoir normatif et la potentielle valeur prescriptive. Cette connaissance produite pourra avoir la valeur émancipatoire de considérer la possibilité de l'émergence d'un discours progressiste sur l'expérience de l'altérité dans la construction des identités.

Mots clés : discours, mobilité, identité, altérité, autobiographie, postcolonialisme.

Abstract

In a postcolonial context, this research looks into the itineraries of French expatriates, from a former colonial empire, in Malaysia, a former British colony. The autobiographical discourses of the French expatriates, blogs, research writings and research interviews, are analyzed in terms of the articulation between individual experiences and collective representations, interrogating how experiencing alterity, as well as writing or speaking about it, participates in the construction of identities. The discourse analysis is dialogical and takes in consideration a larger field of discourses: the centuries-long orientalist discourse as theorized by Bill Ashcroft, Tzvetan Todorov or Edward Said. Critical discourse analysis defines this research from a methodological standpoint as well as in its aims: it focuses upon a social problem (as well as individual and personal) which has a semiotic aspect, to produce knowledge which can lead to emancipatory change. With this aim, the analysis focuses upon the contexts (postcolonialism, orientalism and modern mobilities) and the dialogisms, as well as the corpus discourses. The critical and interdiscursive analysis aims to question the order of discourse, its hegemony and prescriptive value. The knowledge hence produced can lead to emancipatory change in the postcolonial discourse on alterity and identities.

Key words: *discourse, mobility, identity, alterity, autobiography, postcolonialism.*

Table des matières

Remerciements 2

Résumé 3

Abstract 4

Table des matières 5

Liste des tableaux 11

Liste des figures 12

Liste des annexes 13

INTRODUCTION 14

1. Origines, motivations et finalités de la recherche 14

2. Délimitation des contextes de la recherche 21

3. Approches méthodologiques et hypothèses de départ pour la recherche 22
Textes et discours dans l'histoire et dans ce corpus 22
Hypothèses de départ pour cette recherche 23
Analyse critique de discours 24

4. Premières réflexions sur quelques notions centrales 25

5. Vue d'ensemble de l'organisation et de la progression de la thèse 27
Chapitre 1 – Contextes 27
Chapitre 2 – Champ discursif et Notions 27
Chapitre 3 – Méthodologie et Corpus 28
Chapitre 4 – Analyse du corpus : parcours et représentations 28
Chapitre 5 – Analyse du corpus : discours et interdiscours 28
Chapitre 6 – Discussions et perspectives 29

PARTIE 1 – MISE EN PLACE, CONTEXTE, NOTIONS ET MÉTHODES 30

PRÉSENTATION DE LA PARTIE 1 30

Chapitre 1 – Contextes de la Recherche 33

1. La Malaisie 34
1.1. Territoire et population de la Malaisie : un héritage colonial 35
1.1.1. Comment s'est formé le territoire varié, et divisé, de la Malaisie 35
1.1.1.1. Le territoire de la Malaisie actuelle a été modelé par les ambitions coloniales européennes 36
1.1.1.2. La Malaisie péninsulaire et insulaire sont divisées géographiquement, mais aussi inégales économiquement, géographiquement, politiquement 39
1.1.2. Fonctionnement politique et économique de la Malaisie actuelle 40
1.1.2.1. La Malaisie est une monarchie parlementaire au fonctionnement contrasté 40
1.1.2.2. L'économie malaisienne : une économie émergente vue comme modèle 41
1.1.3. Origine et organisation des populations et des communautés en Malaisie 43

1.1.3.1. « Ethnies », « races », cultures en Malaisie et dans la parole publique malaisienne _____ 44
1.1.3.2. Comment les politiques coloniales ont affecté l'équilibre d'une population pluriculturelle en Malaisie 45
1.1.3.3. Les langues en présence et les politiques linguistiques reflètent les inégalités communautaires en Malaisie _____ 50
1.1.3.4. Des politiques dites « raciales » assurent la stabilité du pays, renforcent les inégalités __ 55
1.2. Identité d'un pays anciennement colonisé devenu un pays d'accueil _____ 61
1.2.1. La colonisation opère une déterritorialisation et une perte d'identité _____ 61
1.2.2. L'identité malaisienne est retrouvée, reconstruite et débattue dans et par ses discours postcoloniaux _____ 64
1.2.2.1. Autoidentification de la nation indépendante _____ 64
1.2.2.2. Place de cette recherche et de son corpus dans le contexte malaisien postcolonial _____ 68
1.2.3. Place des migrations dans l'économie malaisienne et représentations sur les mobilités internationales dans la société malaisienne_____ 69
1.2.3.1. L'Immigration économique en Malaisie se réalise dans des conditions d'accueil problématiques_____ 70
1.2.3.2. L'Immigration illégale de masse donne lieu à des tensions régionales _____ 72
1.2.3.3. L'expatriation en Malaisie est tournée vers l'Asie et le monde musulman_____ 75
1.2.3.4. Les échanges commerciaux et diplomatiques France - Malaisie favorisent une expatriation française de plus en plus importante en Malaisie _____ 77

2. Expatriation et expatriés : contours sémantiques, représentations et état de la recherche_____ 79
2.1. Définitions de et représentations sur les expatriés_____ 79
2.1.1. Qui sont les expatriés français et quelles données sont disponibles sur cette population ___ 79
2.1.1.1. Le recensement des expatriés français est considéré comme « lacunaire et biaisé » ____ 79
2.1.1.2. La France a une histoire d'émigration limitée _____ 84
2.1.2. Sémantique et représentations de l'expatriation_____ 85
2.1.2.1. « Expatrié » du point de vue de l'Europe, « Occidental » du point de vue de l'Asie, que recouvrent ces termes ?_____ 85
2.1.2.2. Discours : qui parle des expatriés en dehors du terrain de la recherche scientifique et quelles représentations en existent ? _____ 89
2.1.2.3. Discours interne : comment les expatriés parlent d'eux-mêmes et quelles représentations véhiculent-ils à travers les figures des « bons » et des « mauvais » voyageurs _____ 91
2.1.3. Délimitations contemporaines des situations individuelles correspondant à des expatriations : des contours mouvants_____ 93
2.2. Terrains de recherche : état de la recherche sur les expatrié_____ 95
2.2.1. Les migrations font l'objet de nombreuses recherches, dont très peu prennent pour objet particulier l'expatriation _____ 95
2.2.2. L'expatriation et les expatriés : un objet d'étude relativement peu investi en sciences humaines 98
2.2.3. Comment considérer le ou les expatriés en tant qu'objet de recherche, et dans le champ plus large des migrations humaines ? _____ 100

Conclusion du chapitre 1_____ 102

Chapitre 2 – Notions : mobilités, altérités, identités, quels discours ? _____ 103

1. Espaces, mobilités et destinations : représentations et discours _____ 103
1.1. Perceptions des espaces : représentations, imaginaire, mythes _____ 103
1.2. Relocalisation et habitation des espaces_____ 107
1.3. Mobilité moderne et fluidité _____ 108
1.3.1. La postmodernité est une inflexion contemporaine de la modernité, marquée par la mobilité 108
1.3.2. La « fluidité » postmoderne peut être vue comme déstructurante ou libératrice d'un point de vue européen _____ 111
1.3.3. Mondialisation : modes d'intelligibilité_____ 113

2. Dire le voyage, dire l'autre : analyse d'un champ discursif _____ 117
2.1. Devisement du Monde et merveilles d'Orient : l'ailleurs fantasmagorique hérité de l'Antiquité _ 119
2.1.1. Rappel historique sur les premiers récits de voyage français en Orient dans leur contexte européen 120
2.1.2. Les origines d'une fascination de l'Orient née de l'Antiquité et qui perdure _____ 121
2.1.3. Le naturalisme et les tentatives d'inventaire des merveilles de l'Orient _____ 123
2.2. Pensée et discours coloniaux entre racialisme et Lumières _____ 124
2.2.1. Colonialisme et « science » du racialisme : émergence d'un discours pseudoscientifique au service de l'idéologie coloniale _____ 125
2.2.1.1. Ce que fut le racialisme en France _____ 125
2.2.1.2. Une entreprise d'instrumentalisation des sciences au service de l'idéologie colonialiste 126
2.2.1.3. Exemples d'un discours scientiste idéologisé _____ 127
2.2.1.4. Avènement et déclin d'une pseudoscience _____ 130
2.2.2. Écrire sur l'autre au temps des colonies et des Lumières _____ 131
2.2.2.1. Le discours des Lumières reste réifiant, il s'oppose au racialisme sans remettre en question le colonialisme _____ 132
2.2.2.2. Et après les indépendances… que reste-t-il de ces discours ? Brève analyse du discours d'un auteur contemporain, J. M. G. Le Clézio, sous forme d'interrogations _____ 134
2.3. Écritures romantique et moderne tournées vers soi _____ 136
2.3.1. Écrivains-voyageurs et littérature de voyage _____ 137
2.3.2. La question de la fiction dans le récit de l'autre se pose aussi bien au sujet d'auteurs contemporains qu'à l'époque de Marco Polo _____ 142
2.4. Récits de voyages contemporains _____ 145
2.4.1. Avec la démocratisation du voyage lointain, du tourisme et de la mobilité professionnelle, le récit de voyage perd de son élitisme et de sa rareté _____ 146
2.4.1.1. Le voyage des masses tend à démystifier les récits de voyage et à remettre en cause une image mythique du voyageur _____ 146
2.4.1.2. L'écriture des femmes influence l'évolution des thèmes abordés dans les récits de voyage 148
2.4.2. La démocratisation de l'écriture et la révolution des supports et de la diffusion voient l'émergence de nouveaux genres de récits _____ 149
2.4.3. Le discours contemporain sur le voyage aspire à de nouveaux modèles, relativistes et interculturels _____ 150

3. Altérité et construction de l'identité _____ 153
3.1. Notion d'identité et processus d'identification _____ 154
3.1.1. Processus d'identification et d' « autoidentification » _____ 155
3.1.2. Rôle de la narration dans l'autoidentification _____ 158
3.1.3. Déterminisme et réalisation de soi _____ 159
3.2. Altérités : quels discours ? _____ 160
3.2.1. Les représentations de l'autre sont à la fois exprimées et construites par le discours _____ 160
3.2.1.1. Représentations, imaginaires, idéologie : distinctions sémantiques _____ 160
3.2.1.2. Ce que l'analyse de discours peut révéler des représentations _____ 161
3.2.2. L'exotisation est un processus discursif _____ 163
3.2.2.1. L'exotisme comme discours _____ 163
3.2.2.2. Le discours sur l'autre relève d'un mouvement de l'idéalisation au dégoût _____ 165
3.2.2.3. L'exotisme se réfère à un lieu et un temps précis, hérités de l'imaginaire colonial _____ 167
3.2.2.4. L'exotisme poétique et idéalisé, baudelairien ou segalien, résout-il la problématique de la réification inhérente à l'exotisation ? _____ 170
3.2.2.5. Les mises en garde contre l'exotisation relèvent d'une part d'un discours élitiste et d'autre part d'un discours humaniste _____ 174
3.2.2.6. Il est possible d'aborder l'exotisme dans le discours comme un outil d'approche de l'altérité 175
3.3. Construction de l'identité au contact de l'altérité et dans l'écriture de l'expérience de l'altérité 177

Conclusion du chapitre 2 _____ 180

Chapitre 3 – Méthodologie et corpus 183

1. Objectifs de l'analyse de discours dans cette recherche 183
1.1. Analyse critique de discours : influences et principes, notion d'ordre du discours 185
1.2. Analyse critique de discours : objets et objectifs 189
1.2.1. Ce en quoi l'approche critique a modelé ma réflexion et mes objectifs 189
1.2.2. Focalisation sur le discours et l'interdiscours 194
1.2.2.1. Textes, discours et contexte 195
1.2.2.2. Interdiscours et dialogisme 198

2. Recueil des données multimodal – choix, objectifs et méthode 203
2.1. Premiers contacts. Le recueil des données s'ouvre par la collecte de récits de parcours suscités, écrits selon une consigne préalable 205
2.1.1. Les apports et limites de la modalité écrite ont été pris en compte 207
2.1.2. Les apports de l'entretien ont été considérés, ainsi que ses limites s'il est source unique de collecte des données 210
2.2. Ensuite, des blogs, des écrits authentiques et de nature autobiographique, sont insérés dans le corpus et dans le dispositif de recueil des données 210
2.3. Enfin, le recueil des données se conclut par des entretiens de nature collaborative visant la résolution sémiotique 212
2.3.1. Déroulement des entretiens au fil du texte 212
2.3.2. Objectifs de l'entretien dans le dispositif multimodal 214

3. Participants – sélection, caractéristiques individuelles et première vue d'ensemble sur l'individualité des parcours 215

4. Vers l'analyse, quel traitement des données ? 220
4.1. Techniques d'enregistrement et modalités retenues pour l'audiotypie 220
4.2. Lecture et traitement des données 222
4.2.1. Approches choisies pour la préanalyse 223
4.2.2. Déroulement de la préanalyse, exemples 224
4.3. Posture et écriture 229
4.3.1. Prise en compte du statut d'observatrice participante 229
4.3.2. Questions d'écriture et usage scientifique du « je » 230

5. Outils et méthodes de l'analyse de discours : savoirs disciplinaires sollicités dans cette recherche 231
5.1. Thématisations, relations sémantiques et représentations des événements 234
5.1.1. Thématisation et lexicalisation 234
5.1.2. Construction du sens et relations sémantiques 235
5.1.3. Représentations discursives et recontextualisation 236
5.2. Énonciation et modalisation 237
5.3. Actes et fonctions du discours 239
5.4. Genres et style de discours 241
5.4.1. Registres, genres et types de discours 241
5.4.2. Style 243

Conclusion de la première partie 244

PARTIE 2 - ANALYSE ET RÉSULTATS 247

PRÉSENTATION DE LA PARTIE 2 247

Chapitre 4 – Expériences, histoires personnelles et parole individuelle 251

1. De la construction de représentations collectives et individuelles à l'expérience personnelle de la mobilité 251

1.1. Constructions de représentations sur la mobilité 252
1.1.1. Représentations : quels processus et quels objets 253
1.1.1.1. Dire l'étranger et la mobilité 253
1.1.1.2. Dire la France 256
1.1.2. Des représentations au discours 257
1.1.2.1. Rôle de la première expérience 258
1.1.2.2. Sources familiales et littéraires des représentations 261
1.2. Itinéraires 265
1.2.1. Départs 265
1.2.1.1. De la décision à la concrétisation : opportunités et perte de contrôle 266
1.2.1.2. Destinations : ailleurs 273
1.2.1.3. Voyages réticulaires : aller-retour en France et découverte de l'Asie 279
1.2.2. Retours 282
1.2.2.1. Une itérologie plutôt circulaire 282
1.2.2.2. La France objet distancié du retour, lieu des attaches et du détachement 287

2. Identifications 293
2.1. Être expatrié, ne pas être malaisien : questions de « communalité » 293
2.1.1. Être ou ne pas être expatrié : rejet d'une certaine figure de l'expatrié 294
2.1.1.1. Identifier son statut : être « migrant » avant d'être expatrié 294
2.1.1.2. « Vrais » expatriés et « mauvais » voyageurs 299
2.1.2. Être ou ne pas être malaisien – différenciation et autoidentification 310
2.1.2.1. Différenciation : ne pas être un Malaisien, être un… Occidental ? Français ? 310
2.1.2.2. Devenir malaisien 313
2.2. Mobilité géographique, mobilité psychique ? 317
2.2.1. Une quête de l'évolution personnelle vue comme universelle 317
2.2.2. La sédentarité étalon 321

3. L'écriture en situation de mobilité lointaine : une écriture de l'expérience individuelle 324
3.1. Écrire pour… 325
3.1.1. Écrire pour garder le contact, préserver le lien, s'exprimer 325
3.1.2. Écrire pour interpréter et s'approprier son expérience 329
3.1.2.1. Personnaliser / Dépersonnaliser son expérience : on, je, tu, nous, ils… 330
3.1.2.2. Interpréter, généraliser mais aussi analyser son expérience 333
3.1.3. Écrire pour prendre le contrôle de son expérience 337
3.1.3.1. S'approprier la connaissance du territoire et de la culture hôte 339
3.1.3.2. Guider et conseiller les autres 344
3.2. Vers le chapitre 5 : point sur les sujets de l'écriture et la présence d'autrui dans les discours 351
3.2.1. Présence d'autrui dans les discours 351
3.2.2. Quelques remarques sur les thèmes émergents 352
3.2.2.1. Thèmes émergeant des blogs 352
3.2.2.2. Place de l'intime dans l'écriture 354

Conclusion du chapitre 4 357

Chapitre 5 – Préconstruits discursifs, Histoire et représentations collectives 360

1. Discours sur l'autre : qui est l'autre et en quoi est-il autre ? 363
1.1. « Vrai » ailleurs et Merveilles 365
1.1.1. Rêver et rechercher la différence dans et par le lointain 365
1.1.2. Collectionner les curiosités pour renforcer la différenciation 371
1.1.3. Référencer l'inconnu : hétérolinguisme, comparaisons et erreurs 374
1.2. Exotisation 377
1.2.1. Exotisme du tropical 377
1.2.2. Préservation de la « saveur exotique » 379
1.2.3. L'exotisation est un moteur de l'écriture 381
1.3. Le mythe du bon sauvage 381

2. Discours sur soi, entre culture source et expérience vécue _____ 387
2.1. Le voyage « vous fait et vous défait » : bouleversements des agents identificateurs et des identités 387
2.2. Moi, la Malaisie et l'effet sur moi de ce pays _____ 392

3. Discours sur l'expérience personnelle de l'altérité _____ 395
3.1. Les expatriés recherchent des passerelles pour multiplier l'expérience de l'interaction avec l'autre 396
3.1.1. Parler « la » langue « locale » est perçu comme un sésame vers plus d'interactions _____ 397
3.1.2. Contacts, contextes et positionnements vus comme favorisant les interactions _____ 399
3.1.3. Des particularités dans la démarche de recherche de l'interaction en Malaisie _____ 401
3.2. Réactions, adaptations et négociations dans les interactions : des émotions nées d'expériences anecdotiques à la formation d'opinions structurées dans les discours _____ 402
3.3. Rejet et idéalisation de l'autre, points d'équilibre dans le récit des expériences entre merveilleux et monstrueux _____ 416

Conclusion du chapitre 5 _____ 423

Chapitre 6 – Conclusions et perspectives : articuler des expériences et des discours _____ 425

1. Préconstruits et discours individuels : dynamisme de l'interdiscursif _____ 425

2. Écriture de soi, entre autoidentification et aspirations collectives _____ 431
2.1. Se connaître, connaître l'autre, une injonction moderne contradictoire ? _____ 432
2.2. Utopies d'un citoyen global, postcolonial et interculturel _____ 438
2.2.1. La réalisation de ces utopies dépend de la réciprocité des expériences et des discours ___ 439
2.2.2. Quelques utopies du citoyen global _____ 443

3. Quelques perspectives interdisciplinaires pour cette recherche _____ 445

Conclusion _____ 447

Bibliographie _____ 450

Index rerum _____ 468

Index nominum _____ 470

Annexes _____ i

Liste des tableaux

Tableau 1 : pourcentages de Malaisiens de culture malaise, chinoise et indienne avant et après 1965 59
Tableau 2 : pays d'origine des immigrants en Malaisie 71
Tableau 3 : pays d'origine des expatriés en Malaisie 76
Tableau 4 : pays d'origine des étudiants étrangers en Malaisie 76
Tableau 5 : catégories dans les blogs de Richard et Alice (captures d'écran) 150
Tableau 6 : participants 218
Tableau 7 : lieux, dates et durées des enregistrements 220
Tableau 8 : fréquence du mot expatriation dans les blogs 225
Tableau 9 : participants 250
Tableau 10 : itinéraires des neuf expatriés 363

Liste des figures

Figure 1 : carte de la Malaisie en Asie du Sud-Est 34
Figure 2 : carte de la Malaisie péninsulaire et Malaisie orientale 35
Figure 3 : drapeau de la Malaisie 37
Figure 4 : formation du domaine britannique dans la péninsule malaise et à Bornéo 38
Figure 5 : Histoire de la fédération de Malaisie 39
Figure 6 : densité démographique de la Malaisie 40
Figure 7 : carte des opérations internationales de Petronas 42
Figure 8 : réseau de AirAsia 42
Figure 9 : répartition territoriale des Malaisiens de culture malaise 46
Figure 10 : carte des peuples de Malaisie orientale 47
Figure 11 : *The New Straits Times*, 31 Août 1964, Page 18 51
Figure 12 : enveloppe et timbres portant le slogan "*Bahasa Jiwa Bangsa*" 51
Figure 13 : illustration politique 55
Figure 14 : diagramme des communautés religieuses en Malaisie 57
Figure 15 : répartition géographique de la population inscrite au registre des Français de l'étranger81
Figure 16 : évolution de répartition géographique de la population inscrite au registre des Français de l'étranger 82
Figure 17 : carte des inscrits au registre des Français de l'étranger 82
Figure 18 : associations lexicales de « s'expatrier » 86
Figure 19 : associations lexicales de « expatrié » 86
Figure 20 : analyse de la synonymie de « expatrié » 87
Figure 21 : analyse de la synonymie de « expatriation » 87
Figure 22 : *The Expat Magazine*, août 2013 ; *Expatriate Lifetsyle*, janvier 2012 ; décembre 2011 ; mai 2011 90
Figure 23 : altérité dans le discours 181
Figure 24 : dispositif multimodal de recueil des données 204
Figure 25 : participants par sexe, âge, lieu de résidence et occupation 216
Figure 26 : exemple d'extraction de termes en contexte 225
Figure 27 : présentation synaptique du mot « expatriation » dans mon entretien avec Ariane 226
Figure 28 : mots les plus fréquents dans les neuf récits de parcours 226
Figure 29 : le déictique « ici » dans l'entretien de Françoise 227
Figure 30 : le déictique « ici » dans l'entretien de Sylvie 227
Figure 31 : présentation synaptique du mot « Malaisie » dans mon entretien avec Françoise 228
Figure 32 : présentation synaptique du mot « Malaisie » dans mon entretien avec Sylvie 228
Figure 33 : altérité dans le discours 244
Figure 34 : discours sur l'Orient 245
Figure 35 : occurrences de "Air Asia" dans le blog de Richard 279
Figure 36 : pronoms personnels dans 13 billets de blog 343
Figure 37 : mots clés dans le blog de Richard 353
Figure 38 : altérité dans le discours 361
Figure 39 : extrait des *Les Aventures de Tintin, reporter du « Petit Vingtième », au Congo* 418
Figure 40 : écriture de l'expérience de l'altérité dans le corpus 423
Figure 41 : interculturalité postcoloniale ressortant des discours du corpus et de leur analyse interdiscursive 437
Figure 42 : écriture de l'expérience de l'altérité dans le corpus 439

Liste des annexes

A. RECUEIL DES DONNÉES II

a. Annonce relayée en août 2012 par la présidente de l'Association des Français de Malaisie, par le biais de leur liste de distribution électronique ii

b. Spécimen anonymisé d'une lettre de confidentialité assurant les participants de la confidentialité des données transmises ii

B. EXTRAITS DE CORPUS 1 : TRANSCRIPTIONS D'ENTRETIEN III

a. Entretien avec Sylvie, complet, Février 2012, 01 :35 :14 iii

C. EXTRAITS DE CORPUS 2 : RÉCITS DE PARCOURS ÉCRITS XV

a. Texte de Françoise, complet xv

b. Texte d'Ilham, complet xvi

D. EXTRAITS DE CORPUS 3 : BLOGS XVII

a. Extraits du blog d'Alice xvii

- Extrait 1 : 6 février 2012 xvii
- Extrait 2 : 16 septembre 2011 xviii

b. Extraits du blog de Jean xix

- Extrait 1 : 27 novembre 2011 xix
- Extrait 2 : 29 juillet 2011 xix

E. TEXTE ORIGINAL EN ANGLAIS DE JEAN (HORS-CORPUS), CITÉ PAGE 296 XX

INTRODUCTION

Dans cette introduction, après avoir situé l'origine de cette recherche d'un point de vue personnel et en avoir introduit les finalités, je vais présenter les caractéristiques les plus saillantes des éléments de contexte, une vue d'ensemble de mon approche, de la méthodologie et des notions qui seront développées dans les premiers chapitres. Je présenterai enfin les objectifs et contenus de chaque chapitre.

1. Origines, motivations et finalités de la recherche

Afin de situer la conception de cette recherche, je vais brièvement revenir sur mon parcours académique. Je me souviens, en licence de Lettres Modernes, avoir proposé à mon professeur de lexicologie un sujet de mémoire de maîtrise en Lettres Modernes sur les stratégies lexicales du dire l'ailleurs dans les récits de Marco Polo. De cet intérêt initial pour la lexicologie, et pour la linguistique, dont le Français Langue Étrangère m'a fait découvrir les dimensions cognitives, sociales et psychologiques, s'est développé un intérêt pour les discours et leurs rôles dans les pratiques sociales. Je n'ai été initiée à la pratique de la recherche scientifique que des années plus tard et immergée dans un contexte anglo-saxon, aux côtés de chercheures en anglais langue seconde et en littératie. Mon univers académique a d'abord été celui des recherches-actions avec des communautés indigènes de Malaisie. Puis nous avons continué ensemble à investir particulièrement le champ de la socialisation langagière chez les étudiants internationaux, ce qui m'a initiée au recueil de la parole vivante.

Le rôle de la parole et du recueil de la parole dans l'étude des migrations humaines m'a conduite à considérer la parole sur l'expérience de la mobilité, et l'expérience de l'altérité. Mes premiers pas dans ce domaine ont été orientés par les exigences des financements privés : afin d'obtenir une bourse de recherche, il m'a d'abord fallu justifier d'applications pratiques de cette recherche dans le domaine de l'entreprise. Je me suis donc proposée d'offrir aux directions des « ressources humaines » d'entreprises internationales des portraits d'expatriés dont l'analyse des témoignages leur offrirait un éclairage qualitatif sur des facteurs de réussite ou de difficultés dans l'expatriation, cette dernière étant un processus que les entreprises cherchent à faciliter[1]. J'ai ainsi obtenu un financement et commencé à recueillir des témoignages d'expatriés.

Mais plutôt que d'aboutir seulement à une typologie des facteurs de réussite de l'expatriation dans les parcours étudiés, des questionnements autres se sont imposés, nourris de la parole des enquêtés et de mes lectures : de qui parle-t-on lorsque l'on parle d'autrui ? En quoi **le discours** sur la mobilité est-il constituant de l'**identité** ? Quelles sont les caractéristiques du discours sur l'**altérité** ? Y a-t-il ***un* discours** sur l'autre et si oui, comment évolue-t-il à travers l'histoire et dans le **contexte** contemporain ? Comment se construisent les relations entre les discours, sur la mobilité, sur l'autre, sur soi et les **représentations** individuelles et collectives ? Qu'en est-il des relations de ces discours et de ces représentations avec les pratiques sociales ? Mes questionnements, et avec eux les formes et les cibles des enquêtes, ont évolué dans la construction de la présente thèse.

[1] Voir chapitre 1, 2.2.

Pour étudier **le et les discours,** je me suis référée tout d'abord à l'articulation entre texte et discours. Selon le *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* (Ducrot & Todorov, 1972 [1979 : 103-104, 409]), le discours serait le texte considéré avec son contexte et sa situation d'énonciation. Il s'agit ensuite de distinguer **le discours** en tant que notion ainsi définie (texte considéré avec son contexte et sa situation d'énonciation) **des discours** en tant que nom dénombrable, considérant le terme comme « concret, singulier ou pluriel, se référant à différentes façons de représenter des aspects du monde » (Fairclough 2003 : 26). Norman Fairclough donne pour illustrer cette acception des discours pluriels, l'exemple en Angleterre du « discours politique travailliste » ou encore du « discours thatchérien » :

> « Il existe des discours alternatifs et en compétition, associés à différents groupes humains occupant différentes positions sociales. Les discours diffèrent de par la façon dont ils représentent les événements sociaux, ce qu'ils incluent ou excluent, leur niveau d'abstraction, et les façons particulières dont les procédés, les relations, les agents, le temps et l'espace sont représentés » (*ibid*. : 17).

En outre, ce discours-positionnement dans un champ discursif se nourrit du système qui le produit. Et il faut enfin compter avec les discours individuels, puisque, si chaque expatrié est inscrit dans le mouvement prégnant d'une représentation collective sur sa situation, ses contacts avec le pays d'accueil, il a aussi sa marge d'écart, de créativité. Comme l'a constaté Denise Jodelet (1989 : 53) dans ses études de terrain et leur synthèse, une représentation,

> « contenu concret de l'acte de pensée, [elle] porte la marque du sujet et de son activité. Ce dernier aspect renvoie au caractère constructif, créatif, autonome de la représentation qui comporte une part de re-construction, d'interprétation de l'objet et d'expression du sujet. ».

Je me réfère également à des champs discursifs, comme celui du discours sur la mobilité, du discours sur soi, ou du discours sur l'autre, dans lesquels s'inscrit le corpus.

Les **représentations** ont été vues tout d'abord selon l'acception qu'en propose Jacques Le Goff :

> « toute traduction mentale d'une réalité extérieure perçue. La représentation est liée au processus d'abstraction. La représentation d'une cathédrale, c'est l'idée de la cathédrale. ». (Le Goff, 1985 [1991 : 6]).

Cette définition s'ancre dans les travaux de Serge Moscovici, Denise Jodelet ou Jean-Claude Abric, qui ont remis à l'honneur cette notion venue d'Émile Durkheim et Auguste Comte.

La **mobilité** s'incarne dans des formes variées de migrations, estudiantines, professionnelles, économiques, climatiques, qui sont au cœur de la pensée, des discours et des pratiques sociales, politiques, économiques, ou individuelles du XXIe siècle. Mon intérêt pour les expatriés vient sans doute de ce que je participe des mobilités professionnelles lointaines, avec en particulier mon séjour professionnel de plus six ans sur le terrain de cette recherche. Ce statut d'observatrice participante (sur lequel je reviendrai en particulier dans le chapitre 3 dans le cadre de la présentation de la méthodologie), m'a amenée à considérer deux dimensions du **« je »** dans cette recherche :

- d'une part, le « je » du récit de la mobilité, comme faisant partie d'un ensemble de discours spécifiques à l'intérieur du genre biographique, et pour partie **autobiographique**. Je me réfère à Philippe Lejeune (1975 : 14) sur l'autobiographie, sur laquelle je reviendrai dans le chapitre 3 :

> « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité ».

C'est un discours présent dans le témoignage, à travers le recueil de la parole pour la recherche, mais aussi dans son expression littéraire, scientifique, politique, sociale. Ce récit est souvent écrit à la première personne, en « je », avec une superposition de l'auteur et du narrateur. Cependant il ne s'agira pas dans cette recherche de se centrer sur la « personnalité » des enquêtés mais sur leurs choix, selon un dispositif, décrit dans le chapitre 3, visant à mettre en relation autobiographies et échanges sur les données utiles de celles-ci ;

- d'autre part, le « je » de chercheure, qui se distingue du récit autobiographique de sa propre expatriation, en ce qu'il élabore une pensée, un dispositif de recherche comprenant ses motivations et ses hypothèses. La réflexion de George Devereux (1967 [1980 : 16]) sur l'**objectivité authentique** m'a amenée à préserver ce « je » dans mon discours, avec comme objectif de favoriser, plutôt que l'apparence de l'objectivité, un travail prenant en compte la subjectivité inhérente à toute science sociale. Je présenterai également ces choix dans le chapitre 3.

J'aborde l'ensemble de ces discours sur l'expérience de la mobilité, de nature autobiographique, à travers la parole, plurilitteraciée (c'est-à-dire prenant différentes formes textuelles : récits écrits, entretiens, blogs), de mes pairs, des expatriés français en Malaisie, une situation de mobilité lointaine et durable. Or le discours en question s'inscrit dans un discours préexistant plus large de la France, ou de l'Europe, sur l'Extrême-Orient, ou l'Orient. Et il s'agit là d'un discours marqué par des thèmes, des mouvements ou même des idéologies (par exemple l'exotisme, le romantisme ou encore le racialisme) qui peuvent construire des représentations réifiantes et hiérarchisantes de l'autre, donc aussi de soi. J'analyserai dans le chapitre 2 ces discours existants et je présenterai les analyses qui en ont été faites en littérature, en sciences sociales et en sciences du langage.

Ces phénomènes observés (de réification, de hiérarchisation) ne sont pas limités au discours français sur l'Orient. Le **discours sur l'autre** en général a été théorisé et/ou écrit (je développerai dans le chapitre 2 les points de vue des auteurs cités ici) comme participant notamment :

- de **la construction de l'identité** par antagonisme

  Patrick Charaudeau (2009 : en ligne[2]) définit l'identité comme une prise de conscience de soi se réalisant par le contact avec l'autre :

  > « cette prise de conscience, pour qu'elle se fasse, a besoin de différence, de différence vis à-vis d'un autre que soi. Ce n'est qu'en percevant l'autre comme différent que peut naître la conscience identitaire. La perception de la différence de l'autre constitue d'abord la preuve de sa propre identité qui devient alors un : "être ce que n'est pas l'autre". Dès lors, la conscience de soi existe à proportion de la conscience que l'on a de l'existence de l'autre. ».

  Ce phénomène va se retrouver discursivement dans tout récit de vie, comme le souligne Muriel Molinié (2009b : en ligne) :

[2] Les ouvrages électroniques cités dans cette thèse sont répertoriés dans la bibliographie générale, où un lien et la date de consultation sont donnés.

> « l'entretien autobiographique met en mouvement deux séries de relations. La première série concerne les relations entre ce "je" qui s'énonce ici et maintenant et les différents "je" qui renvoient à "soi" aux différentes époques – et dans divers espaces – de cette vie. Une seconde série de relations se tisse entre "je" et l'ensemble des altérités, influences, conditions et conditionnements familiaux, sociaux, historiques, économiques, intellectuels, affectifs sur une ou plusieurs générations. » ;

- de **la construction de représentations**

Issue notamment de la psychologie d'Émile Durkheim, la notion de représentation collective s'est enrichie de celles de représentations sociales (Serge Moscovici) ou individuelles (Denise Jodelet) :

> « C'est une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social. […] les représentations sociales, en tant que systèmes d'interprétation régissant notre relation au monde et aux autres, orientent et organisent les conduites et les communications sociales. De même interviennent-elles dans des processus aussi variés que la diffusion et l'assimilation des connaissances, le développement individuel et collectif, la définition des identités personnelles et sociales, l'expression des groupes, et les transformations sociales.
>
> En tant que phénomènes cognitifs, ils engagent l'appartenance sociale des individus avec les implications affectives et normatives, avec les intériorisations d'expériences, de pratiques, de modèles de conduites et de pensée, socialement inculqués ou transmis par la communication sociale, qui y sont liées. » (Jodelet, 1994 : 37)

En écho au sous-titre de cette thèse, « Dialogisme des imaginaires collectifs et des discours individuels », Serge Moscovici (1989 : 82) explique ce va-et-vient dynamique des représentations entre les dimensions individuelles et collectives :

> « Ce ne sont pas les substrats mais les interactions qui comptent » ; [d'où] « la nécessité de faire de la représentation une passerelle entre le monde individuel et le monde social, de l'associer, ensuite, à la perspective d'une société qui change, motive la modification en question. Il s'agit de comprendre, non plus la tradition, mais l'innovation, non plus la vie sociale déjà faite, mais une vie sociale en train de se faire. » ;

- du risque de **réification de l'autre-objet** au détriment de l'autre-sujet

C'est un phénomène renforcé par la dimension fictionnelle du discours sur l'autre, théorisée par Francis Affergan, et dont participent l'**exotisme**, comme l'a théorisé Tzvetan Todorov ou l'**orientalisme**, tel que théorisé par Edward Said, mais aussi le **racialisme**, idéologie pour laquelle je m'appuierai sur l'analyse de Pierre-André Taguieff, et même le romantisme : Marie Berchoud suggère que dans le discours romantique l'autre n'est qu'un « outil » de mémoire. Elle met en garde (1999 : 97, et en ligne) sur cet « usage » de l'autre et fait le lien entre réification et domination :

> « L'étranger qu'on peut dominer, comme on domine un être, mais aussi en soi-même une frayeur, ou une pulsion violente : par la conquête, l'esclavage, les sujétions diverses. […]. Étranger : objet, bon ou mauvais. » ;

- du déroulement de **jeux de dominations**

  L'analyse critique de discours (Fairclough, 2003 : 218) considère que les discours contribuent aux luttes de pouvoir, « dépendant plus du consentement et de l'acquiescement que de la force brute, [d'où] l'importance de l'idéologie ».

  Cette approche critique permet de comprendre par exemple le point de vue d'Edward Said (1978 [1980 : 15]), considérant l'orientalisme en tant que discours comme,

  > « un style occidental de domination, de restructuration et d'autorité sur l'Orient ».

Ce **discours sur l'autre** se cristallise dans ce qu'Edward Said nomme l'orientalisme, exacerbant des problématiques proposées par les caractéristiques du discours sur l'autre que j'ai brièvement introduites ci-dessus : l'orientalisme est une représentation réifiante et différenciatrice d'un dominé, l'Oriental, par un dominant, l'Occidental. Ce paradigme interdiscursif m'amène à interroger l'évolution de ce discours dans l'ère contemporaine, dans la parole individuelle d'expatriés français.

J'entends l'**ère contemporaine** de la parole des expatriés (de 2005 pour le billet de blog le plus ancien jusqu'au moment de l'écriture de cette thèse en 2015), d'abord et avant tout comme l'ère **postcoloniale** (soit la deuxième moitié du XXe siècle et le XXIe siècle débutant), aspirant à faire table rase des idéologies coloniales et souhaitant, sinon réalisant, l'interculturalité. De ce fait, c'est également une ère postmoderne, non au sens d'une rupture d'époque, mais d'une inflexion contemporaine dans l'ère moderne, caractérisée par la mobilité dans un monde spatialement et socialement « **fluide** », « liquide », même, selon Zygmunt Bauman (2003 [2004a : 112]), j'y reviendrai dans le chapitre 2 :

> « une fluidité, une fragilité et une fugacité interne sans précédent (la fameuse flexibilité) marquent toutes sortes de liens sociaux qui, il y a à peine une douzaine d'années, se combinaient en un cadre durable et fiable à l'intérieur duquel on pouvait absolument tisser un réseau d'interactions humaines ».

Mais j'entends aussi l'ère contemporaine, non sans lien avec les théories de Zygmunt Bauman, en tant qu'ère du **nouveau capitalisme**, selon une conception de la mondialisation active et relevant d'un projet de domination qui s'inscrirait dans la continuité de la logique coloniale. C'est l'une des considérations qui m'amènent, je reviendrai sur ce choix, à me placer du point du vue de l'analyse critique de discours qui prend pour objet,

> « le nouveau capitalisme, c'est-à-dire la plus récente d'une série historique de restructurations radicales au travers desquelles le capitalisme a fondamentalement maintenu sa continuité […] parce qu'aucune recherche sociale contemporaine ne peut ignorer ces changements, ils ont un effet omniprésent sur nos vies. […] utiliser le terme nouveau capitalisme n'implique cependant pas de se centrer exclusivement sur des problématiques économiques. » (Fairclough, 2003 : 4).

Ces trois conceptions de l'ère contemporaine, **postcoloniale**, **fluide** et **néocapitaliste**, dans laquelle s'inscrit mon corpus, traduisent la tension que je vais analyser dans le corpus, entre d'une part la perduration dans la parole occidentale sur l'altérité de caractéristiques discursives relevant de

l'orientalisme saidien et de la réification de l'autre, et d'autre part la volonté postcoloniale et contemporaine de tendre à l'interculturalité, à l'acceptation de la différence et à la réciprocité, dans un discours sur l'autre vu comme sujet.

Quand elle porte sur l'intersection de ce champ discursif collectif et d'un corpus de paroles individuelles, mon analyse se veut fondamentalement **interdiscursive**. Je m'appuie sur Mikhaïl Bakhtine et je reviendrai dans le chapitre 3 (1.2.2) sur la notion de dialogisme :

> « Un énoncé est rempli des échos et des rapports d'autres énoncés auxquels il est relié à l'intérieur d'une sphère commune de l'échange verbal. Un énoncé doit être considéré, avant tout, comme une réponse à des énoncés antérieurs à l'intérieur d'une sphère donnée (le mot "réponse", nous l'entendons ici au sens le plus large) : il les réfute, les confirme, les complète, prend appui sur eux, les suppose connus et, d'une façon ou d'une autre, il compte sur eux ». (1979 [1984 : 298]).

Selon les principes énoncés par Mikhaïl Bakhtine, cette recherche interroge la perduration et la place dans le discours sur l'autre de caractéristiques discursives vues comme obsolètes, car datant de l'Antiquité, nées de ou surinvesties par le discours colonial, mais dont mes analyses font ressortir qu'elles demeurent présentes dans la parole d'individus mobiles vivant à une époque où, socialement, scientifiquement, littérairement et individuellement, l'expérience de l'altérité évolue.

Pour aborder cette contradiction possible dans les discours, je prends en considération le fait que les individus auteurs dans ce corpus, des Français expatriés en Malaisie, écrivent, et vivent, leur expérience de l'altérité, sous une double injonction contemporaine :

- d'une part la construction et l'autocompréhension de leur identité, avec l'idée, très ancienne, que leur expérience lointaine doit favoriser ou accélérer l'accomplissement et la connaissance de soi, est valorisée ;

- d'autre part sont également valorisés l'expérience de l'**interculturalité**, le fait de se réaliser comme individu adapté à un monde mobile et fluide dans lequel l'altérité est une expérience normative (c'est-à-dire constituante de la norme), cela essentiellement dans une rupture idéologique avec le vieux discours, honteux, de la France coloniale et dominatrice. Je me réfère ici à Louis Porcher (Groux et Porcher, 2003 : 136) sur les dimensions d'une telle aspiration :

  > « l'important est le préfixe "inter". On pourrait dire en effet multiculturel, mais ce vocable peut signifier aussi bien une simple juxtaposition des diverses communautés étrangères dans un pays, alors qu'interculturel marque qu'on privilégie la circulation entre les cultures, l'échange, l'interaction, le partage et qu'on postule d'un bénéfice mutuel à cette interpénétration. ».

À travers ces comparaisons entre mon corpus et ce que j'ai pu analyser et modéliser du discours sur l'Orient existant, j'analyse la parole d'expatriés, et le discours qu'elle constitue, avec pour objectif d'identifier un possible « ordre du discours », c'est-à-dire selon l'**analyse critique de discours** (chapitre 3), la prédominance dans le discours de caractéristiques discursives récurrentes et prescriptives. Pour ce faire, j'analyse plus particulièrement dans la parole des expatriés la présence et le rôle de caractéristiques discursives antérieures : celles qui ont pu être observées par des auteurs comme Tzvetan Todorov, Pierre-André Taguieff, ou Edward Said, dans des discours existant antérieurement tels que le discours colonial ou le discours romantique ou encore le récit de voyage contemporain, par exemple. À partir de ces analyses préalables, qui font l'objet du chapitre 2 de

cette thèse, je propose une tentative de modélisation du discours sur l'autre, sur laquelle je m'appuierai pour analyser la parole des expatriés.

La finalité de mon travail est donc double :

- sur le discours

J'ai d'abord pour objectif intermédiaire de faire un état du discours sur l'altérité tel qu'il existe historiquement et tel qu'il a été observé et analysé dans le monde de la pensée, selon les problématiques évoquées ci-dessus et que je reprendrai dans le chapitre 2, afin d'en proposer un modèle d'analyse, et d'en permettre l'analyse interdiscursive.

L'objectif premier d'une telle modélisation est de permettre une comparaison diachronique des discours français sur l'altérité : par cette modélisation, je cherche à proposer des comparaisons discursives, par exemple les discours antique, médiéval, colonial, des Lumières, romantique, moderne ou contemporain sur l'altérité, et le corpus de cette recherche. Ce sont ces éléments de comparaison diachronique, basés sur les modélisations tirées des premiers chapitres, qui me permettent ensuite de poser la question d'une pérennisation de certaines caractéristiques discursives de tout discours sur l'autre.

Je voudrais parvenir à proposer, une fois cet ensemble de discours analysés, quelques modèles dynamiques de la construction de l'identité et de l'autocompréhension par le discours sur l'altérité ;

- du discours aux représentations et des représentations aux pratiques sociales

L'objetif de l'école française d'analyse du discours dès les années 1960, en particulier à travers l'analyse critique de discours, a été de mettre la discipline de l'analyse de discours au service d'une réflexion critique sur les jeux de pouvoir et de dominations de la société, non seulement reflétés mais actés par le discours et ses conditions de production. Les recherches effectuées ont permis de montrer l'instrumentalisation faite du langage et de la communication par les dominants pour asseoir et pérenniser leur domination, en particulier en faisant assimiler au dominé un discours dominant vu comme unique et accepter le rapport de forces comme un phénomène naturel. Norman Fairclough donne l'exemple du discours sur la mondialisation, dans lequel ce phénomène est systématiquement présenté, par des jeux de nominalisation et de voix passives, comme naturel et inéluctable plutôt que délibéré. L'analyse critique de discours parle à ce sujet d'**ordre du discours** :

> « un ordre du discours est une combinaison ou configuration particulière de *genres*, *discours* et *styles* qui constituent l'aspect discursif d'un réseau de pratiques sociales. » (Fairclough, 2003 : 220).

Dans le domaine du discours sur l'autre, un certain ordre du discours a ainsi été dominant pluriséculairement, depuis les grandes explorations européennes et trouvant son apogée dans l'empire colonial européen : celui de l'Européen vu comme naturellement supérieur aux autres et ayant par nature au moins autant que par choix vocation à dominer et à imposer son modèle. Ce discours semble aujourd'hui rejeté ; cependant, des thèmes et des caractéristiques discursives qui permettent de l'identifier lui ont survécu dans des récits de voyage contemporains. Ce discours dominant a-t-il durablement marqué la parole française sur l'ailleurs ? Dans tout domaine où un discours dominant peut être identifié, l'analyse critique pose la question de sa valeur reproductive, ainsi que de ses conséquences possibles à la fois sur

les représentations et sur la réalité sociale. C'est donc de façon centrale une question que je pose à travers cette recherche : les caractéristiques du discours pluriséculairement dominant en France sur l'Orient perdurent-elles et influencent-elles encore les représentations de l'altérité et les pratiques sociales en situation de mobilité des Français ?

2. Délimitation des contextes de la recherche

> « La modernité, c'est toujours le départ. » (Barrère & Martuccelli, 2005 : en ligne)

Je propose pour cette recherche de mettre la parole plurilitteraciée de neuf expatriés français en Malaisie en Histoire et en histoires. Je vais interroger son ancrage dans le passé des territoires, l'ancrage de ces récits individuels dans le passé des nations et des familles, le monde globalisé que disent et que forment ces récits.

Je suis confrontée, en abordant le discours contemporain sur l'autre et son rôle dans l'autocompréhension et la construction de l'identité en dialogisme avec ses expressions passées, à ce que Danilo Martuccelli (Barrère & Martuccelli, 2005 : en ligne), appelle « la triade analytique constituée par la mobilité spatiale, temporelle et existentielle ». Je vais donc être amenée à conceptualiser le contexte de la recherche, à la fois géographiquement, historiquement et mentalement, car il relève non seulement de la dualité entre deux espaces, la France et la Malaisie, de leur éloignement, de l'histoire de leurs relations et des idéologies et représentations qui ont jalonné cette histoire, mais aussi de la mobilité elle-même, un champ historique, d'espaces, de représentations et d'idées en lui-même. C'est pourquoi je parle de contextes au pluriel. Ces contextes seront l'objet du chapitre 1.

Deux territoires sont ici en contact : l'un, ancien empire colonial dont les récits s'écrivent dans la lignée d'explorateurs, de marchands, de colons. L'autre, ancien pays colonisé, maintenant pays d'accueil et pays de voyageurs. Tous deux ont une histoire, une identification et des récits qui ont été marqués par l'idéologie coloniale.

Du côté du pays d'accueil, **la Malaisie**, un équilibre complexe se joue entre d'une part une territorialité et une multi-culturalité héritées de et formées par la colonisation, et d'autre part la construction d'une identité postcoloniale et la transmutation en une terre d'accueil.

Du côté des voyageurs français, se déploie une identification en situation de **mobilité** tout aussi marquée par l'histoire, et une catégorie à part dans le monde des migrations, l'expatriation, dont l'expérience et les représentations sont gravées du sceau de l'histoire coloniale occidentale.

En effet, les récits de voyageurs français en Asie du Sud-Est s'enracinent dans le cadre de la rencontre itinérante et historiquement unilatérale (l'exploration, la colonisation) de ces deux territoires. Dans une continuité chronologique, ces récits appartiennent à leur origine à une logique coloniale, hiérarchisante et inégalitaire. De ce fait, leur position contemporaine est définie avant tout par le **postcolonialisme**, à la fois historiquement, comme « distinguant les périodes avant et après indépendance », mais surtout parce que ce terme se réfère à la marche historique « de l'agression impériale européenne » et des discours critiques qui en ont émergé de la part des anciens colonisés. Ces discours sont l'objet de l'ouvrage dont est tiré cette citation (Ashcroft, Griffiths & Tiffin, *L'empire vous répond*, 2002 : 2). L'évolution des récits de voyageurs français dans l'ère moderne puis contemporaine est caractérisée par l'introspection et l'émergence d'une écriture

de soi, ainsi que par le souci de replacer l'autre dans une position de sujet, d'interlocuteur égal, dans la réciprocité. L'avènement relativement récent de la démocratisation, à la fois des voyages et de l'écriture, renforcée à l'époque contemporaine par l'essor d'outils d'expression et de diffusion révolutionnaires, nourrit une évolution qui pourrait sembler ultime dans les discours produits sur l'expérience de la mobilité, expérience archétypique et exacerbée de l'altérité.

Le contexte est donc autant géographique et historique que mental, dans une rencontre de deux mondes faits de questionnements idéologiques et identitaires. De ce fait, le contexte se réalise avant tout comme un contexte discursif, celui du discours de la France (et de l'Europe) sur l'autre. Cet « Autre », l'Est, l'Asie, l'ont cristallisé et en ont été l'archétype discursif, désigné sous le terme général d'orientalisme (qu'il relève d'un discours poétique, scientifique, littéraire, politique, ou même pictural). Ce discours (j'y consacrerai une partie du chapitre 2 mais il constitue autant un contexte qu'une notion), est sans cesse déconstruit, dénoncé et renouvelé. Pour en donner un premier aperçu, je citerai ici Edward Said dans un de ses ouvrages de première période :

> « Parler de l'orientalisme, c'est parler essentiellement, mais non exclusivement, d'une entreprise de civilisation, anglaise et française, d'un projet qui comporte des domaines aussi disparates que l'imagination elle-même, la totalité de l'Inde et du Levant, les textes et les pays de la Bible, le commerce des épices, les armées coloniales et une longue tradition d'administrateurs coloniaux, un impressionnant corpus de textes savants, d'innombrables "experts" en matière d'orientalisme, un corps professoral orientaliste, un déploiement complexe d'idées "orientales" (despotisme oriental, splendeur orientale, cruauté orientale, sensualité orientale), de nombreuses sectes, philosophies, sagesses orientales domestiquées pour l'usage interne des Européens — on peut prolonger cette liste presque à l'infini. » (Said, 1978 [1980 : 15]).

On peut enrichir donc nuancer les propos d'Edward Said (1935-2003) en les ouvrant à son vécu personnel, « compte-rendu subjectif » dit-il, déployé dans son autobiographie narrative et réfléchie, *Out of Place*, titre traduit en À contre-voie (2002 : 15). À travers ce contexte et l'apport de théoriciens de l'orientalisme, de l'exotisme et du discours colonial, je me situe dans le champ d'étude du **postcolonialisme**. À l'origine littéraire chez Edward Said, ce champ d'étude se focalise sur la problématique de l'identité et de l'altérité après la chute des empires coloniaux.

3. Approches méthodologiques et hypothèses de départ pour la recherche

Textes et discours dans l'histoire et dans ce corpus

Au XXIe siècle, biens et personnes, marchandises et négociants, entreprises et employés, matières premières, raffinées, manufacturées, ressources humaines et voyageurs font partie du même flux matériel, mercantile et humain. Les documents de voyage et passeports ont glissé des marchandises aux individus dans un mouvement fait de légalité, parfois délicate, de visas, de quotas, et de débats.

En plus d'être l'objet de l'attention des gouvernements, les migrations contemporaines sont également sous l'œil des chercheurs en sciences humaines, notamment en Lettres-Langues-Sciences du langage, par leur géographie, leur histoire, leur économie, leur sociologie, leur psychologie, et leur linguistique. Au creux de l'observation se tiennent des chiffres et des statistiques, mais aussi les expériences et les discours. Il y a donc des entretiens, des récits, des textes, objets à recueillir et à analyser, autant de récits que d'hommes : aventuriers, invités, clandestins, chassés, employés,

exploités ou mis en esclavage, conquérants, réfugiés, désespérés, ou simples curieux, ainsi que les chercheurs eux-mêmes.

L'expatriation française au XXIe siècle, directement liée à la globalisation industrielle et tertiaire, ainsi qu'à la diplomatie, est intriquée historiquement dans les formes multiples de migrations auxquelles la France a pris ou prend part : explorations, campagnes militaires, colonisations, prosélitisme, commerce, action humanitaire, diplomatie et coopération, mais aussi tourisme, travail et éducation, avec la perception, depuis l'Antiquité grecque et latine, pour chaque individu, et au travers des contextes, que le voyage est formateur, quand il n'est pas également salvateur.

À chaque parcours d'expatriation passé ou contemporain correspondent des témoignages individuels, dont les ambitions sont tantôt universelles, historiques, politiques, scientifiques, littéraires ou personnelles. Ces textes manifestent les frontières poreuses du genre du récit de voyage, entre observation et introspection, autobiographie et ethnographie, voire histoire et géopolitique.

L'élaboration de mon corpus a tendu vers la prise en compte de cette diversité, de la liberté de la parole, avec la dimension autobiographique des récits de parcours, dans la visée d'une analyse chronoholistique. À cette fin, j'ai choisi une méthodologie de recueil des données multimodale (décrite en chapitre 3, 2), car elle permet de recueillir une plurilitteratie dans la parole des expatriés. Le corpus ainsi élaboré est formé, pour chaque expatrié, d'un récit sur son parcours d'expatriation, écrit selon une consigne préalablement transmise à chacun. Cette modalité autorise la réécriture, en une liberté qui renforce la qualité du témoignage, mais dont le revers, un risque d'autocensure, est contrebalancé par un entretien ultérieur favorisant la résolution sémiotique des divergences d'interprétations ayant pu intervenir entre écriture et lecture. Ce dispositif multimodal intègre aussi au corpus un matériau de nature autobiographique authentique, des récits de voyage en ligne (blogs d'expatriation) publiés par quatre des participants ; ces récits viennent s'intégrer au corpus et ils ont fait l'objet d'entretiens d'explicitation également, permettant d'approfondir l'analyse et l'interprétation de la liberté (telle qu'elle se manifeste dans la réécriture ou l'authenticité) des discours dans le corpus. Ce dispositif est décrit et analysé en deuxième patie du chapitre 3.

Ces récits de parcours, entretiens et blogs livrent au moyen d'une analyse de discours leurs caractéristiques discursives observables, les champs lexicaux, les thématisations, les modalisations, les positions énonciatives de chaque auteur, et également les fonctions locutoires et illocutoires de tel ou tel propos, les styles et les genres adoptés. Ainsi, il est possible d'analyser les parcours, les expériences de l'altérité et les mouvances de l'identité, mouvances tendues vers un certain aboutissement, parfois plus ou moins fantasmé, puis de modéliser le discours ainsi formé, avec, en arrière-plan, les dynamiques révélées.

Hypothèses de départ pour cette recherche

La migration lointaine, dont l'expatriation participe, se révèle être une expérience intense et exacerbée de l'altérité. L'expatriation est abordée dans cette recherche comme permettant d'observer dans le discours sur cette expérience des caractéristiques discursives, des représentations et des pratiques.

Mes hypothèses sont orientées vers ce que peut révéler l'analyse des caractéristiques de ce discours, le discours sur l'expérience de la mobilité, le récit de voyage. Je fais tout d'abord l'hypothèse que le discours sur la mobilité est avant tout un discours sur soi et sur l'autre (je développe cette hypothèse en chapitre 2, 3), et je formule les deux hypothèses suivantes dans le cadre de ces deux axes préétablis du discours.

1. La parole autobiographique recueillie et analysée dans le cadre des sciences du langage va permettre de dessiner les parcours individuels et familiaux, relever les représentations et observer en contexte la construction de l'identité, notamment :

- la place prise par la mobilité dans des parcours individuels et familiaux ;
- Le rôle joué par l'expérience de l'altérité dans la construction de l'identité, que ce soit l'expérience première ou ses recompositions ultérieures ;
- le rôle de la mise en récit d'une telle expérience dans le processus d'autoidentification.

2. Le discours sur l'altérité : l'analyse de la littérature de et sur le voyage des Occidentaux en Orient va permettre d'en dégager des caractéristiques discursives, des figures et des thèmes. En mettant en place un modèle de ce discours existant, il est possible d'analyser dans le corpus la perduration des caractéristiques discursives. Cette analyse pourrait montrer :

- une mise en exergue de la différence de l'autre, liée à une construction de l'identité par antagonisme, réalisée dans le récit de soi, l'autobiographie, les formes ethnographiques et de reportage du récit de voyage ;
- la perduration de certaines représentations, notamment réifiantes de l'autre. Il s'agira d'interroger comment et dans quelles limites ;
- la construction de représentations sur soi, en tant que voyageur occidental et dans une certaine extériorité par rapport à une telle représentation ;
- l'existance d'une injonction sociale contemporaine à la découverte de soi et à l'ouverture aux autres, et que cette injonction pourrait jouer un rôle dans le renforcement et/ou la contrariété des caractéristiques discursives historiques.

Analyse critique de discours

L'analyse de discours que j'ai menée est inspirée des lignes directrices de la **linguistique critique**. Ce choix est né du fait que ce corpus s'inscrit dans un discours, le discours pluriséculaire français sur l'Orient, marqué par l'instrumentalisation, la domination, la réification de l'autre. Ce choix tient à la valeur heuristique supérieure de cette orientation, notamment avec des outils permettant d'analyser la relation, le conflit.

L'**analyse critique de discours**, dont je préciserai les principes dans le chapitre 3, se focalise sur les enjeux de domination réalisés dans et par le discours. Or dans le contexte de cette recherche, les discours en jeu sont essentiellement performatifs, en ce qu'ils construisent des représentations, et sont une réalisation des relations entre les auteurs et les autres. Tzvetan Todorov pose cette question :

> « Est-ce un hasard si, d'une part, il y a un discours orientaliste en Occident mais aucun discours "occidentaliste" en Orient, et si, de l'autre, c'est justement l'Occident qui a dominé l'Orient ? ». (préface à Said, 1978 [1980 : 8-9]).

Les discours orientaux sur l'Occident existent mais ne prennent pas une forme « occidentaliste » qui serait le pendant de l'orientalisme, phénomène sur lequel je reviendrai dans les premiers chapitres. La question de Tzvetan Todorov est donc rhétorique. Il y répond :

> « Le discours esclavagiste, puis colonialiste (dont l'orientalisme est un éloquent exemple), n'est pas le simple effet d'une réalité économique, sociale et politique, il en est aussi une des forces motrices : partie, et non seulement image. ***L'idéologie est le tourniquet qui permet aux discours et aux actes de se prêter main-forte, et l'Orientalisme raconte un chapitre des destins croisés du Pouvoir et du Savoir***. » (*ibid*.)

Cette articulation entre discours et pratiques sociales, au cœur de l'approche critique, suppose en particulier d'interroger si certains discours suivent un certain **ordre du discours**, c'est-à-dire selon Norman Fairclough (2003 : 24) des pratiques langagières qui « élisent certaines possibilités et en rejettent d'autres […] dans certains domaines de la vie sociale ». Selon l'**analyse critique de discours**, « il y a de nombreuses possibilités dans le langage, mais le choix fait parmi elles est socialement structuré ». (*ibid*. : 220). Cette approche fait donc l'hypothèse qu'un ordre du discours a vocation à durer, se reproduire et peut entrainer l'hégémonie d'un certain discours, ou d'une idéologie, avec des conséquences dans les pratiques sociales. Norman Fairclough pour reprendre son exemple du discours sur la globalisation, montre comment la nominalisation systématique de ce terme et son utilisation comme sujet dans les discours (par exemple la globalisation impose ceci ou cela), efface les agents humains et contribue à former une représentation de ce phénomène comme naturel et inévitable plutôt que délibéré et modifiable, entraînant dans la pratique sociale une adaptation à ce phénomène plutôt que sa remise en question.

Les résultats de l'analyse de discours vont en cela guider les discussions qui suivront l'analyse : les implications de la valeur performative d'un certain discours, suivant un certain ordre et plus ou moins hégémonique seront interrogées, en ces termes :

- la question de la perduration de la pensée coloniale ou néocoloniale ;
- la question de la construction possible d'une altérité postcoloniale ;
- l'utopie du citoyen global et ce en quoi l'altérité vue comme extrême peut ou non, en tant qu'expérience et en tant que discours, permettre sa réalisation.

4. Premières réflexions sur quelques notions centrales

> « Tout ce qui n'est pas moi dans le genre humain constitue autrui en général, c'est-à-dire l'altérité dans son concept même. […] Le rapport à l'**altérité**, ou à autrui, constitue évidemment l'un des enjeux essentiels de la vie d'aujourd'hui parce que la circulation des personnes se densifie chaque jour et que des gens inconnus se rencontrent aujourd'hui chaque jour. Aussi parce que les migrations sont nombreuses et massives et que, désormais, on est amené à côtoyer des étrangers n'importe où et dans n'importe quelle activité. » (Groux & Porcher, 2003 : 32)

Les notions en jeu dans cette recherche s'articulent essentiellement autour de cette notion d'**altérité** :

- tout d'abord, le ou les **discours** sur l'altérité

Silhouetter et questionner les caractéristiques, les origines, les auteurs, les supports, les ambitions, l'hégémonie possible, du discours sur l'altérité, tel est l'objet de cette thèse. Avant le corpus lui-même, le premier objet d'analyse est donc l'état du discours existant, ses thèmes, ses tendances et ses contextes et les théorisations qui en ont été faites. Cette conceptualisation du discours français sur l'altérité orientale sera alors mise en dialogue avec l'analyse du discours sur l'altérité des neuf participants dans le corpus ;

- ensuite, les **représentations** de l'altérité

Construites par le discours sur l'altérité, émergent ses multiples représentations, de l'idéalisation au rejet, mythifications, réifications. Le tout entre en résonance en particulier à travers ce qui va apparaître comme le procédé central du discours sur l'autre : l'exotisation.

Étroitement liées à celles de l'altérité et y participant, les représentations de l'espace, de la mobilité, du monde, sont aussi analysées dans les premiers chapitres ;

- puis l'**expérience** de l'altérité

L'expérience de l'altérité entre d'emblée en jeu dans cette thèse, dès qu'est abordé le contexte de la Malaisie. La Malaisie est un territoire dessiné par l'autre, structuré dans sa diversité culturelle même par l'autre, dit par l'autre à travers la domination et la gouvernance européenne (britannique), et qui se trouve encore dans le débat identitaire et le processus de construction de son identité nationale. Puis par l'analyse du corpus, c'est l'expérience de l'altérité des neuf participants qui reprend sa place centrale dans cette recherche, à travers ses implications dans leurs parcours, dans leurs vies quotidiennes, dans leurs perceptions, dans la construction de leurs identités et leur autoidentification. L'expérience influe à la fois sur la construction ou la déconstruction des représentations et sur la construction de l'identité. John Dewey (1938 [1968 : 79-80]) exprime ainsi cette articulation :

> « chaque expérience faite modifie le sujet, et cette modification, à son tour, affecte la qualité des expériences suivantes, le sujet étant un peu différent après chaque expérience de ce qu'il était auparavant [...] chaque expérience, d'une part, emprunte aux expériences antérieures, et d'autre part, modifie de quelque manière la qualité des expériences ultérieures » ;

- et finalement, l'altérité comme instrument de la **construction de l'identité** :

Celle-ci apparaît comme un poncif littéraire, l'idée que le voyage, le contact avec l'ailleurs et l'autre bouleverse la construction de l'identité (souvent en littérature sous la forme d'une amélioration ou du moins d'une progression) et la révèle ; mais cette idée est aussi l'objet de solides théorisations scientifiques dans les domaines philosophique, psychologique, social, linguistique. Elle est également un élément du discours des expatriés sur leur expérience de l'altérité.

À la croisée de l'expérience de l'altérité et de la construction de l'identité, Marie Berchoud (2007 : en ligne), suggère à son lecteur de considérer deux axes de réflexion autour des migrations humaines :

> « 1) la mémoire ou la remémoration individuelle et lignagère du passé : choix d'un lieu de vie, exil, repli puis perte d'une langue, celle qui fut nôtre devenue autre, et rencontres ;
> 2) l'échange entre langues et cultures, car l'exil, la perte, les rencontres appartiennent aussi à notre mémoire collective. ».

D'autres notions utiles dans cette recherche sont en relation avec le terrain de l'altérité : le contexte de la **mobilité**, les **territoires** et les **cultures** au sein desquelles se joue cette expérience.

La mobilité, ce sont les migrations, dont Marie Berchoud résume à grands traits l'histoire du terme :

> « En français (comme en latin), le verbe a précédé le qualifiant, puis le nom : migrer fut d'abord un verbe de mouvement, qui pouvait désigner tout un chacun à un moment ou un autre de sa vie, ou même de son emploi du temps annuel. La transformation s'est faite en moins d'un siècle. Siècle de l'exode rural, de la révolution industrielle ; siècle de l'entrée en république (pour la France, 1877, amendement Wallon), de la colonisation continuée, puis des

> guerres mondiales, du mouvement de décolonisation et du déploiement des migrations internationales. » (Berchoud, 2007 : 13, et en ligne).

La mobilité participe de la représentation de **l'espace** et des territoires, selon lesquelles l'ailleurs, le territoire autre regroupe l'étrangeté culturelle mais aussi climatique, géographique, linguistique, etc. J'y reviendrai dans la deuxième partie du chapitre 2.

En abordant le premier chapitre de cette thèse et le contexte de la Malaisie, la notion de **cultures** est centrale. Je l'expliciterai en 1.1.3.1 du premier chapitre, cette notion est centrale dans la présentation de la Malaisie, et je me réfère à Claude Lévi-Strauss (1950 [1968 : 17]) :

> « toute culture peut être considérée comme un ensemble de systèmes symboliques, au premier rang desquels se placent le langage, les règles matrimoniales, les rapports économiques, l'art, la science, la religion. ».

5. Vue d'ensemble de l'organisation et de la progression de la thèse

Dans **la première partie de cette thèse** (chapitres 1 à 3), j'analyse le ou plutôt les contextes de la recherche, le corpus, et les éléments théorico-méthodologiques. Dans **la deuxième partie** (chapitres 4 et 5) je présente le rendu des analyses effectuées et reviens sur les résultats, pour les interroger sous forme de conclusions dans le chapitre 6 en relation avec les hypothèses de départ et discuter quelques perspectives interdisciplinaires liées à cette recherche.

Chapitre 1 – Contextes

Je présente les contextes de cette recherche en deux parties et comme une dualité :

- d'un côté, **la Malaisie**, territoire d'accueil ex-colonisé, à l'identité bouleversée par la domination pluriséculaire de l'autre ;

- de l'autre, les auteurs français de mon corpus, **des expatriés** occidentaux, qui font partie des grands mouvements migratoires contemporains mais sont aussi héritiers des mouvements de domination passés dont est issue la Malaisie.

Chapitre 2 – Champ discursif et Notions

Les notions en jeu dans cette thèse s'articulent autour de l'altérité et de la question de l'identité ou plutôt des processus d'identification et d'autocompréhension :

- j'analyse les **représentations de l'espace**, de la **mobilité**, de la **modernité**, notamment de la **mondialisation**, afin de délimiter un contexte non seulement historique, social et discursif des mobilités dans cette recherche, mais aussi mental ;

- j'analyse ensuite l'état du **discours sur l'altérité**, en en visitant les grands textes français et les grands courants français ou européens de l'écriture sur l'Asie orientale et en m'appuyant sur les spécialistes qui les ont commentés et qui ont théorisé des caractéristiques de ce discours ;

- je m'arrête pour conclure ce chapitre sur les **représentations de l'autre**, à travers en particulier le phénomène mental et discursif de l'**exotisation** et enfin, sur le rôle de l'altérité dans la construction des **identités**.

À la fin de ce chapitre, je propose une modélisation des discours sur l'altérité (Figure 23) qui servira de socle à l'analyse interdiscursive voulue et présentée dans le chapitre 5.

Chapitre 3 – Méthodologie et Corpus

Ce chapitre présente **les neuf participants** à cette recherche (et son corpus) et permet de clarifier certains aspects techniques (transcriptions, traitement des données). J'y justifie ma démarche de recueil d'un **corpus multimodal** et sa pertinence pour cette recherche.
L'objectif de l'**analyse de discours** est également explicité et son exercice circonscrit, selon une préférence assumée pour l'école de linguistique critique, avec ce que l'**analyse critique de discours** a apporté à la conceptualisation et à la mise en œuvre de ma démarche scientifique.

Chapitre 4 – Analyse du corpus : parcours et représentations

Ce chapitre rend compte de mon analyse du corpus, en commençant par ce que celui-ci exprime des parcours individuels et de l'articulation des représentations sociales et individuelles des et de chaque expatrié(s). J'y présente :

- une analyse concrète de la situation et des parcours de chacun, qui contextualise le reste de l'analyse, mais qui, au-delà, met également en lumière les **représentations des expatriés sur la mobilité** et leur mobilité, leurs réflexions sur leurs parcours, la **construction** qui émerge de leurs discours de leurs **projets de mobilité**, plus ou moins volontaires et maîtrisés, individuels ou collectifs, hérités ;

- l'analyse des représentations sur soi, sur le statut de mobile, de migrant et/ou d'expatrié. En particulier la question de la communauté des expatriés et de l'autoidentification des participants ;

- la parole et en particulier l'**écriture** des expatriés sur l'expérience de la mobilité, sur soi, sur l'altérité, analysée en termes de ses pratiques, de ses formes, de ses fonctions et de son dialogisme.

Chapitre 5 – Analyse du corpus : discours et interdiscours

Ce chapitre vise à interroger la façon dont le discours sur l'expérience de la mobilité participe de la construction de l'identité de ses auteurs. Comme je l'ai dit plus haut, ce discours porte avant tout sur soi et sur l'autre. Dans ce chapitre, je privilégie une analyse comparative entre les caractéristiques discursives du corpus sur ces thèmes (soi et l'autre) et l'analyse qui a été faite dans le chapitre 2, des caractéristiques discursives dominantes dans le discours sur l'altérité. Cette analyse **interdiscursive** a pour but de concilier ou du moins coordonner ce qui relève de la psychologie individuelle d'un expatrié et ce qui est du domaine de l'imaginaire collectif, selon trois grands axes :
- le discours sur l'autre ;
- le discours sur soi ;
- le discours sur l'expérience et la négociation de l'altérité.

Chapitre 6 – Discussions et perspectives

Ce chapitre revient sur les résultats analysés dans les chapitres 4 et 5 et sur les vérifications qui y ont été apportées relativement aux hypothèses de départ, il le fait aussi sous forme de conclusions.

Entre d'une part une différenciation, possiblement réifiante, de l'autre, qui permet l'autoidentification, et d'autre part l'expérience interculturelle de l'autre, qui permet le développement de soi comme citoyen global et postcolonial, comment les discours individuels rendent-ils compte à la fois de traditions discursives réifiantes et d'aspirations postmodernes humanistes ?

La discussion sur cette question de l'**altérité dans le temps postcolonial** permettra de conclure sur ce que cette recherche a montré de l'**ordre du discours** dans le récit de voyage lointain et du rôle du **récit de soi** en situation de mobilité lointaine dans la **construction de l'identité**.

Pour terminer, seront ouvertes quelques perspectives interdisciplinaires pertinentes pour le champ de cette recherche, relevant des études sur les migrations et sur l'exercice autobiographique, du point de vue de l'analyse critique de discours.

Telle est la conclusion, en forme de perspectives ouvertes.

PARTIE 1 – MISE EN PLACE, CONTEXTE, NOTIONS ET MÉTHODES

PRÉSENTATION DE LA PARTIE 1

Je vais exposer au fil de trois chapitres de cette partie les contextes et notions qui ont suscité et balisé ce travail, ainsi que les approches théoriques et modalités méthodologiques qui en ont déterminé les finalités et les moyens de façon à répondre aux finalités définies (telles que délimitées dans l'introduction, en point 1).

Le premier chapitre me permet d'analyser qui, en m'appuyant sur le travail d'historiens, de géographes, démographes et géopoliticiens malaisiens, français et internationaux, sont, dans cette rencontre, « nous », **Français** expatriés et « les autres », **Malaisiens**. Je mène cette première analyse en particulier à travers le prisme, historique, littéraire et social, de la **colonisation** et de la **décolonisation**. Le but de ce premier chapitre est à la fois de présenter **le contexte** de cette recherche pour le lecteur de cette thèse, et de montrer la construction du cadre d'intelligibilité des discours des participants **en contexte**.

Les acteurs multiples de la rencontre en question dans cette recherche ainsi introduits, j'analyse dans le deuxième chapitre l'état du **discours** et des **représentations** occidentaux sur les **autres** et sur l'**altérité**, sur la **mobilité** et sur l'**espace**, sur **soi** et l'**identité**, en m'appuyant sur le travail en sciences humaines, et particulièrement en en sciences du langage d'auteurs orientaux et occidentaux. Le but de ce chapitre est de permettre la compréhension du champ discursif et du champ des représentations dans lesquels s'inscrivent les discours analysés dans cette recherche. Ce champ discursif ainsi élucidé est la base comparative sur laquelle j'ai mené mon analyse.

Les modalités de cette analyse, du **recueil** et du **traitement** des données font l'objet du troisième chapitre, qui me permet d'expliciter les **choix théoriques** ayant guidé ma démarche, mon analyse et mon écriture, du point du vue de l'**analyse de discours**. Je m'appuie dans ce chapitre sur les linguistes et praticiens de l'analyse de discours qui m'ont permis de définir ma position, de réaliser mon analyse et d'en affiner les finalités.

Un contexte duel (chapitre 1)

La Malaisie, un territoire marqué (formé et déformé) par l'empire colonial britannique est, de cette façon, historiquement liée aux caprices des mobilités occidentales, qui, elles-mêmes, sont toujours marquées par le stigmate de leurs origines conquérantes. Le contexte de cette recherche qui analyse les discours des uns (les Français européens) sur les autres (leurs hôtes malaisiens durant leur expatriation en Malaisie) est donc une altérité ancienne, riche mais empreinte d'une certaine violence des relations historiques.

La Malaisie est abordée dans le cadre de cette recherche comme le territoire de la rencontre de deux groupes d'individus dont les identités comme celles de nombreux anciens colonisés[3], restent labiles : les Malaisiens, car leur identité postcoloniale est constamment mise au premier plan et débattue ; les expatriés, car autant un riche discours postcolonial informe l'état de la définition mouvante de la Malaisie et des Malaisiens, autant il y a peu de discours sur ce que sont ou seraient les expatriés français. Parent pauvre d'une littérature (scientifique, journalistique ou littéraire) par ailleurs riche dans le domaine des migrations, l'expatriation, qui participe des migrations, garde des contours flous et est surtout l'objet d'un discours interne et relativement confidentiel (par exemple des forums d'expatriés, des travaux à destination de grandes entreprises).

Or en sciences humaines – et plus particulièrement en sciences du langage, comme en littérature – les notions de discours et d'identité sont au centre de l'étude des migrations :

- les discours, avec la parole individuelle, car elle est l'objet et le vecteur de transmission des expériences et des parcours de migration, que ce soit de l'écrivain migrant vers son lecteur ou d'un individu migrant vers un chercheur : un historien, un sociologue des migrations ;
- l'identité car il est de longue date expérimenté et admis que la migration, et en particulier en ce qu'elle se réalise comme l'expérience de l'altérité, est le terrain de bouleversement des identités (*cf.* Said, 1999, *supra* ; et les écrits ethnologiques).

Dire le voyage, l'espace et l'autre (chapitre 2)

Avant d'aborder les fondements des notions (le discours sur l'altérité, l'influence admise de celle-ci sur l'identification et l'autoidentification des individus migrants), il me faut identifier le discours des Français sur la Malaisie, tel qu'il existe avant et en dehors du corpus.

L'analyse des discours de Français (et même d'Européens) en Asie et en Asie du Sud-Est (et dans d'autres territoires colonisés, notamment en Afrique), fait émerger des caractéristiques, dessinant (et/ou contribuant à former) un imaginaire sur l'autre. Cet imaginaire trouve ses sources dans la fascination d'une altérité vue comme absolue, se réalisant à travers les idéologies, en particulier coloniales, ou les figures héroïsantes du voyageur. À l'époque contemporaine, cependant, cet imaginaire évolue, dans un contexte de mondialisation où le voyage s'est démocratisé et où s'exprime une volonté de faire évoluer les postures, les représentations et les problématiques du discours sur le voyage lointain.

Les discours d'origine antique, coloniale ou romantique, souvent fantasmagoriques, idéologisés, voire racistes, vont servir de socle dans les chapitres suivants à une analyse interdiscursive du corpus, au sein d'un champ discursif large et dépassant le corpus recueilli au XXIe siècle, et regroupant aussi bien des écrivains que des ethnologues et/ou des voyageurs.

Ces discours contribuent également à donner des informations sur la façon dont l'identification et l'autoidentification des individus sont infléchies par l'expérience de l'altérité. Dans les discours, en particulier, le phénomène de l'exotisation, fait d'idéalisation et de rejet, réifiant, pourra servir d'outil pour appréhender l'altérité (car il dépasse le contexte de tel ou tel courant artistique, littéraire, philosophique ou scientifique aux XVIIIe et XIXe siècles).

Recueil de la parole et analyse (chapitre 3)

[3] « impression parfois d'être un flot de courants multiples. Je préfère cela à l'idée d'un moi solide, identité à laquelle tant d'entre nous accorde tant d'importance » dit Edward W. Said dans les pages finales de son autobiographie (1999 [2002 : 429]).

Le corpus est issu d'un dispositif multimodal déployé pour recueillir des textes écrits, et la parole de neuf participants français expatriés en Malaisie, plus quatre textes authentiques (des blogs) écrits par quatre d'entre eux. Ce chapitre analysera les choix faits pour le recueil et le traitement de ce corpus et j'y présenterai les neuf participants expatriés.

L'analyse de discours apparaît comme un outil privilégié pour accéder à l'expérience de l'altérité et la construction des identités de ces participants, en ce que, d'une part le discours rapporte cette expérience et cette construction et, d'autre part, le discours même réalise cette expérience et cette construction, voire les conditionne et parfois les configure de par certains thèmes, genres et caractéristiques dont le discours sur l'altérité a hérité.

En choisissant le cadre théorique de l'**analyse critique de discours**, je cherche particulièrement à focaliser l'analyse sur l'identification de ces caractéristiques, ces genres et ces fonctions du discours sur l'autre, et la façon dont elles se manifestent dans la parole des participants. Il s'agit aussi de questionner le caractère hégémonique d'un tel ordre du discours : est-il actif, est-il susceptible d'influencer l'expérience de l'altérité elle-même et la construction des identités telle qu'elles sont relatées ?

Dans la deuxième partie de la thèse, je présenterai et discuterai les résultats de l'analyse interdiscursive en comparaison avec ce champ discursif, dans ce contexte, du point de vue de ces notions et selon ces principes méthodologiques.

Chapitre 1 – Contextes de la Recherche

> « Le contexte, c'est la représentation des propriétés d'une situation sociale qui sont pertinentes pour la production et la compréhension du discours. Elle consiste en des catégories telles que la définition générale de la situation, le contexte spatial, temporel, les actes en présence (notamment les actes discursifs et genres discursifs), les participants dans leurs rôles communicatifs, sociaux ou institutionnels, ainsi que leurs représentations : leurs objectifs, savoirs, opinions, attitudes et idéologies. » (van Dijk, 2003 : 356).

Afin de dresser un contexte holistique tel que celui proposé par Teun van Dijk pour l'analyse critique de discours, je vais dans ce premier chapitre, présenter d'abord le territoire sur lequel se produisent les phénomènes et les discours qui sont l'objet de cette recherche : la Malaisie. Cependant **les contextes** de cette recherche ne se limitent pas à un territoire, à une définition du terrain de l'expérience des participants, mais également à des phénomènes migratoires particuliers, une histoire, des représentations de part et d'autre qu'il convient de cerner.

Les relations entre contexte et corpus sont des relations dynamiques et non statiques, elles manifestent une transaction en cours, dans l'espace mental privé de chaque sujet, mais aussi dans l'expérience et les discours collectifs mondiaux. En 2001, Marie Berchoud (2001 : 22) à propos de son analyse sur les courriers des auditeurs à Radio France Internationale, proposait le terme de « relations internationales privées » :

> « des relations internationales, certes, mais d'ordre privé avec une toile de fond historique et culturelle, ainsi qu'un cadre sociopolitique » (Berchoud : 2002 : 5).

Cette irruption de la parole individuelle sur la scène internationale ne peut que s'être développée depuis 2001 avec la diffusion de l'usage d'outils d'autopublication et des réseaux en ligne. Le développement de cette parole individuelle dans l'espace international est une invitation à analyser l'articulation entre discours collectifs et expériences individuelles.

Il est crucial de comprendre sur quel type de territoire l'expérience de l'altérité a été vécue par les participants. Cela englobe non seulement le territoire et la société, son histoire, sa géographie et la mosaïque de populations en présence, mais également les représentations qui ont pu se construire au fil du temps : les mobilités internationales en Malaisie s'ancrent dans des représentations marquées principalement par la mémoire coloniale et le substrat idéologique légués à la Malaisie indépendante, ainsi que par la mutation du territoire en un pôle d'attraction migratoire économique durant les dernières décennies. J'aborderai ici l'autoidentification de la Malaisie, c'est un phénomène mouvant et débattu parmi les penseurs malaisiens dans le cadre de la pensée postcoloniale et de ses discours.

Le territoire malaisien abordé dans toute sa complexité offre une contextualisation où il devient possible d'introduire le phénomène de l'expatriation, dans son contexte global des mobilités internationales. Dans la deuxième partie de ce chapitre, j'interrogerai la place de l'expatriation, d'abord représentée d'un point de vue malaisien, puis français, sur le double plan symbolique et de la recherche, particulièrement en sciences du langage.

1. La Malaisie

Figure 1 : carte de la Malaisie en Asie du Sud-Est
(Source : http://www.universalis.fr/atlas/asie/asie-du-sud-est/)

Il s'agit ici non seulement de présenter le pays au cœur de cette recherche d'un point de vue géographique, politique, historique, mais aussi d'aborder les problématiques de cette société pluriculturelle et plurilingue modelée par l'héritage colonial. Il est important, au vu des thèmes de cette recherche (altérité, identité), de ne pas s'en tenir qu'à une présentation conventionnelle du territoire et des populations. Il faut aussi interroger les enjeux de la pensée intellectuelle postcoloniale dans ce pays, la problématique de la construction de l'identité de ce territoire hôte et la place que les migrations, en particulier l'expatriation, y trouvent aujourd'hui.

La Malaisie est un pays sans continuité territoriale (voir la Figure 1 ci-dessus et Figure 2 en 1.1), au développement inégal et dont les populations, profondément communautaires, sont fracturées par des traitements inégalitaires. J'y reviendrai en 1.1.3, le groupe majoritaire des Malais tient le pouvoir et, il se rattache idéologiquement aux populations autochtones par opportunisme politique, et sur cette base, il limite les droits en particulier des deux grands groupes minoritaires : les Malaisiens issus des immigrations chinoises et indiennes. Il est intéressant pour cette recherche d'une part que ce contexte géographique soit en grande partie l'héritage de la colonisation par les Européens et d'autre part qu'il se caractérise par une identité contestée sur son propre terrain (partie 1.2.1 de ce chapitre).

La présentation qui est faite ici de ce pays s'appuie sur des travaux d'historiens et de géographes de toutes origines. Les voix d'auteurs malaisiens ou d'Asie du Sud-Est (anthropologues, sociologues, écrivains et politiciens) permettront de comprendre la manière dont les populations de ce pays hôte se perçoivent, perçoivent leur propre légitimité sur ce territoire bouleversé par la colonisation, et comment elles identifient et négocient les composants de leur identité territoriale, un terrain

symbolique investi de significations culturelles, sociales et politiques. Il s'agira de tenter de mesurer comment les manipulations de son territoire et la reconstruction postcoloniale de son identité affectent les relations de la Malaisie avec les hôtes de différentes natures (tourisme, expatriation, immigration économique) sur son territoire.

1.1. Territoire et population de la Malaisie : un héritage colonial

Pays pluriculturel aux identités fragmentées, la Malaisie a hérité, de son histoire, notamment de son histoire coloniale, une dynamique communautaire complexe et fragile (1.1.3). En présentant ici les informations nécessaires sur la société, la langue, l'histoire et la géographie du pays hôte, je vais également montrer comment ses territoires et ses populations ont été modelés par la colonisation et interroger en quoi cela est susceptible d'influer sur l'expérience des expatriés.

Surnommée par les expatriés *l'Asie pour débutants*, avec son slogan touristique *Truly Asia* (Véritablement l'Asie), la Malaisie s'autodéfinit et est perçue comme avant tout un territoire et une culture **asiatiques**. Le mélange de ses populations et la diversité de son territoire sud-est asiatique fondent sans doute cette perception.

Au-delà de l'image d'une nation faisant office d'introduction générale et en douceur à l'Asie du Sud-Est, la Malaisie est caractérisée par les problématiques d'un territoire duel – à la fois péninsulaire et insulaire – et les dynamiques communautaires d'une population pluriculturelle. La dualité de la Malaisie ne se décline en effet pas seulement sur le plan de son territoire mais aussi dans des problématiques communautaires (sur lesquelles je vais revenir en 1.1.3). C'est un pays souvent décrit, géopolitiquement, comme **fracturé**.

1.1.1. Comment s'est formé le territoire varié, et divisé, de la Malaisie

Le thème choisi par le géographe spécialiste de l'Asie du Sud-Est Rodolphe De Koninck (2007) pour son ouvrage sur la Malaisie est la répartition exceptionnelle de ce territoire entre la péninsule sud-asiatique et la partie nord de l'île de Bornéo dans l'archipel indonésien. Il en a fait son titre : *La dualité territoriale*.

Figure 2 : carte de la Malaisie péninsulaire et Malaisie orientale
(Source : Encyclopaedia Universalis, 2008.)

La carte ci-dessus (Figure 2) montre comment le territoire de 330 000 km2 est réparti entre la péninsule malaise à l'ouest, représentant environ 40% du territoire, et les deux États malaisiens situés sur le nord de l'île de Bornéo à l'est. La mer de Chine méridionale les sépare d'environ 600 km et on note aussi la présence de deux nations relativement enclavées dans cette continuité : l'île de Singapour au sud de la péninsule occidentale et le sultanat de Brunei entre les États malaisiens du Sabah et du Sarawak qui constituent la partie orientale et insulaire du pays. Le pays fait ainsi charnière entre le continent asiatique et l'archipel indonésien.

1.1.1.1. Le territoire de la Malaisie actuelle a été modelé par les ambitions coloniales européennes

Un homme politique malaisien (Saifuddin Abdullah[4]) déclarait en 2014 :

> « À la poursuite d'une unité insaisissable, les pères de la nation ont été confrontés à son extrême et parfois invalidante diversité. De nombreux sacrifices et compromis ont été faits à l'ombre d'un héritage colonial qui a laissé des communautés entières, historiquement déconnectées les unes des autres, dans les frontières d'une nouvelle nation. ».

La dualité atypique du territoire national trouve son origine dans le contexte de l'Asie du Sud-Est des indépendances.

Les voyageurs sont surtout arrivés sur la péninsule malaise par l'ouest, par l'océan Indien et grâce aux « vents du commerce », des moussons favorables au « va-et-vient annuel des navires » (De Koninck, 2007 : 18). Aux marchands indiens, arabes et chinois ont succédé les Européens dans les nombreux comptoirs de la côte ouest. Le comptoir le plus connu du Détroit reste Malacca, à l'origine le « centre de la thalassocratie sumatranaise » (*ibid*.), qui attira les convoitises des puissances européennes, et devint successivement portugais (1511) puis hollandais (1641) avant que les forces britanniques n'imposent leur contrôle sur tous les ports occidentaux de la péninsule. Cela surtout à partir de 1795, alors que la Compagnie anglaise des Indes orientales avait déjà fait l'achat plus au nord sur la péninsule de l'île de Penang dès 1786.

L'ensemble du territoire malaisien actuel est finalement devenu une colonie britannique au début du XIXe siècle. L'**Empire britannique** a d'abord conquis au XVIIIe siècle les comptoirs occidentaux de la péninsule par des jeux d'achats et de négociations avec les sultanats malais et les comptoirs hollandais. 1816 voit l'établissement des *Straits Settlements* (Comptoirs du Détroit, englobant, du nord au sud de la côte ouest de la péninsule, Penang, Malacca et Singapour) alors que le Royaume du Siam conserve encore la côte est de la péninsule. L'Empire britannique commence alors à exploiter les ressources de la péninsule et en 1896 un résident général britannique est établi à Kuala Lumpur, marquant le début d'une fédération des États malais par la couronne britannique. Puis, par des enjeux militaires contre les triades chinoises ou encore contre la piraterie, pour imposer la ***Pax Britannica***, l'Empire britannique a unifié tout au long de sa domination (jusqu'au XXe siècle) les États malais de la péninsule et conquis le nord de Bornéo à la fin du XIXe siècle.

Dès l'époque coloniale, le territoire insulaire de Bornéo n'appartenait pas à la même logique territoriale que la péninsule. Plus déconnecté du trafic commercial crucial du détroit reliant l'Inde à la Chine, le territoire de 740 000 km^2 de Bornéo est le domaine de « la forêt ombrophile et les

[4] Membre de la majorité gouvernementale malaisienne. Parole recueillie et traduite par moi lors du séminaire *Situating Moderation in the Malaysian Experience* (La modération dans l'expérience malaisienne) du 18 mai 2014, Institut des Études sud-est asiatiques, Singapour.

sociétés qui l'habitent » (De Koninck, 2007 : 21). Les parties nord et sud de l'île de Bornéo sont séparées par un socle montagneux et par la ligne de partage des eaux, qui marque aujourd'hui la frontière entre l'Indonésie au sud et la Malaisie au nord.

Cependant, quoique dans une moindre mesure, les mêmes échanges commerciaux (entre la Chine, l'Inde, le monde musulman et les empires européens) se sont joués sur la côte nord de l'île et c'est pour contrôler la route Inde-Chine et la sécuriser contre le piratage que l'Empire britannique a pénétré l'île. Un commandant de la Compagnie des Indes Orientales, James Brooke, s'est allié au sultanat de Brunei pour lutter contre le fléau de la piraterie et s'est vu offrir la gouvernance des 11 000 km^2 d'alors du Sarawak, devenant ainsi le légendaire Rajah blanc de Bornéo et agrandissant ce territoire presque jusqu'à sa dimension actuelle de 124 000 km^2. Le Sultan de Brunei céda plus tard commercialement les territoires du nord, l'actuel état malaisien du Sabah, à un civil américain et ces territoires passèrent rapidement à l'Empire britannique par une seconde transaction financière. Le sultanat de Brunei lui-même passa sous protectorat britannique. C'est cela qui lia les territoires malais de la péninsule et du nord de l'île :

> « Dès lors, et de plus en plus étroitement, les destinées des peuples de la péninsule et du littoral septentrional de la grande île furent liées aux initiatives des maîtres coloniaux. Celles-ci furent fort distinctes et d'intensité différente selon les régions mais elles marquèrent pour longtemps la répartition des activités et tout particulièrement celle des populations. » (De Koninck, 2007 :36).

Le projet même d'un État fédéral sur ces territoires, c'est-à-dire de l'organisation actuelle du pays, a émané de l'Empire britannique : la fédération est en effet fondée en 1948, près de 10 ans avant l'indépendance du pays et sous la pression du déjà existant *United Malays National Organization* (UMNO, Organisation Nationale des Malais Unis), aujourd'hui membre principal de la coalition au pouvoir depuis l'indépendance. Le pays ainsi « formé » par la colonisation britannique n'a cependant pas acquis son indépendance d'un bloc. Le territoire malaisien péninsulaire a obtenu son indépendance en 1957 et cette date du 31 août est encore aujourd'hui la fête nationale du pays. La fédération avait été fondée en 1948, avant même l'indépendance, et elle est donc fortement guidée par le colonisateur : dans les années 1960 elle fera d'ailleurs l'objet de confrontations avec l'Indonésie (ce pays tente d'envahir militairement le territoire malaisien, puis se retire de l'ONU lorsqu'en 1965 la Malaisie est élue au Conseil de Sécurité), qui dénonce alors une stratégie néocoloniale, s'appuyant sur la conviction que le monde malais postcolonial se doit de transcender les frontières coloniales.

Le pays actuel ne s'est constitué en fédération avec les États du nord de Bornéo (Sabah et Sarawak, qui ont accédé à l'indépendance en 1960, alors que Brunei restera sous protectorat anglais jusqu'en 1978) qu'en 1963. À cette date, l'île de Singapour, formant la pointe sud de la péninsule, fait également partie de cette fédération, pour une brève période puisqu'elle en est exclue dès 1965.

La fédération actuelle compte treize États (dont deux sur l'île de Bornéo) plus la région de la capitale, Kuala Lumpur (qui est constituée de trois territoires fédéraux : Kuala Lumpur, Putrajaya et Labuan). Les 14 bandes rouges et blanches du drapeau, ainsi que les 14 pointes de l'étoile, représentent ces 13 États et les territoires de la capitale. L'islam est aussi symbolisé sur ce drapeau, par le croissant :

Figure 3 : drapeau de la Malaisie
(source : http://www.larousse.fr/encyclopedie/pays/Malaisie/131293)

Figure 4 : formation du domaine britannique dans la péninsule malaise et à Bornéo (De Koninck, 2007 : 99)

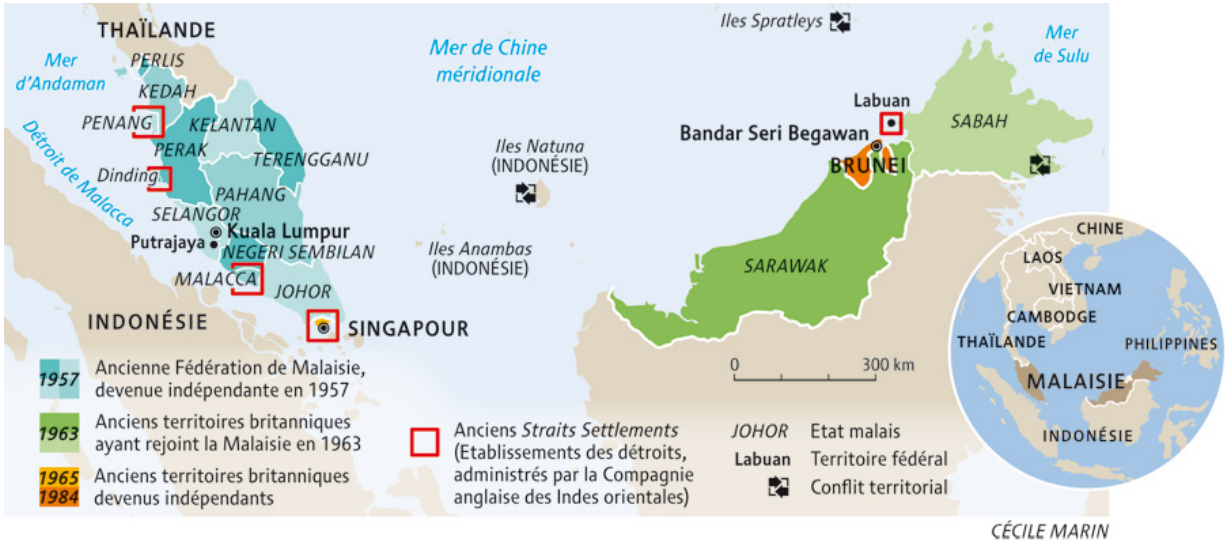


Figure 5 : Histoire de la fédération de Malaisie
(source : http://www.monde-diplomatique.fr/2013/11)

1.1.1.2. La Malaisie péninsulaire et insulaire sont divisées géographiquement, mais aussi inégales économiquement, géographiquement, politiquement

Ce n'est qu'en 2010 que le gouvernement déclare la commémoration de la naissance de la fédération – et du pays sous sa forme actuelle – jour férié : le *Malaysia Day* (Jour de la Malaisie). Le premier ministre, Najib Tun Razak, déclare à cette occasion « Nous voulons que les joies et les peines des habitants du Sabah et du Sarawak soient ressenties par ceux de la péninsule. »[5]. La date de la fête nationale, qui reste inchangée et qui est la date de l'indépendance des États malaisiens péninsulaires, est le symbole d'une fracture territoriale est-ouest, vécue par les Malaisiens orientaux comme imposée par la capitale située sur la péninsule occidentale. À l'occasion de la fête nationale de 2013, un des membres de l'opposition, Lim Kit Siang, rappelait que « le 31 août est la date de l'indépendance de la *Malaya* [nom du pays entre l'indépendance en 1957 et la fédération en 1963], pas celle de la Malaisie. La fédération a été proclamée le 16 septembre 1963 et elle a 50 ans, pas 56. Ces simples faits sont souvent ignorés par *Putrajaya* [la capitale administrative] pour le plus grand agacement des Malaisiens orientaux. »[6].

Comme le montre la répartition fédérale, avec deux États seulement sur l'île de Bornéo contre onze États et la capitale sur la péninsule, il y a également une fracture démographique entre les deux parties du territoire.

La péninsule est nettement plus peuplée, développée, urbanisée et industrialisée, avec sa capitale de trois millions d'habitants et sa nouvelle capitale administrative ultra moderne de *Putrajaya* (littéralement « ville nouvelle ») en grande banlieue, ainsi que sa zone franche de développement des nouvelles technologies, *Cyberjaya* (« cyber-ville »).

[5] *The Star*, 19 octobre 2009, [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction].
[6] *blog.limkitsiang.com*, 4 septembre 2013, [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction].

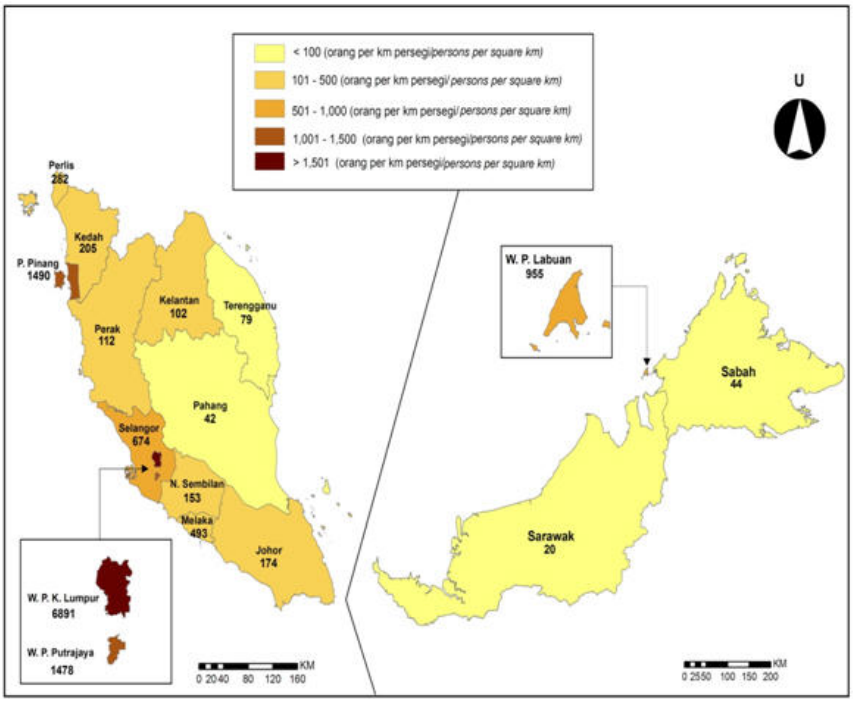


Figure 6 : densité démographique de la Malaisie
(Carte établie par le département des statistiques malaisien, 2010)

Fausto Barlocco (2014 : 3), qui a conduit des travaux de recherche auprès de membres d'une population minoritaire du Sabah, parle du sentiment « d'être dans une partie périphérique, sous-développée et riche en ressources naturelles [et] de la disparité entre le développement matériel de la péninsule et l'expérience locale. ».

La péninsule elle-même est inégalement peuplée : sa côte occidentale est nettement plus peuplée et développée que sa côte orientale, reflétant les choix délibérés de l'Empire britannique qui a favorisé l'exploitation des ressources minières et agricoles à l'ouest.

Mais c'est entre le territoire péninsulaire, plus petit (130 000 km2 sur les 330 000 au total), et le territoire insulaire que la fracture est la plus spectaculaire : 21 des 28 millions d'habitants se trouvent sur la péninsule. Le nord de Bornéo, plus grand, n'a qu'une population clairsemée qui ne représente que 15% de la population totale.

1.1.2. Fonctionnement politique et économique de la Malaisie actuelle

1.1.2.1. La Malaisie est une monarchie parlementaire au fonctionnement contrasté

Le système d'organisation actuel de la Malaisie est une monarchie parlementaire dans laquelle un dirigeant est coopté tous les cinq ans parmi les neuf sultans de Malaisie péninsulaire. Ce système monarchique « rotatif » (De Koninck, 2007 : 164) est unique au monde. Le sultan est garant de l'identité malaise (et non malaisienne, donc relevant de la culture d'un certain groupe, plutôt que nationale).

Le régime politique est parlementaire au niveau fédéral et régional. La coalition actuelle est au pouvoir depuis près de soixante ans, depuis les origines de l'indépendance, et assure la stabilité du pays. C'est une alliance de partis communautaires malais, chinois et indien : le *Pertubuhan Kebangsaan Melayu Bersatu* (UMNO, l'Organisation Nationale des Malais Unis), le *马来西亚华人公会*

(MCA, l'Association Malaisienne Chinoise) et le *மலேசிய இந்திய காங்கிரஸ்* (MIC, Congrès Malaisien Indien) sont réunis sous la coalition *Barisan Nasional* (littéralement Front National). Les partis d'opposition sont également le plus souvent communautaires ou très majoritairement investis par une communauté en particulier, par exemple le *Parti Islam Se-Malaysia* (PAS, Parti Islamique Pan-malaisien) est un parti malais, alors que le *Democratic Action Party* (DAP, Parti Démocratique Malaisien) est majoritairement chinois.

Rodolphe De Koninck (2007 : 165) note que la liberté de la presse est très limitée en Malaisie et que la corruption y est généralisée, tant au niveau royal et gouvernemental qu'administratif. Ce positionnement est partagé par d'autres géographes spécialistes de la région, comme Nathalie Fau (spécialisée sur le détroit de Malacca, l'Indonésie et la Malaisie) :

> « Qualifié tour à tour de "démocratie modifiée", de "quasi-démocratie" ou "d'autoritarisme *soft*", le système politique malaisien laisse peu de place à la critique du pouvoir en place au nom de l'impératif supérieur de la stabilité politique. » (Fau, 2013 : en ligne).

> « Le "capitalisme d'État" créé par la NEP [Nouvelle Politique Économique, sur laquelle je vais revenir en 1.1.3] s'est transformé en *crony capitalism* (capitalisme de copinage) caractérisé par une collusion toujours plus étroite entre les affaires et le milieu politique, une concentration des affaires entre quelques mains et une politisation de l'économie se traduisant par un favoritisme dans l'attribution des marchés publics. » (*Ibid*.).

Je vais revenir en suivant en 1.1.3 sur la notion de communautarisme, dont l'analyse a montré qu'elle est centrale dans l'expérience de la Malaisie des participants à cette recherche. J'emprunte sa définition du point de vue de Pierre-André Taguieff, cité en 1.1.3.1.

1.1.2.2. L'économie malaisienne : une économie émergente vue comme modèle

La Malaisie est une économie émergente forte. Le modèle économique est équilibré et souvent cité comme exemplaire : le pays est connu dans le monde pour avoir entièrement rejeté les recommandations du Fond Monétaire International (FMI), avec succès, lors de la crise économique financière asiatique de 1997. Le pays est « sorti avec succès de la crise économique qui a touché la région à la fin des années 90 […] et semble en bonne voie pour réaliser le projet gouvernemental *Wawasan 2020* (Vision 2020), l'accession au statut de pays développé d'ici à 2020. » (Barlocco, 2014 : 1).

L'économie s'appuie à la fois sur l'exploitation nationale des ressources minières et agricoles notamment privilégiées par l'Empire Britannique (l'hévéa et l'étain) et sur le développement industriel. À l'origine pays agricole tourné vers l'hévéa et l'huile de palme, la Malaisie s'est industrialisée dans les années 1980, avec des investissements étrangers, et exporte maintenant le caoutchouc fabriqué à partir de l'hévéa, des produits en latex (elle est le premier producteur mondial de gants chirurgicaux), l'huile de palme, dont elle est également premier exportateur mondial. Elle sous-traite dans le secteur de l'électronique et des télécommunications pour 30% de son produit intérieur brut.

Mais la richesse première de la Malaisie, c'est le pétrole et le gaz naturel *off-shore*, exploités par une compagnie nationale, Petronas, pour laquelle je travaillais (dans son université technologique) lorsque j'ai mené cette recherche sur le terrain et recueilli le corpus de cette thèse. Le pays touche environ 20% de ses revenus de taxation grâce à la compagnie Petronas. Cette compagnie nationale gère un immense complexe pétrochimique, deux raffineries, 130 navires, « sa flotte de méthaniers

est la plus importante au monde » (De Koninck, 2007 : 46), et en partie l'industrie automobile locale. Présente dans plus de trente pays, elle contribue au rayonnement de l'économie malaisienne.

Figure 7 : carte des opérations internationales de Petronas
(source : www.petronas.com)

Rodolphe De Koninck (2007 : 46) relève le caractère ostentatoire de cette réussite économique, avec, pour citer quelques exemples, les iconiques tours Petronas, tours jumelles les plus élevées au monde à leur construction et jusqu'en 2004 ; l'aéroport vitrine de Kuala Lumpur, *KLIA,* construit en un temps record en pleine crise financière asiatique sous l'œil réprobateur du FMI, et son ambassadrice la compagnie aérienne de prestige *MAS (Malaysian Airlines*), au réseau international exceptionnel ; le grand prix de Formule Un de Malaisie sur le circuit de Sepang et le *sponsoring* d'écuries par Petronas et par le gouvernement. L'industrie automobile nationale, *Proton*, exporte vers la Grande Bretagne depuis 1995. Nathalie Fau (2013 : en ligne) qualifie en outre la compagnie aérienne à bas prix *Air Asia* de « phénomène commercial et médiatique majeur […] en passe de devenir réellement asiatique (du Moyen-Orient à l'Asie orientale). ».

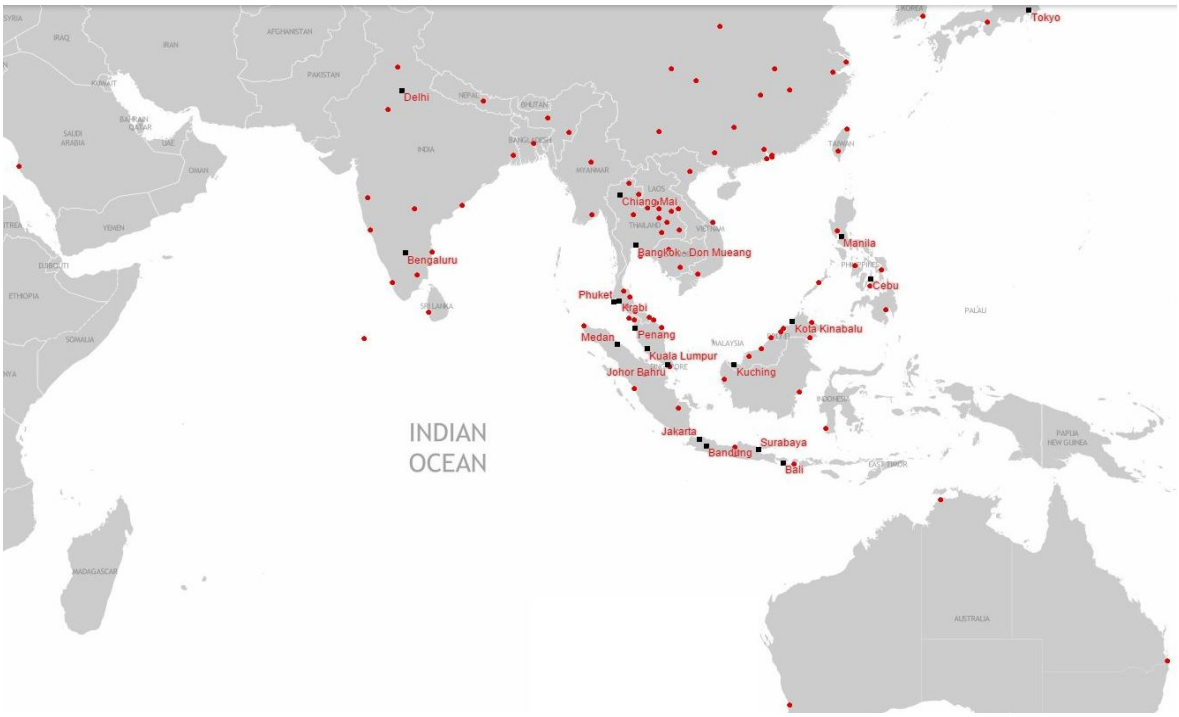


Figure 8 : réseau de AirAsia
(source : www.airasia.com)

Ce dynamisme et même cette tendance à l'ostentation économique dont parle Rodolphe De Koninck, font de la Malaisie une destination facilement identifiable, notamment dans le paysage des mobilités internationales. La stabilité du pays et son développement solide sont autant de facteurs qui en font une destination à la fois de tourisme et de mobilité professionnelle privilégiée, comme le monteront les chiffres commentés en 1.2.3 de ce chapitre.

Je vais maintenant revenir sur les populations, leurs interactions et leur gouvernance, car dans le contexte de la Malaisie, le fonctionnement du pays est étroitement lié aux problématiques communautaires.

1.1.3. Origine et organisation des populations et des communautés en Malaisie

> « La majorité des sociétés multiethniques du monde en développement trouvent leur origine dans la migration coloniale forcée, la reconfiguration de la géographie politique d'après-guerre et l'édification de la nation postcoloniale basée sur l'intégration territoriale. » (Shamsul Haque, 2003 [2010 : 241])

La fracture du pays, aisément observable d'un point de vue territorial, démographique et économique, se décline aussi au niveau des communautés et des citoyens.

Le politicien malaisien Saifuddin Abdullah[7] pointe neuf « contradictions » ou points de tension dans la société malaisienne :

- la « race » (*sic*) ou « ethnicité » qui est la source d'un accroissement de la polarisation sociale entre les trois grandes communautés dont une, la malaise, est privilégiée ;
- la religion, dont à titre d'exemple les points de tensions les plus récents (en 2014) sont celui du *Kalimat Allah* (la parole de dieu), l'interdiction par le gouvernement à des locuteurs du malais d'utiliser le mot *Allah* pour dieu dans le contexte d'une autre religion que l'Islam et celui du *Hudud* (crime religieux), la volonté, qu'ont certains États péninsulaires, de mettre en place les peines prescrites par la loi islamique pour des actes comme le vol, l'ivresse ou l'adultère ;
- les classes sociales, entre lesquelles les écarts sont importants ;
- l'éducation et en particulier l'accès pour le moment encore inégalitaire de toutes les communautés à l'éducation. Certains acteurs de la société affirment que « le système est injuste et cela avant même l'entrée à l'université »[8] tandis que le gouvernement le nie : « le problème de la sélection universitaire n'est en rien lié à la *race* [*sic*] »[9] ;
- les langues c'est-à-dire les politiques linguistiques dans ce pays plurilingue ;
- les générations, en particulier les jeunes ;
- le genre, c'est-à-dire les femmes ;
- le territoire et en particulier la dualité du territoire exposée plus haut en 1.1.1 ;
- la politique et le jeu démocratique de l'opposition.

[7] Membre de la majorité gouvernementale malaisienne. Parole recueillie et traduite par moi lors du séminaire *Situating Moderation in the Malaysian Experience* (La modération dans l'expérience malaisienne) du 18 mai 2014, Institut des Études sud-est asiatiques, Singapour.

[8] Chong Sin Woon de l'Association Chinoise Malaisienne, cité par *BCC News Asia* en ligne le 2 septembre 2013, [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction].

[9] P. Kamalanathan, ministre adjoint à l'éducation, cité par *BCC News Asia* en ligne le 2 septembre 2013, [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction].

Si le slogan gouvernemental *One Malaysia*[10] encourage le ralliement derrière une unité nationale transcendant les communautés linguistiques, « raciales », générationnelles, sociales, spatiales, religieuses, de genre ou politiques évoquées ci-dessus par Saifuddin Abdullah, la réalité concrète et complexe de ces fractures dans la nation, ainsi que des politiques contredisant parfois cet objectif d'unité affiché, fait place à un sentiment national que Liana Chua décrit par exemple dans ses travaux chez la communauté des Bidayuh (des autochtones) de Bornéo comme « un mélange complexe d'enthousiasme et de ressentiment. ». Cette auteure considère que la « modernité malaisienne n'est pas un terrain d'égalité mais au contraire un terrain ethniquement et religieusement très inégalitaire. » (Chua, 2011 : 34). Je vais expliquer, en me référant aussi bien à l'histoire qu'à la sociologie ou l'anthropologie, comment, selon différents auteurs, ces inégalités ont été créées et se manifestent.

1.1.3.1. « Ethnies », « races », cultures en Malaisie et dans la parole publique malaisienne

Dans les citations ci-après (et ci-dessus) de membres du gouvernement malaisien, d'articles de la Constitution ou de la parole publique malaisienne, le terme de « race » est employé. Avant de développer mon propos, un positionnement sémantique est utile.

Les politiques économiques et sociales de la Malaisie que je vais aborder sont basées sur des théories **racialistes**, c'est-à-dire, selon Tzvetan Todorov (voir Chapitre 2, 2.2.1), sur, non pas une science, mais une idéologie et ses doctrines, tendant à classer des groupes humains selon des différences physiques observables dont les différences en termes de pensée et de culture dépendraient. Ces théories sont issues de l'Europe coloniale, époque à laquelle une pseudoscience, le racialisme (appelée ainsi par Pierre-André Taguieff, 1998) s'est développée dans le but de placer, en « démontrant » la supériorité des Européens (par des doctrines scientifiques physiques aujourd'hui réfutées, telles que la céphalométrie ou l'anthropométrie coloniales), leur entreprise de domination coloniale dans l'ordre naturel du monde. Je me référerai donc à des politiques « raciales » ou racialistes lorsque le terme est employé en anglais ou en malais dans la parole publique, accompagné de la mention « *sic erat scriptum* » ou « (*sic*) ».

Des auteurs cités sur ce sujet se réfèrent au concept d'**ethnicité** en Malaisie. Le terme d'ethnie est également eurocentré (puisqu'il vient du grec *ἔθνος*, *ethnos* : étranger) et lié en Europe au racialisme et aux pseudosciences de l'ethnologie et de l'ethnographie coloniales. C'est par la sociologie américaine des années 1960-1970 que le terme est revenu en Europe dans une acception non-hiérarchisante et au contraire tendant au relativisme culturel. Les auteurs scientifiques que je cite dans ce chapitre utilisent ce terme de façon neutre, selon une acception courante, définie ainsi par Marie-Odile Géraud, Richard Pottier et Olivier Leservoisier :

> « Au sens anthropologique courant, l'ethnie désigne un groupe humain caractérisé par une culture et une langue communes, formant un ensemble relativement homogène se référant à une histoire et un territoire partagé » (Géraud, Leservoisier & Pottier, 2007 : 68)

Cette définition s'inscrit dans une perspective considérant les groupes ethniques comme essentiellement construits de la façon dont le sont les groupes nationaux. Le constructivisme épistémologique (Jean Piaget, 1967, *Logique et connaissance scientifique*), permet d'utiliser le concept d'ethnicité comme un outil de lecture du contexte viable, sans en affirmer la réalité

[10] « Une Malaisie », slogan de direction gouvernementale introduit le 16 septembre 2010 par le premier ministre malaisien Sri Mohd Najib Bin Tun Hj Abd Razak et qui promeut la « diversité dans l'unité ».

physique. Je me réfère à la définition contemporaine qu'en donne en géographie David Frantz : « Il s'agit d'une construction intellectuelle et sociale historiquement située […]. Elle renvoie à la question de la nation et à celle de l'identité suivant les pays […]. Elle interpelle aussi le rapport entre le langage courant et le langage analytique, et soulève la question du rapport entre la recherche et le contexte idéologique dominant. » (Frantz, 2010 : 55). Le terme est donc repris pour traduire efficacement le point de vue de ce « contexte idéologique dominant ».

Je préfère pour ma part éviter ce terme d'ethnicité qui reste épistémologiquement fragile, un « signifiant flottant » (Lévi-Strauss, 1950 [1968 : 52]), et utiliser le terme de racialisme lorsque cette idéologie est en jeu, ou, si nécessaire, le terme de « race » à titre de citation. Je privilégie les termes de population et de **culture**. La notion de culture dans son acception anthropologique et sociologique permet de se détacher de toute référence naturaliste : l'unité génétique humaine est admise et les populations se différencient les unes des autres par leurs choix culturels, c'est-à-dire par les solutions originales qu'elles ont développées pour vivre ensemble, et qui se manifestent par leurs connaissances, leurs modes de vie et de pensée. Je me réfère donc à Claude Lévi-Strauss (1968 : 17) et à sa définition citée en introduction : « toute culture peut être considérée comme un ensemble de systèmes symboliques, au premier rang desquels se placent le langage, les règles matrimoniales, les rapports économiques, l'art, la science, la religion. ».

C'est selon cette acception et donc d'un point de vue sociologique que je décris la Malaisie dans ce chapitre comme un pays **communautariste**. La communauté culturelle perçue joue un rôle très important dans l'organisation de la société au sein de l'unité nation. Cela se manifeste par exemple dans les relations sociales, les orientations professionnelles, les choix éducatifs, le vote (par exemple je peux parler de partis politiques communautaires en 1.1.2). Cette communauté culturelle est liée à l'origine migratoire avant tout pour les Malaisiens issus des immigrations chinoise et indienne, au statut autochtone pour les peuples originels, et à la confession religieuse en ce qui concerne les Malais, comme je vais le développer par la suite.

J'utilise le mot communautarisme au sujet de la Malaisie aussi bien dans son acception originelle (« Tendance du multiculturalisme américain qui met l'accent sur la fonction sociale des organisations communautaires (ethniques, religieuses, sexuelles, etc.). », d'après le Larousse) que dans une critique de ses intentions, comme la propose Pierre-André Taguieff :

> « le communautarisme est défini par ses critiques comme un projet sociopolitique visant à soumettre les membres d'un groupe défini aux normes supposées propres à ce groupe, à telle communauté, bref à contrôler les opinions, les croyances, les comportements de ceux qui appartiennent en principe à cette communauté. » (13 juillet 2003, *Le Figaro*).

Ces précisions sémantiques établies, voyons maintenant comment s'est composé la mosaïque de populations de la Malaisie, comment les inégalités se sont établies historiquement et comme elles perdurent ou évoluent aujourd'hui.

1.1.3.2. Comment les politiques coloniales ont affecté l'équilibre d'une population pluriculturelle en Malaisie

> « L'économie politique de la Malaya coloniale était l'extension et le développement de l'économie mercantile des comptoirs du détroit [de Malacca]. Son essence était la manipulation de diverses populations asiatiques afin d'exploiter une variété limitée de produits miniers et agricoles. » (Michael R. Stenson, 1980 : 3)

Si les vingt-huit millions d'habitants de la Malaisie[11] se nomment les Malaisiens, le groupe culturel majoritaire est celui des Malais. Il s'agit d'une population musulmane à 100%, puisque la loi fédérale malaisienne désigne chaque enfant né d'un parent malais comme étant malais et musulman. Les Malais habitent majoritairement en Malaisie occidentale, comme le montre la carte ci-dessous (Figure 9) : ils sont surtout majoritaires au nord et à l'est de la péninsule.

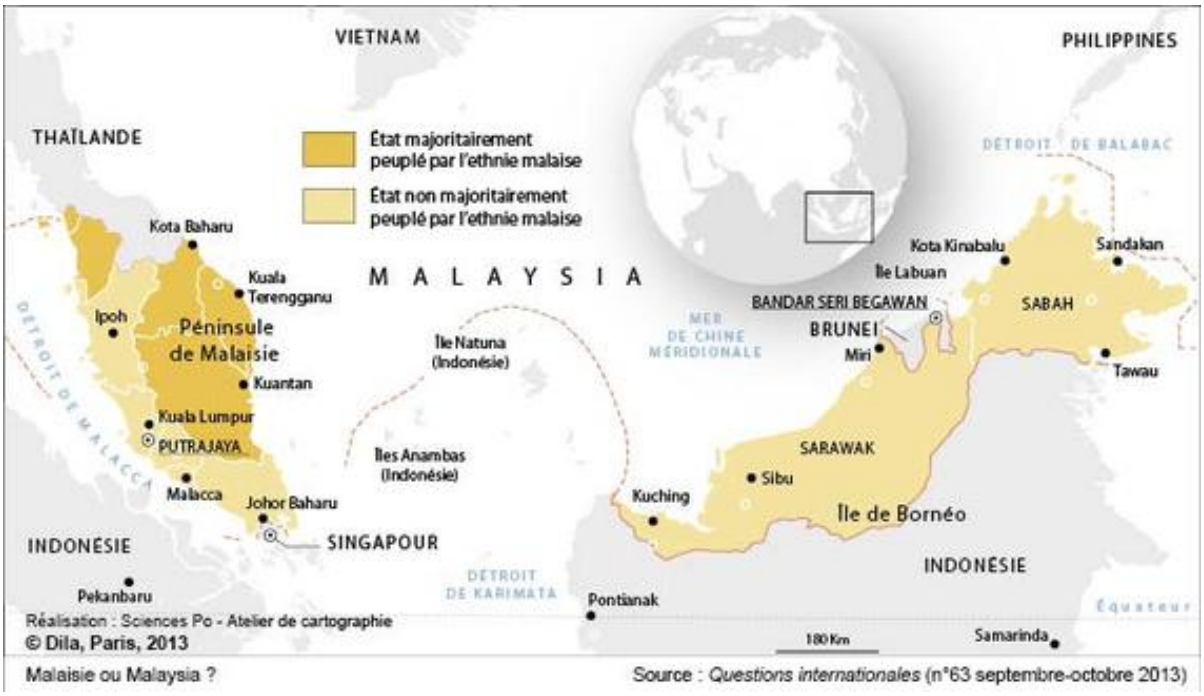


Figure 9 : répartition territoriale des Malaisiens de culture malaise
(source : Groupe International de Travail pour les Peuples Autochtones - www.gitpa.org)

Leur origine n'est pas autochtone, mais leur arrivée sur le territoire précède de beaucoup les migrations chinoises et indiennes plus récentes. C'est une culture dont l'existence dépasse largement les frontières de la Malaisie. On parle en effet du « monde malais » depuis la Thaïlande du sud et les Philippines méridionales jusqu'aux côtes nord de Bornéo en passant par les îles de l'archipel indonésien, Sumatra ou Java. Au-delà des frontières de la Malaisie, il s'agit partout d'un peuple converti massivement et de longue date à un islam marqué par les mers du sud. C'est de toutes ces régions du « monde malais » que sont arrivés des Malais sur la péninsule malaise, et cela de façon massive, dès l'ère commune[12] et notamment à l'époque moderne : à la fin du XIXe et au début du XXe siècle.

Dans un contexte pluriculturel extrêmement complexe, un rapide retour sur le peuplement originel, préhistorique, des territoires va servir de départ à la présentation de la population pluriculturelle du pays. Les peuples autochtones de la nomenclature anthropologique officielle (gouvernementale) de la Malaisie comprennent le peuple australoïde des Semang, des aborigènes de Malaisie, qui ont occupé l'île environ 10 000 ans avant notre ère (et dont il ne reste aujourd'hui plus qu'un groupe d'environ 3000 personnes), les Sennoï, populations également véritablement autochtones, et les protomalais, dont l'immigration au contraire n'a commencé qu'il y a seulement 3500 ou 4000 ans.

[11] Recensement de 2010. L'*Encyclopédie Larousse* estimait la population à 29 717 000 en 2013.
[12] Aussi appelée ère chrétienne : après Jésus-Christ.

Ce substrat autochtone riche a influencé les cultures plus récentes. Cette population aborigène est toujours bien présente, minoritairement, en Malaisie occidentale et orientale (dans le Sabah, État forestier et très faiblement peuplé, elle reste majoritaire).

La carte des peuples de la Malaisie orientale ci-dessous (Figure 10) ne montre pas les « peuples » des montagnes de la péninsule, appelés *Orang Asli*, plus minoritaires (55 000 individus d'après l'*Encyclopédie Larousse*) mais donne une idée de la variété de populations en présence. S'ils ne représentent que 0.6% de la population péninsulaire, les aborigènes représentent 60% des 2 400 000 habitants de l'État du Sabah sur Bornéo.

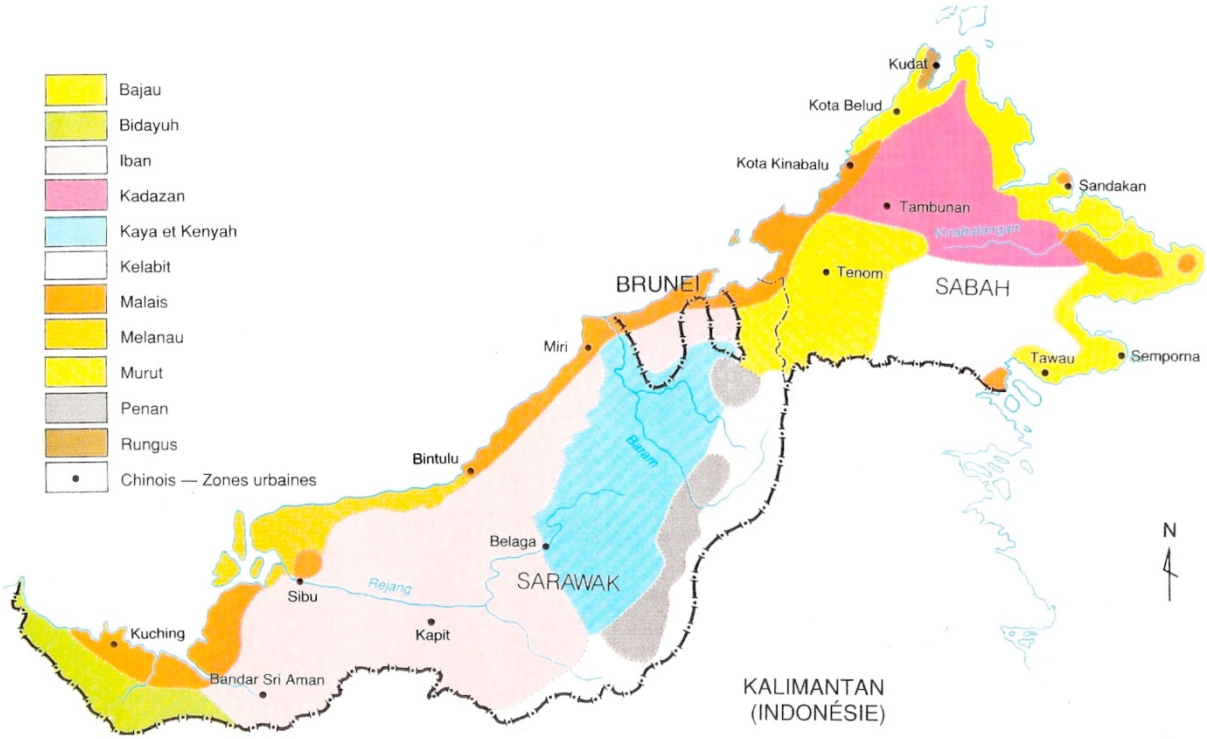


Figure 10 : carte des peuples de Malaisie orientale
(Source : Groupe International de Travail pour les Peuples Autochtones - www.gitpa.org)

Ce substrat autochtone contribue à renforcer la spécificité nationale des cultures asiatiques en présence : malaise, chinoise, indienne. L'introduction, la répartition et la spécificité locale des religions asiatiques, en particulier l'islam, aujourd'hui majoritaire, illustre bien cette influence autochtone. L'hindouisme ou le bouddhisme, auxquels des négociants indiens ont converti des princes malais dès le premier siècle, l'islam, introduit dès le VIIIe siècle également par le jeu des marchands et qui s'est développé à travers des conversions de Malais surtout à partir du XVe siècle, plus tard le taoïsme et le christianisme, sont ceux des mers du sud, avec leur identité propre.

Les migrations chinoises et indiennes, elles, datent de l'ère commune, c'est-à-dire à partir d'il y a 2000 ans, et ont été d'abord en nombres restreints. La masse actuelle des populations malaises, chinoises et indiennes s'est constituée par des migrations plus récentes, en particulier pour ces deux dernières, dont les flux les plus importants ont été orchestrés par la gouvernance britannique.

En effet, au-delà de cette mixité historique, la pluri-culturalité actuelle du territoire tient surtout à l'Empire britannique, qui y a fixé, en nombre, les communautés qui constituent aujourd'hui les minorités malaisiennes, comme l'analyse Nathalie Fau :

> « Si la colonisation britannique est un premier facteur déterminant dans la genèse du développement économique malaisien, ce n'est pas tant en transformant la *Malaya* en une colonie d'exploitation fondée sur l'extraction minière (étain) et les plantations (hévéa), qu'en étant à l'origine de la formation d'une société multi-ethnique et inégalitaire. » (Fau, 2013 : en ligne).

L'Empire britannique a organisé l'immigration de Chinois du sud pour participer à la construction des ports et à l'exploitation minière de l'étain. Les richesses minières en étain avaient déjà attiré des Chinois dans la péninsule, avec un premier afflux important et relativement indépendant de l'Empire britannique d'environ 75 000 mineurs dans la deuxième moitié du XIXe siècle, les Chinois produisaient alors 80% de l'étain en Malaisie. Mais c'est à la fin du siècle et sous la *Pax Britannica* que près d'1.7 million de Chinois s'installent, faisant basculer la balance démographique des régions minières vers une majorité chinoise, tandis que moins de 30% des mines appartenaient alors à des Chinois. L'Empire a ainsi remodelé la face démographique du pays, la communauté chinoise comptant pour près de la moitié de la population totale lorsque le pays s'est fédéré. Sous l'Empire britannique, La population chinoise de Malaisie passe de 104 000 habitants en 1871 à 2 379 000 en 1941 (représentant alors 43 % de la population totale[13]).

La présence significative d'Indiens sur le territoire est aussi une volonté de l'Empire colonial britannique, au XIXe siècle, pour les faire travailler sur les plantations d'hévéa qui représentaient jusqu'à l'indépendance près des deux tiers de l'ensemble du territoire agricole, formant un facteur important d'attraction migratoire, en employant alors environ 285 000 travailleurs. Cependant les travailleurs indiens avaient tendance à retourner en Inde après plusieurs saisons sur les plantations. Sous l'Empire britannique, la population indienne de Malaisie passe de 33 000 en 1871 à 744 000 en 1941 (13,5 % du total).

Les rapports de force ont donc été bouleversés sous l'Empire britannique, passant d'une population d'environ 300 000 habitants aux deux tiers malais en 1835 à 6.3 millions avant l'indépendance, dont la moitié seulement est alors malaise.

Animé par des préoccupations purement pragmatiques de gain économique, l'Empire britannique a également modelé la répartition des rôles de chacun de ces trois grands groupes (chinois, indien et malais) selon ses intérêts. Michael Stenson (1980 : 4), historien spécialiste de l'Asie du Sud-Est, rappelle que la séparation communautaire est née d'une organisation économique coloniale dans laquelle chaque communauté avait une fonction. Les immigrants chinois et indiens constituaient la main d'œuvre bon marché pour l'exploitation agricole et minière destinée à l'empire, tandis que les Malais assuraient « la stabilité politique » et produisaient par leur activité agricole « de la nourriture bon marché pour la main d'œuvre chinoise et indienne ». Il y a de plus eu une volonté politique coloniale de diviser pour mieux régner, en particulier après la seconde guerre mondiale durant laquelle des alliances prolétaires sino-malais-indiennes s'étaient formées. Cet auteur parle d'une « sclérification des structures économiques et sociales malaises » et cite de nombreux exemples d'organisations sociales mises en place par les colons et visant à répartir les tâches selon les communautés dans les domaines administratifs, économiques, agricoles ou militaires, qui selon lui ont contribué à un certain communautarisme dans la Malaisie indépendante.

Harold Crouch (2001 : 229), en sciences politiques, résume ainsi l'organisation sociale née de ces pratiques coloniales : « Bien que les Malais des classes sociales supérieures aient été associés aux Britanniques dans la gouvernance, l'immense majorité des Malais se consacraient à l'agriculture. Les Chinois dominaient le commerce intérieur et constituaient le gros de la classe ouvrière, alors que les

[13] Ces données démographiques historiques sont issues de l'article de Rémy Madinier (2010 : en ligne), du Centre Asie du Sud-Est du CNRS.

Indiens avaient été recrutés d'abord comme ouvriers agricoles ». Il note que les membres des différentes communautés, sous l'ère coloniale, conservent leurs cultures respectives n'interagissent individuellement que pour des échanges commerciaux.

Shamsul Haque (2003 [2010 : 38]), également en sciences politiques, corrobore cet état de fait colonial :

> « Les dirigeants britanniques ont favorisé l'immigration chinoise et indienne ; ils ont créé une ségrégation ethnique artificielle dans les secteurs de l'économie (les Malais dans l'agriculture, les Chinois dans l'industrie et les Indiens dans les plantations) ; et ont ainsi consolidé les divisions interethniques. De cette façon, ils ont empêché toute forme de solidarité intergroupe […] Pour faciliter l'établissement du régime colonial, les Britanniques ont collaboré avec les dirigeants malais (sultans) en signant des traités pour les aider à gérer leurs citoyens. Ils ont attisé les craintes des Malais en invoquant la menace que représentaient les non-Malais, et ont joué un rôle de protecteur en défendant les intérêts et les droits des Malais dans les diverses sphères de la société. ».

D'après Harold Crouch (2001), le pays est resté communautaire jusqu'à aujourd'hui et les tensions ethniques sont nées dès l'indépendance, pour culminer lors les émeutes de 1969 et avec les politiques qui en ont résulté, sur lesquelles je vais revenir ci-dessous, et qui ont permis de restaurer la stabilité qui caractérise le pays, bien que d'après cet auteur la croissance économique soit le véritable facteur clé de l'apaisement des tensions. Pour le socio-économiste malaisien Émile Kok-Kheng Yeoh (2003 : 76), la société malaisienne est alors « profondément divisée ».

C'est la gouvernance britannique qui a permis à ces populations chinoise et indienne de devenir citoyens de la Malaisie et cela en amont de l'indépendance. Les Britanniques ont en effet établi l'union malaisienne en 1946, avec une nationalité unique dont ont bénéficié les communautés de mineurs venus de Chine et d'ouvriers agricoles venus d'Inde. La négociation opérée par l'Empire britannique en vue de la transition vers l'indépendance a notamment consisté à offrir la nationalité aux communautés chinoise et indienne – la communauté chinoise représentait alors près de la moitié de la population totale – en contrepartie de la constitution d'un État privilégiant les Malais et ayant pour religion officielle l'islam. Cela s'est produit sous la pression de l'Organisation nationale des Malais unis (UMNO), qui en 1948 a obtenu que la fédération de Malaisie soit créée, n'accordant, selon Shamsul Haque (2003 [2010 : 38]), « qu'une citoyenneté limitée aux non-Malais ». C'est donc sous l'Empire britannique que la coalition politique pluriculturelle, qui a proclamé l'indépendance et qui est encore au pouvoir sans alternance jusqu'à aujourd'hui, a été conçue.

La nature communautaire et l'absence, d'après des observateurs en sciences politiques comme Harold Crouch (2001) ou Shamsul Haque (2003), d'assimilation en Malaisie, ainsi que les politiques dites « raciales » du gouvernement malaisien, que je vais aborder ci-dessous, ont un impact direct sur les perceptions et les représentations qu'ont les expatriés sur le pays hôte. Il faudra interroger comment cette hétérogénéité est perçue et exprimée dans la parole des expatriés, dans ce corpus, lorsqu'ils décrivent l'autre. Les Malaisiens sont-ils malgré tout perçus comme une unité culturelle, ou les discours font-ils état de la pluralité des cultures malaisiennes ? Et comment cela peut-il être interprété dans le cadre de l'analyse du discours sur l'expérience de l'altérité ?

Dans le cadre d'une étude de cas antérieure, que j'ai menée auprès des enseignants étrangers d'une université malaisienne (Girard, 2010b), ainsi qu'une étude sur la socialisation langagière des étudiants étrangers (Renganathan *et alii*, 2009), j'avais pu noter la confusion sémantique systématique de nos enquêtés entre les termes, souvent interchangeables dans leurs discours de « malais » et « malaisien ». La valeur de cette interchangeabilité sémantique s'était révélée

idiosyncratique : certains interlocuteurs n'avaient conscience ni de la différence sémantique, ni précisément de l'hétérogénéité culturelle de leurs hôtes, mais d'autres ne prêtaient pas attention à l'usage de ces deux termes alors qu'ils précisaient par ailleurs avoir « des amis chinois et des amis malaisiens (*sic*)», dénotant une conscience des communautés en présence malgré la confusion sémantique.

Dans le contexte de la Malaisie indépendante, Harold Crouch (2001 : 228) considère d'ailleurs que la visibilité pour un visiteur de la culture malaise se trouve facilitée par le fait que cette culture diverse a pu s'unifier en Malaisie par opposition aux cultures issues de l'immigration plus récente : « au XXe siècle, le défi posé par les communautés immigrantes a provoqué une conscience aiguë d'être Malais, […], cela a conduit à une construction de l'identité malaise sur toute la péninsule. » Cela peut également expliquer pourquoi certains étudiants internationaux (Girard, 2010b) et employés expatriés (Girard, 2010a) de cette université ont pu dans leurs discours confondre la Malaisie et sa culture dominante malaise. Ces mêmes tensions ont également unifié les communautés non malaises, les rendant plus facilement identifiables comme « chinoise » ou « indienne ». « Au lieu de leurs identifications originelles à des cultures et régions de la Chine et de l'Inde, les membres de communautés immigrées ont acquis dans le contexte malaisien une forte conscience d'être chinois ou indien. », observe Harold Crouch (2001 : 228), qui rappelle l'existence des grandes diversités culturelles, linguistiques et religieuses qui ont été surmontées au sein des trois grandes communautés malaise, chinoise et indienne.

Que des expatriés démontrent par leurs discours avoir conscience ou non de la nature pluriculturelle et hétérogène de la population hôte est forcément porteur de sens. Cela peut révéler aussi bien un intérêt ou au contraire de l'inattention, que du tact face à un état de fait source de tension dans le pays hôte. Dans un contexte où il n'est pas possible d'aborder la culture hôte comme une unité, la perception de l'autre est rendue complexe. Certes tout territoire hôte ne présente qu'une unité culturelle relative – la pluralité intrinsèque du culturel est établie, par exemple par Pierre Bourdieu, qui rappelle que les cultures non seulement de territoire, de religion et de langue, mais aussi de classe, de travail, de famille, se superposent. De ce fait, si des expatriés observent des différences de dialectes et de cultures malaises dans les différentes régions malaisiennes ou des différences liées aux origines indiennes, chinoises ou indonésiennes de certaines familles malaises, ou encore des distinctions de communautés linguistiques parmi les Malaisiens de culture chinoise ou des diverses régions indiennes d'origine des Malaisiens de culture indienne, ces observations relèveraient sans doute d'un intérêt plus ou moins exacerbé chez ces expatriés pour l'histoire, les régions ou les langues. Mais dans le contexte particulier de ces trois blocs culturels monolithiques et du substrat autochtone que j'ai évoqué et en dehors duquel il est difficile de concevoir la pluralité culturelle de la Malaisie, la prise en compte de cette réalité dans le discours des expatriés relève avant tout de leur expérience de l'altérité.

Je vais maintenant décrire plus en détail les identités et les inégalités entre les communautés qui forment la réalité sociale de Malaisie, d'abord à travers une présentation des langues en présence, puis une description des politiques discriminatoires de l'État.

1.1.3.3. Les langues en présence et les politiques linguistiques reflètent les inégalités communautaires en Malaisie

Les langues en présence sont également largement déterminées à la fois par l'héritage colonial et par les politiques discriminatoires, notamment celles mises en place dans les années 1970 : la mise en place de la *NPE* (Nouvelle Politique économique, sur laquelle je vais revenir ci-après en 1.1.3.4) a rapidement été suivie de nouvelles politiques linguistiques et en 1981 l'enseignement supérieur a dû passer au malais. « *Bahasa jiwa bangsa* », « la langue est l'âme de la nation », disait un slogan de

l'époque, reflété par ce concours de presse en 1965 (Figure 11) et cette enveloppe et ces timbres portant ce slogan en 1962 (Figure 12).

WINNING poster designs in the Straits Times Group sponsored art contest for the 1965 National Language campaign — Yong Poh Shang's winning entry is flanked by Shamsuddin Haji Akib's second prize winner (left) and Low Hean Yuen's poster which took third place.

Figure 11 : ***The New Straits Times*****, 31 Août 1964, Page 18**[14]

Figure 12 : enveloppe et timbres portant le slogan "*Bahasa Jiwa Bangsa*"

[14] « Affiches gagnantes du concours d'art sponsorisé par le *New Straits Times* pour la campagne nationale de la langue de 1965, propositions gagnantes des premier, second et troisième prix Yong Poh Shang, Shamsuddin Haji Akib et Low Hean Yuen. » Affiche 1 : « Une langue, une âme » ; affiches 2 et 3 : « La langue est l'âme de la nation ». Traductions personnelles.

L'anglais, héritage linguistique colonial, était jusque dans les années 1970 la langue privilégiée dans l'enseignement primaire, secondaire et supérieur. Des établissements primaires et secondaires communautaires proposaient aussi un enseignement dans les langues communautaires : le mandarin pour les communautés chinoises, le tamil pour les communautés indiennes et le malais pour la communauté malaise.

Dans la Malaisie postcoloniale, l'anglais est peu à peu remplacé par la langue nationale, le malais, par volontarisme politique et au détriment des élèves sinophones ou tamilophones par exemple. À partir des années 1970, le gouvernement impose l'enseignement en malais dans toutes les écoles publiques. C'est alors le *boom* de l'enseignement communautaire privé primaire, en mandarin ou en tamil, avec un enseignement du malais pour préparer les élèves sinophones et tamilophones à l'entrée dans le secondaire où le malais est imposé même pour les établissements privés, avec seulement quelques établissements chinois ayant obtenu une dérogation.

Le témoignage de l'une des participantes à cette recherche, dont le pseudonyme est Constance (voir chapitre 3, 3) et qui s'est mariée à la fin des années 1960 avec un diplomate malaisien reflète bien cette notion de l'héritage linguistique de l'époque coloniale. Elle le mentionne ainsi dans notre entretien : « [je ne parle pas malais] *mon mari non plus pas beaucoup* […] *la Malaisie a été indépendante en* [1957] *et pendant beaucoup d'années après le ministère des Affaires étrangères fonctionnait complètement en anglais surtout le ministère alors petit à petit le malais est devenu la langue obligatoire pratiquement mais même à l'époque où mon mari était là il envoyait tous ses rapports en anglais et le courrier était en anglais maintenant c'est terminé* ».

Les décisions de politiques linguistiques qui se sont succédé depuis reflètent bien les questions pragmatiques et identitaires soulevées par la place de l'héritage colonial dans la société, que j'aborderai plus loin (1.2.1). En effet depuis les années 1970, les politiques linguistiques de la Malaisie ne cessent d'osciller entre d'une part la volonté d'affirmer le malais comme langue nationale et d'en imposer l'hégémonie à l'école et d'autre part les difficultés rencontrées dans cette démarche. Ainsi, en 2002 l'ancien premier ministre Mahatir Mohamad, malgré une politique par ailleurs connue pour sa direction pro-malaise, exprimait sa détermination à remettre en place l'enseignement de certaines matières en anglais à l'école. Il déclarait alors : « Le gouvernement est totalement engagé dans sa volonté de mettre en place l'enseignement des mathématiques et des sciences en anglais. Ce n'est pas politique. Nous ne pouvons pas continuer à traduire des milliers de livres, d'articles et de références. Nous devons admettre que l'anglais est la langue de l'apprentissage aujourd'hui comme l'ont été l'arabe et le latin dans le passé et nous devons accepter cette réalité qu'elle nous plaise ou non. »[15].

L'anglais a donc été réintroduit comme langue d'enseignement dans le cursus scolaire en 2003 pour l'enseignement des mathématiques et de la physique, pour des préoccupations liées à la compétitivité économique. Mais les résultats des élèves en particulier en zones rurales s'en sont ressentis. En 2012, l'anglais est de nouveau remplacé par le malais. L'annonce, qui en a été faite en 2009, est le résultat de pressions de groupes nationalistes, contre l'avis majoritaire des enseignants. Un enseignant malaisien déclarait alors au *New-York Times*[16] : « On ne peut pas vraiment expliquer les concepts scientifiques aux étudiants en malais à un très haut niveau » et « nous devons faire face au fait que le savoir scientifique est en anglais. ». Un professeur émérite de l'université nationale, également cité par le *Times*, pointait quant à lui du doigt le niveau d'anglais des enseignants et rejoignait les inquiétudes du monde malaisien des affaires en s'interrogeant : « Si de moins en moins

[15] Discours du sommet Malaisie-Afrique du 18 septembre 2014 à Kuala Lumpur, propos retranscris par *The Malay Mail Online* du 18 septembre 2014, [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction].
[16] *New-York Times,* 9 juillet 2009, [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction].

de Malaisiens connaissent l'anglais, comment est-ce que des entreprises multinationales vont s'installer ici ? ».

La prédominance successive de l'anglais puis du malais dans l'enseignement a renforcé le plurilinguisme du pays. Selon les communautés dans lesquelles ils évoluent, les Malaisiens jonglent entre deux ou plusieurs langues et le bilinguisme ou encore le plurilinguisme sont la norme. Notamment, de nombreux Malaisiens issus de communautés non malaises sont trilingues en anglais, malais et dans leur langue communautaire :

- la communauté chinoise, issue d'une immigration du sud de la Chine, véhicule des compétences linguistiques en mandarin dans le milieu scolaire (avec l'optique de poursuivre des études supérieures, fermées en Malaisie par les quotas, en Chine continentale, à Taïwan ou à Singapour) mais plutôt en cantonais et dans d'autres langues du sud (hokkien ou hakka par exemple) dans les cercles familiaux ;

- la communauté indienne est très homogène sur le plan linguistique, bien qu'une faible proportion de l'immigration indienne, majoritairement issue du sud et tamilophone, soit issue du Pendjab ou des communautés sikhes du nord, avec des langues très minoritaires en Malaisie comme le telugu, le malayalam, l'hindi, ou l'urdu, réservées au cercle familial, paroissial ou communautaire ;

- les aborigènes ont autant de langues que de peuples, augmentant cette diversité ;

- la communauté malaise est quant à elle enrichie de naturalisés indonésiens par exemple, qui apportent avec eux des langues ou dialectes intercompréhensibles avec le malais, comme le kelantanais ou le javanais.

La place du malais comme langue nationale n'est pas entièrement neutre ni n'a naturellement vocation à unifier, puisqu'elle est avant tout la langue de la culture dominante et de ce fait favorise la continuation d'un usage de l'anglais dans la sphère publique. De plus, la Malaisie est un pays cosmopolite qui accueille de nombreux étudiants et travailleurs étrangers, perpétuant l'omniprésence de l'anglais.

Au niveau de l'espace public, l'utilisation des langues prend immédiatement une dimension politique. L'expression politique se fait dans trois langues majoritaires : le malais (aussi appelé *bahasa kebangsaan*, langue nationale ou *bahasa melayu*, langue malaise, souvent abrégé en *bahasa*, qui signifie langue en malais), l'anglais et le mandarin. Le choix d'utiliser une langue plutôt qu'une autre est symboliquement chargé dans la parole publique et structurant politiquement.

Une étude menée dans mon université, anglophone, auprès des étudiants malaisiens (Renganathan & Chong, 2009) montre non seulement que sur le campus l'anglais est plus souvent utilisé comme lingua franca entre les étudiants malais, chinois et indiens que la langue nationale (sur un campus où l'étude montre que la vie sociale reste largement communautaire), mais aussi que beaucoup de familles non malaises utilisent l'anglais ou le malais dans la sphère familiale. C'est le cas notamment lorsque de petits-enfants anglophones et parlant malais ne peuvent pas communiquer directement avec leurs grands-parents qui ne parlent que leur langue ou dialecte d'origine. Ce choix de ne pas transmettre la langue familiale est délibéré et correspond souvent à un objectif d'efficacité pour la réussite scolaire.

Parallèlement, la perception de la langue de l'ancien colonisateur amène les Malaisiens selon leurs communautés d'origine à en avoir un usage contrasté. L'étude (*ibid*.) montre que les étudiants

malais ont une perception complexe de l'usage de l'anglais qui peut intervenir dans la sphère privée, sociale ou professionnelle (en particulier du fait du cosmopolitisme de la vie étudiante et professionnelle sur la péninsule). Son utilisation sur le campus par exemple, est pour les étudiants malais strictement limitée aux classes et la continuation de l'utilisation de l'anglais en dehors de la classe est perçue par certains étudiants interviewés comme ostentatoire, ridicule voire antimalaise. Dans la même étude des étudiants malais aimant parler anglais dans leur vie sociale rapportent même avoir été la cible de moqueries ou de recadrages idéologiques par certains de leurs pairs.

Pour ce qui est des étudiants malaisiens de culture chinoise, l'étude (*ibid*.) montre que les usages linguistiques déterminent les relations sociales au sein même d'une communauté puisque les étudiants chinois issus du système éducatif sinophone en mandarin tendent à privilégier les cercles sinophones pour pouvoir continuer à utiliser le mandarin dans leurs interactions sociales et créent ainsi deux sous-communautés de culture chinoise sur le campus, séparant Malaisiens de culture chinoise anglophones et sinophones. Comme pour les étudiants malais, une autoévaluation d'une mauvaise maîtrise de la langue anglaise se mêle à des perceptions identitaires quand il s'agit d'utiliser l'anglais, avec les mêmes tensions émergeant entre étudiants sinophones et étudiants non sinophones, ces derniers étant perçus comme rejetant leur communauté ou leur culture chinoise.

Quant aux étudiants indiens, ils favorisent l'anglais comme langue intercommunautaire également. Certains d'entre eux associent le malais à une obligation purement scolaire qu'ils souhaitent laisser derrière eux une fois qu'ils ont obtenu une place dans une université anglophone, par exemple en Inde.

Globalement cette étude (*ibid*.) montre que les compétences en anglais sont un marqueur social et académique et que beaucoup d'étudiants préfèrent par leurs pratiques langagières éviter de s'exposer plus que nécessaire au jugement de leurs pairs, particulièrement lorsqu'ils ont une perception négative de leurs propres compétences en anglais. Cette étude met également en lumière la valeur symbolique des pratiques langagière ; les pratiques socio-langagières en Malaisie semblent trouver là des points communs avec d'autres sociétés plurilingues postcoloniales, dont l'une des langues en présence est celle de l'ancien colonisateur. Cette situation peut donc être rapprochée de celles d'anciennes colonies françaises. Un travail de recherche en sociolinguistique sur la ville de Tanger expose une situation similaire sur les statuts et fonctions des langues, en particulier des langues occidentales et de la langue de l'ancien colonisateur, le français, autour de la langue nationale officielle, l'arabe (Virasolvit : 2001). Foued Laroussi (2001 : 178) écrit au sujet du Maghreb,

> « En théorie, aucune langue ne s'impose plus que les autres pour dire son identité, et se construire en tant que sujet. De fait, il en va tout autrement : le poids contradictoire des pressions idéologiques génère blocage et confusion ».

Il me semble que cette observation de Foued Laroussi sur le Maghreb pourrait décrire la situation en Malaisie, où la politique linguistique du gouvernement continue à osciller entre bénéfices pragmatiques supposés de l'anglais et valeur symbolique du malais et où Sumathi Renganathan et Chong Su Li ont observé l'entrecroisement de représentations contradictoires sur les pratiques linguistiques de la population étudiante malaisienne.

L'anglais reste, en Malaisie, la langue d'interaction avec les visiteurs étrangers, qu'ils soient touristes, étudiants, immigrants ou expatriés. L'universalité de la maîtrise et d'utilisation de l'anglais perçue par les expatriés en Malaisie crée un terrain peu favorable à l'apprentissage de la langue nationale par les visiteurs, même de longue durée. À l'occasion d'une étude sur les pratiques linguistiques menée sur mon propre campus (Girard, 2010a), il est apparu que 100% des professeurs

étrangers et 90.9%[17] des étudiants internationaux interrogés ne parlaient pas plus de quelques mots isolés de la langue nationale, le malais, et n'avaient pas l'intention de prendre des mesures pour améliorer leurs compétences linguistiques dans cette langue, jugeant d'une part que l'omniprésence de l'anglais en retirait la nécessité et que d'autre part la pratique de la langue malaise n'ouvrait réellement la porte qu'à l'une des communautés présentes dans le pays.

1.1.3.4. Des politiques dites « raciales » assurent la stabilité du pays, renforcent les inégalités

La désignation et la répartition actuelles de la population en Malaisie sont basées sur des théories racialistes nées de et empruntées à l'idéologie coloniale, elles sont fortement politisées et de nature et d'intentions discriminatoires. Shamsul Haque (2003 [2010 : 38]) oppose les politiques malaisiennes, qu'il qualifie de « politiques préférentielles » ou de « droits particuliers », aux « mesures de discrimination positive dans d'autres pays – à savoir des mesures correctives visant à réduire les discriminations et à assurer la représentation proportionnelle des groupes ethniques défavorisés (souvent minoritaires). ».

Dans le contexte de la Malaisie, l'appartenance à un groupe dit « racial » suit des règles et des nomenclatures déterminées par la Constitution malaisienne : la « race » (*sic*) en anglais ou « *kaum* » en malais est une information personnelle indiquée sur tous les documents officiels, tels que le passeport ou la carte d'identité. Quatre catégories de « races » sont possibles sur les documents officiels malaisiens : « *melayu & bumiputera* » (Malais et *Fils du sol*, sur lesquels je reviendrai ci-dessous), « *Cina* » (Chinois), « *India* » (Indien) et « *lain lain* » (autre). Les enfants de couple mixte dont un parent est malais sont enregistrés automatiquement comme malais, alors que ceux de couples mixtes non malais doivent être classés dans une catégorie au choix (celle d'un de leurs parents ou « autre ») par leurs parents. Cette classification des individus ne fait pas l'unanimité chez les Malaisiens, comme le montre à titre d'exemple cette image reprise par les médias sociaux de différents partis d'opposition en 2013, et repostée par certains de mes étudiants malaisiens, mettant en scène le type de formulaire que doivent remplir les citoyens dans leur vie quotidienne, que ce soit pour obtenir un passeport, postuler pour un travail ou pour ouvrir un compte en banque :

Figure 13 : illustration politique
(« Race [*sic*] : Malais-***ien*** / Chinois / Indien »)

[17] Ces chiffres sont donnés à titre d'illustration : ils sont issus d'une étude qualitative menée sur 10 professeurs et 11 étudiants expatriés.

Certains penseurs malaisiens remettent en cause une telle classification dans l'organisation de la société malaisienne. Ainsi l'historien et professeur de sciences politiques Farish Ahmad-Noor écrivait dans un article d'opinion[18] en 2009 :

> « Je souhaiterais voir un politicien malaisien qui ait la témérité et le courage moral d'exprimer le simple fait que les différences raciales sont une fiction absurde et n'ont aucune fondation biologique ou historique. Un tel politicien admettrait que l'outil idéologique qu'est la différenciation raciale a été introduit en Asie du Sud-Est à l'époque coloniale et comme une arme pour diviser et dominer les sociétés sud-est asiatiques. »

Mais le plus souvent dans le discours public malaisien, le bien fondé de catégorisations dites raciales n'est pas remis en cause, même lorsque la question de l'égalité entre les communautés est débattue.

Les populations autochtones n'apparaissent pas en tant que telles dans cette classification car elles constituent un élément-clé du jeu de domination culturelle national. Ainsi les groupes aborigènes et malais sont officiellement recensés comme une seule et même catégorie dans la nomenclature anthropologique officielle malaisienne, représentant à eux deux 67.4% de la population, alors que les Malais représentent en réalité 63.1% de la population. Cette catégorie démographique est appelée officiellement *Bumiputra*, ce qui signifie ***fils du sol***. Le groupe majoritaire malais s'octroie ainsi le statut de peuple autochtone et originel en s'associant avec les tribus aborigènes authentiquement autochtones, par ce que Rodolphe De Koninck (2007 : 56) qualifie d' « artifice sémantique ». La culture majoritaire assoit ainsi sa domination sur le reste de la population, constituée de cultures issues d'immigrations plus récentes.

Il n'en résulte pas pour autant un traitement égalitaire des populations autochtones ainsi rassemblées sous cette étiquette. Comme le souligne Rodolphe De Koninck, c'est une opération purement sémantique qui ne vise qu'à la domination du groupe malais. Fausto Barlocco (2014 : 4) le confirme en relevant « la similarité, et parfois la continuité, entre le traitement des peuples colonisés par les Européens et celui des indigènes de Bornéo par les États dont ils sont citoyens (la Malaisie, l'Indonésie et le Brunei). », et en employant le terme de « colonialisme interne ».

La constitution malaisienne prévoit un statut de protection privilégié pour la communauté des Malais. Les postes de Premier ministre et de chef de l'État leur sont réservés. L'article 153, composé de dix alinéas, s'ouvre sur la « responsabilité du [dirigeant] d'assurer les droits spéciaux des Malais et des autochtones des états du Sabah et du Sarawak ». Cet article prévoit notamment la « réservation de postes dans les services publics, de bourses d'études ou de formations privilégiées ainsi que des facilités exceptionnelles »[19] pour ce même groupe. L'article prévoit également que le retrait ou l'accord de tout permis ou licence marchande ou entrepreneuriale puisse être basé sur l'appartenance ou non à ce groupe privilégié.

Ce traitement privilégié de la population et de la culture malaise se révèle particulièrement à travers le traitement de l'Islam, religion du groupe malais, dans cet État dit séculaire dont seul 0.7 pour cent de la population ne s'identifie pas à une communauté religieuse :

---

[18] Mon politicien idéal, dans *The Nut Graph* du 29 juin 2009, disponible en ligne sur <http://www.thenutgraph.com/my-ideal-politician/> [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction].

[19] Constitution de 1957, traductions personnelles de l'anglais.

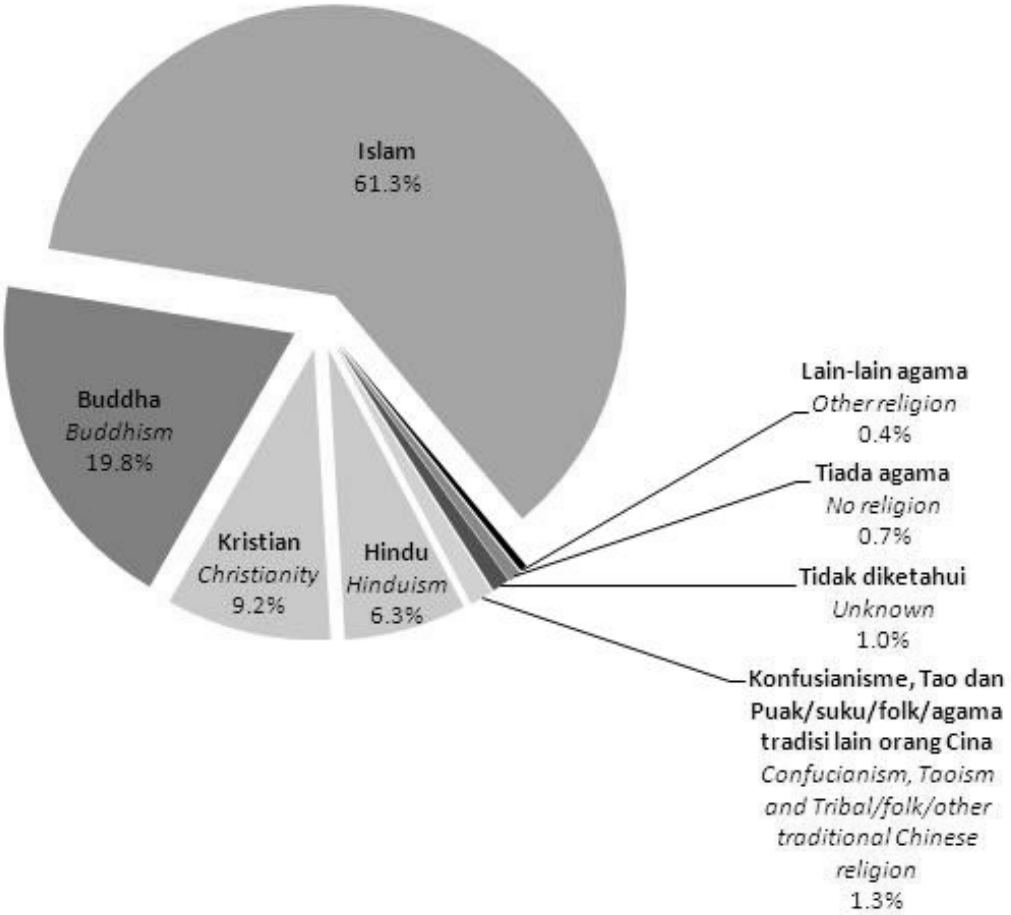


Figure 14 : diagramme des communautés religieuses en Malaisie
(Distribution de la population par religion en pourcentage, Malaisie, 2010. Carte établie par le département des statistiques malaisien)

Il n'est pas possible de concevoir la culture dominante malaise en dehors de la religion musulmane. L'islam malais est déterminant dans l'identité du pays. Shamsul Haque (2003 [2010 : 47]) considère que « les composantes culturelles traditionnelles malaises ont été considérablement influencées, sinon remplacées, par les symboles de la religion islamique. ». C'est un islam sunnite, tolérant envers les autres religions : « la reconnaissance du droit des autres citoyens du pays à vivre, boire et manger à leur façon est demeurée pleine et entière. » (De Koninck, 2007 : 166). Les Malais y adhèrent de façon obligatoire, constitutionnellement car seules les autres communautés du pays bénéficient du caractère laïc de la Constitution et de la liberté de religion qui y est garantie : la conversion en dehors de l'islam peut entraîner la perte de la nationalité pour les Malais. De nombreux aborigènes (deux cinquièmes) et plus rarement des citoyens chinois (1%) ou indiens (4%) s'y convertissent. La sécularité de l'État n'est pas réalisée dans les faits puisque d'après Shamsul Haque (2003 [2010 : 47]), « au-delà du cadre constitutionnel légal, l'État établit des programmes et des institutions religieuses favorables aux musulmans malais. » Le rapport du gouvernement américain sur les libertés religieuses[20] note également que « le gouvernement a promu l'islam sunnite au-dessus des autres religions, dont les autres formes de l'islam. » et que « les membres de minorités religieuses ont parfois fait face à des limitations dans leur expression religieuse ». Shamsul Haque (*ibid*. : 47) donne à ce sujet l'exemple du retrait de symboles de culture chinoise, comme le cochon, ou chrétienne, comme la croix, dans l'espace public. Pour cet auteur, « dans le dilemme

[20] *International Religious Freedom Report for 2012*, par le secrétariat d'État à la démocratie et aux affaires étrangères des États-Unis). [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction].

culturel et religieux qui opposait les Malais et les non-Malais, l'État a joué un rôle significatif en faveur des croyances culturelles et religieuses des Malais. ».

En réponse à une question, Saifuddin Abdullah[21], qui est membre de la majorité gouvernementale, répondait de façon ambiguë que sa « conviction est que [la Malaisie] est toujours un état séculier » mais qu'elle « peut être perçue comme un état islamique si l'on regarde les déclarations faites par certains de ses politiciens ». Il concluait que de son point de vue la Malaisie doit rester séculière car il préfère « un état séculier dirigé par de bons musulmans plutôt qu'un état islamique dirigé par de mauvais musulmans. » Le fait est que son parti, au pouvoir depuis l'indépendance, doit maintenir la laïcité pour préserver la coalition pluriculturelle qui assure sa continuité au pouvoir d'une part, et rassurer d'autre part de nombreux Malais musulmans qui aspirent à un état islamique, représenté par un parti islamique montant.

La domination culturelle malaise se réalise donc à travers le statut privilégié des individus, de la religion, l'islam, mais aussi de la langue, le malais.

D'après Shamsul Haques (2003), le statut privilégié des Malais, garanti par la constitution, est à l'origine des tensions postcoloniales dans la nation, qui ont culminé en 1969 dans la capitale lors de la victoire locale d'un candidat de l'opposition de culture chinoise. Cet événement a provoqué des émeutes qui durant deux mois ont pris une allure de guerre civile. Une déclaration récente de M. Mahathir Mohamad[22] premier ministre de la Malaisie entre 1981 et 2003 aide à comprendre ces réactions violentes de la part de la population malaise car il explique ce en quoi, dans la parole publique malaisienne, il est admis que le pouvoir politique appartient légitimement aux Malais :

> « Le dilemme, pour les Chinois, est de s'emparer du pouvoir politique, alors qu'ils ont déjà le pouvoir économique, ou bien d'adhérer au principe du partage, qui a fait de ce pays ce qu'il est aujourd'hui. ».

Cet état d'esprit est dû au *status quo* légué par l'empire britannique à l'indépendance. À la suite de la déclaration de l'état d'urgence et de la démission du premier ministre, des mesures pour le traitement privilégié des Malais, déjà prévu par la constitution, ont été mises en place à travers la *Nouvelle Politique Économique* (*NPE*) en 1970 pour assurer la domination culturelle, sociale et économique des Malais. Ainsi, comme Shamsul Haque (2003 [2010 : 39]) l'analyse, « face à cette situation alarmante, l'État a préféré défendre les intérêts des Malais – le groupe ethnique dominant […] plutôt que de défendre les intérêts de toutes les communautés ethniques ».

Les tensions intercommunautaires qui ont conduit aux émeutes de 1969 dans la capitale fédérale et la mise en place des mesures discriminatoires ont également été un facteur dans la séparation (également motivé par des oppositions de politiques économiques) d'avec l'île de Singapour, majoritairement chinoise, en 1965. Dès la création de la fédération les deux visions s'opposaient avec d'un côté un premier ministre chinois, Lee Kwan Yew, voulant promouvoir « une politique d'une stricte neutralité au plan ethnique » (De Koninck, 2007 : 40) à Singapour et de l'autre un prince malais, le premier ministre Abdul Rahman, favorisant à Kuala Lumpur « une politique très ferme de discrimination positive, favorisant la majorité malaise. » (*Ibid*. : 41). En effet avec le départ de Singapour, majoritairement chinoise, la culture dominante devient aussi la culture majoritaire et les Malais représentent alors 60% de la population, notamment avec l'aide du tour de passe-passe

[21] Membre de la majorité gouvernementale malaisienne. Parole recueillie et traduite par moi lors du séminaire *Situating Moderation in the Malaysian Experience* du 18 mai 2014, Institute of Southeast Asian Studies.
[22] Premier ministre de la Malaisie entre 1981 et 2003, dans une tribune de juillet 2013, traduction du *Monde Diplomatique* de novembre 2013.

sémantique qui leur permet de ne plus être officiellement minoritaires sur les terres autochtones du nord de Bornéo.

Rémy Madinier (2010 : en ligne) résume par le tableau ci-dessous le renversement de majorité culturelle effectué par l'exclusion de Singapour, en s'appuyant sur le recensement britannique péninsulaire de 1947 :

Tableau 1 : pourcentages de Malaisiens de culture malaise, chinoise et indienne avant et après 1965

	Singapour	Malaisie péninsulaire sans Singapour	Malaisie péninsulaire + Singapour
Chinois	78%	38%	44.7%
Malais	12%	49.5%	43.5%
Indiens	7%	11%	10.3%

Ce renversement fut encore renforcé par la mise en place de la catégorie *Bumiputra*.

Il reste jusqu'à aujourd'hui une réelle répartition des rôles dans les communautés malaisiennes, rôles largement hérités de l'époque coloniale :

> « L'administration britannique a assigné à chaque communauté un rôle économique : les Malais travaillent dans l'administration (pour une minorité seulement et toujours issue de la noblesse locale) et dans le secteur traditionnel de l'agriculture de subsistance, tandis que les Chinois et les Indiens sont majoritairement des salariés des mines et des plantations. Cette ségrégation sociale, redoublée par un accès inégal aux institutions scolaires et par la division linguistique du système éducatif, fut la première source d'inégalités sociales en termes de revenus dans le pays. » (Fau, 2013 : en ligne).

Ainsi les Malaisiens de culture chinoise ont gardé un rôle central dans les domaines du commerce et de l'industrie. Les Malaisiens de culture indienne sont plus présents dans la classe ouvrière de l'industrie et de l'agriculture, formant ainsi le groupe culturel le moins favorisé. Les Malais, eux, bénéficient toujours jusqu'à aujourd'hui de la discrimination positive, bien qu'ils soient maintenant majoritaires en nombre. Leurs zones d'influence sont celles de la gouvernance et de l'administration, de la direction des grandes entreprises publiques. Et l'accès privilégié à l'enseignement supérieur dont ils bénéficient les voit devenir surreprésentés dans des catégories professionnelles hautement qualifiées comme la médecine, le droit ou l'ingénierie.

La politique de discrimination positive *NPE*, venant s'ajouter à l'article 153 de la Constitution, a en effet comme objectif officiel la réduction de la spécialisation professionnelle des groupes culturels. Elle touche de nombreux domaines d'intervention :

- l'éducation : la langue nationale est le malais et elle est promue dans un système éducatif largement hérité des Britanniques, les écoles malaises reçoivent une part disproportionnée de l'aide nationale au détriment des autres écoles communautaires ; et des quotas « raciaux » d'admission dans l'enseignement supérieur sont mis en place pour s'assurer que les Malais puissent accéder en priorité aux études supérieures ;
- l'État : la tendance à une dominance malaise dans l'armée, la police et la fonction publique est renforcée par des quotas ;
- l'économie : l'entrepreneuriat malais est favorisé par la création et le financement d'entreprises malaises.

Nathalie Fau (2013 : en ligne) en donne quelques exemples très concrets : « prêts bonifiés pour acquérir des actions et des obligations, accès prioritaire à la fonction publique, système de quotas dans l'enseignement supérieur et dans l'emploi salarié dans les entreprises étrangères, obligation d'investissements co-joints avec des entrepreneurs malais » ou encore « traitement préférentiel et arrangement discriminatoire dans l'accord de licence pour de nouvelles entreprises et accès préférentiel aux marchés publics. ».

Au-delà de la discrimination économique, une rhétorique est née, résumée par Nathalie Fau :

> « Pour le gouvernement, les raisons de ces émeutes [1969] sont simples : elles expriment l'exaspération des Malais, les fils du sol, les habitants originels donc, face à leur pauvreté comparée à la prospérité des immigrés chinois. » (*ibid*.).

Or cette exaspération est née d'une perception qui n'a que peu de fondements dans la société telle qu'elle est à cette époque :

> « en 1969, 98 % des Chinois sont des ouvriers ou des petits paysans – ils sont donc loin de dominer l'économie en Malaisie en tant que communauté – par ailleurs 63,3 % du capital des entreprises de Malaisie est détenu par des étrangers, une donnée bien différente de l'image désignant les Chinois comme les principaux détenteurs de la richesse nationale. Les inégalités de revenus entre communautés ethniques recouvrent d'autres oppositions structurantes issues de la période coloniale : opposition entre la ville et la campagne qui recoupe, mais pas totalement, celle entre non-Malais et Malais, accès différencié à l'éducation, émergence d'une économie duale où les Malais sont cantonnés dans les secteurs traditionnels. ». (*ibid*.).

La population a donc été fortement modelée par l'action coloniale et chaque communauté conserve globalement jusqu'à aujourd'hui les rôles qui lui ont été attribués par l'Empire britannique, sous l'impulsion d'une gouvernance jouant le jeu communautaire.

> « La mise en œuvre de la discrimination positive accordant des droits différents en fonction des origines a clivé le peuple malaisien et a rendu impossible la construction d'une citoyenneté malaisienne commune. » (*ibid*.).

Cet héritage a des conséquences sur l'expérience du territoire dans le cadre de la mobilité professionnelle internationale : selon que l'expérience de mobilité se fait dans le cadre administratif, le cadre privé ou le cadre humanitaire, le voyageur rencontrera plutôt des Malaisiens de culture malaise, chinoise, indienne ou aborigène. À titre d'exemple j'ai personnellement, durant sept ans en Malaisie, rencontré plutôt des Malais au sein de l'université de la compagnie nationale pour laquelle je travaillais, plutôt des Chinois, Indiens et étrangers au contact d'entreprises privées et plutôt des Indiens et des aborigènes dans mon travail volontaire caritatif. La vie professionnelle, sociale, familiale, d'une personne expatriée va se faire au contact non pas d'une communauté nationale mais de communautés culturelles plus ou moins fermées les unes aux autres dans ces mêmes cercles professionnels, sociaux et familiaux.

1.2. Identité d'un pays anciennement colonisé devenu un pays d'accueil

> « Les ethnologues contemporains travaillent sur de l'irréparable. Leurs documents sont les sociétés brisées au contact de la monade occidentale. » (Jacques Coursil, 1999 : 102)

En 1989, l'un des ouvrages fondateurs des études littéraires postcoloniales, *The Empire Writes Back* (*L'Empire vous répond*[23]), s'ouvre sur ces lignes : « Plus des trois quarts des personnes vivant dans le monde aujourd'hui ont vu leurs vies modelées par l'expérience de la colonisation. Il est aisé de voir l'importance que cette expérience a eue pour la politique ou l'économie, mais son influence sur les perceptions des contemporains est moins évidente. » (Ashcroft *et alii*, 2002 : 1). Cette expérience se traduit essentiellement par ce que George Devereux appelle l'acculturation, posant ainsi une question centrale : celle de l'adoption consciente ou inconsciente de la culture dominante du colon par les colonisés.

En faisant état ici du développement de la pensée, des représentations et de l'autoidentification des populations locales dans l'ère postcoloniale en Malaisie, je souhaite montrer comment, dans ce contexte, le pays se mue au tournant de ce siècle en une terre d'accueil cosmopolite qui doit encore réinventer son territoire et construire son identité après les déracinements, déculturations et déplacements opérés par la colonisation.

Un retour sur l'histoire des voyageurs français et européens en Asie et une analyse raisonnée de leurs discours permettra dans le chapitre 2 de mettre en lumière les rêves et les fantasmes, les idéologies et les modes qui ont façonné leurs écrits sur ce territoire lointain. Mais la période contemporaine étudiée ici est caractérisée par la possibilité de la réciprocité, tant dans les parcours, les migrations ayant lieu vers l'ouest aussi bien que vers l'est, que dans les récits faits de part et d'autre de l'expérience de ces voyages et de cette altérité.

Il est donc nécessaire, au-delà d'indications contextuelles convenues, exposées plus haut, d'explorer l'expérience du territoire anciennement colonisé et de ses discours, politiques ou littéraires, sur l'héritage colonial et les perspectives de la nation indépendante, que l'on nomme **discours postcolonial**.

1.2.1. La colonisation opère une déterritorialisation et une perte d'identité

Je reviendrai sur les représentations de l'espace et de la mobilité dans le chapitre 2, consacré à l'analyse des notions-clés pour cette recherche. J'aborde ici cette notion d'un point de vue contextuel. Au cœur de l'expérience de la colonisation se trouve le territoire et l'idée qu'à travers l'extension de l'empire colonial européen s'est jouée une création du monde par et pour les Européens, qui a remis en question de façon durable la relation que peuvent avoir les peuples ex-colonisés avec leur territoire. Je citerai longuement, pour introduire cette problématique, Jacques Coursil (1999 : 90), sur l'écrivain francophone, descendant d'esclave, Édouard Glissant, qu'il cite parfois dans son texte :

[23] Traduction française du titre par Jean-Yves Serra et Martine Mathieu-Job, Presses Universitaires de Bordeaux, 2012. La citation subséquente est ma lecture dans le texte original en anglais de 1989et ma traduction.

> *« L'histoire du monde ne peut pas commencer avant que ce monde ne se soit découvert. Avant cette "découverte du monde", il y a des mondes dont certains sont en contact et d'autres qui s'ignorent. Dans les représentations qui précèdent la découverte des Amériques, des confins antarctiques de l'Afrique, du sous-continent Indien, de la Chine, du Japon, etc. et que nous révèle la cartographie européenne de cette époque, le monde dans sa réalité physique, ses proportions, sa diversité humaine et culturelle n'est pas encore apparu. Par l'aventure de Christophe Colomb et celles des autres navigateurs, on passe de la pluralité des mondes, chacun vivant sa propre histoire à une conception globale complète. A la pluralité des imaginaires se substitue une représentation unique, la planète Terre. L'avènement de ce monde désormais clos entraîne la fin de l'autonomie des mondes et parfois leur fin pure et simple. […] Le monde comme Monde commence donc son histoire par un bouleversement des représentations de l'espace et du temps. […] Glissant écrit : "Il n'y avait plus de bout du monde et bientôt plus de centre", […] sous l'irrésistible imposition unifiante de l'Occident les limites qui bornent les étendues culturelles vont peu à peu s'effondrer dans un flou que seul l'Occident semble maîtriser. Les nations x, y, z deviennent "nègres", les nations a, b, c deviennent "indiennes" d'abord sans le savoir. "Le premier africain razzié sur la Côte de l'Or" connaissait-il la Côte de l'Or et savait-il qu'il était Africain ? "Côte de l'Or" est le nom d'un désir qui n'est évidemment pas le sien. ».*

L'idée, chez Édouard Glissant, est que la représentation unifiante du monde qu'impose l'empire colonial génère la prise de conscience d'une diversité des mondes et donc la mise en marche de relations (unifiantes) entre ces mondes, définies au départ par le projet colonial occidental. Il est suggéré que l'expérience de l'altérité même est née du « bouleversement des représentations de l'espace et du temps » imposé par l'Occident il y a cinq siècles.

Or l'analyse au cœur de cette thèse interroge l'expérience de l'altérité par des Français. Le contexte de cette altérité est l'arrivée en visiteur de longue durée sur un territoire hôte. La façon dont ce territoire hôte sera perçu par le visiteur français et décrit dans ses récits est l'objet central de la recherche. Mais ce territoire est autre parce qu'il est le chez-soi d'un autre et que le visiteur appréhende a priori de façon indifférenciée territoire et population (voir chapitre 2). La première partie de ce chapitre a montré à quel point la territorialité et la mosaïque culturelle malaisiennes sont complexes ; je vais maintenant montrer que dans le contexte d'après colonisation, la notion de chez-soi elle-même, pour les Malaisiens, est fragile et débattue.

Aimé Césaire ouvre *Moi, Laminaire...* (1982), un recueil de 63 poèmes, sur ces lignes :

« J'habite une blessure sacrée
j'habite des ancêtres imaginaires
j'habite un vouloir obscur
j'habite un long silence
j'habite une soif irrémédiable
j'habite un voyage de mille ans
j'habite une guerre de trois cents ans... »

À travers le symbolisme de la laminaire, une algue caribéenne mouvante, le poète exprime l'impossibilité de l'enracinement. Pour Jacques Coursil (1999 : 96), Aimé Césaire parle de l'esclave razzié africain comme d'un homme qui « ne sait pas où il est, et mettra longtemps à se rappeler d'où il vient. ». Parallèlement, Eddie Tay, un chercheur hongkongais, identifie cinq incarnations de la difficulté à se sentir chez soi pour les habitants des territoires malaisien et singapourien, sur lesquels porte son étude de la littérature anglophone des deux pays. La première est la délocalisation. Celle-ci, vécue par les colons, a amené la transformation coloniale du territoire pour le rendre favorable à

la vie des Britanniques. La deuxième intervient lors de la décolonisation et consiste en la déconstruction des conséquences de la première : le rejet des représentations du territoire (aventureux et exotique), héritage culturel de la colonie. Dans l'ère d'après l'indépendance, la troisième incarnation est celle de la distanciation critique par rapport à la nation en train de se construire avec ses choix politiques indépendants et nouveaux. La quatrième est la distanciation physique, dans un contexte où, à leur tour, les nationaux se trouvent en situation d'expatriation longue hors de la Malaisie. Finalement la cinquième tend au contexte global de l'ouverture rapide des frontières caractéristique du monde contemporain, alors même que ces frontières n'ont été que récemment déterminées.

Ces cinq incarnations décrites par Eddie Tay (2011 : 1) démontrent effectivement une identité flottante du pays, décrite comme déracinée, déculturée, déplacée, une identité contestée sur son propre territoire, du fait de la réinvention du territoire exercée tour à tour par les colons et par les ex-colonisés. Or dans l'expérience de l'altérité, l'identification d'autrui comme autre et étranger, appartenant à une société différente de la nôtre (que nous pouvons donc identifier) est, j'y reviendrai dans le chapitre 2, cruciale.

Sur ce point, la pensée que développe Édouard Glissant à propos du descendant d'esclave, marqué par l'expérience de la privation d'une terre originelle, peut selon moi s'appliquer au colonisé, à l'ex-colonisé : il y a là aussi une rupture de filiation dans la relation entre l'homme et son territoire, dont il est dépossédé. Geneviève Bélugue (1999 : 44), s'exprimant également sur l'œuvre d'Édouard Glissant d'un point de vue littéraire, distingue ainsi l'expérience occidentale de celle des ex-colonisés : « Contrairement à ce qui se passe dans les mythes fondateurs occidentaux, ces mythes de la création du monde où le territoire est donné à un peuple élu par ses dieux, et se transmet en possession légitime aux descendants, il y a eu dans l'histoire des Antilles une rupture de la filiation. ». Une telle rupture de filiation s'incarne dans le cas du territoire colonisé par la délocalisation décrite ci-dessus par Eddie Tay.

Alors qu'il voit la relation entre son territoire et l'Européen comme « l'absolu sacralisé d'une possession ontologique », Édouard Glissant (1990 : 161), voit « une complexité relationnelle » se réaliser entre leur territoire et ceux qui ont connu cette rupture de filiation (une migration violente et forcée dans l'œuvre d'Édouard Glissant, à laquelle je compare l'expérience de la colonisation). Cette idée perçue et exprimée par cet écrivain francophone descendant d'esclave, est également identifiée dans l'ex-empire colonial britannique dans *L'Empire vous répond* (Ashcroft *et alii*, 2002 : 8-9) :

> « La préoccupation pour le lieu et le déplacement est un thème dominant dans la littérature postcoloniale. C'est là que se manifeste la crise d'identité particulière au postcolonialisme ; le souci du rétablissement d'une relation saine et identificatrice entre soi et le lieu. ».

L'idée d'une « vocation génésique » du territoire, selon laquelle « la possession de la terre est essentielle à l'identité et l'existence même de l'être, il faut s'avoir pour s'ouvrir à l'Autre, être conscient de soi pour accéder à la conscience de l'Autre » (Bélugue, 1999 : 45), entraînerait, du fait de l'expérience coloniale préalable, l'impossibilité de la réciprocité de l'expérience de l'altérité, telle que cette recherche la suppose *a priori* dans le contexte de l'expérience contemporaine du résident français en Malaisie. Car sans appropriation de son propre territoire, ou si ce processus d'appropriation est encore en (re)construction dans le contexte postcolonial, la relation à l'ailleurs est compromise. Cet état de fait pourrait expliquer la pérennisation d'un type de discours unilatéral : celui de l'Européen en terre asiatique, dont le discours ne semble pas à travers les siècles s'être créolisé, aussi bien du point de vue de la langue que de la culture (l'analyse, dans la deuxième partie

de la thèse, va interroger comment et dans quelle mesure), car l'égalité face aux territoires en jeu n'est pas pleinement réalisée, voire réalisable.

C'est une problématique sur laquelle je reviendrai, de façon centrale, durant et à la suite de l'analyse du corpus.

1.2.2. L'identité malaisienne est retrouvée, reconstruite et débattue dans et par ses discours postcoloniaux

> « La construction d'une identité est liée à l'exercice du pouvoir dans chaque société, et n'a rien d'un débat purement académique. » (Edward Said, 1978 [1980 : 358])

Pour comprendre les enjeux du débat de l'identité malaisienne en construction, dans la pensée intellectuelle et dans la réflexion académique, politique et littéraire malaisienne, je me tourne principalement vers des auteurs malaisiens, mais pas seulement : le champ des discours postcoloniaux englobe tous les pays anciennement colonisés à travers le monde. Le discours postcolonial malaisien a des points communs avec le discours africain francophone, le discours indien, pakistanais ou singapourien :

> « Ce que chacune de ces littératures partage avec les autres au-delà des caractéristiques régionales et spécifiques, c'est qu'elles ont toutes émergé, sous leurs formes actuelles, de l'expérience de la colonisation et qu'elles se sont manifestées en mettant en avant la tension avec l'empire colonial et en soulignant leurs différences avec les présomptions coloniales. » (Ashcroft *et alii*, 2002 :2).

1.2.2.1. Autoidentification de la nation indépendante

Ce qui distingue la pensée postcoloniale du postcolonialisme (en tant que simple étape dans le temps, et défini par sa position après l'indépendance), c'est sa mission de réinterprétation des événements sociaux, politiques, culturels et intellectuels de cette période coloniale par le prisme de l'étude de l'impact de la colonisation sur l'histoire postcoloniale. Le postcolonialisme se réfère alors au développement d'une pensée indépendante qui s'efforce de se démarquer de l'eurocentrisme et de dénoncer toute forme d'impérialisme, d'analyser la pensée occidentale pour y proposer des alternatives, de scruter l'avancée insidieuse du néocolonialisme à l'ère de la globalisation postindustrielle.

Au-delà de son socle de résistance et d'opposition, ses préoccupations les plus caractéristiques sont la conceptualisation d'une identité locale, la réappropriation d'un passé intellectuel et culturel occulté, et la réappropriation du discours accaparé par la littérature coloniale sur ses langues, territoires et traditions. La pensée postcoloniale vise aussi la réhabilitation et le rétablissement même de l'histoire précoloniale, la compréhension des mécanismes colonisateurs et de leurs effets négatifs et en particulier la distorsion sur la perception qu'ont les colonisés d'eux-mêmes. En effet l'idéologie hiérarchisante du colonisateur, sur le discours de laquelle je reviendrai dans le chapitre 2, pollue durablement la perception qu'a de lui-même l'ex-colonisé. L'écrivain franco-tunisien Albert Memmi (1957 : 107) postule que,

> « ce portrait mythique et dégradant finit, dans une certaine mesure, par être accepté et vécu par le colonisé. Il gagne ainsi une certaine réalité et contribue au portrait réel du colonisé ».

Plus de soixante ans après la fin de l'empire colonial, le cœur passionné du débat postcolonial reste l'idée d'héritage positif et d'héritage négatif du système colonial : selon l'interlocuteur, l'héritage médical, judiciaire ou éducatif peut sembler progressiste et prometteur, mais le legs de l'appareil colonial sécuritaire, des actes draconiens, des structures politiques autoritaires est inquiétant aux yeux de beaucoup. Je vais citer à propos de ce discours en Malaisie un auteur malaisien, Hairudin Harun, qui s'intéresse aux dilemmes de l'enseignement des sciences et des technologies dans les universités publiques malaisiennes.

Ce discours postcolonial permet selon cet auteur de questionner le conditionnement du colonialisme sur la pensée de ceux qui le subissent, de la même façon que ce conditionnement idéologique est questionné chez le colonisateur :

> « Le colonialisme a laissé aux locaux des traditions intellectuelles obscurcies et un système symbolique bouleversé où héros, méchants, vices et vertus n'ont plus la symbolique qu'ils avaient. » (Harun, 2003 : copie de l'auteur).

Il a aussi pour but de décrypter et de questionner les perspectives de la nation devenue indépendante dans le monde libre :

> « L'indépendance a apporté un nouvel espoir, l'espoir que le gouvernement postcolonial exploite les ressources humaines, scientifiques et technologiques pour le développement socio-économique. » (*Ibid*.)

Il s'agit enfin d'en analyser les limites :

> « De nombreux défis se dressent devant la réalisation de ces idéaux. Ils semblent être liés aux problèmes fondamentaux de (i) l'accessibilité à un développement sociable équitable et durable, (ii) du statut des connaissances indigènes, (iii) de la recherche d'alternatives scientifiques ou technologiques appropriées, (iv) de la société civile démocratique, insaisissable. » (*Ibid*.)

Avant tout, le discours postcolonial, scientifique, lettré, politisé, se définit par sa capacité à questionner le dernier tabou parmi les séquelles de l'ère postcoloniale : celui de la persistance du discours colonisé, de l'**esprit colonisé**. Un phénomène qu'explique le postulat d'Albert Memmi, « la situation coloniale fabrique aussi bien des colonialistes que des colonisés » (1957 :76), selon un processus de violence et de domination qui amène le colonisé à ne plus remettre en question la domination coloniale. Je complète ici la citation tronquée plus haut (Memmi, 1957 :107) :

> « Confronté en constance avec cette image de lui-même, proposée, imposée dans les institutions comme dans tout contact humain, comment n'y réagirait-il ? Elle peut lui demeurer indifférente et plaquée sur lui de l'extérieur, comme une insulte qui vole avec le vent. Il finit par la reconnaitre, tel un sobriquet détesté mais devenu un signal familier. L'accusation le trouble, l'inquiète d'autant plus qu'il admire et craint son puissant accusateur. N'a-t-il pas un peu raison ? murmure-t-il. Ne sommes-nous pas tout de même un peu coupable ? Paresseux, puisque nous avons tant d'oisifs ? Timorés, puisque nous nous laissons opprimer. ».

C'est ce que cet auteur qualifie de « mystification » idéologique. Or comme il l'écrit plus loin (*ibid*. : 108),

> « la caractérisation et le rôle du colonisé occupent une place de choix dans l'idéologie colonisatrice ; caractérisation infidèle au réel, incohérente en elle-même, mais nécessaire et cohérente à l'intérieur de cette idéologie. Et à laquelle le colonisé donne son assentiment, troublé, partiel, mais indéniable. ».

Lorsque Dr Mahathir Mohamad, destiné à devenir pendant plus de 20 ans dirigeant de la jeune nation, publia The *Malay Dilemna* (Le dilemme malais) en 1970, le livre fut banni de Malaisie car il interrogeait le retard du groupe culturel local majoritaire à se trouver un modèle éducatif, économique et social dans l'ère de l'indépendance. Le livre suggérait d'adopter les modèles modernes occidentaux, notamment les sciences, les technologies et la médecine de l'ancien colonisateur, si nécessaire au prix de la disparition des sciences, technologies et médecines autochtones. La pensée développée dans ce livre par son auteur exemplifie le phénomène de l'esprit colonisé : *The Malay Dilemna* (Le dilemme malais) s'appuie sur les thèses racialistes développées par le colonisateur pour asseoir sa « supériorité ».

Dix ans plus tard, à l'accession au pouvoir de son auteur, ce livre a été autorisé en Malaisie. Le discours postcolonial est donc en quelque sorte né en Malaisie de ce premier livre controversé et de la réponse que Syed Hussein Alatas lui a donnée en 1977 dans *The Myth of the Lazy Native* (Le mythe de l'indigène paresseux), dénonçant l'analyse de *The Malay Dilemna* comme l'expression néocoloniale des doctrines de supériorité du conquérant.

Tourné à la fois vers le passé et vers les préoccupations et les espoirs de l'avenir, Hairudin Harun (2003 : copie de l'auteur) résume ainsi le spectre actuel du discours postcolonial malaisien : « Les possibilités de discours ne sont jamais épuisées. Une voix dominante analyse comment le colonialisme a formaté et affecté le discours postcolonial natif, local. L'autre analyse comment les problématiques postcoloniales divisent les natifs entre modernistes et traditionalistes. »

Après le célèbre *The Malay Dilemna* (Le dilemme malais) et sa critique *The Myth of the Lazy Native* (Le mythe de l'indigène paresseux), la problématique de l'appropriation ou l'intégration des connaissances occidentales continue d'être explorée. Seyyed Naquib Al-attas (1978[24]) identifie le défi de la connaissance dans la jeune nation au cœur de sa conception par les natifs : celle que la connaissance ne peut être que conçue et disséminée par les civilisations colonisatrices. Il propose l'indigénisation de la connaissance et des sciences occidentales. Ces idées vont inspirer de nombreux penseurs postcoloniaux malaisiens et les pousser dans la voie de l'ethnoscience puis des sciences islamiques, considérant que les sciences et les technologies occidentales ne sauraient être adoptées gratuitement ni de façon neutre. Ces auteurs défendent l'idée que la médecine occidentale est un cheval de Troie, de façon ironique selon le slogan colonial « un docteur vaut mille soldats » et que par extension toute science et technologie apportée par le colonisateur n'est pas gratuite.

Les historiens postcoloniaux malaisiens apportent ainsi une contre-pensée à la littérature coloniale britannique, tout en maintenant un débat interne entre les Anciens et les Modernes. Car cette querelle est celle des Anciens, ceux qui ont fait passer la modernisation de leur pays avant toute considération culturelle, et des Modernes, qui souhaitent préserver les particularités culturelles ancestrales. C'est ce que résume l'anthropologue Joël Khan (1998 : 1) : « Contre les partis pris d'une ancienne génération de théoriciens et d'économistes politiques de la 'modernisation', il semble que

[24] « Preliminary Thoughts on the Nature of Knowledge and the Definition and Aims of Education », in Alattas, S.N., (éd), *Aims and Objectives of Islamic Education*, Jeddah: Hodder and Stoughton/King Abdul Aziz University, pages 19-47.

les particularités culturelles aient pris le pas, pour une majorité de sud-est Asiatiques, sur des objectifs plus cosmopolites. ». On peut y voir un parallèle avec les discours observés en Afrique par George Balandier (1957 : 236), dans lesquels pour décrire les différentes visions de la pensée indépendantiste il relevait les termes de « phénomènes d'essence "réactionnaire" ou au contraire d'essence "révolutionnaire" ». Ainsi pour la sociologue malaisienne Goh Beng Lan (1998 : 168), les sociétés et les économies ex-colonisées pourraient-elles prendre part à une « reconceptualisation de la modernité » qui ferait une large part à la réhabilitation des particularités culturelles autochtones.

Des points de vue réconciliateurs entre anciens et modernes sont ensuite apparus. L'idée que l'héritage philosophique local peut être partagé, notamment avec l'occident, suggère l'émergence d'un dialogue des civilisations d'égal à égal. *The Asian Renaissance* (La Renaissance asiatique, Anwar Ibrahim, 1996) non seulement défend l'égalité des valeurs malaisiennes locales face aux valeurs de l'ancien colonisateur mais met également en garde contre la tentation de les instrumentaliser pour justifier des régimes autoritaires ou l'attaque des libertés civiles.

Pour l'économiste Elsa Lafaye de Michaux (2012), ce débat non-résolu de l'identité postcoloniale de la nation peut également s'observer, non seulement à travers la parole des écrivains malaisiens, mais aussi à travers les incarnations très concrètes de choix du gouvernement malaisien. Nathalie Fau (2013 : en ligne) interprète à ce propos l'architecture de la ville nouvelle de *Putrajaya*, comme reflétant les contradictions évoquées ci-dessus :

> « Putrajaya, la nouvelle capitale administrative fédérale, est vendue par ses promoteurs comme étant la première "ville-jardin intelligente" du monde. Elle est aussi cependant une antithèse de la ville coloniale cosmopolite de Kuala Lumpur. Entièrement construite autour de la mosquée, de bâtiments et de jardins mettant en valeur l'identité musulmane du pays, elle exclut en revanche toute référence aux communautés chinoises et indiennes du pays : aucune église, temple hindou ou chinois. Est-elle pour autant un symbole de l'identité malaise ? Rien n'est moins sûr, car ses concepteurs ont délibérément rejeté tout élément de l'architecture malaise vernaculaire, comme les toits pagodes des premières mosquées, pour lui préférer un "imaginaire fantaisiste" du Moyen-Orient fait de dôme en bulbes, d'arches, d'arabesques et même de bazar se suppléant au "pasar" (marché en malais). Ils justifient ce choix par la nécessité de revenir aux sources, au "Haut Islam", l'Islam en Malaisie ayant été métissé par son passage par l'Inde. *Putrajaya* reflète ainsi les difficultés de la Malaisie à se construire une identité nationale. ».

Dans ses développements les plus modernes, le discours postcolonial promeut le dialogue culturel entre anciens colonisés et anciens colonisateurs. Pour preuve, la plupart des écrivains postcoloniaux malaisiens écrivent en anglais, utilisant, pour s'exprimer, non seulement la langue, mais des livres édités et imprimés selon la tradition et la technologie importées par le colonisateur. Si le choix de l'anglais durant le temps de la colonisation dénotait souvent la connivence ou du moins l'approbation du colonisateur (Ashcroft *et alii* suggèrent le terme « sous licence impériale », 2002 : 5), ce choix de l'anglais dans les récits postcoloniaux suggère fortement d'une part que l'interlocuteur (le lecteur visé) de ces livres est aussi bien l'occidental que le compatriote, et d'autre part que ces ouvrages visent à s'inscrire dans un intertexte et dans un dialogisme global, international.

Le discours postcolonial, en Malaisie et dans d'autres jeunes nations indépendantes, rétablit ainsi l'équilibre dans l'expression publique diffusée, rejoignant puis dépassant la masse de la littérature coloniale dans un premier temps, puis donnant une réponse intellectuelle au discours des nations anciennement colonisatrices, établissant enfin un dialogue d'égal à égal, comme les publications citées ci-dessus en donnent un exemple. De fait, la littérature postcoloniale a forcé la pensée

scientifique traditionnelle, dont les théories « émergent de traditions culturelles particulières, cachées par une notion d'universalité fausse », à remettre en question ses modèles théoriques sur « le style, les genres, les assomptions sur les caractéristiques universelles du langage, les épistémologies et les systèmes de valeur » (Ashcroft *et alii*, 2002 : 11).

De par ce dialogue établi dans le discours postcolonial avec les ex-colonisateurs, le concept d'altérité est central, tout comme il l'était, de façon distordue, dans le discours colonial sur lequel je vais revenir dans le chapitre 2. Mais l'héritage intellectuel postcolonial rend la problématique de l'altérité éminemment plus sophistiquée : elle comprend une dialectique complexe de l'identité et de la différence, dans un contexte où aucune partie n'a l'ascendant ni le pouvoir de la définition. Elle rejette la dichotomie réductrice qu'est l'opposition faite par l'Occidental entre lui et l'Oriental, avec son symbolisme manichéen. Elle questionne la généralisation comme étant l'apanage du discours colonial, et force à une conception de l'identité plurielle et dynamique. Elle prend conscience d'un passé partiellement accessible, dont la plénitude perdue ne peut être reconstruite.

1.2.2.2. Place de cette recherche et de son corpus dans le contexte malaisien postcolonial

Dans cette ère postcoloniale où les nouvelles nations ont pris la parole, ont développé en un demi-siècle une pensée littéraire, politique, académique qui à son tour influence la vie intellectuelle globale au XXIe siècle, il se pose la question de mettre en lumière des récits des voyageurs qui pendant des siècles ont pris la parole en territoire étranger conquis. Placer ces récits d'expatriés français dans la lignée des explorateurs et marchands de l'ère coloniale et précoloniale, dans quelle mesure est-ce une anachronie ? Et est-ce une source d'erreurs ou un potentiel à explorer ?

Il ne s'agit, dans mon analyse, en mettant en relation dialogique mon corpus avec le champ du discours occidental sur l'Asie, ni de présupposer un lien idéologique, ni de chercher à reconstruire une continuité historique entre les récits. Je me réfère aux travaux de Bérenger Boulay sur les discours historiographiques (2007 : en ligne) sur ce sujet :

> « Rapprocher deux objets - en historiographie, deux objets que peuvent séparer des distances spatiales, temporelles et culturelles - pour souligner leurs ressemblances, c'est commencer à créer une troisième entité, un modèle doté de ces attributs communs. La vertu heuristique fondamentale de l'anachronie réside peut-être finalement dans sa capacité à arracher à leurs contextes spatio-temporels les deux objets ou ensembles d'objets qu'elle rapproche. Toute analogie anachronique - plus largement toute analogie - est une modélisation, ou en tout cas une amorce de modélisation. ».

En effet, même si des ressemblances, et donc une « amorce de modélisation », vont émerger de l'analyse du corpus comparé aux discours antérieurs, cette modélisation en devenir n'a pas pour vocation de générer un sens historique ou idéologique, mais cherche à identifier les structures d'un genre de discours et à en proposer un cadre d'analyse discursive critique.

C'est avec cet objectif que je vais dans le chapitre 2 analyser les récits des voyageurs européens en Asie : le parti pris est d'explorer le potentiel d'une analogie anachronique pour donner une place littéraire aux récits de voyages numériques au XXIe siècle et d'en interroger les constantes et les évolutions dans les caractéristiques du discours, à travers l'analyse discursive. « Bien sûr, ces variétés de l'analogie que sont les rapprochements temporels, spatiaux ou culturels peuvent autant servir à mettre en valeur des différences qu'à souligner les ressemblances. L'objet comparé risque toujours de résister au modèle, de lui échapper. ». Comme le suggère Bérenger Boulay (2007 : en ligne), cette mise en abyme a pour objectif de modéliser le processus par lequel les voyageurs

mettent leurs expériences lointaines en récit, au-delà des idéologies des époques. Ces dernières restent cependant présentes, parfois à l'insu des auteurs des récits et elles ne seront pas ignorées dans l'analyse.

Mais avant d'aborder les formes historiques du récit européen (français) de voyage dans le prochain chapitre, je vais dans la suite de ce premier chapitre tenter de silhouetter ce voyageur lui-même, et en particulier l'expatrié. D'abord ci-dessous dans ce contexte de la Malaisie postcoloniale, puis plus bas en deuxième partie de ce chapitre d'un point de vue national français, pour enfin interroger ce en quoi les recherches relevant des sciences du langage et des sciences humaines ont éclairé et questionné ce sujet.

1.2.3. Place des migrations dans l'économie malaisienne et représentations sur les mobilités internationales dans la société malaisienne

Dans le contexte économique malaisien tel que décrit dans ce chapitre (1.1), l'expatriation internationale, ainsi que l'immigration économique trouvent leurs places, parfois tendues, dans le contexte postcolonial.

Au XXIe siècle, l'expatriation est directement liée à la vie économique des pays d'accueil : la majorité des ressortissants français en Malaisie sont employés dans l'industrie (détails consulaires en 1.2.3.4). Les débats postcoloniaux sur des sujets comme la modernisation du pays, l'industrialisation et les nouveaux rapports sociaux vont être au cœur de la présence étrangère.

Par exemple, l'immigration illégale par sa nature incontrôlée peut se trouver instrumentalisée dans le débat identitaire malaisien et en particulier dans le contexte du dilemme identitaire national malais *versus* non-malais évoqué en 1.1. L'immigration légale ouvrière représente une masse de population à gérer économiquement et socialement et trouve sa place dans le débat sur les nouveaux rapports sociaux de la nation moderne, en particulier les écarts perçus de façon croissante entre les classes sociales, qu'évoque le politicien malaisien Saifuddin Abdullah (en 1.1.3.). L'immigration hautement qualifiée, c'est-à-dire les expatriés, cristallise quant à elle la problématique d'une continuité coloniale dans le sens où sciences, techniques et langues occidentales sont dominantes et leurs experts sont donc Occidentaux. La présence d'experts étrangers en Malaisie représente donc le choix par la nation d'un modèle économique, éducatif, industriel, à l'occidentale.

L'opinion qu'ont les Malaisiens de la situation économique et sociale et des choix politiques, qu'il s'agisse de l'industrialisation à l'occidentale, du développement d'un enseignement supérieur suivant les normes occidentales et en langue anglaise ou encore de la promotion du tourisme, déterminera leur perception des présences étrangères diverses sur le territoire et influera directement sur l'hostilité ou l'hospitalité mise en œuvre par les individus.

Née dans l'ère industrielle, la jeune nation malaisienne indépendante, initialement productrice de matières premières (caoutchouc, huile de palme) a dû lier ses objectifs sociaux, scientifiques et industriels. Un défi que selon les observateurs internationaux (De Koninck, 2007, Barlocco, 2014, Fau, 2013, cités en 1.1.2), la Malaisie a relevé avec succès.

La transition industrielle de la Malaisie est naturellement l'objet de débats dans la société, qui interrogent à la fois la mesure de l'influence étrangère (notamment occidentale) dans l'économie ainsi que la présence étrangère (de main d'œuvre de masse, mais aussi d'experts occidentaux) dans le pays. En effet, de l'importance de l'industrie dans la société postcoloniale, sont nées des politiques scientifiques et technologiques. Celles-ci sont infléchies par les groupes d'intérêt (comme ceux évoqués au sujet du débat postcolonial ou d'autres propres à toutes les sociétés modernes, tels

que les consommateurs ou les écologistes), dans une société en voie de développement dont les demandes sont de plus en plus immatérielles (avec par exemple l'aspiration à la restauration des sciences et technologies indigènes). Elles sont également influencées par les débats habituellement observés dans l'ensemble des sociétés industrialisées, comme les inégalités économiques et sociales, qui, partout, font débat puisque la progression dans l'ère industrielle puis postindustrielle ne bénéficie pas à tous.

De plus, l'innovation des technologies de l'information et de la communication, qui contribuent au développement économique et au confort, font aussi l'objet de débats en ce qu'elles peuvent mettre en danger des institutions communautaires traditionnelles et des symboles importants pour le bien-être de la société malaisienne. Les sciences et technologies ont transformé la structure du marché du travail, élevé le coût de la santé et transformé leurs éthiques. Le dialogue social sur les sciences et technologies reproche aux politiques nationales d'être orientées exclusivement vers la compétitivité, sans prendre en compte les aspects culturels sociétaux.

L'état actuel du débat postcolonial sur l'industrie, l'économie et les technologies touche donc directement la place des expatriés dans la société, et la façon dont ils sont perçus. Leur présence dans l'industrie locale ou internationale sur le territoire est la conséquence de l'adoption des sciences et technologies occidentales par la nation indépendante et par conséquent l'emploi de ceux qui y sont formés. Les expatriés occidentaux dans l'industrie et les technologies sont le symbole d'une politique vue tour à tour positivement, avec méfiance ou avec ressentiment par les différents groupes qui forment la société postcoloniale malaisienne.

Afin de donner une image aussi complète que possible du climat d'accueil, je vais revenir ici aussi bien sur la situation de l'expatriation en Malaisie que sur celles des autres formes d'immigration.

1.2.3.1. L'Immigration économique en Malaisie se réalise dans des conditions d'accueil problématiques

La Malaisie compte entre deux et quatre millions de travailleurs étrangers : 1.8 millions en situation régulière (Banque Mondiale, 2013) et probablement deux millions d'illégaux (*The Business Times*, 31 janvier 2013). L'immigration totale représenterait donc plus d'un dixième de la population totale.

L'organisation Internationale du Travail[25] (Lim, 1996) estime que c'est entre 1987 et 1993 que la Malaisie est devenue un pays comportant largement plus d'immigration que d'émigration, les travailleurs malaisiens à l'étranger ne représentant eux que 3% de la population active lors de la publication de cet article (1996), la plupart travaillant à Singapour et un petit nombre au Moyen-Orient. Les Malaisiens se sont également déplacés en petit nombre vers Taïwan (particulièrement les sinophones, les politiques discriminatoires ayant provoqué à partir de la fin des années soixante des mouvements d'émigration chez les minorités), l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Japon ou l'Amérique du Nord, parfois illégalement, comme le souligne L. L. Lim.

L'économie industrielle et agricole du pays est maintenant dépendante de la main-d'œuvre étrangère. Il s'agit de main-d'œuvre non qualifiée, dans des secteurs dans lesquels les Malaisiens ne sont plus assez nombreux à aspirer à travailler et pour lesquels la démographie nationale se révèle insuffisante, la Malaisie atteignant le quasi plein emploi.

Les travailleurs étrangers viennent en majorité d'Indonésie. Le différentiel démographique et économique entre l'Indonésie et la Malaisie fait de l'Indonésie le premier pays d'émigration vers la

[25] Institution spécialisée des Nations-Unies.

Malaisie. Cette tendance a été politiquement encouragée par la Malaisie car cette immigration renforçait numériquement la dominance culturelle malaise : elle est encouragée dans le cadre de la Nouvelle Politique Économique discriminatoire mise en place à partir de 1971, et mentionnée dans ce chapitre (1.1.3), par le biais de l'attribution accélérée de permis de résidents permanents (*Tempo*, Indonésie, 15 novembre 2007). La communauté culturelle (les Malais), linguistique (les *Bahasa Indonesia* et *Bahasa Malaya* sont intercompréhensibles) et religieuse (l'islam), a permis de renforcer la domination malaise en particulier sur la capitale Kuala Lumpur.

Voici les chiffres de l'immigration par pays donnés par le département malaisien des statistiques en 2006[26] :

Tableau 2 : pays d'origine des immigrants en Malaisie

Pays	Pourcentage d'immigrants originaires de ce pays
Indonésie	65.7
Népal	10.8
Inde	7.6
Myanmar	5.0
Vietnam	4.6
Bangladesh	3.2
Philippines	1.2
Pakistan	0.8
Thaïlande	0.4
Cambodge	0.4
Sri Lanka	0.3
Autres	0.1

Les autres pays d'origine sont principalement le Népal, l'Inde, le Myanmar[27], le Vietnam et le Bangladesh. Le gouvernement malaisien encourage le recrutement d'ouvriers étrangers en nombre dans les plantations, mais aussi dans la construction, l'industrie et dans l'aide domestique.

Même si la situation économique dans le contexte de laquelle ces travailleurs étrangers sont invités est positive (le plein-emploi), des tensions existent néanmoins autour des différences culturelles perçues d'avec ces populations (préjugés moraux, tendance à les instituer en boucs émissaires). Les politiques d'accueil sont considérées par les observateurs internationaux (Amnesty International, Bochenek, 2010, et d'autres ONG ainsi que l'ONU citées plus bas dans cette sous-partie, la Banque Mondiale, rapport 13163-MY, 1995) et des chercheurs (Fau, 2013, Madinier, 2010, Lim, 1996) comme problématiques au niveau du respect des droits humains.

Ces politiques d'accueil très critiquées peuvent aller jusqu'à créer des tensions diplomatiques avec les pays d'origine, comme cela a récemment été le cas avec la Birmanie, qui reprochait à la Malaisie de ne pas assurer les droits et besoins fondamentaux de ses travailleurs domestiques émigrés. À titre d'exemple, les pourparlers entre la Malaisie et le Cambodge pour la reprise de l'émigration cambodgienne vers la Malaisie (qui a été interrompue en 2011 suite à des cas d'agression physique et de travail forcé), ont temporairement tourné court lorsque syndicats et membres du gouvernement cambodgiens ont été notifiés du rejet par le ministère malaisien de 90% des amendements au protocole d'accord suggérés par les Nations Unies. Notamment les syndicats et l'opinion publique cambodgienne ont réagi négativement au refus d'inclure le respect des droits

[26] International Migrations in Malaysia, Department of Statistics Malaysia, novembre 2006.
[27] Pays appelé la Birmanie dans le discours officiel français (ministère des Affaires étrangères français).

humains, le droit à trois repas par jour, à des vacances annuelles ou encore à conserver son passeport.

Ces problèmes d'accueil illustrent les tensions potentielles et la très mauvaise réputation du pays en matière de droit des travailleurs étrangers dans la région (Madinier, 2010). Mais s'ils ont certes retardé la reprise de l'émigration cambodgienne, en 2013, les pourparlers n'ont jamais cessé. Si la porte-parole des Nations Unies considère les conditions offertes par la Malaisie « inacceptables », le Secrétaire d'État au ministère cambodgien du Travail a quant à lui rappelé que « le plus [de travailleurs] nous pouvons envoyer [en Malaisie], le plus d'argent nous pouvons gagner et le plus d'argent revient vers le Cambodge. »[28].

Il en est de même pour l'Indonésie, le principal partenaire de la Malaisie en termes d'immigration de travailleurs étrangers. Par exemple en 2013 une représentante d'une ONG indonésienne communiquait par voie de presse que : « de toutes les destinations d'émigration pour les travailleurs, la Malaisie est la plus dangereuse pour les travailleurs indonésiens : entre 600 et 700 Indonésiens y sont morts de différentes façons, dont la torture, les armes à feu et l'exploitation abusive par leurs employeurs. »[29]. Le gouvernement indonésien a suspendu en 2009 les accords d'émigration signés en 2006 pour révision, suite à la séquestration et la torture d'une employée de maison indonésienne en Malaisie. Un an de négociations a permis d'obtenir l'autorisation pour les travailleuses domestiques de conserver l'usage de leurs passeports en Malaisie, pour éviter que cette situation de mauvais traitements ne se reproduise, le bénéfice d'une journée de congé par semaine et des salaires négociés bilatéralement par les deux gouvernements.

Économiquement l'échange est bénéfique bilatéralement puisque, dans le domaine de l'aide domestique, le journal indonésien *Tempo* (15 novembre 2007) estime que le salaire offert à une travailleuse domestique indonésienne représente la moitié de celui d'une travailleuse domestique malaisienne, un tarif estimé en 2007 à 82 euros mensuels, ce qui est attractif aussi bien pour les employeurs malaisiens que pour les travailleuses indonésiennes.

1.2.3.2. L'Immigration illégale de masse donne lieu à des tensions régionales

L'attrait économique de la Malaisie, ainsi que sa démographie, la placent non seulement dans une dépendance à la main-d'œuvre étrangère, mais aussi dans une position d'eldorado régional faisant face à une offre migratoire plus forte que sa demande. Même si le pays ne reconnaît pas le statut de réfugié, sa stabilité politique dans la région fait de la Malaisie une destination pour des réfugiés et des immigrants illégaux.

L'immigration illégale sur le territoire malaisien participe d'une économie parallèle tenue par un réseau illégal : de fausses agences officielles de recrutement de travailleurs amènent de nombreux travailleurs pauvres indonésiens à rejoindre la Malaisie illégalement. « La plupart paient d'importantes sommes d'argent à des agents de recrutement pour obtenir des emplois, des permis de travail et des formations. Une fois arrivés, ils s'aperçoivent souvent que la majeure partie de ce que leur avait dit leur agent sur leur nouvel emploi est faux – le salaire, le type de travail, l'existence

[28] Jenna Holiday, porte-parole des Nations Unies & Othman Hassan, secrétaire d'état au ministère cambodgien du Travail, *the Cambodia Daily*, 25 décembre 2013, [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction].
[29] Anis Hidayah, *International Business Times*, 31 janvier 2013, [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction].

même de cet emploi ou leur statut au regard de la loi en Malaisie. »[30]. Comme l'immigration légale, la majorité de l'immigration illégale provient d'Indonésie.

En 2013, le journal national *the New Straight Times* évaluait à deux tiers la part illégale dans l'immigration totale en Malaisie, qui est de 3.1 millions d'immigrants[31]. La quasi-totalité, 2 millions, de ces immigrants illégaux viendraient d'Indonésie en 2013, alors qu'en 2010, Rémy Madinier, citant l'Agence nationale pour le placement et la protection des travailleurs indonésiens à l'étranger *Bnp2tki*[32], estimait alors à 700 000 les Indonésiens immigrés illégaux en Malaisie. Cela montre le caractère exponentiel du phénomène et Rémy Madinier (2010 : en ligne) souligne également son changement de nature : il ne s'agit plus du « symbole d'une libre circulation des hommes au sein d'une aire de civilisation commune » qu'avaient rêvé les deux pays malais et musulmans à la fin de l'empire colonial, mais bien d'immigration économique.

Amnesty International dénonce par ailleurs les exactions d'une milice, les RELA, assignée depuis 2005 à la lutte contre le travail illégal. « Les miliciens du RELA se livraient [en 2011] fréquemment à des extorsions d'argent sur des migrants et des réfugiés, voire à des violences » note dans son rapport annuel de 2011 sur la Malaisie Amnesty International[33], qui s'y inquiète d'un doublement annoncé des effectifs de cette milice dont le nom est traduit par *Corps des volontaires du peuple*[34], « milice affectée à certaines tâches de police, qui s'occupe notamment d'arrêter les migrants et les réfugiés accusés d'avoir enfreint la législation sur l'immigration ».

Amnesty International dénonce également dans ce rapport de 2011 les conditions de rétention dans les centres de détention pour travailleurs illégaux, également investis par les RELA : « Les conditions de vie dans ces centres de détention pour migrants étaient toujours aussi médiocres. En juin, quelque 500 demandeurs d'asile birmans ont entamé une grève de la faim pour protester contre la pénurie d'eau récurrente dont souffrait le centre de détention des services de l'immigration de Lenggeng. ».

En 2010 L'ONG a consacré au problème du traitement des immigrants, légaux ou illégaux, en Malaisie un rapport d'une centaine de pages (Bochenek, 2010 : en ligne). Michael Bochenek[35] y estime la proportion de main-d'œuvre étrangère à 20% et y dénonce un système violent pour les travailleurs immigrants qu'ils soient légaux ou illégaux : « Les travailleurs migrants sont indispensables à l'économie de la Malaisie, mais leur protection juridique est systématiquement inférieure à celle des autres travailleurs. Ce sont des proies faciles pour les recruteurs et employeurs peu scrupuleux et les policiers corrompus. ». Ils « sont contraints à travailler dans des conditions dangereuses, souvent contre leur gré, pendant au moins 12 heures par jour. Beaucoup sont soumis à des violences verbales, physiques et sexuelles. ».

Selon ce rapport (Bochenek, 2010 : en ligne), les autorités et le gouvernement malaisiens sont accusés de faire le jeu de l'immigration illégale, soit par corruption (« Amnesty International a été informée de plus d'une dizaine de cas, entre 2006 et 2009, dans lesquels les autorités malaisiennes ont livré des migrants détenus à des trafiquants agissant à la frontière thaïlandaise. »), soit par des directions politiques inadéquates : « Le gouvernement malaisien doit cesser de considérer ses travailleurs migrants comme des délinquants, et plutôt lutter contre le travail forcé et obligatoire.

[30] Rapport Amnesty International intitulé « *Il faut mettre fin aux atteintes aux droits humains subies par les travailleurs migrants en Malaisie* », du 24 mars 2010.
[31] Cité par *International Business Times*, 31 janvier 2013.
[32] En indonésien « *badan nasional penempatan dan perlindungan tki ».*
[33] Disponible en ligne sur <http://www.amnesty.org/fr/region/malaysia/report-2011>.
[34] « *Ikatan Relawan Rakyat Malaysia »*, « *rela* » signifie volontaire en malais.
[35] Directeur général - Droit international et stratégie politique, Amnesty International.

Tant que la législation du travail n'offrira pas une protection efficace et ne sera pas réellement appliquée en Malaisie, l'exploitation continuera. ».

De plus, la discrimination dite « raciale » reste présente dans la chasse qui est faite aux immigrés en Malaisie : les agents du *Corps des volontaires du peuple* touchent en effet une prime 80 ringgits (environ 20 euros) pour l'arrestation d'un clandestin indonésien, mais jusqu'à 150 ringgits (plus de 35 euros) pour celle d'un clandestin chinois.

Ces problématiques de l'immigration en Malaisie ont creusé un fossé entre les deux plus grandes nations du monde malais. Ainsi la présence d'une grande communauté indonésienne à Kuala Lumpur n'est plus le symbole de l'entente et de la communion culturelle entre les deux pays, dans un contexte où l'immigration légale ou illégale en Malaise est devenue une source de tension. Ces tensions ont contribué à un sursaut nationaliste indonésien (Madinier, 2010), qui a mené à des manifestations en 2009 en Indonésie. Les travailleurs émigrants y sont appelés par leurs compatriotes les *Pahlawan devisa*, « héros des devises ». Culturellement, l'Indonésie accuse la Malaisie d'un pillage identitaire sur sa culture, afin de promouvoir le tourisme en Malaisie. « En août 2009, des associations indonésiennes affirmèrent même que l'hymne national malaisien était en fait le plagiat d'un *keroncong*, une chanson traditionnelle écrite par un ensemble de Bandung. » (Madinier, 2010 : en ligne). L'Indonésie remporte des victoires : elle s'approprie symboliquement l'idée de la circulation libre qui caractérise l'archipel et la civilisation malaise alors que la Malaisie se referme. L'Indonésie obtient également la reconnaissance de son savoir-faire ancestral, le *batik*, au patrimoine mondial de l'humanité de l'UNESCO alors que la Malaisie y prétendait.

Cette distance, née notamment des conflits autour des migrations, mène à des tensions qui affectent l'équilibre diplomatique et même la stabilité de la région. Rémy Madinier (2010 : en ligne) considère que ces tensions et d'autres facteurs ont mené aux crises récentes entre les deux pays. Cela crée un climat dangereux entre deux pays dont cet auteur rappelle que « une centaine de kilomètres (20 % du total) de frontières maritimes entre les deux pays [sont] encore l'objet de contentieux, les désaccords sur l'exploitation des "zones grises" sont fréquents. » L'escalade d'incidents mineurs entre les deux pays en 2010 (arraisonnement de bateaux, arrestations de garde-frontières, incidents de frontière) montre l'importance des migrations et les tensions qui en naissent. Pour conclure, Rémy Madinier (*ibid*.) décrit l'évolution des flux migratoires régionaux comme une « rupture dans l'histoire des processus migratoires, autrefois souples et désormais déclinés sur un mode plus douloureux. ».

Je rappellerai pour conclure que cette situation migratoire et les problématiques qui en résultent, à l'image de la situation pluriculturelle du pays, sont largement héritées de la période coloniale. Il n'est pas anodin que l'histoire de la main-d'œuvre étrangère à bas coût en Malaisie ait été d'abord le fait du colonisateur britannique, qui a inauguré cette pratique avec des travailleurs chinois et indiens dans ses mines et ses plantations. Cela a eu des conséquences sur l'histoire des migrations vers la Malaisie : L. L. Lim (1996 : 325) souligne le fait que la Malaisie est le seul pays d'Asie dont la balance migratoire se soit aussi nettement orientée vers une importation nette avant d'avoir de façon pérenne réalisé le plein-emploi et alors que sa démographie était croissante. Il prend l'exemple du Japon, de Taïwan ou de la Corée, qui ont connu plusieurs années de plein-emploi avant de voir leur transition migratoire s'accélérer aussi nettement. Le fait que, selon cet auteur, la Malaisie n'ait « jamais connu une balance migratoire de zéro [autant d'émigration que d'immigration] » tient au fait que « son développement économique ancien reposait sur l'immigration de travailleurs chinois et indiens. », c'est-à-dire un choix imposé par le colonisateur.

Non seulement, comme la première partie de ce chapitre l'a montré, la pluriculturalité du pays est héritée de ces choix migratoires coloniaux, mais ceux-ci influencent également les transitions migratoires uniques auxquelles la Malaisie fait face actuellement.

Je vais maintenant présenter ce qu'il en est de l'expatriation en Malaisie et plus particulièrement faire état de l'expatriation française en Malaisie au moment de la recherche.

1.2.3.3. L'expatriation en Malaisie est tournée vers l'Asie et le monde musulman

Les populations étrangères légalement présentes sur son territoire sont un reflet de la politique économique et de la politique étrangère de la Malaisie. Cette dernière s'organise autour de deux axes, l'ANSEA et l'Islam :

d'une part les principaux flux de travailleurs immigrés en Malaisie proviennent de l'ANSEA. l'ANSEA, Association des Nations du Sud-Est Asiatique, espace de libre-échange fondé en 1967 par la Malaisie, l'Indonésie, Singapour, la Thaïlande et les Philippines, regroupant maintenant également le Brunei, le Cambodge, le Laos, la Birmanie et le Vietnam, facilite les relations diplomatiques avec les pays voisins et permet la stabilité malgré les tensions économiques, territoriales et culturelles existantes dans la région du Sud-Est asiatique. L'*East Asia Economic Group*, (EAEG, Groupement Économique d'Asie Orientale) est promu par la Malaisie comme une réponse pro asiatique à l'inclusion de l'ANSEA dans l'APEC (Coopération Économique pour l'Asie-Pacifique). Le premier Sommet de l'Asie de l'Est se tient à Kuala Lumpur en 2005 ;

d'autre part, la coalition au pouvoir privilégie l'ouverture sur le monde moyen-oriental et musulman. En ce qui concerne le monde musulman, il s'agit d'un positionnement idéologique et identitaire visant à la reconnaissance de la Malaisie comme un pays défenseur de l'Islam (la Malaisie a d'ailleurs assuré la présidence de l'Organisation de la Coopération Islamique, OCI, de 1971 à 1974). Cette politique a été particulièrement investie dans les années 1980 lorsque le premier ministre Mahathir bin Mohamad est arrivé au pouvoir. Promoteur d'une islamisation modérée du pays, Mahathir Mohamad a à la fois instauré les banques et l'université islamiques, les programmes religieux à la télévision nationale, et réprimé les groupes religieux extrémistes. Du point de vue des Affaires Étrangères malaisiennes, il a activement soutenu la cause des Palestiniens et de la Bosnie-Herzégovine, et est intervenu auprès de la Birmanie contre la persécution des Rohingyas musulmans en 1992. Il s'agissait d'établir ainsi l'influence internationale du pays. Cette ambition a pris des formes discutables selon Rémy Madinier (2010 : en ligne), qui estime que « à partir des années 1980 et jusqu'au 11 septembre 2001, en effet, la Malaisie s'était montrée relativement accueillante à l'égard des organisations islamistes radicales du monde entier. ». Cet auteur rappelle à titre d'exemple que le pays a en particulier protégé l'organisation terroriste indonésienne *Jemaah Islamiyah*[36], « rassemblant d'anciens djihadistes formés en Afghanistan, cette organisation entendait porter la guerre sainte dans plusieurs pays de la région, le sud des Philippines et l'Indonésie en particulier » et elle est « responsable ces dernières années de plusieurs attentats sanglants dans l'Archipel [indonésien]. ». Après l'attentat du 11 septembre 2001 sur le sol américain, le gouvernement s'engage contre le terrorisme et procède à 62 arrestations liées au terrorisme avant la fin cette même année, puis 80 sympathisants de *Jemaah Islamiyah* sont arrêtés après l'attentat de Bali du 12 octobre 2002. La Malaisie reste ainsi dans sa position de défenseur de l'Islam modéré, condamne les interventions américaines en Afghanistan (2001) et en Irak (2003) et préside l'Organisation de la Conférence Islamique en 2006.

[36] De l'arabe « الإســـلامية الجماعـة », signifiant communauté islamiste.

La politique étrangère malaisienne reste donc primordialement d'une part promusulmane et d'autre part panasiatique.

Le terme d'*expatrié* est défini par le gouvernement malaisien (ministère de l'immigration) comme désignant le groupe de migrants professionnels et techniciens touchant 3000 ringgits ou plus par mois (environ 665 euros). Ils sont titulaires d'un permis de travail si leur contrat est d'au moins deux ans ou d'un visa de visite professionnelle. Par comparaison, le visa réservé aux travailleurs migrants, terme du ministère de l'immigration, est quant à lui un visa d'emploi temporaire, réservé à certains secteurs d'activité déterminés par le gouvernement ; il n'est délivré que si des accords existent avec le pays d'origine et n'ouvre pas à l'attribution de visa pour des personnes accompagnantes.

Le ministère malaisien de l'Immigration recense les étrangers sur son territoire selon cinq catégories :

- les expatriés ;
- les travailleurs qualifiés ;
- les travailleurs semi- ou non qualifiés ;
- les étudiants ;
- les visiteurs (retraités, touristes) de longue durée du programme MM2H (voir plus loin).

Selon ces critères, la Malaisie recensait 32609 expatriés en 2006, accompagnés de 14895 dépendants et 2497 accompagnants, des conjoints ou membres de la famille. Le ministère de l'Immigration malaisien a publié des rapports détaillés sur l'occupation professionnelle des travailleurs étrangers chaque année depuis 2006, mais les chiffres totaux pour la catégorie « expatriés » n'ont pas été réactualisés publiquement après le rapport de 2006. Les observateurs internationaux s'accordent à dire que les chiffres de l'immigration ont baissé, le rapport de la banque mondiale de 2010 comptait cependant 32 583 expatriés sur la seule péninsule. En 2006, les principaux pays d'origine des expatriés étaient :

Tableau 3 : pays d'origine des expatriés en Malaisie

Pays	**Pourcentage d'expatriés originaires de ce pays en 2006**
Inde	28.2
Chine	15.1
Japon	14.8
Royaume-Uni	8.6
Singapour	6.7
Autres	**26.6**

À cela s'ajoutent les étudiants étrangers qui, selon les mêmes sources et en 2006 étaient 55912, principalement dans l'enseignement supérieur. Les pays d'origine n'ont pas tous été publiés :

Tableau 4 : pays d'origine des étudiants étrangers en Malaisie

Pays	**Pourcentage d'étudiants étrangers originaires de ce pays en 2006**
Indonésie	17.4
Chine	14.5
Bangladesh	14
Autres	**54.1**

Les phénomènes du tourisme de longue durée et de la retraite en Malaisie sont également un constituant de la carte de l'expatriation. Le gouvernement encourage ces pratiques à travers un arsenal légal et économique : par exemple, le visa spécial de dix ans, créé par le programme gouvernemental « *Malaysia my second home* », MM2H (« Ma résidence secondaire en Malaisie »),

dont ont déjà bénéficié environ 23000 personnes (ministère de l'Immigration malaisien). Ce phénomène « floute les lignes entre le tourisme et les migrations », comme le souligne une étude du cas des nombreux Japonais passant une grande partie de leur retraite en Malaisie (Ono, 2010).

Les expatriés, ou travailleurs étrangers qualifiés, ne représentent qu'une faible part de l'immigration de travail en Malaisie. On les trouve dans les secteurs de l'informatique, du tourisme, du management d'entreprises ou d'usines. Le rapport de la banque mondiale (2013) souligne que « beaucoup d'établissements [d'hôtellerie] étrangers ont tendance à importer leurs managers, afin d'assurer l'homogénéité des services dans tous les pays. ».

1.2.3.4. Les échanges commerciaux et diplomatiques France - Malaisie favorisent une expatriation française de plus en plus importante en Malaisie

Si le ministère malaisien de l'Immigration propose une définition institutionnelle (revenus, durée du contrat, nature du visa) des expatriés et de leurs accompagnants, ce n'est pas le cas de la représentation diplomatique française, qui ne propose pas de typologie des Français établis en Malaisie selon leur type de visa.

Voici les données démographiques et socioéconomiques publiées par l'Ambassade de France en Malaisie en 2013[37]. Les services consulaires de l'ambassade ne procèdent pas à des exercices de recensement, ces chiffres sont donc entièrement basés sur l'inscription volontaire au registre des Français établis en Malaisie :

> « Au 15 novembre 2011, le nombre de ressortissants français enregistrés est de 2 534. Ce chiffre est en constante augmentation depuis 7 ans.
> - La communauté française enregistrée est principalement une communauté d'expatriés (à 85 %). [L'Ambassade ne propose pas de définition institutionnelle du terme, il est possible qu'elle se réfère ici à la définition locale, du gouvernement malaisien, mais ce n'est pas explicité.]
> - La communauté française est assez jeune. La moyenne d'âge est de 30 ans (32 ans et demi pour les hommes et 28 ans pour les femmes).
> - La durée moyenne de séjour est proche de 3 ans. Près d'un quart des enregistrés résident en Malaisie depuis plus de 5 ans et environ 10 % depuis plus de 10 ans.
> - A plus de 85 %, la communauté française réside à Kuala Lumpur et dans les environs immédiats, le reste des inscrits vivant en Malaisie péninsulaire se répartissant principalement dans les États de Penang, Johor, Malacca et Pahang. 4 % de la communauté française vit sur l'île de Bornéo (États de Sarawak et de Sabah).
> - Le ministère du Tourisme malaisien évalue le nombre de touristes français en Malaisie en 2010 à 110 054. »

L'activité des Français établis en Malaisie telle que la présente l'Ambassade de France reflète les échanges économiques et en particulier industriels entre la France et la Malaisie :

> « 45 % des inscrits sont actifs (65 % des hommes et 20 % des femmes), principalement dans les secteurs industriels (55 % des actifs) et tertiaire (45 % des actifs).
> Les domaines d'activité principaux sont :
> - la haute technologie : Alcatel, Alstom, Thalès
> - l'ingénierie liée au secteur pétrolier ou énergétique : Technip, Cégélec, Schlumberger
> - le bâtiment public et la concession des services : Ondéo, Veolia, Lafarge

[37] Disponibles sur <http://www.ambafrance-my.org/La-communaute-francaise-en>, consulté en 2013

- la distribution agro-alimentaire : Carrefour, Danone
- l'automobile : Citroën, Peugeot, Renault
- l'hôtellerie et la restauration.

Cent-quatre-vingts entreprises françaises sont représentées en Malaisie. Environ 20 % de ces entreprises sont des filiales de PME [Petites et Moyennes Entreprises] et 70 % ont moins de 30 salariés. Les secteurs d'activité peuvent se répartir ainsi : 30 % pour les services, 20 % pour les biens de consommation, 50 % pour les BTP [Bâtiment et Travaux Publics] et les biens d'équipement. »

Le ministère des Affaires étrangères[38] résume ainsi les relations diplomatiques entre les deux pays en 2013, avec des chiffres qui peuvent différer de ceux publiés par l'ambassade de France :

« La Malaisie est un partenaire privilégié de la France au sein de l'ASEAN [ANSEA, Association des Nations du Sud-Est Asiatique]. La relation politique est illustrée par des contacts réguliers au plus haut niveau et de fréquentes visites ministérielles. Nos relations bilatérales sont également caractérisées par le dynamisme de nos échanges commerciaux, une coopération étroite en matière de défense et de sécurité, ainsi que par le développement de notre coopération universitaire et scientifique. »

Le ministère français des Affaires étrangères publie, également en 2013, cette description des échanges commerciaux, économiques, culturels et éducatifs entre les deux pays :

« Les échanges franco-malaisiens ont atteint en 2012 un niveau record de 5,3 Mds€, en augmentation de 24,6 % par rapport à 2011 (exportations françaises de 3 Md € et importations de 2,3 Md €), confirmant la Malaisie comme deuxième partenaire commercial de la France au sein de l'ASEAN.

La balance commerciale est devenue pour la première fois excédentaire au bénéfice de la France (737 Mds€), et devrait le rester pour les années à venir. Les chiffres officiels malaisiens donnent une part de marché française de 2,15 % en 2012 (contre 1,4 % en 2011). En 2012, la France était le 13e fournisseur de la Malaisie (deuxième européen), et son 19e client.

La progression de nos exportations est avant tout le reflet de l'intérêt des grands groupes français pour le marché malaisien (EADS, ST Microelectronics, PSA) et de celui de la Malaisie pour notre matériel aéronautique et spatial et pour les produits électroniques. La présence française s'est accrue au cours des dernières années : près de 260 entreprises sont aujourd'hui installées dans le pays et la communauté française dépasse les 3000 personnes.

Les mesures mises en œuvre par le gouvernement malaisien pour ouvrir davantage l'économie et la perspective de la conclusion prochaine d'un accord de libre-échange avec l'Union européenne devraient renforcer davantage ces relations, améliorer l'accès de nos entreprises au marché malaisien et diversifier nos échanges. » ;

« Notre coopération culturelle, scientifique et technique est active. Dans le domaine linguistique, elle rencontre une politique du ministère malaisien de l'Éducation favorable à l'enseignement du français, première langue occidentale apprise après l'anglais.

Notre coopération universitaire privilégie les domaines scientifiques ciblés par la Malaisie, qui a fait de la recherche et de l'enseignement supérieur deux de ses priorités dans le cadre de ses

[38]Disponibles sur <http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/dossiers-pays/malaisie/>, consulté en 2013.

plans de développement. Des partenariats se sont ainsi créés avec des laboratoires et départements français (production industrielle, biologie marine, économie-management, tourisme, aéronautique…)
Le Centre universitaire franco-malaisien, structure destinée à favoriser les échanges entre les deux pays inaugurée en 2006, a permis de renforcer les programmes existants et d'engager de nouvelles coopérations. En 2010-2011, la France a accueilli près de 1 000 étudiants malaisiens. ».

Ces deux sources montrent combien le gouvernement français, qui ne recense pas ses ressortissants à l'étranger, préserve une certaine souplesse sur l'acception donnée au terme d'expatrié.

En Malaisie comme en France, et dans différents pays et différentes langues, le terme d'expatrié tend à varier. Ci-après, en deuxième partie de ce chapitre, je synthétiserai les différentes définitions et limitations du terme afin de déterminer la définition acceptée dans le cadre de cette recherche. Les questions des représentations, de la connaissance académique et des problématiques de cette population seront interrogées.

2. Expatriation et expatriés : contours sémantiques, représentations et état de la recherche

En France, la définition institutionnelle du terme expatrié reste mouvante et les données démographiques sont limitées sur les migrations hors de la France. L'expatriation se dessine en creux : le mot expatrié désigne un individu hors de son pays et les représentations sur cet individu sont multiformes : la figure de l' « Occidental » est réifiante, l'écriture littéraire, journalistique ou académique sur les expatriés est relativement rare. Leur expérience se lit au travers d'un discours fermé (par et pour eux-mêmes) ou en creux dans une littérature scientifique, littéraire et journalistique surtout riche de la parole et des parcours d'autres migrants.

2.1. Définitions de et représentations sur les expatriés

> « Les Français à l'étranger ne sont pas des étrangers mais des inconnus pour la plupart des habitants de France » (Duchêne-Lacroix, 2005 : 847)

Les données disponibles (administratives ou scientifiques) éclairent la répartition, les tendances et les problématiques de la mobilité internationale française. La sémantique et les représentations de l'expatrié analysées ici vont me permettre d'ancrer celle-ci dans le contexte de l'imaginaire du voyage que le chapitre 2 visera à introduire.

2.1.1. Qui sont les expatriés français et quelles données sont disponibles sur cette population

2.1.1.1. Le recensement des expatriés français est considéré comme « lacunaire et biaisé »

Le recensement des Français établis hors de France est, selon les travaux en sociologie de Cédric Duchêne-Lacroix (2005 : 850), lacunaire et biaisé. D'une part parce que le recensement se fait sur la

base d'une inscription consulaire optionnelle (par exemple « le taux de non-immatriculation [consulaire] serait de seulement 15% en Suisse mais de 68% aux USA. ») et d'autre part parce que les estimations faites par ailleurs de la population non inscrite varient selon la méthodologie de chaque ambassade et du pays dont elle dépend pour obtenir des données complémentaires, dont la nature varie d'un pays à l'autre.

Cependant les chiffres disponibles sur l'expatriation des citoyens français permettent de saisir la conception administrative qu'a l'État français des termes d'expatrié et d'expatriation.

Selon le rapport du Sénat[39] publié en 2011, année durant laquelle le recueil des données pour cette recherche a démarré, l'état des ressortissants français établis hors de France était le suivant en 2010 :

> « Au 31 décembre 2010, 1 504 001 Français étaient inscrits au registre mondial des Français établis hors de France, soit une hausse de l'ordre de 2,3% par rapport à l'année précédente. Cette augmentation est légèrement inférieure à la croissance annuelle moyenne de la communauté française à l'étranger observée au cours des dernières années, de l'ordre de 3% à 4%. ».

En ce qui concerne la région de la Malaisie :

> « La région Asie-Océanie a enregistré en 2010 près de 5000 inscrits supplémentaires, soit une hausse de 4,8%, ce qui lui permet de franchir le seuil des 100 000 inscrits. Plusieurs pays connaissent un accroissement significatif : la Chine, avec 27 207 inscrits et une augmentation de 9% ; Singapour avec 7 706 inscrits et une hausse de 10,8% et la Thaïlande avec 9 261 inscrits et un accroissement de 4%. A l'inverse, le Japon (7 262 inscrits), l'Australie (15 821) et l'Inde (9 004 inscrits) enregistrent une diminution du nombre d'inscrits de 3,5%, 1,1% et 0,3%. ».

Le recensement des **Français établis à l'étranger**, terme officiellement en vigueur au sein du ministère des Affaires étrangères (le Sénat utilise « **Français de l'étranger** », à l'image du secrétariat d'état correspondant au moment de l'écriture), a deux pendants : d'une part le chiffre exact publié par le MAE reprenant les inscriptions consulaires dans les ambassades du monde et d'autre part des estimations par divers organismes.

Au 31 décembre 2010, le MAE comptait 1 504 001 Français inscrits. Les estimations disponibles (de sources journalistiques, d'instituts de sondage ou données à titre indicatif sur certains sites officiels tels que ceux du ministère des Affaires étrangères, du Sénat ou de la Caisse des Français de l'Étranger) se trouvent souvent au-delà des deux millions : 2 300 000 pour le Sénat en 2011 par exemple.

L'article 24 de la Constitution de 1958 stipule que « les Français établis hors de France sont représentés au Sénat ». La loi constitutionnelle du 23 juillet 2008 prévoit l'instauration de députés représentant les Français établis hors de France.

Le ministère des Affaires étrangères[40] analyse ainsi la situation de l'expatriation française dans le monde en 2013 :

---

[39] Disponibles sur <http://www.senat.fr/expatries/>, consulté en 2011.
[40] Source : <http://www.diplomatie.gouv.fr/>.

> « Avec un taux de croissance annuel moyen de 3 %, le nombre de Français inscrits au registre a augmenté de près de 35 % au cours des dix dernières années. Cette croissance s'accompagne de ruptures de tendance occasionnelles qui tiennent essentiellement au fait que les caractéristiques sociodémographiques d'une population sont étudiées à l'aide d'un répertoire administratif. D'une façon générale, chaque fois que les évolutions mesurées dépassent un certain seuil, il est statistiquement certain que le phénomène n'est pas seulement de nature sociodémographique, mais lié en partie à des modifications du dispositif d'inscription ou à des facteurs extérieurs. Ainsi, la rupture de tendance observée en 2011 s'explique par la perspective des élections présidentielles et législatives de 2012, qui a vraisemblablement incité les Français à s'inscrire massivement, d'où la forte croissance constatée en 2011 et l'atténuation de cette progression en 2012, du fait notamment de la hausse du nombre de radiations. L'année 2013, caractérisée par une augmentation du nombre de Français inscrits au registre, est une année pré-électorale, puisqu'en 2014 seront organisées les élections de représentants des Français de l'étranger et les élections européennes. D'une façon générale, l'origine de cette statistique étant la procédure d'inscription, les variations annuelles ne peuvent être uniquement interprétées comme telles : il faut les replacer dans la tendance observée lors des évolutions antérieures. ».

Le rapport du directeur des Français à l'étranger et de l'administration consulaire (2013) estime que du fait du caractère volontaire de l'inscription des Français sur le registre des Français résidant hors de France, il faut rajouter environ un demi-million au million six cent dix mille recensé en 2012.

L'expatriation française se réalise pour moitié en Europe et en Amérique du Nord. Ce graphique (Figure 15) proposé par le ministère français des Affaires étrangères pour 2013 montre que l'Asie du Sud-Est n'est pas une destination de prédilection (elle est ici regroupée avec l'Asie orientale et l'Océanie).

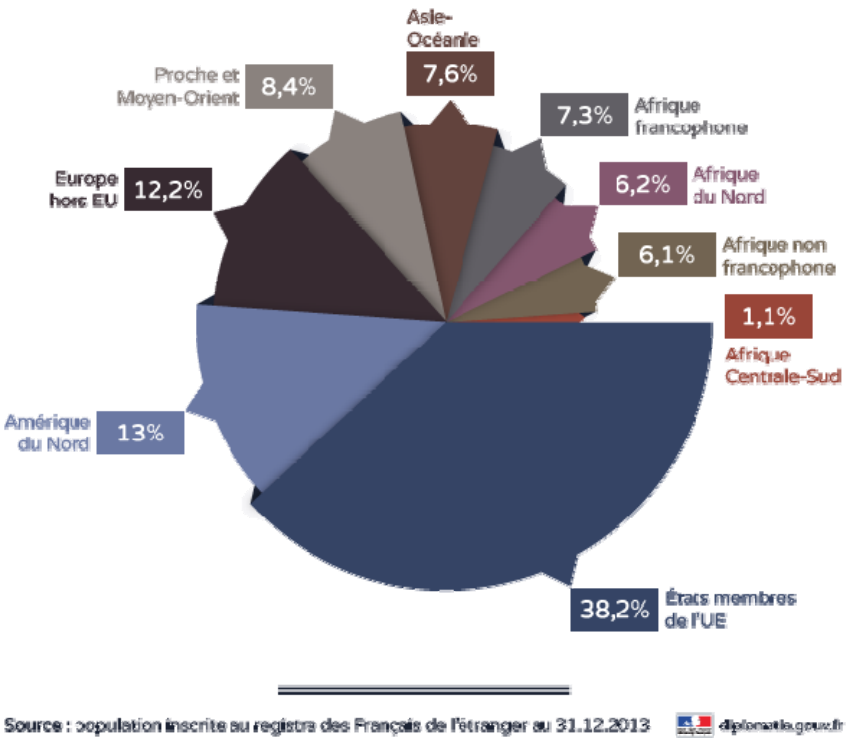


Figure 15 : répartition géographique de la population inscrite au registre des Français de l'étranger

La croissance de l'expatriation française en Asie (et Océanie) apparaît nettement sur le tableau ci-dessous (Figure 16) établi par le MAE. Elle a connu une hausse de 4.2%, en 2013. Le MAE compte la

Malaisie parmi les sept pays de cette région qui ont vu leurs populations expatriées françaises augmenter de plus de 7% en 2013 : 13.8% de croissance en Malaisie.

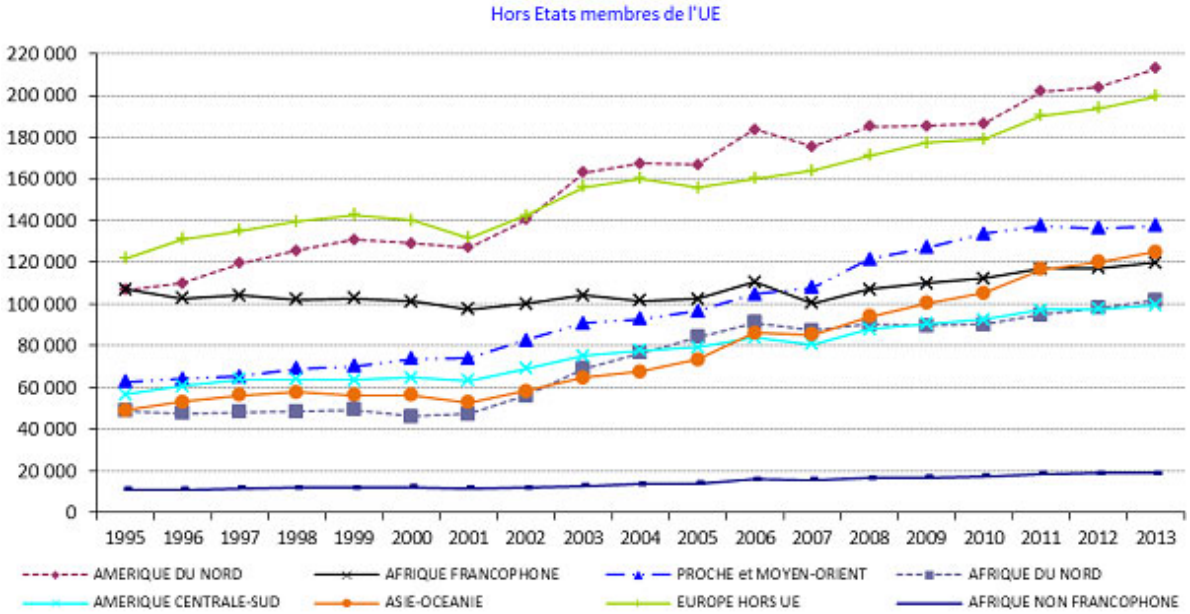


Figure 16 : évolution de répartition géographique de la population inscrite au registre des Français de l'étranger
(http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/vivre-a-l-etranger/la-presence-francaise-a-l-etranger-4182/)

Cependant, comme le montre la carte ci-dessous (Figure 17) l'Asie du Sud-Est est l'une des destinations d'expatriation les moins prisées des Français.

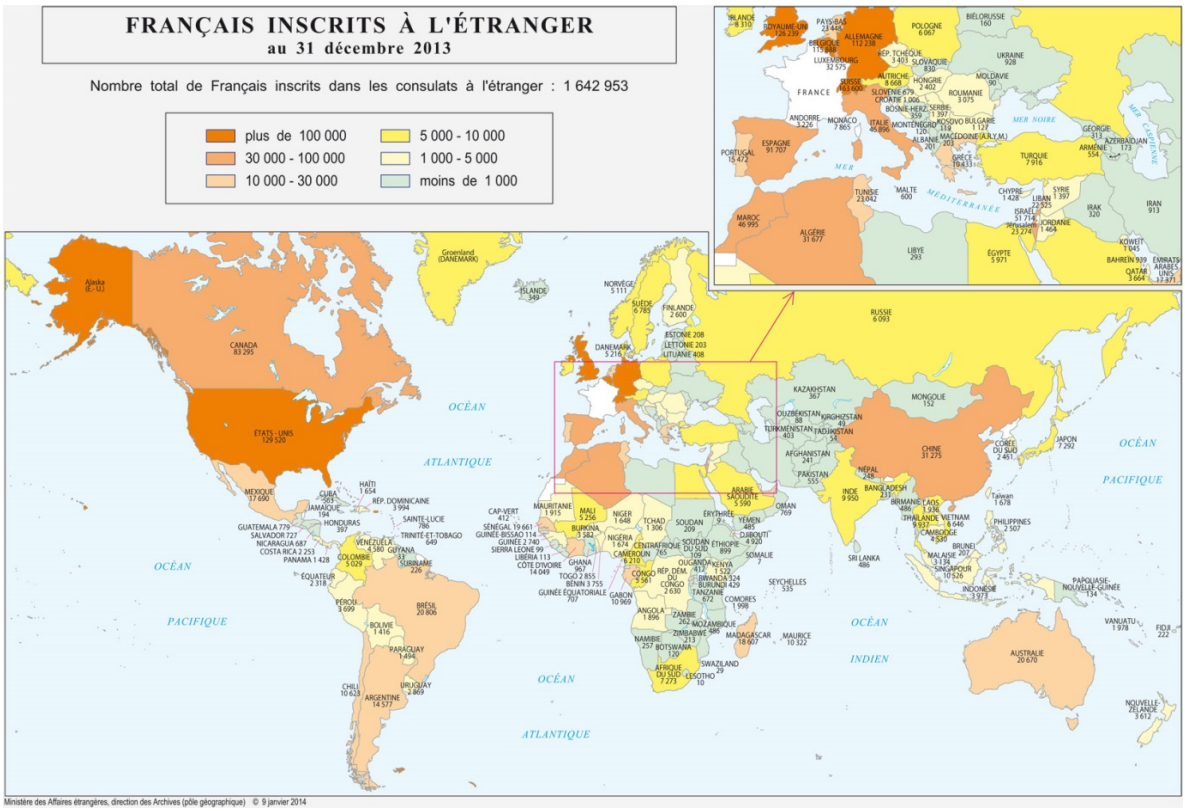


Figure 17 : carte des inscrits au registre des Français de l'étranger
(http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/vivre-a-l-etranger/la-presence-francaise-a-l-etranger-4182/)

À l'échelle mondiale, on voit sur cette carte que l'Europe, une partie de l'Afrique et même les Amériques devancent largement l'Asie comme destination des Français établis hors de France.

Ces indications chiffrées produites par la France n'offrent aucun véritable profil des expatriés français, tout au plus quelques indications démographiques générales :

> « Sur la base des immatriculations, la population française à l'étranger serait, contrairement aux idées reçues sur l'expatriation, une population plutôt féminine (52% du total), jeune (29% de mineurs) et binationale (46% du total et plus de 64% parmi les mineurs). Les régions où la part féminine est minoritaire (Afrique francophone et non-francophone, Asie-Océanie, et Europe de l'Est) sont davantage des régions d'expatriation d'entreprise où les Français sont peu nombreux. » (Duchêne-Lacroix, 2005 : 852).

Environ la moitié de ces inscrits sont des binationaux. « Faute d'informations sur les ménages et les lieux de naissance des immatriculés, la durée de séjour ou encore le niveau de langue française et le sentiment d'appartenance, il est ardu de définir si les binationaux sont plutôt par exemple des locaux, des enfants d'immigrés en France ou, plus généralement, à quoi correspond la nationalité française dans leur parcours individuel et familial. » (*Ibid*. : 853).

Le profil établi par le rapport du directeur des Français à l'étranger et de l'administration consulaire en 2013[41] permet d'amorcer un portrait de cette population. Il s'agit d'un profil établi par consultation, les chiffres cités n'ont donc pas valeur statistique. La consultation montre que la population résidant à l'étranger est globalement plus jeune et, contrairement aux chiffres de l'immatriculation de 2002 cités par Cédric Duchêne-Lacroix (2005) ci-dessus, plus masculine que celle de la France et plus diplômée : plus de la moitié des Français résidant à l'étranger sont titulaires d'un Bac+5 ou plus, alors que 12.5% de la population, en France, atteint le niveau Bac+2 ou plus. C'est une population active (pour 79% des participants à la consultation) aux revenus élevés, selon la consultation :

> « Pour plus d'un expatrié sur deux (51,3 %), le séjour à l'étranger est caractérisé avant toute chose par des raisons professionnelles. Près d'un tiers des expatriés consultés (29,5 %) explique leur départ par des motifs « familiaux ou personnels ». Les étudiants représentent 3,9 % de l'échantillon des expatriés, derrière les retraités (6 %). Cette dernière catégorie reste cependant largement sous-représentée par rapport à la population inscrite au registre. Les Français travaillant dans le cadre d'ONG ou d'associations humanitaires forment pour leur part 2,3 % du total des expatriés consultés. ».

Augmenter ses revenus a été une motivation pour un cinquième d'entre eux, un tiers se réclame d'une volonté d'enrichissement culturel et 11% sont motivés par l'enrichissement linguistique. En effet un cinquième seulement déclare ne pas maîtriser la langue du pays d'accueil. 27% partent pour suivre un membre de leur famille ou un conjoint.

Dans le domaine de la géographie, qui est le domaine privilégié de l'étude des migrations, Béatrice Verquin (2001 : en ligne) observe :

> « on parle aujourd'hui beaucoup plus fréquemment d'expatriation que d'émigration, car la durée du séjour à l'étranger est plus courte que par le passé. L'importance numérique du premier type d'émigration, également appelée "émigration traditionnelle", est difficile à préciser. On estimait qu'elle représentait entre 20 % et 30 % des "stocks" des départs en

[41] François Saint-Paul, Rapport du Directeur des Français à l'étranger et de l'administration consulaire, XIXe session de l'Assemblée des Français de l'étranger, 9 au 14 septembre 2013.

> 1976(2). Les départs définitifs semblent maintenant plus rares, sans doute autour de 5 % à 10 %, et ils s'effectuent souvent à l'occasion d'un mariage mixte. Les autres, soit 90 % à 95 % des départs, ont pour objet une mission plus ou moins brève, comprise dans la plupart des cas entre deux et cinq ans maximum. La mobilité internationale des Français prend la forme d'une multitude de statuts administratifs : le détachement, l'expatriation, le contrat local, les aller et retour dans le cadre de l'Union européenne (appelés encore "euro-commuting"). ».

2.1.1.2. La France a une histoire d'émigration limitée

Si l'Europe a historiquement été une terre d'émigrations, la France, pays d'immigration, n'a connu que des vagues d'émigration réduites en comparaison à certains autres pays européens.

Cédric Duchêne-Lacroix (2005) note que l'intérêt de la France pour sa mobilité émigrante a été très marqué durant l'ère coloniale, un moment stratégique et d'émulation entre les puissances européennes pour conquérir et peupler de nouveaux territoires. L'intérêt des Français à s'établir, comme l'aurait souhaité la France, dans leurs colonies, a été très limité. L'émigration en dehors des territoires colonisés reste cependant plus limitée encore : en 1950 sur 1.8 million de Français résidant à l'étranger, seuls 420 000 habitent en dehors de « l'Union Française d'Outre-mer », c'est-à-dire en dehors des colonies françaises.

D'après Jacques Frémeaux, (2004 : en ligne), d'un point de vue d'historien, « (…) la notion moderne de colonisation joue sur deux sens, correspondant au terme latin de *colonia* et au terme grec d'*ЗποικΒα*, l'étymologie latine postulant l'appropriation du sol et sa mise en culture par les citoyens de la puissance conquérante, et l'étymologie grecque mettant plutôt l'accent sur l'expatriation et l'émigration lointaine ».

> « La possession de territoires coloniaux n'a jamais été possible sans l'implantation, en dehors de soldats et de fonctionnaires, de ressortissants de la puissance coloniale qui assurent, par leur présence, la pérennité de la présence de la puissance conquérante, exploitant une partie des richesses locales à leur profit et entreprenant un courant d'échange avec la métropole. » (*ibid*.).

Le colon n'est donc ni militaire, ni administrateur. Jacques Frémeaux (2004) le désigne comme l'outil principal de la colonisation, l'élément différentiateur entre l'occupation (militaire et administrative) et la colonisation, renvoyant à l'étymologie grecque citée ci-dessus.

Il y a eu relativement peu de colons français, selon cette définition, sous l'empire colonial français, comme l'analyse, en géographie des migrations, Béatrice Verquin (2001 : en ligne) : « Certes, quelques Français sont partis vers les colonies, mais parmi eux, les militaires et les fonctionnaires en mission temporaire étaient de loin majoritaires ; les colons, c'est-à-dire les émigrants décidés à rester, ont été en définitive très peu nombreux. ». Cela illustre que la relocalisation limitée dans le temps à l'étranger a une plus forte tradition en France que l'émigration à visée définitive (à l'exception de l'Algérie qui capte la majeure partie de ces résidents : à son Indépendance en 1962, près d'un million de Français sont revenus en France), dans l'histoire de la France. « L'analyse de cette répartition géographique qui favorise les pays "étrangers" plutôt que les colonies françaises invite à penser qu'elle résulte d'une recherche de nouveauté, d'une possibilité plus grande d'innovation. Partir aux colonies, c'était retrouver les mêmes structures françaises et se heurter à la rigidité de l'administration ; dans ce cas, comment se réaliser en dehors des cadres habituels ? » (*Ibid*.).

Jacques Frémeaux (2004 : en ligne) expose des mécanismes géographiques qui tendent à créer des comparaisons ou des analogies de représentations entre empire colonial et destinations d'expatriation, en particulier la destination étudiée ici : la situation ultramarine, la situation tropicale (« (presque) toutes les possessions coloniales (européennes) relèvent de types de climat et de végétations subtropicaux, tropicaux ou équatoriaux. »), l'exotisme. L'exotisme est lié à cette situation ultramarine et tropicale, comme le soutient également le géographe Jean-François Staszak (2008 : 7) : « les objets ou les paysages exotiques se situent quelque part » (je reviendrai sur ce phénomène en chapitre 2).

En 1970, seuls 1.1 million de Français sont recensés à l'étranger, pour enfin « [dépasser] à la fin des années 1990 le nombre de Français établis hors métropole (i.e. dans les colonies et à l'étranger) en 1950. » (Duchêne-Lacroix, 2005 : 851).

L'intérêt pour l'émigration française a décliné au temps de la décolonisation, marqué par un « recentrage sur le marché commun européen de la politique française » (*ibid*.). Les Français établis hors de France (et en particulier les expatriés relocalisés temporairement) ont fait l'objet d'un regain d'intérêt dans la politique française à travers l'élection de leur assemblée des représentants. Entre temps, la nature de l'intérêt pour cette population a opéré un glissement « du macro-social au micro-social : des colonies à l'expatriation d'entreprise puis la représentation politique et enfin l'intérêt pour les créateurs français d'entreprise à l'étranger. » (*Ibid*. : 849).

Une autre caractéristique de l'émigration (définitive ou temporaire) postcoloniale des Français est qu'elle privilégie massivement l'Europe et l'Amérique du Nord, comme le note Béatrice Verquin (2001 : en ligne) : « Les Français effectuent un choix préférentiel pour certains pays, notamment pour les États-Unis et leurs voisins européens, alors qu'on les attendait dans les colonies d'Afrique et d'Asie. ». En effet les Français émigrés après les années 60 ne sont pas repartis vers les territoires ex-colonisés : « on observe une augmentation des immatriculations de 47% en Europe occidentale, de plus de 51%, dans les Amériques, de 58% au Proche et Moyen-Orient, de 75% en Asie-Océanie et de plus de 360% en Europe de l'Est. ».

2.1.2. Sémantique et représentations de l'expatriation

2.1.2.1. « Expatrié » du point de vue de l'Europe, « Occidental » du point de vue de l'Asie, que recouvrent ces termes ?

Hors de son pays, du latin « ex », hors, de et patrie, selon le dictionnaire Littré, le mot date du XIVe siècle. Les origines du mot expatrié sont sombres, d'abord utilisé comme synonyme de banni, le verbe expatrier existe d'abord comme non-pronominal, et même la forme pronominale conserve à l'origine toute la sémantique du bannissement. Voici les exemples donnés par Littré :

> « Les Phocéens, assiégés les premiers, se défendirent avec courage ; ils s'expatrièrent pour éviter le joug, s'embarquant avec leurs femmes, leurs enfants, leurs effets, et n'abandonnant aux Perses qu'une ville déserte » [Condillac, Hist. anc. II, 1] ;
>
> « Pour vous expatrier, mon enfant, de la sorte, Sans doute vous aviez un motif, un objet ? » [Collin d'Harleville, Vieux célib. IV, 3] ;
>
> « Je consens qu'il [le sage] y fasse un tour [dans les plaines de l'immensité], mais je ne veux pas qu'il y séjourne ; s'expatrier ainsi, ce serait n'être ni parent, ni ami, ni citoyen » [Diderot, Claude et Nér. II, 21].

Le troisième exemple montre que la connotation négative du verbe se transpose au figuré. Ces origines se retrouvent jusqu'à aujourd'hui dans les associations lexicales, comme le montre la proxémie du terme :

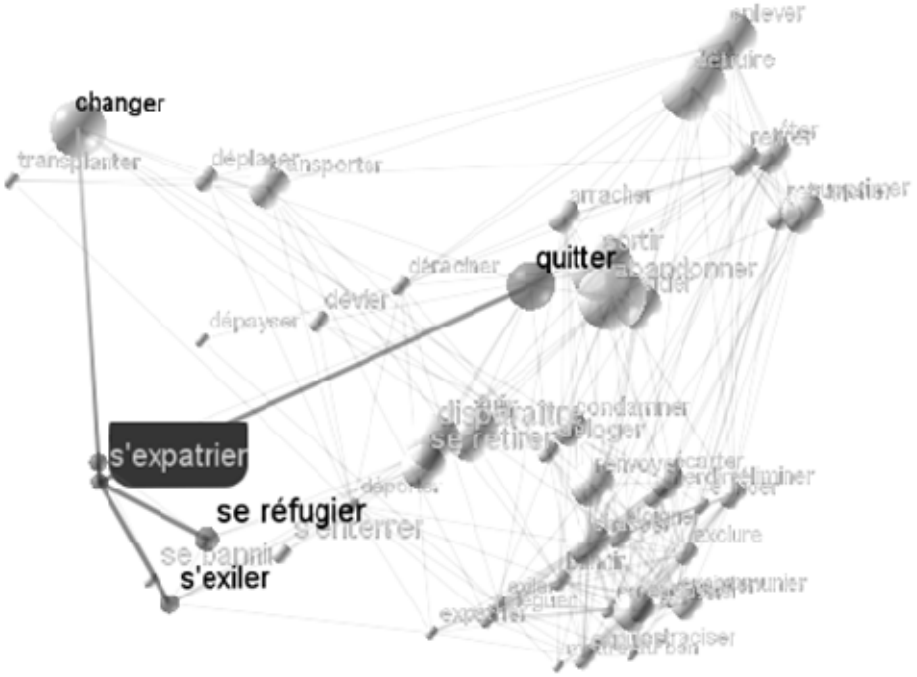


Figure 18 : associations lexicales de « s'expatrier »
(Source et méthodologie : Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, <http://www.cnrtl.fr/>)

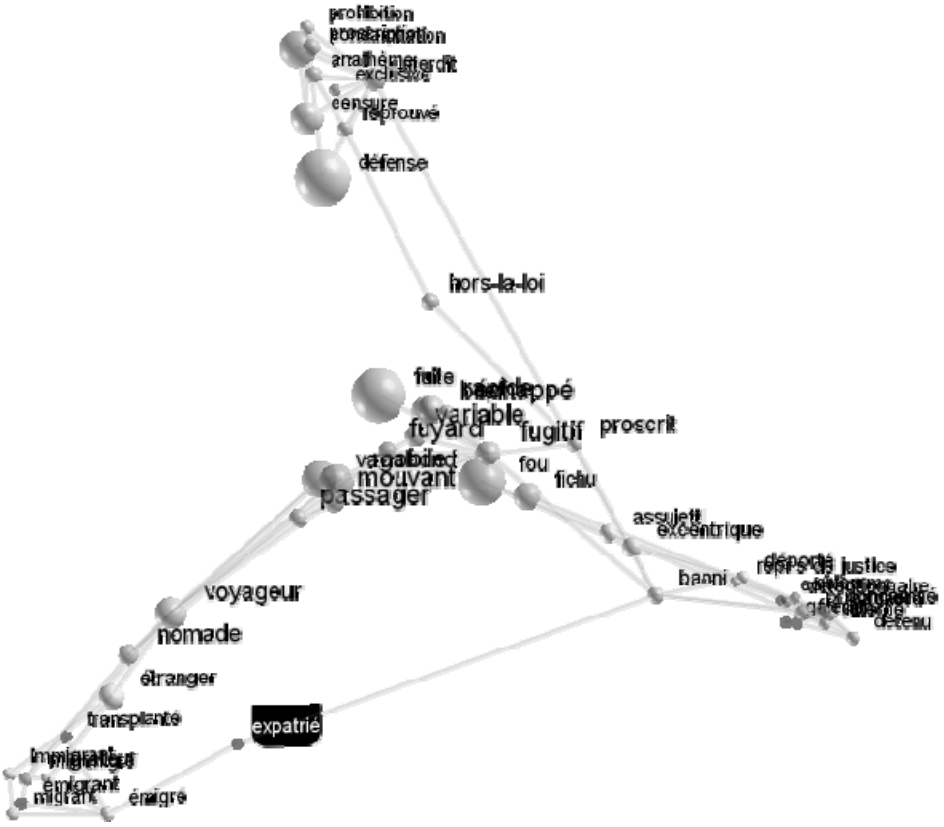


Figure 19 : associations lexicales de « expatrié »
(Source et méthodologie : Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, <http://www.cnrtl.fr/>)

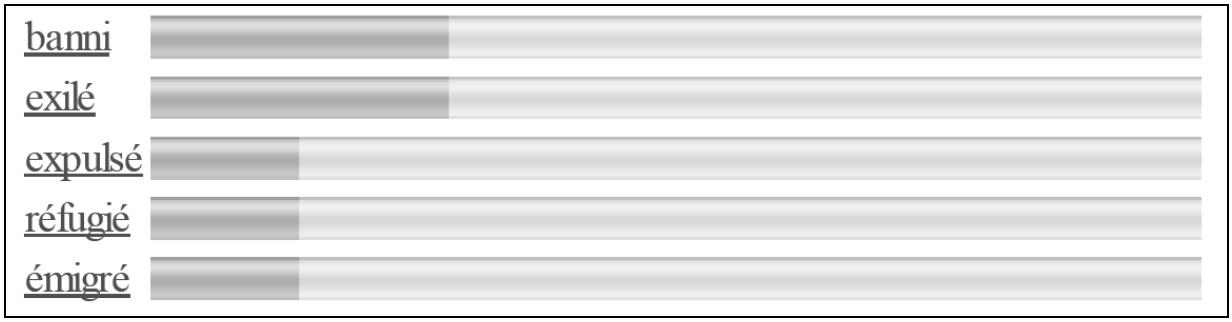


Figure 20 : analyse de la synonymie de « expatrié »
(Source et méthodologie : Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, <http://www.cnrtl.fr/>)

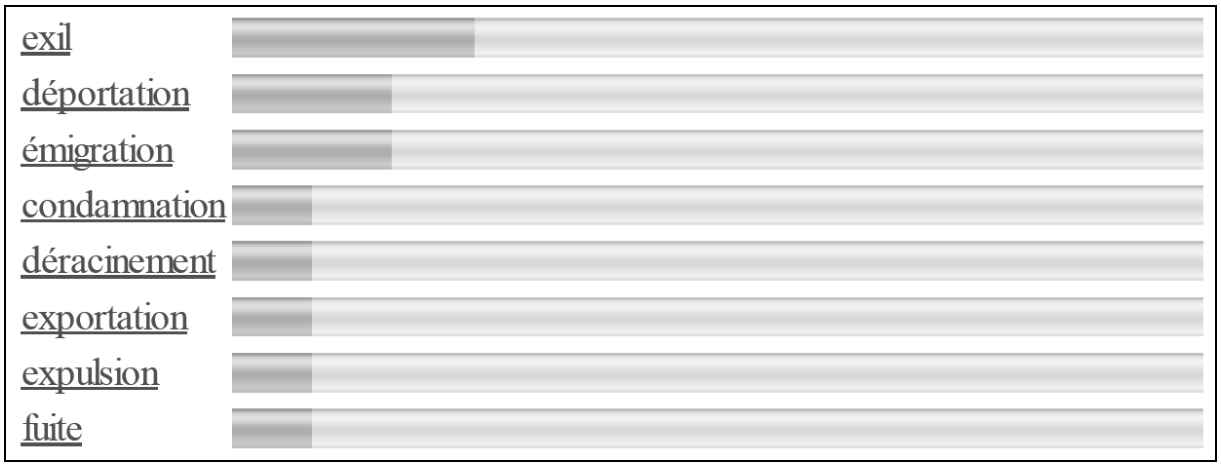


Figure 21 : analyse de la synonymie de « expatriation »
(Source et méthodologie : Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, <http://www.cnrtl.fr/>)

Une figure centrale des représentations des Français à l'étranger est « l'Occidental ». Un terme générique et abstrait, qui permet aux peuples lointains d'appréhender, typiquement, l'Européen ou le Nord-Américain, en fait, tout **descendant des peuples colonisateurs** arrivés un temps par l'ouest.

Représentation complexe par ses connotations, l'Occidental, et l'Occident découlent avant tout de l'ère de l'empire colonial et l'Occidental s'appréhende comme un conquérant, un objet d'importation, de domination, le fer de lance d'un projet mondial anthropophage, comme l'interprète Jacques Coursil (1999 : 94, à travers son étude du poète francophone Édouard Glissant) :

> « *Selon Glissant, l'Occident ne représente ni un peuple, ni un lieu, ni un repère cardinal. Ce n'est pas une culture au sens ethnologique du terme, mais d'abord le champ historique d'un vaste projet politique et marchand. En effet, le trait propre de la culture occidentale est son caractère non pas local, mais universel. Ainsi, note Glissant, "Ce que l'Occident exportera dans le monde, imposera au monde, ce ne sera pas ses hérésies, mais ses systèmes de pensée, sa pensée de système". Par exemple, de ce point de vue, les cultures régionales d'Europe, basque, celte, occitane, bretonne, corse, etc. ne sont occidentales que nominalement : ce ne sont pas elles qu'on exporte. Car dès le départ, le "projet Occident" se résume à une mondialisation, projet d'un type nouveau de colonisation et d'exploitation "capitaliste" de la Terre. Aujourd'hui, en cinq cents ans, d'une manière ou d'une autre, violente ou non, tous les mondes ont été vaincus. Cette conquête achevée se nomme Le Monde car désormais rien d'autre ne porte proprement ce nom. Certes, on parle par traces résiduelles et tropiques de monde arabe, indien, amérindien, etc. mais tout en sachant qu'il n'y en a qu'un qui puisse être à la fois*

> *métaphorique, métrique et valoir comme universel. Ainsi sur la planète, il y a un monde qui se prend pour le Monde.* ».

Il y a donc une connotation a priori hégémonique et dominatrice derrière ce terme, généralement négatif et réifiant, d'Occident pour ceux qui n'en sont pas, englobant à la fois des populations se situant à l'ouest de l'Asie (Europe) comme à l'est (les Amériques) et même au Sud-est (Australie). Derrière ce terme se cache ou se dévoile en réalité toute population culturellement issue de l'Europe conquérante, arrivée d'abord (et en particulier dans l'ère coloniale) en Asie par l'ouest.

Ce terme soulève la problématique de la continuité coloniale ou du néocolonialisme comme représentation négative attachée à l'expatrié dit « Occidental ».

Sur les territoires anciennement colonisés par la France, Béatrice Verquin (2001 : en ligne) explique comment un quasi-glissement du colon à l'expatrié (en termes de présence démographique et sans présupposer d'association idéologique) s'est effectué en un laps de temps très réduit :

> « dans [les pays] où le développement économique et l'exploitation des richesses naturelles se traduisent, dans un régime libéral, par la création d'entreprises, minières ou industrielles (Côte-d'Ivoire, Gabon, Niger), le besoin de capitaux, de managers et de techniciens entraîne une augmentation du nombre des expatriés, même quand l'État local accroît son intervention dans l'économie. Dans ce cas, l'ancienneté des relations entre la France et ce qui fut ses colonies a favorisé la persistance des liens, d'où la préférence accordée aux assistants techniques et aux expatriés français dans ces pays. ».

Aujourd'hui, l'évolution des espaces d'émigration pour les Français se fonde,

> « sur l'attraction des pays les plus riches, les plus développés, les plus dynamiques ou dotés en richesses pétrolières ou minières. Bien sûr, la proximité géographique et les liens tissés par l'histoire entre la France et de nombreux pays restent des facteurs déterminants pour d'éventuelles implantations, mais peut-être, aujourd'hui, dans une moindre mesure qu'auparavant. Ainsi apparaît l'étroite corrélation qui existe entre les espaces économiques les plus dynamiques du globe et la gestion des migrants qualifiés. ». (*ibid*.).

Cette analyse géographique établit qu'une continuité spatiale et économique existe et qu'elle est directement liée avant tout à l'histoire coloniale. Cependant cette continuité ne construit pas de sens historique ou idéologique. Mais le « laps de temps très réduit » évoqué peut expliquer l'amalgame reflété par l'utilisation d'un terme comme « Occidental » par des habitants de territoires lointains sur lesquels, à la présence coloniale européenne, a succédé une présence expatriée qui du fait de la nature de l'expatriation exprime certaines formes de domination (économique, éducative, professionnelle).

De fait, cette acception est également partagée par des Européens. J'ai pu le constater en demandant en entretien une explication à une participante sur l'utilisation du mot « Occidental » dans son discours. Ariane, c'est son pseudonyme (voir chapitre 3, 3), a expliqué en entretien « *pour moi c'est l'Europe les États-Unis l'Australie* ».

Lorsque j'utilise moi-même le terme « Occidental » dans ce texte, je le fais consciemment selon cette acception, en référence au monde anciennement colonisateur et à ceux qui en sont les héritiers.

2.1.2.2. Discours : qui parle des expatriés en dehors du terrain de la recherche scientifique et quelles représentations en existent ?

S'il existe une représentation de l'expatrié, ou un paradigme, un élément qui semble être au cœur de cette représentation est un certain élitisme. L'image renvoyée est celle d'un individu éduqué et financièrement à l'aise.

Trouver une trace documentaire de ces représentations n'est pas aisé. Objet de peu de discours (journalistiques, scientifiques – je reviendrai de façon détaillée sur ceux-ci en 2.2 de ce chapitre – ou individuels), la plupart des textes discourant de l'expatriation sont écrits pour et par des expatriés, par exemple sous la forme de guides (parfois internes à une entreprise) ou de forums, blogs et sites en ligne, de publications locales (des ambassades ou associations de Français).

La source principale de ce type de textes en Malaisie est la version locale du site francophone international *Le Petit Journal*[42], un site qui propose « le résumé de l'information française et internationale mais aussi et surtout, des articles sur la communauté francophone en Malaisie et la communauté malaisienne, sur le tourisme, la culture, les sorties, l'économie, l'expatriation. ».

Les articles trouvés sur ce site ou sur des sites et publications comparables, consacrés à l'expatriation et aux expatriés, ont vocation à guider, donner des conseils et des exemples à des expatriés ou à de futurs expatriés.

La représentation de l'expatrié que je lis ou interprète personnellement dans ces textes, en tant que lectrice subjective, est celle d'un homme venu en famille dans un schéma très traditionnel (patriarcal, hétéronormé). Dans un article récent[43] consacré à « la femme expatriée », on découvre dans l'introduction que ces femmes expatriées ont en fait « accepté de suivre leur conjoint ». Le discours est d'après moi généralement sexiste : par exemple sur ce même site et en recoupant différents articles, on est confronté à l'image d'une femme qui suivant son conjoint à l'étranger a vocation à rester au foyer ou à lentement construire un éventuel projet professionnel, alors que l'homme qui a décidé (plutôt qu'accepté) de suivre sa conjointe a vocation à immédiatement chercher (et rapidement trouver) du travail sur place.

Nombre d'articles consacrés sur ces sites à la Malaisie, en particulier aux traditions, aux coutumes et aux attractions touristiques suggèrent que l'expatrié fait montre d'un intérêt culturel pour le pays, proche des attentes d'un touriste. Les événements proposés supposent un intérêt pour les manifestations culturelles locales et françaises avant tout, internationales dans un second temps.

Le seul matériel constituant, de manière indirecte, un discours sur cette population, qui ne soit pas produit par elle-même, reste les publications adressées aux expatriés en Malaisie qui ne sont pas écrites et diffusées par des expatriés. Or les seules publications de ce type sont des publications de nature promotionnelle, des magazines dont l'objectif est d'offrir un média à des publicités visant les expatriés.

Il est évident à la lecture des publications qui leur sont adressées que le principal facteur commun qui est attribué aux expatriés est financier. Les magazines et le matériel promotionnel (pour la vente d'objets, de services) qui les visent construisent l'image sociale d'un groupe au fort pouvoir d'achat et ayant du discernement et du goût, pour les arts, la table, les voyages, tous les types de produits et de service traditionnellement proposés aux individus ayant des revenus élevés : hôtellerie de luxe, restauration gastronomique, œnologie, architecture d'intérieur, ventes d'art, etc. Le site du principal

[42] Disponible en ligne sur <http://www.lepetitjournal.com/kuala-lumpur>.
[43] *Le Petit Journal* de Kuala Lumpur, 17 avril 2014.

éditeur de ce type en Malaisie (*TheExpatGroup*) indique ainsi sur son site qu'un de ses principaux titres est distribué (gratuitement) dans « les suites, les étages club et les business center des hôtels 4 et 5 étoiles, les *lounges* [salons] d'aéroports, les ambassades étrangères, et les concessionnaires Mercedes. ». L'image ainsi produite de l'expatrié en Malaisie est unidimensionnelle : celle d'un consommateur de produits de luxe. Il n'est pas anodin que le seul discours facilement accessible sur les expatriés soit à ce point réducteur. Cela suggèrerait *a priori* que ce groupe a un certain statut, déterminé par son pouvoir d'achat, son rôle de faiseur de tendances, un prestige peut-être dû à son exotisme, mais n'a fondamentalement ni un rôle primordial ni polémique dans la société à laquelle il participe : une minorité consommatrice mais sans pouvoir réel.

Un des participants à cette thèse, dont le pseudonyme est Richard, se plaint ainsi dans un billet intitulé « *Laissez-moi tranquille, je ne suis pas un expatrié !!!* » d'être sollicité selon des critères financiers à travers lesquels en tant que Volontaire International[44], il ne se reconnaît pas : « *Je reçois des appels chaque semaine de la part de banques, assurances, et autres groupes d'investissement. Pas des locaux, mais plutôt* British *ou Américains. Tous veulent bien sûr profiter de mon salaire extraordinaire "d'expat". S'ils voyaient mon bulletin d'indemnités, ils comprendraient rapidement que ce n'est pas vraiment la peine d'insister.* » En réalité du point de vue malaisien, Richard est bien considéré comme un expatrié, du fait de ces mêmes indemnités, dépassant largement le seuil salarial qualifiant, et de son type de visa, mais n'invitant pas pour autant aux dépenses de luxe ou aux investissements financiers.

Les couvertures de ces publications anglophones en Malaisie montrent comment les annonceurs jouent sur les revenus d'une part mais aussi d'autre part sur les intérêts supposés des expatriés : l'art et toute forme plus ou moins élevée de divertissement mercantile, l'ego, avec des interviews d'expatriés, et la nostalgie d'un ailleurs fantasmé, ici colonial avec la présentation des destinations de voyage du Laos, du Cambodge et du Vietnam sous le titre « *Indochine* ».

Figure 22 : *The Expat Magazine*, août 2013 ; *Expatriate Lifetsyle*, janvier 2012 ; décembre 2011 ; mai 2011

Au-delà du seul confort financier, se dessine une identité cosmopolite et une certaine élite, les expatriés étant des individus auxquels des compétences transnationales donnent un certain statut social *a priori*. C'est une communauté reflétée en anglais par les expressions *wordly* (dans le sens de formé aux usages du monde) ou *well-travelled* (formé par les voyages) et qui renvoie historiquement à une certaine aristocratie européenne, qui voyageait pour se familiariser avec les us et coutumes des différentes cours royales. De même l'expatrié moderne se doit d'acquérir une aisance sociale

[44] « Le volontariat international a pris le relais des formes anciennes du service national en coopération, mais est ouvert à un plus large public […]. Il s'adresse aux jeunes hommes et aux jeunes femmes âgés de 18 à 28 ans, de nationalité française ou ressortissants d'un État membre de l'Union européenne […].Les missions, d'une durée s'échelonnant entre 12 et 24 mois, sont rémunérées entre 1 190 et 2 900 euros par mois (selon la destination) pour la plupart d'entre elles. » (source : <http://www.diplomatie.gouv.fr>)

transposable à toutes les métropoles mondiales, de savoir négocier les occasions professionnelles et sociales de différentes aires culturelles et géographiques.

2.1.2.3. Discours interne : comment les expatriés parlent d'eux-mêmes et quelles représentations véhiculent-ils à travers les figures des « bons » et des « mauvais » voyageurs

Que le texte émane des expatriés eux-mêmes ou non, l'expatrié, c'est toujours l'autre : les expatriés eux-mêmes, dans ce corpus et dans d'autres publications à l'origine desquelles ils se trouvent (forums, journaux en ligne), utilisent le terme « les expatriés » (ou souvent les « expats ») plutôt que « nous ».

Cela permet de dégager une représentation des expatriés chez les participants, qui s'exprime par une certaine **extériorité** à ce groupe. C'est un phénomène qui touche par ailleurs l'autoidentification et donc qui fera l'objet dans la deuxième partie de cette thèse d'une analyse de discours sur le corpus. Je vais présenter ici et dans l'intérêt d'avoir une base de réflexion sur les représentations existantes quelques caractéristiques saillantes de ces discours internes (des expatriés sur les expatriés) et des représentations qu'ils véhiculent.

Par exemple, les quatre participants écrivant un blog utilisent le terme « expatrié » ou « expat » dans leurs discours. L'un, Richard, comme vu plus haut, a associé par son expérience avec le télémarketing la désignation d'expatrié à un haut niveau de revenu, ce dont il se distingue. Ainsi quand il fait un récapitulatif des centres commerciaux de Kuala Lumpur sur son blog, Richard note des indications comme « *Parfait pour faire le plein de fringues pas chères. Zéro expat* », ou « *Haut de gamme. Très expat* ».

Des représentations, très négatives, émergent également dans le blog d'une participante dont le pseudonyme est Lise. On peut y lire par exemple, dans un billet intitulé « *Des vrais Expats* », suite à un problème de canalisation de son appartement, « *Alors aujourd'hui, je me la suis jouée expat de chez expat : j'ai fait ma soupe à l'eau minérale, brossé les dents de toute la famille à l'eau minérale, fait le café à l'eau minérale* […] ». Cela implique d'une part une représentation des expatriés comme étant particulièrement hygiénistes et méfiants envers les critères d'hygiène locaux, d'autre part une exclusion personnelle absolue de ce groupe, du moins sur ce point.

À l'occasion d'un voyage à Bangkok, un précédent lieu d'expatriation pour elle et sa famille, Lise note :

> « *Sur six "farangs"* [voir ci-dessous], trois *parlent parfaitement le thaï et les trois autres le baragouinent. Les conversations passent du thaï au français ou à l'anglais naturellement. Je suis la plus "expat" du lot, c'est dire si les milieux que nous fréquentons ici sont plus simples et plus agréables qu'à* [Kuala Lumpur] ! ».

Ce qu' « *expat* » signifie ici n'est pas explicité et Lise suppose probablement une connivence avec les lecteurs de son blog. À travers cette déclaration, on peut comprendre que l'expatrié qu'elle se représente ne parle pas la langue locale et qu'il n'est pas « simple », ce qui peut possiblement signifier qu'il est riche, a des goûts de luxe ou sophistiqués ou peut-être méprise le manque de sophistication, et finalement qu'il n'est pas « agréable ». L'appropriation du mot thaï « *farang* », a priori neutre de connotation (d'après le dictionnaire d'Oxford), a cependant un caractère raciste puisqu'il se réfère à un étranger « blanc », et donne une certaine violence à cette déclaration.

Alice, une autre participante bloggeuse, évoque de façon plus mesurée dans son entretien la coexistence de deux types d'expatriés, dont un est perçu comme mauvais :

> « […] *Il y a une espèce de double niveau il y a des expatriés qui vivent ici enfin qui s'intègrent à leur façon mais qui cherchent pas du tout effectivement à découvrir la culture du pays à rencontrer les gens qui vont vous dire moi j'en ai marre les Malais ils sont mous patin couffin parce qu'on a mis trois plombes à nous servir le café* […] ».

Comme Lise et Alice s'en font l'écho, il existe une représentation du **mauvais expatrié**. Je reviendrai dans l'analyse, dans le chapitre 4, sur le phénomène évoqué ici d'extériorité à la figure de l'expatrié dans les discours des participants. Il s'agit d'abord ici de construire un cadre d'intelligibilité de cette dualité « bon » versus « mauvais » expatrié qui émerge dans les discours du corpus. Du fait qu'il existe peu d'études sur les expatriés en tant que sujets sociologiques (voir 2.2 de ce chapitre), je m'appuierai sur des théories proposées par Jean-Didier Urbain (1991) et Rachid Amirou (1995) dans leur domaine d'expertise, le tourisme. Ce dernier oppose d'une part une posture d'aliénation sociale à une démarche individuelle et libre, d'autre part une attitude unilatérale et réifiante face à l'altérité à une attitude interactive et interculturelle.

L'introduction de *L'Idiot du voyage*, de Jean-Didier Urbain (1991 [2002 : 15]) s'intitule « à la découverte du **mauvais voyageur** ». Selon cet auteur, le glissement sémantique du voyageur, positivement connoté, au **touriste** négativement connoté est repérable dans les discours :

- Le voyageur s'intéresse aux personnes, le touriste aux monuments (34) ;
- le voyageur est « curieux », mais le touriste est « indiscret » (36) ;
- le voyageur est « aventurier », le touriste est « en mal de sensations fortes » (36) ;
- le voyageur respecte « l'espace sacré du voyage » (36), il « observe, découvre, respecte, préserve, améliore, sauve » (74), alors que le touriste profane (36), dégrade, pervertit, corrompt (74) et il est même délinquant (54) ;
- le voyageur est avisé, le touriste est ignorant (37), stupide (51) et mystifié (60) ;
- le voyageur est trop rare, le touriste est trop nombreux, formant une injonction contradictoire de voyager plus (ce qui amène au voyage de masse) et de voyager moins (pour éviter le voyage de masse) (36-37) ;
- le voyageur est un individu sensible, le touriste un animal de troupeau dénué de sensibilité. L'auteur parle au sujet du discours sur le touriste d'une « zoologie » (51) et même d'une « marchandisation » (57) ;
- le voyageur est indépendant, le touriste est assujetti (52) ;
- le voyageur est « révélateur du réel », pionnier, le touriste est « spectateur » (77) ;
- le voyageur rencontre, le touriste se promène (109) ;
- le voyageur est actif, le touriste est passif (109) ;
- le voyageur est envié, admiré, le touriste est méprisé, haï, moqué, « une gamme d'affects variés : indifférence, moquerie, colère, etc. » (110) ;
- le voyageur est contemplatif, le touriste est consumériste (123-124).

À l'image de la figure du touriste, les « mauvais » expatriés seraient donc ceux qui se coupent de l'expérience de l'altérité, ceux qui vivent entre eux et évitent le contact avec la population, la langue, la culture, la cuisine, etc. autre. Lise l'illustre très bien ci-dessus en valorisant dans ses billets la connaissance de la langue de l'autre, en méprisant la peur de l'eau du robinet. Et Alice renforce l'idée, dans son entretien, que ces « mauvais » expatriés ne vivent pas l'expérience qu'ils « devraient » vivre en étant en Malaisie, ils la gâchent : « *j'estime que c'est navrant pour eux parce que finalement je me suis dit voilà à part être venu ici d'avoir profité de la vie d'avoir été sur je ne*

sais trop quelle île je ne sais trop quel pays finalement ils rien de plus n'aura été retiré de ça c'est ça qui est dommage », dit-elle.

Ce « mauvais » expatrié serait également celui qui est pris en charge par une organisation capitaliste, propulsé dans un bureau d'une multinationale, vivant dans une communauté gardée expatriée et adoptant d'autres attributs de la conformité sociale qui est dénoncée. Alors que le « bon » expatrié serait sans cesse en contact et en immersion à tous les niveaux dans l'environnement hôte et serait parvenu là par un projet de mobilité indépendant, possiblement humanitaire ou aussi détaché que faire se peut du monde capitaliste ? C'est le cas de Lise, partie pour la première fois s'établir à l'étranger pour un stage et qui explique dans son texte autobiographique (voir dans le chapitre 3 les détails sur les participants et le corpus) qu'elle a « *monté ça avec cinq collègues. Une des enseignantes à Hanoï était IMF (maitre formateur) et voulait bien nous évaluer dans les mêmes conditions qu'en France. Six collègues titulaires là-bas étaient d'accord pour nous accueillir dans leurs classes pendant trois semaines. On avait trouvé à se loger chez d'autres collègues. On payait nos voyages, passeports, visas… Notre stage a été accepté.* ».

Cette participante, à travers son parcours et son discours, s'inscrit donc dans une dualité de représentations négatives-positives qui a été observée et théorisée, notamment par Jean-Didier Urbain (1991) et Rachid Amirou (1995) à propos du tourisme. Je reviendrai de façon détaillée et commentée dans la deuxième partie de cette thèse, lors de l'analyse, sur ces discours des participants sur les expatriés, les touristes, en somme les « autres » voyageurs.

Ce sont là les représentations que l'on peut silhouetter à partir des rares écrits, journalistiques, personnels ou scientifiques sur les expatriés, et en extrapolant à partir des représentations existantes et largement plus documentées sur les touristes. On y retrouve un schéma très simple : l'opposition entre ouverture à l'autre comme vertu et le renfermement sur sa communauté comme vice, ainsi que la conformité sociale méprisée, opposée à la liberté individuelle admirée. Le terme « expatrié », comme celui de touriste, semble présenter une tendance à cristalliser le pendant négatif de cette opposition.

2.1.3. Délimitations contemporaines des situations individuelles correspondant à des expatriations : des contours mouvants

Avant tout, dans le cadre de cette recherche, l'expatriation est une résidence en territoire étranger lointain, le lieu de l'expérience de l'altérité exacerbée par la distance et par le contact quotidien, professionnel, familial, avec l'autre. L'expatriation se distingue de séjours à l'étranger courts ou de loisir, mais sa longueur est limitée par un retour plus ou moins fixé dans le futur.

Selon l' « itérologie » – la science de l'itinéraire – de l'écrivain Michel Butor (1972 : 10), l'expatriation se distinguerait par l'**aller-retour** :

> « le terme d'arrivée coïncide avec le terme de départ. On est vraiment fixé. On part, mais on laisse ses possessions, ses attaches, on conserve des droits. Il est bien entendu depuis le début qu'on va revenir. »

Les expatriations, entrecoupées possiblement de retours en France, peuvent se succéder tout en restant dans ce cadre :

> « J'appelle rectiligne [le voyage] dans lequel le retour est exactement l'inverse de l'aller, circulaire celui dans lequel on désire voir plus de pays, et l'on choisit un autre chemin pour revenir. ».

C'est une définition à laquelle je me réfère pour qualifier les participants d'expatriés. Cependant ce qui est entendu par le terme d'expatrié doit toujours être précisé, en l'absence de consensus international (ou même national) sur sa signification : terme administratif, économique, l'usage du terme expatrié est mouvant selon les pays, les institutions ou les points de vue scientifiques, comme les aspects de recensement présentés plus haut (2.1.1) l'ont souligné.

Par exemple, un étudiant étranger est-il un expatrié ? Pour le gouvernement malaisien, non, pour le gouvernement français, cela dépend du choix de l'étudiant de s'enregistrer ou non au consulat, pour certains chercheurs, la question se pose : Valérie Erlich (2009) le fait notamment en sociologie dans un chapitre intitulé « étudiants "expatriés" versus étudiants "résidents" » concernant le statut des étudiants étrangers en France. Dans beaucoup d'articles de recherche sur les étudiants en situation de mobilité à l'étranger, le terme expatrié n'est jamais utilisé.

L'enquête française de la convention Mondissimo[45], qui a interrogé 1336 Français majeurs regroupe sous le label d'expatrié les catégories « étudiants », « professions libérales », « détachés ou expatriés » (expatrié semble ici être un sous-groupe d'expatrié, se référant à l'expatriation d'enstreprise) « employés d'une entreprise locale » et « créateurs d'entreprise/commerçants). Mais l'enquête mondiale menée par la banque HSBC[46] auprès de 4100 volontaires inclut toutes ces catégories ainsi que les « retraités », « conjoints » et potentiellement les touristes de longue durée avec la définition « personne de plus de 18 ans qui vit actuellement en dehors de [son] pays d'origine ». Ces enquêtes omettent d'indiquer sur quels critères ont été ou non inclus les migrants installés définitivement dans le pays d'accueil ou les binationaux. L'administration française, elle, inclut les binationaux vivant dans l'autre pays (moins d'un sur quatre en Asie), les conjoints et les enfants dès leur naissance.

Tous les participants dans cette recherche sont des ressortissants français adultes résidant en Malaisie. La France ne les recense que s'ils font le choix de s'inscrire volontairement au registre des Français établis hors de France. La question de cette inscription, je ne l'ai pas posée aux participants lors des entretiens, car elle n'éclaire en rien leur situation, que je considère comme celle d'expatriés. Administrativement, la France considère tous les participants à cette recherche comme expatriés, à l'exception d'une participante, qui travaillant en ambassade est considérée comme détachée, c'est-à-dire comme travaillant en France. Ce cas particulier illustre bien que les catégories fixées par l'administration ne sont pas pertinentes pour aborder les situations concrètes des Français résidents en Malaisie qui participent à cette recherche.

Pour le gouvernement français, le terme le plus englobant est donc celui de résident hors de France, terme dans lequel on retrouve bien l'étymologie d'expatrié : hors de la patrie, hors de France. L'administration utilise aussi l'expression « établi hors de France ». Délaissant le plus souvent les termes d'expatriés et d'émigrés français, le discours officiel de la France leur préfère ceux de Français à l'étranger (mobilité temporaire) et de l'étranger (départ durable qui a vocation à être définitif). Ces termes privilégiés de « résidents », « établis », et surtout « Français » avant tout, ont une connotation plus positive qu'expatrié, mot dans lequel seul l'extériorité, le déracinement est lisible. Avec les termes « établis » et « résidents », l'autre pendant de l'expatriation, l'enracinement dans une terre étrangère, émerge.

[45] « Expatriés, votre vie nous intéresse ! » - Vague 7, 2010, Enquête réalisée dans le cadre de la 2e Convention MONDISSIMO De la Mobilité Internationale et du Commerce International en partenariat avec EUROPCAR, MIB FRANCE et News21.tv.

[46] Enquête *Expat Explorer*, HSBC Bank International, 2010.

Pour cette recherche, le terme d'expatrié français à l'étranger est donc retenu, à l'exclusion des émigrés français définitivement installés à l'étranger, selon la nomenclature proposée par la géographe Béatrice Verquin (2001 en ligne) :

> « Les "émigrés" seraient, selon les sources consulaires, nombreux en Europe, en Amérique du Nord et en Australie. Nés français ou descendants de Français, ils vivent définitivement à l'étranger et ont cessé d'avoir des liens avec l'administration française. Actuellement double nationaux, ils perdront – eux-mêmes ou leurs enfants – leur nationalité française par désuétude, passé un délai de cinquante ans, pour cause de non-possession d'état de français. Les résidents permanents constitueraient quant à eux 90 % des Français enregistrés dans les consulats de France. Leur durée de séjour est supérieure à trois ans. Par l'immatriculation consulaire, ils témoignent de leur volonté de rester français et de transmettre cette nationalité à leurs enfants, même si plus de 45% d'entre eux ont aussi la nationalité de leur pays d'accueil. On peut les associer aux "locaux", car leur statut social et leur niveau de revenus sont équivalents à ceux de leurs homologues dans le pays de résidence. Enfin, les "détachés" – diplomates, fonctionnaires, cadres et techniciens de grandes entreprises – ne constitueraient que 10 % de la population immatriculée, et pour cause, avec leur protection statutaire, leur contrat de travail et leurs primes, ils forment la partie la plus enviée et en vue, mais très minoritaire des ressortissants français à l'étranger. ».

Il faut également noter que les économies émergentes d'Asie, comme la Malaisie, attirent une certaine élite professionnelle, de par une « cotation des espaces par les cadres internationaux » (*ibid*.).

Je vais maintenant faire état de la recherche scientifique, en particulier en sciences humaines et, dans les sciences humaines, en sciences du langage sur cette population migrante au sein de la recherche sur les migrations d'une façon plus large.

2.2. Terrains de recherche : état de la recherche sur les expatrié

Alors que les sciences humaines ont investi l'étude des migrations économiques à travers une variété de disciplines et d'angles de recherche, les expatriés en particulier, qui font partie de ce type de migration, ne sont pas un sujet de prédilection. La recherche en sciences humaines et en sciences sociales, et en particulier en sciences du langage, semble privilégier d'une part les migrations définitives (avec la question de la langue du pays d'accueil et des migrants adultes ou en âge de scolarisation) et d'autre part les mobilités estudiantines. Les expatriés se trouvent donc à la marge d'un engouement par ailleurs important pour l'étude des migrations, de même que le tourisme, qui fait également l'objet de peu d'études (j'ai cité Jean-Didier Urbain, 1991 et Rachid Amirou, 1995 en sociologie et sciences du langage, et Béatrice Verquin, 2001, en géographie).

2.2.1. Les migrations font l'objet de nombreuses recherches, dont très peu prennent pour objet particulier l'expatriation

La richesse des travaux scientifiques se focalisant sur les migrations économiques en font un domaine d'étude pluridisciplinaire et multidimensionnel dans le cadre duquel sont à la fois explorés, en sciences humaines, des phénomènes historiques, sociaux, linguistiques et langagiers, psychologiques.

En sciences du langage, une variété d'approches est investie pour étudier les mobilités professionnelles, économiques et étudiantes : en sociolinguistique et à travers l'analyse de discours,

le recueil de témoignages permet d'interroger les représentations, les identités révélées par les mots des migrants. La sociolinguistique interroge la socialisation et l'usage des langues dans la vie sociale, personnelle et professionnelle en situation de mobilité.

Les mobilités étudiantes sont un terrain de recherche prisé par les chercheurs de tous les pays. Des études menées dans des universités internationales ont analysé les interactions sociales d'étudiants étrangers, ainsi que leurs modes de communication.

Ces études sur la socialisation en langue seconde et sur l'acquisition de la langue seconde par des étudiants ont été nombreuses et la majorité d'entre elles portent sur des campus anglophones aux États-Unis, Australie ou Royaume-Uni (Wand, 2010). Les études menées sur les étudiants à l'étranger sont de façon privilégiée liées aux compétences linguistiques et à la communication, à l'interculturalité et à l'altérité.

En Europe et en France, avec l'adoption des accords de Bologne en 1999, les études sur la mobilité étudiante intereuropéenne et l'acquisition des langues européennes se sont multipliées. Pour les chercheurs européens, les mobilités étudiantes sont surtout le terrain d'un phénomène contemporain iconique : le dispositif d'échange universitaire Erasmus (créé en 1987 mais dont la popularité a éclaté dans les années 2000), programme sur lequel un nombre très important de recherches ont émergé depuis sa création. Le programme de mobilité estudiantine européen Erasmus a notamment fait l'objet de nombreuses thèses. Voici deux exemples de titres de thèses illustrant cet engouement : en 2007[47], *L'expérience de mobilité des étudiants Erasmus : les usages inégalitaires d'un programme d'"échanges" : une comparaison Angleterre/France/Italie,* ou en 2008[48] : *Mobilités transnationales et multi-territorialisations : les jeunes français expatriés au sein de l'Union européenne : approche socio-anthropologique*. L'ouvrage de Valérie Erlich, publié récemment, en 2012, *Les mobilités étudiantes*, se veut une synthèse des travaux existant en sociologie sur les mobilités étudiantes en Europe et se focalise également sur le rôle de ces mobilités dans les relations intra-européennes.

Parallèlement, de nombreuses études abordent les mobilités étudiantes mondiales, dans et hors ce programme européen, et les mobilités étudiantes étrangères vers la France. Les angles d'approche sont variés. Pour prendre de nouveau l'exemple de thèses récentes ou en cours, on trouve des recherches doctorales sur l'enseignement-apprentissage du français langue étrangère (*Les représentations des étudiants chinois de Français Langue Étrangère en situation de mobilité étudiante en France*[49]) ; sur la portée des mobilités estudiantines sur les rapports bilatéraux entre deux pays (*La mobilité des étudiants mexicains vers la France comme facteur de construction des réseaux internationaux sociaux, politiques et économiques entre la France et le Mexique*[50]) ; sur la sociologie des mobilités professionnelles (*Effets de la mobilité étudiante sur la trajectoire professionnelle. L'exemple des trajectoires des employés des grandes entreprises en France et en Allemagne/ Mobilité étudiante et insertion professionnelle*[51]) ; sur la problématique de l'altérité (*La construction du rapport à soi et à l'autre à l'exemple de la mobilité étudiante algérienne en France*[52]).

La langue étant l'outil premier d'interaction entre les individus, ces questions de socialisation et d'identité ne peuvent être abordées séparément des pratiques langagières. L'étude de la socialisation langagière, dans le cadre d'une migration, repose sur la notion que l'acquisition d'une

[47] Magali Ballatore, Université Aix-Marseille I et Università degli studi di Torino.
[48] Françoise Philip, Université de Rennes 2.
[49] Violaine De Langenhagen, Institut national des langues et civilisations orientales, 2011.
[50] Margarida Anglada Moll, Paris 7 Diderot, en cours au moment de l'écriture.
[51] Katharina Leuthner, Paris 5 Descartes, en cours au moment de l'écriture.
[52] Samia Nourine (Khelifa), Université de Besançon, en cours au moment de l'écriture.

langue s'inscrit dans un procédé plus large qui consiste à devenir un individu dans une société (Ochs, 2002 : 106). Les travaux précurseurs d'Elinor Ochs ont d'abord orienté la socialisation langagière vers les enfants et en général la façon dont « les enfants et les novices se socialisent par le langage » et apprennent donc à « utiliser le langage de façon appropriée, efficace et générant du sens » (Ochs, 1996 : 408).

Traditionnellement, la recherche sur la socialisation et l'usage des langues s'est donc intéressée aux jeunes enfants dans les phases d'acquisition puis d'apprentissage de leur langue première. Elle s'est ensuite élargie pour s'intéresser aux enfants et aux adultes dans des contextes bilingues ou plurilingues (la migration étant l'un de ces contextes). Par exemple la socialisation à travers l'acquisition d'une deuxième et troisième langue chez les Inuits dans une communauté multilingue du Québec Arctique[53] ; ou les pratiques langagières de jeunes immigrants cambodgiens et vietnamiens à Melbourne en Australie[54] ; d'autres études se sont intéressées aux difficultés langagières rencontrées par des étudiants étrangers, car « La question identitaire, en situations minoritaires, est intimement liée à celle de la langue » (Forlot, 2010 : en ligne).

L'identité individuelle est également un facteur dans les formes de socialisation. Par exemple, la façon dont un individu se perçoit ou perçoit sa position sociale influence la façon dont il se socialise avec d'autres[55], ou celle dont les individus s'identifient selon « des classifications personnelles et sociales variées », et sont de même catégorisés par les autres, dans une étude[56] qui conclut que les individus partageant des identités semblables ou le sentiment d'appartenir au même groupe social non seulement se rencontrent mais font connaissance et se socialisent plus facilement entre eux que ceux pour qui ce n'est pas le cas. Or l'identification est exacerbée par la communication, ainsi une autre étude[57] démontre que « le succès de la communication augmente lorsque les facteurs d'identification sont plus nombreux que les facteurs de division ».

La théorie de la réduction de l'incertitude (traduction littérale de *Uncertainty reduction theory*[58]) consiste à expliquer que lorsque des étrangers se rencontrent, ils recherchent des informations pour réduire l'incertitude relationnelle. Pour ce faire, la communication se tourne vers la connaissance et la compréhension de l'autre. Cette posture et l'acquisition de connaissance et de compréhension qui en résulte permettent de mieux prédire et comprendre les comportements à venir. Les relations interpersonnelles sont ainsi renforcées par le discours sur soi et le partage d'informations telles que les convictions personnelles ou les valeurs. Les individus cherchent donc à affiner leur connaissance de l'autre afin de pouvoir interpréter son comportement, réduisant ainsi des « incertitudes » qui peuvent être nées entre autre de stéréotypes préexistants.

Une variété de cadres de recherche s'est ainsi développée en sciences du langage autour de l'expérience de l'altérité dans les mobilités internationales, que ce soit dans le domaine de

---

[53] D. Patrick, Language socialization and Second Language Acquisition in a multilingual Artic Quebec community in Bayley, R & Schecter, S. (éd.), *Bilingual Education and Bilingualism: Language Socialization in Bilingual and Multilingual Community*, Multilingual Matters Limited, 2003.

[54] H. Lotherington, "Multiliteracies in Springvale: Negotiating Language, Culture, and Identity in Suburban Melbourne" in Bayley, R & Schecter, S. (éd.), *Bilingual Education and Bilingualism: Language Socialization in Bilingual and Multilingual Community*, Multilingual Matters Limited, 2003.

[55] Ting-Toomey, "Identity Negotiation Theory: Crossing Cultural Boundaries", in William B. (éd.), *Theorizing About intercultural Communication*, Sage Publication, 2005.

[56] J. K. Burgoon, "Nonverbal signals", in M.L. Knapp & G. R. Miller (éds), *Handbook of interpersonal communication*, Thousand Oaks : CA: Sage, 1994.

[57] S. W. Littlejohn, *Theories of Human Communication*, Belmont, CA : Wadsworth. Open Doors, 2003. Et *International Students in the US*, 1996.

[58] C. R. Berger & R. J. Calabrese, "Some Exploration in Initial Interaction and Beyond: Toward a Developmental Theory of Communication", in *Human Communication Research*, n° 1, pages 99-112, 1975.

l'acquisition d'une langue seconde, de la socialisation avec les hôtes du pays d'accueil ou des phénomènes identitaires et d'identification. Et parmi les populations migrantes qui ont permis de développer ces théories, les expatriés n'ont que très rarement été étudiés.

2.2.2. L'expatriation et les expatriés : un objet d'étude relativement peu investi en sciences humaines

Thème moins exploré que les migrations et mobilités étudiantes évoquées ci-dessus, l'expatriation fait l'objet d'études depuis les années 1970 surtout dans les domaines de l'économie, des finances, de la gestion et des ressources humaines. L'investissement scientifique dans ces champs d'études fait contraste avec l'état de la recherche en sciences humaines sur les expatriés. Les expatriés ont été ponctuellement étudiés en géographie, avec notamment les travaux de Béatrice Verquin (2001 & 2002), qui éclairent l'expatriation française du point de vue des sciences humaines et *Les Français établis hors de France*, de Cédric Duchêne-Lacroix (2005), qui offre un portrait très complet du point de vue de la sociologie. Le sujet spécifique de l'expatriation est par ailleurs relativement absent de la sociologie, de l'anthropologie, de la sociolinguistique.

Outre la médecine, qui semble être le domaine scientifique dans lequel l'expatriation a été le plus étudié (un grand nombre d'études cliniques sont référencées, à la fois concernant les maladies et leur traitement, en particulier les maladies tropicales et aussi les troubles psychologiques), les champs scientifiques qui ont le plus publié sur les expatriés sont ceux de l'économie et de la gestion.

Parce qu'elles ont dans un premier temps été majoritairement menées par ces chercheurs en gestion et en ressources humaines, les études faites sur les expatriés dans les domaines des compétences langagières et de la communication ont beaucoup pris pour cible l'efficacité de la communication, en priorité sur le lieu de travail. Les angles d'approche privilégiés au XXe siècle et jusqu'à aujourd'hui ont été :

- les savoir-faire d'écoute, avec la mise en pratique de concepts comme l'écoute dialogique[59], le « *Mindfulness* » (écoute attentive[60]), la « *Negociation of meaning* » (négociation des significations[61]) ;
- la clarification de la communication, avec la minimisation des malentendus[62] et l'expressivité dans le contexte interculturel[63] ;
- la communication non-verbale, avec l'acquisition du langage non-verbal local[64] et l'évitement des interprétations inconscientes[65].

Ce souci d'efficacité au travail, on le retrouve constamment dans les études sur les expatriés, du fait qu'elles portent surtout sur les domaines économiques, les ressources humaines, le fonctionnement de l'entreprise et le recrutement et ses méthodes, à travers des données majoritairement quantitatives. Ainsi du point de vue des ressources humaines, la recherche tend à la classification et

[59] J. Stewart & M. Thomas, "Dialogic listening", in *Bridges not Walls*, McGraw Hill, 1990.
[60] E. Langer, *Mindfulness*, Addison-Wesley, 1989.
[61] E. M. Varonis & S. Gass, "Non-native and native conversations: a model for negotiation of meaning", in *Applied Linguistics*, n° 6, pages 71-90, 1985.
[62] B. Ruben & D. Kealey, "Behavioural assessment of communication competency and the prediction of cross-cultural adaptation", in *International Journal of Intercultural Relations*, n° 3, pages 15-48, 1979.
[63] M. Hammer, "Intercultural Communication Competence", in M. Asante & W. B. Gudykunst (éds), *The Handbook of International and Intercultural Communication*, pages 247-60, Sage, 1989.
[64] F. Hawes & D. Kealey, "An empirical study of Canadian technical assistance: adaptation and effectiveness on overseas assignment", in *International Journal of Intercultural Relations*, n° 4, pages 239-258, 1981.
[65] A. Beck, *Love is never enough*, Harper & Row, 1988.

à l'évaluation du développement des compétences chez les expatriés, à l'efficacité de la formation interculturelle pour une meilleure productivité sur le lieu de travail, avec le souci que le temps d'adaptation à un nouvel environnement, ou la préoccupation de l'adaptation des accompagnants, ne nuisent pas au rendement du salarié.

Le but de nombre d'études[66] est donc de fournir des taxonomies et méthodes clé en main pour la formation continue aux directions de ressources humaines des multinationales. Ces études cherchent à identifier les savoir-faire « gagnants » dans la vie professionnelle (et avec une moindre emphase personnelle) des expatriés : identifier les caractéristiques des expatriations réussies et les reproduire sous la forme d'un cours intensif sont souvent les ambitions annoncées de ces études, qui optent pour une approche quantitative afin de justifier l'application systématique des résultats dans la pratique managériale, avec une visée universaliste et souvent avec des ambitions commerciales. Grâce à ces études, un certain nombre de taxonomies et de guides d'apprentissage ont émergé et sont encore en usage aujourd'hui.

Beaucoup de ces études, dont les titres peuvent porter à penser qu'elles appréhendent les expatriés du point de vue des sciences humaines, sont en réalité tournées vers la gestion des ressources humaines. Une étude des titres et des mots-clés associés à ces deux études récentes le montre :

l'étude française *L'impact du conjoint et de la famille sur l'adaptation des cadres expatriés*[67] n'est pas une étude sociologique mais de gestion. Elle porte sur des questions économiques et managériales : ses mots-clés sont *Expatriation*, *Typologie*, *Gestion du personnel*, *Cadre*. Le résumé dévoile l'ambition de l'étude « d'aboutir à des propositions visant à améliorer les pratiques des entreprises » ;

L'adaptation à l'interaction des expatriés en Inde : l'effet du pays d'origine, une étude franco-canadienne[68], est également une étude de gestion et non de sociologie et débat des « implications théoriques et managériales ».

Enfin, parmi les études sur les Français expatriés en sociologie et sciences du langage, les tendances géographiques de l'expatriation française, vues plus haut, se reflètent, avec surtout des études portant sur l'espace européen et l'Amérique du Nord, en particulier le Canada.

Le tourisme et l'expatriation semblent donc rester les domaines les moins explorés en sciences du langage, dans l'ère des mobilités internationales, alors même que d'une part ce type de mobilité se démocratise et explose quantitativement, et d'autre part ces types de déplacements choisis (par contraste avec des migrations économiques parfois subies) sont perçus comme des facilitateurs ou accélérateurs du développement personnel et de la connaissance de soi, de plus en plus investis socialement et individuellement : comme le montrent naïvement les réseaux sociaux, et de façon plus analytique les travaux de philosophes, psychologues et sociologues, comme Vincent de Gaujelac :

---

[66] Par exemple N. Smida, Les compétences développées par les expatriés français après leur retour : source de performance et de compétitivité organisationnelles – Proposition d'un instrument de mesure, Congrès AGRH, Montréal, septembre 2004, ou S. Arcand, Les cadres expatriés au Mexique : défis et conseils clés, in *Gestion*, n°37, pages 15-22, 2012.

[67] O. Mérignac & R. Alain, «L'impact du conjoint et de la famille sur l'adaptation des cadres expatriés », in *Revue de Gestion des Ressources Humaines*, Vol. 58, 2005.

[68] M-F. Waxin & J-L. Chandon, « L'adaptation à l'interaction des expatriés en Inde : l'effet du pays d'origine », in *Gestion*, Vol. 27, p. 56-64, 2002.

> « Les sociétés hypermodernes exacerbent la nécessité de s'affirmer comme individu autonome pour se conformer à l'idéologie de la réalisation de soi-même. » (2009 : préface).

C'est pourquoi je considère ces tendances comme une injonction sociale contemporaine. J'y reviendrai plus particulièrement dans le chapitre 6 à la lumière des analyses présentées. En conclusion de ce premier chapitre, et en considérant l'état et les limites de la recherche sur les expatriés que cette dernière partie a fait ressortir, je vais déterminer ce en quoi l'expatriation constitue un terrain de recherche pour moi et dans le contexte de cette thèse.

2.2.3. Comment considérer le ou les expatriés en tant qu'objet de recherche, et dans le champ plus large des migrations humaines ?

Ce travail de recherche prend comme sujet un ou plusieurs groupes humains (celui des personnes en situation de mobilité, celui des expatriés, celui des voyageurs). Or il ne s'agit pas de groupes rassemblant leurs membres autour d'une identité commune différenciée. Si l'ambition du chercheur est de définir l'identité du groupe, il existe, comme Charles Gaucher (2009 : 7) l'a observé au sujet de l'altérité des Sourds, un « risque de recomposition identitaire produite par le chercheur. ».

Il est tentant d'ériger la situation d'expatrié en une communauté, d'autant plus lorsque les individus expatriés sont vus dans cette recherche à travers le prisme d'une expérience commune, celle de l'altérité. « L'aisthesis, l'émotion partagée, repose sur une expérience commune : celle de l'affrontement à l'espace, à l'altérité, à l'inhabituel. » (Amirou, 1995/2012 : 274). Il y a donc groupe, dans le sens où il y a partage d'une expérience à la fois individuelle et commune, qui est regroupante.

Du fait du nombre limité d'études ayant pour objet les expatriés, il est difficile de déterminer si ce statut confère une appartenance commune et donc si les expatriés devraient être étudiés comme une communauté. Les expatriés peuvent être, comme je l'évoquais en citant un participant plus haut (2.1.2), un groupe cible commercialement parlant, mais cela ne constitue pas un caractère de communauté.

Le sentiment d'appartenance à une communauté semble s'exprimer, je le mettrai en avant dans l'analyse, de façon idiosyncratique dans le corpus. Comme vu plus haut à travers des citations de trois blogueurs du corpus (en 2.1), l'expression de ce sentiment s'observe dans le discours de certains participants, en une extériorisation par rapport à un groupe représenté comme « les expatriés ». On trouve, dans le corpus, des participants qui expriment des formes de rejet ou une volonté de détachement par rapport à une communauté perçue des « expatriés », comme par exemple les participants Richard et Lise, cités en 2.1. Mais à travers la narration d'autres participants, différents degrés de participation à ce qui est perçu comme un groupe émergent, notamment parmi les blogueurs, dont les écrits s'orientent plus ou moins, ou pas du tout, vers cette population expatriée ou candidate à l'expatriation. La question du public-cible des blogs ici peut éclairer cette interrogation sur la perception de l'expatriation comme une communauté ou non, plus ou moins englobante (englobant le tourisme par exemple, que certains blogs visent à faciliter).

La participante et blogueuse dont le pseudonyme est Alice évoque par exemple les expatriés dans son blog, qui tend à s'adresser à de futurs expatriés en Malaisie, en utilisant la troisième personne « les expatriés », « ils », ou « on ». Mais elle s'inclut cependant sous cette dénomination, même si elle ne fait pas le choix d'utiliser le pronom « nous » : elle dit vivre dans « des *quartiers d'expatriés* », dont elle ne précise pas la nature mais « *auxquels on pourrait se cantonner* » selon elle, et donc auxquels d'autres expatriés, sans doute, se cantonnent : des expatriés différents d'elle et de son conjoint et de tout expatrié qui, comme elle, ne s'y cantonne pas. On retrouve de nouveau cette

valorisation de l'ouverture, ici sortir de son quartier de résidence, vu par contraste comme le lieu d'un renfermement sur elle-même d'une certaine population et la condamnation de cette fermeture supposée opérée par « les » expatriés.

Alice se distingue cependant sur ce sujet à la fois de Richard, qui réfute, mais sans jugement de valeur, son appartenance à la catégorie d'expatrié, ou de Lise, qui admettant faire partie de cette catégorie, en rejette violemment une certaine perception et se définit comme radicalement différente de ce qu'elle suppose caractériser cette population.

Là où Richard et Lise n'utilisent que rarement (Lise) ou jamais (Richard) le terme d'expatrié en se référant à eux-mêmes, Alice peut écrire à propos d'une expérience personnelle : « *Je finis surtout par croire qu'être expatrié(e) peut parfois signifier hériter de maladies dont on ne connaissait même pas le nom !* ». Alice généralise, comme le montre la forme neutralisée « expatrié(e) », les modes infinitif et le pronom « on », mais ne laisse aucun doute sur son inclusion dans ce groupe, puisqu'elle relate comment elle a, elle-même, « hérité » de l'une de ces maladies inconnues dont elle parle avec humour.

Ces trois exemples montrent déjà que la participation au groupe « expatrié » est contrastée dans le corpus. Différents degrés peuvent être observés dans le corpus, je les développerai plus avant lorsque l'analyse discursive m'amènera à observer les positions énonciatives dans les textes du corpus. C'est l'analyse discursive qui va montrer s'il est pertinent ou non de considérer ce groupe dit « expatriés » comme une communauté.

Les expatriés, s'ils constituent une communauté, constituent une communauté qui doit en tout cas s'envisager dans le cadre d'une déterritorialisation d'un groupe culturel, groupe construit par le discours dans un cadre mobile. Marie Cuillerai et Marc Abélès l'analysent ainsi au sujet de l'œuvre d'Arjun Appadurai : « Appadurai évoque la multiplication de "sphères publiques d'exilés", caractérisées par des modes d'appropriation collective des récits et images médiatiques. Son intérêt pour ces diasporas s'inscrit dans le prolongement des recherches précitées sur les cultures subalternes. » (Cuillerai & Abélès, 2002 : en ligne).

Le champ de recherche pluridisciplinaire que constituent les migrations humaines, dans lequel s'inscrit cette recherche, est un univers de pensée sur lequel ma réflexion s'appuie, dont je choisis de retenir, dans l'objectif de résoudre les problématiques soulevées dans cette thèse, les points suivants :

- les mobilités humaines génèrent de nombreux phénomènes linguistiques et socio-langagiers observables. Je focalise mon approche de ces phénomènes, dans l'expatriation, sur les réalisations du discours sur soi, sur l'autre et sur l'altérité.

  Cette focalisation me permet d'interroger la construction des identités dans le discours sur l'expérience de l'altérité en situation de mobilité, d'un point de vue interdiscursif et à l'articulation entre discours/expérience/représentations individuels et collectifs ;

- l'expatriation parmis les migrations humaines est un object économique et de gestion avant d'être un objet social. Les migrations humaines relèvent de processus économiques, tantôt vus comme aliénant ou libérateur, selon les écoles de pensées, mais aussi selon les idéologies dans le monde politique et économique.

Cette contextualisation me permet d'interpréter mon analyse interdiscursive des discours sur l'altérité en situation de mobilité de façon critique et avec une mise en question des idéologies président à certains de ces discours.

Conclusion du chapitre 1

Dans ce chapitre j'ai présenté le contexte de ce corpus, de son analyse et de ma réflexion de recherche. Le contexte de cette recherche se caractérise par une dualité entre anciennement colonisé (la Malaisie, terre d'accueil bouleversée en reconstruction identitaire) et anciennement colonisateur (le Français mobile, méconnu et héritier involontaire d'une Europe conquérante). Ce contexte est postcolonial : du point de vue de l'histoire, des idées, des identités. ***Je me positionne dans le champ des études postcoloniales*** et ce champ se caractérise par l'observation d'espaces déconstruits historiquement par la colonisation et ses idéologies, de représentations conditionnées de part et d'autre par les problématiques postcoloniales du territoire, de la société et des identités.

La Malaisie, dont le discours public est tendu vers une unité nationale illusoire et instrumentalisée, voit en réalité son action gouvernementale et sociétale se réapproprier les schémas racialistes hérités de l'empire colonial britannique, qui a orchestré son éclatement territorial et culturel, et reproduire cette idéologie coloniale à travers son discours et ses politiques publics.

Elle forme ainsi une terre d'accueil à l'identité aussi débattue par ses habitants que difficilement identifiable par ses résidents étrangers au contact d'une ou plusieurs communautés plutôt que d'une nation. Elle est aussi une terre d'accueil forcée, de par l'héritage de la tradition coloniale sur son économie, à la fois à accueillir une main-d'œuvre étrangère en masse et de façon précoce dans son développement économique, et à se reposer encore, pour son développement économique, scientifique et industriel, sur une expertise expatriée occidentale qui ne fait pas l'unanimité. En effet dans un contexte où l'unité nationale semble un but de moins en moins atteignable, l'immigration économique régionale de masse se fait dans la tension. Et dans un contexte où le débat identitaire sur la Nation a pour cœur la question de l'héritage des idées et des sciences occidentales, l'expatriation va de soi pour certains et pose question pour d'autres.

La France du discours capitaliste, tendu vers l'efficacité salariale, laisse peu de place à l'existence de l'expatrié comme sujet sociologique, littéraire et intellectuel. Or chaque émigrant vers un territoire anciennement colonisé porte dans son esprit, ses perceptions et son discours, un certain substrat – mais peut-être aussi les anticorps ? – de l'idéologie conquérante, dominante et pluriséculaire, de l'Europe.

Je vais dans le chapitre 2 exposer les distorsions historiques des relations entre ces deux territoires, en faisant état des perceptions, représentations et discours occidentaux sur l'Orient de l'Antiquité à l'ère contemporaine ; une ère contemporaine qui, comme je vais essayer de le montrer, remet elle aussi en question les territoires, les identités et l'expérience de l'altérité.

Chapitre 2 – Notions : mobilités, altérités, identités, quels discours ?

Ce chapitre va permettre d'aborder les notions utiles à la recherche, en commençant par les cadres *a priori* de la sensibilité occidentale, l'espace, d'abord, ensuite le temps des mobilités dans l'Histoire occidentale, puis d'envisager leurs corollaires, nés du parcours et des rencontres : la mise en récit, littéraires ou pas, l'altérité et l'identité. L'espace comme le temps suscitent des perceptions, des représentations, des discours.

1. Espaces, mobilités et destinations : représentations et discours

> « L'homme place ses dieux sur les montagnes, au ciel ou au-delà des mers et trace des frontières où commencent des terres étranges ou étrangères. Ces terres, il les admire, les méprise, les convoite ou les craint. » (Jean-Didier Urbain, 1991 [2002 : 147])

L'idée est reçue, depuis l'Antiquité gréco-romaine, que le voyage est formateur. C'est un poncif (mais pas forcément pour toutes les catégories sociales), et c'est un *leitmotiv* dans la littérature de voyage moderne (voir J. M. J. Le Clézio, Albert Camus), que les voyages font et défont les individus, selon la formule de Nicolas Bouvier dans son *Usage du monde*[69] : « On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait. ».

Avant que le voyage n'exerce son action révélatrice ou formatrice sur le voyageur, les individus qui traversent, habitent ou même imaginent les territoires familiers et lointains, forment en eux ces territoires par des jeux de perceptions, de reconfigurations et d'appropriations des espaces. Les territoires lointains et en particulier ceux qui ont été l'objet du désir colonial sont en cela les lieux d'une hyper discursivité qui configure des perceptions et, au-delà, agit sur le territoire lui-même.

1.1. Perceptions des espaces : représentations, imaginaire, mythes

> « l'espace, c'est-à-dire les relations » (Bourdieu, 1987 : 150)

Les perceptions des espaces forment une sémantique riche. Elle a été d'abord dessinée par les théories de Jean Piaget sur la construction de l'espace, reposant sur le développement de **représentations** : l'évolution consiste, lors du développement de l'enfant, à décentrer sa perception de l'espace et à prendre conscience que l'espace existe selon d'autres points de vue. Ce processus inconscient d'organisation de l'espace, le voyage peut nous en faire prendre conscience, en nous mettant en difficulté dans un territoire étranger.

[69] Bouvier, N., 1963, L'usage du Monde, Paris : Payot, 364 p, page 12.

Jean Piaget expose également que l'action des individus sur leur espace construit cet espace. L'espace est construit selon cet auteur non seulement par l'action des individus sur leur espace, mais également par la perception que les individus ont de leur rapport à l'espace et dans la mesure où cette perception est « active », pas seulement réceptive : elle influence l'action qui construit à son tour l'espace.

Ces représentations mentales et individuelles théorisées en psychologie par Jean Piaget président donc à l'appréhension des espaces nouveaux et lointains. Rachel Bouvet et Myriam Marcil-Bergeron (2013 : 12), l'appliquent ainsi à l'analyse littéraire :

> « Si les membres d'une même société partagent des connaissances géographiques de base, acquises grâce au système scolaire ou grâce aux traditions familiales, le rapport à l'espace évolue en fonction des pérégrinations à travers un quartier ou à travers le monde. Chacun a une perception de l'espace colorée par ses propres expériences, une préfiguration mentale qui précède le geste même d'écrire ou de lire un récit. Ce qui revient à dire que la dimension phénoménologique propre à l'espace vécu est aussi importante que la dimension sociale et culturelle quand on s'interroge sur la lecture du récit de voyage. ».

Cette idée que l'espace est construit par les représentations se conçoit donc comme phénoménologique, mais aussi comme une exotopie, comme le propose ce spécialiste de l'altérité dans les littératures francophones québécoise et caribéenne, Józef Kwaterko (2008 : en ligne) : « l'ici ne se laisse appréhender que par l'ailleurs, par un regard extérieur à un lieu déjà connu et habité. ».

Ainsi l'histoire européenne, en particulier celle de l'empire colonial mais aussi celle des explorateurs, des découvertes et même avant cela de la fascination dès l'antiquité pour l'Orient, a véhiculé des représentations de certains espaces. Par exemple, des espaces ont été sacralisés, comme le théorise Rachid Amirou (1995), car ils ont été non seulement dans certains cas des destinations de pèlerinage religieux, mais aussi de pèlerinage social ou spirituel, lieux de renaissance symbolique, de découverte de soi, ou encore d'idéalisation de l'altérité. L'Extrême-Orient, donc la Malaisie, ayant été l'objet de fantasmes (cf. premier chapitre, 1.1), qui ne peut qu'exacerber l'altérité, sous l'effet de la longue distance – toujours avec cette idée récurrente mais paradoxale que l'intrus, voyageur étranger, peut « salir » le lieu sacralisé. Autrement dit, il y a de l'intime dans la perception du lointain.

Une symbolisation des lieux se produit. Par exemple Bornéo en Malaisie peut symboliser la forêt tropicale impénétrable, avec ses habitants tribaux, et devenir ainsi l'archétype d'un environnement, d'un mode de vie, d'une culture qui lui sont associés. Des lieux peuvent aussi être symbolisés en dehors de contextes sociaux et historiques, en particulier les éléments naturels. Par exemple les montagnes, représentées comme le lieu de contact entre ciel et terre, donc un lieu d'élévation spirituelle (symbolisme des hauteurs) ; elles sont associées également à l'extrême difficulté d'en atteindre les sommets, donc seuls les élus y parviennent, dans le dépassement de soi. Les éléments naturels sont généralement associés à l'opposition entre vertus de la nature et dangers de la civilisation. La mondialisation économique ajoute à ces représentations un imaginaire mercantile des espaces par la promotion publicitaire de certains espaces bien ciblés, par exemple, le « *city branding* », la création de l'image de marque d'une ville.

Ainsi de ces multiples perceptions et représentations de l'espace, naturel ou habité, nait un **imaginaire de l'espace**. L'imaginaire peut être conçu comme faisant le lien entre la perception phénoménologique de l'espace telle que Jean Piaget la théorise et la poétique qui l'exprime : Pour Gaston Bachelard (1957 [1961 : 10-11]), « l'image est avant la pensée, […] une phénoménologie de l'esprit, une phénoménologie de l'âme. ». Cet imaginaire existe sans doute d'abord en dehors de la

mobilité : dans sa *Poétique de l'espace*, Gaston Bachelard explore la perception et l'expression de l'espace de l'intérieur vers l'extérieur, élaborant une poétique de l'espace dépourvue de l'expérience du voyage lointain et même dont l'essentiel se concentre sur la maison et son environnement immédiat. L'immobilité rend pour cet auteur l'espace imaginé immense : « dès que nous sommes immobiles, nous sommes ailleurs ; nous rêvons dans un monde immense. L'immensité est le mouvement de l'homme immobile. » (1961 : 210).

L'imaginaire d'une manière générale, pas seulement celui de l'espace, joue à plusieurs niveaux. Marc Augé (*La guerre des rêves. Exercices d'ethno-fiction*, 1997) en propose trois : l'imaginaire individuel, qui relève selon lui du rêve, l'imaginaire collectif, qui s'exprime à travers les récits et les mythes et enfin le domaine de l'œuvre de fiction. C'est un point de vue, il montre la capacité d'attraction de l'imaginaire, quelqu'en soient les formes de son expression, figurative ou non, orale ou écrite.

La littérature du voyage contribue à baliser, à consacrer les espaces : ils sont lus, puis écrits, puis sans cesse relus à la lumière des écrits passés, comme le font les romantiques partant sur les traces (littéraires) des Antiques, ou des écrivains modernes et contemporains partant sur les traces d'Arthur Rimbaud, de François-René de Chateaubriand ou plus tard de Nicolas Bouvier, de celui ou ceux que chaque voyageur considère comme une autorité. Ce sont les récits de grands voyageurs (explorateurs, romantiques), d'esthètes (artistes tels que Paul Gauguin ou photographes, qui ont « inventé » la nature), d'ethnologues et en particulier d'ethnologues et d'écrivains qui idéalisent la vie simple au contact de la nature, et même les écritures sacrées.

Il faut aussi dire quelques mots des espaces en lien avec les écritures sacrées, ou plus largement d'autorité : les connotations et les symboles accumulées au fil du temps, attribuées par le clergé (lieux saints, pèlerinages), les élites (lieux de prestige, modes), le corps médical (lieux de cure), le marketing touristique, amènent à baliser l'espace. Ils agissent concrètement sur leur structuration, leur valeur attribuée, en lien avec les sociétés, cela, en créant des flux de mobilité qui génèrent des infrastructures, des économies donc des modes de vie, des langues et des contacts.

Les représentations des modes de vie liées à tel ou tel espace – et en particulier à certains climats – s'y ajoutent. Ainsi Rachid Amirou (1995 [2012 : 98]) observe que « tout se passe comme si, par la magie du climat et de l'esprit des lieux, [le voyageur] s'accaparait les caractéristiques réelles ou imaginées des autochtones ; il devient nonchalant sous les tropiques, actif à la montagne, mélomane à Vienne et quelque peu romantique à Paris. ». De ce point de vue, le climat tropical est particulièrement chargé en connotations sur son mode de vie associé, comme le mot « nonchalant » dans la citation précédente et le titre du livre malaisien *The Myth of the Lazy Native* (le mythe de l'indigène paresseux), vu dans le premier chapitre, l'illustrent. Le terme utilisé par Syed Hussein Alatas (1977) de **mythe** est particulièrement pertinent : il s'agit bien d'une croyance collective. Il faudrait ajouter que cette croyance collective émane de l'Europe et concerne un territoire étranger et dans le cas des tropiques, un territoire colonisé, et surtout que ce mythe du lieu devient un objet pour ses habitants également, comme le montre le Malaisien Syed Hussein Alatas en le questionnant au cœur de sa réflexion sur la Malaisie postcoloniale.

Les habitants des tropiques peuvent en effet intégrer, rejeter, ou déconstruire cette représentation élaborée par les Européens, s'ils en sont conscients et s'ils le veulent. Un exemple en est l'adoption par les Maoris du grand récit des origines et de l'identité maorie, *Les Immémoriaux* (1907) de Victor Segalen. C'est un exemple de l'esprit colonisé, aboutissant à une reproduction par les autochtones des tendances réificatrices caractéristiques de l'ère coloniale : « Au bout de cette logique, il n'y a pour ces populations [habitants des archipels enclavés] qu'un seul destin : voir leur culture transformée en marchandises… […] et leurs îles devenir réserves culturelles, musée de plein air, conservatoire d'une Polynésie totale et réifiée. » (Amirou, 1995 [2012 : 153]). Ce phénomène de

l'esprit colonisé est au cœur, je l'évoquais dans le premier chapitre, du débat postcolonial, notamment parmi les Malaisiens.

Les voyages et les discours sur l'expérience de l'altérité qui en naissent ont développé l'idée (désormais idée reçue), née d'une certaine vision élitiste et duelle opposant les bons voyageurs aux béotiens consommateurs indignes du voyage, que l'espace inconnu s'appréhende en couches successives. Le bon voyageur a la responsabilité de dépasser la consommation, pour aller de l'artificiel (ce qui est transporté de sa civilisation occidentale, l'hôtel international par exemple) au superficiel (la visite obligée et populaire) au profond, au cœur, à l'inexploré supposé, aux sentiers moins battus qui donnent accès à l'autre, clé ultime d'un cœur imaginé de l'ailleurs, perçu comme une authenticité qui serait de prime abord cachée.

Cette dichotomie entre bon voyageur et mauvais voyageur ou touriste, forme ce que Jean-Didier Urbain (1991 [2002 : 35]) nomme une **mythologie** :

> « Cette différence [entre touriste et voyageur] est la clé de voûte d'une mythologie moderne du voyage »

Ainsi une tension dialogique se crée dans l'appréhension des espaces lointains, entre ici et ailleurs, dedans et dehors, illusion et vérité, superficialité et profondeur et même, j'y reviendrai, présent et passé. Et ainsi se « [spatialisent] les questions qui nous taraudent l'esprit : le réel est-il au bout d'un voyage hors de soi, dans l'immensité du monde, quelque part derrière l'horizon lointain, sur une terre de la simplicité et de l'original, ou à l'intérieur de nous-même ? » (Amirou, 1995 [2012 : 116]).

Je développerai dans la troisième partie de ce chapitre, en parlant plus avant de l'exotisation et des différents processus de représentation de l'ailleurs, cette représentation du réel spatial (et en particulier du territoire de l'ailleurs). Cette représentation tend à construire le réel comme une illusion exotique, un espace fantasmé que le voyageur est contrarié de voir « gâché par des intrusions, jugées malencontreuses et complétement saugrenues, de la réalité sociologique. » (Amirou, *ibid*.). Par « réalité sociologique », l'auteur entend tout ce qui contredit l'image exotique de simplicité originelle, de bonheur dans le dénuement, attachée en particulier aux territoires tropicaux. Cette volonté de retrouver cette image, que l'on trouve dans la littérature et dans l'imaginaire collectif, peut même amener, comme l'observe Jean Viard (1981 : 49), une distorsion du regard du voyageur « par une sorte de transformation alchimique, par laquelle l'ignorance devient une simplicité charmante, la superstition devient un rituel coloré, le travail harassant et les techniques primitives de culture deviennent de l'attachement à la terre. Même la pauvreté est vue comme une absence bénie de lucre immonde, et non comme la présence de souffrance. ».

Il se crée une tension, entre ces représentations *a priori* de l'espace (véhiculées notamment par les récits de voyages), et l'expérience réelle, vécue, de l'espace, puis ses représentations *a posteriori* (récits de voyage produits suite aux lectures et aux voyages). Les lieux dans tous leurs états sont en effet au cœur des récits sur la mobilité.

Je vais explorer ces représentations de façon plus détaillée au fil de ce chapitre, car elles constituent une notion centrale dans la dynamique de la construction de l'identité au contact de l'altérité, au cœur de cette recherche. Cette dynamique va baliser la voie de l'analyse des données.

1.2. Relocalisation et habitation des espaces

Gilles Deleuze et Félix Guattari, dans leur chapitre sur ce qu'ils ont nommé la « Géophilosophie »[70] évoquent une spatialisation contemporaine de la pensée. Cette spatialisation serait liée à la fois au contexte de la mondialisation dans lequel les fluidités sont devenues les clés de la lecture du monde, ainsi qu'à la rupture phénoménologique menée par les chercheurs en Lettres et Sciences Humaines, qui privilégient l'approche (notamment qualitative) de l'humain par des histoires plurielles et individuelles plutôt qu'une histoire unique et linéaire.

Cette pensée et ces théorisations sur les espaces sont à même d'éclairer certains phénomènes de la mobilité dans le contexte de cette recherche. Je prendrai en exemple la théorisation des espaces urbains par Julia Bonaccorsi du point de vue des sciences de l'information et de la communication :

L'espace de contact avec l'ailleurs pour l'expatrié est particulier et cosmopolite. Comme l'indique Béatrice Verquin (2001 : en ligne), cet espace est urbain : « la grande majorité de la population française à l'étranger réside dans des capitales administratives ou économiques, ou dans des métropoles. ». Cela se confirme sur le terrain de cette recherche : 85% des expatriés français en Malaisie vivent « à Kuala Lumpur et dans les environs immédiats », selon l'Ambassade de France (2013).

Or la relation à la ville présente des spécificités. C'est un territoire *a priori* destiné à l'habitation (par opposition à des territoires naturels symbolisant la contemplation, le recueillement, le dépassement de soi par exemple). « L'individu, selon des dynamiques de mobilité géographique, "habite" la ville où il vit, s'y engage physiquement et affectivement pour un temps plus ou moins long. » (Bonaccorsi, 2008 : en ligne) Et cette habitation procède par un dialogisme entre soi et le lieu d'accueil : « Habiter suppose un va-et-vient constant entre une expérience intime, intérieure (soi et la ville, soi est la ville) et une analyse plus distanciée (la ville autour de soi, extérieure). » (*ibid*.).

Espace de dualité entre soi et le lieu, le territoire d'accueil est également un espace de tension et donc potentiellement d'hostilité, d'exclusion, d'agressivité ou de haine entre les groupes sociaux, mais il est avant tout un support de l'identité pour chaque individu : « Le territoire, c'est d'abord la distance critique entre deux êtres de même espèce : marquer ses distances. Ce qui est mien, c'est d'abord une distance, je ne possède que des distances » (Deleuze & Guattari, 1980 : 386).

L'enjeu de cette dualité est celui décrit par G. W. F. Hegel (*Phénoménologie de l'esprit*, 1944) à travers le concept d'universel-singulier, que Louis Porcher (*Le français langue étrangère : émergence et enseignement d'une discipline*, 1995) applique à la pratique interculturelle : la pénétration d'un autre espace, autre territoire et autre culture, consiste à être capable de se décentrer sans quitter son propre centre.

Dans le corpus de cette thèse, les indices discursifs du temps et du lieu sont nombreux et variés pour l'observation : temps verbaux, adverbes, conjonctions, prépositions circonstants… La thématisation est tendue vers l' « être où » et le « venir d'où », la localisation, la relocalisation, l'évolution dans le temps (notamment l'adaptation au lieu d'accueil), l'arrivée, le départ, le séjour, la compréhension, l'appropriation de l'espace, la définition, l'hostilité ou la séduction de la terre d'accueil. Une certaine dualité relocalisée, mettant en scène un « ici » et une « France » redéfinis comme un ailleurs familier (originel et de référence) remplace le tandem discursif plus classique de l'ici et ailleurs ou encore du local versus le global.

[70] In Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie*, les Éditions de Minuit, Paris, 1991.

1.3. Mobilité moderne et fluidité

> « Il n'y a pas de modernité sans expérience de la mobilité. » (Martuccelli, 2013 : transcription personnelle)

1.3.1. La postmodernité est une inflexion contemporaine de la modernité, marquée par la mobilité

Dans sa conception moderne, l'altérité trouve sa réalisation dans la mobilité elle-même. Danilo Martuccelli (2013 : transcription personnelle) y voit « une articulation des deux grands imaginaires de la mobilité […] d'un imaginaire de la destination à un imaginaire du mouvement, d'un imaginaire dans lequel le rapport au monde était central à un **imaginaire de la mobilité** dans lequel le rapport existentiel, le rapport à soi [est central]. » Dans cet imaginaire de la mobilité,

> ***« l'ailleurs ce n'est pas le lieu que l'on va découvrir, c'est l'expérience du lieu que l'on va découvrir ».***

Alors qu'Ulysse, après 20 ans de voyage, revient en étant « le même homme » comme si le voyage n'avait pas été « une expérience », potentiellement « bouleversante », dans le monde moderne, celui qui revient n'est plus le même que celui qui est parti.

La modernité, pour Danilo Martuccelli (*ibid*.) « définit une période historique pour certains, un mouvement artistique, encore plus des idées, pour une partie des sociologues en tout cas ça définit une expérience sociale. ».

Cette expérience consiste d'abord en un voyage, imposé par la modernité de l'environnement, caractérisée par son changement rapide, « un monde dans lequel on n'arrête pas de changer parce que le monde n'arrête pas de se transformer ». Ainsi la modernité fait que « le voyage n'est plus un monopole des individus mais une expérience structurelle », expérience effectuée par la vitesse du changement moderne : « chez soi est un départ permanent, un changement sans arrêt ». Danilo Martuccelli (Barrère & Martuccelli, 2005 : en ligne) parle d'une « prolifération de l'expérience du départ passif », l'expérience mouvante d'un changement autour de soi.

Puis, la modernité consiste souvent aussi en un départ véritable, choisi, non pas tant vers une destination que pour la mobilité en soi, pour trouver un ailleurs qui est « un ailleurs existentiel », qui « nous arrache à la routine ». Danilo Martuccelli (2013 : transcription personnelle) considère que pour l'Européen, ce mouvement est « l'expérience la plus marquante de la liberté pour chacun d'entre nous » et que « en partant on démontre, aux autres, à soi, qu'on est un homme, une femme, libre ». La mobilité est marquée absolument par la quête existentielle pour cet auteur : il la considère comme « le mouvement qui apaise nos anxiétés existentielles », puisque « nous ne sommes véritablement nous-même que lorsque nous sommes nulle part ».

Cette perception explique selon cet auteur l'émergence d'un droit perçu à la mobilité, à la circulation, qui a pris sa place dans l'imaginaire politique européen moderne (notamment selon cet auteur prenant la place de l'imaginaire de la guerre, par lequel l'imaginaire politique européen serait de moins en moins marqué). De ce point de vue, la période contemporaine dans son rapport avec la période précédente peut être vue comme une « accélération de la modernité » plutôt qu'une « véritable et nouvelle rupture ». (Barrère & Martuccelli, 2005 : en ligne). Je fais mienne l'idée de Danilo Martuccelli (*ibid*.), que

> « si la période actuelle de modernisation contraint effectivement les individus à une nouvelle maîtrise des espaces-temps, il paraît abusif de laisser entendre une rupture spatio-temporelle si spécifique et profonde aux dernières décennies justifiant l'idée d'un changement d'"époque". Il y a là une lecture excessive quant à la nouveauté des éléments présents et souvent un regard injustifié vis-à-vis du passé. Au mieux, s'agit-il d'une inflexion au sein de la grande rupture produite entre la fin du XIXe et le début du XXe siècle, sous le signe de laquelle, malgré les changements récents, nous vivons toujours. ».

Cette période est marquée par le tournant du siècle, comme le décrit Homi K. Bhabha (1994 [2004 : 2]) : « dans la *fin de siècle* [en français dans le texte] nous nous trouvons dans une période de transition où le temps et l'espace s'entrecroisent pour former des figures complexes de l'altérité et de l'identité, du présent et du passé, de l'intériorité et de l'extériorité, de l'inclusion et de l'exclusion. ». Et même si cet auteur met en cause « le manque de franchise du préfixe controversé – post : postmodernisme, postcolonialisme, post-féminisme… », j'utilise le terme de postmoderne parce que je me réfère à certaines théories postmodernes, comme la théorie de la fluidité telle que développée par Zygmunt Bauman (ci-dessous en 1.3.2) et pour refléter cette perception exprimée par Danilo Martuccelli de l'ère contemporaine comme une inflexion spécifique mais sans rupture fondamentale de l'ère moderne.

Ainsi, Danilo Martuccelli trace, de l'imaginaire de la mobilité, (Barrère & Martuccelli, 2005 : en ligne) un schéma dans lequel les grandes figures de la mobilité moderne trouvent une inflexion contemporaine, due surtout à la démocratisation de la mobilité :

- la destination

Dans l'imaginaire moderne, la mobilité est marquée par un objectif, une destination, ou encore la marche du progrès et de l'histoire, plus ou moins abstrait : « les personnages de Jules Verne, dont la mobilité dans l'espace est toujours mise au service d'un progrès scientifique, […] les tribulations de Jean Valjean, autant que celles d'Étienne Lantier, sont inséparables de l'idée de la marche vers une vie meilleure, une autre société. Plus contemporain, l'imaginaire romanesque de Malraux est dominé par les soubresauts de l'histoire, qui dictent au roman ses lieux et les trajectoires de ses héros. » Dans cette littérature, « les tribulations du voyage ne sont que les signes qui annoncent la valeur et la justesse de l'objectif poursuivi. ».

Dans l'imaginaire contemporain, la mobilité est en elle-même l'objectif premier. Plus que le fait d'une réduction des distances, ce glissement est le fait d'un éclatement du concept de progrès : « nous prenons conscience d'une série non intelligible de "mutations" et de "crises" qui ne s'insèrent plus dans un avenir "déterminé", […] avons cessé de croire à une fusion entre une théorie de l'histoire et une théorie de l'action articulées autour du projet prométhéen de faire l'histoire ». Ainsi « l'univers romanesque contemporain […] est peuplé de formes multiples de circulation et de déplacements, il se caractérise, en revanche, par une certaine inattention à des destinations, qui paraissent à bien des égards interchangeables, et souvent peu importantes en elles-mêmes dans l'économie générale des intrigues. » ;

- l'idéalisation de l'ailleurs

« L'idée est aussi vieille qu'une des dates possibles de la naissance des temps modernes : la découverte de l'Amérique. La richesse, l'espoir, la liberté et le Paradis – l'**Eldorado** – sont quelque part. Il existe des terres "vierges" – en fait peuplées par des habitants bannis de l'histoire – qui permettent une autre vie ». Et cette idéalisation résiste à l'expérience, par volonté et notamment par volonté littéraire : « Quand bien même les Tropiques sont tristes, quand bien même la voix et les

mythes des peuples lointains sont recouverts, semble-t-il à jamais, par l'ici occidental envahissant. Il reste alors, comme dans les livres de J. M. G. Le Clézio, à garder présent en mémoire, en écriture, cet imaginaire de la découverte, de l'exotisme vivant ».

Danilo Martuccelli parle de la fin de l'altérité et de la fin de l'exotisme dans l'imaginaire contemporain. Je vais être amenée à discuter ce point, parce que le corpus qui est mon objet ici, et des exemples littéraires cités dans ce chapitre, témoignent de la perduration de l'altérité et de l'exotisme (les deux étant articulés de manières singulières, on le verra). Il existe de plus un certain discours sur la disparition de l'altérité et l'exotisme vue comme un risque (Claude Lévi-Strauss, 1955, Victor Segalen*, Les Immémoriaux,* 1907) est à discuter ;

- l'aventure

Dans l'imaginaire moderne, la mobilité est vue comme une rupture de la routine, « qu'il s'agisse de la capacité à vivre des épisodes historiques comme des éléments décisifs d'une trajectoire individuelle, ou du choix de l'aventure comme mode de vie comme dans les romans de Saint-Exupéry, les personnages romanesques risquent leur vie, leur destin, dans des épisodes circonscrits, qui de toute façon les transforment. Le voyage est aventure, esthétique autant que spatiale, pour un écrivain comme Blaise Cendrars, mais la ville moderne aussi est aventure, comme l'avait déjà écrit Baudelaire, et comme le montreront si bien les surréalistes, et en premier lieu, le personnage de Nadja, d'André Breton, cette passante anonyme qui confronte l'écrivain à la fois à l'amour et à la folie. »

Dans l'imaginaire contemporain, Danilo Martuccelli suggère la fuite plutôt que l'aventure : « les individus décrits dans bien des romans contemporains sont aux prises avec un sentiment inédit d'oppression existentielle : la vie sociale, en dépit de son changement constant et du caractère de plus en plus éphémère des événements, apparaît comme un domaine étrangement enfermant. La fuite désigne des mobilités diverses au sein d'un monde soumis à une mobilité généralisée. » ;

- la modernité

Dans l'imaginaire moderne, l'individu affirme son appartenance au monde moderne en faisant le choix de la mobilité : « Pour le roman français du XIXe siècle, l'arrachement est bien souvent celui du provincial, qui, en "montant" à la capitale, construit sa vie et son itinéraire social. La mobilité spatiale et la mobilité sociale vont alors de pair, comme pour Julien Sorel, Frédéric Moreau ou Lucien de Rubempré. Le moment inaugural de bien des romans est alors la décision, prise par le personnage principal, de se mettre en mouvement, parfois contre lui-même. Le départ est une emprise active de l'individu sur le monde. ».

Dans l'imaginaire contemporain, à ce départ actif de l'individu exprimant sa modernité à travers une mobilité choisie, s'ajoute la mobilité passive subie par l'individu contemporain dans le contexte du changement continu qui caractérise l'ère contemporaine ;

- la territorialisation

Domaine du pouvoir et de la domination, la possession territoriale, immobile, est aussi une figure de la mobilité moderne : « les dominants s'inscrivaient conjointement dans un lieu et dans la durée, et ils pouvaient, grâce à leur pouvoir, agir à la fois dans le temps et à distance. Autrement dit, la mobilité implicite dans cette représentation de la domination étant celle des conquistadores, des "sujets" du souverain, des "colonisateurs" de la République, c'était essentiellement par procuration

que les dominants vivaient la mobilité. Rien n'en atteste mieux à rebours que son envers négatif – la figure du "vagabond". ».

Dans l'imaginaire contemporain, « la domination, qui fut associée pendant longtemps à la stabilité et à la permanence, spatiale et temporelle, s'associe de plus en plus – non sans quelques rapidités ou raccourcis – au fait d'être mobile. […]En fait, à la durée comme facteur de la domination, s'oppose non pas tant la mobilité ou la disponibilité au changement lui-même, que la capacité à se déconnecter et donc à « mailler », sans arrêt, de nouveaux liens. » Dans l'imaginaire capitaliste, « l'ancien salarié resté sur place d'une entreprise délocalisée incarne ainsi, plus que le SDF (le "vagabond" [de l'imaginaire de la mobilité moderne]), la figure de proue négative de ce nouvel imaginaire. ».

1.3.2. La « fluidité » postmoderne peut être vue comme déstructurante ou libératrice d'un point de vue européen

La mobilité et en particulier la mobilité temporaire, présente un espace-temps hybride et flottant que l'on peut relier aux **théories postmodernes de la fluidité** : fluidité sociale, institutionnelle, géographique, intime.

Cette idée de « fluidité » ou même de « liquidité » (Zygmunt Bauman, *La vie liquide*, 2005) interroge particulièrement la notion de construction des identités dans ce contexte. Par exemple les travaux menés aux États-Unis par Seyla Benhabib sur les identités fluides et multiples, collectives, politiques et sexuelles dans un contexte qu'elle désigne comme postmoderne, interrogent la multiplicité des identités, dans un monde vu comme déstructuré et déstructurant.

La théorie de la liquidité/fluidité moderne ou contemporaine, à la croisée de la sociologie (fluidité sociale Zygmunt Bauman, Jean Foucart) et des sciences politiques (conjoncture fluide chez Michel Dobry) et de la philosophie et des sciences politiques (postmodernisme vu comme déstructurant chez Seyla Benhabib), englobe la notion d'une déstructuration de la société moderne, non seulement géographique de par les mobilités mais aussi des classes sociales, des genres, de la dématérialisation de la communication, qui est vécue comme anxiogène, car associée au doute, à l'incertitude. Zygmunt Bauman[71] dit ainsi à propos des mobilités : « Se sentir partout chez soi signifie n'être jamais chez soi nulle part. Ce type de "chez soi" ressemble à s'y méprendre à un *no man's land*. Ce sont comme des chambres d'hôtel. ». De ce point de vue, les théoriciens de la fluidité, ou liquidité, tendent à démontrer que ce phénomène entraine une recherche de structures, de cadres et de traditions rigides.

Ce phénomène de vases communicants, entre perception d'une déstructuration et recherche d'un cadre, implique qu'une perception de stabilité pourrait au contraire expliquer la mouvance de la société moderne. C'est ce que défend Robert Young (1995 : 3) :

> « Les identités déclarées aujourd'hui comme mobiles et multiples ne sont peut-être pas le signe d'une fluidité sociale contemporaine ni de la dépossession, mais plutôt d'une nouvelle stabilité, d'une nouvelle confiance en soi et d'une nouvelle tranquilité. La fixité des identités n'est recherchée que dans les moments d'instabilité et de rupture, de conflit et de changement. ».

[71] Entretien avec Zygmunt Bauman : Vivre dans la « modernité liquide », Propos recueillis par Xavier de la Vega, in *Sciences Humaines*, 15/06/2011.

Cette fluidité – notamment mais pas seulement géographique et de la mobilité – est néanmoins souvent exposée négativement (« Être surmoderne c'est épouser le mouvement et vivre avec l'incertitude. » Balandier, 2001 : 57), soit comme problématique, devant être résolue par exemple par la recherche de cadres contrebalançant et recadrant le trop-liquide, soit comme pernicieuse pour la société, les individus et les identités à la fois individuelles et communautaires ou nationales.

Zygmunt Bauman (2004b : en ligne) associe cette fluidité à l'incertitude, au risque et à une confiance évolutive :

> « Vivre dans un monde moderne "liquide" dépend de trois conditions. Nous agissons d'abord en fonction de la première, l'incertitude, puis sous l'influence de la seconde, un risque continu que nous essayons de calculer, mais qui n'est, en principe, pas totalement calculable, puisque l'on peut toujours être confronté à des surprises. La troisième condition est que nous devons agir dans le cadre d'une confiance évolutive. Une tendance qui semble sans problème aujourd'hui peut être condamnée et rejetée demain. »

Je citerai à ce propos trois analyses de la fluidité, par un économiste, un anthropologue et un sociologue. Daniel Cohen (1997 : 84), parle dans son observation du monde professionnel de « défixation » et « refixation » des employés contemporains, n'ayant plus de point d'arrivée ni de voie fixe dans leurs parcours professionnel. Pierre Bourdieu (1998 : 97), emploie le terme de « précarité » et y voit l'instrument d'une immobilité sociale : « Pour concevoir un projet révolutionnaire, c'est-à-dire une ambition raisonnée de transformer le présent par référence à un avenir projeté, il faut avoir un minimum de prise sur le présent ». Arjun Appadurai (1996 [2001 : 78]) évoque la déterritorialisation des espaces identitaires, dont les mobilités (migrations, tourisme, expatriation), ainsi que les nouveaux médias, sont les causes principales. Ces deux phénomènes (mobilités et médias) combinés seraient à l'origine de la rupture culturelle car ils exacerbent le jeu d'opposition entre soi et l'autre : « les sentiments, dont la plus grande force tient dans leur capacité à susciter l'intimité dans un État politique et à transformer la localité en un terrain progressif de l'identité, se sont répandus sur de vastes espaces irréguliers au fur et à mesure que les groupes bougeaient tout en restant liés les uns aux autres grâce à des modes de communication sophistiqués. ».

Une autre approche du monde contemporain fluide est de considérer une dualité, entre le local et le global (ou le proche et le lointain, selon les auteurs). Cette pensée est née des théorisations de la « globalisation » aux États-Unis (sur laquelle je vais revenir ci-dessous et qui a comme chef de file le sociologue américain Immanuel Wallerstein, à travers le concept de système-monde et avant lui le Français Fernand Braudel à travers le concept d'économie-monde). Dans cette perspective duelle qui découle des théories de la mondialisation[72], le local est originellement territorialisé. Pour Anna Dimitrova, dans ses travaux sur la globalisation, le local est « là où nous possédons des bases réelles de tradition et d'identification » (2005a : en ligne) mais « pas toujours ancré dans un espace géographique. Il est aussi porteur d'un sentiment de familiarité, de proximité, d'identification et de sécurité ». C'est le cas aussi bien chez Zygmunt Bauman que chez Arjun Appadurai. La délimitation du local et du global reste donc largement subjective. De même, si le global incarne *a priori* la déterritorialisation, « il faut prendre aussi en considération que chaque déplacement est suivi d´un nouvel enracinement, d´une reterritorialisation dans un autre contexte. ». (Dimitrova, *ibid*.).

Cette dualité se conçoit bien entendu dans une dialectique dans laquelle « chaque processus global fait référence à un certain nombre de contextes locaux » (*ibid*.). Ce cadre théorique de la dualité se propose d'explorer s'il est « possible de distinguer un localisme globalisé, processus par lequel un

[72] Théories qui par la suite ont été critiquées, le concept de mondialisation étant présenté comme un mythe par John Allen aux États-Unis ou Pierre Bourdieu en France.

phénomène local donné réussit à se globaliser, et un globalisme localisé qui se traduit par l´impact particulier de pratiques et d'impératifs transnationaux sur des conditions locales ainsi déstructurées et restructurées ». (*ibid*.).

Les notions de « local » versus « global » font écho à celles de distance et de proximité, qui naissent du progrès technique et de l'industrialisation. La pensée de Martin Heidegger dans les années 1950 l'illustre. Dans *La chose* (Gallimard, 1980), il évoque déjà une déterritorialisation des distances :

> « cette suppression hâtive de toutes les distances n'apporte aucune proximité : car la proximité ne consiste pas dans le peu de distance. Ce qui, grâce à l'image du cinéma, grâce au son de la T.S.F., est en distance le moins éloigné de nous, peut nous demeurer lointain. Ce qui en distance est immensément loin peut nous être proche. Petite distance n'est pas encore proximité. Grande distance n'est pas encore éloignement » (page 194).

Que ce soit dans une théorisation de la fluidité ou du dualisme local-global (ou souvent des deux, comme chez Zygmunt Bauman), on retrouve donc deux mêmes problématiques centrales : la déstructuration et la déterritorialisation.

Mais tous les penseurs contemporains n'appréhendent pas la fluidité (ni les processus dits de globalisation) de ce point de vue déstructurant. Pour Michel Butor (1972 : 14), la mobilité embrasse une nouvelle dimension, vue comme supérieure, dans l'ère contemporaine : « Il y a des degrés dans le domicile, comme dans la fixation. Si j'ai mon adresse à Paris, je puis aller si habituellement à Rome que je m'y retrouve chez moi, je peux y avoir une chambre fixe chez des amis. Nous voyons se multiplier les résidences secondaires. À partir d'un degré de fortune (à la fois l'affluence monétaire et la chance), il devient impossible de distinguer l'une d'entre elles comme principale. On arrive à une forme supérieure de nomadisme, union du domicile et de l'errance. ».

Il semble finalement que l'on retrouve dans ces théorisations de l'espace et du mouvement dans l'ère contemporaine des points de vue que j'ai pu évoquer dans la première partie de ce chapitre et que je développerai dans la partie suivante : d'une part une vision de la mobilité élitiste, d'autre part une vision du monde moderne comme étant déshumanisant ou du moins déstabilisant, ce qui peut renvoyer par opposition au mythe naïf du bon sauvage : dans les deux cas, le philosophe ne semble-t-il pas oublier que les aléas étaient et sont encore terribles dans les sociétés traditionnelles, que famines, mauvaises récoltes, guerres, maladies, dans ces sociétés sont autrement plus déstructurantes que la vitesse et le mouvement des sociétés industrialisées ?

Pour conclure, ces deux courants, d'abord de nomadisme moderne (Butor, 1972) et plus tard de fluidité postmoderne déstructurante (Bauman, 2005), sont caractérisés par un point de vue absolument occidental sur le monde et sur l'idée d'une mondialisation.

1.3.3. Mondialisation : modes d'intelligibilité

> « En une guerre de cinq siècles, l'**Occident** a cannibalisé la terre. » (Coursil, 1999 : 95)

Lorsque l'on parle de mobilité et de fluidité au XXIe, les termes mondialisation et globalisation font partie du discours. Souvent présentés comme synonymes (il n'existe qu'un mot en anglais : *globalization*, qui a été repris en français en « globalisation » pour désigner la conception anglo-saxonne et plutôt économique du terme) quoique présentant des distinctions variables selon les

économistes, historiens et géographes, qui tantôt considèrent l'un ou l'autre mot comme le référent du capitalisme planétaire[73].

Voici la distinction formulée par Anna Dimitrova :

> « La globalisation se définit […] comme un processus unidimensionnel derrière lequel se cache un projet idéologique s'intéressant à l'organisation du temps et de l'espace au profit des intérêts économiques. À l'inverse, la « mondialisation », liée à l'idée de planétarisation des relations sociales dans le monde, renvoie à un processus historique multicausal véhiculé par plusieurs mécanismes économiques mais aussi politiques, culturels, informatiques, sociaux et autres qui peuvent connaître des fluctuations diverses. » (2005b : en ligne)

Dans cette recherche, j'utilise le mot **mondialisation**, pour maintenir la référence littéraire à l'invention unificatrice du Monde par l'Occident (chapitre 1, 1.2), d'Édouard Glissant[74], s'incarnant aussi à l'époque moderne par l'économie-monde chez Fernand Braudel[75].

Il y a une continuité idéologique indéniable entre colonisation (par les empires européens) et mondialisation (par les mêmes puissances). Édouard Glissant ne fait aucune distinction entre les deux démarches, qu'il regroupe sous le label de « Projet Occident » : ***« L'Occident n'est pas à l'Ouest, ce n'est pas un lieu, c'est un projet »*** (Glissant, 1981 :13). Selon cet auteur, ce projet se résume, dès les temps coloniaux, à une mondialisation, c'est-à-dire aujourd'hui comme hier à une colonisation et une exploitation capitaliste des territoires.

Le discours de la globalisation, que Jacques Coursil appelle « Le discours idéologique du **grand projet occidental** » (2009 : 101) tend à nier cette relation idéologique par une sémantique qui présente la mondialisation comme un phénomène naturel inéluctable, plutôt qu'une démarche volontaire émanant de certaines puissances politiques et économiques.

Norman Fairclough (2013 : 45), dans le courant de la linguistique critique, l'analyse comme l'exemple emblématique de ce que cherche à mettre en lumière l'analyse critique de discours (que je retiens comme cadre d'analyse de cette recherche, je vais le développer dans le chapitre 3). Je cite ici longuement Norman Fairclough, afin de montrer ce en quoi l'approche critique permet de déceler les intentions de discours contemporains comme ceux sur la « globalisation » :

> « De nombreux textes contemporains représentent le changement économique global comme un procédé sans agents humains, dans lequel le changement est nominalisé ("globalisation") et ainsi représenté comme une entité en soi pouvant agir comme un agent ("Elle impose des ajustements profonds et rapides"), un procédé appartenant à un présent général et mal défini, sans histoire (Elle est ce qu'elle "est"), un procédé universel en termes de lieu et inévitable, auquel on doit répondre de certaines façons (un "est" qui impose un "devrait" ou plutôt un "devoir"). On peut voir, à travers l'analyse linguistique, les aspirations hégémoniques du néolibéralisme comme en partie la volonté d'établir pour cette représentation et cette vision du changement économique en particulier un statut universel. Alors qu'elle est en fait bien entendu particulière et polémique. D'autres représentations (discours) existent dans lesquels la "globalisation" est le résultat d'actions et de stratégies humaines, avec une certaine histoire (par exemple l'abolition des barrières pour libérer la circulation des biens et de la finance par des accords intergouvernementaux dominés par les

[73] Sylvie Brunel, Qu'est-ce que la mondialisation ?, in *Sciences Humaines*, 14/02/2007.
[74] Edouard Glissant, *Traité du Tout-Monde*, Gallimard, 1997.
[75] Fernand Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*, XVe-XVIIIe siècle, 1979 et *La Dynamique du capitalisme*, 1985.

> Etats-Unis et d'autres puissances), excluant de larges régions du monde (la plus grande partie de l'Afrique par exemple), d'aucune façon inévitable, et n'entraînant donc pas la fermeture de l'espace politique en rendant certaines politiques inévitables également. »

De ce point de vue l'analyse du discours critique est une approche qui va me permettre, dans cette thèse, d'interroger les jeux de continuité discursive des Français sur l'autre, sur l'Asie, sur le monde, qui mettent en cause la rupture postcoloniale supposée. Alors que comme Régis Meyran (2009 : 88) l'observe, « (…) une anthropologie du "contemporain" s'est mise en place, préoccupée par les phénomènes de globalisation et leurs impacts sur la culture, les identités, le pouvoir. », cette anthropologie du contemporain ne doit pas s'aborder comme hors de l'histoire.

Or dans ce contexte de mondialisation, comme le notaient Anne Barrère et Danilo Martuccelli (2005 : en ligne), la mobilité marque une forme de domination nouvelle et contemporaine :

> « La mobilité devient en tout cas un attribut de la puissance. Elle est à la fois un facteur de stratification et un indicateur du prestige social (faut-il rappeler que la "valeur" d'un manager se mesure aussi au nombre de voyages qu'il effectue par mois ?) Par contraste, on insistera sur le caractère sédentaire des dominés, au point de les caractériser, parfois avec excès, comme des acteurs privés de mouvement : à la rapidité quasi instantanée de la circulation de capitaux s'oppose jusqu'à la caricature l'incapacité de voyager des personnes non munies d'un visa. ».

C'est une notion que Zygmun Bauman (2000 : 119-120) interroge lui-même :

> « Ceux qui bougent plus vite et agissent plus vite, au plus près de l'instantanéité du mouvement, sont maintenant ceux qui règnent. Et ce sont ceux qui ne peuvent pas bouger aussi vite, ni sans être remarqués, ni quitter leur place selon leur bon vouloir, qui sont dominés. »

Il y a là l'idée d'une inégalité dans la mobilité : mobilités électives, signes de pouvoir, mobilités subies, régulées. Cela m'amène à interroger la situation des Français en Malaisie, descendants d'anciens colonisateurs dans un territoire anciennement colonisé. Il n'est pas a priori plus difficile pour un Malaisien de se déplacer en France que pour un Français de se déplacer en Malaisie, pour un voyage d'agrément, en termes de visas touristiques. Mais qu'en est-il des différences économiques, réduisant l'accès à la France à nombre de Malaisiens alors que l'Asie du Sud-Est est une destination accessible pour beaucoup de Français. Et qu'en est-il de l'expatriation ? Alors que la Malaisie, économie émergente et qui a adopté les structures universitaires, médicales, industrielles et financières mondiales – c'est-à-dire d'origine occidentale, se trouve en position d'accueillir des expatriés occidentaux formés à ces structures, la réciproque n'est pas vraie.

À travers ce questionnement, je prends conscience de la déterritorialisation du terrain de recherche, opéré par le contexte monde « au point de se demander s'il y a encore des "terrains" auxquels arrimer une discipline [l'anthropologie] longtemps attachée à cette notion qui constitue en quelque sorte son point d'Archimède » (Cuillerai & Abélès, 2002 : en ligne).

De ce point de vue, ces auteurs disent de l'anthropologie, « Si celle-ci est incapable de survivre en raison des transformations que connaissent les sociétés qui ont longtemps été son objet privilégié, cela prouverait simplement qu'elle n'a plus la puissance théorique requise et que d'autres modes d'intelligibilité ont pris le relais. », pour « repenser le paradigme de l'altérité qui a si fortement marqué la pensée anthropologique. » (*ibid*.), sans remplacer une anthropologie du terrain par une anthropologie de la mobilité ou de la mondialisation. Ce qui doit être exclu, c'est une anthropologie

du monde fluide qui aurait gardé de ses origines une prétention objective et par là chosifiante, comme Arjun Appadurai l'a démontré : « La dérive majeure qui menace cette approche est ce qu'Appadurai désigne comme le "primordialisme", tendance à indexer les représentations identitaires sur ce qui constituerait un fondement primitif et intangible : les liens du sang, l'ancrage au territoire, la langue. Cette réification, quand bien même elle prend l'apparence d'une investigation objective et scientifique, aboutit à isoler des groupes, à les considérer chacun pour soi, comme un empire dans un empire. Au point que certains d'entre eux finissent par être enfermés dans une représentation qui en fait d'irréductibles rétifs à toute modernité, voués à ramper à la traîne de l'histoire. Le danger de cette vision culturaliste des sociétés et de leur rapport entre elles, est de légitimer dans certains contextes la stigmatisation de populations considérées comme vouées à la violence, au terrorisme ethnique, car "culturellement" incapables d'accéder à la modernité. » (Cuillerai & Abélès, 2002 : en ligne).

L'anthropologie actuelle avec Arjun Appadurai (1996) ou avant lui Frederik Barth (1969) permet d'aborder la perduration d'identités culturelles locales dans le monde fluide où « les différences culturelles peuvent persister malgré le contact interethnique et l'interdépendance entre les groupes. » (Barth, 1969 : 205), dans un contexte mondialisé où les constructions identitaires ne se pensent plus dans une dualité soi / l'autre qui était jusqu'alors territorialisée dans une dualité intérieure / extérieure et qui a été déconstruite par les mobilités et les flux médiatiques de la mondialisation. Aujourd'hui, ce sont « les groupes qui produisent leur local dans un contexte historique déterminé, et non la pesanteur d'un territoire qui façonne le groupe comme tel. », dans le monde contemporain déterritorialisé. (Cuillerai & Abélès, 2002 : en ligne).

De ces mobilités et fluidités modernes, il ressort pour le chercheur en sciences humaines une problématique de la saisie, hors terrain, nécessairement subjective, des phénomènes sociaux et culturels qui se construisent de façon de plus en plus déterritorialisée, interconnectée et volontaire, individuelle, au fil du temps. L'interdisciplinarité inhérente aux sciences humaines contemporaines est pour moi une réaction à l'éclatement du terrain de l'ère mondialisée et à la prise de conscience de la subjectivité dans l'ère postcoloniale.

Pour conclure, dans le contexte de la mobilité, du voyage, de la relocalisation, les dialogismes spatiaux qui s'établissent ne s'opposent pas tant en termes de distance (proximité et lointain) ou de nature (accueillante ou hostile) mais plutôt, au travers des représentations vues ici, en termes de réalité et de rêve.

Les représentations touchent non seulement à l'espace, aux territorialisations, déterritorialisation et reterritorialisation, mais à la mobilité elle-même, fantasmée comme l'incarnation de la vie contemporaine, « L'absence de mobilité confronte à un sentiment d'irréalité puisque la vie trépidante et assaillie par le mouvement est bonifiée comme une expérience désirée. La "vraie vie" est plus que jamais "ailleurs". » (Barrère & Martuccelli, 2005 : en ligne), et fantasmée comme un idéal, autrefois incarné par un ailleurs idéalisé : « En simplifiant à l'extrême, il n'est pas faux d'affirmer que la mobilité dote bien des expériences sociales d'un surcroît de valeur et qu'à rebours l'immobilité leur enlève une partie de leur bonheur. » (*ibid*.).

Comment les récits de voyage et de mobilité viennent-ils alors prendre place, comment se produisent-ils aujourd'hui, et sur les bases de quel héritage historique ?

Le corpus de cette recherche est constitué essentiellement de récits de voyage (le corpus est présenté de façon détaillée dans le chapitre 3.1). La narration du parcours de leur mobilité pour les expatriés français en Malaisie participant à cette recherche est, comme tout récit de voyage,

multidimensionnelle, avec d'une part une démarche qui peut être autobiographique, littéraire ou ethnographique et d'autre part un genre de récit qui peut enserrer des registres narratifs, argumentatifs ou descriptifs. Ces dimensions seront explorées dans l'analyse et s'inscrivent dans la richesse discursive d'un genre, le récit de voyage, tel qu'il est décrit ci-après par Rachel Bouvet et Myriam Marcil-Bergeron (2013 : 9 et 21), qui ont exploré en études littéraires la théorie de la géopoétique de l'écrivain écossais Kenneth White :

> « Pour dire le monde, le voyageur emprunte à différents types d'écriture : le journal de bord, le journal intime et le récit semblent les plus employés, mais certains récits de voyages ont été publiés sous forme de lettres, alors que d'autres comportent des éléments fictifs qui les rapprochent du roman. Quant aux discours intégrés dans le récit de voyage, il s'agit la plupart du temps des discours géographique, historique et ethnographique, mais rien a priori n'empêche l'écrivain de faire appel à d'autres types de savoirs. » ;
>
> « au croisement de la géographie et de la littérature, convoquant différents types de connaissances sur le monde — linguistiques, cartographiques, botaniques, artistiques —, l'écriture du voyage procède à la reconstruction d'une expérience vécue, d'un parcours à travers un espace choisi. ».

2. Dire le voyage, dire l'autre : analyse d'un champ discursif

> « Je m'intéresse à nos mots parce qu'ils parlent de nous, même et surtout quand nous parlons d'autrui » (Marie Berchoud, 2007 : en ligne)

L' « ailleurs » et l' « autre » sont étymologiquement liés. L'ailleurs est l'autre endroit : *in aliore loco*, dans un autre endroit en bas latin. J'aborde ici le discours sur l'ailleurs (territoires lointains) et sur l'autre (autrui) comme un ensemble et un même champ discursif. Les caractéristiques discursives des récits de voyages décrits ici seront mises en parallèle avec le corpus dans l'analyse et dans les perspectives de la thèse, avec un objectif de comparaison diachronique.

Avec une focalisation non-exclusive sur le récit de voyage français en Asie orientale (comprendre les voyageurs français passe aussi par la prise en considération de voyages africains par exemple), je vais analyser, aussi chronologiquement que possible, les différentes caractéristiques des discours des voyageurs européens et français, commerçants, aventuriers, colons, écrivains en Orient et les représentations qu'ils ont construites de ces territoires et de leurs populations.

Ce genre discursif ancien qu'est le récit sera analysé sous l'angle de l'évolution des thématisations et des contenus idéologiques des récits de voyage à travers le temps, dessinant une histoire franco-européenne du discours sur l'altérité, y compris ses formes et ses problématiques contemporaines. À cette fin je serai amenée à la fois à citer les points de vue sur ces discours, de linguistes, d'historiens et de sociologues, mais aussi et surtout à citer des écrivains et des analyses de spécialistes de la littérature de voyage. Cette richesse de points de vue me permettra de cerner les observations et les problématiques ayant été construites sur ce genre littéraire et discursif qu'est le récit de voyage et en particulier, dans son contexte historique, le récit de voyage occidental. Cette démarche a pour but à la fois de permettre de silhouetter le champ discursif dans lequel s'inscrivent les textes du corpus, et également de permettre, lors de l'analyse, l'identification d'une potentielle interdiscursivité entre ces récits, ainsi que la comparaison des caractéristiques discursives, en particulier leur évolution ou leur pérennité dans le corpus.

Au-delà et dans la lignée de ce que peuvent révéler les caractéristiques discursives des récits de voyage, il s'agira d'interroger les notions vers lesquelles la thématisation des récits de voyage tend : l'espace, la mobilité, l'ailleurs, la construction de l'identité, les dynamiques qui existent entre ces notions, et entre ces notions et ce type de discours. J'aborde donc les grands courants d'écriture sur l'ailleurs, le voyage et l'Orient, dans l'optique de considérer ce que Dominique Maingueneau appelle des « champs discursifs ». Je cherche notamment à identifier ce que l'analyse critique de discours – le cadre interprétatif de mon analyse présenté dans le chapitre 3 – appelle l' « ordre du discours », c'est-à-dire des caractéristiques discursives dominant les champs discursifs de l'écriture sur l'ailleurs et sur l'autre, en particulier sur l'Orient.

En voici un bref aperçu chronologique, en guise d'introduction, du contexte des tendances que je vais retenir dans mon effort d'une modélisation du discours occidental sur l'Orient :

La littérature antique, grecque et romaine, de par ses récits fabuleux et mystiques sur l'Orient, a généré des fantasmes et une demande pour l'affabulation qui influence la manière des récits d'authentiques voyages en Orient depuis le Moyen-Âge. Alors que des contacts concrets existent pour des commerçants ou des missionnaires, *Il Milione* de Marco Polo (XIVe siècle) reste – aussi fantaisiste qu'il soit – l'un des récits les plus véridiques sur l'Orient au moyen-âge, tant l'art et la littérature sur l'Orient sont alors dominés par le fantastique, et même le mythologique.

À partir du XVIe siècle, les déplacements des Européens vers l'Extrême-Orient s'intensifient et avec cette intensification, les efforts de véracité prennent, dans une certaine mesure, le pas sur le fantasme. C'est aux Jésuites que l'on doit la documentation la plus riche et précise à partir de cette époque et en particulier aux XVIIe et XVIIIe siècles sur la Chine puis le Japon.

La culture intellectuelle chinoise est très à la mode en France durant le siècle des Lumières, qui s'en inspirèrent. En revanche, l'Extrême-Orient inspire peu les écrivains du XIXe siècle, à l'exception des sinologues. Durant ce siècle, les études orientales avancent en France (par exemple avec l'arrivée de la langue chinoise au collège de France en 1815) et un nouvel engouement – particulièrement pour la Chine et le Japon – nait, avec, en conséquence, une mode du récit de voyage.

L'Orient rêvé est cependant toujours dans les imaginaires de ces voyageurs écrivains du XIXe siècle : Lucie Bernier (2001 : en ligne), note en littérature que « L'idée qu'ils se font de l'Extrême-Orient est si précise qu'elle en devient inaltérable et lorsqu'ils y arrivent, les écrivains voyageurs entrent en contact avec une réalité autre. ».

Le contexte n'est pas, en Extrême-Orient au XIXe siècle, celui d'explorations et d'échanges marchands, mais un contexte colonial très idéologisé, et dans une certaine mesure porté par la philosophie des Lumières avec, par exemple, l'Encyclopédie de Diderot & D'Alembert qui s'interrogeait sur la notion de races et sur la multiplicité constatée de celles-ci. Cela aboutira au XIXe siècle aux théories racialistes d'Arthur de Gobineau et à des pseudosciences visant à « démontrer » la suprématie de l'Europe et à justifier sa mission civilisatrice et évangéliste (J'y reviendrai, en m'appuyant sur Pierre-André Taguieff et Tzvetan Todorov en particulier, en 2.2). À ce contexte politisé de l'expansion et de la gestion coloniale, qui n'invite pas à la contemplation, ne font que s'ajouter les considérations culturelles et même marchandes. Les descriptions des territoires colonisés (l'Indochine pour les écrivains français mais également le reste de l'Asie du Sud-Est à l'échelle européenne) sont donc à la fois biaisées par le caractère *a priori* arriéré, stagnant ou dangereux (le péril jaune) que l'on se doit de leur trouver et par le fantasme exotique ancestral, toujours présent. Entre Extrême-Orient idéalisé et discours pro-colonial, le récit est toujours pris

dans une trame idéologique préexistante. Cette trame se réalise dans les discours au travers de préconstruits discursifs, dont l'identification est l'objet de ce chapitre.

Ce n'est qu'à l'ère postcoloniale qu'un véritable effort est fait, dans les récits de voyage, romans ou textes de littérature scientifique, pour considérer ces territoires en questionnant les stéréotypes et dans un esprit d'égalité culturelle, ou de relativisme culturel. Cependant l'idéalisation, qui préexiste dans un XXe siècle ouvert à la critique de la société européenne (idéaliser la culture lointaine permet aux écrivains voyageurs de critiquer les méthodes politiques, économiques, politiques, de leur pays), et son pendant, le rejet, perdurent et reprennent souvent le pas sur ce questionnement progressiste des XXe et XXIe siècles.

Je vais maintenant exposer les caractéristiques discursives observées par des spécialistes de disciplines variées sur ce que j'ai retenu pour cette analyse comme les quatre grands pôles de l'écriture du voyage européen en Orient :

- tout d'abord l'héritage antique du merveilleux ;
- puis le colonialisme et ses idéologies ;
- le romantisme marquant un retour vers soi des récits ;
- et enfin les récits modernes et contemporains avec leurs médias nouveaux et leurs problématiques.

Cela, avec le contrepoint des analyses sur l'évolution de la vision de l'étranger au fil des siècles Berchoud (1999 : en ligne) :

- **étranger =** « qui appartient à l'**imaginaire** »
  Lointain, l'étranger « revêt les traits qu'on veut bien lui attribuer » ;
- **étranger =** « dérangement, **danger** »
  L'étranger est barbare, sauvage et dangereux pour « nous » ;
- **étranger =** « **objet**, bon ou mauvais »
  La réification de l'autre peut s'observer comme un *leitmotiv* du discours sur l'autre ;
- **étranger** = « outil de **mémoire** »
  L'étranger « primitif » est associé avec le passé et la notion d'origine ou héritage ;
- **étranger =** « **spectacle** »
  L'étrange étranger est donné à voir par exemple dans les expositions coloniales ;
- **étranger** = « **question** »
  Questions sur l'autre et questions sur soi ;
- **étrangers =** « bon et/ou mauvais, **comme sont ceux de notre communauté** ».

L'exposé qui suit vise non seulement à analyser les caractéristiques discursives dominantes de différentes époques et écoles de récits de voyage mais aussi à relever la persistance de certaines de ces caractéristiques à travers le temps et l'évolution des contextes historiques et idéologiques. Ces tropes persistants seront plus particulièrement analysés interdiscursivement avec le corpus dans la deuxième partie de ce chapitre.

2.1. Devisement du Monde et merveilles d'Orient : l'ailleurs fantasmagorique hérité de l'Antiquité

Le devisement du monde, c'est le *Livre des Merveilles du Monde* de Marco Polo, une forme de récit à travers laquelle le voyageur européen ancien, explorateur, ayant le rare privilège de voyager loin, partage avec ses contemporains et pour la postérité ses impressions sur l'altérité dont il est le

témoin direct (ou dont il a au moins entendu parler d'un peu plus près que ses compatriotes non-voyageurs). Cet auteur se veut exhaustif : il décrit et liste toutes les merveilles car il veut être un documentaliste objectif : « Pour connaître la pure vérité sur les diverses régions du monde, prenez ce livre et lisez-le », écrit Marco Polo. Cependant cet ouvrage, certes bien documenté, reste fondé sur la dichotomie nous / eux, « nous » étant le monde chrétien, et « eux », peu ou prou les sauvages.

Les premiers récits de voyage français vers l'est sont dans la lignée du devisement du monde de Marco Polo : des collections de merveilles, avec une thématisation tendue vers le fantastique, aux limites entre réel et imaginaire.

2.1.1. Rappel historique sur les premiers récits de voyage français en Orient dans leur contexte européen

La France n'est ni à l'avant-garde des grandes découvertes maritimes, ni à celle de l'expansion commerciale vers l'est. Je cite Muriel Dodds (1929 : 12), dont les travaux ont pour objet d'analyser l'influence des récits de voyage sur *L'Esprit des Lois* de Charles-Louis de Montesquieu :

> « Le XVIe siècle avait été l'âge des grandes découvertes maritimes. Après la découverte de l'Amérique et du détroit de Magellan à la fin du XVe siècle, l'Espagne et le Portugal d'abord, l'Angleterre et la Hollande ensuite, s'étaient rués vers ce nouveau continent et vers les pays de l'Orient, dont les richesses semblaient inépuisables.[…] La France, pourtant, ne prit aucune part dans ce développement général du commerce au XVIe et au commencement du XVIIe siècle, et ce n'est que vers 1660 qu'elle commença à sentir l'impulsion qui, depuis un siècle déjà, poussait les autres pays de l'Europe à la colonisation et au commerce avec les pays lointains ».

Si les Européens n'arrivent massivement en Extrême-Orient qu'au XVIe siècle, avec non seulement leurs marchands, mais aussi leurs ambassadeurs et leurs missionnaires, l'Extrême-Orient a toujours été pour eux une source de récits exotiques, depuis le Moyen-Âge et l'Antiquité. Mais avec l'expansion européenne, les récits de voyage deviennent aussi des outils stratégiques dans les domaines militaires, commerciaux et politiques – la frontière entre intentions récréatives et agenda patriotique est floue.

Du fait d'un relatif retard de la France dans cette conquête orientale, c'est en anglais, en néerlandais, ou en portugais que les récits les plus anciens sur l'Orient ont été écrits. La Compagnie des Indes Orientale est établie et à travers elle les premiers récits parviennent en Europe, d'abord écrits par des marins hollandais, entre 1594 et 1620.

Mais très vite, une deuxième génération d'écrivains de récit de voyage, plus lettrés, comme l'observe Muriel Dodds (1929 : 16), émerge – cette fois incluant pleinement des Français – et dès le départ présente des catégories socioprofessionnelles variées :

> « A partir de 1665, le nombre de relations de voyage augmente avec une rapidité prodigieuse. M. Martino, dans son livre sur la connaissance de l'Orient en France aux XVIIe et XVIIIe siècles, donne des chiffres très intéressants sur l'évolution rapide de la mode pour les relations de voyage. Selon lui, de 1660 à 1700, le chiffre s'élève à 40 ; et dans la période de 1700 à 1735 parurent environ 60 récits. […] Les voyageurs qui écrivirent à cette époque furent bien différents des matelots un peu naïfs et sans prétentions littéraires de la période précédente. Beaucoup d'entre eux étaient marchands, quelques-uns, comme Thévenot, voyageaient par plaisir, d'autres encore, comme Bernier, le médecin de Montpellier, exerçait un emploi dans une des cours étrangères. ».

Voici comment cette auteure (*ibid*. : 17) décrit leur style leurs façons de faire et d'être :

> « Ils savent observer, faire la différence entre ce qu'ils ont vu et ce qu'on leur a dit. Ils prennent la peine de poser des questions aux habitants des pays qu'ils visitent, de s'enquérir de leur religion, de leurs coutumes, de l'histoire de leur pays, et d'aller voir toutes les curiosités locales. Ils savent parler les langues orientales, ils passent souvent des années en Perse, en Turquie ou aux Indes. […] Très souvent leurs livres ont un autre but que d'amuser ou de plaire : ils se proposent d'instruire aussi. ».

Le commerce trace alors la route des voyageurs et ainsi leurs récits de voyage décrivent la richesse des marchandises échangées avec des énumérations, qualités, prix, inventaires, dont se nourrira l'exotisme. Mais celui-ci se détachera des préoccupations marchandes, techniques et pratiques.

2.1.2. Les origines d'une fascination de l'Orient née de l'Antiquité et qui perdure

> « Orientaliste : homme qui a beaucoup voyagé » (Flaubert, Dictionnaire des idées reçues)

L'Orient, parce qu'il est une destination commerciale lucrative, devient l'objet d'un grand nombre de récits de voyage. C'est un territoire d'abord imaginaire (né dans l'Antiquité) et un terme en fait plus historique que géographique ou géopolitique, d'après Henri Copin (2001 : en ligne), qui le considère au sujet de l'Indochine dans la littérature française :

> « Pour les historiens, l'Extrême-Orient est d'abord une question, appartenant au vocabulaire d'une historiographie traditionnelle, et recouvrant des problèmes nés de l'emprise des grandes puissances sur cette partie du monde. La question d'Extrême-Orient commence à se poser autour de 1840 et prend fin avec la dislocation du système colonial. ».

Termes bancals depuis que la Terre est ronde, « Orient », et « Levant » avant lui (et leur pendant l' « Occident »), sont cependant largement utilisés encore aujourd'hui. Lorsque les récits contemporains du corpus sont considérés, le terme géographique réel d'Asie du Sud-Est, leur sera préféré.

Territoire objet de voyage, de résidences et de récits, cet « Orient » a donc de tout temps été, à travers les récits, objet de descriptions teintées d'imaginaire et d'idéologie. L'imaginaire de l'Orient, sur lequel je reviendrai, est fait à la fois d'un orientalisme savant et d'un orientalisme esthétique. Le dictionnaire d'Émile Littré[76] note d'ailleurs à l'entrée « Orient » : « Orient et oriental s'étendent souvent, par abus, fort au-delà de leurs limites ; on entend plus d'une fois appeler de ce nom les pays d'Afrique, leurs habitants et les choses qui s'y rapportent. Il est bon de prévenir contre cette faute. ». Pierre Larousse[77] critique également le terme : « Rien de plus mal défini que la contrée à laquelle on applique ce nom ».

D'abord cristallisé en l'Empire Ottoman, rival de Venise, l'Orient d'un point de vue européen englobe tout le monde islamique (et donc par association un Orient méditerranéen, englobant le Maghreb et même le sud de l'Espagne, comme le montrent *Les Orientales* de Victor Hugo), l'Asie centrale et au-delà, ce qui est appelé Extrême-Orient et dont font partie la Chine, le Japon, l'Asie du Sud-Est.

[76] Le Littré (XMLittré v2), disponible en ligne sur http://www.littre.org/
[77] *Dictionnaire universel du XIXe siècle*, 1874, tome 11.

L'Orient est un lieu particulier de l'altérité pour un individu européen puisque l'Europe s'est depuis des siècles identifiée dans une polarisation avec l'Orient, aussi bien à travers les conflits qu'à travers les échanges commerçants, diplomatiques ou artistiques. C'est une théorie notamment investie par Edward Said (1978 [1980 : 13-14]) :

> « les Français et les Anglais — et, dans une moindre mesure, les Allemands, les Russes, les Portugais, les Italiens et les Suisses — possèdent une longue tradition de ce que j'appellerai l'orientalisme, qui est une manière de s'arranger avec l'Orient fondée sur la place particulière que celui-ci tient dans l'expérience de l'Europe occidentale. L'Orient n'est pas seulement le voisin immédiat de l'Europe, il est aussi la région où l'Europe a créé les plus vastes, les plus riches et les plus anciennes de ses colonies, la source de ses civilisations et de ses langues, il est son rival culturel et il lui fournit l'une des images de l'Autre qui s'impriment le plus profondément en lui. De plus, l'Orient a permis de définir l'Europe (ou l'Occident) par contraste : son idée, son image, sa personnalité, son expérience. Rien de cet Orient n'est pourtant purement imaginaire. L'Orient est partie intégrante de la civilisation et de la culture matérielles de l'Europe. L'orientalisme exprime et représente cette partie, culturellement et même idéologiquement, sous forme d'un mode de discours, avec, pour l'étayer, des institutions, un vocabulaire, un enseignement, une imagerie, des doctrines et même des bureaucraties coloniales et des styles coloniaux. ».

La perduration de la dimension onirique du récit de voyage oriental ancien se reflète bien dans la construction littéraire de la « route de la soie », route eurasienne iconique et fantasmagorique, qui me vient forcement à l'esprit dans le cadre d'une recherche s'attachant aux voyages vers l'Extrême-Orient. L'historien Khodadad Rezakhani (2010 : 420) en souligne à la fois le romanesque des « caravanes de chameaux sur des routes poussiéreuses, déserts hostiles, villes exotiques et oasis » et le manque de rigueur scientifique, dénonçant des lieux oubliés, une « origine conventionnelle, la Chine et une destination vague, la Méditerranée ». Les récits sont selon cet auteur aussi lacunaires (« le Proche-Orient est écarté et ignoré ») que nombreux, alors que le concept même de « route de soie » est largement construit et européen. Cet auteur (*ibid*. : 421) s'attache à déconstruire cette « idée de la route de la soie ». Il démontre que ce concept est né d'aventuriers lettrés (souvent universitaires) européens du XIXe et XXe siècle qui ont généré par leurs découvertes archéologiques une grande curiosité et une fascination pour les objets découverts dans le Turkestan oriental (la région chinoise actuelle du Xinjiang). L'un d'entre eux, l'Allemand Ferdinand von Richthofen invente le terme (*die Seidenstraße* en allemand, traduit par route de la soie en français). Khodadad Rezakhani rappelle les contre-sens historiques qui caractérisent la littérature non seulement fictionnelle mais aussi essayiste sur cette zone et ces échanges, notamment l'illusion bien connue de sa linéarité géographique mais aussi bien d'autres éléments contestables dans la construction de cette entité, allant des portions manquantes à la nature contestable des marchandises et des idées qui l'auraient empruntée ou encore la distorsion eurocentrée (ou plutôt méditerranéo-centrée) des rapports de force économiques et diplomatiques mondiaux de l'époque. D'un point de vue scientifique même, le terme est, d'après cet auteur, polémique et souvent instrumentalisé du fait de son prestige ou de facteurs géopolitiques comme la nécessité pour les nouveaux pays indépendants d'Asie centrale de se construire une identité historique propre, après leur sortie du bloc soviétique.

Cette élaboration symbolique d'une « Route du Levant » mythique associée à des objets marchands vus comme exotiques révèle bien à quel point l'Orient est avant tout une représentation non-spécifique du lointain, de l'exotique et de l'autre. Frédéric Tinguely, spécialiste de la littérature de voyage des XVIe et XVIIe siècles (2000 : 12), observe que « [l'écriture du Levant] se doit avant toute chose de représenter le jamais vu, de fixer l'expérience profondément nouvelle d'une réalité dont la

différence généralisée, en dépit des réflexes analogiques et des résistances idéologiques, finit peu à peu par s'ériger en principe. ».

L'Orient est donc pour l'Européen l'archétype de l'inconnu et du lointain, de l'altérité. Une altérité conçue dès l'Antiquité comme la pierre d'affutage de son autoidentification :

> ***« L'occident se définit, depuis l'antiquité, par rapport à l'Extrême-Orient. L'Ouest reflète son image en soulignant différences et similitudes afin de conforter encore son identité propre, ne laissant à la réalité qu'un rôle de second ordre. » (Bernier, 2001 : en ligne).***

On le voit, le fantasme de l'Orient, né dès l'Antiquité, perdure, comme le note Khodadad Rezakhani dans son analyse du mythe de la route de la soie, jusque dans le discours contemporain profane comme scientifique. La conquête, l'expansion et la gestion coloniale à l'Est a construit un discours idéologique dans lequel ces fantasmes anciens se sont inscrits.

2.1.3. Le naturalisme et les tentatives d'inventaire des merveilles de l'Orient

L'outil du voyageur ancien et explorateur, c'est l'inventaire. Il y a donc une dimension ethnographique qui caractérise les premiers récits de voyage vers l'est. Les premiers anthropologues et voyageurs-naturalistes en sont l'exemple archétypique. C'est ce qu'observe l'archiviste Yves Laissus (1981 : 259) :

> « On serait bien en peine de fixer dans le temps l'apparition des **voyageurs-naturalistes**. Depuis que le monde existe, il s'est trouvé pour le parcourir des hommes curieux de plantes, d'animaux ou de roches, simplement parce que la découverte ou la visite de contrées lointaines s'accompagne de préoccupations immédiates : manger, se vêtir, s'abriter, ou à plus long terme : acquérir pour revendre, apprendre au moins un peu pour pouvoir beaucoup raconter. Pline l'Ancien, déjà, rendait hommage aux plus désintéressés de ces hardis découvreurs. ».

Dans cette logique de collection de plantes, d'animaux, de roches, la variété prend le pas sur la merveille, comme l'observe à propos de la littérature de la renaissance Danièle Duport (2001 : 209) : « Le "monde nouveau" est le lieu d'un autre "dissemblable" et la singularité bascule vers ce qui est simplement différent. ».

Les récits de voyage sont alors des catalogues décrivant la nouveauté et la diversité. En particulier le monde du vivant : peuples, animaux, végétaux, vestiges du passé. L'aspect scientifique et exhaustif des récits va croissant : « Quelle différence entre le style allusif de Jean Thenaud, dans Le Voyage itinéraire d'outre-mer publié en 1512, et Le Voyage de la terre sainte de Denis Possot paru en 1532, lequel se signale par une sensibilité beaucoup plus attentive aux plantes cultivées. » (*ibid*. : 195).

Les scientifiques naturalistes partent en voyage dans cette optique de collection, pour découvrir ou compléter les collections existantes, comme l'illustre Muriel Dodds (1929 : 17) : « C'est à Colbert que revient l'honneur d'avoir dirigé et encouragé les premières missions vraiment scientifiques en Orient. […] Dès lors, un nombre assez grand de savants voyagèrent en Orient ; les uns, comme Pitton de Tournefort, y allaient dans le dessein de faire des découvertes botaniques ; d'autres, comme Paul Lucas, voulaient surtout y copier des inscriptions et y retrouver des ruines de l'antiquité. ».

Les XVIe et XVIIe siècles sont donc l'époque des inventaires : on liste les richesses, on s'étonne, on collectionne les curiosités ; à Paris, on admire ces collections, on se déguise. Les récits de voyage sont descriptifs et ont l'ambition d'être des catalogues exhaustifs. Aussi bien les comptes rendus

scientifiques que ceux de voyageurs énumèrent et décrivent. Il n'y a pas d'ambition littéraire, même si la caricature et la satire sont présentes, ni encore ouvertement d'ambitions idéologiques. C'est l'émerveillement. Muriel Dodds (1929 : 18) rappelle que « à partir du règne de Henri IV, il y a toujours un ambassadeur de France à Constantinople et des consuls français dans les principaux ports du Levant. […] Dès que les ambassadeurs de France reviennent à Versailles, on les entoure, on veut avoir des nouvelles de l'Orient. ». L'intérêt du public pour les mœurs et les richesses de l'Orient incite d'ailleurs ces diplomates à écrire des récits et des correspondances avidement lues en France.

Les missionnaires aussi écrivent et correspondent. La source principale d'informations et de textes en France sont les Jésuites. Lucie Bernier (2001 : en ligne) note en littérature que « aux XVIIe et XVIIIe siècles, les jésuites diffusent une quantité incalculable de comptes rendus et de publications d'une grande authenticité sur la Chine. […] Les premiers écrits sur le Japon nous parviennent également des Jésuites. ».

Durant les Lumières, quelque 3400 ouvrages sont consacrés dans le monde aux grands périples, tels que ceux du Français Charles-Marie de la Condamine, de l'Anglais James Cook ou du Suédois Anders Sparrman. L'engouement du public pour ces récits décrivant merveilles et richesses d'Orient finit cependant par s'essouffler ; avec le siècle, la mode est passée. Les peuples sur lesquels le plus de descriptions existaient alors étaient les Turcs, les Persans, les Indiens, les Siams et les Chinois, dans une littérature qui a suivi, comme le note Muriel Dodds (1929 : 25) différentes modes : « De 1660 à 1770, l'exotisme fut une vraie mode en France. Ce fut d'abord la mode turque, puis, vers 1715, commence la mode chinoise, et quand celle-ci sera passée, viendra l'admiration des "sauvages vertueux" de Bernadin de Saint-Pierre et de Rousseau. ».

Jacques Frémeaux (2004 : en ligne) souligne dans ses travaux sur le colonialisme français le thème de « la diversité des hommes et des genres de vie » et la façon dont notamment les peintres des écoles orientalistes ont fixé une iconographie du territoire colonisé :

> ***« la vision d'une gamme étendue de couleurs – ivoire, bronze, cuivre ou ébène des peaux, mais aussi rouge, vert, jaune ou vieil or des costumes, […] spectacle de rues "grouillantes", peuplées de "foules bigarrées", avec leurs "bazars" proposant invariablement "tout ce qui peut se vendre ou s'acheter", dans une débauche d'odeurs, flatteuses ou non […]. ».***

Cet auteur propose ici une caricature révélatrice de l'iconographie du voyage lointain, qu'il associe aux « commentaires » écrits, c'est-à-dire aux récits de voyage faisant pendant à ces peintures mais aussi aux savants observateurs, descripteurs et faiseurs d'inventaire, entre construction d'un savoir scientifique et construction de représentations qu'il dénonce comme étant « simplifiées, schématisées, voire abâtardies et caricaturées. ». On voit ainsi qu'à travers cet héritage du merveilleux et cette convention de l'inventaire plus ou moins fantastique, que s'imposent des caractéristiques discursive dominantes du récit de voyage vers l'Orient.

2.2. Pensée et discours coloniaux entre racialisme et Lumières

Tzvetan Todorov[78] a guidé mon utilisation du terme d'**idéologie** :

> « Un discours est, certes, déterminé par ce sur quoi il porte ; mais à côté de ce contenu évident il en est un autre, parfois inconscient et presque toujours implicite, qui lui vient de ses utilisateurs : auteurs et lecteurs, orateurs et public. Affirmer cette dualité ne revient pas à opposer l'objectif et le subjectif, ou le collectif et l'individuel : même si la personnalité

[78] In Préface à l'édition française de Said, [1978] 1980, page 7.

> subjective y est pour quelque chose, c'est plutôt à un ensemble de positions, d'attitudes et d'idées partagées par la collectivité à un moment de son histoire qu'on a affaire quand on examine la pression des sujets parlants et interprétants sur la formation des discours. Cet ensemble, nous l'appelons aujourd'hui **idéologie** ; et l'étude de la production du discours par le dispositif idéologique permet d'établir la parenté entre textes que sépare par ailleurs leur forme : la même idéologie sera à l'œuvre dans des écrits littéraires, des traités scientifiques et des propos politiques. ».

Cet auteur propose une pensée critique sur les représentations de l'autre, en particulier sur l'exotisme, pensée mise en avant dans ce chapitre, en particulier dans la troisième partie, traitant du phénomène d'exotisation dans les discours occidentaux sur l'Orient.

À l'avènement de l'expansion coloniale, correspondent des voyages et des récits marqués par la stratégie, l'ambition et l'idéologie coloniale. La description de l'ailleurs et de l'altérité, d'abord réduite par l'émerveillement, s'en trouve altérée.

2.2.1. Colonialisme et « science » du racialisme : émergence d'un discours pseudoscientifique au service de l'idéologie coloniale

Cette construction par opposition de l'Occident par rapport à l'Orient depuis l'Antiquité n'est pas sans hiérarchisation. Les exemples vus ci-dessus montrent qu'elle passe par la réification d'un Orient plus ou moins sauvage.

Avec l'émergence de l'idéologie coloniale et l'expansion de l'Empire colonial européen, c'est une véritable « science » de la hiérarchisation des peuples et des cultures, selon leurs origines géographiques et surtout leurs caractéristiques physiques observables, qui voit le jour.

2.2.1.1. Ce que fut le racialisme en France

À travers une posture voulue comme scientifique, certains Européens ont cherché à justifier la colonisation et plus encore à l'inscrire dans l'ordre naturel du monde. Pour ce faire, des pseudosciences ont tenté de démontrer, en s'appuyant sur la construction de « preuves » physiques (qui ont depuis été démontrées comme sans fondement), l'infériorité physique de certains peuples en les plaçant sur une échelle de l'évolution naturelle de l'homme (celle-là même que l'on retrouve chez le naturaliste Charles Darwin) et l'infériorité culturelle qui en découle, justifiant ainsi la domination de l'Europe, qui serait soi-disant « plus évoluée », sur les autres territoires. C'est la naissance du racialisme, la pseudoscience qui a prétendu justifier le racisme et la domination de l'Europe sur le reste du monde.

Gérard Lenclud (1991 : en ligne) explique ainsi le « modèle classique du racialisme » d'après Tzvetan Todorov :

> « Il associerait cinq composantes : la croyance bien sûr en la pertinence de la notion de race, l'affirmation d'une continuité entre le physique et le moral, l'idée que l'appartenance raciale détermine étroitement les individus, le postulat d'une hiérarchie des races et enfin l'élaboration d'un projet politique fondé sur la connaissance des "faits". ».

Ce « projet politique » évoqué par Tzvetan Todorov, c'est le colonialisme. Son objectif principal est la légitimation de l'entreprise coloniale, ce qui distingue le racialisme en tant que pseudoscience du

racisme : le philosophe Pierre-André Taguieff (1997 : en ligne) rappelle que c'est là que se jouent ces idéologies :

> « Il s'agissait bien sûr d'un racialisme ou d'un racisme idéologique qui ne se percevait pas comme tel, et qui n'appelait ni à la haine, ni à la stigmatisation, ni à la ségrégation, mais qui tirait sa légitimité de la domination et de l'exploitation coloniales. ».

D'ailleurs le débat qui existait alors entre différents courants de cette pensée ne remettait pas en cause l'infériorité supposée des peuples colonisés ni la nécessité perçue de la colonisation, mais concernait le traitement à appliquer aux « sauvages ». Pour certains, les « sauvages » pouvaient, grâce à l'aide (spirituelle, morale, intellectuelle) des Européens, s'élever hors de leur barbarie, c'était le cas des missionnaires chrétiens. Pour d'autres, l'infériorité atavique des « sauvages » les condamnait à rester toujours inférieurs, c'était le cas des tenants du racialisme. Pierre-André Taguieff (*ibid*.) donne l'exemple de Gustave Le Bon :

> « Gustave Le Bon (1841-1931), qui, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, a exercé un véritable magistère sur de nombreux théoriciens de la colonisation, proposait un modèle normatif, à l'anglaise, de développement séparé, de non-métissage, de non-contact entre colonisateurs et colonisés, à l'opposé du modèle français ou portugais d'assimilation progressive (en accord formel avec l'universalisme missionnaire de l'Église). Le Bon prophétisait la révolte des "pseudo-civilisés", des colonisés, et prétendait que les colonisateurs qui pensaient assimiler, éduquer les "sauvages" ou les "primitifs" au nom des valeurs universelles, en leur inculquant sciences et techniques, ne changeraient pas leur vraie nature de barbares ou de non-civilisés. ».

De ce fait, on peut considérer que le discours scientifique – en l'occurrence pseudoscientifique – est le genre canonique dans le champ du discours colonialiste.

2.2.1.2. Une entreprise d'instrumentalisation des sciences au service de l'idéologie colonialiste

Le cœur de cette armée « scientifique » idéologique, ce sont les siences de l'altérité, ou qui prennent l'autre comme objet. L'emprise idéologique racialiste du colonialisme a ainsi touché de manière égale certaines pratiques linguistiques, ethnographiques, géographiques ou anthropologiques. Par nature, leur sujet d'étude sont l'autre et la différence, comme le rappelle Guy Barthèlemy dans ses travaux sur Gérard de Nerval (1996 : en ligne) :

> « L'Ailleurs croise l'anthropologie parce que celle-ci se définit philosophiquement comme enquête sur les variables de l'humanité mais aussi, en définitive, comme réflexion sur les modalités de constitution de l'identité, comme étude des mécanismes d'autoreprésentation des cultures et des individus qui les habitent. ».

L'idéologisation va contaminer les sciences touchant l'expérience de l'altérité vécue d'un point de vue occidental :

> « La variabilité humaine constitue l'objet de l'anthropologie. Tradition intellectuelle charpentée progressivement en discipline à partir de la seconde moitié du XIXe siècle, l'anthropologie s'est, en effet, assignée pour mission de recenser la diversité des expériences culturelles, de l'ordonner par le moyen de la comparaison et, peut-être, d'en apporter une explication si tant est que puisse s'établir en son sein un semblant d'accord sur le sens de ce dernier mot. » (Lenclud, 1991 : en ligne).

À l'ère coloniale, l'engouement scientifique naturaliste pour l'inventaire des animaux, des plantes et des roches a laissé la place à l'examen de l'altérité. On ne s'attarde pas sur la plante sauvage, dans les récits botaniques de l'ère coloniale. C'est l'humain – l'agriculture, l'architecture, les savoir-faire, les traditions – qui fascinent et font l'objet de descriptions, de catalogues et de commentaires. De la plante, découlent la main, le geste qui extrait son suc, la technique agricole, comme l'explique Danièle Duport (2001 : 211) en histoire littéraire :

> « Les productions de la nature en leur éventail de formes, engendrent des modes de culture originaux répondant à des besoins particuliers : C'est pourquoi les voyageurs, par une égale louange de la diversité, rapportent si précisément à la suite de la description de la plante la façon dont les indigènes ont su l'accommoder à leurs besoins. Partout l'usage paraît au moins aussi important que la plante à décrire, car l'invention végétale, la diversification illimitée des caractéristiques représente une émulation constante pour l'invention humaine. ».

Or la construction du savoir sur l'autre dans le contexte de domination et de conquête dans lequel ces disciplines s'exercent, ne consiste pas en un partage-apprentissage, au cours duquel le chercheur français s'informerait du travail scientifique et de la connaissance empirique de l'autre. Il s'agit d'appliquer la science occidentale, vue comme supérieure, pour étudier le territoire, le végétal, l'historique, l'humain, autres. Et par cette démarche, une domination non seulement s'exprime mais s'opère, comme le rappelle Tzvetan Todorov dans sa préface à Edward Said (1978 [1980 : 8]) :

> ***« Dire à quelqu'un : "Je possède la vérité sur toi" n'informe pas seulement sur la nature de mes connaissances, mais instaure entre nous un rapport où "je" domine et l'autre est dominé. Comprendre signifie à la fois, et pour cause, "interpréter" et "inclure" : qu'elle soit de forme passive (la compréhension) ou active (la représentation), la connaissance permet toujours à celui qui la détient la manipulation de l'autre ; le maître du discours sera le maître tout court. ».***

Présente de façon dominante dans toutes les observations scientifiques des territoires lointains, la discipline reine du récit scientifique sur l'ailleurs au XIXe siècle est donc une pseudoscience idéologisée, qui, en cette époque marquée par le racialisme (théories hiérarchisant les « races » humaines de Paul Broca, 1824-1880), apportait sa caution à la « mission civilisatrice » de la France dans le cadre de l'empire colonial et de l'esclavagisme.

2.2.1.3. Exemples d'un discours scientiste idéologisé

L'histoire de l'École Française d'Extrême-Orient reflète bien les ambitions scientifiques françaises en Asie et les idéologies qui les gouvernaient sous l'empire colonial. Lorsqu'à la fin du XIXe siècle, la France se propose, à travers l'institution de l'École Française d'Extrême-Orient (zone définie par cette institution comme « l'Extrême-Orient tout entier, de l'Inde au Japon et du Turkestan aux archipels malais »), d'aborder la connaissance en particulier de l'Inde, de la Chine et de l'Indochine d'un point de vue scientifique. Un certain mépris est exprimé envers les représentations mythologiques et littéraires qui ont pu constituer la base de la connaissance française sur cette région jusqu'à lors. L'École, dans son historique général[79], rappelle que l'« on se contentait ordinairement de puiser la connaissance de ces contrées dans les documents écrits » ou encore que l'« on se retournait d'instinct vers la tradition ». Le discours tourne même à la raillerie : « le vol dans l'éther philosophique est rapide et aisé ». Ce que propose alors l'École, établie à Chandernagor en 1898, c'est « l'étude de la réalité concrète » qui « demande autre chose que les hardies spéculations

[79] 1921, Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient. Tome 21, pages 1-41.

de l'esprit : elle réclame les observations patientes du linguiste et de l'ethnographe l'analyse minutieuse des faits religieux et sociaux, l'examen attentif des monuments figurés ; elle néglige la théorie comme instrument de recherche pour prendre en main la pioche de l'archéologue, **le compas de l'anthropologiste**, l'objectif du photographe et la brosse de l'estampeur. ».

On peut voir à travers ce manifeste l'expression d'une ambition de collection, caractéristique des sciences dites naturalistes de cette époque et antérieurement. Les grandes préoccupations décrites dans ce Bulletin sont l'organisation, la collection (de manuscrits, de vocabulaires, d'objets archéologiques), la conservation à travers les bibliothèques et musées mais aussi la conservation des monuments historiques, la publication d'ethnographies, les inventaires (de monuments, d'objets antiques, de langues, de populations), les classements. Le bulletin lui-même prend bien souvent des allures d'inventaire de tous les éléments classifiés par ses chercheurs durant ces 20 premières années d'existence et de tous les objets captés, « rapportés », de Chine, d'Indochine et de la péninsule sud-asiatique, alors appelée « Inde insulaire », pour son musée.

Mais cette ambition de nature *a priori* scientifique n'est pas sans dimensions idéologiques, ni déconnectée de l'entreprise coloniale. Soutenue par le gouverneur d'Indochine, celui-ci l'a financée car il « commençait alors à construire la France d'Asie. Il travaillait à cimenter l'assemblage un peu incohérent de pays groupés sous la dénomination d'Indochine française de manière à en faire un véritable État colonial, pourvu de tous les organes nécessaires à sa vie, au nombre desquels il plaçait en bon rang la science. Conformément à ce plan, il créait simultanément le Service géologique pour l'étude du sol, la Mission scientifique pour celle de la faune et de la flore, l'Observatoire de Phû-liën pour celle des phénomènes atmosphériques. Restait la série des faits humains qui sont du ressort des sciences historiques et philologiques : langues, races [*sic*.], religions, idées et coutumes, art, histoire. ».

Cette étude des « faits humains » vise des applications politiques bien définies : il s'agissait de gouverner des « êtres vivants, pétris d'hérédités anciennes, d'habitudes ancestrales, de croyances profondes et diverses, dont le politique avisé doit tenir compte pour ne pas provoquer de funestes dissentiments. ». Le gouverneur général décrit en 1906 l'École comme « sachant la valeur des méthodes occidentales, mais disposé[e] à traiter avec la considération qu'elles méritent les littératures et les philosophies de l'Extrême-Orient ».

Il ne s'agissait pas alors tant de l'étude d'un autre, que de l'inventaire et de la gestion de nos nouvelles possessions : le texte mentionne « nos monuments » et le directeur est invité à Paris pour « exposer à l'Institut l'état de choses qui existait dans la colonie ».

Beaucoup d'études publiées alors, comme on peut le voir à travers l'École Française d'Extrême Orient ou ci-dessous la Société d'Anthropologie de Paris (SAP), ont une visée de légitimation de la colonisation française en général et en particulier de la création du territoire indochinois. Bien en a pris au gouverneur d'Indochine de faire appel à la science pour justifier son entreprise d' « assemblage un peu incohérent de pays groupés sous la dénomination d'Indochine française ». Aussitôt les savants à son service publient de quoi asseoir scientifiquement cette entreprise : « Les deux autres études, l'une de sinologie pure, l'autre de pur indianisme, marquent la juste part des deux civilisations dont dépend celle de l'Indochine, la bien nommée. ».

Dans ce Bulletin, décrivant la nature des sujets d'étude de l'École, le mot « race » est bien entendu utilisé ordinairement et la population de l'actuelle Malaisie est mentionnée en des termes de « tribus sauvages », on y trouve également des expressions comme « langues sauvages », « indigène », « sauvages », qui reflète l'idéologie colonialiste (l'École participe à la première exposition coloniale organisée par la France, à Marseille, en 1906).

Edward Said (1978 [1980 : 371]) parle de ces écoles européennes à l'image de l'École Française d'Extrême-Orient comme de « l'aile savante de l'armée » :

> « Il n'y a pas de parallèle plus éclatant, dans l'histoire moderne de la philologie, entre la connaissance et le pouvoir que dans le cas de l'orientalisme. ».

Pour obtenir des exemples de cette entreprise coloniale et racialiste en Malaisie particulièrement, je me tourne vers les archives de la Société d'Anthropologie de Paris (SAP), fondée par le racialiste Paul Broca lui-même en 1859 (cette société n'existe plus aujourd'hui).

En 1952, la SAP publie un rapport[80] sur une tribu protomalaise, dans lequel on retrouve les observations physiologiques servant de base à la pseudoscience racialiste : stature, indice cormique, indice céphalique, de nombreuses mesures des proportions du visage ou dans les termes racialistes de la « face », forme du nez, etc. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle le Bulletin de l'École Française d'Extrême Orient, que je citais ci-avant, mentionnait « le **compas** de l'anthropologue ».

Un extrait d'une publication de la SAP de 1874[81] traduit toute la violence et la réification ou plutôt la bestialisation du discours scientifique racialiste. Cet extrait décrit des membres d'une tribu de l'actuelle Malaisie péninsulaire en des termes absolument réifiants :

> « La seconde femme, plus petite d'une demi-tête, a la peau plus foncée. Ses cheveux relativement longs et laineux, son nez court, relevé du bout, aux larges narines ouvertes en avant, son œil petit, ses joues en relief aplaties par devant, son faible prognathisme uniquement alvéolaire, son menton un peu en retrait, le volume de sa mandibule et des masses musculaires qui s'y insèrent, tout cela fait involontairement penser au Négrito. Les mamelles flasques et pendantes, le ventre ballonné, la petite taille relative, les membres supérieurs disproportionnés confirment cette détermination. ».

Ce discours racialiste ne se limite pas aux explorateurs français. À la même époque le britannique Alfred Russel Wallace (un des pères de la théorie de la sélection naturelle avec Charles Darwin), propose des études des populations des actuelles Malaisie et Indonésie, dans la même veine. Le géographe français Eugène Cortambert en fait par exemple ce rapport en 1870 :

> « À l'ouest sont les Malais, au type mongolique, au teint brun ou olivâtre, ou légèrement rouge, au nez petit et bien fait, aux cheveux noirs et droits, à la barbe rare, droite aussi, à la petite stature, à l'esprit défiant, au maintien réservé et poli, au caractère tranquille, impassible et point affectueux. » [82]

Sans doute Hyppolite Vattermare, qui présente ce rapport en 1880, ne le trouve pas assez bestialisant, puisqu'il ajoute dans une note de bas de page, « ce que M. Cortambert ne dit pas, pas plus que M. Wallace du reste, c'est que, parmi ces tribus malaises, il en est, par exemple les Battas de Sumatra et les Dayaks de Bornéo, qui pratiquent avec passion l'anthropophagie. ». Cette note

[80] J. Lalouel, 1952, « Les Rhadés, Protomalais-Veddoides des plateaux indochinois », in *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 3-3-4, pages 199-211.

[81] M.-E. T. Hamy, 1874, « Sur les races sauvages de la péninsule malaise et en particulier sur les Jakuns », in *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*, vol. 9, pages 716-723.

[82] À l'occasion du décernement à Alfred Russel Wallace de la médaille d'or de la Société de Géographie de Paris pour ses travaux sur l'archipel malais (cité dans *La Malaisie : récits de voyages et études de l'homme et de la nature / Alfred Russell Wallace ; abrégés par H. Vattemare*, Paris : Hachette : 1880).

illustre la recherche de la monstruosité et de la bestialité sur laquelle repose cette pseudoscience idéologique qu'est le racialisme, destinée à disparaître avec le colonialisme qui l'a créée.

2.2.1.4. Avènement et déclin d'une pseudoscience

De par ce carcan idéologique colonial et son substrat du merveilleux, hérité des récits et de représentations des anciens, l'instrumentalisation de l'anthropologie au XIXe siècle se trouve dans une **impasse épistémologique** :

> « la rencontre de l'Autre se réduit soit à une entreprise de coloriage soit à la vérification par l'Occidental de la supériorité dont il est a priori convaincu. » (Barthèlemy, 1996 : en ligne).

Guy Barthèlemy déconstruit cette science qu'il définit comme une « proto-anthropologie », dont les seuls outils de définition de l'identité sont la race et la religion. Je retiens, à la lecture de son analyse, trois facteurs de l'impasse épistémologique de cette « proto-anthropologie », auquel j'ajoute un quatrième facteur, et que je définis plutôt comme une pseudoanthropologie. À travers cette instrumentalisation et cette idéologisation des sciences de l'autre – qui contaminât en temps les disciplines citées dans l'historique de 1921 de École Française d'Extrême-Orient, linguistique, ethnographie, anthropologie, mais aussi, comme le montre le prix décerné à Alfred Wallance par la Société de Géographie de Paris, la géographie – c'est tout discours sur l'altérité qui s'en est trouvé réduit :

- de par son substrat antique de merveilleux, la préhension de l'autre dans le discours scientifique s'est **spectacularisée**

  > « Le jeu des apparences a très souvent bloqué la représentation de l'Autre; l'observation des "mœurs" s'est abîmée dans la pratique de la spectacularisation des comportements culturels superficiels de l'Autre. Le schéma qui consiste à valoriser la différence la plus spectaculaire et à la traiter sur le mode de l'incongruité plaisante ou inquiétante a largement dominé. » (*ibid*.) ;

- de par l'idéologie coloniale, la préhension de l'autre est **hiérarchisante et réifiante**

  > « Poser le problème des opérateurs de lisibilité de l'"altérité de l'Autre" au XIXe, c'est poser le problème de l'écrasement de son individualité (de sa singularité subjective) sous une altérité conçue exclusivement comme un paradigme ontologique et une imputation d'appartenance collective - en définitive, sous sa typicité. Cet écrasement connaît des formes très diverses ; il peut aller jusqu'à l'affirmation de l'illisibilité de l'Autre, et cette opacité signifie alors souvent une insignifiance qui accomplit la déshumanisation de l'Autre. Mais affirmer que l'Autre ne peut être lu que comme une version plaisante mais dégradée de l'Humanité, ou comme incarnation fragmentaire d'un idéal (la Beauté selon Gautier), ou comme le représentant d'une part maudite de l'humanité (Chateaubriand), c'est aussi refuser que l'Autre soit un Je. » (*ibid*.) ;

- enfin, les sciences de l'autre telle qu'elles sont pratiquées au XIXe siècle sont vouées à l'impasse par la **pollution épistémologique du racialisme** (des théories racialistes que j'ai évoquées)

  > « Le XIXe siècle, dont la pensée philosophique, historique, linguistique et religieuse est dominée par la notion de "race" (dans un modèle d'analyse qui lui subordonne et

lui coordonne immédiatement la religion et la langue) va beaucoup se préoccuper de la classification des communautés humaines et des déterminations à lire derrière ces groupements. Son obsession de l'identité raciale va le conduire à repérer et à étiqueter dans une vaste entreprise taxinomique des altérités avec lesquelles il entretiendra à la fois des relations de fascination et de répulsion (comme il convient à tout bon processus fantasmatique) ; c'est dans ce cadre-là que s'accomplira la vocation paradigmatique et polarisante (à laquelle nous avons déjà fait allusion) de la relation à l'altérité orientale. » (*ibid*.) ;

- de plus, j'ajoute que le discours sur l'autre connait alors, et pour longtemps, la limitation de l'**eurocentrisme.**

  Les exemples de l'École Française d'Extrême Orient cités ci-dessus ont montré comment le discours scientifique promeut les valeurs propres à la société française en valeurs universelles, et en particulier érige la science française ou européenne en la seule digne de ce nom.

La recherche scientifique moderne prenant pour objet l'altérité trouve ses origines dans le dépassement de ces approches, par l'observation participative proposée par Claude Lévi-Strauss :

> « Les différences superficielles entre les hommes recouvrent une profonde unité » (1973 : 75) ;
>
> « Aucune société n'est foncièrement bonne ; mais aucune n'est absolument mauvaise ; toutes offrent certains avantages à leurs membres, compte tenu d'une iniquité dont l'importance apparaît approximativement constante » (2011 : 463).

Ainsi, Gilles Manceron, dans sa préface à Victor Segalen, observe que « de Claude Lévi-Strauss à Michel Leiris, les ethnologues ont progressivement renoncé à un point de vue objectif et descriptif, se sont éloignés d'une prétention positiviste, théorique et abstraite et ont pris davantage en considération dans leurs travaux le sujet observant et la manière dont il est perçu par le sujet observé. » (1986 [2009 : 20]), la tendance actuelle n'est « plus tant de réduire, classer, ficher les autres, en somme accumuler des matériaux de leur différence, puis les interpréter et spéculer sur eux, que d'essayer de décrire les conditions de leur collecte, celles de l'observation d'autres sociétés humaines. ».

2.2.2. Écrire sur l'autre au temps des colonies et des Lumières

Cette pseudoscience racialiste et le discours raciste qui lui est associé sont au cœur du discours colonialiste. Lucie Bernier (2001 : en ligne) explique :

> « Le colonialisme en Extrême-Orient et le racisme qui s'exprime dans la notion du péril jaune qui lui est inhérent, sont aussi vieux que le monde. Il n'y a pas un peuple qui, dans son histoire, n'a pas conquis et soumis un autre peuple. Le colonialisme, dans son acception moderne, est cependant l'apanage des nations européennes et commence avec la découverte du Nouveau Monde. Par la suite, le siècle des Lumières permet aux philosophes européens non seulement de préparer idéologiquement la Révolution française mais également d'élaborer les fondements théoriques de la justification de la suprématie de la race blanche. Montesquieu, Rousseau ou Herder utilisent la Chine pour construire leur pensée ; ils se servent d'elle et du colonialisme comme moyen de projection pour l'Europe. Au XIXe siècle, avec le progrès des sciences et de la technologie stimulés par la révolution industrielle,

> racisme et colonialisme prennent une nouvelle dimension. Peu à peu, l'Europe, "maître naturel" de la planète, s'arroge le droit de civiliser et de christianiser non seulement la "Chine arriérée" mais le monde entier pour le façonner à son image. Cette politique qui sert les intérêts économiques et religieux est fondée sur une image de l'Autre, de l'Étranger. C'est ainsi que la colonisation déborde le cadre de l'expansionnisme économico-politique pour devenir essentielle à la recherche identitaire de l'Europe. ».

Aux temps coloniaux, dans un cadre où une science aliénée à l'idéologie dominante a établi une hiérarchie des peuples qui « justifie, implicitement, la colonisation, dans la mesure où l'ordre que celle-ci établit paraît correspondre à la hiérarchie des cultures. » (Frémeaux, 2004 : en ligne), le discours sur l'autre et sur l'altérité s'en trouvent altérés. Et cela qu'il s'agisse de justifier l'aliénation de l'autre ou à l'opposé d'instrumentaliser l'autre en un contre-exemple de ce que l'on souhaite critiquer dans l'empire, car là aussi, l'idéologie domine. Les écrits de voyage de Denis Diderot, comme le *Supplément au voyage de Bougainville*, et bien avant lui ceux de Michel de Montaigne, peignent un monde nouveau, juste, dans son bon droit, c'est une critique déguisée de l'ancien monde, européen.

La rencontre des cultures, hiérarchisée, ne peut être comparative, comme le montre Jacques Frémeaux en citant l'ambassadeur Jules Harmand (1910 : 52-53) : « L'expansion coloniale moderne (…), qui s'opère à des distances considérables, (…) met nécessairement en contact, en les subordonnant les uns aux autres, des éléments développés à part, n'ayant eu jusque-là aucune relation et ne présentant rien de commun par les mœurs, par les croyances, par les sentiments ou l'idéation, par les besoins matériels et moraux, en un mot, par tout ce qui constitue la personnalité humaine ou fait l'entité des nations. ».

C'est de plus toujours d'un point de vue eurocentré que le discours se développe : « On retrouve dans les récits de voyage en Orient et plus largement dans la représentation de l'Orient au XIXe siècle l'anthropologie spontanée du temps, c'est-à-dire un discours sur l'Autre culturel qui est préconstruit dans la sphère de l'idéologie, dans lequel la fonction polarisante du paradigme d'opposition Orient / Occident conduit à diverses instrumentalisations de l'altérité de l'Autre oriental, qui reste de ce fait une sorte de point aveugle. » (Barthèlemy, 1996 : en ligne). Guy Barthèlemy ajoute, « la représentation de l'Autre oriental va ainsi être oblitérée par le mécanisme idéologique qui saisit "spontanément" l'Autre dans une perspective de discrimination. À côté de cette instrumentalisation idéologique, qui fonde la méconnaissance de l'Autre, il existe par exemple une instrumentalisation esthétique. ».

L'écriture sur l'autre au temps coloniaux est dont marquée par la hiérarchisation, la réification (et instrumentalisation) et la pseudoscience.

2.2.2.1. Le discours des Lumières reste réifiant, il s'oppose au racialisme sans remettre en question le colonialisme

Le discours sur la hiérarchisation des peuples et la supériorité sans cesse affirmée comme naturelle de l'Europe compte certes des voix discordantes. Cependant même chez les philosophes des Lumières, l'eurocentrisme reste fondamental. Si les grands humanistes des Lumières s'opposent à des racialistes comme Gustave Le Bon (voir en 1.2.1.), ils n'expriment pas pour autant un véritable discours anticolonial, mais plutôt un discours colonial humaniste, exprimant sa foi en la capacité des « sauvages » à, avec notre aide, rattraper un « retard » dont ils ont la conviction qu'il est circonstanciel et non pas déterminé par des différences physiques. Ils s'opposent donc en cela au discours racialiste, mais pas à la mission colonisatrice de l'Europe et à son bien-fondé. Il y a plusieurs raisons à cela :

tout d'abord, la notion de progrès est centrale à la philosophie des Lumières, avec l'idée que les groupes humains sont plus ou moins « avancés » sur une ligne de progrès allant sans cesse de l'avant. Dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Jean-Jacques Rousseau adopte cette idée du siècle que l'homme a la capacité de se perfectionner, et dont découle l'idée que certains groupes humains, de par leurs circonstances, se sont perfectionnés plus rapidement que d'autres. On retrouve également cette idée très prisée au XIXe siècle, siècle où le progrès fut roi, dans l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, 1795, de Nicolas de Condorcet, qui parle du « passage […] d'une société grossière à l'état de civilisation des peuples éclairés et libres ». Cette idée de progrès est d'ailleurs confortée par l'exploration du monde et l'observation de l'autre, qui permet à l'Europe et à la France de se situer et de se définir comme civilisées par opposition aux peuples non-civilisés, de savoir à quel « palier » (pour reprendre un terme de Nicolas de Condorcet) du développement universel de l'humanité elles se situent ;

ensuite, ce progrès est vu comme universel : le progrès social, scientifique, institutionnel (l'avènement de la démocratie), industriel français est perçu comme la forme universelle du progrès humain. L'égalité se conçoit donc entre les peuples, contrairement à ce que la pseudoscience racialiste voudrait démontrer : Voltaire le défend lorsqu'il dit « Dieu nous a donné un principe de raison universel »[83], incluant dans ce « nous » toute l'humanité sans distinction. Mais la civilisation française est l'étalon de cette égalité, la perfection que les peuples colonisés peuvent et doivent atteindre, l'incarnation du progrès universel vers lequel les civilisations plus primitives tendent et auquel elles aspirent. Une égalité qui se conçoit donc de façon potentielle, dans un futur dans lequel l'autre aurait rattrapé son « retard », mais n'est jamais envisagé comme une réalité contemporaine ;

de plus, un discours philanthropique et même messianique émane naturellement de cette constatation universaliste : si tous les hommes sont capables de progrès et de perfectionnement, l'Europe se trouvant au sommet de ce parcours universel se doit logiquement d'aider les autres, par sa mission civilisatrice et évangélisatrice, à atteindre son niveau d'accomplissement. L'entreprise colonialiste s'en trouve entérinée plutôt que remise en question. Stéphanie Couderc-Morandeau (2008 : 18), du point de vue des sciences politiques, résume cela en la formule « civiliser devient un droit », et même un devoir, un idéal. Cette formule se retrouve dans le discours colonial par l'expression « le fardeau de l'homme blanc », imaginé par Rudyard Kipling en 1899 (*The White man's burden*). Je reproduis ici partiellement son poème qui illustre ce discours philanthropique et messianique, dans lequel le projet de colonisation apparait comme un sacrifice pour l'Europe :

« O Blanc, reprends ton lourd fardeau :
Envoie au loin ta plus forte race,
Jette tes fils dans l'exil
Pour servir les besoins de tes captifs ;

Pour - lourdement équipé - veiller
Sur les races sauvages et agitées,
Sur vos peuples récemment conquis,
Mi-diables, mi-enfants. […]

O Blanc, reprends ton lourd fardeau ;
Tes récompenses sont dérisoires :
Le blâme de celui qui veut ton cadeau,
La haine de ceux-là que tu surveilles.

[83] 1756 *Essai sur les mœurs et l'Esprit des Nations*, t1, page 27, Bordas, 1990.

La foule des grondements funèbres
Que tu guides vers la lumière :
"Pourquoi dissiper nos ténèbres,
Nous offrir la liberté ?". » ;

finalement et dans un mouvement opposé mais non moins instrumentalisant, se développe le mythe du « **bon sauvage** ». La réalité du progrès en France aux XVIIIe et XIXe siècles s'accompagne parfois d'un rejet (qui n'est pas pour autant une ouverture vers l'autre) et ce que l'on pourrait appeler un certain relativisme (par opposition à l'eurocentrisme culturel). Ceux qui, comme Jean-Jacques Rousseau ou avant lui Michel de Montaigne, veulent faire du sauvage ou du barbare un modèle, projettent en fait sur l'autre un idéal classique et très européen, ainsi que le rejet des contraintes de leur ville, des références incarnant de nouveau l'eurocentrisme. Là où Jean-Jacques Rousseau voit dans les arts et les sciences françaises la perfection, il voit dans sa morale une dépravation. Il faudrait donc pour schématiser qu'en conservant le bénéfice de la supériorité de ses arts et de ses sciences, qui ont selon lui atteint la perfection, l'Européen retourne en arrière (sur cette ligne du progrès propre à la pensée de son siècle) vers l'innocence préservée des sauvages :

> « nos âmes se sont corrompues à mesure que nos Arts et nos Sciences se sont avancés à la perfection » (*Œuvres Complètes*, t 3, page 9, La Pléiade).

Les humanistes des Lumières défendent l'égalité du potentiel humain (à défaut de l'égalité réelle des humains) et rejettent l'idée d'hommes intrinsèquement « inférieurs » ou « dégénérés » proposée par le racialisme, à laquelle ils préfèrent l'idée d'avance ou de retard sur la même ligne de progrès accessible universellement. Ils entérinent par contre l'opposition homme civilisé - homme sauvage. Denis Diderot se pose la question de savoir lequel est le plus heureux, mais il ne questionne pas le bien-fondé de cette catégorisation.

Dans ce discours et en particulier à travers cette figure du bon sauvage, l'autre est instrumentalisé, non plus tellement pour justifier le projet colonialiste, mais pour critiquer la civilisation européenne. Il n'est qu'un argument ou un exemple dans le débat « nature » versus « culture » des Lumières, par exemple chez Jean-Jacques Rousseau ou chez Voltaire, ou un instrument rhétorique de la critique sociale, dans les *Lettres Persanes* de Charles de Montesquieu.

Ces discours s'accompagnent d'une iconographie du bon sauvage, reflétant l'apologie de la nature dans le discours par l'exposition de corps nus, en contact direct avec la nature sauvage, occupés à des activités innocentes. Paul Gauguin a marqué cette iconographie par ses représentations de la Polynésie française, en particulier Tahiti.

2.2.2.2. Et après les indépendances… que reste-t-il de ces discours ? Brève analyse du discours d'un auteur contemporain, J. M. G. Le Clézio, sous forme d'interrogations

Effacer ces biais du discours colonial parait difficile. Ce discours est marqué soit par une forme d'idéologie et le fantasme racialiste, soit vu par le prisme humaniste des Lumières. Certaines notions racialistes et leur pendant, le mythe du bon sauvage, perdurent. Je vais prendre ici à titre d'exemple le discours de J. M. G. Le Clézio, car cet auteur s'est beaucoup exprimé sur sa vision de l'altérité, mais sa posture ne lui est pas propre, je l'analyse ici car elle participe d'une tendance. Comme le note Rachid Amirou dans son essai sur l'imaginaire du tourisme (1995, [2012 : 23]),

> « ce genre de rousseauisme est encore de mise dans les écrits sur le tourisme vers le Tiers Monde : le mythe du "bon sauvage" s'y reconnaît aisément. Le thème de l'homme "originel"

(avec sa version marxienne de l'individu libéré du "mal" capitaliste, ou sa version exotique de l'homme naturel et bon des Tropiques) ».

Je l'observe chez un auteur, J. M. G. Le Clézio, dont l'aversion pour le colonialisme est très clairement exprimée dans une œuvre historiquement marquée par la décolonisation, que ce soit celle des Amériques dans *Le rêve mexicain* ou de l'Afrique dans *L'Africain*. Il oppose cependant dans ce dernier ouvrage deux visions parfaitement rousseauistes du sauvage idéalisé et du civilisé vu comme prisonnier d'un progrès aliénant et corrupteur. Il y découvre l'Afrique nue, dangereuse, de sensations et d'émotions, qu'il compare à la vie coloniale rejetée par son père et par lui-même : « ses cocktails parties et ses golfeurs en tenue, sa domesticité, ses maîtresses d'ébène prostituées de quinze ans introduites par la porte de service, et ses épouses officielles pouffant de chaleur et faisant rejaillir leur rancœur sur leurs serviteurs pour une question de gants, de poussière ou de vaisselle cassée » (page 68[84]).

J. M. G. Le Clézio[85] dit de son départ chez les Amérindiens Emberas et Waunanas « J'avais besoin d'un choc physique. Je voulais cesser d'être quelqu'un de purement cérébral. ». On retrouve ici l'image, chez un écrivain contemporain, d'une innocence du « sauvage », ici traduite par une supposée absence d'intellectualité, dont la connotation coloniale est peut-être héritée de lectures, chez cet écrivain qui cite peu après Rudyard Kipling. Il reprend l'idée d'un individu civilisé déconnecté de la nature : « La société dans laquelle j'ai grandi, européenne, […] demande [aux jeunes gens] au contraire, d'oublier totalement que le monde existe. Un jour, le monde leur tombe dessus et ils sont très étonnés. ». Je retrouve là la théorie développée par Jean-Jacques Rousseau dans *Émile ou De l'éducation* (1762) de la « pédagogie naturelle », qui préconise que les enfants se confrontent à la nature en dehors de toute influence de la civilisation (c'est-à-dire les sciences, la littérature, la religion et la société) jusqu'à l'âge de 12 ans.

Dans *L'Africain* (page 13) J. M. G. Le Clézio disait « En Afrique, l'impudeur des corps était magnifique. Elle donnait du champ, de la profondeur, elle multipliait les sensations, elle tendait un réseau humain autour de moi. » Cet écrivain parle d'ailleurs de sa « vie sauvage » en Afrique (page 24). Il reprend par ailleurs dans la suite de cet entretien d'autres positions épistémologiques de cette proto-anthropologie ou proto-altérité du XIXe siècle, notamment l'idée de déterminisme (« fixisme » dénoncé par Guy Barthèlemy, 1996).

On trouve en fait chez J. M. G. Le Clézio un véritable mythe du bon sauvage qui malgré l'écart dans le temps, ne présente pas a priori d'évolution épistémologique par rapport à Jean-Jacques Rousseau ou Michel de Montaigne avant lui. Il dit ainsi dans le même entretien (voir note 85, page 135), « cette idée, simple, que les relations entre les différents membres d'un groupe ou d'une famille sont beaucoup plus importantes que les progrès techniques qu'on pourrait apporter à ce groupe ou à cette famille. Autrement dit, ce n'est pas très grave qu'il n'y ait pas de cheminée dans cette maison, ou que depuis deux ou trois mille ans, les gens continuent de s'enfumer quand ils font griller du maïs ou de la viande. Ce qui est beaucoup plus important, c'est que, lorsqu'on prépare le repas, tout le monde soit averti, de telle sorte que tous les membres du groupe, ayant participé ou non à la recherche des aliments ou à leur cuisson, du simple fait de leur existence, soient réunis, parce qu'ils ont tous droit à quelque chose. Nous avons beaucoup à apprendre d'une telle conception de la vie. ». Il continue :

« Si nous avions su vivre comme vivent les Amérindiens, ou comme ces gens du désert, nous n'aurions certainement pas eu à gérer autant de catastrophes. Certes, nous n'en serions pas

[84] L'Africain, 2004, référence pagination Folio 2008.
[85] Entretien dans le *Magazine Littéraire* du 28/10/2008.

au même degré de perfectionnement technique mais nous n'aurions pas non plus gaspillé, avec autant de facilité, nos chances de vie. ».

Non seulement je retrouve en creux dans cet extrait un discours tout à fait rousseauiste sur les méfaits de la civilisation occidentale moderne, mais J. M. G. Le Clézio ne mentionne pas ici des considérations comme les souffrances de la vie sans médecine moderne ou encore l'espérance de vie réduite et l'aspiration légitime que ses hôtes pourraient avoir à y accéder s'ils le souhaitent. La question de l'autodétermination des tribus qui les ont accueillis ne se pose en fait pas du tout pour bien des voyageurs, qui ont déjà décidé de ce qui était le mieux pour leurs hôtes. J. M. G. Le Clézio aime la dangerosité liée à ce mode de vie et il y voit une valeur ajoutée pour le voyageur qui a le privilège d'en faire l'expérience, comme il dit dans *L'Africain* (page 24) : « Pour l'enfant que j'étais, la violence était générale, indiscutable. Elle donnait de l'enthousiasme. […] Peu d'Européens ont connu ce sentiment. ».

J. M. G. Le Clézio peut se défendre d'idéalisation dans cet entretien, mais il ne le fait qu'en suivant le schéma classique de l'exotisation (voir en 3.2.2 de ce chapitre) : « On trouve les mêmes vices et les mêmes crimes. La seule différence est que si l'on prend la société dans son ensemble, elle est mieux intégrée à son milieu, qui est celui de la forêt, que nous ne le sommes à celui que nous avons créé. ».

Lorsqu'Edward Said (1978 [1980 : 13]) décrit un « lieu de fantaisie, plein d'êtres exotiques, de souvenirs et de paysages obsédants, d'expériences extraordinaires », il parle de la vision de l'Orient par les Occidentaux dans l'Antiquité, mais il pourrait très bien décrire cet extrait cité ci-dessus de *L'Africain*, ou le discours d'autres écrivains voyageurs français contemporains un peu partout dans le monde.

De cette ancienne idéologie coloniale (mais pas très ancienne comme le montre le texte de 1952 de la SAP ou l'abrégé de 1880 en 1.2.1 de ce chapitre) et du mythe du progrès (et de son pendant, l'idée de la dégénérescence) des Lumières, il reste donc un risque, de par ces origines idéologiques, d'un retour perpétuel en arrière, d'une impossibilité de dépasser véritablement cette impasse épistémologique initiale, non seulement dans une discipline, l'anthropologie, dont les fondements furent le racialisme, mais également dans toute écriture, scientifique ou littéraire, sur l'Orient.

L'écriture romantique, qui marque un tournant autobiographique et introspectif dans le récit de voyage, ne résout pas pour autant ces problématiques de la réification multiforme de l'autre. Guy Barthèlemy, que je cite ci-après, note le peu de place encore consacré dans le discours romantique à l'autre en tant que sujet.

2.3. Écritures romantique et moderne tournées vers soi

> « Dans les récits de voyage en Orient, l'hypertrophie du Moi du voyageur-narrateur semble laisser peu de place à la rencontre de l'Autre individuel. Le voyageur est généralement plus soucieux de restituer ses "impressions", mot qui dit assez l'hypertrophie subjectiviste, née de la révolution romantique, qu'autorise le genre. » (Guy Barthèlemy, 1996 : en ligne).

À l'ère postcoloniale et moderne, les récits de voyage, moins limités par l'idéologie colonialiste et ses compulsions ethnographiques, prennent une dimension littéraire dans laquelle l'auteur se trouve le personnage principal d'une aventure à la rencontre de l'altérité et de lui-même. Une évolution qui

est loin d'être une rupture, comme l'observe de son point de vue d'écrivaine Aliette Armel (2012 : 48) :

> « Bien avant que l'accolement des substantifs "écrivain" et "voyageur" tende à catégoriser des auteurs pratiquant une multiplicité de genres, récits d'explorateurs, carnets de voyageurs, comptes rendus de scientifiques, reportages au long cours, romans de haute mer ou de désert, les écrivains ont entretenu avec le voyage une relation complexe. Pour certains, Montaigne, Stendhal, Flaubert, Cendrars, Segalen..., il innerve une part ou la totalité de leur œuvre. Pour tous, il est un moment d'ouverture du regard et de mise à l'épreuve du réel, intégré à la formation, le traditionnel voyage en Italie puis en Orient, renouvelé à des occasions suscitées ou acceptées, répondant à la "passion que j'*avois* de voir le monde" de Pétrarque ou à l'invitation de Catherine II de Russie pour Diderot. ».

2.3.1. Écrivains-voyageurs et littérature de voyage

Au XXe siècle, le récit de voyage redevient populaire. Itinéraires de voyage et parcours de vie trouvent des résonances mutuelles dans cette grande métaphore, voire une expression commune. Cette évolution littéraire du récit de voyage a émergé antérieurement : « Comme le souligne Roland Le Huenen, [le XIXe] siècle constitue un moment pivot pour le récit de voyage, puisque "[c]'est la littérature […] qui fixera au voyage son objet et sa finalité, en même temps que la figure du voyageur se confondra de plus en plus avec celle de l'écrivain". » (Bouvet & Marcil-Bergeron, 2013 : 8).

Le retour de l'engouement pour les récits de voyage passe par une évolution, du compte-rendu, des descriptions, populaires aux XVIIe et XVIIIe siècles, à la littérature. Ce ne sont plus des voyageurs qui écrivent mais des écrivains qui voyagent et leur but n'est plus le même : il s'agit à partir du XIXe siècle de trouver l'inspiration, d'échapper à « la déshumanisation causée par la révolution industrielle […], croyant trouver dans l'exotisme remède à tous leurs maux et combler le vide intérieur qui les habitent. » (Bernier, 2001 : en ligne). Les voyageurs écrivains cèdent place aux écrivains voyageurs, partis avec des représentations fortes sur l'Orient, à la fois dues à la richesse des descriptions disponibles : « Entre 1880 et 1925, l'Extrême-Orient représente, pour les poètes et les écrivains, un certain idéal esthétique. » (*Ibid*.), et dues au contexte de la colonisation encore présente, portant son idéologie sur l'époque :

> « Les récits de voyages s'insèrent dans le discours colonial et forment une partie importante du discours littéraire de l'époque. Dans les années 1900, deux tendances, l'une positive qui idéalise les aspects culturels de l'Extrême-Orient, l'autre négative qui tend à reproduire les stéréotypes issus pour la plupart du péril jaune, se manifestent parmi les écrivains. » (*Ibid*.)

Le premier temps des écrivains voyageurs est celui des romantiques. François-René de Chateaubirand, « premier voyageur-écrivain spécifiquement moderne » d'après Tzvetan Todorov (1989 : 377), est considéré comme l'inventeur du voyage romantique. Sur le parcours d'écrivain diplomate de Saint-John Perse (1887-1975), Renaud Meltz (2007 : 106) dresse le portrait de la tendance dans laquelle François-René de Chateaubirand s'inscrit :

> « Plus généralement, les modèles très français d'écrivains diplomates, Chateaubriand, Stendhal ou Gobineau, inspiraient Claudel comme Alexis : depuis longtemps, l'aristocratie de l'esprit côtoyait celle du sang aux Affaires étrangères. Sans même invoquer, parmi ses contemporains, les autres écrivains diplomates, sa génération, à la soudure du symbolisme et du vitalisme, balançait entre des désirs contradictoires, tandis que ses cadets rompaient ouvertement avec le dogme de la littérature pure, revendiquant l'union du rêve et de l'action, de la connaissance et de la puissance. De Drieu La Rochelle à Malraux en passant par Aragon,

> on se représentait volontiers en clerc et en guerrier, sans renoncer à chacun de leurs privilèges. Alexis était peut-être né dix ans trop tôt pour oser ouvertement cette aventure. Mais, à sa façon, il s'inscrivait dans un mouvement d'ensemble. À la suite de Claudel, et en même temps que lui, familiers et rivaux, Giraudoux et Morand choisissaient le Quai, sans compter les écrivains mineurs, ratés ou virtuels qui peuplaient la Carrière avec les mêmes désirs, sinon les mêmes moyens. Ce qui amenait le poète au Quai d'Orsay, d'apparence originale, s'inscrivait en réalité dans un processus historique.
> Ces écrivains-diplomates, sans constituer une école littéraire, comme le croyait parfois la presse internationale, formaient un groupe identifiable, conscient de soi ; ils ne se dissimulaient pas que la distinction sociale du statut diplomatique leur permettait de compenser le renoncement au monde exigé du pur écrivain. ».

François-René de Chateaubriand, en tant que pionnier du genre, fixe en cela un « itinéraire canonique organisé autour de deux pôles essentiels qui sont la Grèce et la terre sainte » (Barthèlemy, 2012 : en ligne) à travers lequel l'écrivain accumule des images pour nourrir des projets littéraires – en l'occurrence *Les Martyrs*.

L'intérêt du voyageur romantique « porte en priorité sur le passé, l'histoire, les civilisations mortes ; si le présent affleure au fil de cet itinéraire, il faut vite l'en chasser. » (Amirou, 1995 [2012 : 148]). Ainsi François-René de Chateaubirand dans son *Itinéraire de Paris à Jerusalem* (pages 384 et 124 dans l'édition de 2014) écrivait qu'« avant de parler de Carthage, qui est ici le seul objet intéressant, il faut commencer par nous débarrasser de Tunis », et à ses hôtes turcs lui demandant la raison de son voyage puisqu'il n'était « ni marchand, ni médecin », il répondait qu'il « voyageai[t] pour voir les peuples, et surtout les Grecs, qui étaient morts. ». Jean-Didier Urbain (1991 [2002 : 80]) note le même élan chez Pierre Loti débarquant à Tanger et voyant la ville désacralisée par sa proximité d'avec l'Europe, une simple première étape vers le véritable voyage, comme son emploi de « première » le montre dans la citation choisie : « cette première ville marocaine […] est très banalisée aujourd'hui, et le sultan du Maroc a pris le parti d'en faire le dernier abandon aux visiteurs étrangers, d'en détourner ses regards comme d'une ville infidèle[86]. ».

Lorsque qu'un autre romantique, Gérard de Nerval, part vers Le Caire, Beyrouth et Istanbul, ce n'est pas tant sur les traces de civilisations anciennes vues comme le berceau de la culture occidentale, mais surtout dans un mouvement romantique de rejet de cette civilisation occidentale bourgeoise du XIXe siècle, vue comme trop pragmatique et conventionnelle. L'Orient est alors idéalisé, selon une opposition née au XIXe siècle du choc de la révolution industrielle, comme le lieu de la beauté opposé à celui de l'utile (par exemple chez Théophile Gautier, « tout ce qui est utile est laid »[87]), de la rêverie opposée aux conventions sociales.

Mais lorsqu'en préface de son *Itinéraire*, François-René de Chateaubriand prévient, « Je prie donc le lecteur de regarder cet *Itinéraire* moins comme un voyage que comme des Mémoires d'une année de ma vie. », il « invente […] le voyage vers soi » (Barthèlemy, 2012 : en ligne).

---

[86] Pierre Loti, 1890, *Au Maroc*, 1988, Paris : La Boîte à Documents, page 25, cité par J.-D. Urbain, 2002 : 80.

[87] Préface à *Mademoiselle de Maupin*, 1835 : « *Rien de ce qui est beau n'est indispensable à la vie. - On supprimerait les fleurs, le monde n'en souffrirait pas matériellement ; qui voudrait cependant qu'il n'y eût plus de fleurs ? Je renoncerais plutôt aux pommes de terre qu'aux roses, et je crois qu'il n'y a qu'un utilitaire au monde capable d'arracher une plate-bande de tulipes pour y planter des choux. À quoi sert la beauté des femmes ? Pourvu qu'une femme soit médicalement bien conformée, en état de faire des enfants, elle sera toujours assez bonne pour des économistes. À quoi bon la musique ? À quoi bon la peinture ? Qui aurait la folie de préférer Mozart à M. Carrel, et Michel-Ange à l'inventeur de la moutarde blanche ? Il n'y a de vraiment beau que ce qui ne peut servir à rien ; tout ce qui est utile est laid, car c'est l'expression de quelque besoin, et ceux de l'homme sont ignobles et dégoûtants, comme sa pauvre et infirme nature.* ».

La relation des romantiques avec la littérature est dialogique. Leurs voyages sont nourris de littérature et nourrissent leur écriture : on voyage pour vérifier et ressentir ce que d'autres ont écrit avant nous, comme le met en relation Michel Butor (1972 : 17) :

> « Enfin puisque notre propos est avant tout de mettre en évidence les liaisons entre le voyage et le livre, il faudrait étudier les déplacements selon leur degré de littérarité. Tous les voyages romantiques sont livresques. Lamartine, Gautier, Nerval, Flaubert, etc., corrigent, complètent, varient le thème posé par Chateaubriand. Dans tous les cas il y a des livres à l'origine du voyage, livres lus (en particulier l'*Itinéraire*), livres projetés (à commencer par *Les Martyrs*), les voyageurs lisent des livres pendant leurs voyages, ils en écrivent, la plupart du temps ils tiennent leur journal, et toujours cela donne un livre au retour, sinon nous n'en parlerions pas. Ils voyagent pour écrire, et voyagent en écrivant, mais c'est parce que pour eux le voyage est écriture. ».

Au-delà du caractère esthète du voyage romantique, nourri de littérature classique et tourné vers les ruines du passé, « s'annonce », pour Rachid Amirou (1995 [2012 : 149]), « un voyage "égocentré", où ce qui importe est avant tout l'impression que ressent le sujet face à l'objet […] Pierre Loti écrit, dans la dédicace de son livre *Madame Chrysanthème*, que ses principaux personnages sont : "Moi, le Japon et l'effet que ce pays m'a produit.". ».

L'idée que la confrontation avec l'altérité est au cœur de l'écriture du voyage, et peut être sa raison d'être, émerge à l'époque romantique et se confirme jusque dans les récits contemporains. Avant même les indépendances, on observe une implication exponentiellement intellectuelle, spirituelle et dirigée vers l'autre. Par exemple Henri Copin (2001 : en ligne) le relève dans son étude de la littérature française sur l'Indochine :

> « La traversée constitue elle-même une entité propre, elle fournit le sujet de récits, de romans ou d'essais, et devient un thème littéraire. Les escales se nomment Marseille, Port-Said et le canal de Suez, Djibouti avant l'océan Indien, Colombo, Singapour, le cap Saint-Jacques enfin, avant les quatre heures de lente remontée sinueuse de la rivière de Saïgon, entre les nuées et le limon des "étendues marécageuses disparaissant sous la toison touffue, sournoise, des palmes et des palétuviers" (P. Mousset, *Le Chemin de l'Extrême-Orient*, Paris : Del Duca, 1956), tandis que surgissent et disparaissent, au gré des méandres, les flèches de la cathédrale de Saïgon : c'est assez pour méditer sur soi-même, pour interroger son identité au moment de la confronter à l'ailleurs et à l'autre. C'est assez, parfois, pour brouiller les frontières entre le réel et la fiction, et entre le journal et le roman. ».

Je reviendrai en suivant (1.3.2) sur la question de la dimension fictionnelle des récits de voyage. Henri Copin ajoute (*Ibid*.), « Il faut, pour conclure, rappeler que la littérature inspirée par l'Indochine a ceci de caractéristique qu'elle s'interroge constamment sur elle-même, sur les conditions et sur l'objet de son regard, sur le sens de ce qu'elle fait. Elle élabore des définitions de la littérature coloniale, elle situe sa place par rapport à l'idéologie, elle précise la nature des relations qu'elle entretient avec d'autres cultures. C'est ce que font Mille, Lebel, Pujarniscle, Malleret. Elle observe aussi la société que constituent les Français en Indochine, les relations avec les Asiatiques. Elle veut toujours être consciente des moyens et des enjeux de sa production. ».

Le soi, voyageant ou habitant le territoire lointain, confronté à l'autre, voilà le cœur de la dimension littéraire du récit de voyage, faisant des territoires extrême-orientaux « un espace vraiment lointain, à la fois mythique et concret, et parcouru non seulement par des voyageurs en quête d'aventures ou d'inédit, mais aussi par des hommes et des femmes européens qui y vivent quotidiennement. Dans

ces confins, à la fois attirants et inquiétants, les frontières de l'Est et de l'Ouest s'estompent, et les contacts entre les cultures y apparaissent, sous des aspects divers, comme le thème littéraire majeur. » (*Ibid*.).

Ce qui semble être une règle littéraire émerge donc, énoncée ainsi par Aliette Armel (2012 : 52) : « l'ouverture de la littérature au monde persiste à interroger les relations entre soi et l'univers, ses grands espaces, ses turbulences, ses villes surpeuplées et ses vallées oubliées auxquels nulle habitude, nulle protection plus ou moins illusoire d'un "chez soi" ne font soudainement plus écran. ».

Et cet examen des relations entre soi et l'autre, aboutit selon ce discours universel sur le voyage à la connaissance et à la compréhension de soi : « Le voyage est appelé ainsi », rappelle le poète Ibn 'Arabî[88], en faisant référence au mot arabe pour le voyage, سفر, *safar*, dont le sens comprend aussi celui de dévoilement, « parce qu'il dévoile les caractères des hommes ». Comme le souligne Aliette Armel (*ibid*.), « En s'emparant du voyage, la littérature, elle aussi, se retrouve confrontée à ses questionnements fondamentaux : la possibilité de rendre compte du réel, sa relation avec l'imaginaire et la nature du pacte de vérité qui lie le lecteur à l'auteur d'un récit censé impliquer un déplacement du corps tout autant que de l'esprit. ».

Le deuxième temps des écrivains-voyageurs, l'ère postcoloniale moderne proprement dite, n'est pas en rupture avec le discours romantique le précédant sur le voyage. Au contraire, les écrivains voyageurs modernes et contemporains s'inscrivent dans une certaine continuité de style, de thèmes et d'ambition par rapport aux romantiques. Il s'agit d'écrivains qui se définissent avant tout comme voyageurs et qui appréhendent le voyage comme un style de vie, en prenant à la fois comme référence les romantiques et les premiers explorateurs :

> « "Être voyageur, être écrivain - dans mon esprit d'enfant, c'était au départ un peu la même chose." Cette affirmation [Susan Sontag dans *Temps forts*] est caractéristique d'une génération, celle qui arrive à l'âge adulte dans les années 1950-1960, et qui inaugure un rapport au voyage beaucoup plus affirmé, généralisé, et une multiplication des formes littéraires qui lui sont liées. » (Armel, 2012 : 51).
>
> « Le voyage comme "état d'esprit", avec comme viatique les livres de prédécesseurs plus ou moins éloignés dans le temps - récits d'explorateurs comme François Bernier en Inde ou Paul-Émile Victor aux pôles, chroniques des lointains comme celle du père Labat aux Antilles, romans de Stevenson, Conrad, London ou Melville, Henry de Monfreid ou Kessel, carnets d'ethnologues comme Michel Leiris, Claude Lévi-Strauss ou Théodore Monod, ouvrages de femmes en quête d'harmonie, comme Alexandra David-Néel ou Ella Maillart : ce mouvement vers l'Ailleurs, devient, dans les années 1970, un phénomène de société s'étendant bien au-delà de ses initiateurs considérés, à l'origine, comme des marginaux Jack Kerouac, Nicolas Bouvier, Bruce Chatwin. L'éloge du voyage devient une posture commune, revendiquée comme une philosophie de l'existence, qui engendre des pratiques nouvelles. » (*ibid*.).

Le voyage est perçu, à l'époque contemporaine, comme une activité valorisée et racontée, liée à la narration mais aussi à l'introspection, à l'écriture de soi, des « mouvements de l'âme » provoqués par la confrontation à la différence sous toutes ses formes. Comme chez les romantiques, les récits de voyage modernes placent l'expérience de l'altérité et son pouvoir de révélation de soi, au cœur de l'écriture. Car « le voyage déplace l'esprit tout autant que le corps, et cette double mise en jeu permet à l'écrivain d'atteindre, au-delà de l'étrangeté qu'il traverse, une autre dimension de lui-

[88] Ibn 'Arabî, *Kitâb al-isfâr 'an natâ'ij al-asfâr* : « Le dévoilement des effets des voyages », traduction et édition par Denis Gril, Combas : Editions de l'Eclat, 1994 :19.

même. Elle transforme le retour en expérience nouvelle. "Le plaisir spécifique du voyage, écrit Proust dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, c'est de rendre la différence entre le départ et l'arrivée non pas aussi insensible, mais aussi profonde qu'on peut, de la ressentir dans sa totalité, intacte, telle qu'elle était dans notre pensée quand notre imagination nous portait du lieu où nous vivions jusqu'au cœur d'un lieu désiré.". » (*ibid* : 50).

C'est dans les années 1970 que Michel Butor (1972 : 4) dit de l'époque romantique, « tous nos grands écrivains partent sur les routes ». Lui-même « voyage pour écrire, et ceci non seulement pour trouver des sujets, matières ou matériaux, comme ceux qui vont au Pérou ou en Chine pour en rapporter conférences et articles de journaux […], mais parce que pour moi voyager, au moins voyager d'une certaine façon, c'est écrire (et d'abord parce que c'est lire), et qu'écrire c'est voyager. ».

Ainsi, tout comme l'écrivain voyageur romantique, le voyageur moderne nourrit son voyage de lecture autant que son écriture de voyages. Nicolas Bouvier (1989 : 178) parle d'un « mouvement pendulaire qui passe du "voir" au "donner à voir" ».

Et tout comme les romantiques, l'expérience de bien des écrivains modernes et contemporains tend à retrouver les traces et à confirmer les récits passés admirés. Par exemple l'écrivain voyageur Sébastien de Courtois (*Éloge du voyage, sur les traces d'Arthur Rimbaud*, 2013[89]) explique ainsi sa démarche de voyage et d'écriture : « J'ai essayé d'imaginer le Rimbaud de l'époque et finalement, au bout du compte, dès qu'on sort un peu des sentiers battus, les descriptions qu'il fait à la fin du XIXe siècle pourraient être exactement les mêmes aujourd'hui. ». En cela en quoi se démarque ce voyageur écrivain du touriste satisfait de ce slogan publicitaire cité par Jean-Didier Urbain (1991 [2002 : 98]) « Cher Monsieur d'Havas-Voyages, / Tout était bien comme vous nous l'aviez dit ! » ?

À la fois inspiré par l'imaginaire des grandes explorations et nourri d'une littérature romantique datant de l'ère coloniale, le récit de voyage contemporain, essentiellement dans la continuité romantique, non seulement ne constitue pas une rupture, mais n'apporte pas vraiment de dimension nouvelle au récit de l'expérience de l'altérité, toujours recherchée en tant qu'expérience abstraite, rêvée, sans connexion réelle avec un autre-sujet qui tendrait à déconstruire la vision romantique des auteurs de cette altérité tracée par des François-René de Chateaubriand ou Arthur Rimbaud.

Dans une époque où le voyage n'est plus un enjeu colonial, où une idéologie dominante telle que la colonisation n'altère plus les contenus et les orientations des récits, les formes d'écriture du voyage, du romantisme aux écrivains contemporains, gardent cependant d'une part une dialectique du civilisé et du sauvage née des grandes explorations et de la colonisation, d'autre part un équilibre réel-imaginaire qui depuis le temps des fantasmes orientaux de l'Antiquité jusqu'à ceux des romantiques, ne semblent pas s'être sensiblement penchée du côté du réel. Certes Nicolas Bouvier (1989 : 178) se réclame d'une « parole naissant […] d'une géographie concrète patiemment investie et subie », mais Marco Polo n'avait-il pas la même prétention ?

Je m'arrête ci-dessous en 2.3.2 sur la question du réel et de la fiction et de leurs natures inévitablement mêlées à différents degrés possibles dans des récits de voyage et *a fortiori* dans des récits de nature autobiographiques comme le sont ceux du corpus. Alors que la partie suivante (1.4) abordera d'autres aspects du discours sur le voyage contemporain et en particulier des récits de voyage contemporains tels que les blogs, la question de la fiction dans ces témoignages transcende les courants et les idéologies.

[89] France Info, Les Aventuriers, interview par par Régis Picart, samedi 28 septembre 2013.

2.3.2. La question de la fiction dans le récit de l'autre se pose aussi bien au sujet d'auteurs contemporains qu'à l'époque de Marco Polo

> « Les voyageurs entre les historiens, les érudits entre les littérateurs, doivent être les plus crédules et les plus ébahis des hommes ; ils mentent, ils exagèrent, ils trompent et cela sans mauvaise foi. » (Diderot, 1772*, Supplément au voyage de Bougainville*)

Ces « mensonges » évoqués par Denis Diderot, peuvent avoir des intentions aussi bien idéologiques – je pense en particulier à l'ère coloniale, vue en 1.2 de ce chapitre – que narcissique, avec une héroïsation du voyageur, comme le suggère Aline Beilin (2011 : en ligne) : « des mensonges destinés à faire valoir ceux qui les écrivent, ou encore à justifier préjugés et autres entreprises d'asservissement. ».

Dans un article de 1987[90] sur les récits de voyage à Bornéo (Malaisie et Indonésie), Bernard Sallato, un géologue spécialiste de la région, exprime le même sentiment : il met « littérature » entre guillemets dans le titre de son article et énumère ce qui selon lui sont les écueils d'un genre fort amateur : les textes sont « mystificateurs » et leurs auteurs se présentent en héro, les thèmes sont répétitifs, en particulier celui de la sauvagerie.

Ce chercheur contemporain fait en cela écho à Jean-Jacques Rousseau qui écrivait dans *Émile*[91] en parlant des « relations de voyage » qu'il avait beaucoup lues « il faut démêler encore à travers leurs mensonges et leur mauvaise foi »; ou Nicolas de Condorcet[92], « Les voyageurs sont presque toujours des observateurs inexacts ; ils voient les objets avec trop de rapidité, au travers des préjugés de leur pays... ». Louis-Antoine de Bougainville répond à Jean-Jacques Rousseau dans le « discours préliminaire » à son *Voyage autour du monde*[93], écrivant, « Je suis voyageur et marin, c'est-à-dire un menteur et un imbécile aux yeux de cette classe d'écrivains paresseux et superbes ».

Si discourir sur un sujet est aussi une façon de construire une vérité qui, selon Mikhaïl Bakhtine (1963 [1970 : 155]) « naît entre les hommes qui la cherchent ensemble, dans le processus de leur communication dialogique », il y a un risque dans le récit de voyage, le récit européen vers les tropiques en particulier, que cette construction soit de façon exacerbée sujette aux représentations des auteurs. C'est souvent vers l'exotisme (dont je reparlerai en détail dans la troisième partie de ce chapitre) et avec l'exotisme en tête que partent et poursuivent leurs projets littéraires les écrivains voyageurs, exprimant souvent une nostalgie, une déception face à la perte d'authenticité autochtone (due à la modernisation technologique et à l'évolution culturelle qui lui est liée ou qui peut être due à des influences extérieures). Une nostalgie que l'on retrouve par exemple chez J. M. G. Le Clézio en Amérique du Sud et qui n'est pas exempte d'une certaine naïveté, voire d'une prise de parti extrême, illustrée par Victor Segalen (que j'évoquerai en 3.2.2), qui consisterait à priver les populations autochtones du progrès scientifique et technique afin de, pour reprendre une formule de Rachid Amirou (1995 [2012 : 19]) les « assigner à résidence identitaire » pour leur bénéfice supposé et surtout pour le bénéfice du voyageur européen dans sa quête d'aventure.

Ce qui se joue là, c'est que la volonté des écrivains-voyageurs de trouver l'exotisme idéalisé que leur ont promis leurs lectures antérieures peut les pousser à prendre des mesures concrètes pour pérenniser cette représentation du territoire autre. Si la réalité ne correspond pas à la

[90] « L' "Aventure Vécue" à Bornéo : un survol de la "Littérature" », in *Archipel*, vol. 33, pages 143-149.
[91] Paris : Belin, 1817, Tome II, partie 1, livre V, page 466.
[92] *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Paris : Choisie, 1829, page 244.
[93] Presse de l'université de Paris-Sorbonne, 2001, page 57.

représentation attendue, elle est taxée d'artificialité. Si au contraire elle correspond à l'image, souvent idéalisée, de l'auteur, alors elle devient la seule réalité, par opposition à une réalité européenne vécue, comme chez les romantiques, comme artificielle. On retrouve ce sentiment chez des modernes, comme Henri Michaux (1933 [1967 : 13]) : « Quand je vis l'Inde, et quand je vis la Chine, pour la première fois, des peuples, sur cette terre, me parurent mériter d'être réels. ». L'auteur exprime à travers cette approbation de la réalité indienne, un rejet de son pendant, l'artificialité européenne, française ou belge. En dénigrant ainsi l'Occident, Henri Michaux n'en a pas moins un discours eurocentré : l'« authenticité » de ce pays sert en effet à prouver à la fois le bien-fondé des représentations de l'auteur sur l'Inde (née de la lecture d'auteurs européens), ainsi que de sa critique implicite de l'Europe.

L'eurocentrisme peut de ce point de vue être conçu comme une entreprise de mise en fiction, dans laquelle on fait abstraction de la réalité sociale et humaine d'un ailleurs pour se focaliser sur son esthétisation et ses représentations d'un certain point de vue, français ou européen. Edward Said (1978 [1980 : 13]) l'illustre par cette anecdote à Beyrouth :

> « Séjournant à Beyrouth pendant la terrible guerre civile de 1975 - 1976, un journaliste français dit avec tristesse de la ville basse éventrée : "Elle avait semblé autrefois faire partie [...] de l'Orient de Chateaubriand et de Nerval.". Pour ce qui est du lieu, il a bien raison, dans la mesure, du moins, où c'est un Européen qui est en cause. L'Orient a presque été une invention de l'Europe, depuis l'Antiquité lieu de fantaisie, plein d'êtres exotiques, de souvenirs et de paysages obsédants, d'expériences extraordinaires. Cet Orient est maintenant en voie de disparition : il a été, son temps est révolu. Cela semble peut-être sans importance que des Orientaux soient eux-mêmes en jeu de quelque manière, que, à l'époque de Chateaubriand et de Nerval déjà, des Orientaux aient vécu là et qu'aujourd'hui ce soient eux qui souffrent : l'essentiel, pour le visiteur européen, c'est la représentation que l'Europe se fait de l'Orient et de son destin présent, qui ont l'un et l'autre une signification toute particulière, nationale, pour le journaliste et pour ses lecteurs français. ».

Je reviendrai plus bas (3. Altérités) sur les notions de perception de l'autre et en particulier sur le processus d'exotisation, eurocentré.

Cette question de la fiction ne se limite pas à l'écriture du voyage littéraire ; elle se pose également sur cette thèse, de par sa dimension narrative. Cette dimension fictionnelle ne doit pas nécessairement être perçue comme une limitation ou un danger pour l'observation scientifique. Je citerai plus loin George Devereux (1967), à propos des partis pris méthodologiques et épistémologiques (en particulier en ce qui concerne les dimensions anthropologique et ethnographique) de cette recherche. L'idée que je reprends chez George Devereux est d'accepter la dimension subjective de toute observation. Francis Affergan (1997) va plus loin et introduit la notion de fiction dans l'ethnologie, un point de vue qui d'après Pierre Campion (2000 : en ligne) est en particulier pertinent pour aborder les premiers récits de voyage anthropologiques « aux temps où "la littérature" n'existait pas encore séparément et où les Lettres se confondaient encore avec ce que nous appelons les Sciences ». L'idée proposée par Francis Affergan est que l'anthropologie est un récit, par nature narratif, avec une poétique spécifique de ce discours : « Grâce aux mécanismes du schème fictionnel, nous voyons le monde — il s'exhibe à nous — comme s'il pouvait être un autre. L'altérité s'explique ainsi comme la figure contrastive de nos mondes proches. » (Affergan, 1997 : 46). Le monde autre est dit par la mise en scène, par la théâtralisation, plus qu'il n'est analysé par l'anthropologue-ethnologue tel que le conçoit Francis Affergan.

Ce procédé de mise en scène et de théâtralisation, qui est donc selon Francis Affergan aussi bien observable dans les textes scientifiques que littéraires, se retrouve également dans les récits des

expatriés qui sont l'objet de cette recherche. J'y trouve également une dramatisation des dialogues, telle que Pierre Campion (2000 : en ligne) l'observe chez Louis-Armand de Lahontan, ou chez Denis Diderot :

> « La dramatisation propre au dialogue entre le sauvage et le civilisé, dramatisation certes un peu fruste en l'occurrence mais qui oppose des énonciations et donc des personnages, des identités et des valeurs, permet la mise en scène ironique des valeurs du civilisé : deux sujets parlent, mis à distance et en évidence par un tiers sujet implicite et double, qui les fait et qui les écoute parler. Le monde du sauvage apparaît alors comme le possible et le vraisemblable du monde civilisé, suivant deux sens : la possibilité du premier dévalorise le deuxième et, en même temps, il lui oppose et propose l'image préférable et activement idéale d'une utopie. »

Il s'agit d'exploiter « la capacité d'évocation, la suggestion des affects ». C'est une caractéristique discursive que j'observe également dans le corpus recueilli. Par exemple la participante Alice, relatant dans son entretien[94] un dialogue entre elle et un chauffeur de taxi malaisien, se met largement à sa place, théâtralisant ses réactions ses opinions, ou sa sensibilité supposées :

« *Quand le taxi me ramène et qu'on arrive dans* [mon quartier] *parce qu'il y a pas beaucoup de taxis qui habitent dans ces coins là et donc il voit tous ces buildings il me fait ouah c'est magnifique mais ça doit coûter super cher ici et qu'on arrive lentement devant mon condominium et qu'il me dit mais combien vous payez de loyer et la première fois qu'un taxi m'a posé cette question-là j'étais mal à l'aise parce que je me suis dit c'est indécent de lui dire* […] *et très gênée pendant quelques secondes je me dis qu'est-ce que je fais je lui dis la vérité ou je mens parce que enfin le pauvre ça va lui paraître complétement disproportionné donc je me dis c'est pas grave après tout il m'a posé la question bon je lui réponds et il me regarde il me fait ouah ah mais quand-même mais c'est beaucoup hein et puis il me fait en fait il me dit ça sur un ton c'était comme s'il me disait en fait vous vous faites arnaquer là et finalement j'ai trouvé ça rigolo parce que je me suis dis toi tu vois tu vois les choses avec ton état d'esprit français finalement ce monsieur t'as posé une question dans laquelle il n'y avait aucune il a posé une question il voulait juste une information y'avait pas d'envie y'avait pas de jugement y'avait pas de jalousie il voulait juste savoir c'est tout et finalement ben c'est ça que j'ai trouvé impressionnant c'est que je me suis dit c'est très sain comme façon d'aborder les choses* […] »

Une grande proportion de ce discours indirect est dédiée à l'interprétation et à la théâtralisation de sentiments, d'opinions, de postures de l'interlocuteur autre, qu'il n'a pas exprimé à travers sa parole.

Cette interprétation, Pierre Campion (2000 : en ligne) suggère de l'accepter et d'en faire un art : « Encore faut-il entendre au sens large cette grammaire du style indirect, c'est-à-dire comme la forme et l'esprit d'un discours qui, refusant de rapporter purement et simplement l'expérience de l'Autre comme transparente et directement accessible, l'énonce en conservant les marques des deux énonciations, l'une dans l'autre, celle de l'Autre et celle de l'ethnologue. ».

Cette théâtralisation est séductrice pour le lecteur / interlocuteur, elle participe d'une vivacité du style. Lorsqu'Alice m'a rapporté cette anecdote, grâce à la mise en scène des pensées et réactions supposées du chauffeur de taxi, elle a permis de créer un divertissement, elle m'a fait rire.

Le même procédé s'observe – et s'accepte – dans le discours touristique tel que Rachid Amirou (1995 [2012 : 117]) l'analyse : « Nous acceptons ainsi, comme "licence", les écarts avec le réel dans le discours touristique. Nous sommes même reconnaissants envers ce "sujet manipulateur abstrait"

[94] Audiotypie sans ponctuation, voir en chapitre 3, 2.1)

qui nous fait "partir", rêver, rien qu'en présentant quelques cocotiers, du sable fin et quelques signes d'exotisme. ». Cette silhouette du discours touristique peut très bien s'appliquer aux récits de voyage tels qu'ils ont été décrits dans ce chapitre et qui partagent avec le discours touristique une dimension spectaculaire.

La posture de recherche développée ici et que j'adopte à la fois pour l'analyse, l'interprétation et le recueil même des récits qui constituent le corpus de cette thèse, est donc que la part de la fiction dans tout récit, même scientifique, est intrinsèque, et que la séparation des sciences et des lettres ne doit pas nécessairement entraîner une structuration à tout prix des sciences humaines, sociales, en particulier de l'étude de l'autre : anthropologie, ethnologie, ethnographie et finalement toutes formes de récits sur l'autre. Cette dimension fictionnelle n'est qu'un outil d'expression qui peut être rendu pertinent si, comme le suggère George Devereux, on l'accepte et le prend en compte plutôt que de vouloir, artificiellement et sans espoir de succès, l'éradiquer en particulier du récit scientifique ou des témoignages.

L'exemple pris dans le corpus le montre, cette question de la fiction n'est pas propre à une époque ou à un courant d'écriture mais, elle reprend sans cesse les caractéristiques discursives déjà évoquées dans la première partie de ce chapitre et sur lesquelles je vais revenir en détail dans la troisième partie de ce chapitre. Ces formes fictionnelles font partie du discours qui est l'objet de cette thèse : le discours sur soi face à l'autre.

C'est également du point de vue de l'imaginaire (je reviendrai sur les notions d'imaginaire, de rêve, de mythe dans la deuxième partie de ce chapitre) que je vais aborder, respectivement en partie deux et trois de chapitre, l'espace (c'est-à-dire la mobilité, les territoires) et l'autre (c'est-à-dire l'altérité et les identités). Mais avant cela il convient, en guise de conclusion de cette première partie de ce deuxième chapitre consacré aux notions-clés de cette recherche, d'aborder ce qui caractérise, et différencie ou rapproche, les discours contemporains sur le voyage des discours antérieurs dont, de l'Antiquité à l'époque moderne, j'ai donné un aperçu ci-dessus.

2.4. Récits de voyages contemporains

Le retour sur les récits de voyage du XIIIe au XXe siècles, a permis de mettre en lumière ce qu'a été le récit de voyage francophone en Extrême-Orient dans différents contextes historiques, scientifiques et littéraires. La construction d'un discours, avec des thématisations et des caractéristiques discursives qui lui sont particulières a pu être mise en lumière. Il s'agit d'un discours qui suit des conventions anciennes et durables. La continuité de certaines caractéristiques du discours sur le voyage et sur l'altérité – des récits vus ci-dessus au corpus qui est l'objet de cette recherche – va permettre l'élaboration d'un cadre d'analyse de ce type de discours dans la partie suivante.

Ce discours a été profondément marqué par l'hégémonie idéologique qu'est le colonialisme. Cette idéologie s'est exprimée de façon poly-discursive : elle porte à la fois, comme vu ci-dessus, sur des discours politiques, scientifiques, littéraires qui l'ont amenée, permise, accompagnée et qui lui ont souvent survécu. Ces discours et le fait colonial auquel ils sont liés non seulement ont profondément marqué le discours sur l'altérité, qui est l'objet de cette recherche, mais également, comme vu précédemment, le contexte qui est le sien : pays ex-colonisés, voyageurs ex-colonisateurs.

De ce point de vue, il est important de ne pas aborder l'ère contemporaine dans laquelle cette recherche a lieu comme un moment qui, parce que contemporain, serait hors de l'histoire. Je m'appuie sur le courant de linguistique critique (qui détermine mon cadre d'analyse et d'interprétation) pour déterminer ce qui constitue l'ère contemporaine.

Le contexte de cette recherche, le XXIe siècle, et les années 2010, correspond à une ère dite de « nouveau capitalisme », que Norman Fairclough, auteur du manifeste de l'analyse critique de discours (2003 : 4) interprète comme « la plus récente d'une série de restructurations radicales au long desquelles le capitalisme a constitué une continuité fondamentale ». Il en identifie les changements sociétaux les plus notables comme la mondialisation, la société de l'information et de la connaissance ainsi que la culture de consommation. Le choix de cette identification de la période historique contemporaine est lié au cadre théorique de l'analyse du discours critique, que j'aborderai dans le chapitre 3, et cette identification est cruciale à plusieurs niveaux pour aborder cette recherche : premièrement, elle constitue au même titre que le territoire un contexte dans lequel l'analyse des résultats prendra son sens ; deuxièmement, elle délimite une ère dans le dialogisme anachronique pris en compte dans l'analyse des données ; finalement, cette période contemporaine porte des problématiques qui éclaireront les perspectives de cette recherche.

Le dire du voyage au XXIe siècle à la fois porte ce poids historique (de la colonisation) et trouve ses origines dans l'ouverture au voyage lointain à tous à partir du milieu du XXe siècle (l'avènement du loisir, du *low cost* (voyage à bas coût), la mobilité professionnelle facilitée et ouverte à de plus nombreux domaines de spécialité) et à l'essor d'Internet dès la fin du XXe siècle et en particulier du web 2.0. et de ses outils dès la première décennie du XXIe siècle.

2.4.1. Avec la démocratisation du voyage lointain, du tourisme et de la mobilité professionnelle, le récit de voyage perd de son élitisme et de sa rareté

2.4.1.1. Le voyage des masses tend à démystifier les récits de voyage et à remettre en cause une image mythique du voyageur

Le XXe siècle a vu l'ouverture du voyage lointain au plus grand nombre. La démocratisation de la mobilité professionnelle qui, au temps de l'empire colonial, était encore restreinte en nombre, a contribué à une explosion des récits de voyage.

Dans ce contexte, la première conséquence de cette évolution est une certaine banalisation de la mobilité, en particulier de la mobilité internationale. Or cela crée une tension, décrite ainsi par Danilo Martuccelli (Barrère & Martuccelli, 2005 : en ligne) :

> « la mobilité [entre] dans le règne du quotidien et de l'ordinaire. Mais ce faisant, elle heurte de plein fouet ce qui faisait la spécificité de la première constellation. Dégagée de tout devenir héroïque et collectif, elle se souvient pourtant de ses anciennes promesses et les continue d'une certaine manière. L'imaginaire de la mobilité est alors sous le double signe de la déception, voire de la démystification, et de la réinvention, de la transformation créatrice. ».

Cette démystification va jouer un rôle crucial dans la construction contemporaine de l'imaginaire de la mobilité, que j'aborde dans la seconde partie de ce chapitre : dès lors, le voyage se conçoit comme devant se préserver de cette démocratisation souvent perçue comme une dégradation.

Le tourisme, de ce fait, et en particulier le tourisme de masse, est la grande problématique de cette démocratisation soudaine et exponentielle des voyages. Victor Segalen (1978 [2009 : 46]) parle « du perfectionnement des Voyages et des menaces qui en découlent pour la persistance de la saveur exotique ». La question du seuil de tolérance ou capacité de charge induite par la démocratisation des voyages touristiques et des migrations sur les territoires hôtes revient souvent dans les discours et débats sur ce phénomène de démocratisation.

Cette démocratisation est le plus souvent vue comme négative et nuisible. Rachid Amirou (1995 [2012 : 19]), dans son ouvrage consacré à l'imaginaire touristique, relève d'emblée cet aspect moralisateur : le tourisme est considéré comme « intrinsèquement nuisible pour les cultures dites "traditionnelles." ». Le tourisme et en particulier le tourisme dit de masse, des marchands de voyage, est ainsi moralisé. Cependant cet auteur met en garde contre une dérive moraliste qui peut redonner vie au mythe du bon sauvage : « Sous-jacent à ce discours anti touristique, se manifeste une injonction implicite faite aux sociétés "exotiques" de rester telles qu'elles sont, ou plus précisément, telles qu'elles sont fantasmées par l'imaginaire du dépaysement. ».

Pour Jean-Didier Urbain (1991 [2002 : 90-91]), l'histoire du voyage d'agrément « révèle la crise d'un imaginaire ». La démocratisation et le voyage de masse vient contredire une « image mythique du voyageur » et « la mythologie moderne du voyage », ou plus exactement sa pratique, puisque « l'espace n'est plus ce qu'il était », de plus en plus domestiqué, de moins en moins propice à la découverte et à l'isolement caractérisant cette figure mythique du voyageur : « La vie au quotidien est devenue très dure pour cet homme légendaire, toujours magnifié par le rêve collectif mais que la réalité actuelle des voyages et du tourisme conteste sans cesse dans sa différence. » (*ibid*. : 97).

En fait, ce qui se joue dans ce discours de rejet du tourisme, c'est qu'avec la démocratisation du voyage lointain, l'écrivain-voyageur a perdu beaucoup de ses privilèges, de son statut unique, en somme, du prestige inhérent à voyager dans une époque où l'immense majorité de ses contemporains n'avaient pas ce privilège du voyage, quand l'expatriation était réservée comme l'observe Renaud Meltz (2007 : 106) cité plus haut à propos de Saint-John Perse à une certaine aristocratie « de l'esprit » ou « du sang ».

Le voyageur doit donc maintenant d'une part se justifier de sa légitimité particulière à voyager et à écrire son voyage et d'autre part se distinguer, en tant que voyageur, des masses qu'il considère comme n'étant pas de vrais voyageurs, selon une rhétorique tour à tour élitiste et moralisatrice contre le touriste, le non-initié au voyage. C'est une façon de se distinguer, en tant que voyageur, de l'image renvoyée par la « sociologie spontanée du tourisme », décrite par Rachid Amirou (1995 [2012 : 18]), une image négative qui pour cet auteur peut provoquer la démarche de récit :

> « Le voyage doit se "mériter" – d'où les fonctions autojustificatrices du journal et des carnets de voyage. Comme le récit autobiographique, dont il se rapproche si souvent, le récit de voyage éprouve le besoin de se justifier : Pourquoi voyager. C'est donc par une mise en question qu'il a coutume de commencer. ».

Ce phénomène intervient très tôt dans la démocratisation des voyages, par l'arrivée au XIXe siècle des bateaux à vapeur en Méditerranée et du chemin de fer dans les pays méditerranéens, étapes des grands voyages romantiques que j'ai décrits en 1.3. Jean-Claude Berchet (1985), spécialiste de François-René de Chateaubriand, considère le comte de Forbin comme le précurseur de la condamnation du tourisme. Voici ce qu'Auguste de Forbin écrit dans son *Voyage dans le Levant en 1817 et 1818* (publié en 1819, pages 273-274) :

> « [une famille anglaise] avait visité une partie de la Nubie : ils voyageaient avec un luxe extrême ; trois ou quatre grands bateaux suivaient celui qui les portait. Maris, femmes, petits-enfants, aumôniers, chirurgiens, nourrices, cuisiniers, tout cela parlait d'Éléphantine. Dès ce moment le prestige s'évanouit pour moi : je quittais même Louqsor beaucoup plus tôt parce que je rencontrais sans cesse une femme de chambre anglaise en petit spencer couleur de rose et un parasol à la main. Ne voulant plus rien regarder, je partis la même nuit pour Tentyra ».

Cette tirade anti-touriste du directeur général des musées royaux en 1819 rassemble déjà les caractéristiques de la figure du mauvais voyageur « de masse » telle que la forme Jean-Didier Urbain (voir en 2.1.2.4 du chapitre 1) : lui est solitaire et méprise les grands groupes, il est libre et spontané comme le montre son départ de Louqsor, n'a pas besoin de luxe pour voyager. Il est connaisseur, contrairement à la femme de chambre, dont la classe sociale me semble mise en cause dans ce discours. Et comme souvent dans la critique du touriste, la moquerie sur la tenue vestimentaire et les accessoires (que ce soit le « bob » du touriste contemporain comme le note Jean-Didier Urbain ou le « parasol » que remarque Auguste de Forbin), vient vite ajouter à cette perte de prestige que l'auteur exprime. La réaction de l'auteur est exprimée vivement : si ce groupe de voyageurs bruyants et nombreux parlent d'Éléphantine, le lieu perd son prestige, si une simple femme de chambre habillée « petit » et « rose » se promène partout dans Louqsor, alors le voyageur romantique ne veut plus poser ses yeux sur les mêmes objets.

Dans mon analyse, j'ai été amenée à relier ces problématiques de l'écrit sur l'ailleurs à l'ère du voyage de masse, qui se cristallisent autour d'une figure vue comme négative du touriste, et l'identité d'expatrié, telle que je l'ai évoquée dans le premier chapitre et qui, l'analyse le montrera, a également comme pendant une figure vue comme négative, dont les participants cherchent dans leurs discours à se démarquer.

2.4.1.2. L'écriture des femmes influence l'évolution des thèmes abordés dans les récits de voyage

Au-delà de l'explosion quantitative des mobilités de loisir ou professionnelles, le grand bouleversement démographique du voyage contemporain prend aussi la forme de l'ouverture généralisée du voyage aux familles et aux femmes.

De ce point de vue, l'appartenance partielle de ce corpus au domaine de l'intime, illustré dans l'analyse des données en deuxième partie de cette thèse, est favorisée par la féminisation des récits de l'expérience du voyage lointain, de l'expatriation, aujourd'hui investis par les femmes dans le domaine de l'autopublication numérique, du journal « extime » (appelé ainsi par le sociologue de la communication Sébastien Rouquette, 2009). Cette évolution, illustrée par les participantes pour cette thèse, dans le profil des auteurs d'autobiographie en mobilité, a entraîné une évolution dans les thèmes abordés qui favorise l'émergence de l'expression de l'intimité. En littérature, Éliane Lecarme-Tabone (2007 : 19) a décrit les spécificités de ce qu'elle appelle, citant un terme utilisé par les critiques littéraires américains, « l'autogynographie[95] » :

> « Les autobiographes femmes rendent compte des aventures spécifiques du corps féminin, […] La grossesse, l'accouchement, éventualités incontournables d'une vie de femme, se révèlent un sujet obligé. ».

Les femmes et les hommes blogueurs à leur suite dans le cas de ce corpus écrivent non seulement l'histoire de leur mobilité mais aussi celle de leurs conjoint(e)s, de leurs enfants, comme le montrent les textes et les photographies analysées dans cette recherche.

La démocratisation du voyage et de l'expatriation lointaine a donc à la fois multiplié les récits, posé des questions de légitimation de l'écriture, mais aussi multiplié les points de vue et les thèmes et problématiques abordés dans ces récits. En plus de cela, il faut encore considérer l'impact de la

[95] L'auteure cite par exemple « Autogynography » de Germaine Brée, in *The Southern Review*, n° 22, 1986, pages 223-230. Le terme a été avancé à l'origine en 1987 par Donma Stanton, spécialiste américaine du féminisme en France, dans *The Female Autograph*.

révolution technologique des modes d'écriture et de transmission des écrits, qui a eu lieu simultanément.

2.4.2. La démocratisation de l'écriture et la révolution des supports et de la diffusion voient l'émergence de nouveaux genres de récits

Comme Aliette Armel (2012 : 51-52) le décrit, avec la démocratisation du voyage, vient la démocratisation de l'écriture, rendue en même temps possible par l'évolution des supports et de la diffusion. Dans leurs sillages, c'est un bouleversement de la lecture qui se dessine parallèlement :

> « Les sociétés humaines ont toujours attendu de ceux qui ont fait l'expérience de l'autre et de l'ailleurs, d'un au-delà du quotidien et du connu et de leur "être-au-monde", un enrichissement des connaissances et des mythes ou simplement un renouvellement des histoires colportées à la veillée par le récit des épisodes extraordinaires ponctuant l'itinéraire du voyageur. Dans le dernier quart du XXe siècle, le public n'est plus simple auditeur ou lecteur émerveillé : il est directement concerné par l'acte du voyage. Il est un acteur de la mutation de la société entraînant un besoin de liberté et de découverte étendu à l'échelle du monde. Grâce aux progrès techniques et aux développements d'infrastructures adaptées, il peut partir. Certes l'environnement collectif et protecteur des circuits touristiques laisse peu de place au vide ou à l'improvisation. Certes le tourisme dit de masse est peu favorable à l'abandon de nos "médiocres petites manières de Blancs", selon la formule de Michel Leiris. Mais le touriste se rêve – et parfois se vit – en voyageur, et le désir généralisé de voyage se traduit par un engouement pour la littérature se construisant et renouvelant ses formes autour du déplacement, de la découverte, du merveilleux. Cet enthousiasme ne faiblit pas depuis plus de trente ans, dépassant la durée normale d'une génération.».

La publication de récits de voyage augmente avec la démocratisation du voyage, et en même temps, en dehors du circuit traditionnel des articles, guides, carnets et livres de voyage, les textes se multiplient sur les plateformes en ligne ouvertes à l'autopublication, en particulier les blogs.

L'écriture épistolaire même, s'en trouve hypertrophiée. Non-seulement parce que le rythme des correspondances se trouve démultiplié par l'instantanéité, mais aussi parce que les voyageurs explorent de nouvelles formes épistolaires. Par exemple des bulletins envoyés vers des destinataires variés (collègues, familles, amis), collectivement (certains participants à cette recherche ont mentionné cette pratique : Sylvie, Lise, Anne), ou des blogs semi-privés, comme le blog du participant Jean, qui est accessible sur Internet mais qui, non répertorié, n'est destiné qu'à être lu par ceux à qui il en donne l'adresse, ou encore des blogs qui comme celui de Lise sont à la fois destinés à être lus par les amis et la famille mais aussi à être découverts par des voyageurs, des personnes cherchant des informations sur la Malaisie, des inconnus.

Sébastien Rouquette (2009) appelle les blogs des journaux « extimes », et le terme est désormais adopté. À la fois individuelle et sociale, la pratique de l'écriture autobiographique trouve dans le journal « extime », avec son autopublication numérique et son interactivité, une modalité adaptée.

Le blog est une pratique généralement non littéraire (il y a des exceptions) qui permet la spontanéité et une moins grande préoccupation du style et des contenus, qui peuvent tenir aussi bien du bavardage que du reportage. Son volume n'est pas limité – ce qui permet la légèreté, les digressions, la multiplication des thèmes – ni en modalités, avec la possibilité d'intégrer des éléments iconographiques ou multimédia, ni en dialogisme, permis par l'hypertextualité avec des renvois vers des liens extérieurs en ligne.

Les blogs sont également marqués par une publication antéchronologique, par opposition au récit de voyage traditionnel, écrit dans son entier puis compilé et publié dans son ordre chronologique. De plus la publication en ligne permet des entrées dans le texte multiples, souvent par thèmes, ou par période temporelle (par mois par exemple). L'accès au texte s'en trouve bouleversé. Ainsi au lieu de lire l'article le plus récent ou le plus ancien, on peut cliquer sur des mots-clés comme « Malaisie » et accéder directement aux articles susceptibles de nous intéresser comme lecteur ou comme chercheur. Le jeu des catégories d'article et des mots-clés le permet. Et ces mots-clés et catégories sont en eux-mêmes une grille de lecture révélatrice de la thématisation des blogs.

Voici par exemple les catégories et/ou mots-clés de deux des quatre blogs analysés pour cette recherche :

Tableau 5 : catégories dans les blogs de Richard et Alice (captures d'écran)

Richard

Catégories :

CATÉGORIES

En dehors de la Malaisie...
La societe Malaisienne...
Les plats locaux...
Mon experience au travail en Malaisie...
Mon quotidien en Malaisie...
Santé, forme et sports...
Un peu de business...
Visites en Malaisie...

Mots-clés :

TAGS

animaux blog borneo chine chinois coutumes culture drole france histoire Indonésie insolite kuala lumpur malaisie nourriture plat bizarre restaurant sante shopping societe sport taxi temple chinois temples tourisme tradition travail vietnam visite voyages

Alice

Categories

Vie quotidienne (26)
Moi, ma vie, la Malaisie (14)
Tourisme (9)
Nourriture (5)
Evenements (3)
Mes amis les insectes et leurs copains (3)
Fetes et traditions (3)
Us et coutumes (4)
Expat wife le Retex (3)
Activites (3)
Concept (1)
No comment (0)

Ainsi l'émergence des blogs de voyage marque non seulement une explosion quantitative des textes disponibles sur le voyage, mais il en marque, de par la spécificité de leurs technologies, les styles et les contenus. Un phénomène que l'analyse du discours critique (chapitre 3) entérine : Norman Fairclough (2003 : 77) note que « les nouvelles technologies de la communication sont associées avec l'émergence de nouveaux genres ».

2.4.3. Le discours contemporain sur le voyage aspire à de nouveaux modèles, relativistes et interculturels

Avec l'avènement postcolonial de récits de voyage par des auteurs en mobilité professionnelle que ce soit dans des domaines industriels, diplomatiques ou humanitaires, l'expérience de l'autre lointain comme interlocuteur et sujet réciproque de la situation d'altérité – et non plus seulement objet d'observation, de jugement idéologique ou support de fantasmes – pose de nouvelles problématiques, des réflexions postcoloniales de la part de l'ancien colonisateur, à mettre en parallèle avec le développement de la pensée postcoloniale de l'ex-colonisé qui a été abordé dans le chapitre 1 (1.2.2).

Dans le monde contemporain se dessine, comme le souligne Aliette Armel (2012 : 52), à la fois une réciprocité ou relativisation de l'altérité et un déplacement de ce qui est perçu comme autre, tout en

conservant une attache forte aux grands mythes romantiques ou antiques de la littérature de voyage :

> « Les préoccupations et les objectifs portés aujourd'hui par la littérature nourrie de voyages s'inscrivent dans la continuité des œuvres créées depuis qu'un poème oral s'est construit en *Odyssée* ou que les merveilles du monde décrites par Marco Polo ont accompagné les rêves de toutes les cours d'Europe. Il s'y lit également les évolutions d'une planète et les paradoxes de la mondialisation : ce qui se passe à l'autre bout du monde est perçu comme pouvant avoir des effets sur la vie de chacun ; à l'inverse, l'Ailleurs apparaît parfois au beau milieu de la quotidienneté la plus familière par exemple au bord du périphérique parisien, comme le décrit Jean Rolin dans *La Clôture*. ».

La volonté de rapporter une vérité, toujours présente dans le récit de voyage, prend le pas plus que jamais sur la volonté de création littéraire et de divertissement, d'une façon que cette auteure (*ibid*.) décrit comme journalistique :

> « La période où l'"universel reportage" était fui par la littérature, définie par Mallarmé comme une esthétique dégagée des contingences de toute histoire, est révolue. La limite entre littérature et journalisme se fait plus ténue : des revues se créent pour accueillir des textes travaillés comme des chapitres de livre, signés d'auteurs comme Jonathan Littell et offrant des témoignages sur des pays et des individus en difficulté ou en guerre, des territoires à l'équilibre écologique menacé. "Ouvrir les yeux est un antidote au désespoir", affirme l'écrivain Sylvain Tesson. Cette exigence mêlée de la littérature et du reportage conduit parfois, comme l'a fait Jean Hatzfeld, à inventer une langue originale pour faire entendre, avec une force bousculant toutes les indifférences, les voix des bourreaux et des victimes du Rwanda en guerre. »

Pour autant les voyageurs qui écrivent aujourd'hui, en voyage et sur le voyage, malgré les processus de démocratisation décrits ci-dessus, ne sont pas très différents de ceux qui écrivaient aux XIXe et XXe siècles, par bien des aspects : chez cette classe de résidents temporaires cultivés et bénéficiant de temps libre, se retrouvent des thèmes et tonalités des récits d'expatriés du XXIe siècle.

Ainsi dès 1934, Michel Leiris[96] mêle carnet de voyage et journal personnel, ethnologie et confession, des croisements propres aux journaux extimes que sont les blogs d'expatriés et de voyageurs au XXIe siècle. Par exemple, Aliette Armel (2007 : 84-85) note la modernité de ton chez Michel Leiris d'une phrase comme « Au marché [de Gondar], je m'amuse bien. Cela me rappelle l'avenue du Bois (que je fréquentais, adolescent, à la grande époque des surprises-parties). ».

Malgré les ressemblances dans le ton et les thèmes, l'expérience vécue de la mobilité et de l'altérité n'est plus la même. La fluidité de l'individu mobile contemporain, sur laquelle je reviendrai dans la partie suivante de ce chapitre, reflète bien le cadre que je vais y introduire, de l'individu postmoderne : il vit selon Rachid Amirou (1995 [2012 : 331-332]) « une "dé-différenciation", c'est-à-dire une incapacité à établir ou à maintenir des frontières et des limites entre les catégories et les relations, aucune chose n'est établie et aucun contenu n'est stable. », mais aussi « une fragmentation et un pluralisme identitaire. ».

Dans ce contexte postmoderne (dans ce chapitre en 2.3), d'autres catégories d'écrivains voyageurs émergent : ainsi l'intérêt contemporain est grandissant non plus tellement pour les écrivains voyageurs tels qu'ils étaient populaires au XXe siècle, mais aussi pour les écrivains migrants, écrivains migrants de première génération, écrivains migrants de deuxième génération, écrivains exilés,

[96] LEIRIS, M., 1934, *L'Afrique Fantôme*, Paris : Gallimard

écrivains de la diaspora. Il existe encore de nouvelles catégories de mobiles, proposées par des observateurs comme par exemple Jacques Attali et ses « nomades modernes » (*L'Homme Nomade*, 2003), catégorie dans laquelle se trouvent à la fois les expatrié et tous les mobiles par choix, des groupes en transit malgré eux à travers le monde et ne faisant pas partie de sociétés traditionnellement nomades et des observateurs connectés à ces mouvements par les nouvelles technologies. L'observation de cet économiste, à travers cet ouvrage, témoigne d'une perception contemporaine de la mobilité comme un phénomène à la fois inégalitaire (d'un côté les migrations économiques subies, de l'autre l'expatriation, le tourisme et la mobilité internationale des plus riches) et surtout normatif au XXIe siècle.

Parmi ces nouveaux voyageurs écrivant, les professionnels de l'humanitaire en particulier sont au cœur de ces inégalités face à une mobilité perçue comme généralisée, tantôt subie (par les réfugiés par exemple), tantôt élue (par eux, les travailleurs humanitaires), et sont les auteurs d'une réflexion postcoloniale sur les rapports aux autres, et en particulier aux autres dans les territoires décolonisés.

Cette catégorie de voyageurs dans le paysage de la mobilité professionnelle contemporaine a par ses intentions bienveillantes des relations avec le discours colonial (à travers le discours philanthropique et messianique des humanistes des Lumières, vu en 1.2.2 de ce chapitre) et le discours missionnaire : avec l'action évangéliste puis humanitaire, on fait l'histoire des bonnes intentions. Sur les récits de voyage des missionnaires, Muriel Dodds (1929 : 21) écrit à propos des missionnaires aux XVIIe et XVIIIe siècles : « Les lettres des missionnaires, fort exactes quant aux détails qu'elles donnent, produisent pourtant, dans leur ensemble, une impression fausse. […] ils avaient déjà un préjugé, celui de la bienveillance ».

La littérature sur et par les humanitaires considère cet héritage et admet cette problématique. Ces textes permettent des questionnements salvateurs. Postcolonialisme, assistanat, relativisme, sont les mots clés de cette littérature contemporaine faite à la fois de compte-rendu de voyage, de roman et de littérature scientifique, qui confronte la problématique de l'héritage idéologique coloniale de la façon la plus directe.

Ainsi Stéphane Vinhas (Médecins du Monde) considère que l'action humanitaire doit « se détacher » de son origine occidentale, avec les difficultés que cela pose :

> « quand on ne peut refuser notre passé sans perdre ce que nous sommes, quand cette posture se fera tyrannie à chaque définition de nos actions, quand la notion d'Occident est multiple et diverse, quand on s'attaque non seulement à une manière de se penser occidentale mais aussi à celle dont on pense l'Occident ?... Tout un programme dans un monde à l'histoire faite d'esclavagismes, de colonisations et où l'impérialisme culturel continue à fasciner les migrants et les familles qui espèrent. ». (2010 : en ligne).

La « hiérarchie naturelle », ayant servi de justification à la colonisation, continue sous une forme renouvelée à servir de trame à l'humanitaire moderne et postcolonial avec d'un côté la prospérité économique du donneur et de l'autre le manque du receveur.

L'action humanitaire démontre qu'au XXIe siècle, la question du postcolonialisme et du néocolonialisme sont encore au centre de la réflexion académique économique et sociale. Le socle historique revient sans cesse dans l'identification des actions mettant en contact des acteurs des deux « côtés » de l'impérialisme colonial passé, et dans l'identification des acteurs. Preuve en est qu'en 2008, un humanitaire comme Michel Micheletti (2008 : 37), président de Médecins du Monde de 2006 à 2009, a encore besoin de réitérer des principes postcoloniaux fondamentaux comme celui-ci :

> « L'aide humanitaire doit (…) être dépourvue de tout esprit de supériorité ou d'arrogance, respectant les modes de vie et les valeurs propres aux populations côtoyées, sans jamais se départir d'une forme d'humilité. ».

Ce poids indéniable de l'histoire coloniale pour tout ressortissant de l'ancienne puissance coloniale qu'est la France pèse sur son rapport à l'autre lorsqu'il voyage dans un ancien territoire colonisé par l'Europe et lorsqu'il écrit sur ces territoires et ces populations.

Maintenant qu'une première analyse a été faite ici des discours français sur l'autre et sur l'ailleurs par le biais des récits de voyage de l'Antiquité au XXIe siècle, je vais dans la troisième partie de ce chapitre compléter mon exploration de ces discours, afin de pouvoir proposer à la fin de chapitre, une tentative de modélisation du discours sur l'autre en situation de mobilité lointaine.

Je vais avec cet objectif, approfondir des notions que j'ai déjà évoquées en filigrane du chapitre 1 et de cette première partie du chapitre 2 :

- les questions de territorialisation et de déterritorialisation évoquées à la fois au sujet de la colonisation et de la mobilité ;
- l'imaginaire de l'espace, du voyage, de la mobilité, évoqué au sujet des récits de voyage ;
- la notion de postmodernité et le rôle de la mobilité dans son acception, évoquée au sujet de l'expatriation contemporaine ;
- la phénoménologie de la construction de l'identité et en particulier au contact de l'altérité, évoquée dans le premier chapitre et au sujet de l'écriture sur soi ;
- les représentations de l'autre dans les discours, en particulier leur réalisation dans l'exotisation, évoquées dans ce chapitre.

La mobilité est venue incarner l'altérité contemporaine, non plus tant fixée sur un ailleurs plus ou moins fantasmé mais plutôt sur l'idée même de voyage, de mobilité, de fluidité déstructurante et donc portant pour les individus la même valeur de révélation de soi et du réel.

C'est ce que je vais maintenant analyser à travers la relation de l'altérité et de la construction de l'identité, dernière étape dans cette tentative de modélisation du discours sur l'autre, qui est mon objet dans ce chapitre.

3. Altérité et construction de l'identité

> « Je est d'autres. D'autres choses, d'autres odeurs, d'autres sons, d'autres personnes, d'autres lieux, d'autres temps… », *Claude Simon, La Corde Raide, 1947, page 174.*

L'identité est relative. Aux hiérarchies aristotéliciennes des genres, espèces et individu, le théologien franciscain John Duns Scot ajoute au XIIIe siècle en philosophie scolastique la notion d'*haecceitas* (en français haeccéité, qui se distingue de tout autre), substituant à l'indivisible (l'individu), la différence comme identifiant une personne.

L'exotopie pour Mikhaïl Bakhtine permet d'appréhender une culture. Pour Tzetan Todorov, il doit s'agir d'une exotopie « vécue de l'intérieur » :

> « Il ne suffit pas d'être autre pour voir : car, de son point de vue à lui, l'autre est un soi, et tous les autres sont des barbares. L'exotopie doit être vécue de l'intérieur ; elle consiste en la découverte, en son cœur même, de la différence entre ma culture et la culture, mes valeurs et les valeurs. » (1991 : 43).

La connaissance et l'amélioration de soi sont le grand objet de l'expérience de l'altérité. À travers ce décentrement qu'est le voyage et l'ailleurs, peuvent se réaliser l'autocompréhension et l'autoidentification. La lecture de récits de voyages peut remplir ce rôle et mettre en contact le lecteur immobile avec l'altérité, comme le suggère, dans son étude de Denis Diderot, Aline Beilin (2011 : en ligne) :

> « S'il faut lire les récits des voyageurs, c'est en tout premier lieu parce qu'ils contraignent le lecteur à reconnaitre l'altérité. Autres paysages, autres mœurs, autres peuples. Le voyage, réel ou imaginaire, est par définition décentrement : le simple constat de l'altérité met à bas la conception d'un homme universel conçu à partir de l'homme des anciennes civilisations. Or, le refus de l'ethnocentrisme est ici la condition de possibilité d'une refondation de la morale. S'il faut lire les récits de voyage, c'est précisément parce qu'ils permettent de faire table rase de nos fausses évidences et de repenser le sens des actions humaines. ».

Cette idée était déjà exprimée dans la philosophie des Lumières, par exemple par Denis Diderot, qui, dans sa contribution au récit de voyage *Histoire des Deux Indes* de l'abbé Raynal, écrit : « Il est important aux générations futures de ne pas perdre le tableau de la vie et des mœurs des sauvages. C'est peut-être à cette connaissance que nous devons tous les progrès que la philosophie morale a faits parmi nous. » (Diderot, 1770 [1995 : 680-681]).

L'identité, dans tous les domaines dans lesquels elle fonctionne comme notion, se définit avant tout comme une entité plurielle plutôt que monolithique, un processus en cours plutôt qu'un objet d'observation fini, et comme fondamentalement dépendante de l'altérité et en particulier comme construite en contraste voire en négatif, en tout cas en contact avec l'autre – c'est-à-dire par la prise de conscience de ce qu'elle n'est pas (la différenciation) plutôt que par l'appréhension de ce qu'elle serait.

Patrick Charaudeau (2009 : en ligne) définit l'identité comme une prise de conscience de soi se réalisant par le contact avec l'autre :

> « cette prise de conscience, pour qu'elle se fasse, a besoin de différence, de différence vis à-vis d'un autre que soi. Ce n'est qu'en percevant l'autre comme différent que peut naître la conscience identitaire. La perception de la différence de l'autre constitue d'abord la preuve de sa propre identité qui devient alors un : "être ce que n'est pas l'autre". Dès lors, la conscience de soi existe à proportion de la conscience que l'on a de l'existence de l'autre. ».

Cet auteur souligne le « paradoxe dans lequel se construit l'identité. Chacun a besoin de l'autre dans sa différence pour prendre conscience de son existence, mais en même temps il se méfie de cet autre et éprouve le besoin soit de le rejeter, soit de le rendre semblable pour éliminer cette différence. ».

3.1. Notion d'identité et processus d'identification

Multidisciplinaire, moderne et surtout dans le vent, la notion d'identité suscite l'intérêt de recherches dans de nombreux domaines au XXIe siècle et une utilisation fondamentale de ce terme

est particulièrement populaire dans les recherches ayant pour objet les flux migratoires des XXe et XXIe siècles.

Dès 1996, Stuart Hall ouvre son livre *Questions of Cultural Identity* (Questions d'identité culturelle) par cette première phrase : « Il y a eu, ces dernières années, une véritable explosion discursive de la notion d'identité ». Françoise Abdel-Fattah, dans une thèse sur les identités dans la classe de Français Langue Étrangère (2006 : 45), fait dix ans plus tard la même constatation et observe simultanément « la priorité manifestée par les individus au droit d'être eux-mêmes et à l'explosion des revendications identitaires, basées sur des éléments tels que la religion, la nation, la culture ».

Cette auteure souligne également la multidisciplinarité de cette notion, revenant sur l'intérêt aussi bien de la psychanalyse, de l'anthropologie, de l'histoire, que de la géopolitique pour cette notion. En ce qui concerne la recherche sur les mobilités, en sciences humaines et notamment en sciences du langage, les thèmes dominants s'articulent autour de :

- l'influence du plurilinguisme, des pertes et acquisitions langagières sur l'identité de groupe ou d'individus migrants ou hôtes, notamment à travers le bilinguisme et les langues secondes ;

- les phénomènes interculturels entre individus mobiles et sédentaires, leurs influences sur l'identité des groupes qui partent, de ceux qui restent, de ceux qui accueillent et de ceux qui reviennent ;

- la place de l'altérité dans la construction des identités individuelles et collectives.

Dans les recherches ayant pour objet la mobilité, sont mouvants selon les champs de recherche et sujets à discussion, aussi bien l'essence du concept d'identité à supposer que cette essence existe autrement que comme catégorie de pratiques – de quoi l'identité est-elle faite : religion, langue, culture – que l'étendue de son rayonnement sur la littérature, les ressources humaines, l'économie. Son caractère inachevé, sa construction et son évolution constante sont constatés dans tous les travaux au cœur desquels ce concept est placé.

La pluridisciplinarité scientifique autour de cette notion est donc à la fois une richesse, mais également, comme le souligne Françoise Abdel-Fattah (2006 : 46, selon le point de vue de Brubaker, 2001) la cause d'une « atomisation du concept [qui] est loin de favoriser l'approche conceptuelle et théorique que le mot "identité" nécessite ; elle contribue à renforcer l'ambiguïté et les multiples connotations qui s'y rattachent, lui ôtant conséquemment une grande partie de sa pertinence ». Pour reprendre les mots de Roger Brubaker :

> « Ranger sous le concept d'« identité » tout type d'affinité et d'affiliation, toute forme d'appartenance, tout sentiment de communauté, de lien ou de cohésion, toute forme d'autocompréhension et d'auto-identification, c'est s'engluer dans une terminologie émoussée, plate et indifférenciée. » (2001 : en ligne)

Je vais me référer aux notions que cet auteur propose de considérer : appartenance, communauté, autoidentification. Je vais en circonscrire la préhension et la terminologie pour cette recherche.

3.1.1. Processus d'identification et d' « autoidentification »

Parce qu'identité est un terme à la fois ancien, académique et profane, à la fois utilisé dans la philosophie depuis l'Antiquité, et aujourd'hui dans toutes les sciences humaines, ainsi que dans le journalisme et la politique, j'établis pour cette recherche un cadre théorique et sémantique, basé

sur les termes proposés par Roger Brubaker (2001). Le succès dans la littérature scientifique et profane de ce terme très englobant, corrélant selon cet auteur affaiblissement, hétérogénéisation et redéfinitions, lui sont préférables les notions d'identification, d'autoidentification et d'autocompréhension proposées par cet auteur.

J'expose donc ici les notions, proposées par Roger Brubaker, d'**identifications** relationnelles et catégorielles, qui permettent de mettre en lumière l'action des agents identificateurs ; d'**autoidentification** et d'identification par d'autres et par les institutions, qui permettent d'éviter la réification ; d'**autocompréhension** et de localisation sociale, qui permettent d'analyser la subjectivité individuelle du sujet dans l'autoidentification ; de **communalité**, de connexité et de groupalité (selon les termes de cet auteur), qui permettent de mettre en lumière les catégories sur lesquelles se fonde en partie l'autocompréhension et qui entrent en jeu dans les processus d'identification.

Le concept d'**identification** permet de définir l'objet de cette recherche comme l'autoidentification, dans le récit de voyage « extime » (voir dans ce chapitre, 1.4.2) et toutes les formes autobiographiques, notamment les textes de recherche. À travers le concept d'agents identificateurs (Brubaker, *ibid*.), il devient possible de distinguer l'identification du groupe social étudié – les expatriés français – par différents agents identificateurs : catégorisation institutionnelle, représentations selon différents groupes et de les contraster ou de les confronter avec l'autoidentification faite par les auteurs.

Cette notion d'identification permet de concevoir l'identité comme un processus : elle est nécessairement un affrontement en cours entre les points de vue, catégorisation et identifications faites par les différents agents, dont le sujet (*ibid*.). Plus que ce concept d'identité mouvant et hétérogène, c'est l'analyse comparée des mécanismes identificateurs en action qui font l'objet de cette recherche avec, comme élément central, la réalisation de l'autoidentification dans le contexte des autres agents identificateurs, dont les catégorisations et représentations sont perçues par les sujets eux-mêmes.

J'ajouterai à cette notion d'identification proposée par Roger Brubaker, des niveaux de compréhension de ce concept offert par la psychologie : la question posée par Erik Erikson est de savoir s'il y a processus ou développement dans l'identification. Pour cet auteur, l'identité est le produit de l'interaction entre une personne et son environnement mais l'identité est vue comme un développement, lié avant tout à l'adolescence mais également conçu comme un développement continu tout au long de la vie et caractérisé par la synthèse des étapes de développement, en particulier freudiens.

> « L'identité n'est qu'un concept inscrit dans une conception plus large du cycle de la vie humaine qui la conçoit comme un développement (*unfolding*) progressif de la personnalité à travers des crises psychosociales caractéristiques d'une certaine période » (Erikson, 1959 [1980 : 128]).

La psychologie d'Erik Erikson tend à établir les niveaux d'identification qui peuvent être considérés en sciences sociales : identité intérieure (dite de l'ego, en partie inconsciente), l'identité sociale (appartenance à un groupe langagier, national, culturel, religieux) et à leur croisement, l'identité personnelle. « Les processus de différenciation et d'intégration par rapport au contexte social et culturel se conjuguent pour permettre l'émergence de cette identité. » (Cohen-Scali & Guichard, 2008 : en ligne). La psychologie sous-tend l'idée que l'identité est le résultat mouvant tantôt d'une structure, d'un système ou d'un processus, plutôt qu'un item inerte.

La psychologie rappelle ainsi, dans un contexte social où l'accomplissement de soi constitue un but désirable (contexte dans lequel l'expérience du voyage lointain, de l'altérité exacerbée est vue comme un raccourci vers ce but), la nature nécessairement inachevée de l'identification et de l'autoidentification.

Le choix d'une approche par cette notion d'identification permet l'explicitation du choix d'un agent identificateur (le sujet lui-même) et d'un point de vue (celui du sujet) dans l'analyse que cette thèse propose du phénomène d'identification des expatriés français ; identification dans laquelle je serai en mesure de constater par l'analyse qu'il entre différents agents identificateurs proposés par Roger Brubaker (2001 : 77) : personnes, institutions mais aussi discours et récits publics dont la « […] force repose […] sur la manière anonyme et inaperçue dont ils pénètrent nos manières de penser, de parler et de comprendre le monde social. ».

Le concept d'**autocompréhension** permet d'explorer la subjectivité en action dans l'autoidentification, « la représentation – à la fois cognitive et affective – que les gens ont d'eux-mêmes et du monde social dans lequel ils évoluent. » (Brubaker, 2001 : 77).

Les concepts de **communalité**, **connexité** et **groupalité** (termes proposés par cet auteur) vont permettre de poser la question de l'existence de l'expatrié comme groupe (identifié par quels agents ?) et de l'appartenance (identificatrice ou identifiant ?) à ce groupe.

L'utilisation de ces trois derniers termes va en outre me permettre de rendre compte de distinctions cruciales dans l'autoidentification des sujets entre les communautés – catégorielles – et les connexités – relationnelles – toutes deux pouvant intervenir dans le phénomène de « groupalité » tel qu'il est définit par cet auteur – un sentiment :

> « En proposant ce dernier groupe terminologique, notre intention est plutôt de développer une terminologie analytique sensible aux multiples formes et degrés de la communalité et de la connexité, ainsi qu'à la grande variété des manières dont les acteurs (et les idiomes culturels, les récits publics et les discours dominants sur lesquels ils s'appuient) leur attribuent sens et portée. Cela permettra de distinguer les cas où existe un sentiment puissant et contraignant de groupalité et ceux où l'affinité et l'affiliation prennent des formes plus lâchement structurées et plus faiblement contraignantes. » (Brubaker, 2001 : 79).

Ces trois notions permettent également d'appréhender les dimensions sociale et personnelle de l'identification comme deux aspects liés de l'identification. L'aspect social de l'identification étant l'aspect qui se construit le plus par le langage, par le discours et en particulier par son style et ses positions énonciatives.

Je me réfère aussi sur les questions d'identification au concept d'**appartenance** tel que le conçoivent dans l'apprentissage d'une langue étrangère, Dominique Groux et Louis Porcher (2003 : 24) :

> « On appelle ainsi l'ensemble constitué par les catégories sociologiques dont relève un individu. En somme son appartenance est la résultante de chacune de ses appartenances, de chacune des catégories auxquelles il appartient et qui, à elles toutes, forment son identité. Celle-ci n'est cependant pas épuisée par celle-là et il demeure un être incomparable et unique, mais la partie la plus classable de sa personnalité, repérable, appréciable, est l'ensemble de ses appartenances. ».

Ces appartenances définissent l'identité sociale perçue et autoperçue par ces jeux de classements. Ce que l'approche de l'éducation comparée apporte ici, à travers ces deux auteurs et par rapport au

cadre sociologique proposé par Roger Brubaker, c'est la considération interculturelle de ces classements, c'est que « l'effet de ces appartenances varie selon la société à laquelle on appartient. […] Mettre en relation diverses modalités de poids des appartenances constitue l'une des difficultés majeures de l'instauration de relations entre des sociétés autres. » La mobilité et l'expérience de l'altérité lointaine (ici assez lointaine pour être dans une société différente) va complexifier l'existante « différence, établie par Bourdieu, entre l'identité vécue et ressentie par un individu et celle qui lui est attribuée par les autres. » (Groux & Porcher, 2003 : 25-26). En effet cela suppose des bouleversements dans l'autoidentification de l'identité sociale des individus en situation de mobilité, quand les catégories, les modalités et le poids de ces classements varient, confrontant l'individu à des représentations de lui inédites.

L'identification opère à différents niveaux dans le cadre de cette recherche :

- tout d'abord l'analyse questionne le processus d'autoidentification chez les expatriés, la construction de leurs identités individuelles et sociales en contact avec l'altérité lointaine ;

- le contexte de la recherche présuppose des problématiques de l'ordre de la construction des identités. Comme l'exposition du contexte, dans le premier chapitre, l'a montré, le territoire sur lequel se joue l'expérience de l'altérité, le contexte postcolonial du territoire d'accueil de ces expatriés, est marqué par la volonté et les difficultés qui ont été évoquées de construire une identité nationale, de préserver et d'unifier les communalités (culturelles, religieuses, linguistiques), qui ont été décrites ;

- Le contexte contemporain, enfin, est une époque dans laquelle l'incitation sociale et médiatique à l'accomplissement de l'autoidentification est globale et touche à fois sur le même territoire les expatriés et leurs hôtes.

L'identité, « concept à la fois multiple et doué d'un grand pouvoir de singularisation » (Abdel-Fattah, 2006 : 48), ou plutôt l'identification, définie ci-dessus selon Roger Brubaker (2001), entre ainsi en jeu à la fois multilatéralement parmi les individus concernés (territoire d'accueil, population mobile) mais aussi à différents niveaux d'analyse (les nations, communautés et individus en présence dans ce contexte).

3.1.2. Rôle de la narration dans l'autoidentification

À travers l'analyse du corpus, notamment dans la troisième partie du chapitre 4, les rôles de l'écriture, en particulier de l'écriture de soi dans ces processus d'autoidentification, seront interrogés.

La psychologie souligne le développement de la lisibilité de l'identité. Wolfgang Kraus (1998 : 117-118) expose ainsi la notion de psychologie narrative :

> « Pour développer sa "lisibilité" pour les autres et, en même temps, son sens d'une cohérence personnelle, l'individu est obligé à un travail narratif individualisé : développer un récit de soi compréhensible par les autres. ».

À partir des théories en psychologie, notamment de Sigmund Freud, John Locke, David Hume, Derek Parfit, qu'il a commentées, et en référence au processus de la psychanalyse (qu'il décrit ainsi : « un sujet se reconnaît dans l'histoire qu'il se raconte à lui-même sur lui-même », 1985 : 444-445), Paul Ricœur considère l'identité personnelle dans une dialectique de l'*idem* (mêmeté, la permanence de l'identité innée, justifiée par « la continuité ininterrompue entre le premier et le dernier stade de

développement de ce que nous tenons pour le même individu », 1990 : 141) et de l'*ipse* (ipsité, vue comme identité subie ou produite par l'environnement), qui s'articule par la narration ou la mise en intrigue : « L'histoire racontée dit le qui de l'action »[97] (1985 : 442).

Cette réconciliation de l'identité par la narration de soi attribue à tout discours de nature autobiographique le pouvoir de contribuer à l'autoidentification :

- L'écriture aide à l'autoidentification, puisque la narration est vue comme une médiation entre soi et le monde, par une « application de la fiction à la vie » (Ricœur, 1990 : 191) ;

- La mise en récit, l'entrée en littérature, construisent l'expérience et permettent l'appropriation de l'expérience. C'est un processus d'interprétation selon Ricœur, qui permet une réappropriation et d'accéder à une certaine objectivité selon cet auteur.

  > « Comme l'analyse littéraire de l'autobiographie le vérifie, l'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet se raconte sur lui-même. » (1985 : 353) ;

- L'identité narrative est dynamique et mouvante.

  > « La personne comprise comme personnage de récit, n'est pas une entité distincte de 'ses expériences'. Bien au contraire : elle partage le régime dynamique propre à l'histoire racontée. Le récit construit l'identité du personnage, qu'on peut appeler son identité narrative, en construisant celle de l'histoire racontée » (Ricœur, 1990 : 175), « l'identité narrative ne cesse de se faire et de se défaire » (1985 : 355).

En relation avec l'altérité, le rôle de l'écriture est pour Martine Abdallah-Pretceille (1988 : 118) déterminant sur plusieurs plans :

- la littérature est le lieu de la rencontre de l'autre, qui peut être « par procuration » ;
- c'est le lieu de l'expérience de l'altérité ;
- c'est un « un médiateur potentiel dans la rencontre et la découverte de l'Autre. ».

3.1.3. Déterminisme et réalisation de soi

Si j'ai abordé la notion d'identité comme une notion pluridisciplinaire et très investie dans la recherche contemporaine, la notion de sujet est au cœur d'un débat pluriséculaire investie non seulement par de nombreux champs de recherche tels que la philosophie, la psychanalyse et les sciences sociales, mais aussi par les idéologies religieuses.

Sans faire ici l'histoire de ce concept fondamental et métaphysique, j'aborde cette notion et le dualisme qui fonde le débat autour du sujet : déterminisme et affirmation ou réalisation de soi. Dans le contexte de cette recherche, non seulement la construction de l'identité (les processus d'autoidentification vus ci-dessus) et le rôle de l'expérience de l'altérité sont en jeu, mais sont également explorés la place de cette expérience et de ce processus dans la société. En particulier j'interroge la tendance contemporaine à une certaine injonction à la réalisation de soi, dont le voyage et le récit du voyage sont une manifestation dans la parole publique (dans les blogs de ce

[97] Paul Ricœur (*ibid*.) fait écho à Hannah Arendt, « Répondre à la question "qui ?" c'est raconter l'histoire d'une vie. », et se place également dans la lignée du philosophe Charles Taylor.

corpus ou sur les médias sociaux et dans les médias) et dans le récit individuel (ici suscité pour la recherche).

Cette injonction, Vincent de Gaujelac (2010 : en ligne), la considère dans une dualité de deux injonctions qui selon lui sont « deux aspects du processus d'assujettissement » qui « peuvent sembler opposés alors qu'ils sont complémentaires. D'un côté, l'idée de soumission, de subordination, d'inféodation à un pouvoir. De l'autre, l'idée d'individuation, d'autonomie, de singularité qui invite l'individu à devenir un sujet. Ce double mouvement correspond aux deux faces du pouvoir. ».

Ainsi les expatriés qui écrivent de façon autobiographique sur leur expérience ailleurs se munissent de deux leviers dans cette quête d'identification, à travers d'une part l'expérience de l'altérité lointaine et d'autre part la mise en récit de cette expérience. Je vais maintenant analyser ces deux points.

3.2. Altérités : quels discours ?

> « Appartenir à un groupe suscite le sentiment que ce groupe serait différent et meilleur que ceux auxquels on n'appartient pas. » (Cohen-Scali & Guichard, 2008 : en ligne)

En abordant la pensée sur l'identité et l'altérité pour cette recherche, je me réfère aux principaux courants qui président cette dernière notion :

- l'anthropologie culturelle, à travers en particulier Tzvetan Todorov et son approche critique, voire dénonciatrice de l'**exotisation** ;
- l'anthropologie politique, à travers en particulier Edward Said et son approche également critique de l'**orientalisme ;**
- la sociologie, à travers en particulier Pierre Bourdieu.

3.2.1. Les représentations de l'autre sont à la fois exprimées et construites par le discours

Dans ma réflexion sur les notions centrales à cette recherche, j'ai déjà évoqué les **représentations** à plusieurs reprises : représentations des territoires et des espaces, et même des déplacements, représentations des colonisateurs et des colonisés et de leurs descendants dans le contexte postcolonial, représentations de soi et des identités ci-dessus.

3.2.1.1. Représentations, imaginaires, idéologie : distinctions sémantiques

Pour s'être intéressés au colonialisme, à son discours et à ses conséquences, ces premiers chapitres ont fait ressortir le terme d'**idéologie** (selon la définition de Tzvetan Todorov, page 124). La réflexion et les citations sur le voyage et l'espace ont introduit les termes d'**imaginaire** et de **symbolisme**. En abordant la notion d'exotisme plus bas, le terme de **réel** sera aussi utilisé. L'utilisation de ces termes dans ces chapitres suppose des interactions entre leurs processus et leur rayonnement que je vais préciser ici. Afin de clarifier l'utilisation que je fais de ces termes, je me réfère au cadre sémantique proposé par Jacques Le Goff.

Chez Jacques Le Goff, dont je reprends ici la définition citée en introduction, **les représentations** sont « toute traduction mentale d'une réalité extérieure perçue. La représentation est liée au processus d'abstraction. La représentation d'une cathédrale, c'est l'idée de la cathédrale. ». Ainsi imaginaire, symbolisme et idéologie sont conçus comme des formes de représentations, ou de ce que cet auteur appelle les **images** : « des images collectives brassées par les vicissitudes de l'histoire, elles se forment, changent, se transforment. Elles s'expriment par des mots, des thèmes. Elles sont léguées par les traditions, s'empruntent d'une civilisation à une autre, circulent dans le monde diachronique des classes et des sociétés humaines » (Le Goff, 1985 [1991 : 6]).

Pour cet auteur, **l'imaginaire** fait partie de l'univers des représentations mais le dépasse par sa référence à la littérature à l'art et à la création. C'est le concept d'imaginaire qui est pour cet auteur au centre de la compréhension d'autres catégories comme le rêve, la légende, le mythe :

> « L'imaginaire déborde le territoire de la représentation et il est entraîné au-delà par la fantaisie au sens fort du mot. L'imaginaire construit et nourrit des légendes et des mythes. On peut le définir comme le système des rêves d'une société, d'une civilisation transformant le réel en vues passionnées de l'esprit. » (Le Goff, 2005 [2008 : 14]).

Ce qui distingue, selon Jacques Le Goff l'imaginaire de **l'idéologie** est une question d'authenticité : cet auteur considère que la part d'invention conceptuelle des idéologies n'en font pas des imaginaires : « L'idéologique est investi par une conception du monde qui tend à imposer à la représentation un sens qui pervertit aussi bien le "réel" matériel que cet autre réel, l'"imaginaire". » (*ibid*.). L'idéologie pour cet auteur « met l'imaginaire à son service pour mieux persuader » (*ibid*.).

Quant au **symbolisme**, il se distingue de l'imaginaire en ce qu'il renvoie à un système de valeur qui peut être historique, religieux, par exemple dans le contexte médiéviste de Jacques Le Goff, chrétien, ou lié à un idéal profane.

Je vais maintenant apporter sur cette notion de représentations un éclairage plus proche de l'analyse du discours à venir et portant sur le corpus rassemblé pour cette thèse. Ce qui caractérise le corpus du point de vue de l'identification, c'est d'abord la prévalence des représentations de l'individualité, d'une identité personnelle a priori prévalant sur l'identité sociale ou s'en distinguant, que l'on retrouve dans les discours de tous les participants (Chapitre 4, 2).

Les représentations introduites dans ce chapitre (sur l'autre, sur l'espace, sur la mobilité) et dans le chapitre précédent (sur l'autre encore, sur les pays anciennement colonisés et anciennement colonisateurs, sur l'expatriation) vont s'incarner dans le corpus à travers les textes et les discours. Selon l'analyse critique de discours (chapitre 3), Norman Fairclough (2003 : 124) voit « les discours comme des façons de représenter différents aspects du monde, les procédés, relations et structures du monde matériel, le monde "de l'esprit" des idées, des sentiments, des croyances, etc. et le monde social. ».

3.2.1.2. Ce que l'analyse de discours peut révéler des représentations

L'analyse de discours, selon la méthodologie et l'épistémologie qui seront exposées dans le chapitre 3, va permettre notamment de révéler les représentations en jeu dans le discours analysé. Il sera ainsi possible de déterminer dans quelle mesure les représentations collectives, identifiées dans cette première partie dans la littérature de voyage et la littérature scientifique qui s'y intéresse trouvent un écho, une rupture ou une forme de pérennité dans le corpus de discours individuels et contemporains que j'ai réuni.

Je vais exposer ici selon quels principes théoriques l'analyse de discours à venir va aborder l'identification des représentations dans le discours, en m'appuyant sur des exemples du corpus.

Selon Norman Fairclough (2003), tout événement représenté par un discours inclut ou exclut des éléments informatifs. Ainsi un événement peut être relaté sans en décrire les acteurs, ou en en omettant. Un événement peut ne pas avoir de date, de lieu précis ou encore la langue ou le média utilisés lors d'une interaction peuvent ne pas être précisés. L'absence, la présence ou la saillance particulière de ces différents éléments seront analysées dans les discours du corpus afin de faire ressortir de possibles tendances et d'en analyser la signification.

Par exemple dans la phrase « *Ici la ponctualité, c'est comme la chaîne du froid, c'est une notion totalement abstraite !* » (dans le blog de la participante Alice), le déictique « *ici* » évite une localisation précise (est-ce la Malaisie ? une région plus large ? ou au contraire un lieu plus précis dans lequel cette réflexion est née ?). De plus, un processus de nominalisation (« *la ponctualité* », une notion) et l'expression impersonnelle « *c'est* » éludent entièrement l'agent, qui se trouve représenté par l' « *ici* » imprécis. Ainsi non seulement le ou les agents de l'action restent flous mais l'action elle-même présuppose une interprétation puisque l'action consiste à « abstraire ». L'auteure fait donc appel à des représentations présupposées communes entre elle et son lecteur, représentations convoquées par le contexte « *ici* ». L'auteure met ainsi en scène certaines représentations sur le territoire et la population en question dans l'anecdote et révèle certaines représentations sur ses lecteurs, dont elle suppose qu'ils vont comprendre, par cette formule ironique d'« abstraire » la ponctualité, que les Malaisiens (l'agent que j'interprète comme se cachant derrière le « *ici* ») ignorent, bafouent, et par la formule jumelle d' « abstraire » la chaîne du froid, que les Malaisiens ne respectent pas ce qui d'un point de vue français relève d'une règle de base de l'hygiène alimentaire, et/ou qu'ils n'en n'ont pas la connaissance technique. Cet exemple montre bien comment une simple déclaration sur un ton humoristique, par sa forme discursive, met en jeu un réseau de représentations non-énoncées mais inévitablement appelées par l'absence d'agents et la dépersonalisation des termes : représentations de l'auteur sur le pays d'accueil, sur ses lecteurs (les représentations supposées comme partagées avec eux), sur la France.

Ainsi des éléments discursifs tels que la voix passive ou la nominalisation ou encore la pronominalisation systématique des acteurs, la dé-personnification (par exemple l'absence systématique de noms, ou l'usage de titres ou de fonctions en lieu de noms), pourront être autant d'indices des représentations véhiculées par les textes du corpus. Il est notamment pertinent de relever, pour chaque histoire racontée par les auteurs de ce corpus, combien de personnages existent nominalement : dans les autobiographies de parcours, souvent aucun : il y a le « je » et les relations marquées par le possessif : « mon mari », « ma fille », « mes parents », « mon employeur », etc. Dans ce blog d'Alice le conjoint, par ce qui semble être un souci d'anonymat correspond au référent « Coco », alors que l'employée de maison y apparait par son prénom. Il ne s'agit surtout pas de surinterpréter un phénomène comme cet exemple, cependant, dans les blogs, qui racontent une histoire sur plusieurs années, les proches, le noyau familial expatrié : conjoint, enfant et nounou, sont souvent les seuls nommés, alors que d'autres personnes récurrentes dans le récit restent dé-personnifiées : « la maîtresse de ma fille », « notre taxi habituel », « mon ami de la chorale qui parle français » Pourquoi ? Peur que le lecteur ait du mal à suivre ? Besoin d'un certain détachement, d'un degré d'anonymat ? Souci de respecter les personnes qui n'ont pas choisi ou ne sont pas nécessairement au courant, contrairement à la famille, de faire partie du récit ? Ce que je peux constater au premier abord, c'est l'effet de généralisation et d'abstraction dans le discours de ces phénomènes.

D'autres questions émergent alors sur les représentations des acteurs et des événements relatés (dans les blogs et dans les textes de recherche) : qui sont les acteurs représentés dans ces discours ?

Est-ce que les personnes nommées sont prépondérantes, formant une autobiographie personnelle et/ou familiale ? Est-ce que les personnes nommées par leurs noms et/ou prénoms, dé-personnifiées sont mises en avant, formant un récit général à valeur d'exemple ? Ou est-ce que des catégories sont plus souvent mises en avant (« les taxis », « les docteurs », « les Malaisiens »), formant une ethnographie abstraite, reposant sur la distance de l'observateur et tendant vers l'objectivité ?

Les représentations exprimées par les discours se distinguent en effet également par les différents niveaux d'abstraction – de généralisation – que le discours peut donner à un événement : en en décrivant une occurrence particulière et concrète, en parlant globalement d'une série d'expériences similaires ou encore en discourant sur un type d'événement ou de situation sans aucune référence personnelle ou anecdotique. Le corpus présente tour à tour ces différentes tendances à différents degrés, révélant des représentations et des fonctions multiples.

En effet, les représentations présentes dans le discours sont révélées par l'analyse de ce discours, et elles en éclairent les fonctions : un haut niveau d'abstraction pose l'auteur en observateur distancié, alors qu'une représentation concrète, personnalisée et contextualisée rapproche le discours de sa dimension autobiographique.

Je reviendrai sur ces phénomènes discursifs et leur interprétation dans le chapitre 3. Avant cela, il s'agit, dans un objectif de comparaison interdiscursive, de connaître les incarnations existantes des représentations de l'Européen sur l'autre et l'ailleurs dans les discours passés et existants. Parmi ces représentations, l'exotisme est saillant.

3.2.2. L'exotisation est un processus discursif

> « L'exotisation, c'est l'exacerbation facile de la différence qui essentialise l'autre dans le seul but de se divertir ou de mieux se connaître soi-même. »
> Myriam Suchet, 2009 :47.

Pour aborder les représentations de l'altérité, j'examine ici un phénomène qui tient une place importante dans le genre du récit de voyage lointain et qui est prépondérant non seulement dans ce champ discrusif mais aussi dans le corpus. Le processus d'exotisation, éminemment discursif (construit par et pour le discours sur l'altérité) peut permettre d'interpréter les positions énonciatives observées dans les discours sur l'autre. J'analyserai ici la nature discursive de ce processus et ses étapes de formation (rejet, idéalisation, réification) telles qu'elles s'incarnent dans le discours sur l'autre.

3.2.2.1. L'exotisme comme discours

Pour Tzvetan Todorov, l'exotisme, c'est une **écriture de l'autre** (l'autre conçu comme un groupe socio-culturel concret auquel je n'appartiens pas). De ce point de vue, l'exotisme n'existe que dans et par le discours et ainsi n'existe que selon le point d'un vue d'un auteur en particulier, comme le corrobore la pensée du géographe Jean-François Staszak (2008 : 8) :

> « L'exotisme n'est ainsi jamais un fait ni la caractéristique d'un objet : il n'est qu'un point de vue, un discours, un ensemble de valeurs et de représentations à propos de quelque chose, quelque part ou quelqu'un. Parler d'exotisme, c'est moins analyser un objet que le discours

> d'un sujet à son endroit. La question "qu'est-ce qui est exotique ?" est en ce sens seconde par rapport à la question "pour qui ?" ».

À partir du XVIe siècle en France, et les voyages marchands évoqués dans la première partie de ce chapitre, les produits de l'artisanat lointain sont introduits en France bientôt suivis de « produits » littéraires : Roger Mathé, en Lettres, indique notamment que le « Livre des lumières, recueil de fables attribuées à l'Hindou Pilpay, est traduit en 1644. Les érudits français s'initient à la même époque à l'islamisme, aux dogmes de Zoroastre, à la doctrine de Confucius. La pensée orientale, sous ses formes philosophique et religieuse, pénètre en Occident. » (1972 : 79).

L'exotisme est alors un goût, un choix esthétique (une esthétique du divers, pour reprendre l'expression de Victor Segalen), que ce soit en fabrication de porcelaine à Sèvres ou en littérature chez Pierre Loti, pour des sujets d'inspiration lointains, des chinoiseries à la mode. À la mode parce qu'attirantes, attirantes car lointaines et rares, méconnues.

En effet l'exotisme naitrait d'une fascination pour l'inconnu, ou selon les termes de Tzvetan Todorov (1991), parlant d'Homère, un **éloge de la méconnaissance**. En effet, comme le souligne en littérature Frank Lestringant (2008 : en ligne), « Le mirage exotique essentialise l'autre et crée par amalgame une altérité largement imaginaire. ». Maupassant, dans ses *Écrits sur le Maghreb*, ressent cette attirance du méconnu, lorsqu'il parle de « nostalgie du désert **ignoré** ».

L'exotisation se focalise d'abord sur les objets, comme l'ont fait les premiers voyageurs collectionneurs évoqués dans ce chapitre, une focalisation que Guy Barthèlemy (1996 : en ligne) interprète comme une « posture d'énonciation qui consiste à déréaliser l'Autre et son monde par excès de réalisme, par une fascination pour les apparences qui bloque l'interprétation et l'intellection, et qui symétriquement conduit à postuler une transparence de l'Autre (transparence littéralement superficielle : l'Autre n'est qu'une surface). ».

Selon Jean Baudrillard (1994 *:* 10) cette prééminence de l'imaginaire s'explique par la difficulté à aborder ce qui est autre dans l'entièreté de son étrangeté : « dans tout autre il y a autrui – ce qui n'est pas moi, ce qui est différent de moi, mais que je peux comprendre voire assimiler – et il y a aussi une altérité radicale, inassimilable, incompréhensible et même impensable. ». Victor Segalen (1978 [2009 : 44]) la décrit comme « la perception aigue et immédiate d'une **incompréhension éternelle** ».

C'est cette inaccessibilité même qui rend l'étranger étrange attirant : l'exotisme en littérature pour Jean-Marc Moura (1992 : 138), c'est « le mouvement qui porte chacun d'entre nous vers un ailleurs inaccessible et fascinant, fascinant parce qu'inaccessible. ». « L'exotisme répond donc à un besoin d'évasion : tous les hommes à un moment de leur vie, éprouvent le désir confus d'un départ, souvent impossible : retour à une vie primitive ou découverte d'une autre civilisation. Las d'une existence implacablement réglée, ils souhaitent changer de cadre et de condition, connaître un sort meilleur, un destin moins banal. ».

Un ailleurs inaccessible que l'on tente cependant de décrire

> « une description de la réalité étrangère pas totalement détachée du mythe (du Moyen Âge au XVIe siècle), une utilisation de quelques clichés à des fins divertissantes (turqueries) ou plus édifiantes (exotisme philosophique), l'usage d'une parure exotique (la thématique orientale des XVIIe et XVIIIe siècles), la réflexion, enfin, née du constat de l'existence de sociétés radicalement différentes (de Montaigne à Rousseau). Globalement, cet exotisme ne se pose guère la question de la description de la réalité étrangère. Il la réduit en effet aussitôt à

> quelques éléments connus, que ceux-ci relèvent du merveilleux, du stéréotype culturel ou des débats d'idées qui dominent alors. » (Moura, 1992 : 66).

C'est ce processus d'attirance vers l'étranger méconnu et de tentative de discourir cependant sur cette réalité insaisissable qui forme le processus d'« exotisation ». Car il s'agit bien d'un processus, que Jean-François Staszak (2008 : 13) décrit, en s'appuyant sur les travaux de Peter Mason (1998), en deux étapes :

> « D'abord, pour qu'un lieu, être humain ou objet lointain paraisse bizarre, il faut parvenir à l'aborder, à se saisir de lui et à le déconnecter du contexte local dans lequel il est parfaitement intégré et n'a rien de bizarre : il faut le dé-contextualiser. Pour ensuite le considérer selon notre point de vue, repérer ce qu'il a de curieux ou d'anormal, il faut le placer dans le cadre de notre société, où on le contemple et où on voit comme il s'écarte de nos valeurs et de nos habitudes : c'est la recontextualisation. L'exotisation est un changement de contexte, par lequel l'objet exotisé est mis à disposition (de lointain il devient proche) et qui construit son étrangeté. ».

Je vais décrire discursivement comment se manifeste ce processus dans le discours sur l'autre, avant d'en interroger les effets et les fonctions.

3.2.2.2. Le discours sur l'autre relève d'un mouvement de l'idéalisation au dégoût

Avant tout, dans la construction de l'exotisme, un premier mouvement, décrit ci-dessus, se fait du réel à l'imaginaire ou à un certain degré d'imaginaire. Un déplacement de sens s'opère et réside dans le passage d'une valeur objective à une valeur impressive, c'est-à-dire que « de l'acception objective d'étranger, on passe à celle, impressive d'étrange. » (Moura, 1992 :192).

Dans ce mode fantasmagorique de préhension de l'ailleurs, c'est l'idéalisation qui prédomine à travers la notion de désir de ce qui est lointain, parce qu'il est lointain. Le « […] pays le plus éloigné est le meilleur : telle est la règle d'Homère » (Todorov, 1989 : 356) et y compris si le pays le plus éloigné est le sien, comme l'exprime Michel Butor (1972 : 11) : « [À l'étranger, je] découvrirai des aspects insoupçonnés, mes manières aussi ; mon logis quitté, ma patrie deviendront bientôt aussi séduisants qu'était le pays de mon rêve enfin visité. Je désirais Venise ; Venise me fait désirer Paris, Nevers, Maubeuge, l'illumine. ».

Mais en étudiant les Anciens, Tzvetan Todorov a aussi bien trouvé l'idéalisation du lointain que son contraire, le mépris du lointain : « Hérodote raconte dans son *Enquête* que les Perses se caractérisent par le trait suivant : ''Parmi les autres peuples, ils estiment d'abord, après eux-mêmes toutefois, leurs voisins immédiats, puis les voisins de ceux-là, et ainsi de suite selon la distance qui les en sépare ; les peuples situés les plus loin de chez eux sont à leurs yeux les moins estimables : comme ils se jugent le peuple le plus noble à tout point de vue, le mérite des autres varie pour eux selon la règle en question, et les nations les plus éloignées leur paraissent les plus viles". » (Todorov, 1991 : 29).

Le Merveilleux, tel que je l'ai évoqué au début de ce chapitre chez Marco Polo, est extrême aussi bien en ce qu'il est monstrueux qu'en ce qu'il est admirable. Le mouvement observé va de l'admirable vers le monstrueux, de la fascination au rejet :

> « aujourd'hui comme hier, [l'exotisme] fascine tout d'abord, puis déconcerte et pour finir dégoûte ; il attire et il repousse. » (Lestringant, 2008 : en ligne).

L'idéalisation est extrême, puisqu'elle se traduit par un rejet de son contexte familier, typiquement sous-tendu par une condamnation du mode de vie européen moderne, jugé dénaturant, débilitant ou artificiel (de par la perte de contact avec les éléments naturels par opposition à ce qui est perçu comme une simplicité de la vie du « bon sauvage » au contact de la nature). L'ailleurs, tel qu'il peut être perçu par un voyageur occidental, devient par effet d'opposition le lieu de la vie véritable : les autres y sont vus comme vivant la vie véritable, loin des artifices et des illusions supposées du monde vu comme moderne de l'Europe.

Au siècle des Lumières, chez Jean-Jacques Rousseau, et même dès les écrits de Michel de Montaigne, ce rejet de soi ou de son environnement, qui se réalise dans l'idéalisation du « bon sauvage » a pu naître de la confusion apportée par l'industrialisation, au XIXe siècle : cela reflétait une anxiété face au progrès scientifique. À l'époque contemporaine, cela peut être provoqué par un malaise ou une incompréhension du monde moderne, d'un monde professionnel qui par son éclatement et la fragmentation des tâches peut être perçu comme vide de sens et sans but.

Ce phénomène d'extrême attirance ou/suivie d'extrême dégoût, le linguiste Patrick Charaudeau (2009 : en ligne) l'explique différemment du point de vue de l'identité culturelle, d'abord par la compulsion à résoudre l'énigme que pose l'inconnu :

> « L'énigme du Persan dont a parlé Montesquieu, qui revient à se demander : "comment peut-on être différent de moi ?" Car découvrir qu'il existe du différent de soi, c'est se découvrir incomplet, imparfait, inachevé. D'où cette force souterraine qui nous meut vers la compréhension de l'autre ; non pas au sens moral, de l'acceptation de l'autre, mais au sens étymologique de la saisie de l'autre, de sa maîtrise, qui peut aller jusqu'à son absorption, sa "prédation" comme disent les éthnologues. Nous ne pouvons échapper à cette fascination de l'autre, à ce désir d'un autre soi-même. » Le rejet, plus tard, viendrait d'un sentiment de peur : « car cette différence, si comme on l'a dit est nécessaire, n'en représente pas moins pour le sujet une menace. Cette différence ferait-elle que l'autre m'est supérieur ? qu'il serait plus parfait ? qu'il aurait davantage de raison d'être que moi ? C'est pourquoi la perception de la différence s'accompagne généralement d'un jugement négatif. Il y va de la survie du sujet. C'est comme s'il n'était pas supportable d'accepter que d'autres valeurs, d'autres normes, d'autres habitudes que les siennes propres soient meilleures, ou, tout simplement, existent. Lorsque ce jugement se durcit et se généralise, il devient ce que l'on appelle traditionnellement un stéréotype, un cliché, un préjugé. Le stéréotype joue d'abord un rôle de protection, il constitue une arme de défense contre la menace que représente l'autre dans sa différence. ».

Le risque de ce mouvement qui semble inévitable et universel de cette attirance vers le dégoût peut se traduire selon Patrick Charaudeau (*ibid*.) par deux tendances :

> « dans le premier cas, que, à rejeter l'autre, il ne dispose plus de différence à partir de laquelle se définir ; dans l'autre cas, à le rendre semblable il perd du même coup un peu de sa conscience identitaire puisque celle-ci ne se conçoit que dans la différenciation. D'où ce jeu subtil de régulation qui s'instaure dans toutes nos sociétés (seraient-elles les plus primitives) entre acceptation ou rejet de l'autre, valorisation ou dévalorisation de l'autre, revendication de sa propre identité contre celle de l'autre. Il n'est donc pas simple d'être soi, car être soi passe par l'existence et la conquête de l'autre. "Je est un autre" disait Rimbaud ; il faudrait préciser : "Je est un autre moi-même semblable et différent". ».

Dans le contexte postcolonial qui est celui de cette recherche, ces mouvements d'idéalisation et de rejet, ce processus discursif, s'analysent avant tout comme le fait du discours occidental, portant sur

des territoires à explorer ou à conquérir, orientaux, tropicaux. Au-delà de phénomènes identitaires et de différenciation, se jouent dans le processus d'exotisation des jeux de domination.

3.2.2.3. L'exotisme se réfère à un lieu et un temps précis, hérités de l'imaginaire colonial

Si tout ce qui est lointain peut donc *a priori* devenir l'objet d'une exotisation dans les discours, ce qui est exotisé de façon prédominante et est érigé en archétype exotique dans les discours sur l'ailleurs en France, c'est un territoire récurent, le territoire tropical, l'empire colonial, et une certaine idée du temps, originel, primitif.

D'abord parce que le discours exotique est le fait de l'Européen, de son attirance pour le lointain, qui va se fixer sur un territoire bien précis. De ses voyages, et en particulier de ses voyages à l'est, vont naître l'exotisme, ce phénomène que Jean-François Staszak (2008 : 11) décrit comme une « assimilation de l'étrange à l'étranger », une « superposition des distances symbolique et matérielle », ou que Jean Marc Moura (1992 : 192) décrivait en littérature comme le passage d'une valeur objective à une valeur impressive, prenant place dans la littérature au début du XVIIe siècle.

Or le lieu de superposition des distances symbolique et matérielle, c'est l'Extrême-Orient, pour des raisons qu'expose ainsi Jean-François Staszak (2008 : 11) :

> « Il y a une certaine logique à ce glissement. D'abord parce que la connaissance est freinée par la distance : ce qui est plus lointain est ainsi moins familier. Ensuite parce que, toutes choses égales par ailleurs et dans certains domaines, la probabilité de trouver des lieux, des objets ou des peuples très différents est plus élevée à 10 000 km qu'à 100 km d'ici. Ces études démontrent comment dans l'ère coloniale, le récit reste pour une large part dans l'exotisme et l'imaginaire hérités des perceptions antiques du voyage lointain vers l'est. ».

Cet auteur ajoute :

> « Mais cette façon de voir surestime l'homogénéité interne des blocs et l'hétérogénéité entre ceux-ci. C'est là un biais cognitif classique, essentiel à l'ethnocentrisme. Dans notre endogroupe, nous sommes tous les mêmes ; les Autres (les membres de l'exogroupe) sont tous pareils ; mais les Autres sont très différents de Nous. Cela suppose une définition spatiale des groupes, ou, pour le dire autrement, des identités géographiques fondées sur des territoires. Ce modèle n'est ni ancien, ni universel. On peut faire l'hypothèse que les sociétés dans lesquelles les identités sont moins fondées sur un espace (et plus sur une religion, une langue, etc.) ou se réfèrent à un espace non territorial (comme un réseau, dans le cas de diasporas) se prêtent moins à penser l'exotisme. » (*ibid* : 11-12).

Selon ce schéma, l'exotisme reste donc le fait du colonisateur et de la civilisation contemporaine qui lui a succédé, comme le défend ce même auteur :

> « Le discours anonyme que l'on ne situe pas porte la marque ou plutôt le masque de la neutralité, qui s'avère en fait être celui du discours dominant, celui de l'homme blanc. Si l'on ne dit pas de quel point de vue tel lieu est exotique, c'est qu'il l'est du point de vue occidental ou européen, supposé être objectif et universel et qui a en tout cas réussi à s'imposer comme tel.
> Ce qui est exotique ne l'est donc que dans la bouche et les yeux de l'Occidental. Tel fruit, tel bois, tel poisson exotique n'ont rien de lointain ni d'étrange pour les habitants des pays où on les trouve. Si, dans bien des expressions, exotique est synonyme de tropical (voire colonial),

> c'est bien d'un point de vue issu de la zone "tempérée". En toute logique, les habitants des Tropiques (de même que ceux de l'Orient ou des continents autres que l'Europe) pourraient ou devraient considérer comme lointains et bizarres les produits de la zone tempérée (ainsi que ceux de l'Occident et de l'Europe), et les caractériser à leur tour comme exotiques. Or, il n'en est rien. » (*ibid* : 9).

Cette polarité du discours exotisant s'explique par la domination et les relations de pouvoir :

> ***La faculté du point de vue occidental à se considérer comme allant de soi dans les définitions des dictionnaires reflète une position de pouvoir qui est le fruit de la conquête, de la domination coloniale puis économique de l'Occident sur le reste du Monde (ou presque).*** Oui, Londres et Paris constituent ou constituaient bien un ici absolu (le méridien originel, le centre de la mappemonde) par rapport auquel se défini(ssai)t un ailleurs absolu, aussi bien pour les habitants du centre qui imposait cette vision du monde que pour ceux de la périphérie que celle-ci marginalisait. Et la plupart de ces périphéries n'eurent et n'ont pas les moyens politiques, militaires, économiques et ultimement culturels et linguistiques de s'autoproclamer centres de façon durable et convaincante […]. C'est dans la langue dominante que se dit et se pense l'exotisme. ». (*ibid*)

Cet auteur définit donc l'exotisme comme émanant de l'intellect et des représentations du colonisateur. L'exotisme est une description du territoire colonisé, par le colonisateur. Il s'exprime du point de vue dominant et dans la langue du dominant. Le territoire lointain en ce sens est situé loin de l'Europe.

Par effet de symétrie, lorsque le colonisateur qualifie le territoire colonisé d'exotique, il érige en même temps le sien, avec sa langue, sa culture, en norme. Au point que le peuple colonisé lui-même est amené à voir la norme du colonisateur comme norme universelle et la sienne comme une particularité :

> « Les caractéristiques (climatiques par exemple) et les valeurs (morales par exemple) de l'ici sont érigées en normes ; celles, le plus souvent différentes, des pays lointains sont non pas d'autres normes mais bien des écarts à la norme, des excès ou des déficits, des exceptions, des scandales. Dans bien des cas, l'Occident a réussi à en persuader les ressortissants de ces pays eux-mêmes. Ceux-ci ont bien rarement été en mesure de renverser les positions. » (*Ibid*. : 10).

Et cette mise en exotisme de l'identité autre n'est pas dépourvue de hiérarchie et de jugement de valeur, même (pour ne pas dire surtout) si l'exotisme a souvent une connotation positive :

d'une part l'exotisme comprend une dimension ludique, curieuse.

> « Une étrangeté trop radicale, qui va à l'encontre des valeurs ou des habitudes les plus profondes et les moins négociables, stupéfie, révulse et scandalise. N'est exotique qu'une étrangeté mesurée, acceptable, appréhendable. Domesticable et domestiquée. L'exotisme est aimable, il ne doit pas faire peur ou interroger. » (*Ibid*. : 14) ;

d'autre part les jugements de valeur restent présents.

> « Le lien entre l'identité et l'exotisme indique que celui-ci ne se fonde pas exactement sur la différence entre l'ici et l'ailleurs. La différence se mesure (elle est plus ou moins importante), elle peut théoriquement s'énoncer en termes objectifs (sans jugement de valeur), elle ne

> suppose pas de rupture mais plutôt une gradation. L'exotisme porte sur l'étrange. Il n'est pas quantitatif mais qualitatif, il correspond à un jugement de valeur, il marque une rupture franche. Il s'agit non de différence mais d'altérité. Un endogroupe dominant construit un exogroupe dominé, en stigmatisant une différence – réelle ou imaginaire -, érigée en déni identitaire et motif de discrimination potentielle. » (*Ibid*. : 12-13).

Selon cette analyse, l'exotisme est un lieu : la colonie tropicale. Comme Victor Segalen (1978 [2009 : 33, 41]) l'observe, « l'exotisme est volontiers "tropical". Cocotiers et ciels torrides. Peu d'exotisme polaire. ». Cet auteur voudrait d'ailleurs, je vais revenir sur cette idée ci-après, « le dépouiller de tous ses oripeaux : le palmier et le chameau ; casque de colonial ; peaux noires et soleil jaune ».

Non seulement l'exotisme est un lieu, les tropiques coloniales, mais il est également un temps, le temps primitif, l'enfance de l'humanité non-civilisée, innocente, amorale, telle que perçue par les humanistes des Lumières, évoqués en 2.2.2 de ce chapitre et selon leur vision linéaire et universelle du progrès humain allant du primitif au développé. L'exotisme réalise la recherche d'un état antérieur de l'humanité, le primitif, l'enfance, sans relation avec le temps colonial, sinon l'idée qu'il lui est antérieur mais aussi, essentiellement, intemporel puisque fantasmé.

De ce fait l'exotisme, et notamment en ce qu'il est colonial et tropical, forme une hétérochronie, rassemblant intemporellement toutes les expériences et les relations de l'exotisme ayant existées sur cette partie du globe… Voire une hétérotopie dans laquelle tout espace exotique à travers le globe forme un seul espace imaginaire : le lieu de l'exotisme, reflété à travers les clichés tropicaux et coloniaux, du Congo belge ou de l'Algérie française à la Malaisie britannique.

Le poète allemand, Hans Magnus Enzensberger (1962 [1965 : 161-162]) attribue également ce phénomène aux romantiques, qui auraient ainsi transposé leurs idéaux de liberté, menacés par l'industrialisation de l'Europe et ses méthodes de travail, vers ce lieu exotique rêvé de la simplicité primitive et du contact avec la nature :

> « [leur imagination] a transfiguré la liberté, l'a transportée dans les régions lointaines de l'irréel, jusqu'à ce qu'elle se figeât en images : dans l'espace, sous l'aspect de la nature éloignée de toute civilisation ; dans le temps, sous l'aspect du passé historique, des monuments et du folklore ».

Par ce processus, les habitants du territoire exotisé deviennent une figure fantasmée d'un soi originel qui aurait été perdu par les Européens à cause de leur civilisation et de ses progrès scientifiques. Pour Jacques Coursil (1999 : 102),

> « **Les ethnologies issues de la période coloniale se sont données des contemporains pour ancêtres***.* Ces contemporains "primitifs" ne sont pas simplement autres et différents dans l'étendue, ils le sont aussi dans le temps ; on les considère comme plus "anciens". Ils sont censés faire image de ce que les sujets occidentalisés ne sont plus. Sur la flèche du temps, ils ont désormais pour fonction de représenter un âge révolu de l'humanité. Certaines cultures dans ce monde ont longtemps subi cette priméïté imaginaire qui les plaçait dans le hors-temps du présent. ».

Ces récits exotiques, Claude Lévi-Strauss (1955 [2011 : 36]) en « compren[d] la passion, la folie, la duperie ». Pour cet auteur, « [les récits de voyage] apportent l'illusion de ce qui n'existe plus et qui devrait être encore, pour que nous échappions à **l'accablante évidence que vingt-mille ans d'histoire sont *joués***. ». On retrouve donc en 1955 chez Claude Lévi-Strauss la nostalgie des humanistes des Lumières, par exemple de Denis Diderot, qui voyait en Tahiti « l'histoire primitive de

notre globe » : **« Le Tahitien touche à l'origine du monde, et l'Européen touche à sa vieillesse. »**. (1772, *Supplément au voyage de Bougainville*).

Ces temps originaux, fantasmés, sont idéologisés, à travers la figure du « bon sauvage », instrumentalisée pour critiquer la société contemporaine, de Michel de Montaigne au XVIe siècle à Jean-Marie Gustave Le Clézio au XXIe. Michel de Montaigne, qui tire sa connaissance des lieux lointains de ses lectures, décrit dans ses *Essais*[98] ce qu'il appelle « Le Nouveau Monde » (l'Amérique) en ces termes : « Il est si jeune et si enfant qu'on lui apprend encore son a, b, c. Il n'y a pas 50 ans, il ne connaissait encore ni les lettres, ni les poids, ni les mesures, ni les vêtements, ni le blé, ni la vigne ; il était encore tout nu dans le giron de sa mère et ne vivait que par elle. ». Pour Michel de Montaigne et selon l'idée de son époque (voir 2.2.2 de ce chapitre) qu'il existe un progrès humain inexorable et universel, ce monde nouveau sera « en pleine vigueur » lorsque celui de l'auteur, la vieille Europe sera « percluse ». Et c'est là que se joue l'instrumentalisation de ce discours primitiviste : Michel de Montaigne utilise cette image d'un monde jeune et innocent avant tout pour en souligner les vertus et les opposer à ce qu'il condamne dans son pays, dans son époque, du fait de son gouvernement : « J'ai bien peur que nous ayons grandement hâté son déclin et sa ruine par notre contagion », dit-il. Il associe d'ailleurs les vertus de ce monde avec celle d'un autre idéal, celui des Anciens : « quant à la hardiesse et au courage, à la fermeté, à la constance, la résolution face à la douleur, à la faim et à la mort, je ne crains pas d'opposer les exemples que je trouve parmi eux aux plus fameux exemples des Anciens, restés dans nos mémoires, dans ce monde-ci. ». Il regrette plus loin « qu'une si noble conquête ne soit pas tombée sous les mains d'Alexandre ou de ces anciens Grecs ou Romains. ». Ces déclarations révèlent les biais d'idéaux politiques. Aline Beilin (2011 : en ligne) analysant notamment les œuvres de Denis Diderot et Louis Antoine de Bougainville dit à son propos (Michel de Montaigne) qu'il « trie, assemble, soustrait, parmi le matériel documentaire, ce qui sert sa condamnation de l'Europe de son temps. ».

Il est aisé de se figurer le pendant négatif de l'idéalisation d'un état humain vu comme primitif. Au « bon sauvage » peut aussi bien se substituer le barbare ou l'arriéré.

Je vais maintenant revenir sur l'idée de Victor Segalen, que j'ai cité dans ce 3.2.2.3, au sujet de la détermination tropicale et coloniale de l'exotisme. Je notais dans mon analyse son désir de « le dépouiller de tous ses oripeaux : le palmier et le chameau ; casque de colonial ; peaux noires et soleil jaune ». (1978 [2009 : 41]). Victor Segalen aspire en effet, plutôt qu'à remettre en question le processus réifiant d'exotisation, à l'élever poétiquement et à l'universaliser humainement. Je vais analyser ce que cette pensée de l'exotisme peut apporter à la problématique de l'exotisation réifiante.

3.2.2.4. L'exotisme poétique et idéalisé, baudelairien ou segalien, résout-il la problématique de la réification inhérente à l'exotisation ?

À cet exotisme colonial et tropical, prétend s'opposer un exotisme idéal, intemporel et littéraire, dit aussi baudelairien. L'opposition se veut hiérarchique et cet exotisme poétique se veut supérieur à l'exotisme colonial et marchand, l'exotisme stéréotypé et tropical des méprisables expositions coloniales et des ventes de curiosités et de « chinoiseries ».

Cet exotisme poétique se distinguerait de toutes limitations ethnocentriques. Ainsi pour Victor Segalen (1978 [2009 : 33]), défenseur d'un exotisme exalté, l'imaginaire permet à cet exotisme de se trouver dans le passé, le futur, qui sont exotiques, par un « parallélisme entre le recul dans le passé (Historicisme) et le lointain dans l'espace (Exotisme) ». Exotisme non seulement dans le temps,

[98] *Essais – III*, 1595, traduction en français moderne par Guy de Pernon, 2008, pages 157-159.

l'espace, mais aussi les classes sociales : il parle à propos de son personnage dans son livre *Le Fils du Ciel*, l'Empereur, d'un « exotisme impérial, hautain, aristocratique, légendaire, ancestral et raffiné… » (in Manceron, 1986 [2009 : 17]) ou exotisme de la nature versus la culture, ou encore même d'une perception d'exotisme entre les sexes.

Dans l'utopie de Victor Segalen, un exotisme sans référent fixe serait donc possible, une réciprocité universelle du « sentiment » d'exotisme, un concept qui dans un monde contemporain fluide trouve écho et explique que les théories de Victor Segalen, publiées post-mortem, trouvent aujourd'hui le public qu'elles n'avaient pas trouvé à l'époque de Pierre Loti et dans un début du XXe siècle encore largement baigné de gloire coloniale.

Il s'agirait dans cette utopie discutable (car elle implique cependant des dérives extrémistes dans sa volonté de préserver à tout prix la diversité aux dépens de toute mixité humaine, entre les cultures, entre les genres) d'un exotisme non seulement réciproque mais neutre, qui trouverait un équilibre entre dégoût et idéalisation. Cette « sensation » exotique serait une échappatoire au réel mais pas à ses propres origines, un mouvement nouveau qui plutôt que d'aller fatalement de l'idéalisation au rejet formerait des allers-retours de soi à l'autre. À l'opposé de l'éloge de la méconnaissance, il tendrait à saisir le monde dans sa diversité. « Lorsque Segalen parle de l'exotisme, il se situe bien en marge du courant en vogue à son époque, bien loin des récits de voyages et de la littérature coloniale qu'il considérait comme le fait de "proxénètes de la sensation du divers". ». (Manceron, 1986 [2009 : 13]).

L'idée que l'exotisme des autres est sale se retrouve à la fois chez les partisans d'un exotisme poétique supérieur et chez Victor Segalen (1978 [2009 : 41]), qui parle de la nécessité d'un « nauséabond déblaiement » pour pouvoir poser son utopie de l'exotisme, qui doit être « dépouillée des scories innombrables, des bavures, des taches, des ferments et des moisissures qu'un si long usage – tant de bouches, tant de mains prostitueuses et touristes – lui avaient laissés ».

L'exotisme vrai serait celui de l'irréel, une échappatoire au réel contemporain, un exotisme idéalisé et littéraire, voire spirituel, un exotisme baudelairien, versus un exotisme marchand ou un exotisme idéologique, d'exposition coloniale. Un exotisme vu par Victor Segalen (1978 [2009 : 49]) comme un combustible qui « rafraîchit la desséchante intellectualité ».

Les « vrais voyageurs » de Charles Baudelaire (*Les fleurs du mal*, *Le Voyage*),

« Ceux-là dont les désirs ont la forme des nues,
Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon,
De vastes voluptés, changeantes, inconnues,
Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom ! »,

ce sont des rêveurs, curieux, dont la destination, l'aspiration, n'appartient pas à la réalité ni au contemporain, et qui peuvent être mis en parallèle avec les « Exotes », les vrais voyageurs, de Victor Segalen.

Pourtant, en quoi le poète, Charles Baudelaire, ou le théoricien de l'exotisme et écrivain, Victor Segalen, se démarquent-ils vraiment de l'exotisme tel que je l'ai décrit ci-dessus ? Les figures de l'exotisme « traditionnel », je les retrouve chez ces élitistes.

Le lieu de l'exotisme colonial, tout d'abord, est représenté dans l'exotisme du poète. L'expérience de l'exotisme de Victor Segalen a bien lieu dans le monde colonial et diplomatique français, dans lequel il navigue en tant que médecin de marine. Il renforce et participe, tout comme le peintre Paul

Gauguin, de l'imaginaire colonial dont il voudrait faire s'échapper l'exotisme. Alors qu'il aime à penser que Paul Gauguin peint mourant depuis la Polynésie des paysages bretons lui procurant la « sensation » exotique – « C'est donc cela que le peintre en mourant recréait avec nostalgie ? », dit-il de *Village sous la neige*, qu'il a acheté à Papeete à la mort du peintre – il se fourvoie (Manceron, 1986 [2009 : 26]). Victor Segalen lui-même écrit en Polynésie un livre sur les Maoris et en Chine un livre sur l'Empereur, réfutant sa propre thèse de la relativité et de la réciprocité inhérente de l'exotique.

Cet exotisme qui se réclame spirituel et poétique est de plus lui aussi collectionneur de curiosités. Victor Segalen est bien un collectionneur, même si ses collections sont immatérielles : « Je suis né pour vagabonder, voir et sentir tout ce qu'il y a à voir et sentir au monde. Je poursuivrai ma collection. » (1978 [2009 : 16]). Tout comme Baudelaire, dans *Les Fleurs du mal, Le Voyage*,

« Pourtant nous avons, avec soin,
Cueilli quelques croquis pour votre album vorace
Frères qui trouvez beau tout ce qui vient de loin ! »,

n'échappe pas aux descriptions colorées voisines de celles d'un Marco Polo :

« Des costumes qui sont pour les yeux une ivresse ;
Des femmes dont les dents et les ongles sont teints,
Et des jongleurs savants que le serpent caresse »
« Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre, Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale ».

Chez Victor Segalen, comme chez son ami Paul Claudel, à qui pourtant il le reproche (« Claudel me parle ensuite fort à la légère de l'hindouisme, qu'il me semble ne connaître qu'à travers Michelet » dans *Lettre à sa femme*, in 1978 [2009 : 12]), le truchement d'un regard occidental lui permet d'accéder à l'ailleurs : « Je puis dire d'avoir rien vu du pays et de ses Maoris avant d'avoir parcouru et presque vécu les croquis de Gauguin » (*ibid*. : 23).

L'exotisme que l'on trouve chez Charles Baudelaire, en quoi son objet est-il différent de ceux moqués par Victor Segalen : « Une île paresseuse où la nature donne / Des arbres singuliers et des fruits savoureux » (*Les Fleurs du mal, Parfum exotique*) ?

Le poète suit les mêmes chemins que toutes autres descriptions de l'ailleurs, en commençant par l'idéalisation : « Là, tout n'est qu'ordre et beauté, Luxe, calme et volupté. » (*L'Invitation au Voyage*) Et comme un carnet de voyage de touriste ou d'expatrié, l'expérience de Baudelaire est faite de vécu, d'obstacle et de quotidienneté :

« Nous avons vu des astres
Et des flots, nous avons vu des sables aussi ;
Et, malgré bien des chocs et d'imprévus désastres,
Nous nous sommes souvent ennuyés, comme ici » *(Les Fleurs du mal, Le Voyage).*

Le discours du poète est fait des émerveillements et des déceptions qui caractérisent les attentes de la recherche de l'exotique :

« Les plus riches cités, les plus grands paysages,
Jamais ne contenaient l'attrait mystérieux
De ceux que le hasard fait avec les nuages.
Et toujours le désir nous rendait soucieux ! »,

jusqu'à la répulsion inévitable, quand l'innocence supposée de l'humain primitif se trouve démentie :

« Nous avons vu partout, et sans l'avoir cherché,
Du haut jusques en bas de l'échelle fatale,
Le spectacle ennuyeux de l'immortel péché : […] »,

et que parallèles et comparaisons dessinent la fin de l'exaltation du lointain et de l'exotique, et suggèrent le global :

« — Tel est du globe entier l'éternel bulletin.
Amer savoir, celui qu'on tire du voyage !
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image :
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui ! ».

La représentation de l'innocence enfantine de l'humanité primitive, une figure de l'exotisme « bas » que les élitistes d'un exotisme idéal renient, se retrouve ainsi à la fois chez Charles Baudelaire et chez Victor Segalen : ce dernier ne parle-t-il pas du spectacle exotique poétique comme d'un « champ d'équilibre établi depuis des siècles » (1978 [2009 : 36]), susceptible d'être bouleversé par la présence du voyageur. L'ailleurs serait-il par définition intemporel, n'est-ce pas là une vision fantasmée d'un ailleurs primitif et innocent incapable d'être, comme l'a été l'Europe, bouleversé par ses propres évolutions technologiques et sociétales ? En somme, la négation de la possibilité de l'égalité et de la réciprocité.

Il n'y a en réalité pas de pied d'égalité dans cette pseudoréciprocité envisagée par Victor Segalen, qui va jusqu'à la comparer aux « Bêtes de la Jungle considérant le Petit d'homme » dans *Le Livre de la jungle* de Rudyard Kipling.

Ce nouveau discours sur l'exotisme proposé par Victor Segalen et adopté par ceux parmi les écrivains voyageurs qui se reconnaissent dans le qualificatif d' « Exote » comme étant supérieurs aux figures détestables du colon ou du touriste, reste un discours occidental sur l'oriental, un discours eurocentré sur les territoires ex-colonisés. Dans ce discours, le poète ou le penseur occidental est un expert, qui décide pour l'autre de ce qui est bon ou mauvais pour lui, de ce en quoi il doit ou ne doit pas changer. Il n'est pas étonnant qu'à l'époque contemporaine, ce discours se prête à être instrumentalisé par exemple en France par des voix de l'extrême-droite politique, tant la mixité culturelle y est condamnée, sous la forme d'une préservation poétique des différences culturelles, vues comme précieuses et fragiles.

L'idée que l'exotisme dépasse le cadre seulement spatial et puisse être temporel, social, n'est pas nouvelle. On la trouve déjà dans le discours colonial, avec l'idée d'innocence originelle des peuples vivant au contact de la nature. On trouve également dans l'imaginaire du voyage une dimension sociale de l'exotisme, l'idéalisation ou le rejet d'une vie simple, paysanne ou tribale, que le voyageur peut vouloir adopter temporairement si son idéologie est celle de la civilisation malfaisante, ou sur laquelle il peut assoir sa supériorité si son idéologie est racialiste et colonialiste.

L'utopie d'un exotisme élitiste, d'un imaginaire poétique qui pourrait se défaire entièrement du réservoir des représentations et des idéologies coloniales est donc non seulement illusoire pour le poète mais même discutable pour le penseur.

3.2.2.5. Les mises en garde contre l'exotisation relèvent d'une part d'un discours élitiste et d'autre part d'un discours humaniste

L'exotisme géographiquement et temporellement ancré dans les paysages coloniaux et les temps originels, né de l'eurocentrisme et repris par le discours iconographique du *marketing* touristique, fait l'objet d'un rejet non seulement chez Victor Segalen, mais chez de nombreux esthètes du voyage, initiés, lettrés et connaisseurs qui appartiennent pourtant socialement à la caste de ceux qui ont construit le discours exotique à travers les siècles.

Ce rejet va du mépris des « naïfs », des groupes touristiques, fascinés encore par l'exotisme tropical et qui le consomment, d'après ces élites, sans le comprendre ni l'apprécier, à la théorisation de dangers que la fascination de l'Européen pose au mode de vie de celui qui, finalement, est toujours perçu comme l'homme primitif, vu comme supérieur et dont le mode de vie devrait faire l'objet d'une discutable préservation.

Ainsi Claude Lévi-Strauss, dans *Tristes tropiques* (1955 [2011 : 10]), moque la « Foule d'auditeurs pour qui des platitudes et des banalités sembleront miraculeusement transmutées en révélations pour la seule raison qu'au lieu de les démarquer sur place, l'auteur les aura sanctifiées par un parcours de vingt mille kilomètres ».

Surtout, et à juste raison, c'est la réification opérée par l'action réductrice de l'exotisation qui alarme les observateurs : un autre écrivain voyageur, François Laut (2012 : 60), met en garde contre « le malentendu de l'exotisme qui en reste au décor et met l'autre à distance » alors que Guy Barthèlemy (1996 : en ligne) parle à propos de l'écriture du voyage de « l' "émotivité exotique", cet investissement l*ibid*inal dont la rencontre de l'Autre culturel est l'occasion. ».

Tzvetan Todorov rappelle que l'idéalisation, cet exotisme laudateur, n'est que le pendant du dégoût, du monstrueux et, au même titre, une forme de réification de l'autre : « Todorov montre combien de la xénophilie à la xénophobie il n'y a qu'un pas, à partir du moment où ***l'autre n'est pas considéré comme un être humain à part entière, mais comme un objet – de désir ou de mépris*** »[99].

De nombreuses mises en garde s'élèvent contre les conséquences présumées de l'exotisation, en particulier les conséquences perçues du tourisme, vues comme désastreuses parfois du point de vue économique, souvent écologique ou culturel.

Cependant et de façon contradictoire, le plus grand danger perçu de l'exotisation semble être pour certains la perte de l'exotisme, ce sentiment positif décrit par Victor Segalen (1978 [2009 : 33]) « La sensation d'exotisme : surprise. Son émoussement rapide. ». Pour cet auteur, l'exotisme est une sensation qui « disparaît par l'adaptation au milieu ». C'est une position qui peut sembler contradictoire, dans la mesure où rejeter la possibilité de la mixité (du métissage ou de la « multiculturalité » telle que l'entendent les sociologues américains), c'est essentiellement rejeter l'autre.

[99] En parlant de Tzvetan Todorov sur Pierre Loti, un « tropicaliste », Virginie Brinker, Tzvetan Todorov : Réflexions sur l'exotisme, in *La Plume Francophone*, 01/08/2008.

De ce point de vue le processus de construction de l'exotisme, décrit par Jean-François Staszak, permet un renforcement de cette sensation, son expression, sa pérennisation. L'exotisme renforce l'altérité, empêche l' « anthropophagie » culturelle, en pérennisant l'autre et l'ailleurs dans leur fonction d'objet. Et l'anthropophagie culturelle[100], c'est ce que veut absolument éviter un auteur comme Victor Segalen, qui parle de « promiscuité » : l'exotisme pour cet auteur est une fin en soi, une sensation à préserver pour sa « belle saveur » et que trop de voyages et d'influences unilatérales ou réciproques risquent d'atténuer. Pour lui, « La Chine contemporaine, en adoptant la forme républicaine et en perdant un aspect essentiel de sa particularité, se déchargeait donc d'une partie de sa tension exotique. » (1978 [2009 : 18]).

Les efforts des anciens colonisés pour rétablir leurs modes de vie, leurs valeurs, en des normes à part entière tant d'un point de vue local que global, peut être comme je l'ai souligné dans le premier chapitre (en 1.2.2) une source de tension dans le débat intellectuel postcolonial autour de la place de l'héritage colonial dans la société. Mais si la question de la promotion de la culture et des sciences héritées du colon plutôt que des autochtones a sa place dans le débat postcolonial, il est certain que la problématique, formulée par Victor Segalen, de la perte de « tension exotique » n'est pas une préoccupation réciproque, mais au contraire eurocentrée. Il faut donc fermement questionner les représentations de ces défenseurs de la différence quant à la valeur de réciprocité de leurs convictions, et en particulier leur entreprise de préservation de modes de vie tropicaux et primitifs tels qu'eux, Européens, les conçoivent et les fantasment dans une entreprise au fond non pas de questionnement de l'exotisme mais d'exotisation eurocentrée reine.

3.2.2.6. Il est possible d'aborder l'exotisme dans le discours comme un outil d'approche de l'altérité

D'un point de vue littéraire, Jean-Marc Moura (2003 : 10) voit dans l'exotisme à la fois un pillage et une ouverture :

> « J'entends par exotisme la totalité de la dette contractée par l'Europe littéraire à l'égard des autres cultures, l'usage esthétique de ce qui appartient à une civilisation différente, […] peu soucieuse, en dépit des apparences, des civilisations différentes, sinon pour les ramener à une interrogation centrée sur l'Occident, mais aussi [ouverte] à celles-ci, laissant entendre une parole autre ou faisant le constat de cette irréductibilité éternelle qui fascinait Victor Segalen. ».

L'exotisme est une construction du discours et ce processus d'exotisation a une valeur performative pluriforme : réification de l'autre, volonté d'isolement et de muséification de l'autre, risque de négation de l'autre en tant que sujet, eurocentrisme et réciprocité impossible.

Ce processus reste donc, malgré les tentatives de poétisation vues plus haut, problématique, et ces tentatives d'élever l'exotisme et de justifier sa préservation sont éminemment discutables. Cependant les fonctions de l'exotisme dans le discours (de l'exotisation par le discours) peuvent être abordées dans une certaine mesure de façon neutre : le mot exotique vient du latin *exoticus*, et du grec *εξωτικος*, *exôtikos*, « étranger », il n'est donc pas *a priori* connoté. Sa fonction est celle d'un outil d'approche de l'autre. Pour Rachid Amirou (1995 [2012 : 290]),

> « L'exotisme apparaît […] comme ce qui **facilite** et rend moins anxiogène l'appréhension de l'inconnu. […] Il est une construction sociétale pour **apprivoiser** le mystérieux et le fascinant (quitte à réinventer continuellement ce *mysterium* et ce *fascians* afin de les maîtriser

[100] J'emprunte ce terme à Oswald de Andrade et j'y reviendrai dans le chapitre 6.

> homéopathiquement). Il est déjà là de par la littérature, les contes, les diverses images accolées à ce qui est différent. ».

L'exotisme peut ainsi faciliter la lisibilité de la variabilité humaine. Il facilite également le processus d'identification car il entraîne la normalisation des valeurs de sa culture, positionnant son identité collective et renforçant cette identité et son appartenance à elle.

La limite de cette approche est qu'à l'origine du processus d'exotisation se trouve d'abord la volonté de construire une vérité idéologisée plutôt que de rechercher la connaissance véritable. Ainsi que l'explique Gérard Lenclud (1991 : en ligne) :

> « Le racialisme, le nationalisme et l'exotisme constitueraient donc, selon Todorov, trois grands systèmes d'attitudes face à la diversité humaine, trois "programmes de vérité" (d'inspiration respectivement scientiste, politique et esthétique), trois détournements de l'universalisme des Lumières, trois figures doctrinales de la méconnaissance et du mésusage d'autrui, associant selon des dosages variables un prédicat relativiste et un jugement ethnocentrique. Le prédicat relativiste énonce ceci : chaque homme est enfermé dans un bocal ; le jugement ethnocentrique affirme : mon bocal, ou celui des autres, est le plus beau. Il ne reste plus à Todorov, au terme de son exploration, qu'à se retourner vers Rousseau et surtout Montesquieu que leurs œuvres placeraient en situation de juges arbitres. L'un et l'autre ont, en effet, établi l'universalité en instrument de pensée, en principe intellectuellement et éthiquement régulateur de la confrontation des différences. Ils ont su ne négliger aucun de ces trois aspects indissociables de l'état humain : l'universalité de sa condition, la diversité de ses incarnations, le pouvoir conféré à chaque individu en tant qu'il est homme semblable à tous les autres hommes, de s'arracher aux déterminations de sa communauté. ».

Or si comme le propose Tzvetan Todorov (Lenclud, 1991 : en ligne), « L'entité autre n'est, en effet, définie que par la relation d'extériorité qu'elle entretient avec celle qui sert de pôle de référence », il semble inévitable que des « programmes de vérité » tels que l'exotisation émergent.

Un tel « programme de vérité » est par ailleurs né au service d'un enjeu, la domination. C'est ce qu'exprime Edward Said (1978 [1980 : 18]) au sujet de l'orientalisme : « l'orientalisme a plus de valeur en tant que signe de la puissance européenne et atlantique sur l'Orient qu'en tant que discours véridique sur celui-ci ».

L'exotisme émerge donc dans tout discours sur l'ailleurs et le corpus de cette thèse ne fait pas exception. Faut-il pour autant en conclure que les textes de ce corpus ont des affinités avec l'idéologie coloniale, son scientisme ou même son esthétique ? L'exotisation peut avoir une fonction d'approche de l'altérité dans les discours. La question ne se situe donc pas sur l'utilisation, la présence de l'exotisation, qui peut être là pour renforcer la lisibilité et apprivoiser l'ailleurs, mais sur la résolution qui est donnée à ce dilemme exotique auquel est confronté tout texte sur l'ailleurs : l'auteur qui a recours à des formes d'exotisation dans son texte, reste-t-il dans l'idéalisation réifiante de l'autre, tombe-t-il dans un rejet racialiste et tout autant réifiant ?

Ces deux attitudes entraîneraient la négation de la possibilité de la réciprocité, car l'autre est vu comme un objet de musée (monstrueux ou idéal) qui peut seulement réagir à la venue du voyageur européen : ainsi Victor Segalen (1978 [2009 : 36]) imagine-t-il tout au plus qu' « il y a peut-être, du voyageur au spectacle, un autre choc en retour dont vibre ce qu'il voit. Par son intervention, parfois si malencontreuse, si aventurière (surtout aux vénérables lieux silencieux et clos), est-ce qu'il ne va pas perturber le champ d'équilibre établi depuis des siècles ? Est-ce qu'il ne se manifestera pas autour de lui, en raison de son attitude, soit hostile, soit recueillie, des défiances ou des

attirances ? ». Dans cette vision de Victor Segalen, l'autre est un objet (un spectacle), peut-être capable de réaction, mais non pas comme être pensant, pouvant évoluer en intégrant des éléments nouveaux ; plutôt comme une biosphère fragile dans laquelle l'introduction d'un corps étranger serait vouée à tout détruire.

Pour Oswald de Andrade (1928), l'auteur du *Manifeste anthropophage*, l'exotisme peut très bien être une chance à saisir et n'a pas à être réduit à une impasse. Sa résolution passe par le métissage, l'intégration, ou pour reprendre la rhétorique de cet auteur, la digestion.

Cette vision se prête à l'échange à la réciprocité vraie. Elle peut constituer une résolution, idéale mais possible, de l'exotisation. J'y reviendrai à la suite de l'analyse, dans le chapitre 6. Je vais maintenant revenir sur ce en quoi, avant ces considérations de jeux de domination et d'idéologies, la différenciation de l'autre, inhérente à tout discours sur l'autre, relève des processus identitaires décrits en 3.1 de ce chapitre.

3.3. Construction de l'identité au contact de l'altérité et dans l'écriture de l'expérience de l'altérité

> « Les mots de l'espace sont aussi les mots de la relation. » (Marie Berchoud, 2009 : 9)

Faire l'expérience de l'altérité contribue à la construction de soi et à son autoidentification. Il existe une doxa, du discours populaire, « les voyages forment la jeunesse », et littéraire, sur les effets du voyage et de la rencontre d'autrui. Dans un article consacré aux écrivains voyageurs, Aliette Armel (2012 : 48-50) l'exprimait ainsi : « Le voyage déplace l'esprit tout autant que le corps, et cette double mise en jeu permet à l'écrivain d'atteindre, au-delà de l'étrangeté qu'il traverse, une autre dimension de lui-même. Elle transforme le retour en expérience nouvelle. ».

Au-delà des poncifs partagés aussi bien par le discours populaire que la littérature, se dégage une théorisation scientifique du rôle que l'altérité et le discours sur l'altérité (et en particulier le discours sur une expérience personnelle d'une altérité exacerbée, lointaine) peuvent jouer dans la construction des identités.

Dans la littérature, l'idée a été exprimée, de façons variées, par tous les écrivains voyageurs, ayant voyagé ou ayant lu des récits de voyage. J'ai déjà cité la célèbre formule de Nicolas Bouvier, faisant écho à celle écrite en 1558 par Johachim du Bellay sur Ulysse (Heureux qui, comme Ulysse… dans *Les Regrets*) qui après son voyage « est retourné, plein d'usage et de raison ». Michel de Montaigne (premier livre des *Essais*) écrivait : « Il faut voyager pour frotter et limer sa cervelle contre celle d'autrui. ». Pour Jean-Paul Sartre (*Question de méthode*), comprendre l'autre revient à se changer soi-même et à aller au bout de soi-même. L'écrivain voyageur Ibn 'Arabî parle de « fruits » (*natâ'ij*) du voyage. Dans l'œuvre de cet auteur, chaque chapitre se conclut par l'énumération des fruits du voyage qui y est relaté. Il se réfère à un précepte coranique que l'on retrouve dans d'autre religion et qui est celui du pèlerinage : faire un chemin, difficile, qui promeut l'élévation spirituelle.

Dans d'autres domaines également, Béatrice Verquin (2001 : en ligne) constate ce phénomène : « Mais le retour est toujours un moment d'épreuve pour le migrant, même s'il est temporaire ; il revient "décalé". Ainsi, aucune migration n'est anodine ; elle transforme l'individu. ».

Souvent, le voyageur part spécifiquement en quête de cette expérience et de la transformation ou révélation qu'elle promet. Par exemple dans le domaine du tourisme, Rachid Amirou (1995 [2012 : 70]) relève une dimension sacrée de la distance, comparant le voyage touristique à un pèlerinage social. « La distance, […] la fatigue et l'effort apparaissent comme des rites de purification spirituelle et d'approche de "lieux" sacrés. » Il conclut (*ibid*. : 71) à propos du voyage en Orient romantique, que j'ai eu l'occasion d'évoquer dans la première partie de ce chapitre, qu'il « indique clairement une forme rituelle de célébration collective, un parcours initiatique vers le centre (et le berceau) de la civilisation occidentale. ».

Et de nouveau, à travers cette quête, s'établit une hiérarchisation élitiste des voyageurs selon laquelle le véritable voyageur, éclairé (l'« Exote » de Victor Segalen) recherche à travers le voyage une réflexion, un retour sur soi, alors que le « mauvais » tourisme recherche au contraire une dispersion, un divertissement.

Cette véritable démarche du départ à la rencontre de l'altérité pour faire l'expérience de ce retour sur soi, suit une mécanique établie : la perte des repères permise par le déplacement est la clé pour un retour sur soi authentique et qui redéfinit les relations entre soi, l'espace et les autres. L'idée est toujours que l'expérience de l'altérité révèle ce qui nous définit : en confrontant le voyageur avec l'art, la culture ou les langues des autres, elle lui permet de découvrir ses valeurs, ses croyances et ses convictions ainsi confrontées à d'autres. Ainsi l'écrivain voyageur part aussi pour se découvrir et pour découvrir sa propre culture, littérature, environnement d'origine. C'est le cas par exemple de l'écrivain francophone Pierre Nepveu (2004 : 44-45) :

> « La Russie fut mon premier exotisme […]. Mais le terme d'exotisme est loin de me satisfaire, car il ne s'agit pas seulement de voyages, réels ou imaginaires. Je préfère parler de dépaysement et d'étrangeté, parce qu'il y a dans ces termes une référence au pays et à l'identité. Peut-être d'ailleurs ai-je découvert les poètes québécois eux-mêmes, par la suite, avec des yeux un peu russes, avec un regard quelque peu égaré et dépaysé. Peut-être ma Russie imaginaire n'a-t-elle été que le premier d'une série de longs détours vers ma condition de Québécois et d'écrivain québécois. ».

Le processus s'inscrit dans un mouvement continu, une circulation, telle que la décrit ci-dessus Pierre Nepveu entre la Russie exotique et son Québec natal, unifiant finalement son identité québécoise par cette découverte mouvante et circulaire de sa propre identité. Le modèle qui peut en être interprété est celui non pas d'une individualisation croissante dans le monde contemporain, mais plutôt d'une circulation identificatrice qui tend à communier les individus avec des communautés sociales et spatiales successives – qui génère des sociabilités multiples et surtout polyspatiales.

Il émerge d'ailleurs une figure du voyageur en quête de soi, comme la relève Guy Barthèlemy (1996 : en ligne) en littérature : « la triade voyage / aventure / maturation héroïsante, constitutive d'un imaginaire collectif au sein duquel elle assure une abondante production de stéréotypes hyperboliques et d' "idées reçues" ». Notamment on y trouve la représentation d'une réalisation de soi qui, correspondant aux figures de l'exotisme, est une réunion physique, proche de la nature : « comment de cérébral devient-on physique, comment d'intellectuel devient-on moraliste, comment acquiert-on cette expérience interne ? » sont les questions qui ont poussé un auteur comme Jean-Marie Gustave Le Clézio[101] au voyage vers les tribus Sud-Américaines.

Sans même l'aide de l'exotisation qui l'exacerbe, la rencontre de l'autre, en révélant les variables entre soi et l'autre, permet une « vision » de soi meilleure ou nouvelle. Cette révélation est née de la

[101] Entretien dans le Magazine Littéraire du 28/10/2008.

différence, et donc nécessairement d'une distance perçue d'avec l'autre : la « revendication de l'extériorité » dans le discours sur l'autre en littérature francophone, pour Józef Kwaterko (2008 : en ligne), « signale l'idée d'une mise à distance nécessaire où la découverte de l'autre va de pair avec la découverte de soi. ». Cet auteur se réfère à l'**exotopie** de Mikhaïl Bakhtine : « En littérature, cette position où l'acte même d'écrire procède d'une situation de dépaysement détermine ce que Bakhtine appelle "exotopie" ». Mikhaïl Bakhtine (1979 [1984 : 348]) écrit, « Dans le domaine de la culture, l'exotopie est le moteur le plus puissant de la compréhension. Une culture étrangère ne se révèle dans sa complétude et dans sa profondeur qu'au regard d'une autre culture (et elle ne se livre pas dans toute sa plénitude car d'autres cultures viendront qui verront et comprendront davantage encore). ».

De ce point de vue, plus la distance est grande, plus l'effet de vision de soi sera puissant. Cela place le lointain l'Extrême-Orient comme le lieu privilégié de cette expérience. Janusz Przychodzen (2005 : 9) l'a relevé dans la littérature francophone : « Comme l'a saisi Kyung-Ok Kim, à l'occasion de sa réflexion sur le roman *La jalousie des fleurs* de la franco-coréenne Ysabelle Lacamp (établie depuis de longues années en France), l'Extrême-Orient se révèle-t-il être, à l'image d' "un voyage sans retour", le catalyseur d'une métamorphose identitaire où "la rencontre rêvée avec l'Autre [nous] plonge dans un sentiment ambivalent et pousse à l'introspection" ? ».

L'Extrême-Orient est de nouveau une distance perçue du point de vue de l'Europe. En cela la colonisation (et à sa suite la mondialisation, que j'ai évoquée dans la deuxième partie de ce chapitre) est à l'origine de la construction des identités par l'altérité. Un tel processus d'identification est moderne (au sens historique), ainsi décrit par le poète et descendant d'esclave Édouard Glissant (1969 : 27) :

> « Consigner la planétarisation de la pensée, c'est donc avouer l'homme dans une inédite situation : en prise avec lui-même – avec sa totalité – pour la première fois ; conscient et troublé de toutes les parts de lui-même qu'il avait pu – Occidental – jusque-là méjuger, voire ignorer, ou non-occidental – ignorer voire subir. ».

Cette intuition, ou expérience littéraire, de la révélation de soi au contact de l'autre, le linguiste Patrick Charaudeau (2009 : en ligne) la théorise ainsi :

> « Plus [la] conscience de l'autre est forte, plus fortement se construit la conscience identitaire de soi. Il s'agit là de ce que l'on appelle le principe d'altérité. Cette relation à l'autre s'institue à travers des échanges qui font que chacun des partenaires se reconnaît semblable et différent de l'autre. Semblable en ce que pour qu'une relation existe entre les êtres humains il faut que ceux-ci partagent, du moins en partie, des mêmes motivations, des mêmes finalités, des mêmes intentions. Différent en ce que chacun joue des rôles qui lui sont propres et que, dans sa singularité, il a des visées et des intentions qui sont distinctes de celles de l'autre. Ainsi, d'après ce principe, chacun des partenaires de l'échange est engagé dans un processus réciproque (mais non symétrique) de reconnaissance de l'autre et de différenciation vis-à-vis de cet autre, chacun se légitimant et légitimant l'autre à travers une sorte de "regard évaluateur" qui permet de dire que l'identité se construit à travers une croisée des regards : "il y a l'autre et il y a moi, et c'est de l'autre que je tiens le moi". Si l'on voit les choses du point de vue de la communication langagière, on dira en reprenant E. Benveniste qu'il n'y a pas de je sans tu, ni de tu sans je : le tu constitue le je. ».

Dans la notion d'identification (3.1 de ce chapitre), j'ai exposé les sources théoriques de la révélation de soi par l'expérience de l'altérité. Édouard Glissant, par sa *Poétique de la relation* (1990), propose

que l'identité se dessine en creux – ce que l'on n'est pas – et la dépasse, avec l'idée d'une identité négociée, influencée.

L'acte d'écrire, comme le souligne Mikhaïl Bakhtine à travers sa théorie de l'exotopie en littérature, joue un rôle facilitateur dans ce phénomène de la révélation de soi au contact de l'autre. Par la narration d'événements par exemple. C'est également ce que souligne Francis Affergan (1997 : 12) :

> « L'événement permet de repérer comment et pourquoi les agents d'une culture construisent, défont, se souviennent, pratiquent le langage, entretiennent des relations émotionnelles et posent les différents mondes dans lesquels ils évoluent. Les événements d'une culture autorisent une lecture en réseaux qui donnent naissance, à chaque nœud, à différentes routes dont la tâche consiste à conduire les multiples significations que ses agents et ses interprétants construisent. ».

L'écriture facilite donc cette révélation, et la transmet, en ce qu'elle a vocation à être lue. La lecture même d'un voyage vers l'ailleurs peut provoquer cette déconstruction : « rares sont ceux qui en terminent la lecture sans être un peu déconstruits », écrit Clifford Geertz (1988 [1996 : 28]), à propos de la lecture de *Tristes Tropiques* de Claude Lévi-Strauss.

L'écriture de l'expérience de l'altérité correspond également à un besoin de faire sens de l'expérience, de faciliter son déroulement par la distance ou le contrôle qu'elle offre par rapport au vécu de cette expérience. Michel Butor (1972 : 4) dit, « J'ai besoin de digérer d'anciens voyages, je n'en suis pas encore tout à fait revenu, je n'en reviendrai jamais complètement, il s'agit pour moi de trouver un modus vivendi avec eux par le moyen de l'écriture. ». En se référant à la géopoétique de Kenneth White, Rachel Bouvet et Myriam Marcil-Bergeron (2013 : 7) résument ainsi ce phénomène : « Au-delà de la métaphore de l'écriture comme voyage, un projet littéraire accompagnant la traversée d'un espace donné nourrit la réflexion et guide en quelque sorte la perception du réel, lui indique de possibles pistes à explorer, à vérifier. ».

Dans ce contexte, Rachid Amirou (1995 [2012 : 132]) considère que « l'écrit dans le voyage (journaux intimes, cartes postales, lettres mémoires, récits de voyage) » s'oppose au vide et remplit « une fonction d'atténuation du choc de l'étrangeté, de l'altérité et de la séparation d'avec la culture d'origine. ». Ces écrits de voyage ont également pour fonction de faire état des transformations et des progrès que le voyage devra avoir induits.

De ce point de vue l'approche « géopoétique » (Bouvet & Marcil-Bergeron, 2013 : 10) englobe ces fonctions de l'écriture dans l'expérience de l'altérité :

> « Ce que vise l'approche géopoétique du récit de voyage, c'est de montrer que la "littérature voyageuse" ne se contente pas de rendre compte d'une expérience vécue mais qu'elle en devient le prolongement. C'est bien souvent l'intensité de l'expérience qui rend le processus d'écriture inévitable, ressenti comme un besoin impérieux. En cherchant, non pas à représenter, mais à transmuer l'émotion en mots, le voyage se poursuit lors de l'écriture. ».

Conclusion du chapitre 2

Le chapitre 2 a présenté les notions clés autour desquelles s'articulent la réflexion et l'analyse du corpus, dans le contexte analysé dans le chapitre 1. J'ai voulu avant tout dans ce chapitre comprendre un discours et ses caractéristiques, le discours sur l'expérience de l'altérité. Je l'ai fait

d'abord en analysant les écrits sur l'ailleurs, selon leurs différentes formes (collections, ethnographies, littérature), leurs contextes historiques (modes, idéologies, problématiques coloniales et postcoloniales) et leurs caractéristiques, puis à travers l'exploration de notions (la mobilité, l'identité) éclairant un discours tendu vers l'espace, le déplacement, soi (en particulier l'autoidentification) et l'autre.

Ce chapitre permet d'en dégager un premier modèle général, qui va me servir de référence pour identifier les caractéristiques du discours sur l'altérité dans le corpus, facilitant une analyse interdiscursive avec les œuvres et les discours évoqués dans la première partie de ce chapitre.

Je reprends et synthétise dans le schéma ci-dessous (Figure 23 : altérité dans le discours) :

- mon analyse des discours existant sur l'altérité et en particulier sur le voyage en « Orient » en France ;
- les analyses citées dans ce chapitre de critiques de ces discours comme Aliette Armel, Aline Beilin, Geneviève Bélugue, Jacques Coursil, etc.
- La typologie de l' « étranger » (voir page 117), proposée par Marie Berchoud, reprise entre guillemets dans le schéma ;
- Les théories du discours sur l'altérité analysée dans ce chapitre, en particulier celles de Tzvetan Todorov et André Taguieff (racialisme), Edward Said (orientalisme), Statzak et Guy Barthèlemy (exotisme), Paul Ricoeur (identités narratives), Abdallah-Pretceille (médiation par l'écriture), Jacques Le Goff (imaginaire), Roger Brubaker (identification).

Je tente de modéliser la façon dont l'altérité fait l'objet du discours, selon l'étude qui en est faite dans ce chapitre, comme ceci :

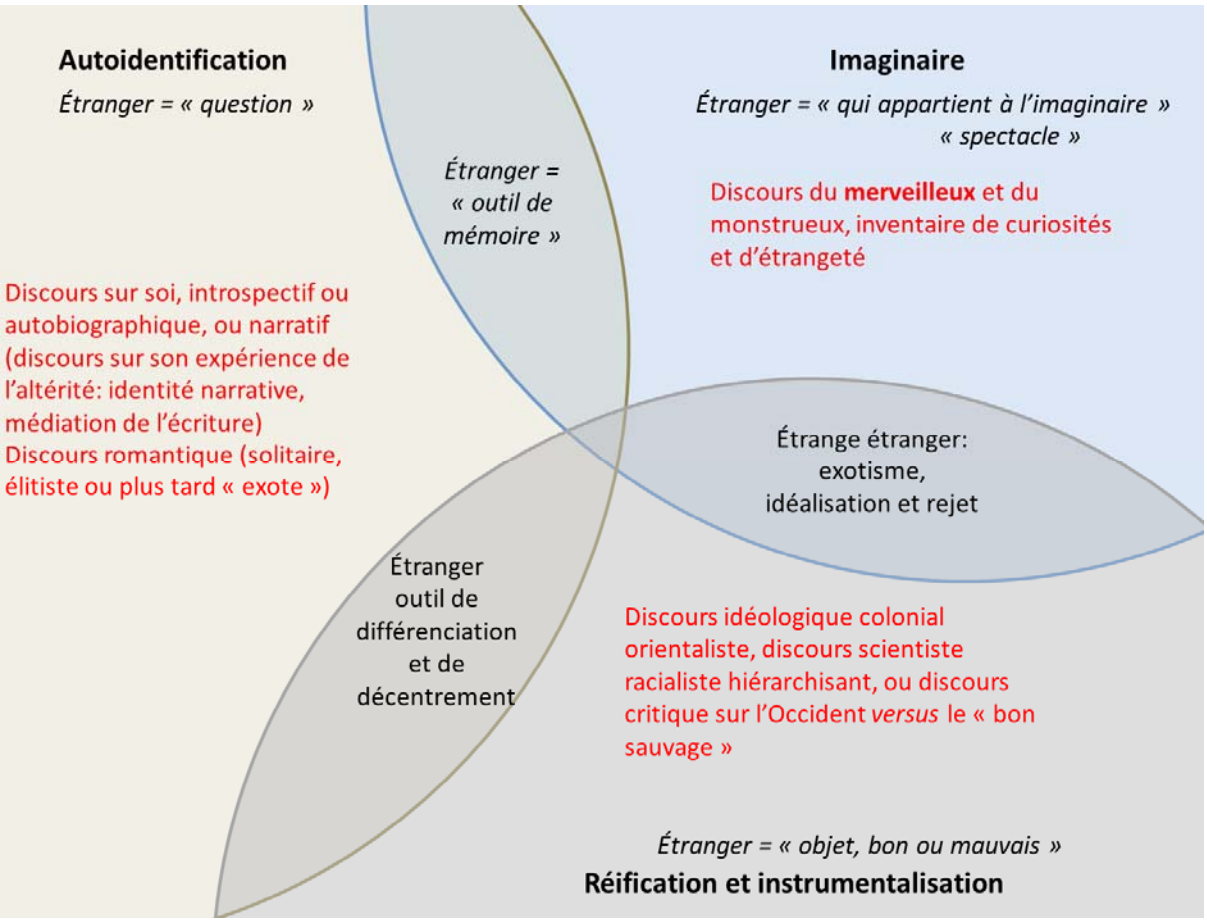


Figure 23 : altérité dans le discours

Le schéma montre trois grands pôles du discours sur l'autre et sur l'altérité :

- L'**autoidentification** se base sur la **confrontation à la différence**, le **décentrement** qu'elle permet et ce que, de façon réelle ou imaginaire, l'autre peut nous informer de notre passé et de **nos origines**. L'autoidentification se construit à travers un discours sur soi, introspectif ou de style **autobiographique** ;

- L'**imaginaire** relève de la construction de mythes de l'autre, de la fascination pour l'**étrange étranger**, **monstrueux ou merveilleux**. L'imaginaire se construit à travers des discours **spectaculaires** sur l'autre, dont participent aussi bien les mythes que l'**exotisme** ou les collections plus ou moins scientifiques de **curiosités** lointaines ;

- L'**instrumentalisation** consiste à **réifier** l'autre dans un **but idéologique** (comme le colonialisme), **esthétique** (comme l'orientalisme ou l'exotisme littéraire) ou **personnel** (comme outil de décentrement). L'instrumentalisation se réalise donc à la fois à travers des **discours politiques** (par exemple le colonialisme ou la critique de l'occident à travers la figure du bon sauvage), **scientifiques**, comme le racialisme sous-tendant l'idéologie coloniale ou **littéraires**, instrumentalisant la « saveur » exotique, par exemple comme Victor Segalen, pour le plaisir d'une élite d'esthètes.

Je cherche à montrer également à travers ce schéma ce en quoi ces trois pôles s'articulent et se superposent. Ainsi l'exotisme par exemple peut relever à la fois d'un imaginaire de l'autre, d'un esthétisme littéraire, d'une tentative de différenciation de l'autre (et donc d'autoidentification) ou d'un discours hiérarchisant sur l'autre (plaçant l'autre au-delà ou en deçà sa propre civilisation). Tous discours, littéraire, autobiographique, politiques ou idéologique construisant l'exotisation participent d'une réification de l'autre plus ou moins centrale ou collatérale dans le discours.

Je vais maintenant exposer dans le chapitre 3 le corpus, le traitement, l'analyse et l'interprétation des données de cette recherche. Mon objectif sera dans les chapitres 4 et 5 d'interroger par l'analyse du corpus la valeur de cette modélisation (Figure 23 : altérité dans le discours) et le rôle du discours sur l'altérité dans la construction et l'autocompréhension des identités, dans un contexte où ce chapitre a démontré que :

- La postmodernité favorise la quête de l'autoidentification et le discours sur soi ;
- l'expérience de l'altérité contribue à la construction de l'identité et la mise en récit de cette expérience favorise le processus son autocompréhension ;
- Le voyage est perçu comme l'outil privilégié de la réalisation de cette expérience et de l'accès à l'autoréalisation et l'accomplissement personnel. (bien que l'altérité puisse se vivre dans d'autres circonstances : sans voyager, par les rencontres, les lectures ou des déplacements géographiquement plus proche, le voyage lointain et notamment en Orient fait figure d'absolu dans ce domaine).

Chapitre 3 – Méthodologie et corpus

Après avoir analysé les éléments contextuels et les notions en jeu dans cette recherche, pour délimiter et caractériser le champ discursif, avec les contextes dans lesquels s'inscrit cette recherche, ce chapitre 3 sera consacré au cadre théorique de l'analyse discursive telle qu'elle a été menée sur et avec les textes du corpus.

Je vais ici présenter ma démarche méthodologique et interprétative en cinq points :

1. Comment ma réflexion, les objectifs et la méthode de l'analyse de discours ont été modelés par **l'analyse critique de discours**. Je ferai le point sur cette approche, ce qui la caractérise et notamment ses exigences ;
2. Comment j'ai élaboré mon **dispositif de recueil des données**, qui a permis de rassembler le corpus au cœur de cette recherche. J'aborderai notamment les bénéfices recherchés de sa multimodalité récits écrits + blogs + entretiens ;
3. Qui sont les neuf **participants** à cette recherche, comment ont-ils été contactés et sélectionnés. Je donnerai une première vue d'ensemble de leurs caractéristiques individuelles et de leurs parcours, afin de faciliter la lecture des chapitres suivants ;
4. Comment le **traitement des donnés** a été prévu et comment il s'est effectué. Je présenterai des exemples de mon travail de préanalyse ;
5. Finalement, je ferai un point sur les **outils d'analyse** de discours mis en œuvre dans cette recherche. Je conclurai ainsi ce chapitre et cette première partie de la thèse.

Ces démarches, positionnements et méthodes explicités et le corpus introduit, je laisserai place à la deuxième partie de cette thèse, avec ses chapitres consacrés à l'analyse et à l'interprétation des données.

Pour référence, des extraits de ce corpus (une transcription d'entretien intégrale, deux récits de parcours entiers et des extraits de blog sous forme de billets complets) sont proposés en annexe, pages I à XXI.

1. Objectifs de l'analyse de discours dans cette recherche

Mon cadre interprétatif est emprunté à l'école anglaise de la linguistique critique[102] et en particulier à l'approche de l'analyse critique de discours (Norman Fairclough et Teun van Dijk). Cette approche a la particularité, tout comme celle de l'école française de Michel Pêcheux avant elle, d'utiliser l'analyse de discours comme un outil ouvrant un espace de réflexion, au-delà d'une discipline ayant vocation à décrire le langage et son usage. La réflexion que je propose de mener à partir de l'analyse de discours est celle qui est centrale pour l'école de l'analyse critique de discours : elle consiste à interroger l'existence, dans certains champs, de discours dominants ayant des caractéristiques discursives identifiables et qui ont pour conséquence, sinon pour objectif, d'influencer tout autre discours dans leur champ ; à interroger aussi les représentations sur ce champ et potentiellement la réalité sociale même de ce champ.

Le cadre proposé par l'analyse critique de discours est sous-tendu par l'idée que l'analyse des discours est partie prenante de toutes les sciences humaines et sociales (Fairclough, 2003). C'est

[102] Roger Fowler, *Language and Control*, 1979.

ainsi qu'en histoire par exemple, Patrick Farges (2009 : 24), qui a analysé des discours d'exilés juifs au Canada, explique que,

> « Les sources de la mémoire migrante, éminemment narratives, requièrent d'être abordées avec les outils de l'analyse narrative afin de les insérer dans leur situation d'énonciation. ».

L'analyse critique de discours telle que la propose Norman Fairclough (2003 : 3) est une interrogation, basée sur l'observation de textes particuliers, de la continuité et des changements dans la « structuration sociale plus large et plus durable des discours elle-même inscrite dans la structuration des échanges sociaux ». Dans cet objectif cette observation de textes particuliers (comme le corpus de cette recherche), se fait par une « analyse interdiscursive », c'est-à-dire par l'observation de l'***articulation des textes analysés avec des genres ou des styles existant dans un champ discursif plus large que le corpus***.

L'objectif de l'analyse de discours que j'ai menée est celui-ci : en prenant absolument compte de la subjectivité des auteurs, du contexte et des conditions de production, il s'est agi…

- d'interpréter dans un premier temps ce que le corpus révèle des **représentations** des participants sur la mobilité et sur l'altérité – notamment l'articulation du collectif et de l'individuel dans la construction de ces représentations – et de la réalité de **l'expérience personnelle** des participants, c'est-à-dire de la concrétisation de leurs itinéraires d'expatriés. Ce sera l'objet du chapitre 4 ;

- ensuite, de **comparer** (par l'analyse interdiscursive proposée par l'analyse critique) le discours des participants avec les caractéristiques d'un champ discursif, que le chapitre 2 a permis de dégager et auquel les participants sont susceptibles d'avoir été exposés, et d'analyser si une perpétuation de ces caractéristiques dans le discours des participants se révèle. Ce sera l'objet du chapitre 5 ;

- enfin, d'interroger, dans le discours des participants, l'éventuelle vocation à reproduire, à reformuler, voire à transcender ces caractéristiques discursives historiques, ces représentations de soi et de l'autre et cette réalité sociale de l'altérité dans la mobilité lointaine. Ce sera l'objet du chapitre 6.

Selon ces objectifs sera conduite une analyse linguistique des discours, dans une optique d'interprétation humaine et sociale délimitée par les notions abordées dans le deuxième chapitre et qui forment l'interconstruction ***des identités et des altérités en situation de mobilité***.

Du point de vue de l'analyse critique de discours, mon analyse englobe les quatre « grands pôles » de l'analyse de discours proposés par Dominique Maingueneau (Charaudeau, Maingueneau *et alii*, 2002 : 44) : l'étude de l'interaction, l'étude des situations, l'étude des positionnements idéologiques, et l'étude de l'organisation textuelle et des marques d'énonciation, prennent toutes quatre une part dans l'analyse, comme je le détaillerai en cinquième partie de ce chapitre. Cependant l'analyse ne vise pas « en priorité à comprendre des fonctionnements discursifs » (du moins pas seulement) mais, comme le souligne Dominique Maingueneau au sujet de l'analyse critique de discours, à « élaborer des interprétations », en particulier sur des « corpus idéologiquement sensibles », visant à « étudier – pour les faire évoluer – les formes de pouvoir qui s'établissent entre les sexes, les races [*sic*], les classes sociales… ».

Je vais revenir ici sur les influences, les principes et les pratiques de l'analyse critique de discours, afin de préciser comment cette approche à la fois sert les objectifs de cette recherche et a orienté sa démarche.

1.1. Analyse critique de discours : influences et principes, notion d'ordre du discours

À l'origine du mouvement critique (c'est-à-dire aussi bien de l'école française d'analyse de discours que de la linguistique critique anglaise[103]), se trouvent des influences marxistes, bourdieusiennes et foucaldiennes :

> « Dans toute société la production du discours est à la fois contrôlée, sélectionnée, organisée et redistribuée par un certain nombre de procédures qui ont pour rôle d'en conjurer les pouvoirs et les dangers, d'en maîtriser l'événement aléatoire, d'en esquiver la lourde, la redoutable matérialité.» (Foucault, 1971 : 10-11).

C'est d'abord l'école française qui a modelé l'approche critique en analyse de discours, avec Michel Pêcheux :

> « les formations idéologiques […] comportent nécessairement, comme une de leurs composantes, une ou plusieurs formations discursives interreliées qui déterminent ce qui peut et doit être dit (articulé sous la forme d'une harangue, d'un sermon, d'un pamphlet, d'un exposé, d'un programme, etc.) à partir d'une position donnée dans une conjoncture donnée » (republié in Maldidier, 1990 : 24).

La linguistique critique, puis l'analyse critique de discours qui en est née, postérieures à l'école française d'analyse du discours, s'en détachent en particulier par la méthode : l'école critique, datant des années 1990, ne préconise pas de façon privilégiée l'analyse de contenu et le traitement automatique des données, de nature quantitative, prescrite par Michel Pêcheux et dominante lorsque dans les années 1960, l'école française est née. Cette recherche étant de nature qualitative, c'est à l'analyse de discours critique et à ses voix les plus récentes, notamment Norman Fairclough et son manifeste d'analyse critique de discours, que je me réfère.

Norman Fairclough et Ruth Wodak (1997 : 271-280) exposent ainsi les principes fondamentaux de l'analyse de discours critique :

- l'analyse de discours critique s'intéresse à des problématiques d'ordre social ;
- les relations de pouvoir se jouent discursivement ;
- le discours est constituant de la société et la culture ;
- le discours crée de l'idéologie ;
- le discours est historique ;
- texte et société sont interdépendants ;
- l'analyse du discours est interprétative et a vocation à expliquer ;
- le discours est une forme d'action sociale.

David Swartz (1997 : 142) s'approprie ainsi ces principes dans sa pratique de sociologue[104] :

[103] Roger Fowler, *Language and Control*, 1979.
[104] Il s'appuie sur Pierre Bourdieu (Bourdieu & Wacquant, 1992).

> « (1) La recherche doit mettre en relation le terrain des pratiques retenues avec la problématique plus large du pouvoir. […] (2) La recherche devrait identifier la structure objective des relations entre les positions opposées occupées par des individus ou des groupes en compétition pour leur légitimité. […] (3) La recherche doit analyser l'habitus de classe portée par les agents dans leurs postures respectives et la trajectoire sociale qu'ils suivent dans le champ du pouvoir. »

Au sein du courant critique, Teun van Dijk dit utiliser l'analyse critique de discours pour se concentrer sur « le rôle du discours dans la (re)production et la remise en question de la domination » (van Dijk, 1993 : 283).

Politisé et activiste, le projet d'analyse critique de discours se concentre avant tout sur la mise en exergue des inégalités sociales, des jeux de pouvoir et de domination dans le monde néocapitaliste. De par cette prise de position délibérément contemporaine et avec sa vocation à servir de façon plus large, son cadre se prête à l'analyse de phénomènes pluridisciplinaires contemporains dans le contexte de la mondialisation, en particulier de problématiques emblématiques du XXIe siècle comme la globalisation, la fluidité sociale et spatiale, les questions postcoloniales, qui constituent le contexte de cette recherche.

Le manifeste de Norman Fairclough (2003) pour une analyse critique de discours entérine l'approche discursive de la question de l'expérience de l'altérité, et de son rôle dans la construction de l'identité, par la considération de la saillance contemporaine particulière du discours dans la chose sociale, qui fait de son analyse un accès privilégié à l'étude des transformations et des dynamiques humaines dans un contexte contemporain. Dans une démarche de précurseur de ce mouvement critique, Pierre Bourdieu a par exemple souligné le rôle du discours néo-libéral lui-même dans les transformations de la société du XXIe siècle (Bourdieu & Wacquant, 1992) avec l'introduction d'un vocabulaire et d'un type de discours à valeur performative. Le cadre de la pensée bourdieusienne suppose également de ne pas considérer le fait individuel et le fait collectif de façon polarisée ou en contradiction mais comme interdépendants. Pierre Bourdieu invite non seulement à identifier ce qui caractérise ces discours, grâce à l'analyse de discours, mais aussi à en analyser l'intertextualité, les effets, les représentations, pour ensuite les livrer, ou se livrer, à une analyse pluridisciplinaire dépassant le cadre de l'analyse de discours qui la sous-tend. Il s'agit à la fois de reconnaître et de dépasser les limites de l'outil d'analyse discursive, et d'en démontrer le rôle crucial et fondateur dans la recherche pluridisciplinaire en sciences sociales qui lui est dialectalement liée. Il s'agit, surtout, de prendre en compte l'importance avérée du discours dans la vie sociale contemporaine et la dimension sémiotique de tout ordre social telle que la décrit Norman Fairclough (op. cit.) : les discours, les types de discours sont historiques, les discours sont une forme d'action sociale, les discours sont constituants de la société et de la culture.

Cette approche est pluridisciplinaire et englobante : elle exige de tenir compte du lien entre les auteurs et les « communalités », ou « groupalités » (selon Rogers Brubaker, *supra*) qui les identifient ; de l'action de tout discours à promouvoir ou perpétuer des conceptions, des idées ; de la relation d'influences réciproques entre les discours et leurs contextes ; de la prégnance simultanément des dimensions sociales et personnelles des auteurs sur leurs discours.

Cette approche permet d'amener l'analyse discursive vers la prise en compte d'un contexte contemporain dans lequel et par lequel les textes, en particulier authentiques, du corpus existent. L'appartenance en particulier des blogs au contexte discursif contemporain de société de l'information ou société du savoir (notamment par leur média : publication en ligne, lieu par excellence de la société de l'information), pose le problème des attentes d'interlocuteurs (lecteurs) de ces textes. Les lecteurs sont pris dans une logique de ressources textuelles dans lesquelles

peuvent se trouver non seulement des informations et connaissances mais aussi l'acquisition potentielle d'une expérience indirecte (*second-hand experience,* acquise à travers l'interprétation du discours produit par celui qui l'a vécue) de situations perçues comme enrichissantes personnellement. Le voyage lointain et l'expérience de l'altérité perçue comme extrême sont vus comme des expériences propices au développement personnel et le succès d'audience ainsi que l'engouement des voyageurs pour la lecture et l'écriture de blogs de voyage en découlent.

Du point de vue théorique, le discours est conçu, dans l'approche critique, non seulement comme langagier, mais comme incluant toute sémiose, qu'elle soit textuelle, mimo-gestuelle ou iconographique, offrant un cadre théorique propice à l'analyse de ce corpus multimodal, comprenant notamment des images (postées dans les billets de blogs) que je souhaite pouvoir intégrer à l'analyse discursive, intégrant de ce fait une option sémiotique non verbale à l'interprétation.

L'analyse discursive critique s'attache à évaluer l'efficacité de l'acte discursif et les effets de celle-ci dans les pratiques sociales. Il se dégage de cette analyse trois champs d'action du discours dans les pratiques sociales (d'après le manifeste de Norman Fairclough, 2003 : 206) :

- premièrement, le discours est partie prenante de toute pratique sociale (si travailler par exemple est une pratique sociale, utiliser certains types de discours d'une certaine manière est une des composantes de cette pratique) ;
- deuxièmement, le discours construit les représentations sur les pratiques sociales, l'autoreprésentation de ses propres pratiques comme l'expression des représentations sur celles des autres ; en effet, toute pratique sociale est réflexive, elle comporte les interprétations et les représentations que les acteurs et les observateurs plus ou moins participants – y compris les chercheurs académiques – en font) ;
- troisièmement, le discours est un constituant de l'identité en tant que « façon d'être qui est en partie construite à travers le discours ».

La place de l'expression de l'imagination y est primordiale. Le discours permet la représentation du passé et de l'imaginaire, du possible. C'est un aspect déterminant du passage de la conceptualisation à la réalisation du progrès social pour l'analyse critique de discours et c'est un élément d'analyse essentiel dans le discours sur le voyage et sur l'altérité, fait de représentations et d'onirisme.

Du point de vue des perspectives, l'analyse critique de discours pose la question de la dominance des discours et du jeu de pouvoir entre les discours, suggéré dans la théorie du dialogisme de Mikhaïl Bakhtine. Je vais maintenant faire le lien entre cette question centrale à l'analyse critique de discours et la présente recherche.

L'« ordre du discours » mobilise à la fois le dispositif rhétorique et les nombreux champs de l'analyse discursive : « À notre sens, l'analyse du discours implique la reconnaissance d'un "ordre du discours", pour reprendre la formule de Foucault, irréductible au dispositif rhétorique. » (Maingueneau, 2005 : 65).

Cette notion appelle celle de « pré-construit » selon Michel Pêcheux. Dominique Maingueneau (Charaudeau, Maingueneau *et alii*, 2002 : 98) parle de « code langagier » ; c'est pour lui « la manière dont un positionnement mobilise le langage […] en fonction de l'univers de sens qu'il cherche à imposer ». L'auteur explique que le « code a ici sa double valeur de système de communication et de norme. » (1993 :104). C'est donc aussi ce qui permet, par l'analyse de discours, d'identifier le discours dominant ou pour reprendre un terme du même auteur « constituant » (ou canonique), et ses caractéristiques langagières. Le discours « constituant » chez Dominique Maingueneau participe

à la fois des « propriétés textuelles ou énonciatives » et de sa « fonction sociale ». Les discours constituants présentent donc des invariants aussi bien au niveau de leurs scènes d'énonciation que de leur organisation textuelle, champ discursif, positionnement, etc. Leur légitimation s'ancre dans l'interdiscours. La question du pouvoir dans le discours et du pouvoir par le discours appellent d'autres notions que je serai amenée à interroger dans l'analyse, comme celle d'autorité charismatique, « liée à l'individu et à certains rôles sociaux » (Charaudeau, Maingueneau *et alii*, 2002 : 85), qui peut se poser dans le cas de la relative notoriété de certains blogueurs, ou encore comme la notion de doxa aristotélicienne[105] pouvant être à l'origine des présupposés du discours.

Je me propose de déterminer si un certain type de discours, le blog d'expatrié français, forme et obéit à un ordre du discours. Cela, dans un mouvement circulaire où le discours, en suivant un certain ordre, contribue à reproduire un ordre du discours.

Les genres de discours adoptés ne relèvent pas *a priori* de la reproduction d'un ordre du discours. Par exemple, dans ce corpus, le blog d'expatrié français, en tant que discours, est caractérisé par certains modes ou conventions d'emploi de la langue, certaines formes discursives, plus ou moins variantes et plus ou moins partagées entre les membres de cette communauté de communication. Dans les blogs d'expatriés, le recours aux ressorts humoristiques langagiers est possible et courant, il peut même être considéré comme une convention, tout comme peut l'être l'adresse au lecteur sous différentes formes. Par exemple dans les blogs du corpus, à travers souvent le pronom personnel « vous », on trouve des interpellations rhétoriques (permettant l'empathie) comme « *vous pensez bien que…* » chez Lise, « *me direz-vous* », « *autant vous dire que* » ou « *vous devez vous demander* » chez Richard, « *je vous confirme que* » ou « *je vous mets au défi de* » chez Alice, « *Ne vous étonnez donc pas* » ou « *Comme vous le savez certainement* » chez Jean ; des pactes avec le lecteur comme l'indique la formule « *je vous avais promis des photos* » chez Lise, « *Je vous raconterai !* » chez Richard ou « *la prochaine fois, je vous emmène faire un tour au marché* » pour Alice, « *Je voulais partager avec vous* », « *Je vous tiendrai bien sur informé* » chez Jean. Richard met également souvent en scène son lecteur dans des situations de la vie malaisienne : « *Vous voulez manger bio ou 0% en Malaisie ?* » ou décrivant le déroulement d'une visite médicale en Malaisie : « *30 minutes plus tard, vous êtes soignés.* » ; chez Alice, le rayon poissonnerie « *vous irradie les poumons dès l'entrée du magasin* » et cette auteure donne des conseils si « *vous prenez rendez-vous chez vous avec un technicien* ». Le lecteur est également interpellé ou pris en compte par des formules comme « *Rien d'intéressant* » (Lise). De telles observations relèvent de l'identification des genres ou du type de discours (voir en 5.4) : « Ces régulations sont constitutives de l'identité linguistique des genres discursifs ». (Charaudeau, Maingueneau *et alii*, 2002 : 104).

Au-delà de telles conventions discursives (comme celles des blogs), il s'agit de considérer deux éléments en particulier, afin de poser la question de l'ordre du discours :

- la question de la légitimation par l'interdiscours.
  En ce qui concerne le récit de voyage, c'est ce que j'ai pu observer dans les récits de voyage romantiques, partant sur les traces les uns des autres et en particulier des discours canoniques de Gustave Flaubert ou Charles Beaudelaire, reprenant le même itinéraire et la même narration, observant les mêmes choses et tirant constamment des comparaisons d'avec ces textes fondateurs ;

- la question de la pensée dominante.

[105] « Les opinions partagées par tous les hommes, ou presque tous, ou par ceux qui présentent l'opinion éclairée, et pour ces derniers par tous, ou par presque tous, ou par les plus connus et les mieux admis comme autorité » (Aristote, *Topiques* : I, 1).

> La notion d'ordre du discours s'entend dans un contexte de domination et de jeu de pouvoir : il s'agit d'imposer une façon de dire la réalité, certaines représentations et interprétations de la réalité sociale. La question se pose donc de déterminer s'il y a dans l'organisation et les caractéristiques discursives d'un certain type de discours ou d'un certain champ discursif, ici le discours sur l'expérience de l'altérité lointaine, longtemps marqué par des discours hiérarchisants, des caractéristiques normatives et reproductrices.

Ces interrogations sur l'ordre du discours s'inscrivent dans une approche critique plus vaste, politisée et interprétative des discours en jeu dans cette recherche. Je vais maintenant exposer ce en quoi l'analyse de discours critique a modelé les objectifs de cette recherche.

1.2. Analyse critique de discours : objets et objectifs

1.2.1. Ce en quoi l'approche critique a modelé ma réflexion et mes objectifs

> « Le discours ne devient véritablement objet de savoir que s'il est pris en charge par diverses disciplines qui ont chacune un intérêt spécifique : sociolinguistique, théories de l'argumentation, analyse du discours, analyse de la conversation, l'analyse critique du discours. » (Maingueneau, 2005 : 66).

Je cherche à comprendre et appréhender ici les caractéristiques discursives du discours sur le voyage et l'expérience de l'altérité, en particulier dans le voyage de l'Européen vers l'Orient – vers les Tropiques – donc celui non seulement de l'expatrié, mais aussi du colon, de l'explorateur, du touriste. En effet la connaissance de ces discours, que je réunis pour cette recherche en un champ discursif délimité dans le chapitre 2, me parait déterminante pour analyser le corpus de cette recherche, qui en fait partie et qui relève du discours sur l'expérience de l'altérité exacerbée dans ce contexte de la résidence tropicale, lointaine.

Il s'agit de déterminer pour les discours de ce corpus, le ou les **champ(s) discursif(s)** dont ils relèvent et qu'ils participent à former : le discours sur l'expérience de l'altérité exacerbée dans le voyage lointain, de Français en Asie du Sud-Est. Les caractéristiques de ce discours pourront être identifiées, telles qu'elles s'incarnent dans le corpus et en comparaison avec les caractéristiques, identifiées dans le chapitre 2, du discours sur l'autre, et avec lequel le corpus est dans une relation dialogique.

L'analyse de discours aura pour objectif d'identifier les caractéristiques discursives d'un certain discours à l'intérieur et en résonnance avec un certain champ discursif. Ces caractéristiques discursives s'analysent, se comprennent et s'interprètent en prenant en considération la nature des contextes et des acteurs, exposés dans les chapitres précédents : tradition du récit de voyage vers l'Orient, territoire anciennement colonisé, auteurs expatriés (dans le sens premier : hors de son pays, en mobilité). Il s'agit de prendre en compte ces facteurs socialement structurants que sont l'appartenance à un groupe linguistique (ici francophone), à une situation comme l'expatriation, à un niveau d'éducation commun, à des représentations communes, à un pays, la France.

J'exploite, comme suggère de le faire Jean-Claude Beacco (in Charaudeau, Maingueneau *et alii*, 2002 : 150) « la possibilité […] d'instaurer un ensemble de textes en corpus, [qui] peut être lue comme relevant de conditions socio-historiques, qui peuvent être déterminantes pour l'analyse linguistique et qu'il est nécessaire d'analyser à son tour, comme en abîme ». Cette formation discursive que constitue mon corpus fait l'objet de l'analyse de discours et le champ discursif que je considère (englobant non seulement le corpus construit et le corpus d'archive mais aussi un champ

discursif que j'ai identifié dans le second chapitre) permet de contextualiser discursivement ces corpus, et de comparer diachroniquement les caractéristiques discursives dominantes.

Ces questions de dominance, qui sont l'objet de l'analyse critique, jouent à deux niveaux dans mon analyse. Il s'agit tout d'abord dans mon corpus, au sujet de l'expérience contemporaine de l'expatriation, dans mon corpus, d'analyser la nature « fermée » de ce discours (c'est-à-dire que le discours sur l'expérience de l'expatriation est très majoritairement produit par les expatriés, avec, comme j'ai pu l'exposer dans le premier chapitre, un nombre limité de voix externes) et les questions que cela pose en termes d'hégémonie du discours, et, étant donné que les futurs expatriés sont amenés à lire les discours sur les expatriés, la reproduction de ce discours. Dans un second temps, l'observation de caractéristiques discursives et de thèmes qui peuvent être identifiées comme dominant le champ discursif de l'expérience de l'altérité, pose la question de l'ordre du discours.

L'analyse critique de discours tend à poser la question de tout genre de discours selon sa dominance, sa marginalité ou son caractère alternatif, posant pour cette recherche la question d'une alternative ou d'un « discours d'opposition » au modèle dessiné et à l'ensemble dialogique constitué autour du récit de voyage francophone – dans le corpus ou dans le champ discursif auquel il appartient. Alternativement, la question d'un discours ou d'un type de discours hégémonique sur l'expérience de l'altérité dans le cadre du voyage lointain se pose alors, en particulier la question du modelage opéré par un cadre discursif dominant sur tous les discours de la même catégorie (ici le discours sur l'altérité) ou de la valeur prescriptive des archétypes d'une tradition discursive comme celle du récit de voyage.

Une façon de mesurer l'effet prescriptif de ce type de discours est d'une part l'analyse interdiscursive, qui éclaire l'existence d'un ordre du discours perdurant dans le flux des discours, et d'autre part l'analyse linguistique de la subjectivité, qui permet de mesurer le degré d'appropriation des locuteurs de ce cadre.

La question des lecteurs, liée à celle des médias (vecteurs et contenus), se pose également dans une société de l'information où l'expérience indirecte par la lecture de récits de voyage, de blogs de voyage, est susceptible de former des attentes et des préconceptions, dues à ou reflétées par un certain ordre du discours.

Du point de vue méthodologique, l'approche proposée par l'analyse discursive critique a inspiré l'approche pour cette recherche : il s'agit d'**identifier une problématique sociale (et aussi individuelle ou intime) d'ordre sémiotique sur laquelle la connaissance produite aura valeur émancipatoire**. Dans cette recherche, cela se traduit par la révélation de l'existence d'un certain ordre du discours sur l'autre, qui, modélisé tel qu'il l'est en conclusion du chapitre 2, pourra servir de cadre d'analyse de l'expression de l'expérience de l'altérité, permettant d'en interroger le pouvoir normatif et la potentielle valeur prescriptive. Cette connaissance produite pourra avoir la valeur émancipatoire de considérer la possibilité de l'émergence d'un discours progressiste sur l'expérience de l'altérité dans la construction des identités.

Les perspectives de la recherche interrogeront l'hégémonie de l'ordre du discours et les bénéfices de son maintien ou de son évolution pour ses locuteurs et exploreront les changements possibles.

Les relations de pouvoir, centrales dans le mode d'analyse de discours critique, ne sont pas mises de côté dans le cadre de cette recherche : dans un contexte postcolonial d'expatriation de l'Europe vers un territoire anciennement colonisé, la notion d'un accès privilégié du groupe étudié à la culture, à l'argent, à un statut, au savoir, à l'information, ne sont pas anodins. Ils ont toute leur place dans une

analyse qui pose la question de l'héritage colonial, en particulier d'un héritage colonial discursif, à travers la continuité historique des textes français en Asie du Sud-Est. De ce point de vue, le rôle de l'analyse critique de discours dans la révélation de relations de pouvoir cachées consiste à révéler l'existence de dominations ou d'hégémonies qui, parce qu'elles sont intégrées (voir la notion d'esprit colonisé chez les auteurs malaisiens évoquée en chapitre 1), ont été rendues invisibles.

Il s'agit donc de considérer l'absence de contre-discours dans le cas de l'expatriation : en quelque sorte, ces discours d'expatriés sont hégémoniques par nature puisque seuls les expatriés décrivent leur expérience. Les quelques articles journalistiques sur cette population prennent souvent la forme de témoignages, d'entretiens, les statistiques dépendent (pour les raisons administratives qui ont été précédemment évoquées dans le chapitre 1) d'informations fournies par les intéressés. Ainsi le mode de vie, l'image sociale, la personnalité du groupe dépendent de ceux de ses membres qui choisissent ou acceptent (dans le cadre journalistique ou dans celui d'une recherche comme celle-ci), de s'exprimer, de discourir sur leur parcours et sur leur expérience, sur leurs goûts, leurs difficultés et différents sujets qu'ils choisissent ou qui leur sont suggérés.

Dans le chapitre 1, en 2, j'ai montré la circularité confidentielle du discours des / sur les expatriés en général, en Malaisie, et Français en Malaisie. J'ai remarqué d'une part qu'il existait très peu de matériel scientifique en sciences sociales décrivant ce groupe d'un point de vue historique, linguistique ou social ; d'autre part que les discours littéraires ou journalistiques existant émanaient de façon très majoritaire des expatriés eux-mêmes.

Mon objet n'est pas de répertorier ou d'analyser ici les discours qui existent sur ce groupe, mais il me parait important d'en souligner la rareté. Par exemple, une recherche en ligne – par l'intermédiaire d'un moteur de recherche – sur les expatriés (ou les expatriés français, ou les expatriés en Malaisie, ou encore français en Malaisie), ne donne de prime abord que des résultats renvoyant vers des forums et des sites mis en ligne par et pour les expatriés, renvoyant de nouveau à ce discours « interne » ou « fermé ». Les dix premiers résultats du moteur de recherche *Google* pour les mots-clés « expatriés français en Malaisie » en 2014 sont les suivants :

1. discours interne, un répertoire de blogs, spécialisé dans les blogs d'expatriés dans le monde ;
2. discours interne, un forum sur le thème « expatriation Malaisie » hébergé sur le site d'un guide de voyage francophone ;
3. discours interne, un forum sur le thème « s'installer et vivre à Kuala Lumpur en Malaisie », hébergé sur un site destiné à et animé par des femmes d'expatriés dans le monde ;
4. discours interne, un billet sur l'expatriation en Malaisie sur un site offrant aide à l'expatriation et aux visites touristiques aux Musulmans pratiquants, par une bloggeuse expatriée en Malaisie ;
5. discours interne, un article témoignage sur les adolescents expatriés, sur un site animé par des expatriés français en Malaisie ;
6. discours interne, un billet du blog d'une expatriée française en Malaisie ;
7. discours interne, le site de l'Ambassade de France en Malaisie ;
8. discours interne, le blog d'un expatrié français en Malaisie dans un annuaire de blogs ;
9. discours interne, la page consacrée à la Malaisie sur un site dédié à la préparation de l'expatriation ;
10. discours interne, la question d'un internaute sur l'expatriation en Malaisie sur un forum « travailler, étudier et vivre à l'étranger » hébergé par un forum consacré au voyage.

Ainsi sur les dix premiers résultats, toutes les informations pouvant être obtenues sur le thème de l'expatriation française en Malaisie sont la voix d'expatriés français en Malaisie, qu'il s'agisse d'employés de l'ambassade, de journalistes expatriés, de bloggeurs ou d'internautes expatriés ou discutant sur différents forums avec des candidats à l'expatriation. Aucune voix extérieure n'est

disponible. Il faut pousser la recherche à la troisième page (résultats 21 à 30) pour trouver une information extérieure sous la forme d'un article, non pas journalistique mais scientifique, en géopolitique[106]. Un futur ou potentiel expatrié francophone cherchant à se renseigner en ligne a donc peu de chance de s'orienter vers des témoignages, articles journalistiques ou études scientifiques qui constitueraient un discours « extérieur » sur le groupe qui est l'objet de cette recherche.

Cette recherche donne elle aussi la parole à ce groupe et le fait par mon truchement, celui d'une observatrice participante. En cela cette recherche n'a vocation ni à pallier ni à limiter l'hégémonie du discours sur ce sujet, que je constate, ainsi qu'un certain ordre de ce discours, que l'analyse va mettre en lumière. Elle veut analyser, avec les outils et les intentions qui ont été décrits dans cette première partie, les modalités et faire entrevoir, si elles sont possibles et souhaitables, les alternatives.

Autant les discours littéraires, notamment passés des Français sur les territoires lointains et l'Asie ont été analysés, commentés et critiqués, ce qui m'a permis d'en délimiter les caractéristiques et les problématiques dans le chapitre 2, le discours « fermé » des expatriés reste largement intouché. Il s'agit d'un discours relativement prolifique, avec de nombreux blogs, forums et journaux, mais qui retient cependant déjà une importante dimension hégémonique de par son caractère purement interne. Cette hégémonie ne semble pas *a priori* le fait d'un jeu de pouvoir ou de contrôle, mais simplement le reflet d'une certaine méconnaissance du reste de la société sur un groupe, les expatriés, qui produit des discours sur lui-même, pour lesquels existe un véritable engouement par ailleurs.

Cet engouement des lecteurs peut également être interrogé : est-il caractéristique du phénomène de l'expérience perçue comme extrême ? On pourrait en effet le rapprocher de l'engouement pour les récits des alpinistes et différentes sortes d'aventuriers, dont les écrits sont populaires, mais qui ne suscitent pas nécessairement la production de beaucoup de discours à leur sujet – est-ce que l'autobiographique est dans leur cas le seul discours jugé authentique et digne d'intérêt, avec l'idée que leur situation est plus intéressante vue en tant qu'expérience vécue qu'en tant qu'objet d'observation ?

Il y a sûrement une tendance à donner la parole à ceux dont on estime que l'expérience est extrême ou unique (traversées du désert, haute montagne et migrations internationales, parmi lesquelles et dans une moindre mesure, les joies et les difficultés de la mobilité lointaine de longue durée).

La quantité de discours produit peut s'expliquer quant à elle par le rôle crucial de l'écriture dans la gestion de l'expérience de l'altérité, et des situations vécues comme extrêmes, par les outils que l'écriture offre en termes de prise de distance, d'analyse, de contrôle, de construction du sens, etc. Je l'analyserai à partir du corpus dans le chapitre 4. La relation de pouvoir, de contrôle des esprits par le discours, qui est au cœur de l'analyse du discours critique, peut aussi s'interpréter dans le contexte de cette recherche par un contrôle de soi-même, de son expérience par le discours ou la multiplication des discours sur cette expérience. Les auteurs restructurent leurs représentations par la structuration de leurs discours. Les modalités qu'ils adoptent forgeant ainsi leur autoidentification dans le contexte de l'expérience de l'altérité exacerbée. Les acteurs d'une expérience ont l'accès privilégié à la connaissance, qui caractérise la domination des discours. Il ne s'agit pas d'un jeu de pouvoir dans ce contexte, mais semble expliquer selon la même logique l'hégémonie du discours interne dans ce cas.

[106] BRENNETOT, A., COLANGE, C., 2009, « L'expatriation française, un enjeu géopolitique émergent », in Revue Mappemonde [en ligne], Université d'Avignon, n°95. Disponible sur : <http://mappemonde.mgm.fr/num23/articles/art09303.html>

Or qu'est-ce que le contrôle du discours ? C'est le contrôle des thèmes (sémantique et donc ce qui est perçu comme étant saillant ou plus important), la domination (appropriation) ou le contrôle du discours et de sa diffusion, ses structures et son intertextualité. En particulier dans le cas de la diffusion en ligne (de journaux d'expatriés, de blogs, de forums) où tout est géré par les expatriés.

Ainsi ces phénomènes de domination (contrôle du discours, hégémonie et émergence d'un genre ou ordre du discours), mis en lumière par l'analyse du discours critique, peuvent se produire dans des circonstances qui ne sont pas celles de la domination et de l'autorité (contexte dans lequel ce cadre est originellement proposé) et peut émerger dans le cas de l'expérience extrême et d'un discours autobiographique, introspectif (dirigé vers soi, dans une intertextualité abstraite et vers un potentiel lecteur plutôt que vers un réel interlocuteur actif) et unilatéral (c'est à dire comportant peu de réponse ou réaction attendue). Dans le cas d'un discours autobiographique, la crédibilité des auteurs est forte. Leur autorité est peu questionnée et de l'expérience vécue aux opinions exprimées peut s'effectuer une extension de la crédibilité, encore une fois sans relation de pouvoir *a priori* mais avec un fort potentiel de reproduction du discours et des idées, croyances, thèmes qu'il porte puisque qu'il s'adresse souvent (par les blogs, les forums) à ceux qui rejoignent la même communauté. L'absence d'alternatives et le manque d'information des lecteurs (nouveau venus, non-expatriés) renforcent ce phénomène. À ces éléments contextuels s'ajoute la forme du discours qui fera l'objet de l'analyse qui suit : les positions énonciatives d'autorité, les structures prescriptives et les thèmes déontiques.

Je conclus sur cette approche critique, en rappelant que l'analyse critique de discours, parce qu'elle vise à déconstruire les discours aliénants, de pouvoir et de domination, permet de révéler le nationalisme, le racisme, qui peuvent être observés dans les récits de voyage d'une certaine époque, comme cela a été évoqué dans le chapitre 2, mais aussi l'eurocentrisme qui peut perdurer de manière contemporaine, comme Teun van Dijk (2003 : 361) le rappelle :

> « De telles représentations sont dans la lignée d'images dominantes vieilles de plusieurs siècles sur l'Autre dans le discours des voyageurs, explorateurs, soldats, philosophes et historiens européens, parmi d'autres formes du discours de l'élite […] fluctuant entre l'exacerbation des différences exotiques d'une part et le mépris suprématiste soulignant l'infériorité intellectuelle, morale et biologique de l'Autre d'autre part, de tels discours ont également influencé l'opinion publique et ont amené des représentations sociales largement partagées. C'est la continuité de cette tradition socioculturelle d'images négatives sur l'Autre qui explique également partiellement la persistance de motifs dominants de la représentation dans le discours, les médias et les films contemporains. ».

Cette approche critique permet de montrer comment les discours expriment et renforcent une certaine représentation sociale de l'autre. Ce que l'approche de Norman Fairclough apporte à l'analyse critique de discours, qui consiste à critiquer la fonction reproductrice du discours sur certains phénomènes sociaux, est de relier cette analyse à **l'expérience vécue**.

Les conditions de production, au sens où l'entend l'école française d'analyse du discours, sont également primordiales dans l'analyse critique. Les circonstances dans lesquelles le discours est produit sont prises en compte non seulement à travers « les situations objectives » des locuteurs mais également « les représentations imaginaires des places qu'ils s'attribuent chacun, à soi et à l'autre. » (Charaudeau, Maingueneau *et alii*, 2002 : 119). La focalisation dans l'école française et en analyse critique de discours étant sur les rapports de force : les classes telles que décrites par le matérialisme historique (Karl Marx) pour l'école française et les situations de domination qui sont l'objet de la linguistique critique.

Ces objectifs multiples présentés, je vais maintenant entrer de façon plus concrète dans la description des procédés d'analyse, tout d'abord en délimitant les objets d'analyse privilégiés par ce cadre critique que j'ai choisi. Ce sera l'occasion de revenir sur certaines distinctions terminologiques utiles autour de la notion de discours et d'établir le cadre théorique dans lequel j'aborde la notion d'interdiscours.

1.2.2. Focalisation sur le discours et l'interdiscours

Ce ne sont pas les différences de nature (écrite, retranscrite ou même iconographique) entre les textes d'un corpus multimodal qui sont les plus saillantes du point de vue de leur analyse mais plutôt la diversité de leurs contextes de production. Un discours s'inscrit dans et/ou constitue un acte social, or ce contexte social est fortement différent qu'il s'agisse d'un texte ou d'une conversation suscités par un chercheur, dit « construit » ou d'un discours dit « naturel », comme les blogs publiés personnellement pour soi, ses proches ; ou un certain public en ligne. Dans le premier cas, le discours est produit à la demande, dans le but d'être recueilli et analysé par le chercheur – L'interaction avec un chercheur dans le cadre d'une recherche en science sociale n'en demeure pas moins une interaction sociale à part entière. Dans le second cas, la situation de communication a lieu en dehors de la recherche, le destinataire n'est pas le chercheur et le discours précède et dépasse le moment de la participation à la recherche, il s'agit d'un corpus dit « d'archive » ou « naturel ». Ces discours ont des orientations distinctes, tant dans leurs finalités que par leurs destinataires. Les transcriptions d'entretien font l'objet d'une analyse unilatérale d'une conversation (ma parole est transcrite et prise en compte, particulièrement dans sa dimension directive, dans l'analyse et l'interprétation de celle des participants), les textes de recherche répondent à une consigne, alors que les textes de blog ont des destinataires multiples, réels et supposés.

Le discours autobiographique et le discours sur l'expérience de l'ailleurs, comme j'ai voulu le montrer dans le chapitre 2, est extrêmement pluriforme. Il fait appel à des styles variés, des positions énonciatives variées, des thématisations variées et des fonctions variées. Son analyse linguistique permettra une modalisation de cette variété.

Je me réfère comme indiqué dans l'introduction de cette thèse à l'articulation entre les notions de texte et de discours : le *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* d'Oswald Ducrot et Tzvetan Todorov dans sa première édition (1972) présentait, à l'article « texte », le schéma suivant :

Texte = discours - contexte ; Discours = texte + contexte

Un peu plus tard, Jean-Michel Adam présente comme largement admise une reformulation telle que : DISCOURS = Texte + conditions de production, TEXTE = Discours – conditions de production (1990 : 23), schéma qui a le mérite d'écarter le débat sur le terme « contexte ».

Dans les éditions ultérieures de l'ouvrage d'Oswald Ducrot et Tzvetan Todorov, l'entrecroisement de ces deux notions a été davantage pris en compte : « le texte : distinct du syntagme, de la proposition, de la phrase ou du paragraphe, se définit par son autonomie et sa clôture », il constitue « un système connotatif » (Todorov, 1972 [1979 : 375]) et aussi un système productif dans la mesure où tout texte est celui d'un sujet. C'est pourquoi le texte est également porteur d'intertextualité, croisement de textes antérieurs et, parfois, de cultures diverses, et comme le dit Jean-Louis Houdebine (1968 : 273), « le texte nous apparaît immédiatement comme lieu d'intersection d'au moins deux discours : la question de l'autre est posée dans sa texture même ».

Quant au discours en tant que notion, il est encore l'objet de discussion. Je considère donc le discours comme inséré dans l'ensemble d'une expérience, d'un contexte, de circonstances, de normes, d'histoires et d'Histoire : selon George Devereux (1951 [1982 : 73]), « le discours ne doit pas être dissocié de l'ensemble de l'expérience sémiotique ». Ainsi je me réfère aux récits de voyages évoqués dans le deuxième chapitre ainsi qu'au corpus de cette recherche, comme à des discours.

L'objet de l'analyse est d'identifier les caractéristiques du discours sur l'expérience de l'altérité dans le corpus. Cette première partie a interrogé les caractéristiques possibles et récurrentes de ce discours ainsi que leur portée sociale et leur contexte historique. À travers l'analyse de discours, la relation des textes du corpus avec ceux pris en compte dans le chapitre 2 sera mesurée et le rôle de caractéristiques identifiées, comme l'exotisme, le rejet ou le merveilleux, dans le processus d'identification et d'autoidentification, pourra être dessiné.

1.2.2.1. Textes, discours et contexte

Les textes du corpus (textes autobiographiques des neuf participants, transcriptions des entretiens des neuf participants et contenu textuel et iconographique des quatre blogs, que je vais décrire en détail ci-après en deuxième partie de ce chapitre) sont abordés ici comme événements de parole, écrite ou orale transcrite, dans une acception saussurienne (langue en action) et austinienne (comme un acte de langage), et interprétés de façon intersubjective (Benveniste, 1966) et multidimensionnelle à la fois comme un événement social, mental, délibéré et contextualisé.

Les textes du corpus sont ici considérés comme les constituants du discours, comme Michael Halliday (1970 : 160) le conçoit : « l'unité de base n'est pas le mot ni seulement la phrase mais le texte ». Ils sont interprétés à la fois individuellement et comme un ensemble relevant de la même formation discursive (le corpus) ou de mêmes genres discursifs : par exemple l'ensemble du discours d'un participant ou d'un groupe auquel il appartient, ou encore le genre des blogs d'expatrié, jusqu'au dialogisme (sur lequel je vais revenir en suivant en 1.2.2.2) au sein d'un genre de discours, le récit de voyage, d'un champ discursif, celui de l'expérience rapportée de l'altérité, et dans une dimension interdiscursive.

J'appréhende la notion de discours selon ce qu'essentiellement la pragmatique en a souligné :

- les discours sont des unités transphrastiques dont l'organisation est soumise aux règles des différents genres de discours.
  L'identification des genres et des types de discours (je reviens sur cette terminologie ci-après) est nécessaire à l'interprétation du corpus et il est possible de les identifier en observant les marques discursives de l'organisation textuelle qui leur est propre ;

- les discours sont des actes (selon John Austin et John Searle) qui visent à modifier des situations.
  Ces actes de langage permettent d'en identifier les fonctions (déterminées par André Martinet, Michael Halliday, Karl Buhler et Roman Jakobson, j'y reviendrai en cinquième partie de ce chapitre) et à travers ces fonctions, les intentions et les possibles rapports de domination des discours peuvent être interrogés ;

- les discours sont fondamentalement des interactions, aussi monologale que leur forme puisse paraître, ils supposent toujours des locuteurs multiples.
  Ceci est important aussi bien dans le traitement que dans l'analyse des données : d'une part le texte autobiographique comme l'entretien s'organisent comme une interaction avec moi, la chercheure, et l'impact de cette interlocution sur la forme et le contenu des discours doit

être cerné, d'autre part les blogs analysés supposent des destinataires réels et imaginaires qui impactent également ces discours ;

- les discours sont contextualisés.
  Les premiers chapitres, 1 et 2, ont exposé un contexte discursif et social complexe. À travers l'analyse de discours, la portée de ces éléments contextuels ainsi que d'éléments contextuels individuels vont faire l'objet d'interrogations et d'interprétations ;

- les discours sont modalisés.
  Je m'appuie surtout sur la théorie de l'énonciation française ici. Pour Émile Benveniste, « le langage est "marqué" si profondément par l'expression de la subjectivité qu'on se demande si, autrement construit, il pourrait encore fonctionner et s'appeler langage. »[107]. J'analyse ces marqueurs énonciatifs (j'y reviens en 5), qui éclairent les positions des auteurs, les fonctions de leurs discours, leur appartenance à certains genres ;

- les discours sont normés.
  Il s'agit de normes sociales, mais en allant au-delà de cette notion pragmatique, je considère également les normes régissant certains types, genres, champs discursifs selon l'idée critique que certaines caractéristiques discursives norment des discours, contribuent à leur domination et à la reproduction de cet ordre du discours ;

- les discours sont inscrits dans un interdiscours.
  Je vais préciser ce point en particulier en 1.2.2.2.

C'est autour de ces attributs pragmatiques que va se développer l'analyse des discours de ce corpus et cela à plusieurs niveaux discursifs (les textes de ce corpus, les genres auxquelles ils appartiennent, les champs discursifs et l'interdiscours dans lesquels ils s'inscrivent). Je vais ci-après préciser les niveaux discursifs considérés dans cette analyse.

Dans le cadre de cette recherche, d'une part chaque participant, dans le corpus multimodal, parle ou écrit selon deux (le texte autobiographique et l'entretien) ou trois (les blogs) modalités et d'autre part l'analyse et l'interprétation sont réalisées de façon comparée au sein de champs discursifs plus larges, c'est-à-dire en comparant le corpus avec des discours existants appartenant au même genre ou portant sur les mêmes thèmes.

Je vais, dans l'analyse, comme dans les chapitres 1 et 2, mettre en relation et interroger les liens entre différents niveaux d'unités discursives. Afin de pouvoir faire cela, je me réfère à la terminologie proposée par Dominique Maingueneau (2005) et je vais exposer ici les termes-clés de **types** de discours, **genres** de discours, **registres** de discours et **formations et parcours discursifs** dans cette recherche.

Dominique Maingueneau (2005 : 72) considère les **types** et les **genres** de discours. Il rattache les types de discours à « certain[s] secteur[s] d'activité de la société », par exemple l'administration, l'industrie, l'enseignement, etc. Et il définit les genres de discours comme des « dispositifs de communication socio-historiquement variables », par exemple le cours, le journal télévisé, le guide touristique. Il est à noter qu'un type de discours investit de façon privilégiée certains genres : j'ai observé dans le chapitre 2 (1.2) par exemple que le discours colonial a surinvesti le genre de l'article de recherche scientifique empirique (à travers une proto-anthropologie « au compas »).

[107] *Problèmes de linguistique générale*, 1970, Tome I, p. 261

Il faut distinguer pour cet auteur un regroupement en types de discours selon « la co-appartenance à un même appareil institutionnel » (par exemple le discours de l'hôpital) et selon « la dépendance à l'égard d'un même positionnement » (par exemple le discours colonial). Les deux peuvent se superposer, comme le note Dominique Maingueneau (*ibid*.) : ainsi le type de discours colonial est à la fois celui de l'appareil institutionnel colonial et de son idéologie.

Afin de distinguer les genres comme le cours ou le journal télévisé des genres comme le genre narratif ou le genre informatif, Dominique Maingueneau appelle ces derniers des **registres de discours**. Afin d'identifier les registres des discours, des observations linguistiques, fonctionnelles et communicatives entrent en jeu. Je serai amenée à combiner par exemple la typologie énonciative, qui observe d'un point de vue linguistique des registres comme le discours indirect libre ou la narration, avec l'observation de registres liés aux fonctions (par exemple registre ludique ou informatif), et enfin avec des registres socio-communicationnels comme par exemple le comique, la didactique ou la vulgarisation.

Le corpus dans son ensemble est considéré comme une **formation discursive**. Dans l'ouvrage cité plus haut, Dominique Maingueneau (*ibid*. : 73) explique que ces formations, formulées par Michel Pêcheux,

> « ne peuvent pas être délimitées par des frontières autres que celles qu'a posées le chercheur ; elles doivent en outre être spécifiées historiquement. Les corpus auxquels elles correspondent peuvent contenir des énoncés relevant de types et de genres de discours les plus variés ; ils peuvent même, selon la volonté du chercheur, mêler corpus d'archives et corpus construits pour la recherche (sous forme de tests, d'entretiens, de questionnaires…). ».

Dans les champs des discours colonial et postcolonial, et avec pour focalisation l'analyse de l'articulation (rupture ou continuité) entre ces deux discours historiquement successifs, j'ai d'une part délimité, à travers ce corpus, une formation discursive à analyser, et d'autre part j'inscris cette analyse dans ce que Dominique Maingueneau (*ibid*.) appelle un **parcours discursif** :

> « Les analystes du discours peuvent également construire des corpus d'éléments de divers ordres (lexicaux, propositionnels, fragments de textes) extraits de l'interdiscours, sans chercher à construire des espaces de cohérence, à constituer des totalités. Dans ce cas, on entend au contraire déstructurer les unités instituées en définissant des parcours inattendus : l'interprétation s'appuie ainsi sur la mise à jour de relations insoupçonnées à l'intérieur de l'interdiscours. Ces parcours sont aujourd'hui considérablement facilités par l'existence de logiciels qui permettent de traiter de très vastes ensembles de textes. »

Il s'agit de « circuler dans l'interdiscours pour y faire apparaître des relations invisibles » (*ibid*. : 74) et cette démarche est propice à des interprétations novatrices. L'interdiscours (en suivant en 1.2.2.2) sur lequel je focalise l'analyse est celui du champ du récit de l'expérience de l'altérité par des Français en Orient, tel qu'il a été présenté dans le chapitre 2 dans sa diversité (témoignages, discours scientifiques et littéraires en particulier) et dans son histoire.

Ainsi l'identification des registres, genres et types de discours dépendent de l'observation de caractéristiques discursives, alors que les champs, formations et même parcours discursifs en jeu relèvent d'un choix raisonné et délibéré de ma part, lié aux interrogations et aux objectifs de ma recherche.

De par mes questionnements, j'ai choisi d'orienter cette recherche sur le champ de l'expérience de l'altérité par des Français en Orient. En définissant mes objectifs de recherche, j'ai été amenée d'une

part à modeler une formation discursive rassemblant à la fois des corpus construits pour la recherche (entretiens et textes autobiographique) et des corpus dit d'archive, c'est-à-dire authentiques et préexistant à ma recherche (les blogs), et d'autre part à délimiter le parcours discursif qui serait l'objet de mon analyse, incluant une certaine focalisation interdiscursive.

1.2.2.2. Interdiscours et dialogisme

Ici, je me réfère notamment à Mikhaïl Bakhtine (1929 [1977 : 136]), pour qui « l'interaction verbale constitue […] la réalité fondamentale de la langue. ».

Je distingue l'**intertexte** et l'**interdiscours**, selon la « généalogie » proposée par Marie-Anne Paveau (2010), en considérant l'intertextualité comme issue du dialogisme bakhtinien, une notion « traduite » par Julia Kristeva (1969 : 85) en ces termes :

> « une découverte que Bakhtine est le premier à introduire dans la théorie littéraire : tout texte se construit comme mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte. A la place de la notion d'intersubjectivité [entre le sujet de l'écriture et le destinataire] s'installe celle d'intertextualité, et le langage poétique se lit, au moins, comme double. »

Je me réfère pour la notion d'interdiscours à Michel Pêcheux (1969 : 16) et ses « discours possibles » :

> « il est impossible d'analyser un discours comme un texte, c'est-à-dire comme une séquence linguistique fermée sur elle-même, mais qu'il est nécessaire de le référer à l'ensemble des discours possibles à partir d'un état défini des conditions de production. »

Je choisis donc d'utiliser les termes de **dialogisme** et d'**interdiscursivité**.

Pour Mikhaïl Bakhtine un discours dialogisé est l'objet du relativisme et de la compétition d'autres discours sur le même sujet. L'absence de dialogisme à un discours serait donc un signe d'absolu, d'autorité, d'hégémonie de ce discours. Selon cet auteur le dialogisme peut consister à se baser sur un discours existant, s'opposer à un discours existant ou simplement présupposer qu'un discours existant est connu des interlocuteurs. La « dialogisation » est donc vu comme un signe d'ouverture à la différence. Pour Norman Fairclough (2003 : 46-47), on peut en distinguer quatre niveaux :

- la référence explicite à d'autres discours existants, c'est-à-dire un discours donnant voix aux autres de façon directe (citations) ou indirecte (reformulations) ;
- l'assertion modalisée, en cela que la modalisation (par exemple l'utilisation de « selon moi » ou du mode conditionnel dans l'expression de l'assertion) permet de reconnaitre l'existence d'autres discours ;
- l'assertion « catégorique », qui sans référence ni modération, constitue un discours d'autorité a priori fermé aux autres discours ;
- le « présupposé » (que l'auteur appelle « *assumption* » en anglais), qui consiste à traiter un fait ou une idée comme universellement acceptés, de façon hégémonique. Dans ce cas, l'existence même d'autres discours est niée.

En cela l'analyse du dialogisme dans les discours est un outil pouvant éclairer l'ouverture à la différence ou au contraire l'hégémonie d'un discours. Les caractéristiques discursives permettant cette analyse sont exposées en 5 de ce chapitre.

Voici un exemple dans mon corpus : je prends le terme d' « expatrié » dans les blogs, pour illustrer ici ces niveaux proposés par Norman Fairclough et la façon dont je peux les identifier dans le corpus.

La référence explicite.

« […] *la principale activité des femmes d'expat (ce n'est pas moi qui le dit mais le chauffeur de taxi ; ok, l'agent immobilier aussi et la plupart des coiffeurs, vendeurs,…bref), à savoir, le Shopping Center,* […] »

Dans cet extrait du blog d'Alice, l'idée que les femmes d'expatriés se consacrent typiquement au shopping est clairement attribuée. La façon dont Ariane attribue ce stéréotype sur les femmes d'expatrié, en citant avec un article défini « *le* » chauffeur de taxi et « *l'* » agent immobilier, représentant non pas un chauffeur ou un agent en particulier mais tous, comme le confirme le choix par la suite de « *la plupart* » des coiffeurs, vendeurs. La liste des références d'Ariane se conclut par des points de suspension et le « *bref* », qui indique que sa référence doit être comprise à ce stade, à savoir qu'il s'agit d'une idée reçue, qu'elle a entendue de nombreuses fois de la part de différentes personnes dans différentes circonstances. Je peux donc identifier par la référence explicite à ces agents (les chauffeurs, agents immobilier, coiffeurs, vendeurs), renvoyant implicitement à « tout le monde » ou à une majorité, comme l'expression « *la plupart* » le suggère, qu'Ariane donne voix à un discours existant qui n'est pas le sien. Dans cet exemple elle explicite ce point en écrivant « *ce n'est pas moi qui le dit* ».

L'assertion modalisée.

« *Je finis surtout par croire qu'être expatrié(e) peut parfois signifier, hériter de maladies dont on ne connaissait même pas le nom !* »

Cet autre extrait du blog d'Alice donne l'exemple d'une idée (être expatrié signifie hériter de maladies dont on ne connaissait même pas le nom) modalisée. Les indices discursifs de la modalisation sont ici le pronom « *je* » avec le verbe « *croire* », l'utilisation du verbe pouvoir modalisant le verbe « *signifier* » et l'adverbe « *parfois* ». Alice ne fait référence à aucun autre discours dans cet extrait mais la forte modalisation suggère l'existence d'autres discours, l'acceptation d'une contestation possible de cette définition d' « *être expatrié(e)* ».

L'assertion catégorique.

« *J'ai effectivement fait un truc qu'aucun expat ne fait jamais, mais ma conscience sociale est trop développée : j'ai mis la* maid *en vacances !* »

Dans cet extrait de son blog, Lise fait une assertion d'autorité sur le comportement des expatriés : les expatriés ne mettent jamais leurs employées de maison en vacances. Cette assertion n'est ni modalisée ni référencée. Au contraire son autorité est renforcée par des caractéristiques linguistiques comme l'emploi du présent de l'indicatif, de l'adverbe « *jamais* » et du déterminant « *aucun* ».

Le présupposé.

« *je gagne beaucoup moins qu'un expatrié et je ne peux pas me permettre de manger dans des restos européens,* […] » (Richard, blog)

« *cela m'apporte un autre regard sur la Malaisie, bien loin de celui auquel on pourrait se cantonner en vivant dans des quartiers d'expatriés.* » (Alice, blog)

Dans l'extrait du blog de Richard, j'identifie au contraire une assomption. Ce discours n'affirme pas, mais présuppose, que les expatriés gagnent beaucoup d'argent. Richard n'en fait pas ici une assertion mais l'utilise comme une vérité acceptée universellement. De même dans l'extrait du blog d'Alice, l'existence de « *quartiers d'expatriés* » n'est ni référencée, ni modérée, ni même déclarée ; ces lieux apparaissent dans ce discours comme avérés et indéniables, comme pourrait l'être l'existence de l'aéroport ou d'un monument. Or contrairement à l'aéroport de KLIA ou aux Tours Petronas, l'existence de « quartiers d'expatriés » ne correspond pas à une réalité concrète et directement observable mais relève d'interprétations ou de représentations marquées par la subjectivité et dont la vérification impliquerait un travail de mesure statistique, d'analyse politique, sociale de terrain.

Pour Norman Fairclough (2003 : 47), le présupposé est intrinsèquement discutable :

> « Pour quelque texte ou type de texte que ce soit, il existe d'autres textes et d'autres voix potentiellement pertinents et potentiellement incorporés dans le texte. ».

Ce réseau d'autres textes peut être extensif et complexe, mais il est primordial de s'en faire une idée en amont de toute analyse linguistique. Je prends en considération pour cette recherche un champ discursif : celui de l'expression de l'expérience de l'altérité en territoire lointain, particulièrement de l'expérience exprimée en langue française sur l'Orient. Dans ce champ, j'analyse la parole des expatriés français en Malaisie regroupée dans le corpus (ma formation discursive choisie et partiellement suscitée) ainsi que celle d'autres voyageurs français avant eux dans les territoires de l'ancien empire colonial européen, délimitant comme objet de mes analyses et de mes déductions un certain parcours discursif. Mon objectif est d'identifier les caractéristiques discursives dominantes ou dominées, centrales ou périphériques, par une analyse de discours dont je définis en suivant (en 5 de ce chapitre) les outils.

L'identification des relations discursives à l'intérieur du parcours discursif qui est mon objet d'analyse sont au cœur de cette recherche. Mikhaïl Bakhtine (1929), émet l'idée que toute production est déterminée par un ensemble de productions antérieures, dans une relation qu'il définit comme dialogale. Mikhaïl Bakhtine a principalement travaillé sur des problèmes de linguistique avec une nette préférence pour la littérature : le lieu privilégié du dialogisme selon lui, c'est le texte littéraire. La frontière entre études linguistiques et études littéraires est perméable chez cet auteur ; il considère que la caractéristique du langage romanesque, c'est d'offrir une image du langage plutôt qu'une image de l'homme.

L'idée que tout discours est en relation avec d'autres discours n'est pas propre au dialogisme Bakhtinien. Plus tard, on trouve chez Tzvetan Todorov (1981 : 98) l'idée que le discours n'est pas une entité homogène, mais une « entité traversée par la présence de l'autre ». Pour lui, « Le discours rencontre le discours d'autrui sur tous les chemins qui mènent vers son objet, et il ne peut pas ne pas entrer avec lui en interaction vive et intense. ».

Le double niveau Bakhtinien de dialogisme interlocutif et interdiscursif entre en jeu dans ce corpus et dans cette analyse. Le dialogisme interlocutif est présent dans le corpus à travers l'entretien, ma position de lectrice des textes autobiographiques et la prise en compte des lecteurs des blogs. Ce dialogisme interlocutif est pris en compte mais l'objet de mon analyse se situe dans le **dialogisme interdiscursif** et plus particulièrement lorsqu'il est constitutif, c'est-à-dire quand une référence à « des énoncés antérieurement produits sur le même objet » (Charaudeau, Maingueneau *et alii*,

2002 : 176) n'est pas ouvertement explicitée ni même délibérée de la part de l'énonciateur. L'analyse consiste alors à révéler ce dialogisme par l'analyse des « mots, des constructions syntaxiques, des reformulations ou des réécritures non dites des discours seconds » (*ibid*. : 176-177). C'est l'objet de cette recherche que d'interroger la trace de discours antérieurs sur l'altérité dans les discours de ce corpus et d'analyser des caractéristiques discursives dont les discours du corpus ont hérité.

Cette notion de dialogisme s'est installée avant celle d'interdiscours, qui selon Michel Pêcheux (1969 : 16) « suppose qu'il est impossible d'analyser un discours comme un texte, c'est-à-dire comme une séquence linguistique fermée sur elle-même, mais qu'il est nécessaire de le référer à l'ensemble des discours possibles à partir d'un état défini des conditions de production ». L'idée développée par l'école française est que chaque discours produit un effet sur d'autres discours, de façon inconsciente. Cette notion s'est plus tard matérialisée, avec l'idée qu'il était possible d'identifier des traces linguistiques de ce phénomène dans les textes.

Dans le chapitre 6 je reviendrai en particulier sur la relation entre cette dimension inconsciente de l'interdiscours et les enjeux de pouvoir et de reproduction sociale. Pour l'analyse critique de discours, il s'agit de l'ordre du discours, pour Jean-Jacques Courtine c'est la mémoire discursive, pour Jean Peytard, les paroles antérieures. Comme le note Denise Maldidier (1993 : en ligne), pour Michel Pêcheux, l'interdiscours « travaille l'espace idéologico-discursif dans lequel se déploient les formations discursives en fonction des rapports de domination, subordination, contradiction ».

> « toute formulation possède dans son "domaine associé" d'autres formulations, qu'elle répète, réfute, transforme, dénie…, c'est-à-dire à l'égard desquelles elle produit des effets de mémoire spécifiques ; mais toute formulation entretient également avec des formulations avec lesquelles elle coexiste (son "champ de concomitance" dirait Foucault[108]) ou qui lui succèdent (son "champ d'anticipation") des rapports dont l'analyse inscrit nécessairement la question de la durée et celle de la pluralité des temps historiques au cœur des problèmes que pose l'utilisation du concept de FD [Formation discursive] » (Courtine 1981 : 52).

Cet aspect conflictuel, dans la problématique d'une perduration des caractéristiques discursives anciennes des discours sur l'altérité dans un corpus contemporain, est aussi crucial que le sont les observations matérielles sur lesquelles repose le dialogisme. C'est donc en m'appuyant à la fois sur l'interdiscours et le dialogisme que j'aborde la formation discursive qu'est mon corpus et le parcours discursif qui est mon objet d'analyse.

Le ou les genres de discours dans le corpus vont également informer sur et être informés par l'intertextualité, qu'elle intervienne au niveau syntagmatique (directement suggérée par l'auteur : discours rapporté, citations, mentions) ou paradigmatique (indirectement suggérée par l'auteur : suggestions implicites, références impliquées), ou interprétée par moi : comparaisons avec les récits de voyages passés, analyse dialectique, interprétation dialectique ou dialogique, construction et analyse d'un ordre du discours émergeant d'une telle analyse comparée.

L'observation de l'intertextualité éclaire notamment le choix de la pluralité des voix dans les textes observés et la personnalisation plus ou moins exacerbée de ces discours autobiographiques, et, à travers elles, la subjectivité du discours : les auteurs incluent-ils des références littéraires ? Citent-ils d'autres personnes ? Mentionnent-ils les opinions ou expériences de leurs proches ? Rapportent-ils les conversations ou discours des autres ? En somme, font-ils de la relation de leur expérience de l'altérité un discours unilatéral et personnel ou un discours choral et intertextualisé ? Norman

[108] *Le Champs du savoir* de Michel Foucault (1969).

Fairclough (2003 : 39) caractérise tout simplement l'intertextualité comme « la présence concrète dans un texte d'éléments d'autres textes ».

En particulier, l'analyse interdiscursive invite à identifier les discours exprimés de façon univoque (implicitement acceptés comme étant généralement admis ou du moins admis par les interlocuteurs en présence : lecteurs des blogs, chercheure, auteurs) ou de façon dialectique (l'auteur cite ou évoque des points de vue ou des façons de dire concurrents). L'analyse des modalisateurs permet d'identifier les énoncés catégoriques. Dans cette logique, l'investissement dialogique d'un discours en éclaire l'ouverture à l'altérité. L'absence de modalisateurs et la tendance à des techniques de nominalisation ou des modes impersonnels, caractéristiques d'un discours plus catégorique peut indiquer au contraire l'hégémonie du discours.

Le dialogisme, dans le cadre de cette recherche, peut s'appréhender au sens bakhtinien (Mikhaïl Bakhtine, 1929), d'interrelation, non seulement des discours mais des personnes, avec l'idée développée dans le chapitre 2 que les personnes ne s'identifient que par la relation avec l'autre, par la relation avec la langue également, et la participation à des discours dont, comme cette recherche tend à le montrer, les structures, les thématisations, sont préexistantes et intériorisées par les auteurs. Et l'interdiscours en ce qu'il est définit par l'école française qui a formulé ce terme[109] : « effet d'un discours sur un autre discours »

> « il est impossible d'analyser un discours comme un texte, c'est-à-dire comme une séquence linguistique fermée sur elle-même, mais qu'il est nécessaire de le référer à l'ensemble des discours possibles à partir d'un état défini des conditions de production » (Pêcheux 1969 : 16)

Dans les termes proposés par Jacqueline Authier-Revuz[110], hétérogénéité constitutive vs montrée, celle-ci évoque un « décollement » du discours pour devenir autre.

Norman Fairclough (2003 : 30) parle de réseaux (« *networks* ») ou chaines (« *chains* ») de textes plus ou moins liés. Il cite l'exemple d'un article de journal lié à des sources (qui peuvent être des interviews, des déclarations, des documents) et donnant lieu à des réponses, à des conversations et étant lié à des textes parallèles (autres articles traitant du même événement). Dans ce cas l'auteur considère que l'interdiscours s'inscrit dans des formes plus ou moins conventionnées : la façon dont les journalistes transforment leurs textes sources par exemple se conforme à certaines conventions.

Norman Fairclough (2003 : 34-35) établit également le « *genre mixing* », mélanges, emprunts et glissement entre différents genres, comme une forme d'interdiscours. L'analyse montrera que ces mélanges, en particulier des emprunts aux genres journalistiques ou de la brochure touristique sont courants dans les blogs par exemple. Une interdiscursivité « prospective » (*ibid*. : 35) qui pour cet auteur est caractéristique de l'époque postmoderne.

Je vais maintenant exposer d'après quelles réflexions et dans quels buts s'est construite la collecte de ce corpus et comment s'y articulent des éléments écrits et transcrits, directifs et collaboratifs, naturels et construits.

---

[109] Culioli A., Fuchs C., Pêcheux M. 1970. Considérations théoriques à propos du traitement formel du langage. Paris : Dunod, Documents de linguistique quantitative 7.

[110] « Hétérogénéité(s) énonciative(s) », in *Langages*, n° 73. Mars 1984 : « Les Plans d'Énonciation », pages 98-111.

2. Recueil des données multimodal – choix, objectifs et méthode

Le recueil des données a été élaboré de façon à assurer le plus possible la fiabilité des données de chaque participant, et de permettre d'une part des approches comparatives entre les participants, et d'autre part une approche collective de ce corpus et de ces auteurs, tous expatriés en Malaisie. J'ai fait le choix d'un dispositif de recueil des données multimodal, plurilitteracié, alternant directivité et coopération. Je vais en décrire ici le processus et en analyser les choix.

À travers l'enquête et le recueil de données, il s'agit, selon Alain Blanchet et Anne Gotman (1992 : 25) de « mettre en évidence des faits particuliers » qui « concernent les systèmes de représentations (pensées construites) et les pratiques sociales (faits expériencés). ». Ces faits expériencés en particulier sont considérés par ces auteurs (*ibid*. : 28) comme,

> « articulation entre l'épreuve personnelle concrète, pratique, singulière, située dans le temps et l'espace social, et les enjeux collectifs dans lesquels ils peuvent se comprendre et doivent être interprétés. ».

Je me réfère à la classification des domaines d'application de l'enquête proposée par ces deux auteurs (*ibid*. : 33) qui distinguent les enquêtes sur les représentations seules, celles portant à la fois sur les représentations et les pratiques, et celles sur les pratiques seules. Selon cette classification, ma démarche relève à la fois d'une enquête sur les représentations et les pratiques :

> « Ces enquêtes, qui visent la connaissance d'un système pratique (les pratiques elles-mêmes et ce qui les relie : idéologies, symboles, etc.), nécessitent la production de discours modaux [qui tend à traduire l'état psychologique du locuteur] et référentiels [qui décrit l'état des choses], obtenue à partir d'entretiens centrés d'une part sur les conceptions des acteurs et d'autre part sur la description des pratiques »

Ce double objectif, ainsi que les apports de – et les limites inhérentes à – chaque outil d'enquête (entretiens, observations, questionnaires, documentations, selon *ibid*. : 40) m'a amenée vers une construction multimodale du corpus, centrée sur, ou ayant l'ambition d'être résolue par, l'entretien.

Les discours, suscités ou naturels, écrits, transcrits ou numériques, relèvent du récit de vie, récit de soi ou récit de parcours. Je considère la mise en garde de Muriel Molinié :

> « le terme et la pratique du récit de vie ont initialement été admis au rang de méthode de recueil de données, permettant au sociologue de capitaliser, via la transcription de l'entretien, des données biographiques scientifiquement recevables. Nous verrons que le terme récit de vie a revêtu ici une caractéristique majeure : ce terme ne dit rien du dispositif communicationnel (l'entretien), qui rend possible la production du "récit". Comme si la valorisation du produit (le récit) était plus importante que celle du processus : dialogique, inscrit dans une relation nouée entre un chercheur et un informateur, au cours d'un ou de plusieurs rendez-vous à une époque donnée, etc. » (Molinié, 2009b : en ligne)

Je vais donc décrire dans le détail et en présentant les partis pris théoriques et pratiques de la constitution du corpus, le dispositif adopté, dont le schéma ci-dessous présente les étapes (Figure 24 : dispositif multimodal de recueil des données). À la suite en troisième partie de ce chapitre, je donnerai des détails sur les neuf participants individuellement et en quatrième partie, je détaillerai sur quels principes la lecture et le traitement de ces données s'est fait.

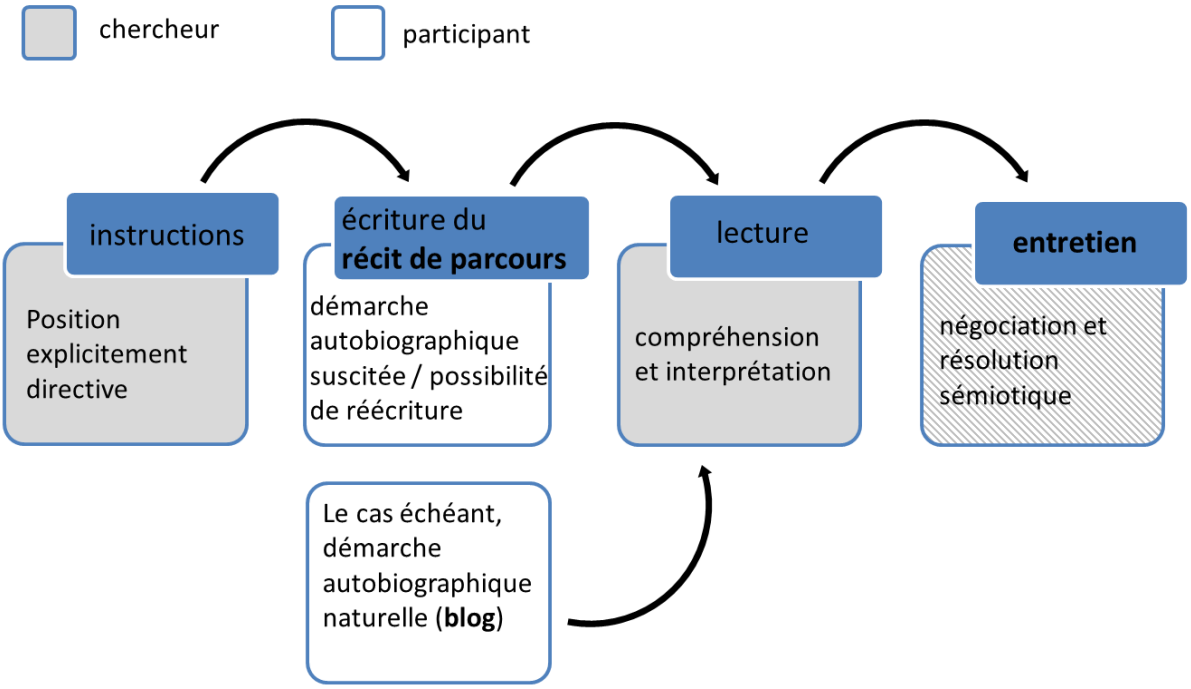


Figure 24 : dispositif multimodal de recueil des données

Ce schéma donne une première vision d'ensemble de mon processus de recueil des données :

- dans un premier temps transmettre aux participants une consigne, de façon directive, pour l'écriture d'un « récit de parcours » ;

- ensuite procéder à une première lecture exploratoire de ces récits ainsi que des blogs. Cette étape se fait dans l'optique de préparer l'entretien qui va suivre avec chaque participant ;

- finalement lors de l'étape collaborative de l'entretien, une résolution sémiotique de la transmission des données est recherchée.

Je vais maintenant présenter de façon détaillée l'ensemble de cette procédure et le rôle de chacune de ces étapes décrites dans la figure ci-dessus (Figure 24 : dispositif multimodal de recueil des données) dans ce dispositif et en relation avec les approches théoriques et pratiques retenues. L'objectif premier de ce dispositif est la production de discours. Le récit de parcours et l'entretien y sont donc centraux.

Lors des recherches préalables qui ont mené au choix de ce sujet de thèse (Renganathan, Chong & Girard, 2009 ; Girard, 2010b) et qui avaient pour objet les expériences et représentations d'étudiants étrangers et de professeurs étrangers dans une université malaisienne, le recueil des données reposait uniquement sur des entretiens approfondis semi-directifs, dans une démarche qualitative d'observation participante et de récolte d'expériences individuelles racontées et interprétées par les participants. Pour cette thèse, le dispositif s'est ensuite enrichi de théories sur les apports et les limites de l'entretien, qui peut biaiser le contenu par des jeux d'association par exemple, ainsi que de l'écriture, qui crée de la liberté dans l'autonomie de l'expression mais qui par le jeu de la réécriture peut permettre l'autocensure, comme je vais le développer en suivant. Du fait de ces limitations de l'entretien et de l'écriture, mais aussi de leurs avantages, un dispositif multimodal s'est donc imposé. Ainsi une contribution sous forme de texte est venue s'intégrer au dispositif existant dans les recherches préalables (l'entretien), répondant à plusieurs exigences.

Je vais décrire ce dispositif et les bénéfices qui en sont attendus pour cette recherche, en articulant mon exposé autours des trois étapes de production et de recueil des données représentées dans le schéma introducteur (Figure 24 : dispositif multimodal de recueil des données) :

- d'abord les récits de parcours, discours écrits suscités. Je vais exposer selon quelles approches et dans quel but ;

- ensuite les blogs, discours naturels inclus dans le corpus. Je vais exposer comment je les ai inclus et ce qu'ils apportent au dispositif et à ma réflexion ;

- enfin les entretiens, discours oraux suscités. Je vais exposer selon quelles approches et dans quel but.

2.1. Premiers contacts. Le recueil des données s'ouvre par la collecte de récits de parcours suscités, écrits selon une consigne préalable

C'est la première étape de recueil des données. Les participants qui ont accepté de contribuer à cette recherche ont accepté d'écrire un texte autobiographique – je m'y réfèrerai toujours comme au « **récit** » ou au « **récit de parcours** » dans ce chapitre et les suivants – centré sur leur(s) expériences(s) de l'expatriation, en Malaisie et ailleurs si la Malaisie n'est pas leur premier lieu d'expatriation (c'est le cas pour six d'entre eux). Les participants acceptent au départ :

- l'écriture de ce récit ;
- l'envoi électronique de ce récit ;
- qu'un entretien suivra peu de temps après, dont leur texte sera le sujet ;
- et pour trois d'entre eux (Alice, Lise et Richard), que je lise l'intégralité de leurs blogs au même titre que leurs récits avant l'entretien (après pour Jean) et que je puisse leur poser des questions sur leurs blogs également lors de l'entretien.

Le premier contact a donc consisté pour moi à :

- exposer les objectifs de ma recherche en tant que doctorante ;
- expliquer sommairement mon approche afin que mes interlocuteurs soient en mesure de comprendre pourquoi je souhaite qu'ils écrivent un texte avant de me rencontrer ;
- expliciter sous la forme d'une consigne ce sur quoi ce texte doit porter thématiquement et annoncer comment l'entretien sera ensuite guidé par ce texte.

Des instructions précises à suivre ont été données quant à la rédaction du texte. Concrètement, j'ai demandé, par courriel, aux participants d'écrire un texte « synthétique » ou « court » (laissant libre l'interprétation de cet adjectif en termes de longueur du texte) relatant leur **parcours d'expatriation**. Mon message expliquait que ce texte devait mentionner chaque expatriation (y compris l'expatriation en Malaisie, ou seulement celle-ci s'il s'agit d'une première expatriation) avec sa destination, sa durée et ses circonstances. De plus, le texte devrait aborder le processus de décision pour le ou les départs et le bilan fait maintenant de ce parcours, en mentionnant les perspectives (projets à venir en termes de mobilité et/ou de rapatriement). Cette consigne n'explicitait aucun terme, en particulier pas le terme d'expatriation. Certains participants ont ainsi mentionné leurs expériences de voyage en général, y compris touristiques, d'autres ont laissé de côté des études à l'étranger, ne considérant pas cette expérience comme une expatriation proprement dite. Ces choix ont permis d'aborder en entretien la question de leur relation à la mobilité et de leur perception de ce qui constitue pour eux une « véritable » expérience de l'altérité.

Voici par exemple le premier échange, par courriel, entre Constance et moi en août 2012. Elle m'écrit :

> « *L'IWA*[111] *de Penang vient de me transmettre votre message qui a éveillé ma curiosité. Je suis Française, résidente à Penang depuis 7 ans et mariée à un Malaysien et serais heureuse de vous aider mais aimerais avoir quelques précisions sur le sujet précis de votre thèse et quelle serait la nature des questions que vous aimeriez soumettre à vos interlocuteurs. Je pourrais aussi éventuellement vous mettre en contact avec quelques Français résidant à Penang.* ».

Je lui réponds (la mise en valeur de termes en gras ou soulignés est rajoutée *a posteriori*) :

> « Le sujet de cette recherche est la **mobilité**, […] je m'y intéresse à travers les **récits de voyage**. Je cherche donc à collecter auprès des volontaires un **récit de leur(s) expérience(s) d'expatriation**. Afin d'obtenir un échange basé sur le récit, chaque volontaire écrit d'abord un **court texte** dans lequel il expose son **expérience d'expatrié** en Malaisie et avant dans le cas de ceux pour qui ce n'est pas la première expatriation. Le récit permet d'avoir la **chronologie et la géographie** du voyage, avec ses **causes**, **circonstances et conséquences** (ou bilan). L'entretien qui suit se base sur votre écriture et mon analyse de votre texte : il nous permet d'approfondir certains aspects et d'éclaircir votre point de vue. Le texte comme l'entretien vous permettent de choisir ce que vous souhaitez ou ne souhaitez pas aborder (aucun thème ou aucune réponse n'est "obligatoire", mon but étant simplement de recueillir votre récit). J'espère que ces précisions vous aideront à décider si vous souhaitez participer. N'hésitez pas si vous avez d'autres questions. Si vous décidez de participer, indiquez-moi simplement dans quels délais vous pourriez me communiquer votre texte (**le style et la longueur sont libres**) et nous commencerions comme cela. ».

Bien que je n'aie pas utilisé de message type, mes instructions pour l'écriture du récit reprennent systématiquement les principaux axes mentionnés dans mon message à Constance :

- la chronologie et la géographie du voyage ;
- ses causes, circonstances ;
- conséquences (ou bilan) ;
- le style et la longueur sont libres ;
- un délai doit être convenu pour me transmettre le texte.

J'ai ainsi écrit à Sylvie un message équivalent, dont voici un extrait :

> « Si vous souhaitez participer, ce que je recherche avant tout dans votre texte est donc un **récit de votre parcours d'expatriée** (depuis votre première expatriation s'il y en a eu d'autres avant la Malaisie) qui décrive les **circonstances** (**causes**, **choix**) des ou de l'expatriation(s), l'expérience elle-même (d'un point de vue personnel, familial, professionnel) et le **bilan**. ».

Avec une focalisation sur le parcours et sa logique (chronologique et causale), j'ai cherché à donner à ces récits une dimension exploratoire pour ma recherche. D'une part j'ai pu à travers ces récits me faire une idée de la diversité des parcours de ce point de vue (destinations, circonstances des départs, conséquences) mais également relever avant de rencontrer des participants pour les entretiens des thèmes, des silences ou des caractéristiques discursives récurrentes.

[111] *International Women Association.*

2.1.1. Les apports et limites de la modalité écrite ont été pris en compte

À travers la modalité du texte écrit, trois avantages sont considérés :

1. Les dimensions de l'écriture et de l'autobiographie

En sciences du langage et dans les dimensions sociologiques de celles-ci, le témoignage, un discours autobiographique, constitue l'objet primordial de l'observation. Des récits de parcours qui aient des qualités analytiques, rétrospectives étaient recherchés, et ces qualités émergent de l'écriture de soi.

Comme l'a théorisé Philippe Lejeune en particulier dans *Le pacte autobiographique* (1975), « Le lecteur d'autobiographie est quelqu'un qui cherche le contact, la magie d'entrer dans l'existence d'un autre. » (Lejeune, 2007 : 10). Le chercheur en cela est non seulement un lecteur, mais un demandeur d'autobiographie, et dans le cadre de cette recherche, je suis également (par mes directives données aux participants) à l'origine de l'écriture d'un texte autobiographique et de la parole autobiographique exprimée dans l'entretien. De ce point de vue, en demande de narration autobiographique, mon rôle peut également favoriser, de par mon attente, la part de fiction du récit autobiographique que j'évoquais en 2.3.2 du chapitre 2.

En effet, la problématique de la subjectivité, inhérente à tout matériel qualitatif et social, se trouve exacerbée dans et par l'autobiographie :

> « Le lecteur d'autobiographie est sensible, vulnérable à un certain nombre de choses. Il ne peut s'ouvrir qu'à ce qui correspond à sa propre expérience, ou être curieux de vies assez différentes de la sienne. Il peut pratiquer aussi une lecture au second degré, une sorte d'écoute, dans laquelle il reconstruit lui-même une partie d'un texte qui n'est qu'à moitié construit dans ce qui se donne apparemment à lire. » (*Ibid*. : 10).

En dialogue avec le chercheur qui lit ce texte autobiographique, dont il est demandeur, se trouve un participant qui comme l'a révélé le désistement de certains volontaires, peut ressentir différents degrés d'intérêt, d'enthousiasme ou de résistance face à la démarche autobiographique, que celle-ci ait lieu lors d'un entretien, ou plus encore si elle doit prendre la forme d'un texte écrit de façon autonome. Ce que Philippe Lejeune (2007 : 10) explique ainsi, « L'homme qui écrit sa vie, et qui vous la livre, vous demande une reconnaissance, un quitus, une approbation qui ne concerne pas seulement son texte, mais sa personne et sa vie. ».

Le discours autobiographique, entre bavardage et reportage, est un genre multiforme. Le but n'est pas dans ce corpus d'en évaluer la qualité littéraire. Philippe Lejeune (2007 : 9) considère que l'autobiographie relève d'une « double pulsion, vérité et beauté », ceci quel que soit l'auteur investi dans cette démarche :

> « L'écriture autobiographique est d'abord une pratique individuelle et sociale, qui n'est pas le seul fait des écrivains. » (Delon, in Lejeune, 2007 : 6).

Le travail poétique potentiellement engagé ne détruit pas le projet de vérité et la présentation d'une vérité anthropologique. Cette dimension poétique et même fictionnelle, ainsi que je l'ai présentée dans le chapitre 2 (2.3.2), fait partie de la subjectivité inhérente à toute représentation d'une expérience par le discours (le texte, la parole ou même l'image puisque la dimension biographique que je mentionne ici à propos du récit de parcours se manifeste également dans les blogs et les entretiens).

Le discours autobiographique et plus particulièrement la démarche d'écriture de soi face à l'altérité tend vers des dimensions anthropologiques ou ethnographiques. Comme je l'évoquais dans le chapitre précédent, c'est par le discours sur l'autre que le récit de voyage se construit (2), y compris dans sa dimension autobiographique puisque c'est également par l'observation de l'autre dans le discours que l'autoidentification (3.3) se réalise. Il se développe donc ainsi une polyphonie du discours autobiographique en situation de mobilité lointaine, à la croisée de l'autobiographique à proprement dit (la narration de soi), de l'ethnographique (la description de l'autre), de l'introspectif (l'autoidentification qui en nait), et chacune de ces dimensions discursives porte en outre la part de fiction qui lui est inhérente.

Chaque chercheur va voir, dans l'autobiographie, différentes dimensions prévalant, selon ce qu'il en attend ou selon sa spécialité. Ainsi en littérature, Éliane Lecarme-Tabone (2007 : 15), sans s'en satisfaire, l'associe à divers styles d'écriture : « Le terme est disgracieux et déplaisant, lourdement prosaïque, mais préférable à tous les autres tels que "souvenirs", "mémoires" (réservé aux grands de ce monde), "confessions" (il faut avoir beaucoup péché pour avoir à se pardonner), "récits de vie" (c'est l'affaire des sociologues). ». Elle y voit le dialogisme du dire le réel : « Toute autobiographie intellectuelle navigue entre mots et choses, entre nominalisme et réalisme, entre langage et indicible trauma. » (*ibid*. : 18).

Au-delà d'un style donc extrêmement multiforme, ce qui définit la démarche autobiographique est l'intention communicative. Pour Philippe Lejeune (1971 [1998 : 49]), « s'interroger sur le sens, les moyens, la portée de son geste, tel est le premier acte de l'autobiographe : souvent le texte commence, non point par l'acte de naissance de l'auteur (je suis né le....) mais par une sorte d'acte de naissance du discours, "le **pacte autobiographique**". ».

Grâce à cet élément du discours identifié par Philippe Lejeune il est possible de vérifier la dimension autobiographique d'un texte, en particulier d'un texte authentique, comme les blogs, par l'analyse du discours. On trouve par exemple dans le blog de Lise, au commencement chronologique de ce texte, des énoncés qui dans son blog correspondent à ce pacte autobiographique, annonçant sa position énonciative : « […] *l'aventurière s'est muée en banale mère de famille*. » et son intention communicative, « […] *pour faire partager mes découvertes*. ».

L'insertion dans le corpus d'un récit autobiographique écrit suscité, pour les participants dont les blogs font partie du corpus aussi bien que pour les cinq autres, va renforcer et approfondir la dimension autobiographique des discours en présence et systématiser la dimension écrite pour l'ensemble des participants. Ce faisant, c'est accepter, en embrassant le domaine de l'autobiographie écrite, de recevoir un matériau riche et complexe, comme le décrit Ann Oakley (2010 : 425), « à la croisée des faits et de la fiction, des sciences (sociales) et des arts, de la narration objective et du récit de vie ». Un tel matériau peut aussi servir la dimension chronoholistique des parcours de vie.

2. La posture directive que cette étape permet.

Par le fait de recueillir un texte suscité pour la recherche, j'introduis la transmission d'une consigne pour l'écriture d'un court texte retraçant le parcours d'expatriation, soit un écrit à dominante narrative et chronologique. Cette étape permet d'adopter, à ce moment donné, une position explicitement directive en tant que chercheure :

> « Pour demander explicitement le point de vue de l'interviewé sur un thème donné : "Voici ce que je veux savoir." [L'interviewer] manifeste ainsi à la fois une demande et un pouvoir. » (Blanchet, 1985 : 86).

Or il est vrai qu'un dispositif basé purement sur un entretien tend comme le note cet auteur à faire oublier aux participants que leur parole est destinée à être enregistrée, retranscrite, citée. Le dispositif de l'écriture autonome ne tend pas à cela. Le volontaire, même s'il peut au cours de l'exercice d'écriture autobiographique, plus intimiste encore qu'un entretien et par essence confidentiel, oublier l'objectif de témoignage public, a la possibilité d'éditer son texte avant de l'envoyer au chercheur par courriel, une étape qui lui rappellera immanquablement le traitement scientifique qu'est amené à subir son texte.

Dans une approche directive, le chercheur présente et explique au participant les thèmes, les types d'énonciation et d'information qu'il souhaite obtenir, cassant le modèle – ou l'illusion – d'une conversation naturelle dans laquelle « tout paraît se dérouler spontanément, sans déterminations précises » (Blanchet, 1985 : 82), un modèle qui « tire précisément l'essentiel de son efficacité de leur masquage. »

Cette étape d'écriture d'un récit de parcours réhabilite ainsi l'approche directive comme passage de relais, d'explicitation, qui me permet de ne rendre le participant ni « opposant », ni « dépendant » et ce en reprenant toutes les étapes d'un entretien directif tel qu'il est défini par l'échelle du psychologue Elias Porter :

- poser des questions très précises ;
- donner des informations relatives au problème ;
- indiquer le thème de l'entretien ;
- proposer une activité au « client » (le client du psychologue pour Elias Porter) ;
- reconnaître le contenu de ce que le client vient de dire ;
- mettre de l'ordre entre les évidences ;
- signaler le problème à résoudre.

Il s'agit donc dans cette étape d'un « dialogue » (non pas au sens d'un entretien mais d'un échange d'un type différent entre chercheur et participant) de type « intermédiaire » (d'après l'échelle d'Elias Porter, 1950[112]).

3. La multimodalité.

Dans le contexte d'une recherche qualitative en sciences sociales, où il est nécessaire d'admettre qu'un chercheur « n'entend pas le même récit qu'un même narrateur eut fait à un autre que lui. » (Devereux, 1967 [1980 : 30]), la multimodalité texte et entretien permet d'apporter au problème de l'interprétation une résolution sémiotique. N'intervenant qu'à la suite de l'écriture (par le participant) et de la lecture (par la chercheure) du texte, l'entretien permettra la « recherche progressive des spécificités (focalisation sur les détails significatifs, mise en relation du discours avec l'expérience vécue, demande de précisions), recherche de la profondeur par une reformulation des sentiments exprimés, exploration du contexte personnel, psychologique et social de l'interviewé qui connote la situation évoquée de significations particulières. » (Blanchet, 1985 : 51).

Les récits de parcours ainsi obtenus ont pour fonction, au sein du dispositif, de fournir une narration du parcours au fil de laquelle se déroulera ensuite l'entretien, ainsi que de mettre en lumière les choix faits dans cette expression autonome et offrant la possibilité de la réflexion et de la réécriture : la dominance ou l'absence de certains thèmes et narratifs sont révélés et deviennent l'objet de la discussion lors de l'entretien.

[112] *An Introduction to Therapeutic Counseling*, Boston : Houghton Mifflin, 1950.

La collecte du texte dans ce dispositif multimodal est donc suivie d'un entretien car il ne s'agit pas, en adoptant la modalité du texte écrit par chaque participant, de supprimer une approche essentielle, qui va permettre cette « recherche progressive des spécificités » (*ibid*.). En revanche, la multimodalité permise notamment (je vais revenir aussi sur les blogs à ce sujet) par ces récits de parcours vient pallier les limites identifiées de la collecte de données exclusivement par entretiens, que j'aborde maintenant.

2.1.2. Les apports de l'entretien ont été considérés, ainsi que ses limites s'il est source unique de collecte des données

Alain Blanchet et Anne Gotman (1991 : 9) décrivent le discours des participants obtenu par entretien comme « une réponse-discours obtenue par des interventions indirectes de l'enquêteur ». Ce sont les apports et les limites de cette approche que j'ai considérés dans l'élaboration de mon dispositif de recueil des données et notamment dans mon choix d'aborder ce recueil par une étape écrite et explicitement directive.

La dynamique « à bâtons rompus » de l'entretien semi-directif à proprement dit évite la problématique des biais et certaines questions éthiques. L'idée d'un entretien de recherche réussi repose sur la mise en place d'une manipulation qui fait de l'intervieweur un illusionniste habile et l'interviewé un dupe manipulé par un sentiment de liberté artificiel créé par l'intervieweur :

> « Le sentiment de liberté de parole que provoque l'attitude non directive amène l'interviewé à ne pas percevoir les relances expérimentalement préconçues par l'interviewer et à considérer que l'entretien est parfaitement libre et spontané. » (Blanchet, 1985 : 83).

Des études (Dohrenwend *et alii*, 1968) ont notamment montré que les interviewés tendent à faire l'expérience (mais pas systématiquement) de différents sentiments de confusions lors de dispositifs entièrement basés sur l'entretien : hésitation à adopter un discours public ou intime, tendance à prêter à l'intervieweur des intentions ambigües ou doubles, difficulté à se situer par rapport à l'intervieweur et à la situation. Ces effets ne peuvent que réduire l'efficacité par ailleurs de cette approche. En coordonnant cette approche avec une étape directive très transparente qui permet la négociation et la maîtrise des enjeux par l'interviewé et une étape autonome durant laquelle il maîtrise le discours guidé, je vise à réduire l'aspect anxiogène ou ambigu qu'une approche purement par entretien pourrait créer.

L'insertion de matériaux naturels authentiques vient encore renforcer ce dispositif, l'entretien venant le conclure. Je vais maintenant exposer comment ont été intégrés au corpus quatre blogs.

2.2. Ensuite, des blogs, des écrits authentiques et de nature autobiographique, sont insérés dans le corpus et dans le dispositif de recueil des données

Dans le dispositif décrit ici, consistant en un récit autobiographique relatant son parcours d'expatriation, suscité par la chercheure avec une consigne, suivi par un entretien (2.3) affinant le propos de ce texte, s'insère pour quatre des participants, Alice, Jean, Lise et Richard, la lecture de leurs blogs d'expatriation.

La préhension de ces textes authentiques dans le dispositif se fait de la même manière que pour le récit de parcours, également fourni par ces quatre participants. Je procède à la lecture exhaustive des blogs, puis à la lecture des récits de parcours (je reviendrai sur la méthode de ces lectures au

sujet du traitement des données, en 4). Les deux sont abordés lors de l'entretien (sauf pour Jean, dont je n'ai eu accès au blog qu'après l'entretien). En plus des thèmes ou des absences dans le texte issu des directives de recherche, les différences entre ce texte et les thèmes du blog servent d'orientation dans l'entretien, ainsi que les thèmes et narrations dominants dans le blog. En cela, la recherche et la lecture de blogs francophones écrits par des expatriés en Malaisie a eu pour moi une fonction exploratoire dans cette recherche.

A l'opposé de cette dimension exploratoire, l'insertion dans le corpus d'un discours naturel, qui contrairement au reste du corpus n'a pas été suscité par moi et pour cette recherche, est un facteur crucial d'extériorité, qui permet, de par les acquis d'un type d'écriture naturel, la validation des acquis de l'analyse.

Intégrés au corpus, les quatre blogs apportent une dimension dite authentique ou « naturelle » (Bardin, 1977) car ils ne sont pas issus du dispositif destiné à susciter des données. Ce matériau authentique est également un support multimédia. Les blogs sont principalement constitués de textes, et d'image, pour la plupart de photographies. Les rôles de l'iconographie et le média (internet) sont indissociables. Les éléments iconographiques sont présents grâce à la technicité du support et les fonctionnalités du support influencent l'utilisation d'images. C'est le caractère exponentiel et multimédia d'un blog.

Des travaux de 2009 sur le dessin réflexif (Molinié, 2009b : en ligne) rappellent d'une part les « enjeux de subjectivations » attachés à l'expression de soi, au récit de son expérience et d'autre part que la mise en scène (en textes, en images) de soi dans une situation d'altérité va contribuer non seulement au positionnement de l'auteur en tant que sujet mais également à son évolution identitaire dans le contexte du contact entre deux cultures. C'est pourquoi le corpus intègre les images publiées dans ces blogs en situation de mobilité, prenant en compte cette dimension iconographique dans l'acte autobiographique.

Au-delà de l'apport utile et positif d'un matériau authentique dans le dispositif, qui permet de pallier les limitations respectives de l'entretien et du texte, les blogs permettent de recueillir la voix de participants en dehors du dispositif académique de recueil des données et de mixer corpus construit et corpus d'archive.

Ces discours naturels sont cruciaux pour aborder dans le cadre de cette recherche la complexité des pratiques autobiographiques actuelles. Leur incorporation dans le corpus sert la dimension chronoholistique des parcours de vie : ils aident à capturer la complexité et la dynamique non seulement du matériel social mouvant (instabilité, évolutions, mutations) lui-même mais aussi des sujets qui sont à la fois produits et acteurs de ces dynamiques, sujets en mouvement réinterprétant et changeant de perspective. En cela ces discours naturels agissent comme les témoins de ces mouvances constantes et exponentielles, qu'un matériau authentique peut permettre. L'apport de textes et d'images issus d'une démarche autobiographique authentique antérieure à la recherche de la part de certains participants écrivant un blog permet non seulement d'enrichir le matériel en termes de modalités, mais aussi d'en affronter la liberté.

Parce que les thèmes mis en scène ou introduits par les textes et images se révèlent au fil des blogs, sur des mois ou des années et des dizaines ou des centaines de billets, ils permettent d'aborder en entretien des expériences de l'altérité que le récit de parcours suscité n'a pas pu ou n'a pas voulu aborder. Un exemple est le rapport des auteurs à leurs visites touristiques du pays ou de la région, mis en avant dans les blogs mais peu abordé dans les textes ; la vie quotidienne y est également beaucoup plus détaillée.

Je vais maintenant présenter comment l'étape finale de l'entretien a été menée, quels en sont les objectifs et les apports.

2.3. Enfin, le recueil des données se conclut par des entretiens de nature collaborative visant la résolution sémiotique

La méthode choisie pour l'entretien est celle de l'entretien semi-dirigé ou **semi-directif**, que Raymond Quivy et Luc van Campenhoudt (1995 : 194) définissent ainsi :

> « encore nommé à canevas, à grille, focalisés, semi- structurés. […]. On a donc affaire à une parole relativement spontanée, à un discours parlé… » ; « à l'inverse de l'enquête par questionnaire, les méthodes d'entretien se caractérisent par un contact direct entre le chercheur et ses interlocuteurs et par une faible directivité de sa part. ».

Une telle démarche permet pour ces auteurs de « pouvoir inférer, au travers de ces paroles, à propos d'une réalité (qu'elle soit de nature psychologique, sociologique, historique, pédagogique…), représentative d'une population d'individus ou d'un groupe social. ».

Alain Blanchet et Anne Gotman (1992 : 62-63) parlent d'entretien « **peu structuré** », ce qui correspond à mon approche dans le sens où je n'ai pas planifié de stratégies d'écoute et d'intervention, mes entretiens ne suivent pas non plus un guide thématique formalisé. L'entretien peu structuré est considéré comme adapté aux entretiens exploratoires, puisqu'il favorise un « discours-découverte ». Or ce n'est pas dans ce but que je l'ai privilégié, mais dans celui de faire de l'entretien une étape finale et de résolution.

Ce qu'Alain Blanchet et Anne Gotman (1992 : 75) appellent le « cadre contractuel » de l'entretien, déjà itéré lorsque les participants se sont lancés dans l'écriture de leurs récits, est réitéré lors de l'entretien et j'y exprime tout d'abord ce qui va guider l'entretien. Les entretiens sont guidés par les récits de parcours écrits en amont. Cela limite dans ma démarche la place de questions préconstruites, ou du moins en déplace les fondations. Alain Blanchet et Anne Gotman (1992 : 10) distinguent « la recherche des réponses aux questions d'un savoir scientifiquement constitué » à « la recherche des questions élaborées par les acteurs sociaux eux-mêmes ». Cela est particulièrement vrai pour les entretiens dont la trame se base non seulement sur les récits de parcours suscités mais également sur un discours naturel (les blogs), mais cela reste pertinent sur la seule base des récits de parcours, le lieu, comme je l'ai évoqué, de la réécriture et de choix autonomes dans le discours des participants.

Les orientations de l'entretien se font en fonction du récit de parcours, au fil du texte et avec un objectif de résolution sémiotique. Il s'agit à la fois de soumettre aux participants l'interprétation que j'ai faite de leurs textes, de leur offrir la possibilité de préciser leurs propos ou de corriger mon interprétation et de les inviter à élaborer leurs propos sur certains sujets présentant un intérêt particulier pour les objectifs de cette recherche.

2.3.1. Déroulement des entretiens au fil du texte

Mon entretien « **peu structuré** » (Blanchet & Gotman, 1992 : 62-63) se déroule selon ces modalités :

- j'amorce l'entretien en rappelant son objectif et la façon dont je vais (et le participant va également s'il le souhaite) le guider en référence au récit déjà écrit par le participant.

À Alice par exemple j'explique que je souhaite avant d'analyser discursivement son texte, « être certaine que je n'ai pas fait de contre-sens ou mal compris des choses » pour « savoir si j'ai eu la bonne impression », à Ariane, j'annonce, « je veux m'assurer que j'ai bien compris votre texte ».

Pour expliquer que ma lecture du récit de parcours va principalement guider l'entretien, j'utilise l'expression « au fil du texte ». Je dis par exemple à Alice, « si ça vous va je peux vous interroger un peu au fil du texte » ;

- j'introduis des changements de thème qui sont en fait des relances sur le récit de parcours.

L'introduction d'un nouveau thème peut prendre la forme de questions sur un sujet abordé ou ignoré dans le récit, ou peut consister à proposer mon interprétation sur un sujet abordé ou perçu en filigrane dans le récit, ou encore à soumettre un commentaire sur le récit.

Ainsi, je propose à Alice le premier thème par une interprétation de son texte : « ce que j'ai compris même si ce n'est pas écrit c'est que c'est probablement votre première expatriation [Alice : *tout à fait oui*] justement vous avez commencé votre récit avec l'origine de ce voyage-là et j'aurais aimé revenir en arrière : est-ce qu'il y avait eu le moindre contact avec l'étranger avant qu'on offre ce poste à votre mari ? ».

À Ariane, je demande une précision sur une phrase en particulier du début de son texte : « la première chose que j'avais voulu vous demander en commençant à lire le texte, vous indiquez que vous étiez partante pour une expatriation [Ariane : *oui*] mais pourquoi ? »

À Françoise, je fais ce commentaire sur son texte pour introduire un nouveau thème : « [ce sont] des mots que vous utilisez beaucoup dans votre texte, ouvert, fermé, mixité, échange, on sent que c'est quelque chose de central dans votre expérience ? » ;

- le reste de mes interventions consiste en des relances sur le discours de l'entretien et dont le but est de préciser ou de s'assurer d'une bonne intercompréhension par des questions, des reformulations ou des commentaires.

Par exemple après qu'Ariane m'a expliqué comment son stage en Allemagne avait pour elle révélé un intérêt pour l'expatriation, je reformule, « au début c'était vraiment parce que ce stage était obligatoire alors, sinon ça ne vous intéressait pas spécialement ? », ou lorsque Constance parle des voyages de son grand-père, je lui demande de préciser, « comme scientifique ? Militaire ? » ;

- je conclus l'entretien en demandant si mon interlocuteur a d'autres questions, s'il souhaite apporter d'autres précisions ou aborder d'autres sujets.

Parfois cette question amène mes interlocuteurs à en demander plus sur cette recherche, parfois ils souhaitent préciser certains éléments dont ils ont parlé, par exemple Ariane à ma question « moi je n'ai pas d'autres questions sur après lecture de votre texte et je suis très contente que vous ayez explicité certaines choses c'est très intéressant il faut sûrement que je vous laisse partir mais si vous avez quelque chose à ajouter… », Ariane dit « *non je pense que j'ai pu vous transmettre un peu mon expérience oui peut-être revenir sur la tour d'ivoire en fait* […] », et elle développe ce point une à deux minutes pour conclure.

Ce déroulement reflète l'objectif de résolution sémiotique de l'entretien, sur lequel je vais maintenant revenir.

2.3.2. Objectifs de l'entretien dans le dispositif multimodal

Le rôle de cet entretien a été de me permettre de reformuler le récit (à l'origine écrit) à son auteur pour qu'il exprime son degré de reconnaissance de ce dernier, en conscience, qu'il apporte des éléments de corroboration et de médiation sémiotique. Ce procédé passe pour l'intervieweur par l'utilisation du mode déclaratif : « Pour donner son propre point de vue sur le discours ou sur l'interviewé lui-même : "voici comment je vous vois." [le chercheur] manifeste explicitement sa position d'interlocuteur. » (Blanchet, 1985 : 86). C'est ce qu'illustrent les exemples que je donne ci-dessus en 2.3.1. Chaque entretien s'est déroulé comme le temps de résolution sémiotique durant lequel je rapporte oralement son propre récit à son auteur, afin que celui-ci exprime son degré de reconnaissance de ce récit et que nous engagions les processus de corroborations et de corrections qui font la médiation sémiotique.

Séparer dans le temps l'intervention de mode directif (donnant les directives de l'écriture du récit de parcours d'expatriation), et l'intervention déclarative et réitérative (de l'entretien), m'a permis de porter mon attention lors de l'entretien sur la compréhension et la fiabilité des données, la collecte des données selon les thèmes guidés étant déjà accomplie par les récits de parcours écrits.

Cette étape interprétative et de résolution sémiotique me parait cruciale pour une recherche dans laquelle beaucoup d'éléments la rendent essentielle (le recours à l'analyse discursive fine, que je vais décrire en 5, mon statut d'observatrice participante sur lequel je vais revenir en point 4, l'analyse critique, interdiscursive, que j'ai abordée en 1). Son apparence répétitive (puisque les données ont déjà été transmises via le récit de parcours et suivant les directives transmises) lui confère un caractère dynamique : « chaque nouvelle version vient déplacer les enjeux du passé au lieu de les fixer dans une version définitive ; S'il y a identité narrative, c'est une identité sisyphéenne. » (Baroni & Jeanneret, 2009 : 8). L'interaction évite le figement. L'entretien permet également de bénéficier de la dimension de la recherche progressive des spécificités (focalisation, précisions) qui est propre à l'entretien non directif et ne peut pas forcément se matérialiser dans le texte.

Le dispositif ainsi constitué se propose d'exploiter « la subjectivité inhérente à toute observation en la considérant comme la voie royale vers une objectivité authentique plutôt que fictive » (Devereux, 1967 [1980 : 16]). Il s'appuie sur des méthodes d'observation participative qui à la fois permettent une co-construction des observables et servent de médias sémiotiques entre chercheurs et sujets (Molinié, 2006), pour capturer la complexité et la dynamique non seulement du matériel social mouvant (instabilité, évolutions, mutations) lui-même mais aussi des sujets qui sont à la fois produits et acteurs de ces dynamiques, sujets en mouvement réinterprétant et changeant de perspective.

J'ai adopté le modèle de l'entretien semi-directif pour cette recherche qualitative basée sur la parole, le témoignage, le récit de soi. Cependant, ce type d'entretien vient se placer à la suite d'un écrit rédigé sur des bases directives et ainsi, l'ensemble du dispositif est donc non seulement multimodal mais également à la croisée du témoignage naturel authentique (les blogs), et de méthodes de recueils de données de nature plus ou moins directive.

C'est un dispositif flexible, qui permet la réécriture, les reformulations, nécessaires à l'appréhension de données sociales. Charles Gaucher (2009 : 8) pointe les risques méthodologiques :

> « Toute connaissance produite sur le social doit ainsi tenir compte de la "révision constante" des acteurs, tout en se considérant elle-même comme participant à ces révisions. »[113]

Par ce dispositif multimodal, j'ai cherché un équilibre entre la liberté (par l'inclusion du matériau authentique des blogs, par la possibilité de réécriture du texte), le risque d'illusion de liberté (qui peut être généré par l'entretien, comme je le rappelais ci-dessus en citant Alain Blanchet) et la limitation inévitable de mes choix (approche directive pour le texte, cadre de l'entretien, choix de ne pas avoir accepté de participants n'ayant pas écrit de texte). J'ai fait le choix d'une approche multimodale adaptative, à même de suivre, autant qu'il est possible, la liberté des participants et de leur parole.

Le dispositif ainsi déployé reprend les modalités traditionnelles du recueil de témoignages de toute population migrante, fait d'autobiographies, de mémoires, de journaux personnels, d'entretiens, auxquelles s'ajoutent souvent des documents authentiques comme les registres et correspondances.

Voyons maintenant comment avait été prévu le traitement de ce corpus, et comment il s'est effectué. Mais d'abord, qui sont les neuf participants à cette recherche, comment ont-ils été sélectionnés ?

3. Participants – sélection, caractéristiques individuelles et première vue d'ensemble sur l'individualité des parcours

Il s'agit d'un panel d'expatriés adultes en Malaisie dont les caractéristiques en termes de sexe, lieu de résidence et profession, illustrées dans la Figure 25 ci-dessous, visent la diversité mais pas la représentativité. C'est-à-dire que ce panel de neuf participants, avec des données qualitatives, n'offre pas de croisement de variables extérieures qui permettrait de contextualiser et de tester des corrélations avec des variables comme l'âge, le sexe ou le statut social, ce à quoi une approche quantitative se prêterait. Ce panel est cependant né d'une sélection raisonnée dans la mesure où la priorité a été donnée, comme la description du dispositif l'a montré, à ces participants ayant un intérêt pour l'écriture de leur expérience.

La figure ci-dessous permet de rendre compte de cette diversité du panel, composé de trois hommes et six femmes, selon notamment leur lieu d'habitation, leur occupation, leur âge. Je considère cette variété comme une richesse pour cette recherche, mais il est important de noter que ces variables n'ont pas pour ambition de refléter une tendance démographique établie pour les expatriés français en Malaisie.

[113] L'auteur reprend dans cette citation la notion de « révision constante » proposée par Anthony Giddens. Le cadre de réflexion sociologique proposé par Anthony Giddens (En particulier dans *Les conséquences de la modernité*, 1994, Paris : L'Harmattan) rejoint le cadre théorique de cette recherche de plusieurs façons : contextuellement sa notion de « modernité avancée » rejoint les auteurs cités en 2.3.1 du chapitre 2 au sujet de la modernité et postmodernité, méthodologiquement il rejoint la pensée bourdieusienne dont l'analyse critique de discours (3.3.2 de ce chapitre) a notamment hérité et l'approche de George Devereux à laquelle je me réfère.

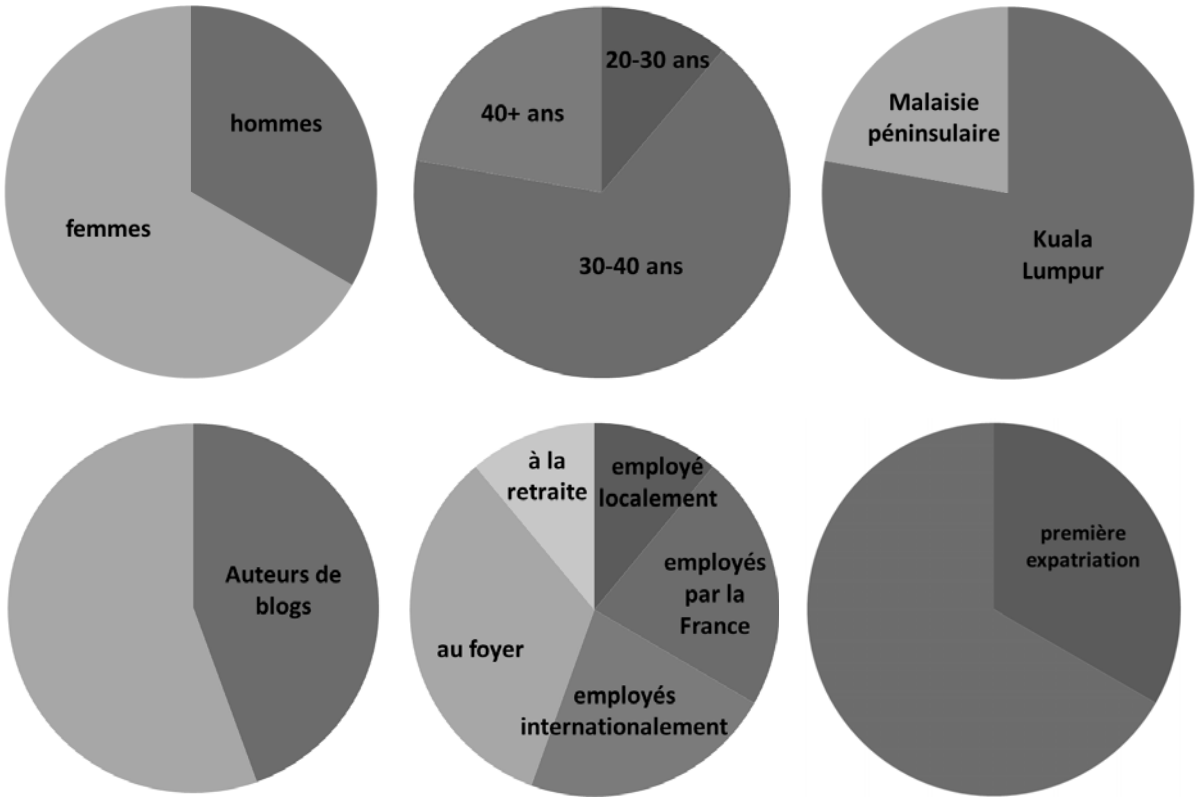


Figure 25 : participants par sexe, âge, lieu de résidence et occupation

Je vais maintenant exposer comment la sélection de ce panel s'est déroulée. Les participants ont été contactés selon trois modalités :

- j'ai contacté tous les auteurs des blogs d'expatriation en Malaisie actifs et répertoriés sur les moteurs de recherche en ligne au moment du recueil des données et quatre auteurs (Jean, Richard, Alice et Lise[114]) ont accepté de participer à la recherche ;

- Ilham et Françoise sont des connaissances professionnelles[115] ;

- j'ai passé une annonce par le biais de l'Association des Français de Malaisie (voir annexe A), suite à laquelle un certain nombre d'expatriés français m'ont contactée (Sylvie et Ariane), et également par le biais de l'*International Women Association* (l'association internationale des femmes) de Penang, dans le but de pouvoir rencontrer des Français vivant en dehors de Kuala Lumpur (Constance) ;

- certains des participants à la recherche m'ont mise en contact avec d'autres expatriés en leur communiquant mon courriel ou, pour l'une d'entre eux, en passant une annonce sur son blog.

La participation à cette recherche ne consistant pas seulement en un seul entretien mais également en l'écriture d'un « récit de parcours », certains expatriés qui m'avaient contactée pour se porter volontaire n'ont finalement pas participé à la recherche car la double modalité écriture + entretien ne les avait pas attirés (par manque de temps ou de goût pour l'écriture). De ce fait, le nombre total de participants, neuf, s'est imposé de lui-même et ne correspond pas à un objectif que je me serais fixé. Il me parait convenir cependant : le panel est varié, avec des participants hommes et femmes

[114] Pseudonymes, voir Tableau 6 : participants.
[115] Ilham et moi nous tutoyons dans notre entretien pour cette raison.

dont les âges, occupations, contextes familiaux et parcours d'expatriation sont divers, et par ailleurs, le dispositif multimodal était voué à sélectionner les participants ayant le goût de l'écriture (qu'ils soient auteurs de blogs ou non) et qui de plus soient prêts à se livrer, à ce moment donné, à l'exercice de l'écriture de soi et de son expérience de l'altérité.

J'ai attribué à chaque participant un prénom pour pseudonyme afin de faciliter pour le lecteur de cette recherche l'identification de chaque individu au fil de l'analyse. Le choix de ce prénom vise à ne pas s'écarter des connotations attachées à tel ou tel prénom. Comme je l'ai évoqué dans l'introduction, ma démarche de recherche est d'abord née d'une expérience anglo-saxonne de cette pratique. La lettre de confidentialité que j'ai utilisée, transmise par des collègues malaisiennes (Annexes, A.b.) reflète ces influences. Dans cette tradition, il est souvent privilégié d'anonymiser les données par la pseudonymisation. C'est une pratique que je choisis d'appliquer à cette thèse pour l'humanisation et l'individualité qu'elle permet. Je considère ces deux énoncés potentiels de mon écriture :

1. Une participante énonce « … » (A1) et « … » (A2)

2. « Sylvie écrit dans son récit de parcours, « … » et elle explique dans son entretien « … »

Dans le premier cas, une anonymisation alphanumériquement codifiée des données (participants désignés de A à I, sources codées en 1 = récit de parcours, 2 = entretien, 3 = blog) assure aussi bien l'anonymat des participants, mais me semble rendre l'individualité de chaque participant moins lisible. La deuxième option, qui est la modalité que j'ai retenue, permet au lecteur de plus facilement suivre le parcours et l'individualité de chaque participant (afin de pouvoir mettre en relation leurs paroles disséminées sur plus d'une centaine de pages) ainsi que leur mode d'expression, récit, entretien ou blog.

L'utilisation de pseudonyme n'est pas abordée dans les ouvrages de méthode francophones que j'ai consultés (Blanchet & Gotman, 1985, Bardin, 1977), je traduis donc ici ce qu'en a récemment écrit une professeure australienne[116] :

> « L'utilisation d'un nom ou prénom sert l'humanisation des participants et aide le lecteur à voir la personne derrière les données présentées. […] L'utilisation de pseudonymes convient également au style narratif communément utilisé dans les recherches qualitatives. ».

Cela permet aussi de relier parcours, individualité et discours dans mon récit de recherche. Je peux ainsi écrire potentiellement une phrase comme, « Dans leurs entretiens, Françoise, expatriée pour son travail, évoque "…", alors que Jean, père au foyer parle de "…" … ».

Les chercheurs écrivant en langue anglaise utilisent souvent à cet effet des générateurs de nom, afin d'assurer l'aspect aléatoire de la pseudonymisation. Cependant, cette pratique pose le problème de contradictions entre les connotations liées à un prénom et l'individualité d'un participant. Par exemple une connotation générationnelle : un prénom populaire dans les années 1990 attribué à une dame de plus de 70 ans, ou au contraire un prénom populaire avant-guerre attribué à un jeune homme peut brouiller l'identification et la lecture des analyses. J'ai donc sélectionnés les prénoms utilisés dans cette recherche avec pour objectif de conserver l'individualité de chaque participant. Les prénoms choisis pour pseudonymes reflètent autant le sexe, l'âge et la confession que le faisait les prénoms d'origine. C'est ce que la même chercheure préconise :

[116] Lisa M. Given, *100 Questions (and Answers) About Qualitative Research*, Thousand Oaks : Sage publications, 2015, question 92. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction].

> « Le chercheur se doit de considérer des éléments de contexte culturel, social ou autre affectant la sélection des prénoms. Par exemple, utiliser des prénoms masculins et féminins pour représenter respectivement des participants hommes et femmes peut être le meilleur choix si le sexe est important dans l'analyse ». (*Ibid*.).

Voici les profils des neuf expatriés français dont le discours est l'objet de cette recherche, par ordre alphabétique des pseudonymes.

Tableau 6 : participants

pseudonyme	Sexe	Blog	Âge	Situation professionnelle	Situation de famille
Alice	F	✓	30-40	femme au foyer	conjoint français expatrié
Ariane	F		30-40	ingénieure employeur international	conjoint français expatrié
Constance	F		40+	retraitée	conjoint diplomate malaisien 1 enfant
Françoise	F		40+	ambassade de France fonctionnaire française	conjoint français 2 enfants
Ilham	M		30-40	professeur d'université employeur local	conjointe française 3 enfants dont 1 né en Malaisie
Jean	M	✓	30-40	père au foyer	conjointe malaisienne 1 enfant né en Malaisie
Lise	F	✓	30-40	professeure des écoles fonctionnaire française	conjoint expatrié français 3 enfants dont 1 adopté en Malaisie
Richard	M	✓	20-30	commerce VIE - employeur international	célibataire
Sylvie	F		30-40	mère au foyer	conjoint français expatrié 1 enfant né en Malaisie

Voici une rapide présentation de la situation de chaque participant. Dans le chapitre 4, leurs parcours seront détaillés et analysés à partir du corpus.

- **Alice** s'est expatriée pour la première fois, en Malaisie, en 2011, suite à la mutation de son conjoint. Elle a quitté son travail en France et est devenue femme au foyer à Kuala Lumpur. Un « *saut dans le vide* » qui lui a rendu les premiers mois difficiles. J'ai contacté Alice suite à la lecture de son blog sur son expérience d'expatriée en Malaisie, un blog surtout destiné à de futurs expatriés ou touristes dans la région. Peu de temps après notre entretien, Alice a laissé de côté ce blog pour se consacrer à mettre en place un site internet sur le tourisme et l'expatriation en Malaisie, sur lequel elle a ensuite intégré son blog. Ce corpus inclut tous ses billets jusqu'à notre entretien et au-delà, jusqu'en 2015 ; Alice est également devenue depuis correspondante pour un site d'information pour expatriés français en Malaisie. Elle habite toujours au moment de l'écriture à Kuala Lumpur ;

- **Ariane**, avec pour seule expérience à l'étranger un échange universitaire en Allemagne, s'expatrie pour la première fois en Malaisie en 2010, suite à la relocalisation de son conjoint. Ingénieure en France, elle a rapidement (en environ 4 mois) trouvé du travail à Kuala Lumpur dans une entreprise malaisienne puis dans une multinationale française. Ariane et son conjoint envisageaient au moment de l'entretien en 2012 de prolonger leur séjour à Kuala Lumpur d'une ou deux années avant de rentrer en France ;

- **Constance** a été expatriée une grande partie de sa vie : née en France d'un père espagnol et d'une mère française, elle a passé un an en Angleterre avant de faire ses études en France puis d'épouser un diplomate malaisien, qu'elle a suivi au fil de ses missions : Maroc, Angleterre, Russie, Cambodge, Malaisie, Singapour, Thaïlande, Nouvelle Zélande, Russie, Brésil, Malaisie et Bruxelles. Son conjoint est maintenant à la retraite et après avoir passé quelques années en Espagne, ils se sont installés pour le moment à Penang (une grande ville insulaire sur la côte nord-ouest de la péninsule), afin de se rapprocher de leur fille qui habite en Australie ;

- **Françoise** s'est expatriée avec sa famille en Malaisie en 2008 pour un poste à l'ambassade à Kuala Lumpur. Elle a été expatriée une dizaine d'années : d'abord en suivant son conjoint en Norvège durant deux ans, puis après avoir passé trois ans en France, c'est son conjoint qui l'a suivie, de nouveau en Norvège, pour son travail, puis en Malaisie. Françoise et sa famille sont rentrés en France en 2011 peu après notre entretien, Françoise, ayant effectué deux mandats de quatre ans à l'étranger, devait en tant que fonctionnaire retrouver son poste en France ;

- **Ilham** a la double nationalité franco-sénégalaise. Après être venu en France pour ses études et y avoir acquis la nationalité, il s'est expatrié pour la première fois avec sa famille à Ipoh (une ville moyenne sur la côte ouest de la péninsule) en 2007 après avoir postulé pour des postes de professeur d'université « un peu partout dans le monde ». Ilham et sa famille habitent toujours à Ipoh au moment de l'écriture ;

- **Jean** s'est expatrié pour la première fois en Malaisie après ses études, pour un stage dans une entreprise locale. Il y a rencontré sa conjointe malaisienne et est revenu pour cette raison après ce stage pour travailler dans la même entreprise. Jean a connu des difficultés par la suite à trouver du travail, mais sa conjointe a eu une excellente opportunité professionnelle, permettant à Jean de devenir père au foyer et de développer un site internet « aidant les expatriés à découvrir la Malaisie et à partager leurs expériences ». C'est par ce site anglophone que j'ai pris contact avec Jean et j'ai, à la suite de notre entretien, pu découvrir son blog personnel francophone, non-répertorié sur les moteurs de recherche. Ce blog francophone est inclus dans le corpus de sa création jusqu'à la relocalisation de Jean et de sa famille à Singapour en 2013 ;

- **Lise** s'est expatriée pour la première fois dès sa première expérience professionnelle, pour un stage au Vietnam. Dès sa première année comme professeure des écoles en France, elle postule à l'étranger avec succès et s'expatrie avec son conjoint à Bangkok durant cinq ans, puis à Kuala Lumpur avec leur deux enfants. Lise a commencé un nouveau blog en arrivant à Kuala Lumpur en 2005 sur ses expériences, sa vie de famille, leur adoption d'un bébé en Malaisie, la vie à Kuala Lumpur et le tourisme dans la région. Elle habite toujours à Kuala Lumpur au moment de l'écriture et son blog, toujours actif, est inclus dans le corpus jusqu'à la période de notre entretien ;

- **Richard** s'est expatrié pour la première fois pendant ses études pour un stage en Autriche, puis pour un stage en Chine. Il a ensuite étudié un an en Australie. Il a fait quelques stages en France avant de partir comme V.I.E.[117] deux ans en Malaisie, de 2010 à 2012. Richard est resté en Malaisie jusqu'en 2013 et est ensuite reparti à l'étranger, en Nouvelle-Zélande. Il a commencé un blog à son arrivée, pour partager son expérience avec des expatriés et touristes potentiels en Malaisie. Le corpus intègre son blog intégralement, jusqu'à son départ de Malaisie ;

- **Sylvie** est fille d'expatriés. Elle a vécu à Chypre de 11 à 14 ans. Après ses études, elle a fait un stage en Angleterre puis un V.I.E. à Singapour et a ensuite travaillé en France. Elle s'est expatriée avec son conjoint, qui a trouvé un poste en Malaisie en 2009. Sylvie a travaillé à distance depuis Kuala Lumpur, puis cherché du travail sur place, et passé un diplôme à distance. Elle était au moment de l'entretien une mère au foyer.

4. Vers l'analyse, quel traitement des données ?

Avant d'aborder dans la dernière partie de ce chapitre les outils de l'analyse discursive mis en œuvre dans cette recherche et sur ce corpus, je présente ici les approches et les techniques retenues pour le traitement préalable des données (traitement technique, approches de lecture et de préanalyse), ainsi que des choix faits concernant l'écriture scientifique.

4.1. Techniques d'enregistrement et modalités retenues pour l'audiotypie

Les neuf entretiens recueillis dans ce corpus ont été enregistrés sur environ un an, entre octobre 2011 et novembre 2012, après que l'écriture du récit de parcours d'expatriation a été complétée pour chaque participant. Tous les enregistrements vocaux ont été faits par la chercheure, à l'aide d'un microphone personnel ou d'un microphone intégré à un *smartphone*.

Le tableau ci-dessous (Tableau 7 : lieux, dates et durées des enregistrements) présente les détails techniques de ces enregistrements, lieux, dates et durées de chaque enregistrement :

Tableau 7 : lieux, dates et durées des enregistrements

Pseudonyme du participant	Date d'enregistrement	Durée	Lieu d'enregistrement
Ilham	2011	00 :49 :34	bureau d'Ilham
Richard	Octobre 2011	00 :48 :48	café
Jean	2011	00 :51 :31	domicile de Jean
Françoise	2011	00 :41 :45	restaurant
Alice	Février 2012	01 :35 :14	salle de réunion
Lise	Février 2012	01 :49 :20	salle de classe de Lise
Constance	Mars 2012	01 :06 :16	café
Sylvie	Novembre 2012	01 :02 :43	salle de réunion
Ariane	Novembre 2012	01 :01 :18	salle de réunion

[117] « Le Volontariat International en Entreprises (V.I.E), instauré par la loi du 14 mars 2000, permet aux entreprises françaises de confier à un jeune, homme ou femme, jusqu'à 28 ans, une mission professionnelle à l'étranger durant une période modulable de 6 à 24 mois, renouvelable une fois dans cette limite. » (www.ubifrance.fr)

Le choix d'un entretien semi-directif résulte, comme ce tableau récapitulatif le montre, en des variations de durée, de 41 minutes pour l'entretien le plus court à près de deux heures (01 :51) pour le plus long. Plutôt que de suivre une progression thématique préétablie pour l'ensemble de la recherche, l'entretien, venant en conclusion du dispositif multimodal de recueil des données, se fait au fil du texte, avec pour base le récit de parcours écrit selon la consigne directive que j'ai transmise aux participants, ainsi qu'en référence au contenu du blog pour ce qui est de Richard, Alice et Lise.

Le cadre pratique d'un entretien semi-directif se prête à des **variations de durée** : sans durée préétablie le style d'expression personnelle plutôt concis ou bavard selon les participants joue, ainsi que leur disponibilité au moment de l'entretien. Par exemple Lise, auteure d'un blog depuis cinq ans et de plus de 200 000 mots au moment de l'entretien, s'est révélée encline à s'exprimer longuement et sur de nombreux sujets, d'autant plus qu'elle a choisi que je vienne la voir sur son lieu de travail à un moment où elle devait attendre plus de deux heures que ses enfants aient fini des activités extra-scolaires, alors que Françoise m'a parlé durant sa pause déjeuner d'une heure.

De plus, l'approche au fil du texte suppose des variations dans la nature et le nombre de sujets abordés. Ainsi j'ai pu parler de ses trois expériences d'expatriation avec Françoise, mais Richard m'a parlé longuement de son expatriation en Chine. Les statuts de femme et homme au foyer d'Alice et de Jean ont occupé une partie importante de l'entretien alors que l'expérience professionnelle des autres participants a été abordée généralement moins en détail. Avec Ilham, j'ai abordé l'absence dans son texte autobiographique de son séjour d'étude en France : né Sénégalais, Ilham est resté en France et a pris la double-nationalité après avoir fini ses études, il avait donc, se référant à une stricte définition de l'expatriation, passé sous silence cette expérience. Cette partie de l'entretien n'a pas d'équivalent dans les entretiens des autres participants. C'est cette progression adaptative et sertie dans le dispositif multimodal qui explique les variations importantes de durée observées dans le tableau ci-dessus.

L'audiotypie nécessaire à l'exercice d'analyse discursive effectuée sur l'ensemble du corpus a été effectuée après que tous les enregistrements ont été collectés. Pour la transcription manuelle sur clavier, une audiotypie mot à mot a été privilégiée.

Le paradoxe de la transcription, métamorphosant une matière orale en écrit pour en permettre l'étude, est une étape incontournable dans le traitement des données :

> « On ne peut pas étudier l'oral par l'oral, en se fiant à la mémoire qu'on en garde. On ne peut pas, sans le secours de la représentation visuelle, parcourir l'oral en tous sens et en comparer les morceaux. » (Blanche-Benveniste, 2000 : 24).

Le principe fondamental présidant à cette étape de « représentation visuelle » est la valorisation de l'oralité dans les transcriptions. Ce principe se traduit en des conventions de transcription dans lesquelles à la ponctuation écrite se substituent des conventions traduisant la fugacité et en particulier les nuances prosodiques du discours oral.

Les choix faits pour la transcription des discours oraux de ce corpus ne vont que partiellement dans ce sens. Mon audiotypie est fidèle (aucun mot n'est remplacé par un autre, aucune répétition n'est éliminée) mais ne cherche pas systématiquement à transcender l'écrit pour rester au plus près de l'oral :

- **utilisation de l'orthographe standard**. Ce corpus n'est pas destiné à une analyse phonique et les particularités de prononciation n'affectent pas les discours dont les formes et les

contenus énonciatifs sont analysés dans cette thèse. Il n'y a donc recours, dans le cadre de l'utilisation de l'orthographe standard à aucun « aménagement graphique » (Gadet, 2003 : 30 « seule une graphie sans aménagement ni réécriture limite le risque de stigmatiser un énoncé ») potentiellement stigmatisant destiné à transcrire des particularités de prononciation. (Pour la même raison, les possibles coquilles, fautes de frappe, de grammaire ou d'orthographe dans les récits écrits et les blogs n'auront aucun intérêt à être « préservées » et n'apparaîtront pas.) ;

- **non-recours à la ponctuation de l'écrit**. Jugée interprétative, l'insertion de ponctuation écrite préjugeant d'un certain découpage sémantique traduit mal les pauses prosodiques du discours oral : « comme pour toutes les études de phénomènes oraux, la séquence fondamentale ne correspond généralement pas à ce que l'on entend par "phrase" à l'écrit. Il faut donc se passer de cette catégorie » (Gadet, 1992 : 69). Dans la mesure où l'audiotypie retenue ne vise pas à reproduire la prosodie des entretiens, aucune ponctuation n'est retenue ;

- la valorisation de l'oralité du discours tiendra également à la **transcription des disfluences** (mots « bon » « heu » « ben », etc.).

Pierre Bourdieu (1993 : 1416-1417) recommande d'associer à la transcription, « la voix, la prononciation (notamment dans ses variations socialement significatives), l'intonation, le rythme (chaque entretien a son tempo particulier qui n'est pas celui de la lecture), le langage des gestes, de la mimique et de toute la posture corporelle, etc. » afin de limiter les pertes inhérentes à la retranscription écrite d'une parole orale. J'ai choisi de ne pas le faire dans le cadre de cette recherche. Les phénomènes d'interaction (chevauchements par exemple), la prosodie (intonation, accentuation, débit), tous phénomènes annexes (interruptions, rires) et les phénomènes mimo-gestuels (expressions du visage, mouvements du corps et des mains) ont été délibérément laissés de côté.

Le débat autour de ce que cet auteur appelle dans le même ouvrage (*ibid*. : postface), « l'illusion spontanéiste » d'un déplacement de l'oral vers l'écrit qui parviendrait à préserver dans la transcription la totalité de ce que l'expression orale communique est indépendant de mes choix d'audiotypie. Mon objectif est de permettre une analyse discursive afin de relever les thématisations, champs lexicaux et positions énonciatives. Le choix se porte sur une analyse d'un discours assumé et délibéré et non sur l'analyse des actes de parole manqués ou sur l'interprétation des expressions non-verbales.

4.2. Lecture et traitement des données

Si de nombreuses références d'auteurs sont disponibles quant au recueil de données qualitatives, leur traitement fait l'objet d'une littérature émergente, notamment autour de l'utilisation de logiciels d'analyse des données, qui se généralise. (de la Rupelle & Mouricou, 2009, sur le logiciel utilisé pour cette recherche[118]). Une épistémologie se dessine, dans laquelle le traitement par un chercheur de quantités considérables de textes et de transcriptions, dont le lecteur n'aura accès qu'à des extraits choisis par le chercheur, prend toute son importance. La reproductibilité des recherches s'en trouve notamment facilitée.

[118] N'Vivo 9 ®QRS International.

4.2.1. Approches choisies pour la préanalyse

Laurence Bardin (1977 [1987 : 13]) rappelle que « en tant qu'effort d'interprétation, l'analyse de contenu se balance entre les deux pôles de la rigueur de l'objectivité et de la fécondité de la subjectivité ». C'est dans cet équilibre que d'un point de vue épistémologique, je fais référence aux deux grands axes traditionnels des démarches d'analyse :

- la démarche inductive (ou abductive)

Le corpus détermine les concepts qui doivent émerger dans la recherche. Dans ce cas, les thèmes émergents des données collectées prennent le pas sur de possibles orientations théoriques préexistantes (pouvant avoir émergé de lectures scientifiques préalables par exemple ou des orientations des courants auxquels appartient le chercheur).

Les phénomènes sociaux existant avant tout dans le monde observable, cette démarche est incontournable. Cependant, ces mêmes phénomènes vivant également dans le monde des idées, reprendre l'observation empirique en ignorant les cadres d'analyse existants peut sembler contreproductif. L'approche choisie va donc de pair avec des considérations déductives, afin de cumuler les apports des résultats concrets avec des concepts préexistants ;

- la démarche déductive (ou inférence)

Selon cette approche, les thèmes d'analyse sont basés sur des connaissances antérieures. Cette approche ne peut être ignorée, d'autant que la collecte des données en amont a nécessairement découlé de réflexions théoriques, voire de choix au départ peu ou pas conscients, et de la volonté d'aborder des problématiques existantes.

Il s'est imposé pour moi de cumuler les bénéfices de deux approches. Dans le cas de cette recherche, l'approche est mixte et ceci d'une façon bien particulière. D'une part une approche inductive des données recueillies permet d'identifier des thèmes d'analyse qui émergent du corpus, notamment grâce aux pointeurs offerts par le logiciel, comme je vais l'illustrer ci-dessous au sujet de la préanalyse (4.2.2). D'autre part l'interprétation des données repose sur un va et vient constant entre ces thèmes issus du corpus et leurs correspondances avec des cadres préexistants d'espace-temps et récit autobiographique, de sujet de la parole, de l'expérience de l'altérité et de la construction de l'identité, qui ont fait l'objet du chapitre 2.

De plus, ces cadres de réflexion, aussi bien ceux induits du corpus que préexistants dans la littérature scientifique, une fois comparés, coordonnés et mis en dialogue, visent à former un nouveau cadre d'analyse proposé par cette recherche pour l'analyse des textes produits sur l'expérience de l'altérité dans le voyage lointain et sa dynamique dans le processus d'autoidentification des auteurs, soit une ambition de produire du nouveau à tonalité prescriptive.

Les thèmes émergeant initialement du corpus ont donc ensuite été complétés, dissociés, regroupés, catégorisés dans une démarche plus déductive et en référence à des cadres d'analyse interdisciplinaires autour des sciences du langage.

Une utilisation limitée a été faite du logiciel. Il ne s'est pas agi de rapprocher le traitement des données de l'analyse quantitative, par des codages, double-codages, variables, etc. Le logiciel a été utilisé avant tout comme un outil assistant la lecture des données, pour faciliter la recherche de mots clés, l'accès au corpus et la génération de statistiques non pas comme données pertinentes directement pour la recherche mais comme pointeurs vers des thèmes et des phénomènes du discours (voir exemples ci-dessous) sur lesquels focaliser l'analyse. C'est un outil essentiel quand il

s'agit de regrouper et de hiérarchiser des extraits du corpus renvoyant à une même idée, ou à un groupe d'idées que le logiciel permet de regrouper, diviser, recoller de façon parfaitement souple : des extraits peuvent appartenir à plusieurs thèmes différents. Les recherches rendues possibles dans le corpus (comme celles montrées en exemple ci-dessous en 4.2.2) permettent de développer l'analyse, voire de tester des hypothèses.

Ce traitement est particulièrement crucial dans le cas de cette recherche où, pour neuf participants, à un court texte autobiographique, s'ajoute un entretien semi-directif long et, pour quatre participants, la totalité de leur blog d'expatrié publié depuis son origine jusqu'au jour de l'entretien, ce qui représente par exemple pour le blog de Lise, le plus long, de 2006 à septembre 2011, près de 200 000 mots.

4.2.2. Déroulement de la préanalyse, exemples

Le rôle du logiciel a donc été de m'assister dans la **préanalyse** (j'emprunte ce terme à Laurence Bardin, 1977 [1987 : 125]). Les données brutes sont entrées telles quelles dans le logiciel. La transformation des entretiens par le processus de la transcription a été décrite en 4.1 de ce chapitre. Les textes autobiographiques et les textes publiés sur les blogs ont été entrés dans le logiciel sans transformation majeure :

- aucune transformation pour les textes autobiographiques ;
- les images des blogs ne sont plus dans le texte mais entrées séparément et reliées au texte dans lequel elles étaient intégrées ;
- chaque blog est un grand ensemble constitué de chaque billet daté, relié à ses photos ;
- les contenus hypertextes ne sont pas intégrés. (un lien vers un article journalistique par exemple demeure dans le texte, mais le contenu de l'article lui-même, auquel il reste possible de se référer en dehors du logiciel, n'est pas considéré comme faisant partie du corpus proprement dit).

Le classement des données est d'abord fait par participant. Chaque participant offrant deux à trois modalités d'expression (texte et entretien, blog). Le logiciel sert ensuite à la fois à organiser le corpus de façon thématique (par exemple en regroupant les extraits ayant trait à la famille, l'école, la maison, le travail, les transports, la société, les Malaisiens, la France, etc.) mais aussi par connotations (expérience positive/négative/neutre, jugement exprimé, sentiments exprimés, etc.), par indices discursifs (utilisation du « je », « nous », « ils », de déictiques, de verbes modérateurs, etc.) et par les choix iconographiques (thèmes, connotations et modalités discursives associés à différents types d'image). Cette première organisation permet de voir les données, de les aborder initialement et aussi de relier le singulier au collectif.

Au fil de l'analyse, ces catégories et ces groupes ont vocation à être regroupés, divisés, reliés, ajoutés. Les relations entre les catégories se révèlent. C'est un travail cognitif largement facilité, vu la taille textuelle du corpus, par le logiciel. À titre d'exemple, j'ai mentionné les 200 000 mots du blog le plus long, l'entretien le plus court représente une transcription de près de 5 000 mots alors que le plus long est transcrit en plus de 14 000 mots. Les récits de parcours vont de 601 à 4 695 mots, 1 677 en moyenne.

Si les logiciels d'analyse de données qualitatives peuvent être utilisés dans l'objectif de transmuter des données qualitatives en données quantitatives et d'enrichir analytiquement des corpus qui, de par la nature du recueil des données, sont qualitatifs, comme par exemple de grands corpus analysés selon l'analyse automatique dans les années 1980, il me semble que cette utilisation de l'outil serait, appliqué à mon corpus, largement artificielle. Il ne s'agit pas non plus de poursuivre,

par le chiffre et le recensement automatique des données, l'illusion d'une analyse textuelle objective. Si l'utilisation d'un logiciel peut apporter en précision sur certains aspects d'analyse, elle ne doit pas selon moi transformer la nature du travail d'analyse du discours, travail interprétatif et portant sur des données recueillies selon des choix et des sélections évoquées ci-dessus en première partie de ce chapitre.

Ce que permet le logiciel, c'est d'organiser et de rassembler de grandes quantités de textes. Il est avant tout un outil de travail organisationnel qui facilite l'accès à l'analyse des données, leur gestion, et la gestion de l'analyse au long cours. Le logiciel intervient à cette étape, par ses outils de classement, de visualisation et de prise de note et offre des résultats qu'il serait laborieux d'obtenir manuellement et qui seraient potentiellement approximatifs.

Par exemple, le logiciel révèle directement que le mot expatrié ou ses dérivés apparaissent 80 fois dans les textes des cinq blogs du corpus, mais que c'est dans le blog de Richard, pourtant plus court que celui de Lise, que le terme est le plus répété. Le logiciel présente ainsi ce recensement :

Tableau 8 : fréquence du mot expatriation dans les blogs

Document	Références
Blog d'Alice	**3**
Blog de Lise	**23**
Blog de Jean	**17**
Blog de Richard	**37**

De telles analyses n'ont pas vocation à être interprétées de façon quantitative, mais elles enrichissent l'analyse de voies d'interprétation démultipliées. Ainsi il est possible d'accéder au contexte d'utilisation d' « expatrié » et de ses dérivés pour dessiner ensuite une thématisation. Par exemple ci-dessous un aperçu du contexte d'utilisation du mot dans mon entretien avec Ariane :

ce n'est pas une vraie **expatriation** si la différence culturelle n'est

Référence 7

en tout cas dans une **expatriation** c'est d'avoir une certaine découverte

Référence 8

discute souvent avec mes amis **expatriés** c'est vrai plus les années

Référence 9

eu un diner avec des **expatriés** et la première question qu'on

Référence 10

ce sera pas forcément une **expatriation** réussie Beaucoup d'expatriations ratent parced

Référence 11

de toute façon les milieux **expatriés** son des microcosmes une petite

Référence 12

Figure 26 : exemple d'extraction de termes en contexte

Le logiciel permet également de produire des visuels ou des données chiffrées facilitant l'interprétation des données. Par exemple une présentation synaptique du mot expatriation dans mon entretien avec Ariane :

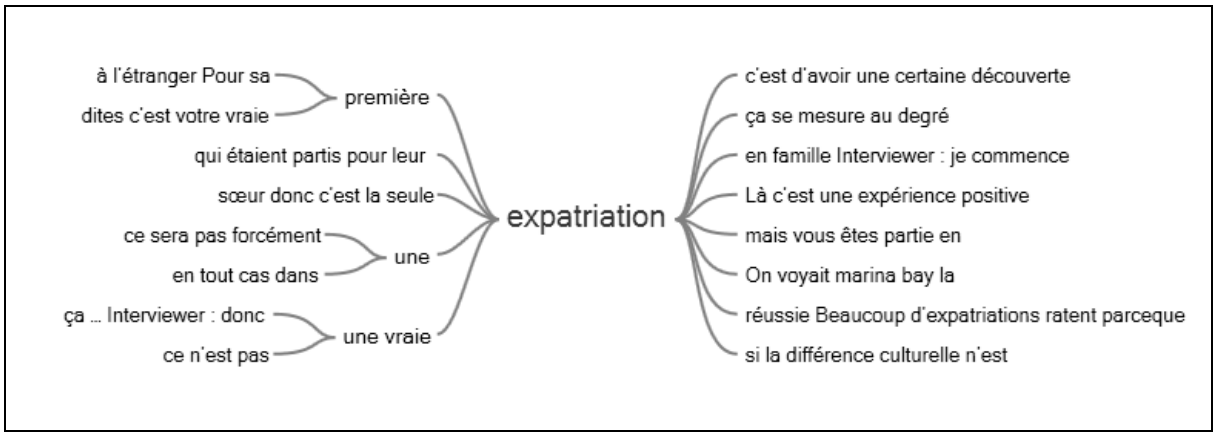


Figure 27 : présentation synaptique du mot « expatriation » dans mon entretien avec Ariane

Ces éléments peuvent en particulier servir de pointeurs pour orienter l'analyse discursive sur un point ou confirmer l'existence textuelle concrète de tendances thématiques perçues intuitivement.

Par exemple le logiciel peut indiquer quels sont les mots les plus répétés dans les neuf récits sur leurs parcours d'expatriation écrits par les neuf participants, donnant des pistes d'analyse thématiques (« *famille* », « *Malaisie* », « *collègues* », « *culture* », etc.) et discursives (« *nous* », « *c'est* », « *ici* ») :

Figure 28 : mots les plus fréquents dans les neuf récits de parcours

L'accès à cette information m'amène par exemple à lancer des recherches textuelles sur les mots les plus récurrents, dans l'ensemble du corpus et dans des textes particuliers. Par exemple l'utilisation très contrastée du déictique « ici » entre l'entretien de Françoise :

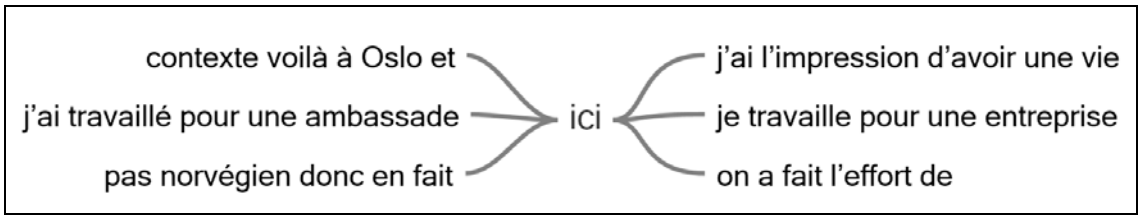


Figure 29 : le déictique « ici » dans l'entretien de Françoise

et celui de Sylvie :

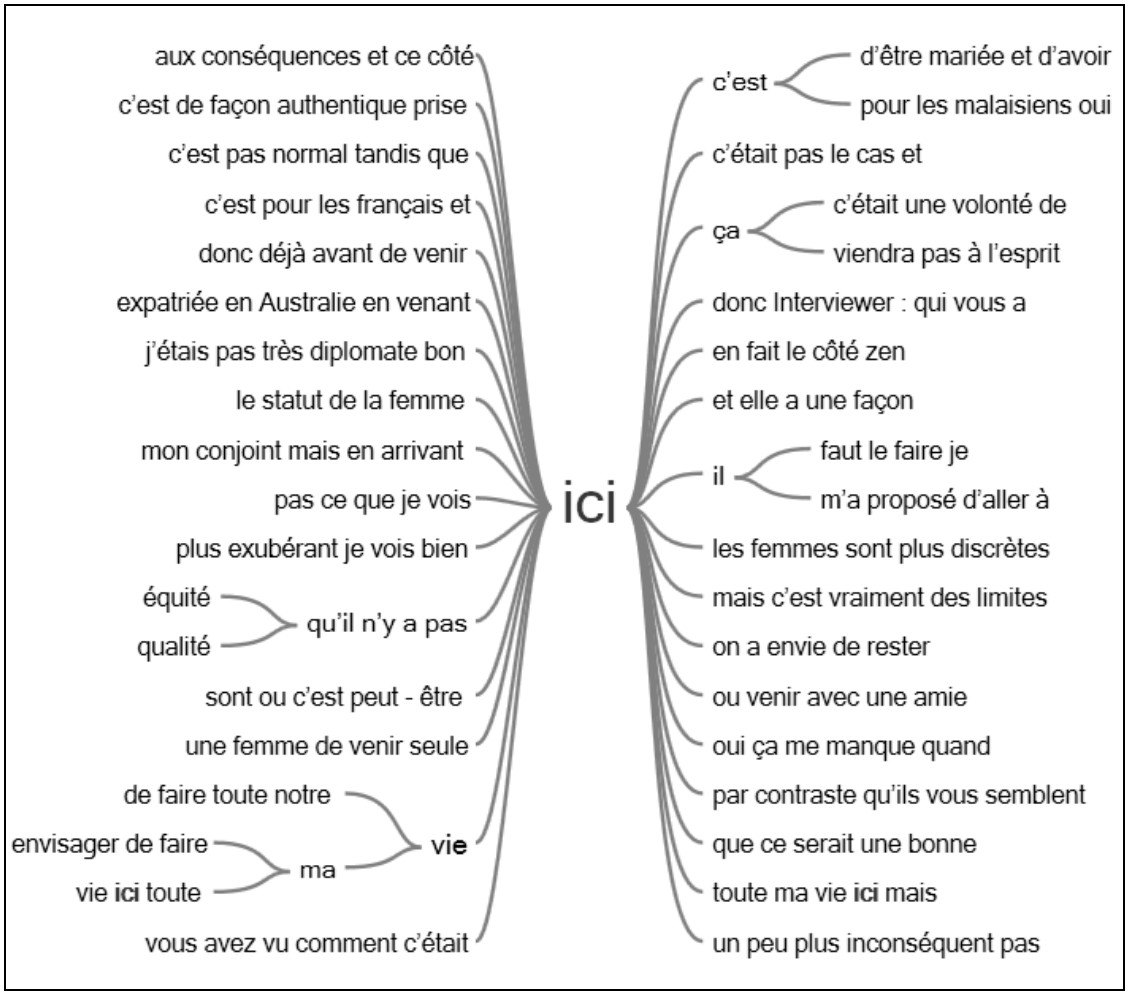


Figure 30 : le déictique « ici » dans l'entretien de Sylvie

Le contraste quantitatif (trois occurrences du déictique chez Françoise et 19 chez Sylvie) et qualitatif peuvent servir de point de départ pour interroger les discours de ces deux participantes. « Ici » chez l'une comme chez l'autre doit s'interpréter comme le lieu de l'expatriation. Chez Françoise, le terme s'oppose à la France et aux expatriations précédentes, chez Sylvie, le terme se réfère également à la Malaisie mais plus souvent pour parler de la Malaisie, en tant qu'objet du discours plutôt que circonstance géographique, avec donc un discours tourné vers une altérité toujours en question, à définir.

Je continue avec cet exemple : mes observations m'amènent à lancer une nouvelle recherche, sur le terme Malaisie. À travers les synapses offertes par le logiciel, je vois se confirmer cette tendance. Dans mon entretien avec Françoise, le mot apparait cinq fois, quatre fois comme lieu, précédé d'une préposition de lieu, « *en* », et une fois comme objet, précédé de l'article défini, « *la* » :

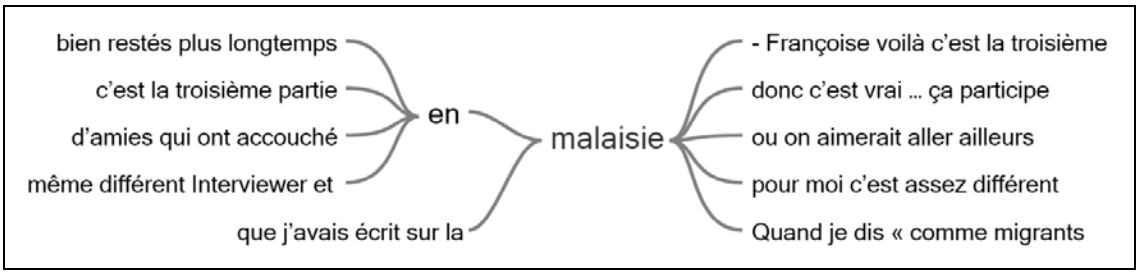


Figure 31 : présentation synaptique du mot « Malaisie » dans mon entretien avec Françoise

Alors que chez Sylvie, reflétant l'utilisation du déictique « ici », « Malaisie » apparaît 18 fois, dont 11 fois précédée de « en » et six fois en tant qu'objet, précédée de « la ».

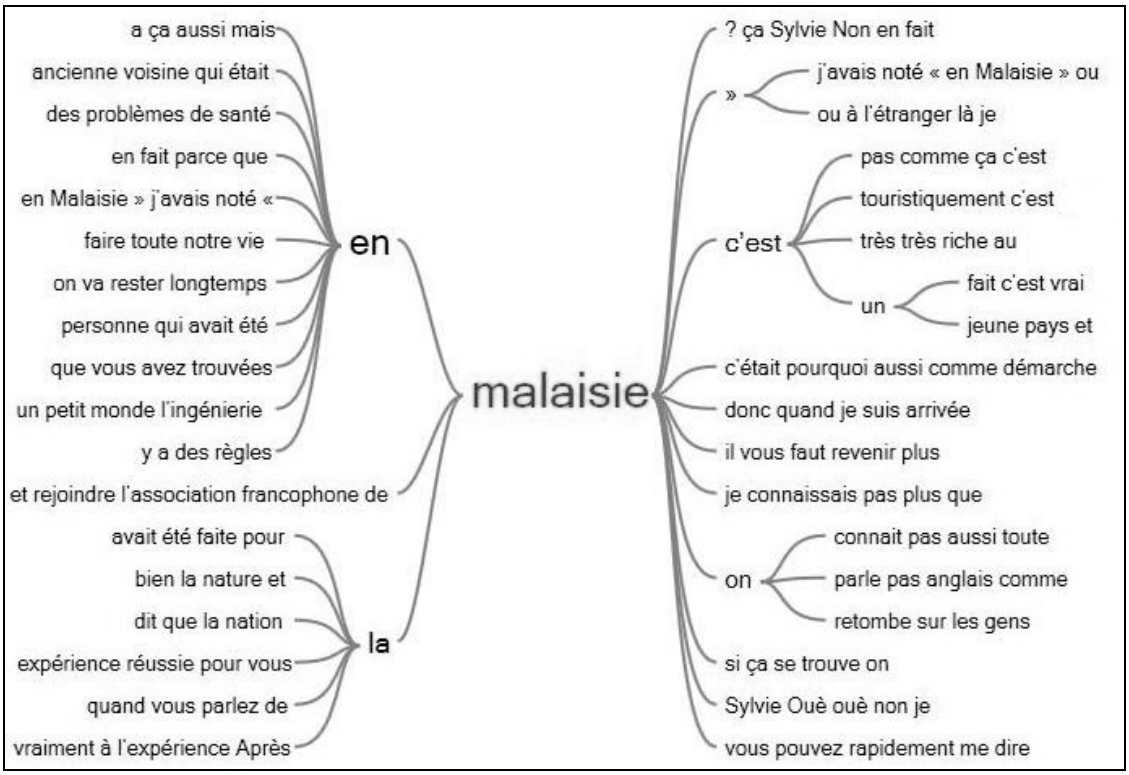


Figure 32 : présentation synaptique du mot « Malaisie » dans mon entretien avec Sylvie

Je pressens / perçois grâce à cette mise en synapses offerte par le logiciel, une volonté chez Sylvie de définir ce lieu d'expatriation, à travers cinq phrases structurées en « En/La Malaisie, c'est… » et trois phrases en « En/La Malaisie, on… ». De ce point de vue, seul le logiciel peut me permettre d'analyser certains phénomènes comme la cooccurrence (ci-dessus par exemple, la domination chez Sylvie de la cooccurrence « en » + « Malaisie » sur la cooccurrence « la » + « Malaisie »), difficile à relever manuellement sur un corpus qualitatif de cette taille.

Il ne s'agit pas pour autant d'exploiter une lexicométrie de nature quantitative et de faire l'analyse d'une donnée chiffrée. Le logiciel agit ainsi pour moi comme pointeur, attirant mon attention sur ces phrases, ces structures, qui orientent la focalisation de l'analyse du discours, constituant des points d'entrée dans le corpus. De plus, le logiciel me permet ici de partager ces points d'entrée et de

focalisation de l'analyse, de rendre en partie accessible au lecteur le traitement que j'ai fait des données pour en arriver à l'analyse du discours présentée dans les chapitres 4 et 5.

4.3. Posture et écriture

> « There is no such thing as an "objective" analysis of text » (Norman Fairclough, 2003 : 14[119])

Ma posture, comme « manière singulière d'occuper une "position" dans le champ littéraire » (Meizoz, 2004 : en ligne) dans le discours scientifique que je livre ici, est marquée par la subjectivité et la participation. Je cite Jérôme Meizoz dans le domaine de la littérature pour définir ma posture dans ce discours scientifique car je fais mienne la formule de Régis Meyran (2009 : 90) sur le procédé d'écriture scientifique dans sa discipline : « le discours anthropologique est un discours "lettré", qui oscille entre deux logiques : d'un côté, le langage comme moyen de transmettre des connaissances ; de l'autre, le langage en tant qu'affirmation d'un style personnel. ». C'est en tant qu'**auteure** que la question de la posture se pose, au-delà de – mais englobant – les positionnements épistémologiques et les dispositions méthodologiques.

Du point de vue méthodologique, du fait du dispositif multimodal, de la dimension autobiographique des discours et des approches plus ou moins directives retenues pour le recueil des données, aborder ce matériau humain mouvant sur lequel l'observation empirique ne peut avoir qu'une prise partielle et partiale, l'analyse de textes ne peut se concevoir comme un exercice exhaustif de compréhension de la réalité de ce texte, mais plutôt comme étant en rapport avec la consigne qui les a suscités. De plus, l'approche par l'analyse du discours est inévitablement sélective, car avant la mise en récit de la parole des participants, mon intervention en tant que chercheure, par la sélection des questions posées aux participants, les directives données pour le texte autobiographique, cette sélection forcée et délibérée a, déjà, limité ou délimité les récits qui sont mon objet, comme je l'ai décrit dans la première partie de ce chapitre.

4.3.1. Prise en compte du statut d'observatrice participante

Ma position est celle d'**observatrice participante**. C'est une position dont Alain Blanchet et Anne Gotman (1991 : 29) mettent en garde qu'elle peut susciter, en particulier dans l'exercice de l'entretien, une « régionalisation des représentations », qui fait que selon la position de l'intervieweur, certains sujets peuvent ou ne peuvent pas être abordés. Lorsque j'observe les discours suscités, entretiens et récits de parcours, des signes que ma position est prise en compte par mes interlocuteurs sont repérables (par exemple Lise a utilisé durant notre entretien l'expression « *d'accord on se comprend* »). De telles connivences apparaissant dans ces discours, des présupposés que je comprends la réalité française, ou que j'ai pu vivre des expériences similaires à celles des participants, ou que j'ai des représentations du même ordre, que je fais sans doute partie de la même catégorie d'expatriés que celle à laquelle les participants s'identifient.

Cependant la position d'observatrice participante, au-delà des considérations particulières à cette recherche, est, au fond, inhérente aux sciences humaines, comme Claude Lévi-Strauss (1950 [1968 : 24]) le rappelle :

[119] « Il n'existe pas d'analyse "objective" d'un texte » [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction].

> « tout ce qui est observé fait partie de l'observation ; mais aussi, et surtout, […] dans une science où l'observateur est de même nature que son objet, l'observateur est lui-même une partie de son observation. ».

Cette position d'observatrice participante me permet de parler de quête de l'objectivité à travers la plus grande subjectivité, puisque le chercheur est de même nature que son objet. J'assume ainsi une posture subjective que je ne perçois pas comme devant être contournée mais, selon la proposition de George Devereux (1967 [1980 : 16]) que je cite de nouveau, en la considérant « inhérente à toute observation en la considérant comme la voie royale vers une objectivité authentique plutôt que fictive ».

4.3.2. Questions d'écriture et usage scientifique du « je »

C'est notamment en cohérence avec cette posture empruntée à George Devereux que j'ai choisi d'utiliser la première personne du singulier pour m'exprimer dans cette thèse en tant que chercheure. Jérôme Meizoz (2007 : 14) parle d'une « articulation constante du singulier et du collectif dans le discours littéraire ». Emmanuel Garrigues (1999 : en ligne), dans une réflexion sur l'autobiographie en sciences humaines, propose la piste suivante :

> « Kafka disait que la littérature consistait à passer du je au il. Faut-il dire à sa suite que la sociologie consiste à passer du je au nous. On voit tout de suite là aussi le tour de passe-passe, l'hypocrisie possible. Vais-je dire nous pour mieux camoufler, ou avoir l'air de scientifiser, le je ? Et pourquoi pas, finalement. […] Les ethnologues et les psychanalystes n'ont pas ce problème. Il est même admis qu'ils puissent développer des réflexions sur leurs pratiques impliquant des re-situations autobiographiques. Est-ce que la sociologie peut rester en dehors de l'autobiographie ? »

Il existe en effet, comme le souligne Emmanuel Garrigues, un univers rhétorique de l'écriture scientifique. Ce discours est caractérisé par des stratégies d'objectivisation et d'effacement du « je ». Zohar Livnat (2006 : en ligne) observe dans une étude de cas sur la langue hébraïque dans les sciences sociales que sont utilisés à ces fins dans cet univers rhétorique, les formes passives, l'infinitif, « l'article en tant qu'action » (par exemple lorsque j'écris en introduction de ce chapitre, « cette première partie a interrogé », plutôt que, « j'ai interrogé dans cette première partie… »), et les déductions impersonnelles (c'est-à-dire si j'écris « l'analyse montre que… » plutôt que « j'observe grâce à mon analyse que… »).

L'utilisation de la première personne du pluriel, courante dans l'écriture scientifique, peut se prêter à différentes interprétations. Le « nous » peut tout d'abord refléter des auteurs multiples ou la participation d'une équipe de recherche, dans ce cas il est souvent appelé le « nous » de modestie. Ce pronom personnel peut aussi avoir une valeur inclusive, prenant en compte les lecteurs du texte, une valeur d'objectivisation ou encore comme le suggère Ken Hyland[120], renforcer l'autorité de l'auteur. La fonction principale du choix de « nous » pour un auteur singulier est donc la dépersonnalisation. Or, dans la lignée de Devereux (1967), le choix a été ici d'assummer la subjectivité pour mieux construire de l'objectivité.

En bref, d'une part l'adoption de la première personne du pluriel me semble ambiguë dans ses intentions et d'autre part toute forme de stratégie discursive d'objectivisation par effacement de l'auteur dans son texte me semble en contradiction avec les choix épistémologiques que j'ai faits

[120] Hyland K., 1998, « Hedging in scientific research articles », Amsterdam/Philadelphia, J. Benjamins.

pour cette recherche. C'est pourquoi j'ai fait le choix d'une forte modalisation énonciative assumée par l'utilisation de la première personne du singulier.

Pour conclure ce dernier chapitre avant l'analyse des données, je vais présenter les outils de l'analyse de discours qui ont été mis en œuvre dans cette analyse, sur les objets et en fonction des objectifs rappelés au début de ce chapitre.

5. Outils et méthodes de l'analyse de discours : savoirs disciplinaires sollicités dans cette recherche

« On mobilise les ressources d'une discipline du discours pour les mettre au service d'une autre. » Dominique Maingueneau (2005 : 67).

Je vais tout d'abord circonscrire et situer la pensée dont est issue ma démarche d'analyse. L'analyse de discours mise en œuvre pour cette recherche s'appuie sur l'énonciatif français et la pragmatique anglo-américaine (c'est-à-dire avec une double focalisation sur la subjectivité et les intentions des discours), ainsi que sur le dialogisme Bakhtinien. Je vais donc interroger ici la nature de l'objet analysé et les outils d'analyse et d'interprétation que l'analyse du discours offre (à travers la théorie de l'énonciation d'Émile Benveniste, la théorie des actes de parole de John Austin et John Searle, et le dialogisme de Mikhaïl Bakhtine).

Je m'inscris dans une conception englobante et convergente de l'analyse de discours. Vue par Dominique Maingueneau comme profondément **interdisciplinaire**, l'analyse de discours est amenée à se réaliser selon des points de vue plutôt linguistiques, sociologiques, psychologiques, anthropologiques, etc. C'est également l'injonction d'Edward Sapir (1929 [1968 : 140]), qui incite dans son domaine à pratiquer l' « anthropologie linguistique » :

> « Qu'ils le veuillent ou non, [les linguistes] doivent accorder une attention croissante aux nombreux problèmes ethnologiques, sociologiques et psychologiques qui envahissent le domaine du langage. ».

Dominique Maingueneau (Charaudeau, Maingueneau *et alii*, 2002 : 43) considère qu'il « existe des affinités naturelles entre certaines sciences sociales et certaines disciplines de l'analyse du discours ». Selon ces principes, une recherche portant sur le recueil de l'expérience de l'altérité lointaine invite la prise en compte de notions pluridisciplinaires. Je reprends à ce sujet à mon compte la position énoncée par Louis-Jean Calvet (1993 : 20 & 109) : « Il n'y a pas lieu de distinguer entre une linguistique générale qui étudierait les langues et une sociolinguistique qui prendrait en compte l'aspect social de ces langues : en d'autres termes la sociolinguistique est la linguistique. » ; « L'objet d'étude de la linguistique n'est pas seulement la langue ou les langues mais la communauté sociale sous son aspect linguistique… De ce point de vue, il n'y a plus lieu de distinguer entre sociolinguistique et linguistique. ». Je me réfère également au point de vue conciliateur de Dominique Maingueneau (Charaudeau, Maingueneau *et alii*, 2002 : 43), qui propose :

> « L'analyse du discours n'a pour objet ni l'organisation textuelle en elle-même, ni la situation de communication, mais doit penser le dispositif d'énonciation qui lie une organisation textuelle et un lieu social déterminé. Dans cette perspective, l'analyse du discours a affaire de manière privilégiée avec les genres de discours. […] L'étude d'une consultation médicale, par exemple, amène à prendre en compte les règles du dialogue (objet de l'analyse conversationnelle), les variétés langagières (objet de la sociolinguistique), les modes

> d'argumentation (objet de la rhétorique), etc., mais ces divers apports sont intégrés à une recherche dont la visée est distincte. ».

Comme Dominique Maingueneau (Charaudeau, Maingueneau *et alii*, 2002 : 45-46) le souligne, l'analyse du discours du point de vue critique (aussi bien l'école française que l'analyse critique de discours) est investie comme un « espace de problématisation », un « lieu d'interrogation et d'expérimentation » à vocation interdisciplinaire. Mon objet n'est pas ici d'affilier tous les outils d'analyse exploités dans cette recherche à un ou des courants de l'analyse de discours. Je reprends à ce sujet à mon compte une observation de Dominique Maingueneau (2005 : 69) :

> « Il nous semble nécessaire de ne pas verser dans les "approches" du discours ce qui en fait appartient aux ressources communes à ceux qui travaillent sur le discours : genre de discours, cohérence/cohésion textuelle, typologie des discours, polyphonie, actes de langage, théorie de la politesse, etc. ».

Je vais plutôt présenter ici des axes d'analyse de discours (c'est-à-dire les focalisations sur certains indices discursifs que je regroupe ici en quatre grands axes d'analyse) afin de donner une vue d'ensemble des techniques d'analyse mobilisées. Ils forment un ensemble d'outils d'analyse qui permettent de retirer du sens, d'interroger les caractéristiques dominantes du discours, de faire émerger l'intertextualité avec des formes antérieures de discours du même champ, exposés dans ces trois premiers chapitres.

À travers ces quatre axes, je convoque une large part de l'arsenal de l'analyse de discours, en particulier pragmatique et énonciative, ainsi que de la rhétorique, non pas dans le souci d'une exhaustivité mais d'une nécessaire flexibilité : aucun outil n'est *a priori* exclu, à l'exception de ceux relevant des domaines de la phonétique (pour les raisons expliquées en 4.1 de ce chapitre à propos de l'audiotypie) :

1. Thématisation, relations sémantiques et représentations discursives ;
2. Énonciation et modalisation ;
3. Actes et fonctions ;
4. Genres, types, registres et styles.

Ces quatre axes permettent la focalisation de l'analyse en fonction des besoins de la recherche. Cependant l'analyse discursive opère comme un tout dynamique, dans lequel les axes décrits ci-dessus sont interdépendants et interagissent simultanément.

En mobilisant ces outils d'analyse, je serai en mesure de modéliser les discours qui sont mon objet. Pour prendre l'exemple d'un modèle existant pour tel ou tel type de discours, Pierre Campion (2000 : en ligne) décrit la narration fictionnelle de l'observateur de l'altérité, telle que proposée par Francis Affergan, selon six grande caractéristiques discursives :

« - le modèle grammatical du discours indirect ;
- une forme narrative ;
- la production de "la croyance qui accompagne toute lecture et qui s'appuie sur un triple dispositif : le mélange grammatical des temps verbaux (passé, présent…), le jeu entre embrayeurs pronominaux (je, ils, eux, tu…), et l'instillation de tropes d'insistance ("je vous assure", "j'y reviens pour la énième fois", "j'ai revu Untel", "croyez-moi", "je demande qu'on m'accorde"… " ;

- "l'autorité affective conférée par le terrain et rendue possible par l'utilisation de deux types de modalités : autoimplicative ("j'y étais", "je l'ai vu"…) et comparative/analogique ("ils réagissent comme les…", "cela ressemble à…")" ;
- "une propriété axiologique/pragmatique, par laquelle la valeur d'une action ou d'un rite fait toujours sens" ;
- "du crédit à l'idée que le terrain appartient à l'ordre du possible, incitant ainsi le lecteur à se convaincre et à se persuader que tous ces mondes existent tels quels et qu'il pourrait même s'y rendre pour le vérifier (ce qui constitue un mode du possible différent de celui que confectionne le roman)". ».

Cet exemple montre que ces caractéristiques discursives observables sont aussi bien de l'ordre de la grammaire (modes et temps verbaux, pronoms), des modalités, du contenu sémantique, que des thèmes et idées. L'analyse de discours est donc abordée ici comme un tout constitué d'une multitude d'outils ou de groupes d'outils, comme la présentation ci-dessous de mes outils d'analyse va l'illustrer.

Afin d'illustrer les catégories d'analyse au plus près du corpus, je vais prendre en particulier (non-exclusivement) en exemple un billet de blog de l'un des participants, Richard, pour illustrer mon travail. Voici le billet complet pour référence :

Les "open house[121]"

*Les "***open house***", c'est un concept malais après les festivités de* Raya[122] *pour les musulmans.*

J'ai pu en tester un après ramadan donc je me suis dit pourquoi pas faire un article dessus...

Pour un open house*, il faut un hôte. Cet hôte ouvre sa maison à tout le monde, mais en général il envoie des invitations, surtout pour le business. L'open house où je suis allé, j'étais invité par un de nos clients. Il y avait environ une centaine de personnes, mais je n'y suis resté qu'une heure. L'invitation mentionnait que l'événement durait de 16h à 21h.*

Donc une fois arrivé, on salue nos hôtes et on les remercie pour l'invitation. Pour les hommes, on sert la main. Pour les femmes, on attend de voir ce que l'hôte attend (accolade, serrage de main ou juste salut). On s'installe à une table de libre et on prend connaissance avec tout le monde. C'est un événement très social et les cartes de visite s'échangent à grande vitesse, prévoyez votre stock !

Un buffet est organisé et on est invité à se servir plusieurs fois. Nasi Lemak*,* Mee Rebus*,* Ayam Rendang*, tous les classiques de la nourriture malaise sont sur le menu !*

C'est un peu débile de ma part, mais je m'attendais à un événement avec uniquement des malais. Au contraire, les malais prennent soin d'inviter des collègues, relations business et amis d'autres races [sic]*. On croise donc aussi des chinois, indiens. Par contre, j'étais le seul blanc de l'*open house*.*

*Voici quelques photos prises sur internet pour vous montrer en gros à quoi ressemble un "*open house*"...*

[121] Littéralement « *maison ouverte* », une forme de réception malaisienne telle que la décrit Richard dans l'extrait cité.

[122] Terme malais utilisé pour toutes les fêtes, particulièrement les fêtes musulmanes. Richard fait dans ce billet référence à la fête communément appelée en français « petit Aïd » (de l'arabe *Aïd es-Seghir, العيد الصغير*), qui marque la fin du mois de jeûne du Ramadan.

5.1. Thématisations, relations sémantiques et représentations des événements

Je vais expliquer ici comment mon analyse m'a permis d'aborder la thématisation (à travers les champs lexicaux par exemple, qui ont pu être repérés à l'aide du logiciel comme le montrent des exemples cités au sujet de la préanalyse en 4) qui indique les préoccupations et intérêts des auteurs (ou ceux qu'ils supposent à leurs lecteurs) à travers les thème, et catégorise les informations et les faits transmis. J'expliciterai également comment j'ai analysé les modalités selon lesquelles les thèmes, informations et faits sont transmis dans les discours, analysés à travers les choix de lexicalisation, les relations sémantiques et la représentation discursive des événements.

5.1.1. Thématisation et lexicalisation

Pour prendre l'exemple du billet de blog de Richard reproduit ci-dessus, il relève d'une **thématisation** explicite sur la Malaisie, l'une des catégories thématiques de son blog. L'analyse de cette tension thématique sera à poursuivre à différents niveaux :

- La modalisation des discours sur ce thème informera la distance ou la proximité de l'auteur avec ce thème, le degré de subjectivité exprimé, le positionnement ;
- Les fonctions des discours sur ce thème détermineront si ce thème s'inscrit dans l'opinion, le référentiel, la transmission, etc. ;
- Les genres de discours adoptés sur ce thème seront à la fois révélés par l'analyse des modalisations et des fonctions et les confirmeront.

La **lexicalisation**, c'est-à-dire la mise en mot informe le style et donc le genre également. Les connotations, souvent liées aux registres de langue, comme le montre cette définition des connotations proposée par Catherine Kerbrat-Orecchioni (in Charaudeau, Maingueneau *et alii*, 2002 : 131) :

> « Le terme "patate" s'oppose à "pomme de terre" : (1) **dénotativement** lorsqu'il désigne une "plante des régions chaudes, cultivée pour ses gros tubercules à chair douceâtre", mais (2) **connotativement** lorsque c'est un simple équivalent familier de "pomme de terre".) ».

C'est dans cette citation l'exemple de ce que cette auteure considère dans son système de classification des connotations, une connotation stylistique, liée aux « registre ou niveau de langue » (*ibid*. : 132). Il existe également des connotations énonciatives affectives, socioculturelles ou idéologiques. J'ai donné l'exemple de l'utilisation par Jean du terme « Grand-Orient » dans son récit, qui a une connotation plus romantique ou mystérieuse que « Asie orientale » ou « du Sud-Est ».

5.1.2. Construction du sens et relations sémantiques

Ce sont les relations sémantiques établies par le discours ou préétablies dans le discours (hyponymie, synonymie et antinomie notamment) qui en indiquent les représentations. Ces relations sémantiques peuvent être relevées à travers la cooccurrence répétée de certains mots ou expressions par exemple. Pour effectuer de tels repérages, l'utilisation d'un logiciel d'analyse textuelle est un atout. D'autres éléments d'analyse textuelle entrent en jeu, par exemple l'analyse des métaphores grammaticales, comme la nominalisation, ou lexicales. L'observation des emplois grammaticaux, lexicaux, sémantiques, permettent d'analyser la représentation qu'offre le discours des divers éléments sociaux qui sont ses objets : des situations, des personnes, des événements, des moments et des lieux.

> « La construction du sens dépend non seulement de ce qui est explicite dans un texte mais aussi de ce qui est implicite – ce qui est présupposé. […] ce qui est dit dans un texte repose toujours sur ce qui n'est pas dit, l'analyse consiste donc notamment à tenter d'identifier ce qui est présupposé ». (Fairclough, 2003 :11).

Je prends en exemple cette phrase de Lise durant notre entretien :

« *j'ai mon ordi de fond de classe j'ai traîné mon appareil photo toute la journée parce que c'était le nouvel an chinois il est toujours là* ».

Ce discours vient illustrer dans l'entretien son appréciation des conditions de travail en Malaisie en comparaison des conditions de travail en France en tant que professeure des écoles. L'interprétation des implicites pour un tel passage est obligé, ne serait-ce que pour en dégager le thème central non-dit.

Voici la construction du sens à laquelle ce procédé interactif entre Lise, la locutrice et moi, l'interlocutrice aboutit dans ce cas :

- Les effets personnels sont en sécurité dans un établissement scolaire en Malaisie ;
- Les effets personnels ne sont pas en sécurité dans un établissement scolaire en France ;
- Lise apprécie la situation telle qu'elle la perçoit et en fait l'expérience en Malaisie et redoute la situation telle qu'elle la perçoit (en a-t-elle fait l'expérience ? se base-t-elle sur une expérience indirecte ?) en France de la sécurité des effets personnel ;
- Ce discours sur la sécurité des effets personnels a valeur d'exemple dans le domaine de la qualité des conditions de travail en France et en Malaisie, ce à quoi cet exemple peut s'extrapoler relève de la résolution du sens. Notamment Lise parle ensuite de l'attitude des parents et des élèves.

En tant qu'interlocutrice, je me livre à un travail de reconstruction des relations sémantiques implicites. Les relations sémantiques considérées, selon Norman Fairclough (2003 : 89), qui se base sur Michael Halliday, sont :

- causales (les raisons, les conséquences, le but, explicitement introduites par « parce que » par exemple) ;
- conditionnelles (explicitement introduites par « si ») ;
- temporelles ;
- additives (explicitement introduites par « et » par exemple) ;
- élaboratrices (exemples, reformulations, explicitations) ;

- contrastives et concessives (explicitement introduites par « mais » ou « pourtant » par exemple).

Dans cet exemple, des relations causales (conséquences possibles ou probables de certaines actions comme de laisser son ordinateur au fond de sa salle de classe ou d'utiliser son appareil photographique à l'école), ainsi que contrastives et concessives (ces conséquences possibles ne se sont pourtant pas produites, l'appareil photographique et l'ordinateur sont toujours là mais ils ne le seraient plus si l'on transposait la situation en France), doivent être interprétées.

5.1.3. Représentations discursives et recontextualisation

Norman Fairclough (2003 : 135-136) propose en analyse critique de discours sept grands champs rassemblant les éléments d'un événement social :

- les formes d'action / activités ;
- les personnes ;
- les relations sociales et les formes institutionnelles ;
- les objets ;
- les moyens ;
- le temps et l'espace ;
- la langue et la sémiotique.

L'analyse de discours consiste à identifier l'inclusion ou l'exclusion, c'est-à-dire la présence ou l'absence de ces éléments tout d'abord. Puis (*ibid*. : 138-139) à analyser le traitement des éléments inclus selon :

- leur présence (proéminence, mise en avant ou en retrait de certains éléments présents) ;
- le degré d'abstraction avec lequel chaque élément est exprimé (s'agit-il de la représentation concrète d'un événement précis, d'une série ou d'un groupe d'événements, ou d'une généralisation sur une pratique sociale) ;
- leur arrangement dans le discours (dans quel ordre sont-ils exprimés) ;
- les additions à ces éléments de base (par exemple addition d'explications ou de justifications, d'évaluations).

Dans le chapitre 2, j'ai pu donner quelques premiers exemples issus du corpus d'énoncés discursifs excluant par exemple les agents, ce qui permet de relever les représentations de l'auteure (Alice, blog, cité en 3.2.1 du chapitre 2). Ainsi un événement peut être relaté sans en décrire les acteurs, ou en en omettant certains, un événement peut ne pas avoir de date, de lieu précis ou encore la langue ou le média utilisés lors d'une interaction peuvent ne pas être précisés. L'absence, la présence ou la saillance particulière de ces différents éléments sera comparée au niveau des différents textes du corpus afin de faire ressortir de possibles tendances et d'en analyser la signification.

Ces trois paragraphes du court billet (de six paragraphes) de blog de Richard intitulé « *Open House*», dans lequel l'auteur explique le concept de cette situation sociale autochtone, qui n'existe pas en France, à travers une anecdote personnelle, vont servir d'exemple à ce type d'analyse de la représentation d'un événement dans le discours :

« *Pour un open house, il faut un hôte. Cet hôte ouvre sa maison à tout le monde, mais en général il envoie des invitations, surtout pour le business. L'open house où je suis allé, j'étais invité par un de nos clients. Il y avait environ une centaine de personnes, mais je n'y suis resté qu'une heure. L'invitation mentionnait que l'événement durait de 16h à 21h.*

Donc une fois arrivé, on salue nos hôtes et on les remercie pour l'invitation. Pour les hommes, on sert la main. Pour les femmes, on attend de voir ce que l'hôte attend (accolade, serrage de main ou juste salut). On s'installe à une table de libre et on prend connaissance avec tout le monde. C'est un événement très social et les cartes de visite s'échangent à grande vitesse, prévoyez votre stock !

Un buffet est organisé et on est invité à se servir plusieurs fois. Nasi Lemak*,* Mee Rebus*,* Ayam Rendang*, tous les classiques de la nourriture malaise sont sur le menu !* ».

Les outils grammaticaux de ce texte tendent vers la généralisation, créant une tension entre le « je » cédant après quatre occurrences dans le premier paragraphe (« *J'ai pu en tester un* » et « *je suis allé* », « *j'étais invité* » et « *je n'y suis resté qu'une heure* ») sa place à un « on » à valeur universelle et incluant possiblement le lecteur, lecteur d'ailleurs interpellé ensuite par l'impératif « *prévoyez* ».

Pour une anecdote personnelle, ce texte évite absolument l'identification des acteurs, représentés tantôt par l'indéfini anonyme « *un hôte* », le défini à valeur universelle « *l'hôte* », de grands groupes sémantiques (« *les hommes* », « *les femmes* », « *tout le monde* ») ou encore la voix passive : « *Un buffet est organisé* ». De plus, les photos choisies pour illustrer cet événement qui n'a rien d'intime sont « prises sur internet » plutôt qu'à l'*open house* à laquelle l'auteur s'est rendu, renforçant la dépersonnalisation des informations transmises, aussi bien par le texte que par l'image.

Ce que cette analyse (ébauchée ici à titre d'exemple) révèle, c'est que le style et la fonction de ce billet relèvent en fait du genre du guide, que la position énonciative est celle d'autorité (au sens d'expert) et il sera possible d'en analyser des rôles, tels que la volonté de contrôle sur l'environnement autre ou le partage de la connaissance. Cela montre que l'analyse linguistique peut informer le style, les fonctions et le genre du discours, dans une analyse de discours qui ne se fait surtout pas par étapes perméables les unes aux autres.

Ces éléments d'analyse et en particulier les niveaux de généralisations et d'abstraction sont à relier très directement avec la **modalisation** des discours, je vais donc les illustrer ensemble en suivant (5.2).

5.2. Énonciation et modalisation

Selon Émile Benveniste, l'analyse linguistique des positions énonciatives permet de faire apparaître la subjectivité du locuteur. À travers l'analyse des pronoms personnels (en particulier le « je »), qui soulignent la subjectivité et l'intersubjectivité, par opposition aux impersonnels et aux déictiques (ceci, ici). Le truchement des modalisateurs traditionnels (tels que décrits chez Émile Benveniste) et des subjectivèmes proposés par Catherine Kerbrat-Orecchioni (1980 : termes affectifs, évaluatifs, appréciatifs, axiologiques = mélioratifs ou péjoratifs, et non-axiologiques) permettent au locuteur d'exprimer certains degrés de subjectivité. L'analyse de discours consistera à relever les modalités avec lesquelles les auteurs se positionnent par rapport à leurs discours et les facteurs d'évaluation (jugements moraux et connotations données par les auteurs).

Pour Émile Benveniste (1970 : 14), « Le locuteur s'approprie l'appareil formel de la langue et il énonce sa position de locuteur par des indices spécifiques d'une part, et au moyen de procédés accessoires de l'autre ». D'où l'étude des indicateurs linguistiques (pronoms personnels, déterminants, formes verbales, déictiques spatiaux et temporels, modalisateurs) par l'intermédiaire desquels le locuteur s'inscrit dans l'énoncé.

Mon analyse intègre le sujet dans la langue et étudie les catégories subjectives comme la personne, les deixis, la modalité et repère les traces des opérations langagières dans le discours. Ces Modalités, qu'elles soient appelées ainsi par Émile Benveniste ou Norman Fairclough, subjectivèmes chez Catherine Kerbrat-Orecchioni, ou attitudes discursives chez Patrick Charaudeau, sont essentiellement, selon les termes de Catherine Kerbrat-Orecchioni, axiologiques ou non-axiologiques. Les modalisateurs axiologiques peuvent être par exemple affectifs, évaluatifs, appréciatifs, mélioratifs, péjoratifs selon Catherine Kerbrat-Orecchioni, facteurs d'évaluation, jugements moraux ou connotations selon Émile Benveniste. Dans toutes ces catégories proposées, ces modalités permettent l'interprétation de la position énonciative des auteurs.

Les positions énonciatives qu'adoptent les auteurs de ce corpus par rapport à leurs textes éclairent le processus d'autoidentification et en font particulièrement apparaître la potentielle hétérogénéité interne. Ces positions peuvent également tendre à la construction d'une image sociale plus ou moins publique : en tant qu'auteur de blog, en tant que citoyen, en tant qu'expatrié. Par exemple, la façon dont certains auteurs de blogs se posent comme autorités sur certains sujets, par l'utilisation de formes déclaratives absolues, la façon dont les participants généralisent dans leurs textes autobiographiques leur expérience. Dans les blogs et dans les entretiens, les participants prennent régulièrement comme thème leur environnement et lorsqu'ils parlent de la Malaisie ou des Malaisiens en général, j'ai pu relever une tendance forte à ne pas utiliser de modalisateurs, comme par exemple dans cet extrait de mon entretien avec Sylvie :

« Je crois il y a une façon occidentale de réagir je crois les occidentaux on se met plus facilement en colère […] *je vois bien ici les femmes sont plus discrètes, elles rigolent pas fort et j'en ai pris conscience… »*

Dans cet extrait, je relève des modalisateurs, comme « *je crois* », mais ce sont des modalisateurs faibles, en particulier « *je vois* », qui est une constatation plus qu'une opinion et « *j'ai pris conscience* », qui érige le phénomène non plus en observation personnelle mais en une vérité établie simplement vérifiée ou redécouverte par l'auteur.

Ces modalités sont appelées « attitudes discursives » chez Patrick Charaudeau (2009 : en ligne), qui les considère constituantes de l'identité discursive et dont il distingue trois fonctions :

1. attitudes discursives déterminant la légitimité ;

2. attitudes discursives déterminant la crédibilité

   « - de neutralité, attitude qui l'amène à effacer dans son discours toute trace de jugement ou d'évaluation personnelle. Cette attitude est celle du témoin qui parle sur le mode du constat, rapporte ce qu'il a vu, entendu, éprouvé. Évidemment, il ne faut pas que l'on puisse avoir le moindre soupçon sur les motifs qui animent le témoin à parler, et surtout qu'on ne puisse pas penser qu'il a été commandité par quelqu'un pour servir sa cause. Hors de ce cas, le discours testimonial est un discours de vérité "à l'état brut" qui ne peut, par définition, être mis en cause. Dans la communication médiatique, l'enjeu de crédibilité se traduit par un discours d'authentification des faits, à grand renfort de témoignages.
   - de distanciation, qui conduit le sujet à adopter l'attitude froide et contrôlée du spécialiste qui raisonne et analyse sans passion, comme le ferait un expert, que ce soit pour expliquer les causes d'un fait, commenter les résultats d'une étude ou démontrer une thèse.
   - d'engagement, qui amène le sujet, contrairement au cas de la neutralité, à opter (de façon plus ou moins consciente) pour une prise de position dans le choix des arguments ou le choix des mots, ou par une modalisation évaluative apportée à son discours. Cette attitude est destinée à construire l'image d'un sujet parlant "être de conviction". La vérité, ici, se confond

avec la force de conviction de celui qui parle, et celle-ci est censée influencer l'interlocuteur. » ;

3. attitudes discursives permettant la « captation » (être entendu par ses interlocuteurs)
« - une attitude polémique, en essayant d'imaginer, pour les lever, les objections possibles que l'autre (ou d'autres) pourrait présenter, ce qui amènera le sujet parlant à mettre en cause certaines des valeurs que défend l'interlocuteur ou un tiers. Il s'agit ici de "détruire un adversaire" en mettant en cause ses idées, et, si besoin est, sa personne.
- une attitude de séduction en proposant à l'interlocuteur un imaginaire dont l'interlocuteur pourrait être le héros bénéficiaire. Cette attitude se manifeste la plupart du temps par un récit dans lequel les personnages peuvent jouer le rôle de support d'identification ou de rejet pour l'interlocuteur.
- une attitude de dramatisation, qui amène le sujet à décrire des faits qui concernent les drames de la vie, racontés avec force analogies, comparaisons, métaphores, etc. La façon de raconter s'appuie davantage sur des valeurs d'affect socialement partagées car il s'agit de faire ressentir certaines émotions. ».

L'analyse exploite les formes linguistiques observables de l'attitude et de la modalisation. Voici les plus saillants de ces indicateurs selon Norman Fairclough.

1. indicateurs d'une faible modalisation :
- La nominalisation permet selon Norman Fairclough (2003 : 12-13), plutôt que de présenter un phénomène ou un procédé par une phrase avec un verbe, d'en faire un nom ou une entité de type nominale, ce qui permet d'en effacer les agents, en particulier les agents humains ;
- la voix passive permet également d'effacer les agents ;
- le choix de verbes intransitifs plutôt que celui de verbes transitifs impliquant un agent explicite, comme dans l'exemple donné par l'auteur (*ibid*. : 13), « les technologies migrent », plutôt que « les entreprises déplacent les technologies » ;
- le choix d'agents inanimés plutôt qu'humains

2. indicateurs d'une forte modalisation :
- les verbes modaux (comme pouvoir ou devoir) ;
- les adverbes modaux (comme probablement, certainement) ;
- l'expression du processus de la pensée (comme « je pense que », « j'en conclus que ») ;
- les adjectifs modaux (comme possible, probable) ;
- l'emploi de la première personne du singulier.

5.3. Actes et fonctions du discours

> « Écrire, c'est dire, et dire, c'est énoncer : c'est s'étonner (de ce qu'on voit), attester et convaincre (qu'on a vu) et faire voir (ce qu'on a vu) ; mettre à distance, critiquer, juger deux points de vue, celui qu'on observe et le sien propre… Cette fonction pragmatique du langage doit venir au premier plan de l'écriture par le ton, la capacité d'évocation, la suggestion des affects de la rencontre problématique avec l'altérité, autrement dit par le style. » (Campion, 2000 : en ligne).

Je me réfère ici volontairement simultanément aux nombreuses typologies des actes et des fonctions du langage et des discours. Je me permets de reprendre ici brièvement l'approche

austinienne (Austin, 1962), selon laquelle le discours est considéré comme une forme d'action. John Austin propose donc cinq actes :

- assertif ;
- directif ;
- promissif ;
- expressif ;
- déclaratif.

Ces actes seraient à rapprocher des fonctions, et en particulier des six fonctions du langage identifiées par Karl Buhler (en 1934) puis Roman Jakobson (1956) :

- émotive (centrée sur l'émetteur du message : interjections et évaluations) ;
- conative (centrée sur le destinataire : impératif, interrogations) ;
- référentielle (centrée sur le contexte : narration, exposition) ;
- phatique (centrée sur le canal, le contact) ;
- métalinguistique (centrée sur le code) ;
- poétique (centrée sur le message pour le jeu sur le signifiant et signifié à part égale).

Ces deux grandes typologies fondatrices ont été enrichies par les réflexions d'autres écoles. Ainsi je peux également considérer les trois fonctions proposées par Michael Halliday (idéationnelle, interpersonnelle et textuelle), les trois axes proposés par Michel Foucault (connaissance, pouvoir, éthique). Je retiens particulièrement les deux valeurs proposées par John Gumperz[123], révélatrice et performative (en particulier reproductrice) du langage dans les phénomènes sociaux, que l'approche critique incarne le mieux. En analyse critique de discours, les trois « sens » (*meanings*) basés sur la linguistique fonctionnelle systémique proposés par Norman Fairclough sont action, représentation, identification et sont proches des fonctions proposées par Michael Halliday.

Je prends en compte dans l'analyse la richesse de ces cadres d'interprétations possibles, ces « fonctions » qui s'analysent et s'identifient dans deux dimensions, et qui, pour John Searle (*Sens et expression*, 1979), peuvent être explicites (locutoires) ou implicites (illocutoires).

L'analyse a ainsi pour objet à la fois les fonctions locutoires, telles qu'elles sont déclarées explicitement dans le discours et les fonctions illocutoires qui ne sont pas explicitement amenées par des indicateurs dans le discours ou même qui les contredisent, ou ne correspondent pas aux actions annoncées explicitement par l'auteur. Je prends en considération que l'analyse des fonctions illocutoires est fondamentale mais sensible. Comme le note Laurence Bardin (1977 [1987 : 13]), « [L'analyse] absout et cautionne chez le chercheur cette attirance vers le caché, le latent, le non-apparent, le potentiel d'inédit (du non-dit), détenu par tout message ».

Par exemple, dans le billet de blog de Richard que j'ai proposé en exergue de ce point 5, l'auteur annonce en introduction :

> « *Les* "open house"*, c'est un concept malais après les festivités de* Raya *pour les musulmans. J'ai pu en tester un après ramadan donc je me suis dit pourquoi pas faire un article dessus...* ».

Dans cette première phrase de son billet, l'auteur annonce trois choses : un thème (les « *open house* »), un genre (« *article* ») et une fonction : la transmission d'un savoir, c'est-à-dire une fonction épistémique, conative, dont il n'est pas annoncé qu'elle va se faire par la narration, la description ou

[123] 1964, *The universe of sociolinguistics analysis.*

d'autres registres pouvant correspondre au genre annoncé de l'article (je reviens sur ces notions de genres et registres en suivant en 5.4).

Mais lorsque j'analyse le billet même très brièvement comme je l'ai fait dans ce chapitre, émergent alors des fonctions qui n'étaient pas annoncées : en plus de la transmission d'une connaissance, ce billet prescrit un comportement pour ses lecteurs dans une certaine situation et enseigne. Or Richard n'avait pas annoncé « je vais vous apprendre ce qu'il faut faire et ne pas faire à une *open house*. ». Le discours réalise néanmoins cette fonction plus déontique.

Il pourra ainsi être intéressant d'observer comment un auteur annonce qu'il se démarque d'un certain ordre perçu du discours (aussi bien de certains registres, de certaines fonctions, que d'une certaine thématisation ou d'un certain genre), pour finalement s'y conformer dans son discours. Cette tension entre le locutoire et l'illocutoire (qui peut se trouver en harmonie ou plus ou moins en contradiction) est donc un objet révélateur des fonctions effectives d'un discours, que je vais faire ressortir ici.

5.4. Genres et style de discours

> « L'analyste du discours doit accorder un rôle central à la notion de genre de discours, qui par nature déjoue toute extériorité simple entre "texte" et "contexte". » (Maingueneau, 2005 : 66)

5.4.1. Registres, genres et types de discours

Cette recherche vise à identifier les caractéristiques discursives d'un champ, le récit de voyage lointain, se basant sur ce corpus et en relation intertextuelle au sein d'un parcours discursif prenant en compte d'autres récits anciens ou contemporains appartenant à ce même champ.

L'analyse, je le pense montrera que ce champ discursif se caractérise non seulement par des thématisations exotiques, par des modalisations comme la comédie ou l'autodérision, par des positions énonciatives variées, par certaines fonctions, mais aussi notamment par l'adoption de genres et de types de discours tels que le genre journalistique ou encore celui du guide de voyage, du billet humoristique, de l'ethnographie, etc. Avec l'analyse discursive, j'étudie les indices textuels, les formes observables et identifiables de ces genres.

Teun van Dijk (2003 : 356) explique que « les genres [de discours] ont typiquement des schémas conventionnels, consistant en diverses catégories. Le recours à certaines d'entre elles peut être interdit ou obligatoire, par exemple certaines salutations dans une conversation ne peuvent être utilisées que par certains interlocuteurs, d'un certain groupe social, rang, âge ou sexe. ».

Le genre révèle la fonction et ces deux éléments sont indissociables : le genre d'un discours indique sa fonction dans l'interaction. Ainsi lorsqu'un texte de blog prend une tournure journalistique ou de guide de voyage, avec les caractéristiques textuelles observables de ces genres, comme c'est le cas dans le billet sur les « *open houses* », pris comme exemple ci-avant., cela correspond à une fonction locutoire informative, verticale, une volonté d'objectivité (que l'analyse des modalisateurs peut faire ressortir, puisque l'analyse discursive ne s'opère pas par étapes ou par catégories mais comme un tout).

Les genres de discours sont plus ou moins ritualisés et plus ou moins spécialisés ; ils sont changeants dans leurs réalisations, émergent et disparaissent en fonction des besoins de la société. Il n'en existe

pas de typologie établie, ainsi que le fait remarquer Norman Fairclough (2003), et alors que certains sont connus et bien établis (un cours, un article de journal, un appel de télémarketing, tous plus ou moins ritualisés), d'autres sont plus confidentiels, locaux ou spécialisés (les billets de blog d'expatrié par exemple).

Norman Fairclough (2003), propose donc d'aborder les genres selon différents niveaux d'abstraction. Les grandes catégories (qu'il appelle « pré-genres ») sont ainsi notamment les catégories narratives, argumentatives, descriptives et conversationnelles, les catégories intermédiaires (plus précises mais pouvant correspondre à de nombreuses pratiques sociales distinctes) sont par exemple l'interview ou le rapport écrit, et finalement les catégories contextualisées dans la pratique sociale sont par exemple l'entretien d'embauche, l'entretien de recherche, l'interview journalistique, toutes des sous-catégories du genre de l'interview, un genre conversationnel. Cependant, je choisis de reprendre à mon compte la terminologie proposée par Dominique Maingueneau (Charaudeau, Maingueneau *et alii*, 2002), qui distingue d'un côté les **registres**, par exemple narratif, argumentatif, descriptif et de l'autre les **genres**, tels que l'entretien par exemple, ou des genres précis d'entretiens, comme l'entretien d'embauche. Cette terminologie permet de distinguer plus clairement registres et genres, ce qui me semble pertinent dans une analyse dans laquelle certains genres, comme le billet de blog, peuvent mêler plusieurs registres (narration, argumentation, description, etc.). Un genre est alors considéré comme un « dispositif de communication particulier (impliquant des rôles, un canal, des thèmes, etc., particuliers) » dans un « secteur de production verbale d'une société », que recouvrent les **types** de discours (comme le discours colonial par exemple).

De même qu'il n'existe pas de typologies définitives des genres de discours, multiples et mouvants, il n'existe pas de règles pour leur utilisation et en particulier pour la façon dont des discours peuvent intégrer et mélanger différents genres de façon inédite. Il n'est donc pas surprenant de noter des mélanges, par exemple dans les blogs d'expatrié, entre registres descriptifs, narratifs et argumentatifs ou dans le billet « les *Open Houses* », des caractéristiques relevant à la fois du guide de voyage et de l'anecdote personnelle. Le genre du guide peut y être identifié plus précisément comme celui tantôt du guide de voyage, ou du guide de savoir-vivre.

Le corpus, multimodal, comporte trois catégories correspondant à des genres et types distincts et plus ou moins conventionnés. L'une est la transcription d'un entretien de recherche. La seconde est le blog d'expatrié (correspondant aussi à certaines conventions, si l'on considère le blog comme un genre de discours, par la structure en billets datés, catégorisés et dotés de titres, souvent accrocheurs). La troisième est le texte autobiographique qui est aussi une contribution écrite à un travail de recherche (genre très conventionné). Cela dit, je suis consciente que chaque catégorie est susceptible de jouer sur différents registres, ainsi l'entretien, par nature d'un registre conversationnel, peut-il comporter des passages argumentatifs, descriptifs, ou narratifs.

La variété des genres et la tendance à passer d'un genre à l'autre caractérise donc les discours du corpus : genre autobiographique du texte de recherche, genre tour à tour journalistique, polémique ou humoristique des billets de blog, registre conversationnel dans l'entretien. Ainsi non seulement le corpus se caractérise par des genres et types de discours distincts, mais aussi par le mélange non seulement des registres mais aussi des genres au sein d'un même ensemble textuel. Selon Norman Fairclough (2003 : 34), ces occurrences du « *genre mixing* » (mélange de genres) peuvent s'interpréter comme la manifestation d'une certaine interdiscursivité du discours.

5.4.2. Style

Ces caractéristiques discursives, ces organisations textuelles, l'adoption même de registres et de genres de discours, participent à la façon d'« être » dans son discours de l'auteur, à la fois liée et transcendant les positions énonciatives qu'il adopte et les genres dans lesquels s'inscrive son discours. Comme le résume Norman Fairclough (2003 : 159), « qui vous êtes est en partie comment vous parlez, comment vous écrivez. ». Le style participe ainsi du processus d'identification décrit précédemment, dans le chapitre 2. L'écriture non seulement peut participer du processus d'autoidentification mais également en être une réalisation.

Cependant, une distinction entre analyse de discours et analyse du style n'a pas lieu d'être pour cette recherche. Tout d'abord cette distinction serait délicate à établir, comme le note simplement Dominique Maingueneau (Charaudeau & Maingueneau, 2002 : 552), « il est très difficile de définir la ligne de partage entre stylistique et analyse du discours » et « il ne peut qu'y avoir de nombreuses interférences entre stylistique et analyse du discours ». De plus, la réhabilitation même de la stylistique par l'école critique se conçoit comme relevant de l'analyse de discours et non d'une discipline distincte.

Relèveront du style d'un ou des auteurs, l'ensemble des caractéristiques de leurs discours introduit ici : lexicalisation, relations sémantiques, registres de langue, modalisations, fonctions, registres discursifs, genres.

Conclusion de la première partie

Cette première partie de la thèse a mis en place et en relations contextes, notions et méthodes en jeu dans cette recherche.

J'y ai établi que l'expatriation française en Malaisie relève des **mobilités** humaines dans une époque marquée par la **fluidité**, entre des populations, et sur un territoire, marqués par le **postcolonialisme**.

J'y ai expliqué comment la **construction du corpus** est née d'une volonté de prendre en compte d'une part cette fluidité, par une **multimodalité** permettant des réitérations et des résolutions sémiotiques (récits et entretiens) et par l'insertion d'**éléments naturels** (blogs) ; d'autre part la question postcoloniale, en inscrivant ce corpus dans un parcours discursif choisi.

Ce **parcours discursif** s'inscrit dans le champ du discours sur l'autre, en particulier du discours français ou européen sur ses territoires de conquête. J'en ai analysé les caractéristiques et les circonstances intellectuelles et historiques dans le chapitre 2. Pour rappel, je reprends ici le schéma récapitulant ces analyses page 181.

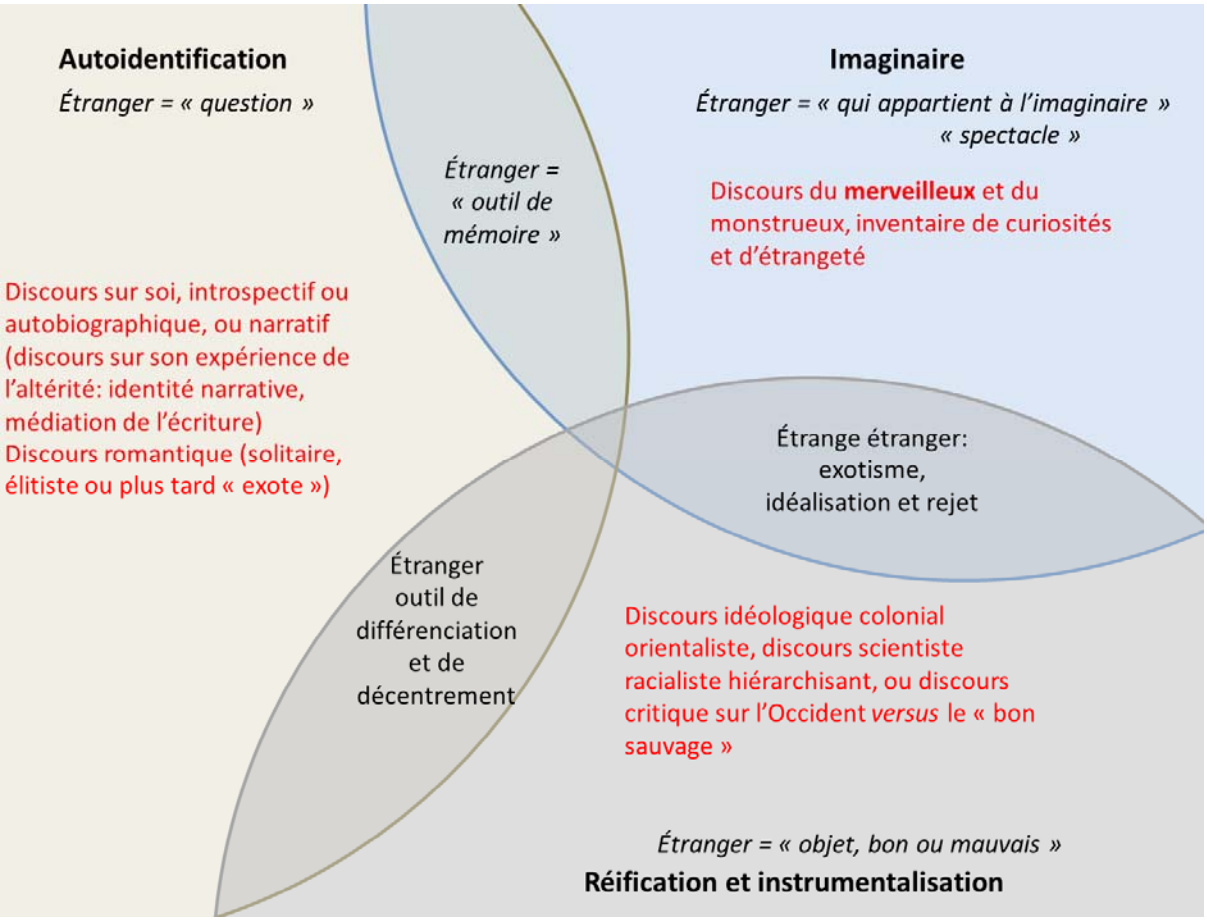


Figure 33 : altérité dans le discours

La figure ci-dessous replace ces analyses dans le contexte historique de la conquête européenne en Asie du Sud-Est et reprend quelques exemples de discours emblématiques afin de situer les caractérisations faites de ce parcours discursif dans la Figure 33 : altérité dans le discours.

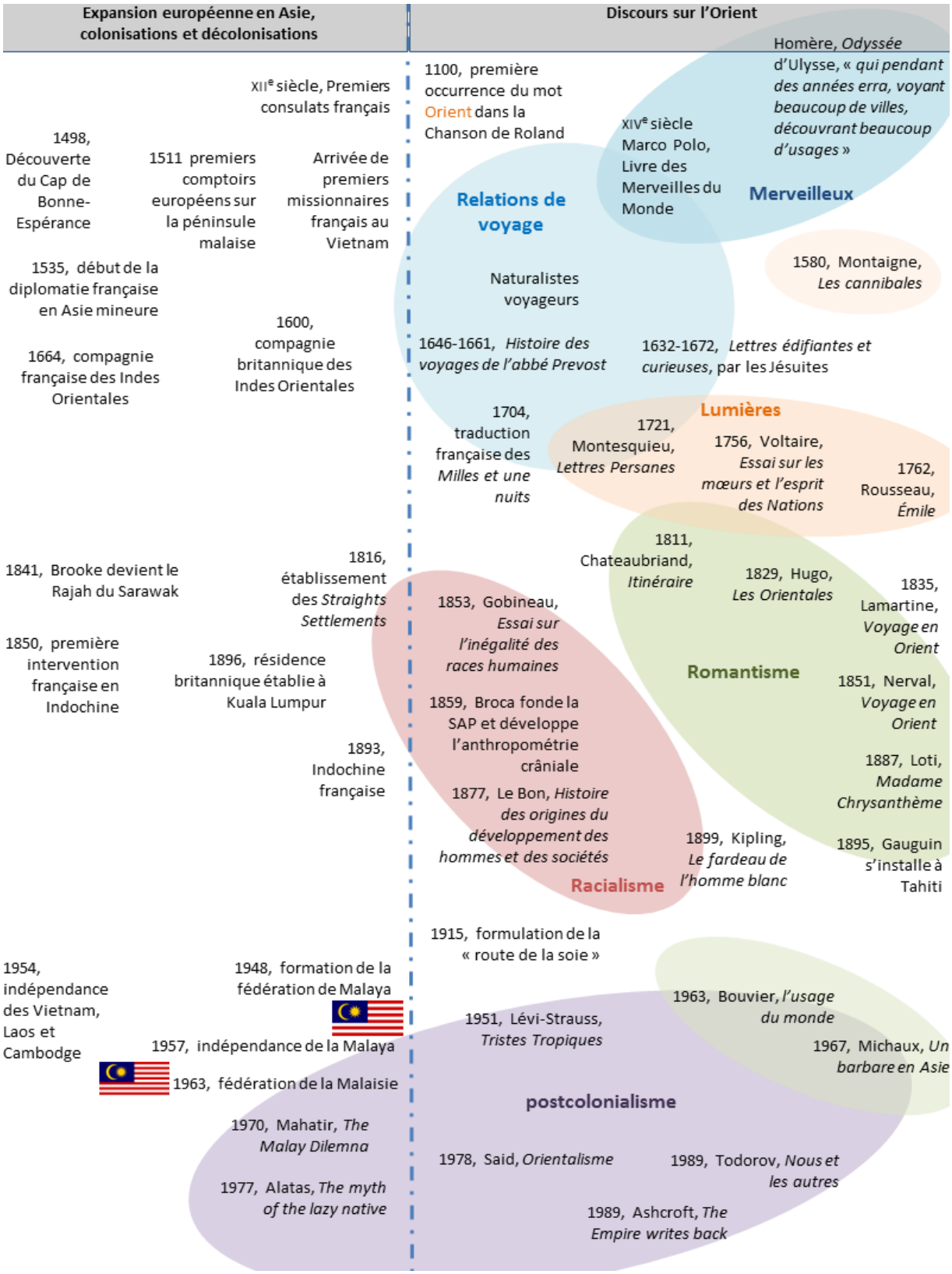


Figure 34 : discours sur l'Orient

L'analyse proposée et que j'aborde dans les chapitres suivants s'inscrit dans ce champs discursif et s'appuie sur ce parcours discursif dans un objectif de comparaison diachronique. J'ai montré dans le

chapitre 3 comment cette analyse serait une **analyse critique de discours**, du point de vue des objectifs comme de la méthode :

- portant sur l'organisation textuelle et des marques d'énonciation ;
- prenant en compte le contexte ;
- étant interdiscursive ;
- étant interdisciplinaire.

Avant d'en présenter les résultats, j'en rappelle ici les objectifs :

- analyser la parole autobiographique des participants pour silhouetter des parcours d'expatriation ;
- interroger le rôle de l'écriture autobiographique sur l'expérience de la mobilité et dans la construction de l'identité et l'autoidentification ;
- Interroger par l'analyse interdiscursive la continuité de certaines caractéristiques discursives saillantes dans le discours sur l'autre, du point de vue de l'ordre du discours.

Je vais maintenant introduire la deuxième partie de cette thèse et exposer comment les résultats vont être présentés et analysés dans les chapitres suivants.

PARTIE 2 - ANALYSE ET RÉSULTATS

PRÉSENTATION DE LA PARTIE 2

Les analyses que j'ai menées dans la première partie vont servir de socle à la deuxième partie qui s'ouvre ici :

- le contexte délimité dans la première partie, à travers d'une part l'analyse de ce qui caractérise la Malaisie et les expatriés français et d'autre part celle des notions de modernité, de fluidité et des processus d'identification d'autoidentification et de l'écriture de soi, va permettre **une analyse contextualisée** du corpus ;
- les caractéristiques des discours sur l'autre et sur l'expérience de l'altérité (dans les récits occidentaux, notamment français : Figure 23 : altérité dans le discours), analysées grâce aux apports de recherches pluridisciplinaires (littéraire, sociologique, anthropologique) portant sur ces discours, vont permettre **une analyse interdiscursive** du corpus ;
- les approches et les savoirs disciplinaires choisis et délimités pour cette recherche vont être mis en œuvre dans l'objectif de produire **une analyse de discours critique** du corpus.

Dans le **chapitre 4**, je tracerai les étapes des parcours d'expatriation, leurs itinéraires géographiques et imaginaires. J'interrogerai dans le corpus les représentations des participants sur la mobilité, l'expression de la conceptualisation et de la concrétisation du ou des départ(s), de la résidence sur le(s) territoire(s) autre(s), des modalités de mobilités à venir ou de retour(s) en France.

J'organise mon analyse de ces parcours dans le chapitre 4 selon ces trois grands axes :

1. de la construction de représentations à la concrétisation de la mobilité
En guise d'introduction à cette analyse, je vais d'abord présenter concrètement les parcours de mobilité des neuf participants à cette recherche. Au-delà des chronologies et des itinéraires, il va s'agir d'éclairer non seulement les contextes individuels dans leurs résonnances avec les contextes socio-historiques exposés dans les chapitre 1 et 2, mais aussi les ramifications symboliques des départs et des retours, les représentations et les relations des participants avec l'imaginaire de la mobilité et la façon dont la construction des représentation s'articule entre représentations collectives ou héritées et expériences individuelles ;

2. l'autoidentification et les questions de « communalité » dans la mobilité
L'analyse va montrer ici que les positionnements et l'autoidentification des participants se réalisent autour de deux polarités : d'une part dans la mobilité entre une figure, évoquée dans le chapitre 2, du mauvais expatriés, rejetée, et d'un expatrié différent et éclairé, d'autre part entre le mobile et le sédentaire ;

3. Le rôle de l'écriture dans l'expérience de la mobilité.
Avant d'aborder le chapitre 5 et les questions de caractéristiques discursives et des préconstruits dans le discours sur l'altérité, je propose ici une analyse des thématisations du corpus avec une attention particulière au corpus d'archive que constituent les blogs. La question du rôle de l'écriture dans l'expérience de la mobilité et de l'altérité est posée ici. Elle le sera à nouveau dans le chapitre 5, à travers l'analyse des caractéristiques du discours inclus dans le corpus, en particulier du discours sur l'autre. Pour mémoire, j'ai proposé ci-

dessus en conclusion de la partie 1 une modélisation d'un parcours discursif dépassant les limites de la formation discursive du corpus, celui des récits français sur l'Orient. Cela me permettra de relier, comparer, nuancer les deux modélisations, en les incluant dans l'histoire / Histoire.

Dans le **chapitre 5**, je présente l'analyse interdiscursive que j'ai menée sur le corpus dans une perspective diachronique (dans ce parcours discursif) et j'en organise la présentation selon trois grands axes :

1. Le discours sur l'autre
L'analyse met en lumière des préconstruits hérités des discours du merveilleux, de l'exotisation et du mythe du bon sauvage ;

2. Le discours sur soi
L'analyse révèle des échos du discours romantique et introspectif sur le voyage et sur l'autre ;

3. Le discours sur l'expérience de l'altérité
L'analyse permet de déceler la perduration du rejet et de l'idéalisation, révélés dans le parcours discursif, et d'interroger les jeux de pouvoir autour de la connaissance et du discours savant.

À partir des résultats présentés, dans le chapitre final, le **chapitre 6**, je proposerai sous forme de conclusion, des discussions sur les résultats des analyses, ainsi que les perspectives ouvertes. Ces discussions reprennent à la lumière de l'ensemble des analyses menées, les hypothèses formulées dans cette thèse :

1. Hypothèses sur l'ordre du discours
Les préconstruits relevés dans les discours du corpus dans le chapitre 5 sont-ils présents dans le discours de façon plus ou moins consciente ? Dans quelle mesure pourraient-ils être le signe d'une perduration des idéologies à travers les vécus et paroles individuelles, et en quoi cette continuité discursive est-elle susceptible d'affecter la réalité sociale de l'altérité ? Les préconstruits relevés dans les discours du corpus dans le chapitre 5 contribuent-ils à un figement du discours sur l'autre ? Cet interdiscours contribue-t-il à rendre conventionnel le discours sur l'autre ? Peut-on considérer, de par l'existence d'un certain ordre du discours, que l'on a à faire dans le corpus et dans ce parcours discursif à un discours dominant dont la force s'exprime dans sa reproduction encore actuellement ?

2. Hypothèses sur la parole autobiographique et la construction de l'identité
Si l'articulation de la parole sur soi et sur l'autre est constitutive de l'autoidentification, peut-elle ne pas participer d'une réification de l'autre, et donc de soi ? En cela, comment s'articule la double injonction contemporaine à découvrir l'autre et à se connaître soi-même : dans une complémentarité ou en contradiction ? Avec quels risques ? Et avec quelques perspectives sur le discours postcolonial sur l'altérité ? L'expérience de la mobilité lointaine et de l'altérité est-elle au XXIe siècle en train d'être érigée en passage obligé dans la vie, voire en norme ? On pourrait dire que cela dépend pour qui, et pour quoi faire. Cette expérience est-elle véritablement globale et réciproque et dans quelle mesure a-t-elle ou peut-elle transcender la polarisation ex-colonisateur *versus* ex-colonisé ? Comment ce corpus et cette analyse peuvent-ils éclairer l'utopie du citoyen global et ses modèles ?

Pour faciliter la lecture de cette seconde partie, je reprends quelques informations pratiques sur les méthodes utilisées et les auteurs qui se sont exprimés dans le corpus :

- un rappel des méthodes audiotypographiques et des conventions de citations du corpus utilisées ;

- la liste des participants par ordre alphabétique de leurs pseudonymes originalement présentée page 218.

Rappel des conventions typographiques pour les citations du corpus (voir chapitre 3, 4.1)

Le choix se porte sur une analyse d'un discours assumé et délibéré et non sur l'analyse des actes de parole manqués, sur l'interprétation des expressions non-verbales ou des particularités de prononciation.

Les blogs, extraits de blog et récits de parcours sont cités directement. Les possibles coquilles et fautes d'orthographe sont corrigées pour faciliter la lecture, mais les expressions du registre oral et les jeux de ponctuation (par exemple l'utilisation de triple points d'exclamation ou d'émoticônes) relevant de l'expressivité délibérée sont préservés. Les retours à la ligne et sauts de ligne sont préservés également dans les textes écrits, puisqu'ils relèvent également d'une expressivité délibérée.

Les photographies ou illustrations des blogs peuvent être « citées » également, dans ou en dehors du texte. Lorsqu'elles sont citées dans le texte, leur place dans le texte est respectée, mais la mise en page peut varier légèrement par rapport au blog en ligne (une photographie peut avoir été agrandie ou éclaircie par souci de visibilité, ou rapetissée pour des raisons de mise en page). Les visages reconnaissables y ont été floutés, le cas échéant les noms masqués. Les **vidéos** peuvent être tantôt « reproduites » sous la forme de capture d'écran ou simplement mentionnées par une légende en lieu et place du média.

Les entretiens sont transcrits mot à mot, y compris les disfluences telles que « heu », « ben », sans reproduire la prosodie ou les expressions non verbales, que ce soit par des conventions audiotypiques ou par la transposition d'une ponctuation écrite. Les citations issues des entretiens sont donc livrées comme une suite de mots **sans ponctuation**.

Toutes les citations du corpus apparaissent en italique, pour les distinguer de citations d'autres auteurs. Les passages plus longs seront parfois mis en valeur par un encadré, pour faciliter la lecture et sans que cela n'ait de signification supplémentaire. Les citations de billets de blogs complets sont encadrées et marquées par un fond grisé comme ici, pour les distinguer des extraits.

Il est précisé dans le texte pour chaque citation de quel participant (grâce aux pseudonymes) elle émane et dans quel texte (« récit (de parcours) », « blog » ou « entretien »).

Reproduction du tableau des participants proposé en 3 du chapitre 3 :

Tableau 9 : participants

pseudonyme	Sexe	Blog	Âge	Situation professionnelle	Situation de famille
Alice	F	✓	30-40	femme au foyer	conjoint français expatrié
Ariane	F		30-40	ingénieure employeur international	conjoint français expatrié
Constance	F		40+	retraitée	conjoint diplomate malaisien 1 enfant
Françoise	F		40+	ambassade de France fonctionnaire française	conjoint français 2 enfants
Ilham	M		30-40	professeur d'université employeur local	conjointe française 3 enfants dont 1 né en Malaisie
Jean	M	✓	30-40	père au foyer	conjointe malaisienne 1 enfant né en Malaisie
Lise	F	✓	30-40	professeure des écoles fonctionnaire française	conjoint expatrié français 3 enfants dont 1 adopté en Malaisie
Richard	M	✓	20-30	commerce VIE - employeur international	célibataire
Sylvie	F		30-40	mère au foyer	conjoint français expatrié 1 enfant né en Malaisie

Chapitre 4 – Expériences, histoires personnelles et parole individuelle

Dans ce chapitre, volumineux du fait des nombreux extraits de corpus présentés et analysés, je focalise dans ce chapitre mon analyse du corpus sur **les parcours** et **les profils** des expatriés participants, tels qu'ils sont exprimés dans leurs discours.

Je vais en premier lieu considérer l'avant-départ et en particulier, formulant ou participant du projet de mobilités, les **représentations** qu'ont les participants de la mobilité, de l'ailleurs, de l'autre sont le premier objet de mon analyse. J'en interroge autant la construction (individuelle, familiale, sociale) que le rôle dans le parcours d'expatriation. Les **itinéraires** vécus sont ensuite décrits à partir des informations factuelles véhiculées dans le corpus (lieux, dates, durées des mobilités) et analysés en relation avec les représentations relevées et ce en quoi l'expérience individuelle contribue à l'évolution de représentations individuelles d'abord héritées du collectif ou du familial.

Dans cette situation de mobilité, je considère ensuite les processus d'**identification**, en m'appuyant sur les notions les notions de groupalité et communalité empruntées à Roger Brubaker dans le chapitre 2. L'identification des participants apparaît dans cette analyse comme relevant d'une polarité double et tissée de représentations, entre d'un côté la **communalité expatriée** (et les représentations duelles positives et négatives formée sur l'appartenance à cette communauté) et de l'autre la population française **sédentaire**.

Je considère enfin dans ce chapitre le **processus d'écriture sur l'expérience de l'altérité** avec une focalisation sur les discours naturels, c'est-à-dire dans le corpus les blogs et ce que les participants expriment de leurs pratiques d'écriture hors corpus (ce qu'ils disent par exemple de leurs correspondances en situation de mobilité). L'interrogation est : **pourquoi ils écrivent** en situation de mobilité, **sur quoi et avec quels modèles** exprimés.

1. De la construction de représentations collectives et individuelles à l'expérience personnelle de la mobilité

Je vais analyser ici ce qui ressort du discours des participants quant à leurs **représentations** de la mobilité et de l'étranger. Je reviendrai plus particulièrement sur l'imaginaire de l'ailleurs dans le chapitre 5 d'un point de vue interdiscursif et en mettant en relation collectif et individuel autour de processus discursifs identifiés dans le chapitre 2, tels que l'exotisation. Dans ce premier chapitre, je focalise mes analyses sur la construction de représentations sur la mobilité.

Je m'appuie sur ce que j'ai analysé dans le chapitre 2, d'une part de la construction des représentations individuelles et collectives, d'autre part des représentations sur la **mobilité** telles que les ont théorisées notamment Zygmunt Bauman, Danilo Martuccelli, Michel Butor. Les auteurs cités dans le chapitre 2 théorisent des représentations contemporaines des espaces dans lesquelles la mobilité est centrale, sans destination fixe et faite parfois de parcours de distances symboliques, plus ou moins déstructurante pour les individus et les sociétés mouvants, existentielles autant que physiques :

- la mobilité (ou « fluidité » pour Zygmunt Bauman) définissent le contexte contemporain ;

- Danilo Martuccelli considère que la circulation, le déplacement sont dans le contexte postmoderne de la mobilité plus centraux que les destinations ;
- la quête du voyage est de plus en plus immatérielle, Danilo Martuccelli la qualifie de fuite, existentielle ;
- la mobilité vue comme une dualité entre local et global voit cette dualité de plus en plus déterritorialisée (Anna Dimitrova), avec des représentations des distances ne correspondant plus à leur valeur physique, kilométrique (Martin Heideger) ;
- la « fluidité » ou « liquidité » proposées par Zygmunt Bauman peuvent être considérés à la fois comme destructurantes (Zygmunt Bauman, Pierre Bourdieu) ou au contraire comme une forme de stabilité nouvelle et même de pouvoir (Danilo Martuccelli, Michel Butor).

Pour beaucoup de participants la découverte de l'ailleurs est exprimée comme la principale motivation de l'expatriation. L'expérience de l'altérité n'est donc pas une circonstance, ou un effet secondaire d'un projet qui serait essentiellement d'une autre nature (professionnel, financier, familial) : seul un participant, Ilham, dit être parti à l'étranger seulement en quête d'un projet professionnel. Pour les autres, l'altérité et son expérience sont la raison principale exprimée pour laquelle ils ont formé ou accepté le projet de partir. C'est donc ce qui est au cœur non seulement de l'expérience de l'expatriation, mais du projet et même d'une certaine quête des participants. C'est en considérant cette quête de l'altérité que je vais mener mes analyse, dans un premier temps en me focalisant sur la construction des représentations qu'ont les participants de la mobilité, dans un second temps sur le rôle et l'évolution de ces perceptions dans la concrétisation du départ.

1.1. Constructions de représentations sur la mobilité

Je vais aborder ici la dimension transgénérationnelle du vécu et des représentations de l'international et de la vie hors de France. Cette dimension a été théorisée par Béatrice Verquin (2001 : en ligne, voir aussi en 2 du chapitre 1) :

> « Dans les familles françaises domiciliées à l'étranger, l'ancienneté des références internationales est un critère important de différenciation de la population des Français de France. Pour beaucoup, il existe un contact inné avec une culture étrangère, soit par la découverte précoce d'un autre pays que la France réalisée dans le cadre d'une migration internationale, soit parce qu'ils sont nés d'un couple mixte. Chaque génération éprouve le besoin de poursuivre ce que lui a transmis la précédente, c'est-à-dire une certaine "identité internationale", fruit de son parcours migratoire. Les migrations internationales qui se succèdent, au sein d'une génération et d'une génération à l'autre, sont vécues comme étant l'accomplissement d'une tradition familiale, la manifestation d'une certaine continuité et non comme un déracinement. Il existe ainsi une sorte de patrimoine migratoire constitué par le capital linguistique, culturel et social accumulé par le vécu familial, un modèle familial d'expatriation. ».

L'auteure propose trois grands facteurs d'une certaine affinité avec l'expatriation :

1. « la découverte précoce d'un autre pays que la France réalisée dans le cadre d'une migration internationale » ;
2. être « nés d'un couple mixte » ;
3. « un modèle familial d'expatriation ».

J'ai posé en entretien à tous les participants la question du modèle familial de l'expatriation, de ce que Béatrice Verquin voit comme « l'accomplissement d'une tradition familiale », car cet élément n'était pas toujours cité dans leurs récits. Et si la plupart peuvent citer quelques figures de voyageur

dans leurs familles, aucun n'a dit avoir ce ressenti de perpétuer une tradition ou d'avoir hérité d'un « patrimoine migratoire ». Seule Constance est issue d'un couple mixte. En revanche, tous ont eu cette « découverte » d'un autre pays, parfois avec leurs parents, c'est le cas pour Lise ou Sylvie, parfois en tant que jeune adulte, pour Ariane par exemple, précédent le projet d'expatriation.

1.1.1. Représentations : quels processus et quels objets

Je vais présenter ici à la fois ce qui relève dans les discours des représentations qu'ont les participants sur la mobilité et la notion d'ailleurs, avant leur départ et aujourd'hui, et ce qui relève des représentations également véhiculées dans leur entourage, familles.

Je définissais en introduction les **représentations** comme « toute traduction mentale d'une réalité extérieure perçue. La représentation est liée au processus d'abstraction. La représentation d'une cathédrale, c'est l'idée de la cathédrale. ». (Le Goff, 1985 [1991 : 6]). J'y évoquais également le passage, théorisé par Serge Moscovici et Denise Jodelet, du plan individuel aux niveaux interindividuel, puis social, des représentations. Dans le cadre de l'analyse discursive des parcours d'expatrié, j'interroge en particulier cette genèse des représentations.

Du fait du style impersonnel de la citation de Le Goff ci-dessus (les agents du processus n'y sont pas explicités), je considère une citation de Jean-Claude Abric, formulant le même processus de façon contextualisée et en explicitant les agents :

> « la représentation est le produit et le processus de l'activité mentale par laquelle un individu ou un groupe reconstitue le réel auquel il est confronté, et lui attribue une signification spécifique. » (1989 : 188).

La représentation sert, pour reprendre les termes de cet auteur de « filtre interprétatif », « d'instrument de décodage » favorisant,

> « une production originale et un remodelage complet de la réalité, une réorganisation de type cognitif où les connotations idéologiques personnelles (attitudes, opinions) et collectives (valeurs, normes) prennent une place essentielle aussi bien dans le produit que dans le mécanisme même de sa constitution » (1987 : 67-68).

Mon analyse a comme objectif à la fois de relever dans leurs discours les représentations qu'ont les participants de la France, de l'étranger, de la mobilité, mais également ce que leurs discours exprime de la construction de ces représentations et en particulier en ce que cette construction relève du personnel et/ou du collectif (familial, national, littéraire, etc.).

1.1.1.1. Dire l'étranger et la mobilité

Les objets des représentations que je vais analyser sont des territoires, un pays, la Malaisie mais également des notions telles que la mobilité, l'étranger, l'international, le lointain… Les représentations se construisent autour de ou s'ancrent par des termes, elles naissent du discours entendu, lu et de son interprétation par les participants.

Je prends l'exemple de Richard et je vais analyser dans son récit de parcours comment un terme, « international », porte la construction et l'expression de ses représentations sur ce qui se réalise dans son parcours, notamment mais pas exclusivement, par l'expatriation. Richard commence ainsi son récit de parcours :

« *Le mot "international" m'a toujours attiré. Depuis tout petit, j'entends et je vois uniquement des grandes choses associées à ce mot : des grands congrès, des grands événements, des gens importants, des peuples différents, des pays différents. Du coup sans vraiment comprendre ce que cela voulait dire, je voulais faire un métier "international". Peu importe lequel*. ».

Par opposition à ces « *grandes* » choses, incarnées par l'environnement professionnel de son père (« *une institution "internationale"* »), Richard enchaîne en évoquant son origine d'un « *petit village* » et les rares occasions de se rendre dans « *la grande ville* ». Dans cet extrait, les qualificatifs « grand » ou « important » et « différent » se trouvent associés. Ce sont des représentations que Richard confirme et vérifie lorsqu'il entre dans la vie active : son diplôme en poche, il considère par exemple que la Chine est « *une économie prometteuse pour tout jeune diplômé, presque un passage obligé pour avoir une reconnaissance professionnelle* ». Il écrit aussi qu'il perçoit la Chine, avant d'y partir en expatriation, comme « *un peuple avec des valeurs fortes* ». Je lui ai demandé en entretien d'où lui venait cette représentation de ce pays, qu'il me dit tenir des films « *où des personnalités qui sont assez fortes assez déterminées c'est assez loin de ce qu'on comprend de nous en général* », il mentionne alors également sa pratique du judo « *inspiré des valeurs asiatiques chinoises qui sont fortes ancrées et ça se reflète un peu dans tout ce qu'ils font les traditions* ». Ces représentations Richard dit en entretien les avoir confirmées par son expérience sur place :

« *je trouve ça très intéressant ça m'a vraiment beaucoup plu en Chine de voir des quartiers vraiment traditionnels avec des personnes qui vraiment comme dans les documentaires c'est exactement ça dans les petites ruelles les petits etcetera* »

Le « grand » international du récit de Richard se mue dans son entretien en « petits » détails faisant le charme et la tradition d'une culture étrangère en particulier : la grandeur se fait dans le mélange, la rencontre, le point d'intersection entre deux ou plusieurs cultures avec leurs « petits » charmes : du « *petit village* » français où Richard est né aux « *petites ruelles* » de Pékin où il a travaillé. Cette grandeur exprimée dans le discours est donc dans la rencontre ou dans le déplacement, comme le mot choisi par Richard dans son récit l'exprime, le « *grand* » c'est l'entre-deux, l' « inter », international, c'est la différence ressentie par le biais de cette rencontre.

Les représentations préexistant aux départs ne portent ainsi pas tant sur une destination particulière – j'ai cité ci-dessus mon entretien avec Richard et il y exprime des représentations qu'il avait avant son départ sur la Chine nées de films vus, de sports pratiqués – que sur le déplacement, la rencontre, la différence, la distance. Mon analyse dans la partie suivante (1.2) des itinéraires va venir confirmer cet espace interstitiel comme l'objet premier des représentations construites avant (et contribuant à mener au) départ.

Cet espace interstitiel en tant qu'objet de représentation, que Geneviève Zarate qualifie d' « entre le lointain et le proche, le semblable et le différent, l'intérieur et l'extérieur » (1994 : 11), peut encore recouvrir des incarnations variées selon les parcours. Je vais comparer par exemple comment s'incarne cet objet de représentations (et quelles représentations) chez Richard et chez Sylvie.

Richard a formé des représentations de l'ordre du prestige et du désir autour du terme « international ». Dans son récit, il écrit que son « attirance », pour reprendre son terme, s'est construite sur le modèle d'un père dont la profession l'amenait à avoir des collègues de différentes nationalités et à participer, en France, à des événements (congrès, réunions) rassemblant des participants de différents pays. Le terme « international » apparaît emprunté au discours de son père sur son travail, dans lequel ce terme revenait souvent pour décrire ses activités professionnelles (réunions internationales, conférence internationale, etc.). L'incarnation de cet

objet de représentation dans le parcours de Richard s'est construite par les observations de Richard et s'ancre sur ces représentations : le processus tel qu'il le décrit dans son récit a été pour lui d'identifier les facteurs qui lui permettraient d'intégrer ce domaine « international » perçu comme prestigieux. Richard identifie dans son récit les collègues de son père ainsi : « *Tous étaient de nationalités différentes et parlaient des langues différentes* ». Richard identifie alors ces « différences » comme ce qui confère à ces personnes l'accès au domaine désiré de l' « international ». Dans son entretien, Richard explique qu'étant « *petit* » (enfant), l'international paraît « *quelque chose d'immense* » ou « *surdimensionné* ». Il explique que sans le comprendre alors, il a l'impression, étant jeune, d'une « *chose* », « *très complète* », « *qui apporte beaucoup de choses* ». Par opposition son « *petit village* » ne lui semble « *pas très ouvert* », « *très français* ». Il associe encore grandeur à international en notant de son village : « *il n'y a pas de grandes chaînes internationales* ». Ce village, Richard « *n'en est pas sorti* » avant l'adolescence. Cette formule négative, restrictive, montre bien comment ce participant associe le « petit » village avec l'enfance et la mobilité et la grandeur internationale avec le fait de grandir. Richard se consacre donc avec succès à l'étude des langues, comme une première étape vers la concrétisation d'un destin international. Pour lui, cette expérience de l'international devait se concrétiser par le contact avec des personnes, de « *différentes nationalités, différentes cultures, différentes couleurs de peau, races* [sic], *un gros* melting pot ». Apprendre une langue étrangère appartient donc déjà pour lui à cette espace interstitiel. Il associe cependant également l'international au voyage et il explique voir alors son père, une personne travaillant en France et cependant au contact d'étrangers, comme une exception.

L'incarnation des représentations de Sylvie dans son parcours est différente. Richard peut faire l'expérience de l'international en France, quand il apprend des langues étrangères ou quand il est par exemple entouré d'étudiants de différents pays. Pour Richard, faire un stage en Chine ou une année d'études dans une université internationale à Paris relèvent l'un comme l'autre d'une incarnation de son parcours international. Pour Sylvie, seul le mode de vie et l'être à l'étranger peut incarner ses représentations. Elle ne fait aucun parallèle entre vivre à l'étranger et faire partie en France en pensionnat d'un groupe d'amies de différentes nationalités. À ma question que ce sujet, elle répond en entretien, « *je sais pas parce que je pense pas que je percevais ça comme ça à l'époque c'était juste mes amies peu importe d'où elles venaient* ». Être dans un contexte international à Paris ne répond pas à ses objectifs quand elle s'expatrie, qui sont « *voir d'autres choses avoir une vie confortable* », « *de voir d'autres gens de s'amuser c'est vrai que j'aime pas trop la routine* ». L'expérience de l'altérité pour Sylvie, en pensionnat avec des jeunes filles de différentes nationalités, tient plus aux différences sociales. Elle décrit un décalage social plus difficile à surmonter pour elle que les différences culturelles peuvent l'être à l'étranger. Le décalage avec les pensionnaires qu'elle décrit en entretien comme « *des filles de bonnes familles de vieilles familles françaises* » se révèle insurmontable. Sylvie se dit rejetée parce que d'un milieu différent et s'est alors liée d'amitié avec d'autres élèves de milieux sociaux modestes ou de certaines origines étrangère, rejetées d'après elle pour cette raison. Si elle garde de ses années de pensionnats le souvenir d'avoir fait l'expérience de l'altérité sociale, elle n'en garde pas le souvenir d'avoir été dans un contexte international.

Pour Ariane, les représentations sont liées au déplacement, à l'être « *dans un pays autre que le mien* ». Ses représentations s'articulent autour de la difficulté et de la prudence. Avant une expérience positive de stage en Allemagne, elle explique en entretien, « *je pensais pas que je me plairais que je m'adapterais aussi bien dans un autre pays que le mien* ». Lorsqu'après cette expérience positive, elle souhaite avoir l'opportunité de travailler en Allemagne, c'est en se disant « *je n'aurais peut-être pas le courage de partir seule je me sentais prête à partir à l'étranger mais avec quelqu'un que je connaissais au moins* ». Ariane confirme qu'elle n'aurait jamais fait la démarche de partir à l'étranger si cela n'avait pas été obligatoire durant ses études.

Cela dit, je vais continuer à développer mon analyse de cette articulation entre la façon dont se sont construites des représentations variées de cet espace interstitiel lui-même pluriforme chez les participants et leurs incarnations dans les parcours d'expatriation des participants, en considérant en 1.2 les concrétisations des départs, les incarnations des itinéraires et les projections des retours chez l'ensemble des participants. Avant cela, je vais analyser, comme je l'ai fait ici pour la mobilité, ce que recouvre l'objet France dans les représentations exprimées.

1.1.1.2. Dire la France

L'analyse du récit de Richard montre comment dans son cas des représentations de l'international dans son enfance et dans sa jeunesse, construites sur sa perception de l'univers professionnel de son père, ont mené à une concrétisation délibérée de l'expérience internationale dans son parcours (ce n'est pas toujours le cas, comme l'entretien d'Ariane le montre). Je vais maintenant m'appuyer sur les discours de Sylvie et Jean pour montrer que des représentations construites sur la France peuvent contribuer à la concrétisation de la mobilité dans le parcours, ou à sa continuation.

Sylvie résume ainsi son expérience avec le marché du travail en France, dans son récit de parcours :

> « *Plusieurs mois de chômage, à cumuler des petits boulots, à me voir fermer les portes car je n'étais pas jeune diplômée avec 5 ans d'expérience, parce qu'on trouvait bizarre qu'une fille ait une spécialité en électronique, et parce que malgré les postes vacants, les employeurs cherchent toujours le mouton à 5 pattes* ».

Son expérience de recherche d'emploi de « *plusieurs mois* » a construit chez Sylvie une représentation du monde du travail en France comme fermé (difficultés, petits boulots, portes fermées), sexiste (« *on* », les recruteurs, employeurs, « *trouvait bizarre qu'une fille ait une spécialité en électronique* ») et irrationnel (contradiction entre « *jeune diplômée* » et « *5 ans d'expérience* », contradiction exprimée par « *malgré* », irréalisme illustré par le « *mouton à 5 pattes* ») telle qu'elle s'exprime dans cet extrait.

Cette expérience a conduit Sylvie non seulement à partir en stage en Angleterre, mais avec des représentations déjà formées sur la France par cette expérience du chômage. L'expérience du travail en Angleterre continue de construire et renforce ces représentations. Elle écrit dans son récit après avoir mentionné son séjour en Angleterre :

> « *j'étais loin de considérer la France comme une terre d'opportunités, et j'étais un peu écœurée de ce pays qui n'offrait pas de chance même à ceux prêts à travailler dur pour un petit salaire. Les méthodes de recrutement en France sont bien trop académiques et ne démontrent pas assez d'esprit entrepreneurial* ».

Ces représentations, qui dans le premier extrait sont exprimées de façon étroitement liée à l'expérience personnelle, à « plusieurs mois de chômage » à « cumuler des petits boulots », en tant que « fille » spécialisée en électronique, se sont muées, par le truchement de l'expérience de la vie professionnelle en Angleterre, en un discours sur la France. Je retrouve dans ce second extrait des caractéristiques idéologiques d'un discours libéral sur la France, avec l'idée principale que la France n'est pas favorable à l'esprit d'entreprise et que son fonctionnement est trop mandarinal, accordant trop de place à la formation initiale et pas assez à l'expérience de terrain. Les représentations personnelles de Sylvie, construites sur le socle de son expérience et de ses difficultés dans son parcours, ont trouvé écho dans des représentations collectives.

Ces représentations collectives se retrouvent notamment dans le discours de Jean. Il explique dans son entretien, « *j'aime pas la mentalité des Français par rapport au travail* ». Il rejoint Sylvie en développant :

« *les entreprises sont élitiste c'est difficile d'y trouver de belles opportunités je trouve* » ; « *c'est très politique enfin de l'expérience que j'en ai eu c'est très politique syndicaliste et corporatiste que ce soit les gens qui recrutent de leur école du fait que pour devenir prof d'IT* [technologies de l'information] *il faut avoir un diplôme d'IT etcetera les gens ne sortent pas de leur case* ».

Jean exprime d'ailleurs lors de son entretien que, comme chez Sylvie, son expérience de l'expatriation a renforcé ses vues libérales :

« *le système français est beaucoup trop généreux en aides en soutiens en choses comme ça et le système américain ne l'est pas suffisamment donc le juste milieu ce serait plutôt le système anglais pour moi je me positionne voilà quand je suis parti je suis peut-être devenu un peu plus anglais dans mes aspirations au niveau du type de société dans laquelle j'aimerais vivre* ».

Cette construction de représentations sur la France se réalise bien dans un va-et-vient entre représentations collectives et expériences individuelles, tel qu'ont pu le théoriser Serge Moscovici ou Denise Jodetet, que je reprends ici :

> « En tant que phénomènes cognitifs, ils engagent l'appartenance sociale des individus avec les implications affectives et normatives, avec les intériorisations d'expériences, de pratiques, de modèles de conduites et de pensée, socialement inculqués ou transmis par la communication sociale, qui y sont liées. » (Jodelet, 1994 : 37).

1.1.2. Des représentations au discours

J'ai montré dans ces premières analyses autour des représentations présidant à la concrétisation de la mobilité, comment l'expérience les construit et les déconstruit, comment l'individuel rencontre le collectif, l'un absorbe, déconstruit ou renforce l'autre, à travers quelques exemples pris du corpus. Je vais continuer à analyser la construction de ces représentations, sur la France mais aussi et surtout sur la mobilité, cet espace interstitiel, selon deux modalités qui ressortent comme prépondérantes dans ce processus :

- Le rôle de la première expérience d'être à l'étranger ;
- les représentations héritées de la famille et des lectures.

J'ai établi, en 4 du chapitre 3, que mon approche pour le traitement et l'analyse des données s'était construite à la fois de façon déductive et inductive. Les deux axes que je considère maintenant reflètent cette approche mixte. Ma considération de la première expérience de l'être à l'étranger comme socle de construction des représentations sur la mobilité découle de la préanalyse, de façon déductive. Alors que selon une approche inductive, mes lectures m'orientent vers une exploration des sources familiales. Béatrice Verquin dans ses travaux de géographie, Marie Berchoud sur l'espace et les mémoires migrantes, ont orienté certaines de mes questions dans les entretiens, suivant ma lecture de textes du corpus (récits de parcours et blogs) dans lesquels l'évocation de sources familiales ou littéraire des représentations de la mobilité était souvent absente.

1.1.2.1. Rôle de la première expérience

J'ai observé dès ma préanalyse du corpus que pour la plupart des participants, c'est leur expérience personnelle de l'étranger, souvent un premier voyage dans leur jeunesse qui a été positif, qui fonde des représentations menant au départ, plus que de grandes figures familiales ou littéraires. Une première expatriation ou de premiers voyages qui ont été vécus comme très positifs sont souvent exprimés comme étant l'élément déclencheur d'une aspiration à s'expatrier.

Je vais analyser ici ce discours de la première expérience en ce qu'il fonde le projet de mobilité et construit les représentations qui y participent. Ce peut être un premier voyage ou une première expatriation, comme c'est le cas pour Ariane ou Sylvie, ou un mélange de voyages et de liens familiaux, comme pour Lise avec les Pays-Bas ou Constance avec l'Espagne, ou encore une passion pour une langue étrangère, comme l'évoque Françoise dans son entretien :

« *moi j'ai fait des langues étrangères enfin j'étais spécialisée en espagnol à l'époque donc évidemment j'ai bougé tôt je pense que j'ai aimé l'espagnol avant de bouger c'est-à-dire que je suis partie comme ado entre la sixième et la troisième en séjour linguistique voilà d'abord en Angleterre quand j'étais plus petite en sixième cinquième puis ensuite quand j'ai pris l'espagnol je suis partie en Espagne et j'ai adoré l'Espagne j'ai adoré l'espagnol voilà j'ai continué dans cette voie-là* »

Dans cette citation Françoise met sur un pied d'égalité la langue et le territoire étranger, « *j'ai adoré l'Espagne et j'ai adoré l'espagnol* », et d'ailleurs quand elle dit avoir continué « dans cette voie-là », il se révèle qu'elle s'est expatriée et a aussi continué à apprendre d'autres langues.

Les premières expériences ont également pour Lise par exemple donné naissance à de la curiosité pour la différence et pour l'ailleurs. Ainsi au contact de sa tante mariée à un Néerlandais et vivant aux Pays-Bas et surtout de sa cousine franco-néerlandaise, Lise dit, en entretien, avoir développé un goût et une curiosité pour l'altérité :

« *elle me parlait d'autres choses de nourriture que je ne connaissais pas de son école de ses copines et pourtant bon la Hollande c'est pourtant pas extrêmement différent mais c'est quand-même un autre monde je la voyais parler une autre langue avec ses parents le bruit des animaux qui est différent dans les différentes langues ça ça a été des contacts qui m'ont fait me dire mais c'est pas partout pareil comment ça va être comment c'est ailleurs et donc à chaque fois que je suis allé voir que j'ai creusé un peu plus je me disais c'est chouette c'est pas comme chez nous mais c'est chouette quand-même donc je pense que c'est ce qui m'a donné envie de pousser toujours plus loin* ».

Lise évoque également en entretien ce qu'une connaissance avait pu lui relater de son expérience d'expatriation : « *elle m'avait parlé souvent l'été quand on se voyait d'expériences d'expats au Salvador des trucs pareil hallucinants ses élèves qui venaient avec un garde du corps ben c'est le Salvador et toujours j'ai trouvé ça ouah c'est marrant enfin marrant ou pas marrant c'est et donc si j'avais la possibilité de faire la même chose au Vietnam pourquoi pas* ».

De ses voyages d'enfance auprès de sa cousine aux Pays-Bas, Lise dit en entretien :

« *je pense que ça a été tout d'abord un facteur d'ouverture et ensuite de voir que partir c'est pas non plus forcément définitif qu'il y a un retour possible qu'on peut être bien dans un pays qu'il peut y avoir autre chose et que c'est pas forcément un abandon ça reste un complément parce que ma tante qui est qui est en Hollande j'allais dire qui est hollandaise non elle est pas hollandaise elle est toujours française mais elle est toujours en Hollande elle est très bien intégrée elle y bosse et bien elle n'a jamais renoncé à la France à ses visites en France* ».

Une première expérience hors de la France réussie peut donc à la fois éveiller l'intérêt pour la répétition de cette expérience positive et également servir à une levée des appréhensions possibles face à la mobilité. Ayant passé de nombreuses vacances d'enfance aux Pays-Bas auprès de sa cousine binationale, ayant appris naturellement des éléments de la langue néerlandaise, Lise écrit dans son récit « *Dans ces conditions, bien sûr, une nouvelle langue, une personne qui ne parle pas la nôtre, tout cela n'a plus rien d'effrayant.* ». Il y a donc chez Lise l'idée que le voyage lointain doit s'apprivoiser et qu'il peut constituer une angoisse. C'est la question que je lui ai posé en entretien. Voici sa réponse :

« *moi j'ai jamais ressenti le départ ou l'étranger comme quelque chose d'effrayant mais quand j'en parle y'a plein de gens qui me disent ouah mais oh comment t'as fait mais quel courage mais je pourrais jamais et même quand on part en vacances ben la première fois où je suis partie en Corée personne parlait un mot d'anglais là-bas enfin et ouah mais comment vous partez là-bas mais comment vous allez faire et donc je pense que il doit y avoir quelque chose d'effrayant et je l'ai jamais ressenti* ».

Cela a certainement été le cas pour Ariane, qui ne serait jamais partie à l'étranger si ça ne lui avait pas été imposé. Elle explique en entretien, « *au cours de mes études c'était obligatoire de faire un stage à l'étranger donc à partir de ce moment-là j'ai dû m'y intéresser c'est mon stage de deuxième année j'avais été en Allemagne et j'ai adoré je pensais pas que je me plairais que je m'adapterais aussi bien dans un autre pays que le mien donc j'étais restée que trois mois et suite à ça je m'étais dit si j'ai l'occasion d'aller travailler en Allemagne j'irai* ».

La réussite de la première expérience a donc été déterminante pour Ariane, et aussi une manière de se défaire d'une certaine forme de peur face à l'expatriation. Elle note en entretien, « *pour une première expatriation c'était vraiment bordé c'était vraiment facile* » ; « *c'était pas trop dur puisqu'il y avait des gens que je connaissais* ». Par cette expérience personnelle, ses représentations de la mobilité internationale, des représentations héritées de ses parents, j'y reviendrai, ont subi une transformation dans leur glissement du familial au personnel et rendu possible un projet de mobilité.

De même, Ilham ne perçoit pas son départ de son pays d'origine pour faire des études en France comme une expatriation. Cette expérience n'apparaît pas dans son récit de parcours et il l'explique en entretien, « *pour moi la France c'était j'allais faire des études l'idée c'était aller là-bas juste faire les études revenir après bon la vie fait ça change on se retrouve français on sait pas comment du coup maintenant le passage du Sénégal en France je le vois pas du tout comme une expatriation* ». Cependant il se représente cette expérience comme un avantage pour son expatriation en Malaisie : « *c'est toujours arriver dans un pays nouveau même si le contexte est pas le même là tu es étudiant là tu travailles mais quelque part c'est assez similaire* ». Cette première expérience de la mobilité l'a donc rassuré sur ses capacités à s'expatrier avec succès. D'ailleurs, comme les autres participants, cette première expérience d'une expatriation professionnelle en famille en Malaisie l'a ouvert à la perception de la mobilité en tant que telle, au-delà d'une opportunité professionnelle, comme une opportunité à laquelle il reste maintenant ouvert au même titre qu'à une poursuite de sa vie satisfaisante en Malaisie ou qu'un retour dans l'un de ses deux pays nationaux, dépendant, comme les autres, des opportunités qui se présenteront. Je vais revenir en 1.2 sur l'ensemble des facteurs qui, autour et au-delà des représentations, président aux concrétisations des projets de mobilité chez les neuf participants.

Une première expérience en dehors de France participerait donc d'une certaine dédramatisation de l'étranger. Par exemple, Constance, issue de deux pays avec un père espagnol, explique en entretien

que « *l'Espagne c'était un peu comme chez moi on passait tous nos été à Barcelone enfin sur la Costa Brava qui à l'époque n'avait pas beaucoup de touristes enfin c'était pas l'étranger pour moi l'Espagne y'avait de la famille aussi* ».

Le lien familial permet donc à Lise, et à Constance, d'appréhender l'étranger comme familier, que ce soit un second chez soi, ou un lieu attirant, ludique et positif. C'est le cas également pour Sylvie, à travers son expérience de l'expatriation enfant.

Sylvie écrit dans son récit, après trois ans passé à Chypre de 11 à 14 ans avec ses parents, « *Cette première expatriation m'a fait attraper le 'virus du voyage'*. ». Sylvie décrit dans son récit cette « *première confrontation avec d'autres cultures (grecques et anglaise car nous fréquentions beaucoup de britanniques)* » comme positive. Elle évoque « *Les 2 années scolaires passées à la petite école française Arthur Rimbaud, dont nous partagions les locaux avec une école grecque étaient rythmées par les arrivées et départ des élèves libanais.* », rendant compte d'une expérience multiculturelle, plutôt que d'une confrontation duelle entre la France et le pays hôte.

Sylvie comme Lise font le récit de séjours, pour Lise, et d'une expatriation, pour Sylvie, vécus comme idylliques et marquants de cette façon. Ainsi en entretien Sylvie se souvient d'une « *ambiance plus familiale que scolaire* » dans sa petite école et évoque dans cette île « *de merveilleux souvenirs d'enfance* ». Lise écrit dans son récit de parcours que « *l'école à l'étranger est devenue synonyme de paradis à mes yeux d'enfants* ». La recette d'une première expérience positive pour Sylvie tient au « *peu de contraintes* » qu'elle évoque en entretien et qu'elle décrit également dans son récit. En entretien, elle utilise l'expression « *la belle vie* ».

L'absence de difficultés lors des ou de la première expérience est un point crucial. Sylvie décrit Chypre en entretien comme un « *pays facile* » et me donne à ma demande cette définition : « *c'est un pays où il n'y a pas de barrière de langue bien que Chypre soit un pays anglophone mais parents parlaient anglais nous* [ma sœur et moi] *on gravitait dans le milieu de l'école française donc c'est vrai qu'on était pas trop confrontées au problème de l'anglais et finalement on a appris à parler anglais malgré nous dans la mesure où on entendait parler anglais à la télé ou nos parents recevaient beaucoup donc on était imprégnées de la langue anglaise* ». Elle ajoute encore, « *les codes culturels sont pas trop différents de ceux qu'on connait* » ; « *où y'a un certain confort* ». D'ailleurs c'est sous le terme de « *retour à la réalité* » que Sylvie parle dans son récit de son départ de Chypre, adolescente, pour la France. Elle décrit ce retour comme « *rude* ».

De même pour Lise, ses premiers courts séjours à l'étranger ainsi que quelques vacances à l'étranger avec ses parents, puis comme adolescente ont constitué pour elle un ensemble d'expériences positives. De l'ensemble de ses expériences de voyage avant de s'expatrier, Lise écrit dans son récit de parcours « *À chaque fois, j'ai adoré. Ni la langue, ni la nourriture, ne posaient jamais problème.* […] *Bref, une enfance en contact avec l'étranger sans y vivre, toujours des expériences positives.* ».

La première expérience en tant qu'expatriée de Lise confirme une représentation positive de la vie à l'étranger, qui après un stage d'à peine deux mois au Vietnam reste univoque, comme elle le décrit dans son récit :

> « *J'ai adoré Hanoi. J'ai adoré la région. J'ai adoré les gens. J'ai adoré l'école. J'ai adoré l'enseignant chez qui j'étais en stage (en CP, ça m'est resté !) J'ai adoré manger des soupes à 1$. J'ai adoré aller dans un bled où les gens n'avait jamais vu de blancs. J'ai adoré retrouver les traces de la France : pain et vache qui rit. J'ai adoré les temples, les marionnettes, les musées, les élèves, la surveillance du "bibliothécaire" du lycée, membre du parti…* »

Ce paragraphe en anaphore (avec la répétition du syntagme « j'ai adoré »), par la forme même suggère la confirmation, la conviction de son auteure. Mais il met aussi volontairement sur un pied d'égalité des éléments aussi différents que le paysage, le niveau économique du pays, la colonisation française et le régime autoritaire du pays suggéré à travers la figure du bibliothécaire espion. Il se dégage donc de ce paragraphe une idéalisation, volontaire, par le choix qui est fait de ne pas rentrer dans l'analyse des causes ou des conséquences de ce qui a été observé et vécu.

Lise conclut à cette étape de son récit,

« *Et j'ai su que c'est là que je voulais bosser.*

Dans un autre monde que le mien.

Alors j'ai tout fait pour. ».

Lise a ici par sa mise en page mis en scène son enthousiasme pour l'expatriation et la naissance de ses projets après cette première expérience décrite comme idyllique. Elle réitère cette affirmation lorsqu'elle évoque son premier poste à l'étranger ensuite : « *En Thaïlande, j'ai tout adoré.* ».

Lise confirme cette dynamique dans son entretien :

« j*e pense que c'est vraiment ce qui m'a fait mettre le pied à l'étrier le fait que chaque fois que j'ai essayé quelque chose à l'étranger ça s'est bien passé et ça m'a vraiment plu tenue en haleine je pense que si j'avais eu une première expérience plutôt mauvaise j'aurais peut-être moins été tentée de partir voilà et j'ai toujours trouvé beaucoup de positif quand j'ai fait des essais* ».

L'expérience positive vécue, en tant qu'enfant, ou pour Ariane et Ilham comme un élément incontournable de leurs études supérieures, de l'étranger, ressort donc de façon plus systématique dans les parcours des participants que des facteurs liés à des modèles familiaux, amicaux ou littéraire. Je vais cependant maintenant m'arrêter sur ces modèles familiaux, d'une part parce que mes lectures m'ont incitée à interroger les participants sur ce sujet (des recherches montrant l'importance de ces sources familiales : Berchoud, 2007, Verquin, 2001), d'autre part parce que les entretiens ont révélé que ces modèles familiaux sont bien connus, même des participants qui disent ne pas en avoir été inspirés.

1.1.2.2. Sources familiales et littéraires des représentations

Des neufs participants, seule Constance évoque un héritage familial du voyage assumé, non pas à travers une tradition familiale mais au contraire en référence à une figure à part dans sa famille. Au-delà d'une tradition familiale, il semble qu'une légende personnelle relevant de l'autoidentification (et même de l'autofiction) peut se lire dans la connaissance qu'ont les participants des voyages et voyageurs de leurs familles. Par exemple chez Lise lorsqu'elle écrit dans son récit, « *Mon premier souvenir est un souvenir de l'étranger* ». Elle admet que ce ne peut être qu'un souvenir « *reconstitué* » au vu de son âge mais tient cependant à cette légende : il n'en existe pas de photographies, il doit s'agir de son premier souvenir, avec toute la symbolique que porte ce label.

Je peux voir se mêler ces deux procédés d'indentification chez Constance. « *C'est une passion pour moi les voyages »* dit Constance en entretien. Comme Lise, elle ébauche une légende de voyageuse précoce, à travers cette phrase : *« quand j'étais petite je disais paraît-il que je voulais épouser un explorateur ou un diplomate après avoir appris qu'un diplomate ça voyageait beaucoup donc oui les*

voyages c'était quelque chose ». Dans ce discours, le « *parait-il* » de Constance rejoint le « *sans doute reconstitué* » de Lise, une incertitude admise mais une volonté de construire ce petit bout de légende personnelle de voyageuse-née.

Constance fait immédiatement le lien avec la figure familiale que j'évoquais. Voici ce qu'elle m'en a dit en entretien :

> « *je pense que ça doit me venir d'un grand-père qui après la guerre bon le père de ma maman qui s'est baladé vraiment dans le monde entier juste après la première guerre donc à l'époque il était allé paraît-il il faisait partie de la première mission qui est arrivée à Tombouctou qui s'appelait la mission Maréchal sans se faire assassiner c'est un homme qui a bourlingué dans le monde entier à une époque au Laos au Cambodge dans toute l'Europe centrale il est allé en Ossétie* ».

Puis Constance explique comment elle a établi le lien entre elle et cette personne qu'elle n'a pas vraiment connue directement, par le biais de l'écriture :

> « *j'ai ses carnets j'ai retrouvé et conservé ses carnets il écrivait des petits carnets de bord mais alors je m'attendais à des choses lyriques à des récits fantastiques d'incidents d'anecdotes mais en fait c'est très très très inventaire c'est très je me suis fait avoir par le porteur le prix du chemin de fer le prix du billet est tant petit-déjeuner tant mais de temps en temps des réflexions humoristiques ça rachète je les ai gardés précieusement je crois que j'ai hérité du microbe du voyage hein* ».

Constance est la participante qui fait le plus clairement le lien entre sa passion pour le voyage et un héritage familial à travers la figure de ce grand-père. Elle établit, en outre l'héritage physique et intellectuel des « carnets » (elle aussi écrit des carnets de voyage, j'y reviendrai en troisième partie de ce chapitre), une autre correspondance entre ce voyageur et elle, tenant à la cause ou au but de leurs voyages respectifs. Elle dit en effet, « [ma question : vous avez connu son histoire par ces carnets ?] *maman racontait ça parce qu'il n'était jamais là elle ne voyait jamais son père il était toujours parti* […] *il partait le plus souvent possible je crois pour échapper à la famille* ». Or Constance évoque clairement dans l'entretien une volonté de se libérer, en la fuyant géographiquement, de sa famille ou du moins des limitations que son contexte familial crée. Là encore le « je crois » de Constance rejoint le « parait-il » antérieur et le « sans doute » de Lise, formant un lien plus ou moins imaginé entre elle et une légende personnelle et familiale.

Constance explique ainsi dans l'entretien :

> « *et puis j'étais pas très très j'étais un petit peu coincée à la maison donc dès que j'ai pu je suis partie* » ; « *j'avais une maman très autoritaire et une famille assez rigide et bon la liberté quoi ce que ça représentait pour moi à l'époque la liberté de sortir avec qui je voulais de me promener de sortir le soir en fait c'est les années 60 en 68 j'étais au Maroc je suis partie en fait deux jours ou un jour après mon anniversaire de majorité parce qu'à l'époque la majorité c'était 21 ans* », « *je pense que je ne voulais pas vivre à Paris c'est un peu le rejet du carcan bourgeois parisien ça je pense que j'étais assez dissidente vis-à-vis de mon éducation* ».

Le lien avec la famille en ressort sous forme de rupture plus que d'héritage. La figure familiale élue par Constance et reliée à elle dans son discours et dans les faits par la possession et l'écriture des carnets, par l'analogie des parcours entre elle et ce « bourlingueur », liés ensemble par un lien familial mais aussi par une forme d'extériorité à la famille et notamment la volonté de s'échapper. Constance lui attribue ci-avant la volonté d' « *échapper à la famille* » et se décrit elle-même comme « *dissidente* », dans le « *rejet* » du modèle familial et, dans les faits, comme « *partie* ».

Je retrouve sous une forme différente ce lien par la rupture d'avec une tradition familiale dans le discours d'Alice. Celle-ci s'exprime à une époque différente, ce contexte a son importance dans les parcours de ces deux femmes, l'une, Constance, est née dans les années 1940, et l'autre, Alice, dans les années 1980. Alice explique dans son blog que pour se lancer dans l'aventure de suivre son conjoint dans son expatriation il lui a été,

« *nécessaire de s'absoudre de certains carcans dans lesquels on a avancé durant des années. Avant même que je sois en âge de travailler, ma mère m'expliquait combien il est important pour une femme de travailler et de ne pas dépendre de son mari. Elle ne l'a pas inventé, elle ne faisait que me transmettre ce pour quoi des tas de femmes se sont battues durant des années. Et tout à coup j'avais l'impression de renier tout cela en faisant marche arrière.* ».

Même si elle tient à des expériences contrastées, il y a donc chez Constance comme chez Alice l'exercice d'une rupture d'avec certains idéaux familiaux correspondant à leurs générations respectives, « convenables » pour la famille de Constance, d'indépendance féminine pour celle d'Alice. Toutes deux utilisent le terme « carcan » pour se référer à ces injonctions familiales dont le départ à l'étranger va les affranchir.

Je trouve de nouveau, et encore sous une forme différente, cette rupture avec un certain héritage familial chez Ariane. Je l'ai annoncé plus haut en 1.1, ses représentations de l'étranger construites autour de l'appréhension sont des représentations familiales. Elle explique en entretien, « *mes parents sont très angoissés mon père n'a jamais pris l'avion de sa vie ma mère est plus curieuse mais elle veut pas laisser mon père seul* ». D'après elle, c'est ce qui explique sa réticence initiale :

« *je pense que même si j'avais une ouverture et une curiosité j'étais freinée par cette angoisse et tout ça et une fois que je m'en suis libérée que je suis partie pour faire mes études j'ai commencé à être plus confiante et à me dire oui le monde m'appartient je peux aller où j'ai envie d'aller finalement* ».

C'est une première expérience de l'étranger forcée, qui a fait évoluer ses représentations familiales en des représentations personnelles différentes et lui a permis de se libérer de ce qu'elle a perçu comme une détermination familiale.

Ainsi les discours des participants indiquent généralement qu'une première expérience réussie a été beaucoup plus déterminante que toute référence familiale, littéraire ou amicale. Par exemple Sylvie mentionne dans son récit que travailler à Singapour « *a également été l'occasion pour moi de faire la connaissance d'un 'oncle' (cousin de ma maman) qui était là depuis plus de 20 ans.* ». Or elle ne mentionne cette relation familiale à aucun moment comme un élément de délibération ou d'inspiration, c'est bien son expérience personnelle qui l'a menée à vouloir s'expatrier. Ce n'est qu'en réponse à mes questions sur le sujet précis de voyageurs ou peut-être, comme son père, de militaires-voyageurs, dans sa famille que Sylvie évoque en entretien un grand-père parti en campagne militaire en Algérie et un arrière-grand-père diplomate et grand voyageur, mais dont la famille était toujours restée en France. Elle conclut « *donc je suis pas sûre que ce soit ça qui ait en tout cas donné l'envie à mon papa de partir à l'étranger pour sa première expatriation* ». Sylvie confirme dans son entretien que c'est une première expérience personnelle en famille à 11 ans positive qui est à l'origine de sa volonté de s'expatrier en tant qu'adulte.

Françoise a également noté dans son récit, « *Dans ma famille, les générations antérieures ne se sont pas expatriées. Du côté maternel, le mari de ma tante est tunisien, le mari de ma cousine est vietnamien. Du côté paternel, le mari de ma cousine est libanais. Le père de ma nièce est mexicain. Ma sœur travaille également en ambassade, et a été expatriée trois fois. Dans la famille de mon compagnon, il n'y a pas d'expatriation, et pas de mariages mixtes.* ». Cependant elle non plus ne le

mentionne pas comme une source d'inspiration, qu'elle dit avoir trouvée dans l'apprentissage des langues et dans les séjours linguistiques lorsqu'elle était scolarisée, dans des expériences personnelles.

C'est également le cas d'Ariane. Elle peut citer des modèles de voyageurs dans sa famille :

« *Dans ma famille non j'ai quelques beaucoup d'oncles et tantes y'en a quelques-uns qui voyagent j'ai un oncle qui a fait un convoi humanitaire au Mali donc il nous avait montré un peu les photos de son séjour j'ai un de mes cousins qui en avait marre d'avoir froid en Franche-Comté et qui lui est parti à la Réunion pendant très longtemps j'ai aussi un autre cousin dans l'armée il avait pu partir cinq années à Tahiti donc voilà y'a quelques personnes comme ça qui ont eu l'occasion de partir* ».

Mais Ariane ne considère pas les quelques personnes ayant vécu un peu à l'étranger dans sa famille comme des sources d'inspiration. Elle pense par contre que c'est le cas pour son conjoint et le développe en entretien : « *alors lui je pense c'est dans ses gènes son grand-père était un grand voyageur il a fait du business avec le nord du Maroc c'était un aventurier dans l'âme il a un de ses oncles qui est comme ça qui sillonne le monde pour son travail et pour ses vacances et donc mon conjoint il a hérité de ça je pense quand on s'est rencontrés à 27 ans il m'avait dit que si à 30 ans il n'avait rencontré personne il voulait changer de vie faire un tour du monde donc c'est quelque chose qui l'a toujours habité de voyager* ». L'inspiration familiale d'Ariane est donc, tardivement, son conjoint. Elle explique que celui-ci l'a poussée, depuis la France, à voyager de façon touristique en Europe, à découvrir d'autres pays, avant qu'ils ne s'engagent à deux dans un projet d'expatriation.

Je note que les histoires de voyage dans la famille sont bien connues et toujours émaillées de lieux lorsqu'elles sont évoquées, qu'elles soient considérées comme des inspirations ou non par les participants. Les portraits dressés reprennent un style parfois lyrique ou du moins évocateurs d'aventure et les lieux cités sont souvent symboliques du voyage, de l'aventure pour les Européens, comme quand Constance mentionne « *Tombouctou* » à propos de son grand-père, ou qu'Ariane choisit les termes « *aventurier* » ou « *sillonner le monde* » en parlant de la famille de son conjoint.

En comparaison, des modèles de voyageurs en dehors du cercle familial et de l'expérience personnelle ressortent rarement des discours des participants. Sylvie évoque en entretien la littérature russe et tchèque, qui l'a poussée à chercher à travailler en Europe de l'Est : « *à l'époque je rêvais de travailler dans des pays de l'est* […] *parce que depuis que j'étais petite depuis que j'avais dix ans je lisais beaucoup de romans des pays romans russes tchèques etcetera c'est vrai je retrouvais une sensibilité dans laquelle je me retrouvais d'une manière tout à fait pas forcement raisonnable je me suis dit bon si je travaille là-bas je pense que je me sentirai chez moi* ». Cependant elle ne s'est finalement jamais expatriée dans ces pays.

Constance mentionne les lettres de voyage de Gustave Flaubert à sa nièce dans notre entretien. Elle a été marquée par la durée de ses voyages : « *ça m'a toujours un peu impressionné parce que moi malheureusement j'ai pas pu voyager comme lui mais il envoie des lettre de Istanbul en se plaignant du fait que bon il est là depuis trois mois seulement et que c'est un peu court mais que bon il est temps de rentrer il doit revenir mais que trois mois c'est vraiment pas assez évidemment les voyages aujourd'hui un weekend à Barcelone un weekend à Prague et hop* ». Ces lectures lui ont donné l'envie de trouver une façon de voyager qui contrairement au tourisme lui permettrait de rester plus longtemps.

En conclusion ce que les discours des participants informent de la construction de représentations sur la mobilité, et de leurs rôles dans la concrétisation du départ à l'étranger, apparaissent comme trouvant leurs sources avant tout dans l'expérience personnelle, les sources familiales pouvant être

délibérément soit appropriées dans un exercice plus ou moins conscient d'autofiction, soit désavouées comme accessoires. Les sources littéraires, quand elles sont évoquées, ne sont pas considérées comme déterminantes.

Cela pourrait indiquer que la construction de représentations personnelles contribuant à faire l'expérience du voyage lointain repose, outre sur l'expérience personnelle, sur l'appropriation possible de représentations collectives. J'interrogerai cette piste au fil de l'analyse et en particulier j'y reviendrai dans le chapitre 6 : je fais l'hypothèse à ce stade que des représentations pourraient se construire sur le socle d'injonctions sociales contemporaines visant à se développer, à se connaître à travers des expériences comme le voyage lointain, la confrontation à des cultures autres. Ce discours est largement diffusé à la fois dans l'éventail des médias les plus récents et de par l'essor de la littérature dite de développement personnel. La troisième partie de ce chapitre, et le chapitre 5 dans lequel je présente une analyse de discours interdiscursive, proposeront des analyses à même de vérifier cette hypothèse.

Je vais maintenant continuer à analyser le processus de la concrétisation de la mobilité dans les parcours des participants, et notamment le rôle des représentations et de leurs constructions dans ce processus, en me focalisant maintenant sur les détails des itinéraires (et donc des départs et des retours) dans l'expérience personnelle de chaque participant.

1.2. Itinéraires

Ces premières analyses ont montré que l'ouverture ou l'aspiration à l'expatriation nait de représentations construites autour d'une première expérience et du vécu, individuel ou familial, plus rarement issues de modèles familiaux ou d'un projet professionnel. Je vais maintenant analyser comment s'est construite l'expérience de la mobilité dans le parcours de chacun et comment cette expérience a pu se concrétiser, de représentations à des projets puis à un départ et finalement à un parcours de vie à l'étranger.

1.2.1. Départs

J'ai consacré les premières analyses présentées ci-avant aux représentations de la mobilité. A travers l'analyse que je vais maintenant proposer des discours des participants sur leurs départs hors de France, je vais interroger comment ces représentations s'articulent avec la conception d'une destination, d'une concrétisation de la mobilité dans un temps et des lieux précis.

Chez les neuf participants dont les discours et parcours sont considérés dans cette recherche, Ilham s'est tourné vers l'étranger pour concrétiser un projet professionnel, tandis que les huit autres participants se sont tournés vers l'étranger pour en faire l'expérience même. Il existe de nombreuses autres particularités distinguant ainsi chacun des neufs parcours analysés ici. Par exemple certains ont suivi une personne alors que d'autres sont partis avec un travail, certains sont partis et ont pris leur décision seul, d'autres ont pris cette décision en couple ou en famille. Certains sont partis dès leurs études ou à l'occasion de leur première expérience professionnelle, d'autres après avoir travaillé en France. Leurs parcours et en particulier leurs départs restent cependant très similaires et caractérisés d'après mon analyse à la fois par l'absence d'une destination précise (ville, pays ou même région du monde) dans leur projet, et par l'acceptation de l'incertitude née des opportunités aléatoires par lesquelles le départ est rendu possible. C'est ce que je vais analyser maintenant.

Il ne s'agit pas là de suggérer que les participants ne sont pas moteurs et acteurs de leur expatriation dans les parcours analysés. Chez un participant comme Richard, le parcours de mobilité trouve ses

premières étapes concrètes très tôt. Fasciné par le mot « *international* » et par les collègues de son père parlant différentes langues, cela l'encourage dès le collège et le lycée à favoriser, concrètement, l'étude des langues, qu'il poursuit ensuite à l'université en parallèle à ses études. Il a opté pour un diplôme de « commerce international », dont l'intitulé reprend le qualificatif « international », autour duquel j'ai montré que s'étaient construites ses représentations. Cet itinéraire s'inscrit également très tôt dans la mobilité avec d'abord des séjours linguistiques au Royaume-Uni lorsque Richard poursuit encore ses études secondaire, puis des stages et échanges universitaires lorsqu'il commence ses études universitaires, en Autriche puis en Chine et en Australie avant son départ en Malaisie. Ce parcours est marqué par la volonté de Richard et par ses décisions et démarches qui le mèneront vers l'expatriation.

Je prendrai comme contre-exemple le cas de Constance : Dans le contexte de la jeunesse de Constance, dans les années 1960 dans une famille qu'elle décrit comme plutôt conservatrice, sa représentation de la découverte de l'étranger se construit donc autour de l'espoir de pourvoir « *faire des voyages d'agréments et de pouvoir rester* », comme elle l'explique en entretien, lorsqu'elle serait mariée. Contrairement à Richard, son apprentissage des langues étrangère, l'espagnol de par ses séjours fréquents, l'anglais et même l'italien par des amis, ne participe pas d'un objectif de pouvoir partir à l'étranger puisque Constance a été élevée dans l'idée que la chose convenable à faire était de se marier et de ne pas travailler. Il y a donc une différence contextuelle (liée à l'âge, à la génération et au sexe) ici entre le projet d'une personne qui peut se projeter dans une action personnelle pour le réaliser et les espoirs et rêves d'une personne dans les limites de certaines conventions sociales qui ne lui permettent pas d'envisager de trouver un travail à l'étranger comme ont pu le faire Lise, Jean, Richard, ou Françoise. Ces autres participants ont pu construire leur projet d'expatriation, que ce soit par des choix dans leurs études ou dans l'apprentissage des langues par exemple.

Cependant au moment de concrétiser un départ, c'est-à-dire pour la plupart des participants de trouver et d'accepter un travail à l'étranger, pour soi ou pour son conjoint, tout dépend de l'employeur. La posture est donc celle de se porter « *candidat à l'expatriation* » pour reprendre l'expression d'Ariane et d'Alice, ou de postuler dans divers pays pour augmenter ses chances puis de se préparer à considérer les opportunités.

Concrètement, Ariane voulait travailler en Allemagne, elle a suivi son conjoint en Malaisie ; Sylvie voulait travailler en Europe de l'Est, elle a trouvé du travail en Angleterre ; Françoise a postulé en Amérique Latine et elle a suivi son conjoint en Norvège. Seule l'acceptation d'opportunité de mobilité, avec peu de contrôle sur le type de situation ou la région du monde, a permis aux participants de concrétiser leur projet de mobilité. Je vais analyser plus particulièrement comment s'expriment le vécu et s'articulent les représentations des participants dans ce moment de passage du projet mentalement construit au parcours vécu.

1.2.1.1. De la décision à la concrétisation : opportunités et perte de contrôle

Dans les analyses théoriques menées dans le chapitre 2, je notais des interprétations théoriques divergentes de la mobilité : d'une part une mobilité subie et passive (née du changement et de la rapidité associés à l'époque postmoderne, la « flexibilité » imposée telle que la condamne Pierre Bourdieu), source d'instabilité et déstructurante, d'autre part une mobilité élue et « supérieure » d'après Michel Butor ou Danilo Martuccelli, dominante et signe de pouvoir et de liberté.

Considérant l'expatriation contemporaine, elle pourrait *a priori* être considérée comme relevant d'une mobilité élue et de ce fait, un signe de pouvoir, de liberté. Les premières analyses présentées ici ont montré que la quête de la mobilité chez les participants est immatérielle (découvrir, échapper

à la routine, évoluer personnellement, se connaître), confirmant cet *a priori*. Cependant, les mobilités professionnelles dont relèvent les parcours considérés dans cette recherche appartiennent également à cette « flexibilité » postmoderne que Pierre Bourdieu considère comme déstructurante. L'expatriation, particulièrement en tant que mobilité professionnelle, se trouve à la croisée de deux vécus possibles et théorisés de la mobilité : libre, dominante, mais aussi déstructurante.

En analysant les récits de parcours des neuf expatriés, la décision du départ apparait souvent comme une ouverture d'abord, suivie d'opportunités et d'une certaine perte de contrôle, c'est-à-dire une situation dans laquelle les « candidats » à l'expatriation qui souhaitent concrétiser leur projet en un départ doivent accepter de laisser à d'autres agents (les conjoints, les employeurs, ou les ambassades), le contrôle sur des aspects cruciaux des « options » (aussi bien de temps, de lieu ou des circonstances) d'expatriation qui leurs seront soumises.

Par exemple dans le projet de Françoise, l'apprentissage de l'espagnol et ses premiers séjours linguistiques lui ont donné l'envie de travailler à l'étranger. Elle a donc suivi des études en langue espagnole ainsi qu'en français langue étrangère puis lorsqu'elle est devenue fonctionnaire de l'Éducation nationale, elle a naturellement postulé dans des pays hispanophones, en espérant concrétiser un projet d'abord précis, celui de s'expatrier en Amérique Latine, comme elle l'explique dans notre entretien :

« *à l'époque c'était l'envie d'habiter dans un pays hispanophone donc j'avais demandé à l'époque uniquement et pendant deux ou trois ans d'affilé uniquement des postes en Amérique latine que je n'ai jamais eu et quand je suis rentrée de Norvège là ça a été le déclic en me disant ben voilà visiblement l'Amérique latine est demandée trop demandée stratégiquement il faut que je fasse un autre choix et donc j'ai demandé la Norvège* ».

La première expatriation de Françoise s'est faite de façon similaire à celle d'Ilham, et pour son conjoint. En effet comme Ilham, le conjoint de Françoise est parti par nécessité en Norvège car ça n'est que là qu'il a trouvé le poste qu'il recherchait à l'époque. Son départ et le fait de ne pouvoir le rejoindre que plusieurs mois plus tard était donc un sacrifice pour le couple et une décision brusque : « *j'avais eu mon capes j'avais été envoyée en banlieue autour de Paris j'étais revenue ça s'est passé très vite et lui était parti* ». Elle l'explique en entretien :

« *ça n'a pas été un choix c'était très difficile déjà parce qu'on se séparait pendant un an hein non on n'avait pas discuté de travailler à l'étranger jamais c'est un accident de sa part heureusement que ça s'est passé comme ça parce que lui par contre n'avait jamais bougé n'avait jamais été à l'étranger mais lui est parti il n'avait pas le choix voilà c'était un postdoc il fallait qu'il fasse son postdoc et c'est là qu'il en a trouvé un point moi ça m'a posé aucun problème d'arrêter de travailler et de le suivre* ».

C'est lors de cette expérience en Norvège en suivant son conjoint que le projet de Françoise a évolué d'un projet de mobilité précise, l'expatriation en Amérique Latine, à un projet de mobilité ouvert. Françoise dit en entretien que « *moi j'étais déjà dans cette dynamique-là* », mais que,

« *c'est la conjoncture de plusieurs choses moi d'un côté toujours cette envie de l'ailleurs j'allais dire même si au départ c'était très accès monde hispanophone et puis on a eu quand-même deux ans de retour après* [la Norvège] *où* [conjoint] *n'a pas trouvé de travail donc je pense que ça ça nous a aussi puisque lui n'avait pas d'attaches professionnelles particulières en France et moi étant fonctionnaire j'avais une attache professionnelle qui était plus ou moins élastique donc avec laquelle je pouvais jouer facilement d'un côté moi je gardais j'allais dire la sécurité de mon emploi et de l'autre* [conjoint] *ne perdait rien puisque de toutes façons il n'avait rien donc je pense aussi que ça nous a*

permis de le faire de façon assez j'allais dire intuitive sans vrai raisonnement sur voilà c'est pas des plans de carrière quoi ».

Françoise a ainsi commencé à postuler de façon plus large, vers des pays où elle avait plus de chances d'être reçue, dont la Norvège puisqu'elle y avait appris le norvégien lorsqu'elle y avait suivi son conjoint. Le projet d'une expérience professionnelle en Amérique Latine s'est transformé en un projet global de mobilité en famille : « *ça a toujours été un projet à deux ou familial ça a toujours été des décisions prises en commun soit avec* [conjoint] *à l'époque où on était deux et puis après en faisant aussi non pas en demandant l'avis aux enfants mais en considérant en fait leur évolution par rapport à une situation professionnelle envisageable* ». Ainsi à une deuxième expatriation en Norvège a succédé le départ en Malaisie.

Je retrouve cette posture de « candidate » chez Constance, qui du fait de sa génération et de son environnement familial, était *a priori* celle dont le projet dépendait le plus de circonstances extérieures à sa volonté. Elle explique en entretien comment son premier voyage lui a été octroyé : « *en fait j'aurais voulu faire ben à 17 ans j'ai passé mes bacs tout le monde m'a dit mes parents ont décidé que la fac j'étais trop jeune que je risquais de rencontrer tous ces gauchisants chevelus qui commençaient à l'époque y'avait pas beaucoup et donc une amie a suggéré de m'envoyer à Cambridge pour perfectionner mon anglais moi j'étais ravie parce que liberté c'est parti* ». Bien-sûr cette première expérience réussie (« *ma première expérience d'un endroit dépaysant c'était l'Angleterre je continue de trouver l'Angleterre dépaysante* ») a été suivie d'autres.

Lise également confirme en entretien qu'au-delà de l'envie de partir, le départ concret dépend beaucoup des circonstances et des opportunités :

« *je pense que s'il y a un élément déclencheur enfin je sais que bon j'ai toujours plus ou moins eu envie quand j'ai choisi ce boulot c'était pour pouvoir avoir du temps avec mes enfants et pouvoir bouger mais quand j'ai fait mon stage à Hanoï j'en parle* [dans le récit] *j'ai trouvé ça complétement hallucinant mais dans le sens positif du terme quoi j'ai j'étais épatée chaque minute et c'est une sensation que j'aime et puis après j'ai fait un an en dans la banlieue lyonnaise mais j'ai bien aimé aussi et pendant cette année-là je me suis fait plaquée je enfin y'a eu des ruptures et je pense qu'il y a eu aussi le fait que bon c'est le moment j'ai plus trop d'attaches là un appart je peux le laisser une voiture ça se revend j'ai fait beaucoup de patin à glace j'ai fait de la compétition j'entraînais là je commençais à trouver que j'avais fait un peu le tour donc je pense que c'est arrivé au bon moment la possibilité et l'envie sont arrivés au même moment je pense que si j'avais pas trouvé de poste cette année-là et j'avais retrouvé d'autres attaches en France j'aurais peut-être réessayé mais peut-être moins facilement et donc avec moins de bonheur parce que je pense qu'il faut avoir envie pour que ça marche et inversement si j'avais eu le poste et que j'avais eu encore plus d'attaches en mon copain de l'époque était très attaché en France sa maison sa famille ça aurait été beaucoup plus dur de partir donc je pense que l'envie et l'opportunité c'était le bon moment* ».

La situation d'Ariane et son conjoint est comme les autres liée aux opportunités professionnelles. Non seulement le lieu et le moment exact dépendent de leurs employeurs, puisqu'il s'agit pour eux d'une expatriation d'entreprise et non de trouver un nouveau travail à l'étranger, mais ils dépendent également des décisions de leurs entreprises pour ce qui est de qui va partir travailler et qui va suivre l'autre, en fonction des propositions de mobilité faites à l'un ou à l'autre. Elle explique en entretien, « *c'était soit moi qui pouvais partir soit lui il s'est trouvé que lui a eu l'opportunité avant moi donc pour moi c'était vraiment naturel de le suivre de partir à l'étranger comme ça* ».

Au-delà de l'évocation d'une expérience intense et qu'il a même qualifiée lors de son entretien de traumatisante en Chine, le parcours de Richard apparait à travers son écriture, dans son récit de

parcours en particulier, comme le plus maîtrisé dans son objectif d'expérimenter une vie professionnelle et sociale marquée par l'international. Son texte est celui dans lequel les démarches proactives menant à la mobilité et à l'expérience de l'international prennent le pas sur la considération d'opportunités qui chez d'autres participants peut relever d'une simple « candidature » à l'expatriation : le choix de l'apprentissage des langues, d'une double filière universitaire langues et commerce, ou encore de renforcer son expérience professionnelle en France pour mieux repartir à l'étranger.

Certains, dans le moment de la décision pour une expatriation, voient les pays défiler (proposés par les employeurs par exemple), doivent juger avec peu de connaissances, n'ont que peu de prise sur le calendrier de la réalisation concrète de leur départ. Les récits sont ainsi toujours faits de surprises et de décisions rapides. En effet la nature de l'expatriation veut que le départ ne dépende pas que des voyageurs, mais surtout de pays et avant tout d'employeurs, de demandes économiques et industrielles ou administratives créant des opportunités inattendues : les destinations et les dates tombent. Les participants deviennent donc à un moment donné candidats à l'expatriation, ouverts à considérer des opportunités de départ variées dans l'espace et dans le temps. Par exemple Ariane et son conjoint sont devenus, comme elle l'écrit dans son récit, « *partants pour une expatriation* », leur décision se limitant à « *envisag*[er] *quelques pays en rapport aux sites possibles pour lui (plus limités en nombre), écart*[er] *les pays à haut risque* ».

La cause du départ d'Alice se trouve dans la vie professionnelle de son conjoint. L'opportunité d'une mobilité professionnelle, un temps considérée positivement, avait été depuis abandonnée par le couple de par trois facteurs exposés brièvement par Alice dans son récit : l'éloignement familial vu comme non-désirable, la perspective de ne pas travailler durant l'expatriation pour elle et un facteur pratique, lié à la construction de leur maison en France. Quand l'employeur de son conjoint a cependant réitéré une proposition de départ, l'opportunité, vue comme positive, a été reconsidérée. Alice le décrit dans son récit :

> *« Aussi enthousiasmant que puisse paraître ce projet, cette décision n'en a pas moins été très difficile à prendre. Cela impliquait de revenir sur un choix que l'on pensait entériné et d'en réexaminer tous les tenants et aboutissants. ».*

Dans l'expression commune des pour et des contres relatés par les participants, c'est souvent la notion de chance et d'opportunité qui prend le dessus sur les objections concrètes. Cette notion est particulièrement importante pour ceux et celles qui suivent un conjoint plutôt que d'être portés par une opportunité professionnelle concernant leur propre carrière. Ainsi par exemple Alice écrit dans son récit avoir surmonté trois objections majeures dans sa décision :

1. *« Très attachée à ma famille, être à plus de 10 000 km d'eux me paraissait une barrière insurmontable. » ;*
2. *« partir signifiait aussi renier mon indépendance financière et donc, mon indépendance en tant que femme. Soit tout l'opposé de l'éducation que mes parents m'avaient donné. » ;*
3. *« l'engagement financier que nous avions pris en achetant un bien immobilier nous imposait une certaine stabilité financière et donc professionnelle. ».*

Ce sont pourtant pour Alice la considération hypothétique d'une « *chance formidable* » et une certaine absence d'opportunités en France (elle écrit dans son récit, « *J'étais très investie dans mon travail cela étant la société commençait à être de moins en moins pérenne financièrement parlant. J'occupais ce poste depuis plus 6 ans et j'en avais largement fait le tour* ») qui l'ont fait se ranger à la même décision de son conjoint, dont la décision a été selon elle déterminée par des considérations

bien plus concrètes : *« cela représentait pour lui un nouveau challenge professionnel et une opportunité de faire quelque chose de totalement différent, ainsi que d'exercer son travail avec une plus grande autonomie »*.

De même, Ilham, dans l'objectif de trouver le poste auquel il aspirait, a « *commencé à postuler un peu partout dans le monde.* », ouvert à des opportunités auxquelles pouvait s'opposer des considérations liées à ses proches plutôt qu'à lui personnellement, comme il l'écrit dans son récit : « *l'éloignement familiale, le travail de mon épouse, l'éducation de nos enfants…* ».

La situation d'un conjoint suivant un professionnel expatrié fait souvent l'objet de compromis, ainsi pour Ilham une période d'essai a été décidée : « *j'ai accepté le poste en me disant avec mon épouse que dans un premier temps, elle prendra une année sabbatique et si ça se passe bien pour notre nouvelle vie, elle démissionnera de son travail*. ».

Le récit de Lise rend bien compte de la rapidité des décisions et des départs, une rapidité acceptée mais pas choisie, lorsqu'elle raconte comment elle a accepté son premier poste à l'étranger à Bangkok : « *Mon inspection fermait une semaine plus tard, il fallait que je fasse tous mes papiers, que je vide mon appart, que je vende ma voiture… Pareil pour mon copain. Nous avons pris des allers simples.* ».

Lorsqu'elle décide avec son conjoint de quitter Bangkok au bout de cinq ans, l'objectif de Lise d'après son récit était de « *partir pour quelque chose de complètement différent* », et elle a postulé « *en Europe de l'Est, au Canada, en Amérique de Sud* ». Mais « *il y avait un poste double à deux pas de chez nous : Kuala Lumpur* ». L'opportunité de pouvoir trouver deux postes en même temps a donc entraîné ce départ vers une destination qui n'était pas désirée au départ, et que même Lise se représentait comme n'étant pas assez dépaysante. Elle écrit dans son récit, « *J'étais quand même un peu déçue : j'avais l'impression que rien n'allait vraiment changer.* ».

Le projet de Jean de s'expatrier en Amérique du Sud, avant de rencontrer sa conjointe en Malaisie, serait d'après ce qu'il m'a dit en entretien toujours une perspective attirante pour lui, à réaliser en famille, « *mais c'est en fonction des opportunités et entre nous deux ma femme aura sans doute plus d'opportunités professionnelles que moi à l'heure actuelle et elle a vécu quatre ans au Mexique* ».

Le départ du conjoint de Françoise lors de leur première expatriation à deux vers la Norvège l'a conduite à ne l'y rejoindre qu'au bout de six mois. Elle explique en entretien « *il a été prévenu assez tard de ce poste, il est parti en janvier 98 quand moi je l'ai rejoint en août 98 parce qu'il fallait que je finisse mon année scolaire* ». Cela montre les contingences matérielles auxquelles sont soumis ces mobiles pourtant volontaires que sont les expatriés

Dans la carrière diplomatique du conjoint de Constance, les destinations étaient « *par ordre* », comme elle l'explique dans l'entretien. Leurs préférences n'étaient pas prises en compte et leur seul choix possible était de refuser occasionnellement une mission : « *il y a eu deux destinations que j'ai influencé un peu mon mari qu'on a refusées* ». Une option qui reste exceptionnelle « *c'est mal vu de refuser* », me dit Constance. Les deux seuls choix de destination de Constance de ses 21 ans jusqu'à la retraite de son mari ont ainsi été de refuser de partir au Nigéria, « *le premier poste comme chef de mission donc le premier poste d'ambassadeur c'était à Lagos et comme ma fille avait 9-10 ans j'ai trouvé que la situation à Lagos y'avait des problèmes de santé sanitaires et de sécurité j'étais pas très très embalée en plus à Lagos je crois qu'il n'y avait pas d'école française en fait on avait même envisagé de l'envoyer en pension et pour moi la pension c'était quelque chose de totalement inacceptable donc on a dit non* », et à Pékin, « *l'autre poste que j'ai refusé aussi c'était à Beijing parce qu'on avait vécu déjà c'était un peu après Zhou Enlai* […] *on avait passé trois ans en Union*

Soviétique sous Brezhnev donc fermeture […] *je ne me voyais pas du tout vivre de nouveau dans un pays où on ne connaissait pas la langue on ne pouvait pas se balader librement on était surveillés on était cloitrés on était entouré et donc j'ai dit à* [conjoint] *non j'avais beaucoup déprimé à Moscou et donc du coup on est pas partis* ».

Des opportunités de mobilités offertes à eux par le travail de son conjoint, Sylvie dit avoir refusé les États-Unis (« *parce que ça nous disait pas trop* […] *le Texas c'est un beau pays mais en fonction des différents États la mentalité des gens ne nous seyait pas forcement* »), le Danemark (« *mais lui avait déjà été au Danemark et mes parents aussi étaient au Danemark quand j'étais étudiante donc on s'est dit que si on pouvait voir un truc un peu plus exotique* »), le Nigéria (« *là on a dit non pour des raisons de sécurité* »), l'Inde (« *j'ai dit non parce que j'ai voyagé là-bas déjà et j'ai détesté l'Inde maintenant j'adorerais y retourner en vacances mais je me dis vivre en Inde c'est déjà autre chose que d'y habiter et l'Inde c'est pas comme beaucoup de pays comme la Malaisie l'Inde c'est on déteste ou on adore et puis tout est compliqué dès qu'on veut un truc je me souviens* […] *on perd beaucoup d'énergie pour des petites choses vivre ça au quotidien c'est pas forcement ce dont je rêve* […] *et puis une grosse ville industrielle et puis je suis pas sûre de pouvoir trouver du travail en fait* »).

Les critères de Sylvie sont donc :

1. un pays stable au confort moderne ;
2. ses représentations sur le mode de vie et les mentalités du pays ou de la région ;
3. la possibilité d'avoir un projet personnel et de travailler (« *je ne voulais pas partir en le suivant et en me disant c'est pas grave vacances pendant trois ans ou deux ans et le but c'est aussi que je travaille que j'aie des projets* »).

Ces expatriés qui recherchent la mobilité d'abord, acceptent que la destination n'est pas *a priori* de leur ressort et qu'il faut accepter de partir vers des destinations inattendues et qui n'ont pas été considérées si l'on veut une chance de vivre la mobilité. En effet, chercher à concrétiser une expatriation basée sur une destination en particulier est souvent voué à l'échec. Ça a été le cas par la suite pour Sylvie :

« *J'ai cherché à rester à Singapour après mon VI*[124]*, mais les opportunités qui m'ont été proposées, bien que convenables financièrement, n'étaient pas très attrayantes.* ».

Sylvie a donc dû réduire ses critères, de géographiques, à professionnels, quand il s'est agi de construire un nouveau projet d'expatriation après son mariage, lorsque son mari s'est vu offert des opportunités de mobilité internationale par son entreprise. Elle écrit dans son récit : « *le but n'était pas de partir pour partir, mais de partir dans un endroit où je pourrais également avoir un projet professionnel, afin de ne pas finir dans le moule de la 'femme d'expat'* ». Le choix de la destination s'est donc fait sur ces critères : « *Après avoir refusé quelques destinations, nous avons décidé d'accepter de partir pour Kuala Lumpur.* ». Elle analyse ainsi la Malaisie : « *c'est un pays stable politiquement, assez sur, où les gens parlent anglais et où, en tant qu'étrangère, j'avais des chances de trouver un emploi* ».

Les participants arrivent ainsi souvent dans un pays dans lequel ils ne se sont que relativement ou très récemment projetés, sur lequel ils se sont récemment informés et dans lequel très souvent ils ne sont jamais allés. En effet puisque la destination émerge d'un processus d'opportunités et d'élimination plus que d'élection, les participants n'ont pas le choix de partir dans un pays choisi, ni, même pour les plus privilégiés, les moyens de le visiter avant de prendre leur décision, faute d'argent, ou de temps pour prendre la décision.

[124] Volontariat International, cf. note 44, page 90.

Si le départ, et l'arrivée dans le nouveau pays, sont volontaires et choisis, ils peuvent rester des expériences brutales, en particulier lorsqu'ils s'inscrivent dans la continuité d'une certaine perte de contrôle : il a fallu s'ouvrir à des opportunités parfois inattendues ou éloignées des projections initiales, prendre des décisions rapides, partir sans délais. C'est ainsi que semble fonctionner une expatriation contemporaine et ainsi, le registre de la perte de contrôle perdure souvent dans la relation des premiers moments sur le territoire étranger. J'analyserai en troisième partie de ce chapitre le rôle que l'écriture sur cette expérience est amenée à jouer dans le vécu et j'interrogerai dans le chapitre 5 les caractéristiques discursives qui émergent de la prise en compte de cette expérience dans les discours.

« *J'ai été livré à moi-même dans un pays, seul et sans point de repère* », écrit Richard dans son récit de parcours, à propos de son arrivée en Chine, et cela alors qu'il connaissait « *un peu la culture et la langue* », étudiées au lycée et à l'université. Ces connaissances acquises en France apparaissent dans son récit comme anéanties par ce qu'il décrit comme « *le plus gros choc culturel de ma vie* » : « *Mon mandarin ne suffisait pas* ». Par quelques exemples concrets dans son récit de parcours, Richard illustre de façon marquante ce sentiment de perte de contrôle :

« *Le premier jour, j'ai signé un bail sans comprendre un mot dans le contrat. J'ai ensuite acheté un vélo et je n'ai jamais retrouvé où j'habitais ! J'ai dû attendre le soir qu'un contact de mon père en Chine me trouve, en demandant à des gens dans la rue d'indiquer où je me trouvais.* ».

Le chez-soi retrouvé ne constitue alors pas un réconfort ou une reprise de contrôle puisqu'il est décrit comme « *sale* », « *répugnant* », par Richard, qui raconte avoir dû condamner certaines pièces trop insalubres.

L'expérience de stagiaire de Richard en Chine est parmi les récits de parcours des participants celle qui illustre une perte de contrôle la plus extrême :

« *Je vivais sans contact avec le monde occidental, entouré de Chinois et je n'avais pas d'autre choix que de m'intégrer. Au départ c'était vraiment dur. Au bout d'un mois, je me suis pesé et j'avais perdu 10 kilos.* ».

Dans son entretien, Richard parle même d'une perte de repères temporels : « *j'ai l'impression que c'était très long j'ai l'impression d'avoir vécu un an là-bas et en même temps c'était très rapide parce que j'avais tellement de choses qui se passaient que temporellement j'étais perdu aussi c'est incroyable* ».

Les autres participants n'ont pas evoqués de séjours à l'étranger aussi durs que celui décrit par Richard en Chine, car ils ont vécu des séjours soit avec leurs parents, soit en couple ou en famille, et sur des territoires qui peuvent être considérés comme plus abordables pour un étranger qu'une immense métropole chinoise. Néanmoins la perte de repères et de contrôle est exprimée également chez les autres participants.

Alice utilise dans son récit de parcours l'expression « *sauter le pas* », elle écrit, « *j'avais le sentiment de me jeter dans le vide* ».

Sylvie qualifie son expatriation de deux ans à Singapour de « *séjour imprévu* », et dans son récit, je retrouve cette même expérience à son arrivée en Malaisie : « *Les six premiers mois ont été très difficiles. C'était en effet la première fois que je partais pour suivre quelqu'un. Je n'avais pas de travail, pas d'amis, pas de repères là-bas, et j'ai vraiment eu l'impression de perdre mon identité. Les*

gens ne m'identifiaient que par le statut de mon mari, et je culpabilisais de dépendre financièrement de mon conjoint. ». Pourtant Sylvie était partie avec l'assurance de continuer à travailler six mois à distance sur le projet européen pour lequel elle travaillait en France et a pris sur place toutes les dispositions pour trouver du travail.

Ariane éprouve des difficultés à exprimer et même à identifier son propre ressenti au moment de partir. Elle écrit dans son récit de parcours, « *je n'aurais su dire si c'était de l'angoisse, de la tristesse, de la peur ou juste un peu d'inquiétude que je ressentais* ». Elle évoque également la rapidité de la mise en place de l'expatriation et l' « *angoisse* » que cela suscite : « *moins de 2 mois pour organiser le départ* ». Dans une narration reflétant cette réalisation soudaine, Alice démarre son récit de parcours par ces deux phrases :

« La mutation de mon conjoint a pris effet le 2 septembre 2011. Suite à un voyage préparatoire effectué début juillet et une décision prise un peu "sous la pression du temps", nous emménagions en Malaisie. ».

L'utilisation de l'imparfait « emménagions » donne un effet immédiat et presque simultané au passé composé « a pris » du début de ce récit condensé. Son récit reprend ensuite au plus-que-parfait, pour rendre compte des décisions et événements qui ont mené à ce dénouement soudain, revenant un an en arrière pour en retracer les aléas.

Ces mobilités aux destinations plus ou moins aléatoires provoquent d'ailleurs d'inévitables regrets. Comme ceux de Constance qui a voyagé toute sa vie mais dont les destinations ont été au bon vouloir du gouvernement malaisien, Lise, qui aurait voulu continuer à découvrir de nouveaux pays mais dont les circonstances familiales et financières ne le lui permettent pas pour le moment, ou encore Françoise, qui espère encore partir un jour vers sa destination de choix, l'Amérique latine, mais qui n'est pas certaine de pouvoir réaliser ce rêve compte tenu du jeu de l'offre et de la demande professionnelle.

En conclusion, l'analyse tend à refléter la dualité liberté – précarité théorisée sur les mobilités contemporaines. Bien que dans l'éventail des formes de migrations les expatriés volontaires vivent leur mobilité par choix et dans un confort matériel et émotionnel indéniable, une perte de contrôle, même volontairement acceptée, est intrinsèque à l'expérience de la mobilité. Cette analyse sera mise en relation avec le rôle de cette expérience, représentée/vécue comme extrême et de son récit dans l'autoidentification et la construction de l'identité. Je la poursuis ci-après en me focalisant plus particulièrement sur ce qui a été théorisé de la déterritorialisation de la mobilité, en analysant le discours des participants sur les destinations dans leurs parcours, notamment la Malaisie.

1.2.1.2. Destinations : ailleurs

Un glissement s'est opéré dans l'ère contemporaine d'un imaginaire de la mobilité marqué par la destination à un imaginaire de la mobilité marqué par le déplacement. Dans ce contexte la destination devient presque anecdotique ou aléatoire. Les extraits du corpus que j'ai cités ci-avant en 1.2.1.1 montrent que des représentations à la concrétisation des départs à l'étranger, une ouverture vers un international mondial et une mobilité sans destination fixe marque les parcours analysés. Dans le contexte dans lequel sont partis les participants, cette absence de destination fixe est même une condition nécessaire au départ. Aucun participant n'aurait pu partir en se fixant sur une destination en particulier. Je rappelle à titre d'exemple les cas de Lise et de Françoise, qui du fait de l'offre et de la demande, n'auraient pas pu respectivement repartir au Vietnam ou partir en Amérique latine. C'est parce que leur projet de mobilité s'est libéré d'une destination (pays ou

région) fixe, et s'est ouvert à une forme de précarité choisie, ou du moins volontairement acceptée, qu'il a pu se concrétiser.

Aucun des neuf participants expatriés en Malaisie n'a formulé à un moment donné le projet de s'installer en Malaisie en particulier. Leurs projets étaient de partir. À cette fin des options ont été considérées et la Malaisie en tant que destination a émergé comme une option à considérer à cette fin. Tout au plus, pour certains d'entre eux, l'Asie en général était une destination privilégiée :

Si Jean avait pour but la définition d'une zone géographique, ses options restaient larges. Il écrit dans son récit,

« *Après avoir cherché dans la zone ASEAN*[125] *(Singapour, Vietnam, Thaïlande, Malaisie principalement). J'ai opté un poste commissionné dans une PME Malaisienne* ».

L'utilisation du mot « *opté* » montre bien que la destination reste un moyen, pour arriver à une fin, ici cependant encore ancré dans une destination large : « *découvrir le Grand Orient* » et dans une finalité de mobilité encore plus large : « *Mon projet initial était d'enchainer sur l'Amérique du Sud pour une nouvelle expérience découverte* ». C'est la rencontre de Jean avec sa future épouse malaisienne qui a prolongé sa résidence en Malaisie, une circonstance interpersonnelle, donc, suivie plus tard d'une opportunité professionnelle pour son épouse, et non un choix de se fixer sur cette destination en tant que telle.

Lise après son retour de stage au Vietnam a postulé dès sa première année comme enseignante en France pour des postes à l'étranger, avec un objectif géographique déterminé mais large, l'Asie, qu'elle décrit dans son récit :

« *j'ai fait mes demandes pour l'Asie : Hanoi, Saigon* [Hô Chi Minh Ville]*, BKK* [Bangkok]*, Taipei et 2 autres, je ne sais plus lesquels. Pas KL* [Kuala Lumpur]*.* ».

Richard a pu concrétiser des projets d'expatriation nés de destinations choisies en particulier, mais la motivation de la mobilité en soi apparait également avant des considérations de destination dans son récit : « *Avant d'avoir mon baccalauréat, je m'étais fixé comme objectif de partir à l'étranger quelques années après la fin de mes études*. ». Richard a ainsi pu choisir la Chine, pays dont il étudiait la langue et par lequel il était « *fasciné par cette culture, ces gens qui ont l'air si différents et ces paysages magnifiques.* », pour sa deuxième expatriation, après un stage en Autriche qui n'avait pas été un choix.

Souvent, plus qu'une liste de pays, c'est une liste de critères assez larges (et rarement géographiques), qui guide les participants vers les opportunités proposées. Voyons par exemple les critères qui ont motivé le choix de Richard pour une troisième expatriation en Australie. Il en propose une liste dans son récit :

« *1/ pays anglophone (pour le CV, j'avais déjà un pays germanophone et sinophone), 2/ réputation de l'université, 3/ qualité de vie sur place, 4/ cout de la vie sur place, 5/ climat, 6/ possibilités de travailler en parallèle des études, 7/ distance (s'il fallait partir étudier pendant un semestre, autant partir à l'autre bout de la terre, là où je ne peux me rendre facilement). Melbourne s'est donc imposée.* »

[125] Voir page 76

Richard a choisi l'Australie en particulier mais son critère principal était bien l'ailleurs, le lointain. Quant au semestre d'étude, il apparaît dans le point 7 de cette liste comme un moyen de mobilité, une façon d'aller « *là où je ne peux me rendre facilement* ».

Lors de son expatriation en Malaisie, les critères de Richard, sont un mixte d'attirance personnelle et de critères raisonnés. L'attirance pour l'Asie est exprimée de manière récurrente, sans projet particulier lié à la Malaise. Il en propose également une liste dans son récit :

« *1/ pays asiatique (j'ai refusé de partir en Afrique car mon intérêt résidait en Asie), 2/ qualité de vie, 3/ possibilité de communiquer (langage) et donc de travailler plus facilement, 4/ intérêt de la mission, 5/ coût de la vie et 6/ climat.* ».

La Malaisie ne se trouve donc pas, pour autant, au cœur du projet de mobilité :

« *Lorsque l'on m'a demandé si Singapour ou la Malaisie me convenait, j'ai dit oui, peu importe lequel. Mon premier réflexe a ensuite été de chercher des informations sur ce pays car je ne savais même pas où il se situait précisément.* ».

Il confirme dans son entretien en citant « *on m'a dit bon la Malaisie est-ce que ça te tente oui ça me tente mais c'est vrai que si on m'avait demandé dans quel pays tu veux faire ton VIE*[126] *la Malaisie ça ne m'aurait pas traversé l'esprit parce que je ne connaissais vraiment pas trop ce pays ce n'est pas très connu* ».

Mais ce n'est pas seulement avec l'Asie en général (à défaut de la Malaisie en particulier) en tête que les participants ont décidé de partir. C'est souvent un projet de mobilité pour la mobilité qui a été à l'origine des départs.

Ariane et son conjoint étaient « *partants pour une expatriation* » en général, ils ont « *envisagé quelques pays en rapport aux sites possibles pour lui (plus limités en nombre), écarté les pays à haut risque.* » puis, dans cette liste d'options, leur «*préférence allait pour la Malaisie*. ».

Ariane explique en entretien que c'est un stage obligatoire en Allemagne qui lui a permis de voir l'expatriation positivement et au départ, c'est en Allemagne qu'elle souhaitait pouvoir travailler, mais « *l'occasion ne s'est pas présentée j'ai rencontré mon conjoint qui lui n'a pas d'affinités avec l'Allemagne son entreprise n'est pas non plus basée là-bas* ». La préférence pour la Malaisie, elle l'explique en entretien, s'est faite « *en éliminant beaucoup de pays en regardant plus du côté de l'Asie c'est vrai qu'avec les années moi je me sens plus d'affinités avec la culture asiatique comme on peut se la représenter en Occident c'est-à-dire le côté plus zen le côté plus posé voilà donc je regardais pus du côté de l'Asie et puis je regardais le pays qui était à priori le plus en paix et le plus* safe [sûr] *on va dire mais sinon je connaissais personne qui était allé en Malaisie je connaissais pas plus que ça* ».

Sylvie écrit dans son récit : « *En grandissant et en débutant mes études, j'avais déjà en tête de repartir, 'un jour', à l'étranger, dès que l'occasion s'en présenterait.* » Là encore, la mobilité est au cœur du projet plutôt qu'une destination en particulier. Ainsi après une expérience en Angleterre par opportunité professionnelle, non par choix de la destination, Sylvie rêvait comme elle l'écrit dans son récit, « *à l'époque de travailler en Europe de l'Est ou Amérique du Sud. J'ai donc répondu à pas mal d'offres, et c'est finalement à… Singapour ! que j'ai été embauchée pour un Volontariat International.* ». La destination est là entièrement aléatoire, sans rapport avec le projet formulé

[126] Voir note 117, page 220.

mentalement. Pour Sylvie comme pour la plupart des participants, accepter l'opportunité relève d'une logique de pourquoi pas, comme l'indique son écriture dans son récit de parcours au sujet d'une expatriation à Singapour :

« *Je n'avais jamais été attirée par l'Asie, je n'y avais jamais été non plus. Je savais que Singapour était une ville moderne (un de mes amis de Chypre avait habité ensuite à Singapour et m'avait envoyé une carte postale de* Marina Bay*, voilà l'image de carte postale à proprement parler que j'avais en tête) et ou l'anglais était couramment parlé, j'y avais un copain de promo, alors, quoi, je n'avais qu'à y aller puisqu'un emploi et logement m'y attendaient. Je n'avais rien à perdre et cela me ferait découvrir une autre culture et d'autres cieux.* ».

La caractéristique clé de ce discours est la négation, ce qui m'amène à parler de rhétorique du « pourquoi pas ». On trouve dans ce court résumé des délibérations de Sylvie concernant son départ à Singapour deux « ne… jamais » tout d'abord, qui assoient clairement l'absence de préméditation ou d'expérience de Sylvie par rapport à cette destination. Elle insère d'ailleurs à la suite une anecdote dont la fonction est de prouver et d'illustrer les limites de sa connaissance sur ce territoire, en les résumant à une image la plus générique, celle de la carte postale, et de seconde main, puisqu'envoyée par une connaissance. La délibération se dénoue par un « ne… que » et « ne… rien », positifs en creux, « *je n'avais qu'à y aller* », « *Je n'avais rien à perdre* », les éléments véritablement positifs dans la balance étant ceux que je retrouve chez d'autres participants, « *découvrir une autre culture et d'autres cieux* ».

Chez cette participante, Sylvie, la volonté de s'expatrier n'est pas liée à une destination en particulier, cette expression « *d'autres cieux* » le montre et dans son récit elle utilise des expressions déterritorialisées, littéralement puisqu'il s'agit de changer de ciel plutôt que de territoire : « *autres cieux* », « *nouveaux horizons* » et les termes utilisés ne sont pas en relation avec des territoires en particulier, il s'agit de « *l'étranger* » ou de « *voir du pays* ».

Il ne s'agit pas pour autant de « *partir pour partir* » comme l'écrit Sylvie, « *pas n'importe où mais dans un pays pas trop difficile* », confirme-t-elle lors de l'entretien, et chez de nombreux participants, il s'agit de trouver l'équilibre entre cette ouverture à une opportunité aléatoire et le respect de certains critères personnels ou professionnels. Du choix de Kuala Lumpur, qu'elle avait eu l'occasion de visiter lorsqu'elle était expatriée à Singapour, elle décrit en entretien la ville ainsi : « *beaucoup de tours beaucoup de pollution beaucoup de voitures donc c'est pas la ville de mes rêves* ». Du choix, elle dit « *c'est pas si désagréable ça reste l'Asie on peut voyager facilement les gens parlent anglais et je peux trouver du travail parce qu'au final au quotidien l'aspect exotique compte un peu mais ce qui est important quand on décide de partir à l'étranger d'y vivre quelques années c'est de pouvoir développer un projet personnel autre que juste s'expatrier sinon on s'ennuie et ce sera pas forcement une expatriation réussie* ».

Pour Lise également le Vietnam, destination choisie de sa première expatriation ne l'était pas tant en tant que destination en soi mais en tant que lieu réunissant tous les critères : l'étranger lointain, un lieu de stage d'IUFM[127], une classe francophone. Après cette expérience, Lise écrit dans son récit, « *j'ai su que c'est là que je voulais bosser. Dans un autre monde que le mien.* » Elle identifie alors l'Asie comme le lieu de cet ailleurs et postule dans différentes villes de la région. Après cinq ans en Thaïlande, « *On a décidé de partir pour quelque chose de complètement différent. J'ai donc fait des demandes de postes en Europe de l'Est, au Canada, en Amérique de Sud. Puis on a appris qu'il y avait un poste double à deux pas de chez nous : Kuala Lumpur. Autant la première fois nous avions joué les*

[127] Institut Universitaire de Formation des Maîtres, aujourd'hui ESPE, Écoles Supérieures du Professorat et de l'Éducation.

aventuriers, autant cette fois-ci nous avons joué la sécurité : avec deux enfants dont une à scolariser, deux boulots, ce n'était pas de trop. ». La Malaisie émerge sur la base d'autres critères : stabilité financière, scolarisation des enfants, plutôt qu'un projet de s'installer dans ce pays en particulier ou même dans la région.

Le fait que Lise ait accepté un poste en Malaisie après avoir essayé de partir soit en Europe de l'est, ou en Amérique du nord ou du sud, montre bien que la relocalisation passe avant la localisation. Tout au plus Lise précise-t-elle en entretien des restrictions que j'ai pu entendre de la part d'autres participants également, notamment des questions de sécurité liées à certaines destinations vues comme dangereuses :

> « *je sais qu'il y a des endroits où je ne partirai pas y'a des pays d'Afrique ou d'Amérique du sud où je ne partirai pas pour des questions de sécurité* […] *plus par peur d'une situation que par peur de l'étranger ou du pays de la différence en elle-même* ».

Jean dit de même dans son entretien :

> « *j'ai des pays où j'irai pas j'irai pas en Chine j'irai pas en Inde puis en fait j'irai pas dans tout ce qui est trop surpeuplé j'aime bien Kuala Lumpur déjà je trouve ça par certains côtés oppressant avec tous les grand* buildings ».

Constance quant à elle voulait voyager, sans discrimination géographique, par passion pour le voyage : « *c'est une passion pour moi les voyages* ». Amoureuse des voyages et mariée à un diplomate malaisien, elle passe sa retraite en Malaisie après une vie de voyages, car c'est, en sus d'être le pays de son époux, « *à mi-chemin entre l'Europe et* [notre fille] *qui habite maintenant Melbourne*. ». Il n'y a donc jamais eu de projet de s'installer en Malaisie en particulier chez Constance, mais un faisceau de circonstances parmi lesquelles le lieu de vie de sa fille et le fait d'avoir des amis en Malaisie ont joué.

Dans le cas d'Alice, la mobilité comme la destination ont été suggérées professionnellement, par l'employeur de son époux. Elle écrit dans son récit :

> « *Nous avions dans un premier temps refusé de partir pour deux raisons. D'une part, l'éloignement familial et d'autre part, le fait que les chances que je puisse trouver un emploi en Malaisie étaient extrêmement réduites, pour ne pas dire inexistantes.* » L'employeur étant revenu à la charge, le projet de mobilité ainsi offert a été reconsidéré par Alice comme « *une chance formidable de pouvoir m'ouvrir à d'autres cultures, de pouvoir voyager, de pouvoir prendre le temps de faire tout ce dont j'avais envie, et de sortir d'une routine quotidienne pour être dans l'apprentissage de tas d'autres choses.* ».

L'objectif d'Ilham en postulant à l'étranger était de trouver un type de poste qu'il ne trouvait pas en France, ce n'était donc ni la mobilité, ni la destination qui était au cœur du projet. Le déplacement ne s'est vraiment envisagé pour lui et pour sa famille que lorsqu'une offre concrète a émergé de ses larges recherches. Il écrit dans son récit :

> « *J'ai commencé à me poser certaines questions quand j'ai reçu une réponse positive d'une université Malaisienne. Ces questions sont relatives à l'éloignement familial, le travail de mon épouse, l'éducation de nos enfants… Au final, après longues réflexions, j'ai accepté le poste en me disant avec mon épouse que dans un premier temps, elle prendra une année sabbatique et si ça se passe bien pour notre nouvelle vie, elle démissionnera de son travail.* ».

Ilham confirme dans son entretien que les opportunités ont joué plus qu'une ambition de mobilité existante : « *à la fin des études je me suis pas dit ben je vais essayer d'aller à l'étranger* […] *l'idée principale c'était de dire je vais trouver un poste de professeur d'université et bon après les circonstances font que on est obligé de penser à l'étranger quoi à ce moment-là* ». Ilham explique bien dans son texte que face à la difficulté à trouver son poste idéal en France, il avait d'abord tenté un poste différent et expérimenté l'entreprise. Ce n'est qu'après s'être ainsi assuré qu'il ne voulait pas renoncer aux activités d'enseignement et de recherche combinées offerts par l'enseignement supérieur que la mobilité internationale s'est imposée à lui. Il conclut dans son entretien « *il faut ouvrir d'autres portes et aller à l'étranger* ».

Ilham confirme en entretien qu'il n'avait jamais été question, avant de l'envisager à ce moment, d'une quelconque envie de partir à l'étranger de sa part. Sa perception de la mobilité est exprimée de façon très neutre et sans affect. À mes questions précises, d'abord de savoir s'il avait eu envie de partir auparavant, Ilham répond, « *non non* », et à ma question de savoir s'il était parti « à reculons », il répond « *pas du tout* ». Comme les autres participants et malgré l'absence d'un désir de mobilité pour la mobilité, Ilham s'est lui aussi rangé aux aléas des opportunités, disant « *on se dit finalement pourquoi pas ça peut être une bonne opportunité* ». Ilham prend donc la première décision de postuler à l'étranger en sachant qu'en cas de réponse positive, une deuxième décision, celle de partir, devra être prise cette fois-ci en fonction d'une situation dans laquelle il devient possible de « se projeter », avec un lieu, une mission, un environnement qui déterminera la décision.

Ilham n'a pas comme Richard de représentations sur l'étranger, il explique « *au départ se dire je vais partir à l'étranger ben on peut pas trop réfléchir là-dessus quoi parce qu'on ne sait pas où on peut aller mais en ayant en main une proposition là on se pose des questions* ». Pour Ilham, « ailleurs » n'est donc pas une destination. Son inspiration, il la résume ainsi en entretien : « *on se dit les postes de prof d'université en France c'est un peu compliqué pour faire de la recherche et de l'enseignement en université ben on va à l'étranger quoi* ».

Aucun de ces projets de mobilité ne s'est donc construit autour de la Malaisie. Ce sont des circonstances et des opportunités qui dans un contexte de projet de mobilité en général, ont concrétisé celui-ci en Malaisie.

Je constate donc que pour les participants à cette étude, dans l'économie de la mobilité expatriée, avoir pour destination l'ailleurs est en réalité la seule façon de partir. Si Françoise avait refusé de partir en Norvège plutôt qu'en Amérique latine, sans doute serait-elle restée, peut-être jusqu'à aujourd'hui, en France. Si Lise avait été déterminée à ne repartir qu'au Vietnam après sa première expatriation, ce qui était son idéal, elle n'aurait pas été en mesure de le faire de par le jeu de l'offre et de la demande.

Cependant si Danilo Martuccelli (2013 : transcription personnelle) va jusqu'à parler d'une « mobilité sans ailleurs », ce n'est pas un imaginaire que l'on retrouve chez les huit participants qui ont un projet de mobilité. Au contraire, l'ailleurs, le différent, l'altérité, c'est leur motivation première, d'être comme Lise le dit « *dans un autre monde que le mien* ». Mais ici, peut-être faut-il entendre l'ailleurs chez Danilo Martuccelli en termes de lieu précis, ce qui n'est pas le choix des participants : ce qu'ils veulent, c'est un ailleurs tout court, quelle qu'en soient les latitude et longitude. Leur désir d'expatriation est généralement tendu vers l'expérience de l'altérité, c'est une mobilité sans destination fixe.

Dans cette mobilité et pour conclure cette ouverture des analyses autours des itinéraires des participants, je vais analyser les représentations du retour. Avant cela, un thème émerge, particulièrement du corpus authentique (blogs), qui est celui des voyages d'agréments en situation

de mobilité. Cette mobilité dans l'expatriation occupe une place importante notamment dans les blogs, ce sont des discours que j'analyserai comme faisant partie du discours sur l'ailleurs dans le chapitre 5, mais que je vais d'abord introduire de façon distincte ici.

1.2.1.3. Voyages réticulaires : aller-retour en France et découverte de l'Asie

Je focalise ici mon analyse sur les voyages d'agrément faits « en partant » de la Malaisie, les injonctions dont ils relèvent (s'intéresser à la région, découvrir), le type d'itérologie dont ils relèvent. Jean-Didier Urbain (1991 [2002 : 196]) parle de voyageurs « réticulaires », pour désigner ces **explorations suivant le réseau de déplacement existant depuis un nœud, une destination centrale comme par exemple Kuala Lumpur**. Ce réseau est pour cet auteur un réseau concret et physique, formé de rails, routes, lignes aériennes disponibles pour le voyageur à partir de son lieu de résidence. Les « cités » de Jean-Didier Urbain ont ainsi des « portes », des « sas », des « espaces-frontières » (*ibid*. : 197) qui ouvrent à ce domaine réticulaire, et au rêve : ce sont les gares, les ports, les aéroports. Cette invitation au voyage attend le mobile dans sa cité de destination (comme je l'ai noté dans les chapitres 1 et 2, les expatriés vivent majoritairement dans des grandes villes). Je vais analyser comment se dit, se perçoit et se vit cette itinérance réticulaire dans les discours des expatriés. Il faut ajouter à ce réseau le pays d'origine, la France, qui n'est pas seulement un objet d'origine et de retour possible, mais également l'objet d'allers-retours depuis le pays de résidence.

En Malaisie, ce réseau disponible d'exploration réticulaire, fonction des promotions ou de l'ouverture de lignes aérienne par des compagnies aériennes, s'illustre particulièrement par l'activité de la compagnie aérienne à bas prix Air Asia. J'ai évoqué cette compagnie dans le chapitre 1 comme un fer de lance de l'entreprenariat aéronautique malaisien[128] ; elle est aussi un étendard pour les expatriés amoureux des voyages.

Le discours de Richard dans son blog, un participant célibataire et sans enfants, jeune, dont je peux supposer qu'il peut particulièrement aisément investir son temps libre dans ces explorations réticulaires, évoque régulièrement cette compagnie aérienne dans son blog. Elle est évoquée dans six de ses billets, dont deux fois dans le titre. Les neuf occurrences apparaissent ci-dessous en contexte (Figure 35) :

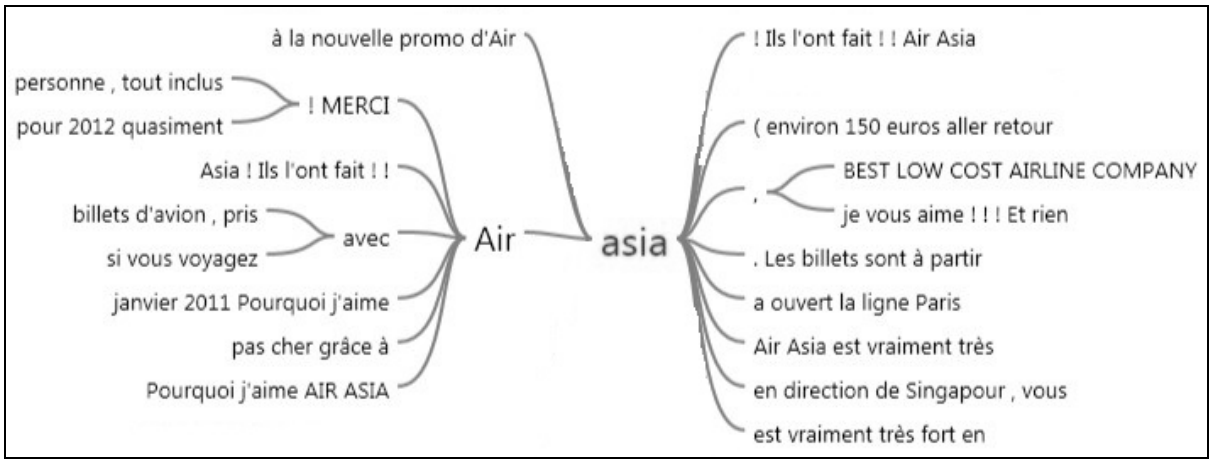


Figure 35 : occurrences de "Air Asia" dans le blog de Richard

Son enthousiasme pour cet outil de ses explorations se traduit par l'adoption du genre promotionnel dans son discours. Je rappelle que Richard travaille dans le commerce, ce qui peut expliquer son

[128] Voir Figure 8 : réseau de AirAsia, page 42.

enthousiasme pour les stratégies de communication de cette entreprise, au-delà de son enthousiasme d'usager. Voici deux billets entiers, qui reflètent cet enthousiasme aussi bien pour l'entreprise que pour les voyages qu'elle permet à Richard :

Pourquoi j'aime AIR ASIA

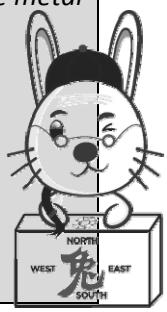
Air Asia est vraiment très fort en marketing. Ils font tellement de promos que l'on devient accro et que l'on met leur site en favori voir en page d'accueil ! J'adore aussi leurs mailings*, comme le suivant que j'ai reçu la semaine dernière :*

"Greetings disciple [Richard],
...when you travel right, good luck will follow.
That is why we have just the right destinations to enhance your luck for this coming year of the metal Rabbit by travelling in a metal bird!

Travel according to your horoscope with fares that start from ***RM 13****. North, South, East, West. Master Rabbit will take care of the rest!!*

Increase your abundance and ***book now*** *for a hop-tastic Lunar New Year!"*[129]

Génial non ? Que ça donne des idées marketing aux compagnies européennes !



Les voyages forment la jeunesse...

... Et c'est bien pourquoi j'ai réservé des billets grâce à la nouvelle promo d'Air Asia. Les billets sont à partir de 3 RM. J'ai donc pu réserver des billets pour des weekends (eh oui, j'ai très peu de vacances donc je me contente de 2 jours !!) :

Mars : Ho Chi Minh
Avril : Bangkok
Mai : Kota Kinabalu + Perhentian
Juin : Kuching

Au total ? Moins de 500 RM / personne, environ 100 euros... Les plus chers sont Bangkok et Ho Chi Minh. Mais à ce prix-là, on ne va pas se plaindre !! Il ne me manque plus qu'à réserver les billets pour Noël (Langkawi), le jour de l'an (not decided [pas encore décidé]), le nouvel an chinois (Hong Kong), pour la France, et c'est bouclé pour 2012 quasiment !

MERCI AIR ASIA, BEST LOW COST AIRLINE COMPANY EVER !!!![130]

[129] Salutations apprenti [Richard], / lorsque vous voyagez bien, la chance suivra. / Voici pourquoi nous avons justement les bonnes destinations pour favoriser votre chance pour cette nouvelle année du Lapin de Métal [nouvel année chinoise de 2011] en voyageant dans un oiseau de fer ! / Voyagez en fonction de votre horoscope avec des prix à partir de 13 ringgits. Nord, sud, est, ouest, Maître Lapin s'occupe de tout !! / Prospérez et réservez maintenant [hyperlien] pour un nouvel an lunaire hop-tastique !

[130] « Meilleure compagnie aérienne à bas coût de tous les temps ! »

Si le premier billet n'évoque pas directement de voyage, la proximité de Richard avec cette compagnie aérienne, dont il pourrait mettre le site internet « *en page d'accueil* », suggère un usage régulier, confirmé par le deuxième billet. Ce deuxième billet illustre la pratique de Richard par la liste des quatre voyages achetés, qui reflète un court voyage (weekend) chaque mois de mars à juin. Il évoque également d'autres voyages futurs, à l'occasion des fêtes de noël (décembre) et du nouvel an chinois (février cette année-là).

Les destinations évoquées reflètent la volonté d'explorer la Malaisie, l'Asie et en particulier l'Asie du Sud-Est : Ho Chi Minh ville au Vietnam, Bangkok en Thaïlande, le mont Kota Kinabalu en Malaisie orientale, les îles Perhentian en Malaisie péninsulaire, Kuching en Malaisie orientale, l'île de Langkawi en Malaisie péninsulaire et Hong Kong. Un aller et retour en France est également évoqué, j'y reviendrai.

Les voyages en Malaisie, dans les pays limitrophes (la Thaïlande, Singapour et l'Indonésie), dans la région et dans toute l'Asie sont présents dans tous les discours. Pour continuer avec les blogs et cette compagnie aérienne emblématique, Air Asia est également mentionnée à deux reprises dans le blog de Jean, empruntée pour un weekend en famille sur l'île de Langkawi et un weekend entre amis à Bangkok. L'espace et le temps du voyage font échos aux occurrences de « Air Asia » chez Richard, qui a lui aussi pris l'avion pour ces deux mêmes destinations, également pour un weekend. Lise mentionne elle aussi cinq fois la compagnie, notamment pour des voyages en famille à Kuching, à Bali en Indonésie et à deux reprises à Penang en Malaisie péninsulaire.

À travers le réseau de cette compagnie aérienne à bas prix, c'est un espace réticulaire qui se dessine dans les voyages d'agrément des expatriés. Ces exemples le montrent et le reste du corpus, indépendamment du mot-clé « Air Asia » que j'ai choisi d'abord ici pour l'aborder, les expatriés voyagent régulièrement dans les espaces identifiés (Malaisie péninsulaire et orientale, région Sud-Est asiatique et asiatique) et ils le font spatialement et temporellement en sauts de puce. Il n'y a pas d'itinéraire dans ces weekends ou courtes vacances, mais un transport direct, de l'aéroport de Kuala Lumpur à un aéroport de destination, et retour.

Le réseau est le réseau aérien, qui renforce ce transport des expatriés d'un lieu à l'autre, qui le permet et qui le provoque même, comme le suggère le premier billet cité de Richard, par l'incitation d'un discours publicitaire, ainsi que par les bas prix, comme ce même participant le note dans un autre billet :

« *J'ai profité d'une promo Air Asia pour prendre des billets pour Singapour en août, et pour Kota Bharu (îles Perhentian) pour dans un an !!! Le prix du billet aller = 0.025 euros. Retour = 0.025 euros. En gros, on paie seulement les taxes d'aéroport, donc 3,55 euros au total par personne, tout inclus ! Merci AIR ASIA, je vous aime !!!* ».

Les destinations sont choisies ou du moins suggérées par le réseau existant. Les lignes aériennes ne sont guère moins fixées que les rails d'un train. Pour des expatriés qui comme Richard l'exprime ont peu de vacances (et en consacrent une partie aux retours en France), le réseau et son transport

abordable constitue un véritable « menu » de voyages. Ces injonctions réticulaires peuvent par ailleurs être en contradiction avec une aspiration des expatriés à être de véritables voyageurs plutôt que des touristes restant sur les sentiers battus (voir en 2.1.1).

Le voyage est d'agrément, de nature touristique et correspond au temps de loisir (weekend, comme je l'ai constaté chez Richard et Jean) ou vacances. Ce temps de vacances est donc d'une part associé à ces voyages d'agrément, d'autre part aux allers et retours en France, souvent également vus comme des vacances. Alice l'écrit d'ailleurs dans son blog à l'occasion de son premier voyage en France : « *donc soyons fous, pour la première fois de ma vie, je pars en vacances chez moi !* ».

1.2.2. Retours

L'évocation des retours ou de futurs départs montrent que le jeu des critères et des opportunités évolue mais perdure au long du parcours d'expatriation. On y trouve des retours obligatoires, pour une fonctionnaire comme Françoise, des sédentarisations à l'étranger dictées par les circonstances, pour Lise ou Jean. Comme pour les départs, les retours dépendent des critères, des obligations et des opportunités et les participants doivent jouer de cet équilibre de forces.

1.2.2.1. Une itérologie plutôt circulaire

Les projets de mobilité de la plupart des participants s'inscrivent dans une « itérologie » (Butor, 1972) « circulaire ». Michel Butor propose de considérer sa formulation des formes itérologiques à la fois du point de vue physique (allers simples, allers-retours, circulations) et du point de vue symbolique.

> « Nous avons l'impression qu'il n'est qu'un seul type de voyages, à savoir l'aller et retour. Étant donnée la fonction métaphorique fondamentale du voyage dans tout ce qui est lecture et corrélativement écriture, par conséquent dans notre connaissance du réel et notre action sur lui, il est certain qu'une telle réduction va développer des puissances mythologiques d'autant plus trompeuses que nous y accordons moins d'attention. Or il est facile de voir que de nombreux déplacements humains sont des allers sans retour. Mais la notion ferroviaire d'aller simple, dans nos régions balisées, implique elle-même un point de départ et un point d'arrivée, termes, ou terminus, dont nous avons besoin parce que notre société nous oblige à un domicile fixe, l'adresse inscrite sur notre carte d'identité. » (1972 : 11).

Du fait d'une itérologie potentiellement circulaire dans l'expatriation, où il est possible de partir d'un lieu d'expatriation pour un nouveau lieu d'expatriation, ou de revenir en France temporairement entre deux expatriation, le retour en France n'est pas toujours directement évoqué ou facilement conceptualisable par tous. Mais il est là en filigrane, ou en palimpseste. En effet le projet de retour, toujours existant mais jamais solidement fixé au moment du départ, est naturellement l'objet de renégociations au fil du temps et sans cesse réécrit en fonction de l'expérience vécue en mobilité.

Richard évoque dans son récit de parcours les retours cycliques, étapes en France dans un pays où à la fois on se trouve de passage et dans son cas, car il est le plus jeune des participants, dans une situation de dépendance qu'il décrit dans son récit : « *Le problème de travailler à l'étranger est de ne pas avoir de pied à terre dans son pays d'origine hormis chez ses parents. C'est pour cela que des fois je ressens la fin de l'expatriation comme un retour à la case départ et du coup presque comme un échec. Mais cette transition est toujours indispensable.* ». Dans cette itérologie circulaire, il n'y a plus que des retours, comme si l'on ne partait qu'une première fois, puis ne faisions ensuite que revenir,

ici et ailleurs. Aux vacances de noël, Richard signe dans son blog deux billets successifs, l'un intitulé « *retour en France* », suivi de « *retour en Malaisie* ».

L'idée d'une itérologie rêvée plus planifiée et concrétisée est frappante chez Richard, par rapport à d'autres expatriés chez qui les opportunités et décisions au fil du voyage sont plus courantes. Il reprend d'ailleurs dans son récit l'expression de « *boucler la boucle* » avec un projet de voyage qui marquera la fin de son séjour en Malaisie : « *j'ai déjà mes billets pour la Chine en août 2012. Cinq années se sont écoulées depuis, et je crois que ce voyage me permettra de boucler la boucle.* ». Du rêve au plan et aux billets « *déjà* » acheté, l'itérologie maîtrisé de Richard s'achève sur cette conclusion chinoise, le voyage fait, le retour en France concret et daté. Une expatriation ultérieure reste possible dans le discours de Richard au moment où il écrit son texte. Dans son entretien, Richard confirme cette idée. Alors que je lui soumets mon interprétation de son parcours comme une « formation initiale planifiée, incluant l'expérience de l'international », il répond que « *non c'est un objectif que je m'étais fixé avoir une expérience internationale comme depuis petit j'ai ça en tête je me suis dit il faut que je le réalise sinon je vais être frustré toute ma vie* ». Il ajoute « *je sais pas forcement si ça allait m'apporter quelque chose d'étudier à l'étranger du point de vue connaissances théoriques et puis tout ça et au final ça a apporté quand-même beaucoup de choses mais je voulais vraiment partir à l'étranger pour partir à l'étranger au départ c'est vrai* ».

Dans cet itinéraire maîtrisé de Richard, le retour est planifié. Il écrit dans son récit, « *partir à la fin de mes études, c'était mon but depuis le bac. Je pense que je serai rassasié d'expériences à l'étranger seulement après avoir atteint ce but. La boucle sera bouclée.* ». Pour Richard, les objectifs sont concrets et concertés et cela s'applique aussi au retour : « *Je souhaite être prêt pour la reprise du marché du travail en septembre en France.* », écrit-il dans son récit. Cependant Richard est finalement reparti en Nouvelle Zélande au moment où il planifiait ce retour en France (je l'ai appris en suivant son blog). Comme toujours, le jeu des opportunités force les expatriés à être très souples dans leurs objectifs.

Là où Richard s'exprime de façon très affirmative (« *Je souhaite être prêt pour la reprise du marché du travail en septembre en France.* »), le discours de la plupart des participants sur le retour en France ou l'après-Malaisie est marqué par l'incertitude. Le choix du verbe « souhaiter » par Richard, bien qu'au mode indicatif, modère d'ailleurs, à juste titre, sa certitude. Les discours sont émaillés de « si » et de « peut-être », marqués par l'emploi du conditionnel ou de verbes exprimant l'espérance ou le souhait plutôt que la décision et le projet ferme.

En conclusion de son récit, écrit à six mois de la fin de contrat de son conjoint, Sylvie écrit, « *Nous commençons à penser à la suite. Si je trouve un poste intéressant et motivant peut-être prolongerons-nous le séjour. Nous pensons également à l'Australie ou mon mari a déjà travaillé. L'objectif certain est que nous ne souhaitons pas revenir en France avant plusieurs années.* ». Cet extrait reflète la multitude des destinations possibles, là où trois déjà sont nommément citées, la Malaisie possible, l'Australie souhaité et la France non-désirée à ce moment, toute destination correspondant aux critères (vus en 1.1) de Sylvie sont en fait des destinations potentielles. Ses projets s'expriment même à la forme interrogative, par l'inversion « *prolongerons-nous* ».

Ilham écrit également dans un style qui évoque l'ouverture totale des possibilités à propos de l'après-Malaisie dans son récit : « *Je me vois bien continuer l'expatriation pour encore quelques années, en Malaisie ou ailleurs*. ». En entretien, Ilham confirme ce discours très ouvert sur le retour vers le Sénégal ou la France :

« *peut-être que oui peut-être que non parce que si ça se trouve je prendrai demain la décision d'aller dans un pays où je me serais expatrié c'est pas exclu quoi* […] *je suis pas du genre ouais il faut coûte*

que coûte que je retourne au Sénégal ou en France ça se pourrait mais c'est par pour moi pour le moment un truc que j'ai en tête il faut que je finisse d'avoir ce poste au Sénégal ou en France ».

La question du retour est révélatrice des aléas de la mobilité : seule une parmi tous les participants a pu nommer un moment exact de retour certain en France, qui ne dépende pas de circonstances à venir. Pour Françoise, fonctionnaire française, « *2011 sera donc l'année du retour en France après 10 années d'expatriation.* », comme elle l'écrit dans son récit. Cette certitude est liée au type particulier de son expatriation en tant que fonctionnaire avec l'obligation de retour à une date donné à poste en France, comme elle l'explique dans son récit : « *Cet été, nous rentrerons en France après avoir passé une dizaine d'années à l'étranger. Le retour est obligatoire dans mon cas après deux postes.* » Cependant cette certitude n'est pas le signe pour autant d'un choix. Françoise comme les autres doit faire avec les circonstances et opportunités qui sont les siennes, elle ajoute d'ailleurs, « *Si cela n'avait pas été le cas, nous ne serions pas rentrés. C'est pourtant une bonne occasion de faire découvrir la France à nos enfants qui ne la connaissent que par le prisme des grands parents et des vacances d'été.* ». Elle confirme en entretien « *on serait bien allés ailleurs* ».

Ce retour précis en France de Françoise et de sa famille n'éclaire d'ailleurs en rien l'incertitude du parcours à venir au-delà de cette étape. Les perspectives restent comme chez les autres participants très ouvertes, reflétées par un discours, en entretien, marquant les incertitudes : « *je ne peux pas me projeter là je ne peux pas vous dire en 2011 si en 2015 je serai ailleurs là pour l'instant on a un retour en France avec* [conjoint] *on aimerait bien qu'il dure pas longtemps c'est-à-dire suffisamment pour que les enfants puissent se poser mais pas plus de trois ans deux à trois* ».

Constance a également été prise dans des jeux de circonstances et aimerait encore pouvoir s'expatrier hors de Malaisie. Elle avait en effet fait le choix de s'installer à Barcelone, une ville qu'elle connaît très bien puisque son père est originaire de la région, pour la retraite, « *moi j'étais heureuse comme un pinçon* », dit-elle en entretien. Constance explique que leur départ pour la Malaisie n'était pas vraiment un choix, « *ma fille a épousé un Néo-zélandais ils se sont installés en Nouvelle-Zélande* [puis en Australie] », ils se sont donc installés en Malaisie pour être « *à mi-chemin* ». Constance avoue en entretien, « *ce n'est pas une solution idéale non je ne suis pas dire que je sois très très amoureuse de la Malaisie surtout de la Malaisie actuelle* ».

Ariane exprime dans son récit une certitude, « *C'est sûr : nous ne voulons et ne pouvons pas faire toute notre vie en Malaisie. 2 années ont passé, nous en avons largement profité. Nous souhaitons encore en profiter quelques temps, une ou deux années encore peut-être.* ». Mais elle explique en entretien que cette décision était entièrement ouverte au moment du départ et que c'est l'expérience malaisienne qui a déterminé sa propre durée. Elle et son conjoint souhaitaient au moment de l'entretien revenir en France après une ou deux années de plus en Malaisie, mais étaient partis sans aucune idée de la durée ni de la nature de l'itinéraire que ce départ pourrait entraîner en termes d'autres expatriations possibles à la suite ou de séjour de plus longue ou plus courte durée en Malaisie. D'ailleurs si la décision de quitter la Malaisie est prise, une itérologie circulaire n'est pas exclue pour Ariane, comme elle l'explique en entretien :

« *je ne sais pas trop comment ça va se passer on a dans l'idée de rentrer en France mais peut-être que mon conjoint on va lui proposer je sais pas moi de partir à Huston et à ce moment-là ben on rentrerait pas en France on irait ailleurs mais je pense que ce serait bien quand-même pour moi d'aller dans un pays occidental* ».

Je retrouve de nouveau dans ce discours d'Ariane un potentiel de retours, de nouvelles destinations ou de prolongations, avec des préférences mais une décision finale ouverte et qui dépendra des opportunités.

Tout comme c'était le cas pour les départs, le point de réflexion central lorsqu'un départ de Malaisie est évoqué reste les critères, plus que l'objectif d'une destination en particulier, qu'elle soit la France ou un autre pays. Or souvent, au fil des années, ces critères ont évolué et laissent moins de place à un aussi grand nombre d'opportunités. Par exemple Richard explique qu'il ne peut plus, comme il l'a fait en tant que jeune diplômé, faire passer l'expérience de l'ailleurs avant la qualité de l'expérience professionnelle, de peur que sa carrière n'en pâtisse. D'autres participants évoquent l'évolution des responsabilités familiales, que ce soit auprès de parents âgés ou en considérant leurs enfants.

Pour Sylvie par exemple, sa situation familiale, avec un enfant de moins d'un an, détermine à partir de maintenant ses choix de mobilités. Elle explique en entretien,

« *ce qui sera de plus en plus important c'est de lui offrir lui des conditions qui lui permettent de s'ouvrir l'esprit tout en construisant son éducation de manière solide de la manière qu'on espère pour lui et c'est pour ça par exemple que je ne voudrais pas rester en Malaisie trop longtemps si mon enfant est dans le système malaisien parce que le système local ne favorise pas la prise d'initiative l'esprit critique etcetera donc je pense que quand on choisit une destination ça prend en compte aussi les problèmes d'éducation culturel la plupart des gens qui partent longtemps à l'étranger finissent par rentrer à cause des enfants* […] *c'est souvent la scolarité des enfants qui fait que les gens rentrent en France ou un parent malade qui fait que les gens veulent être plus proches de la famille* » ; « *on a encore envie de découvrir le monde quand on voit la situation en France politique économique sociale ça nous fait pas forcement rêver quand on entend tous les Français qui parlent que de la crise et qui se plaignent on se dit que pour retrouver du boulot en tout cas pour moi ce sera pas forcément évident donc si on peut avoir d'autres opportunités ailleurs autant en profiter* […] *c'est plus la problématique de l'éloignement de la famille qui se pose à long terme à moyen ou long terme* » ; « *à partir du moment où on a des enfants on a moins de priorités sur d'autres thèmes* » ; « *je pense que d'ici cinq à dix ans nos aspirations quant au choix de la destination où on veut habiter dépendra d'autres facteurs que l'exotisme l'excitation et puis je pense que le fait de trouver un boulot intéressant ou pas ce sera toujours une des priorités* ».

Pour Sylvie, il y a « *des lignes directrices* » et l'avenir est « *une question d'opportunités et de priorités par rapport à ces opportunités* ». De ce fait des critères comme l'éducation de leur fils, la possibilité de travailler pour elle, la stabilité et la modernité de la destination, permettent d'englober à la fois l'Australie et la Norvège dans les destinations souhaitables dans son cas par exemple. Elle dit en entretien :

« *mais on ne sait pas du tout où l'avenir nous mènera on est pas contre retourner en Europe mais on envisage pas ça pour le moment* » ; « *ce qui nous intéresse c'est pouvoir évoluer professionnellement et personnellement si possible dans un cadre culturel différent tant qu'on peut mais sinon on évoluera personnellement et professionnellement dans un cadre qu'on connaît bien et ce sera pas forcément plus mal y'a des avantages on est près de la famille on peut se voir plus souvent faire des vacances ensemble* ».

L'éducation de son fils est également devenu un critère déterminant pour Jean, qui explique en entretien, « *jusqu'à ce que le petit entre en primaire c'est pas un souci en Malaisie une fois en primaire ça devient un peu problématique donc on a encore quatre cinq ans devant nous avant de devoir bouger* [ma question : pour la France ?] *changer de pays le plus probable c'est Singapour* ». Jean explique que les établissements français de Malaisie coûtent trop cher dans l'optique où il aurait à terme plus d'un enfant et que « *le système éducatif* [local] *est pas au niveau* […] *par contre Singapour a un système public qui est très compétent* ». Jean et sa famille se sont d'ailleurs expatriés comme prévu à Singapour le moment venu (Jean a poursuivit l'écriture de son blog à Singapour). Le

travail de sa conjointe leur ont permis de rendre cette option possible : elle a pu très facilement y trouver du travail et Jean l'y a suivie.

La perspective d'un retour en France est également pour Jean liée à des responsabilités familiales, il évoque en entretien, « *pour moi rentrer en France si ma famille a un problème de santé et qu'il faut que je rentre pour m'en occuper mes parents* ».

C'est aussi le cas pour Françoise lorsqu'elle envisage en entretien un futur départ à l'étranger :

« *on aimerait bien repartir maintenant on aura des enfants qui seront adolescents faut voir comment ça se passe et on en mettra pas en péril notre famille pour une expatriation c'est très clair ce sera pas l'expatriation à tout prix il faut que ça fasse partie d'un projet qui nous semble être bénéfique à chacun d'entre nous* ».

Pour Lise, les critères à la fois familiaux et financiers s'accumulent au point d'une certaine immobilisation perçue comme forcée en Malaisie. En entretien elle utilise d'ailleurs l'image du poids, de ses bagages lorsqu'elle a quitté la France pour la Thaïlande avec son conjoint, comparé à celui de leurs bagages lorsqu'ils ont quitté la Thaïlande pour la Malaisie, comme elle l'avait déjà mentionné dans son récit :

« *d'abord on est arrivés à deux avec 20 kilos chacun on est repartis à quatre avec 10 mètres cube, là on est cinq je veux même pas savoir combien de mètres cube on a de choses que j'aurais pas forcément envie de laisser* ».

Elle élabore sur les autres circonstances qui pèsent sur un possible départ de Malaisie vers une expatriation ailleurs :

« *ici on est propriétaires et puis j'allais dire c'est des mauvaises raisons qu'on me sort que les Français me sortent pour partir c'est trop compliqué je sais que c'est des mauvaises raisons* […] *après y'a le côté professionnel partir à cinq sur un boulot ce serait financièrement très difficile deux boulots c'est même pas la peine qu'on essaye de trouver mon mari il a un contrat complètement bidon ici hein il est en local* […] *rentrer en France on rentre sur un salaire d'enseignant un peu dur bouger maintenant c'est le même problème c'est de plus en plus difficile de bouger avant il y avait beaucoup plus d'offres de poste les gens bougeaient plus maintenant* […] *c'est pas l'envie qui manque non plus on a été coincés pendant deux ans à cause des papiers d'adoption* […] *ça fait sept ans qu'on est ici il serait temps qu'on bouge voir autre chose changer* ».

Mais pour Lise entre l'éducation des enfants en filière bilingue et la nécessité de trouver deux emplois pour des raisons financières, trop de critères s'accumulent pour avoir de bonnes chances de se relocaliser, le jeu de recrutement dans les écoles françaises ne le permettant pas.

En conclusion l'utilisation du conditionnel dans ces discours du retour et/ou des expatriations futures révèle que les incertitudes et la dépendance aux circonstances et aux opportunités restent très importantes même après la première ou plusieurs expatriations réussies. Les participants « voudraient », « aimerait » repartir, « si possible », « dans l'idéal », et surtout toujours sans avoir la possibilité de se fixer pour objectif un pays ni même une région, tout au plus une liste de critères plus ou moins négociables. Ils ont et ils restent, donc, « candidats » à la mobilité et non à une destination en particulier. Ils restent dépendant non seulement du marché du travail puisque l'expatriation est toujours professionnelle pour au moins une personne de la famille mais aussi de facteurs familiaux comprenant les besoins des enfants et la dépendance possible des parents, et des considérations de sécurité financière.

1.2.2.2. La France objet distancié du retour, lieu des attaches et du détachement

Dans cette mobilité déterritorialisée, la dualité local-global devient mouvante. J'ai cité Martin Heideger pour qui les distances sont représentées et Anna Dimitrova sur ces représentations mouvantes du « local ». Dans ce contexte, la France des expatrié se morphe en un nouvel ailleurs, tout en gardant sa valeur symbolique « locale » du pays d'origine, résidence de la famille, notamment des parents, de la fratrie et d'amis choisis.

La nostalgie des personnes et du territoire français est, proportionnellement dans les discours de ce corpus, peu évoquée. Sur le blog, plus familial et relativement privé, de Jean, on peut trouver des billets dont la fonction est de fêter l'anniversaire d'un proche, il écrit ainsi :

« *C'est dans ces moments ci que la distance me pèse le plus.*
Ne pas pouvoir fêter ce grand jour en famille…
Savourer quelques grand crus et digestifs…
Recouvrir le nez de [bébé] *de gâteau…* »

Il semble important pour les participants d'avoir cette capacité à être satisfait d'une relation à distance avec sa famille. Lise dit ainsi en entretien,

« *j'avoue que je ne suis pas très fusionnelle au niveau famille parce qu'il y des gens après qui trouvent que c'est dur moi ça va de loin c'est bien* ».

C'est par le récit d'un départ que commence le blog de Lise sur la Malaisie, les trois premiers billets étant consacrés aux derniers jours à Bangkok. Voici le troisième billet de son blog, dant de 7 ans avant notre entretien :

Vide

C'est fait.
L'espace vaste, vide, de l'appartement.
La dernière semaine, notre chez nous s'est transformé en braderie, et s'est vidé au fil des jours.
Jeudi sont partis nos derniers objets.
Jeudi est parti aussi le taxi nous emmenant vers l'aéroport.
Fini Bangkok.
Fini aussi la nounou qu'on regrettera, que [deuxième enfant] *a beaucoup pleuré, ayant bien compris que ce n'était pas une séparation comme les autres.*
Et après notre petite parenthèse française, une autre histoire commence pour nous.
Chouette !

Du mot « *vide* », par lequel elle commence son blog sur la Malaisie, Lise explique en entretien,

« *je pense que c'est plus facile aussi je pense que si on part avec du vide derrière on se retourne moins derrière soi et maintenant on a une maison en France mais c'est pas pareil on l'a achetée aménagée et on la pense comme une maison de vacances c'est pas notre maison moi j'ai des gamins* [à l'école] *qui sont en Malaisie depuis des années là qui me disent moi j'habite en France non toi t'habites à Kuala Lumpur parce que ils ont leur maison d'avant moi j'ai plus rien d'avant* ».

Elle précise « *il faut dire qu'on ne possédait rien enfin si une voiture* […] *moi je louais* ».

Ces attaches matérielles chez Lise sont concrètes et quantifiables (louer plutôt qu'être propriétaire par exemple), alors que les attaches affectives se mesurent symboliquement (ne pas être d'un tempérament fusionnel). La distance de la famille, des amis restés en France est peu mentionnée en termes de kilomètres, de temps de voyage. Les proches, amis et famille restés en France apparaissent souvent sous forme de noms communs, précédés d'articles définis : la famille, les parents, plutôt que nommément. Alors que d'autres points peuvent être dans les textes et les entretiens très personnels, les proches sont nommés de façon impersonnelle. Richard parle « *de la famille ou des amis* », réduits même au mot « *attaches* » : « *Je n'ai jamais eu de biens personnels en France ni d'attaches très fortes* », écrit-il dans son récit.

Ces « attaches », cette « famille », pour désigner là où on n'est pas ou plus, ce sont des élaborations abstraites, une sorte de mise à distance dont la fonction est peut-être d'atténuer la violence des émotions de perte, ou de manque. J'analyse en tout cas un discours détourné et parfois, dans la forme, contrarié :

> « *Cela fait 12 mois que je ne suis pas rentré en France et je ressens le besoin de rentrer, pour voir ma famille et mes amis. Avec les moyens de communication actuels (Skype, Facebook, téléphone), la distance n'est toutefois pas insupportable.* »

Par exemple dans cet extrait du récit de Richard, il ne développe pas « *ma famille et mes amis* », une désignation très générale, ni « *voir* », une action très vague. Dans la deuxième phrase, le « *je* » ou « *ma* » ont disparu au profit d'une observation impersonnelle sur « *les moyens de communication actuels* ». Cette observation se conclut sur un double négatif, « *pas insupportable* », modéré de surcroit par l'adverbe « *toutefois* ».

Richard écrit également dans son récit, « *grâce à quelques visites, on se sent moins isolé et loin du pays d'origine.* ». Non seulement le « *on* » dépersonnalise sa remarque, mais les « *quelques visites* » restent aussi impersonnelles que vagues (en nombre, durée, qualité) et la France n'est pas nommée, remplacée par le générique « *pays d'origine* ».

Le discours sur l'attachement à la France reste donc relativement rare et généralement dépersonnalisé. Au contraire, c'est la question du détachement par rapport à la France qui est parfois évoquée de façon plus précise et développée, et qui suscite de l'appréhension.

Françoise écrit dans son récit, « *Le retour participe également d'une expatriation.* ». Elle élabore en entretien,

> « *je pense qu'au bout d'un moment plus on moins on vit dans notre pays moins on l'appréhende facilement donc on a cette on a une démarche première qui s'apparente de plus en plus à la démarche première d'une expatriation quand on quitte son pays donc revenir vers son pays oui mais son pays quand on ne l'a pas connu pendant dix ans quand on revient dans son pays à part la langue il faut pouvoir l'appréhender le ré appréhender* ».

Lise rejoint Françoise dans cette analyse, elle dit en entretien, « *plus je suis à l'étranger depuis longtemps plus la France sera une redécouverte aussi* ». Cependant Lise va plus loin lorsqu'elle écrit dans son récit, « *Je ne suis pas du tout tentée par un retour en France. Ça me fout même une trouille d'enfer.* ». À cet enfer, s'oppose d'ailleurs tout au long du blog de Lise une thématique de la nostalgie de la Thaïlande, qu'elle appelle du nom de code « *paradis* » très régulièrement dans son blog (par exemple « *quelques photos en vrac :* […]*, du paradis la dernière fois qu'on y était* »). Le pays

quitté avant de s'installer en Malaisie, pays où ses deux premiers enfants sont nés, occupe plus dans le discours de Lise la place de patrie perdue que ne le fait la France.

J'ai pu revenir sur ce sentiment avec Lise lors de l'entretien, elle l'explicite ainsi :

« *mais vous avez vu les conditions de vie en France en ce moment déjà les conditions de boulot bon je suis instit j'ai le projecteur j'ai mon ordi de fond de classe j'ai laissé trainé mon appareil photo toute la journée là parce que c'était le nouvel an chinois il est toujours là hein d'accord on se comprend y'a une agréabilité de vie mais je m'investis beaucoup dans mon boulot si c'est pour que ce soit la galère tout le temps je vais être frustrée et les conditions d'enseignement en France actuellement ça changera peut-être en fonction des résultats des élections voilà y'aura toujours la crise mais déjà les conditions puis les gamins ici même les gamins pénibles même les gamins en difficulté on a quand même à faire à un milieu social pas forcément un milieu financier mais d'éducation on a des parents qui éduquent qui sont investis donc même les vilains petits garnements si on dit aux parents eh ça va plus les parents disent à leurs gamins eh ça va plus ils viennent pas me dire à moi eh fais ce qu'il veut c'est le chef bon ça fait pas forcément aller mieux mais disons que pour moi ça fait que je me sens mieux* ».

Au-delà de ces représentation négatives sur le monde du travail français, partagées comme j'ai pu l'évoquer par Jean ou Sylvie, Lise a également des appréhensions liées à l'équilibre de la famille, que ce soit du point du vue professionnel pour son conjoint, « *je pense que mon mari être chômeur en France il va pas forcément bien le vivre* », ou d'adaptation pour ses enfants,

« *après rentrer en France mes gamins ne demandent que ça surtout ma fille ainée mais elle n'y a jamais habité elle ne sait pas ce que c'est la France qu'elle connaît c'est la France des vacances avec les stages de poney avec les balades en vélo on est dans un petit village en France c'est pas la France où l'hiver il fait nuit quand on arrive en classe il fait nuit quand on en sort c'est la France des vacances c'est la France aussi où on ne compte pas t'as envie d'une raclette allez chérie on se fait une raclette c'est la France des amis de quand papy et mamy ont le temps c'est pas la France du quotidien* ».

Ses appréhensions semblent s'étendre à toutes les dimensions de la vie, non seulement le travail de son conjoint et l'adaptation de ses enfants, mais également la vie quotidienne, les loisirs, les finances, tout chez Lise semble être source d'appréhension en ce qui concerne l'éventualité d'un retour en France :

« *je pense que le quotidien nous boufferait vraiment et que ici on apprécie par exemple on était en Corée cet hiver voilà on était en Corée cet hiver et si on était en France et bien je ne suis pas sûre qu'on pourrait bouger autant* […] *en France si on voulait visiter allez j'allais dire j'ai jamais vu les jardins de l'Alhambra j'aimerais bien et c'est quand même pas la même chose qu'ici si je décide d'aller à Jakarta* [peur de se retrouver] *coincés et frustrée mal dans la peau avec les problèmes de boulot* » ; « *mon boulot ici ou mon boulot là-bas ce serait pas pareil les loisirs ici les loisirs là-bas ce serait pas pareil même la culture ici elle est absente mais en France elle est inaccessible* ».

Lise évoque cette adaptation potentielle et vue comme difficile avec humour dans son blog. À propos de vacances en famille, elle écrit par exemple,

« *Mais histoire de garder un peu les pieds sur terre, de montrer à nos enfants qu'on peut vivre plus simplement (genre sans piscine) et pour que le retour en France soit un tout petit peu moins dur et moins effrayant le jour où nous l'envisagerons, nous avons choisi cette semaine une* guest house [auberge de jeunesse] *!* »

L'aspect des difficultés financières associées au travail et à la vie en France se retrouvent également dans le discours de Jean en entretien. Pour lui le retour en France n'est pas un objectif, « *je n'ai jamais eu trop envie de travailler en France* », mais c'est aussi perçu comme un danger financier : « *rentrer en France je vois ça comme une perte de salaire parce que la France coûte cher la France ponctionne beaucoup et que ce qu'elle ponctionne pour une grosse partie je l'utiliserai pas le système des retraites* ».

Jean dit en entretien ne plus se sentir « *à 100% français* », d'après lui, « *c'est aussi pour ça que beaucoup d'expatriés quand ils rentrent dans leur pays natal ont souvent des difficultés je dirais c'est la problématique principale aujourd'hui de l'expatriation* ».

Richard n'exprime pas d'appréhension sur un retour en France mais il ressent ce décalage également, comme certaines observations écrites sur son blog en rendent compte. Il écrit par exemple à propos des élections françaises :

> « *C'est aussi difficile de faire un choix pour la France lorsque l'on n'y a passé que 10 jours en 2 ans. Quelle est la vraie situation ? On perd un peu la notion de la réalité. On écoute sa famille, ses amis, et on se fait une image de la France qui n'est peut-être pas vraiment ce qu'elle est concrètement, celle qu'on a quitté avant de s'expatrier.* ».

Comme l'écrit Richard, la France change ou évolue durant l'expatriation (la politique, la société qu'il évoque dans cet extrait), mais également soi-même, on change durant le séjour hors de France. Ce décalage ressenti est au cœur des processus d'identifications, dont les communalités (appartenances et différences) sont les premiers agents. Je vais y revenir en suivant en 2.

La France, destination de séjours courts et de loisir, devient même un objet exotique, la perspective de s'y adapter ou réadapter, d'y construire une vie quotidienne, familiale et professionnelle participe en somme d'une nouvelle démarche d'expatriation.

Ce billet de blog d'Alice développe par exemple une vue externalisée et exotisante de la France, reflétant une dualité rejet-admiration similaire à celle de l'ailleurs :

> *Et oui, la vie ici est un sport de luxe, dont nous oublions vite les bases. J'ai dû manquer de m'étouffer au premier plein à 80 euros, j'avais oublié que la voiture de Coco était une pompe à essence ambulante, mais surtout qu'ici le litre d'essence avoisinait les 1.50 euros. J'ai été dépitée des prix d'accès à la culture, la moindre exposition temporaire affichant un prix d'entrée à 10 euros, totalement anti-culturel ! J'ai crié au scandale à la première sortie de parking à 3,50 euros de l'heure, je ne vous raconte même pas lorsque j'ai décidé de déjeuner avec mes anciens collègues à St Germain des Près, où les 3h de parking m'ont coûté 10,50 euros, sans parler du déjeuner à 35 euros pour un plat-dessert, dans une brasserie ! Là, je vous vois bien entrain de vous dire, "mais fallait se garer dans la rue", youyou !!! Nous sommes à Paris ! À moins d'arriver à 6h du matin ou de tourner durant 1h, sachant que j'avais déjà tourné 30 minutes pour me garer au parking, inutile d'escompter trouver une place ! Les transports en commun ? Après les avoirs pris durant 5 ans, l'idée m'a bien effleuré l'esprit mais seulement effleuré. Et oui, entre les pannes de caténaire, les accidents de voyageurs, les jets de pierre (si, si, ça existe), les problèmes non répertoriés et sur lesquels la SNCF ne communiquera pas, mais aussi les grèves, les conditions d'hygiène déplorables et les problèmes d'insécurité grandissants, j'ai rapidement abandonné l'idée complètement masochiste d'aller m'enterrer dans le métro. Et oui, du coup, l'atmosphère y est aussi joyeuse qu'une procession funéraire ; en même temps, je vous mets au défi de le prendre couramment et d'en ressortir de bonne humeur ! Mais utiliser son véhicule en région parisienne a un coût, pas uniquement pécuniaire, mais*

en terme de temps ! J'ai dû passer environ sur 4 trajets, 10h dans les bouchons ! Oui, un Paris proche banlieue peut facilement atteindre un temps de trajet de 2h à 2h30 !

Mais ne soyons pas avare de compliments, la vie en France a aussi ses avantages. On peut savourer des produits fins et de qualité, un bon steak charolais, du vrai fromage (non, le Kiri et la Vache qui Rit ne sont pas de vrais fromages). S'enivrer d'un bon vin, qui ne nous aura pas coûté un bras, ou si tel est le cas qui sera, normalement, excellent. Saliver devant les vitrines de chez Ladurée ou se régaler des macarons de Pierre Hermé. Se délecter d'une petite tranche de foie gras du Gers ou d'un des produits des terroirs français. Savourer une tranche de Bellota *ou juste un bon saucisson. Sentir l'odeur du pain tout juste sorti du four avant d'entrer dans une boulangerie. Et oui, les français peuvent être mal aimables, n'avoir aucun sens du service, mais on ne peut pas leur enlever une chose, ça reste vraiment un pays synonyme de gastronomie !*

Alice propose également cette série de photographies dans un autre billet sur ses vacances en France :

Je vous ai ramené quelques souvenirs, pour les nostalgiques de la France ou pour ceux qui ne l'auraient jamais vu, voilà de quoi voyager un peu.

Il n'est pas indiqué dans le billet de blog si ces photographies ont été prises par Alice ou non. Ce sont des clichés suffisamment impersonnels et inhabités pour qu'il soit difficile de deviner s'ils ont été réalisés par l'auteur ou par d'autres photographes. Les objets représentés sont des sujets de cartes postales, des clichés, des monuments, nature, campagne, couché de soleil.

Ce retour en France, conçu comme une expatriation, parfois appréhendée, n'est pas particulier aux discours de ce corpus. L'opinion de Jean, selon laquelle c'est « *la problématique principale aujourd'hui de l'expatriation* » se reflète à travers l'apparition du terme « impatriation ». C'est une préoccupation sociétale et une préoccupation de l'entreprise privée, qui doit prendre en compte la gestion du retour au même titre que celle du départ. En France, le statut fiscal d'impatrié a été créé en 2009 pour les personnes revenant travailler en France après avoir été domicilié fiscalement à l'étranger au moins cinq ans.

En conclusion de ces premières analyses centrées sur la mobilité, entre construction des représentations et déroulement des itinéraires, j'ai pu analyser la manière dont les théories de la mobilité contemporaines se reflètent dans les discours de ce corpus. Les discours des participants expriment une mobilité sans destination fixe, aux motivations immatérielles ou existentielles, à la réalisation teintée d'une forme de précarité, suivant un itinéraire circulaire déterritorialisé tant dans ses étapes que par la mouvance des perceptions sur son lieu unique de départ et d'arrivée qu'est la France.

Ces représentations duelles sur la France, à la fois originelle et distante, participent également de la question de l'identification. Je citais dans le chapitre 2 Roger Brubaker, pour qui le processus d'identification personnelle se fonde sur des agents identificateurs que sont l'appartenance à, ou la différenciation de, certains groupes ou communautés. Deux « communalités » potentielles, pour reprendre le terme de cet auteur, sont immédiatement considérées dans le cas d'expatriés français : d'une part la France, une appartenance citoyenne, géographique, culturelle, et d'autre part l'expatriation, un statut identifiant. L'analyse ci-avant a montré que la France ne relève pas que d'une appartenance simple et univoque pour les participants. L'analyse théorique du statut et des représentations de l'expatriation dans le premier chapitre suggère que celle-ci relève également de relations équivoques et même contradictoires, entre sentiment d'appartenance et de rejet.

Dans la suite de ce chapitre, je vais analyser les processus d'indentifications en situation de mobilité, dans et par le discours :

- tout d'abord, quels agents identificateurs sont la France et l'expatriation pour les participants ;
- quelles sont les attentes des participants, dans l'expérience de l'altérité, sur la construction de leur identité ;

- finalement, comment se manifeste la pratique de l'écriture de soi ; sous quelles formes et dans quels buts opère-t-elle pour servir, comprendre, transmettre, bénéficier de cette expérience ?

2. Identifications

Je vais considérer ici ce qui relève de l'**autoidentification** en relation avec des questions de **communalité**. Ce qui ressort de l'usage dans l'analyse de ces notions théorisées par Roger Brubaker, est que l'autoidentification repose avant tout sur la différenciation, et ce à plusieurs titres : différenciations et identifications à différentes représentations, positives ou négatives, de la figure d'expatrié, différenciations et identifications au pays hôte, à la figure du voyageur en quête de vérité, au sédentaire. Cela constitue un réseau d'identifications et de différenciations intriqué. Je vais présenter mon analyse d'abord du point de vue des figures de l'expatrié et de l'hôte, qui interroge en fait la « juste » distance au pays hôte, puis les représentations sur le voyage et sur la sédentarité, qui interroge les intentions des participants dans leur rapport à l'altérité.

2.1. Être expatrié, ne pas être malaisien : questions de « communalité »

Je m'intéresse d'abord aux questions de « communalité ». Cette notion proposée par Roger Brubaker permet de considérer en particulier une appartenance catégorielle (ainsi que je l'ai présenté en chapitre 2, 3.1). Elle oscille selon mes observations chez les participants entre deux repoussoirs :

- le premier est un repoussoir contemporain qui s'est construit en réaction au passé colonial et à son idéologie. Il consiste à éviter tout comportement suprématiste ou arrogant en s'intéressant à et s'en immergeant dans la vie locale, par exemple en mangeant la nourriture locale, en parlant la langue locale et en évitant tout comportement perçu comme élitiste et pouvant isoler de la majorité de la population locale (comme par exemple se déplacer avec un chauffeur plutôt que de prendre les transports publics). Or la figure de l'expatrié tend à représenter ce comportement rejeté, ce qui crée une tension entre appartenance (les participants sont des expatriés) et extériorité (mais ils se perçoivent comme des expatriés pas comme les autres) à cet agent identificateur qu'est l'expatriation, le statut d'expatrié ;

- l'autre repoussoir subsiste au contraire depuis l'époque coloniale. Il consiste à se méfier d'une immersion totale et du risque (ou de la volonté) de la perte de son identité dans et au profit de celle de l'autre. Il se traduit par la volonté de garder une distance, une injonction à la prudence héritée des premiers contacts coloniaux. L'expression péjorative britannique « *going native* » qui pourrait se traduire par « tourner autochtone », sans recul, l'illustre. Voici la définition qu'en propose le dictionnaire d'Oxford : « humoristique ou **péjoratif** (d'une personne vivant hors de son pays ou de sa région) abandonne ses propres culture, traditions, ou façons de vivre et adopte celles du pays ou de la région où il vit »[131]. Cette idée existe également dans le discours colonial francophone, comme Frank Lestringant l'analyse dans son mythe du « Français **ensauvagé** »[132].

[131] Ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction de "*humorous or derogatory (Of a person living away from their own country or region) abandon one's own culture, customs, or way of life and adopt those of the country or region one is living in*".
[132] in *L'expérience huguenote au Nouveau Monde : XVIe siècle*, Genève : Droz, 1996.

Mon analyse va montrer comment l'autoidentification en termes de communalité semble s'articuler pour les mobiles d'une part dans l'équilibre de ces deux forces, dans le magnétisme d'entre ces deux tentations ou repoussoirs, d'autre part en relation avec les « communalités » des mobiles *versus* les sédentaires.

2.1.1. Être ou ne pas être expatrié : rejet d'une certaine figure de l'expatrié

Du fait d'une représentation existante du « mauvais » expatrié, dont j'ai posé les jalons dans le premier chapitre (liée aux représentations des touristes, telles que je les ai analysées dans le chapitre 2), les expatriés participants à cette recherche tendent à se distinguer dans leur discours de cette figure. Ils le font soit en représentant deux communalités distinctes, des « mauvais » expatriés et « bons » expatriés, soit en se considérant comme des migrants d'une autre nature, la figure du migrant n'étant pas associée à celle du colon arrogant dont l'expatrié serait l'héritier, mais au contraire vue comme humble.

2.1.1.1. Identifier son statut : être « migrant » avant d'être expatrié

Si la plupart des participants utilisent le terme « expatrié » en se référant à eux-mêmes, il ressort, des discours, comme je l'ai évoqué dès le chapitre 1, que la plupart d'entre eux ne se considèrent pas comme de « vrais » expatriés.

La référence utilisée pour opérer cette distinction est le plus souvent celle de l'entreprise et de l'économie. En particulier, des expatriés en contrat local tels que Lise ou Richard vont avoir tendance à faire cette distinction et à considérer que s'ils sont expatriés au sens étymologique du terme, hors de leur patrie, ils ne le sont pas d'un point de vue économique et au regard du type de contrat qu'ils ont signé. Du fait d'une acception plutôt stricte du terme, Ilham n'a par exemple pas mentionné ses études en France (qui était alors pour lui encore l'étranger) comme une expatriation. Richard le rejoint en disant en entretien qu'un expatrié est « *une personne travaillant à l'étranger expatriée tout simplement* », confirmant qu'il ne considère pas son expérience d'études à l'étranger comme une expatriation.

En Malaisie, Richard, en tant que VIE[133], est payé en euros, bénéficie de la sécurité sociale, au même titre que Françoise qui travaille en ambassade. Cependant du mot « expatrié », qu'il utilise dans son discours écrit (récit et blog) il dit en entretien, « *même moi je ne me considère pas vraiment comme expatrié à part entière je suis VIE c'est encore un peu à part* », pour lui, « *expatrié c'est vraiment quand on a un* package *je pense qui permet de vivre plus comme Français à l'étranger alors qu'en tant que stagiaire ou VIE on est un peu plus obligé de d'intégrer financièrement localement ce qui n'est pas plus mal* ». Il suit en cela la définition que peuvent avoir du terme les ressources humaines de grandes entreprises internationales. Cette distinction du statut d'expatrié par le niveau de revenu (« *c'est surtout financier* ») se retrouve souvent chez Richard. Déjà dans ses représentations sur le terme d'expatrié, que j'analysais dans la première partie de cette thèse, ce participant se plaignait d'être la cible de démarches commerciales ciblant les expatriés à haut revenus, auxquels il ne s'identifie pas.

Lise, qui comme Françoise, est fonctionnaire de la France, fait également la distinction en entretien :

> « *je me pose souvent la question j'ai un appart ici j'ai un boulot ici mes loisirs sont ici ok ma paye et mes impôts c'est en France ma sécurité sociale c'est en France mon mari sa paye ses impôts c'est ici*

[133] Note 117, page 222.

j'ai deux gamins sur un passeport français un gamin sur un passeport malaisien [sa fille adoptée en Malaisie] *expats ça fait beaucoup plus classos quand on le dit que émigré mais mon statut réel ici on peut se poser des questions et c'est aussi pour ça que j'ai un autre regard sur les immigrés en France le droit de vote merde j'habite ici moi j'aimerais bien avoir mon mot à dire moi ça m'intéresse j'aimerais bien pouvoir comprendre dire un mot participer* ».

Lise comme Richard voit dans la figure du « vrai » expatrié, très à l'aise financièrement, une figure élitiste, un certain prestige perçu par Lise comme questionnable. Elle dit,

« *alors voilà c'est facile quand on est dans un pays plus pauvre on est expat et quand on est dans un pays plus riche on est immigré enfin c'est difficile à quel moment on passe d'un statut à l'autre parce que est-ce que si j'étais bon là je suis dans un pays pauvre on va dire je suis expat si je vais en Norvège je suis quoi avec la même vie le même genre d'installation un immigré en France qui bosse en France qui paye ses impôts en France qui rentre tous les été au bled comme on dit il est expat s'il bosse en France ou il est immigré* ».

En parlant en entretien de la différence entre ces termes d'expatrié et de migrant, Lise remarque « *il y a un terme qui est valorisant et un terme qui est presque dégradant actuellement et voilà et expatrié ça peut être très valorisant c'est quelqu'un qui a réussi et immigré ouh là là c'est la lie de la lie* ». Je l'ai donc interrogée sur les perceptions négatives existant également sur la figure de l'expatrié : « *oui une réussite j'allais dire une réussite souvent l'image c'est même pas une réussite honorable c'est une réussite pour le fric c'est pas une réussite pour la culture ou tout ça et quelque part le fric c'est pas un motif avouable en France* ».

Dans ces questions de statut, il est clair que Lise s'identifie plus à la figure du migrant qu'à celle de l'expatrié :

« *moi je me pose souvent la question qu'est-ce que je suis ici ça m'aide aussi à comprendre la politique immigratoire ou migratoire on dit en France les galères* […] *j'arrive toujours pas à avoir mon bon nom sur ma carte de séjour comme je l'appelle ma* gold card [carte dorée, en référence à la couleur du permis de travail] *tout ça c'est la galère enfin et je me mets à la place des gens qui ont cette galère en France tous les papiers sont en français on dit ouais c'est normal moi quand c'est que en malais ici je me dis merde ils pourraient le mettre en anglais* ».

L'utilisation du mot « *carte de séjour* », plutôt que « permis de travail » renforce dans son discours cette identification faite avec les immigrés en France.

Lise distingue dans son entretien deux catégories d'expatriés, ceux qui bénéficient de contrats spéciaux et prestigieux d'un côté, et ceux dont la situation est plus comparable à celle d'immigrants de l'autre :

« *il y a quand-même deux mondes de l'expatriation faut pas le nier et puis les vrais expatriés ils savent qu'ils sont de passage qu'il seront trois ans ici trois ans là et puis il y a les gens qui sont on va dire expatriés mais plus posés enfin plus installés à un endroit* » ; « *il y a expatrié au sens de l'entreprise et expatrié au sens littéraire du terme mais souvent les expatriés au sens littéraire du terme ce sont plutôt des locaux au sens économique du terme donc je sais pas s'il y a un vrai et un faux mais disons qu'il y a quand-même à mon avis deux mondes de l'expatriation* ».

Jean également, qui a travaillé localement en Malaisie, ne se considère pas comme un « vrai » expatrié. Il précise en entretien sa situation, en stage d'abord dans une entreprise malaisienne, puis revenu en Malaisie sans emploi et ayant trouvé dans un premier temps un contrat local, il déclare,

« *je n'ai jamais été expatrié* ». Lui qui comptait au moment de l'entretien s'expatrier avec sa famille à Singapour où ses enfants pourraient bénéficier d'une éducation publique financièrement abordable, explique que l'obtention d'un contrat d'expatrié en Malaisie pourrait éviter ce départ, il décrit alors ainsi le « statut » d'expatrié : « *c'est le profil d'expatrié tel qu'il est connu par la plupart des gens ou espéré en tout cas par les gens en Malaisie* ». Par contrat d'expatrié, il entend ici un contrat dont les termes prévoiraient en particulier que son employeur prenne intégralement en charge la scolarisation de ses enfants dans un établissement international.

Jean, qui se présente professionnellement comme un spécialiste de l'expatriation, propose d'ailleurs sur son blog en anglais (hors corpus) un billet sur la définition des différents types d'expatriés. Il se place pour se faire du point de vue de l'entreprise et des contrats, il distingue :

1. les « expatriés vieille école » qui d'après Jean ont à la fois un contrat français et un contrat local et qui enchaînent souvent des contrats de trois à cinq ans dans différents pays avant de rentrer en France ;
2. les « hauts potentiels », des salariés prometteurs envoyés par leur entreprise à l'étranger pour leur développement professionnel avant de revenir en France ;
3. les « jeunes diplômés » souvent avec un contrat local généreux ;
4. les « experts techniques » très bien indemnisés sur des missions ponctuelles et relativement courtes ;
5. les « résidents permanents », souvent passés en contrat local ou ayant monté leur propre affaire ;
6. ceux qui sont basés dans un pays étranger mais opèrent sur une région plus vaste en voyageant très régulièrement ;
7. ceux qui voyagent sans cesse dans le monde et restent rarement plus de deux semaines au même endroit pour leur travail.[134]

Jean précise en entretien, « *pour moi un expatrié dans la définition en tout cas de c'est aussi parce que tous les sites pour expatriés* targettent [visent] *cette cible-là parce que c'est celle qui a les capacités financières et c'est celle que les publicitaires veulent toucher pour moi c'est quelqu'un qui n'est pas forcément pris en charge mais qui est envoyé par sa société dans un pays pour y travailler* ». Cela rejoint les observations que j'ai faites dans le chapitre 1 en particulier lorsque j'y citais Richard.

Lise explicite en entretien la distinction également évoquée dans son récit et également présente dans son blog entre « *vrais* » expatriés « *de base* » et les autres, ceux auxquels elle s'identifie :

> « *je pense aussi qu'il y a plusieurs sortes d'expatriés hein y'a les expatriés qui s'expatrient aussi pour le côté financier qui consiste à mettre à faire un maximum d'argent en un minimum de temps c'est très efficace enfin quoi que de moins en moins les contrats sont de moins en moins intéressants mais ça permet en effet le jour où on rentre d'être peinards mais malheureusement ou heureusement je ne sais pas j'ai pas un boulot qui me permet cette sorte d'expatriation voilà par contre j'ai un boulot qui me laisse du temps qui me permet de rencontrer un peu aussi des enfants de tous pays et ça me convient mais je pense effectivement si c'était pour l'argent je serais malheureuse* ».

Chez Lise comme chez Richard ou Jean, la distinction est donc avant tout financière et ce que ces participants entendent comme de « vrais » expatriés sont avant tout ceux dont la situation financière est vue comme extrêmement confortable. Lise la décrit ainsi dans son entretien :

[134] Ma traduction et paraphrase du billet original en anglais, disponible en annexe E.

« *quand au début je suis arrivée en Thaïlande il y avait vraiment des gens dont la paye c'était de l'argent de poche c'est-à-dire la boite payait la maison le logement la voiture le chauffeur l'école les activités optionnelles la cantine le bus tout ça et puis alors dans la maison l'électricité tout ça les billets d'avion donc le salaire c'était vraiment de l'argent de poche je pense que ces gens-là n'ont pas forcément la même vision que ceux qui sont venus et qui sont restés pour différentes raisons ils ne visitent d'ailleurs pas le même pays je pense souvent* ».

Avec cette distinction, vient l'idée que le statut, surtout financier, particulier du « vrai » expatrié entraîne potentiellement une distorsion de l'expérience à l'étranger. Je le note dans des apartés de leurs discours. Pour Richard « *on est un peu plus obligé de d'intégrer financièrement localement ce qui n'est pas plus mal* », ou chez Lise, « *ils ne visitent d'ailleurs pas le même pays je pense souvent* ». Cette différence de revenu qui fait un « vrai » expatrié influence l'expérience locale. Richard dit ainsi en entretien : « *je ne sais pas si expatrié si j'avais une famille et si je vivais à l'étranger je me demande quel serait mon train de vie par rapport à ce que j'ai maintenant je me pose la question* ».

Ilham perçoit également cette influence de la situation sur l'expérience. Même si ce participant ne fait pas de distinctions entre différentes catégories d'expatriés, Ilham explique en entretien,

« *c'est une catégorie en fait mais je dirais plus une catégorie professionnelle même si après ça va au-delà de ça mais au départ c'est une catégorie professionnelle y'a des gens qui sont dans leur pays qui travaillent chez eux y'en a d'autres qui se sont déplacés pour aller travailler* […] *mais après ça se reflète un peu sur leur vie sociale aussi comme je décris l'image que les gens ils ont sur l'expatrié* ».

Jean corrobore en entretien cette intuition que partagent Ilham et Richard. D'après lui,

« *les attitudes s'adaptent très facilement au type de contrat que l'on signe que tous les expatriés type Shell Lafarge et autres grandes sociétés arrivent en Malaisie sont pris en charge et n'ont qu'une chose à faire en fait vraiment c'est se concentrer sur le travail ce qui fait qu'ils n'ont jamais vraiment le besoin ou l'envie de se mettre sur d'apprendre le pays la langue la culture locale ils l'apprendront un peu de par leurs relations professionnelles et peut-être un peu au niveau nourriture mais jamais beaucoup plus y'a toujours des exceptions hein dans ce que je dis* […] *après l'autre grand type c'est les gens qui viennent parce qu'ils ont envie de découvrir et trouvent un emploi sur place je suis dans cette catégorie* ».

C'est pourquoi une participante comme Françoise, qui, selon les critères purement financiers de Jean ou de Richard pourrait être considérée comme une « vraie » expatriée, crée, en voulant se distinguer de ce label, des contradictions dans son discours. Elle dit ainsi à la fois en entretien, rejoignant Jean, Lise ou Richard dans leur discours,

« *Ici j'ai une vie beaucoup plus expatriée que ce que j'ai pu vivre en Norvège* [ma question : une vie expatriée ?] *c'est-à-dire avec beaucoup moins de relations quotidiennes avec la population locale puisque mes deux enfants sont au lycée français* ».

Pourtant dans son récit, elle nomme « *vraie expatriation* » sa première expatriation en Norvège, qui justement ne correspond pas à ce statut. Elle explique en entretien pourquoi elle a considéré la seule expatriation dans laquelle elle n'avait pas le statut de « vraie » expatriée comme sa « *vraie expatriation* ». Françoise précise,

« *ça participait quand-même d'une démarche individuelle on est pas dans un cheminement professionnel qui débute en France où on fait nos papiers où il faut signer ces trucs-là ces machins ces trucs avec un accueil à l'arrivée et une structure qui est déjà en dehors du pays d'accueil quand nous on a été accueillis [en Norvège] on a été accueillis par des structures locales avec des Norvégiens qui travaillaient là qui embauchaient quelqu'un sur ses compétences il s'avérait que c'était un étranger point mais pour moi c'est très différent de arriver à Kuala Lumpur et se retrouver dans un bureau au sein d'une ambassade directement* […] *j'ai vraiment l'impression que d'un côté en gros [en Norvège] on a dû faire nos preuves entre guillemets voilà il a fallu qu'on s'adapte et que dans des situations professionnelles comme la mienne j'ai vraiment l'impression que et ce n'est pas notre cas hein mais qu'on s'adapte ou qu'on ne s'adapte pas c'est pas source de réussite parce qu'on est dans un milieu qui nous permet de ne pas nous adapter mais de réussir quand-même professionnellement et je trouve ça quand-même assez moi ça me dérange profondément et je pense que c'est des choses qu'on sent quand on est dans un groupe d'expatriés où on a des conversations qui sont totalement hors contexte* ».

Il semble donc que ce qu'a alors voulu traduire Françoise en parlant de « *vraie expatriation* » est en fait ce qu'elle perçoit comme une expérience de migrante, une vraie expérience de l'altérité, par opposition au mode de vie expatrié, qui serait comme elle l'explique au sujet de la Malaisie, caractérisée par « *moins de relations quotidiennes avec la population locale* ».

La situation de « vraie » expatriée est donc réellement perçue par Françoise de la même manière négative que par Lise, Alice, Jean, ou Richard, comme un statut protégeant artificiellement les individus de l'altérité qui devrait être inhérente à toute mobilité. Françoise, plutôt que de nier son statut d'expatrié, se définit comme une exception parmi les expatriés, se détachant elle aussi de ce modèle rejeté, comme son discours (extrait ci-dessus), avec « *ce n'est pas notre cas hein* » ou « *moi ça me dérange profondément* », l'exprime. Elle élabore d'ailleurs en entretien ce qui constitue selon elle la différence entre sa famille et d'autres expatriés dans leur situation :

« *on a fait l'effort de s'adapter le mieux possible au contexte mais ce n'était pas on nous l'a jamais demandé* » ; « *ici j'aurais pu vivre quatre ans sans avoir rencontré un seul Malaisien hormis mes collègues enfin mes partenaires de coopération* » ; « *on peut reconstituer une petite patrie à l'étranger* ».

Souvent les « vrais » expatriés, ceux qui d'un point de vue professionnel ont des contrats de travail d'expatriés avec des primes et une aisance financière très supérieure à la moyenne, sont vus comme de « mauvais » expatriés. Aucun des participants n'a exactement ce type de contrat et très souvent une aisance financière supérieure est vue comme le signe d'un potentiel « mauvais » expatrié, l'argent étant le facteur qui détacherait ce groupe de la réalité du territoire hôte et qui aurait une influence néfaste sur leurs attitudes, leurs mentalités.

C'est là que se joue la limite de cette « communalité ». Il apparait qu'une certaine représentation de l'expatrié et en particulier du « vrai » expatrié dont certains participants se détachent, agisse en repoussoir. Ainsi des « labels » (expatrié, Occidental) sont plus ou moins acceptés, entre défiance et condamnation. Le « mauvais expatrié » est un épouvantail. Par bien des aspects, comme je l'ai évoqué dans le chapitre 2, il se rattache à la figure du mauvais voyageur ou touriste. Je vais continuer à analyser dans le discours comment ces figures sont abordées par les participants, particulièrement en termes d'appartenance ou d'extériorité.

2.1.1.2. « Vrais » expatriés et « mauvais » voyageurs

> « Si faire du tourisme est une idée séduisante, être touriste est pour beaucoup une perspective insupportable » (Jean-Didier Urbain, 1991 [2002 : 16])

Le discours des participants sur les bonnes et mauvaises postures de l'expatrié ou du voyageur rejoignent point par point ce que j'ai analysé dans la partie 1 de la figure du « mauvais » touriste, et du rapport romantique à l'exotisme. J'en rappelle les ressorts fondamentaux, théorisés notamment par Jean-Didier Urbain :

1. la différence ou authenticité doit être préservée, si nécessaire dans le rejet de la mondialisation et/ou de la modernisation ;
2. l'espace autre est perçu comme à découvrir verticalement, d'une surface artificielle à une profondeur cachée et authentique ;
3. le mauvais voyageur reste à la surface des choses ou s'isole dans des bulles internationales comme les grands hôtels, alors que le bon voyageur s'éloigne des chemins touristiques vers ce cœur caché du pays ;
4. l'attitude du mauvais voyageur est aggravée par la peur, l'ignorance, l'arrogance. Le bon voyageur est aventureux, compréhensif et respectueux.

Je retrouve dans le discours des participants ces oppositions entre bon expatrié et mauvais expatriés, qui sont parallèles à celles théorisées entre le bon touriste et le mauvais touriste, leurs pendants. Pour ce qui est des blogs, la figure du touriste, j'entends du « mauvais » touriste, y est tout aussi présente que ne l'est dans le reste du corpus celle du « mauvais » expatrié. Je ne fais pas de distinction dans mon analyse entre ces deux figures qui pour les participants relèvent des mêmes torts. Dans les conseils d'ordre touristique qui se trouvent dans de nombreux billets de blog consacrés à la Malaisie et aux alentours, je trouve cette figure du mauvais touriste en fil rouge.

Je prends l'exemple de Richard, qui investit régulièrement l'espace réticulaire que j'évoquais en première partie de ce chapitre, par de nombreux voyages en Malaisie et dans le reste de la région. Dans ses billets de blog consacrés aux voyages en Malaisie ou dans la région il recommande souvent de s'écarter des conseils des guides de voyage et de « *se perdre* » ou d'explorer hors des sentiers battus, un comportement qui, je le notais dans la partie 1, est l'apanage de l' « éxote » de Victor Segalen, du « bon » voyageur. « *Mieux vaut s'écarter et flâner dans les petites ruelles à côté où l'on trouve des endroits plus typiques.* » écrit-il dans un billet, et « *en m'égarant un peu dans des ruelles.* » dans un autre.

Jean décrit le même réflexe de fuite et de recherche de l'authenticité cachée, dans un billet de blog sur la Thaïlande : « *Le village est en fait une station balnéaire pour touristes avec plus de restaurants allemands, français et italiens que de thaï. Après 10mn de marche on sort enfin des sentiers battus pour trouver une petite table sympa* ».

Richard encourage sans cesse dans son blog ses lecteurs à se comporter selon les règles du bon touriste : celui qui va au-delà des activités touristiques convenues et qui porte son intérêt sur la vie locale « authentique ». Il suggère souvent à ses lecteurs de se perdre dans les petites rues, utilisant des expressions comme « *en dehors des sentiers battus* ». Rendant compte d'une visite au Cambodge, il suggère par exemple : « *Mieux vaut éviter les restaurants. Il faut aller dans la rue, vagabonder, errer, repérer des tables dehors dans la rue où les locaux sont nombreux, jeter un coup d'œil aux assiettes et si ça vous inspire, asseyez-vous !* ». Les injonctions de ce type se répètent dans le blog, « *éloignez-vous des sentiers principaux* ».

Il utilise à plusieurs reprises le terme « bouiboui » et l'épithète « petit » : petite rue, petit hôtel, petit bouiboui. Je retrouve 19 fois ce terme dans le blog de Richard, dont 16 précédés de l'épithète « *petit* ». À travers le terme de « *bouiboui* », se traduit également l'idée de ne pas avoir peur de se salir, les « mauvais » touristes privilégiant une expérience aseptisée du territoire lointain. Le mot bouiboui n'est pas à l'origine un mot d'abord employé pour décrire des réalités exotiques mais plutôt en France des cabarets à la fréquentation et à l'hygiène douteuses. Le terme est aujourd'hui généralement employé de façon affectueuse et positive, pour décrire un restaurant modeste et authentique, donc fuit par les « mauvais » touristes, et dont l'hygiène n'est pas irréprochable, Richard le rappelle par ailleurs dans l'un de ses billets : « *40% des plats inspectés dans un* ramadan bazaar *(bouibouis extérieurs présents temporairement pour vendre des spécialités culinaires du ramadan) contenaient des ingrédients contaminés pouvant déclencher une intoxication alimentaire.* ». Mais cela n'empêche pas Richard de s'y régaler.

Richard aime lire les guides de voyage, mais il considère qu'il est nécessaire d'en dépasser les instructions pour être un véritable voyageur. Il écrit ainsi dans son blog, « *On se ballade ensuite sur la rive du fleuve, ou l'un des côtés est touristique. L'autre côté est populaire et le* Lonely Planet *dit qu'il n'y a rien à voir. C'EST FAUX !!! Il y a plein de stands populaires avec des produits locaux et pas chers, et beaucoup de vie. Sortez des sentiers touristiques et traversez* ! ». D'ailleurs, dans ce blog, les touristes suivant les guides de voyage sont des indésirables. Richard note par exemple à propos d'une île malaisienne, « *Déjà, il y a beaucoup plus de touristes qu'à Langkawi. On croise moultes Français, tous guidés par les avis rêveurs du Lonely Planet ou du Guide du Routard.* »

Le rejet s'applique pour Richard en particulier au touriste de la même origine que soi, qui semble gâcher le paysage et l'intégrité de sa spécificité, en somme, sa « saveur exotique » louée par Victor Segalen. Il écrit par exemple, « *Aucun touriste blanc, donc on se sent vraiment en Asie.* ». Cette déclaration peut être interprétée de façons différentes et n'a pas été abordée lors de l'entretien, mais elle m'évoque l'apologie de la différence de Victor Segalen (chapitre 2, 3.2.2) dans laquelle le sentiment de différence, qu'un touriste viendrait gâcher, est recherché. Richard réitère avec enthousiasme dans le même billet : « *On se croirait dans un mélange de Chine, Vietnam, bref on se sent vraiment en Asie. Et pour une fois, pas d'autres touristes, YES !!* » Cette volonté d'être le seul, d'avoir trouvé un endroit vraiment local, caché, non-répertorié, tout renvoie à ces dichotomies bon et mauvais touriste et expatrié. Richard se positionne ainsi en « vrai » voyageur, tel que l'entendent ceux, tels Victor Segalen, cités dans le chapitre 2.

Le discours de Richard se fait en cela l'écho de ce que Jean-Didier Urbain (1991 [2002 : 72]) a pu analyser du genre des récits de voyage : « Le touriste est partout. C'est d'abord ce constat que délivrent les récits, non sans amertume, répercutant un sentiment d'intrusion. ».

Richard consacre un billet entier aux touristes, en particulier aux touristes français. Il y a donc dans le discours de Richard à la fois la figure du touriste occidental (le touriste est toujours identifié par Richard comme un « occidental », un « blanc » ou un européen) et plus spécifiquement au sein de cette catégorie, la figure particulière du touriste français, que je vais maintenant analyser dans le discours de Richard. L'apparition de cette figure particulière du touriste français, Jean-Didier Urbain (1991 [2002 : 123]) l'explique par le rejet que mon analyse a déjà commencé à illustrer :

> « Ce mépris est encore plus vif quand le touriste se trouve confronté à un voyageur qui lui ressemble, ne serait-ce que par la langue. Plus le touriste se voit en miroir dans l'autre, plus il le déteste ».

Intitulé très clairement « *je n'aime pas les touristes* », le billet suivant est consacré aux touristes français. Je comprends d'emblée à la lecture du titre qu'il va s'agir d'un certain type de touristes, puisque l'auteur lui-même s'adonne très régulièrement à des activités touristiques, au cours desquelles il a l'occasion d'être confronté à d'autres touristes, de « mauvais » touristes. Voici le début de ce billet, décrivant les touristes détestés par l'auteur :

« *On reconnait très vite un touriste français de Malaisie et un touriste français de France. Car les derniers appartiennent pour la plupart à la catégorie "touristes de plage", une catégorie un peu à part. La majorité peut être observée de près sur les îles de la côte Est de la Malaisie de juin à août.*

Ce sont des français qui atterrissent à Kuala Lumpur et filent direct aux Perhentians. Ils y restent une semaine puis filent en Thaïlande. On ne les croise nulle part ailleurs. Ils détestent Kota Bharu, la ville côtière, et ne s'y attardent pas. Ils ne veulent pas connaître la Malaisie, ni les Malaisiens. Ils veulent 1/ bronzer et 2/ être sur une île paradisiaque (pour la frime, pour la satisfaction personnelle et pour la photo profil Facebook qui rend jaloux).

On les reconnait au style vestimentaire : grosses lunettes à la mode, un livre de Frédéric Beigbeder ou d'Amélie Nothomb sous le coude, des habits à la Indiana Jones version "bobo dans une jungle tropicale", chapeau inclus. Bon, aussi, loin de la mode à la française, je n'ai plus trop l'habitude. Ici la mode, c'est pas trop ça. Et de toute façon en Malaisie on survit très bien avec un short, une paire de tongues et un débardeur. »

L'adoption occasionnelle et humoristique du genre du commentaire de documentaire animalier, avec des formules comme « catégorie » « *peut être observé* », « *on les reconnait à* », la saison « de juin à août », indique que l'animosité de l'auteur est teintée d'un certain mépris. Richard reprend ici en particulier une caractéristique du mauvais tourisme : la superficialité. Le touriste français qu'il décrit ne cherche pas à aller au-delà du parcours populaire que tout le monde emprunte et de ce fait ne peut pas découvrir réellement le pays, selon le principe de représentation spatiale que j'ai évoqué dans le chapitre 2 et qui découpe le territoire étranger en couches superposées, les plus directement accessibles étant supposées artificielles et les plus cachées recélant seules le pays authentique. Ainsi les touristes qui souhaitent passer toutes leurs vacances à la plage prouvent qu'ils ne souhaitent pas découvrir le territoire et ses habitants, ce qui est vu comme une faute par les « bons » touristes comme Richard.

L'idée de superficialité est renforcée par la vitesse : ces touristes « *filent* », « *ne s'y attardent pas* ». Ils sont également superficiels car ils sont à la recherche d'une valorisation sociale, « *la frime* », rendre les autres « *jaloux* », et attachent une grande importance à l'apparence physique : leurs livres sont des accessoires de mode au même titre que leurs lunettes de soleil, leurs vêtements sont choisis pour leur style plutôt que pour leur fonction.

Dans le billet qui continue par des anecdotes, des scènes dont Richard raconte avoir été témoin dans la vie quotidienne de ces touristes, il leur reproche également leurs choix culinaires, « *Parcourir des milliers de kilomètres pour passer des vacances sur une île tropicale et manger des* cheeseburgers *?!?* ». Ce reproche rejoint l'idée d'un manque de légitimité du voyage du touriste. Comme Jean-Didier Urbain l'écrit (1991 [2002 : 16]), « le préjugé ordinaire est formel : le touriste ne voyage pas. Adeptes des "circuits" il ne fait que circuler ». Les choix culinaires des touristes observés par Richard viennent confirmer cette représentation de « faux » voyageurs. Par extension, tout dans leur apparence, leurs comportements observables et interprétables et leur nature supposée prête

flanc à un discours très critique. Richard poursuit ainsi en commentant leurs choix parentaux, « *Ici, c'est simple : les mères laissent le soin aux "bonnes" de s'occuper des bébés* ».

Le billet rend compte du sentiment de colère de Richard face à ces comportements qu'il perçoit comme mauvais. Sa colère est perceptible dans son discours, par exemple dans cette phrase : « *Et les Perhentians sont remplis de gens comme ça, de Français comme ça. On croise tellement de Français qu'on a l'impression que les Perhentians font partie des DOM-TOM français. On voit des mères françaises psychopathes avec leur bébé.* ».

La réitération du terme « *gens comme ça* », « *Français comme ça* » et la structure « *tellement […] que* » traduisent sa frustration. Le changement impromptu de sujet dans la troisième phrase, expliqué ensuite par une anecdote entre une mère et son bébé sur la plage, ajoute de la tension et de l'exagération, par le choix de l'adjectif extrême, « *psychopathes* » ajoute à la colère rendue par le discours.

La présence de touristes est ainsi constamment une source de contrariété dans le discours de Richard. Dans son blog et en particulier dans ses billets sur le voyage, la présence de touristes, d'expatriés et en particulier de « blancs » est généralement présentée comme un point négatif et associé à d'autres caractéristiques négatives, par exemple « nourriture internationale trop chère, pas de bouffe locale, beaucoup d'expats... », ou « *vous vous attendiez à des vacances solitaires, romantiques en couple, ou pour méditer? Oubliez vite tout ça!!! Beaucoup de Français et d'Européens.* ». Il est sous-entendu dans cette dernière phrase que l'Européen ou le Français sont bruyants, indiscrets, encombrants.

Mépris, colère et frustration contre cette figure du touriste ne sont pas uniques au blog de Richard. Je trouve des expressions comme « vrai expatrié », « touristes de base » et des expressions comme « hordes » ou « troupes » se référant aux touristes dans les quatre blogs. La comparaison animale, que j'observe dans ce billet de Richard, est commune, utiliser la préposition « à » plutôt que « pour » dans « boutique à touristes » ou « piège à touristes » animalise la figure du touriste, tout comme les verbes associés aux troupeaux ou aux insectes, aux animaux nuisibles, comme « envahi », « piétiner ».

Dans le blog de Lise au moment de l'entretien, le mot « touriste », au singulier ou au pluriel apparait 34 fois, parfois de manière descriptive neutre, souvent associé à des archétypes :

1. J'y trouve à quatre reprises « *boutiques pour touristes* » ou « *boutique à touristes* » et « *resto pour touristes* ». Lise donne à Pékin un exemple de ce que vendent ces boutiques : « *la plupart des boutiques vendent des touristeries terribles : éventails, barbies chinoises, guirlandes de dragons, boules de Noël avec images de la grande muraille, T.shirt…* ». Dans d'autres billets, Lise utilise pour décrire les marchandises de ces boutiques des mots péjoratifs comme « *merdouilles* » ou « *saloperies* », « *chinoiseries pour touristes* » ;
2. deux fois « *piège à touriste* » et « *plumer les touristes* », le touriste par son ignorance ou sa stupidité est bien-entendu un pigeon ;
3. La concentration indésirable de touriste est reflétée par des expressions comme, « *envahies de touristes* », « *la plupart des touristes beaufs (et il y en a)* », « *paradis pour touristes* » ;
4. « *visites guidées deux fois par jours pour les* touristes » et « *attractions pour touristes : jet-ski, parachute ascensionnel, aquarium, kart...* » montrent que les activités des touristes sont vues comme déconnectées des activités traditionnelles du pays, artificiellement importées pour être vendues aux touristes recherchant le

divertissement générique plutôt que la découverte du pays. Lise analyse d'ailleurs au sujet de la même île (Langkawi en Malaisie) que cette attirance des touristes pour certaines activités influencent négativement le développement de l'île : « *touristes surtout intéressés par le soleil ou les sorties familiales, l'intérieur de l'île est délaissé, pas de trek, de visites de plantations... En dehors des hôtels c'est donc un peu mort* » ;

5. Les dérivés dans le blog de Lise obéissent aux mêmes tendances : cinq occurrences de « *touristeries* » se réfèrent aux produits de ces « *boutiques à touriste* », l'adjectif « *touristique* » se réfère toujours à cette artificialité des lieux ou des activités, par exemple dans, « *nous sommes en trek. En vrai, pas les balades touristiques* ».

Ces lieux érigés pour répondre aux attentes représentées des touristes sont décrits comme factices et ne pouvant pas satisfaire ceux qui comme Lise souhaitent vraiment découvrir le pays, sont allé au-delà de ces illusions, dans ce fameux cœur caché du pays autre. Les touristes sont perçus, non seulement par Lise mais également par ceux qui érigent pour eux ces lieux, comme des visiteurs souhaitant rester à l'écart, protégés de la réalité, de la saleté, de la chaleur.

Jean fait le même constat dans son blog. Chez cet auteur également, les quartiers dits « *pour touristes* » n'ont rien d'authentique et sont génériques, comme le montre une description qu'il en fait à Bangkok : « *Après avoir découvert le Bangkok de* [ami]*, je dois bien avouer que le quartier des* Farangs [blancs] *est bien différent de ce que j'avais visité jusque-là… L'ambiance est tellement* back-pack [routard] *et à part que ça en est dépaysant. Petites bières dans un* Reggae bar *sympa – pas de surprises ici, tout quartiers* back-pack *qui se respecte se doit d'avoir son* Reggae bar ». Je peux l'observer aussi dans cette description qu'offre Lise du « *resto pour touristes* » :

« *Repas indien dans un resto pour touristes. Pas un seul client indien. La nourriture est bonne mais la clim à fond, et ça manque de cachet, malgré le maître d'hôtel déguisé. Personne ne mange avec les doigts, à part mes enfants, on a des vrais assiettes, les clients sont très blancs, on pourrait se croire en Europe ! Heureusement que le décor est là, les tissus tendus au plafond sont réellement magnifiques.* ».

Dans ce restaurant, le maître d'hôtel n'est pas en costume traditionnel, il est « *déguisé* », c'est une illusion, le « *décor* » est magnifique mais c'est un décor, le « *cachet* » authentique est absent dans ce lieu marqué par l'absence du pays autre : absence des « *Indiens* », absence de personnes qui « *mangent avec les doigts* ». Comme j'y reviendrai en abordant dans le chapitre 5 la question de l'exotisme, je peux voir que l'authenticité ici est associée à la pauvreté, à la vie simple, une représentation dans laquelle le luxe ne peut pas être autochtone, la « vraie » vie se veut proche de la nature, sans artifices perçus comme occidentaux, tels que ces « vraies assiettes » qui semblent pour Lise gâcher le décor.

C'en est au point que la présence même de touristes et d'étrangers dans un établissement en devient un signe de mauvaise qualité : si des étrangers fréquentent un restaurant, c'est qu'il doit être cher et mauvais, un site touristique doit être galvaudé, une activité doit être une arnaque et une boutique de mauvais goût. Il y a donc cette quête d'être les seuls étrangers ayant fait la découverte, étant allés plus loin, d'avoir trouvé le « vrai » du pays : l'authentique, le secret, le caché/cachet et d'être élu, en somme d'être cet « exote » de Victor Segalen, ce romantique baudelairien ou ce « véritable » voyageur contemporain comme J.M.G. Le Clézio ou Nicolas Bouvier. De ce point de vue, d'autres que soi, ou que ceux perçus comme étant de même qualité, sont des intrus qui mettent en danger la possibilité pour les plus méritants de vivre l'expérience de l'exotisme qu'ils, par leur sensibilité intellectuelle, méritent – une sorte de « complexe segalien ».

Si le discours de Richard sur les touristes peut être rageur, celui de Lise est volontiers moqueur : « *les touristes en action* » est la légende de cette photographie d'une série sur Bali, sur laquelle des personnes sont en train de se prendre en photo.

J'y retrouve l'idée développée par Richard dans le billet que j'ai analysé : les touristes, perçus comme superficiels, sont plus préoccupés d'eux-mêmes, et de se prendre en photographie, que d'observer et de découvrir vraiment ce qui les entoure.

Outre ces occurrences révélatrices dans les récits de voyage à proprement dit dans les blogs, des opinions plus développées viennent confirmer la construction de cet archétype du touriste-épouvantail, qui n'a rien compris et qui se coupe par ignorance ou par bêtise de vraiment découvrir l'étranger. Lise écrit,

« *Les touristes qui viennent en Asie sans commander de glaçons, ni profiter des fruits, légumes et crudités du coin parce qu'ils ont peur de l'eau sont bien bêtes. Ils se privent d'un plaisir évident, ainsi que de leur dose de vitamines et fibres, mais passons* ».

Les choses qui font peur aux touristes attirent, celles qui attirent les touristes repoussent ceux qui connaissent et comprennent : « *Les singes, c'était plutôt amusant, parce que tous les touristes les mitraillaient et trouvaient ça génial, et que nous, on les fuit comme la peste.* ».

Je retrouve toujours cette idée que le bon voyageur est celui qui va plus loin, au-delà de ce faux décor offert au « *touriste de base* », qui préfère manger dans des assiettes dans un « *restaurant à touristes* » climatisé, sans glaçons, puis repartir après avoir acheté une « *touristerie* » « *beauf* » dans une « *boutique à touriste* ». Or comme dans le blog de Richard, j'observe dans le blog de Lise qu'il suffit d'aller un peu plus loin, littéralement quelques rues plus loin pour que Lise, comme Richard, puisse découvrir le vrai pays.

Cela fait écho à ce que Jean-Didier Urbain (1991 [2002 : 124]) analyse des stratégies des touristes (puisque Lise ou Richard sont bien des touristes dans ces billets où ils mettent en scène leurs voyages d'agrément) pour se démarquer des « autres » touristes :

> « Sur place, l'adoption des pratiques alimentaires et vestimentaires locales signe la différence. Et puis il y a la langue : quelques mots appris vous mettent, face à l'idiot monolingue, sur la voie, même embryonnaire, d'une petite intégration. ».

Lise écrit ainsi de Pékin :

« *Puis petit à petit, nous abordons des ruelles plus typiques, sans touristes. C'est à la fois très joli et triste : tous les murs sont recouverts de briques peintes en gris. Des vélos d'un certain âge sont appuyés contre les murs. Avec le ciel marron, le vent, les arbres nus et la neige, c'est donc assez tristounet. […] Ces ruelles sont aussi pleines de charme à mes yeux, les vieux vélos, les maisons dont on ne devine rien, les portes rouges…* ».

Ou de Langkawi en Malaisie : « *On a choisi de ne pas aller sur la plage principale, ainsi, nous espérons ne pas croiser que des touristes et du béton.* » ; ou encore de la Thaïlande : « *On aurait dû aller à la cambrousse plutôt que dans un coin touristique. Au moins, personne ne nous aurait parlé anglais.* ». Comme chez Richard, trouver des touristes est donc une frustration, un signe que l'on n'est pas allé assez loin, sur quelque territoire que ce soit. Ainsi Lise écrit « *On espérait un coin perdu, c'est un coin perdu...touristique. La maison côtoie un village de vacances, nous sommes un peu déçus.* », même à propos de vacances en France.

La représentation que se font les participants d'un « bon » voyageur se perçoit en creux de ce discours sur les touristes, et est aussi souvent directement évoquée dans leurs discours. Richard écrit par exemple, « *Toute visite se doit de s'accompagner de nourriture locale. La culture passe par les plats locaux, qui reflètent bien souvent le mode de vie, les habitudes, les goûts...* » ou de nombreuses injonctions telles que « *Suivez votre instinct, soyez aventureux* ». Il rappelle toujours à ses lecteurs que le véritable pays se cache tout près, à une rue d'écart parfois des lieux touristiques perçus comme artificiels. Ainsi il écrit à Pékin, « *on explore un peu cette rue QianMen, un peu artificielle car toute récente, mais dès que l'on dévie sur la gauche ou la droite on tombe sur des rues très sympas avec des boutiques plus authentiques.* ».

L'apprentissage de la langue locale est vu comme l'apanage du « bon voyageur » et également comme une façon d'aller au-delà de la surface du pays. Lise dit ainsi en entretien :

> « *en Thaïlande à part dans les grands hôtels de Bangkok personne ne parle* [anglais] *si on veut pouvoir bouger aller dans des endroits parler avec les gens apprendre des choses on est obligés obligés sinon on loupe la moitié de la Thaïlande* ».

Non seulement Lise le voit comme un accès au vrai pays, à la totalité du pays, mais également comme une clé pour échapper au moule de l'expatrié ou du touriste, pour voyager « *à la locale* » : « *je voulais pouvoir parler aux gens me déplacer facilement et pas être obligée de me la jouer expat classos c'est-à-dire de prendre une voiture avec chauffeur pour tout faire au début on avait pas de gamins mais on faisait tout en bus local sac-à-dos et tout ça et il fallait vraiment se débrouiller en thaï sinon on se retrouvait n'importe où* ».

De la Malaisie, où Lise raconte dans son récit qu'elle a échoué à apprendre la langue malaise, « *Difficile de trouver des cours, puis après deux mots, on nous répond en anglais* », elle avait écrit « *j'ai honte de ne même pas savoir me présenter ni même compter en Bahasa* ». Je lui ai donc demandé en entretien de préciser ce sentiment, elle confirme :

> « *oui c'est une honte un scandale et tout ce qu'on veut ben je sais pas je trouve que qu'est-ce qu'on demande aux gens qui veulent une carte de séjour en France* […] *je trouve que la moindre des choses c'est de rendre la pareil* [ma question : vous le considérez comme un devoir ?] *non je trouve que c'est nul de ne pas pouvoir parler aux gens dans leur propre langue mais c'est vrai que bon mais je fréquente des Chinois* [Malaisiens de culture chinoise] *leur propre langue ce serait complétement impossible parce que même entre eux ils parlent anglais certains d'entre eux n'écrivent pas le chinois ce que je trouve une honte aussi d'ailleurs* […] *mais c'est vrai que non je trouve lamentable de ne pas pouvoir parler aux gens dans leur langue* ».

Ce discours de Lise traduit sa souffrance à ne pas réussir à se conformer sur ce point, crucial, à la figure du bon voyageur à laquelle elle aspire. Lorsque les participants doivent admettre s'être comporté de la même façon que ces figures rejetées, ils le font sur le ton de l'excuse, de la honte ou de l'autodérision, plaçant ces faux-pas dans une lumière d'exception qui confirme la règle, leur

identité étant clairement construire comme celle d'un bon voyageur. Les expatriés français en Malaisie sont eux aussi des touristes, les blogs en particulier reflètent que les participants voyagent régulièrement en Malaisie et dans les pays avoisinant, séjournant le plus souvent à l'hôtel pour visiter les sites intéressants, comme le font en général les visiteurs et ceux à qui ils se réfèrent par un souvent péjoratif « les touristes ». Mais les discours de ces récit marquent un écart entre ces « vrais » touristes et leurs auteurs, tout comme l'écart est déclaré entre « vrais » expatriés et certains participants.

Par exemple lorsque Lise ou sa famille sont les touristes, c'est toujours temporaire, un déguisement, parfois une activité un peu honteuse, associé aux verbes « faire » ou « jouer » les touristes. Je relève dans son blog les expressions, « *on joue les touristes* », « *nos tenues de touristes parfaits* ». Je retrouve également ces expressions dans le blog de Jean qui parle de « *jouer les touristes* » ou « *mettre notre chapeau de touriste* », ou de Richard qui écrit « *J'ai fait mon touriste en suivant le parcours recommandé par le* Lonely Planet », avec cette idée d'une figure tellement caricaturale qu'on peut en dresser une panoplie, comme celle du *cowboy*.

Comme le suggère Jean-Didier Urbain (1991 [2002 : 71]), « s'il arrive que le voyageur devienne touriste, ce ne peut être que par mégarde : une "erreur de parcours", un égarement très provisoire. », ou comme le montrent les discours de Lise ou de Richard, un jeu avisé, une participation consciente mais temporaire et externalisée.

Même lorsque Lise en fait partie, ce qu'elle admet volontiers dans son blog, elle décrit toujours le groupe de touriste comme un observateur extérieur, ainsi dans une réserve animale, « *Une quarantaine de touristes se retrouvent donc en pleine jungle* », « *Impressionnant également, les touristes qui suivent l'animal, obéissant à la seconde à chaque ordre du ranger* ». Les touristes croisés ou représentés sont toujours autres : « *j'ai fait comme tous les autres touristes* », ou « certains » : « *Certains touristes les trouvent mignons et rigolos jusqu'à la première morsure* », cette appellation exclue une partie des touristes mais surtout Lise et sa famille. Lorsque Lise est dans un « *resto pour touriste* » ou un « *piège à touristes* », c'est en connaisseur également, en toute connaissance de cause : « *C'est vraiment un piège à touristes. Tout y est hors de prix, mais nous nous laissons piéger bien volontiers, prêts à nous régaler à n'importe quel prix.* ».

Jean fait également cette distinction lors des voyages qu'il décrit sur son blog, ainsi en Thaïlande il précise « *Après avoir marché quelques mètres en refusant les taxis qui négocient, j'en ai trouvé un réglo* », indiquant bien à son lecteur qu'il n'est pas l'un de ces mauvais touristes qui se font arnaquer. Et comme Lise, lorsqu'il raconte dans son blog se trouver dans la foule des touristes et partager leurs activités pour touristes, c'est en connaissance de cause : « *Mais même entouré d'une foule de "nageurs" barbotant dans leurs gilets de sauvetage, voir une tortue me fait toujours le même effet* ».

Je vois de nouveau les limites et les contradictions d'une telle position, telles que j'ai pu les évoquer dans le chapitre 2 chez des penseurs comme Victor Segalen. Une contradiction par ailleurs reflétée dans les guides touristiques tirés à des dizaines de milliers d'exemplaires promettant que vous ne verrez pas beaucoup d'étrangers dans tel quartier, restaurant ou marché authentiques. Jean-Didier Urbain (1991 [2002 : 126]) la relève également dans le discours publicitaire de l'industrie du tourisme : « la publicité a pris acte de ce préjugé qui conduit le touriste à se haïr lui-même ». Cette contradiction peut expliquer la colère et la frustration dans le discours de Richard ou de Lise : l'idée d'être amalgamés, de par leur apparence et leur origine étrangère, à ce type de touristes lorsqu'ils voyagent provoque ces sentiments.

Au-delà de ces comportements révélateurs, à travers ce rejet du « mauvais » touriste, comme à travers celui du « mauvais » expatrié, c'est un rejet du passé colonial qui s'exprime. Le « bon » expatrié ou le « bon » voyageur est celui dont le comportement doit prouver que les leçons ont été tirées du passé et que rien de l'attitude dominatrice ou méprisante de l'Occident impérial ne reste dans son comportement. La filiation avec ce passé est indéniable. Richard la note par exemple dans un billet sur le Vietnam, alors qu'il visite un musée consacré à la période coloniale française de ce pays : « *on fait profil bas en tant que Français* », écrit-il. Mais lorsqu'il visite un site en Indonésie, il note à ce propos, « *C'est ce cher Raffles qui a redonné son importance à Borobudur, comme quoi la colonisation peut avoir des effets positifs.* ». Puis de nouveau à Pékin, au palais d'été, « *Un certain sentiment de honte nous envahit lorsque l'on voit les pancartes : "pavillion détruit par les Français pendant la guerre de l'Opium"* ».

Les références se font plus proches dans le temps lorsque Sylvie dit et écrit qu'elle ne veut pas « *tomber dans le moule de la femme d'expat* », je lui ai demandé en entretien de me décrire ce moule : « *c'est péjoratif je pense que le moule de la femme d'expat ça se rapporte surtout à ce qu'on attendait de la femme d'expat y'a dix ans vingt ans trente ans et ce qui existe encore dans certains pays* ». Il y a donc un rejet d'une figure passée de l'expatrié, ou comme Jean la définit dans son blog « *old school* » (vieille école).

J'observe à ce propos ce paragraphe dans le récit de Lise :

> « *J'ai adoré les gens aussi. Les expats que je croisais. Des tout jeunes comme nous. Certains plus anciens qui avaient déjà bourlingué dans la moitié du monde et qui avaient mille choses à raconter. Certains qui avaient bouffé des pâtes dans un studio durant des années pour mettre assez de fric de côté pour acheter un bateau et partir avec. Ils ont réussi à y vivre 5 ans avant de se remettre au boulot. Certains vrais expats odieux qui râlaient que leur entreprise ne leur donne pas l'argent qu'ils ne dépensaient pas dans leur forfaits autorisés pour le loyer/chauffeur/électricité… et dont les 50000 francs mensuels étaient de l'argent de poche, tout étant payé sur place.* »

L'opposition économique entre les expatriés « adorés » par Lise et les « *odieux* » est dans ce paragraphe, le premier de son récit dans lequel elle décrit des expatriés, très frappante. Les « bons » expatriés sont jeunes et/ou pauvres, ils ont dû économiser durement pour pouvoir voyager, d'ailleurs ils n'ont pas voyagé mais « bourlingué », le mot offre une connotation délibérément bohème, pas du tout bourgeoise, l'idée d'un voyage indépendant et aventureux, exempt de luxe et même difficile. Les « vrais expats odieux », eux, ont non seulement beaucoup mais trop d'argent d'après Lise : leur salaire est de l'argent de poche, ils sont vus par Lise comme assistés et ces deux idées mise ensemble tendent à traduire une infantilisation de ces individus qui ne sont, de plus, pas raisonnables. Dans la construction de la phrase qu'il amorce, le syntagme « vrais expats odieux » associe des deux épithètes, « *vrais* » et « *odieux* », de fait. Lise n'écrit pas qu'elle pense que les « vrais expats » étaient « odieux » mais considère un groupe existant de fait, celui des « *vrais expats odieux* », suggérant ainsi que l'un ne va pas sans l'autre.

Le récit de Lise montre bien comment cette figure odieuse fait office pour elle de repoussoir, lorsqu'elle écrit, « *Il fallait maintenant que j'arrive à voir les bons côtés de la Malaisie, ou à faire mon expat de base : fermer les yeux sur ce qui me déplaisait et faire comme si ça n'existait pas. Le problème, c'est que ça, ce n'est pas mon genre.* ».

Les participants souhaitent s'identifier à une figure moderne, égalitaire, respectueuse du voyageur, à l'opposé de tout ce qui peut être associé au passé colonial suprématiste. En creux de ces « mauvais » touristes et « mauvais » expatriés, se dessine l'aspiration à être un bon voyageur. Dans cette quête

s'inscrit le rejet de toutes les personnes identifiées comme relevant de cette figure du « mauvais » expatrié et dont les participants cherchent activement à se distinguer.

Ainsi dans un autre billet de blog, Richard écrit,

> « *J'ai croisé un Français (encore un !), dans mon immeuble. Par contre j'ai un peu du mal avec les Français ici. Ils ne sont pas agréables, ne cherchent pas à faire connaissance et ne sont pas vraiment sympathiques. La communauté française de Kuala Lumpur n'a pas l'air très accueillant. J'ai connu beaucoup mieux en Chine ou en Australie. Ici, les Français se dévisagent dans la rue quand ils entendent parler leurs langues, mais pour rien au monde ils iraient commencer une conversation. Et quand on essaie de parler, on obtient juste un bonjour furtif avec un sourire agacé. C'est un vrai contraste avec les locaux qui sont toujours prêts à aider avec un grand sourire ou à bavarder de tout et de rien avec les inconnus !* ».

Jean, dont l'activité professionnelle, en ligne, lorsqu'il a du temps libre, est de conseiller les expatriés dans leurs finances, se détache cependant également de ce public, il me dit en entretien : « *d'un certain côté je vois un peu l'expatriation comme étant mon métier mais instinctivement je préfère ne pas me mêler aux expatriés parce que je trouve qu'ils sont assez facilement ils essayent de recréer ce qu'ils connaissent* ». Encore une fois et en comparant ce que dit par exemple Lise des expatriés et des touristes, on retrouve la description d'une tendance à se couper de la réalité du pays hôte pour s'isoler dans un monde artificiel, soit d'exotisme faux, soit d'Europe recréée.

Dans les discours, les représentations sur les mauvais expatriés investissent tous les aspects du mauvais voyageur, y compris cette arrogance rappelant les temps coloniaux. Lise dit ainsi en entretien, « *on devient aussi de plus en plus expats au mauvais sens du terme hein y'a beaucoup de gens qui bon souvent je déteste mais quand-même qui en tant qu'expats ici se sentent importants parce que dans une petite communauté sont connus appréciés ou pas mais ils sont connus on sait qui ils sont et puis retomber dans l'anonymat français ils sont plus personne et moi c'est pas le fait d'être quelqu'un ici parce que je me considère pas comme quelqu'un ici et personne en France* ».

Le discours sur les « mauvais » expatrié revient sur leur superficialité et leur manque de volonté à découvrir le pays. Lorsque j'ai demandé à Françoise en entretien si ce qu'elle appréciait dans l'expatriation était de « découvrir de nouveaux endroits », elle a répondu,

> « *découvrir de nouveaux endroits c'est une expression qui me gêne un peu parce qu'elle est assez touristique en fait c'est comme quand entre expatriés justement on se dit on se demande ce qu'on a pas encore fait et toi tu l'as fait c'est une expression et toi Angkor tu l'as fait non pas encore ah et toi Bali tu l'as fait voilà ça par exemple c'est des conversations qu'on avait pas du tout en Norvège ce sont vraiment des conversations d'expatriés c'est très clair parce que moi quand je dis à* [collègue] *que la semaine prochaine je vais à Kuching elle est jamais allé à Kuching de sa vie voilà* ».

Constance n'a pas plus de goût que Françoise pour ces conversations dites « *d'expatriés* ». Elle dit en entretien de Moscou, « *j'en avais marre de vivre en vase clos de diplomates d'expatriés et de pas pouvoir sortir parce qu'il y avait des limites on pouvait pas sortir à plus de 40 kilomètre de Moscou donc c'était très très très claustrophobique et incestueux comme communauté et j'en avais marre des dîners entre expatriés où on discutait des discours du Kremlin* ».

La représentation la plus souvent exprimée reste celle de la « bulle » expatriée, d'une communauté se protégeant de la réalité du pays hôte. Ariane utilise par exemple dans son récit l'expression « *tour d'ivoire* » :

« *L'expatriation, pour* [ceux] *qui veulent s'imprégner du pays, et non vivre dans une tour d'ivoire entre expatriés, demande de l'humilité, de la patience et de l'humanité.* ».

Le bon expatrié, pour Jean, dans son entretien, est le même que pour Ariane :

« *c'est quelqu'un qui veut vraiment échanger sur la culture et c'est en échangeant qu'on la découvre vraiment c'est en sinon on lit un bouquin et puis voilà mais c'est en échangeant en discutant et en confrontant des idées* […] *pour moi en posant des questions on peut avoir les réponses qu'on cherche* ».

Tout comme Jean, Ariane régule et limite ses interactions avec cette communauté d'indésirables. Elle a par exemple adhéré à une association francophone et explique en entretien, « *pour moi c'était une première étape* […] *y'avait tout un tas d'activités de choses vraiment utiles même y'avait des adresses pour des concerts voilà pour la vie pratique donc voilà je m'étais dit que c'était bon à prendre et après* [du] *café de rentrée je n'ai gardé aucun contacts donc je ne me suis pas fait d'illusion* ».

Le mode de vie perçu des « mauvais » expatrié, qui les isolerait du pays, Ariane le décrit ainsi en entretien :

« *c'est vrai que j'ai tendance à porter un jugement sur les expatriés qui eux peuvent passer tous leurs weekend à la piscine à boire des bières avec des copains heu c'est un choix si c'est leur choix mais ce que je n'apprécie pas c'est parfois des comportements moi je connais une femme qui elle quand un chauffeur de taxi met le compteur qu'au lieu de lui donner dix ringgits comme elle devrait elle lui donne 50 ringgits et des choses comme ça qui font que ça veut dire qu'ils vont s'attendre à ce que les blancs donnent beaucoup d'argent heu et puis de montrer l'image toujours que les étrangers ils arrivent ils sont chez eux partout ils font leurs terrasses de café ils mangent à l'occidentale leur même cuisine et boire leur bière ouais je trouve que ça donne pas forcément une bonne image j'en suis pas forcément fière je crois qu'on fasse ça chez soi bon c'est une chose mais après dans les rues dans quand on interfère avec les locaux je trouve que c'est pas tellement adapté et j'ai l'impression de porter un peu cette responsabilité quelque part donc quand je vois des fois certains comportements ouais ça me je me dis ah ça donne pas une bonne image et j'aime pas* ».

Comme le souligne ici Ariane, les participants souffrent d'être associés à ces comportements qu'ils perçoivent comme négatifs et qu'ils réprouvent. Sur ce sujet Alice a écrit trois billets de blog, espacés d'un an environ chacun, en 2011, 2012 et 2013, intitulés « femme d'expat » 1, 2 et 3. Elle y parle de son expérience, elle qui travaillait en France, j'y reviendrai dans le chapitre 5 (2.1) mais elle y aborde aussi l'image de la femme d'expatrié, peut-être de la « mauvaise » femme d'expatrié qu'on lui renvoie. Dès son premier message en 2011, qui est surtout personnel et retrace ses difficultés des premiers mois en Malaisie, elle écrit, en s'excusant de ne pas avoir écrit depuis longtemps, « *Non, je ne me pavanais pas au bord de la piscine. Non, je n'étais pas débordée par mes multiples rendez-vous, manucure, pédicure, coiffeur et spa.* », renvoyant clairement à des clichés sur la femme d'expatrié oisive et cloitrée dans une bulle sans relation avec la vie du pays. Elle y évoque aussi « *la principale activité des femmes d'expat (ce n'est pas moi qui le dit mais le chauffeur de taxi ; ok, l'agent immobilier aussi et la plupart des coiffeurs, vendeurs,...bref), à savoir, le Shopping Center* » telle que la lui renvoient ses interlocuteurs. Son deuxième billet, de 2012, consiste à « *revenir sur l'idée que l'on se fait de la femme d'expat* », elle y dit être « *fatiguée de lire sur certains sites d'expat que les femmes d'expat passent leur temps à boire le café ou faire du shopping* ».

Les participants à la fois contribuent par leurs discours à la construction de cette perception négative du « mauvais » expatrié et s'en trouvent la cible, puisque cette perception existe largement en

dehors d'eux. D'où une dynamique discursive de la différenciation, voire de la condamnation, de l'opposition d'avec cette figure et de l'autoexclusion de cette catégorie à laquelle ils se réfèrent sans cesse.

Les analyses ci-avant le montrent, le discours sur « les » expatriés, « les touristes », est marqué par l'extériorité. L'article défini se substitue au nous, même lorsque la scène décrite inclue en fait le narrateur, des épithètes comme « vrais » ou « de base » viennent suggérer une division entre « certains » voyageurs, les « autres », et soi.

L'identification se fait ainsi surtout en creux dans un discours dans lequel chaque expatrié se considère comme différent des « vrais expatriés », c'est à dire les mauvais expatriés, mais aussi en référence à des modèles positifs de « bons » voyageurs. Si une communalité s'exerce, elle est cependant avant tout en creux, pour des d'expatriés qui se voient comme des exceptions, non-représentatifs et minoritaires parmi les « autres » expatriés.

Suite à ces questions de communalité, je poursuis maintenant mon analyse des processus d'identification par son pendant, la différenciation d'avec l'autre.

2.1.2. Être ou ne pas être malaisien – différenciation et autoidentification

Le discours sur l'autre se joue aussi bien dans une différenciation que des identifications. J'ai analysé ci-dessus la question de la mise à distance de communalités telles que la France ou l'expatriation. Se confronter à l'altérité ramène cependant les participants à une certaine prise de conscience de leur appartenance à une communauté autre que celle ou celles de leurs hôtes. Si cette communauté ne peut pas, pour les raisons analysées ci-avant, être identifiée comme celle des expatriés, il émerge cependant des prises de conscience d'être français, d'être européen, ou encore d'être occidental, et, j'y reviendrai, d'être un voyageur.

Ce processus de différenciation, je me réfère toujours au cadre d'analyse proposé par Roger Brubaker, relève également d'agents identificateurs. J'ai particulièrement relevé dans le chapitre 2 comment l'expérience de l'altérité participait de l'autoidentification. Je vais analyser ici, à la croisée du discours sur l'autre et du discours sur soi, ce qui relève de l'autoidentification face à l'altérité dans les discours.

Selon les principes énoncés par Roger Brubaker :

> « On peut être appelé à s'identifier soi-même – à se caractériser, à se localiser vis-à-vis d'autres personnes connues, à se situer dans un récit, à se ranger dans une catégorie – dans un certain nombre de contextes différents. » (2001 : en ligne)
>
> « Le concept d'**autocompréhension** permet d'explorer la subjectivité en action dans l'autoidentification, « la représentation – à la fois cognitive et affective – que les gens ont d'eux-mêmes et du monde social dans lequel ils évoluent. » (Brubaker, 2001 : 77). »

2.1.2.1. Différenciation : ne pas être un Malaisien, être un… Occidental ? Français ?

L'altérité est renvoyée aux participants par leurs hôtes, autant que les participants l'expérimentent en étant ailleurs. Les participants notent que cela est d'autant plus systématique que leur origine étrangère est visible. Aucun participant ne considère qu'il pourrait physiquement passer pour un Malaisien. Sylvie observe ainsi dans son entretien,

« *de par notre couleur de peau les gens vont assumer* [sic] *que je sais pas on est forcément des expats avec des méga contrats comme en France si on est la peau foncée on est forcément un voyou j'en sais rien enfin c'est des préjugés débiles que tout le monde n'applique pas mais qui au final constitueront toujours une certaine barrière je pourrais rester dix ou vingt ans la première perception que les gens auront de moi c'est elle est étrangère c'est pas forcément négatif les gens peuvent être curieux enfin ça distancie en fait les gens les rapports d'une manière systématique en fait après le gens passent au-delà ou pas c'est une autre histoire mais c'est vrai qu'on y pense pas tant qu'on part pas à l'étranger tant qu'on part pas dans un pays où on est physiquement différent* […] *tout le monde essaie de nous arnaquer* ».

Cette extériorité visible, physique, est donc constamment rappelée aux participants au cours de leur résidence en Malaisie. Ils ne peuvent être abordés qu'en tant que non-Malaisiens par tout interlocuteur malaisien. Non pas que cela contrarie une volonté de passer pour malaisien, cependant les participants le perçoivent comme « barrière », comme le dit Sylvie. Elle dit également dans son entretien,

« *je sais bien que je suis pas malaisienne et que je le serai jamais et même si on s'intègre y'a toujours une différence ne serait-ce que par la couleur de peau ça c'est quelque chose qui m'a toujours embêtée entre guillemets c'est de réaliser même si les gens sont très sympa ici que de par notre différence physique qui est pas toujours liée à la nationalité mais par notre différence physique les Malaisiens nous percevront toujours en tant qu'étrangers je pourrais être mariée avec un Malaisien on pourrait avoir un enfant ensemble notre enfant s'il est pas s'il a l'air vraiment métisse il sera toujours considéré comme étranger comme un massale même si c'est pas une notion forcément négative de racisme ou mais dans les relations qu'on établit avec les gens le premier instinct par rapport à cette différence physique c'est ah c'est un étranger donc il a plein d'argent ou ça peut être ça ou autre chose mais donc il va nous donner des leçon parce qu'il sait mieux que nous* ».

Le discours de Sylvie, dans ces deux extraits de son entretien, montre comment ce n'est pas tant l'extériorité visible à la population malaisienne qui pose problème, que les représentations qui sont attachées aux statuts d' « étranger », d' « expatrié », que leurs interlocuteurs malaisiens leur attribue de par leur apparence physique.

Ce que j'ai analysé du contexte malaisien, notamment du caractère pluriculturel et communautariste de la société malaisienne, et ce qu'en ont analysé les auteurs cités dans le premier chapitre, éclaire une population pour laquelle une catégorisation dite « raciale » des interlocuteurs est primordiale dans toute interaction sociale. Suivant les quatre catégories officielles imposées par le gouvernement, les Malaisiens, en vue du bon fonctionnement des interactions sociales dans tous les domaines (professionnel, social, amical et parfois familial) ont intérêt à pouvoir catégoriser tout nouvel interlocuteur comme étant de culture malaise musulmane, chinoise, indienne, indigène ou « autre », à savoir étranger. Pour cela, sans doute se basent-ils sur des indices physiques mais aussi la langue, le contexte. Ce qu'exprime Sylvie dans ces extraits reflète ce fonctionnement de la société malaisienne, tel qu'il a été théorisé dans le premier chapitre.

Richard raconte de même dans son blog comment il doit faire avec l'identification que font de lui différents interlocuteurs. Il raconte par exemple régulièrement dans son blog son combat contre les chauffeurs de taxis, qui, selon leur interprétation de son apparence physique et les variations de son bronzage et de sa pilosité, cherchent à lui extorquer de l'argent quand ils pensent qu'il est un expatrié occidental ou sont certains que sa destination est les bureaux de l'immigration quand ils le croient iranien.

Au-delà de ce rappel inévitable de leur extériorité à la Malaisie, l'expérience de l'altérité permet aux participants de se rendre compte de ce qui les rattache à certaines caractéristiques perçues comme françaises, européennes ou occidentales.

Ariane évoque par exemple cette communalité « occidentale », elle y voit une communalité de type culturel dans ce groupe qu'elle interprète de la même manière que je le fais pour cette recherche (des descendant de l'Europe conquérante, Europe, Amérique du Nord, Australie, Nouvelle-Zélande). Elle dit par exemple dans son entretien,

« *je crois qu'il y a une façon occidentale de réagir les Occidentaux je pense qu'on se met plus facilement en colère par exemple je sais pas y'a quelque chose sur la route qui se passe on va s'énerver dire c'est pas normal que ici ça viendra même pas à l'idée de dire c'est pas normal de s'énerve donc plus sanguin je dirais d'une façon générale le côté un peu plus exubérant je vois bien les femmes ici elles sont beaucoup plus discrètes elles rigolent pas fort et j'en ai pris conscience que j'avais une collègue anglaise expatriée en Australie et qui travaille maintenant ici et elle a une façon d'être ouais c'est ça m'a fait prendre conscience de moi aussi comment j'étais le contraste voilà et puis y'a le fait de se montrer toujours très sûr de soi j'ai vu ça plus avec des Norvégiens c'est assez marrant mais ça peut s'appliquer de façon plus générale aux Occidentaux vraiment une beaucoup d'ascendant et ça ils le disent aussi c'est vrai qu'on a une parce qu'au fond cet ascendant il est pas si solide* […] *mais en apparence* ».

Ilham fait en entretien une observation très similaire sur ce qui caractérise selon lui, et d'après son expérience du « contraste » qu'évoque ci-avant Ariane, un Africain :

« *étant Africain à l'origine la tendance africaine c'est d'être un peu on démarre au quart de tour ça dans tous les pays dans les relations sociales un exemple particulier c'est par rapport à une situation qui n'est pas plaisante tu vas t'énerver tout de suite et là c'est l'autre côté c'est dans l'autre sens c'est-à-dire qu'on voit rarement les gens qui s'énervent et ça je pense que c'est assez positif* […] *ne pas avoir des réactions qui peuvent être disproportionnées parfois et donc l'idéal serait entre les deux parce que l'autre extrémité serait aussi d'accepter tout et de ne pas réagir quoi mais réagir au quart de tour en faisant parfois des trucs plus qu'il n'en faut donc je me dis un mix des deux ce serait en fait très bien* ».

Il émerge également dans les discours une certaine connivence qui présuppose le partage tantôt de certaines références culturelles, de certaines représentations ou encore de certains points de vue avec l'interlocuteur, que cet interlocuteur soit moi dans les entretiens ou des lecteurs dans les blogs.

Richard recherche par exemple dans son blog la connivence et des repères communs avec les lecteurs francophones, appelant à ces références et en les opposant à la nouveauté, comme dans ce billet de Richard sur une spécialité chinoise : « *Foie gras ? Caviar ? Les Malaisiens ne sont pas fan. Par contre, si vous leur proposez une soupe de nid d'oiseau, c'est un coup gagnant.* ».

Dans les blogs, le « on » à valeur de « nous » peut associer les perceptions supposées du lecteur et de l'auteur, comme dans le billet de Richard consacré au cinéma en Malaisie, dans lequel je trouve cette phrase : « *C'est beaucoup plus développé que ce que l'on pense !* ». Le « *on* » ici se réfère aux visiteurs, aux non-Malaisiens, peut-être les Français, peut-être les étrangers en général ou peut-être seulement les étrangers venant de pays développés et qui pourraient se représenter la Malaisie comme moins développée qu'elle ne l'est.

Je vais poursuivre cette observation des pronoms, notamment le « on » et le « nous » dans le discours en interrogeant ce qu'ils révèlent de l'appartenance à la France, à l'expatriation ou à la Malaisie.

2.1.2.2. Devenir malaisien

Une identification se crée avec le pays hôte et les frontières, dans le discours, entre identifications à un groupe d'étrangers (encore une fois Français, Européens, Occidentaux) et identification à la population de la Malaisie dont les expatriés participent, se floutent parfois dans le discours des participants. Je peux en particulier l'observer dans l'utilisation des pronoms.

Le « nous » de Richard est tantôt moi et le lecteur francophone, tantôt moi et les Malaisiens. Il peut ainsi écrire dans un billet de blog sur un sport sud-asiatique, « *C'est un sport pourtant réputé en Asie du Sud-Est et nos voisins les Thaïs sont plutôt bons.* ». « *Nos* » voisins en parlant de la Thaïlande associe Richard aux Malaisiens. Mais dans d'autres billets il peut écrire sur les chats malaisiens, « *Ils sont tellement différents de nos chats européens* », ou sur les dons, « *Les Malaisiens sont TRES généreux. Ils sont en tête mondialement pour les dons. C'est vrai que eux n'ont pas de prélèvement à la source comme nous* », ou encore la télévision, « *Il y a 3 chaines nationales : TV1, TV2, TV3. Original non ? Quoique chez nous, c'est France 2 et France 3* ».

La question de devenir malaisien, marquée par des figures négatives aux temps coloniaux (le français « ensauvagé »), transparaît souvent de façon humoristique et plutôt positive dans les discours du corpus. C'est une preuve que l'on a joué le jeu du « bon voyageur », que l'on s'est immergé dans la langue, la culture et les traditions malaisiennes, au premier rang desquels, l'alimentation. Cependant la figure du Français métamorphosé en Malaisien peut souvent être un bon ressort comique pour les auteurs de blog, ce qui suggère le maintien d'une distance prudente à la possibilité de « s'ensauvager » entièrement.

Richard écrit ainsi dans son blog, « *A peine arrivé, j'engloutis un petit déjeuner très local : œufs et nouilles. Comme quoi, je deviens malaisien !* », et il intitule un autre billet de blog « *Le jour où je suis devenu Malaisien* » (il s'agit également de nourriture). Il écrit dans encore un autre billet, « *Mes collègues m'ont dit que j'étais devenu un "real Chinaman"* [un vrai Chinois], *à manier le marteau et la pince pour casser la carapace du crabe, manger avec les doigts et m'en foutre de partout... Sans aucune honte !* ». L'appropriation d'expressions locales participe aussi de cette image. Richard conclut un billet de blog par « *Malaysia Boleh* » (La Malaisie peut), un slogan populaire non-officiel du pays, que les Malaisiens utilisent aussi bien de façon ironique pour se plaindre de choses qui ne fonctionnent pas bien, que positive, pour soutenir leurs équipes nationales lors d'événements sportifs par exemple.

Dans la même veine, Jean intitule un billet « *Hari Raya et Galettes Bretonnes* » qui pique l'intérêt du lecteur par sa juxtaposition d'un terme en langue malaise, désignant la fête de fin de ramadan et du nom d'une spécialité régionale française.

Cependant et comme le ton humoristique de ces citations le montre, la question de l'adoption totale d'une identité malaisienne n'est jamais vue positivement. Pas plus que de s'isoler dans une « *tour d'ivoire* » entre expatriés, la perspective de véritablement abandonner toute autre identification pour devenir malaisien n'est désirable.

Les formes discursives optées établissent ainsi à la fois les relations et la distance entre les auteurs et les traditions, les façons de penser, les croyances des hôtes. Ceci se traduit de façon très variée dans les discours, par l'exotisation, le rejet, l'idéalisation, l'assimilation ou la mise à distance, que ce soit

par subtiles touches d'humour, de plus fortes moqueries ou du rejet. Ce sont des caractéristiques discursives que j'analyserai plus en détail dans le chapitre 5. En voici quelques exemples.

Jean dans son blog, sur l'année du Lapin, dans ce début de billet écrit :

« *Comme vous le savez certainement, le nouvel an chinois a commencé Jeudi dernier, et nous sommes entrés dans l'année du lapin. L'horoscope chinois prédit que les enfants nés cette année seront heureux et tranquilles, surtout s'ils sont nés en été. De bon augure pour* [bébé à naître] *donc !*

Mais le début du mois de Février n'est pas synonyme que de soirées pétaradantes, animaux influençant notre psychés et festins orientaux. »

Alors que le premier paragraphe semble introduire et embrasser les notions d'astrologie chinoise, le deuxième paragraphe ne laisse planer aucun doute sur la distance à établir entre l'auteur et ces croyances, maintenant résumées de façon assez péjorative à « *animaux influençant notre psychés* », au milieu d'une liste composée en amont de « soirées pétaradantes », dont seul le niveau sonore est retenu, et en aval d'exotiques et vagues « *festins orientaux* ».

Dans un registre plus analytique, Ilham expose en entretien les relations prudentes qu'il a avec ce qu'il appelle le « *référentiel* » local :

« *parfois on peut se rendre compte que ben en fait cette façon de faire dans ce référentiel ou dans cette culture elle est pas mauvaise en fait même si je suis pas habitué avec mais je suis persuadé que c'est pas mauvais donc pourquoi ne pas l'adapter et donc dans ce cas justement tu peux choisir de t'adapter parce que tu vas changer un peu parce que tu juges que c'est quelque chose de valorisant enfin qui a une valeur donc tu n'hésites pas à le prendre* ».

Par contraste, de simples habitudes de vie quotidienne sont adoptées sans se poser de questions. Françoise mentionne en entretien, « *on s'était mis assez facilement à la vie norvégienne donc c'est-à-dire plutôt nature le weekend* ».

Mais ce qui relève de références culturelles, croyances et comportement sociaux ne s'adopte pas de la même manière que peuvent s'adopter des activités de loisir locales. C'est ce qu'analyse Ariane de son expérience, en entretien :

« *au début je me suis vraiment mise dans la peau voilà de la Malaise qui doit un petit peu se couvrir le corps et puis faire profil bas mais c'est pas du tout dans mon naturel donc c'est vraiment aller à l'encontre de ce que je suis parce que je suis très directe très nature donc après je me suis un petit peu libérée voilà je peux même parfois mettre des débardeurs montrer mes épaules mettre une jupe juste au-dessus du genou donc pas aussi sexy qu'on peut voir parmi la communauté chinoise mais voilà je me suis un peu libérée par rapport à ça donc j'assume plus le fait de mettre les vêtements que j'ai envie de mettre* ».

Tout comme pour Ilham, une analyse et des choix délibérés s'imposent pour Ariane quant à ce qu'elle souhaite adopter ou non de ces « valeurs » ou « façons d'être » locales. Elle écrit dans son récit :

« *Je souhaite conforter ces acquis au cours des mois qui viennent pour rentrer en France avec un peu de cette façon d'être Malaisienne : la bienveillance, l'acceptation des choses telles qu'elles sont et les autres tels qu'ils sont, la non-violence, la légèreté et la joie de vivre, toujours.* ».

C'est pour Ariane les limites de cette capacité à accepter ce que l'on comprend de l'autre culture qui détermine la capacité à s'expatrier sur la durée. Elle rejoint en cela Ilham qui lui estime pouvoir accepter suffisamment de la Malaisie pour rester pour le moment alors qu'Ariane envisageait au moment de l'entretien son retour.

Ilham exprime bien, en entretien, cet équilibre entre immersion et adaptation. Il dit,

« *des fois c'est pas évident de pouvoir s'adapter à des choses ça peut être très compliqué en fait mais juste de comprendre le mieux c'est de comprendre quand on comprend déjà comment ils fonctionnent après on peut faire avec ça veut pas dire qu'on va s'adapter on va faire exactement comme eux qu'on va se dire ça c'est la façon de faire mais enfin au moins quand on comprend on peut gérer ses relations avec les gens* [ma question : gérer, faire avec, plutôt qu'adapter ?] *adapter quelque part c'est peut-être changer ta culture ou ta façon de faire tu vas prendre celle de l'autre* [ma question : et c'est à éviter ?] *tout à fait parce que je pense que la diversité c'est beaucoup plus valorisant en fait je pense que ce serait pas très intéressant si tous les expatriés qui sont en Malaisie par exemple vivent comme les Malaisiens exactement ce serait pas très marrant je pense que c'est bien d'avoir une diversité en fait* », « *de ne pas changer du tout je pense c'est difficile mais de changer complétement je pense que ça peut s'éviter* », « *je pense qu'avec les expériences on change quelque part parce que ne serait-ce que quelque chose par exemple un truc simple c'est par rapport aux anecdotes dont je parlais c'est-à-dire la façon dont les gens les communications c'est-à-dire je vais donner un exemple par rapport à ça y'a des choses qu'on me demanderait au Sénégal ou en France je me serais énervé mais grave parce que je peux pas l'admettre mais là comprenant la culture on me pose ces questions je m'énerve pas parce que je sais que c'est par rapport à la personne qui est en face de moi […] c'est parce que je comprends l'autre personne que j'ai pas une certaine réaction parce que je sais que voilà c'est le contexte qui fait ça* », « *par exemple dans mon référentiel y'a des questions qu'on ne pose pas à quelqu'un d'autre surtout quand on les connait pas très bien mais si dans le référentiel malaisien c'est quelque chose qui se fait ben il faut comprendre ça quoi* », « *savoir vivre savoir être tout ça c'est relatif en fait* […] *tes valeurs ta religion ta culture les façons de faire les façons de parler tout ça ça rentre dans le référentiel en fait parce qu'il y a des mots par exemple que toi tu utiliserais facilement ici mais que tu n'utiliserais pas en France avec la même catégorie de personnes ou réciproquement parce que ça peut choquer d'un côté ne pas choquer de l'autre côté* ».

Il devient clair à la lumière de l'entretien que de son point de vue, aucun « référentiel » n'est à négocier mais que la compréhension qu'il évoque est la clé d'une coexistence harmonieuse.

L'identification avec le pays hôte a donc lieu dans ce cadre maîtrisé et relativement prudent exprimé par Ilham ou par Ariane. Cette identification peut en retour participer d'un certain détachement de la communalité française.

J'ai évoqué chez Sylvie une représentation négative du monde du travail en France pour les jeunes diplômés. Après plus de deux ans d'expérience professionnelle en Angleterre puis à Singapour, elle n'est plus jeune diplômée et il lui est possible de trouver du travail en France. Son premier choix aurait cependant été de rester à Singapour si cela avait été possible et elle rentre en France avec l'intention de repartir rapidement (« *avec la ferme intention d'en repartir dans les 3 années suivantes* »). Elle écrit dans son récit deux phrases révélatrices d'identifications multiples à l'occasion de ce départ de Singapour et de ce retour en France. D'une part, à propos de Singapour, elle écrit :

« *Cette expatriation m'a tellement marquée, que la première fois que je suis retournée à Singapour après mon départ, j'en avais des frissons, et c'est avec une immense fierté que j'ai fait découvrir la ville à mon mari il y a quelques années* ».

Et d'autre part elle écrit à propos de la France :

« *En effet, ayant beaucoup déménagé étant jeune, je n'ai jamais eu de vraies racines, pas grandi au même endroit, et je dois dire que je me sens plus européenne que française* ».

Le vocabulaire de la première phrase est beaucoup plus marqué par l'émotion, « *marquée* », « *frissons* », « *immense fierté* », mise en crescendo par la structure « *tellement* […] *que* […] *j'en…* », alors que la deuxième phrase s'écrit au rythme des relations logiques avec « *en effet* » en introduction, le participe présent « ayant » indiquant un contexte explicatif, et le « *et* » en conclusion. Elle ajoute plus loin dans son récit à propos d'elle et son conjoint « *N'ayant chacun pas vraiment de racines, notre maison est là où nous sommes et nous sentons bien* », reprenant la même structure de phrase que précédemment, exprimant la logique de conséquence.

Elle développe cette idée dans l'entretien :

« *je sais que depuis Singapour je me sens plus européenne que française parce que peut-être que la différence avec la culture asiatique a fait en sorte que je me suis sentie très proche de mes amis allemands ou autres amis espagnols européens en fait on arrive à retrouver certains points communs culturels finalement avec les autres européens et ces points ressortent par opposition avec les particularités culturelles locales* », elle ajoute « *c'est peut-être lié au fait que ma famille soit assez dispersée que j'ai jamais vécu grandi au même endroit que* […] *j'ai de la famille à la Réunion mes parent sont au Luxembourg maintenant donc contrairement à des gens dont les parents viennent de la même région qui ont grandi dans un endroit en tout cas passé une grande partie de leur enfance à j'ai pas mal bougé donc j'ai pas de si je devais définir mes racines en France actuellement ce n'est pas forcement d'où vient ma famille mais ce serait plus où se trouvent rassemblés les membres de la famille dont je me sens le plus proche finalement mes attaches sont plus par rapport à des personnes que par rapport à un endroit géographique spécifique* », et « *la France me manque un peu mais c'est plus des personnes ou certains aspects de la culture français qui me manque plutôt que le fait d'habiter en France* ».

Sylvie réitère très clairement ce détachement : « *je suis ici dans quelques années je serai ailleurs tant que je suis à un endroit mon chez-moi c'est là c'est pas en France* ».

Le même phénomène apparaît chez Lise après son séjour en Thaïlande. Lorsqu'elle revient de vacances en France, elle écrit « *Quand nous sommes rentrés chez nous à BKK* [Bangkok] ». Ensuite, ses points de repère dans son expatriation en Malaisie sont issus de sa vie en Thaïlande durant 5 ans avant d'arriver à Kuala Lumpur, autant que français : elle explique dans son récit, « *Sure de mes repères thaïs, j'ai voulu apprendre le* bahasa [malais]. *Difficile de trouver des cours, puis après deux mots, on nous répond en anglais. J'ai laissé tomber et au bout de 7 ans, j'ai honte de ne même pas savoir me présenter ni même compter en* bahasa. *Compter, c'est la première chose à apprendre en Thaïlande. Ça fait tomber les prix de moitié !* ». Elle écrit encore, « *comparé à BKK, c'est le désert culturel.* ». Lise a connu l'identification surtout lors de ses cinq années de résidence en Thaïlande, avant de venir travailler en Malaisie, elle explique dans l'entretien, « *en Malaisie je cherche mes repères thaï c'est ce qui m'a rendu malheureuse la première année d'ailleurs je disais chez nous je disais à la maison je disais mon pays j'étais thaï enfin oui j'étais thaï en Thaïlande j'étais intégrée* ». Lise, tout comme Sylvie ne revendique pas de rattachement territorial à la France : « *on dit toujours il faut des repères il faut des repères je sais pas où ils sont bon dans la famille il y en a c'est sûr mais pas géographiquement* ».

Jean l'observe également en entretien : « *je suis plus vraiment français franco-français maintenant je suis français malaisien par certains côtés* », « *c'est vrai que même si je me suis assimilé ma coquille reste très française j'ai beaucoup d'idées qui sont franco-françaises c'est juste qu'il faut avoir l'ouverture d'esprit qui fait qu'on est plus vraiment à 100% français* ».

En conclusion, j'observe une double différenciation : le discours sur soi se réalise dans le corpus à la fois en creux du discours sur l'autre et en faux par rapport aux représentations existantes sur le mauvais voyageur (ou mauvais expatrié). Donc en une double extériorité.

Cette double extériorité pourrait bien traduire une attitude spécifique vis-à-vis de soi et d'autrui. Je vais maintenant focaliser mon analyse sur ce qui relève des attentes ou des objectifs des participants vis-à-vis de l'expérience de la mobilité et de l'altérité qui est l'objet de leurs discours. Les analyses menées jusqu'ici ont montré que les participants n'expriment, dans leur vécu de la mobilité et de l'altérité, ni une volonté d'en voir leur appartenance à une communalité française, européenne ou expatriée renforcée, ni une volonté de devenir un citoyen malaisien et de culture malaisienne. J'ai établi cependant dans ce chapitre que la quête au cœur du projet d'expatriation était avant tout immatérielle. Cette quête immatérielle relève de la construction de l'identité, mais elle ne relève ni d'une appartenance à la France, ni d'une appartenance à la Malaisie : il s'agit de la construction d'une identité humaniste, relevant de l'amélioration de soi, du bon voyageur, du citoyen global ou d'autres figures plus ou moins utopiques. Je vais analyser maintenant ce qui relève de cet objectif et ce en quoi la mobilité est perçue comme une expérience plus propice à sa réalisation que ne le sont les expériences de la vie sédentaire.

2.2. Mobilité géographique, mobilité psychique ?

Au-delà du rejet de certaines figures de l'expatrié, de l'identification et de la différenciation avec le pays hôte, tous les participants s'identifient comme mobiles, par opposition aux sédentaires. Or ce qui caractérise le mobile par comparaison avec le sédentaire, c'est l'expérience vue comme plus systématique et plus extrême de l'altérité que celle que peut en faire le sédentaire dans le même temps. J'ai pu noter dans le chapitre 2 que l'expérience de l'altérité participe de la construction de l'identité. Les mobiles sont donc de fait dans cette quête d'identification, comme en témoigne la saillance d'un discours sur ce que l'on devient au fil du parcours, et leur étalon pour mesurer leurs progrès est naturellement la sédentarité.

2.2.1. Une quête de l'évolution personnelle vue comme universelle

Le chapitre 2 et ces premières analyses m'ont permis de mettre en lumière la représentation d'un parcours, aussi bien dans ce corpus que dans la littérature, que dans les médias ou le discours populaire ou religieux d'une évolution personnelle acquise au prix de la confrontation aux difficultés (comme le montre dans le corpus l'évocation de la perte des repères, de la confrontation à l'inconnu), et à l'altérité. Surmonter ces difficultés et faire l'expérience de l'altérité permettraient d'accéder à l'évolution (positive) personnelle.

L'analyse des itinéraires dans la première partie de ce chapitre a montré que c'était rarement l'évolution professionnelle ou les gains matériels qui avaient attiré les expatriés vers l'étranger. Richard par exemple, déterminé à faire l'expérience de l'international et tirant un bilan positif de ses trois premières expatriations (en Autriche, Chine puis Australie), plutôt que de repartir à l'étranger, décide d'abord de faire l'expérience de l'international en France. Il intègre une école qu'il choisit, comme il l'explique dans son récit, « *car elle proposait un cursus où tous les cours étaient en anglais et où les étudiants étaient en majorité étrangers.* ». Puis il reste encore en France pour une année de stage car selon lui, « *Ayant eu des stages qui jusqu'alors étaient très intéressants par leur contexte*

international mais pas très enrichissant professionnellement », il a pu trouver en France « *deux stages dans des grands laboratoires pharmaceutiques français, avec des responsabilités et des missions bien plus intéressantes qu'à l'étranger.* ».

Le parcours de Richard montre que le choix de la mobilité se fait parfois au détriment au contraire de l'évolution professionnelle. Il écrit dans son récit, « *pour l'instant j'associe l'étranger avec une expérience plus enrichissante personnellement mais moins intéressante professionnellement.* ». Il reste cependant toujours dans l'optique de pouvoir repartir à l'étranger, fort de cette expérience en France. Ainsi après un an d'étude et un an de stages en France, Richard se sentait « *prêt à repartir pour cette fois-ci être à l'étranger, mais dans un rôle plus intéressant.* ». Lorsque Richard part en Malaisie, il estime, « *j'avais mûri à la fois professionnellement et personnellement* ». Ce participant, le plus jeune de mon panel et ce n'est peut-être pas anodin, évoque donc des enrichissements personnels et des expériences de l'altérité qui ne sont pas uniquement liés à une mobilité internationale. Il apparait naturel pour ce jeune homme de suivre des cours en anglais dans une université française, ou que ses amis étrangers les plus proches, « *un petit groupe solide jusqu'à aujourd'hui, composé de Chinois et Indiens* », aient été rencontrés en France plutôt qu'en Chine ou en Australie. La mobilité vécue par ce participant correspond à la définition postmoderne (telle que je l'évoquais dans le chapitre 2) d'une mobilité qui n'est pas nécessairement liée à un ailleurs, ni à un déplacement physique.

On retrouve néanmoins chez ce participant également la recherche d'une expérience extrême. Son expérience de la Chine, qu'il qualifie en entretien de « *périlleuse* », il en recherche cependant encore l'effet quelques années plus tard. Il écrit dans son récit :

« *Ce que j'avais vécu en Chine était tellement fort que je souhaitais retrouver un peu la même chose, en étant plus apte à maitriser la situation.* »

Les motivations à voyager sont souvent liées à une perception du voyage comme bénéfique au développement personnel. J'ai, dans le chapitre 2, analysé cette représentation collective, à la fois philosophique, littéraire et populaire, du voyage qui opère une évolution accélérée et souhaitable du voyageur, qui, selon la formule populaire de l'écrivain-voyageur (Nicolas Bouvier, cité page 14) « vous fait et vous défait ».

Cette perception, pour Richard, est renforcée par l'expérience : après plus d'un an en Malaisie, il le confirme dans son récit de parcours :

« *J'ai besoin que chaque jour soit une aventure et d'être étonné de ce que je vis.* » ;

« *En France, j'occupe mes weekends sans rien faire de spécial, la vie ne m'apprend pas énormément. À l'étranger, je passe mes weekends à voyager, explorer et découvrir. Mais maintenant je pense avoir mûri et je crois que vivre à l'étranger m'a appris à vivre en France et à apprécier de vivre en France.* ».

Les participants expriment ces évolutions personnelles que la mobilité leur a apportées. Par exemple, Richard conclut ainsi son récit :

« *Vivre ailleurs m'a permis d'avoir un regard différent sur le monde et sur les gens. Je suis plus ouvert et je m'intègre beaucoup plus facilement avec différentes personnes. On s'aperçoit aussi que malgré des différences notables, il y a beaucoup de points communs dans le quotidien des gens à l'autre bout de la planète. Vivre à l'étranger, c'est aussi bénéficier d'un pouvoir d'achat supérieur et avoir des conditions de vie idéales. Entre un studio de 20 mètres carrés à Paris pour 800 euros et un*

appartement de 80 mètres carrés à Kuala Lumpur avec piscine, salle de sport et plein d'autres avantages pour 500 euros, c'est facile d'être tenté. Vivre ailleurs rend aussi beaucoup plus mobile. On accepte des situations temporaires, éloignées, en contrepartie d'avantages en termes de conditions de vie. »

Lorsque j'ai directement posé à Jean la question de l'enrichissement personnel qu'avait pu lui apporter une expérience à l'étranger il n'a d'abord pas su répondre, il a développé ainsi :

« *j'ai pas l'impression d'avoir grandement changé au niveau de mes valeurs profondes ou de ma manière de voir le monde peut-être d'avoir j'ai toujours été assez libéral dans mes opinions peut-être que ça a juste renforcé ce point-là* ».

Cependant, Jean a par ailleurs écrit dans son blog (et donc sans sollicitation de ma part) :

« *Pour moi, temps et distance servent de révélateur. Ils permettent de faire la part des choses et de se recentrer sur ce qui est réellement important : Famille et amitiés proches et sûres.* ».

Ilham exprime clairement qu'il n'est pas parti en « quête » de découverte ou de remise en question, mais dans une optique purement professionnelle. Son bilan ne relève donc *a priori* pas de considérations de cet ordre. Là où beaucoup d'expatriés de ce corpus voient l'expérience de l'expatriation à travers le prisme d'une mobilité comme « recette » de développement personnel, Ilham lui a au contraire toujours vu l'altérité comme un élément crucial à bien gérer dans le but d'accomplir son objectif professionnel, et non comme l'objectif lui-même. Il explique en entretien : « *je prends les données comme elles sont j'arrive dans un pays je vois comment les gens ils fonctionnent donc il me faut un certain temps pour m'adapter enfin pas vraiment pour m'adapter en tout cas pour comprendre et à partir de ça ben je fais avec quoi* ».

Il retient cependant lui aussi des acquis de cette expérience. Il mentionne par exemple dans son récit, « *Je retiens de cette expérience que dans les rapports humains, tout est question de référentiel, et que c'est très important de comprendre d'autres référentiels que le sien.* ». Ilham reconnait lui aussi, *a posteriori*, la qualité intrinsèquement « enrichissante » de l'expatriation. Il dit en entretien :

« *c'est très enrichissant et là justement je pense que pour moi ça va être encore plus valorisant si je pars en expatriation vers un autre pays encore pour moi c'est une sorte de diversification qui peut amener que du plus en fait sur le plan culturel plan professionnel de nouveaux étudiants de nouveaux collègues plus la culture le référentiel* […] *tu vois ce que les autres ils ont t'essaies de prendre le plus le positif qu'il y a dedans c'est très valorisant* ».

Constance reprend également cette idée de richesse. De sa fille, Constance dit « *elle a passé par de mauvais moments durs parce que quitter ses amis quand on a 10 12 13 14 ans c'est très très très dur mais je crois que maintenant avec le recul je pense qu'elle aussi trouve comme moi qu'elle a eu une vie riche* ».

Lise évoque en entretien comme un bénéfice personnel la construction d' « *un contact plus facile aux gens parce qu'il faut redémarrer faire des connaissances et puis je dis pas que j'aurais eu peur mais c'est bien de l'avoir fait jeune ça désacralise énormément la nouvelle expérience faire quelque chose de nouveau* […] *puis des amis des connaissances puis une connaissance du monde une compréhension du monde qui a changé* ».

Sylvie décrit ainsi dans son récit ce qui lui convient dans l'expérience de la vie sur un territoire lointain : « *le fait de découvrir un nouveau pays, nouvelle culture, d'apporter un peu d'exotisme et d'excitation dans le quotidien, de se remettre en question* ». Elle en fait ainsi le bilan en entretien :

« *quand on arrive dans un nouveau pays on est obligés de démarrer à zéro donc ça permet de recentrer ses priorités ou en tout cas ses intérêts c'est une bonne chose ça commence un peu à me peser maintenant donc parfois je me dis bon est-ce que je vais faire ça toute ma vie mais je pense que ça permet en tout cas de réfléchir un peu sur son parcours ce qu'on ferait pas forcement si on restait en France je sais que si j'étais restée en France je me poserais pas forcement de questions j'aurais peut-être le même boulot finalement tant qu'on est pas confrontés à un changement quel qu'il soit personnel professionnel sans forcément parler d'expatriation on a tendance à se laisser happer un peu par le quotidien c'est normal parce qu'on passe beaucoup de temps au travail on a des factures à régler peut-être des soucis à régler s'occuper des enfants donc c'est vrai que ça offre aussi l'opportunité de réfléchir à ce qu'on veut* ».

De son expérience en Australie, un pays dont il dit « *c'est pas trop difficile* », Richard dit en entretien s'être enrichi sur le plan personnel, mais « *pas sur les mêmes aspects* [qu'en Chine] *une confirmation de mes choix d'études me conforter dans un train de vie* ». Ainsi l'intensité de la différence et du choc sont les facteurs qui font d'un voyage lointain une épreuve positive, puis le temps passant, un équilibre doit aussi être trouvé entre ce goût de l'aventure et le confort de vie. Pour Richard, qui l'explique en entretien, c'est « *un peu un dilemme* » : « *une fois qu'on a vécu une aventure comme j'ai vécu on a enfin j'ai envie de me poser et en même temps j'ai envie de bouger* ». Sylvie dit de même dans son entretien, c'est « *bien mais bon tous les trois ans je commence à me dire bon si je pouvais passer cinq ans sans avoir à me remettre en questions* ».

Il y a donc un équilibre à trouver entre la difficulté que présente l'altérité en particulier sur un territoire très lointain, dans toutes les dimensions géographiques et symboliques de ce terme, et l'enrichissement personnel que son expérience permet. En tous les cas pour que cette « recette » réussisse, il faut être un « bon » voyageur. Il faut bien-entendu éviter le piège du « mauvais » expatrié tel que je l'ai analysé ci-dessus en 2.1.1.

Ariane explique par exemple en entretien de sa première expatriation, en stage, très encadrée et en groupe, qu'elle a dû délibérément se dégager de ce carcan pour pouvoir bénéficier de son expérience :

« *mais j'ai essayé quand-même pendant cette expérience de rester un maximum avec mes collègues au déjeuner j'allais pas avec les autres Français j'essayais de parler allemand même si c'était plus facile en anglais pour moi j'ai vraiment joué le jeu d'essayer de m'intégrer au maximum et de vraiment de voilà de parler allemand de rencontrer des Allemands* ».

D'ailleurs Ariane confirme dans cet entretien que sa décision de repartir alors à l'étranger était sensible au fait de,

« *s'ouvrir aux autres s'ouvrir à d'autres choses élargir un petit peu ses connaissances et sa sphère quoi quoi d'autre je pense aussi que quand on est à l'étranger comme ça on a le sentiment de plus exister parce que enfin en France on est un quidam quoi enfin voilà dans ma promotion on est 200 personnes après vous allez à Paris c'est vraiment beaucoup d'anonymat et quand vous êtes expatrié peut-être y'a plus d'attention de la part des locaux dans un certain sens alors soit de l'attention des gens qui ont envie de vous connaître ou alors ou on vous regarde parce que vous êtes pas comme les autres mais en même temps de toute façon ça donne les sentiment de plus exister et c'est peut-être ça en fait* ».

L'expérience visée apparaît comme un point d'équilibre délicat, entre une isolation détestable et éliste et une perte de son identité dans celle de l'autre, entre une intégration qui force à la remise en question et une visible différence qui exacerbe la conscience de soi.

Dans cette construction de l'identité vue comme facilitée par la mobilité, l'évolution recherchée et/ou vécue par les mobiles trouve sa confirmation dans le décalage ressenti d'avec un pays natal parfois vu comme immobile et surtout dans le décalage ressenti d'avec des Français fréquentés avant et pendant l'expatriation : des membres de la famille, des amis, toute une société de sédentaires.

2.2.2. La sédentarité étalon

Dans ce cadre la sédentarité, l'absence de mobilité géographique, est perçue comme l'indice (et la cause) d'une immobilité personnelle également, c'est-à-dire de l'absence de l'évolution personnelle, dans un discours où changement est amalgamé à évolution. (J'y retrouve cette vision linéaire du destin humain, collectif ou individuel, développé par les Lumières, que j'analysais dans le chapitre 2).

Pour Lise, la mobilité permet, comme elle l'explique en entretien,

« *une autre vision de la France déjà un regard sur la France complétement différent avec plus de recul pour garder le contact on garde quand-même l'essentiel j'allais dire c'est-à-dire que même en politique là c'est quand-même la saison on est pas pourri par tous les petits événements on prend de la France que ce dont on a envie ici je reçois pas des infos de France je vais les chercher donc j'ai pas l'impression d'être parasitée par des tas de trucs qui ne m'intéressent pas alors évidemment après y'a des tas de blagues qu'on comprend pas quand ils ont commencé Le Loft ou enfin bref les premiers trucs de téléréalité qui sont sortis nous on était déjà partis et on recevait plein de blagues et on y comprenait rien* […] *le fait que pour rester en contact il faut être actif la France vient pas à nous hein donc on en choisit que ce qui nous intéresse y'a des tas de choses qu'on voit différemment en politique aussi dans la façon de vivre la sécu je la vois plus de la même façon les caissières assises et les caissières debout enfin c'est plus pareil ma vision de la France a vraiment changé je me suis rendue compte qu'il y a des tout petits trucs auxquels on j'étais attachée si on m'avait demandé si j'aimais ça en France jamais ça enfin si on m'avait demandé en France qu'est-ce que tu aimes je n'aurais sûrement pas dit les mêmes choses que maintenant par exemple le premier été où je suis rentrée j'ai croqué dans une biscotte je me suis dit ouah une biscotte c'est drôlement bon je pense que avant j'aurais pas eu cette vision-là de la biscotte* […] *et je pense que tout est un peu comme ça on voit mieux les bonnes choses on voit mieux aussi les mauvaises et on a aussi plus de points de vue c'est-à-dire on a des moyens de comparaison que c'est peut-être plus facile de voir le bon côté et le mauvais côté des choses quand on a aussi vu d'autres choses* […] *et puis des gens qui nous disent ouah t'as de la chance en France que c'est comme-ci je me dis pourquoi j'ai de la chance voilà et ici c'est mieux parce que c'est comme ça ah c'est vraiment mieux pourquoi pourquoi il pense que c'est mieux pourquoi moi je pense que c'est moins bien ou inversement mais je pense que ça je pense que vraiment y'a un autre regard et ce qui donne à l'expat un statut ouais un statut différent d'ailleurs y'a des gens qui nous le disent maintenant tu peux pas comprendre t'es plus d'ici* […] *en fait on gagne un autre regard et un autre point de vue* ».

Richard dit dans son entretien « *quelqu'un qui a vécu à l'étranger ça veut dire que personnellement il a pu s'adapter hors de France hors de ses repères etcetera et je trouve que moi j'ai un peu d'admiration pour ces personnes-là* ». Il ajoute, « *maintenant je connais en France des personnes qui vivent en France qui sont jamais allé à l'étranger et j'ai de l'admiration pour arriver à se détacher un peu de son pays* ».

Ce changement positif, il peut se mesurer à l'étalon de la sédentarité, en rentrant, comme Richard l'évoque en entretien, dans son village et en comparant :

« *quand on revient nos amis il faut se redécouvrir un peu en quelque sorte moi venant d'un petit village je connais pas de personnes de mon âge qui sont partis à l'étranger du coup il y a un petit écart c'est vrai on ne perçoit pas trop les gens de la même façon on a pas trop les mêmes centres d'intérêt* […] *ça m'a fait prendre conscience que j'avais changé que j'avais plus les mêmes attentes les mêmes centres d'intérêt et du coup c'est vrai que j'ai plus de contact maintenant avec eux dommage* ».

Cette unité de mesure, c'est le « décalage » entre l'évolution perçue par le mobile comme acquise en situation de mobilité et ce qu'il perçoit d'une certaine stagnation du mobile.

> « Ah, comme je comprends la fin de L'Odyssée, écrit Yves Bonnefoy dans *L'Arrière-pays*, quand Ulysse retrouve Ithaque, mais en sachant déjà qu'il lui faudra repartir, une rame sur l'épaule, et s'enfoncer toujours plus avant dans les montagnes de l'autre rive jusqu'à ce que quelqu'un lui demande ce que c'est que cet objet bizarre qu'il porte, montrant ainsi qu'il ne sait rien de la mer ! » (Armel, 2012 : 50).

Sylvie confirme dans son récit cette unité de mesure :

« *plus on passe de temps à l'étranger, plus un fossé se crée avec ceux qu'on laisse derrière nous. Lorsque je rentre en France et retrouve famille et amis, je sens un décalage entre nos expériences, nos quotidiens et la perspective que nous avons sur la vie. Eux me parlent toujours des mêmes amis, des mêmes endroits, et rien ne semble avoir changé dans leur vie depuis dix ans. Inversement, j'ai parfois du mal à raconter mon expérience car là où nous vivons les repères, la culture et les valeurs ne sont pas les mêmes, et j'ai parfois peur de passer pour quelqu'un de prétentieux.* ».

Elle développe cette idée en entretien :

« *ça crée une distance et ça j'en discute souvent avec mes amis expatriés c'est vrai que plus les années passent à l'étranger moins on se trouve de points communs avec les gens les amis qui sont restés donc en fait on a des amis pour lesquels les relations ne changeront pas parce qu'ils n'ont pas changé depuis dix ans mais sur certains autres amis on a plus rien à se dire parce qu'ils vont nous parler des mêmes choses dont ils nous parlaient il y a cinq ans six ans sept ans les mêmes personnes et finalement on a l'impression qu'ils n'ont pas forcement progressé dans leur vie et aussi parfois c'est difficile de partager notre expérience quand on est à l'étranger parce que eux restent quand-même dans leurs repères franco-français et ils vont avoir du mal à vraiment appréhender ce qu'on essaye de leur dire ou il y a aussi le fait qu'on ait des longs weekends en Malaisie on peut partir à Perhentian en Thaïlande ou et c'est difficile d'expliquer aux gens que ben oui pour nous un weekend en Thaïlande ça nous coute moins cher que aller de Paris un weekend à Grenoble après pour eux ils imaginent que la distance est beaucoup plus longue et c'est vrai que ne serait-ce que par ce genre de choses y'a déjà un décalage qui se crée mais c'est surtout ben raconter la vie quotidienne à Singapour bon je vais au* foodcourt *ah qu'est-ce que c'est un* foodcourt *alors il faut expliquer ce qu'est un* foodcourt *ça intéresse pas forcement les gens en fait parce qu'ils ont pas toujours une curiosité et après ce qui devient nos repères situationnels dans la vie finalement on a du mal à enfin on parle de choses qui nous sont pour nous naturelles et qui pour la personne à qui on s'adresse en fait elle comprendra pas la moitié de ce qu'on dira parce qu'elle s'imaginera pas ce que c'est enfin l'exemple du* foodcourt *c'est idiot et c'est très simple et c'est significatif y'a pas de* foodcourt *en France […] le dialogue devient plus difficile parce que ça devient un peu des monologues* ».

Elle conclut « *ça permet aussi de faire le tri* ».

Le même terme revient dans le récit de Lise, qui dès sa première longue expatriation, en Thaïlande, écrit dans son récit à propos de ses retours annuels en France « *Ça a fait un grand tri parmi nos amis. Les vrais, on avait l'impression de ne jamais les avoir quittés, l'impression de reprendre la discussion là où on l'avait arrêtée l'année précédente. Les autres, ceux avec qui les conversations étaient plutôt limitées aux souvenirs de la dernière soirée ensemble, on s'est vite lassé. Forcément, la dernière soirée, nous, on n'y était pas…* ».

Pour les deux participantes, ce « tri » est donc vu comme positif : Sylvie utilise le verbe permettre et Lise écrit plus loin, « *Moi, ce tri m'a très vite arrangée* ».

Autant Sylvie par exemple évoque dans son entretien la difficulté parfois pour les amis restés en France à saisir la réalité quotidienne d'une vie à l'étranger, autant la réciproque est vraie et les participants ont du mal à se représenter une vie sédentaire. Lise évoque dans son récit de parcours les quelques voyages qu'elle a eu l'occasion de faire avant sa première expatriation et écrit, « *Quand je vois des gens de mon âge qui n'osent pas partir en vacances à l'étranger, exception faite de la Réunion (mais ce n'est pas l'étranger) ou le Sénégal parce qu'on y parle français, j'hallucine.* ».

Jean évoque également ce ressenti de décalage dans son entretien :

« *les amis français j'en ai de moins en moins la distance quand-même ben ça fait sept ans et c'est surtout le fait que je pense que quand quelqu'un n'a pas connu l'expatriation n'a jamais vécu en dehors de France pendant longtemps ils ont pas les réflexes de garder contact par écrit ou par téléphone régulièrement parce qu'ils ont des activités ils ont des mariages ou des rencontres sportives ils ont des choses qui font qu'ils restent en contact même si c'est de manière peu fréquente* […] *Facebook a facilité ça mais ça reste très impersonnel* ».

En ce qui concerne Jean, le décalage apparait de l'ordre des habitudes de communication à distance plutôt que de celui de l'évolution personnelle.

Pour Ilham, il le dit en entretien, l'expatriation « *sort de l'ordinaire* ». Il écrit dans son récit « *La découverte d'un nouveau pays (voire d'un continent), d'une nouvelle culture, de différentes façons de voir la vie,…font de l'expatriation une expérience exceptionnelle.* ». Il explique en entretien, « *d'ailleurs y'a des gens qui me demandent comment tu as fait prendre la décision de t'expatrier c'est pas quelque chose de simple c'est dans ce sens-là que je dis que c'est quelque chose d'exceptionnel quoi parce que on change tout en fait en gros on s'éloigne de sa famille de ses amis on découvre d'autres personnes d'autres façons de voir la vie c'est dans ce sens-là que je trouve ça exceptionnel* ».

Ce ressenti semble confirmer l'efficacité de l'expérience du voyage lointain comme moteur de développement et d'évolution personnelle, cependant, mise à distance ne signifie pas automatiquement évolution. Il n'en reste pas moins que l'expérience de l'altérité que permet la mobilité et d'autant plus la mobilité lointaine participe ainsi de tous les processus proposés par Roger Brubaker :

- Processus de communalité, groupalité et connexité ;
- Processus d'identification par différents agents ;
- Processus de différenciation ;
- Processus d'autoidentification et son autocompréhension.

Ces analyses autour de l'identification et des agents identificateurs permettent déjà en filigrane de percevoir le rôle du discours, notamment de l'écriture (sur cette expérience de l'altérité, vis-à-vis de l'autre mais aussi sur soi d'une façon introspective, comme le font les participants cités ci-avant) dans ces processus. Je vais maintenant focaliser mon analyse sur cette pratique, particulièrement sur la pratique naturelle (non-sollicitée par moi pour cette recherche) de l'écriture sur l'expérience de l'altérité en situation de mobilité.

3. L'écriture en situation de mobilité lointaine : une écriture de l'expérience individuelle

Les rôles de l'écriture sur soi et sur son expérience ont été analysés et théorisés dans le chapitre 2. Je m'appuie à nouveau ici sur Paul Ricœur, selon qui la pratique du récit de soi :

- constitue une médiation entre soi et le monde, qui favorise l'autoidentification ;
- permet l'appropriation de l'expérience en favorisant le processus d'interprétation et de réinterprétations successives de son vécu.

Je vais ici évoquer en particulier les blogs, mais aussi d'autres pratiques d'écriture dont le produit ne fait pas partie du corpus mais qui sont évoquées par les participants, comme l'écriture de lettres collectives, de correspondances diverses ou de carnet de voyage non-publiés.

Une première question est celle du destinataire dans une écriture dont j'ai établi qu'elle était multiforme mais relevait notamment de l'autobiographie et de l'introspection. Pour ce qui est des correspondances, le ou les destinataires sont directement identifiables. Pour ce qui est des blogs, le media et les discours donnent des indices sur les destinataires visés, sinon réels.

En guise d'introduction à cette troisième partie du chapitre 4, considérons le média choisi pour les blogs du corpus. Le choix de la langue est voué à désigner ou limiter les destinataires choisis.

Jean écrit un blog public (répertorié, et promu) en anglais sur la vie d'expatrié en général du point de vue de la finance, selon un discours de type professionnel. C'est par ce biais que j'ai contacté ce participant pour cette recherche. Ce blog anglophone ne porte pas sur la vie et les expériences de Jean. Il le conçoit comme un outil et une activité professionnelle en Malaisie. Il consiste en des réflexions sur des sujets de finance, d'assurance, de société, qui ne relèvent pas de l'expérience personnelle en Malaisie. C'est une façon pour Jean de « *toucher le plus grand nombre* » puisqu'il offre des services de type consultations à des expatriés, mais aussi comme il l'explique lors de l'entretien de pratiquer l'anglais et de « *se forcer* » à écrire régulièrement en langue anglaise. Si Jean également écrit « *pour clarifier mes pensées* », il ne s'agit pas là de clarifier ses pensées sur son expérience d'un territoire autre, mais sur des sujets financiers qui l'intéressent. Ce blog ne relevant pas d'un discours sur soi ni sur son expérience de la mobilité, je ne l'ai pas intégré au corpus. Cependant au fil de l'entretien, Jean a mentionné son écriture d'un blog en français, destiné à transmettre des nouvelles de son cercle familial et social en Malaisie à son cercle familial et social en France. C'est ce blog francophone qui a été intégré *a posteriori* au corpus.

Les trois autres participants écrivent leurs blogs en langue française également. En concevant leurs récits de voyage en langue française, les volontaires ont pu faire un choix pragmatique, un choix basé sur leurs compétences linguistiques ou un choix basé sur les destinataires explicites, potentiels ou imaginés de leurs récits.

Il apparaît que le choix est déterminé par des destinataires premiers, qui sont les amis, famille, restés en France et à qui l'on veut transmettre des nouvelles. Dans le blog de Lise, je trouve par exemple la phrase « *Air Asia vole de chez nous à chez vous.* », en référence à un vol Kuala Lumpur – Paris, indiquant clairement que le « vous » lecteur habite en France. Ce choix implique une restriction et une cible des destinataires potentiels ou imaginés : en écrivant en langue française, l'expatrié français s'oriente vers le partage de son expérience de la Malaisie avec des Français, non avec des Malaisiens et non l'inverse : le partage de son expérience de la France avec des Malaisiens, qui serait possible.

Il y a ainsi un sens de communication impliqué par le choix de la langue : le retour de connaissance, d'opinion, d'expérience, de description du pays d'accueil vers le pays d'origine qui rapproche ces récits des récits de voyage anciens et qui pourrait l'éloigner d'une certaine perception postcoloniale de la pensée et de l'écriture. Ces discours participent d'une tradition de l'expérience de « seconde main » permise par la lecture de récits de voyage de compatriotes partis sur des territoires lointains, dont le chapitre 2 a montré qu'elle était une pratique ancienne et plébiscitée par un lectorat enthousiaste.

Par le récit en ligne, sur leurs blogs, les expatriés interprètent et légitiment leurs parcours (aux yeux de leurs pairs, de leurs familles, de leurs concitoyens, etc.), portant le récit au-delà d'une expression individuelle : le récit reflète des positions discursives et il a là une valeur performative, ce qui fait qu'il constitue un acte de communication social, correspondant à un désir de narration, désir de transmission, de récit d'une expérience vécue comme exceptionnelle. Par exemple Patrick Farges (2009 : 23) étudie les discours d'exilés juifs au Canada, porteurs d'une histoire exceptionnelle : « Erwin Schild écrit dans son autobiographie : "J'ai vécu – j'ai écrit". Edgar Lion quant à lui compare son parcours de vie à une œuvre de fiction : "Vous savez bon nombre d'entre nous ont eu des parcours de vie plus bizarres que de la fiction." ». L'acte de transmission des récits suppose que leurs auteurs accordent à leurs récits une certaine valeur pour des lecteurs potentiels. Je vais analyser ce qui ressort des discours du corpus du rôle que tient l'écriture dans les parcours des participants et de la valeur qu'ils y attachent.

3.1. Écrire pour…

Pourquoi les expatriés écrivent-ils sur leur expérience de l'expatriation ? Cette question concerne à la fois l'ensemble du corpus et d'autres actes d'écriture dont les participants ont parlé sans les porter au corpus (lettres et messages à la famille, carnets non-publiés). Une partie de mon corpus est un corpus dit d'archive : les blogs écrits au moment de la collection des données par quatre des participants. Pour ce qui est du corpus suscité, les entretiens et les récits de parcours, la réponse à cette question est simple : les participants ont écrit et parlé de leur expérience parce que je le leur ai demandé. Pour ce qui est des blogs que j'analyse, il s'agira d'en relever les fonctions locutoires, énoncées par leurs auteurs et les fonctions illocutoires, que le discours lui-même révèle. Pour ce qui est d'autres écritures évoquées par les participants, telles que des messages électroniques ou lettres collectives à leurs familles, amis ou collègues, je pourrai analyser à partir de leurs discours ce que les participants en disent et la façon dont ils en parlent.

3.1.1. Écrire pour garder le contact, préserver le lien, s'exprimer

Dans et en dehors des textes qui constituent ce corpus, les participants affirment écrire avant tout pour **donner des nouvelles**.

Ariane écrit dans son récit, « *Mon 1er reflexe a été de créer une* newsletter *que j'enverrais tous les mois à la famille, aux amis et aux anciens collègues pour garder contact et partager mes expériences.* », et elle explique en entretien, « *c'était pour garder contact avec la famille les amis les collègues en France* ».

Sylvie également écrit des messages collectifs vers la France, pour « *partager l'expérience* » :

« *mes mails de Kuala Lumpur racontent on a fait ci on est partis en weekend voilà la vie est belle et aussi j'essaye de toujours de mettre des choses sur la culture la politique ou des aspects sociaux du pays parce que raconter son quotidien c'est ça fait plaisir en tout cas aux parents aux frères et sœurs mais j'écris ces épisodes c'était destiné à la famille étendue et aux amis donc je trouvais intéressant aussi de partager un peu certaines choses qu'elles soient intéressantes originales ou différentes donc c'est un partage de l'expérience et aussi une manière de donner des nouvelles donc c'est un peu une combinaison des deux* ».

Au départ, c'est surtout cette fonction de contact et de lien qu'elle a considérée :

« *ça permet aussi de diminuer la distance d'une certaine façon le fait de partager cette expérience ça permet aussi de se rapprocher des gens même si d'une manière indirecte donc c'est j'ai jamais eu l'intention d'en faire un livre ou quoi que ce soit non c'est plus donner des nouvelles mais pas que sinon ce serait tout va bien le soleil brille c'est la mousson et y'a des sangsues quand on va marcher dans la jungle mais c'est surtout de dire ma vie c'est ça et puis ouais le fait de leur décrire les choses ça rapproche des gens dans le moment où on écrit après quand c'est envoyé c'est différent mais oui c'est juste une façon aussi de se sentir moins loin moins isolé entre guillemets des gens qui sont restés derrière* » ;

« *souvent les épisodes sont longs donc je disais vous lisez si vous voulez ou pas mais les gens sont souvent contents enfin j'ai eu des très bons retours maintenant ça fait deux ans que j'ai pas écrit alors tout le monde se plaint* ».

Lise également, lors de sa première longue expatriation, en Thaïlande, a commencé à écrire dans ce même but : « *j'écrivais de façon hebdomadaire un petit canard que j'avais appelé sans grande originalité le* Bangkok times*. Je l'envoyais par mail à nos familles et amis.* ». Ce mode de communication a évolué en un site internet, sur lequel Lise explique en entretien qu'elle écrivait « *la famille nos expérience nos aventures à Trifouilly-les-Oies tout ça* ». Elle explique avoir choisi le système du blog, qui s'était entre-temps développé, pour la Malaisie car c'était plus « *pratique* », « *facile* ». Encore une fois, c'est surtout la volonté d'entretenir un lien avec ceux restés en France, d'une façon efficace, qui ressort :

« *Je n'ai pas l'impression d'écrire en fait* [ma question : vous avez l'impression de faire quoi ?] *ben je sais pas c'est une excellente question ben je déteste le téléphone par exemple des fois je me dis oh il faudrait que je donne des nouvelles à papa maman* Skype *ça me fait chier envoyer un mail il va falloir que je raconte la même chose à tout le monde et c'est un peu la facilité* ».

Richard écrit dans son récit,

« *Je communiquais par email avec mes proches. J'avais créé une page de blog en France mais le site était interdit en Chine. J'envoyais quelques clichés pour partager ma vie et aussi j'écrivais tous les jours le récit de ma journée. C'était un moyen de prendre un peu de recul sur mon expérience, ce qui était très difficile en Chine.* ».

Alors que pour ce participant le contact (rester en contact avec les proches en France, mais aussi à la suite d'un voyage avec ceux rencontrés ailleurs) peut se faire hors de l'écriture, par exemple par les réseaux sociaux pour Richard : « *L'objectif était de rester en contact avec mes amis de France et partager mes photos. En revenant en France, j'ai aussi pu conserver des liens avec des amis rencontrés en Australie* ». En Malaisie, le même besoin de raconter son expérience se fait sentir : « *Comme pour la Chine, j'ai senti le besoin de raconter mon expérience et j'ai créé un blog. C'est un bon moyen de prendre du recul sur son expérience. Il y a un sacré mélange de cultures et plein de choses à découvrir en Malaisie.* »… à découvrir et à partager.

De la décision d'écrire son blog en Malaisie également, il dit en entretien,

> « *ça m'est revenu c'est une manière pour moi de ne pas raconter à tout le monde à chaque personne qui me demande comment c'est au moins ils voient directement comment c'est et c'est vrai que j'avais envie de partager un peu en cherchant sur la Malaisie je n'avais pas vraiment trouvé beaucoup d'informations j'étais un peu dans le flou parce que c'est vrai qu'on ne connait pas vraiment beaucoup la Malaisie et je me suis dit pour quelqu'un qui serait dans mon cas ce serait bien qu'il ait un support pour commencer comment on vit en Malaisie ça ça m'a donné envie d'écrire* ».

Cependant si Richard s'adresse souvent au travers de ses billets de blog à un potentiel voyageur ou expatrié francophone en Malaisie, donnant des informations pratiques et des conseils pour les visites touristiques ou la vie quotidienne, sa famille et ses amis sont aussi visés et même parfois interpelés directement dans le texte. Il le fait avec des phrases comme par exemple, « *ça aurait beaucoup plu à ma tante* [prénom] *!* », « *ça plairait beaucoup à Tatie* [prénom] », « *Tatie* [prénom] *va être ravie de voir ces photos je pense !* » ou « *Ça fera un bon exercice d'anglais à la famille :p* », ou encore un billet pour souhaiter bon anniversaire à sa mère. Dans une phrase comme « *Voici les photos, pour vous montrer qu'elle* [une amie] *n'a pas changé depuis son Noël dans la famille !* », le « *vous* » n'englobe pas la totalité des lecteurs du blog, mais les personnes présente pour noël dans la famille de l'auteur l'année précédente.

Richard écrit un blog très rattaché à la famille mais aussi à la communauté, en plus d'être orienté vers des voyageurs ou expatriés potentiels en Malaisie. Par exemple certains de ses billets relaient des messages de l'ambassade, ou encore des messages relevant de la petite annonce : celui d'un ostéopathe français s'installant à Kuala Lumpur, ou celui de Richard lui-même : « *Si jamais quelqu'un connait quelqu'un... Je cherche un scooter sur Kuala Lumpur !* ».

Jean écrit aussi également son blog à destination de sa famille. Sur le blog, plus familial et relativement privé, de Jean, on peut trouver des billets dont la fonction est de fêter l'anniversaire d'un proche. Ce blog est libre d'accès, mais il n'est pas répertorié sur les moteurs de recherche, ce qui le rend pratiquement invisible pour ceux qui n'en ont pas l'adresse. Là, Jean écrit sur sa vie de famille et donne des nouvelles de sa conjointe et de son fils au reste de la famille. Voici comment il m'en a parlé lors de notre entretien :

> « *J'ai un autre blog en français qui est pour ma famille et avec ma surtout lui* [le bébé] *maintenant qui parlait plus de mon expérience auparavant je lançais des e-mails collectifs tous les deux trois mois et au bout d'un moment en voyant les réponses s'amenuiser j'ai décidé de changer en blog et de laisser les gens qui voulait recevoir l'e-mail souscrire et pour les grands-parents pour les deux j'envoie un peu voilà ce qui s'est passé dans la famille* [nom de famille] *et quelle est l'adresse du blog et si vous voulez vous pouvez vous enregistrer là et celui-là il est en français mais je le mets pas en avant dans le sens c'est pas que vous ne pouvez pas le trouver vous pouvez le lire ça ne me dérange absolument pas que le gens le trouve* ».

Le premier billet de ce blog remonte à 2007 et devait à l'origine être un blog à deux mains et bilingue, sur lequel la conjointe de Jean aurait écrit en anglais, mais Jean en est le seul contributeur, en français. Il est clair par le premier billet que l'objectif est de donner des nouvelles :

« *Comme vous devez déjà le savoir si vous lisez ces lignes,* [conjointe] *et moi allons nous marier l'année prochaine!! Nous sommes en pleins dans les préparatifs… Enfin, dans la préparation des préparatifs… Nous avons eu l'idée d'ouvrir ce blog pour vous faire partager un peu de notre vie commune et de nos pensées à chacun.* ».

Cette fonction de lien se révèle aussi dans le fait que les blogs et les autres types de communication que différents participants ont pu évoquer (messages collectifs par exemple ou blogs passés lors de précédentes expatriations) sont toutes en langue française. Le médium, comme je l'évoquais ci-avant, indique un retour vers la famille francophone, habitant souvent en France et vers les amis francophones, souvent établis également en France. Jean écrit dans l'un de ses billets,

« *Vu que j'ai reçu beaucoup de compliments sur ce blog lors du mariage, tous du côté français, je le continue dans la langue de Molière. Je lance également un challenge aux non-francophones. Si ils sont plus de 5 à répondre à ce poste dans une langue autre que le français (Shakespeare, Cervantès, etc.) je serai heureux de continuer à alterner – la balle est dans votre camp ! ».*

Par le jeu notamment des commentaires possibles des lecteurs sur les billets de blogs, les auteurs sont dans une recherche, comme le montre ce billet de Jean ci-dessus, de dialogue avec leurs lecteurs. Richard consacre certains billets à des questions posées par des lecteurs sur la vie ou le tourisme en Malaisie, Alice observe la navigation de ses lecteurs sur Internet. Elle note par exemple dans l'un de ses billets, « *au travers des données de recherche qui amènent certaines femmes sur ce blog, il y en a quelques-unes qui googlelisent :* […] ».

Pour ce qui est des auteurs de blog, il y a une passion pour l'écriture bien entendu qui les pousse à investir particulièrement cette forme de communication sur leur expérience de l'expatriation. Alice a par exemple depuis la fin de cette recherche repris la direction d'un site d'information journalistique en français sur la Malaisie. Lise ponctue son blog d'essais littéraires sur des sujets de fiction que je n'ai pas analysés dans le cadre de cette recherche car ils ne font pas référence à son expérience de la Malaisie ou de l'expatriation. Richard a écrit un poème dans l'un de ses billets, Jean écrit également des fragments poétiques. Par exemple la légende d'une photographie de son bébé prend parfois une forme poétique, comme ici :

« *Allant du Nord au Sud, du Sud au Nord,*
[bébé] *découvrit la balançoire.*
Au fil de ses allers-retours, junior
s'est pris au jeu, y a pris gout. victoire ! ».

Lise explique en entretien,

« *bon après c'est vrai qu'il y a des trucs je me suis prise au jeu y'a eu une grande mode des jeux d'écriture* […] *j'aime bien mais je pense aussi que bon dans mes écrits de tous les jours autre le blog j'ai les listes de course et puis je travaille en CP quand-même donc on va dire que la stimulation intellectuelle et littéraire est quand-même pour moi assez limitée* […] *après moi je lis beaucoup mais je pense que si on s'arrête d'écrire y'a un moment on sait plus faire c'est comme si on parle pas thaï à un moment on saura plus parler* [ma question : mais il y a un plaisir à l'écriture ?] *oui j'aime bien puis j'aimerais bien avoir plus de temps et puis je m'étais lancée aussi quand j'étais à Bangkok j'avais plus de temps sur les bouquins pour enfants j'ai écrit deux trois petites histoires mais après moi je sais pas*

dessiner et j'ai jamais donné suite c'est vrai puis ça j'ai complétement arrêté parfois j'ai des idées mais ça s'arrête là mais j'admire les gens qui savent écrire ».

Constance s'est par ailleurs lancée dans l'écriture d'un livre relatant ses voyages, en anglais. « *pour mes petits-enfants et puis pourquoi pas ça peut intéresser j'ai pas fait j'ai fait aucun effort pour le publier* [ma question : et pour vous ?] *pour moi aussi pour me souvenir en cas d'Alzheimer* [vraiment ?] *l'écriture aussi j'ai commencé un roman en français qui se passait au Cambodge mais c'est une discipline c'est très dur j'ai perdu un peu le fil et puis on doute puis on se relit* », « *l'anglais est plus facile à écrire en français écrire bien écrire une belle langue est beaucoup plus facile en anglais qu'en français* ». Elle décrit ce carnet de voyage en anglais comme, « *un livre d'anecdotes bon d'incidents y'a un petit peu à boire et à manger y'a du drôle y'a du triste quand on était au Cambodge c'était une époque triste* ».

Au-delà d'une volonté de maintenir par ce biais un lien avec la famille habitant loin, l'exercice de l'écriture relève en outre du plaisir (goût de l'écriture) et de la nécessité. Ce besoin d'écrire m'amène à analyser le corpus naturel – je focalise ici mon analyse sur les blogs – en termes de leurs rôles selon les bénéfices de l'écriture théorisés par Paul Ricœur. Écrire sur leur expérience dans leurs blogs aide-t-il les participant à interpréter leur expérience, à se l'approprier, à appréhender l'altérité ? Une analyse à la fois de ce que les participants expriment du rôle de leur écriture, et ce que les caractéristiques discursives de leur écriture indiquent de ses fonctions, va permettre de vérifier ces hypothèses.

3.1.2. Écrire pour interpréter et s'approprier son expérience

Faire le récit de son expérience, c'est aussi bien maintenir le contact que, à travers le récit de son expérience à ceux qui ne la vivent pas, qui sont restés en France, formuler une interprétation de l'expérience pour pouvoir la leur transmettre, créer ainsi une mise à distance et une appropriation. Partager son expérience est un besoin immédiat et qui répond à plus qu'une fonction communicationnelle. Ces deux fonctions, celle de préserver un lien avec ceux qui sont loin, et celle d'interpréter son expérience, sont souvent évoquées ensemble par les participants.

J'ai cité Richard ci-dessus en 3.1.1, expliquant en entretien de ses courriels à ses proches depuis la Chine, « *J'envoyais quelques clichés pour partager ma vie et aussi j'écrivais tous les jours le récit de ma journée. C'était un moyen de prendre un peu de recul sur mon expérience, ce qui était très difficile en Chine.* ». Je peux aussi citer Ariane pour confirmer cette tendance. De sa « *newsletter* », Ariane dit en entretien,

« *c'était pour garder contact avec la famille les amis les collègues en France et puis partager ce que je vis parce que moi je suis quelqu'un qui capte beaucoup beaucoup de choses je suis un peu comme une éponge et j'ai besoin de partager ce que je vis moins maintenant j'ai pris beaucoup plus d'assurance et je peux vivre des choses même sans en parler à mon conjoint mais en arrivant ici c'était pas le cas et pour moi oui c'était important de faire quelque chose pour moi m'occuper et aussi échanger et partager ce que je vivais* ».

Elle dit la même chose des discussions entre étrangers dans la multinationale dans laquelle elle travaille maintenant « *ça permet de vider son sac quand il y a eu trop de disfonctionnements dans la journée on dit aujourd'hui y'a eu tout ça et on en rigole on dit ah oui là ça fait trop de disfonctionnements pour une journée ou voilà* », ce qu'elle explique qu'elle ne pouvait pas faire avec des collègues malaisien, « *parce qu'il n'y a pas la culture du retour d'expérience ici* ».

De son écriture en Chine, Richard dit en entretien « *c'était vraiment un traitement* », alors qu'en Australie, le besoin d'écrire une lettre d'information pour sa famille comme il le faisait en Chine ou un blog comme il le ferait en Malaisie ne s'était pas fait ressentir, il explique en entretien :

« *je me sentais pas vraiment de raconter parce que c'était pas c'était plus pour moi ne fait j'avais pas besoin de l'extérioriser, de raconter ce que je vivais j'avais rien qui me pesait sur l'esprit* ».

Il semble alors que pour Richard, le rôle d'interprétation que permet l'écriture prend le pas sur la volonté de garder le contact. Cette interprétation-appropriation proposée par Paul Ricœur prend forme dans la démarche d'écriture et dans le vécu de cette pratique chez les participants. En mettant en scène une expérience, son auteur peut la mettre à distance, l'interpréter pour mieux se l'approprier. Par exemple Alice, dans un billet de blog intitulé « *Lucky me - le retour !* » (J'ai de la chance, le retour !), raconte une expérience désagréable, coincée dans son ascenseur. Voici un extrait du deuxième billet sur ce thème, plus court que l'original :

« *La première fois où je suis restée bloquée dans l'ascenseur* [conjoint] *m'a ensuite dit : "je ne peux pas t'assurer que cela n'arrivera plus jamais". Ça c'est son côté optimiste ! :) Mais il a eu raison de me préparer psychologiquement. Deux fois valant mieux qu'une, je me suis retrouvée bloquée une seconde fois. J'ai fini par penser que j'avais vraiment la poisse puisque ce type d'expérience semblait n'arriver qu'à moi ! Mais il y a une semaine, en sortant samedi soir, en compagnie donc de mon* [conjoint]*, l'ascenseur commun a littéralement chuté entre le 12ème et le 10ème étage. Bonne nouvelle : le frein de l'ascenseur fonctionne très bien...!!!!* »

Elle raconte en entretien comment l'écriture en particulier du premier long billet sur cet incident l'a aidée à le mettre à distance :

« *C'était un exutoire, ça m'a permis, comme la fois où je suis restée bloquée dans l'ascenseur, je suis sortie de l'ascenseur, je ne rigolais carrément pas, j'ai appelé mon ami, à la fin j'ai fondu en larmes, il m'a dit mais pourquoi tu pleures, parce ce que j'ai eu très peur, parce que je suis claustrophobe et tout… Mais le jour où j'ai écrit ce poste-là* […] *et que je l'ai relu, même moi j'en rigolais et en fait ça m'a permis de lâcher prise et de ne pas le garder avec moi comme un truc super négatif qui m'était arrivé.* ».

Lise dit de même en entretien, que d'écrire sur son expérience, « *ça clarifie mettre les choses en mot ça clarifie la tête* […] *je pense que ça me permet c'est aussi une façon de mettre de l'ordre dans mes idées pour moi* ».

Cette fonction de l'écriture se reflète dans l'écriture même, dans les discours par certaines caractéristiques discursives. En particulier, ce qui permet de créer la distance et le recul lorsque les participants écrivent sur leur expérience relève de la dépersonnalisation. Je vais analyser ces caractéristiques discursives afin de confirmer par l'analyse discursive ce que les participants expriment du rôle de médiation que joue leur écriture par rapport à leur expérience.

3.1.2.1. Personnaliser / Dépersonnaliser son expérience : on, je, tu, nous, ils…

Dans son blog, Richard oscille sans cesse entre le « nous », le « je » et le « on ». Son texte est sans cesse à la fois un récit personnel, exprimé dans le « je », et qui a vocation à généraliser, comme le montre l'usage du « on ». Quant au « nous », il traduit à la fois son inclusion dans son environnement ainsi qu'une dépersonnalisation du récit. J'analyse ici son tout premier billet de blog de ce point de vue :

09 octobre 2010
Aéroport de Kuala Lumpur

« *Après 22 heures de vol, 3 décollages et 3 atterrissages, me voici enfin à Kuala Lumpur, capitale de la Malaisie. Déjà dans l'avion, on voit un peu ce qui nous attend dans la rue : beaucoup de Chinois, des Indiens, des touristes, bref c'est assez contrasté !*

Il faut remplir un petit formulaire, soit distribué avant le vol direction KL, soit dans l'avion. Pour cela que je n'ai pas acheté d'alcool au duty free car après il faut le déclarer, passer par la douane, ça m'a l'air compliqué. Rien que l'intitulé sur le visa me met dans le bain : "Transporter de la drogue entraîne la peine de mort".

Alors je suis le mouvement, tout le monde prend une espèce de navette, qui mène aux bagages. Je passe l'immigration avec brio, après 15minutes à expliquer mon visa, que je viens travailler. Tout se finit bien car au final j'ai 15 jours pour faire un visa multi - entrée, contre 8 au départ !

En attendant que les bagages arrivent, je change de l'argent et je prends un ticket KLIA Ekspress pour rejoindre KL Sentral (http://www.kliaekspres.com). Il y a différents points de change et pas besoin de passeport pour changer de l'argent, ça change de la Chine ! Halleluja, mes bagages sont là ! 20 kilos avec Singapore Airlines, bon, j'ai un peu triché, 22,5 kilos mais c'est passé. De quoi tenir un peu de temps. Avec mes bagages, je me dirige vers la sortie puis à droite et j'aperçois un stand "Celcom".
J'en profite pour acheter une carte SIM avec l'argent fraichement changé. Aucun souci, l'opératrice prend mon téléphone, débloqué avant mon départ, puis elle fait plein de manipulations, et me voici avec une nouvelle carte SIM et du crédit, en 10 minutes et pour 3 euros !

Je me dirige ensuite vers la navette KLIA Ekspress et je suis le mauvais chemin. Fallait bien suivre les panneaux roses indiquant KLIA Ekspress et pas KLIA Transfer ou je ne sais plus quoi. Bref, pour 35 RM, soit 9 euros environ je crois, je traverse la jungle qui sépare l'aéroport de Kuala Lumpur. Impressionnant, cette densité de palmier ! Au fur et à mesure, on aperçoit des immeubles, de haut ou bas standing, il y a de tout. Puis la ville, Kuala Lumpur, avec les tours Petronas (bien regarder sur la droite !!). Arrivé à KL Sentral en 28 minutes exactement, je fais la queue pour un guichet de taxi. Il y a plusieurs guichets, je prends le plus cheap. Je demande mon hôtel, reçois un ticket, puis c'est parti pour le taxi ! Ci-dessous, vue de la navette KLIA de Mid Valley, le "mall" (immense centre commercial), dans lequel mon hôtel se situe. »

Je peux observer d'emblée les directions opposées prises dans ce texte du point de vue des pronoms personnels. La personnalisation est d'abord renforcée, avec l'ajout du « me » dans « *me voici* » dans la première ligne ou « *ça m'a l'air* » dans le deuxième paragraphe, puis « *me met dans le bain* » alors même que le « je » avait déjà été abandonné pour le « nous » dès la deuxième phrase : « *on voit un peu ce qui nous attend* ».

À ce « nous », succèdent deux impersonnels, « il faut », décrivant des obligations qui ne s'adressent pourtant sans doute pas à tous les passagers de l'avion sans discriminations, entrecoupé d'un « je », reflétant par contraste une décision personnelle, « *je n'ai pas acheté d'alcool* ». Cette distinction se poursuit dans le troisième paragraphe, mettant en scène d'un côté ce que « *tout le monde* » fait et ce que le « je » fait, qui est en fait la même action : « *je suis le mouvement, tout le monde prend une espèce de navette* ». L'interlocuteur de la suite de ce troisième paragraphe n'existe pas, sa personne est remplacée par sa fonction impersonnelle « *l'immigration* », et ses répliques sont incarnées par leur somme et leur conclusion : « *tout se passe bien* » (tout comme l'opératrice dans le paragraphe suivant, qui est toute en action et sans paroles).

Dans le quatrième paragraphe, Richard décrit d'abord ses actions avec « je », « *je change* », « *je prends* », puis adopte un style de guide de voyage avec l'insertion pratique d'un lien vers le site internet de la navette de l'aéroport, suivi d'un impersonnel « *il y a* » et de la formule sans verbe ni sujet, « *pas besoin de* ». Dans la formule finale avec « *ça* », le « *je* » redevient pourtant implicitement présent puisque cette référence à la Chine et donc à une expérience personnelle, impose en creux la présence de « me » dans « *ça* [me ?] *change de la Chine !* ». La suite du paragraphe est une anecdote personnelle dans laquelle « je » et « me » prennent leur place.

Dans le dernier paragraphe, je retrouve un mélange de personnel dans la suite des actions, « *je me dirige* », « *je suis* », « *je crois* », « *je traverse* », « *je fais* », « *je prends* », mais aussi d'impersonnel avec le retour du « *on* » et en particulier d'une forme verbale infinitive empruntée à la fonction conative, une instruction : « *bien regarder sur la droite !* », également la formule impersonnelle « *c'est parti* » et une phrase nominale, « *ci-dessous, vue de* […] », qui reprend le genre d'une légende de photographie nominale « *vue de* » (et c'est bien la fonction de cette phrase que d'introduire une photographie) dans le fil du texte.

Ce court exemple illustre les oscillations dans les blogs entre la narration de l'expérience personnelle, avec des anecdotes personnelles, des impressions personnelles, et la volonté de généraliser, d'informer de façon objective et de s'adresser au lecteur pour le guider dans ce territoire étranger, de façon plus ou moins impérative, tel un guide de voyage. Sur cette tendance en particulier, je vais poursuivrai mon analyse ci-après en 3.1.3.

La généralisation du discours est un moyen de mettre à distance. J'observe par exemple dans le récit d'Ilham, deux premiers paragraphes expliquant les circonstances de son départ en Malaisie, marqués par la personnalisation. Non seulement le « *je* », très présent au côté de quelques pronoms incluant sa conjointe et ses deux enfants (« *nos enfants* » « *mon épouse* », « *elle* », « *notre nouvelle vie* », « *ma famille* », « *on a décidé* »), domine, mais les quelques phrases impersonnelles, construites à la troisième personne sont personnalisées avec « *pour moi* ». Les constructions au participe présent ou au gérondif, impersonnelles, sont intégrées à des phrases utilisant le « *je* », comme dans cet extrait du premier paragraphe :

« *Après mon doctorat en, l'idéal pour moi était de trouver un poste de maitre de conférences dans une université. N'ayant pas eu ce poste en France, j'ai travaillé comme professeur dans des centres*

de formation. Au bout de deux ans, j'ai eu envie de relancer ma carrière en faisant un mastère spécialisé. C'était pour moi un moyen de rajouter un aspect pratique à mon expérience. ».

En contraste, ses deuxièmes et troisième paragraphes, qui traitent de son expérience de la Malaisie une fois sur place, basculent très nettement vers une préférence pour des phrases impersonnelles, des articles définis, des concepts généraux, l'utilisation de « *on* » ne faisant plus référence à une première mais à une troisième personne, et un « *tu* » apparait, prenant à parti le lecteur, l'incluant dans la généralisation. Il y a également deux occurrences de « *pour moi* » dans ces paragraphes mais des quatre occurrences du pronom « *je* » (lui seul présent à 11 reprise dans les deux premiers paragraphes et renforcé par l'utilisation de « *me* », « *mon* », « *ma* », « *moi* »), deux sont accompagnées de « *par exemple* », montrant que l'occurrence de l'expérience personnelle ne vient plus qu'illustrer une généralisation. Ces paragraphes reflètent un type de discours généralisant. Là où les deux premiers paragraphes ont des termes d'affect, comme « *envie* », « *espérais* », « *rendu compte* », « *me manquais* », et certains termes plutôt conversationnels, comme « *au final* » ou « *histoire de* », les deux paragraphes suivant n'en comportent aucun. Les deux paragraphes commencent par des phrases impersonnelles et un article défini : « *La comparaison, sur plusieurs aspects de la vie quotidienne, entre le nouveau pays et le pays d'origine est omniprésente au début de l'expatriation*. », et « *Le regard du local sur l'expatrié a deux principaux aspects*. ».

Ilham à qui j'ai fait cette observation en entretien confirme qu'il a voulu là donner son opinion, « *je donne mon avis mais de manière générale* », sur la tendance qu'ont les expatriés à comparer, qu'il développe dans le troisième paragraphe. Ilham explique en entretien « *j'ai remarqué aussi qu'on a tendance à y rester en fait dans cette comparaison et que comme je le dis dans le texte ça empêche un peu de vivre quoi ça bloque un peu* ». La transition entre le récit personnel du début et la transition vers des remarques plus générales a été faite consciemment par Ilham, il explique en entretien avoir écrit les deux premiers paragraphes, puis avoir vérifié avec moi, par téléphone à ce moment-là, que le style du texte restait ouvert. Après ma confirmation, il a décidé de poursuivre son texte de façon plus impersonnelle et a confirmé en entretien que j'avais « *bien noté la division* » de son texte.

Cette liberté dans le positionnement des auteurs, cette souplesse entre personnalisation et dépersonnalisation du discours permettent le recul et l'analyse de son expérience pour les participants. Comme ils l'observent eux-mêmes, ils bénéficient de « clarifier » (Lise) ou d' « extérioriser » (Richard) leurs expériences.

3.1.2.2. Interpréter, généraliser mais aussi analyser son expérience

Mettre en forme son expérience suppose de faire des choix de contenu, d'organisation et d'expression qui aident à mettre à distance en particulier des réactions affectives ou émotionnelles possibles dans l'expérience de l'altérité.

Ariane a par exemple choisi dans son récit de proposer une liste de ce qui a été « *un choc culturel* » pour elle en Malaisie en particulier dès qu'elle a pu faire une période d'essai dans une petite entreprise locale. Cette mise en forme par catégories permet d'accéder à ce qu'Ariane a dû « *gérer* », pour reprendre à ce sujet le mot qu'utilise Ilham. Je reprends ici cet extrait du récit de parcours d'Ariane :

« *Tous mes repères de française se trouvaient chamboulés par les différences à tous points de vue :*

- *La nourriture. Les Malaisiens mangent n'importe quoi, n'importe quand. Ils n'ont, pour la plupart, aucune volonté de limiter l'ingestion de biscuits, chips, cacahuètes tout au long de la*

journée, en plus des repas. Il faut dire que la nourriture est particulièrement variée et gouteuse. Autre détail, il faut oublier tous ses principes de base du savoir-être à table français. Il est bon de manger avec les doigts (de la main droite), en faisant du bruit, le nez dans l'assiette. Ma grand-mère en serait horrifiée !

- Les relations de travail ensuite. On ne dit pas « Bonjour » ou « Ça va ? » le matin, ni « Au revoir » ou « A demain » le soir. En réalité, la politesse n'est pas une notion universelle comme je le croyais. Elle me semble différente pour chaque pays, chaque communauté. Il faut du temps pour l'accepter et s'adapter. Chacun vaque à ses occupations, arrive, part ainsi, sans un mot.
Personne ne s'exprime vraiment en réunion : on parle en dehors des réunions. Le chef décide et les autres exécutent sans discuter, quel que soit leur fonction.
A l'inverse, il est agréable de travailler sans stress (sous-entendu sans stress pour un occidental mais peut-être stressant pour un local) et au milieu d'une joyeuse humeur. Les rires sont nombreux et complément libérés comme ceux des enfants. On a davantage de temps de parler et d'échanger.

- Les relations hommes-femmes. Contrairement à la France, la femme et l'homme ne sont pas égaux en droit. Chacun a sa place, les femmes restent entre elles et ne vont peu ou pas parler spontanément à leurs collègues masculins. J'ai le sentiment que la parole de la femme à moins de poids que celle de l'homme. Lorsqu'on rencontre des Malaisiens, l'homme s'adresse à mon conjoint et m'ignore totalement.

- La santé. Les Malaisiens s'inquiètent dès qu'ils ont le moindre picotement à la gorge et vont chez le docteur pour un rhumes. Ils ne font par ailleurs pas le lien entre la malbouffe et la sante. Le diabète ou les problèmes cardio-vasculaires ne sont pas tellement considérés.

- La beauté et l'apparence physique. Ceci rejoint la sante. Les Malaisiens n'ont pas une belle peau : ils ont très souvent des boutons. Certains vont mettre très cher dans des soins du visage, mais ils ne vont pas envisager de changer leur alimentation (grasse).

La beauté, oui, mais pas à n'importe quel prix. Il faut être confortable : les habits malais sont très semblables, en confort, à un pyjama ! Et on peut travailler en tongs ou bien même en chaussons, avec une tailleur/pantalon. Souvent mes collègues portent des paires de chaussons d'hôtel.

- Les transports. Je pestais contre la ligne 13 du métro parisien, mais je crois que ce n'était pas si mal avec le recul. Les transports en commun étant peu développés, nous sommes tributaires des taxis pour aller au travail. Je pourrais écrire des pages et des pages sur mes rencontres et mes mésaventures avec les chauffeurs de taxi. Comme dans Avatar, le film de James Cameron, ou chaque guerrier doit choisir et être choisi par son oiseau-monture, les usagers doivent savoir choisir leur taxi et être choisi de lui en retour. »

La forme de cette liste composée par Ariane dans son récit est analytique : elle a vocation à catégoriser, définir, décrire et exemplifier des facteurs du bouleversement provoqué par sa relocalisation en Malaisie. Cette liste clarifie ces facteurs à mon intention, en tant que destinataire de ce récit et suppose que son auteure ait, par l'exercice de l'écriture, exercé cette clarification pour elle-même.

Les stratégies d'interprétation et de mise à distance observables dans cette liste sont :

- la dépersonnalisation et les généralisations
  Ariane fait-elle référence à ses collègues ? À son nouveau cercle social ? Fait-elle-même seulement référence à son expérience personnelle ou s'appuie-t-elle sur l'expérience

d'autres personnes pour composer cette liste ? La dépersonalisation des agents et des situations ne permet pas de le déterminer. Les agents sont « *on* » ou « *les Malaisiens* », et dans une occurrence seulement « *mes collègues* ». Ariane évoque « *le chef* » et « *on* » dans les relations de travail, ne précisant pas ce qui relève de l'expérience vécue ou de représentations acquises.

La dépersonnalisation participe en tout premier lieu de la généralisation. Je la relève aussi dans l'utilisation d'articles définis, « *les usagers* », « *les femmes* » ou même « *la femme* ». L'absence de contextualisation temporelle renforce également cet effet de généralisation, les observations d'Ariane s'inscrivent dans une perpétuité. « *le matin* », « *le soir* », c'est-à-dire tous les jours, « *dès que* », c'est-à-dire à chaque fois, toujours. Elle n'a pas recours à l'anecdote, ou ce sont des anecdotes sans temps, ni lieux, ni agents précis, comme par exemple dans « *Lorsqu'on rencontre des Malaisiens, l'homme s'adresse à mon conjoint et m'ignore totalement.* », qui s'inscrit dans cette perpétuité : elle décrit ce qui se produit en général, et non ce qui s'est produit un jour ;

- l'humour et les comparaisons
  Ariane clarifie son analyse par le recours à des comparaisons et des formulations humoristiques qui en facilitent la compréhension. J'interprète « *Ma grand-mère en serait horrifiée !* » comme humoristique, tout comme la comparaison avec le film *Avatar*.

Richard a recours au même style analytique lorsqu'il explique dans un de ses premiers billets de blog, à propos de sa première journée au travail, qu'il a des difficultés à rejoindre son lieu de travail le matin. Son lieu de travail est « *au milieu de nulle part* » et « *sans taxi ou voiture, impossible d'y accéder* ». De plus, s'il peut, avec difficultés, trouver un taxi pour se rendre au travail le matin, il n'a aucun moyen d'en repartir le soir tard (20 heures), « *Mon boss a l'amabilité de me raccompagner jusqu'à l'hôtel, car à cette heure-là, aucun taxi dans le quartier* ». Par l'écriture, Richard peut analyser cette situation angoissante, l'organiser même, sous forme de liste :

« *Le problème de Kuala Lumpur, c'est vraiment les déplacements. Sans voiture, impossible de parcourir un km, pour plusieurs raisons :*

1/ Pas de trottoirs en Malaisie

2/ Chaque quartier est très isolé

3/ Pas de rue piétonne

4/ Il fait trop chaud dehors pour marcher

5/ Le réseau de transport en commun est inexistant à part quelques lignes de LRT [*Light Rail Transit* : métro] *qui desservent très peu d'endroits* »

Le même jour, à la suite de ce billet, Richard a posté un billet « *trucs et astuces* » pour la vie quotidienne en Malaisie. Il n'est en Malaisie que depuis environ une semaine. Ce billet lui permet cependant de s'exprimer de nouveau sur ses sentiments par rapport à ses problèmes de transport, sur 2 des 7 « trucs » proposé dans ce court billet :

« *- Pour les taxis, c'est la guerre. Être sans pitié envers les autres qui attendent comme vous depuis 30 minutes* »

« *- Ne pas hésiter à parler aux inconnus, tout le monde est très gentil (sauf les chauffeurs de taxi indiens).* »

Ce sont les deux seuls « trucs » qui font référence à un problème ou à un point négatif. Le discours permet à Richard de considérer ses difficultés d'un point de vue détaché, en se rappelant que d'autres voyageurs ou expatriés pourront se trouver confrontés au même problème, et du point de vue de la solution, pour lui et pour d'autres. Ce billet permet donc aussi à Richard de compenser la description d'une première journée de travail qu'il décrit comme « *mitigée* ».

Le lendemain sur le blog, le sujet réapparait dans le récit de sa deuxième journée dans son nouveau travail et à propos du choix d'un appartement, avec les premières visites d'appartement :

« *Le problème sera 1/ d'aller au travail, car pas de voiture, et 2/ si je prends une voiture, de me garer, car pas de parking. Bref, dans tous les cas, ce sera une vraie galère. Ce que je regrette le plus, c'est vraiment le transport ici...* ».

Écrire et poster en ligne permet aussi de prendre les lecteurs à témoin. Par exemple après son troisième jour de travail, Richard poste sur son blog deux photographies de son bureau accompagnées de ce commentaire :

« *Mon bureau est dans une petite salle qui sert à pas mal de choses : archives, stockage de toute chose, bureau temporaire pour des commerciaux itinérants... Au bout d'une semaine, toujours pas d'ordi. Oui, ici il ne faut pas stresser, on est en Malaisie et tout marche au ralenti ! Voici des photos de mon bureau et de drôles de tonneaux qui me font un peu peur...* »

Il y a certes un ton humoristique dans ce « *me font un peu peur* », cependant le choix d'en poster la photographie peut permettre de s'approprier ces aléas de son quotidien au bureau que Richard n'aime pas ou avec lesquels il n'est pas à l'aise et sur lesquels il n'a aucun contrôle.

Dans ce style analytique, l'écriture peut aussi aider à collectionner, organiser des repères occidentaux. La ressemblance autant que la différenciation sont utiles pour maîtriser le nouvel environnement. L'écriture peut permettre de faire l'inventaire de ces repères utiles et rassurants pour appréhender ce territoire lointain.

Arrivé à son hôtel le premier jour en Malaisie, Richard liste dans son blogs les éléments, différents mais familiers en ce qu'ils sont immédiatement identifiable autour de lui : « *ce qui est vraiment bien dans cet hôtel, c'est qu'il y a un passage pour accéder directement au* mall*. Le* Mall *de* Mid Valley *a 430 magasins, une salle de sport immense, une salle de cinéma, des supermarchés (dont Carrefour), bref, en France on a pas de choses comparables.* ». Il n'existe pas de centres commerciaux comparables en France, mais Richard peut lister les éléments familiers et transparents autour de lui : magasins, salles de cinéma ou de sport, et même supermarchés français implantés en Malaisie.

Dans ce « *mall* », Richard écrit comment il va de repères (français ou chinois de par son expérience d'expatriation en Chine) en perte de repères. Ainsi certains éléments de son premier repas dans un restaurant chinois lui sont familiers mais l'expression « *espèce de* » n'y apparaît pas moins : « *Je commande donc un menu qui comprend des nouilles au porc, un jus de prune, une espèce de gelée bizarre (sans goût), et un* baozi*, une brioche chinoise fourrée.* ». Les serveurs ne parlant pas très bien anglais, cette rupture partielle de communication amène Richard à commenter, « *Le dépaysement commence* ». Cependant en sortant du restaurant, Richard se trouve entouré de repères français et internationaux, sans doute le dépaysement s'arrête : « *je me rends compte que les marques françaises sont vraiment partout :* Gap*,* L'occitane*,* Dior*,* Carrefour*, et bien d'autres. Pour la nourriture dans le* mall*, il y a de tout également :* Pizza Hut*,* Mac Do*,* Starbucks*,* Burger King*,* Dunkin Donut ».

Analyser les différences peut participer d'une démarche visant à construire des repères et à faciliter son expérience. Ainsi Richard dans un billet de blog consacré aux pharmacies malaisiennes tente de faire sens de leurs différences avec les pharmacies françaises :

> « *En France, on amorce toujours une discussion par un "ça va ?" puis on discute de la météo. En Malaisie, on ne demande pas trop comment va la santé ou autre. On parle plutôt de bouffe. Et tout ça se reflète dans les pharmacies malaisiennes. Que trouve-t-on dans une pharmacie ? "Bah des médicaments", vous me répondrez ! Ce n'est pas toujours le cas en Malaisie, où la pharmacie est en quelque sorte un mini supermarché où l'on trouve entre autres des médicaments. Mais à côté des médicaments pour le diabète, on va trouver des* Kinder Surprise*, à côté des pilules pour la perte de poids on va trouver des* Oréos*, et à côté des dentifrices on va trouver un frigo rempli de* Coca*. Logique, non ?* »

Partager son incompréhension ou se moquer de ses propres difficultés d'adaptation participe de cette démarche d'interprétation de l'expérience. Par exemple à propos des signes en forme de flèches accompagnés du mot « *kiblat* » (qibla en français, de l'arabe قِبلة) dans les chambres d'hôtel malaisiennes, Richard explique qu'elles indiquent la direction de la Mecque pour la prière musulmane et se moque du temps qu'il a mis à comprendre ce signe très courant en Malaisie, beaucoup moins en France : « *Ce n'est ni la sortie de secours, ni les toilettes, ni une invitation à sauter par la fenêtre. Oui, j'avais fait pas mal de théories. J'ai mis un peu de temps à comprendre, mais à force de le voir dans toutes les chambres d'hôtel...* ». Le rôle du lecteur de ce point de vue est crucial : le fait de décider de publier une anecdote comme celle-ci dans un blog, ou de l'envoyer dans un message collectif, revient à s'assurer que ses propres difficultés sont compréhensibles et acceptables.

L'analyse permet de vérifier le rôle d'interprétation de l'expérience que joue l'écriture et ce en quoi cet exercice, sous forme de narration, de discours analytique ou humoristique permet une appropriation de l'expérience de l'altérité. La suite de l'analyse va montrer que l'écriture peut même être le lieu d'une prise de contrôle sur l'expérience, par des formes discursives prescriptives et légitimant l'autorité des auteurs sur l'expérience de l'altérité.

3.1.3. Écrire pour prendre le contrôle de son expérience

Il y a, comme je l'ai évoqué dans la première partie de ce chapitre, un élément de perte de contrôle dans le départ en expatriation. La perte de « repères » que les participants évoquent souvent dans leurs récits de parcours, crée une perte de contrôle sur des éléments de la vie quotidienne, qui peut être contrebalancée, dans l'écriture des blogs en particulier, par une prise de contrôle par cette même écriture.

Beaucoup du discours des participants, et en particulier du discours des blogs, consiste à prendre le contrôle, se positionner en **guide et expert dans le territoire étranger**. Certains billets vont au-delà de la description et du partage sur le territoire et la vie locale, les positions discursives se muent vers une plus grande généralisation et un effet d'objectivité. Le genre discursif imite celui du guide touristique ou du journaliste, des fonctions conatives apparaissent dans le discours.

Ainsi sans perdre sa fonction référentielle, le discours de beaucoup de billets perd de sa fonction expressive pour gagner en objectivité et prendre parfois une fonction conative : il s'agit d'informer, conseiller, mettre en garde ou inciter le lecteur.

Les blogs de Richard et Alice en particulier s'orientent vers une aide à l'expatriation en Malaisie, un guide pour des voyages en Malaisie et dans la région, un guide de la vie quotidienne en Malaisie. Plus qu'une série d'anecdotes chronologiques dans la vie des auteurs, les billets reflètent l'identification de sujets d'intérêt pour les lecteurs, qui sont traités dans un style journalistique.

Voici la description du blog de Richard, sur la page d'accueil :

« Le récit de mes expériences et réflexions sur la Malaisie et d'autres horizons pour vous, voyageurs, famille, expatriés, amis ou rêveurs tout simplement... »

Et celle d'Alice :

Moi, ma vie, la Malaisie : un blog sur le tourisme, l'expatriation et la vie en Malaisie

Ces descriptions reflètent la volonté de dépasser dans l'écriture du blog la narration d'anecdotes concernant son expérience d'expatrié. « mes expériences » et « ma vie » vont d'accompagner de « réflexions » sur un sujet, « la Malaisie », « le tourisme », « l'expatriation », pour le bénéfice non seulement des proches mais aussi des « voyageurs » et « expatriés » à la recherche d'information sur « la vie en Malaisie ».

Dans ce positionnement des auteurs comme guides vers la Malaisie, le rôle du lecteur est également important. Là où avoir un lecteur invite à se mettre à distance pour son bénéfice, cela permet aussi de se mettre dans une position de contrôle puisqu'il y a des lecteurs potentiels à guider, à initier. L'importance des lecteurs est lisible dans les blogs, ils sont souvent pris à parti. Ce peut être à travers des célébrations concernant la publication du blog, comme ce billet de Richard :

« *Et voilà 11 mois tout pile que mon blog existe, 11 mois passés en Malaisie.*
Et je viens tout juste de franchir les 10 000 visiteurs sur mon blog, incroyable !!!
Je n'aurais jamais pensé qu'en écrivant un blog pour raconter mon expérience à mes amis, ma famille, cela attire autant de monde. Au final, ça montre qu'il y a une vraie demande de renseignements sur la Malaisie. ».

Richard évoque ci-dessus une « demande » et ainsi le besoin d'écrire que j'ai analysé ci-avant, se trouve renforcé par un besoin de lire, de « renseignements » de la part du « monde », de la part de tous les lecteurs potentiels. Cette dynamique s'inscrit toujours dans cette interprétation de l'expérience et de l'altérité, nécessaire à la lisibilité et utile à soi-même pour s'approprier son expérience et son nouvel environnement.

3.1.3.1. S'approprier la connaissance du territoire et de la culture hôte

Dans le blog de Richard, je relève une série de billets informatifs sur des sujets de société malaisienne dont le titre commence toujours par un article défini. Par exemple « *L'accent malaisien en anglais* », « *Les* "open house" » (j'ai analysé ce billet à titre d'exemple dans la partie 1 en chapitre 3, 5), « *La danse du Lion* », « *La boisson locale* », « *Le* Cendol », « *Le* Satay », « *Les Malaisiens et la mort* », « *Le cinéma en Malaisie* », « *Les médias en Malaisie* », « *Les centres commerciaux...* », « *Les chats de Malaisie* », « *Les palmiers* », « *Le* Sepat Takraw »[135]. Ces billets à la fonction informative mélangent trois caractéristiques discursives observables : beaucoup de formes impersonnelles, une alternance avec des formes personnelles, et des formes permettant d'engager le lecteur. Dans les treize courts billets (d'environ 180 mots chacun en moyenne) listés ci-dessus, tous offrent un mélange de ces trois aspects, que je vais analyser ici.

1. Les formes impersonnelles

Elles reflètent la volonté d'information et de sérieux du billet, en apportant à certaines phrases informatives un style objectif. Je trouve dans ces phrases des pronoms comme « il », « on », « ce » « cela » ou « ça » à valeur impersonnelle :

- « C'est », présent 20 fois, sert à définir (« *C'est une des spécialités locales* », « *c'est un sport* », « *C'est cette chose* », « *C'est en gros comme* »), à décrire (« *c'est verdâtre* ») et à expliquer et informer sur le sujet (« *C'est un peu l'eau locale* », « *C'est un des piliers* », « *C'est principalement* » « *cela ne les empêche pas de* »). « C'est » sert occasionnellement de façon plus personnelle, pour introduire un sentiment ou une opinion (« *c'est agaçant* », « *c'est trop bizarre* », « *C'est vrai que* ») ;
- « Il s'agit » a la même fonction de définition et d'explication : « *il s'agit d'un sorte de volleyball* », « *Il s'agit de noix* », « *il s'agit d'une boite* », « *Il s'agit de brochettes* », « *Il s'agit en fait de lait de coco* », « *Il s'agit de thé* » ;
- De même, la formule « il y a », présente 10 fois, peut servir à décrire (« *il y a la clim* », « *il y a une foire* », « *Il y a 3 chaines* »), ou à expliquer (« *il y a deux équipes* », « *il y a une race de chat* » ;
- L'utilisation du pronom « on », utilisé à 24 reprises dans ces 13 billets, peut servir à expliquer le déroulement d'une activité, les actions habituelles dans un lieu ou dans une situation, que ce soit les règles d'un sport ou d'un jeu (« *on y joue* » « *on peut utiliser* ») ou le déroulement typique d'une activité de loisir ou de la vie quotidienne (« *On peut le faire en ligne sur le site internet de notre banque. On choisit l'association ou l'ONG et hop, on transfère autant d'argent que l'on veut !* »). Ce pronom peut aussi aider à expliquer le rôle d'un lieu ou d'une activité (« *on n'y va pas pour* », « *on peut s'amuser à* », « *on en boit partout* »). Occasionnellement, cette formule impersonnelle peut également servir à exprimer une opinion ou un sentiment (« *on se croirait* » « *on s'embrouille* », « *on s'y habitue* ») ;
- Des formes nominales reflètent un style journalistique, par exemple le billet sur les palmiers s'ouvre avec, « *Véritable pilier de l'économie malaisienne, l'huile de palme est* […] » et se conclut par « *une fois de plus le dilemme se pose.* », dans un style rappelant l'essai ou l'article. Le billet sur la danse du lion est aussi introduit par une phrase nominale de style journalistique « *Quelques explications sur ce rituel omniprésent pendant le Nouvel An Chinois, en Malaisie ou ailleurs en Asie.* ». L'utilisation de questions rhétoriques évoque également le style du cours ou de l'article journalistique : « *Le problème lié à l'huile de palme et sa culture? C'est principalement l'espace occupé pour faire pousser cette quantité de palmiers.* ».

[135] « cendol », dessert malaisien ; « satay », plat malaisien ; « sepat takraw », sport malaisien.

De plus, Richard cite ses sources dans plusieurs de ces billets, à l'aide d'hyperliens : Wikipédia pour deux billets et un magazine en ligne pour un troisième, renforçant l'impression de recherche et d'information objective.

Afin de rester dans un style pédagogique et informatif, les auteurs ajoutent parfois des informations non vérifiées, comme cette photo du blog de Richard par exemple, ainsi décrite : « *Admirez donc l'élégance de ces dames malaises ! De très belles couleurs et de très beaux motifs, du style batik fait main* ».

Sur le cliché de ces deux dames photographiées de dos et portant des tenues faites dans des tissus de style batik, rien ne permet de déterminer si le batik observé est « *fait main* ». Richard ajoute ce détail par enthousiasme (l'impératif « *admirez* » et la ponctuation exclamative reflètent cet enthousiasme) et surenchérie son expertise sur ce produit local qu'il apprécie. Je reviendrai sur ce phénomène dans le chapitre 5.

2. Les formes personnelles et le « je »

Ces billets sont caractéristiques d'une alternance entre ces formes impersonnelles, de style encyclopédique ou journalistique, et la personnalisation du discours par la récurrence du « je » dans ces mêmes billets, souvent dans la même phrase.

Il est utilisé pour préciser la position éditoriale de Richard sur ses billets, par exemple pour expliquer d'où viennent ses connaissances ou comment lui est venu l'idée d'écrire sur le sujet du billet :

« *Mais comment produire l'huile de palme, je n'en savais rien jusqu'à ce que je vois enfin les fruits du palmier* » ;

« Le*s Malaisiens sont très spirituels. Ça, je le sais tout d'abord car certains chauffeurs de taxis me racontent des histoires de fantômes et esprits qui rôderaient vers chez moi* » ;

« Je pense que les chats de Malaisie méritent un post rien que pour eux. » ;

« *Depuis que je suis en Malaisie, je commande quasiment pour chaque repas la même boisson. C'est…* ».

Il sert aussi à replacer ces billets de style encyclopédique ou journalistique dans le contexte d'anecdotes personnelles ou du déroulement de sa vie quotidienne, qui viennent illustrer le rôle ou le fonctionnement de ce dont il parle. Par exemple sur la presse en ligne en Malaisie, Richard écrit « *les principaux journaux ont aussi des sites internet très réactifs et pas mal. J'aime bien l'accès facile aux archives, utiles pour mon boulot. J'ai même inséré sur mon blog les* news *de* The Star ».

Le « je » sert également à introduire l'opinion personnelle de façon directe (« *Je trouve ça pas mal* » « *La première fois que j'ai gouté, je n'ai pas trouvé ça mauvais, mais je n'ai pas trouvé ça bon non plus.* », « *je n'adhère pas vraiment* »). Mais la fonction expressive du discours peut aussi ressortir à travers des formes impersonnelles, des formes nominales, par exemple dans, « *Un vrai régal !!!* », la ponctuation expressive avec de nombreux points d'exclamation souligne la réaction personnelle (surprise, admiration) de l'auteur.

Ce paragraphe sur les Malaisiens et la mort illustre très bien l'intérêt de cette alternance entre information impersonnelle et mise en contexte personnelle. Peut-être une forme d'oscillation proche / lointain, moi / l'autre ?

« *Le culte à la mort est assez fort ici. Au boulot, je reçois un email de ma* boss *qui annonce la mort du père d'un collègue. Le mail est d'un ton assez dramatique et invite à faire un* "pak kam"*. Alors là, je me demande ce que c'est et je fais des recherches. En fait, il s'agit d'une boite de donation pour couvrir les frais liés au décès : enterrement, etc.* ».

Le lecteur trouve dans ce court paragraphe à la fois :

- des informations factuelles, qu'elles le soient purement, comme « *il s'agit d'une boite de donation pour* […] » ou qu'elles soient issues de l'observation de l'auteur, comme « *Le culte à la mort est assez fort ici* » ;
- une mise en situation qui sert d'exemple « *je reçois un email de ma boss qui annonce la mort du père d'un collègue*. » ;
- une structure narrative qui suscite la curiosité du lecteur pour un terme inconnu « *Le mail est d'un ton assez dramatique et invite à faire un* "pak kam". » ;
- une impression personnelle de l'auteur, « *Le mail est d'un ton assez dramatique* » ;
- une mention de la démarche journalistique de l'auteur, « *Alors là, je me demande ce que c'est et je fais des recherches.* », une étape que l'on retrouve dans d'autres billets, par exemple : « *J'ai demandé à mes collègues et ils étaient incapables de me dire pourquoi les chats de Malaisie n'ont pas de queue.* […] *Du coup, j'ai fait un peu des recherches* ».

3. « vous » et l'engagement du lecteur

Le lecteur est largement pris à parti dans le discours de Richard dans ces billets informatifs, d'abord à travers l'utilisation, dans chaque billet, du pronom vous, mais aussi à travers des questions rhétorique et des formes impératives. La fonction de cette prise à parti est avant tout d'engager le lecteur, parfois en le plaçant explicitement dans sa position d'interlocuteur :

« *J'ai enfin pris mon panneau d'ascenseur en photo pour vous montrer à quel point les Malaisiens sont superstitieux sur les chiffres. En effet, il n'y a pas de 4. Ils sont remplacés par des 3A.* ».

Parfois l'utilisation du « vous » permet de mettre le lecteur en situation, pour engager son intérêt,

« *Vous n'y échapperez pas. Regardez à gauche et à droite en prenant la route, vous êtes envahis de palmiers !* » ;

« *De partout en Malaisie vous trouverez ces fameux* Satay » ;

« *Le CENDOL est un dessert d'Asie du Sud-Est que vous croiserez à maintes reprises sur les menus et sur les tables de vos voisins locaux*. »

Il s'agit souvent d'attirer l'attention du lecteur ou de susciter son intérêt pour un sujet. Par exemple le billet sur le *Sepat Takraw* commence en interpelant le lecteur par une question rhétorique : « *De la nourriture? Un temple ? Une ville ? Non, c'est un sport !* », celui sur les médias malaisiens s'ouvre sur l'injonction rhétorique « *Oubliez Claire Chazal, Laurence Ferrari et Harry Roselmack, car ici, les journaux TV sont très différents.* ».

L'ignorance supposée du lecteur francophone sur le sujet choisi est aussi parfois évoquée de façon diplomatique (« si ») en introduction de ces billets :

« *Si vous ne regardez pas* TV Tiga *et que vous ne suivez les actualités locales, vous n'en avez sûrement jamais entendu parler* » ;

« *Si vous n'avez pas encore entendu l'accent malaisien / singapourien en anglais (petite différence entre les deux mais il faut connaitre !!), voici pour vous une vidéo sympa* […] ».

Le lecteur est également pris à parti pour recevoir et suivre des conseils ou des suggestions de l'auteur. Ces suggestions peuvent être humoristiques, à travers des invitations à essayer des activités ou goûter des produit qui ne sont pas facilement accessibles (« *Si cela vous tente vous pouvez même adhérer à la* International Sepak Takraw Federation », « *Vous pouvez faire un tour sur le site de TV3 pour voir à quoi ressemblent les shows TV et bien rigoler! http://www.tv3.com.my/* ») ou qui n'ont pas été présentés sous un jour favorable dans le billet (« *je n'adhère pas vraiment à ce dessert... Mais essayez quand même, qui sait ?* », « *on doit bien se faire mal en chutant ou en réceptionnant la balle autre part que sur les pieds. Alors, tentés ?* ») ou encore dont le but n'est que d'exagérer ou de mettre en exergue de façon humoristique une caractéristique du sujet, par exemple le bruit de la danse du lion : « *Prépar*ez les boules Quies car cela vous rend sourd ! ».

D'autres suggestions peuvent être également de vrais conseils pour de potentiels voyageurs ou expatriés. À propos des salles de cinéma, Richard donne des conseils pratiques à ses lecteurs, sous des formes impersonnelles, « *il faut* », ou l'infinitif : « *Il faut prévoir d'acheter son ticket bien en avance* », « *Arriver en avance pour ne pas se retrouver tout devant !* ».

L'utilisation de la première personne du pluriel permet aussi d'intégrer le lecteur, en particulier dans des comparaisons, par exemple « *Ils sont tellement différents de nos chats européens* », « *Les Malaisiens sont TRÈS généreux. Ils sont en tête mondialement pour les dons. C'est vrai que eux n'ont pas de prélèvement à la source comme nous* », « *Il y a 3 chaines nationales : TV1, TV2, TV3. Original non ? Quoique chez nous, c'est France 2 et France 3* ».

Ainsi l'usage du « nous » place particulièrement l'auteur dans la position d'expert, venant comme son lecteur francophone de France ou d'autres pays éloignés de la Malaisie mais ayant les connaissances et l'expérience de l'intérieur en tant que résident. Voici à titre d'exemple un billet complet représentatif de cette alternance entre pronoms personnels (première, deuxième et troisième personne) et formes impersonnelles ou nominales.

Je reproduis ici l'un de ces 13 billets dans son entièreté, à titre de référence :

Le Sepat Takraw

De la nourriture ? Un temple ? Une ville ?

Non, c'est un sport !

Si vous ne regardez pas TV Tiga *et que vous ne suivez les actualités locales, vous n'en avez sûrement jamais entendu parler. C'est un sport pourtant réputé en Asie du Sud Est et nos*[136] *voisins les Thaïs sont plutôt bons. Il s'agit d'une sorte de volleyball... Mais on y joue avec les pieds ! On peut utiliser les*

[136] À propos du référent changeant du pronom "nous" chez les participant (tantôt se référant aux Français, tantôt aux Malaisiens), voir la deuxième partie de ce chapitre.

jambes, le torse, mais ni les mains ni la tête. Il y a deux équipes de trois joueurs sur le terrain. Si cela vous tente vous pouvez même adhérer à la International Sepak Takraw Federation. *Oui, il y a même des clubs en France et on a même une équipe de France !*

C'est un sport impressionnant où l'on assiste à des acrobaties incroyables. À se demander si ces mouvements sont humains des fois !

Un sport bien physique ou l'on doit bien se faire mal en chutant ou en réceptionnant la balle autre part que sur les pieds. Alors, tentés ?

Voici la répartition des pronoms personnels dans ces 13 billets :

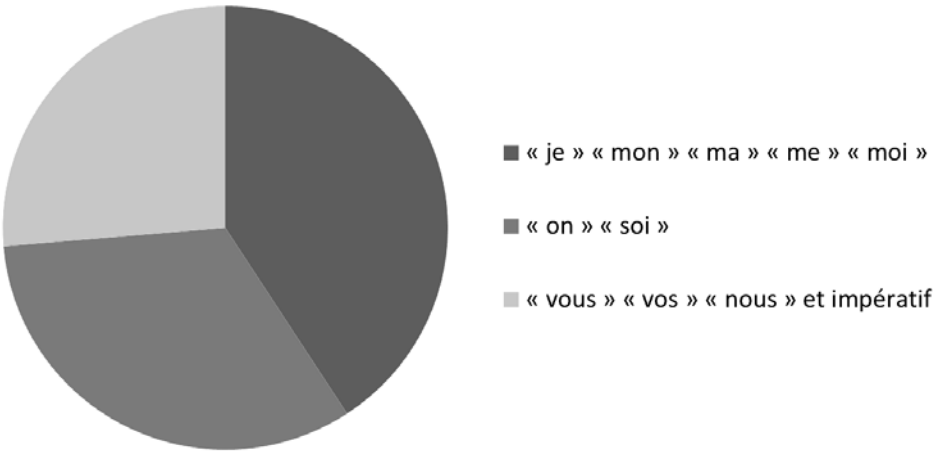


Figure 36 : pronoms personnels dans 13 billets de blog

Ces treize billets du blog de Richard m'ont servi de base à cette analyse. Le narrateur fait d'objets, lieux, situations étrangers ou exotiques un article explicatif, qui se veut utile au lecteur, potentiel voyageur ou futur résident du pays d'accueil. Savoir encyclopédique, faits intéressants et conseils pratiques se mélangent dans un style qui du carnet de voyage glisse vers celui du guide touristique, apportant informations pratiques, points cultures et quelques mots en langues locales, souvent illustrés par une photographie. Cette tendance se répète dans d'autres blogs, comme ci-dessous dans ces deux exemples respectivement des blogs d'Alice et de Jean, le premier est illustré d'une photographie prise par l'auteure.

« Vendeur de durian à Mont Kiara. Le durian est un fruit cultivé dans le sud-est de l'Asie, il peut être plus ou moins gros et est surtout très connu et reconnu à cause de son odeur, pas franchement agréable, à mon goût quelque chose à cheval entre un melon pourri et de la viande avariée. Certains disent smell like hell, taste like heaven,... maybe maybe mais en tous cas ça smell so bad pour avoir envie de goûter ! Du coup il est interdit dans certains lieux publics, comme le métro par exemple, et on comprend pourquoi ! »

« Hari Raya Aidilfitri marque la fin du Ramadan en Malaisie. Pour l'occasion, les Malais (malaisiens de confession musulmane) rentrent dans leur Kampung (villages natal) pour célébrer la fin du jeûne en famille. C'est l'occasion de se retrouver autour d'un festin préparé sur plusieurs jours, comprenant rendang, ketupat, Shai Mai, gâteaux, biscuits et autres spécialités malaises. »

L'auteur n'est ainsi plus un simple voyageur confronté aux merveilles et aux interactions qui croisent inévitablement sa route mais un initié, un explorateur à la recherche de ces mêmes éléments cette fois dans une posture active. Plutôt que « j'ai vu cela » ou « il m'est arrivé ceci », l'auteur dit à ses lecteurs « je suis parti(e) chercher ceci pour vous », « j'ai expérimenté cela exprès, pour maintenant pouvoir en parler », investissant une posture énonciative et un style journalistique.

À travers cette énonciation de la connaissance dans leurs blogs, les participants se présentent comme des connaisseurs de la Malaisie, ce qui reflète les valeurs du « bon voyageur » dont ils parlent dans leurs discours, de respect leurs hôtes, d'intérêt, de curiosité pour ce territoire et cette culture. La volonté de partage de la connaissance résulte en des billets de forme encyclopédique. Cette tendance, comme je vais le montrer dans la suite de cette analyse, pousse en particulier les auteurs de blogs à reprendre à leur compte des genres discursifs, en particulier comme j'ai pu l'évoquer le genre journaliste, ou encore le genre du guide de voyage.

3.1.3.2. Guider et conseiller les autres

Certains choix d'expressions, et dans les blogs je peux parler de choix éditoriaux, avec le placement d'images, personnelles ou empruntée, de liens de citations, reflètent une volonté de contrôle, tendue vers la maîtrise de l'expérience que les analyses ci-avant ont montré. En écrivant et en partageant des images, les auteurs de blog tendent ainsi à dépasser dans leurs choix éditoriaux le rôle passif d'observateur, spectateur de l'environnement autre, victime ou bénéficiaire des expériences positives ou négatives de leur confrontation à l'altérité, pour adopter un rôle de guide, d'artiste, de comique ou de pédagogue. La publication se spécialise ainsi dans le divertissement (comme le blog de Lise) ou l'aide aux voyageurs (comme le blog de Richard) ou aux nouveaux arrivants (comme le blog d'Alice).

Dans les blogs, ce sont souvent les billets consacrés aux voyages en Malaisie et dans la région dans lesquels les auteurs se placent dans le point de vue le plus expert. J'observe dans ces billets des caractéristiques discursives du guide de voyage mais aussi de l'agence de voyage, à travers des caractéristiques du discours promotionnel du tourisme.

Par exemple, sur les 48 billets de blog que Richard a consacré à ses voyages dans des pays d'Asie qu'il a pu visiter depuis la Malaisie, j'observe les titres de chaque billet : aux côtés de titres au style neutre, annonçant la destination et le contenu, comme « *Beijing : Temple des Lamas et Palais d'Eté* », « *Bangkok : visite de Wat Arun & Ayutthaya* », « *Petit aperçu de Singapour* » ou « *Vietnam - 1er jour* », se trouvent des titres qui pourraient se trouver dans un magazine de voyage ou des

brochures touristiques. Voici les titres que j'identifie comme suivant les codes du journalisme de voyage et/ou de la promotion de destinations touristiques :

« *Ping Yao, relique du passé* »
« *Ping Yao, le charme à l'ancienne* »
« *Bangkok, l'indécente Cité des Anges* »
« *Ho Chi Minh, ville aux mille saveurs* »
« *Le bucolique Ratu Boko* »
« *Borobudur le Géant* »
« *L'héritage de Kota Gede* »
« *Yogyakarta, la culturelle* »
« *Coup de cœur pour Yogyakarta* »
« *No limit in Bangkok* »

Jean, lui, intitule un billet, « *Bali, île des dieux* » et se réfère à Bali dans ce billet comme « *l'île aux 1,000 dieux* ». Je retrouve les codes des styles que j'ai identifiés : ceux des genres du guide de voyage et du discours de promotion touristique :

- La nominalisation de l'adjectif précédé d'un article défini, accolé au nom du lieu : « *le bucolique* », « *la culturelle* », « *l'indécente* » ;
- Le nom de lieu accolé (séparé par une virgule ou non) à un groupe nominal le caractérisant « *relique du passé* », « *le charme à l'ancienne* », « *île des dieux* », « *l'indécente Cité des Anges* », « *le géant* » ;
- Des expressions clichées du journalisme de voyage, comme l'utilisation de « *aux mille* » suivi d'un nom, ici « *saveurs* » (dans certains articles de promotion touristique ce peut aussi bien être « *clochers* », « *fontaines* »), ou « *coup de cœur pour…* », ou encore, plutôt inspiré du journalisme anglophone, « *no limits* », une formule populaire pour désigner un lieu de fête sans limites, impliquant des transgressions et souvent associée à des lieux comme Bangkok ou Las Vegas.

Ces formules ne sont pas personnelles à l'auteur. Elles rappellent d'ailleurs les périphrases généralement connues de tous les locuteurs de la langue française, qui chez les journalistes tendent à venir remplacer des noms de ville ou de pays afin d'éviter leur répétition dans le discours et pour remplir une fonction poétique. Paris est ainsi souvent désignée comme la ville lumière ou le Rwanda comme le pays aux mille collines. Elles marquent donc l'inscription de l'auteur très fortement dans un genre de discours établi et même convenu. Richard se met véritablement dans la peau d'un journaliste ou agent de voyage, maîtrisant parfaitement les codes langagiers de sa profession. En tant que tel, il assoit sa légitimité d'expert : voyageant beaucoup et connaissant bien la région, il peut prodiguer des conseils à ses lecteurs.

L'engagement du lecteur dans ces billets se fait également sur le modèle des publications d'agence ou de magazine de voyage. Leur but est soit de projeter le lecteur dans la situation de voyage, directement ou avec des injonctions comme « *imaginez-vous* » ; soit de donner des instructions sur la façon de voyager. Ce paragraphe de Richard sur sa visite d'un temple à Kuala Lumpur l'illustre bien :

« *Il faut prévoir une demi-journée. Emmener des chaussures qui ne glissent pas car il y a beaucoup de marches glissantes ! Aussi, tenue légère de sport car la chaleur est très humide et c'est vraiment du sport d'escalader les 260 marches. Pour y aller, soit le taxi (environ 25 RM* [ringgits malaisiens] *je pense). Depuis juillet 2010, il y a une station de KTM (train local). C'est l'option que j'ai choisie car*

c'est la moins chère. À partir de KL Sentral *ou de* Sentul*, 1 RM. On arrive juste devant les statues de l'entrée. Attention aux singes, il y en a de partout* […] »

Ce paragraphe est une série d'instructions. J'y observe d'ailleurs l'infinitif que l'on trouve dans le registre de l'instruction avec « *emmener* [sic] *des chaussures* » et « *pour y aller* ». Le verbe est même éludé dans la deuxième phrase qui s'ouvre sur « *tenue légère de sport car* », le verbe apporter (ou choisir, prévoir, porter) étant sous-entendu.

Dans la suite de ce billet (accompagnée de photographies du lieu et des éléments mentionnés dans le texte), le genre du guide de voyage reste tout autant investi :

« *Une énorme statue dorée se trouve en bas des escaliers, ainsi que des petits temples indiens. Après avoir réussi à escalader les marches, on arrive devant l'entrée de la grotte, qui est gigantesque. C'est impressionnant et très joli car orné de statues indiennes en tout genre. L'entrée est gratuite. On regarde en haut, à gauche, à droite, pour contempler ce lieu. Après tant d'exercice, on est content de voir qu'en bas des marches il y a des petits restos indiens. J'en profite pour prendre une coco fraîchement coupée pour en boire le jus à la paille, et je commande un* roti canai*. Il s'agit d'une sorte de crêpe que l'on trempe dans différentes sauces : sauce curry, sauce coco, sauce chili. C'est super bon !! Tout ça pour quelques centimes d'euros...* »

Richard a laissé de côté dans la deuxième partie de ce billet les instructions à l'infinitif, mais le « on », puis le « je », qui les remplacent restent du domaine de l'injonction. Le lecteur du billet sait exactement comment visiter à son tour ce lieu, le billet couvrant les catégories traditionnelles, « à voir », « à faire », « à manger », des guides de voyages francophones. Les prix de l'entrée et du repas sont indiqués, la catégorie « comment s'y rendre », a été couverte au début du billet, ainsi rien ne manque à cet insert de guide de voyage sur ce temple.

Cette tendance à se calquer sur le style de ces genres très conventionnels que sont les guides touristiques mène parfois l'auteur à des surinterprétations de l'environnement, afin d'en donner à son lecteur une analyse complète qui ne laisse deviner aucune lacune chez l'auteur.

Des phrases assez génériques viennent parfois remplacer ce qui dans un véritable guide touristique pourrait avoir fait l'objet de recherches un peu plus poussées. Je note par exemple les « *statues indiennes en tout genre* ». Dans un autre billet sur un temple taoïste de Kuala Lumpur, Richard écrit que « *une petite communauté de fidèles vient s'y recueillir et brûler de l'encens.* », reprenant des termes plutôt de la liturgie chrétienne (fidèles, se recueillir) et faisant une interprétation généraliste de qui sont les personnes (des habitués du temple, des pèlerins, est-ce que l'auteur le sait ?) et ce qu'elles font (une simple prière ou un rituel précis pour une occasion dans leur vie personnelle ou lié au calendrier religieux ?). Finalement ces deux phrases n'apportent pas d'informations supplémentaires à « il y a de nombreuses statues » ou « il y a des gens qui prient et font brûler de l'encens », mais donnent, par l'ajout d'adjectifs (indiennes) et la spécialisation des termes (« *petite communauté de fidèles* » plutôt que « personnes »), l'illusion discursive d'être plus recherchées et informatives qu'elles ne le sont effectivement, ceci dans le but de rester dans un style convenu.

Cela m'amène à questionner cette aspiration à écrire de façon informée et encyclopédique, dans un genre journalistique, comme une tendance non-aboutie dans le corpus. Plus que de servir le lecteur dans les blogs ou le chercheur dans les entretiens, l'adoption de ce registre informatif permet surtout au discours d'adopter les caractéristiques du guide et des conseils de voyage. Il n'est pas nécessaire que ces conseils soient basés sur une expertise véritablement solide ou aboutie puisque leur rôle premier est de permettre à l'auteur de jouir de cette position de contrôle, qui l'aide en retour à mieux vivre son expérience et en particulier les pertes de contrôle qu'il est amené à vivre au

contact de son hôte lointain. Il ne s'agit pas pour moi de mettre en question la sincérité des participants dans leur démarche lorsqu'ils partagent avec moi (ou avec leurs lecteurs pour les auteurs de blog) des informations ou des conseils. Il s'agit de déceler des fonctions illocutoires associées aux fonctions locutoires du discours.

Je prends l'exemple du billet analysé ci-dessus, intitulé « *Un peu de tourisme à Kuala Lumpur... Que faire un weekend à Kuala Lumpur ?* ». Richard se positionne comme un guide qui va informer et conseiller, et il le fait. D'ailleurs le premier paragraphe de ce billet donne des informations que l'auteur a dû rechercher :

> « *Direction les Batu Caves, un des meilleurs spots touristiques. Il s'agit d'une grotte à environ 15km du centre. C'est un lieu spirituel pour les Indiens, où ils célèbrent une fête religieuse,* Thaipusam*. Selon Wikipédia : Celle-ci commémore à la fois la naissance de* Murugan*, appelé également* Subrāhmanya*, le plus jeune fils du dieu Shiva et de sa femme Parvati, ainsi que l'occasion au cours de laquelle Parvati donna à* Murugan *une lance (*vel*), pour qu'il puisse vaincre le démon* Surapadman*.* »

C'est la fonction locutoire de ce discours et elle est en effet remplie, comme le montre ce paragraphe initial ainsi que le reste du billet analysé précédemment. Et lorsque Richard annonce dans un autre billet, « *Je vous parle souvent des différents* malls*, ces immenses centres commerciaux où la plupart des gens passent leur week ends... Je me suis dit pourquoi pas résumer ceux que j'ai visités dans un seul post ? Bien plus pratique pour s'y retrouver.* », son billet de blog donne effectivement des renseignements intéressants sur différents centres commerciaux de Kuala Lumpur.

Mais à travers le même discours, se joue une autre fonction, directement liée à cette fonction locutoire plaçant le discours dans un registre informatif et faisant adopter à son auteur le genre du guide de voyage. Il s'agit de placer l'auteur dans une position de contrôle sur son environnement, d'expert sur son environnement et de guide dans cet environnement. C'est la fonction illocutoire du discours, celle qui n'est pas annoncée ou endossée explicitement par son auteur. C'est cette fonction qui peut pousser le discours d'autant plus vers le mimétisme d'autres genres de discours ou vers des illusions discursives comme celles analysées ici et c'est par ces caractéristiques discursives que je peux l'identifier.

À ce mimétisme de certains genres de discours, je peux comparer les billets écrits dans des domaines véritablement connus et maîtrisés par les auteurs. Ainsi Richard, diplômé dans le commerce, écrit ce billet à propos de la croissance en Malaisie en 2011 :

> « *Alors que la France table sur une croissance pour 2011 de 1.5 - 2%, la Malaisie affiche un objectif de 5 à 6%. En 2010, le taux était de 7.2%, contre 1.5% en France.*
>
> *La baisse en Malaisie s'explique par le ralentissement de l'économie mondiale, mais aussi, le pays pourrait être touché par les conséquences des tensions géopolitiques au Proche-Orient ainsi que par le séisme et le tsunami du 11 mars au Japon.*
>
> *Pour le chômage, la Malaisie s'établit à environ 3 - 3.5%, contre 9.5 à 10% pour 2010 en France. Ce n'est pas vraiment comparable, ici il n'y a pas de revenu minimum et il existe des emplois pour tout* [sic : tous ?]. »

Ce genre de discours (de science économique) est naturel à Richard de par sa profession, mais le mimétisme des guides de voyage est très différent de ce style. Il peut imiter le style promotionnel pour un lieu touristique, de façon presque caricaturale, comme ici :

« *Vous cherchez où passer votre lune de miel? Vous cherchez un lieu carte postale ? Vous voulez vous détendre dans une plage paradisiaque ? Et bien tout ça, c'est possible sur Pulau Perhentian Besar, la grande île Perhentian.* ».

Il peut aussi adopter, comme dans les titres de billets que j'ai cités, le genre du guide de voyage ou du reportage de voyage :

« *À travers les dynasties, ce travail herculéen a été poursuivi, pour atteindre environ 6700 kilomètres, soit la plus grande construction humaine.* ».

D'autres exemples de mimétisme discursif dans le blog de Richard sont des formules récurrentes comme, « *À voir* », « *Que faire* » ou « *Comment s'y rendre ?* », ou « dégusté à […] » dans les billets de catégories « *plats locaux* » ou « *Visites en Malaisie* ») dans beaucoup de billets consacrés aux visites touristiques mais aussi à la vie quotidienne.

Je relève ce même genre de discours didactique lorsque Jean, comme l'on fait sur leurs blogs respectifs Richard ou Alice, explique la fête musulmane appelée en Malaisie *Hari Raya* :

« Hari Raya *(la fin du Ramadan en malais) est spécial en Malaisie. Les Malaisiens musulmans repartent dans leurs villages pour célébrer la fin de ce mois spécial en famille. C'est l'occasion d'un grand exode urbain vers les* kampungs *(villages) ruraux. On y prépare en famille des plats traditionnels, les enfants se font pardonnes leurs bêtises, et les familles se retrouvent.*
Cette année, nous sommes allés fêter Hari Raya dans le Kampung *du père de* [conjointe]. *C'est la première fois que j'étais invité dans le* kampung. *Nous étant mariés en juillet,* Hari Raya *était l'occasion idéale d'officialiser notre union auprès de la famille du père.* »

Bien que dans un contexte beaucoup plus personnel, puisque Jean est marié à une Malaisienne issue d'une famille musulmane, le style du premier paragraphe est tout aussi neutre et didactique que chez Richard ou Alice à la même occasion. Le style de ce billet ou encore d'un billet sur le déroulement d'un mariage malais qui sert d'introduction au récit de son propre mariage, reste très comparable au style adopté pour parler du « *haze* » (« *Pour ceux qui ne le connaissent pas, le* Haze *est un brouillard résultant des feux de forêts en Indonésie et Malaisie, qui sont démarrés pour faire de la place pour de jolies et très bio-diverses palmeraies. Résultat, une qualité de l'air déplorable, et des week-ends à rester chez soi.* ») ou encore d'un festival malaisien chinois sans relation avec sa famille, « *La fête de la mi-automne, ou fête de la lune, est la deuxième date la plus importante du calendrier Chinois. Elle se déroule le soir du quinzième jour du huitième mois lunaire, et célèbre la fin des récoltes. Ce soir-là, la lune est pleine, a son plus rond de l'année, et particulièrement lumineuse. Cette année, la fête tombe le soir du 22 septembre.* » (dans ce billet les mots « *fête de la mi-automne* » renvoient à un article Wikipédia par un hyperlien).

Pour illustrer ces caractéristiques discursives neutres et didactiques, je vais comparer le traitement que peuvent faire deux participants impliqués dans des traditions malaisiennes de manière personnellement très différente en traitant de ces fêtes ou traditions dans leurs blogs respectifs. J'ai pu analyser des extraits de Richard et de Jean sur la tradition des « open house », l'un invité chez une relation professionnelle alors que l'autre se rendait dans le village de sa belle-famille. De même, les deux hommes consacrent un billet à la tradition du confinement postnatal. Richard l'évoque car ses collègues femmes le lui ont expliqué un jour au bureau, alors que Jean l'évoque parce qu'il vient de le vivre intimement durant trois mois à la naissance de son bébé avec sa conjointe malaisienne. Voici la partie explicative extraite de chaque billet. J'attribuerai chaque billet à son auteur respectif à la suite, après quelques observations.

« *Le “confinement” (à dire avec l’accent british, ça sonne mieux) est une tradition malaisienne qui reste vivace et très suivie. À la sortie de l’hôpital, la jeune mère et son bébé rentrent à la maison pour ne pas en sortir avec un mois. Cette période de quarantaine est là pour (1) ré-énergiser et protéger la jeune maman, (2) lui permettre de prendre soin de son corps et (3) créer du lien avec son bébé.*

Traditionnellement, le bébé et sa maman ne reçoivent que peu de visites. Le père bien sûr (bien que parfois ça ne soit même pas le cas !) les grand-mères et parents proches. Les familles aisées embauchent également les services d’une Confinement Lady (garde couche) qui vient pour aider aux taches de la maison, préparer des plats spécifiques pots-accouchement pour la mère, et s’occuper du bébé la nuit. Il est également fréquent qu’une Urut *(masseuse spécialisée post-accouchement) prodigue ses services sur une dizaine de séance.* »

« *Qu'est-ce que le "confinement"?*

En Asie, c'est une tradition qui se transmet de génération à génération depuis fort longtemps. Il s'agit de pratiques pour se remettre dans le bain. En effet, ils pensent que le corps est déséquilibré après une grossesse, où la mère aura perdu du sang et de l'énergie. Il s'agit donc de se donner un bon coup de boost *pour retrouver la pêche !*

En gros, la nouvelle mère est en quarantaine avec son nouveau-né. Ils ne recevront aucune visite à part de la famille très proche, jusqu'à la fin de ce "confinement". La grand-mère ou la belle-mère feront office de guide pendant cette période. Des fois, les familles aisées embauchent une personne spécialisée, la "confinement lady", pour s'occuper de la mère. Le confinement dure 28 jours exactement pour les chinois, 40 à 45 jours environ pour les malais et de 30 à 40 jours pour les indiens.

En Malaisie, selon que l'on soit indien, malais ou chinois, les pratiques sont différentes. Des fois, les pratiques s'entremêlent. C'est notamment le cas pendant les mariages mixtes. La confinement lady *ou bien la grand-mère ou belle-mère préparera donc à manger, lavera le bébé, fera les lessives nécessaires, etc. Ici, les mères allaitent en majorité. Elles feront attention à bien mettre du lait maternel de coté au cas où le bébé en ait besoin pendant le sommeil de la mère.*

Pendant cette période, la mère ne doit faire que se reposer et récupérer ses forces. Aucun travail physique. Le sexe n'est pas permis non plus. Une autre règle est de ne pas sortir de chez soi pendant cette période.

Quelles sont les traditions ?

Pour les Chinois :

- Interdiction de se laver les cheveux pendant toute la période du confinement

- Éviter tout élément froid, comme de l'eau froide. Les températures basses, la clim ou le ventilo sont interdits

- On ne peut prendre le bain qu'avec une eau chaude et infusée avec des herbes spéciales

- Plats spéciaux préparés à base de gingembre, herbes et épices spéciales, soupe de poisson. Interdiction de manger sushi, concombre, boissons fraiches, chou, ananas, oignons. Il existe des entreprises spécialisées qui préparent ce genre de repas, pour éviter de se compliquer la vie...

Chez les Malais :
- Une masseuse traditionnelle vient s'occuper de l'abdomen, qui sera entouré par un long tissu
- Utilisation de pierres chaudes sur l'abdomen
- On encourage la mère à manger du poisson frais, d'éviter le poisson sec ou salé, les crevettes et autres crustacés. Interdiction de manger épinards, noix de coco, canne à sucre, concombre, entre autres
Pour les indiens :
- Bain uniquement avec des herbes infusées
- Massage quotidien avec des huiles spéciales comme de l'huile de graine de moutarde »

Le second extrait est beaucoup plus détaillé que le premier et rend compte des différences de tradition entre les différents groupes culturels malaisiens, mais rien ne permet dans ces parties explicatives et didactiques de conclure qu'un auteur a expérimenté cette tradition personnellement ou que l'autre en a simplement entendu parler. Ce n'est qu'à travers les paragraphes personnels que la connaissance transmise peut être attribuée à son auteur. Voici ces partie manquantes, dans lesquelles j'ai inséré la mention [partie explicative] afin d'indiquer où se trouve dans le billet la partie que j'ai extraite ci-dessus.

« *Nous terminons avec* [conjointe] *notre troisième semaine de confinement.*

[partie explicative]

Vu que je travaille de la maison, je fais office de Confinement Lady *pour* [conjointe] *et lui prépare petit plats et petites attentions depuis trois semaines. Nous avons tout de même embauche une* Urut *sur une dizaine de séance pour que ma douce et tendre prenne soin d'elle quelques heures par jour et retrouve la forme plus rapidement. Ce que je n'avais pas anticipé, c'est que en plus des massages, bains a base d'herbes et incantations – oui, incantations… – la* Urut *lui pose également un corsage qu'elle doit garder toute une journée avant de pouvoir le retirer. De fait, sa mobilité est très réduite, ce qui n'a fait que décupler mes responsabilités et par effet de vase communicants, limite mes opportunités de sortir de la maison.*

De fait, nous sommes tous trois en confinement.
Autant j'aime passer du temps à la maison à trois, autant je serais heureux quand nous pourrons sortir en famille profiter du soleil malaisien »

« *En Malaisie, lorsque l'on accouche, on doit suivre certaines règles pendant la période post-natale, que l'on appelle le " confinement ". Mes collègues tombant enceintes les unes après les autres, j'ai pu découvrir cette pratique pendant nos discussions.*

[partie explicative]

Bon ce n'est pas ma spécialité ; donc RDV ICI [hyperlien vers babycenter.com.my] *pour plus d'infos sur toutes ces pratiques ! En anglais* only, sorry ! »

Ces parties personnelles me permettent d'identifier la source des informations pour Richard et de comprendre comment l'intérêt de ce jeune homme célibataire a pu être amené à se porter sur cette question et identifier la relation de l'expérience personnelle, beaucoup plus longuement détaillée, chez Jean.

Ces deux exemples en parallèle montrent à quel point la fonction didactique des discours est investie par les auteurs de blog. Les discours aussi bien de Jean que de Richard se veulent informatifs

et neutres, généralisant. Le « je » ou le « nous » sont absents des premiers extraits et les « on » ne s'y substituent pas au « nous » non plus. Les articles définis sont préférés aux articles indéfinis dans les deux cas, puisque le discours ne cherche pas à exemplifier le cas d' « une » femme ou famille mais de toutes « les » femmes, c'est un mode d'emploi, un règle, une description absolument générale et à valeur didactique. J'observe chez Jean « *la jeune mère* », « *la jeune maman* », à laquelle est associé « *son bébé* », « *son corps* », « *le père* », « *les familles* ». Richard utilise également « *la mère* », « *la nouvelle mère* » (et « *son nouveau-né* »), « *la famille* », « *la grand-mère* », « *la belle-mère* », « *le bébé* ». Dans son effort d'information pure, Jean sépare nettement son discours et n'introduit dans les deux paragraphes explicatifs cités en premier aucun indice personnel, aucune référence ou comparaison avec son expérience décrite ensuite dans des paragraphes bien distincts.

Norman Fairclough suggère que l'adoption de genres, ce qu'il appelle en anglais le « *genre-mixing* », relève d'un dialogisme. En adoptant des conventions de l'écriture journalistique ou du guide de voyage dans leur démarche interprétative et appropriatrice de leur expérience en Malaisie, les auteurs de blog donnent voix à un discours extérieur, adoptant les caractéristiques discursives qui définisse ce genre de discours.

3.2. Vers le chapitre 5 : point sur les sujets de l'écriture et la présence d'autrui dans les discours

Le chapitre suivant, chapitre 5, va analyser les préconstruits dans le discours sur l'autre et sur la mobilité dans ce corpus. Il s'agira d'une analyse interdiscursive et il convient avant de l'aborder de relever :

- la présence interdiscursive syntagmatique dans les discours. Quelles sont les références explicitement faites par les participants à l'immense champ discursif des discours sur le voyage et sur l'autre ;
- les thèmes abordés dans les discours.

3.2.1. Présence d'autrui dans les discours

Dans les blogs, la technique de l'hyperlien permet de relier directement un billet à d'autres textes disponibles en ligne. Richard propose ainsi de nombreux liens vers des pages Wikipédia, vers des sites internet d'hôtels, de services ou administrations malaisiens, ainsi que vers des articles de journaux en ligne ou des vidéos postées sur des sites de partage. Par exemple « *Vous pouvez trouver des infos sur le site du temple http://www.csc.org.my/* ».

Le lien aux sources, important comme je l'ai noté en 3.1.3 pour légitimer son expertise et son discours sont donc omniprésents dans les blogs. Il s'agit d'informer et de transmettre, que ce soit les voyageurs ou les expatriés en Malaisie pour certains, la famille pour d'autre. Des citations d'article sont nombreuses, de presse ou d'encyclopédie de partage.

À titre d'exemple le blog de Richard compte 32 hyperliens, renvoyant à des informations complémentaires pour ses lecteurs. Ces liens sont introduits par des énoncés comme, « Pour plus d'infos : » ou « Pour les renseignements, c'est ici : ».

La présence de ces hyperliens marque l'intégration dans les discours, dans les blogs, de citations. De nombreux textes extérieurs y sont reproduits : des articles de journaux, des publicités, des photographies trouvées sur Internet, sont autant d'éléments à montrer au lecteur, pour les analyser, s'en étonner ou transmettre des informations.

En ce qui concerne les participants bloggeurs, le phénomène de la blogosphère amène certains à se citer les uns les autres, par exemple Richard et Alice, qui au moment des entretiens ne s'étaient jamais rencontré en personne, m'ont chacun recommandé le blog de l'autre et Jean cite dans un de ses billet un article écrit en ligne par Alice en dehors de son blog.

En dehors de ces liens, peu de références sont faites explicitement à d'autres discours par les participants. J'ai évoqué dans la première partie de ce chapitre les quelques lectures mentionnées : les romans russes pour Sylvie, Gustave Flaubert pour Constance. Alice cite sur la page d'accueil de son blog l'écrivain-voyageur Nicolas Bouvier :

« *Lorsque le désir résiste aux premières atteintes du bon sens, on lui cherche des raisons. Et on en trouve qui ne valent rien. La vérité, c'est qu'on ne sait comment nommer ce qui vous pousse. Quelque chose en vous grandit et détache les amarres, jusqu'au jour où, pas trop sûr de soi, on s'en va pour de bon. Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit que l'on va faire un voyage, mais bientôt, c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait.* »

La citation choisie (extraite de L'usage du Monde, 1963, Paris : Payot, 364 p, page 12.) reflète une approche romantique du voyage et des attentes immatérielles de cette expérience, en termes de construction de l'identité et d'autocompréhension.

Je trouve également dans les discours, naturels ou suscités, quelques références cinématographiques : Lise trouve le Vietnam « comme dans les films sur la guerre », Ariane compare les taxis malaisiens avec les montures extra-terrestres du film *Avatar*, les gros insectes de Malaisie évoquent à Richard le film *Jurassic Park* et les ruelles éclairées de lanternes lui évoque les films d'animation japonais. Ces comparaisons ont pour point de commun d'associer l'expérience vécue à l'imaginaire et à la fiction.

L'interdiscursivité qui lie ce corpus avec le large parcours discursif que j'ai délimité dans le chapitre 2 se manifeste donc rarement de façon explicite mais elle sera à analyser au travers de phénomènes discursifs tels que le « *genre-mixing* » (Fairclough) abordé ci-dessus ou l'exotisation. C'est dans le but de relever les caractéristiques discursives observables de ces phénomènes que j'aborde l'analyse interdiscursive du chapitre 5.

3.2.2. Quelques remarques sur les thèmes émergents

Je présente ici en conclusion de ce chapitre 4 une vue d'ensemble de la thématisation du corpus. L'analyse discursive qui fait l'objet du chapitre 5 est organisée autour de trois axes, l'autre, soi et l'altérité, dans le cadre d'une modélisation du discours sur ces thèmes et dans une approche comparative avec le parcours discursif que j'ai délimité dans le chapitre 2. Mon analyse ne suit donc pas la thématisation des discours des participants sur leur expérience de la mobilité. J'en présente rapidement ici des éléments en guise d'avant-propos au chapitre 5, en me focalisant sur les blogs, dont les contenus n'ont pas été suscités par moi et pour cette recherche.

3.2.2.1. Thèmes émergeant des blogs

Les catégories et les mots-clés utilisés dans la publication des blogs donnent une image d'ensemble, non seulement de la thématisation mais aussi de l'envergure et de l'organisation de chaque blog, ainsi que des intentions d'écriture.

Les mots clés les plus récurrents apparaissent par exemple sur le blog de Richard sous forme d'un nuage de mot, dans lequel la taille des mots reflète le nombre de leurs répétitions :

Figure 37 : mots clés dans le blog de Richard

Richard a organisé la plus grande partie de ses billets en huit grandes catégories :

1. « En dehors de la Malaisie... » rassemble 48 billets relatant des voyages, pour la plupart en Asie du Sud-Est, Asie et deux voyages en France. La plupart de ces billets sont illustrés de photos des lieux visités, parfois aussi des hôtels, nourriture ou transports ;

2. « La société Malaisienne... » rassemble 56 billets sur des observations, analyses, informations ou coupures de journaux autour de mots clé comme « coutumes », « habitudes », « croyances », « fête », « insolite », « drôle » et beaucoup d'autres ;

3. « Les plats locaux... » rassemble 30 billets sur des plats mais aussi des produits (fruits, légumes) ou boissons malaisiens, goûtés par Richard en Malaisie, dont 7 critiques de restaurants locaux ;

4. « Mon expérience au travail en Malaisie... » rassemble 19 billets exclusivement orientés sur l'expérience professionnelle en Malaisie, bien des expériences liées au lieu de travail apparaissent également dans d'autres catégories ;

5. « Mon quotidien en Malaisie... » est la catégorie la plus importante, avec 120 billets, et aussi la plus large en termes de thèmes, puisqu'on y trouve aussi bien des observations sur la vie quotidienne en Malaisie que des nouvelles personnelles ou des billets destinés à informer des voyageurs sur la Malaisie ;

6. « Santé, forme et sports... » rassemble 21 billets aussi bien sur l'expérience du sport et les aléas de la santé de Richard et de ses visiteurs, avec des conseils pour les voyageurs, que sur des informations de santé publique ;

7. « Un peu de business... » est une catégorie de sept billets sur l'économie malaisienne et asiatique ;

8. « Visites en Malaisie... » rassemble 60 billets sur des lieux visités ou événements en Malaisie, pour la plupart destinés à conseiller les voyageurs.

On peut donc dire que les thèmes au centre de ce blog sont quantitativement :

- le voyage touristique, avec 108 billets au total consacrés aux lieux à visiter en Malaisie et dans la région (ou pour 2 billets aux retours en France) ;
- la société malaisienne qui est au centre des six autres catégories, que ce soit concernant la vie quotidienne, le monde du travail, l'économie, la gastronomie ou la santé publique. Cela représente 253 billets.

Voici les catégories du blog d'Alice :

- « Vie quotidienne » (26 billets)
- « Moi, ma vie, la Malaisie » (14 billets)
- « Tourisme » (9 billets)
- « Nourriture » (5 billets)
- « Évènements » (3 billets)
- « Mes amis les insectes et leurs copains » (3 billets)
- « Fêtes et traditions » (3 billets)
- « Us et coutumes » (4 billets)
- « *Expat wife* le Retex » (3 billets)
- « Activités » (3 billets)
- « Concept » (1 billet)

Les thèmes tendent à se recouper d'un blog à l'autre. Ceux de Jean et de Lise ne proposent pas de listes de mots-clés ou de catégories. Mon analyse montre que le blog de Jean est surtout consacré :

- pour plus de moitié aux nouvelles personnelles pour la famille (photographies de son fils, vœux d'anniversaire ou de nouvelle année adressés aux amis et membres de la famille lisant le blog) ;
- à la vie en Malaisie et la culture malaisienne ;
- aux voyages touristiques en Malaisie et dans la région.

Le blog de Lise, le plus long, est surtout consacré :

- à la vie quotidienne avec des anecdotes sur le travail, la vie domestique (cuisine, entretien, déménagements) et les enfants ;
- à la vie en Malaisie et la culture malaisienne ;
- aux voyages touristiques en Malaisie et dans la région.

Les thématiques communes aux quatre blogs sont la Malaisie (la vie quotidienne, la culture, le travail en Malaisie) et le tourisme (en Malaisie et dans la région). Les auteurs s'y expriment donc avant tout sur leur expérience de l'altérité par un discours sur l'autre et sur l'ailleurs, centré sur la découverte, touristique ou quotidienne, aisée ou non.

Les thématiques spécifiques à certains blogs relèvent de leurs contextes personnels. Richard écrit sur le « business » car c'est son domaine professionnel et d'intérêt, Alice écrit sur son statut de femme au foyer et Jean, jeune père au foyer, consacre beaucoup de son écriture à son fils, Lise, mère de trois enfants et professeure des écoles consacre beaucoup de son écriture également à ses enfants et à leur vie quotidienne en Malaisie, notamment à la maison et à l'école.

3.2.2.2. Place de l'intime dans l'écriture

Le couple et la famille, en termes de thématisation sont au cœur des discours puisqu'ils sont les acteurs des anecdotes de la vie quotidienne et de loisir, en termes de problématique ils sont abordés dans les discours comme des facteurs dans l'expérience de l'expatriation en particulier dans les moments charnières de décisions : départs, re-départs et retours. Les questions des relations

avec la famille restée en France, de l'éloignement ou encore l'effet de l'expatriation sur le couple, la prise en compte de bien-être et du développement des enfants, sont des thèmes communs.

D'abord analysé comme le fait des femmes, avec le concept d'autobiographies familiales (Lecarme-Tabone, 2007), le terme de familiographie est introduit par Helmut Musham en démographie[137]. Il y a une émergence de l'intime dans le récit de soi qui est récente et contemporaine, comme le théorise Sébastien Rouquette (2008) à travers le concept d'extime. Dans le contexte de cette recherche, le fait qu'un seul des participants ne se soit pas expatrié en couple, et que 6 participants sur 9 aient des enfants avec eux en Malaisie favorise l'émergence d'une mise en scène de l'intime. La famille et en particulier la présence d'enfants n'est cependant pas la seule circonstance amenant au discours sur l'intime.

Ce glissement de la chronique des découvertes et des interactions vers ces domaines plus intimes n'est pas toujours volontaire, mais il est conscient. Alice en parle en entretien

« Ça [le blog] *glisse parfois vers de choses beaucoup plus personnelles parce qu'avant de venir ici j'ai beaucoup regardé les blogs dont un qui s'appelle* [blog de Richard] *lui arrive à faire ce que je suis incapable de faire c'est-à-dire que quand j'ai recherché des blogs sur la Malaisie je suis tombée au départ des blogs de femmes mais qui étaient dans un vrai ressenti très profond c'est-à-dire qu'on était toujours que sur le ressenti voilà alors aujourd'hui je me suis levée je suis allée au centre commercial finalement j'étais de mauvaise humeur j'ai rencontré une autre française on a déprimé en parlant de charcuterie on est rentrées à la maison mon mari est rentré et je me suis dit finalement on va se faire un bon film et voilà et je me suis dit non ce n'est pas ça moi ça ne m'intéresse pas de savoir ça là on est plus vraiment dans le journal intime* […] *et je suis tombée sur le site de* [Richard] *et en fait je l'ai trouvé super intéressant parce que déjà voilà on reconnaît l'esprit masculin contrairement à l'esprit féminin où je délivre une information qui est l'information et j'ai pas besoin de faire trois milliards de fioritures autour je suis pas dans le ressenti ou dans l'émotionnel et voilà c'est ça que je trouve intéressant dans son blog* […] *je suis incapable de faire ça. ».*

Richard confirme l'impression qu'Alice a de son blog. Il y a bien une volonté chez lui, tout en partageant son expérience, de ne pas glisser vers l'intime « *comme c'est un blog et que c'est ouvert à tout le monde j'ai pas forcément envie de raconter trop de choses personnelles je sais pas si vous avez remarqué j'ai d'images de moi-même j'ai que une ou deux* […] *j'ai pas envie de mettre des photos de mes amis en Malaisie parce que je sais que ça va rester que c'est un blog j'ai pas envie que ce soit ouvert.* ».

Jean sait que son blog n'a pas vocation à être lu, comme ceux de Lise, Richard et Alice, par des inconnus, il y écrit y poste de nombreuses photographies de la famille à la maison relevant de l'intime (par exemple enfants dans leurs lits, adultes en pyjamas), les bulletins scolaires de son fils, et il écrit des textes sur son fils sur le modèle de celui-ci par exemple depuis sa naissance :

« *42 mois. Trois ans et demi. Au jour près.*
Le temps file. Notre petit "[surnom]*" est devenu un grand. Il dort dans son grand lit, sait nous lire ses histoires (de mémoire) et dire à Maman que Papa a dit oui à une de ses requêtes pour la convaincre. Un tendre garnement.*

Il aime

Danser

[137] Helmut V. Musham, 1976, "On the demography of families", in *Journal of comparative family studies*, vol. VII, n°2, p. 133-146.

Les puzzles
Ses slips verts
Les dinosaures
Son tableau noir
Ses copains de classe
Les contes de Perrault
Les fraises, gaufres et chocolats noirs
Les concombres, poivrons et carottes
S'incruster dans notre lit à 2h du matin
Jouer au Master-builder *avec ses legos*
Quand maman lui lit une histoire française

Il n'aime pas

Le dentifrice de papa
Marcher sous une pluie torrentielle
Les médicaments qui ne sont pas violets ».

Le blog de Lise a vocation, ou a pris vocation au fil des années à être lu par des inconnus. D'ailleurs, son blog est répertorié par le site Internet d'un quotidien français, ce qui le rend particulièrement accessible par un moteur de recherche. Elle s'y livre également à une écriture relevant régulièrement de l'intime. Contrairement à Ariane, citée à ce propos ci-dessus et à Jean, qui a défini son blog comme étant écrit pour des proches uniquement, Lise n'a pas abordé dans son récit ou en entretien la question de l'intime dans son blog, pourtant cette mère de famille écrit sur les petits et grands soucis de ses enfants, physiques ou psychiques dans son blog et un court billet en particulier révèle la question des limites à définir dans son écriture publiée en ligne.

Elle écrit cette courte phrase : « *il/elle aurait dû naître aujourd'hui.* ». Cet énoncé fait référence à une fausse couche, que Lise évoque de façon plus directe plus tard dans son blog, lorsqu'elle décide d'adopter un troisième enfant. Le titre de ce billet est « Pas blogable ». Ce titre peut se référer à une difficulté à écrire sur ce sujet, que la courte phrase pourrait refléter, ou à la question du tabou sur ce sujet dans le discours public.

Les blogs de ces deux parents, l'un au foyer, Jean, l'autre expatriée pour son travail, Lise confirment l'existence d'une « familiographie », qui dans le cas des quatre blogs de ce corpus relève plus de la filiation que du sexe : l'intime dans ce corpus n'est pas tant le fait des femmes, que des parents et dans une moindre mesure, des couples.

La question du genre (être une femme ou être un homme) n'est pour autant pas anodine dans la thématisation. Le genre est un facteur qui, tout comme le fait d'être parent ou non, le fait de travailler ou non, influe sur l'expérience vécue et donc sur les thèmes abordés dans la formation discursive du corpus (aussi bien dans les entretiens que dans les récits de parcours ou dans les blogs).

Par exemple Richard mentionne dans son blog les problèmes de sécurité avec les chauffeurs de taxi :

« *Les seuls qui me font peur, c'est les chauffeurs de taxi indiens, car ils proposent les services de jeunes filles. Je refuse, et là il me sort* "i can give you their numbers if you want" [je peux vous donner leurs numéros de téléphone si vous voulez]. *Non merci, même le numéro de téléphone, je n'en veux pas !* »

Alors que pour Alice au contraire, les chauffeurs de taxi sont des personnes avec qui, elle l'évoque en entretien, elle a plaisir à parler et qui lui permettent à travers ces discussions de comprendre mieux la Malaisie. Elle n'évoque rien dans son discours qui l'ait conduite à distinguer particulièrement les chauffeurs « indiens » des autres, contrairement à Richard. Leur vécu sur ce sujet est influencé directement et très concrètement par leur sexe.

Le statut professionnel influe également sur les thèmes et l'investissement plus ou moins important de thèmes relevant de l'intime. Que les participants aient ou non une activité professionnelle en Malaisie (c'est-à-dire qu'ils soient actifs ou accompagnant), la vie professionnelle est toujours évoquée dans les récits de parcours. L'opportunité d'expatriation en Malaisie est toujours une opportunité professionnelle, qu'elle soit la sienne ou celle du conjoint et dans le cas des personnes accompagnantes, la question se pose de la cessation d'une activité professionnelle, de ses conditions et conséquences, de la possibilité d'une reprise professionnelle après ou durant l'expatriation.

Dans les discours de ceux qui travaillent, l'activité professionnelle apparaît surtout comme un lieu d'expérience de l'altérité pour ceux qui la vivent. Dans les discours des accompagnants, l'activité professionnelle du conjoint est le contexte de l'expatriation, mais l'écriture sur la vie quotidienne en Malaisie se focalise peu sur cette expérience indirecte du monde de travail. À sa place, se développe un discours parfois plus intime, sur la famille, le couple, l'absence d'activité professionnelle et notamment le statut d'être au foyer, sur lequel, plus encore que sur celui d'expatrié, existent de nombreuses représentations négatives dont Alice et Jean tentent par leurs discours de se détacher.

Certains facteurs ont donc le potentiel de favoriser l'émergence de l'intime dans l'écriture, au rang desquels se placent le sexe, la maternité et la paternité, et l'absence d'activité professionnelle.
En conclusion et pour aller vers le chapitre 5, j'aurais pu suivre ces thèmes émergeants pour présenter, ci-après, mon analyse interdiscursive :

- discours sur la vie quotidienne en Malaisie et la culture malaisienne ;
- discours sur le tourisme et la découverte réticulaire en Malaisie et dans la région ;
- familiographies et discours intimes.

Mais c'est en prenant en compte l'ensemble du parcours discursif délimité (le corpus d'une part et les discours existant sur l'ailleurs circonscrits dans le chapitre 2) que je présenterai ces analyses, selon ce qu'il ressort de l'ensemble des caractéristiques discursives des discours plutôt que des thématisations seules.

Conclusion du chapitre 4

Ce chapitre aux analyses centrées sur les parcours, la formulation de projets de mobilité, les décisions menant aux départs, le vécu, les perspectives d'itinéraires ou de retours à venir, ainsi que sur la place de la pratique de l'écriture au fil des relocalisations, a permis de vérifier des hypothèses formulées dans cette thèse autour des notions de **représentations**, d'**identification** et du **rôle de l'écriture** dans ces processus en situation de mobilité lointaine.

J'y ai d'abord analysé comment les **représentations** des participants sur la mobilité se sont construites et comment elles fonctionnent dans la concrétisation d'une mise en mobilité.

Trois hypothèses centrales ont été formulées sur la construction des représentations, leurs objets et leurs fonctionnements dans la pratique individuelle.

1. J'ai orienté mon analyse sur trois facteurs de construction de représentations sur la mobilité, facteurs individuels ou collectifs. Les analyses ont montré que :

- l'expérience individuelle de la mobilité est déterminante dans ce panel d'expatriés français en Malaisie. Le rôle de la ou des premières expériences est au centre des représentations exprimées par les participants sur la mobilité et en particulier sur leurs affinités pour la mobilité ;
- l'héritage familial et les sources transgénérationnelles sont au second plan par rapport à la place centrale de la première expérience ;
- expérience personnelle et héritages participent d'une autofiction pour certains voyageurs, de la construction d'une légende personnelle.

2. en m'appuyant sur les théories des représentations de l'espace postmoderne, notamment celles de Zygmunt Bauman et Danilo Martuccelli, j'ai voulu vérifier l'hypothèse que les objets des représentations de la mobilité sont déterritorialisés. Les analyses ont montré que :

- comme le suggère Danilo Martuccelli, les destinations sont secondaires ;
- comme le proposent Anna Dimitrova et Martin Heideger, le proche et le lointain sont immatériels, la France peut devenir l'objet d'une expatriation. Ce phénomène est renforcé par les moyens de communication à distance contemporains.

3. représentations déterritorialisées et objectifs immatériels sont des conditions de la réalisation de la mobilité :

- seule la décision de mobilité est libre et individuelle (ou familiale), dans un contexte postmoderne et de nouveau capitalisme, les temps et lieux sont déterminés par les employeurs (qu'ils soient des ambassades, des entreprises privées ou publiques) ;
- cette situation participe d'une perte de contrôle et d'un vécu plus ou moins difficile selon les individus, un ressenti de précarité malgré des conditions matérielles généralement favorables.

En m'appuyant sur les outils théoriques proposés par Roger Brubaker, j'ai pu vérifier par mon analyse dans l'**identification** des participants en situation de mobilité ces trois tendances.

1. Les « groupalités », « communalités » et « connexités » sont les agents identificateurs les plus présents dans les discours, fonctionnant par identification et surtout par différenciation, souvent par un équilibre entre appartenance et extériorité :

- les participants se considèrent comme des expatriés, mais se distinguent de tout ce qu'ils perçoivent comme caractéristique de la majorité des « autres » ou « vrais » expatriés ;
- ils cherchent à adopter la langue, la nourriture ou la culture malaisienne, sans jamais devenir des Malaisiens ;
- ils s'identifient à des voyageurs, de « bons » voyageurs, c'est-à-dire et surtout pas des touristes français, ni des sédentaires français.

2. L'altérité est au cœur de ce processus :

- le jeu des extériorités, relevé grâce à l'analyse des communalités, multiplie l'expérience de l'altérité. Les participants se perçoivent comme des Malaisiens à part, des Français à part et des expatriés à part, faisant sans cesse l'expérience de l'altérité dans un vécu dans lequel les séjours en France et la socialisation avec des Français en Malaisie participent tout autant de l'expérience de l'altérité que la vie en Malaisie, avec des Malaisiens ;
- cette expérience de l'altérité facilite l'autoidentification et son expression introspective.

3. L'autoidentification mais aussi la construction de l'identité relèvent d'une quête délibérée des participants pour se confronter à l'altérité dans le but explicite d'en récolter des bénéfices personnels avant tout immatériels : intellectuels, moraux. Les participants sont en quête :

- d'aventure, pour découvrir, s'étonner et rompre d'avec la routine ;
- de progrès intellectuel, de connaissance et de « frotter et limer sa cervelle contre celle d'autrui. », comme Michel de Montaigne le conseille (premier livre des *Essais*) ;
- de la remise en question provoquée par la relocalisation, en ce qu'elle génère un progrès moral et comportemental relevant de la tolérance, de la faculté d'adaptation.

La **pratique de l'écriture** en situation de mobilité a été analysée, avec, en particulier, selon le point de vue de Paul Ricœur, **son rôle dans l'autoidentification et la construction de l'identité**.

1. L'analyse a d'abord fait ressortir la présence et l'importance des destinataires dans la pratique de l'écriture des participants :

- Ils écrivent des courriels ou des lettres à des destinataires collectifs ou individuels pour garder le contact avec les proches restés en France ;
- les auteurs de blogs destinent leurs discours à des lecteurs connus, visés ou potentiels.

2. Les phénomènes narratifs proposés par Paul Ricœur de l'interprétation et de l'appropriation de l'expérience par l'écriture ressortent de l'analyse discursive :

- l'écriture permet l'interprétation de l'expérience, de la mettre à distance aussi, par des processus discursifs de dépersonnalisation, de généralisation ;
- l'appropriation de l'expérience peut être renforcée par l'adoption de positions énonciatives d'autorité sur la question de l'altérité ainsi que par l'emprunt à des conventions d'écriture de genres favorisant l'autorité et le contrôle, comme l'article de journal ou le guide touristique.

3. Des perspectives ont été ouvertes de ce point de vue vers le chapitre 5 :

- la thématisation des discours naturels du corpus (que constituent les blogs) est tendue vers la Malaisie, d'un point de vue touristique, culturel ou de la vie quotidienne, et vers la région de l'Asie du Sud-Est d'un point de vue touristique ;
- une tendance à la familiographie s'en dégage, à travers des discours plus ou moins intimes sur soi, le couple et la famille ;
- la présence syntagmatique d'autrui dans le discours est limitée. Si les auteurs de blogs proposent parfois des hyperliens dans leurs textes vers leurs sources d'information, la référence explicite à d'autres discours extérieurs reste exceptionnelle.

Les analyses du chapitre 4 m'ont permis de vérifier ces hypothèses de l'ordre de la construction des identités et de l'autoidentification et du rôle de l'écriture dans ces processus. Je vais maintenant dans le chapitre 5 viser à vérifier les hypothèses relevant de problématiques plus spécifiques de l'analyse de discours critique et en particulier les hypothèses relevant de la question de l'**ordre du discours**.

Chapitre 5 – Préconstruits discursifs, Histoire et représentations collectives

Dans le chapitre 4, je me suis attachée à montrer ce en quoi les projets d'expatriation des participants sont avant tout perçus par eux-mêmes comme centrés sur l'expérience faite ou à faire de l'altérité. La quête de la découverte est l'objectif principal pour lequel nombre de participants ont formulé ou accepté le projet de partir. L'expérience de l'altérité n'est donc pas une circonstance, ou un effet secondaire d'un projet qui serait essentiellement d'une autre nature (professionnel, financier, familial).

J'ai également analysé dans le chapitre 4 les rôles de l'écriture dans l'expérience de la mobilité, de l'altérité et dans cette quête de découverte de soi et de l'autre. Les participants écrivent et s'expriment pour un certain nombre de buts et de raisons.

Il s'agit maintenant pour moi dans ce chapitre 5 d'approfondir cette analyse discursive du corpus du point de vue critique, dont j'ai posé les jalons dans le chapitre 3, en y apportant un point de vue dialogique, selon lequel tout discours enserre toujours une pluralité d'autres discours :

> « Se constituant dans l'atmosphère du déjà dit, le discours est déterminé en même temps que par la réplique non encore dite, mais sollicitée et déjà prévue » (Bakhtine, 1975 [1987 : 103]).

Il s'agit en particulier de tenter de déterminer dans quelle mesure et selon quelles modalités, les fonctions et les caractéristiques discursives, thématiques et énonciatives du discours sur l'altérité telles que je les ai identifiées dans la première partie se retrouvent dans les discours du corpus. Autrement dit, il s'agit de passer du niveau individuel de l'écriture au niveau collectif des productions écrites.

Plus largement, pour Edgar Morin, le **dialogique** est « l'association complémentaire des antagonismes qui nous permet de relier des idées qui en nous se rejettent l'une l'autre » (1998 : en ligne). Ce principe peut être appliqué pour permettre les rapprochements réglés, et la modélisation.

Je reprends ici la modélisation que j'avais proposée page 181 sur l'altérité dans le discours :

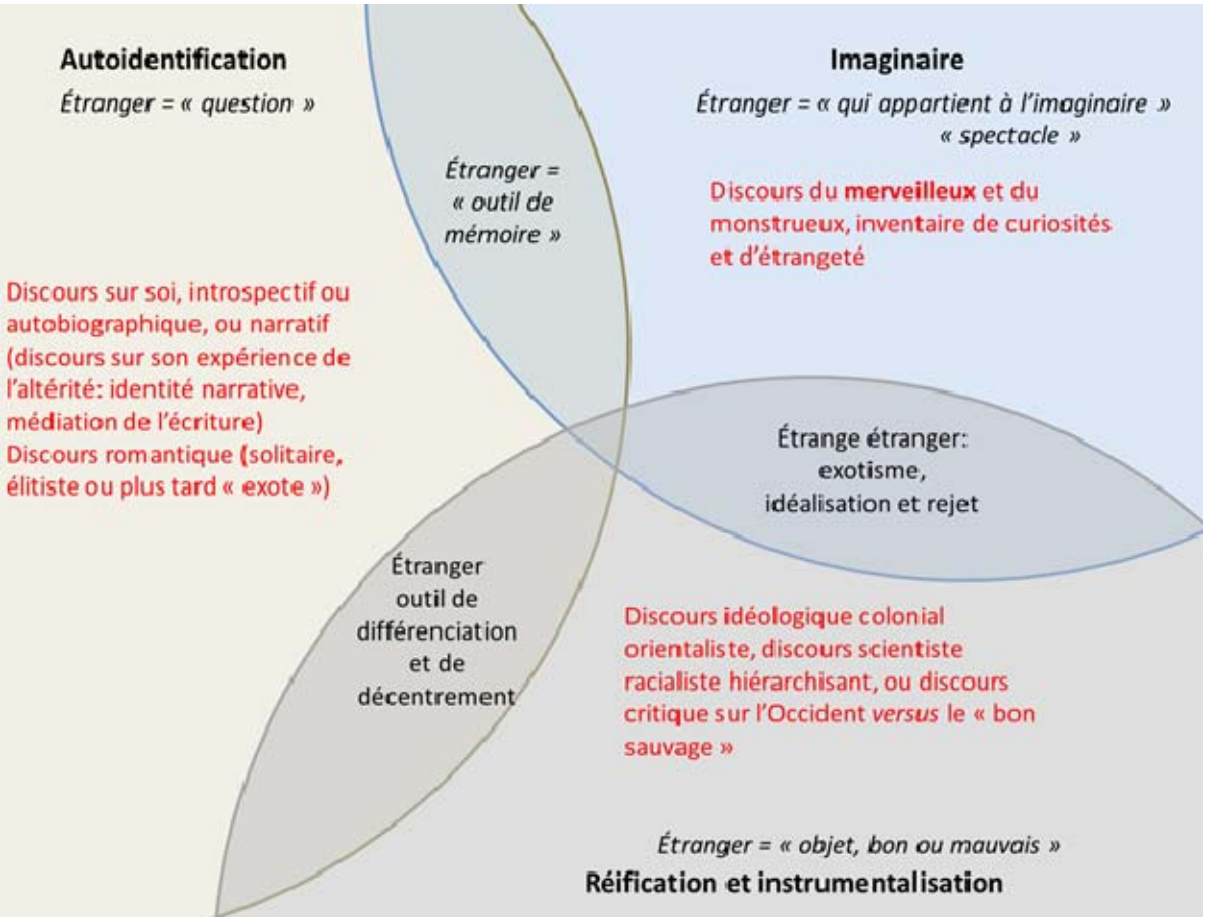


Figure 38 : altérité dans le discours

Même si mon objectif n'est pas d'englober un parcours discursif allant de l'Antiquité à aujourd'hui sur l'altérité, je souhaite prendre en compte cette dimension historique en m'appuyant sur ce que Bérenger Boulay (2007 : en ligne) théorise de l' « analogie anachronique » :

> « Rapprocher deux objets - en historiographie, deux objets que peuvent séparer des distances spatiales, temporelles et culturelles - pour souligner leurs ressemblances, c'est commencer à créer une troisième entité, un modèle doté de ces attributs communs.
>
> La vertu heuristique fondamentale de l'anachronie réside peut-être finalement dans sa capacité à arracher à leurs contextes spatio-temporels les deux objets ou ensembles d'objets qu'elle rapproche.
>
> Toute analogie anachronique - plus largement toute analogie - est une modélisation, ou en tout cas une amorce de modélisation. ».

Pour exploiter l'intérêt heuristique d'une telle démarche, c'est au chercheur de faire en sorte, par la méthodologie élaborée, que l'analogie anachronique ne reflète pas seulement ses lectures *a priori*, mais aille plus loin dans la recherche du sens, grâce aux outils de l'analyse de discours. L'approche multimodale choisie (exposée en 2 du chapitre 3, page 203) pour le recueil des données permet d'éviter ce risque. Le traitement du corpus établi s'est fait autour de :

- la recherche des thèmes dominants (notamment par une préanalyse, décrite en 4 du chapitre 3, page 222), qui permet d'identifier aussi le contenu des représentations ;

- le positionnement de chaque auteur sur l'altérité, l'ici et l'ailleurs, l'identité, tel que le chapitre 4 a permis de le dégager ;
- l'approche de la mise en récit : positions énonciatives (repérables notamment par l'usage des pronoms, des verbes, les caractéristiques de la présence d'autrui dans le discours), lecteur(s) destinataire(s), choix du point de vue, usages de la modalisation, de l'humour, de la dramatisation parfois ;
- l'exploration du contenu du récit : choix des faits, signification qui leur est explicitement attribuée, présence ou non de commentaires.

La comparaison, l'analyse interdiscursive, vont s'opérer dans ce chapitre entre les récits d'auteurs divers sur l'ailleurs et sur l'expérience de l'altérité, entre l'ensemble du corpus et le reste du « parcours discursif » (Maingueneau, 2005) pris en compte dans cette recherche et analysé dans la première partie, c'est-à-dire et selon les processus modélisés en Figure 23 : altérité dans le discours :

1. le discours des **merveilles** illustré par Marco Polo (Le *Livres des Merveilles ou le devisement du monde*, fin du XIIIe siècle), dans le discours de la découverte et de l'inventaire de l'altérité ;
2. le discours de l'**exotisation**, aussi bien l'exotisme tropicale du XVIe siècle que l'exotisme baudelairien romantique ou ségalien, dans le discours sur l'ailleurs ;
3. le discours du **bon sauvage** de Jean-Jacques Rousseau au XVIIIe siècle, du progrès humain vu comme linéaire et universel des Lumières (innocence passée et civilisation décadente), dans le discours sur l'autre ;
4. le discours **romantique et introspectif** tel que l'incarnent François-René de Chateaubirand au XIXe siècle ou le contemporain Nicolas Bouvier ;
5. le discours de l'**idéalisation** et du **rejet**, dans le discours sur l'altérité, théorisé en particulier par Tzvetan Todorov.

L'analyse interdiscursive et l'analogie anachronique ont pour but de vérifier des hypothèses nées dans cette recherche de l'approche critique. Les résultats analysés dans ce chapitre permettront dans le chapitre final de discuter des hypothèses, vérifiées ou nuancées par ces analyses, relevant de problématique de domination, hégémonie, ordre du discours et des conséquences de tels phénomènes sur la construction des représentations de l'autre et de la mobilité, sur les pratiques sociales de la mobilité et de la relocalisation dans le contexte postcolonial.

Prenant en compte à la fois les thématisations des discours du corpus, leurs caractéristiques discursives et celles du reste du parcours discursif considéré interdiscursivement, je vais présenter ces analyses selon trois grands axes :

- **le discours sur l'autre**
  J'y reviendrai sur les représentations de l'ailleurs et de l'altérité et j'y interrogerai les analogies potentielles avec des phénomènes modélisés dans le parcours discursif, en particulier les inventaires et collections de curiosité, l'exotisation et le mythe du bon sauvage ;

- **le discours sur soi**
  J'y analyserai également des phénomènes discursifs précédemment théorisés, en particulier l'écriture du voyage romantique et introspectif, en ce qu'il est perçu comme ce qui « fait » et « défait » le voyageur selon les termes de Nicolas Bouvier ;

- **le discours sur l'expérience et la négociation de l'altérité**

J'y analyserai les discours du point de vue des phénomènes de rejet et d'admiration de l'autre et surtout des espaces interstitiels dans lesquels se réalise l'expérience de l'altérité.

Pour faciliter la lecture de ces analyses, je rappelle ici de façon synthétique les itinéraires de mobilité correspondant à chaque pseudonyme utilisé dans cette recherche (un récapitulatif plus complet se trouve au chapitre 3, page 218), afin de faciliter la lecture des analyses de ce chapitre.

Tableau 10 : itinéraires des neuf expatriés

Alice	France >	**Malaisie**
Ariane	France > Allemagne > France >	
Constance	France > Angleterre > France > Maroc > Angleterre > Russie > Cambodge > **Malaisie** > Singapour > Thaïlande > Nouvelle Zélande > Russie > Brésil > **Malaisie** > Belgique > Espagne >	
Françoise	France > Norvège > France > Norvège > France >	
Ilham	Sénégal > France >	
Jean	France > **Malaisie** > France >	
Lise	France > Vietnam > France > Thaïlande >	
Richard	France > Autriche > France > Chine > France >	
Sylvie	France > Chypre > France > Angleterre > France > Singapour > France >	

1. Discours sur l'autre : qui est l'autre et en quoi est-il autre ?

Dans une perspective d'analogie anachronique, je vais organiser mon analyse interdiscursive des discours des participants sur l'autre en considérant tour à tour trois modèles historiques et figés du discours sur l'autre identifiés dans le chapitre 2 :

- le discours des « **merveilles** » inconnues et curieuses vues ailleurs ;
- le processus discursif d'**exotisation** ;
- le discours sur le « **bon sauvage** ».

Mes analyses ont pour but de vérifier la perduration ou non, et selon quelles modalités, de ces modèles existants du champ du discours sur l'autre. Revenant toujours à cette question centrale : comment les représentations, les discours et les expériences individuelles s'articulent-elles dans une histoire collective ?

Les expatriés dissertent peu sur l'autre. Il y a peu dans le corpus de discours de généralisation, de description à portée universelle et de théorisation sur l'autre, par exemple sur le Malaisien, le Malais, le Chinois. Ces communautés ne sont d'ailleurs pas souvent nommées ainsi. Et pourtant l'autre est là, omniprésent dans les discours. Je vais analyser comment, à quelle place et pour quoi dire. Les analyses vont montrer que le récit de l'altérité s'articule autour de la différenciation, puisqu'elle est cruciale dans l'autoidentification qui, le chapitre 4 l'a montré, participe des discours du corpus. ***La question n'est alors pas tant qui est l'autre, que en quoi est-il différent***.

En introduction à cette première partie du chapitre 5, je vais d'abord analyser comment est défini l'autre, comment il se manifeste dans le corpus :s'agit-il de personnes, connait-on leurs noms, fonctions, caractères, s'agit-il de groupes tels que « collègues », s'agit-il des hôtes et comment sont-ils ainsi identifiés, sous forme de mots comme « locaux », de déictiques, etc. ?

De ce point de vue, le logiciel m'a aidé à dégager des tendances. Tout d'abord en analysant les occurrences du mot « malaisien », avec ou sans majuscule et donc adjectif ou nom. Prenons l'exemple des récits de parcours.

J'y reviendrai, le discours sur l'autre est plus souvent incarné discursivement par « en Malaisie » que par exemple « les Malaisiens ». Pour rappel, le mot « malaisien » renvoie à la nationalité, alors que « malais » renvoie à une culture, malaise et musulmane, de la majorité des Malaisiens. Mon étude préalable (Girard, 2010a et b) a montré que les deux termes étaient régulièrement interchangés dans le discours d'expatriés internationaux[138].

« Malais » n'apparait que trois fois dans les neuf récits des participants (la mise en valeur typographique en gras est rajoutée par moi) :

- Lise l'utilise pour évoquer son expérience dans une chorale en Malaisie, dans un paragraphe dans lequel elle évoque les trois grandes communautés culturelles malaisiennes, la culture malaise, la culture chinoise et la culture indienne.

  « […] *chorale multi-culturelle, multi-ethnique, multi-religieuse… Où seule la voix et la musique compte. Ça m'a permis de rencontrer du monde. Pas mal d'expats, de pays différents, de milieux sociaux différents, de milieux économiques différents. Il y a beaucoup de* ***Chinois****, évidement, quelques* ***Indiens****, et quelques* ***Malais****.* ».

  Mon interprétation de ce texte est que le terme « malais » est utilisé ici à bon escient (c'est-à-dire sans qu'il n'y ait de confusion avec le terme « malaisien »), et que les termes de « Chinois » et « Indien » dans la même phrase se réfèrent également à des Malaisiens de cultures différentes. Cette interprétation est vérifiée grâce à la phrase suivante dans le texte de Lise : « *Ça me rend toujours dingues qu'ils doivent se planquer pour chanter avec nous parce qu'on chante surtout de la musique sacrée.* ». Il s'agit donc bien de Malais, musulmans, qui n'ont pas le droit de chanter de la musique religieuse chrétienne telle que celle souvent interprétée dans la chorale de Lise ;

- La distinction et la conscience de cette distinction est également très claire chez Alice.

  « *Ce qui humainement me touche le plus, c'est que ce pays est chargé de différences, musulmans, chrétiens, bouddhistes, hindouistes, se mêlent sous les visages des* ***Malais****,* ***Chinois****,* ***Indiens****, principalement.* ».

- Sylvie, qui propose dans son récit de parcours une liste de « *différences* » qui ont « [chamboulé ses repères français] », et sur laquelle je reviendrai dans ce chapitre, l'utilise une fois en référence à la langue malaise et une deuxième fois comme adjectif.

  « *Les habits* ***malais*** *sont très semblables, en confort, à un pyjama !* ».

  Mon interprétation est également pour Sylvie que le terme est utilisé en référence à la communauté malaise en particulier, une interprétation confirmée par un autre passage de son récit, dans lequel elle fait la distinction au sujet de Singapour : « *J'y ai découvert la riche culture* ***chinoise****-et dans une moindre mesure* ***indienne*** *et* ***malaise*** ».

[138] Les termes « *Malay* » et « *Malaysian* » dans les entretiens menés en anglais (Girard, 2010a et b) correspondent exactement aux termes francophones « Malais » et « Malaisien ».

Dans le contexte pluriculturel et communautariste malaisien, les expatriés français se semblent pas entretenir de confusion sur les termes « malais » et « malaisien », observé par ailleurs dans mon étude anglophone. Cela me permet d'aborder les analyses de cette première partie du chapitre 5 en tenant compte de l'identification faite par les participants des populations en présence.

1.1. « Vrai » ailleurs et Merveilles

Des termes comme « vrai » ailleurs, « vrai » étranger ou « vraie » expatriation reviennent dans les discours des participants. J'ai noté dans le chapitre 4 au sujet des départs en expatriation dans l'itinéraire des participants (1.2.1) que ces derniers sont en quête d'un départ sans destination précise, vers un ailleurs caractérisé par son altérité. Ils utilisent des mots comme « découverte » ou « dépaysement », « voir d'autres cieux ».

Je vais analyser ici ce qui relève d'un **imaginaire de l'ailleurs** dans les discours des participants et d'un imaginaire de l'altérité, du lointain. Ces analyses vont confirmer que :

- l'autre est avant tout identifié et caractérisé par sa différence ;
- le déplacement est motivé par des découvertes et des explorations immatérielles de l'ailleurs ;
- une distanciation se construit discursivement d'avec l'ailleurs et d'avec la France.

1.1.1. Rêver et rechercher la différence dans et par le lointain

Le déplacement lointain se motive, se justifie et s'incarne par la découverte et l'exploration de la différence. Les « profits » recherchés ont l'immatérialité de la connaissance, de l'expérience, de la découverte.

Pour Ariane, renouveler le contrat de son conjoint pour « *profiter encore de la Malaisie* », se traduit par l'expérience de la différence, comme elle l'explique en entretien :

> « *par exemple quand il y a le Ramadan il y a d'autres choses à manger d'autres choses qui se passent c'est profiter tout au long de l'année d'un calendrier des fêtes des différentes religions y'a quand-même des cérémonies des choses à voir ben par exemple ce weekend on va aller chez un collègue de mon conjoint pour manger pour célébrer* Hari Raya ».

Son discours est marqué par l'altérité, avec la répétition de « *autres choses* » (à « *manger* », à « *voir* » et qui « *se passent* ») et l'adjectif « *différentes* », et une attention à ce qui relève de la culture de l'autre : « *fêtes* », « *religions* », « *cérémonies* ». Ce qui l'a décidée à rester plus longtemps ne tient pour Ariane ni de projets professionnels, ni de confort matériel, mais avant tout de la découverte :

> « *c'est pas rester dans un beau condominium au bord de la piscine à boire des cocktails hein moi c'est vraiment explorer* ».

Lise écrit dans son récit qu'après de nombreux séjours aux Pays-Bas et quelques voyages en Europe ou au Maghreb, « *J'étais prête pour LA découverte. Le VRAI étranger.* ». Lorsque Lise décide de partir à l'étranger, à l'occasion de son stage d'IUFM[139], voici ce qu'elle écrit des options proposées : « *Les pays proposés étaient l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne… rien de très original.* ». Ce terme, « *original* »,

[139] Voir note 127, page 276.

dénote une recherche exacerbée de la différence. Dès qu'elle évoque la possibilité de monter un projet de stage au Vietnam, elle écrit au contraire, « *ça, ça devenait intéressant* ».

Cette représentation du « vrai » étranger se confirme pour Lise dès qu'elle découvre le pays : elle écrit dans son récit, « *Et c'est en atterrissant à Hanoï que pour la première fois de ma vie, je suis allée à l'étranger. Le vrai étranger.* ». Chez Lise, le « vrai » étranger se ressent comme un choc, une différence frappante. Elle relate dans son récit ses premières impressions du Vietnam, celles du trajet de l'aéroport à l'école de son stage :

« *Tout du long je me répétais : ce n'est pas possible que ce pays soit sur la même planète que la France. Ce n'est pas possible que ces gens soient de la même planète que moi. C'était vraiment l'étranger.* ».

Lise explique en entretien que ce « *vrai étranger* »,

« *c'est vraiment le changement de monde j'avais vu des choses différentes mais je retrouvais des repères l'Italie la Hollande tout ça l'Espagne je retrouvais des repères c'est pareil c'est des pays où on a tendance à manger à heure fixe à table en famille enfin y'a des tas de choses qui sont comme chez nous et là c'était un autre monde réellement de la science-fiction à ce point-là oui je pensais pas j'étais pas déçue et j'ai encore des images à Hanoï* ».

Pour Lise, la recherche de la différence et de ce « *changement de monde* », s'embrasse sans chercher à y retrouver des repères, « *c'est une façon d'éviter d'être déçu parce que si on cherche la même chose que chez nous forcément on trouvera pas* […] *autant chercher d'autres repères des choses qui vont être stables des choses qu'on va comprendre mais qui vont être différentes* ».

Après cette courte expérience de stage à Hanoï, la recherche de la découverte se confirme pour Lise comme une passion. Elle me dit en entretien, « *c'est ma façon de m'amuser j'aime la nouveauté* ». Dans cette recherche de la différence, elle dit de ses recherches de postes en Asie « *je me suis dit que si Hanoï était si différent le reste* [de l'Asie] *devait être différent aussi* ». Elle réalise cet objectif en s'expatriant à Bangkok, avec un certain esprit pionnier, « *on avait tout à construire à deux* ».

Françoise également fait la distinction, en entretien, entre altérité lointaine et la faible différence vécue dans une expatriation en Europe :

« *la Norvège on est en Europe on a un raisonnement qui est exactement le même c'est-à-dire on ne se sent pas forcément plus proche mais en tout cas on a une immédiateté de compréhension qui est là voilà ce qui est moins le cas en Asie c'est bien pour ça que c'est intéressant aussi* ».

Et Sylvie confirme cette recherche de la différence lointaine. Alors qu'elle a décrit dans son récit ses quelques mois de travail en Angleterre, Sylvie écrit, « *Singapour a été ma première vraie expatriation depuis Chypre* ». Elle explique en entretien,

« *ce que je cherche dans une expatriation c'est en tout cas une certaine découverte et différence culturelle* ».

Elle dit de l'Angleterre,

« *ça reste en Europe c'est moins dépaysant je pense qu'il y a aussi cet aspect de l'exotique du dépaysement qu'on associe à l'expatriation alors que si on bouge en Europe on parle plus de*

mutation alors est-ce que c'est lié à la distance géographique et ou à la différence culturelle je saurais pas l'expliquer mais c'est vrai que quand on parle d'expatriation les gens pensent tout de suite à la Chine ou Dubaï les îles Galápagos ou peu importe en Europe finalement je pense que en tout cas ma génération l'Europe ça fait partie d'un tout c'est pas un pays évidemment mais je pense que finalement on perçoit l'Europe comme un pays »

Le discours de Sylvie montre que cette découverte doit être suffisamment différente, lointaine, pour être satisfaisante.

Pour Richard, sa première expatriation en Autriche pour un stage ne compte pas plus que l'Angleterre pour Sylvie. De son expérience d'étudiant d'un mois en Autriche, il dit dans son récit qu'elle « *n'a pas été vraiment marquante pour moi* ». Lors de l'entretien, il justifie ce commentaire en rappelant la courte durée de cette expérience, mentionne des difficultés linguistiques pour ce germanophone avec les particularités de l'allemand parlé en Autriche ainsi que des difficultés de logement qui l'on empêché *« de découvrir le pays d'un point de vue culturel touristique* », concluant « *ça ne m'a pas apporté autant que les autres* [expatriations] », même s'il convient que le pays est « *très différent* » par sa politique *« c'est un pays d'extrême droite ça se ressent* », un pays « *spécial* ». Finalement en déclarant qu'il y retournerait volontiers pour visiter des sites touristiques particuliers mais sans aucune envie d'y vivre, Richard laisse transparaître qu'il n'a pas beaucoup aimé ce pays. Il conclut,

« *Quitte à partir longtemps autant partir loin* ».

Sylvie décrit en entretien comme idéal,

« *un pays différent de celui d'où on vient mais où on a quand-même les mêmes repères et où il est facile en tout cas de reprendre une vie normale sans avoir trop de bouleversements* ».

Pour Sylvie, ces « repères » sont « *la langue* », « *tout ce qui est je pense accès à l'eau électricité* », « *un niveau sanitaire correct* », « *comment se comporter en fait vis-à-vis des gens* », « *trouver les choses dont on a besoin* ». Sylvie considère que la Malaisie présente un bon équilibre de ce point de vue, entre le dépaysement recherché et la présence de repère, elle me dit :

« *en Malaisie bon il y a des différents repères culturels par rapport aux Malais on sert pas la main des hommes mais c'est des choses qui au final relève plus du bon sens quand on a un minimum de comment dire de connaissances entre guillemets et la façon de se comporter des gens n'est pas si différente que celle qu'on a en Occident donc c'est vrai qui y'a pas trop d'adaptation je trouve que* […] *la Malaisie bien que ce soit asiatique est un pays qui est quand-même occidentalisé donc il y a moins de difficultés à savoir comment se comporter comment bouger comment trouver les choses dont on a besoin* ».

Elle compare à titre d'exemple ce qu'elle appelle la partie grecque de Chypre, où sa famille habitait, et la partie turque, dans laquelle elle trouvait moins de repères : « *j'ai ressenti un plus grand choc culturel entre guillemets quand on était côté turc d'autant plus qu'on y allait souvent seules avec ma maman donc on était trois femmes ma sœur moi ma maman et y'a peu de femmes dans la rue enfin à l'époque en tout cas comme ça restait musulman même si c'est un état laïque et tous les gens enfin tous les hommes nous regardaient de manière un peu bizarre donc c'est vrai que y'avait peut-être plus un sentiment pas d'insécurité mais de différence et de curiosité ou d'interrogation au côté turc qu'au côté grec qui est sûrement lié j'imagine à la position de la femme dans la société etcetera bien que ce soit une société assez ouverte donc on peut peut-être plus parler de confrontation au sens antagoniste dans le contexte turc et on se sent pas forcement à sa place en fait* ».

Sa deuxième expatriation en Chine est vécue comme la plus extrême pour Richard, qui espérait retrouver en Malaisie le choc et la force de son expérience de stage en Chine. Il constate dès son arrivée le manque d'exotisme de la Malaisie par rapport à la Chine, sous la forme de repères linguistiques, économiques et culturels qu'il décrit dans son récit :

« *En sortant de l'aéroport et en atteignant l'hôtel, j'ai su que ce serait très différent de la Chine et que je ne retrouverai pas la même chose. Déjà d'un point de vue linguistique, car tout le monde parle anglais, mais le pays est aussi très développé par rapport à la Chine, et on retrouve des repères européens. On peut facilement manger comme en France, avoir des activités similaires et communiquer avec les locaux.* ».

J'ai fait la remarque à Richard lors de son entretien que le mot « *différent* » revenait souvent dans son discours écrit (récit et blog), il dit que,

« *la différence ça m'a toujours un peu attiré parce qu'on comprend pas et du coup forcément ça nous donne envie de m'y approcher de comprendre un peu c'est un peu dans ce sens-là ce qui est différent tout de suite ça va un peu m'intriguer même dans mes choix de films par exemples des films un peu différents un peu inconnus ça va m'attirer j'aime bien avoir envie de voir un peu la différence* ».

L'expérience de ce que Richard décrit en entretien comme l' « *énorme choc culturel de l'arrivée jusqu'au départ* », et qui devient, au fil de son récit de parcours, un graal (« *Ce que j'avais vécu en Chine était tellement fort que je souhaitais retrouver un peu la même chose* »), est représentatif de ce que la différence est l'objectif premier de ces mobilités.

Sur le terme de « *choc culturel* », Richard explique dans son entretien ce que cela signifie pour lui :

« *perdre ses repères ne rien comprendre ne rien oser faire ça je ne pensais pas que ça m'arriverait ne pas oser parler aux gens ne pas oser commander quelque chose à manger ne pas oser sortir de chez soi* ».

Ma question à Richard se terminait par « pour vous » (« c'est quoi un choc culturel pour vous ? »), il me semble que sa réponse se voulait universelle par ce choix d'une liste de verbes à l'infinitif impersonnel dans la forme de sa réponse. La réponse est pourtant très personnelle puisque le « je » rapidement s'y invite. À ma question « quel est le frein ? » il répond par une déclinaison sur le thème de l'incompréhension :

« *c'est compliqué on comprend pas les gens ne se comprennent pas c'est l'incompréhension c'était ça qui bloquait c'était un gros blocage c'était impressionnant* ».

Le style de cette réponse en allitérations semble exprimer le choc toujours présent à l'esprit de Richard. À l'inverse les « *repères européens* » que Richard a trouvés en Malaisie (récit), il les explicite en entretien comme étant :

« *des modes de vie qui sont assez similaires par exemple les* shopping centers *en France on a des ensembles de magasins où on retrouve un peu la même chose c'est-à-dire des supermarchés des cafés etcetera ça par exemple en Chine j'avais pas trouvé ça et là on peut parler anglais avec n'importe qui sans problème alors qu'en Chine je pouvais pas parler anglais* ».

Il apparait à travers l'expérience de Richard en Chine que c'est entre d'une part les difficultés que le choc culturel et la perte des repères peut provoquer, et d'autre part l'intérêt né de cette même différence extrême, que se trouve l'objet du « vrai » ailleurs, à la fois assez différent pour être intrigant et suffisamment accessible pour pouvoir être vécu plutôt que subi.

J'ai posé cette question à Richard en entretien : « le bilan [de votre expérience en Chine] est positif ou négatif ? », voici sa réponse :

« *c'était très très dur la Chine comme vie mais au fur à mesure enfin le premier mois c'était pire mais après ça s'est amélioré et au final avec le recul ce que j'ai vécu c'est un peu maso peut-être je l'ai apprécié* […] *c'était un stade de découverte vraiment intense et je suis content d'être passé par là quand-même c'est vrai que c'est positif c'est vrai que sur le court terme c'était très négatif j'étais j'ai fait une dépression le premier mois je regardais un film je pleurais alors que jamais j'ai pleuré devant un film c'est pas du tout mon genre* ».

L'érosion de ce sentiment de découverte, pourtant violent, en Malaisie, est vécue comme une déception. Richard reste enthousiaste et heureux de découvrir la Malaisie même si l'expérience n'est pas aussi intense que ce qu'il a pu vivre en Chine, mais Lise est déçue. Elle écrit dans son récit s'être installée avec sa famille dans un pays dans lequel elle ressent que la routine prend le dessus sur la découverte. Finalement, en conclusion de son récit, Lise énumère ainsi les raisons qui la poussent à poursuivre son expatriation en Malaisie :

« *Maintenant, on est installé.*
On est heureux.
Pas forcément du pays, mais l'équilibre qu'on y a trouvé.
Une famille, et ici, c'est facile d'élever des enfants.
Une énorme dose de culturel à nos passages en France, et on prend ce qu'on trouve ici.
Des vacances fréquentes dans la région.
Un niveau de vie raisonnable.
Un boulot chacun où ça va, avec des hauts et des bas.
Pour le moment, nous n'envisageons pas de bouger. En plus, il devient de plus en plus difficile de trouver un poste d'enseignant à l'étranger. Ne parlons pas de deux boulots : enseignant + informaticien. ».

Les dernières phrases de ce récit sont :

« *Donc on reste.*
La fin ?
Je ne sais pas. On verra quand on en aura marre ici. ».

La perte s'exprime dans ces phrases de ce que Lise recherche en s'expatriant, depuis que ses expériences de voyage dans son enfance, qui lui ont « *donné envie de pousser toujours plus loin* ». À ma question « la découverte de quelque chose de différent ? *»,* Lise a répondu,

« oui à la fois différent qui peut être amusant qui peut être des fois galère hein faut pas le nier non plus mais qui dans l'ensemble c'est enrichissant disons que c'est un quotidien qui bien qu'étant quotidien y'a quand-même toujours des surprises quand on change d'endroit ».

Or, de son arrivée en Malaisie après une expatriation en Thaïlande et de ses débuts difficiles, Lise explique en entretien,

« *je pense que j'ai été déçue de ne pas faire autant de découvertes j'ai été déçue parce qu'à la fois ce qui devait être nouveau ne l'était pas j'avais pas des contacts avec des Malais j'apprenais pas le malais à l'école en Thaïlande y'avait beaucoup plus de Thaï que de Malaisiens ici donc y'avait pas la nouveauté mais y'avait pas aussi tout ce qui était pratique enfin tout ce qui était stable en Thaïlande donc ben pourquoi j'étais là quoi* ».

Cette nouvelle destination l'a déçue car « *c'est pas vraiment différent c'est pas vraiment pareil* ». Après un long séjour, de plus de sept années au moment de l'entretien, en Malaisie, Lise dit vouloir retrouver l'expérience d'un lieu complétement différent. Elle cite quelques exemple dans son entretien « *le nord du Canada enseigner chez les Inuits ça doit être sympa la Corée ça me tenterait bien aussi y'a beaucoup à voir beaucoup* ». Elle se place ici à la fois dans le domaine du rêve et du projet, et je retrouve cette impression d'ouverture et d'incertitude du départ chez des Français dont la mobilité dépend de l'opportunité, de l'offre et de la demande, de la conjoncture économique et dont la disponibilité tient de la rêverie. Lise évoque d'ailleurs le rêve, difficilement réalisable de par la nature de son contrat, de faire un tour du monde d'un an avec sa famille. C'est un projet à la fois bien réel puisque que Lise espère le mettre en place malgré les contingences pour le moment insurmontables, mais dont le discours tient du rêve :

« *si on regarde la carte du monde l'Australie la Nouvelle Zélande repasser par là-bas en haut remonter un peu j'ai jamais fait l'Europe de l'Est j'ai jamais mis les pieds en Afrique* ».

Dans cette phrase prononcée en entretien, l'usage de mots comme « *en haut* », « *remonter* », évoque la course d'un doigt sur une mappemonde plus qu'un voyage concret ; il traduit chez Lise l'adoption du point de vue de la rêverie, d'un voyage sans conventions géographiques ni visas, presqu'à vol d'oiseau.

Cette rêverie sur la carte du monde montre qu'un imaginaire perdure de l'aventure et des grandes distances, comme en témoigne certaines expressions de l'ailleurs comme « *au bout du monde* » utilisé par Lise dans son blog, « *Grand-Orient* », par Jean dans son récit, un terme n'ayant pas plus d'existence en géographie que « *bout du monde* », mais dont on peut comprendre que Jean l'oppose à Moyen-Orient, et qui se réfère donc à l'Asie orientale. Dès le paragraphe suivant, Jean utilise le terme « *ASEAN* » (Association des Nations de l'Asie du Sud-Est), montrant au contraire qu'il connait la géopolitique réelle de la région, ce terme « *Grand-Orient* » exprime quant à lui une rêverie romantique ou aventurière, rejoignant le « là-bas » de Lise et ses « Inuits » archétypiques d'un peuple lointain géographiquement, différent et à découvrir.

Constance également associe les voyages lointains avec l'imagination et le rêve. Elle dit en entretien avoir développé une passion du voyage,

« *parce que j'avais pas mal d'imagination que j'aimais écrire petite et donc j'imaginais des tas de choses ce que je ne voyais pas c'était l'inconnu y'avait des trésors quelque part* ».

Dans son expérience l'expatriation, Constance cherche à faire l'expérience de la différence, « *c'est l'inconnu c'est découvrir c'est les marchés enfin en général la première chose que je fais c'est d'aller dans les marchés parce que c'est là qu'il y a la vie et puis les gens les gens qui comptent les habitants* ». Et dans son expérience de la différence, elle ressent certaines affinités : « *il y a des pays qui me sont étrangers parce que je n'ai pas l'impression d'avoir de corrélation et puis il y a des pays avec lesquels que j'embrasse dans lesquels je me sens bien* [ma question : comment ?] *c'est des odeurs c'est des bruits c'est des couleurs ces des gens c'est les paysages j'ai plutôt tendance à aimer les paysages plutôt désertiques et rugueux que la mer le Yémen y'avait tout le Maroc aussi y'a*

l'Atlantique y'a le désert y'a les montagnes ». L' « *affinité* » dont parle Constance ne tient pas à une ressemblance mais à une altérité, une différence séduisante.

Par contraste, chez Ilham, ce participant qui n'avait pas de projet de mobilité avant de décider de postuler à l'étranger car il ne trouvait pas son poste idéal en France, je trouve une forme de contre-exemple, en ce qu'il n'y a pas de recherche de la différence pour son intérêt intrinsèque, ou de la ressemblance pour les repères qu'elle offre, simplement la constatation de différences dont il écrit dans son récit qu'elles sont des « *nouvelles données* » et qu'il faut les « *gérer* ». Le lexique choisi est nettement plus pragmatique, il ne relève plus du rêve et des termes romantiques que j'ai analysés chez Jean, Constance, ou Lise. Il l'explique en entretien : « *il y a plein de choses qui sont différentes mais avec le temps je ne m'étends pas là-dessus quoi parce que bon ça devient anodin quoi au bout d'un certain temps* ». Dans l'entretien d'Ilham en général, je trouve moins d'anecdotes, de réactions, ce qui prouve que la recherche de la différence, de l'autre, de l'altérité, influe sur l'expérience vécue. Pour Ilham qui n'était pas parti pour en faire l'expérience, la différence n'a été qu'anecdotique et doit rester anecdotique de peur qu'une focalisation sur les différences ne compromette le succès de son expatriation. L'expérience de la différence était attendue mais pas recherchée « *je me dis on est obligé au départ qu'il y ait ce genre de choses comme ça avant même de venir je m'étais déjà mis ça dans la tête* ». En conséquence, non seulement le discours d'Ilham ne surinvestit pas le champ de la découverte et de la différence, mais Ilham l'évite volontairement. Pour lui, les différences se « gèrent », elles ne se savourent pas ; il faut les dépasser et au contraire éviter de les ressasser, ce qu'il se refuse à faire, ne me donnant aucun exemple anecdotique des différences auxquelles il a été confronté, malgré mes demande directes en entretien, il ne s'en tient qu'à l'évocation très générale de types de situations.

Pour ceux qui, au contraire d'Ilham, et dans une certaine mesure à l'image des exotes de Victor Segalen, souhaitent savourer les différences et s'en nourrir, comme ils l'expriment ci-avant pour leur amusement, leur curiosité ou pour grandir, les actions et en particulier les pratiques du récit de soi, qu'il soit spontanné ou suscité pour cette recherche, tendent vers la quête de l'altérité. Je vais analyser dans cette première partie du chapitre 5 comment cette quête se manifeste dans la parole des participants sur l'autre, et en particulier dans la mise en scène de l'autre, la définition de l'autre, la différenciation de l'autre.

1.1.2. Collectionner les curiosités pour renforcer la différenciation

Des mots comme « *trésors* » (Constance), « *bout du monde* » (Alice, Lise) ou « *Grand Orient* » (Jean) sont des éléments du discours qui évoquent déjà le discours des *Merveilles*, dans sa rêverie et son approximation géographique. Mais ce qui caractérise particulièrement le récit de voyage tel que le réalise Marco Polo, les explorateurs naturalistes et les premiers diplomates français, ce sont les listes, inventaires et collections, en quelque sorte de « preuves » de l'altérité.

> « L'écrivain-voyageur constitue tout au long de son récit une mosaïque de paysages, qui, liés les uns aux autres par le fil de l'écriture, donnent accès au lecteur à une certaine représentation de l'espace. » (Bouvet & Marcil-Bergeron, 2013).

L'analyse du discours des participants sur leur environnement, l'ailleurs, la terre d'accueil met en avant les thèmes qu'ils choisissent d'investir dans leurs discours et silhouette l'image qu'ils offrent de leur pays d'accueil. J'observe que ce discours tend souvent à renforcer la perception de la différence du pays hôte. Les collections, d'objets, de situations, de plantes, remarquables, participent de cette tendance.

Caractéristique des premiers contacts avec les espaces et le contexte du pays hôte (société, travail, lieux publiques, alimentation), la collection de « merveilles » (au sens des voyages merveilleux, *Livre des Merveilles* de Marco Polo par exemple dans lequel l'auteur décrit ses trouvailles les plus remarquables de beauté ou de laideur indifféremment) admirables ou effrayantes rencontrées sur la terre d'accueil, forme en particulier la base du matériel des blogs d'expatriation, que ce soit dans l'écriture ou dans les éléments iconographiques. C'est une tendance que l'on peut retrouver dans les blogs de voyages touristiques également, car ces collections merveilleuses sont le reflet d'une expérience première et immédiate qui n'est pas seulement propre aux personnes en situation de mobilité professionnelle, estudiantine ou familiale.

Dans les blogs, ce discours des merveilles se réalise souvent par une mise en avant du matériel iconographique. Les billets sont avant tout centrés sur la présentation d'une ou plusieurs images de produits exotiques, lieux insolites, affiches en langues étrangères, accompagnées de textes courts qui les explicite comme des commentaires ou même simples légendes et permettent de transmettre au lecteur l'étonnement, ou l'ironie de l'auteur. Ce discours illustré des merveilles documente les contacts premiers avec l'étrangeté de l'espace hôte. Il a pour fonction de dire « voici ce que j'ai vu », « voici ce que j'ai trouvé » dans ce nouvel espace que je dois maintenant habiter. Il permet de répertorier et de se confronter à des expressions simples et premières de l'altérité : la nouveauté, la différence, l'émerveillement (que ce dernier soit admiratif ou non). Le mot « insolite » est souvent utilisé et est une catégorie du blog pour deux des participants. L'iconographie est riche en produits alimentaires ou en panneaux de signalisation car ces objets sont des supports efficaces pour illustrer l'inconnu, la différence :

« *Mais qu'est-ce que c'est ??? Encore une bizarrerie d'Asie !!! J'ai trouvé ça au supermarché et tout de suite on essaie de deviner ce que c'est... Ça se mange ? Apparemment oui, c'est aux rayons fruits et légumes...* » (Richard).

La différence ou l'inconnu est un thème simple et rassurant et peut s'accompagner de l'expression de sentiments simples : l'étonnement, le dégoût, la moquerie, l'admiration, la méfiance, la peur, l'indignation, le désir, le manque de familiarité. C'est ainsi ici et j'aime ou je n'aime pas. Voici quelques illustrations de ce phénomène, accompagnées d'extraits du texte (ou de la totalité du billet, en grisé). La photographie, souvent prise par l'auteur, est centrale puisque l'apparence insolite et inédite du point de vue des auteurs des objets de leur billet a toute son importance dans cette entreprise de collection.

Le dégoût :

« *Mais ici la salade de fruits est littéralement : une salade verte, avec des fruits, avec de la sauce ! Beurk !! Moi ça ne me tente pas vraiment. Du coup ça se vend sous le nom "*salad-fruit*". Alors attention en commandant vos desserts !* » (Richard).

L'admiration dans le blog de Richard :

Silhouettes malaises...

Petit cliché en revenant de pause déjeuner.

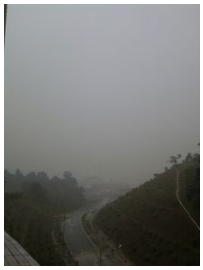
Admirez donc l'élégance de ces dames malaises !

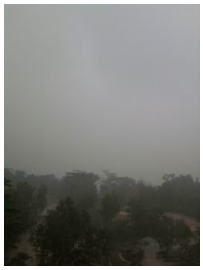
De très belles couleurs et de très beaux motifs, du style batik fait main (et non, le batik n'est pas qu'africain, c'est très présent en Malaisie !)

L'envie :

« *C'est sûr, pour nous Français, ça laisse rêveur !* » (Alice).

Un cliché peut aussi refléter l'extrême différence de l'environnement, parfois perçu comme violent : les photographies de pluies tropicales torrentielles et de rues inondées se trouvent à plusieurs reprises sur chacun des quatre blogs, souvent accompagnées d'un texte expliquant que la photographie n'illustre pas bien l'ampleur du phénomène :





« *Petites photos de la dernière tempête, prises du boulot. Dommage, on ne voit pas les éclairs. Mais en Malaisie, quand l'orage pointe son nez, le ciel s'assombrit, le ciel gronde, et il se met à pleuvoir dans tous les sens. On ne voit plus à 10 mètres devant soi tellement il fait sombre. Dans ces cas-là, on reste enfermé en attendant que l'orage passe*. » (Richard).

L'inquiétude, l'appréhension, dans le blog de Lise :

Bas sekolah[140]

« ou une bonne raison de ne pas inscrire ma fille dans les transports scolaires… Comme quoi le lycée a encore quelques problèmes d'organisation, et de freins, à gérer. ».

Souvent, une simple description du contexte, différent, illustré par l'image et expliqué par le texte – commence souvent par le mot « ici » :

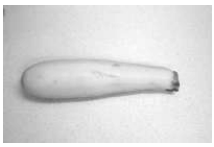
« *Ici, le petit truc particulier c'est qu'il n'y a pas vraiment de pharmacies.* […] *En fait chaque cabinet médical dispose de son propre stock de médicaments. Par conséquent, la prescription est délivrée sur place à la fin de la consultation. Par contre, il ne faut pas s'attendre à trouver de notice avec la liste des excipients, des indications, contre-indications et tout ce qui suit.* » (Alice)

[140] malais : bus scolaire.

Le j'aime / je n'aime pas est souvent sous-entendu sans être explicitement exprimé dans le texte accompagnant la photographie :

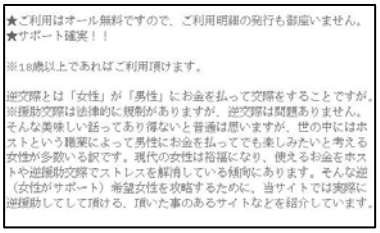
« *La chaîne du froid en Malaisie est un concept totalement étranger.* […] *Dans de nombreux supermarchés, la viande ou le poisson sont congelés, puis décongelés, puis recongelés le soir et ainsi de suite... Y compris dans bons nombres de pseudos boucheries.* » (Alice)

Ces images peuvent aussi servir à exprimer de façon simple et concrète la difficulté de l'appropriation, que ce soit des usages, des objets,



« *Je ne m'y retrouve plus non plus dans les légumes. Il faut dire que certains sont étonnants. Voici par exemple un poivron et une courgette*. » (Lise).

ou encore des langues :



★ご利用はオール無料ですので、ご利用明細の発行も御座いません。
★サポート確実！！

※18歳以上であればご利用頂けます。

逆交際とは「女性」が「男性」にお金を払って交際をすることですが。
※援助交際は法律的に規制がありますが、逆交際は問題ありません。
そんな美味しい話ってあり得ないと普通は思いますが、世の中にはホストという職業によって男性にお金を払ってでも楽しみたいと考える女性が多数いる訳です。現代の女性は裕福になり、使えるお金をホストや逆援助交際でストレスを解消している傾向にあります。そんな逆（女性がサポート）希望女性を攻略するために、当サイトでは実際に逆援助してして頂ける、頂いた事のあるサイトなどを紹介しています。

« *Comme vous tous je suppose, je reçois un certain nombre de* spam[141]*. En général, c'est pour mon bien. On ne me vend que du bonheur. Aujourd'hui, je ne sais pas. En tout cas, ça change un peu. Bon, j'espère que je ne publie ni insulte ni obscénité, ni propagande pour des idées que je n'ai pas... Si vous êtes choqués par mes propos, dites le moi !* » (Lise).

Publiées et partagées par les participants sur leurs blogs, ces collections d'objets insolites sont particulièrement adaptées au média du blog : elles peuvent être visuelles (photographies), elles permettent des billets courts, propices à l'humour et attirants pour les lecteurs occasionnels. La collection d'objets apporte de plus une légitimation aux yeux du lecteur de l'expérience vue comme véritablement lointaine et justifiant un récit.

Ces images, objets, aliments, situations insolites, inconnus, surprenants, illustrent et prouvent l'arrivée des bloggueurs dans un nouveau territoire, une nouvelle langue et culture. Par leur récurrence, ces billets participent de la tension du discours vers la différenciation de l'autre, que je vais continuer à explorer pour aller vers la problématique de l'exotisation qui sera plus particulièrement analysée en 2.

1.1.3. Référencer l'inconnu : hétérolinguisme, comparaisons et erreurs

Cette thématisation tendue vers l'ailleurs et la différence se révèle notamment dans la dimension référentielle des discours et dans les stratégies discursives du dire l'ailleurs. Ces stratégies peuvent relever de l'emprunt de mots étrangers ou de comparaison avec des références françaises par exemple et sont caractéristiques d'un équilibre entre connu et inconnu, repères et ailleurs.

L'hétérolinguisme relève d'une forme de dialogisme à travers le plurilinguisme. L'emprunt de mots à une langue étrangère permet l'opposé de ce que Mikhaïl Bakhtine (1929 [1977 : 422]) décrit comme le « monde linguistique ptoléméen, clos, seul et unique ». Strictement, l'hétérolinguisme tel que le propose le spécialiste de la traduction, Rainer Grutman, se réalise selon deux modalités : le

[141] anglais : pourriels.

périgrinisme et le xénisme. Je propose la définition donnée par Laté Lawson-Hellu (2003 : 318), qui a appliqué ces deux modalités à l'étude de la littérature francophone :

> « Le pérégrinisme s'insère dans un texte comme un élément étranger, sans toujours être suivi d'une traduction ou d'une note métalinguistique. Au contraire, le xénisme indique la présence d'un élément étranger dans une langue quelconque, suivi ou non d'une explication métalinguistique. »

Cet auteur y ajoute la modalité de la transposition (par exemple la traduction), moins visible. Lorsque dans le corpus des conversations sont rapportées qui ont eu lieu en anglais, la transposition n'est pas toujours indiquée. Par exemple le récit que fait Alice de conversations avec des chauffeurs de taxi qui ont eu lieu en anglais sont le lieu de transpositions.

Dans le corpus, deux langues en particulier émergent de l'hétérolinguisme dans les discours, le malais et l'anglais, et dans une moindre mesure des langues chinoises parlées en Malaisie. Dans les extraits de corpus cités jusqu'ici, des noms de plats, de fêtes, d'aliments, de sports, sont utilisés avec ou sans traductions ou explicitations.

La tension des discours vers le différent, l'insolite, amène les participants à utiliser différentes stratégies discursives afin de décrire et d'expliquer la nature, la fonction d'objets ou de situation inédits.

Jean utilise par exemple dans son blog le mot malais (emprunté à l'arabe et utilisé également en français), « Ramadan » et une comparaison avec une tradition familière des Français, Noël :

« *La fin du Ramadan est demain. C'est un peu le Noël malaisien. Deux jours de congés, retour dans les familles, et grandes festivités culinaires pour fêter le tout.* ».

Richard a dans son blog recours à des images frappantes, des comparaisons moins directes :

« *C'est un peu une soupe "galerie des horreurs".* ».

Du fait de ces comparaisons intuitives et plus ou moins poétiques ou humoristiques parfois, l'hétérolinguisme et les stratégies du dire l'ailleurs sont faits d'erreurs et d'approximations. Il s'agit de comprendre, d'expliquer, et cela passe parfois par se tromper. L'identification faite d'éléments nouveaux peut être fausse, les analogies avec des éléments connus peuvent être erronées également. Il en existe de nombreux exemples dans l'histoire, quand dès le XVIe siècle de mauvaises traductions ou des comparaisons manquant de pertinence ont pu donner lieu à des croyances erronées sur l'origine de certains produits exotiques. Le voyageur John Mandeville par exemple est connu pour avoir décrit des créatures mythologiques, telles que le griffon, ou de son invention, comme l'extraordinaire mouton végétal[142], dont il affirme avoir mangé. Ces erreurs peuvent naître de la volonté de comprendre et de décrire, de transmettre l'inédit. Dans le cas de John Mandeville, ces deux exemples relèvent plus probablement de l'invention ou de la reprise de récits de seconde main.

[142] "*And there groweth a manner of fruit, as though it were gourds. And when they be ripe, men cut them a-two, and men find within a little beast, in flesh, in bone, and blood, as though it were a little lamb without wool. And men eat both the fruit and the beast. And that is a great marvel. Of that fruit I have eaten, although it were wonderful, but that I know well that God is marvellous in his work*", in *The Travels Of Sir John Mandeville*, Londres : Macmillan, 1900.

Lorsque Richard raconte dans son blog comment il a quitté l'aéroport en navette, il écrit : « *je traverse la jungle qui sépare l'aéroport de Kuala Lumpur* », alors que les paysages qu'il traverse sont en fait des terres agricoles. Il poursuit d'ailleurs « *Impressionnant cette densité de palmiers* ». Ces palmiers à huile ont été plantés suite à la déforestation de la jungle, pour faire place à ce produit agricole rentable dont la Malaisie est le premier producteur mondial. Ce type d'erreur peut être lié à l'absence de connaissances techniques pointues (ici par exemple en arboriculture) mais aussi à des représentations. Le palmier et la jungle sont deux images d'Épinal des zones tropicales, qu'il est facile de se représenter comme associées lorsque l'on ne connait pas encore bien ce territoire.

Au-delà d'emprunts, de comparaisons ou de l'occurrence d'expressions comme « une espèce de », qui expriment le rattachement au connu pour décrire des objets (ou plantes, animaux, situations) inconnus selon des stratégies existant dans les récits de Marco Polo par exemple (je les retrouve chez John Mandeville : « comme des gourdes », « comme un mouton sans laine »), j'observe un surinvestissement de ces stratégies. Il arrive que les expatriés, en particulier dans l'écriture de blogs, traitent discursivement des situations, des actions, des lieux, personnes, objets, comme si elles ne pouvaient être décrites que par ces stratégies discursives visant à décrire l'inédit. Dans ce cas, plutôt que de permettre la compréhension d'objets inédits en la rapprochant du connu, cela donne une aura mystérieuses à des objets qui, décrits par un discours plus direct, auraient pu sembler bien plus banals. J'analyse pour illustrer cette observation le premier billet du blog de Richard.

Il y fait le récit de son arrivée en Malaisie et raconte son arrivée à l'aéroport. Dans ce lieu international et standard, la navette, semblable à bien d'autres à travers le monde, devient pourtant pour Richard « *une espèce de navette* ». Dès l'avion, Richard cherche à prendre des repères : « *dans l'avion, on voit un peu ce qui nous attend dans la rue : beaucoup de Chinois, des Indiens, des touristes, bref c'est assez contrasté !* » et interprète chaque signe comme une indication de l'atmosphère ou de la réalité du pays dans lequel il arrive pour la première fois. Il prend par exemple en photo son visa et commente : « *Rien que l'intitulé sur le visa me met dans le bain : "Transporter de la drogue entraîne la peine de mort"* ». Chaque action anodine devient un danger potentiel : Richard annonce ainsi, « *Je passe l'immigration avec brio* », employant un champ lexical, le verbe « *passer* » et l'expression « *avec brio* » qui renvoient au domaine de l'examen, impliquant qu'un échec aurait été possible malgré la préparation et la totale légalité et légitimité de sa situation. De même, il écrit « *Alléluia, mes bagages sont là !* », référant certainement avec humour la présence de ses bagages à un miracle, alors qu'il a pris un vol commercial direct avec une compagnie réputée et qu'aucun incident de parcours n'a été évoqué qui pourrait expliquer une inquiétude quant à l'arrivée de ses bagages. Cette incertitude est aussi au cœur du discours sur l'ailleurs et dans le récit du voyage en tant que tel – c'est-à-dire du transport même vers le territoire étranger – elle reflète que le voyage lointain ne peut pas être perçu comme anodin par ceux qui le pratiquent.

Tout semble un peu magique dans le territoire nouveau, ainsi dans ce même billet Richard, fraichement arrivé à l'aéroport, observe l'employée d'un opérateur téléphonique faire « *plein de manipulations* » sur son téléphone et « *me voici avec une nouvelle carte SIM et du crédit, en 10 minutes et pour 3 euros !* ». La formulation appelle l'abracadabra et la figure du magicien est renforcée par le fait que dans ce discours, l'opératrice semble agir sans paroles, comme certains magiciens sur scène.

La suspicion, même sur le ton humoristique est toujours là : « *Bon, ai-je mangé du chien, telle est la question, car je n'ai AUCUNE idée de quelle viande il s'agissait.* », s'interroge Richard dans un billet de blog sur le Vietnam.

À la fois la quantité de discours participant de la construction de collections (photographies ou descriptions) d'objets insolites et le surinvestissement de caractéristiques discursives du merveilleux

et de l'inédit, participent d'une confirmation de la différence et du lointain. Les expatriés sont en quête de découverte et de différence et leurs discours mettent en exergue ces différences et ces découvertes. Cette quête et cette focalisation, la tension du discours vers le différent, l'inédit et l'insolite, forment un socle pour l'exotisation.

1.2. Exotisation

Exotisme et expatriation partagent ce préfixe d'extériorité. Pour l'expatrié, hors sa patrie, en territoire étranger, apprécier l'exotisme du territoire hôte, c'est rechercher un doublement de la dimension extérieure. Ci-avant le 1.1 de ce chapitre a montré, par l'analyse du corpus naturel des blogs, que la différence est recherchée et qu'elle est mise en avant. J'ai aussi noté que cette différence avait tendance à se trouver renforcée par la tension thématique dont elle fait l'objet et par la façon dont certaines formes du discours l'amplifiaient. Ces phénomènes participent déjà du processus de l'exotisation, que je vais maintenant analyser plus particulièrement.

Je retrouve dans le corpus aussi bien un exotisme tropical, hérité de Marco Polo, des voyageurs naturalistes et premiers collectionneurs, que des échos de l' « exote » (un voyageur éclairé et « méritant » le voyage selon Victor Segalen), à travers cette recherche d'une altérité exacerbée, de la différence. Cependant j'ai montré dans le chapitre 2 les limites d'un exotisme véritablement postcolonial : les objets tendent à être tropicaux alors que les références tendent à être européennes. L'idéal d'un exotisme universel et déterritorialisé semble être en lui-même contradictoire :

> « Les mots "lointain" ou "bizarre" qui ont l'air de faire sens en soi ne le font que par rapport à un implicite, relatif au locuteur, à sa situation et à ses normes. C'est lui qui définit le proche et le normal dont l'exotisme se démarque. Il faudrait donc toujours dire qui caractérise tel lieu comme exotique – de même qu'on a besoin de savoir qui dit "je" ou "maintenant" pour que ces mots fassent sens. Les linguistes qualifient d'embrayeurs ces mots dont la signification dépend du contexte de leur énonciation, qui relèvent du discours et non du récit. Parmi ces embrayeurs se trouvent les déictiques spatiaux (« ici », « là-bas », etc.), au rang desquels il faudrait compter "exotique". » (Staszak, 2008 : 8).

1.2.1. Exotisme du tropical

Les descriptions du territoire tropical telles que celles datant de l'ère coloniale ou précoloniale se retrouvent dans ce corpus contemporain avec les mêmes caractéristiques. Voici ce que Lise énumère dans son récit à propos de la Thaïlande :

> « *Les rizières, les forêts, les cascades turquoises, les bambous immenses. Les temples pré-ankoriens, les temples en bois du nord, les montagnes, les plages, les poissons tropicaux.* ».

Voici ce que Jean décrit de son environnement à Kuala Lumpur dans son blog :

> « *Courir dans la forêt tropicale peut d'ailleurs être un très bon moyen de progresser vite. En effet, on retrouve de suite des jambes de gazelles lorsqu'on tombe sur deux groupes de singes rejouant les meilleures scènes de guérilla urbaine du film le parrain, ou un python géant qui ronronne en plein milieu de la piste de course.* ».

Les deux font une liste de clichés de l'environnement tropical, en particulier de la faune et de la flore : « *rizières* », « *bambous* », « *jungle* », « *poissons tropicaux* », « *singes* », « *python* ».

Et voici l'exemple d'un court billet de blog écrit par Richard à propos d'un quartier de Kuala Lumpur :

> « *C'est un quartier rénové très récemment, très indien.* […] *On le voit aux arches multicolores dans les rues, aux odeurs d'épices, aux magasins affichant fièrement saris, bijoux et autres. Dans les boutiques, des statuettes religieuses très (trop !!) colorées. L'encens brûlé sent très fort mais c'est plutôt agréable.* »

L'évocation des couleurs (y compris le doré à travers la mention des bijoux) et des odeurs, le cliché de la fierté, l'impression que toutes ces odeurs, couleurs et détails énumérés (et dont le nombre est rendu exponentiel par le « *et autres* ») englobe l'observateur et le submerge, comme le suggère le « *trop* ». Ces caractéristiques rappellent les descriptions de marchés orientaux, mais aussi la palette des peintres orientalistes. Je reprends ici la description qu'en donne Jacques Frémeaux (2004 : en ligne) :

> « la vision d'une gamme étendue de couleurs – ivoire, bronze, cuivre ou ébène des peaux, mais aussi rouge, vert, jaune ou vieil or des costumes, […] spectacle de rues "grouillantes", peuplées de "foules bigarrées", avec leurs "bazars" proposant invariablement "tout ce qui peut se vendre ou s'acheter", dans une débauche d'odeurs, flatteuses ou non […]. ».

L'observation d'objets perçus comme manquant d'exotisme apparaît parfois comme en contre-exemple, comme des incongruités. Jean écrit par exemple dans son blog, « *Oui, la grippe frappe même sous les tropiques. Pire, elle n'est pas saisonnière et peut donc être attrapée tout au long de l'année.* ».

Dans d'autres exemples, la part d'interdiscursivité de ces descriptions tropicales est également observable. L'extrait ci-dessus du blog de Richard est dans une langue moderne et ne présente pas de caractéristiques lyriques, on y trouve par exemple le très modéré adverbe d'intensité « plutôt ». Cependant, il est clair à l'analyse d'autres extraits décrivant des sujets typiques du domaine tropical (la jungle, le marché) que les auteurs se réfèrent à des genres tendant à perpétuer un certain style de discours sur ces sujets. En particulier, je retrouve des caractéristiques des types de discours journalistiques ou littéraires.

Des poncifs du voyage en territoire lointain se retrouvent, tels que cette phrase dans le blog de Richard, « *Au passage, une femme malaise m'a proposé la main de sa fille en attendant le bus (!!).* », dont l'auteur ne précise pas s'il s'agissait d'une boutade de la part de cette femme. On trouve là le pendant de l'histoire bien connue de l'homme offrant tant et tant de têtes de troupeau (si possible d'animaux d'élevage exotiques d'un point de vue français, comme le dromadaire, chameau ou zébu) pour la main d'une voyageuse. Il y a des signes discursifs montrant que Richard s'inscrit dans la tradition de cette anecdote : l'auteur choisi d'utiliser l'expression « *la main* » pour se référer au mariage, une expression désuète, littéraire, reflétant une réalité passée, celle d'un temps où les parents avaient l'autorité de donner véritablement leurs enfants en mariage. Cette réalité n'est certainement plus d'actualité ni en France, ni en Malaisie, sauf marginalement dans ces deux pays. Dans le reste de ce billet, j'observe des expressions modernes et familières comme « *sympa* » ou même de la langue parlée comme « *Bon,* » ou « *ha ha* ». Le fait que Richard choisisse de relater cette anecdote en particulier de cette façon, plutôt qu'en écrivant par exemple, « une femme malaise a essayé de me caser avec sa fille », qui serait plus en accord avec le ton du reste du billet, met à jour cette interdiscursivité avec des discours anciens et notamment coloniaux, dans lesquels le territoire lointain est associé au passé, à la désuétude, la perduration de traditions anciennes, tantôt vues

comme charmantes et perdues par les Occidentaux, tantôt barbares et dépassées par les Occidentaux, selon les points de vue.

La problématique de l'exotisation telle que je l'ai introduite dans le chapitre 2 est qu'elle entraîne la réification. C'est un phénomène que je peux aussi analyser dans les discours de ce corpus. Par exemple Richard au sujet des Vietnamiens écrit dans son blog : « *Et en plus d'être sympas, ils ont le mérite d'être plus beaux que les Malaisiens.* » ou « *Ils me font penser plutôt à des Chinois en plus civilisés.* ». Dans d'autres cas, Richard entoure ses observations sur les habitants de beaucoup plus de modérateurs dans son discours : « *Je vais un peu stéréotyper, mais j'ai trouvé que les Indonésiens sont beaucoup plus ouverts et avenants que les Malaisiens. Ils sont curieux, avides de questions, toujours prêts à aider, à partager, à accueillir, à découvrir.* ». Ces généralisations, et en particulier celles portant un jugement de valeur sur les traits physiques communs à tout un peuple ou sur son niveau de « barbarie » ou de « civilisation », n'échappent pas à un processus de réification.

Or cette exotisation, en tant que processus discursif, problématique, s'exprime dans le corpus à la fois comme évoqué en 1.1 pour ce qu'elle apporte en termes de différenciation, mais aussi pour son « goût » même, je vais développer maintenant.

1.2.2. Préservation de la « saveur exotique »

L'idée de Victor Segalen que l'exotique donne un goût du passé, et que le progrès et la modernité en sont l'ennemi se manifeste dans les discours des participants. C'est ce qu'exprime Lise lorsqu'elle dit en entretien,

> « *il y a aussi des pays qui changent et que j'aimerais bien voir maintenant enfin je sais que par exemple j'ai loupé le coche de Prague il y a dix ans enfin maintenant c'est pas trop tard c'est jamais trop tard mais pareil le Vietnam c'est maintenant* »,

avec cette idée que le progrès dégrade l'expérience de l'exotisme, de la différence et de cette authenticité perçue comme se dissolvant dans le progrès et l'intensification des échanges avec le reste du monde.

Le territoire exotique est une capsule d'un temps passé et perdu par l'Occident. Richard décrit par exemple dans son blog,

> « *un parc où les Chinois aiment passer du temps, à jouer aux cartes, faire la sieste, jouer de la musique, chanter, danser, papoter... Mais aussi des groupes jouer au Mah Jong, ou bien aux échecs chinois. C'est un pur bonheur d'assister à ces scènes quotidiennes qui nous rappellent une vieille France.* ».

Il décrit également à Pékin, « *Nous parcourons les* hutongs *des alentours, ces petits quartiers aux habitations anciennes qui abritent des cours pékinoises traditionnelles. Le temps semble d'être arrêté dans ces* hutongs *et la vie reste simple, sans artifice.* ». Cette extrapolation sur la vie des habitants de ces quartiers traditionnels, qu'elle soit avérée ou non, relève de la part de l'auteur purement du fantasme.

Cette posture de préservation de l'exotisme, qu'il s'agisse de conserver le caractère non-modernisé de ce qui est exotique ou de prévenir son érosion par des phénomènes de métissage ou de mondialisation, revient dans les discours du corpus.

Ainsi lorsque Richard observe dans son blog le rejet de déchets dans la mer, ce n'est pas le problème de la pollution des eaux qui le préoccupe : « *Petit bémol de la visite : les locaux ont la mauvaise habitude de se servir de la mer comme poubelle. On les voit clairement jeter tous leurs détritus dans l'eau, ce qui fait perdre du charme à l'endroit. Dommage !* »

Richard reprend dans son blog le terme de Victor Segalen, « saveur », lorsqu'il écrit de sa visite dans un haut lieu du tourisme de masse en Thaïlande, « *mais toute saveur asiatique est comme évaporée, partie.* ». En comparaison avec cette expérience, il écrit dans un billet postérieur au sujet d'une île malaisienne, « *Beaucoup moins touristique aussi et ça fait plaisir, on se sent beaucoup plus en Asie.* ».

Non seulement la modernité et la présence de touristes risquent de mettre en danger l'exotisme, mais toute forme de développement économique également. Ainsi Lise a récemment écrit dans son blog, à une date ultérieure à son entretien,

> *« je me rends compte que j'aime vraiment l'Asie pauvre. Évidemment, ce serait mieux pour tout le monde qu'elle disparaisse au profit de l'Asie riche, mais le tuk-tuk* [pousse-pousse]*, les immeubles bas, les routes poussiéreuses car non goudronnées, les marchés dégueu par terre... Je me retrouve bien là-dedans. J'y ai mes repères, je trouve ça plus reposant et plus sain que nos affreux centres commerciaux sur-climatisés ! »* (Lise, blog, hors-corpus).

Je mets en parallèle ce discours avec celui que j'ai cité dans le chapitre 2 de J.M.G. Le Clézio (*L'Africain*, page 24) : « ce n'est pas très grave qu'il n'y ait pas de cheminée dans cette maison, ou que depuis deux ou trois mille ans, les gens continuent de s'enfumer quand ils font griller du maïs ou de la viande. Ce qui est beaucoup plus important, c'est que, lorsqu'on prépare le repas, tout le monde soit averti, de telle sorte que tous les membres du groupe, ayant participé ou non à la recherche des aliments ou à leur cuisson, du simple fait de leur existence, soient réunis ». Tout comme cet auteur, Lise ne considère pas les problèmes d'hygiène ou de confort ni les aspirations des Asiatiques et leur droit à s'autodéterminer. Elle évacue ces considérations d'un « *évidemment* », pour mieux les ignorer. Seul compte l'exotisme, la simplicité d'une vie modeste et traditionnelle vue comme « saine ».

De même, lorsque Lise décrit ce qu'elle appelle voyager « *à la locale* » en Thaïlande, voici comment elle le décrit dans son récit : « *Dans des bus bringuebalant avec un chauffeur de rechange qui dormait dans un hamac dans la soute et un mec qui emportait sa moto dans le couloir du bus.* ». Il ne s'agit pas seulement de ne pas voyager comme certains touristes étrangers le feraient (en particulier ceux suivant des tours organisés), mais il s'agit en fait de voyager comme la majorité pauvre des habitants du pays, en se mettant sur un pied d'égalité avec les plus défavorisés économiquement des Thaïlandais en renonçant au confort et à la sécurité dans le mode de transport choisi. Cela reste une illusion puisque sans doute les Thaïlandais forcés d'emprunter des bus « *bringuebalant* » ne le font pas majoritairement pour découvrir leur pays et apprécieraient sans doute de bénéficier d'un meilleur réseau de transports en commun.

L'exotisation opérée dans le corpus correspond ainsi en tous points avec celui théorisé par les auteurs que j'ai cités dans le chapitre 2 :

- il correspond aux tropiques et aux territoires coloniaux ;
- il est associé au passé et à la pauvreté (ou simplicité) vus comme vertueux ;
- il devrait être préservé pour son charme et sa saveur.

Le besoin de différencier l'autre (pour mieux s'autoidentifier, j'y reviendrai dans la deuxième partie de ce chapitre) participe de cet investissement d'une exotisation, en tant que processus discursif, ancienne et réifiante. De plus, ce goût pour l'exotisme, qui pousse les participants à le rechercher à le décrire, constitue une source d'inspiration pour l'écriture.

1.2.3. L'exotisation est un moteur de l'écriture

Tout comme le phénomène des collections insolites est un ressort d'écriture dans les blogs, cette « saveur » exotique apporte une plus-value aux écrits. Chez Sylvie, l'atténuation de l'exotisme, avec le temps et la familiarisation aux lieux étrangers, coïncide avec un arrêt de l'écriture. Elle explique qu'au moment de l'entretien, elle n'a plus écrit ses « *épisodes* », des messages collectifs adressés à sa famille, ses collègues et amis en France, depuis deux années :

> « *maintenant j'envoie juste des méls des nouvelles aux parents frères et sœurs* [ma question : pourquoi ?] *ça me prenait trop de temps et puis j'avais moins de choses à raconter peut-être aussi le fait qu'il y ait moins de nouveautés peut-être qu'on arrive à moins prendre de distance par rapport à ce qui est différent on s'habitue enfin j'habite dans un quartier où il y a des petites maisons donc que des locaux y'a le camion de gaz qui passe bip bip le camion qui recycle je sais pas les vieux matelas finalement tout ça c'est des choses qu'on a pas en France c'est un peu à l'ancienne avec les ramasseurs les quincailliers mais pour moi voilà ça fait partie de mon quotidien en fait donc je vois plus avec un œil nouveau ou je vois plus ça de manière un peu différent de ce qu'on a en France je mets plus les choses en relation par rapport à la France tout le temps* ».

Lise également avait arrêté l'écriture de ses courriels collectifs (le « *Bangkok Times* ») pour des raisons similaires qu'elle m'a expliquées en entretien : « *Évidemment, ça s'est essoufflé au fur et à mesure que l'habitude a remplacé l'étonnement de la nouveauté.* ». Mais contrairement à Sylvie, qui a modifié ses habitudes d'écriture en allant vers des échanges de messages privés et individuels uniquement, Lise a alors commencé la publication de son écriture en ligne : « *Le Bangkok Times s'est transformé en site web. Site toujours actif, d'ailleurs, avec un côté aventures et un côté famille.* ».

Cet exotisme, en tant que source d'inspiration, explique la perduration de ce phénomène dans les discours et en particulier dans les discours naturels du corpus, les blogs. Mais l'exotisation se note également dans les entretiens et les récits du corpus. Ce phénomène ne se limite pas à un jeu d'écriture pour le divertissement de lecteurs. La différenciation de l'autre, le chapitre 4 l'a montré, aide à l'identification de soi. Le discours exotisant des participants, particulièrement en ce qu'il construit un exotisme idéalisé de la simplicité, du dénuement vertueux et d'un passé perdu par l'Occident, participe d'une remise en question de soi, d'une distanciation d'avec la France et d'une certaine critique de la modernité héritée des Lumières et de l'industrialisation.

Lié directement à un certain discours de l'exotisation, des incarnations du mythe du bon sauvage (et de la dégénérescence de la civilisation européenne, son pendant) émergent des discours du corpus. C'est ce que je vais maintenant analyser, en conclusion de cette première partie consacré aux formes du discours sur l'autre.

1.3. Le mythe du bon sauvage

Le mythe du bon sauvage est un instrument de critique de la société occidentale. En cela, un discours de l'étranger vertueux ou innocent fait pendant au rejet contemporain du touriste, qui incarne la civilisation.

> « pour une part essentielle, le mépris du touriste est d'origine interne. Il émane tout autant de notre culture que de sa rencontre avec d'autres et procède d'une déchirure de la conscience occidentale » (Urbain, 1991 [2002 : 20]).

Ainsi le touriste devient l'emblème de la société occidentale industrialisée et capitaliste déjà honnie par Michel de Montaigne ou Jean-Jacques Rousseau. Le voyageur et auteur de récits de voyage se met à la place du bon sauvage et contemple, de ce qu'il suppose être son point de vue, cette figure occidentale rejetée :

> « Face à sa propre culture, le voyageur est manifestement sur la défensive. Fuyant le touriste ou toute forme de vie sociale propice à son apparition ; le "monde des Blancs", il s'enferme dans un racisme ouaté. » (*ibid*.).

Si le rejet du touriste peut fonctionner comme pendant au mythe du bon sauvage, ce dernier doit donc également prendre forme dans les discours du corpus.

Dans un extrait de l'entretien avec Alice, que j'ai analysé dans le chapitre 2 (1.3.2) du point de vue de la théâtralisation, cette dernière relate un échange avec un chauffeur de taxi malaisien. Le chauffeur en arrivant dans son quartier avait demandé à Alice à combien s'élevait son loyer. Je vais de nouveau analyser cet extrait, cette fois-ci du point de vue du mythe du bon sauvage.

« *Quand le taxi me ramène et qu'on arrive dans [mon quartier] parce qu'il y a pas beaucoup de taxis qui habitent dans ces coins là et donc il voit tous ces buildings il me fait ouah c'est magnifique mais ça doit coûter super cher ici et qu'on arrive lentement devant mon condominium et qu'il me dit mais combien vous payez de loyer et la première fois qu'un taxi m'a posé cette question-là j'étais mal à l'aise parce que je me suis dit c'est indécent de lui dire […] et très gênée pendant quelques secondes je me dis qu'est-ce que je fais je lui dis la vérité ou je mens parce que enfin le pauvre ça va lui paraître complétement disproportionné donc je me dis c'est pas grave après tout il m'a posé la question bon je lui réponds et il me regarde il me fait ouah ah mais quand-même mais c'est beaucoup hein et puis il me fait en fait il me dit ça sur un ton c'était comme s'il me disait en fait vous vous faites arnaquer là et finalement j'ai trouvé ça rigolo parce que je me suis dis toi tu vois tu vois les choses avec ton état d'esprit français finalement ce monsieur t'as posé une question dans laquelle il n'y avait aucune il a posé une question il voulait juste une information y'avait pas d'envie y'avait pas de jugement y'avait pas de jalousie il voulait juste savoir c'est tout et finalement ben c'est ça que j'ai trouvé impressionnant c'est que je me suis dit c'est très sain comme façon d'aborder les choses […]* »

Dans ce discours, Alice oppose ses propres perceptions à ce qu'elle perçoit de celles du chauffeur de taxi et je vois s'opposer dans ce discours la perception d'Alice d'une part d'un esprit français corrompu et de l'autre d'un esprit malaisien innocent.

L'esprit occidental corrompu émerge d'abord dans le discours par les réactions qu'il induit chez Alice dans cette situation : elle est « *mal à l'aise* », « *gênée* ». Ces sentiments la mènent à percevoir son loyer (sa réponse) comme « *indécent* », « *disproportionné* ». Le discours laisse entendre que cette disproportion se mesure à l'aulne du loyer ou du salaire de son interlocuteur, puisqu'il en devient du coup un objet de pitié, « *le pauvre* ».

La réaction du taxi, relatée comme courte et directe, « *ouah* », « *c'est beaucoup* », et interprétée par Alice comme moqueuse, « *comme s'il me disait en fait vous vous faites arnaquer* », semble conduire Alice à analyser sa propre gêne, décrite au début de l'extrait et qu'elle n'a pas perçue en retour chez son interlocuteur.

C'est là que se joue, ou plutôt se rejoue, la dichotomie de l'Occident corrompu *versus* l'Orient innocent. Alice raisonne que sa gêne initiale était le fruit d'un « *état d'esprit français* », une façon de « *voir les choses* ». Elle ne décrit pas ce en quoi cet état d'esprit français consiste, mais je le retrouve en creux, dans sa perception de ce que le discours (la question) de son interlocuteur n'était pas : « *y'avait pas de jugement y'avait pas de jalousie* ». Elle perçoit alors son interlocuteur comme voulant « *juste une information* ». Il semble que sa perception soit que les intentions de son interlocuteurs sont pures, elle décrit sa « *façon d'aborder les choses* » avec un adjectif qui appelle cette idée d'innocence ou de pureté, en tout cas de l'absence de corruption : « *c'est très sain* ».

Tout comme dans les récits sur les sauvages de Michel de Montaigne[143], la perception qu'a Alice de la réaction de son interlocuteur a un grand effet sur elle. Le « *taxi* » de la première phrase devient « *ce monsieur* », et les « *ouah* » du chauffeur de taxi devant les immeubles et le montant du loyer, trouvent leur réciproque dans le « *j'ai trouvé impressionnant* » d'Alice.

Or comme je l'ai noté dans ma première analyse de cet extrait dans le chapitre 2, la relation des intentions et des sentiments de son interlocuteur dépendent de la perception et de l'interprétation qu'Alice fait de cet échange. Elle interprète son « *ton* », son langage non-verbal « *il me regarde* ». Je conclus donc qu'il y a chez Alice, tout comme chez les auteurs qui ont fait l'objet de mon second chapitre, une prédisposition à :

1. percevoir leur propre culture comme étant corrompue, avec l'idée d'une innocence perdue comme un prix à payer pour le progrès ;
2. percevoir les discours et les actions des autres comme étant le produit de cette innocence et de cette simplicité qu'eux n'auraient jamais perdue.

De ce point de vue l'utilisation du qualificatif « petit » dans les discours reflète également cette représentation de la réalité autre comme plus simple, à échelle humaine. Dans le blog de Richard, le terme « *petit* » revient 285 fois (dont 16 accolé à « *bouiboui* », comme je l'ai analysé dans le chapitre 4). Des temples, rues, restaurants sont qualifiés de petits. Les peuples autochtones, simples et innocents, peuvent être amenés à être perçus comme « jeunes », « petits ».

Une telle représentation peut, parfois, amener les discours à prendre des caractéristiques paternalistes, comme l'interjection, « *Ha, ces Malaisiens ...* », qui vient conclure un court billet de Richard sur la confiscation d'un souvenir par la sécurité de l'aéroport ou « *Arff..... La Malaisie et ses contradictions !* » dans un autre billet. Je m'attends bien-sûr en lisant ou en écoutant le récit de l'expérience d'expatriés à trouver parfois un ton moqueur. L'humour, comme je l'analysais dans le chapitre précédant, est souvent utilisé pour créer une distance, pour retrouver un certain contrôle ou s'approprier certaines tensions, en particulier face à des difficultés dans l'expérience. Cependant certains discours renvoient à ce mythe du bon sauvage et certains traits d'humour relèvent d'un certain paternalisme qui pourrait être l'héritier de cette représentation du « bon sauvage ».

J'oppose pour vérifier cette hypothèse deux extraits du blog de Richard. Dans le premier, Richard, dans un court billet accompagné de captures d'écran, se moque d'une publicité en ligne pour une marque malaisienne :

« *Zoom sur 2 demoiselles et un jeune qui sont en pleine scène de drague. Les deux chinoises papotent et l'une révèle enfin son secret de séduction...*

[143] Je citais par exemple Michel de Montaigne page 172 : « quant à la hardiesse et au courage, à la fermeté, à la constance, la résolution face à la douleur, à la faim et à la mort, je ne crains pas d'opposer les exemples que je trouve parmi eux aux plus fameux exemples des Anciens, restés dans nos mémoires, dans ce monde-ci. ».

Dans l'étui de son IPhone*, elle a en effet l'arme ultime de séduction à la Malaisienne !*

DES SARDINES EN BOITE !!! Voici le secret !!!! Vous l'aurez compris, la prochaine fois, en allant en discothèque, n'oubliez pas votre thon ou vos sardines ! C'est facile, discret et efficace. Elles se glissent dans la poche. Ouverture facile assurée. Pensez aux fourchettes, ou bien les sardines sont facilement saisissables avec les doigts. Et se lécher les doigts plein d'huiles de sardines peut se révéler très attirant. Pour la Saint Valentin, oubliez les roses ou chocolats, c'est ringard. L'ère du thon a sonné ! »

Ce billet bien qu'ouvertement moqueur ne me semble pas participer d'un discours du mépris, de la réification ou du paternalisme, que j'associe à l'exotisation et au mythe du bon sauvage. Un billet dans le même style pourrait tout à fait avoir été écrit sur un sujet similaire par un Français expatrié en Europe ou au sujet d'une publicité de son propre pays. Ce billet au ton moqueur et humoristique a pour cibles, d'une part le ridicule des publicités en général, d'autre part les habitudes alimentaires en Malaisie, très différentes de celles de France et qui, puisqu'elles surprennent les voyageurs et participent de la perte de leurs repères, sont susceptibles de devenir l'objet de leur humour, qui comme je l'ai analysé (chapitre 4, 3.1.1), aide à s'approprier l'environnement autre.

En revanche dans un second extrait du même billet, Richard observe :

« *C'est sûr, les blancs ont beaucoup de succès en Asie. En Malaisie, on se fait souvent regarder voire admirer à voix haute par de jeunes demoiselles.* »

La seconde phrase, s'ouvrant sur « *En Malaisie* », semble distinguer le comportement des « *demoiselles* » malaisiennes et françaises, sur un sujet beaucoup plus sensible que la consommation de sardines. Les Françaises auraient donc plus de pudeur, de timidité, ou au contraire moins d'innocence, ou seraient moins directes. Plusieurs interprétations sont possibles, mais toutes vont dans le sens de Malaisiennes qui seraient plus spontanées, plus simples et directes, que ce soit perçu comme positif ou négatif.

La problématique du mythe du bon sauvage comme celle de l'exotisme est justement cette façade d'admiration. L'authenticité et le traditionnel de l'exotisme, tout comme la simplicité et l'innocence du sauvage, sont perçus par ceux qui perpétuent ces discours (ou qui comme Michel de Montaigne ou Jean-Jacques Rousseau les ont initiés) comme admiratif de l'autre et autocritique. Cela n'enlève cependant rien à la réification que ces discours opèrent sur leurs objets.

Jean raconte dans son blog sa première visite dans le village de la famille de sa conjointe :

« *Notre arrivée a réveillé le* kampung [village]. *Pour certains, c'était la première fois qu'ils voyaient un blanc – hors écran de télé bien sûr. J'étais donc accueilli à bras ouvert, submergé de demandes de photos, et assailli de gentilles attentions.* ».

Il parait comme allant de soi, à la lecture de cet extrait, que la couleur blanche déclenche, soit par perception soit du fait de sa différence seule, l'enthousiasme et la bienveillance, dans le cadre rassurant de la belle-famille. Toujours, les « sauvages » sont vus comme intrinsèquement « bons » : accueillants, sans méfiance car ils ne connaissent pas le mal, généreux car ils n'ont besoin que de l'essentiel. Ils ne sont pas corrompus par le progrès, la civilisation.

La dimension paternaliste de cette posture se révèle d'elle-même et tend à entraîner le discours vers une infantilisation, certes bienveillante, de l'autre. Ainsi Richard écrit dans un billet de blog sur son voyage touristique en Chine,

« *Mais malgré ce développement à grande vitesse, les Chinois n'en deviennent pas plus développés eux-mêmes. Ils restent très rustres par rapport aux Chinois de Malaisie par exemple. Nous sommes donc contents de retrouver nos petits Chinois à Kuala Lumpur !* ».

Cette dernière phrase, certainement écrite sur un ton humoristique, n'en est pas moins révélatrice de cette posture bienveillante à double tranchant. L'utilisation du possessif « *nos* » associé à « *petits* » infantilise, voire animalise avec le syntagme « *contents de retrouver* », qui apporte une tournure de phrase évocatrice des retrouvailles avec un animal domestique.

Les références à l'innocence et même à l'enfance s'expriment parfois de façon très explicite. Lorsqu'Ariane décrit les différences qui ont été pour elle les plus marquantes en Malaisie dans une liste faite dans son récit, j'y retrouve de même des éléments discursifs, en particulier des choix lexicaux, qui évoquent l'innocence sauvage et enfantine pour expliquer ou pour s'inciter elle-même à l'indulgence face à des comportements qui la déroutent. Elle écrit ainsi « *les rires sont nombreux et complétement libérés comme ceux des enfants* » et elle résume la « *façon d'être malaisienne* » en « *la bienveillance, l'acceptation des choses telles qu'elles sont et les autres tels qu'ils sont, la non-violence, la légèreté et la joie de vivre, toujours* ».

De plus, certains aspects abordés dans cette liste par Ariane évoquent l'état sauvage, comme « *il faut oublier tous ses principes de base du savoir-être à table français. Il est bon de manger avec les doigts (de la main droite), en faisant du bruit, le nez dans l'assiette. Ma grand-mère en serait horrifiée !* », ou « *On ne dit pas "Bonjour" ou "Ça va ?" le matin, ni "Au revoir" ou "À demain" le soir. En réalité, la politesse n'est pas une notion universelle comme je le croyais. Elle me semble différente pour chaque pays, chaque communauté. Il faut du temps pour l'accepter et s'adapter. Chacun vaque à ses occupations, arrive, part ainsi, sans un mot.* », et bien d'autres expriment l'irresponsabilité que l'on associe à l'enfance. Ainsi pour ce qui est de la nourriture, les Malaisiens « *n'ont aucune volonté de limiter* », ils ne font « *pas le lien entre la malbouffe et la santé.* », mais « *vont chez le docteur pour un rhumes* », « *vont mettre très cher dans des soins du visage, mais ils ne vont pas envisager de changer leur alimentation (grasse)* ». Les Malaisiens ne seraient donc pas raisonnables, tels des enfants, ils s'entêteraient contre toute logique à attendre des résultats positifs d'actions contradictoires obstinées et ne se plieraient pas aux normes sociales des « adultes », c'est-à-dire des Occidentaux, qui eux font l'effort de bien manger, de bien se tenir à table, de dire bonjour et de s'habiller de façon plus formelle (« *les habits malais sont très semblables, en confort, à un pyjama ! Et on peut travailler en tongs ou bien même en chaussons, avec un tailleur/pantalon. Souvent mes collègues portent des paires de chaussons d'hôtel.* »).

En entretien, Ariane dit également,

« *c'est pas de moi mais quelqu'un a dit que la Malaisie est un jeune pays et que les gens comme ils se comportent c'est un peu comme des adolescents donc les adolescents sont entre le monde de l'enfance et de l'adulte et ils sont encore un peu inconséquents et alors que quand je vois le*

comportement qu'on peut avoir en France en général j'ai l'impression qu'on est des vieux vieux quoi même jeunes on a une façon de faire déjà c'est qu'on pense aux conséquences on se dit mais non mais faut pas faire ça y'a des règles […] *j'aime bien ce côté adolescent qui a ses limites mais un juste milieu entre nous notre côté un peu rigide et sérieux et toujours penser aux conséquences et ce côté ici un peu plus inconséquent prendre les choses sans trop se prendre la tête j'aime bien en fait* ».

En conclusion de ces analyses sur le discours sur l'autre, marqué par des processus de différenciations existants, comme l'exotisation, le discours du merveilleux ou celui du mythe du bon sauvage, je reviens sur le discours d'Ilham, qui constitue sur ce sujet un contre-exemple.

L'absence du discours sur l'autre dans le récit d'Ilham, confirmée dans l'entretien, pourrait être révélatrice qu'un tel discours (exotisation, mythe du bon sauvage) n'est pas inhérent à l'expérience de la mobilité. Là où il n'y a pas une recherche de la découverte, mais seulement d'une vie satisfaisante pour soi et sa famille, là où il n'y a pas de recherche de la différence et de l'aventure que représente l'altérité, le discours ne s'oriente pas naturellement vers ces sujets. Ilham n'écrit pas de messages collectifs ou de blog pour faire partager son expérience. Lorsque je lui pose la question en entretien, Ilham revient sur l'idée que la différence n'a pas été un obstacle marquant ou du moins durable et que pour cette raison l'expérience personnelle de cette différence n'est pas pour lui un objet de discours : « *comme je disais au départ quoi même les choses qui me paraissaient choquantes au final je me dis bon en fait c'est pas très grave tout est relatif en fait c'est la raison pour laquelle je me suis pas attardé sur pas mal de trucs* ». C'est pourquoi dans le discours d'Ilham, en contraste avec le reste du corpus, il n'y a aucun discours sur l'autre, aucune exotisation, aucune collection et par conséquent aucune trace d'hétérolinguisme, remplacé par des « *choses* » et « *trucs* » dans le détail desquels il n'y a chez Ilham aucun intérêt à s'investir. En cela le but d'Ilham est à l'opposé parfait des « exotes », romantiques et « bon » voyageurs, Ilham souhaite réussir son expatriation, c'est-à-dire vivre de façon satisfaisante en Malaisie sans que les différences et les comparaisons ne prennent le pas sur sa vie quotidienne. C'est l'opposé de Lise, qui redoute que la vie quotidienne ne prenne le pas sur la découverte.

Il y a deux différences entre Ilham et les autres participants : Ilham ne recherche pas la différence et Ilham est originaire d'un pays anciennement colonisé, le Sénégal où il est né et a grandi, et non d'un pays anciennement colonisateur, la France, dont il est devenu citoyen une fois adulte. Ilham, bien que francophone, n'est donc pas dans la même mesure l'héritier idéologique des auteurs que j'ai analysés dans le chapitre 2, tels que Victor Segalen, François-René de Chateaubriand, Michel de Montaigne, J. M. G. Le Clézio ou même Marco Polo. Cela tend à confirmer mon hypothèse que ce type de discours, le discours sur l'autre, l'exotisation, l'hétérolinguisme, sont mus par des intentions et des perceptions préexistantes, héritées de récits passés et confortées par les récits modernes et contemporains.

Je discuterai des analyses menées et de leurs résultats dans le chapitre 6. Je vais maintenant poursuivre l'analyse en me focalisant sur le discours sur soi dans le corpus et de façon comparée avec cette littérature. Cette première partie a montré comment des discours tels que le discours des merveilles, l'exotisation ou le discours du mythe du bon sauvage s'articulaient interdiscursivement dans le corpus. La seconde partie va montrer comment se sont déployées les traditions du récit de voyage centré sur soi, de François-René de Chateaubriand à des auteurs contemporains comme Nicolas Bouvier ou J. M. J. Le Clézio. L'analyse montrera que tout comme le discours sur l'autre, le discours sur soi dans le récit de voyage tend à faciliter l'autoidentification, dans une quête de découverte de soi et d'évolution personnelle.

2. Discours sur soi, entre culture source et expérience vécue

> « La vérité la plus intime de ce que nous sommes, l'impensé le plus impensable, est inscrit dans l'objectivité des positions que nous avons occupées, dans le présent et le passé, et dans toute l'histoire de ces positions » (P. Bourdieu Le Nouvel Observateur, 2 nov. 1984, entretien avec D. Eribon).

J'ai analysé dans le chapitre 4 l'interprétation de l'expérience permise par la pratique de l'écriture chez les expatriés (au-delà de l'analyse des blogs qui est faite dans cette recherche, la plupart des expatriés la pratiquent ou l'ont pratiquée sous une forme ou une autre). L'écriture de l'expérience en situation de mobilité lointaine, face à l'altérité, suscite une prise de recul, une interprétation facilitée par la mise à distance médiatrice que constitue l'écriture. En dehors de la pratique de l'écriture, la distance que provoque l'expérience même du voyage lointain, de l'altérité, est au cœur de ce poncif consistant à voir le voyage en lui-même comme un médium d'évolution. Il y a déjà, dans la mobilité même, un effet de recul ou de miroir, par comparaison, qui est perçu comme le facteur favorisant l'évolution du voyageur.

Je vais analyser ici comment cette valeur « formatrice » du voyage s'exprime dans les discours du corpus. De ce phénomène, d'évolution et d'autoidentification facilitées par le voyage, ressort une écriture égocentrée du bilan. Les discours révèlent une posture d'autoobservation et d'introspection.

2.1. Le voyage « vous fait et vous défait » : bouleversements des agents identificateurs et des identités

Pour Lise, le premier retour au « je », dans sa description de sa première expérience d'expatriation au Vietnam dans son récit, un « je » qui ne soit pas celui qui observe ce qu'il y a autour de soi, mais qui se décrit, est dans cette phrase : « *nous étions millionnaires !* ». Ce premier retour sur soi est le constat d'une transfiguration instantanée et abracadabrantesque : la relocalisation a opéré, par le transfert obligé des unités monétaires, une transformation, anecdotique mais phénoménale. Le fait d'être vu par d'autres yeux, d'être compté selon d'autres unités de mesure ou interprété, comme le dirait Ilham par le biais d'un autre « *référentiel* », c'est-à-dire d'une culture et d'une société autre, constitue immédiatement un bouleversement des agents identificateurs. C'est ce que François-René de Chateaubriand, considéré comme un écrivain-voyageur romantique en France, a vécu en ne pouvant expliquer ainsi sa quête en Turquie. Son voyage hors de son pays devait être justifié pour ces interlocuteurs turcs par le fait d'être « marchand » ou « médecin », ou « pèlerin ». Il choisit de se présenter comme un pèlerin. Voici ce qu'il en écrit (*l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 1811) :

> « Ce Turc ne pouvait comprendre que je quittasse ma patrie par un simple motif de curiosité, mais il trouva tout naturel que j'entreprisse un long voyage pour aller prier à un tombeau. ».

Le discours de François-René de Chateaubriand exprime une conscience de ce bouleversement des agents identificateur. Sa recherche immatérielle de l'inspiration des civilisations mortes (la Grèce antique) ne peut dans ce contexte (son séjour chez Ibraïm-Bey à Mistra) définir l'auteur. Il est réduit à son « armure » : « seulement attentifs […] à mes armes et à ma religion, c'est-à-dire aux deux choses qui protègent l'homme dans ses rapports de l'âme et du corps ». Or ce ne sont pas là des agents que François-René de Chateaubriand perçoit comme essentiels dans son autoidentification.

Si la relocalisation de François-René de Chateaubriand a défait son identité, telle que perçue par ses hôtes, d'esthète « curieux » à « pèlerin », il s'y résigne, sans chercher à corriger son hôte, et se démarque de cette identification par un discours d'observateur supérieur et méprisant. Il compare son hôte, le « chef de la loi » de Mira aux « sauvages du nouveau monde » et conclut : « Ce consentement unanime des peuples sur la religion et cette simplicité m'ont paru valoir la peine d'être remarqués ».

J'ai analysé comment les expatriés, dans ce corpus, s'emploient dans leurs discours à se démarquer d'agents identificateurs indésirables, comme les communalités de l'expatrié (riche et élitiste) et du touriste (irrespectueux et ignorant), ou encore de l'Occidental (forcément expatrié ou touriste), dans le chapitre 4.

Pour de nombreux expatriés, un changement de statut concret vient s'ajouter à ces changements de statut liés à la relocalisation et au bouleversement des agents identificateurs. Je vais analyser plus particulièrement les jeux d'identifications et le discours sur soi de ceux qui sont dans la situation particulière de conjoint d'expatriés. Dans le contexte de l'expatriation moderne et particulièrement contemporaine, le voyage lointain est vu comme un facilitateur d'autoidentification. Or le phénomène que Jean appelle en anglais « *trailling spouse* », qui se traduit comme le conjoint suiveur, c'est-à-dire l'accompagnant d'une personne venant travailler à l'étranger, se caractérise souvent par un phénomène inverse de déréalisation de soi, je l'ai mentionné au sujet des départs (1.2.1) dans le chapitre 4.

Jean, Alice et Sylvie ont tous les trois connu des difficultés à trouver une occupation professionnelle en Malaisie, en particulier Alice et Sylvie, ainsi qu'Ariane, sont arrivées comme accompagnantes et sans travail. Cette situation d'accompagnant ressort dans leurs discours, de façon plus problématique que n'en ressort l'activité professionnelle chez ceux qui comme Richard, Lise, Françoise ou Ilham sont venus pour travailler eux-mêmes, ou que le fait d'être à la retraite, que Constance n'aborde pas du tout sous cet angle. Des participants dans ce cas, Jean est le seul homme, reflétant une réalité dans laquelle plus de femmes suivent leurs maris que l'inverse, faisant de cette question de la perte d'identité une problématique essentiellement féminine. Jean explique ainsi en entretien :

« *je le vis plutôt bien maintenant c'est pas nécessairement facile tous les jours surtout à expliquer parce qu'on a un profil un peu spécial* [ma question : dans une société traditionnelle comme la Malaisie ?] *non en France même en France mon père par exemple reste a toujours du mal à comprendre un peu la logique et le fait que je ne cherche pas à avoir une carrière plus en avant que celle de ma femme* ».

Voici une courte présentation du parcours des trois conjoints d'expatriés dans ce corpus. Ni Jean, ni Alice, ni Sylvie n'étaient au cours de leur séjour en Malaisie un conjoint d'expatrié sans activité de bout en bout. Jean, d'abord venu pour travailler, a pu retrouver du travail quand il est revenu en tant qu'accompagnant et lorsqu'il n'a pas pu retrouver un nouveau travail et est devenu père au foyer, il a lancé son propre projet en ligne, dont je ne connais pas les statuts et qui n'est pas une activité à plein temps, puisque Jean se définit comme père au foyer, mais qui constitue cependant un projet professionnel. Sylvie finissait une mission professionnelle à distance lorsqu'elle est arrivée et elle a pu travailler un peu en Malaisie. Elle est ensuite devenue mère au foyer mais a repris une formation à distance en même temps. Alice est d'abord arrivée comme accompagnante sans travailler et a estimé qu'il serait irréaliste de tenter de trouver un travail local dans son cas, cependant lorsque je l'ai rencontrée pour l'entretien, elle était en train de construire un site web pour expatriés, une activité non-professionnelle mais à laquelle elle a rapidement ajouté du travail journalistique sur des sites d'information francophone, reprenant ainsi une activité de type

professionnel, bien que non-rémunérée. Aucun des trois n'était homme ou femme au foyer en France et tous trois ont donc découvert ce nouveau statut en Malaisie.

Sylvie développe en entretien l'idée présente dans son récit écrit qu'un projet personnel est primordial pour la réussite d'une expatriation. Elle décrit son expérience d'être arrivée en Malaisie en tant qu'accompagnante de son mari expatrié et avoir souffert de l'identification qu'elle observe faite des femmes accompagnantes à travers le statut de leur mari. Elle parodie ainsi en entretien les premiers échanges avec des expatriés :

« *c'est mon mari travaille dans l'*oil and gaz [l'industrie du pétrole] *ah d'accord très bien enfin je le note un point* ».

Une activité professionnelle est décrite dans les discours comme cruciale pour l'équilibre personnel. Sylvie en a eu l'expérience personnelle puisqu'elle a par intermittence réussi à travailler en Malaisie : « *j'ai fait des petits boulots pour une amie française ce qui m'a beaucoup aidé psychologiquement* ». De son premier travail en Malaisie, elle dit « *ça m'a vraiment permis de retrouver une identité en fait en dehors de mon mari* ». Sylvie en a construit certaines représentations sur le succès d'une expérience d'expatriation : « *moi je pense que beaucoup d'expatriations qui ratent c'est parce que le conjoint homme ou femme arrive pas à trouver des activités un boulot enfin en tout cas arrive pas à développer un projet personnel qui soit satisfaisant* ».

Or retrouver une activité professionnelle dans le cadre de l'expatriation d'un conjoint peut se révéler très difficile. Françoise évoque en entretien sa difficulté à trouver une activité professionnelle lors de sa première expatriation, pour laquelle elle a suivi son conjoint : elle a dû démarcher peu à peu différents établissement pour pouvoir trouver des cours du soir à enseigner qui l'ont amenée à travailler sur des horaires décalés par rapport à ceux de son conjoint. Elle fait le même bilan des difficultés de son conjoint lors de leur deuxième expatriation pour laquelle il l'a suivie : il a passé deux des quatre années en Norvège à chercher du travail et a finalement travaillé dans un domaine différent de sa spécialité puisqu'il a été amené à se convertir à l'enseignement.

Cette perte d'identité s'accompagne, est renforcée sans doute, par une annexion de l'identité de l'accompagnante à son conjoint. Sylvie l'analyse ainsi en entretien :

« *la femme suit souvent son conjoint le statut de la femme est déterminé par rapport à celui de son mari et les relations entre femmes sont déterminées par rapport à ça donc c'était vrai pour mes beaux-parents quand ils étaient en Afrique* […] *en fait y'a toute une hiérarchie qui se crée par rapport aux positions c'est assez déprimant je trouve* […] *puis en dehors du statut du mari ici si on a pas d'enfants on est un peu des extraterrestres* ».

Cela rejoint ce qu'elle écrit dans son récit :

« *Les six premiers mois ont été très difficiles. C'était en effet la première fois que je partais pour suivre quelqu'un. Je n'avais pas de travail, pas d'amis, pas de repères là-bas, et j'ai vraiment eu l'impression de perdre mon identité. Les gens ne m'identifiaient que par le statut de mon mari, et je culpabilisais de dépendre financièrement de mon conjoint.* ».

Alice consacre trois billets de blog, dans une catégorie de billets appelée « *Expat wife le Retex* » qui n'en comprend que trois puisqu'elle ne propose ce « *retex* », qui signifie en jargon d'entreprise « retour d'expérience », qu'une fois par an. Il n'est pas anodin qu'Alice ait élu un terme aussi marqué par le monde du travail et de l'entreprise, appartenant à son jargon d'initiée, pour parler de son expérience de femme d'expatrié.

Le parallèle entre perte d'activité et perte d'identité revient dans les trois billets, ainsi que l'idée de l'annexion de l'identité à celui qui est professionnellement actif :

2011 « *jamais personne ne vous demande ce que vous faites comme travaille ou ce que vous avez pu faire dans une vie passée, non ! On vous demande ce que fait votre mari. On finit alors par avoir le désagréable sentiment de ne plus exister qu'à travers l'autre. Et au cas où on l'oublierait, votre petit papier aussi connu sous le nom de visa, se chargera de vous rappeler que vous avez ici un permis "d'accompagnante".* » ;

2012 « *on se demande à la fin de la semaine, qu'a-t-on fait de concret? On se demande où on emmène notre couple, nous, puisqu'on est un peu, beaucoup, complètement, en retrait » ;*

« se sentir inutile parce que l'on ne travaille plus ».

À cette perte à la fois personnelle et symbolique socialement vient s'ajouter l'isolement social opéré par l'arrivée dans un nouveau lieu sans socialisation par le travail :

2011 « *Les journées commencent alors à paraître très longues. À force de parler aux murs ou à la caissière du supermarché on commence à se sentir seule et à avoir l'impression de régresser.* » ;

« *Mais ne plus avoir de tissu social, ne plus évoluer au sein d'une société où on a le sentiment, à tort ou à raison, d'EXISTER, a fini par me faire sentir complètement inutile. On réalise à quel point il peut être difficile, pour certains, de ne plus évoluer à travers le regard des autres, mais uniquement à travers son propre regard.* » ;

2012 « *On réalise que l'on n'a pas cessé d'exister le jour où nous avons démissionné. Non ! Nous avons juste cessé d'exister à travers le regard des autres, pour finalement exister à travers ce qui est bien plus important, le propre regard que l'on porte sur soi-même* ».

Le sentiment de dépression lié à cette perte d'identité revient également :

2011 « *je me regardais juste le nombril, ou au choix, le plafond de ma chambre en cherchant une bonne raison de poser un pied par terre le matin* » ;

2012 « *au travers des données de recherche qui amènent certaines femmes sur ce blog, il y en a quelques-unes qui googlelisent*[144] *: "femme d'expat, comment sortir de la déprime", "femme d'expat, comment retravailler", et des "femmes d'expat..." en tous genres.* » ;

« *lorsque l'on pense un peu trop à "chez nous" et qu'un pincement au cœur nous gagne » ;*

2013 *« en arrivant en Malaisie, j'ai traversé ma phase : "tu vois le trou ? Bien si tu ne me vois plus c'est parce que je suis au fond"* » ;

« *Trop occupée à pleurer sur les cendres de ma vie professionnelle passée, j'étais incapable de regarder le bon chemin* ».

D'autant que les problèmes communs à ceux qui travaillent viennent s'ajouter à ces problèmes particuliers à la personne accompagnante :

[144] C'est-à-dire qui ont tapé les termes cités dans un moteur de recherche comme *Google*.

2011 « *être loin des gens que j'aime. Vivre à l'air d'internet facilite grandement la "gestion de l'éloignement" mais ne remplace en rien l'absence physique. Et puis, il y a tous les "premiers" que l'on commence à manquer : premier anniversaire, première fête, première naissance,...* » ;

« *Partir à l'autre bout du monde, c'est quitter ses repères pour arriver dans un nouvel environnement où tout semble à reconstruire. Et parfois, on peut se sentir perdue.* » ;

2012 « *souffrir de l'éloignement familial et amical, s'adapter tout simplement à notre nouvel environnement.* ».

Lorsque cet isolement s'associe aux représentations existantes sur les accompagnants et en particulier les femmes d'expatriés, trouver un interlocuteur pour parler de son mal-être est difficile :

2011 « *Je pèse chacun de mes mots face aux offusqués qui se diront "mais cooomment ??! Mais t'as la chance d'être en vacancessssssss !!! De pouvoir profiter de la piscine tous les jours, Z E R O contraintes ! Mais tu ne sais pas la chance que tu as ????!!!!!!".* » ;

« *Avant même que je sois en âge de travailler, ma mère m'expliquait combien il est important pour une femme de travailler et de ne pas dépendre de son mari. Elle ne l'a pas inventé, elle ne faisait que me transmettre ce pour quoi des tas de femmes se sont battues durant des années. Et tout à coup j'avais l'impression de renier tout cela en faisant marche arrière.* » ;

2012 « *oui on l'a bien voulu, donc on ne va pas en plus se plaindre !* » ;

« *on vit dans une espèce de culpabilité latente, justement parce que l'on sait que nous ne sommes pas à plaindre. Mais aussi parce que décemment, à l'époque où on travaillait on aurait tué pour avoir du temps et que maintenant qu'on l'a, on se sent obligé de le rentabiliser à 100%.* ».

Alice se trouve donc dans une situation très difficile dans laquelle elle ressent qu'elle n'a pas le droit de se plaindre du fait du confort matériel inhérent à sa situation. Elle écrit en 2011, « *Je ne me plains pas et je sais plus que jamais la chance que j'ai de pouvoir vivre cette fabuleuse expérience* […] *Cependant,* […] »

Il est donc difficile pour les accompagnants de parler de ce sujet, de trouver du soutien, lorsqu'au contraire, les représentations sur leur situation tendent à vouloir les voir se plier à un certain modèle attendu, en particulier de l'accompagnante femme. Sylvie évoque dans son récit de parcours des interlocuteurs expatriés dont elle percevait qu'ils cherchaient à la faire entrer dans une catégorie sociale, celle de femme d'expatrié, à laquelle elle n'aspirait pas :

« *Quand je disais que je cherchais un emploi et que je m'ennuyais, on me rétorquait : 'fais un enfant, ça t'occupera'… Autant dire que je me sentais en parfait décalage avec mon entourage.* ».

Dès le départ, Sylvie écrit dans ce récit sa détermination à « *ne pas finir dans le moule de la 'femme d'expat'* ». L'utilisation de cette image du « moule » montre qu'elle a en tête un certain archétype de cette position sociale de l'accompagnant d'une personne travaillant à l'étranger.

De plus ce problème se résout difficilement de façon durable. Il est probable que pour beaucoup d'accompagnants, les retours soient difficiles également. Jean l'évoque en entretien :

« *j'en fait un bilan familial c'est vrai que j'ai toujours voulu être présent pour ma famille et maintenant je suis marié avec* [conjointe] *ça se passe bien on a ce petit-là dont je m'occupe 24/7 et c'est le principal bilan que j'en ferai après les seuls vraies questions que j'aurais personnellement c'est est-ce que à un moment donné je le paierai pas d'avoir fait ces choix-là si on divorce ce genre de choix le choix professionnel parce que si on divorce ma femme aura toujours sa carrière à retrouver alors que moi pas nécessairement le choix familial également parce que ben comment ça se passe par rapport au petit* ».

Ces discours d'accompagnants, tout comme les problématiques d'identification aux statuts d'expatriés ou d'Occidental, évoquées dans le chapitre 4, tendent à confirmer tant l'hypothèse d'une expérience déstructurante de la mobilité que celle d'une expérience identifiante de l'altérité, reflétant l'adage formulé par Nicolas Bouvier d'un voyage qui « vous fait et vous défait ».

Les discours s'étendent cependant plus, quantitativement, sur ce que l'expérience, et notamment en ce qu'elle peut avoir de déstructurant au départ, apporte et permet en termes d'autoidentification et de développement personnel. Je vais maintenant en faire l'analyse.

2.2. Moi, la Malaisie et l'effet sur moi de ce pays

> « Il est bien certain que les trois principaux personnages sont **Moi, le Japon et l'Effet que ce pays m'a produit** » *Pierre Loti (dédicace à la Duchesse de Richelieu de* Madame Chrysanthème*, 1887)*

Cette formule de Pierre Loti pour décrire son écriture du roman *Madame Chrysanthème*, une fiction inspirée par son propre voyage au Japon, reflète ce qui a été analysé dans le chapitre 2 de l'écriture de soi dans le voyage, l'écriture romantique initiée par François-René de Chateaubriand et réitérée, qui prend pour inspiration le voyage et soi-même, le voyageur, comme héros, dans une démarche introspective. Cet intérêt jumelé pour le pays visité et soi-même (c'est-à-dire son évolution, ses réactions à cette expérience) est caractéristique du roman de voyage romantique français.

En observant les blogs, je relève que ce double protagoniste, moi et la Malaisie, est mis en scène dès le titre. L'un des noms de blog consiste en un mot valise entre la ville de Kuala Lumpur et le prénom de l'auteur(e). Un autre utilise également un jeu de mots sur la ville et « moi », un autre comporte « mon » et le dernier a pour titre le nom de famille de l'auteur(e).

Les catégories, dans les blogs qui en proposent, sont aussi révélatrices de cet intérêt jumelé :

« *Moi, ma vie, la Malaisie* » (Alice)
« *Mon expérience au travail en Malaisie...* » (Richard)
« *Mon quotidien en Malaisie...* » (Richard)

L'une des caractéristiques des récits de voyage romantiques est d'être constamment en référence les uns aux autres et à des textes vus comme fondateurs (chapitre 2, 1.3.1) auxquels les auteurs comparent leurs observations, vérifiant sans cesse si les préconstruits de leurs lectures peuvent se confirmer par l'expérience.

L'écrivain voyageur contemporain Sébastien de Courtois (*Éloge du voyage, sur les traces d'Arthur Rimbaud*, 2013) dit[145] :

> « J'ai essayé d'imaginer le Rimbaud de l'époque et finalement, au bout du compte, dès qu'on sort un peu des sentiers battus, les descriptions qu'il fait à la fin du XIXe siècle pourraient être exactement les mêmes aujourd'hui. ».

Lise écrit dans son récit :

« *Ma première pensée en voyant la terre à travers le hublot a été pour les films sur la guerre du Vietnam : Bon Dieu, c'est vraiment comme ça !* ».

Voici deux exemples de représentations construites sur un territoire lointain, qu'elles soient d'origines littéraires ou cinématographiques importe peu, que ces deux auteurs, l'écrivain et la bloggeuse, vérifient par leur expérience sur ce territoire.

Des auteurs sont partis sur les traces d'Arthur Rimbaud, avant eux sur l'itinéraire dessiné par François-René de Chateaubriand et après eux sur les traces de Nicolas Bouvier, recensant ce qui a changé et ce qui n'a pas changé. Ainsi le photographe Frédéric Lecloux a-t-il retracé le parcours de Nicolas Bouvier pour en photographier les signes d' « usure » et le réalisateur de *Nomad's land*, sur les traces de Nicolas Bouvier, n'a dévié de son « guide » que lorsque les traces lui en ont échappé :

> « en arrivant à Tabriz, ville que Nicolas affectionnait entre toutes et où il a passé tout un hiver, je n'ai plus rien retrouvé des descriptions d'antan. ». [146]

Très vite, le récit du réalisateur devient introspectif : parti sur les trace d'un parcours canonique de l'Europe à l'Afghanistan formulé dans les années 1950 par Nicolas Bouvier, son impossibilité à le suivre à l'identique l'informe sur ses propres aspirations, affinités et son identification, l'amenant à conclure qu'il n'est pas un voyageur, comme son modèle, mais un authentique nomade :

> « À la différence de Nicolas, je n'avais pas de *Topolino*, et surtout, je n'aimais pas les villes. La suite, et l'essentiel du voyage, m'a donc mené par les chemins de traverse avec d'autres gens du voyage. En train, puis, en bus, en jeep, en chameau, yak, dromadaire, et surtout à pied, j'ai suivis les traces nomades. Parce que je m'y sentais bien surtout, parce que, pour la première fois peut-être, je m'y sentais chez moi, nulle part, perdu et heureux de l'être. ».

Du vécu de la mobilité et de cette confrontation à l'altérité, à des identifications inédites ou ré-hiérarchisées, à d'autres « *référentiels* », naissent les bouleversements perçus comme « formateurs » du voyage, et les discours introspectifs les interprétant.

Richard parle dans son récit de « *faire un vrai bilan de mon expérience en Chine* ». Ilham le fait également dans son récit, par exemple en écrivant :

« *La découverte d'un nouveau pays (voire d'un continent), d'une nouvelle culture, de différentes façons de voir la vie,…font de l'expatriation une expérience exceptionnelle. Avec le temps, certaines différences culturelles qui me choquaient au début, sont devenues anodines à mes yeux. Je retiens de cette expérience que dans les rapports humains, tout est question de référentiel, et que c'est très important de comprendre d'autres référentiels que le sien.* ».

[145] France Info, Les Aventuriers, interview par Régis Picart, samedi 28 septembre 2013.
[146] Note d'intention du réalisateur, sur <http://www.nomadsland-lefilm.com/>.

Ces « *référentiels* » d'Ilham sont également apparus à Ariane, qui dans un discours plus introspectif, considère ce que l'altérité lui a permis d'identifier de ses propres repères culturels. Elle analyse dans son récit,

« *Je me rends compte à quel point je suis pétrie de ma culture occidentale. J'ai beau manger local, porter des vêtements locaux, parler anglais et un peu malais, prendre les habitudes de bureau de mes collègues, le fond de ma pensée est définitivement occidental. Je ne pourrai comprendre et accepter les choses telles qu'elles le sont en Asie que partiellement. Je m'entends dire que je suis une personne d'ouverte d'esprit, peut-être, mais jamais assez pour faire ma vie hors de France.* ».

Pour Ilham, l'expérience de l'altérité force à un exercice sur soi : « faire avec », « comprendre », « apprendre » et surtout, comme Ilham l'explique en entretien, se forcer à ne pas comparer. Il est évident à la lecture du récit d'Ilham et à travers l'entretien que ce participant se tient à ce principe et à cette règle de comportement en évitant systématiquement dans son discours d'évoquer des exemples concrets, que les autres participants partagent volontiers, de confrontation avec la différence. Les termes d'Ilham restent toujours généraux et même ses « *exemples* » ou « *exemples particuliers* » ne sont faits que de termes génériques. Là où d'autre participants nommeront au moins des catégories de personnes ou des situations, comme les chauffeurs de taxi, le marché, le bureau, Ilham ne cite aucun cas particulier, il se refuse délibérément dans son discours à tout ressassement de ce qu'il considère devoir laisser de côté, « *dépasser* ».

Exprimée de manière différente, se retrouve cette notion d'effort face à la différence chez les autres participants, qui eux, comme j'ai voulu le montrer dans le chapitre précédent se servent au contraire du discours pour ressasser cette expérience, la digérer, la mettre à distance. Mais l'effort est essentiellement le même que celui d'Ilham, là où la méthode diffère. Ainsi Ariane peut évoquer l'objectif d'un retour en France en écrivant dans son récit, « *La raison est que nous sommes toujours plus ou moins en zone d'effort pour nous faire comprendre, pour ignorer les regards curieux, pour la nourriture épicée, pour la diplomatie dont il faut faire preuve au quotidien.* ».

Elle fait le bilan de ce que ce vécu en « *zone d'effort* » lui a apporté, dans son récit :

« *Avec ma volonté et le soutien quotidien de mon conjoint, j'ai réussi à repousser les limites de mon estomac d'une part. Je supporte davantage de plats épicés qu'il y a 2 ans. D'autre part, je tolère davantage le bruit, les nuisances en tout genre et les dysfonctionnements.* ».

Je lui ai demandé en entretien de revenir sur les acquis de ce vécu, voici sa réponse :

« *y'a des connaissances ça c'est sûr de la culture de l'histoire et des religions donc ça c'est sûr que j'ai découvert un peu plus ben l'islam un peu plus le bouddhisme l'hindouisme par exemple donc y'a un niveau culturel historique religieux aussi donc y'a ça y'a le savoir être hein beaucoup c'est de voir qu'il y a d'autres façons d'être que celle qu'on connaît chez nous quoi en fait voilà c'est de prendre des choses comme ça dans le fait de voilà pas toujours réagir à ce qui se passe de y'a un bruit qu'est énervant ben peut-être il va s'arrêter dans cinq minutes ça sert à rien d'en fait une pendule* » ;

« *moi j'espère que ce soient des acquis et garder ça mais après c'est difficile quand on retourne dans le schéma français quand on retourne en France de garder ça je suis pas sûre que je vais pouvoir vraiment le garder j'espère* ».

Constance, dans ce discours du bilan, fait référence dans son entretien à ces poncifs sur la valeur formatrice du voyage, lorsque je lui demande, comme à Ariane, ce que sa mobilité lui a apporté :

« *moi ça m'a apporté des tas d'émotions des tas de choses personnelles d'incidents de rencontres de surprises bon ça c'est sur le plan personnel je pourrais aussi vous raconter une salade sur le fait que ça m'a ouvert l'esprit que ça m'a rendu plus tolérante ça je sais pas parce que je sais pas comment de serais si j'étais restée à Bordeaux ou à Montpellier ou si j'étais restée à Lille je ne peux pas dire comment je serais si j'étais restée à Paris bon mais j'ai un frère qui a passé toute sa vie à Marseille et il est plutôt content il a mené un parcours parfaitement calibré et traditionnel de il a fait une grande école il est devenu ingénieur il s'est installé à Marseille il est à la retraite maintenant ils ont une maison en Normandie trois enfants voilà tout va bien* »

Cette mention faite par Constance de cette « *salade* », c'est-à-dire d'un certain discours convenu sur l'évolution personnelle permise par le voyage porte une certaine suspicion sur ma question (je « *pourrais* » vous raconter une salade : peut-être est-ce ce que vous attendez ou espérez ?) et l'orientation déterminée par moi pour les récits et les entretiens d'inclure un discours du bilan. L'analyse du corpus naturel, les blogs, permet de vérifier que cette écriture est présente et ne relève pas d'une interprétation de mes attentes en tant que chercheure.

Le discours sur le bilan et les « acquis » s'oriente selon ces thématisations :

- connaissances acquises sur d'autres lieux et d'autres cultures (histoire, religion, société) ;
- façon d'être et façon de réagir influencées de manière raisonnée par la culture autre ;
- capacités d'adaptation ou de tolérance aux difficultés accrues ;
- recul permis par rapport à soi et à sa culture d'origine.

3. Discours sur l'expérience personnelle de l'altérité

Dans la première partie de ce chapitre, j'ai analysé comment le discours sur l'ailleurs et sur l'autre se manifeste avant tout en un discours sur l'altérité, la différence, et comment (dans la deuxième partie), cette confrontation avec l'autre que soi et cette altérité promeut le discours de l'autoidentification.

L'habitation d'un ailleurs procède par un dialogisme entre soi et le lieu d'accueil :

> « Habiter suppose un va-et-vient constant entre une expérience intime, intérieure (soi et la ville, soi est la ville) et une analyse plus distanciée (la ville autour de soi, extérieure). » (Bonaccorsi, 2008 : en ligne).

C'est cette interaction entre l'ailleurs, l'autre et soi que je vais analyser plus particulièrement dans cette partie. Au-delà de l'observation et de l'expérience de vivre sur un territoire étranger, nées de la relocalisation, l'altérité s'expérimente dans les interactions.

L'habitation seule n'est pas suffisante pour établir l'interaction avec les lieux et les hôtes. Les participants ne manquent d'ailleurs pas de le noter lorsqu'ils critiquent les « mauvais » expatriés restant isolés des lieux et des hôtes, comme dans une « *bulle* » ou une « *tour d'ivoire* » pour reprendre l'image utilisée par Ariane. Les participants recherchent au contraire à favoriser et multiplier par leurs actions délibérées les expériences de l'altérité, une interaction avec l'autre perçue comme la voie royale vers la remise en question et l'amélioration de soi attendues de la mobilité. Pour ce faire, les participants qui s'inscrivent dans cette quête cherchent à adopter les comportements qui dans leur vie en Malaisie leur permettront d'entrer dans le plus d'interactions

possibles avec la culture, la société et les individus malaisiens. Je vais analyser cette quête, ses outils et son expression dans le discours avec l'analyse qui suit.

L'altérité est vécue à travers l'expérience de toutes les interactions avec l'autre et avec l'ailleurs qu'il habite, le territoire partagé, apprivoisé, négocié et l'intérêt pour toutes les sortes de frictions qui interviennent entre soi et l'autre (territoire ou personne).

3.1. Les expatriés recherchent des passerelles pour multiplier l'expérience de l'interaction avec l'autre

L'attitude des participants, comme je l'ai analysé dans le chapitre 4, est le plus souvent celle de l'enthousiasme à l'idée de découvrir le pays. Constance va dans les marchés pour prendre le pouls d'une nouvelle ville dans un nouveau pays, Lise ou Richard dès la sortie de l'aéroport observent leur environnement en quête de différences, Alice recherche la conversation avec les chauffeurs de taxi dès les premiers jours. Ilham cherche à apprendre et à comprendre afin de faciliter son expérience. Seule Ariane mentionne une appréhension au départ, mais son intention malgré certaines réticences est univoquement de « progresser » vers l'interaction. Ce qu'elle m'a expliqué en entretien le démontre :

« *je me suis rendu compte que j'avais un peu la trouille hein j'avais un peu peur de sortir seule voilà c'est un pays majoritairement musulman alors une femme seule qui sort donc au début j'étais un peu timide et même si a priori je suis pas timide avec les gens comme ça j'étais réticente à sortir seule et fallait vraiment que je me pousse quoi* ».

Sa progression a été déterminée par la prudence et l'accompagnement :

« *je prenais le bus près de chez moi et j'allais à KLCC* [Tours Petronas] *j'allais manger avec mon conjoint dans le coin et puis ensuite j'allais faire un peu de shopping à KLCC et puis de fil en aiguille je suis allée voir* Central Market *je suis allée voir voilà des endroits comme ça plutôt touristiques faciles d'accès et puis j'ai élargi au fur à mesure le périmètre quoi* ».

Cependant à travers ces démarches prudentes et progressives, une volonté (« *je me pousse* ») à élargir son champ d'action l'a menée à partir à la découverte du pays hôte au même titre que les autres participants.

La quête des participants va au-delà d'une exploration ou d'une appropriation territoriale autonome. Cette dernière mène à un certain nombre d'interactions, de l'ordre des transports et du commerce, mais plus d'interactions sont recherchées par les participants, notamment d'ordre social, amical. Pour ces participants qui cherchent le contact, l'ouverture avec le pays se fait souvent grâce à des biais, par exemple pour Lise, sa chorale, réunissant expatriés et Malaisiens, ou pour Richard, ses collègues de travail malaisiens.

À Jean, qui est marié à une Malaisienne, j'ai posé en entretien la question des apports de cette union dans la découverte de la Malaisie. Il répond :

« *c'est des détails et c'est des détails qui marquent et qui font qu'on comprend par la suite mais c'est difficile à expliquer à l'oral dans le sens où par exemple on sait que on sait instinctivement qu'en Asie la famille est très importante et qu'il faut avoir un certain respect par rapport aux ainés mais c'est pleins de petits détails qui font qu'on se rend compte de l'importance d'avoir ce respect de l'ainé qu'on parle pas de certaines choses qu'il fait qu'on repousse toujours à plus tard certaines*

conversations donc c'est plus réaliser cette vérité et on la sait la première fois quand on lit le guide du routard ».

Avoir des liens professionnels, sociaux ou familiaux avec des Malaisiens permet donc de réaliser et concrétiser des connaissances qu'il est possible par ailleurs d'acquérir de façon théorique. Pour Jean, le contact avec sa famille malaisienne lui permet donc de vivre et d'observer en pratique des connaissances générales sur le pays. Pour Lise, il s'agit d'avoir des interlocuteurs malaisiens avec qui parler de la société afin de comprendre leurs points de vue, pour Richard, il s'agit d'être initié aux traditions malaisiennes, à la nourriture.

Quelles sont les intermédiaires vers la connaissance de la Malaisie et des Malaisiens ? Les participants citent comme intermédiaires des personnes, la langue, le travail, la socialisation. Je vais analyser ce qui en ressort dans leurs discours.

3.1.1. Parler « la » langue « locale » est perçu comme un sésame vers plus d'interactions

La langue est souvent citée comme un intermédiaire, une aide, une passerelle, vers la connaissance de et l'interaction avec les Malaisiens. Pourtant le malais n'est maîtrisé véritablement à un niveau conversationnel par aucun des participants. Même Jean qui est marié avec une Malaisienne de culture malaise ne parle pas le malais, expliquant en entretien que sa conjointe, fille de diplomates, a été élevée et scolarisée en anglais, et maîtrise relativement mal le malais. Tout comme Lise, Jean avait cependant entrepris d'apprendre le malais :

« *j'ai essayé sur les deux premières années pour le fait que ben on est en Malaisie j'ai envie d'apprendre le malais mais à chaque fois que je commençais à parler malais sur Kuala Lumpur on me répondait en anglais* [ma question : c'est décourageant ?] *c'est plutôt que décourageant je dirais que ça ne me donne pas le courage c'est pas encourageant voilà bon donc j'ai des bases je sais me diriger je sais comment demander ma nourriture mais je sais pas parler* […] *je trouve que c'est un manque c'est un manque après cinq ans je dirais avant cinq ans bon l'expatrié bouge suffisamment pour que ce soit pas nécessaire qu'il apprenne la langue par certains côtés par contre quand on est sur du long terme c'est quand-même bien de savoir le malais* ».

Françoise confirme en entretien cette impression. Elle qui avait eu la chance de participer aux cours offerts aux familles d'employés étrangers en Norvège lors de son premier séjour dans ce pays, maîtrisait bien le norvégien lorsqu'elle s'y est expatriée de nouveau. Elle a alors eu une expérience en particulier professionnelle très positive grâce à la connaissance de la langue locale. Elle est donc elle aussi arrivée en Malaisie avec l'intention d'apprendre le malais. Et elle s'est heurtée comme les autres participants à la non-réalisation de ce projet. Elle explique en entretien :

« *je ne sais pas si je n'ai pas eu le temps je dirais pas que j'ai pas fait l'effort parce que pourtant j'avais bien dans l'idée d'apprendre le malais je pense que j'ai été prise par le travail par les enfants par voilà par la vie à la fois professionnelle et personnelle et que si on ne le fait pas tout de suite après c'est fini donc malheureusement je ne parle pas malais j'aurais bien voulu le faire parce que je pense qu'il me manque des éléments pour appréhender même après quatre ans appréhender totalement les gens les situations etcetera et que ça se trouve par ben par l'apprentissage de la langue évidemment* », « *j'aurais bien voulu apprendre la langue mais comme on ne me l'a jamais fait remarqué non plus puisqu'on m'excuse du fait de ne pas la parler en tout cas je ne sais pas si on m'excuse mais on comprend que je puisse ne pas la parler comme je suis expatriée en fait et non pas immigrée je me suis laissée aller quoi je me suis laissée porter et j'ai continué en anglais* ».

Françoise a développé à ma demande le lien qu'elle établit entre connaissance de la langue et accès au pays :

« *je pense que j'ai pas été au cœur comme j'ai pu le faire en norvégien ou dans une autre langue comme l'espagnol que je maîtrise bien par exemple et principalement la manière de raisonner c'est-à-dire la manière d'agencer le discours je pense qu'on agence le discours différemment d'une langue à l'autre et quand on est dans une langue étrangère c'est très révélateur de la personne enfin j'allais dire de l'inconscient collectif en gros hein de la culture mais dans l'inconscient collectif et également de l'individu au sens strict du terme donc là je pense que j'ai raté quelque chose je m'en veux beaucoup en fait hein* ».

En ce qui concerne la connaissance de la langue norvégienne en Norvège, Françoise explique au sujet de sa première expatriation,

« *aller chercher mon fils à l'école et parler norvégien avec la dame ça ne me semblait pas quelque chose d'exceptionnel parce que j'avais le regard d'un local qui parle avec quelqu'un qui essaye de s'adapter au milieu peut-être que certains savaient que je travaillais en ambassade mais très peu à vrai dire donc là on était plutôt dans un contexte de vrai migrant avec un enfant qui est dans une structure locale* ». Pour ce qui est de la vie professionnelle, « *rencontrer des Norvégiens et pouvoir assister à des réunions en norvégien ça faisait exception donc avec un regard là par contre de l'étrangère expatriée qui est là pour un lapse de temps très déterminé avec un regard plutôt très comment est-ce que je définirais j'allais dire positif avec une bienveillance un regard bienveillant sur les efforts que j'avais pu en fait entreprendre voilà bienveillant apprécié et qui m'ont très certainement fait avancer beaucoup plus vite dans mon travail que d'autres même si l'anglais est parlé par tous* ». Encore une fois, elle compare cette situation à la Malaisie : « *ça m'a pris plus de temps de comprendre comment communiquer mais je ne sais pas si j'ai atteint des niveaux de communication qui puissent correspondre à de la vraie communication voilà en gros alors que je sais très bien qu'avec des Norvégiens et pourtant dieu sait si c'est pas toujours facile de leur sortir les vers du nez je sais que j'ai eu de vraies conversations avec eux je suis pas persuadée d'avoir eu à un moment donné une vraie conversation avec un Malaisien [ma question : vraie conversation ?] quelque chose de j'ai touché quelque chose j'ai échangé sur un point prédominant voilà quel qu'il soit la religion la culture quelque chose de personnel une émotion un voilà ou alors est-ce qu'on les place au même niveau je n'en sais rien ça je pense que c'est des choses qui me manquent encore et ça on le sait quand on parle la langue* ».

Lise corrobore ce point de vue de Françoise, elle observe elle aussi en entretien,

« *j'ai fait de l'anglais j'ai fait de l'allemand les façons de penser sont pas tellement différentes et là la structure de la langue est complétement différente et j'ai trouvé en faisant du thaï qu'on apprenait beaucoup sur le pays sur la culture sur les gens en apprenant une langue et ça je ne m'en rendais pas compte avant je n'avais pas appris le thaï pour ça et ils disent les choses comme ça c'est pour ça qu'ils agissent comme ça et qu'ils pensent comme ça ou inversement mais ouais je pense que ça aide à comprendre* ».

Le fait que Lise puisse parler thaï et Françoise puisse parler norvégien semble indiquer que ces projets non-aboutis de maîtriser le malais sont sincères et basés sur des expériences antérieures positives. Le rôle de l'anglais dans la société malaisienne comme langue véhiculaire entre communautés, l'histoire coloniale britannique et ses conséquences sur les politiques linguistiques dans l'éducation, tels que je les ai analysés en chapitre 1, font de la Malaisie une société dans

laquelle les invités et notamment les visiteurs occidentaux n'ont pas de nécessité à apprendre le malais, et peu d'occasions de le pratiquer.

C'est donc là une opportunité manquée, et regrettée dans les discours. Le contexte professionnel et social (travail, logement, écoles, activités) entre ensuite en jeu dans ces stratégies d'intermédiaires et de point de contact avec les Malaisiens.

3.1.2. Contacts, contextes et positionnements vus comme favorisant les interactions

Pour Françoise, la « vraie » expatriation tient dans l'expérience de l'altérité. Les possibilités d'échange avec les hôtes sont primordiales. Elle écrit ainsi dans son récit à propos de sa première expatriation en Norvège, « *J'ai bénéficié d'un programme linguistique où j'ai pu recevoir en cours intensif 600heures de norvégien. J'ai donc acquis une autonomie linguistique rapidement, qui m'a permis de me débrouiller facilement dans la vie de tous les jours.* », et de la seconde :

« *Cependant, d'être basée dans un Centre culturel français, donc dans une structure ouverte au public permettait d'avoir des échanges authentiques avec les Norvégiens. Ma fille allait au lycée français d'Oslo, structure d'enseignement mixte et mon fils, à la crèche norvégienne. La crèche nous a permis également de garder un lien réel avec la société norvégienne.* ».

Le contexte de travail, de logement, de scolarisation des enfants, des activités de loisir, de la socialisation, entrent en jeu autant que la question de la langue.

Voici comment Françoise oppose dans son récit cette expérience norvégienne dite « réelle » ou « authentique », à celle de l'expatriation en Malaisie :

« *En Malaisie, l'expérience a été différente de celle d'Oslo. Mon travail en ambassade, dans un lieu à sécurité renforcée, écarte toute rencontre sans prise de rendez-vous préalable. Le personnel y est majoritairement français. Mes 2 enfants sont au lycée français. Dans un milieu essentiellement international, les rencontres et amitiés locales sont plus réduites. J'ai néanmoins la chance d'exercer un métier qui me met au contact des malaisiens et qui me permet d'appréhender le pays. Malgré tout, le sentiment de vivre un peu "en parallèle" de la vie locale est présent. J'y vois une raison majeure en sus de mon travail et du fait que mes enfants soient dans une structure française : un niveau économique bien supérieur à la moyenne qui nous rattache à des activités et des loisirs qui touchent davantage une communauté d'expatriés. Les activités extérieures de mon compagnon nous ont néanmoins permis de rencontrer des personnes locales en dehors du cercle d'expatriés.* », « *je trouve qu'ici c'était plus difficile d'être en contexte* ».

La socialisation et en particulier la diversité des individus tiennent une place importante dans l'expérience de l'altérité, comme l'exprime Françoise dans son récit. Un bon exemple de diversité dans les liens sociaux, Françoise en donne un en entretien en parlant de sa première expatriation en Norvège : « *on avait plusieurs enfin des amis assez différents franco-français franco-norvégiens norvégiens et étrangers* ». Elle explique également en entretien combien joue la différence de population des établissements de ses deux enfants. Françoise m'explique qu'en Norvège, le lycée français était « *véritablement international* » avec d'après elle moins d'un tiers d'élèves français, le reste étant composé d'élèves norvégiens et étrangers, alors qu'en Malaisie, le lycée français comporte selon elle en très grande majorité des élèves français, réduisant considérablement le rôle potentiel de ce lieu comme intermédiaire entre étrangers et Malaisiens.

Lise décrit en entretien sa participation à une chorale à Kuala Lumpur comme son principal moyen de contact avec le pays :

« *c'est mon contact privilégié vers toute la Malaisie la langue la gastronomie la culture l'éducation le système éducatif malaisien je le comprends par le biais de ces gens-là parce que c'est des gens qui bah pareil ils ont bougé* ».

Pour Ariane, le travail qu'elle a trouvé au bout de six mois dans une entreprise locale a été cette passerelle et elle est également liée à la langue. Elle explique en entretien :

« *ça m'a apporté beaucoup pour la connaissance de la langue la malais donc c'est beaucoup grâce à cette expérience que j'ai je me dépatouille mais j'ai appris pas mal de vocabulaire grâce à eux aussi connaître la nourriture le nom des plats les petits gâteaux moi qui suis gourmande j'ai appris ça au niveau de la gastronomie et puis oui la façon d'être* », « *en Malaisie on parle pas anglais comme les Anglais donc si on fait une belle phrase bien bristish on va pas se faire comprendre donc faut déjà simplifier un peu l'anglais et même moi avec mon accent français quand j'essaie de prononcer l'anglais de façon simple ils me comprennent pas donc ouais y'a le problème du fait que eux et moi on parle pas dans notre langue maternelle et donc c'est ça c'est un petit peu la barrière de la langue* ».

On peut voir à la lecture du blog de Richard que ça a été le cas pour lui aussi. Ses relations de travail lui ont permis la découverte de la nourriture et de traditions, lui ont valu des invitations à des « *open house* » ou de voir des festivités liées aux célébrations culturelles comme le nouvel an chinois.

Dans la socialisation, des personnes intermédiaires, binationales ou ayant vécu à l'étranger sont vues comme des biais désirables pour faciliter la compréhension et le contact avec le pays, comme dans la chorale de Lise de gens qui « *ont bougé* ». Lise a aussi eu cette chance en Thaïlande, comme elle l'évoque en entretien :

« *on a trouvé des amis qui avaient bougé à différents endroits donc qui* […] *je pense aussi qu'à l'étranger bien que je dise qu'il y ait plusieurs statuts d'expatriés plusieurs monde on croise des gens de milieu très différent en France c'est peut-être plus difficile de se faire des amis dans d'autres milieux sociaux mais et donc ça aussi c'est une grande ouverture j'ai croisé des gens totalement différents et y'avait effectivement une superbe ambiance* […] *il y a aussi en Thaïlande énormément de couples franco-thaï et ça aussi c'est une grande ouverture sur la Thaïlande parce que c'est des gens qui ont eux aussi bougé qui ont parfois visité quelques trucs en France et qui ont de la Thaïlande une autre vision après comme moi j'ai une autre vision de la France et donc qui comprennent peut-être mieux ce qu'on peut chercher entre autre les Thaïs par exemples ils ne parlent absolument jamais de politique c'est tabou de toute façon ils s'en foutent ils vendent leurs voix ils ne comprennent rien ça ne les intéresse pas et donc parler politique avec de Thaï c'est quasiment impossible sauf avec ceux qui ont un peu voyagé et qui peuvent comprendre pourquoi on s'y intéresse et ce qu'on cherche à comprendre* ».

Tout comme les camarades de chorale de Lise, la variété des amis de Françoise en Norvège, « *français, franco-norvégiens, norvégiens et étrangers* », les couples mixtes qu'a connus Lise en Thaïlande ont opéré une médiation, entre fermetures et tabous possibles du territoire autre et curiosité et recherche du contact de la part des participants. Il ressort cependant des discours que les interactions restent difficiles à réaliser en Malaisie, surtout pour les participants ayant eu l'expérience d'autres expatriations avant la Malaisie et faisant des comparaisons.

3.1.3. Des particularités dans la démarche de recherche de l'interaction en Malaisie

J'ai analysé en 3.1.1 comment l'acquisition de la langue nationale était perçue comme désirable mais particulièrement difficile à réaliser en Malaisie. D'autres difficultés à établir des interactions avec les individus malaisiens sont exprimées dans les discours.

Françoise, qui explique le manque de passerelles avec le pays par le mode d'expatriation tendant à isoler, évoque cependant en entretien la possibilité d'une difficulté d'accès de la Malaisie :

« *ça ne veut pas dire nécessairement que ça vienne uniquement de nous hein c'est peut-être aussi dû au pays à la culture à la religion* ».

Lise explique dans son récit la difficulté à découvrir le pays de par la complexité des relations communautaires (« *il est également impossible de se mêler à la population. Parce qu'il n'y a pas une mais des populations. Parce qu'il y a un fossé religieux énorme* »), le manque d'activités (« J'ai cherché en vain des cours de danse contemporaine. », « *Je cherchais une chorale. Comme d'habitude sans rien trouver. Ici, il n'y a que des chorales communautaires, voire communautaristes.* »), le manque d'événements culturels (« *c'est le désert culturel. Et les rares événements ne sont jamais mis en valeur. Pas de pub, pas de site qui récapitule tout. Chercher l'info est un travail à temps complet.* »).

À l'image de ce que peut évoquer Lise, le monde malaisien est parfois perçu comme fermé du fait de cet inaccessibilité de la langue, le malais, souvent perçu comme facile à apprendre mais difficile à pratiquer. Le parcours de certains participants tend à prouver leur bonne fois quant à un effort sincère pour apprendre la langue nationale : Lise, d'abord expatrié en Thaïlande, parle le thaï, Françoise, d'abord expatriée en Norvège, parle le norvégien et Richard, d'abord expatrié en Chine, parle le mandarin.

C'est d'ailleurs une source de frustration pour Lise, qu'elle développe en entretien. La difficulté à pratiquer la langue, « *quand on apprend trois mots de malais qu'on parle malais aux gens ils nous répondent en anglais merde on fait un effort faites-en un aussi* », s'ajoute à d'autres éléments qui lui font percevoir la Malaisie comme relativement difficile d'accès :

« *ça fait sept ans que je suis là et je ne me sens pas vraiment intégrée je me sens pas non plus touriste* [ma question : c'est à cause de la langue ?] *non c'est l'ensemble je travaille dans un lycée français y'a des tas de trucs que je comprends pas en Malaisie encore* […] *mais est-ce qu'il faut s'acclimater je suis pas sûre je pense aussi que c'est un pays beaucoup plus fermé que la Thaïlande enfin pas un pays mais des communautés beaucoup plus fermées que la Thaïlande même entre elles et au début ça a été une énorme frustration* ».

Lise analyse ainsi cette « fermeture » ressentie, dans son récit : « *Ici, il est également impossible de se mêler à la population. Parce qu'il n'y a pas une mais des populations. Parce qu'il y a un fossé religieux énorme.* ».

Ce ressenti se traduit nettement dans le discours de Lise, dans son récit de parcours. J'observe un glissement dans les termes utilisés pour se référer à ses hôtes dans les trois pays où elle a travaillé :

Au sujet du Vietnam, je trouve « *tout le monde* », « *le reste du Vietnam* » (opposé aux « *expats* »), « *les gens* », en général et « *des vieux fatigués* », « *les élèves* » et le « *"bibliothécaire"* » en particulier.

Pour ce qui concerne le passage plus long sur la Thaïlande, seuls « *les gens* » et « *personne* » sont utilisés pour se référer à la population hôte en général, alors que j'ai compté 34 références à des personnes individuelles (collègues, famille, expatriés, corps de métier par exemple).

Sur la Malaisie, Lise utilise également dix références à des personnes ou groupes en particulier, surtout des expatriés, mais aussi pour parler de ses hôtes, « *on* », « *la population* », « *des populations* », « *les gens* », « *les locaux* ». J'ai été intriguée par cette émergence d'un plus grand nombre de termes impersonnels, généraux et différenciateurs et j'ai interrogé Lise en particulier sur l'apparition du mot « *locaux* », qu'elle n'utilise pas pour se référer aux Vietnamiens ou aux Thaïlandais. Lise confirme dans l'entretien l'idée déjà évoquée dans son texte sur la raison de cette distanciation :

« *parce que Malais ouais Malaisien mais les Chinois ne se sentent pas forcément très malaisiens non plus ici la communauté les communautés font que c'est difficile de parler de l'ensemble des Malaisiens quand on demande à enfin la plupart des gens de quelle nationalité tu es ils disent chinois ils ne disent pas souvent malaisien* ».

La recherche de l'interaction avec l'autre est donc parfois l'objet dans les discours de l'expression d'une certaine frustration. Tout dépend du niveau d'interaction recherché. La découverte voulue par Richard se satisfait des explorations touristiques et des initiations culinaires ou à certaines traditions permises par ses collègues de travail. Pour Ilham, la découverte et surtout l'adaptation aux différences doivent surtout bien se passer, et il en est satisfait également. Jean, marié dans une famille malaisienne, semble avoir trouvé le point d'équilibre entre l'intérêt des interactions que cela suppose avec des langues et une culture différentes et son confort familial. Constance est dans une situation comparable à celle de Jean. Pour d'autres participants, particulièrement Lise et Françoise, mais également Sylvie, Ariane et Alice, cette quête de l'expérience de la différence et des interations avec l'autre se teinte de regrets ou de frustration. Françoise voudrait vivre une vie quotidienne plus au contact de celle de la population malaisienne, Lise voudrait avoir plus d'interlocuteurs malaisiens pour pouvoir comprendre et débattre plus en profondeur sur cette société, sa culture, sa politique.

Tous cependant, que ce soit à un niveau qui les satisfasse ou en deça de leurs ambitions, vivent en Malaisie des interactions avec les personnes qui sont leurs hôtes. Ces interactions ne relèvent pas que de la découverte touristique ou culinaire telle que j'ai pu en analyser les discours dans le chapitre 4. Je vais maintenant analyser le discours des participants sur l'interaction quotidienne qu'ils recherchent et ce qu'il ressort dans leurs discours de cette expérience : émotions ressenties, formation d'opinions ou de représentations.

3.2. Réactions, adaptations et négociations dans les interactions : des émotions nées d'expériences anecdotiques à la formation d'opinions structurées dans les discours

En atteignant leur objectif de vivre et de travailler ensemble, de communiquer avec leurs hôtes, les participants démultiplient avec succès leur expérience, quotidienne, de l'altérité. Ce processus s'accompagne naturellement d'une connaissance et d'une compréhension croissante de l'autre, mais implique également des efforts d'adaptation.

J'ai analysé jusqu'ici comment les participants parlent du pays hôte, écrivent sur leurs hôtes, comment ce discours sur l'autre les amène à un retour sur soi et comment ils font le bilan de leur expérience personnelle de l'altérité. Je vais analyser ici comment ils relatent leurs réactions,

physiques, comportementales, mentales et émotionnelles, à cette zone d'effort qu'est l'interaction avec l'autre et l'ailleurs.

La volonté d'immersion est omniprésente dans les discours. Là où certains cherchent des passerelles ou des intermédiaires, d'autres cherchent à éviter les obstacles entre soi et l'autre, car ne pas faire l'expérience de l'altérité, s'en protéger est vu comme ce qui est du ressort des « mauvais » expatriés. La question se pose ensuite de comment réagir et comment négocier ces expériences.

Ilham suggère d'éviter d'aborder l'altérité en termes de comparaisons, ce qui pourrait mener à un isolement de l'immersion souhaitée. Il explique dans son récit :

« *La comparaison, sur plusieurs aspects de la vie quotidienne, entre le nouveau pays et le pays d'origine est omniprésente au début de l'expatriation. On a tendance à comparer tout, consciemment ou pas : le climat, la nourriture, les rouages administratifs, les comportements, les réactions, etc. Cette période de comparaison est bien évidemment inévitable, mais pour moi, il était important qu'elle soit minimale. Je voyais à son prolongement un « empêcheur de vivre », qui peut aboutir à un sentiment de frustration du fait qu'on essaie de reproduire les conditions de vie auxquelles on est habitué.* ».

Ilham aborde cette nécessité de façon pratique, il explique dans son récit « *Par exemple, au bout de quelques semaines, j'ai décidé d'arrêter l'exercice de conversion-comparaison, qui consiste à convertir en euros les prix d'articles et de les comparer avec les prix en Europe*. ». Ilham parle aussi en entretien de « *relativiser* » et « *mettre les choses dans leur contexte* » :

« *il y a des choses qui peuvent être vraiment choquantes mais il faut essayer peut-être de les placer dans le contexte pour savoir est-ce que c'est quelque chose qu'il faut rejeter ou est-ce que c'est quelque chose qu'il faut essayer de comprendre* ».

Pour Ilham, la clé d'une expatriation réussie, telle qu'il la formule dans son entretien, c'est :

« *être ouvert il faut apprendre parce que quand on part on s'éloigne on va dans un autre référentiel je pense que c'est très important de pouvoir apprendre comprendre les gens comment ils vivent avec cette attitude on peut vivre partout je pense* ».

Ariane rejoint Ilham en disant en entretien, à propos des inégalités dans les relations homme-femme, qu'elle n'apprécie pas, « *j'ai compris comment ça marchait donc j'accepte le fait que voilà les hommes ne parlent pas spontanément comme ça ne disent pas bonjour* ». Elle dit « *laisser couler pas m'énerver* ».

La première interaction et je pourrais même dire le niveau zéro de l'interaction, puisqu'il s'agit d'une interaction passive et subie, est le ressenti du regard de l'autre sur soi. J'ai déjà abordé ce phénomène au travers des identifications (le fait d'être identifié à un touriste ou à un riche expatrié par les Malaisiens) ; il s'exprime également par des ressentis émotionnels.

Les participants, chaque jour au contact du pays hôte, sont confronté à l'ailleurs, à l'autre et au regard que l'autre lui renvoie, c'est-à-dire aux représentations qu'ont sur eux les Malaisiens. Dans le blog de Lise, une photographie permet d'aborder l'idée que ce nouvel espace n'est pas tant étranger à nous, que nous ne sommes des étrangers dans cet espace, vus comme tels par ceux qui l'occupent :

« Cherchez l'intrus : c'est le nôtre ! »

Ilham, dans son récit, analyse ce regard de la façon suivante :

« *Le regard du local sur l'expatrié a deux principaux aspects. Le premier, plutôt flatteur, consiste à regarder l'expatrié comme un expert, hautement qualifié, qui est venu rendre service au pays. Je me souviens par exemple d'une personne qui m'a remercié d'avoir accepté de venir travailler en Malaisie. L'autre, pas flatteur du tout, consiste à voir l'expatrié comme une personne qui a un salaire démesuré. Même s'il est expert, il est considéré comme quelqu'un qui s'en met trop dans les poches.* ».

Sur cette représentation qui lui est renvoyé de son statut d'expatrié par les Malaisiens, Ilham explique en entretien :

« *il y a des fois où ça m'énervait franchement il faut dire les choses comme elles sont ça m'énervait voilà j'avais tendance à rejeter les personnes et bon parfois bon j'explique simplement que c'est pas quelque chose de pour moi c'est pas quelque chose de correct de demander le salaire de quelqu'un* […] *après on s'y fait* » ;

« *j'ai quand-même pas mal de contacts avec des locaux et j'ai pas l'impression que c'est un truc qu'ils se demandent entre eux et puis j'ai vu des phrases du genre clair quoi comme quoi vous les expatriés vous gagnez* ».

À ma question « tu ne l'as jamais vécu de l'autre côté de la barrière, en France ou au Sénégal ? », Ilham répond, « *si quand même ce qui me rappelle que quand j'étais au lycée les profs expatriés on les voyait plus comme des gens riches quoi parce qu'on savait juste que ou soi c'est des rumeurs qu'ils ont des indemnités de déplacement enfin le fait d'être loin l'éloignement de la famille* [ma question : on en parlait ?] *les gens ils en parlaient ouais mais bon y'a pas vraiment cette culture de demander aux gens leur salaire quoi* ».

Être identifié comme expatrié par les Malaisiens est vécu et interprété de façon différente selon les participants. Pour Françoise, comme elle l'explique en entretien, ce regard explique en Malaisie qu'il y soit difficile de pratiquer la langue malaise : « *à Oslo quand j'étais avec des locaux ça leur semblait normal que je parle norvégien parce que j'étais dans une vie de migrante quoi enfin d'immigrée et puis professionnellement vue comme expatriée personne ne se serait jamais offensé que je ne parle pas norvégien* ».

Pour d'autres, c'est le fait d'être identifié comme étranger, avant même d'être catégorisé expatrié qui est considéré. Dans les deux cas, les représentations que peuvent avoir les Malaisiens sont vues comme des barrières.

Ariane explique dans son entretien, « *c'est à double tranchant y'a des fois ça m'amuse ou ça me fait sentir que j'existe que je suis différente mais à la longue en fait ça peut être lourd pour peu que ce soit une journée un peu fatigante qu'il y ait eu d'autres disfonctionnements dans la journée si y'a ça qui s'y rajoute c'est lourd et effectivement c'est pour ça que je ne me vois pas faire toute ma vie à l'étranger c'est juste une période quoi* ».

Mais ce regard biaisé par l'identification de son origine étrangère, Ariane le perçoit de façon aussi positive :

« *qu'on vous fasse sentir la différence soit par des regards curieux soit par des questions vous j'ai l'impression moi de plus exister aux yeux des gens ça veut dire moi je me contente pas juste de vivre ma vie pour moi la vie n'a pas de sens si je n'ai pas d'interaction avec des gens si j'échange pas avec des gens donc moi je certes je vis ma vie mais c'est par le regard des autres qu'on se voit vivre aussi enfin que je me sens exister aussi donc le regard le comportement des locaux quand je suis à l'étranger me disent oui que je suis quelqu'un de différent et j'ai l'impression de vivre peut-être plus fort en fait dans ce cas-là* », « *De façon naturel j'aime bien l'attention qu'on peut me porter j'ai besoin de beaucoup d'attention donc de fait quand vous êtes à l'étranger même si c'est des regards hostiles y'a quand-même une j'existe je suis là ils m'ont vue quoi voilà* ».

Parfois encore, ce sont des détails particuliers qui sont mis en cause, comme celui auquel est confronté Jean et qu'il exprime dans son blog :

« *Pour une raison que j'ignore, la majorité des Malaisiens qui nous croisent dans la rue ou au supermarché pensent que* [bébé] *est une fille. Je n'ai pas le cœur de les contredire pour le moment, et de toute façon, notre fier garçon ne différencie pas encore Mars de Venus ou Simone de Beauvoir de Ernest Hemingway. Nous nous sommes néanmoins penchés sur la question avec* [conjointe], *et sommes arrivés aux hypothèses suivantes : sa peau de neige et ses petites joues bien dodues doivent induire en erreur ses compatriotes. Il se peut également que le fait que je le porte en Kangourou prête à confusion.* ».

Dans l'interaction avec les Malaisiens, les blogs relatent des expériences simples de la culture, de la langue d'accueil, cependant avec déjà un rapport plus concret, physique ou émotionnel avec elles, comme par exemple la confrontation à des sensations gustatives inédites, c'est le cas dans ce billet du blog de Jean :

« *Nous nous installons avec* [conjointe] *dans notre Bungalow, prenons un rapide 4h à base de* Nasi Goreng*, Riz au Poulet et Croissant a l'amande – les malaisiens ont un sens du sucre salé différent du notre…* ».

Ce peut être également, comme dans ce billet du blog de Lise, une réaction à porter sur sa peau un vêtement local. La réaction peut être physique, émotionnelle :

« Je n'ai jamais rien vu d'aussi inconfortable. Malgré les 4 mètres de tissu (normalement, il en faut 6) je me sentais à moitié nue. ».

Cet autre billet de Lise rend compte d'un ressenti plus symbolique sur une expérience similaire :

« [amie] *et moi en mémés refusant la conversion »*.

Je trouve dans cette veine tout un champ discursif de la réaction épidermique Des photographies publiées dans les quatre blogs du corpus mettent en scène l'intérieur domestique, les enfants, les corps, pour exprimer les luttes, les agressions ou les plaisirs dans le nouvel espace. Parce qu'elles sont intimes, ces photographies sont souvent liées à des expériences de blessure ou de plaisir. Mais

elles expriment plus souvent l'hostilité de l'environnement, les maladies et de façon prédominante, l'espace d'interaction par excellence avec l'environnement extérieur : la peau.

Voici deux exemples, l'un pris du blog de Lise, accompagné d'une photographie de son fils, et l'autre du blog de Richard, accompagné d'une photographie de sa sœur qui lui rendait visite en Malaisie.

« *C'est pire sous les pieds mais les photos sont floues, quant à la bouche, je vous l'épargne ! C'est un virus qui donne des cloques sur les pieds, les mains, la bouche. Pour les vaches, on appelle ça la fièvre aphteuse (oui, oui, la fameuse !) Une copine un peu bizarre, et beaucoup indienne à qui je donne le diagnostic du fiston, s'exclame : Encore ! Même si tu n'y crois pas, tu devrais aller laver ton aura dans l'eau salée !* »

« *C'est une expression qu'on entend souvent "j'ai pas la gale !" Et c'est devenu une réalité, ici, en Malaisie ! Mauvais choix de* guesthouse *? Manque de bol ? Concours de circonstances ? Quoiqu'il en soit, la victime fut ma sœur. Aucune hésitation, [la docteur] nous sort que ma sœur a des "*scabies*". On ne sait pas trop ce que c'est, elle nous explique qu'il s'agit de parasites sous la peau. En rentrant, je me mets sur Google pour trouver la traduction. J'apprends alors que la gale se dit "*scabies*" en anglais.* »

Au graphisme des photos, s'ajoute la recherche du terme le plus choquant. Afin de traduire l'agression ressentie, Lise rappelle que ce virus commun est l'équivalent de la « fameuse » fièvre aphteuse de la vache, qui a fait sensation dans les médias français. Richard également rappelle à son lecteur francophone qu'il s'agit de la maladie de cette « expression qu'on entend souvent », légendaire donc et devenue une « réalité ».

D'autres agressions de la peau trouvent leur place dans le discours. Les agressions des insectes, en particulier des moustiques symboliques des régions tropicales, sont évoquées. Richard écrit par exemple dans l'un de ses billets :

« *Mais le matin au réveil, mon pied gauche était bien douloureux ! 1, 2, 3, 4, 5 piqûres. Et la journée de travail a été dure ! Le soir en enlevant les chaussures pour remettre les tongues, j'ai compris pourquoi la journée avait été douloureuse en voyant à quel point ça avait enflé. J'ai filé à la pharmacie m'acheter une pommade locale (les produits étrangers que l'on connaît sont plus chers, autant tester local !). Ça n'a pas encore désenflé mais déjà ça gratte moins ! En tout cas, entre la dengue, le palu, le Chikungunya, mieux vaut faire gaffe !* »

Le danger de la maladie tropicale, et assez « célèbre » pour être connue des Français, comme le paludisme existant dans des anciennes colonies françaises ou le chikungunya, souvent évoqué dans les médias de par les épidémies successives dans les départements et territoires d'Outre-Mer.

Le froid subi de l'air conditionné est également un sujet récurrent sur le thème de l'hostilité de l'environnement vécu physiquement. Richard l'évoque à plusieur reprises dans son blog, comme dans ce billet :

« *C'est simple, dehors il fait 35 degrés, dedans il fait 18 degrés*. […] *Ça ne sert à rien de vous plaindre aux* [Ressources Humaines] *ou autres : vous êtes le seul à avoir froid (sauf s'il y a d'autres blancs).* […] *Pendant que vos collègues s'épanouiront dans cet environnement glacial, vous aurez vos neurones congelés et vous serez d'une inefficacité qui vous surprendra.* »

L'évocation des soucis de santé, des réactions à des parasites, reviennent en particulier dans les récits de parents, avec l'idée que les enfants développent plus d'ennuis de santé sur le territoire hôte qu'avant, alors que souvent l'âge ou d'autres changements de situation, comme la fréquentation d'une crèche alors qu'ils n'étaient pas encore socialisés en collectivité en France, pourraient expliquer ce phénomène chez les jeunes enfants.

Présentées souvent avec distance et humour, les photographies d'insectes de grande taille dans l'espace domestique, de réactions allergiques sur la peau des enfants, permettent de mettre en scène et de prendre du recul par rapport à ces expériences et d'en exprimer cependant la violence à travers les outils de l'humour que sont le sarcasme ou l'exagération.

En entretien, les images et les textes publiés sur ces sujets sont qualifiés d'importants par les bloggeurs car le vécu mis en scène d'une part est tangible, a un caractère objectif (en ce sens ces photographies sont des preuves littéralement car elles peuvent être utilisées pour se plaindre auprès d'un hôtel pour des parasites ou d'un docteur pour un mauvais diagnostic), d'autre part constitue un élément important de leur expérience en mobilité.

Des études[147] évoquent une somatisation de la nostalgie chez les expatriés. Si rien n'indique un tel phénomène parmi les participants à cette recherche, il y a en revanche une forte mise en scène de la maladie et en particulier d'une variété de réactions épidermiques (à des matériaux, des produits, des insectes) et de blessures légères, d'autant plus remarquable qu'elle repose sur la publication de photographies de peau, de parties du corps des auteurs et de membres de leur famille : conjoint, enfants ou visiteurs. Cette mise en scène illustre la violence de l'altérité et le fait que ce thème iconographique revienne de manière chronique au long des récits numériques montre que la confrontation, la friction avec l'espace hôte se s'estompe pas nécessairement avec le temps. Difficile de ne pas voir, dans les publications répétées de photographies de piqures de moustique, de coups de soleil ou de réactions allergiques, une métaphore des relations entre les personnes en situation de mobilité et leur espace d'accueil.

Cette proposition est tantôt confirmée tantôt déniée lors des entretiens, mais tous les participants s'accordent pour dire que ces maux physiques et intimes vécus par leurs corps et ceux des membres de leurs familles sont des constituants mémorables et notables de leur expérience de la mobilité et sont bien une variante physique des frictions de toute sorte nécessairement expérimentées au contact de l'environnement hôte, qui les illustre et les représente de façon directe et tangible. Richard fait d'ailleurs un parallèle en entretien dans son expérience entre bien-être et santé et bonne adaptation à son environnement.

Ariane parle dans son entretien de la somatisation. Lorsqu'elle a été confrontée à d'importantes différences de ce qu'elle appelle « *culture d'entreprise* » lors de son essai dans une entreprise malaisienne, les tensions professionnelles ressenties se sont manifestées ainsi :

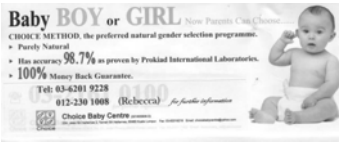
« *là où je me suis rendue compte qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas c'est que je devais aller souvent chez le médecin j'avais très mal au ventre mais comme mon conjoint avait eu mal au ventre lui aussi vous savez il faut s'habituer à la nourriture donc des fois on peut se dire ben c'est rien il faut que je m'habitue à la nourriture mais en fait y'avait un mal-être quand-même y'avait un mal-être qui faisait que ça ça jouait sur mon estomac c'était stressant mais c'était assez excitant* ».

[147] Gaëlle Goutain, Adélaïde Russell, *Conjoint expatrié. Réussissez votre séjour à l'étranger*, L'Harmattan, 2011 ; Allain Joly, « Comprendre le cycle émotionnel des expatriés de longue durée pour mieux le gérer », in *Gestion*, 2012/2 (Vol. 37).

Lise a aussi fait l'expérience de réactions telles chez sa fille. Elle le raconte dans son récit :

« *Naïvement, je pensais que la vie serait aussi belle qu'à Bkk* [Bangkok]*, j'ai vite déchanté. J'ai passé un an à pleurer, à détester KL* [Kuala Lumpur]*, à me dire qu'on avait franchement été les plus cons du monde de quitter le paradis sur terre. Ma fille pareil, sauf qu'elle le disait différemment, se réveillant en hurlant 5 fois par nuit jusqu'à ce que j'emmène tout le monde chez une psy et que les choses se calment.* ».

L'expérience de l'altérité ne s'arrête pas à capturer et à partager en photo ou en vidéo un matériel exotique trouvé en chemin, comme je l'ai analysé à travers les collections d'objets insolites par ailleurs trouvés dans ces mêmes blogs. Les bloggueurs (et les autres participants dans le discours suscité) rapportent la négociation positive ou négative qui a eu lieu avec un matériel imposé, proposé, qui a pu provoquer des émotions ou des sentiments. Ce peut être comme par exemple dans ce billet de Lise intitulé « Nullissime », racontant une journée portes ouvertes de la crèche de son fils, le malaise, la colère :



« Le clou, la pub qu'on nous a donné, pour choisir le sexe de notre prochain enfant ! Cliquez dessus, ça vaut le coup d'œil ! ».

Ce peut être à l'opposé, comme dans ce billet de Jean, le plaisir, l'enthousiasme :

« *Je voulais partager avec vous cette comptine Malaise que la mère de* [conjointe] *vient de m'apprendre.* [bébé] *et moi l'aimons beaucoup. C'est exactement le type de comptines qui me font craquer. Pleine de créativité, et avec une histoire échevelée et sans logique :)* »

Il peut également s'agir de rapporter les obstacles, les difficultés rencontrées dans l'interaction avec les systèmes, les langues, les personnes étrangères ou encore des influences considérées comme positives ou négatives. Dans ce cas une photographie postée dans un billet de blog peut servir de prétexte à aborder un sujet délicat. Par exemple Lise poste une photographie amusante de sa bibliothèque pour aborder de façon humoristique ce qui est la critique d'une employée de maison. Elle intitule son billet « Pas de jugeote ! » :

pas de jugeote

Dans notre bureau, nous avons une bibliothèque. Jusqu'à quelques jours, le classement était le suivant : boulot de [Lise]*, boulot de* [conjoint]*, loisirs, guides de voyages, romans lus, romans à lire, paperasse administrative, merdier d'arts plastiques pour faire avec les enfants. Et puis la nounou a décidé de ranger... par ordre de taille.*

"J'apprends les maths CP" côtoie donc "Tintin en Thaïlande", le "Lonely Chine" fricote avec "gestion des réseaux", et mon boulot est bien ralenti.

Esthétiquement, il n'y a rien à redire !

Lise part également d'une photographie anecdotique de sa fille, pour exprimer son désaccord avec les goûts de son institutrice et les conséquences de ses choix dans ses tenues de travail :

« *Cette année,* [notre fille] *a une maîtresse qui peinturlure ses ongles de différentes couleurs et les fleurit.* [Notre fille] *trouve donc que c'est le fin du fin, le must, le comble de l'élégance et de la féminité.* ».

Ces deux billets adoptent un ton humoristique mais expriment des réactions négatives : le manque de présence d'esprit de son employée de maison a ralenti le travail de Lise et les coquetteries jugées déplacées de l'institutrice de sa fille influencent sa fille d'une façon que Lise juge négative (le choix du verbe « peinturlurer » et l'accumulation sarcastique dans « *le fin du fin, le must, le comble de l'élégance et de la féminité* » le montrent).

Dans les blogs, des interpellations du lecteur peuvent constituer de façon détournée une expression de ses propres réactions. Richard par exemple prévient parfois ses lecteurs d'un « *âmes sensibles, s'abstenir* ». Il écrit par exemple avant la publication d'une photographie prise dans un temple :

« *Tous ces passages sont décrits dans la peinture ci-dessous. Pour les plus sensibles, s'abstenir pour la suite ! Les châtiments sont montrés de façon... assez crue !* ».

Dans ces billets de blogs, les participants se mettent en scène en interaction avec l'environnement hôte dans des situations beaucoup plus élaborées que la découverte d'un fruit exotique, d'un panneau incongru ou d'une pluie tropicale. Si ce type de discours garde un caractère cocasse, avec souvent une image amusante et un commentaire humoristique, le thème de l'altérité y est cependant mis en scène de façon plus complexe qu'à travers les images collectionnant les curiosités. Ces images n'illustrent pas « ce que j'ai vu » et ce que j'ai aimé, ce que je n'ai pas aimé mais ce à quoi j'ai été confronté(e), quelle a été ma réaction puis comment j'ai pu négocier avec ces situations, trouver des solutions, adopter des compromis, souffert ou bénéficié des conséquences de ces expériences. Les anecdotes peuvent d'ailleurs se porter aussi bien sur des situations moins légères. Dans sa démarche d'adoption, Lise a dû s'accommoder d'expériences négatives et de réactions négatives de sa part, à travers lesquelles elle a continué dans son processus d'adoption. Elle relate ainsi en entretien :

« *la première fois qu'on a parlé à la nana qui allait nous apporter notre bébé premier contact qu'on a eu pour l'adoption hein première question c'est vous voulez une fille ou un garçon deuxième question quelle race nous on avait une fille et un garçon donc on s'en fichait complètement pour le sexe et pour la race on a dit n'importe et la question qui m'a terriblement choquée après c'est elle m'a demandé même métisse même mixte ah bah oui oui oui mais c'est vrai que ici ici c'est quelque chose que les gens n'aiment pas* ».

Lise commente, « *c'est aussi quelque chose qui m'a dérangée* ». L'emploi du passé composé indique que cette réaction reste liée à cette conversation en particulier et donc du domaine de l'anecdotique. Cependant, à travers ces expériences et des sentiments, réactions et emotions qui en sont nées, se développe un discours relevant plus de l'opinion raisonnée, de l'analyse des différences et de leurs signification personnelles et collectives.

Dans l'écriture de Lise, son blog n'est pas avant tout une tribune pour exprimer ses opinions, celles-ci et ses réactions y apparaissent de façon détournée, comme cela se voit dans les quelques photographies et textes de blogs analysés ci-dessus. Cependant, en y racontant des anecdotes précises, la formation d'opinions plus générales émerge. Par exemple dans son billet consacré à la journée portes ouvertes de la crèche de son fils, Lise exprime son indignation face à cette publicité

qui leur a été distibuée (voir plus haut), face à la qualité des activités proposées : « *Le spectacle était moralisateur et lamentable. Les marionnettes étaient en fait de simples assiettes en carton représentant des têtes et l'histoire inintéressante au possible* ». Il s'agit d'un domaine dans lequel Lise a légitimité à s'exprimer et même à juger, durement comme dans cet exemple, puisqu'elle est elle-même institutrice. Elle ajoute d'ailleurs, « *Mes élèves font des spectacles de bien meilleure qualité !* ». Dans ce billet, son opinion s'élargit à des considérations sur l'éducation. Voici ce qui suit :

« *Les gamins hurlaient, se levaient pour toucher les personnages, sous l'oeil admiratif de leurs parents, celui ennuyé de la directrice, et celui médusé des deux familles blanches présentes. Les Asiatiques n'ont vraiment pas la même façon d'élever leurs enfants que les Européens. Ensuite, heureusement, des activités artistiques étaient organisées, en plein air. Ouf ! Comme toutes les activités artistiques que j'ai vues dans le coin, il n'y a aucune création, la part de l'enfant se résumant au choix des couleurs, et ce n'est même pas de la peinure où l'enfant pourrait au moins fabriquer ses propres couleurs.* »

La mention des « *deux familles blanches* » montre que le jugement se porte sur la culture locale, une différence entre une culture de l'éducation d'un côté élargie à « asiatique » s'oppose à une culture de l'éduction élargie à « blanche », qui si on le comprend comme signifiant occidental est une également large extrapolation. L'altérité est complète dans le ressenti de Lise et dans son discours elle oppose « admiratif » à « médusé ». Les parents « asiatiques » ne sont pas simplement tolérants mais prodiguent des encouragements, les parents « blancs » sont choqués. L'opinion de Lise est tranchée, comme la dernière phrase du billet en atteste : « Vivement qu'il atteigne l'âge de l'école française ! ».

Dans son récit, Lise exprime des opinions plus établies, généralisantes plutôt que d'être liées à une expérience anecdotique en particulier. Elle écrit par exemple :

« *La place de la femme ici, je ne m'y résigne pas. Les quotas, les lois différentes en fonction de la religion, ça me fait toujours vomir.* » ;

« *Bref, ce pays me rend dingue, mais j'ai appris à y vivre.* ».

Du point de vue de ces opinions exprimées, je note tout d'abord que les discours portent peu sur les représentations que les participants ont pu se faire de la Malaisie avant d'en avoir l'expérience, ou sur des représentations collectives existantes. Comme je l'ai observé au sujet des représentations sur la mobilité dans le chapitre 4, les représentations individuelles se construisent avant tout par l'expérience personnelle.

Ariane écrivait dans son récit au sujet des destinations asiatiques qu'elle était attirée par « *la culture asiatique comme on peut se la représenter en Occident c'est-à-dire le côté plus zen le côté plus posé* ». À une question directe de ma part, Ariane répond que ses représentations ont changé :

« *non en fait ce que j'imaginais c'est pas ce que je vois ici en fait le côté zen en fait ce dont je m'aperçois c'est plus que les gens sont résignés et n'ont pas beaucoup d'ascendance donc par exemple dans une situation même si c'est très stressant même s'il y a quelque chose qui les dérange ils vont pas le dire et ils vont subir donc je les sens plus finalement comme des gens un peu passifs et qui subissent les choses que des gens vraiment zen* ».

Lise évoquait l'attente qu'elle avait de la Malaisie d'être une expérience de découverte similaire à celle qu'elle avait vécue en Thaïlande, et sa déception de trouver un pays moins accessible selon elle. Cependant comme le montre la réflexion d'Ariane, les opinions se forment sur l'expérience en

Malaisie, plus que sur des représentations existantes sur ce pays. Les discours jouent cependant parfois sur les représentations supposées partagées avec les interlocuteurs sur le pays ou la région. Par exemple lorsque Richard rappelle dans son blog que la Malaisie peut être plus développée que ce à quoi « *on s'attend* ».

L'expression de l'opinion, formée par l'accumulation des expériences personnelles, se trouve sous des formes plus ou moins élaborées. Comme des exemples ci-avant l'illustrent, certaines expressions de l'opinion restent basées sur une situation en particulier, illustrée par exemple dans les blogs par une photographie. Alice illustre ainsi par un court billet consitué d'une photographie et d'un court commentaire, ses impressions sur la sécurité routière en Malaisie :

Cherchez l'erreur

Normalement il y a trois voies...

Oui, mais ça doit être la trentième fois en 10 minutes qu'une voiture prend la bande d'arrêt d'urgence pour une voie d'autoroute ! ».

Lise s'appuie sur une photographie prise dans la rue ou à la piscine pour toucher humoristiquement dans un court billet à la problématique de l'égalité des sexes en Malaisie :

« Quand je pense qu'il y a des gens qui se battent pour l'égalité des sexes, pour que la femme ne soit plus considérée comme un objet. Y'a encore du boulot... ».

« *Je me plaignais ici dans un billet sur Cherating que la piscine se transformait en machine à laver lors des weekends. Ici, pour éviter ça, il y a des beaux panneaux. Admirez les positions pas du tout stéréotypées de l'homme et de la femme. Du grand art. Rassurez-vous, ça ne change rien. Les gens se baignent habillés quand même.* » (Lise).

Elle s'appuie également sur une anecdote particulière pour se poser des questions de l'ordre de la sécurité, tout en divertissant les lecteurs de son blog :

« Aujourd'hui, pourtant, une nouveauté : anniversaire à la caserne des pompiers, où avec un sac Toys'R us*, on rentre comme dans un moulin.* [mon fils]. *s'est bien amusé. Question sécurité, par contre... Imaginez qu'en ville, un feu se déclenche. Les pompiers sont appelés. Avant de démarrer les camions, il faut donc enlever les enfants qui tournent partout autour, puis déplacer les chaises installées devant les camions pour les jeux. Enfin, on récupère la lance, et en route.* ».

Au-delà de ces touches anecdotiques qui annoncent les opinions et les problématiques, se développent des points de vue plus construits, souvent accompagnés, dans les blogs, de liens vers

des médias locaux ou de traductions en français d'articles de presse locaux en anglais. La fonction de divertissement elle-même, fortement investie dans les blogs, sous-tend souvent des opinions sous-entendues dans le message humoristique ou ironique. Le message humoristique ne sert donc pas seulement à faire rire l'audience par les méthodes habituelles (ironie, jeux de mots, exotisme ou cocasserie de la situation) mais permet aussi aux auteurs d'exprimer leur jugement sur une situation, notamment des jugements négatifs, de manière légère.

Derrière les photographies amusantes que Lise poste sur son blog, s'expriment des préoccupations quotidiennes pour sa famille. Par exemple, elles peuvent exprimer le mauvais état des routes sur lesquelles ses enfants doivent prendre le chemin de l'école :

« Si si, il y a bien quelque chose qui cloche pour nos mentalités bien européennes. Regardez mieux. Oui oui, c'est ça. Le réverbère... Ce n'est peut-être pas tout à fait là qu'il aurait fallu le mettre... »

« Pas sure qu'en se garant là, le plus grand danger soit la mise en fourrière... »

Là encore elle poursuit, avec « nos mentalités bien européennes » une opposition Occident-Orient. D'autres billets illustrent l'omniprésence de nourriture artificielle plus généralisée en Malaisie qu'en France, qui rend difficile de donner de bonnes habitudes alimentaires à ses enfants :

« Avez-vous déjà mangé de la glace au gâteau de tapis rouge ? Comment ça, ça n'existe pas ? La preuve... »

Les participants investissent le discours de l'opinion parce qu'ils ont acquis une certaine connaissance et compréhension du pays. Aucun des participants à cette recherche n'est arrivé en Malaisie très récemment avant de me rencontrer. Tous ont vécu en Malaisie plus d'un an, parfois beaucoup plus, au moment des entretiens.

Richard se décrit comme « *grand fan de ce merveilleux pays* » dans son blog. Il explique en entretien ce qu'il entend quand il se réfère dans ses billets à la culture malaisienne :

« *pour moi ça comprend la culture l'art la musique etcetera mais aussi les habitudes les manières de penser pour moi c'est un peu plus gros que ce que le sens culturel qu'on attribut d'habitude* ».

Lise évoque également cette connaissance du pays au sujet de sa fille adoptée en Malaisie. Elle précise en entretien :

« *les gens qui partent adopter en Chine ils peuvent parler des 15 jours qu'ils ont passé en Chine moi je pourrai peut-être lui en dire plus sur les raisons possibles de son abandon parce que je connais le contexte socio-économique culturel religieux ethnique tout ça* ».

Les participants se font une opinion sur la base de leur expérience vécue. Lise a adopté en Malaisie. Sylvie, qui a fait l'expérience de travailler dans une entreprise malaisienne, parle ainsi en entretien de ce qu'elle pense de la culture d'entreprise malaisienne :

« *j'ai bossé pour des projets pour le gouvernement malaisien et c'était difficile de conseiller des gens ils sont très malais en plus* [ma question : très malais ?] *enfin y'a beaucoup de Malais dans le gouvernement ils ont une certaine fierté en fait et c'est difficile de les conseiller tout en évitant de leur faire sentir qu'on est là pour leur donner une leçon bon y'a une certaine sensibilité en fait par rapport à ce qu'un étranger dans leur domaine professionnel peut leur essaye de leur apporter entre guillemets je pense que c'est lié aussi à l'histoire d'une colonie britannique etcetera c'est ils savent qu'ils ont besoin des étrangers parce qu'ils manquent de certaines compétences en tout cas dans certains domaines mais ils préféreraient s'en passer je sais que dans le milieu oil and gaz [pétrolier] en tout cas les gens vont pas nous le dire en face mais ça se ressent et ce qui est légitime de toute façon c'est comme en France* […] *mais je trouve que ça biaise dès le départ la relation* »

D'une manière générale, les discours des participants s'inscrivent dans une interprétation de ce qui les entoure tendue vers la compréhension et la connaissance. Lors de son premier jour en Malaisie, Richard observe ce qui l'entoure dans le centre commercial dans lequel se trouve son hôtel et en se basant sur l'expression des visages, la forme des vêtements, la couleur des peaux, tente de tirer déjà quelques conclusions, lui permettant de prendre ses repères dans le territoire lointain ou de confirmer des idées qu'il pouvait avoir. Il écrit dans son blog :

« *Je m'assois et je regarde les gens passer. Beaucoup d'Asiatiques typés chinois, beaucoup d'Indiens parés de vêtement très colorés, beaucoup de femmes voilées, mais l'impression qui s'en dégage n'est pas comme en France. Seule la tête est voilée, les femmes sont habillées sinon de façon tout à fait commune. Les voiles sont très colorés, avec des motifs, et les femmes sont très souriantes. Quelques têtes Africaines, Européennes et Arabes. Bref, on se croit dans un autre univers ! Tous ces gens semblent très heureux, souriants, et aucune tension raciale ne se fait ressentir.* »

Outre les éléments d'exotisation que l'on retrouve dans cet extrait (les passants sont « *parés* » plutôt qu'habillés, les vêtements sont « *colorés* », et bien-sûr les femmes sont « *souriantes* »), Richard extrapole nettement (il s'agit de son premier jour en Malaisie) sur des conclusions politiques et sociales.

Les opinions développées ne sont en effet pas toujours légitimées par la connaissance ou l'expérience. Je prends pour exemple ce billet de Richard :

« ***Garçon ou fille?***

Non, je ne pose pas la question au sujet d'un futur né, mais au sujet de personnes que l'on croise à Kuala Lumpur. Certes, beaucoup d'asiatiques ne font pas très masculins. Mais on croise beaucoup de "lady boy" - des hommes qui "qui se comportent et s'habillent avec des vêtements féminins, qui prennent des hormones et/ou qui subissent des interventions chirurgicales dans le but de devenir une femme" (source Wikipedia). On n'est jamais vraiment sûr du sexe de la personne avant de l'entendre parler ! Là c'est le moment de vérité en général. On en voit dans la rue, dans les transports en commun, en train de servir dans des cafés ou restos, dont un resto en bas de chez moi. C'est assez incroyable car ils ont l'air acceptés, ou plutôt tolérés. En France, je n'imagine même pas la dureté des gens à leur égard. Ici, pas un regard de travers. Est-ce dû à la proximité de la Thaïlande, où c'est une pratique courante ? En tout cas, cela prouve que la société malaisienne est plus tolérante sur certains aspects que la société française. »

Cela peut apparaître comme une conclusion hâtive, basée uniquement sur le comportement apparent des personnes en public et dans la capitale, de conclure que les personnes travesties sont « acceptées », ou « tolérées » et que c'est un point sur lequel la société malaisienne est plus tolérante que la société française.

Le plus souvent, il y a une légitimité dans les opinions. Richard le plus souvent présente les traditions qu'il a découvertes en citant ses sources (que ce soit des articles ou des personnes), et des personnes comme Lise seront plus susceptibles de parler de l'éducation en Malaisie par exemple que des participants sans enfants. Lise a par exemple pu se faire une opinion sur une situation qu'elle a bien connu en Malaisie, celle de l'adoption. À partir de la relative facilité de sa démarche en Malaisie, Lise a pu analyser certains facteurs. Elle m'a expliqué ainsi en entretien : « *c'est malheureux pour la Malaisie mais des gosses à adopter mais y'en a en quantité industrielle c'est qu'il y a un grand problème dans l'éducation le communautarisme à des tas de points de vue dans même la politique familiale dans les congés maternité enfin y'a c'est malheureux mais d'un autre côté adopter ici c'était ce qu'il y avait pour nous de plus facile* ».

Jean, très présent en ligne de par son blog anglophone et son site professionnel a des connaissances et des opinions sur la liberté d'expression en Malaisie. De plus, comme il a dû comme la loi malaisienne l'exige se convertir à l'Islam pour pouvoir se marier avec une Malaisienne malaise, il a pu se faire une opinion sur la pratique de l'Islam en Malaisie. Il répond en entretien en réponse à ma question sur ce que lui apporte cette nouvelle dimension de sa vie : « *non parce que l'Islam local est pas très intelligent dans le sens où ils suivent ils cherchent pas à apprendre ils suivent y'a pas la recherche de savoir qu'on peut avoir dans d'autres pays musulmans* ».

Voici un extrait d'un billet de Jean, intitulé « *Le Mois du Ramadan en Malaisie* » qui commence par un exposé de type plutôt expert sur cette tradition, puis prend un ton plus personnel :

« **Le Mois du Ramadan en Malaisie**

Petit rappel rapide, le Ramadan est le neuvième mois du calendrier musulman, au cours duquel les musulmans adultes ne mangent pas, ne boivent pas, et n'entretiennent pas de relations sexuelles de l'aube au crépuscule. Le jeûne a pour but d'enseigner aux croyants la patience, humilité, et les rapprocher de leur créateur.

En Malaisie, ce mois est très suivi. Soixante pour-cent de la population est obédience islamique, et la pression sociale est très forte. Beaucoup rechignent à jeûner, ce qui peut créer quelques drôles de situations. Après cinq ans en Malaisie, j'en ai repérées quelques-unes.

- L'efficacité chute significativement ;
- Le nombre d'arrêt maladie croit de manière substantielle ; par contre, une fois le soir arrivé, les choses changent du tout au tout. Les malaisiens retrouvent le sourire à mesure que leurs ventres retrouvent leurs rondeurs, et l'ambiance redevient légère et guillerette. […]
- Les fusibles sont bien plus court et les esprits s'échauffent très (très !) vite ;
- Beaucoup d'hommes d'affaires ont leur tournée régionale à ce moment de l'année ;
- Un ventre vide réduit significativement les capacités de conduites du conducteur lambda ;
- Le cycle de menstruation de beaucoup de femmes se dérègle – il n'est pas rare que certaines passent à un cycle hebdomadaire ;

La leçon que nous pouvons tirer de ces quelques points est qu'il vaut mieux faire profil bas la journée. »

Le premier et la première moitié du deuxième paragraphe se caractérisent par l'utilisation d'un vocabulaire précis et technique, de type académique. J'y note le verbe « entretenir » plutôt qu'avoir, le mot « obédience » plutôt que religion, la précision des termes « de l'aube au crépuscule », traduisant exactement la règle établie, la présence d'un pourcentage. Jean se départit de ce ton à la moitié du deuxième paragraphe avec le verbe « rechigner », qui a une connotation moins sérieuse, voire comique[148], l'expression « drôle de situations », qui n'est plus dans le domaine du savoir neutre et précis. Jean utilise ensuite « repérées » plutôt que « observées », le tout indique que la suite va prendre un ton plus personnel et potentiellement plus humoristique que le début du billet. C'est ce que j'observe dès la lecture du deuxième point : en effet la phrase « *Le nombre d'arrêt maladie croit de manière substantielle* », précise et technique, est contrebalancé par l'ironie de la deuxième partie de ce point, qui semble mettre en cause le bienfondé de ces arrêts maladie. Le message est donc plus critique et sa forme plutôt humoristique, c'est un discours moqueur. Cela m'invite à lire les autres points à la lumière de ce ton moqueur qui a ainsi été établi. En tant que lectrice, cela influence mon interprétation de certaines phrases : « *Beaucoup d'hommes d'affaires ont leur tournée régionale à ce moment de l'année* », ou « *Le cycle de menstruation de beaucoup de femmes se dérègle – il n'est pas rare que certaines passent a un cycle hebdomadaire* », deviennent évidemment ironiques à leur tour. La première ne décrit pas une coïncidence, une pratique innocente, mais plutôt une volonté d'échapper à la pression sociale de respecter le jeûne, évoquée par Jean. La deuxième ne décrit-il pas un phénomène médical mais plutôt le pendant féminin de ces « arrêts maladie » douteux qui permettent eux aussi d'échapper au jeûne ?

Ariane, qui a l'expérience d'avoir travaillé dans une entreprise locale, a été amenée analyser l'attitude des Malaisiens au travail. En entretien, elle dit les trouver passifs :

> « *apparemment ce serait pour l'avoir vu dans d'autres pays d'Asie du Sud-Est ce serait un peu lié notamment au bouddhisme donc pour les plutôt pour les Chinois dans le bouddhisme il y a ce côté où si les choses sont comme ça c'est que c'était écrit et que ce sera meilleur dans une autre vie et qu'on fait trop rien pour changer c'est que si c'est comme ça c'est que ça devait être comme ça y'a ce côté un petit peu déterminé quoi* », « *chez les Malais je catégorise parce que c'est quand-même très différent entre cultures chez les Chinois Malais Indiens* » ;
>
> « *les Malais ce que je vois c'est que c'est des gens qui se satisfont du peu voilà d'un petit lopin de terre ils vont pas cherche à améliorer les choses donc voilà ils laissent un peu les choses se faire* » ;
>
> « *et puis les Indiens ben ils sont relégués aux tâches subalternes et voilà ils rasent les murs quoi c'est très caricatural hein ce que je dis mais voilà souvent les Indiens on les a relégués à tâches comme ça et donc voilà ils font profil bas donc c'est pas de la zen-attitude quand-même ouais c'est pas du tout comme ça que j'imaginais* ».

Des habitudes alimentaires et de santé des Malaisiens qu'Ariane a pu observer en particulier auprès de ses collègues et que j'ai citées dans ce chapitre en 1.3, elle dit en entretien,

> « *ça m'énerve et ça me choque quand je vois un collègue par exemple dans mon premier boulot une situation où il me dit oh là là notre secrétaire quand elle fait le* teh tarik [thé au lait] *c'est trop sucré et je lui fais mais tu sais le sucre ça fait du diabète il fait oh ben mourir de ça ou d'autre chose j'étais tellement sciée j'ai pas pu lui dire ouais ben alors c'est mourir de mort lente et douloureuse quand-même donc voilà un petit peu c'est un jeune homme qui a pourtant été à l'étranger pour ses études et au jour d'aujourd'hui c'est ce qu'il me répond quand je lui dis que le sucre provoque le diabète et*

[148] Le CNRTL (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, CNRS) donne comme synonymie « grogner », « rouspéter », « bouder ».

donc ça ça m'énerve et ça me choque bon y'a beaucoup d'infirmier et d'infirmières dans ma famille donc je suis quand-même sensibilisée à la santé et à la nutrition quoi donc quand je vois ça ça me fait un peu mal au cœur et puis le vois tous les petits bouts les enfants qu'on voit beaucoup en surpoids ça me oui ça m'agace ».

Tout comme certaines opinions de Lise, je retrouve ici l'idée d'une dichotomie Orient-Occident, puisqu'Ariane s'attend à ce qu'un Malaisien qui a étudié « *à l'étranger* » ait adopté un comportement alimentaire différent. Un autre point de réaction dans le récit d'Ariane est les relations homme-femme, comme chez Lise qui note également dans son récit :

« *Je deviens donc dingue quand je dois régler le moindre petit truc au management de l'immeuble ; J'y reçois un oui oui poli et un grand sourire et tout le monde s'en fout. Quand mon mari y va, tout est réglé en 10 minutes. La place de la femme ici, je ne m'y résigne pas* ».

De même Ariane écrit « *Lorsqu'on rencontre des Malaisiens, l'homme s'adresse à mon conjoint et m'ignore totalement.* ». Mais Ariane, qui contrairement à Lise a travaillé dans une entreprise locale, écrit également, « *Contrairement à la France, la femme et l'homme ne sont pas égaux en droit.* ». Elle explique en entretien :

« *on a pas les mêmes droits d'une manière générale chacun a sa place* […] *déjà quand l'homme ne sert pas la main à la femme la femme n'est pas censée serrer la main de l'homme donc y'a pas de contact physique ensuite quand je sais pas on part en weekend quelque part on rencontre c'est l'homme qui parle à mon conjoint ça je l'ai écrit je crois et moi je suis à côté de mon conjoint je n'existe pas donc on me parle pas on me dit pas bonjour donc oui je pense que chacun a sa place quoi* », « *je suis pas féministe mais j'apprécie en France de me sentir l'égal des hommes puis c'est quelque chose qui est toujours très fragile même en France pour moi c'est toujours un équilibre qui est fragile donc oui ça me ça y'a parfois des bons côtés mais ouais globalement cette équité qu'il n'y a pas ici ça me manque quand-même quand je retourne en France et que je vois qu'un homme me regarde comme il regarde une femme qu'il me dit bonjour c'est ouais j'apprécie* ».

Il y a ainsi une construction dans le discours, ou plutôt un va-et-vient, entre l'expression d'émotions, de réactions, et la construction d'opinions structurées. J'ai cité dans cette partie en particulier de plus nombreux exemples de réactions négatives, de critiques ou de jugements défavorables, cependant, je vais en donner des exemples par la suite, des jugements admiratifs et des réactions très positives les côtoient. Les discours reflètent ainsi ce balancier, théorisé notamment par Tzetan Todorov ou Jean-François Staszak, entre rejet et idéalisation de l'autre. Je vais conclure ce chapitre en analysant ce phénomène dans le corpus.

3.3. Rejet et idéalisation de l'autre, points d'équilibre dans le récit des expériences entre merveilleux et monstrueux

> « C'est mon quotidien du jour il m'est arrivé ça oh là là quelle galère ou il m'est arrivé ça quelle merveille ». (Lise : entretien)

La confrontation à l'altérité entraîne des sentiments, des réactions et des prises de positions extrêmes. Comme Lise le dit en entretien au sujet de son blog (ci-dessus), le quotidien est plus aventureux et tend à être fait de « galère » ou de « merveille », sans modération. Le dernier billet du blog de Richard, rendant compte de son départ de la Malaisie, s'intitule « *Aventure finie !* ».

J'ai analysé au début de ce chapitre comment les collections de merveilles (monstrueuses ou admirables) permettaient aux expatriés écrivant des blogs, comme aux marchands médiévaux écrivant des récits de leurs voyages, à la fois de différencier l'autre dans une première approche exotisante et exacerbante de sa différence, et de légitimer ainsi le voyage et l'écriture qui en nait aux yeux du lecteur émerveillé, choqué ou amusé par ces descriptions.

En cela les participants de ce corpus s'inscrivent dans un champ discursif d'origine ancienne, né des fantasmes occidentaux sur un ailleurs oriental mystérieux et légendaire, tantôt vu comme méprisable par sa barbarie, tantôt vu comme admirable par ses vertus, toujours fascinant par ses merveilles.

Cette différenciation et exotisation, comme je l'évoquais dans le chapitre 2, peut être une façon d'aborder l'autre en en exacerbant l'altérité, pour mieux le et se comprendre. J'en rappelle ici les possibles apports et limites (in chapitre 2, 3.2.2.6) :

- une opportunité à saisir pour Oswald de Andrade ;
- un phénomène facilateur pour Rachid Amirou ;
- mais aussi la voie royale vers la réification et des « programme de vérité » pour Tzvetan Todorov (Lenclud, 1991 : en ligne), dont je reprends ici la citation : si « l'entité autre n'est, en effet, définie que par la relation d'extériorité qu'elle entretient avec celle qui sert de pôle de référence. ».

Je vais conclure la présentation de mes analyses ici, par cette constatation sur laquelle la discussion du chapitre 6 reviendra : elles mettent en lumière une lutte ou un va-et-vient dans les discours des participants, entre l'utilisation de ces discours exotisants, du merveilleux, sensationnels et de ton humoristique, souvent manichéens (très admiratifs ou très réprobateurs), soit pour aborder la différence et permettre l'émergence de discours interculturels ou relativistes, ou au contraire pour embrasser des discours réifiants proches de certains « programmes de vérité » historiques (tels que ceux du colonialisme ou même du racialisme).

Dans leurs observations et remarques, il est normal que les participants, dans leur effort pour exprimer leurs impressions et leurs observations, aient recours à certaines généralisations. Cela peut conduire à un effet de réification, comme dans cette phrase, écrite par Richard dans son blog et que j'ai citée en 1.2.1 de ce chapitre :

« *Les Cambodgiens sont beaucoup plus beaux que les Malaisiens.* ».

À propos des touristes présents au Cambodge, il écrit,

« Beaucoup de Français et d'Européens. ET DE CHINOIS !! ».

Il n'explicite pas pourquoi les touristes venant de Chine (ou d'apparence chinoise si on l'on suppose cette caractérisation basée sur l'apparence et peut-être la langue) sont mis en exergue par la capitalisation et la double ponctuation exclamative dans cette phrase. Richard suppose donc que son lecteur comprendra ce en quoi la présence des touristes chinois est plus notable que celle des Français et des Européens. Sont-ils simplement plus nombreux ? Ou sont-ils encore plus malvenus par leur comportement que les touristes Français ou Occidentaux, dont Richard se plaint régulièrement dans son blog ? Richard reprend-il à son compte le discours négatif qu'ont certains Malaisiens de culture chinoise sur les citoyens de Chine populaire ?

Afin de préciser cette analyse, je vais m'intéresser à une figure ancienne (coloniale) du rejet de l'autre dans le contexte tropical, un pendant de l'exotisation et du mythe du bon sauvage, un autre

mythe se référant à une expression anglophone : le mythe du *lazy native*, l'autochtone paresseux. Figure particulièrement populaire parmi les colons occidentaux sous les tropiques où elle est associée au climat (la torpeur tropicale) et à la difficulté qu'a le dynamique colon occidental à faire travailler durement des sujets vus comme incompétents et paresseux, l'autochtone paresseux (mais aussi peureux, voleur, etc.) est un poncif du discours colonial. Je le trouve par exemple dans le classique de la littérature de l'époque, Tintin au Congo, en 1930 dans l'empire colonial belge.

Figure 39 : extrait des *Les Aventures de Tintin, reporter du « Petit Vingtième », au Congo* (Hergé, Casterman : 1931)

Cette anecdote de la vie de bureau de Richard, sur son blog, peut être lue sous cet angle :

« *Intervention d'une personne de la* Malaysian Nature Society *(MNS), qui nous raconte un peu que la terre ne se porte pas bien. Il balbutie un peu, on comprend qu'il ne maîtrise pas totalement son sujet. Chose intéressante : il nous apprend que le 12 et 13 mars à Port Dickson auront lieu les journées des rapaces. En effet, aigles et autres rapaces passent par Port Dickson pendant leur trajet de migration. Du coup, il y aura des points d'observation, des randonnées pour les observer, et... Un carnaval ! Rien de mieux pour faire fuir ces pauvres rapaces en quête de calme et de repos... Bref, encore de la marge avant qu'ils comprennent un peu l'écologie...* »

Cet extrait de billet met en scène un milieu professionnel malaisien vu comme différent et généralement inférieur : il est trop détendu, manquant d'efficacité, de ponctualité et en général de rigueur, que l'on retrouve communément chez les personnes travaillant dans un pays étranger.

Cet autre extrait humoristique d'un billet sur un voyage en Malaisie en relève également :

« *Petit cliché de la méthode de travail malaisienne : pendant que l'un bosse, l'autre le regarde assis sur une chaise en fumant...* No comment *!!!* »

À travers cette figure du « *lazy native* » et d'autres formes de commentaire négatifs, un fil rouge du rejet peut se suivre dans ce blog pourtant très admiratif (et même dithyrambique, d'où mon choix de traiter ici du rejet et de l'idéalisation ensemble) sur la Malaisie. Lorsque Richard présente dans un billet de blog une publicité malaisienne qu'il apprécie, la formulation de son introduction, « *Les Malaisiens peuvent faire de chouettes choses des fois* » est ouverte à une interprétation négative, en creux. L'expression « *des fois* » peut laisser à penser que ce n'est pas d'habitude le cas, et le choix du verbe « *peuvent* » interroge ce pourquoi ils ne le font que « *des fois* » : est-ce qu'ils ne veulent pas ? Est-ce qu'ils ne font pas l'effort ? Je retrouve cette expression dans un autre billet de Richard sur la lutte contre le tabagisme en Malaisie : « *Des fois on peut être fier d'être en Malaisie !* ».

De plus, beaucoup de points négatifs sont présentés comme entendus entre le lecteur et l'auteur. Certaines phrases peuvent ainsi paraître cryptiques ou plutôt, entraîner le lecteur vers une certaine interprétation.

Parfois, ce type d'énonciation peut être résolu par la connaissance de l'ensemble du discours de l'auteur. Par exemple lorsque Richard écrit « *j'arrive au boulot après avoir trouvé un taxi, ce qui, le temps du trajet, m'aura rappelé que oui, je suis bien en Malaisie* », il suppose que le lecteur a lu ses précédents billets, dans lesquels il exposait le style de conduite dont il avait fait l'expérience en prenant régulièrement le taxi.

Mais d'autres phrases font appel à des représentations jugées communes par l'auteur. Par exemple à propos de la clientèle qu'il observe dans un restaurant associatif et caritatif en Thaïlande, Richard écrit :

« *On voit aussi des vieux blancs qui viennent manger avec leur local(e)(s) de 30 ans de moins. Oui, pas tout le monde n'a une notion de l'éthique identique.* ».

Ce qui n'est pas « *éthique* » dans ce que Richard observe n'est pas explicité, ce qui signifie qu'il suppose son lecteur de connivence avec son interprétation personnelle. Or la question n'est pas résolue et ce qui n'est pas éthique pourrait être interprété différemment selon les lecteurs : la différence d'âge ? La différence de nationalité ? L'homosexualité de certains (avec le (e) entre parenthèse) ? Ces trois éléments sont les seuls qui sont explicitement décrits et aucun ne semble a priori relever d'un problème d'éthique. Richard attend donc de ses lecteurs qu'ils interprètent sa phrase au-delà de ces éléments dits. Peut-être y a-t-il une inégalité de statut social questionnable ? Les jeunes pourraient-ils être des mineurs ? Richard soupçonne-t-il des cas de prostitution (ce pourrait être suggéré par le (s) entre parenthèses) ? Il est évident que des représentations sur la Thaïlande et/ou sur les couples mixtes dans lesquels l'homme est beaucoup plus âgé sont appelées dans cette phrase.

Pourtant, dans sa conclusion de ce même billet sur son weekend à Bangkok, Richard semble accepter toutes sortes de comportement en admirant la tolérance. Le dernier paragraphe du billet, après avoir énuméré de nombreux exemples d'identités et de comportements sexuels différents, y compris la prostitution, se conclut sur,

« *On voit des papis blancs avec des adolescent(e)(s) locale(s). Bref, pas de limite, pas de frontière. Tout le monde se sent bien et se respecte, c'est le principal non* ? ».

Le ton, qui semble moins indiquer le jugement que dans l'extrait précédant, doit certainement être ironique, puisque ce dont parle là Richard inclut prostitution et pédophilie. Cependant aucune caractéristique discursive ne permet de l'affirmer. Cette conclusion montre l'hésitation entre

jugement et tolérance, sans cesse en balancier, mais aussi la difficulté à exercer son jugement sur une « *société étrange* », comme la décrit Richard.

Les efforts faits pour comprendre et analyser le territoire hôte, que j'ai analysé dans le chapitre 4 (3) et dans ce chapitre (3.2), tendent souvent à verser dans le rejet ou l'idéalisation.

Par exemple, dans un billet de son blog reflétant la volonté de transmission à ses lecteurs du savoir acquis sur la Malaisie, comme son titre, « *Marketing et islam* » l'indique, Richard analyse une publicité malaisienne pour un shampoing, avec un lien vers la vidéo. La vidéo met en scène un jeu de séduction à l'université entre deux étudiants : la jeune femme porte le voile et lors de la première scène, elle est mal à l'aise, tire son voile qui semble la démanger, puis elle utilise le shampoing (on ne voit que son visage) et dans les scènes suivantes, elle est très à l'aise et souriante avec le jeune homme et ils finissent par se parler. À aucun moment on ne voit les cheveux de l'héroïne.

Dans son interprétation de ce clip publicitaire, Richard propose d'emblée une description critique de ce type de publicité dans leurs versions occidentales :

« ***Marketing et islam***

Qu'est-ce que le marketing islamique ?

Il s'agit tout simplement d'un type de marketing adapté à un public musulman. En effet, on ne peut pas simplement transposer nos publicités en Malaisie sans adapter aux us et coutumes locales. Par exemple, en France, les pubs de produits de beauté montrent dans 90% des cas des femmes nues, sous une douche, avec des fois des gros plans sur les seins, en train de caresser leur douce peau. En Malaisie, les pubs doivent afficher une certaine pudeur.

Un exemple en vidéo de Sunsilk Malaisie :

Morales de la pub :

1/ Le shampoing n'a pas qu'un bénéfice esthétique, mais peut aussi apporter bien être et confort au cuir chevelu

2/ Grâce à ces bénéfices, on peut se sentir mieux dans sa peau et cela se voit pour les autres

Au final, les mêmes messages sont passés, mais de façon différente. Après tout, a-t-on besoin d'en voir plus, pour un shampoing ? »

Sa conclusion, de part cette approche comparative entre les deux types de publicité, semble, sous la forme d'une « morale » et d'une question, rendre son verdict en faveur de la publicité malaisienne. La question finale m'apparait comme rhétorique ou fortement orientée vers une réponse négative.

Les arguments développés dans son analyse vont dans ce sens : il note que le message passe tout aussi bien. Les termes utilisés pour décrire l'une et l'autre approches sont également en faveur de l'approche malaisienne. Il utilise « *us et coutumes* » et « *pudeur* », des termes neutres et respectueux, plutôt disons que « pruderie », « censure » ou « interdits ». Pour décrire les publicités françaises, il propose au contraire une description assez crue, utilisant des mots très directs « *nue* », « *seins* », « *peau* ».

L'idéalisation est souvent associée au rejet de sa culture d'origine. Des points positifs de la Malaisie peuvent par exemple être mis en valeur en les comparant favorablement à la France, comme lorsque Jean note dans son blog, « *la Malaisie met un jour pour sortir un passeport biométrique, là où l'ambassade de France met au mieux deux mois…* ». Le « *Ha, ces Malaisiens ...* », que je citais en 1.3 de ce chapitre, trouve son pendant, un « *Ha, les Frenchies...* » dans le même blog de Richard.

J'ai cité ci-dessus en 3.2 un billet de Jean dans lequel sa critique humoristique de certains comportements durant le mois de ramadan était claire et dont l'extrait se concluait par un humoristique mais plutôt négatif « *il vaut mieux faire profil bas la journée* ». Le billet lui-même se concluait en annonçant « les (très) bon côtés du Ramadan en Malaisie dans un prochain billet ». Or ce deuxième billet, positif comme annoncé, est même un exemple d'idéalisation :

« ***Le Mois du Ramadan en Malaisie – part 2***

J'avais terminé mon billet sur le Ramadan publié Mardi en fin de journée sur une note positive – Le Mois du Ramadan en Malaisie – part 1. Cette ouverture me permet de continuer sur les points que j'aime dans ce mois si spécial pour les Malaisiens :

- Le Ramadan bazar ; le rêve de tout gastronome ; dès 16h, des étals s'érigent à chaque croisement de rue, et proposent au chaland de succulents mets et spécialités culinaires ; la plupart ne se cuisinant que durant le mois du Ramadan ;
- Le rendang *et le* Ketupat *; mon plat malaisien préféré ; on peut en trouver tout au long de l'année, mais il n'est jamais aussi bon que lors du Ramadan ; le* rendang *est un plat de bœuf ou de poulet cuit très, très, très lentement et avec beaucoup d'épices qui fait que sa consistance fond dans la bouche tandis que les saveurs font la samba sur vos papilles ; le* Ketupat *est un gâteau de riz cuit dans une feuille de bananier ou de cocotier qui accompagne magnifiquement le* rendang*;*
- Le shopping ; le mois du Ramadan est également un mois de promotion dans beaucoup de magasins, notamment pour tout ce qui est habillement ; beaucoup de malaisiens se rhabillent avant de célébrer la fin du ramadan en famille ;
- Les valeurs familiales ; il est d'usage de rejoindre famille et amis pour casser son jeûne ; les malaisiens étant très attachés aux valeurs familiales, les routes de Malaisie ne sont jamais aussi embouteillées qu'entre 15h30 et 18h45 lorsque tout le monde allume son bon moteur essence plein plomb pour rejoindre famille et amis.

Mais la raison pour laquelle j'apprécie le mois du Ramadan est que celui-ci a une fin. Et cette fin est marquée par ce que je considère être la plus belle tradition malaisienne : l'open house. Le concept est simple, cuisiner de grandes quantités de nourriture, ouvrir les portes de sa maison en grand, et accueillir voisins, amis, et passants pour partager un bon moment. Pas de discrimination, tout le monde est le bienvenu.

Cette tradition est pour moi le symbole de la Malaisie. Un symbole d'ouverture, de tolérance, et d'acceptation de nos différences qui fait la force de ce pays. »

On peut observer dans ce billet le caractère superlatif des deux premiers points, concernant la nourriture. Les termes choisis ont des connotations de luxe, en contraste avec le contexte du marché et des spécialités à emporter dans des boites en carton ou sacs en plastique. Dans le discours de Jean, le marché de rue du ramadan n'est pas seulement pour les gourmands ou les amateurs de spécialités locales mais pour les « *gastronomes* », les marchants ne vendent pas, ils « *proposent* », les expressions « *succulents mets* », l'adverbe « *magnifiquement* » sont superlatifs et « *sa consistance fond dans la bouche tandis que les saveurs font la samba sur vos papilles* » est tellement superlatif dans ses analogies qu'il en ressort un effet comique. L'expression du luxe et de la rareté est renforcé par les restrictifs « *ne se cuisinant que durant le mois du Ramadan* » et « *il n'est jamais aussi bon que lors du Ramadan* ». Je note aussi dans le quatrième point que l'attachement aux « valeurs familiales » a remplacé la force de la « pression sociale » du billet précédent. Étonnement, une pique contre les carburants polluants utilisés dans les véhicules malaisiens se glisse dans ce paragraphe très positif (« *bon moteur essence plein plomb* »), mais la conclusion vient renforcer le message idéalisant de ce billet, en ajoutant un cinquième point introduisant la tradition des « *open houses* », au sujet desquelles j'ai auparavant pu citer un billet de Richard, et surtout en extrapolant à partir cette tradition. Jean présente cette tradition comme exemplifiant selon lui certaines valeurs, l'absence de discrimination, qui est citée, la générosité, qui est décrite par « *cuisiner de grandes quantités de nourriture, ouvrir les portes de sa maison en grand, et accueillir voisins, amis, et passants* » ou aussi par « *tout le monde est le bienvenu* ». Puis dans le paragraphe suivant, Jean conclut que les valeurs portées par cette tradition et élargies encore à « *ouverture* », « *tolérance* » et « *acceptation de nos différences* » sont celle de la nation et les fondations de sa « *force* ».

Il y a une exaltation du discours dans ce dernier paragraphe, observable à travers la suite de grandes notions abstraites citées les unes après les autres dans cette courte phrase : « tradition », « symbole », « ouverture », « tolérance », « acceptation », « différence », « force ». Le contraste est observable avec le vocabulaire nettement plus concert et descriptif du reste du billet, en particulier au début de celui-ci, avec le vocabulaire de la nourriture, des achats, des transports. J'observe un glissement des champs lexicaux vers un vocabulaire plus abstrait et conceptuel à partir de l'occurrence de « valeurs familiales ». Déjà dans l'avant-dernier paragraphe, des mots comme « *portes* » ou « *maison* » prennent une valeur symbolique, celle de l' « *ouverture* » mentionnée ensuite, le « *partage* » ne se limite pas là à un moment social et peut se rattacher ensuite à l' « acceptation » du paragraphe final.

Le discours de l'idéalisation, tel qu'il se manifeste dans ce billet de Jean par exemple, transposé au contexte d'une tradition française pourrait paraître excessivement patriotique ou arrogant. Le contexte de l'expérience de l'altérité tend à radicaliser le discours dans le rejet ou l'idéalisation et, comme cette analyse le montre, dans les deux simultanément.

Les points communs entre ce phénomène et celui de l'exotisation, du discours romantique, des mythes du bon sauvage ou du tropical paresseux, dont ce chapitre a proposé l'analyse sont les suivants :

- ce sont des préconstruits discursifs anciens ;
- ils participent d'une réification ou du moins d'un appauvrissement des nuances dans le discours sur l'autre ;
- ils appartiennent aux Occidentaux et ils traitent des Orientaux, des Tropicaux. La réciprocité de leur usage, si elle existe, est limitée.

Conclusion du chapitre 5

Les chapitres 4 et 5, à travers les représentations exprimées, les jeux d'autoidentification, les discours sur l'autre et sur l'expérience de l'altérité, ont articulé ce que ce corpus montre, à travers une analyse interdiscursive, des représentations et des discours individuels et des représentations et des discours collectifs.

Dans ce chapitre 5, j'ai en particulier relevé des phénomènes discursifs à la croisée de l'expérience individuelle, de l'autoidentification et des discours collectifs et historiques :

- la mise en exergue de la différence de l'autre et même la démonstration et l'exemplification de son caractère autre. Elles se réalisent par des descriptions d'objets (choses, personnes, lieux, situations) inconnus, la collection de curiosités et le recours à l'exotisme. Elles facilitent une autoidentification, première, par antagonisme ;

- la mise en scène (et à distance) de l'interaction entre soi et l'autre, à travers la narration et le commentaire des chocs, négociations et échanges vécus. Elle se réalise dans le discours à la fois par l'anecdote et par la généralisation, l'absence de modalisateurs, mais aussi l'humour. Elle permet l'analyse du vécu et favorise l'autocompréhension ;

- l'introspection : cette dernière se réalise par le discours sur soi, une forte modalisation du discours, des positions énonciatives personnelles. Sa fonction est d'actualiser l'autodéfinition de l'identité de l'auteur, construite par la narration de l'expérience personnelle et par le discours différenciateur sur l'autre.

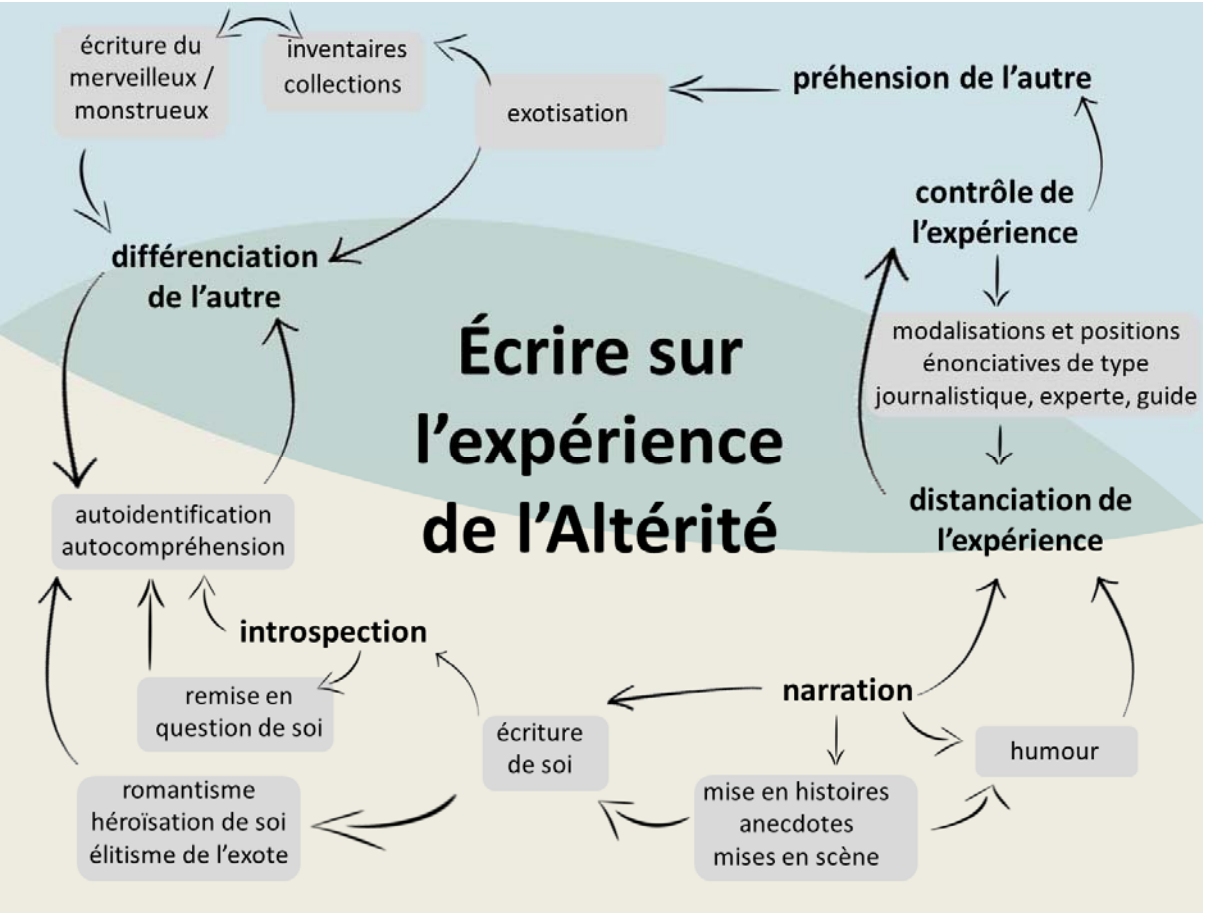


Figure 40 : écriture de l'expérience de l'altérité dans le corpus

J'ai voulu, en m'appuyant sur l'ensemble des analyses et en particulier sur ce chapitre 5, représenter en un schéma la façon dont ces phénomènes discursifs hérités s'articulent dans le récit de l'expérience de la mobilité lointaine dans le corpus.

Dans un chapitre final, je propose maintenant une discussion sur les résultats analysés dans cette seconde partie de la thèse, en forme de conclusions et de perspectives pour clore cette recherche.

Chapitre 6 – Conclusions et perspectives : articuler des expériences et des discours

> « Dans toute société la production du discours est à la fois contrôlée, sélectionnée, organisée et redistribuée par un certain nombre de procédures qui ont pour rôle d'en conjurer les pouvoirs et les dangers, d'en maîtriser l'événement aléatoire, d'en esquiver la lourde, la redoutable matérialité.» (Foucault, 1971 : 11)

Ce chapitre conclusif revient sur l'articulation entre expériences personnelles et Histoire collective et entre les discours individuels et l'interdiscours qui les traverse, que les analyses présentées dans les chapitres 4 et 5 ont mise en évidence.

Il ressort de mes analyses que l'expatriation est un acte social assez conventionnel, assimilant et contredisant tout à la fois des discours établis. Ce chapitre a pour objectif de discuter, sous forme de conclusions, des résultats de cette recherche, du point de vue :

- d'une part de la construction des représentations individuelles et de l'identification de soi, face aux communalités en jeu et aux représentations historiques de l'altérité, une altérité constructive des identités individuelles et collectives ;

- d'autre part de la construction de discours individuels en dialogisme avec un champ établi du discours sur l'autre, sur soi et sur l'expérience de l'altérité, dont la dynamique met à la fois en jeu des ordres du discours établis et des mouvances constantes.

Je vais ainsi articuler ce chapitre final en trois étapes :

1. Conclusions de cette recherche sur l'ordre du discours dans le contexte des mobilités postcoloniales ;
2. Conclusions de cette recherche sur l'écriture de soi et l'autoidentification dans la mobilité ;
3. Perspectives de cette recherche dans les champs interdisciplinaires contemporains.

La mise en perspective sera permise par la considération de points de vue interdisciplinaires et par la réarticulation des résultats de l'analyse avec les points de vue théoriques qui en ont délimité le champ et les objectifs.

1. Préconstruits et discours individuels : dynamisme de l'interdiscursif

> « Un ordre du discours n'est jamais un cadre clos ou rigide, mais un cadre ouvert, mis en question par l'interaction authentique. » (Fairclough, 2003 : 207)

L'analyse interdiscursive menée dans cette recherche pose la question de l'ordre du discours. Le chapitre 5 a montré comment des phénomènes discursifs préexistants peuvent être identifiés dans le corpus contemporain, notamment des phénomènes discursifs marqué par l'Histoire, comme le discours des merveilles ou celui de l'exotisation.

Dans son essai de 1946[149], George Orwell, d'un point de vue politique, exprime une préoccupation relevant de ce qui fait l'objet de l'analyse critique de discours. Il y expose les questions que selon lui tout auteur scrupuleux devrait se poser dans son processus d'écriture, puis il remarque :

> « Mais vous n'êtes pas obligés de vous donner tout ce mal. Vous pouvez vous y soustraire simplement en ouvrant votre esprit et en laissant les expressions toutes faites venir s'y entasser. Elles construiront vos phrases pour vous - penseront même pour vous, jusqu'à un certain point - et au besoin elles exécuteront le service important de masquer partiellement, même à vous-même, ce que vous voulez dire. ».

La précision et l'originalité dans l'expression ne peuvent cependant pas exister hors de l'interdiscours. Vincent de Gaujelac rappelle que « le sujet ne pense pas tout seul. Il s'appuie sur des connaissances acquises, des représentations préexistantes, des idées incorporées, des langages préétablis, des façons de penser intériorisées. » (2010 : en ligne).

La notion de dialogisme, introduite par Mikhail Bakhtine, développe l'idée que le discours de l'énonciateur est toujours en relation, en « dialogue », avec des discours portant sur le même objet de discours. Ceux-ci peuvent être antérieurs (dialogisme intertextuel) ou bien simultanés (dialogisme interlocutif), c'est-à-dire prononcés ou supposés chez le co-énonciateur. Dans les deux cas l'énonciateur va prendre position par rapport à ces discours, le sujet n'est pas si libre qu'il le parait par rapport à ses propres énonciations. L'analyse discursive et interdiscursive permet d'en observer les manifestations discursives.

Le chapitre 5 a fait ressortir un héritage, ou une certaine universalité dans les étapes narratives du récit de l'expérience de l'altérité de l'autre, de la mise en scène de l'altérité et du retour sur soi qui caractérise les discours de l'expérience de l'altérité. Les analyses ont montré comment les discours du corpus « recyclent » les grandes tendances historiques des récits de voyage : la prise de conscience et le renforcement de la différence (par la description des merveilles telles qu'observée aux temps précoloniaux et coloniaux, l'exotisation), la mise en scène de l'altérité (par la théâtralisation et les anecdotes, avec une dimension parfois fictionnelle, parfois pédagogique) et l'introspection (par les dimensions autobiographique ou autohéroïques des récits de voyage).

L'interprétation de ce phénomène de continuation des thèmes, des positions énonciatives et des fonctions des discours du voyage à travers l'histoire ne relève pas d'une constatation d'une certaine stagnation néocoloniale des idées mais au contraire réside dans une tendance à vouloir réussir l'expérience de l'altérité pour s'améliorer, car elle aide à la construction de soi. Et même, en retour, pour améliorer l'expérience de l'altérité, pour pouvoir en faire un mode de vie.

Ainsi le modèle proposé dans le chapitre 5 et ici est dynamique, mouvant. Les étapes discursives héritées et parfois risquées (c'est-à-dire présentant un risque de figement ou de réification des représentations sur l'autre) sont sans cesse remises au service d'une altérité tendant vers des modèles plus ou moins utopiques d'interculturalité ou de l'incarnation de la figure d'un citoyen global.

---

[149] *Politics and the English Language, George Orwell, A Collection of Essays*, New-York : Harcourt Brace, 1953, pages 169-170.

J'ai abordé dans cette recherche le discours occidental sur l'autre, l'Oriental, dès l'Antiquité, puis *circa* 1300, avec *Le Livre des Merveilles* de Marco Polo et jusqu'à l'époque contemporaine des expatriés et de leurs blogs. Mon analyse a interrogé les continuités des discours et des représentations. Cette discussion me permet de lancer quelques pistes d'interprétation sur la question de l'effet de ces discours et des représentations, notamment en ce qu'ils sont déterminés par l'interdiscours, sur les pratiques sociales de l'altérité lointaine, d'Occidentaux en Orient, au XXIe siècle

Pour Marie Berchoud (1999 : en ligne), dans l'Europe chrétienne l'autre c'est « Les lointains, l'étranger ? Irréels, inhumains ou merveilleux », mais dans le monde contemporain, cette extériorité aurait volé en éclats :

> « Aujourd'hui, tout cette architecture d'intérieur/extérieur a volé en éclats sous les effets conjugués des médias et de l'amplification des échanges. […] Alors, comment penser et se comporter quand il n'y a plus d'extérieur ? »

L'auteure pose donc la question :

> « Alors, quelle éducation morale, quelle pensée proposer pour permettre l'intégration, nécessaire aujourd'hui, de l'étranger dans le champ éthique et intellectuel dont il a été jusqu'au siècle dernier la limite maniable et rassurante ? En dehors de la dyade Intérieur/extérieur (avec sa facile matérialisation), ou, pour parler comme Todorov, Nous/les autres, sans doute convient-il désormais de regarder autrement les mots, les choses, les êtres, de façon à délimiter un territoire commun à tous les hommes, préalablement à l'installation d'une architecture convenable pour vivre et penser. ».

Dans le cadre d'une analyse critique de discours, l'ordre du discours sur un champ discursif se réalise par :

- le figement (le discours est convenu, conventionné par des caractéristiques discursives particulières à ce champ discursif et devenues obligées dans ce champ discursif) ;
- la domination (le discours est unique et hégémonique car il n'existe pas ou plus de discours alternatifs proposant des choix discursifs différents dans le même champ) ;
- la reproduction (la diffusion et la domination d'un discours normé renforce la production de discours sur le même modèle et réduit les chances de voir émerger ou survivre des discours alternatifs).

L'analyse critique de discours, notamment Norman Fairclough, Teun van Dijk, Michel Pêcheux ou Loïc Wacquant en association avec Pierre Bourdieu, ont utilisé cette approche et ces questions sur les discours politico-économiques, dans des domaines qui sont liés aux migrations internationales : le néocapitalisme, le libéralisme économique, la globalisation économique, dont relèvent les expatriations et les migrations contemporaines.

Appliquée à des discours individuels dans un contexte forcément collectif, cette approche interroge les effets de figement, de domination et de reproduction que peuvent avoir les continuités dans les discours que les analyses ont relevées. Il s'agit aussi de considérer les mécanismes dont un certain ordre apparent du discours peut relever. La continuité de certaines caractéristiques discursives peut-elle être considérée comme organique ? À l'image des substrats linguistiques, des caractéristiques discursives normatives peuvent être le fruit d'une évolution naturelle faite de négociations pragmatiques et économiques. Un tel parallèle avec le phénomène de substrat linguistique dédouane certes les locuteurs de ce dont George Orwell les accuse dans le passage que je citais plus haut.

À l'opposé, faut-il voir dans ces continuités un véritable ordre du discours, non seulement dominant mais révélateur d'une continuité des idéologies et des pratiques ? Est-il possible d'établir un parallèle entre idéologies colonialistes et idéologies mondialistes, que l'observation de caractéristiques discursives partagées tend à valider ? Françoise Dufour[150] suggère « l'analyse du processus de recomposition discursive dans le "passage" des discours coloniaux français sur l'Afrique, fondés sur le "progrès de la civilisation" aux discours postcoloniaux fondés sur le "développement" ». Le tourisme a également été comparé à une forme de néo-impérialisme, selon Jean-Didier Urbain, qui cite des recherches françaises et américaines allant dans ce sens (1991 [2002 : 17]). Lui-même y voit la continuité d'une appropriation globalisante du monde, qu'il analyse à travers les slogans touristiques : « C'est toujours le même fantasme de possession du monde » (*ibid*. : 24).

L'analyse et la mise en contexte de cette recherche ont montré que les récits de voyages lointains sont gravés au sceau de l'histoire coloniale, qui a marqué et défini les territoires et les cultures, qui tour à tour a d'abord imposé son idéologie sur les discours, puis y a laissé la trace de son passage dans les consciences. Comment les discours positionnent-ils leurs auteurs dans ce contexte postcolonial ? De nouvelles idéologies se dessinent-elles ? Un relativisme post-idéologique émerge-t-il au contraire ? Le risque néocolonialiste semble-t-il écarté ?

Danilo Martuccelli (2013 : transcription personnelle) pointe, au contraire, une évolution dans la perception du sens de l'histoire et du progrès, dont la continuité est observée par Françoise Dufour. D'après lui l'individu contemporain a cessé de croire qu'il y avait un sens universel du progrès, par référence auquel des peuples, des territoires ou des cultures étaient placés en avant ou en arrière et par ce fait ne tend plus à considérer l'autre comme la représentation d'un état originel ou futur de l'humanité. Ainsi meurt, selon Danilo Martuccelli, la figure coloniale du primitif :

> « il n'y a d'avant et de derrière, plus de civilisés, plus de barbares […] l'autre est vu comme nous ».

Mais attention, ce « nous » peut susciter des sentiments contrastés. Par le glissement de l'imaginaire de la destination vers l'imaginaire de la mobilité, la mobilité perd de sa logique de pouvoir, ou du moins de conquête territoriale. Cependant le discours mondial et le projet existent toujours sous leur forme moderne et dans ce discours, l'idée pérenne, sinon d'une évolution de l'humanité, mais du moins d'un rythme, vu comme absolu et à adopter absolument, une modalité, la globalisation, vers laquelle doivent tendre toutes les organisations ou groupes humains qui n'en font pas encore partie. Ainsi le « progrès humain » est devenu le « développement », comme le suggère Françoise Dufour, auquel doit se soumettre à égalité toute l'humanité et qu'embrasse toute l'humanité avec moins de résistance encore que les formes anciennes d'hégémonie globale. Danilo Martuccelli s'amuse de cette comparaison :

> « Mac Donald s'adapte mieux à l'ailleurs que ne le faisaient les églises construites sur les territoires colonisés » (Martuccelli, 2013 : transcription personnelle)

Edward Said (1978 [1980 : préface : II]), soutient également cette notion de « glissement » ou de « passage », selon laquelle la domination perdure sous des formes modernes et des représentations contemporaines. De son point de vue, « l'histoire ne peut être effacée comme un tableau noir, afin que "nous" puissions y écrire notre propre avenir et imposer notre mode de vie aux peuples

[150] « Dialogisme et interdiscours : des discours coloniaux aux discours du développement », Cahiers de praxématique [En ligne], 43 | 2004, document 6, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 03 décembre 2013. URL : http://praxematique.revues.org/1839

"inférieurs". ». Il observe que les politiques contemporaines jouent selon les mêmes principes de supériorité que le jeu colonial : « on entend souvent de hauts responsables à Washington, ou ailleurs, parler de redessiner les frontières du Proche-Orient ». Le discours occidental tend à refléter encore une conception hégémonique de ses valeurs et une conception linéaire de l'Histoire et du progrès, dont il serait à la pointe, « au point de nous faire oublier que des notions telles que la modernité, les Lumières et la démocratie ne sont en aucun cas des concepts simples et univoques que chacun finirait toujours par découvrir ». Un discours qui s'inscrit selon Edward Said dans une logique de domination mondiale à rapprocher de l'invention du monde qu'a été la colonisation européenne.

Dans cette domination depuis son origine et dans ses continuations contemporaines que je ne peux pas nier, même si des aspects des théories d'Edward Said peuvent prêter à polémique, le discours occidental sur l'ailleurs et en particulier sa forme orientaliste a joué, joue, un rôle central :

> « Sans cette impression soigneusement entretenue que ces peuplades lointaines ne sont pas comme "nous" et n'acceptent pas "nos" valeurs, clichés qui constituent l'essence du dogme orientaliste, la guerre n'aurait pas pu être déclenchée. Tous les puissants se sont entourés de tels chercheurs à leur solde, les conquérants hollandais de la Malaisie et de l'Indonésie, les armées britanniques en Inde, en Mésopotamie, en Égypte et en Afrique de l'Ouest, les contingents français en Indochine et en Afrique du Nord. […] Chaque nouvel empire prétend toujours être différent de ceux qui l'ont précédé, affirme que les circonstances sont exceptionnelles, que sa mission consiste à civiliser, à établir l'ordre et la démocratie, et qu'il n'utilise la force qu'en dernier recours. » (Said, 1978 : préface à l'édition de 2003, Seuil).

Ces théories de l'orientalisme, qu'Edward Said a proposées d'un point de vue qui est surtout politique (avec son évolution jusqu'à l'autobiographie, cf. *supra* page 14, note 3), éclairent ce en quoi la continuation d'un certain ordre du discours sur l'altérité a une valeur actionnelle réelle dans les enjeux politiques, économiques et culturels, non seulement sur la perception mais aussi sur l'expérience, la vie, des individus.

En cela, mettre à jour une continuité et un ordre de ce discours, en proposer la déconstruction des figures et en proposer une grille d'analyse dans cette thèse, me semble pouvoir contribuer à ouvrir le champ d'une rupture discursive, à identifier et à encourager les alternatives à un possible, et observable, ordre dominant.

L'analyse des résultats de cette thèse permet d'interroger l'articulation entre les pratiques individuelles et les discours du corpus d'une part, et l'évolution des pratiques sociales collectives et de l'interdiscours d'autre part, dans un contexte contemporain historisé. Je reprends ici ce que Jean-François Staszak (2008 : 7) propose de l'interprétation de l'exotisme dans les discours :

> « Pour comprendre l'exotisme, conçu comme un discours, il faut examiner qui l'énonce et dans quelles conditions – non seulement en termes d'histoire sociale et politique mais aussi en termes d'histoire culturelle et des représentations. Si l'exotisme relève d'un imaginaire géographique, il ne débouche pas moins sur des pratiques bien réelles, qui ont un impact sur le monde réel : ainsi la caractérisation de tel pays comme exotique nourrit des flux touristiques qui en transforment les paysages, la société, l'économie, etc. L'intérêt d'une approche géographique de l'exotisme tient à l'analyse de l'articulation des représentations, des pratiques et des espaces concernés. ».

Les articulations interrogées sont celles qui lient :

- les discours et les pratiques

  Norman Fairclough (2003 : 8) souligne que les discours ont des effets sur la réalité sociale :

  > « les textes ont des effets sur, et contribuent à des changements pour les personnes (croyances, attitudes, [connaissance], etc.), les actes, les relations sociales et le monde matériel. ».

  La question reste de savoir comment cette causalité se réalise. La dynamique de cause à effet selon cet auteur n'est pas toujours systématique ni même régulière, et elle peut dépendre d'une variété de facteurs contextuels, ce qui ne rend pas cette dynamique moins indéniable ;

- l'individuel et le collectif

  > « Il existe une complémentarité nécessaire et dynamique entre le psychique et le social. […] La preuve du social ne peut s'effectuer qu'à travers des constructions mentales : on ne peut saisir le sens et la fonction d'un fait social qu'à travers une expérience vécue, son incidence subjective et la parole qui permet d'en rendre compte. L'objectivité ne consiste donc pas à neutraliser l'appréhension subjective, mais plutôt à analyser en quoi la subjectivité intervient dans la production de la connaissance. La réalité ne peut être appréhendée sans tenir compte du "vécu", c'est-à-dire l'expérience concrète, singulière, individuelle et collective de l'histoire. Le vécu ne peut être saisi que dans la parole d'un sujet qui en ouvre l'accès à autrui. » (Vincent de Gaujelac, 2010 : en ligne).
>
> «Il n'y a pas d'anachronisme. Mais il y a des modes de connexion que nous pouvons appeler positivement des anachronies : des événements, des notions, des significations qui prennent le temps à rebours, qui font circuler le sens d'une manière qui échappe à toute contemporanéité, à toute identité du temps avec "lui-même". » (Rancière, 1996 : 67-68).

Sur certains points analysés dans cette recherche qualitative, une saturation théorique s'observe et s'est dégagé de l'analyse du corpus dès la préanalyse. Ceci tend à démontrer une certaine universalisation des discours et des expériences. En mars 2005, un journal étudiant de l'Institut d'Études Politiques de Paris publiait un article témoignage d'un étudiant de retour de stage en Malaisie. Le contenu de cet article[151] illustre cette saturation théorique de mon corpus. Au fil du texte, j'y retrouve des caractéristiques analysés dans cette recherche, allant dans le sens des analyses tirées de mon corpus :

- l'auteur avait un projet de mobilité qui ne visait pas particulièrement la Malaisie. Il écrit : « je savais que je voulais l'Asie, l'Inde m'intéressait particulièrement. » ;
- son admiration enthousiaste pour le pays s'exprime de façon superlative : « ça a été le coup de foudre » ; « dès le premier jour j'ai compris que c'était la destination qu'il me fallait » ;
- la torpeur tropicale y est mentionnée : « rester à rien faire pendant au moins une heure. On est dans un pays où "on a toujours le temps". ». Les collègues qui attendent leur visa sont prévenus de la lenteur prévisible de la procédure ;
- il y a différents degrés de découverte du pays perçu, du superficiel, « En deux jours on a visité l'essentiel de la ville, tous les quartiers touristiques », au caché réservé aux élus, « mais à mon sens, on n'a pas visité la Malaisie si on ne s'est pas assis à la table d'un resto de rue pour boire un thé au lait local ». Le véritable pays est « au-delà des quartiers dits touristiques » et il n'est pas mentionné dans les guides ;
- le tableau iconographique du tropical y est dressé : « C'est sentir des odeurs d'encens et de curry (parfois des égouts mais c'est moins poétique). […] C'est voir des couleurs partout : les

[151] In *L'antichambre*, disponible en ligne sur : <http://lantichambre.net/detour-par-la-malaisie/>.

maisons chinoises du centre-ville, les billets de banque, les robes, les voiles des filles qui peuvent être violet, rouge, orange, bleu, vert, mauve, blanc, jaune… » ;
- la remise en cause et la critique de la France est permise par l'expérience de l'altérité, « ne pas oublier que notre modèle vient de chez nous, et qu'il reste chez nous. » ;
- le mythe du bon sauvage et de ses valeurs proches de la nature y ressurgit, « parce que le cadre de vie malaisien, ce n'est pas la réussite, la rentabilité à tout prix. C'est travailler, avoir parfois plusieurs jobs, mais toujours à son rythme, sans jamais se presser, se stresser. Ce n'est pas vivre dans un appartement avec vue sur les tours Petronas, c'est pouvoir retourner au village le weekend pour se ressourcer loin de la pollution, du bruit et des embouteillages. C'est conserver cette vie calme et lente. » ;
- une connaissance est acquise et des opinions se forment, « le modèle communautaire ne marche pas, il sauve juste les meubles. ».

Ce discours occidental de l'altérité orientale et du voyage lointain est tant ressassé que ceux qui le reproduisent en prennent conscience. Constance parlait de la « salade » qu'elle pourrait raconter sur son expérience de la mobilité et cet étudiant français a conscience de reprendre un discours romantique lorsqu'il écrit « c'est moins poétique ».

De mes lectures à mon analyse de ce corpus, je suis amenée à nuancer mon observation de l'ordre du discours dans ce contexte. Le phénomène est observable : des caractéristiques discursives historiques identifiées dans cette recherche perdurent et influencent les discours contemporains. Cependant les dynamiques des discours préconstruits dans les discours individuels ne relèvent pas que du figement, de la domination et de la reproduction, elles semblent osciller entre figement et adoption consciente, entre domination et caricature, entre reproduction et usure.

La formule de départ peut alors se lire dans l'autre sens : autant l'expérience de l'altérité facilite notre autoidentification, autant le besoin de s'autoidentifier nous pousse dans nos discours à différencier l'autre et à intensifier son altérité. Si comme le propose Louis Porcher, « la véritable quête est intérieure et le seul véritable voyage est intérieur » (2014 : 210), les processus discursifs et mentaux qui permettent ce « voyage » intérieur se font au prix de la construction de certaines représentations et de la perduration de certaines pratiques sociales.

2. Écriture de soi, entre autoidentification et aspirations collectives

« L'identité, c'est l'itinéraire» (Foucault, 1993[152])

L'identité, c'est aussi l'autre. La citation de Louis Porcher (ci-dessus en 1) le montre, les analyses du chapitre 2 et celles du corpus l'ont illustré également. L'autoidentification est un processus, mouvant, mû par le dynamisme des agents identificateurs mais relevant également d'injonctions sociales guidant la direction de l'autoidentification avec les modèles et les idéaux collectifs véhiculés.

[152] Dans l'article « Identité » du Dictionnaire critique de la communication de Lucien Sfez (dir.), Paris : PUF, 1993.

2.1. Se connaître, connaître l'autre, une injonction moderne contradictoire ?

> « D'où ce jeu subtil de régulation qui s'instaure dans toutes nos sociétés (seraient-elles les plus primitives) entre acceptation ou rejet de l'autre, valorisation ou dévalorisation de l'autre, revendication de sa propre identité contre celle de l'autre. » (Charaudeau, 2009 : en ligne)

Le corpus et son analyse ont illustré les théories selon lesquelles non seulement l'expérience de l'altérité mais aussi son récit, sa mise en scène avec l'introspection et l'analyse permises par la pratique autobiographique, forment un terreau qui leur est inhérent et qui est nécessaire à la construction de l'identité.

> « Le moment initial de mon activité esthétique consiste à m'identifier à l'autre : je dois éprouver – voir et savoir – ce qu'il éprouve, me mettre à sa place, coïncider avec lui [...] et, en tout état de cause, après s'être identifié à autrui, il faut opérer un retour en soi-même, regagner sa propre place hors de celui qui souffre, et c'est là seulement que le matériau recueilli à la faveur de l'identification pourra être pensé aux plans éthique, cognitif ou esthétique » (Bakhtine, 1979 [1984 : 46-47]).

Cette altérité observée ici dans l'expatriation peut se réaliser sans mobilité lointaine, comme les théories développées dans le chapitre 2 l'ont suggéré.

> « il s'agit de faire sortir de soi des moi irréalisés au contact de styles d'être étrangers. La formule de Michaux, selon laquelle une drogue n'est pas "quelque chose" mais "quelqu'un", est révélatrice de cette saisie du monde comme confrontation à une "personnalité" totale des êtres, des choses et des formes. Un type de religiosité, une forme de nuage, la friabilité d'un sol, une langue, la liquidité d'une encre, c'est aussi "quelqu'un", un style d'être prêt à s'étendre et à se réaliser en événements, à colorer tout le réel de sa qualité propre. Et la rencontre de "quelqu'un", reconnu dans son irréductibilité, n'est jamais indifférente. Elle oblige, souvent dans l'urgence, à une situation immédiate de soi. » (Jenny, 2012 : en ligne).

Or, « La connaissance ne progresse pas avec le temps. On passe sur les différences. On s'en arrange. On s'entend. Mais on ne se situe plus. » (Michaux, 1933 [1967 :101]).

Les analyses ont permis de montrer que l'altérité est recherchée et intensifiée par les discours même de ceux qui vivent l'expatriation lointaine. Dans les discours du corpus, l'exotisme par exemple est moins une stratégie pour satisfaire le lecteur, l'impressionner, l'attirer, qu'un outil pour renforcer chez l'auteur la prise de conscience de l'altérité et en intensifier l'expérience dans un contexte où cette expérience peut être maîtrisée par cette même prise de parole. De par cette dynamique de recherche de l'altérité universelle (en situation mobile comme en situation sédentaire), les situations d'altérité extrême, comme l'expatriation mais aussi d'autres terrains comme les migrations économiques ou la scolarisation en pays d'accueil peuvent être abordées comme des laboratoires d'un phénomène par ailleurs universel. L'expérience de l'altérité et son récit sont des composants universels de la construction de l'identité. Leur observation est facilitée sur les terrains de la mobilité lointaine choisie.

Le sociologue Jock Young exposait dans son travail en criminologie[153], une interprétation disant que,

[153] J. Young, *The Exclusive Society*, Londres : Sage, 1999, page 164.

> « Alors même que la communauté s'effondre, l'identité est inventée ».

L'interprétation de cet auteur, touchant à l'inflation de la notion d'identité dans les sciences humaines, correspond aux contradictions que l'analyse a montrées dans les communalités, avec l'extériorité des participants aux communalités et groupalités telles que la citoyenneté française, le statut d'expatrié. L'identité individuelle prend contemporainement le pas sur l'identité collective.

Ouvrons ici une première discussion sur le discours contemporain du « développement personnel ». Comment s'articule-t-il avec les piliers de la construction de l'identité que sont l'expérience de l'altérité et les agents identificateurs collectifs (sociétés, communautés, groupes) ?

Les analyses du chapitre 4 ont fait ressortir que les représentations poussant au voyage – en particulier avec l'aspiration à le réaliser notamment comme voyage vers soi et comme participant d'une évolution personnelle accélérée (marquée par le décalage avec les sédentaires) et positive – ne sont pas de façon prédominante construites sur des sources familiales ou littéraires. L'origine de telles représentations et de telles aspirations sont plutôt à trouver dans des sources sociétales et plus particulièrement dans un discours commercialisé, diffusé, répété, qui forme par exemple la « littérature » émergente des ouvrages de développement personnel vendus en librairie, mais qui est également reprise dans les discours promotionnels du tourisme et du loisir, de l'éducation, de la politique.

Androulla Vassiliou, Commissaire européenne chargée de l'Éducation, de la culture, du multilinguisme et de la jeunesse reprend par exemple ce terme à son compte dans une déclaration[154] sur le programme Erasmus (mise en gras ajoutée) :

> « Étudier ou se former à l'étranger ouvre les portes du **développement personnel** et du marché du travail. ».

Le terme est ainsi assimilé dans le discours politique européen. Le guide du programme Erasmus de la commission européenne, un document de 352 pages dans sa version française de 2015[155] compte cette expression à 11 reprises, associé à la mobilité. Dans « quels sont les objectifs d'un projet de mobilité ? », page 32, ce document officiel liste notamment (mise en gras ajoutée) :

> « aider les apprenants à acquérir des compétences (**connaissances, aptitudes et attitudes**) dans le but d'améliorer leur **développement personnel** et leur employabilité sur le marché du travail européen et au-delà » ;

Ce tournant pris vers la domination de l'identité individuelle est un objet de recherche en sciences humaines et sociales, notamment à travers les notions d'individualisme ou de narcissisme. L'historien Christopher Lasch[156] écrit à ce sujet :

> « n'ayant aucun espoir d'améliorer leur vie dans les domaines qui comptent, les gens se sont laissés convaincre que ce qui comptait c'était leur perfectionnement physique et psychique : se rapprocher de ses sensations, manger une nourriture saine, prendre des leçons de ballet ou de danse du ventre, plonger dans la sagesse de l'Orient, pratiquer le jogging, apprendre à "communiquer", vaincre la "peur du plaisir". Bien qu'offensives en tant que telles, ces

[154] Communiqué de presse du 28-07-2015 de la Commission Européenne.

[155] Disponible en ligne : <http://ec.europa.eu/programmes/erasmus-plus/documents/erasmus-plus-programme-guide_fr.pdf>.

[156] C. Lasch, *Culture of Narcissism*, New York : Warner Books, 1979, pages 29-30.

> pratiques, élevées au rang de programme et drapées dans la rhétorique de l'authenticité et de la prise de conscience, marquent un retrait hors du monde de la politique ».

Je note en particulier dans la proposition de cet auteur le choix comme illustration de ce phénomène de « plonger dans la sagesse de l'Orient ». Ce plongeon peut se faire par le voyage, par des lectures, par d'autres activités culturelles, sportives ou religieuses.

Les auteurs des blogs de ce corpus trouvent une audience qui fait écho à la large audience, fluctuant selon les époques mais revenant toujours au goût du jour, des récits de voyage publiés traditionnellement. S'agit-il là de la consommation d'une expérience de seconde main, suscitée par cette injonction au développement personnel, qui pousserait à la lecture des récits de voyage. Jean-Didier Urbain (1991 [2002 : 70-71]) note en particulier l'engouement pour les anecdotes de voyage, dont mes analyses ont montré que les blogs sont riches, ainsi que pour le récit d'aventures extrêmes (en particulier les sports extrêmes, les conquêtes alpines), dont j'ai pu évoquer en chapitre 2 les liens avec la mobilité lointaine.

Tristes Tropiques s'ouvre sur une condamnation par Claude Lévi-Strauss (1955 : chapitre 1) de la popularité, qu'il considère comme récente, de cette écriture anecdotique de voyage. Le chapitre 2 de cette thèse a montré que cet engouement est né avec les premiers récits de voyage. Leur forme anecdotique et leur tendance à l'inventaire sont intemporelles, du Moyen-Âge aux blogs de ce corpus. Ce qui a changé, c'est que la mobilité, autrefois conséquence d'entreprises marchandes, politiques ou prosélytique, est devenue une finalité. La lecture des récits de cette expérience, autrefois phénomène de mode ou de curiosité, ont maintenant un but déterminé pour le développement personnel. D'où le succès sans cesse renouvelé des récits de voyage et en particulier leur retour au XXe siècle d'un récit réinventé, plus tourné vers soi, vers son interaction avec l'autre et les effets de ces interactions sur la perception de soi et l'évolution personnelle.

L'analyse théorique comme l'analyse du corpus ont démontré que l'expérience de l'altérité est centrale à la construction des identités. Le partage de ces récits offre aux lecteurs l'expérience mise en scène d'une altérité extrême, intensifiée par les distances dans le voyage lointain, définies par les limites et leur recherche. L'expérience de l'altérité « extrême », c'est-à-dire très lointaine, présente un attrait et même une valeur exemplaire qui en fait un produit de consommation, immatériel, désirable. Dans ce contexte, l'expérience professionnelle longue à l'étranger peut être abordée, du point de vue de la recherche en sciences sociales et du langage, comme un laboratoire des phénomènes de l'expérience de l'altérité et de ses mises en récits, dans un environnement contemporain tendu vers le développement et la connaissance de soi.

Les participants dans le corpus évoquent le développement par leur expérience de leur « ouverture », de leur « tolérance », qu'ils emploient ces mots, comme Constance, en ayant conscience de répondre à un injonction contemporaine admise (celle-ci me disait en entretien, « *je pourrais aussi vous raconter une salade sur le fait que ça m'a ouvert l'esprit que ça m'a rendue plus tolérante*. »), ou de façon assumée.

Dans le document cité précédemment sur Erasmus, le projet de mobilité étudiante y est défini comme visant notamment à :

> « **sensibiliser les participants aux autres cultures et pays et leur permettre de mieux les comprendre**, en leur donnant la possibilité de constituer des réseaux de contacts internationaux, de participer activement à la société et de développer un sentiment de **citoyenneté et d'identité européennes** ».

Le citoyen européen et l'identité européenne participent des utopies d'une citoyenneté globale, reposant sur la compréhension et la sensibilité aux autres cultures, citées par la Commission Européenne.

L'autoidentification dans un mouvement circulaire se construit non seulement par mais aussi bien pour l'expérience de l'altérité, dans un cercle vertueux par lequel, comme le proposait Muriel Molinié, l'individu tend à s'intégrer et à s'adapter à un environnement global et cosmopolite, à s'améliorer pour y parvenir et finalement à contribuer à l'essor de ce type d'environnement par son identité réinventée. Il s'agit de réussir son expérience de l'altérité, d'en bénéficier et de la reproduire et de l'améliorer. Pour Louis Porcher (2003 : 15) également, l'altérité peut incarner « le respect, l'acceptation de l'autre dans sa différence, source incontestable d'enrichissement mutuel ». Cela rejoint le cercle vertueux théorisé par René Descartes dans ses *Méditations* : plus on se connait, au sens métaphysique, plus la fermeté de nos connaissance se construit, notamment notre connaissance des autres.

La condition de cette altérité idéale est un discours et une pensée de l'autre en tant que sujet, plutôt qu'objet. Dans ce cas, comme l'a théorisé Mikhaïl Bakhtine l'antagonisme même relève d'une interaction enrichissante. Il s'agit pour cet auteur de passer de l' « anti », qui annihile ou réifie l'autre, au « contre », qui consiste à « intégrer [ceux à qui je m'oppose] dans mon propre système, pour les dépasser certes, mais aussi pour enrichir celui-ci » (Groux & Porcher, 2003 : 20). Il y a donc enrichissement et négociation dans la relation d'altérité d'égal à égal, qu'elle soit amicale ou plutôt belligérante.

L'autoidentification et ces aspirations à connaître les autres également se réalisent dans les directions contradictoires des discours que l'analyse du corpus, et les analyses sur ce champ discursif, ont mis en lumière. Les discours oscillent constamment entre rejet ou idéalisation et connaissance, entre processus discursifs réifiant et volonté de connaître l'autre comme un *alter ego*. De ce point de vue, des discours opposés coexistent simultanément, parfois dans le même texte. Les discours naturels du corpus permettent de vérifier l'absence d'une évolution d'un discours par exemple plus différenciateur et exotisant, vers un discours de la connaissance et de l'égalité. Au lieu d'une telle évolution, les discours préconstruits de l'autre objet (discours exotisant, discours du merveilleux, du bon sauvage, du moi héro d'aventure) s'entrecroisent étroitement dans le corpus avec les discours de l'autre sujet, couvrant tout le spectre des représentations de l'autre proposé par Marie Berchoud, de l'étranger « objet » à l'étranger « comme nous ».

Les dynamismes des cercles vertueux du discours sur l'autre en tant que sujet s'entrelacent dans le discours pluriséculaire de l'autre en tant qu'objet, et en particulier en tant qu'outil d'autoidentification. Ainsi exotiser l'autre aide à se connaître soi-même ; se connaître soi-même aide à connaître l'autre dans un tissage étroit de discours réifiants et de discours d'égal à égal. Louis Porcher exprime la contradiction en particulier de ces injonctions contemporaines. Selon cet auteur (2003), l'autocélébration est une injonction sociale moderne qui va de pair avec les injonctions à l'autocompréhension et l'accomplissement personnel et qui pose problème dans un contexte mondial fluide dans lequel « Autrui [est] devenu assez puissant, au moins pour se faire entendre, sinon pour être authentiquement reconnu comme un véritable *alter ego* ». Or « l'autocélébrant ne considère par l'autre comme un *alter ego* mais comme un moins développé que lui ».

L'articulation entre identités individuelles et collectives, auxquelles j'ai consacré une partie du chapitre 2, trouve là une réalisation concrète. Je reviens sur les théorisations de Vincent de Gaujelac :

> « L'existence individuelle se construit à la rencontre de "l'individu produit" – produit des rapports sociaux, de la culture, du désir des autres, de l'Histoire – et "de l'individu producteur" – producteur de son histoire, en quête d'une identité qui lui soit propre, affirmant son existence propre dans les réponses apportées aux contradictions de son existence. » (2009 : en ligne).

L'idéalisation abstraite et générale des discours anciens s'oppose à des observations plus concrètes de la part des expatriés. Des modes de vie ou des systèmes de la vie quotidienne sont également identifiés, non pas comme des valeurs abstraites que la France aurait perdues (la solidarité, la simplicité, l'harmonie avec l'environnement) mais comme des modèles à suivre, des innovations à importer, des formules aussi bien nouvelles qu'anciennes, que l'Occident pourrait adopter, d'égal à égal (c'est-à-dire pas rêver, ni voler, mais s'inspirer de l'autre comme source d'inspiration sociale, scientifique, réelle).

Ces deux discours, l'analyse l'a montré, émergent du corpus. Dans ce corpus, j'ai analysé des discours de l'ordre du rêve, des discours hiérarchiques, mais j'ai aussi cité des passages comme ci-dessous, dans le blog de Richard :

> *« Ce qui est pratique, c'est que chaque clinique a ses propres médicaments. Donc pas besoin de passer à la pharmacie après le docteur, c'est bien plus pratique qu'en France.*
>
> *Imaginez pour les vaccins en France :*
>
> *1/ Aller voir le doc pour avoir une ordonnance*
>
> *2/ Aller à la pharmacie pour acheter*
>
> *3/ Retourner voir le doc pour vacciner... ».*

Ou encore :

> *« Le "Ta bao"* [à emporter]*, concept à importer en France !! ».*

Ces exemples illustrent l'évolution des discours sur la découverte de l'autre. Il ne s'agit ni d'en exalter la « simplicité » ou l' « innocence », ni d'en déterminer l'infériorité. Cependant ces exemples restent mêlés dans le corpus à des préconstruits qui apparaissent comme très résilients.

Considérons ce que Vincent de Gaujelac théorise de ce nouveau discours individuel :

> « sa réflexivité, c'est-à-dire sa capacité à se mettre en question, à comprendre le monde dans lequel il vit, à inventer des réponses nouvelles. C'est en ce sens qu'il peut être créateur d'histoire. Ses capacités d'action délibératives, c'est-à-dire ses engagements pour contribuer à la production de la société et à la production de lui-même. » (Vincent de Gaujelac, 2010 : en ligne) ;
>
> « ses capacité de dire ce qu'il éprouve et d'éprouver ce qu'il dit, c'est-à-dire une cohérence entre ce qu'il pense, ce qu'il ressent et ce qu'il exprime, là où s'enracinent la sécurité intérieure et la confiance en soi. La reconnaissance de ses propres désirs face aux désirs des autres, non pour les imposer, mais pour les composer dans la mesure où l'affirmation de soi et la reconnaissance de l'altérité se conjuguent l'une avec l'autre. Une volonté involontaire, une réflexivité irréfléchie de déterminismes et en même temps agissant dans la mesure où son

"désir d'être" le pousse à explorer d'autres possibles, à trouver la jouissance et la complétude dans des formes de réalisation de soi qui le poussent à se créer et à s'affirmer comme être singulier, à advenir en tant que sujet. » (*ibid*.).

De ce point de vue, le discours expatrié se distingue dans le champ du discours sur la mobilité lointaine à travers le temps, mais aussi dans le champ du discours migrant moderne. La parole des expatriés forme un discours parallèle, voire opposé à celui de l'exil. Cette mobilité choisie et temporaire génère des discours différents de ceux créés dans l'exil politique et/ou économique. Pour les migrants, d'après une étude canadienne (que j'ai été amenée à citer dans la première partie de cette thèse, du fait de nombreux écrivains migrants francophones dans ce pays, tels que Pierre Nepveu par exemple) de Clément Moisan (2004 : 92), « ce motif [l'exil] s'impose presque naturellement à tout individu qui doit quitter son pays natal, et les personnes qui lui sont chères. ». Selon cet auteur, les caractéristiques de l'écriture des migrants sont :

1. la dualité et la médiation qu'opère l'écrivain entre ces deux « rives » ;
2. la double appartenance qui caractérise l'autoidentification du migrant ;
3. l'altérité ou selon le terme de l'auteur (*ibid*. :96) « l'étrangéité » ;
4. la pluralité dans un contexte où le migrant est parmi d'autres dans une société métissé et diversifiée ;
5. l'hybridation textuelle qui est celle des genres.

En parallèle et en complément à ce modèle, voici celui que je suis en mesure de proposer d'une interculturalité postcoloniale ressortant des discours du corpus et de leur analyse interdiscursive :

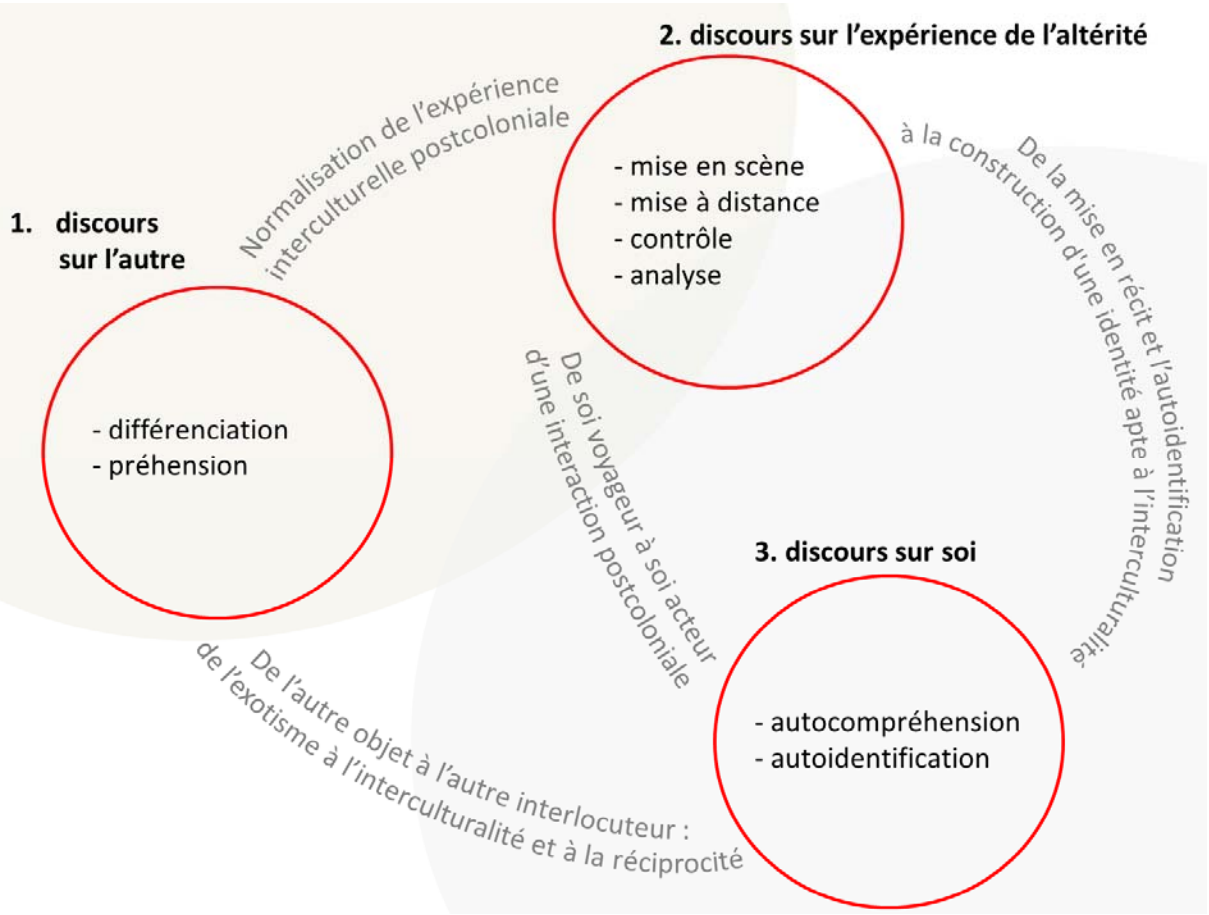


Figure 41 : interculturalité postcoloniale ressortant des discours du corpus et de leur analyse interdiscursive

Une aspiration transparaît tendant à à incarner un modèle humain interculturel et mobile, un individu formé par le et au voyage et dont les qualités acquises lui permettrait de transcender le poids de l'histoire coloniale et de l'inégalité pluriséculaire des interactions entre l'Orient et l'Occident.

Quel est ce modèle ? A l'opposé du voyageur utopique de Victor Segalen, l' « exote » « celui-là qui, Voyageur-né, dans les mondes aux diversités merveilleuses, sent toute la saveur du divers. » ou du moins au-delà, il s'agit d'un voyageur ou un citoyen global pour qui la sensation de l'exotisme n'est pas une fin en soi, ni un obstacle. Il aspire à appréhender une altérité vraie dans sa complexité et l'extrémité de sa différence, qui sera, certes, une expérience plaisante, exaltante ou difficile, mais surtout un moyen ou une occasion pour s'approcher de l'autre et dépasser les sensations exotiques initiales pour tendre vers une compréhension et la possibilité ouverte mais non-anthropophage d'un métissage réciproque.

Je vais maintenant conclure cette discussion en considérant les modèles de réalisation d'une telle utopie, et les limites qu'a mises en lumière l'analyse interdiscursive du corpus.

2.2. Utopies d'un citoyen global, postcolonial et interculturel

Je reprends ici la modélisation que j'ai ébauchée à partir du corpus d'un discours sur l'expérience de l'altérité :

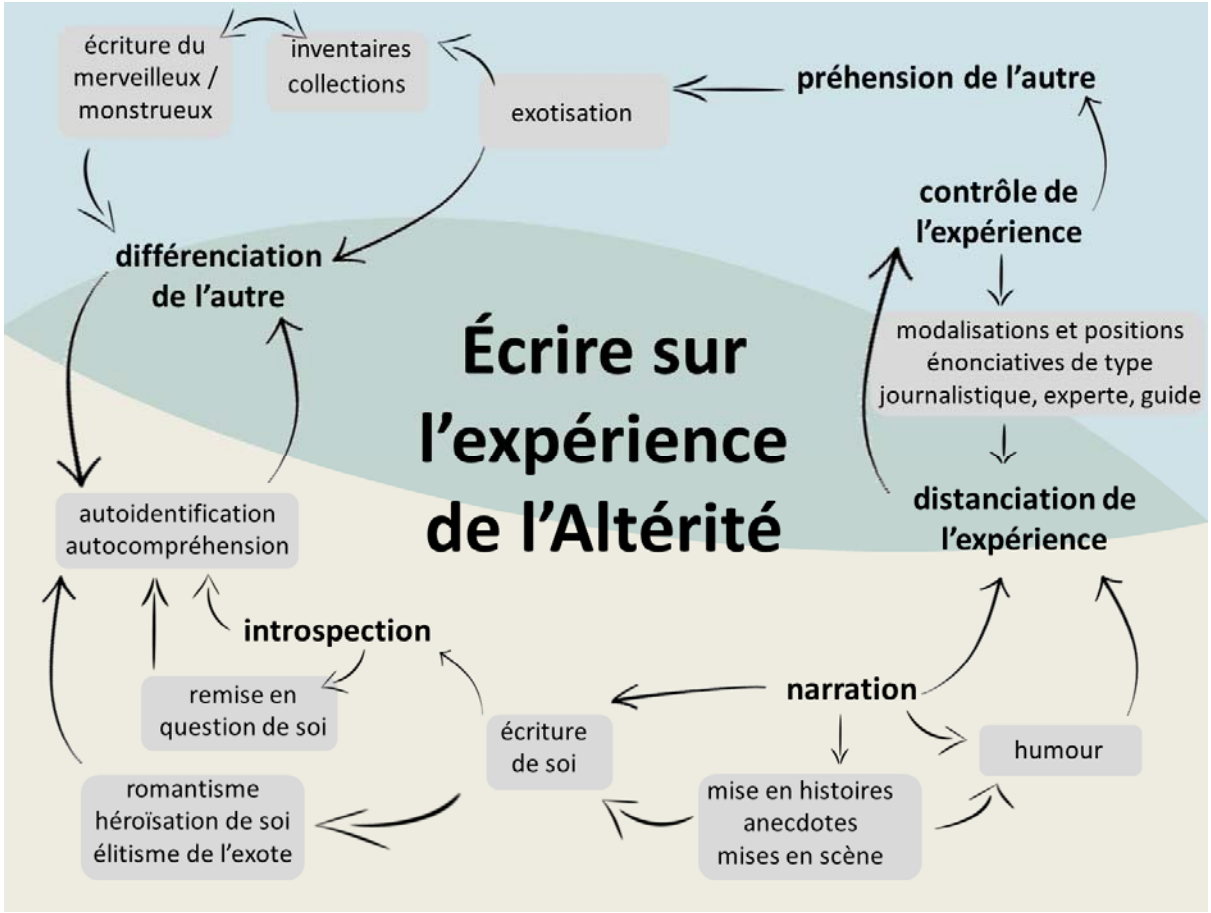


Figure 42 : écriture de l'expérience de l'altérité dans le corpus

C'est dans la démarche d'introspection que se situe une écriture de la relativité et de la réciprocité, au travers de l'aspiration à une certaine évolution personnelle, certes individuelle mais néanmoins empreinte d'humanisme. La différenciation de l'autre sur laquelle repose le mécanisme d'autoidentification fait simultanément appel à des formes discursives réifiantes, en particulier l'exotisme.

Mes analyses suggèrent qu'à travers le processus de mise en récit de l'expérience de l'altérité puisse émerger l'objectif de construire un environnement vraiment postcolonial. Cette proposition s'appuie sur les bonnes intentions des auteurs et relève d'une posture optimiste. Néanmoins, comment définirait-on une altérité postcoloniale ? Et en quoi l'autocompréhension et la reconstruction des identités, à l'œuvre dans le processus de mise en récit de l'expérience de l'altérité, pourrait-elle en être un facteur ou un élément ? Les conditions de productions ont leur part dans la réponse à cette question.

2.2.1. La réalisation de ces utopies dépend de la réciprocité des expériences et des discours

S'il existe nombre de citoyens de jeunes nations vivant en expatriés dans des pays anciennement colonisateurs, sur quelle toile de fond de migrations internationales peut reposer l'hypothétique interculturalité postcoloniale ? La problématique du néocolonialisme et les inégalités migratoires forment les limites de la réciprocité des expériences et des discours fondant les utopies modernes d'un citoyen du monde.

Cette inégalité relève d'une approche critique (linguistique et sociologique) des relations de pouvoir dans le contexte postcolonial telles que celles menées par Pierre Bourdieu ou Roger Fowler, citées dans le chapitre 3. Jean-Didier Urbain pose l'inégalité intrinsèque du tourisme dit « nord-sud », c'est-à-dire de visiteurs de pays développés vers des pays moins développés du point de vue du capitalisme :

> « Face au touriste, l'indigène sédentaire par nécessité découvre que les rôles de visiteur et visité ne sont pas réversibles. Pour eux, pêcheurs de l'Algarve ou paysan du Yucatán, le nomadisme de loisir est un luxe inaccessible. Ils ne seront jamais touristes. S'ils partent, ils seront immigrés, promis à une autre sédentarité : celle de l'exil » (1991 [2002 : 16]).

D'un côté le loisir ou la mobilité professionnelle choisie, de l'autre l'immigration, l'exil. Cette constatation contemporaine rejoint celle de Jacques Coursil sur l'époque coloniale :

> « [Les] mondes se découvrent sans réciprocité, uniquement de l'un au multiple (le monde européen vers les autres mondes). En clair il n'y a qu'un qui "voyage" ; les autres vont et viennent dans leur étendue, mais ne voyagent pas au sens planétaire du terme. » (1999 : 93).

Dans le contexte postcolonial, des expatriés malaisiens en France travaillent, étudient, mènent une vie familiale et sociale en expatriation et, par le jeu des médias sociaux contemporains, commentent, illustrent, mettent en scène leurs expérience de la même façon que le font les expatriés français en Malaisie. Quelles sont les limites de cette réciprocité contemporaine ? Et au-delà, de la compréhension mutuelle ? Il ne s'agit pas ici d'analyser de nouveaux matériaux qui n'ont pas fait l'objet de cette recherche, mais d'en considérer l'existence. La Malaisie et les pays émergents sont devenus le point de départ de voyages pour les même raisons contemporaines qu'ils existent dans l'autre sens : mobilités professionnelles, estudiantines, tourisme. L'expérience de l'altérité par l'autre se développe comme réciproque et égale, permet la comparaison par un interlocuteur pouvant vivre une expérience miroir.

La possibilité d'une position réciproque de l'hôte favorise l'émergence d'une recherche (dont il reste à déterminer si elle sincère et si elle a les moyen de ses ambitions) de l'interculturalité et de la construction d'une altérité postcoloniale.

La multiplication de l'expérience de mobilité de longue durée lointaine brouille et redéfinit l'étrangeté, encore dominée par le point de vue dit « occidental ».

La recherche de l'exotisme et de l'expérience de l'altérité elle aussi s'universalise. C'est certainement la même expérience que vit ce village Iban de Bornéo, offrant la performance de ses rituels à ses visiteurs étrangers à heures fixes et « ce village varois où les habitants (des retraités, essentiellement) sont modestement défrayés par la municipalité pour sortir de chez eux, prendre leur pastis, faire leur partie de pétanque à l'heure où déferlent les cars de touristes […] pour mener, en somme, exactement leur mode de vie habituel » (Michel Houellebecq, préface à l'édition de 2012 d'Amirou, 1995). Il est raisonnablement imaginable que l'un des retraités varois visite un jour le village malaisien et qu'un Malaisien de ce village puisse se trouver un jour dans l'un des cars varois. Cet exemple suggéré par Michel Houellebecq tendrait à prouver que l'exotisme uniquement colonial, tropical, est bel et bien dépassé.

Le retournement ou l'universalisation ne signifient pas pour autant que les représentations et les discours qui y sont liés évoluent. **L'éclatement géographique ne suppose pas la disparition des dynamiques de pouvoir et des discours immuables qui leur sont liés**.

Eleine Ho, une géographe singapourienne spécialisée dans les migrations humaines, a étudié les mouvements migratoires entre la Chine et la Birmanie. Elle observe que, pour les résidents birmans d'origine chinoise, souvent entrepreneurs, la Chine est le modèle de la modernité et que plutôt que de se fier aux outils de production locaux, ils font venir de Chine toutes leurs machines pour leurs usines ou leurs exploitations minières. Dans le discours de ces Birmans d'origine chinoise qu'elle a interviewés, elle a retrouvé le mythe du « *lazy native* », l'autochtone paresseux : les Birmans d'origine chinoise, souvent patrons, emploient des Birmans et se plaignent de leur paresse comme le faisaient les Anglais ou les Français en Asie du Sud-Est sous l'empire colonial. De plus, Eleine Ho note qu'ainsi en Birmanie, les emblèmes visibles de la modernité et du progrès sont l'apparition des grandes marques chinoises ou singapouriennes dans l'espace public (espaces publicitaires et commerces).

L'éclatement géographique des mobilités a enclenché des réciprocités spatiales mais ne présente pas nécessairement d'évolution par rapport aux pratiques de dominations instaurées par les empires coloniaux. Richard en fait l'observation dans son blog au retour d'un voyage en Indonésie. Il écrit, au sujet de la main d'œuvre d'origine indonésienne en Malaisie, « *Les* maids [indonésiennes] *sont traitées bien souvent comme un simple bien.* […] *Dans les* news*, on a l'impression qu'on parle de* maid *comme du cours de pétrole ou de blé à la bourse :* "Supply for Indonesian maids unlikely to meet demand" [le stock de domestiques indonésiennes ne pourra pas répondre à la demande] ». Cette observation évoque le traitement des ouvriers venus de Chine ou d'Inde sous l'empire colonial britannique.

Le poids de l'histoire d'une part et la perduration de dynamismes de domination mouvants d'autre part tendent à amener à la conclusion que la réalisation d'un postcolonialisme réciproque et égal relève du domaine de l'utopie. Jean-Claude Vatin (Pouillon & Vatin, 2011 : 7 et 9) emploie l'image d'un piétinement :

> « Nous sommes, en principe, au-delà de l'orientalisme, mais nous n'en finissons pas de payer le passif de sa succession […]. Depuis deux décennies, on a l'impression de piétiner dans l'après-saidisme. Impression fausse si l'on juge par une vaste littérature touchant les études postcoloniales… ».

Cependant des modèles postorientalistes, postexotiques et véritablement postcoloniaux émergent dans le monde de la pensée, dans les discours, les représentations et les pratiques sociales. Théorisés notamment comme « post-saïdiens », ces modèles proposent que le dynamisme des discours et de pratiques permette une pensée au-delà du modèle imposé par l'impérialisme européen de l'est versus l'ouest, dans une relation de domination incarnée discursivement par l'orientalisme qu'a théorisé Edward Said. Homi Bhabha notamment, remet en cause la dimension « anhistorique » de l'analyse d'Edward Said.

Homi Bhabha reprend l'idée pluriséculaire d'un voyage formateur. Il parle de « re-création de soi dans le monde du voyage » (1994 [2004 : 12]) et dans l'investissement des espaces interstitiels entre deux ou plusieurs cultures. Mais l'œuvre d'Homi Bhabha questionne cependant l'égalité de l'investissement de cette injonction à se connaître soi-même et à connaître l'autre par les anciens colonisés et les anciens colonisateurs. Une injonction qui malgré son caractère global peut également éclairer les limites de la réciprocité en ce que cette injonction n'est pas toujours lisible, attendue ou valorisée par l'autre. Ainsi la déception de Lise en tentant de découvrir la Malaisie peut s'expliquer par une réception indifférente ou hostile de ses attentes. Elle explique en entretien, « *moi j'arrive aussi dans un pays avec une ouverture pour tout connaître et on me dit attention ici c'est chacun chez soi je me suis sentie pas très bien accueillie* ».

Il est intéressant à ce titre de comparer le succès des découvertes de deux blogueurs, d'un côté le jeune Richard et de l'autre Lise, l'un heureux de ses découvertes touristiques, recherchant un savoir plutôt encyclopédique et de bonnes relations de travail avec ses hôtes, très peu critique envers ce qu'il observe, de l'autre côté, Lise, recherchant des relations personnelles et amicales chez ses hôtes, des conversations ouvertes sur toutes sortes de sujets de société, d'éducation ou de politique et rencontrant beaucoup plus de frustrations dans ses objectifs que Richard dans les siens.

Homi Bhabha cite à ce sujet le psychiatre martiniquais en Algérie française, Frantz Fanon, qui écrit dans *Pour la révolution africaine* (2001 : 64) :

> « Si la psychiatrie est la technique médicale qui se propose de permettre à l'homme de ne plus être étranger à son environnement, je me dois d'affirmer que l'Arabe, aliéné permanent dans son pays, vit dans un état de dépersonnalisation absolue […] La structure sociale existant en Algérie s'opposait à toute tentative de remettre l'individu à sa place. ».

Pour l'ancien colonisé, il s'agit de se réapproprier une identité individuelle et collective remise en cause, comme l'exprime Frantz Fanon ci-dessus et comme je l'ai évoqué en citant d'autres auteurs comme Édouard Glissant dans le chapitre 2, par le colonialisme. Cela peut se traduire par ce que Frantz Fanon appelle le « narcissisme » de la « négritude » pour l'ancien colonisé africain. Pour l'ancien colonisateur, il s'agira de se distinguer du « suprématisme » historique du « blanc », de l'Européen.

L'unicité de l'entreprise de domination idéologique et culturelle de l'Europe limite encore toute considération de réciprocité. Dans un monde et une histoire humaine dans lesquelles l'Europe impérialiste n'a certes pas été la seule puissance colonisatrice et oppressante, la qualité particulière de son entreprise de domination en fait un événement unique dans l'histoire de l'humanité. Je cite à ce sujet Jean-François Staszak :

> « Bien sûr, il existe des poches de résistance politique, économique et culturelle, qui refusent avec plus ou moins de résultats l'imposition du point de vue occidental. Par ailleurs, l'Occident ne détient pas le monopole de l'impérialisme et de la colonisation ; il est ainsi possible que l'exotisme puisse ou ait pu se dire et se penser de façon spécifique en turc, en russe ou en japonais, par exemple, sur la base d'autres centres et d'autres normes. Il est possible que l'émergence d'une superpuissance chinoise s'accompagne dans le moyen terme de l'affirmation et la diffusion d'une nouvelle vision du monde. Mais, pour l'instant, seul l'Occident est parvenu à imposer ses valeurs et sa puissance avec une telle efficacité, sur une telle échelle et sur un pareil laps de temps : le phénomène est sans précédent et sans équivalent. Il est assez réaliste de présenter le point de vue occidental comme ayant une valeur et une portée universelle – pour le meilleur ou pour le pire. » (2008 : 10-11).

De plus, la réciprocité ne signifie pas une expression plus nuancée de l'altérité, ni le déclin d'une vision duelle, de part et d'autre, de « nous » et des « autres ». L'Occidental, le colonisateur, fait également l'objet de caricatures dépersonnalisant ces acteurs dans les littératures de pays anciennement colonisés. Dans une recherche consacrée à la figure de l'Occidental dans la littérature sénégalaise, Cristina Schiavone (2004 : 18) analyse que « le Blanc » est un sujet de caricatures, de satire et un sujet humoristique, ce qui à la fois s'explique selon elle par le passé colonial mais ne se limite pas à cette ère historique. Il existe d'ailleurs une figure exotique (dans le temps et dans l'espace) du blanc en territoire colonisé ou anciennement colonisé, une représentation d'un homme en saharienne et casque blanc, souvent moustachu et corpulent, dont le comportement est réduit à

l'agressivité et au tabagisme. Son discours, le discours colonial, est analysé et caricaturé par les auteurs (*ibid*. :21).

Cette caricature du colon peut se rapprocher de celle du « mauvais voyageur », c'est-à-dire du touriste, proposé par Jean-Didier Urbain (1991 [2002 : 15]) :

> « un gros nez rouge brûlé par le soleil que surmontait, opaque, un binocle batracien et un petit "bob" blanc ».

Cet autoportrait imaginaire d'un voyageur se découvrant touriste dans « l'œil rond de son "reflex" » trouve un écho dans le discours d'autoidentification des expatriés en 2.1.1 du chapitre 4 : « cette image de soi lui déplut et la honte l'envahit soudain. » (*ibid*.).

Des caractéristiques du discours sont héritées de l'histoire et perdurent. Jacques Chevrier (1998 : 171) écrit, « le passage du statut de colonies à celui d'États souverains n'entraîne pas de rupture fondamentale dans la représentation que les Africains se font des Français. ».

2.2.2. Quelques utopies du citoyen global

L'individu postcolonial, postmoderne et idéalement aux aptitudes interculturelles, est avant tout un mobile, un individu pour qui la mobilité est la norme, dans une société globale dans laquelle la mobilité est une norme sociale universelle. Pierre-André Taguieff le décrit ainsi, comme le corollaire d'un culte du mouvement :

> « individu ultra-mobile, hyper-malléable et indéfiniment adaptable » (2004 : 319).

Il est ensuite défini non seulement par l'interculturalité et l'investissement des espaces interstitiels entre culture mais par la créolisation ou hybridations. Ce sont des termes qu'utilise Homi Bhabha, mais également le poète Édouard Glissant :

> « Le monde se créolise, c'est-à-dire [...] les cultures du monde mises en contact de manière foudroyante et absolument consciente aujourd'hui les unes avec les autres se changent en s'échangeant à travers des heurts irrémissibles, des guerres sans pitié mais aussi des avancées de conscience et d'espoir qui permettent de dire – sans qu'on soit utopiste, ou plutôt en acceptant de l'être – que les humanités d'aujourd'hui abandonnent difficilement quelque chose à quoi elles s'obstinaient depuis longtemps, à savoir que l'identité d'un être n'est valable et reconnaissable que si elle est exclusive de l'identité de tous les autres êtres possibles. Et c'est cette mutation douloureuse de la pensée humaine que je voudrais dépister avec vous. ». Or, « Les éléments culturels mis en présence doivent obligatoirement être équivalents en valeur pour que cette créolisation s'effectue réellement » (1996 : 17).

Ce phénomène de créolisation remplacerait chez le citoyen idéal les phénomènes de différenciations, et leurs risques de réifications :

> « La créolisation exige que les éléments hétérogènes mis en relation s'intervalorisent, c'est-à-dire qu'il n'y ait pas de dégradation ou de diminution de l'être, soit de l'intérieur, soit de l'extérieur, dans ce contact et dans ce mélange. » (*ibid*. : 19)

La créolisation est aux antipodes de l'utopie exotique de Victor Segalen, pour qui la sensation d'exotisme sous-tend un renforcement identitaire et la préservation de l'exotisme contre une entropie, l'idée d'une fusion globale, selon lui monstrueuse, des peuples et des cultures, « je me

représente l'Entropie comme un plus terrible monstre que le Néant. Le néant est de glace et de froid. L'Entropie est tiède. » (1986 : 76).

La créolisation participe au contraire de l'interculturalité, une communication, la possibilité d'un métissage, justement débarrassé du fantasme anthropophage qui est l'apanage de la pensée d'extrême droite. Victor Segalen écrit son dégout pour ce mélange qui est vu comme destructeur : « Les moyens d'Usure de l'Exotisme à la surface du Globe : tout ce qu'on appelle Progrès. Lois de la Physique appliquée ; voyages mécaniques confrontant les peuples et, horreur, les mêlant, les mélangeant sans les faire se battre. […] Où est le mystère ? – Où sont les distances ? » (*Ibid*. :94).

À l'analogie avec la physique appliquée de Victor Segalen, la notion d'interculturalité oppose une analogie avec la physique pure, celle d'Antoine Lavoisier, dont la formule « rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme », résume les idées. C'est dans cette transformation continue et accélérée par le rétrécissement du monde et ses métissages que la diversité se renouvelle et s'enrichie, loin du modèle anxiogène de l'entropie selon Victor Segalen.

Le terme même d'anthropophagie culturelle est théorisé de façon positive dans la pensée d'Oswald de Andrade. La « glottophagie » hégémonique est décrite par Louis-Jean Calvet en 1974 comme les distorsions linguistiques réalisées par l'idéologie de supériorité raciale de l'époque coloniale : « ainsi les dictionnaires du siècle glosent-ils le plus souvent le mot nègre par esclave, participant d'une organisation idéologique qui confère la force de la nature à certains statuts que notre culture a engendrés » (Calvet, 1974 [2002 : 48]) ; mais le mouvement anthropophagique du modernisme brésilien (de Andrade, 1928), propose l'assimilation de qualités. Cette démarche prône l'assimilation des idées, la déconstruction des hiérarchies, une poétique du métissage.

La recherche de la différence et même de l'exotisme prend ainsi une dimension interculturelle et réciproque. La préhension de l'exotisme se fait au niveau de l'individu et dans le procédé de son autoidentification, plutôt qu'au niveau collectif et dans un procédé de suprématie.

Jean-François Staszak questionne la recherche de la différence selon ces questions :

> « D'abord comment caractériser un lieu comme lointain : où se trouve-t-il au juste, et à quelle distance de quoi ? Ensuite, dans quelle mesure un lieu lointain est-il bizarre, ou comment devient-il bizarre - et que recouvre cette bizarrerie ? Enfin, le mot exotisme désigne aussi le goût pour les lieux et les objets exotiques (d'où les connotations positives de l'adjectif) : pourquoi aimer ce qui est loin et bizarre ? De quoi procède le plaisir exotique, et sur quoi porte-t-il au juste ? ». (2008 : 8).

Du point de vue de l'autoidentification et de la découverte de soi à travers l'expérience de l'altérité, les individus négocient et instrumentalisent par le truchement de la manipulation du récit leur expérience de l'altérité (en la mettant en scène, en s'en distanciant, en l'analysant) pour s'en nourrir et la nourrir dans un cercle vertueux qui permet et promeut un monde globalisé dans lequel l'interculturalité est la norme. L'utopie est celle d'individus adaptés à un environnement dans lequel l'expérience de l'altérité extrême est normative et participe à ce que leur environnement soit tel.

3. Quelques perspectives interdisciplinaires pour cette recherche

De par son articulation dynamique entre corpus et contexte et l'approche interdiscursive et critique de l'analyse de discours, cette thèse s'appuie sur des notions pluridisciplinaires, relavant de la géographie, de l'histoire, de la politique, la psychologie, la philosophie et la sociologie. En conclusion de cette thèse, je propose ci-après quelques pistes interdisciplinaires pour explorer des phénomènes et des problématiques émergeant de mon travail.

- **Les études postcoloniales**

Les études postcoloniales sont essentiellement un champ interdisciplinaire. La mise en contexte des discours analysés dans cette recherche s'appuie sur ce champ, qu'il s'agisse de considérer l'interdiscours occidental sur l'Orient marqué par le colonialisme et ses idéologies pluriséculaires, ou les constructions identitaires toujours à l'œuvre dans l'aire postcoloniale dans laquelle le corpus a été produit.

Une notion, sollicitée dans le domaine de la géographie en particulier, pourrait englober les problématiques postmodernes et postcoloniales du discours occidental sur l'Orient. Il s'agit du **néo-orientalisme**. Cette idée marque la fin de ce que l'expression anglaise « *Imperial West versus the rest* » (l'occident impérial *versus* le reste du monde) traduit bien : une dualité Occident – Orient, basée sur une conceptualisation de ces termes dans laquelle l'Occident est l'ancien colonisateur impérial culturellement issue de l'Europe (donc incluant par exemple à l'est géographique de l'Asie, les États-Unis, le Canada, l'Australie) et l'Orient est l'ancien colonisé (donc incluant aussi bien des pays asiatiques qu'africains).

- **Les problématiques postmodernes et mondiales des mobilités**

Les mobilités contemporaines au cœur de cette recherche s'inscrivent dans le champ des migrations modernes et des problématiques sociales qui en découlent.

Du point de vue de l'articulation entre discours individuels et collectifs dans la construction de l'identité, la sociologie permet d'aborder le contexte mouvant des migrations selon les notions de **super-diversité** ou **hyper-pluralisme**. Ces notions sous-tendent des problématiques telles que le mélange sans métissage, les migrations n'entrant plus dans des catégories traditionnelles identifiables (principalement le migrant économique et le touriste), la perte de « centre » dans des territoires comme Singapour ou la Malaisie (perte d'identité nationale). Dans la péninsule malaise, la problématique est passée de comment créer un flux migratoire vers le territoire (à partir de 1890) pour répondre aux besoins de l'exploitation minière, à comment gérer une société devenue, de part ces flux, pluriculturelle (à partir de 1930 et de la dépression asiatique). Au moment où j'écris en 2015, des formes différentes de « crise » migratoire touchent à la fois la péninsule malaise et l'Europe.

Du point de vue des aspirations à une certaine utopie du citoyen global, les inégalités entre les migrations choisies, comme celles abordées dans cette thèse, et les migrations subies renvoient à des questions sur la définition de la fluidité postmoderne, plus ou moins aliénante. Sur la péninsule malaise, l'**ostracisation des migrants économiques** est une problématique sociale. Daniel Goh, sociologue singapourien spécialisé dans l'urbanisme, a observé à Singapour la gestion des masses de travailleurs étrangers employés dans cette ville-État. Afin de minimiser ce que les Anglo-Saxons appellent « ***urban encounters*** » : des rencontres ou plutôt confrontations entre groupes humains de différentes origines dans l'espace urbain – qui ont pu avoir lieu sous forme de violences à partir des années 1980 et particulièrement à Singapour en 2013 – le gouvernement implante des camps pour

migrants, offrant logement, services et divertissements, afin de minimiser le besoin des migrants de se rendre dans le centre de la ville en particulier, ou dans quelque quartier de la ville que ce soit. Les émeutes de 2013, durant lesquelles un groupe de migrants pakistanais avaient brûlé le bus qui avait renversé l'un d'entre eux dans le quartier de *Little India* au centre de la ville, ont amené la construction d'un camp pouvant accueillir en un lieu unique 10000 migrants durant leur temps de repos et de loisir. Daniel Goh observe une injonction à rester dans le camp puisque les « justifications » ou raison d'en sortir ont été retirées (tout est sur place) et que le transport vers d'autres quartiers de la ville-État n'est pas prévu ni directement accessible depuis ces camps isolés. Daniel Goh conclut que ce système réduit drastiquement tout contact entre les travailleurs migrants et le reste de la population, qu'il force les travailleurs migrants à l'immobilité, et finalement qu'il réduit les travailleurs migrants à une matière première stockée. On observe ce traitement des migrants dans d'autres pays, notamment le système de camp a été largement mis en lumière récemment de par les grands travaux de constructions menés au Qatar en préparation à la coupe du monde de football. C'est un système dans lequel les travailleurs migrants sont acheminés sur leur lieu de travail étranger puis en effet comme « stockés » dans des espaces neutres, qui ne sont ni leur pays d'origine, ni le pays dans lequel ils se trouvent effectivement puisque le contact avec le territoire et les populations locales y est, selon les cas, limité, empêché, ou interdit.

C'est là la grande différence entre les migrations du XIXe et XXe siècle, qui ont mené à la diversification et au pluriculturalisme des sociétés qui les ont connues et celles qui émergent au XXIe siècle, dans lesquelles les migrations de masse (économiques) sont gérées de façon à assurer l'imperméabilité entre populations locales et travailleurs migrants. Simultanément, des migrations libres comme l'expatriation et le tourisme ou l'entreprenariat international continuent d'exister organiquement, directement au contact des territoires, des populations et des cultures, et sont valorisés.

Cette tendance précède largement le XXIe siècle, puisque c'est ce que les Anglais ont fait en Malaisie par exemple, pour isoler à partir des années 1930 les migrants chinois du reste de la population. Cependant lorsqu'on parle de l'expatriation, on le fait maintenant dans un contexte dans lequel les inégalités entre voyageurs, si elles ont toujours existé, ont atteint le point où elles ne se déroulent effectivement plus sur le même plan territorial. Ce phénomène est à relier avec les autres phénomènes de déterritorialisations observés dans cette thèse. Le géographe Rodolphe De Koninck[157] lors de sa dernière visite à Singapour suggérait à ce sujet un glissement de l' « homo territorialis », « topophile » à un « homo economicus » déterritorialisé.

- **La multiplication et le dynamisme des discours sur soi et sur le vécu**

Marie Berchoud (2007 : en ligne) parle d'un « **plurilinguisme retrouvé** » (« faire un premier pas vers l'évolution du lexique, des représentations et des pratiques - dans le plurilinguisme retrouvé »). Pour l'analyse critique de discours, le pouvoir du discours sur les représentations, et des représentations sur les pratiques, est la fin de ce jeu de pouvoir décrit au travers de la notion d'ordre du discours.

[157] Propos recueillis et traduits par moi lors du séminaire donné au département de géographie de l'Université Nationale de Singapour le 21/08/2015 : « *Observing and interpreting territorial transformations in Singapore* ».

Conclusion

« Ils ne peuvent se représenter eux-mêmes ; ils doivent être représentés. » (Karl Marx, Le Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte)

Cette citation a été placée en exergue de *L'Orientalisme* par Edward Said en 1978 pour exprimer l'absence de réciprocité dans le discours de l'Occident sur l'Orient. Cette exploration conquérante de l'Occident vers l'Orient et les discours produits par des individus et des Institutions dans cette mobilité sont au cœur de ma reflexion dans cette thèse, dans leurs manifestations contemporaines et dans mon corpus.

Cette recherche est née d'un intérêt pour des contextes, territoriaux, historiques, sociaux et des thématiques de l'expatriation, de la migration d'un espace à un autre :

- l'Orient et l'Occident postcoloniaux, notamment le territoire bouleversé de la Malaisie par l'Europe conquérante ;
- la dualité historique Orient/Occident et notamment dans son inégalité et ses jeux de domination historiques ;
- l'ère postmoderne marquée par la fluidité et la globalisation entre liberté et précarité ;
- les dynamiques croisées du discours sur soi et du discours sur l'autre dans la construction des représentations et des identités ;
- les préconstruits discursifs hérités de l'idéologie Occidentale impérialiste.

L'analyse discursive de la parole d'expatriés français en Malaisie, contextualisée et interdiscursive, a permis, selon les principes énoncés par l'analyse critique de discours, de mettre en lumière l'entrecroisement des discours individuels et collectifs des voyageurs français, sur et dans la construction de représentations, l'autoidentification, l'expérience personnelle et la pratique sociale.

Dans le champ de la recherche sur les migrations contemporaines, cette recherche a interrogé :

- la déterritorialisation de l'altérité

L'analyse a confirmé la représentation d'un ailleurs déterritorialisé, mais cependant de distances plus concrètes que symboliques. Le lointain a encore un sens géographique pour les auteurs de ce corpus (Extrême-Orient, voyage très lointain, en termes de distances géographiques et culturelles) mais leurs discours reflètent l'explosion géographique d'une distance multidimensionnelle, ou plutôt duelle, entre d'un côté une France lieu possible d'impatriation et l'Europe qui lui est associée, et de l'autre l'étranger, qui est le reste du monde comme destination potentielle.

L'exotisme se trouve, comme prédit, réduit par l'action de la globalisation et la multiplication des mobilités. Ainsi ceux qui le recherchent doivent « aller de plus en plus loin, vers des voyages de plus en plus étranges » à la recherche d'une altérité qui « glisse sous leur main » (Martuccelli, 2013 : transcription personnelle).

D'après Danilo Martuccelli (*ibid.*) l'altérité extrême, repoussante et/ou idéalisée, du passé, a été remplacée par la recherche d'une « altérité proche » : « la véritable altérité n'est pas lointaine » pour Martuccelli, elle est sociale. Cela ne transparaît pas dans un corpus de neuf expatriés dont 8 sont partis le plus loin possible en quête de cette expérience d'une l'altérité qu'ils n'ont pas tous pu

trouver en France ou en Europe, qu'ils n'ont pas touvée dans d'autres dimensions de l'altérité, par exemple sociale ou culturelle, en dehors du déplacement géographique ;

- la figure du voyageur libre, représentant minoritaire de migrations pleinement choisies et liées à des aspirations immatérielles plutôt qu'à une nécessité

Son héroïsation s'estompe. Jean-Didier Urbain (1991 [2002 : 110]) note que « Boorstin et Bouhdiba[158] peuvent être considérés comme représentatifs d'optiques opposées : l'un analyse le touriste comme un résidu historique d'une irréversible dégradation du voyageur ; et l'autre, au contraire, comme un intrus nécessairement perfectible au regard de son actuel médiocrité ».

Sa valeur est déterminée dans une pensée et un discours avant tout interne et réalisant sa propre extériorité. Je postule que bons et mauvais voyageurs, explorateurs et touristes, s'ils participent de représentations opposées, véhiculent et reproduisent les mêmes discours. L'analyse a montré l'extériorité du discours sur les voyageurs, les touristes, les expatriés : chaque auteur se considère comme différent et unique, extérieur, individuellement, à ces figures. Chaque voyageur semble être tour à tour le mauvais voyageur de l'autre, même et surtout son propre mauvais voyageur, un *alter ego* malvenu. Dès l'introduction de son *Idiot du voyage*, Jean-Didier Urbain (*ibid*. : 15) utilise l'image du miroir, la lentille de l'appareil photographique d'un voyageur (c'est-à-dire d'un touriste qui s'ignore), dans laquelle « un visage apparu, le sien […] stéréotype ridicule ». Il mentionne également François-René de Chateaubriand, qui, dans le même texte (l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* de 1811[159]), vilipende les pilleurs occidentaux et se vante pourtant de ses propres petits pillages de « souvenirs ».

Il apparaît que tous les auteurs, dans ce coprus et dans la littérature contemporaine, reprennent des discours persistants, au pinacle desquels se trouvent l'exotisation, le mythe du bon sauvage et le rejet de l'Occidental. L'Occidental qui ne voyage pas et donc ne voit pas les vertus de la vie « primitive », « innocente », louée par les voyageurs, ou qui voyage mais mal : regarde mal, voit mal (tel le touriste, plus haï que le colon, car vu comme un anachronisme, qui n'a pas l'excuse de l'idéologie de son temps pour son aveuglement supposé). L'idée qu'un regard plus ou moins juste existe suppose une norme, véhiculée par des discours ;

- les préconstruits du discours sur soi et sur l'autre

Dans cette thèse, je n'ai pas cherché à dresser le portrait « type » d'un expatrié, de ses intentions, attitudes, attentes et discours, mais j'ai cherché à circonscrire un type de discours sur soi et sur l'autre par un expatrié. J'ai voulu analyser le discours du voyageur français en « Orient », à travers le temps et selon des modalités changeantes selon les époques (et leurs technologies, leurs idéologies dominantes, leur sociologie), et tenter de modéliser la façon dont ce discours se réalise dans les textes d'expatriés français en Malaisie. En questionnant la dominance et les valeurs reproductrices et performatrices d'un tel discours, réalisées à travers en particulier la pérennité de thèmes et de genres de discours issus d'un contexte historique sensible (colonisation et décolonisation, histoire marquée par le racialisme et empreinte de la réification de l'autre selon des modalités variées : exotisation, idéalisation, démonisation), j'ai ouvert l'analyse aux perspectives de résolution qu'offre l'identification de cet interdiscours.

J'ai interrogé les implications de la valeur performatrice de certaines normes dans le discours sur l'expérience de l'altérité ainsi que les espoirs et limitations qui s'y expriment pour la construction,

[158] Daniel J. Boorstin et Abdelwahab Boudhiba.

[159] « J'ai toujours dérobé quelque chose aux monuments sur lesquels j'ai passé. », page 93 dans les *Oeuvres complètes de M. le vicomte de Chateaubriand*, Volume 4, Paris : Firmin Didot Frères, 1839.

qui peut être considérée comme utopique, d'un citoyen global perçu comme idéal. L'interdiscours identifié et analysé dans le corpus semble pouvoir aussi bien être interprété comme une forme de continuité de la colonisation des esprits par l'imaginaire et l'idéologie coloniale chez les narrateurs contemporains, que comme une aspiration intemporelle à une identification de citoyen voyageur, dont l'identité se construit et s'autoperçoit comme adaptée et participant à l'essor d'un monde essentiellement interterritorial, par-delà le lieu d'origine. Ces héritages et aspirations contradictoires s'entrecroisent dans le corpus ;

- la place de l'expérience personnelle dans la construction des représentations et des discours

L'analyse a montré que le vécu et ses récits, l'expérience de l'altérité et sa transmission, sont par bien des aspects inhérents à la vie individuelle contemporaine dans un contexte mondialisé, informé et communiquant. Le corpus éclaire l'obligation sociale normalisante de développement et d'épanouissement personnels par la figure ancestrale et intemporelle qu'est le voyageur lointain.

Ce corpus et son analyse discursive se sont révélés utiles pour aborder cette problématique. Les perspectives ouvertes ici suggèrent qu'un travail langagier et social pluridisciplinaires sur les récits de voyage contemporains, leurs ancrages dialogiques historiques et littéraires, est susceptible d'éclairer la question de la poursuite du bien-être et de la quête d'autoidentification qui caractérise les populations dont les besoins vitaux sont assurés.

Comme le suggèrent les pistes proposées dans la troisième partie du chapitre 6, le potentiel de ces résultats à sous-tendre une ethnographie de l'expérience de l'altérité exacerbée dans le voyage lointain, voire à y participer, est à inscrire dans un cadre plus large, véritablement pluridisciplinaire et en équipe (et non seulement par le truchement d'une interdisciplinarité individuelle inhérente aux linguistes),une ethnographie de l'expérience de l'altérité *via* des pratiques et des structures qui participent de l'expérience décrite ici.

Bibliographie

Acronymes utilisés dans la bibliographie :

CNAM : Conservatoire National des Arts et Métiers
CNDP : Centre National de Recherche Pédagogique
CNL : Centre National du Livre
CNRS : Centre National de la Recherche Scientifique
CREDIF : Centre de Recherche et d'Étude pour la DIffusion du Français
CUDEP : Conférence Universitaire de Démographie et d'Étude des Populations
ENS (**LSH**) : École Nationale Supérieure (Lettres et Sciences Humaines)
FIPF : Fédération Internationale des Professeurs de Français
INED : Institut National d'Études Démographiques
Inetop : Institut National d'Études du Travail et d'Orientation Professionnelle
INRP : Institut National de Recherche Pédagogique
PUF : Presses Universitaires de France

ABDALLAH-PRETCEILLE, M., 1988, « Expérience littéraire et expérience anthropologique », in *Dialogues et culture*, Paris : FIPF, n°32, pages 75-81.

ABDEL-FATTAH, F., 2006, *Représentations Interculturelles et Identités en Présence dans l'Enseignement de la Culture Française en Jordanie*, Thèse de doctorat : sciences du langage, didactique et sémiotique, Besançon : Université de Franche-Comté, 830 p.

ABRIC J.-C., 1989, « L'étude expérimentale des représentations sociales », in JODELET D. (éd.), *Les représentations sociales*, Paris : PUF, pages 187-203.

ADAM, J.-M., 1990, *Éléments de linguistique textuelle*, Bruxelles : Mardaga. 269 p.

ADAM, J.-M., 2005, *La linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours*, Paris : Armand Colin (coll. « cursus »), 243 p.

ADAM, J.-M., 2006, « Texte, contexte et discours en questions », in *Pratiques*, Metz : Université de Loraine, n° 129-130, pages 21-34.

AFFERGAN, F., 1997, *La Pluralité des mondes. Vers une autre anthropologie*, Paris : Albin Michel, 287 p.

AMIROU, R., 2012 [édition originale 1995], *L'imaginaire touristique*, Paris : CNRS éditions, 360 p.

AMOSSY, R., (dir.), 1999, Images de soi dans le discours, Lausanne et Paris : Delachaux et Niestlé (coll. « Textes de base en sciences des discours »), 215 p.

ANDAYA, L., 2010, *Leaves of the Same Tree: Trade and Ethnicity in the Straits of Melaka*. Singapour : NUS Press, 320 p. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction]

(DE) ANDRADE, O., 1982 [édition originale en portugais 1928], *Anthropophagies*, Paris : Flammarion, 307 p.

APPADURAI, A., 2001 [édition originale en anglais 1996], *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris : Payot, 322 p.

ARMEL, A., 2007, « L'autobiographie en costume d'ethnologue », in *Les écritures du Moi*, Magazine Littéraire Hors-Série, n°11, mars-avril, pages 84-86.

ARMEL, A., 2012, « De Montaigne à Le Clézio. L'invitation au voyage », in *Le Magazine Littéraire*, n° 521, pages 48-52.

ASHCROFT, B., GRIFFITHS, G., TIFFIN, H., 2002 [édition originale 1989], *The Empire Writes Back*, Londres : Routledge, 246p. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction]

AUSTIN, J. L., 1970 [édition originale en anglais 1962 du cours magistral de 1955], *Quand dire, c'est faire*, Paris : Seuil (coll. « Points Essais », 207 p.

BACHELARD, G., 1961 [édition originale 1957], *La poétique de l'espace*, Paris : PUF, 228 p.

BACHMANN, C., LINDENFELD, J., SIMONIN, J., 1981, *Langage et communication sociale*, Paris : Hatier-Crédif, 223 p.

BAKER, J., 2008, Crossroads, *A Popular History of Malaysia and Singapore*, Singapour : Marshall Cavendish International Asia, 456 p. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction]

BAKHTINE, M., (attribué à VOLOŠINOV, V. N.), 1977 [édition originale en russe 1929], *Le Marxisme et la philosophie du langage*, Paris : Minuit (coll. « Le sens commun »), 232 pages.

BAKHTINE, M., 1970 [édition originale en russe 1963], *Poétique de Dostoïevski*, Paris : Seuil, 368 p.

BAKHTINE, M., 1984 [édition originale en russe 1979], *Esthétique de la création verbale*, Paris : Gallimard, 400 p.

BAKHTINE, M., 1987 [édition originale en russe 1975], *Esthétique et théorie du roman*, Paris : Gallimard, 488 p.

BALANDIER, G., 1957, *L'Afrique ambiguë*, Paris : Plon, 291 p.

BALANDIER, G., 1988, *Le désordre, éloge du mouvement*, Paris : Fayard, 252 p.

BALANDIER, G., 2001, *Le grand système*, Paris, éd. Fayard, 286 p.

BARDIN, L., 1987 [édition originale 1977], l'analyse de contenu, Paris : PUF, 304 p.

BARLEY, N., 2001 [édition originale en anglais 1988], *L'anthropologie n'est pas un sport dangereux*, Paris : Payot, 267 p.

BARLEY, N., 2011 [édition originale 1983], *The Innocent Anthropologist: Notes from a Mud Hut*, Londres : Eland, 190 p.

BARLOCCO, F., 2014, *Identity and the State in Malaysia*, New-York : Routledge, 176 p. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction]

BARONI, R., JEANNERET, T., 2008, « Parcours de vie, identités féminines et trajectoires d'apprentissage », in *Langage et société*, Paris : Maison des sciences de l'homme, n° 126, pages 101-124.

BARONI, R., JEANNERET, T., 2009, « Différences et pouvoirs du français. Biographie langagière et construction de genre », in *Carnets d'atelier de sociolinguistique*, Paris : L'Harmattan, n°4, pages 1-8.

BARRÉRE, A., MARTUCCELLI, D., 2005, « La modernité et l'imaginaire de la mobilité : 'inflexion contemporaine », in *Cahiers internationaux de sociologie* [en ligne], PUF, n° 118, pages 55-79. Disponible sur : <www.cairn.info/revue-cahiers-internationaux-de-sociologie-2005-1-page-55.htm> (consulté le 15/07/2015).

BARTH, F., 1969, « Les groupes ethniques et leurs frontières », in POUTIGNAT, P., STREIFF-FENART, J., 1995, *Théories de l'ethnicité*, Paris : PUF, pages 203-249.

BARTHÈLEMY, G., 1996, « *Littérarité et anthropologie dans le Voyage en Orient de Nerval »*, in *Littérature/Savoir : littérature et connaissances à l'époque moderne,* Université de Saint-Étienne/Société des études romantiques/Éd. Printer*,* pages 37-58*.* Disponible en ligne sur le site de l'auteur : <http://www.bmlisieux.com/inedits/anthropo.htm> (consulté le 15/07/2015).

BARTHÈLEMY, G., IBRAHIM, M. A., 2012, *L'Orient et ses voyageurs : des écrivains français du XIXe siècle aux artistes contemporains des pays du Golfe*, table ronde de l'IISMM/EHESS, diffusée le 1er juin 2012, France Culture. Consulté sur : <http://www.franceculture.fr/l-orient-et-ses-voyageurs-des-ecrivains-francais-du-xixe-siecle-aux-artistes-contemporains-des-pays> (consulté le 20/07/2012). [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction]

BAUDRILLARD, J., GUILLAUME. M., 1994, *Figures de l'altérité*, Paris : Descartes & Cie, 174 p.

BAUMAN, Z., 2000, *Liquid Modernity*, Cambridge : Polity Press, 240p. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction]

BAUMAN, Z., 2004a [édition originale en anglais de 2003], *L'amour liquide, de la fragilité des liens entre les hommes*, Rodez : Le Rouergue/Chambon, 189 p.

BAUMAN, Z., 2004b, « Management, commitment and solidarity in the era of liquid modernity », leçon donnée lors de la conférence des 7-8 mai 2004 de l'Association of national organisations for supervision in Europe (ANSE), *Value Dilemmas as a Challenge in the Practice and Concepts of Supervision and Coaching*, à Leyden, Pays-Bas, [en ligne]. Disponible sur : <http://www.anse.at/tl_files/anse/docs/history/2004%20Leiden/bauman%20englisch.pdf> (consulté le 15/07/2015). [traduction de Bertrand QUENTIN]

BAUMAN, Z., 2005, *Liquid Life*, Cambridge : Polity Press, 224 p.

BAZERMAN, C., 1988, *Shaping written knowledge: The genre and activity of the experimental article in science*, Madison : University of Wisconsin Press, 356 p. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction]

BEILIN, A., 2011, « Les Voyages de Diderot et Bougainville », in *Présence de la littérature* : Dossier Le voyage, [en ligne], CNDP. Disponible sur : <https://www.reseau-canope.fr/presence-litterature/dossiers-thematiques/le-voyage/les-voyages-de-diderot-et-bougainville.html> (consulté le 15/07/2015).

BÉLUGUE, G., 1999, « Du lieu incontournable à la relation », in CHEVRIER, J., *Poétiques d'Édouard Glissant*, Paris : Presses de l'université Paris Sorbonne, pages 43-54.

BENVENISTE, E., 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Paris : Gallimard (coll. « Bibliothèque des sciences humaines »), 357 p.

BENVENISTE, E., 1970, « L'appareil formel de l'énonciation », in *Langages*, Paris : Armand Colin / Dunod, Vol 5, n°17, L'énonciation, pages 12-18.

BERCHOUD, M., 1999, « Éthique et éducation à l'étranger », in PORCHER, L. (dir.), *Le Français dans le monde - Recherches et applications*, n° spécial juillet 1999 : « Éthique, communication, éducation », Paris : Hachette, pages 107-117. Disponible en ligne sur le site de l'auteure : <file:///C:/Users/CLSGH/Downloads/Berchoud-FDM_Ethique+et+Education%20(2).pdf> (consulté le 15/07/2015).

BERCHOUD, M., 2001, *RFI et ses auditeurs*, Paris : L'Harmattan, 226 p.

BERCHOUD, M., 2007, « Migrant, immigrant… : questionnement sur nos mots », in CHISS J.-L., ARCHIBALD, J. (dir), *La langue et l'intégration des immigrants*, Paris : L'Harmattan (coll. « Logiques sociales »), pages 39-54. Disponible en ligne sur le site de l'auteure : <file:///C:/Users/CLSGH/Downloads/Berchoud_LG_MIGRANTS.pdf> (consulté le 15/07/2015).

BERCHOUD, M., 2009, *Les mots de l'espace : entre expression et appropriation*, Paris : L'Harmattan (coll. « Langue & Paroles »), 192p.

BERNBAUM, G., 1968, « Sociology and contemporary history », in *Educational Review*, Londres et New-York : Routledge, vol. 20, n° 3, pages 191-204.

BERNIER, L., 2001, « Fin de siècle et exotisme : le récit de voyage en Extrême-Orient », in *Revue de littérature comparée*, Paris : Klincksieck, n°297, pages 43-65. Disponible en ligne sur : <www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2001-1-page-43.htm> (consulté le 15/07/2015).

BHABHA, H. K., 2004 [édition originale 1994], *The Location of Culture*, Londres et New-York : Routledge, 408 p. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction]

BHABHA, H. K., 2007 [édition originale en anglais 1994], *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris : Payot (coll. « Essais »), 411 p.

BHASKAR, R., 1986, *Scientific Realism and Human Emancipation*, Londres : Verso, 308 p.

BLANCHE-BENVENISTE, C., 2000, *Approches de la langue parlée en français*, Paris : Ophrys, 164 p.

BLANCHET, A. (dir.), 1985, *L'entretien dans les sciences sociales*, Paris : Dunod-Bordas, 298 p.

BLANCHET, A., GOTMAN, A., 1992, *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*, Paris : Nathan (coll. « 128 »), 125 p.

BOCHENEK, M., 2010, *Malaisie. Pris au piège : l'exploitation des travailleurs migrants en Malaisie*, Ammesty International [en ligne]. Disponible sur : <file:///C:/Users/hp/Downloads/asa280062010fra.pdf> (consulté le 15/07/2015).

BONACCORSI, J., 2008, « Devenir habitant : médiations de la ville dans les blogs d'expatriés au Japon », *Études de communication* [en ligne] Université de Lille, n° 31, pages 15-36. Disponible sur : <http://edc.revues.org/718> (consulté le 15/07/2015).

BOULAY, B., 2007, « L'histoire au risque du hors-temps »**,** présenté lors du *séminaire Sortir du temps : la littérature au risque du hors-temps* [en ligne], 4 juin 2007, Lyon : ENS-LSH. Disponible sur : <www.fabula.org/atelier.php?De_l%27anachronie_%26agrave%3B_l%27achronie> (consulté le 15/07/2015).

BOURDIEU, P. (dir.), 1993, *La misère du monde*, Paris : seuil (coll. « Points Seuil »), 1461 pages.

BOURDIEUP., 1986 , «L'illusion biographique *», Actes de la recherche en sciences sociales*, année 1986 Volume 62 n° 1, numéro thématique : « L'illusion biographique », pages 69-72.

BOURDIEU, P., 1987, *Choses dites*, Paris : Minuit (« coll. Le sens commun »), 228 p.

BOURDIEU, P., 1998, « La précarité est aujourd'hui partout », in BOURDIEU, P., (dir.), *Contre-feux*, Paris : Liber-Raisons d'agir, pages 95-101.

BOURDIEU, P., WACQUANT, L. J.D., 1992, *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris : Seuil (coll. « Libre examen »), 267p.

BOURDIN, B. (dir.), PLANE, S., OLIVE, T., ALAMARGOT, D., (éds) *et alii*, 2010, *Langages*, n° 117 : « Traitement des contraintes de la production d'écrits : aspects linguistiques et psycholinguistiques », Paris : Larousse, 130 p.

BOUVET, R., MARCIL-BERGERON, M., 2013, « Pour une approche géopoétique du récit de voyage », in *Arborescences : revue d'études françaises*, Université de Toronto, n° 3, pages 4-23.

BOUVIER, N., 1989, « Routes et déroutes. Réflexions sur l'espace et l'écriture », in *Revue des sciences humaines*, CNL-CNRS-Universités de Lille, n° 214, pages 177-187.

BOYER, H., (dir.), 1996, *Sociolinguistique Territoire et objets*, Lausanne : Delachaux et Niestlé, 288 p.

BRUBAKER, R., 2001, « Au-delà de l'identité », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, Paris : Seuil, n°139, pages 66-85. Disponible en ligne sur <www.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2001-4-page-66.htm> (consulté le 15/07/2015).

BUHLER, K., 2009 [édition originale en allemand 1934], *La théorie du langage*, Marseille : Agone (coll. « Banc d'essais »), 688 p.

BUTOR, M., 1972, « Le voyage et l'écriture », in *Romantisme*, Paris : Armand-Colin, n°4, pages 4-19.

CALVET, L-J., 1993, *La Sociolinguistique*, Paris : PUF (coll. « Que Sais-Je »), 128p.

CALVET, L-J., 2002 [édition originale 1974], *Linguistique et colonialisme*, *petit traité de glottophagie*, Paris : Payot (coll. « Petite bibliothèque Payot »), 328p.

CAMPION, P., 2000, « La notion de fiction dans l'anthropologie : Francis Affergan et la question de l'événement », in *Frontières de la fiction*, [colloque en ligne], Fabula. Disponible sur : <http://www.fabula.org/forum/colloque99/PDF/Campion.pdf> (consulté le 15/07/2015).

CERDIN, J.-L., 2002 [édition originale 1996], *L'expatriation*, Paris : Éditions d'Organisation, 344p.

CHARAUDEAU, D., MAINGUENEAU, P. (dirs), 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris : Seuil, 666p.

CHARAUDEAU, P., 2009, « Identité sociale et identité discursive. Un jeu de miroir fondateur de l'activité langagière », in CHARAUDEAU P. (dir.), *Identités sociales et discursives du sujet parlant*, Paris : L'Harmattan. Disponible en ligne sur le site de l'auteur : <www.patrick-charaudeau.com/Identite-sociale-et-identite.html> (consulté le 15/07/2015).

CHEVRIER, J. (textes recueillis et présentés par), 1998, *Les Blancs vus par les Africains*, Lausanne : Favre, 213 p.

CHONG, S.L., RENGANATHAN, S., 2008, « The Use of English as the Medium of Instruction: Issues and Challenges in a Private Engineering and Technological University », communication présentée lors de la conférence *Language Issues in English-medium Universities: A Global Concern,* 18-20 juin 2008, University of Hong Kong, non-publiée. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction d'après l'article revu et corrigé par les auteures].

CHUA, L., 2011, *The Christianity of Culture: Conversion, Ethnic Citizenship, and the Matter of Religion in Malaysian Borneo*, Basingstoke : Palgrave Macmillan, 274 p. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction]

COHEN, D., 1997, *Richesse du monde, pauvreté des nations*, Paris : Flammarion, 165 p.

COHEN-SCALI, V., GUICHARD, J., 2008, « L'identité : perspectives développementales », in *Identités & orientations,* Inetop/CNAM, Vol. 1, 37/3, pages 321-345. Disponible en ligne sur : <https://osp.revues.org/1716> (consulté le 15/07/2015).

COPIN, H., 2001, « Confins et frontières : civilisés et décivilisés en extrême Asie Indochinoise », in *Revue de littérature comparée*, Paris : klincksieck, n° 297, pages 79-92. Disponible en ligne sur : <www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2001-1-page-79.htm> (consulté le 15/07/2015).

COUDERC-MORANDEAU, S., 2008, *Philosophie républicaine et colonialisme*, Paris : L'Harmattan, 294 p.

COURSIL, J., 1999, « La Catégorie de la relation dans les essais d'Édouard Glissant Philosophie d'une poétique », in CHEVRIER, J., *Poétiques d'Édouard Glissant*, Paris : Presses de l'université Paris Sorbonne, pages 85-112.

COURTINE, J.-J., 1981, « Quelques problèmes théoriques et méthodologiques en analyse du discours. À propos du discours communiste adressé aux chrétiens », in *Langages*, Paris : Armand-Colin, n° 62, pages 9-128.

CRINQUAND, S., BRAVO, P., (dirs), 2012, *L'intime à ses frontières*, Bruxelles : Éditions Modulaires Européennes, 228 p.

CROUCH, H., 2001, « Managing Ethnic Tensions through affirmative action: The Malaysian experience », in COLLETTA, N. J.; LIM, T. G., ; KELLES-VIITANEN, A. (éds), *Social Cohesion and conflict prevention in Asia*, Washington: Banque Mondiale, pages 225-262. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction]

CUILLERAI, M., ABÉLÈS, M., 2002, « Mondialisation : du géo-culturel au bio-politique », in ABELES, M., *Anthropologie et Sociétés*, Université de Laval, vol. 26, n° 1, pages 11-28. Disponible en ligne sur : <http://id.erudit.org/iderudit/000700ar> (consulté le 15/07/2015).

CURE VERDIÈRE, S., 2005-2006, *Le syndrome spécifique de la femme conjointe expatriée : Registre de la perte et estime de Soi*, Mémoire de Maitrise, psychologie clinique et pathologique, Paris : Université Paris 8, 33 p.

DAUVIN, P., 2001, « Les intimités dicibles des expatriés humanitaires dans les *Lettres sans frontières* », in *Mots. Les langages du politique*, Lyon : ENS, vol. 65, pages 98-114.

DE KONINCK, R., 2007, *Malaysia la dualité territoriale*, Paris : Belin / La Documentation Française (coll. « Asie Plurielle »), 192 p.

DELEUZE, G., GUATTARI, F., 1980, *Milles Plateaux : Capitalisme et Schizophrénie*, Paris : Minuit, 645 p.

DEVEREUX, G., 1980 [édition originale en anglais 1967], *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris : Flammarion, 474 p.

DEVEREUX, G., 1982 [édition originale en anglais 1951], *Psychothérapie d'un Indiens des plaines : rêve et réalité*, Saint-Amand-Montrond : Jean-Cyrille Godefroy, 595 p.

DEWEY, J., 1968 [édition originale en anglais de 1938], *Expérience et éducation*, Paris : Armand Colin, 147 p.

DIDEROT, D., 1995 [édition originale 1770], Contribution à l' « Histoire des deux Indes », in *Œuvres*, tome 3, Paris : Robert Laffont (coll. « Bouquin »), 900 p.

DIMITROVA, A., 2005A, « Le « jeu » entre le local et le global : dualité et dialectique de la globalisation », in *Socio-anthropologie* [En ligne], Publications de la Sorbonne, n°16. Disponible sur : <http://socio-anthropologie.revues.org/440> (consulté le 15/07/2015).

DIMITROVA, A., 2005b, « "Globalisation" à la française », communication présentée au colloque *Francophonie et intégration européenne*, les 21-22.10.2005, à Sofia, organisé par la Nouvelle Université Bulgare, l'Association Universitaire de la Francophonie et l'Institut Français de Sofia. Disponible en ligne sur : <http://www.planetagora.org/theme1_suj9_note.html> (consulté le 23/07/2015).

DODDS, M., 1929, *Les récits de voyage : source de l'esprit des lois de Montesquieu*, Paris : Champion, 304 p.

DOHRENWEND, B. S., COLOMBOTOS, J., DOHRENWEND, B. P., 1968, « Social Distance and Interviewer Effects », in *The Public Opinion Quarterly*, Oxford University Press, pages 410-422.

DUCHÊNE-LACROIX, C., 2005, « Les Français établis hors de France : aperçu démographique général sur une population méconnue et en transformation », in BERGOUIGNAN, C., *et alii* (éd.), *La population de la France. Évolutions démographiques depuis 1946*, Paris : CUDEP/INED, pages 847-858.

DUPORT, D., 2001, « La variété botanique dans les récits de voyage au XVIe siècle : une glorification du créateur », in *Revue d'histoire littéraire de la France*, PUF-Armand-Colin, vol. 101, pages 195-212.

ENZENSBERGER, M. H., 1965, [édition originale en allemand 1962] « Une théorie du tourisme », in *Culture ou mise en condition*, Paris : Julliard (coll. « Lettres Nouvelles »), pages 161-174.

ERIKSON, E., 1980 [édition originale 1959], *Identity and the life cycle*, New York : Norton, 191 p. [traduction de Valérie Cohen-Scali et Jean Guichard, 2008]

ERLICH, V., 2009, « étudiants "expatriés" versus étudiants "résidents" », in MAZELLA, S., (dir.), *La mondialisation étudiante. Le Maghreb entre Nord et Sud, Paris/Tunis,* Paris : Karthala, 408 p.

FAIRCLOUGH, N. L., WODAK, R., 1997, « Critical discourse analysis », in van Dijk, T. A., (éd.), Discourse Studies. A Multidisciplinary Introduction, vol. 2, in *Discourse as Social Interaction*, London : Sage, pages 258-84. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction]

FAIRCLOUGH, N., 2003, *Analysing Discourses: Textual analysis for social research*, Londres : Routledge, 270p. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction dans cette thèse]

FARGES, P., 2009, « "Nous sommes les derniers. / Interrogez-nous". La transmission d'une vie d'exil dans les récits d'exilés juifs au Canada (1933 à nos jours) », in Jongy, B. & Keilhaue, A. (dir.), *Transmission / héritage dans l'écriture contemporaine de soi*, Clermont-Ferrand : Presses universitaires Blaise Pascal, pages 19-30.

FAU, N., 2013, « La voie singulière du développement économique de la Malaisie », in *Revue de la régulation* [en ligne], Association recherche et régulation, n°13. Disponible sur : <http://regulation.revues.org/10055> (consulté le 15/07/2015).

FORLOT, G., 2010, « Langues et choix de scolarisation. Les Français expatriés au Canada : de l'ethnocentrisme à la diversité », in *Education et Sociétés*, Louvain la Neuve et Paris : De Boek supérieur, n°25, pages 139-155. Disponible en ligne sur : <www.cairn.info/revue-education-et-societes-2010-1-page-139.htm> (consulté le 15/07/2015).

FOUCAULT, M., 1971, *L'ordre du discours*, Paris : Gallimard nrf (coll. « Blanche »), 81 p.

FRANTZ, D., 2010, « "Ethnique ? Vous avez dit ethnique ? comme c'est... bizarre". Critique de la référence ethnique », in *ESO - Caen - travaux et documents*, n°29, pages 55-66.

FRÉMEAUX, J., 2004, « Les empires coloniaux : la question territoriale », in *Cités*, n°20, pages 79-90. Disponible en ligne sur : <www.cairn.info/revue-cites-2004-4-page-79.htm> (consulté le 15/07/2015).

GADET, F., 1992, *Le Français populaire*, Paris : PUF (coll. « Que sais-je ? »), 128 p.

GADET, F., 2003, *La variation sociale en français*, Paris : Ophrys, 135 p.

GADOIN, I., PALMIER-CHATELAIN, M-E., (dirs), 2008, *Rêver d'Orient, connaître l'Orient. Visions de l'Orient dans l'art et la littérature britanniques*, Lyon : ENS Éditions (coll. « Signes »), 368 p.

GARRIGUES, E., 1999, « L'Autobiographie et les Sciences Humaines », in *Les cahiers du laboratoire du changement social*, n° 5 : Histoire de vie et choix théoriques III, pages 7-26. Disponible en ligne sur : <www.lcsp.univ-paris-diderot.fr/.../Les_Cahiers_du_LCS_numeros_1_a_7.pdf> (consulté le 17/09/2012).

GAUCHER, C., 2009, « De passeurs de mot à médiateur de sens. Affronter les risques méthodologiques d'une interprétation anthropologique de la quête identitaire des Sourds », in *Recherche qualitative*, vol. 28(3), pages 6-18.

(DE) GAUJELAC, V., 2009, Qui *est « je » ?,* Paris : Seuil, 228 p.

(DE) GAUJELAC, V., 2010, « Grand résumé de *Qui est « je »* ? Sociologie clinique du sujet, Paris, Éditions du Seuil, 2009 », in *SociologieS* (coll. « Grands résumés ») [En ligne], Association internationale des sociologues de langue française. Disponible sur : <http://sociologies.revues.org/3362> (consulté le 15/07/2015).

GEERTZ, C., 1996 [édition originale en anglais 1988], *Ici et Là-bas. L'Anthropologue comme auteur*, Paris : Métailié, 155 p.

GÉRAUD, M.-O., LESERVOISIER, O., POTTIER, R., 2007 [édition originale 1998], *Les notions clés de l'ethnologie. Analyses et textes*, Paris : Armand Colin (coll. « Cursus »), 376 p.

GIRARD, H., 2010a, « English or the local languages: Expatriates' choices and practices », communication présentée à la *Malaysia International Conference on Foreign Languages*, les 1-2 décembre 2010 à Kuala Lumpur, non-publiée.

GIRARD, H., 2010b, « Mobilité étudiante et professionnelle : des récits de parcours et leurs reformulations. Choix méthodologiques après une étude préliminaire », communication présentée lors du *Séminaire de recherche du Pôle LaSCoD*, le 8 avril 2010 à l'Université de Cergy-Pontoise, non publiée.

GLISSANT, E., 1969, *L'Intention poétique*, Paris : Seuil (coll. « Pierres vives »), 254 p.

GLISSANT, E., 1981, *Le Discours antillais*, Paris : Seuil, 503 p.

GLISSANT, E., 1990, *Poétique de la relation*, Paris : Galimard (coll. « Blanche »), 248 p.

GLISSANT, E., 1996, *Introduction à une Poétique du Divers*, Paris : Gallimard (coll. « Hors-série Littérature », 144 p.

GOH, B.-L., 1998, « Modern Dreams An Enquiry into Power, Cityscape Transformations and Cultural Differences in Contemporary Malaysia », in KHAN, J. S. (éd.), *Southeast Asian Identities*, Singapour : Institute of Southeast Asian Studies, pages 168-202.

GROUX, D., PORCHER, L., 2003, *L'altérité*, Paris : L'Harmattan (coll. « Cent mots pour »), 210 p.

HALL, S., 1996, « Who needs "identity"? », in HALL S., DU GAY P. (éd.), *Questions of Cultural Identity*, Londres : Sage, pages 1-17. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction]

HALLIDAY, M. A. K., 1970, « Language structure and language function », in LYONS, J., (dir.), *New Horizons in Linguistics*, Harmondsworth : Penguin, pages 140-165. [traduction de Jean-Michel Adam]

HAQUE, M. S., 2003, « The Role of the State in Managing Ethnic Tensions in Malaysia: A Critical Discourse », in *American Behavioral Scientist*, vol. 47, n° 3, pages 240-266. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction]

HAQUE, M. S., 2010 [édition originale en anglais 2003], « Malaisie : Rôle de l'état dans la Gestion des Tensions Ethniques », in *Alternatives Sud*, vol. 17, pages 225-262.

HARMAND, J., 1910, *Domination et colonisation*, Paris : Flammarion (coll. « Bibliothèque de philosophie scientifique »), 373 p.

HARUN, H., 2003, « Post-Colonial Discourse in Malaysia : Some Exploratory Topics », communication présentée lors de la *conférence nationale sur le postcolonialisme : théories et dilemmes*, les 26-28 février 2003 à l'Université Mahatma Gandhi, Kottayam, Inde, non publiée. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction d'après une copie revue et corrigée par l'auteur]

HAU, C., TAJAPIRA, K., 2011, *Traveling Nation-Makers: transnational movements in the Making of Modern Southeast Asia*, Kyoto et Singapour : Kyoto University Press / NUS Press, 320 p.

HOUDEBINE, J-L., 1968, « Première approche de la notion de texte », in *Théorie d'ensemble*, Paris : Seuil (coll. « Tel Quel »), pages 270-284.

JAKOBSON, R., 1963 [édition originale en anglais 1956], *Les Fondations du langage. Essais de linguistique générale I*, Paris : Minuit (Coll. « Arguments »), 260 p.

JENNY, L., 2012, « Styles d'être et individuation chez Henri Michaux », in *Après le bovarysme* [en ligne], Fabula, n° 9. Disponible sur : <www.fabula.org/lht/9/jenny.html> (consulté le 15/07/2015).

JODELET, D., (1994). « Représentations sociales : un domaine en expansion », in JODELET, D., (dir.), *Les Représentations Sociales*, Paris : PUF, pages 31-61.

KANAPATHY, V., 2008, « Malaysia », in *Asian and Pacific Migration Journal*, vol. 17, n°3-8, pages 335-347.

KERBRAT-ORECCHIONI, C., 1980, *L'énonciation : De la subjectivité dans le langage*, Paris : Armand Colin, 290 p.

KERBRAT-ORECCHIONI, C., 2005, *Le discours en interaction*, Paris : Armand Colin, 365 p.

KHAN, J. S., (éd.), 1998, *Southeast Asian Identities*, Singapour et Londres : Cambridge University Press pour le Department of History, NUS, 273 p. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction]

KRAUS, W., 1998, « La fin des grands projets : le développement de l'identité dans le champ du travail comme navigation à vue », in *L'Orientation Scolaire et Professionnelle*, n° 27, pages 105-121.

KRISTEVA, J., 1969, Sémiotikè*, recherches pour une sémanalyse*, Paris : Seuil (coll. « Points Essais »), 384 p.

KWATERKO, J., 2008, « Pierre Nepveu et l'imagination exotopique », in *Voix et Images*, vol. 34, n° 1, pages 67-79. Disponible en ligne sur :<http://id.erudit.org/iderudit/019405ar> (consulté le 15/07/2015).

LABOV, W., 1976 [édition originale en anglais 1972], *Sociolinguistique*, Paris : Minuit, 464 p.

LAFAYE DE MICHEAUX, E., 2012, *La Malaisie, un modèle de développement souverain ?,* Lyon : ENS (coll. « de l'Orient à l'Occident »), 344 p.

LAISSUS, Y., 1981, « Les voyageurs naturalistes du Jardin du roi et du Muséum d'histoire naturelle : essai de portrait-robot », in *Revue d'histoire des sciences*, tome 34, n° 3-4, pages 259-317.

LAROUSSI, F., 2001, « Francophonies maghrébines et productions identitaires : un point de vue polysémique », in BAVOUX, C., GAUDIN, F., *Francophonie et polynomie*, Havre : Presses Universitaires de Rouen, pages 177-1991.

(DE) LA RUPELLE, G., MOURICOU, P., 2009, « Donner du sens à ses données qualitatives en Systèmes d'Information : deux démarches d'analyse possibles à l'aide du logiciel NVivo 8 », in *Economics Papers from University Paris Dauphine* [en ligne]. Disponible sur : <http://basepub.dauphine.fr/xmlui/bitstream/handle/123456789/12600/aim2009_submission_063.pdf?sequence=1> (consulté le 15/07/2015).

LAUT, F., 2012, « Usage du monde, usure de soi », in *Le Magazine Littéraire*, n°521, pages 60-64.

LAWSON-HELLU, L., 2003, « Hétérolinguisme et roman d'Afrique francophone subsaharienne », in *Revue de l'Université de Moncton*, vol. XXXIV, n° 1-2, pages 311-336.

LE GOFF, J., 1991 [édition originale 1985], *L'imaginaire médiéval*, Paris : Gallimard, 392 p.

LE GOFF, J., 2008 [édition originale 2005], *Héros et Merveilles du Moyen Âge*, Paris : Seuil (coll. « Points Histoire »), 320 p.

LE HUENEN, R., 1990, « Qu'est-ce qu'un récit de voyage ? » in *Littérales. Les modèles du récit de voyage*, n°7, pages 11-27.

LECARME, J., 2007, « Classiques, malgré eux, du genre autobiographique », in *Les écritures du Moi*, Magazine Littéraire Hors-Série, n°11, mars-avril, pages 15-18.

LECARME-TABONE, E., 2007, « Existe-t-il une autobiographie des femmes ? », in *Les écritures du Moi*, Magazine Littéraire Hors-Série, n°11, mars-avril, pages 18-22.

LEJEUNE, P., 1975, *Le pacte autobiographique*, Paris : Seuil, 353p.

LEJEUNE, P., 1998 [édition originale 1971], *L'autobiographie en France*, Paris : Armand Colin, 224 p.

LEJEUNE, P., 2007, « Une pratique d'avant-garde », entretien avec DELON, M., in *Les écritures du Moi*, Magazine Littéraire Hors-Série, n°11, mars-avril, pages 6-11.

LENCLUD, G., 1991, « L'universel et le relatif », in *Terrain* [en ligne], n° 17 : *En Europe, les nations*, pages 53-62. Disponible sur : <http://terrain.revues.org/3011> (consulté le 15/07/2015).

LESTRINGANT, F., 2008, « Faut-il en finir avec l'exotisme ? Réflexions d'après coup », in *Hypothèses*, n°11, pages 67-74. Disponible en ligne sur : <www.cairn.info/revue-hypotheses-2008-1-page-67.htm> (consulté le 15/07/2015).

LÉVI-STRAUSS, C., 1952, *Race et Histoire*, Paris : U.N.E.S.C.O. (coll. « La question raciale devant la science moderne »), 50 p.

LÉVI-STRAUSS, C., 1958, *Anthropologie Structurale*, Paris : Plon, 454 p.

LÉVI-STRAUSS, C., 1968 [édition originale 1950], « Introduction à l'œuvre de M. Mauss », in Mauss, M., *Sociologie et anthropologie*, Paris : PUF, pages 9-44.

LÉVI-STRAUSS, C., 1973, *Anthropologie Structurale II*, Paris : Plon, 451 p.

LÉVI-STRAUSS, C., 2011 [édition originale 1955], *Tristes Tropiques*, Plon (coll. « Terre humaine Poche »), 504 p.

LIM, L. L., 1996, « The Migration Transition in Malaysia », in *Asian and Pacific Migration Journal*, Genève : International Labour Office, vol. 5, n° 2-3, pages 319-337. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction]

LIVNAT, Z., 2006, « Rhétorique de l'objectivité et présence de l'auteur dans l'écriture en sciences sociales », in *Questions de communication* [en ligne], n°9, pages 95-121. Disponible sur : <http://questionsdecommunication.revues.org/7924> (consulté le 15/07/2015).

MADINIER, R., 2010, **«** L'émigration indonésienne en Malaysie Enjeux religieux, culturels et politiques contemporains », in *Revue Transcontinentales* [En ligne], n° 8/9 : Des migrations aux circulations transnationales. Disponible sur : <http://transcontinentales.revues.org/792> (consulté le 15/07/2015).

MAINGUENEAU, D., 2004, *Le Discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris : Armand Colin, 262 p.

MAINGUENEAU, D., 2005, « L'analyse du discours et ses frontières », in *Marges linguistiques*, n° 9, pages 64-75.

MAINGUENEAU, D., 2012, « Que cherchent les analystes du discours ? », in *Argumentation et Analyse du Discours* [en ligne], n° 9. Disponible sur : <http://aad.revues.org/1354> (consulté le 15/07/2015).

MALDIDIER, D., 1990, *L'inquiétude du discours, textes de Michel Pêcheux*, Paris : édition des Cendres, 334 p.

MALDIDIER, D., 1993, « L'inquiétude du discours. Un trajet dans l'histoire de l'analyse du discours : le travail de Michel Pêcheux », in *Semen* [en ligne], n° 8. Disponible sur : <http://semen.revues.org/4351> (consulté le 15/07/2015).

MANCERON, G., 2009 [édition originale 1986], « Segalen et l'exotisme », in SEGALEN, V., [édition originale 1978], *Essai sur l'exotisme*, Paris : le livre de Poche, pages 7-30.

MANDROU, R., 1959, « Les Français hors de France aux XVIe et XVIIe siècles », in *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 14e Année, n° 4, pages 662-675.

MARTIN, P., 1962, « Aspects de la présence chinoise en Malaisie », in *Politique étrangère*, vol. 27, n° 6, pages 581-598.

MARTUCCELLI, D., 2013, « La mobilité et l'imaginaire de la mobilité, inflexions contemporaines », communication présentée lors du Colloque international AFAPP *Accompagner et valoriser l'expérience de la mobilité et de la migration dans la cité, imaginaires, récits de soi et relation à l'altérité* du 2 décembre 2013. [transcription personnelle]

MASAHI, H. (éd.), 2009, *Asian Port Cities 1600 – 1800: local and foreign cultural interactions*, Singapour et Kyoto : NUS Press / Kyoto University Press, 252 p.

MASON, P., 1998, *Infelicities. Representations of the Exotic*, Baltimore : Johns Hopkins University Press, 255 p.

MATHÉ, R., 1972, *L'Exotisme, d'Homère à Le Clézio*, Paris : Bordas (coll. « Univers des Lettres »), 224 p.

MEIZOZ, J. 2004, « "Postures" d'auteur et poétique », in *Vox Poetica* [En ligne]. Disponible sur : <www.vox-poetica.org/t/meizoz.html> (consulté le 15/07/2015).

MEIZOZ, J., 2007, *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*, Genève : Slatkine Érudition, 210 p.

MELTZ, R., 2007, « Saint-John Perse, un diplomate comme un autre ? », in *Histoire, économie & société*, n° 4, pages 99-120.

MEMMI, A., 1957, *Portrait du colonisé*, Paris : Corréa, 199 p.

MERTON, R. K., FISKE, M., KENDALL, P., 1956, *The Focused Interview*, Glencoe : The Free Press Illinois, 186 p.

MEYRAN, R., 2009, « Claude Levis-Strauss, Un regard neuf sur l'autre », in *Les Génies de la Science*, n° 38, pages 18-96.

MIALRET, J.-P., 2013, *L'Escale de Singapour : Anthologie de récits de missionnaires de passage à Singapour* : 1821-1918, Paris : éd. du Pacifique, 323 p.

MICHAUX, H., 1967 [édition originale 1933], Un barbare en Asie, Gallimard (coll. « L'imaginaire »), 234 p.

MICHELETTI, P., 2008, *Humanitaire, S'adapter ou renoncer*, Paris : Marabout, 245 p.

MOISAN, C., 2004, « l'écriture de l'exil dans les œuvres des écrivains migrants du Québec, Altérité et identités dans les littératures de langue française », in *FDLM recherches et applications*, numéro spécial Juillet 2004, pages 92-103.

MOLINIÉ, M. (dir.), 2003, *Histoire de vie*, n°4 : « Histoires de vie : miroirs singuliers de la culture », Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 110 p.

MOLINIÉ, M. (dir.), 2006, *Le français dans le monde recherches et applications*, n°39 : « Biographie langagière et apprentissage plurilingue », Paris : Clé International, 189 p.

MOLINIÉ, M. (dir.), 2009a, *Le dessin réflexif. Élément d'une herméneutique du sujet plurilingue*, Amiens : Encrage-Les Belles Lettres, 180 p.

MOLINIÉ, M., 2009b, « Une approche socio-discursive des figures de l'identité dans l'entretien autobiographique », in *carnet d'atelier de sociolinguistique* [en ligne], n°4. Disponible sur : <www.u-picardie.fr/LESCLaP/IMG/pdf/M-_Molinie_-_Une_approche_socio-discursive_des_figures_de_l_identite__cle84e81c.pdf> (consulté le 15/07/2015).

MOLINIÉ, M., BISHOP, M.-F, (dir.), 2006, *Autobiographie et réflexivité*, Amiens : Encrage-Les Belles Lettres, 162 p.

MORIN, E., 1998, « Réforme de pensée, transdisciplinarité, réforme de l'Université », in *Bulletin Interactif du Centre International de Recherches et Études transdisciplinaires* [en ligne] n° 12. Disponible sur : <http://ciret-transdisciplinarity.org/bulletin/b12c1.php> (consulté le 15/07/2015).

MOSCOVICI, S., 1989, « Des représentations collectives aux représentations sociales : éléments pour une histoire », in JODELET, D., *Folie et représentations sociales*, Paris : PUF, pages 62-86.

MOURA, J.-M., 1992, *Lire l'exotisme*, Paris : Dunod, 238 p.

MOURA, J-M., 2003, *Exotisme et Lettres francophones*, Paris : PUF (coll. « Écritures »), 224 p.

NEPVEU, P., 2004, *Lecture des lieux*, Montréal : Boréal (coll. « Papiers collés »), 272 p.

NIEWIADOMSKI, C., DELORY-MOMBERGER, C., 2013, *La mise en récit de soi : place de la recherche biographique dans les sciences humaines et sociales*, Lille : Presses Universitaires du Septentrion, 208 p.

OAKLEY, A., 2010, « The social science of biographical life-writing: some methodological and ethical issues », in *International Journal of Social Research Methodology*, n° du 10 Février 2010, pages 425-439. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction]

OCHS, E., 1996, « Linguistic resources for socializing humanity », in J. J. Gumprez, S. C. Levinson, (dirs), *Rethinking Linguistic Relativity*, Cambridge: Cambridge University Press, pages 407-437. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction]

OCHS, E., 2002, « Becoming a speaker of culture », in KRAMSCH, C., (dir.), *Language acquisition and language socialization: ecological perspectives*, pages 99-120. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction]

ONO, M., 2010, « Long-Stay Tourism and International Retirement Migration: Japanese Retirees in Malaysia », in *Senri Ethnological Studies, Tourism and Glocalization: Perspectives on East Asian Societies*, n°76, Tokyo: University of Tokyo Press, pages 95–110. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction]

PAVEAU, M.-A., 2010, « Interdiscours et intertexte. Généalogie scientifique d'une paire de faux jumeaux », in *Actes du colloque international Linguistique et littérature : Cluny, 40 ans après*, 29-31 octobre 2007, Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté, pages 93-105.

PÊCHEUX, M., 1969, *Analyse automatique du discours*, Paris : Dunod (coll. « Sciences du comportement »), 142 pages.

PIRES, A. P., 1985, « Le « sens du problème » et le « sens de l'approche » : pour une nouvelle conception du travail méthodologique », in *Revue de l'Association pour la recherche qualitative*, vol. 13, pages 55-78.

POSTILL, J., 2008 [édition originale 2006], *Media and Nation Building: How the Iban Became Malaysian*, Oxford et New-York : Berghahn, 248 p.

POUILLON, F., VATIN, J.-C., (éds), 2011, *Après l'orientalisme, l'Orient créé par l'Orient*, Paris : Karthala (coll. « Hommes et sociétés »), 571p.

POULLION, F., (dir.), 2008, *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, Paris : Khartala, 1007 p.

PRIGOGINE, I., ET STENGERS, I., 1979, *La Nouvelle Alliance*, Paris : Gallimard (coll. « Bibliothèque des Sciences humaines »), 312 p.

PRZYCHODZEN, J., 2005, « L'Extrême-Orient ou la destinée de l'écriture », in *Spirale*, n°20, pages 3-48.

QUIVY, R., VAN CAMPENHOUDT, L., 1995, *Manuel de recherche en sciences sociales*, Paris : Dunod, 287 p.

RANCIÈRE, J., 1996, « Le concept d'anachronisme et la vérité de l'historien », in *L'Inactuel*, n° 6, Paris : Calmann-Lévy, pages 67-68.

RAPPORT DU DIRECTEUR DES FRANÇAIS À L'ÉTRANGER ET DE L'ADMINISTRATION CONSULAIRE, 2012, présenté lors de la XIXe Session de l'Assemblée des Français de l'étranger, 9 au 14 septembre 2013, disponible sur : <http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/IMG/pdf/Rapport-DirDFAE-2013_OK_cle8a446d.pdf> (consulté le 15/07/2015).

RENGANATHAN, S., CHONG, S., GIRARD, H., 2009, « Investigating the social practices and the use of languages in a multilingual and multiethnic context: A case study of some international undergraduate students », communication présentée lors de la *7th Annual Hawaii international conference on Education*, 4-7 janvier 2009, Honolulu, non publiée.

RENGANATHAN, S., CHONG, S.L., 2007, « Diversity in Language Practices in a Multilingual and Multiethnic Society », communication présenté lors de l'*International Conference On Social Sciences and Humanities* (ICOSH'07), 13-15 mars 2007, Kuala Lumpur, non publiée.

REZAKHANI, K., 2010, « The Road That Never Was: The Silk Road and Trans-Eurasian Exchange », in *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, vol. 30, n° 3, pages 420-433. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction]

RICŒUR, P., 1985, *Temps et récit 3 : Le temps raconté*, Paris : Seuil (coll. « Points : Essais »), 426 p.

RICŒUR, P., 1990, *Soi-même comme un autre*, Paris : Seuil, 424 p.

ROUQUETTE, S., 2008, « Les blogs "extimes" : analyse sociologique de l'interactivité des blogs », in *tic&société* [En ligne], vol. 2, n° 1. Disponible sur : <http://ticeetsociete.revue.org/412> (consulté le 15/07/2015).

ROUQUETTE, S., 2009, *L'analyse des sites internet*, Bruxelles : De Boeck, 335 p.

SAID, E., 1980 [édition originale en anglais 1978], *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris : Seuil, 393 p.

SAID, E., 2002 [édition originale en anglais 1999], *À contre-voie : Mémoires*, Paris : Le Serpent à Plumes (coll. « Essais/Documents »), 429 p.

SAPIR, E., 1968 [édition originale en anglais 1929], *Linguistique*, Paris : Minuit, 292 p.

SCHIAVONE, C., 2004, « La représentation humoristique de l'autre, "le Blanc", dans quelques romans sénégalais postcoloniaux, Altérité et identités dans les littératures de langue française », in *FDLM recherches et applications*, numéro spécial Juillet 2004, pages 18-28.

SEGALEN, V., 2009 [édition originale 1978], *Essai sur l'Exotisme*, Paris : Le Livre de Poche, 187 p.

SELLATO, B., 1987, « l'Aventure "Vécue" à Bornéo, un survol de la "littérature" », in *Archipel*, n°33, pages 143-149.

STASZAK, J.-F., 2008, « Qu'est-ce que l'Exotisme ? », in *Le Globe*, Tome 148, pages 7-30.

STENSON, M., 1980, *Class, race and colonialism in West Malaysia*, Vancouver: University of British Colombia Press, 234 p. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction]

SUCHET, M., 2009, *Outils pour une traduction postcoloniale : littératures hétérolingues*, Paris : Archives contemporaines, 262 p.

SWARTZ, D., 1997, *Culture and Power: The Sociology of Pierre Bourdieu*, Londres : The University of Chicago Press, 342 p. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction]

TAGUIEFF, P.-A., 2004, *Le sens du progrès*, Paris : Flammarion, 438 p.

TAGUIEFF, P-A., 1997, « Universalisme et racisme évolutionniste : Le dilemme républicain hérité de la France coloniale », in *Hommes et migrations*, n°1207 : « Imaginaire colonial, Figure de l'Immigré » [en ligne]. Disponible sur : <http://www.hommes-et-migrations.fr/articles/1207/1207b.html> (consulté le 12 octobre 2013).

TAGUIEFF, P-A., 1998, *La couleur et le sang. Doctrines racistes à la française*, Paris : Mille et une Nuits (coll. « Les petits libres »), 206 p.

TAY, E., 2011, *Colony, Nation and Globalization: not at home in Singaporean and Malaysian Literature*, Hong Kong : Hong Kong University Press, 165 p. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction]

TINGUELY, F., 2000, *L'écriture du Levant à la Renaissance*, Genève : Droz, 302 p.

TODOROV, T., 1981, *Mikhaïl Bakhtine, Le principe dialogique*, Paris : Seuil, 318 p.

TODOROV, T., 1989, *Nous et les autres,* Paris : Seuil, 452 p.

TODOROV, T., 1991, *Les morales de l'histoire*, Paris : Grasset (coll. « Collège de philosophie »), 305 p.

TODOROV, T., DUCROT, O., 1979 [édition originale 1972], *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris : Seuil (coll. « Points »), 470 p.

TOPPING, M, (dir.), 2004, *Eastern Voyages, Western Visions: French Writing and Painting of the Orient*, Oxford: Peter Lang, 395 p.

URBAIN, J.-D., 2002 [édition originale 1991], *L'idiot du voyage*, Paris : Payot (coll. « Petite Bibliothèque Payot »), 368 p.

VAN DIJK, T. A., 1993, « Principles of critical discourse analysis », in *Discourse & Society*, n° 4(2), pages 249-283. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction]

VAN DIJK, T. A., 2003, *«* Critical Discourse Analysis *»*, in *The handbook of discourse analysis*, n°18, pages 352- 371. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction]

VAN VASSENHOVE, J., 2002, *État, « société civile » et changement politique en Malaisie Approche préliminaire pour une étude du rôle des acteurs non-gouvernementaux*, Paris : IEP, 260p.

VELCIC-CANIVEZ, M., 2006, *Prendre à témoin : Une étude linguistique*, Paris : Ophrys (coll. « Les chemins du discours »), 237 p.

VERQUIN, B., 2001, « Les Français à l'étranger. D'un "modèle colonial" à la circulation des élites », in *Hommes et Migrations* [en ligne], n°1233. Disponible sur : <http://www.hommes-et-migrations.fr/index.php?/numeros/Nouvelles-mobilites/861-Les-Francais-a-l-etranger-D-un-modele-colonial-a-la-circulation-des-elites> (consulté le 15/07/2015).

VIARD, J., 1981, *La dérive des territoires*, Paris : Actes Sud, 168 p.

VINHAS, S., 2010, « La désoccidentalisation vue du terrain », in *Humanitaire* [En ligne], n° du 24 mars 2010. Disponible sur : <http://humanitaire.revues.org/index708.html> (Consulté le 19/10/2011).

VIRASOLVIT-GIRARD, J., 2011 [thèse doctorale de l'université de Bordeaux III de 2001], *Le statut et les fonctions du français en situation plurilingue : le cas de la ville de Tanger*, Villeneuve D'Ascq : Atelier National de Reproduction des Thèses, 594 p.

WAND, C., 2010, « Toward a Second Language Socialization Perspective: Issues in Study Abroad Research », in *Foreign Language Annals*, n° 43, pages 50-63.

WIEVIORKA, A., 1998, *L'Ère du témoin*, Paris : Plon, 189 p.

YEOH, K. K., 2003, « State action, ethnic fragmentation and co-existence in Malaysia: A public policy perspective », in GOMEZ, E. T., STEPHENS, R. (éds), *The state, economic development and ethnic co-existence in Malaysia and New Zealand,* Kuala Lumpur : CEDER, pages 72-117.

YOUNG, R., 1995, *Colonial Desire: Hybridity in culture, Theory and Race,* Londres et New-York : Routledge, 256 p. [ma lecture dans le texte original en anglais et ma traduction]

ZARATE, G., (dir.), 2000, *Recherche et Formation* n° 33 : « Mobilité international et formation : dimensions culturelles et enjeux professionnels », Paris : INRP, 173 p.

ZARATE, G., 1994, *Représentation de l'étranger et didactique des langues*, Paris : Didier/Crédif, 128p.

ZARATE, G., LEVY, D., KRAMSCH, C., 2008, P*récis du plurilinguisme et du pluriculturalisme*, Paris : Archives contemporaines, 441 p.

Index rerum

altérité, 25, 26, 132, 139, 154, 159, 252
  autrui, 25
analogie anachronique, 361, 362, 363
analyse, 231, 232
  critique, 19, 20, 24, 161, 183, 184, 185, 186, 190, 360
  interdiscursive, 20, 184, 202, 362, 363
appartenance, 157
autobiographie, 159, 207, 208
autobiographique, 15, 17, 23, 24, 149, 207, 208
autoidentification, 156, 158, 159, 293
champ discursif, 117, 189, 200
communalité, 156, 157, 293
communautarisme, 45, 48
connexité, 157
connotations, 234
contexte, 21, 22, 33, 146, 194, 195
corpus, 23, 33
  naturel ou construit, 194
culture, 27, 45
déterritorialisation, 112, 113, 115
dialogique, 139, 142, 360
dialogisme, 198
  interlocutif et interdiscursif, 200
discours, 15, 25, 127, 161, 194, 195
  colonial, 126, 127, 129, 131, 133, 145, 152
  interne (ou fermé), 91
  néocolonial, 114
  postcolonial, 61, 64, 65, 66, 68
  sur l'autre, 16, 18, 22
  sur soi, 140, 208
espace, 103, 105, 106
ethnicité, 44, 45
Exote, 171, 178
exotisation, 163, 164, 167, 174, 175, 377, 379
exotisme, 163, 167, 170, 174, 377
exotopie, 104, 153, 179
expatriation, 79, 85, 93, 377
expatrié, 76, 79, 85, 88, 89, 91, 92, 93, 98, 100, 294, 295
expérience, 26, 108, 116, 159, 192, 193, 251, 258, 387, 395
extime, 148, 149, 151
fiction, 142, 143, 145, 159
fluidité, 18, 111, 112, 116, 251
genres de discours, 196, 241
géopoétique, 180
globalisation. *voir* mondialisation
groupalité, 157
héroïsation, 142
hétérolinguisme, 374
identification, 154, 155, 156, 158, 251
identité, 16, 26, 154, 155, 159
  narrative, 159
idéologie, 24, 124, 125, 126, 128, 132, 145, 161
images, 161
imaginaire, 104, 105, 106, 108, 109, 110, 161, 273
interculturalité, 19
interdiscours, 19, 198
itérologie, 93, 282, 283
  circulaire, 282
  réticulaire, 279
je, 15, 16, 17, 230, 237
merveilles, 120, 124, 371, 372
merveilleux, 124, 130, 371
migrant, 294, 295
migrations, 95
mobilité, 21, 26, 107, 108, 109, 110, 111, 115, 116, 146, 251, 267
modernité, 108
mondialisation, 87, 112, 113, 114
mythe, 105
  du bon sauvage, 134, 135, 147, 381, 382, 383, 384
nouveau capitalisme, 18, 146
observatrice participante, 229, 230
Occident, 88, 121
  projet, 113, 114, *voir* mondialisation
Occidental, 79, 87, 88
ordre du discours, 19, 20, 25, 185, 187, 188, 189
Orient, 121, 122, 123, 124, 125, 137, 138
orientalisme, 18, 24, 122, 129
parcours discursif, 197, 244
postcoloniale, 18, 61, 102
postcolonialisme, 21, 22, 64
postmoderne, 109
postmodernité, 108
préanalyse, 224
racialisme, 44, 125, 126, 130
racialiste, 55, 129, 134
registres de discours, 196, 197, 241

réification, 17, 24, 116, 119, 125, 129, 156, 163, 174, 175, 379, 384, 417, 422
représentations, 15, 17, 25, 103, 105, 106, 116, 160, 161, 162, 163, 203, 251, 253, 257
romantisme, 137, 138, 139, 140, 141
symbolisme, 161
textes, 195
touriste, 92
types de discours, 196, 197, 241
voyageur
(mythe ou imaginaire du), 106, 147, 148, 299

Index nominum

Abdallah-Pretceille 159
Abdel-Fattah 155, 158
Abélès 101, 115, 116
Abric 15, 253
Affergan 17, 143, 180, 232
Alatas 66, 105
Al-attas 66
Amirou 92, 93, 95, 100, 104, 105, 106, 134, 138, 139, 142, 144, 147, 151, 175, 178, 180, 417, 440
Appadurai 101, 112, 116
Armel 137, 140, 149, 150, 151, 177, 181, 322
Ashcroft 21, 61, 63, 64, 67, 68
Augé 105
Austin 195, 231
Authier-Revuz 202
Bachelard 104
Bakhtine 19, 142, 153, 179, 180, 187, 198, 200, 202, 231, 360, 374, 426, 432, 435, 465
Balandier 67, 112
Bardin 211, 217, 223, 224, 240
Barlocco 40, 41, 56, 69
Baroni 214
Barrère 21, 108, 109, 115, 116, 146
Barth 116
Barthèlemy 126, 130, 132, 135, 136, 138, 164, 174, 178
Baudrillard 164
Bauman 18, 109, 111, 112, 113, 115, 251, 252, 358
Beacco 189
Bélugue 63, 181
Benhabib 111
Benveniste 179, 195, 196, 221, 231, 237, 238
Berchet 147
Berchoud 2, 17, 26, 27, 33, 117, 119, 177, 181, 257, 261, 427, 435, 446
Bernier 118, 120, 123, 124, 131, 137, 140
Bhabha 109, 441, 442, 443
Blanchet 203, 208, 209, 210, 212, 214, 215, 217, 229
Bochenek 71, 73
Bonaccorsi 107, 395
Boulay 68, 361
Bourdieu 50, 103, 112, 158, 160, 185, 186, 222, 252, 266, 267, 387, 427, 440, 465
Bouvet 117, 137, 180, 371
Bouvier 140, 141, 177, 303, 318, 352, 362, 386, 392, 393
Braudel 112, 114
Brubaker 155, 156, 157, 158, 181, 186, 251, 292, 293, 310, 323, 358
Buhler 195, 240
Butor 93, 113, 139, 141, 165, 180, 251, 252, 266, 282
Calvet 231, 444
Campenhoudt 212
Campion 143, 144, 232, 239

Césaire 62
Charaudeau 16, 154, 166, 179, 184, 188, 189, 193, 234, 238
Chevrier 443
Chong 53, 54, 204
Chua 44
Cohen 112
Cohen-Scali 156, 160, 455, 457
Copin 121, 139
Couderc-Morandeau 133
Coursil 61, 62, 87, 113, 114, 169, 181, 440
Courtine 201
Crouch 48, 49, 50
Cuillerai 101, 115, 116
de Andrade 177, 417, 444
de Gaujelac 99, 160, 426, 430, 435, 436
De Koninck 35, 36, 37, 40, 41, 42, 43, 56, 57, 58, 69
de la Rupelle 222
Deleuze 107
Delon 207, 460
Devereux 16, 61, 143, 145, 195, 209, 214, 215, 230
Dewey 26
Dimitrova 112, 114, 252, 287, 358
Dobry 111
Dodds 120, 123, 124, 152
Dohrenwend 210
Duchêne-Lacroix 79, 83, 84, 85, 98
Ducrot 15, 194
Duport 123, 127
Durkheim 17
Enzensberger 169
Erikson 156
Erlich 94, 96
Fairclough 15, 18, 20, 25, 114, 146, 150, 161, 162, 183, 184, 185, 186, 187, 193, 198, 199, 200, 202, 229, 235, 236, 238, 239, 240, 242, 243, 351, 352, 425, 427, 430
Fanon 442
Farges 184, 325
Fau 41, 42, 47, 48, 59, 60, 67, 69, 71
Forlot 97
Foucart 111
Foucault 185, 187, 201, 240, 425, 431
Frantz 45
Frémeaux 84, 85, 124, 132, 378
Gadet 222
Garrigues 230
Gaucher 100, 214
Geertz 180
Géraud 44
Giddens 215
Glissant 61, 62, 63, 87, 114, 179, 442, 443
Goh 67, 445, 446
Gotman 203, 210, 212, 217, 229

Groux 19, 25, 157, 158
Guattari 107
Guichard 156, 160, 455, 457
Gumperz 240
Hall 155
Halliday 195, 235, 240
Haque 43, 49, 55, 57, 58
Harun 65, 66
Heideger 252, 287, 358
Ho 280, 441
Houdebine 194
Hyland 230
Jakobson 195, 240
Jeanneret 214
Jodelet 15, 17, 253, 257, 450, 459, 463
Kerbrat-Orecchioni 234, 237, 238
Khan 66
Kraus 158
Kristeva 198
Kwaterko 104, 179
Lafaye de Michaux 67
Laissus 123
Laut 174
Lawson-Hellu 374
Le Goff 15, 160, 161, 181, 253
Lecarme-Tabone 148, 208, 355
Lejeune 15, 207, 208
Lenclud 125, 126, 176, 417
Leservoisier 44, 458
Lestringant 164, 165, 293
Lévi-Strauss 27, 45, 110, 131, 140, 169, 174, 180, 229
Livnat 230
Madinier 48, 59, 71, 72, 73, 74, 75
Maingueneau 118, 184, 187, 188, 189, 193, 196, 197, 200, 231, 232, 234, 241, 242, 243, 362
Maldidier 185, 201
Manceron 131, 171, 172
Marcil-Bergeron 117, 137, 180, 371
Martinet 195
Martuccelli 21, 108, 109, 110, 115, 116, 146, 251, 252, 266, 278, 358, 428, 447
Marx 193, 447
Mason 165
Mathé 164
Meizoz 229, 230
Meltz 137, 147
Meyran 115, 229
Micheletti 152, 462
Molinié 16, 203, 211, 214, 435
Morin 360
Moscovici 15, 17, 253, 257, 463
Moura 164, 165, 167, 175
Mouricou 222

Musham 355
Nepveu 178, 437
Noor 56
Oakley 208
Ochs 97
Ono 77
Paveau 198
Pêcheux 183, 185, 187, 198, 201, 202, 461
Peytard 201
Piaget 44, 103, 104
Porcher 19, 25, 107, 157, 158, 431, 453
Porter 209
Pottier 44, 458
Przychodzen 179
Quivy 212
Renganathan 49, 53, 54, 204
Rezakhani 122, 123
Ricœur 158, 159, 324, 329, 330, 359
Rouquette 148, 149, 355
Said 3, 17, 18, 19, 22, 24, 64, 122, 124, 127, 129, 136, 139, 143, 160, 176, 181, 428, 429, 441
Sapir 231
Schiavone 443
Searle 195, 231, 240
Segalen 105, 110, 137, 142, 146, 164, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 178, 300, 303, 306, 386, 438, 444
Staszak 85, 163, 165, 167, 175, 377, 429, 442, 444, 465
Stenson 45, 48, 465
Suchet 163
Swartz 185
Taguieff 17, 19, 41, 44, 45, 118, 126, 181, 443
Tay 62, 63
Tinguely 122
Todorov . 15, 17, 19, 24, 44, 118, 124, 125, 127, 137, 153, 160, 163, 164, 165, 174, 176, 181, 194, 200, 362, 416, 417, 427
Urbain 92, 93, 95, 103, 106, 138, 141, 147, 148, 279, 299, 300, 301, 304, 306, 382, 428, 434, 440, 443, 448
van Dijk 33, 183, 186, 193, 241, 427, 457, 466
Vatin 441
Verquin 83, 84, 85, 88, 95, 98, 107, 177, 252, 257, 261
Viard 106
Vinhas 152
Wacquant 186, 427
Wand 96
White 117, 133, 180
Wodak 185
Yeoh 49
Young 111, 432
Zarate 254

Annexes

A. RECUEIL DES DONNÉES

a. Annonce relayée en août 2012 par la présidente de l'Association des Français de Malaisie, par le biais de leur liste de distribution électronique

« Je suis doctorante en Sciences du Langage et je voudrais solliciter l'aide de l'Association Francophone de Malaisie pour pouvoir entrer en contact avec des volontaires potentiels pour ma recherche doctorale : Je recherche des volontaires de nationalité française expatriés (au sens large : professionnels, accompagnants, retraités) en Malaisie pour participer à ma recherche de doctorat sur les récits d'expatriés.

Ma thèse est répertoriée à l'Agence Bibliographique de l'Enseignement Supérieur. Vous pouvez en vérifier l'authenticité ici : http://www.theses.fr/s37998 Toutes les données collectées seront strictement anonymes et réservées à des publications académiques uniquement.

Voici les deux efforts que je demande aux volontaires :
1. l'écriture d'un petit texte récapitulant son expérience d'expatriation (depuis la première - s'il y en a eu d'autres - à aujourd'hui) décrivant le contexte de l'expatriation ou de chaque expatriation, ses causes, ses impressions, ses temps forts et son bilan. (Longueur et style entièrement libre)
2. Une interview, d'environ 30-40 minutes, sur le même sujet, pour laquelle je me déplacerai. »

b. Spécimen anonymisé d'une lettre de confidentialité assurant les participants de la confidentialité des données transmises

LETTER OF CONFIDENTIALITY

Dear [redacted],

This letter of confidentiality records the researcher's assurance that any sharing done during the interview session will only be used for research purposes. Also, the identity of the interviewee and the Institution he/she represents will not be disclosed at any point of the research. All information and sharing will be treated with strict and full privacy and confidentiality.

Yours sincerely,

The researcher,
Management and Humanities Departement,
Universiti Teknologi PETRONAS

Girard Helene Sonia Vanina Orianne
Lecturer
Management and Humanities Department
Universiti Teknologi PETRONAS

B. EXTRAITS DE CORPUS 1 : TRANSCRIPTIONS D'ENTRETIEN

a. Entretien avec Sylvie, complet, Février 2012, 01 :35 :14

Hélène Girard
Participante au pseudonyme « Sylvie »

Ce que je voudrais faire pour commencer l'interview si ça vous convient c'est de reprendre votre texte un peu au fil de ma lecture pour vérifier certains points si je les ai bien compris ou si j'ai besoin de précisions
D'accord
En général ça permet déjà de bien parler sur tous les points qui nous intéressent et puis après si vous voulez rajouter quoi que ce soit on peut prendre le temps
D'accord
Ok donc c'est un texte très intéressant je vais m'intéresser d'abord à l'origine puisque vous avez commencé avec la première expérience d'expatriation donc en tant qu'enfant donc votre père militaire c'était son seul c'est la seule fois qu'il a été nommé à l'étranger en fait hein
Oui c'est son seul après il a été nommé plus tard mais on l'a pas suivi parce qu'on était étudiantes avec ma sœur donc c'est la seule expatriation où en tout cas suivi **[en famille]** *voilà*
C'est toujours intéressant je ne commence pas d'habitude par ça mais de voir dans des familles des gens qui s'expatrient souvent y'a eu d'autres gens qui ont voyagé et je me dis que si votre père était militaire peut-être que il y a eu d'autres militaires avant
Son père était militaire son beau-frère est militaire mais son père il est parti en Algérie mais sans la famille à l'époque enfin et c'est tout je crois mais après enfin le père de mon père a beaucoup voyagé puisqu'il a quitté la fonction militaire pour heu travailler en tant que chargé d'affaire sur des projets de génie civil il a toujours par contre voyagé sans la famille puisque la famille était basée à Puteaux donc je suis pas sûre que ce soit ça qui ait en tout cas donné l'envie à mon papa de partir à l'étranger pour sa première expatriation mais non c'était une expérience positive pour grands et petits donc je pense que chacun de notre côté on a essayé ensuite de faire en sorte de prolonger ben cette expérience d'une manière différente mais
D'accord donc ça c'est votre point de départ c'est votre première expérience y'a pas spécialement de parents ou d'amis qui vous renvoyaient comme ça une image de qui vous donnait l'idée
Non parce qu'on est les premiers à être partis à l'étranger
Et donc une expérience qui vous a plu tout simplement
C'était une époque où scolairement on a quand-même pas trop de contraintes les conditions étaient agréables dans un pays facile également donc non c'était la belle vie entre guillemets
C'est quoi pour vous un pays facile
c'est un pays où y'a pas de barrière de langue donc bien que Chypre ce soit un pays anglophone mes parents parlaient anglais nous on gravitait dans le milieu de l'école française donc c'est vrai qu'on n'était pas trop confrontées au problème de l'anglais et finalement on a appris l'anglais malgré nous dans la mesure où on entendait parler anglais à la télé où nos parents recevaient beaucoup donc heu on était imprégnées de la langue anglaise et c'est vrai que quand on est rentrées en France heu ben pendant 5 6 ans je n'ai rien appris de nouveau en cours d'anglais et je me suis aperçue que je parlais anglais enfin entre guillemets sans vraiment l'avoir appris donc heu c'était un point positif
Oui
Un pays facile c'est heu où les codes culturels sont pas trop différents de ceux qu'on connait c'est où y'a un certain confort en tout cas c'est en fait c'est un pays qui est différent de celui dont on vient mais où on a quand-même les mêmes repaires et où on il est facile en tout cas de reprendre une vie normale sans avoir trop de bouleversements

Vous pouvez penser sur pas forcément sur Chypre qui est un peu lointain mais à ce qui pour vous sont des repères qui sont bien à retrouver qui rendent l'expérience facile
Ben c'est la langue après tout ce qui est je pense accès à l'eau à l'électricité disons tout ce qui est utilities c'est important un niveau sanitaire correct c'est l'essentiel après niveau culturel c'est la langue dans une première mesure parce qu'y'a des pays comme le japon ou la Corée si on parle pas la langue locale ou même la Chine on est quand-même on a plus de difficultés pour se débrouiller dans la vie de tous les jours donc ça c'est quand même très important et après c'est comment se comporter en fait vis-à-vis des gens heu en Malaisie bon y'a des différents repères culturels par rapport aux Malais on serre pas la main des hommes mais c'est des choses qui au final relèvent plus du bon sens quand on a un minimum de comment dire de connaissances entre guillemets et la façon de se comporter des gens n'est pas si différente que celle qu'on a en Occident donc c'est vrai qu'il n'y a pas trop d'adaptation heu enfin je me trompe peut-être mais parce que la Malaisie comme enfin Chypre c'est très européen de toute façon mais la Malaisie bien que ce soit asiatique est quand même un pays qui est quand-même occidentalisé donc oui y'a moins moins de difficultés à savoir comment se comporter comment bouger comment trouver les choses dont on a besoin enfin c'est ça que j'entends par repères en fait
Oui d'accord non parce que tout le monde n'y met pas toujours les mêmes choses et donc vous parlez de découvrir d'autres cultures ce qui est visiblement quelque chose qui vous a plu dès le départ et vous utilisez le mot confrontation [montre dans le texte]
Ah oui j'ai pas du tout en fait c'était pas je l'ai pas utilisé dans le sens heu antagonisme ou c'est plus la première fois que j'étais exposée si vous voulez à des des cultures différentes c'est plus première exposition ou c'est ça
Oui mais c'est vrai que confrontation n'est pas toujours négatif dans la mesure où il va falloir faire quelque chose il va bien y avoir une réaction ou comme vous disiez une adaptation des connaissances à acquérir donc
Non mais pour revenir à confrontation puisqu'on en parle mais c'est bien d'expliquer les termes comme ça on sait ce qu'il y a derrière quand mon père était militaire on avait accès aussi bien au côté on habitait côté grec de l'île et on pouvait passer enfin de manière tout à fait libre du côté turc et c'est vrai que j'ai ressenti un plus grand heu choc culturel entre guillemets quand on était du côté turc d'autant plus que on y allait souvent en semaine avec ma maman donc on était trois femmes ma sœur moi et ma maman et heu ya peu de femmes dans la rue enfin à l'époque en tout cas comme ça restait musulman même si c'est heu laïc un État laïc mais tous les gens enfin tous les hommes nous regardaient d'une manière un peu bizarre donc c'est vrai que il y avait peut-être plus un sentiment pas d'insécurité mais de différence et de enfin curiosité ou d'interrogation côté turc que côté grec qui est je sûrement lié j'imagine aussi à la position de la femme dans la société etcetera bien que ce soit une société ouverte mais donc on peut peut-être plus parler de confrontation au sens antagoniste dans ce le contexte turc
Quelque chose d'un peu plus différent
Ouais voilà et où on se sent pas forcément à sa place en fait
Ah oui et puis peut-être aussi tout simplement finalement votre première expérience d'expatriation était quand-même sur une zone tampon quoi donc finalement l'expérience d'un conflit entre deux pays ou c'était quelque chose qui était complètement invisible
Y'avait très peu de conflit ouvert entre guillemets mais on sentait quand-même que ben nous on savait que tout le monde ne pouvait pas passer de l'autre côté de la frontière il y avait de temps en temps des petit clashs quand un Grec passait du côté turc et arrachait un drapeau turc ou vice versa c'était plus on le sentait plus de manière tacite ou latente de même que sur une des montagnes côté turc ils avaient peint un énorme un drapeau turc chypriote ou chypriote turc je sais plus dans quel sens on dit et du coup et du coup les Grecs qui avaient vue sur cette montagne ouvraient leur volet le matin et étaient confrontés enfin au drapeau de l'ennemi entre guillemets oui de y'avait pas de conflit ouvert puisque ça s'est fini je crois en 74 ou 76 il me semble mais y'avait encore ben les

casques bleus puisqu'il fallait maintenir en tout cas une zone de sécurité entre les deux les deux pays quoi

D'accord je comprends

Mais c'était un peu plus pour nous l'aventure ça relevait plus de l'aventure façon Tintin que d'un vrai conflit

Oui parce qu'il n'y avait pas de conflit ouvert d'accord et vous avez dû rentrer à cause de l'école vous avez dû rentrer avant vos parents finalement

Oui

Et il y avait un autre mot qui m'avait arrêtée ou idée le retour à la réalité a été plutôt rude est-ce que c'est juste une l'expérience d'être toute seule en pensionnat sans les parents ou c'est le retour en France

Non c'est un mélange des deux enfin l'expérience de la pension en tant qu'être pensionnaire être toute la semaine à l'école ça m'a jamais posé de problème de même que la vie en communauté c'était simplement le fait de passer quand-même d'une vie quand même assez sympathique et d'être couvée par maman papa de faire des supers weekends à passer dans un système un peu plus vieille école vieille France puisqu'on était à la maison de l'éducation de la légion d'honneur et c'est plus cet espèce de cadre très strict heu en plus du fait que moi je me suis retrouvée dans une classe où je m'entendais avec très peu de personnes et mes amies c'était des boursières du Niger du Vietnam moi j'habitais dans le 20e donc nous étions un peu considérées comme les parias de la classe et donc j'avais un peu de décalage comme ça

C'était que des filles de diplomates ou des choses comme ça

Des filles de bonnes famille de vieilles familles française et heu moi je me souviens quand c'est la deuxième année puisque la première année on était encore à Chypre à la rentrée on se présente je sais pas on dit moi je m'appelle un tel j'ai tel âge j'habite à tel endroit et moi je dis j'habite dans le 20e et là toute la classe qui se met à pouffer quoi parce que le 20e un quartier malfamé

C'est pourri le 20e je connais pas du tout

Je me suis pas du tout plue en pension non pas à cause du système de pension mais à cause de déjà la mentalité quand-même du management qui était un peu rétrograde mais surtout parce que y'avait pas de bonne camaraderie dans la classe où j'étais la première année mais ma sœur jumelle qui elle était dans une autre classe a tellement aimé la pension qu'elle est restée jusqu'en terminale donc heu c'est une expérience différente donc ouais la première année c'était dur je pleurais je voulais rentrer à la maison rentrer à Chypre

Mais finalement c'est vous disiez qu'il y avait beaucoup d'étudiants étranger dans votre classe et puis finalement pas du tout une expérience interculturelle mais plutôt un clash de classes sociales, du coup ça a empêché le dialogue

Oui c'était plus un clash social donc finalement y'avait un petit groupe de filles étrangères ou de filles qui habitaient dans des quartiers pourris restaient ensemble

De filles étrangères socialement

Étrangères socialement et ou réellement en tout cas puisque j'avais ma meilleure amie enfin dans mon groupe d'amie j'avais une Nigérienne une Vietnamienne et pourtant ben la Vietnamienne était boursière d'un milieu très pauvre la Nigérienne son père était haut cadre fonctionnaire au Niger donc c'était un mélange de y'avait un certain racisme quand même parce que c'est vrai dans les milieux français traditionnels le discours d'ouverture d'esprit n'est pas forcément traduit par les actions et après y'avait c'est vrai une ségrégation sociale de toute façon hein je pense que c'est pareil dans toutes les écoles mais quand on est en pension c'est d'autant plus flagrant qu'on vit 24h sur 24

Oui y'a pas de carte scolaire qui s'applique donc on n'est pas avec les enfants du quartier ok mais bon quand-même un groupe d'amies de différentes cultures ça a peut-être aussi contribué à l'envie de repartir découvrir

Je sais pas parce que je pense pas que je percevais ça comme ça à l'époque c'était juste mes amies de partout où elles venaient en fait

D'accord elles parlaient pas du tout de leur pays spécialement

Non pas trop non
Donc en fait mais alors vous avez développé cette envie de repartir *[suite à Chypre]* **à la minute où vous avez quitté Chypre**
Peut-être pas mais je pense que ça a germé de me dire ben ça permet de voir d'autres choses avoir une vie confortable je sais pas c'est peut-être inconscient mais de voir d'autres gens de s'amuser de c'est vrai que j'aime pas trop la routine donc heu
C'est vrai ça revient de rendre le quotidien un peu plus vivant d'accord donc ça c'était une chose qui vous est resté de Chypre de jamais passer le weekend à s'embêter à la maison évidemment
Je le fait souvent finalement on fait pas toujours ce qu'on souhaite ou ce à quoi on aspire mais
Ah oui il faut toujours expliquer aux gens qui sont restés en France comment mais tu passes le weekend à la maison alors qu'il y a des plages c'est comme ça c'est aussi le quotidien qui rattrape donc et finalement le votre départ ça été en Angleterre au début c'était finalement enfin vous vouliez partir et finalement vous avez dû partir donc
Voilà donc ça a commencé avant oui je l'ai pas marqué là mais quand j'étais en école d'ingénieur je voulais faire mon double diplôme en Angleterre
Vous l'avez mentionné mais ça c'est pas fait
Et en sortant de l'école je savais que je voudrais partir un jour mais un jour ça reste une notion très vague et peu définie et je pensais que le meilleur moyen ce serait d'avoir d'abord une expérience en France pour ensuite trouver plus facilement du travail à l'étranger finalement il s'est révélé que c'est l'inverse qui s'est produit donc Je suis partie dans le cadre de l'ANPE en stage à en Angleterre j'ai continué en fait à la fin du programme c'est un programme Leonardo donc l'ANPE offre entre guillemets trois mois de stage non rémunéré à des candidats sélectionnés ils leur paient l'hébergement en famille d'accueil et l'aller-retour en bus au début des trois mois et le retour à la fin des trois mois donc je suis partie dans ce cadre là
C'est intéressant et vous êtes restée longtemps
Je suis restée 6 mois et j'étais à Coventry et je me plaisais pas du tout là-bas donc j'ai décidé de renter
C'est le Limoges c'est ça de l'Angleterre
Je sais pas en fait même les anglais disent I send you to Coventry quand ils veulent pas trop parler aux gens
L'endroit où il se passe pas grand-chose peut-être
Je crois qu'il y avait une prison je pense que ça vient du fait qu'il y avait une prison à l'époque à Coventry maintenant ça n'a pas forcément une bonne réputation parce que c'est une ville industrielle elle a été pas mal détruite pendant la seconde guerre mondiale donc heu c'est heu c'est presque une zone un peu ben un peu comme j'imagine les zones minières du nord de la France ça a pas une bonne réputation j'imagine c'est les gens déprimés heu qui ont pas forcément
Le chômage qui s'est développé à cause d'une industrie qui meurt d'accord et finalement vous êtes revenue en France et vous avez dû repartir enfin vous êtes repartie
J'ai recherché à repartir à l'époque je rêvais de travailler dans les pays de l'est ou en Amérique du Sud
Oui pourquoi
Parce que depuis que j'étais petite enfin depuis que j'avais 10 ans je lisais beaucoup de romans de pays romans russes tchèques etcetera et je retrouvais une sensibilité dans laquelle je me retrouvais et de manière tout à fait pas forcement raisonnable mais je me disais que si je travaillerais là-bas je pense que je me sentirais chez moi et l'Amérique du Sud parce que ça m'intéressait en fait au niveau voyages culturel et parlant l'espagnol bon à part le Brésil j'imagine je pensais que je trouverais facilement enfin facilement que j'avais des chances de trouver un emploi dans cette zone pour moi le plus simple à l'époque c'était de postuler par VI pour le VIE ou le A donc j'ai postulé pour pas mal de pays d'Europe enfin d'Europe de l'Est et puis un jour j'ai vu une annonce pour Singapour et je me suis dit bon je connais pas mais c'est intéressant heu j'avais un copain de promo de d'école d'ingénieur qui était singapourien donc je me dis au moins je connais une personne et puis j'avais en tête par rapport à Singapour ben l'image d'une carte postale d'un de mes amis de chypre qui étaient partis

pour leur expatriation où on voyait Marina Bay avec la City et pour moi je me disais en fait c'est un pays moderne y'a des tours ouais on y parle anglais c'est quand même important pour travailler donc Je me suis dit que j'avais rien à perdre en fait même si c'est vrai que l'Asie ne m'intéressait pas du tout pour voyager enfin j'avais jamais été attirée par l'Asie

Pourquoi

Pourquoi pourquoi pas enfin pourquoi j'ai été attirée par les pays de l'est c'est pas heu enfin si je peux l'expliquer

La littérature

Mais est-ce que c'est suffisant à expliquer ce genre de sentiment ou d'intérêt je sais pas vraiment l'Asie ça m'intéressait pas ça m'attirait pas

Vous vous y étiez jamais intéressée spécialement

Non non quand j'ai voyagé pour les vacances j'ai jamais choisi des destinations asiatiques donc je me suis dit bon allons voir ce qui se passe là-bas

Et ça s'est bien passé également bonne expérience de nouveau

Très bien

Les gens disent souvent ça quand ils s'expatrient d'abord en Europe vous dites que Singapour est votre première vraie expatriation mais vous êtes partie en Angleterre et vous avez été confrontée à finalement peut-être plus de difficultés heu qu'à Singapour vous parlez quand même d'un certain d'une certaine francophobie heu

Ça reste enfin c'est pas très de tradition avérée ou pas les Français n'aiment pas les Anglais et réciproquement donc même si je l'avais jamais vécu j'étais plusieurs fois en Angleterre avant pour les vacances je l'avais jamais ressenti c'était la première fois que j'y étais confrontée mais après c'est vrai en France on entend souvent beaucoup de Français critiquer les Anglais donc même si ça reste une difficulté entre guillemets c'est pas quelque chose de nouveau ou quelque chose auquel on se retrouve confronté en disant ah je m'imaginais pas qu'il pouvait se passer ci ou ça donc ça c'est

Donc une vraie expatriation ça se mesure au degré de surprise de difficulté

De différence culturelle je pense

De différence culturelle, pour vous ce n'est pas une vraie expatriation si la différence culturelle n'est pas assez perceptible

Non parce que ce que je recherche dans une expatriation c'est d'avoir en tout cas une certaine découverte de différence culturelle

Ok donc si vous avez pas cette expérience vous avez une impression d'une expérience de l'étranger mais pas spécialement de l'expatriation d'accord je comprends parce que ça revient souvent chez les personnes que j'interview que je sais pas pourquoi la première expatriation c'est pas une vraie

mais ça reste en Europe ça reste ben c'est moins dépaysant entre guillemets et aussi cet aspect exotique de dépaysement qu'on associe à l'expatriation alors que si on bouge en Europe on parle plus de mutation alors est-ce que c'est lié à la différence heu à la distance géographique et ou à la différence culturelle je saurais pas vraiment l'expliquer mais heu c'est vrai qu'on parle d'expatriation ben les gens pensent tout de suite la Chine Dubaï les îles Galápagos peu importe heu en Europe finalement je pense que en tout cas ma génération l'Europe ça fait partie d'un tout c'est comme pas un pays évidemment mais c'est je pense que finalement on perçoit l'Europe comme un pays non officiellement c'est pas un pays mais je pense que l'Europe fait partie d'un tout et que moi je sais que depuis Singapour je me sens plus européenne que française parce que

Oui vous le mentionniez

Peut-être que la différence avec la culture asiatique a fait en sorte que je me suis sentie très proche de mes amis allemands ou autres amis espagnols européens en fait on arrive à retrouver certaines certains points communs culturels finalement heu avec les autres Européens et ces points ressortent je pense par opposition avec les particularités culturelles locales j'essaie de l'expliquer

D'accord un certain relativisme

Peut-être je sais pas je pourrais pas expliquer ce qui a fait que je me suis sentie tout d'un coup plus européenne que française mais aujourd'hui oui aujourd'hui oui je me sens plus rattachée à l'Europe qu'à la France c'est peut-être aussi dû au fait que ma famille est toujours dispersée que j'ai pas vécu vraiment grandie au même endroit

Vous avez de la famille en peu partout en Europe aussi

En Europe mais France en tout cas j'ai de la famille à la Réunion mes parents sont au Luxembourg en ce moment et donc c'est contrairement à des gens dont les parents viennent de la même région ou en tout cas sont nés dans un endroit ont grandi ou ont passé en tout cas une grande partie de leur enfance là-bas j'ai pas mal bougé donc c'est vrai que j'ai pas de si je devais définir mes racines en France en ce moment ce serait pas forcements les racines d'où vient ma famille en fait mais ce serait plus où se trouvent rassemblés les gens dont je me sens le plus proche donc finalement mes attaches sont plus par rapport à des personnes que par rapport à un endroit géographique spécifique

Ce qui doit vous aider dans votre vie d'expatrié j'imagine

Je la France me manque me manque un peu mais

C'est plus des personnes

Voilà c'est plus des personnes ou certains aspects de la culture française que le fait d'habiter en France ou pas qui me manque

D'accord oui vous disiez justement vous parliez des personnes personnes ce qui n'est pas votre cas finalement même si vous n'étiez pas expatriée puisque votre famille se déplace déjà en France et vient de plusieurs territoires français mais vous disiez c'est une perspective complètement différente des personnes qui ont toujours grandis ou vécu toujours à peu près au même endroit et rajouter à ça votre expérience d'expatriée

Ça crée une distance et ça j'en discute souvent avec mes amis expatriés c'est vrai que plus les années passent à l'étranger heu moins on se trouve de points communs avec les gens nos amis en fait qui sont restés donc il y a des amis pour lesquels les relations ne changeront pas puisqu'elles n'ont pas changé depuis 10 ans mais certains autres amis on n'a plus rien à se dire parce qu'ils vont nous parler des mêmes choses dont on parlait y'a 5 ans 6 ans 7 ans des mêmes personnes finalement on a l'impression qu'ils n'ont pas forcément progressé dans leur vie et aussi parfois c'est difficile de partager une expérience qu'on a à l'étranger parce que eux resteront dans leurs repères franco français et ils vont avoir du mal à vraiment appréhender ce qu'on essaye de leur dire ou il y a aussi le fait en que ben que quand y'a des longs weekends Malaisie on peut partir à Perhentian ou en Thaïlande ou et c'est difficile d'expliquer aux gens que ben oui pour nous un weekend en Thaïlande ça nous coûte moins cher qu'habitant Paris un weekend à Grenoble

C'est vrai

Alors que pour eux ils imaginent que la distance elle est beaucoup plus longue et c'est vrai qu'il y a ne serait-ce que par ce genre de chose ya déjà un décalage qui se crée et heu mais c'est surtout ben raconter la vie quotidienne à Singapour ah ben je vais au food court ah qu'est-ce que c'est un food court donc il faut expliquer ce que c'est les petites choses **[c'est une sujet de conversation en fait]** *mais ça n'intéresse pas toujours les gens en fait parce qu'ils n'ont pas forcément une curiosité*

Ça fait un peu raconter ses vacances c'est ça

Voilà et puis bon heu après ce qui devient nos repères entre guillemets situationnels de là où on vit c'est finalement on a du mal à enfin on parle de choses qui nous sont devenues naturelles et qui pour les la personne à qui on s'adresse en fait elle comprendra pas la moitié de ce qu'on dira parce qu'elle s'imaginera pas ce que c'est enfin l'exemple du food court c'est idiot mais très simple mais c'est enfin significatif y'a pas de foodcourt en Fance à part l'équivalent c'est au carrousel du Louvres c'est le seul endroit que je connaisse en France où on puisse évoquer un semblant système foodcourt y'a plusieurs stands y'a des tables au milieu et on peut commander plusieurs choses à différents stands et on mange donc finalement le dialogue devient plus difficile parce que ça devient un peu des monologues enfin pas pour tout le monde mais

Soit vous vous mettez à raconter à expliquer

Voilà mais après les gens ils ont envie de dormir et bon ben ça permet de faire le tri aussi c'est l'avantage aussi de faire le tri dans la vie plus on déménage plus on fait le tri de ses affaires aussi donc ça permet peut-être de je sais pas c'est ben c'est triste mais la première fois ça fait drôle en fait c'est triste on sent qu'il y a de la distance qui s'installe dans les relations

Donc quand vous êtes revenue de Singapour pour la dernière fois vous disiez que vous êtes là depuis trois ans et demi donc vous êtes rentrée déjà trois fois

On revient tous les ans mais là je reviens quand je suis revenue en juin je reviens là à noël mais je crois qu'on va pas repartir de deux ans puisque oui la famille vient donc enfin la famille proche vient et on a moins besoin de rentrer

Les amis proches aussi

Quand on rentre en France on n'a pas eu tant de visites que ça Kuala Lumpur ça n'attire pas tellement de gens en France les gens savent pas trop ce que c'est la Malaisie ils savent que ça existe mais ils n'ont pas d'image de ce que peut être la Malaisie et c'est beaucoup de gens heu même des on a vu y'a un an et demi on a eu une visite d'entrepreneurs de managers d'EDF-GDF je crois qui font tous les ans ou 6 mois un voyage dans des pays différents pour voir les différences de management en fonction des cultures etcetera ils ont eu un diner avec des expatriés et la première question qu'on leur a posé c'est qu'est-ce que avant de venir ici qu'imaginiez-vous de la Malaisie et en fait il y a eu un grand silence parce que les gens ne savent pas du tout à quoi s'attendre en Malaisie

C'est pas très connu il n'y a pas d'image de carte postale et le tourisme de masse n'a pas atteint

N'a pas atteint la Malaisie fort heureusement donc c'est vrai qu'on a eu peu de visites mais non puis au fil du temps en rentrant en France c'est faut faire le marathon c'est voir la famille les cousins voir les frères les sœurs au final on passe deux semaines épuisantes c'est toujours ah désolée maintenant il faut que j'aille dîner avec un tel et puis demain matin je prends le petit-déj avec bidule et donc c'est plus très agréable en fait là je rentre un mois en décembre parce que je me suis dit je prends un mois comme ça je me pose 10 jours ici 10 jours-là je fais plus je vais plus dans le Sud-Ouest mais après je sais que j'ai pas trop envie de rentrer

Définitivement vous voulez dire ou de rentrer pour les vacances

Heu les deux pour les vacances enfin on reviendra forcément puisqu'on a un petit bébé donc pour qu'il voit ses cousins mais je peux passer deux ans sans rentrer à Singapour j'ai passé deux ans sans rentrer en France

Oui en VIE c'est pas toujours évident

Et puis je préférais passer mes vacances en Birmanie enfin visiter la région je me suis dit quand je rentrerai en France j'aurai plus cette opportunité là

Finalement vous êtes revenue à Kuala Lumpur juste à côté

J'avais pas assez voyagé donc je me suis dit diantre

Mais vous avez choisi de revenir à Kuala Lumpur finalement de revenir dans la même région c'est vrai

C'était pas un en fait quand j'ai rencontré mon mari on s'est rencontrés en France heu on voulait bouger tous les deux ça c'était une évidence lui a vécu en Australie

Lui aussi avait eu une première expérience d'expatriation réussie

Lui en fait a passé ses dix premières années en Afrique après il est rentré à dix ans en France après il a fait double diplôme au Danemark premier Il a fait son [CSM ?] *à l'époque en Australie après il est rentré en France donc on savait qu'on voulait d'une manière ou d'une autre repartir à l'étranger pas n'importe où mais repartir dans un pays pas trop difficile donc on lui a en fait Il a eu plusieurs propositions parce que moi je pouvais pas partir à l'étranger par mon travail donc il a eu une proposition pour Houston donc on a dit non parce que les États-Unis ça nous disait pas trop surtout le Texas bon*

Mais c'est pas un pays difficile les États-Unis

Non c'est juste la mentalité le Texas c'est un beau pays mais en fonction des différents États la mentalité des gens ne nous seyait pas forcément enfin

Vous y étiez jamais allés c'était une
Lui avait déjà été plusieurs fois et au niveau du travail c'était pas forcément le plus intéressant et ensuite on nous a proposé le Danemark mais lui ayant déjà été au Danemark et mes parents avaient été au Danemark aussi quand j'étais étudiante on s'est dit bon voilà si on peut voir un truc un peu plus exotique voilà
Exotique
Exotique ou en tout cas que nous ne connaissons pas essayons on lui a proposé le Nigeria là il a dit non pour des raisons de sécurité et puis Chennai en Inde donc là j'ai dit non parce que j'ai voyagé là-bas déjà et j'ai détesté l'Inde maintenant j'adorerais y retourner en vacances mais je lui ai dit vivre en Inde c'est déjà autre chose que d'y habiter et l'Inde c'est pas comme beaucoup de pays comme la Malaisie l'Inde c'est on déteste ou on adore
Vous parliez de repères l'électricité, l'eau
Et puis tout est compliqué dès qu'on veut un truc je me souviens j'avais essayé à sac à dos on fait toujours une espèce de programme j'ai rien fait de ce que j'avais prévu de faire et puis c'est enfin il faut toujours tout négocier pour n'importe quoi prendre le taxi garder les sacs à la guest house sans payer une demie chambre enfin tout est à la tête du client enfin je trouve qu'on perd beaucoup d'énergie pour des petites choses donc je me suis dit vivre ça au quotidien c'est pas forcément ce dont je rêve et moi j'ai dit non j'ai dit à mon conjoint on peut adorer comme on peut détester mais dans le doute évitons et puis une grosse ville industrielle et j'étais pas sûre de pouvoir trouver du travail en fait parce que je voulais pas partir en le suivant et me dire c'est pas grave vacances pendant deux ans ou trois ans le but c'est aussi que je travaille que j'aie des projets quoi donc ensuite on lui a proposé Kuala Lumpur et je lui ai dit j'aime pas trop parce que j'étais venue plusieurs fois quand j'étais à Singapour beaucoup de tours beaucoup de pollution beaucoup de voitures c'est pas la ville de mes rêves mais je lui ai dit c'est pas si désagréable ça reste l'Asie on peut voyager facilement les gens parlent anglais et je peux trouver du travail donc parce qu'au final au quotidien le côté exotique du pays bon compte un peu mais je pense que ce qui est important quand on décidé de partir à l'étranger vivre quelques années c'est de pouvoir développer un projet personnel autre que juste s'expatrier sinon ben on s'ennuie et ça sera pas forcément une expatriation réussie enfin je pense que beaucoup d'expatriations qui ratent c'est par heu parce que le conjoint homme ou femme hein arrive pas à trouver des activités un boulot enfin en tout cas arrive pas à développer un projet personnel qui soit satisfaisant
Mais justement quand vous parlez du moule de la femme d'expat donc qui est visiblement ce que vouliez éviter de tomber dans le moule de la femme d'expat mais c'est vous pouvez développer un peu ce que vous entendez par là on sent bien que c'est pas très positif pour vous comme modèle
C'est plutôt péjoratif
Péjoratif
Ah je pense que le moule de la femme d'expat ça se rapporte surtout à ce qu'on attendait de la femme d'expat y'a 10 ans 20 ans 30 ans et ce qui existe d'ailleurs encore dans certains pays où de toute façon les milieux expatriés sont des microcosmes c'est une petite communauté un peu moins à Kuala parce que les gens sont moins se connaissent moins dans la communauté française mais finalement c'est des milieux où la femme enfin dans la mesure où la femme suit souvent son conjoint le statut de la femme est déterminé par rapport au statut de son mari et les relations entre femmes sont déterminées par rapport à ça donc c'était vrai pour mes beaux-parents quand ils étaient en Afrique et j'ai une amie qui était heu c'était dans quel pays heu récemment qui était heu peut-être dans les Émirats et qui disais que alors la femme du chef on va dire celle qui va un peu décider organiser et thé y'a toute une hiérarchie qui se crée c'est assez dépriment je trouve
Vous disiez que vous l'avez un peu expérimenté ici au début d'être un petit peu définie par ben voilà je suis mon mari qui fait ci et ça
C'est ah oui mon mari travaille dans l'oil and gaz ah bon c'est très bien un point non puis c'est vrai que en dehors du statut social du mari si on n'a pas d'enfant ici on est un peu des extraterrestres enfin

Le club des mamans et fait un enfant ça t'occupera c'est un drôle de conseil
Oui on me l'a dit plusieurs fois ça m'a déprimée et j'ai une amie qui est venue après mois qui est là depuis un an et demi et qui est à l'AFM aussi et elle a entendu exactement la même chose je trouve ça un peu triste
C'est bizarre mais ça marche n'est-ce pas vous êtes très occupée maintenant
Ouais mais j'ai pas fait ça pour m'occuper
Pour certaines femmes d'expatriés que j'ai pu rencontrer c'est pour s'occuper j'ai l'impression que ça peut être aussi une bouée de sauvetage
Je pense qu'il y a de ça puis je pense moi j'ai de très bonnes copine qui bossaient en arrivant et qui a repris ses études donc elles ont accouché avant moi y'a un an et deux ans et là elles sont enceintes du deuxième et là c'est pas forcément pour s'occuper mais parce qu'elles se disent vu les conditions qu'elles ont en Malaisie qu'elles peuvent avoir de l'aide etcetera donc c'est effectivement aussi les bonnes conditions entre guillemets pour avoir un autre enfant parce que si elles rentraient en France elles travailleraient pour trouver une nounou je pense qu'il y a l'envie d'avoir un enfant les motivations plus ou moins de remplissage d'emploi du temps mais je doute que ce soit purement ça et aussi le fait que les conditions matérielles pour la plupart des expats en tout cas en Malaisie parce que en fonction des pays c'est pas forcément la même chose permettent d'avoir ben d'avoir de l'aide pour s'occuper de la maison des enfants etcetera donc rendre la vie plus facile entre guillemets
D'accord donc vous vous avez essayé de trouver du travail ça a été un peu chaotique et puis finalement
Quand je suis arrivée ici j'ai bossé 6 mois pour ma boîte en France je finissais un projet européen j'ai cherché des boulot après j'ai fait des petits boulots pour une amie française ce qui m'a beaucoup aidée psychologiquement et après j'ai travaillé pour enfin j'ai adoré mon boulot mais j'ai été payée deux mois sur six bref mais ça m'a permis de trouver vraiment une identité en fait en dehors de mon mari
De savoir que c'était possible quoi même si après vous vous êtes orientée vers des études et que vous avez eu un enfant
Non mais bizarrement je pense que c'est moi je ne voulais pas pas d'enfant dans l'absolu mais j'étais vraiment pas prête avant pour avoir un enfant et je pense que je ne pense pas que si je n'avais pas travaillé j'aurais eu envie d'un enfant parce que tant que j'étais pas posée en fait j'avais pas du tout envie de faire ce genre de projet je pense que c'est le fait de travailler qui m'a permis de trouver ma place et de me relancer en tout cas dans de refaire les projets d'avenir entre guillemets
On en a parlé au début ce qui vous attire dans la vie à l'étranger donc j'avais noté la découverte la culture l'exotisme l'excitation dans le quotidien la remise en question aussi c'est vrai que c'est quelque chose que je suis amenée à entendre assez souvent ce qui est bien ça va un peu à l'encontre des clichés qu'on peut avoir contre les expatriés parfois vous le mentionnez dans votre texte vous parlez de ce mode de vie de la découverte d'une nouvelle culture de l'exotisme la culture la routine et puis se remettre en question
Ça permet vraiment de se demander si quand on arrive dans un nouveau pays on est obligé de redémarrer à zéro donc ça permet de recentrer ses priorités ou en tout cas ses intérêts c'est une bonne chose ça commence à un peu me peser maintenant de toujours recommencer à zéro
Oui vous venez d'avoir un nouveau diplôme
Donc parfois je me dis bon est-ce que je vais faire ça toute ma vie ou pas mais oui je pense que ça permet de réfléchir sur son parcours ce qu'on ferait pas forcément si on restait en France je sais que si j'étais restée en France je me poserais pas forcément de questions j'aurais peut-être le même boulot je finalement tant qu'on n'est pas confronté à un changement quel qu'il soit personnel professionnel sans forcément parler d'expatriation on a tendance un peu à se laisser happer par le quotidien ce qui est normal hein puisqu'on passe beaucoup de temps au travail on a des factures à régler peut-être heu des soucis à régler s'occuper des enfants donc c'est vrai que ça offre aussi l'opportunité de ben réfléchir justement à ce qu'on veut où on veut aller etcetera ce qui est bien mais bon tous les trois ans

Oui
Parfois ça pèse un peu je commence à me dire bon si je pouvais passer cinq ans sans avoir à me remettre en question ça serait peut-être pas mal
Et justement vous dîtes ça me convient pour le moment et vous évoquez la possibilité d'un retour en France en sachant que les conditions de vie seront différentes ce sera aussi une remise en question j'imagine mais justement comment est-ce que vous imaginez une évolution personnelle dans laquelle ces éléments que vous notez qui font partie du mode de vie à l'étranger seraient plus un élément qui ferait partie de votre vie un élément moteur motivant de votre quotidien vous le projetez comment
Vous voulez dire comment vivrais-je bien ou mal le fait que j'ai un quotidien qui par un retour en France par un changement quelconque ne contienne pas ces éléments
Non oui ça m'intéresse aussi
Je sais pas mais je pense que à partir du moment où on a un enfant je vois que les choses les priorités changent il a que 6 mois 7 mois mais on se projette déjà dans l'avenir et ce qui sera de plus en plus important c'est de lui permettre lui de lui offrir des conditions qui lui permettent de lui ouvrir l'esprit tout en construisant son éducation de manière solide ou enfin de la manière qu'on espère pour lui et c'est pour ça par exemple que je voudrais pas rester en Malaisie trop longtemps si mon enfant est dans le système malaisien parce que le système local ne favorise pas la prise d'initiative l'esprit critique etcetera donc après je pense que la destination enfin quand on choisit une destination ça prend en compte aussi les problèmes d'éducation culturels heu la plupart des gens qui partent longtemps à l'étranger c'est vrai que maintenant on pense on commence à penser aussi en ces termes finissent par rentrer à cause des enfants quand ils sont grands il faut qu'ils aillent à l'université ou enfin par exemple comme nous quand y'avait pas de classes donc c'est souvent la scolarité des enfants qui font que les gens rentrent en France ou heu un parent malade ou heu qui fait que les gens veulent être plus proches de la famille à ce moment-là
D'accord donc ce sont plus des circonstances
C'est plus heu enfin le retour en France non-souhaité non idéalisé on va dire comme ça est souvent motivé par ça après c'est vrai que rentrer en France dans les prochaines années on se projette pas forcément parce que on a encore envie de découvrir le monde quand on voit la la situation en France politique économique sociale en France ça nous fait pas forcément rêver quand on entend tous les Français qui parlent que de la crise et qui se plaignent on se dit que pour retrouver du boulot enfin pour moi ça sera pas forcément évident en tout cas pour moi donc si on peut avoir d'autres opportunités ailleurs autant en profiter après heu les choses changeront avec le temps c'est vrai que on se dit que [enfant] *il va grandir sans voir ses cousins souvent nous on verra moins nos frères et sœurs souvent donc je pense que c'est plus la problématique de l'éloignement de la famille qui se pose long terme enfin à moyen et long terme que le changement de mode de vie je crois qu'à un moment on sera content de se poser heu enfin je sais pas mais je pense que quand à partir du moment où on a des enfants on a peut-être un peu moins de priorités sur d'autres thèmes entre guillemets*
Donc C'est quelque chose que vous voyez plutôt à long terme
Ou à moyen terme d'ici à 5 à 10 ans et nos aspirations quant au choix de la destination où on veut habiter dépendra d'autres facteurs que l'exotisme l'excitation et le fait de trouver un boulot intéressant ou pas ça sera toujours aussi une des priorités mais on sait pas on sait pas du tout où l'avenir nous mènera enfin on est pas contre retourner en Europe mais on n'envisage pas ça pour l'instant mais après soit la force des choses fera qu'on rentrera en Europe soit on se
Vous vous voyez plus rentrer forcés par les circonstances
Non pas forcément parce qu'en ce moment on discute avec comme le projet de mon conjoint se finit en début 2014 et qu'il n'y a pas forcément de projets malaisiens qui se profilent maintenant en tout cas en deep water heu on se dit est-ce qu'on part en Australie où c'est vrai que mon conjoint a travaillé en Australie il adore l'Australie je pense que j'aurais un peu de mal à trouver du travail là-bas en tant qu'étrangère mais je me dis ils parlent anglais donc s'ils arrivent à motiver le fait qu'ils

trouvent pas les compétences en local j'ai des chances de trouver quelque chose heu sinon la Norvège nous tente aussi parce que je sais que mon conjoint travaille énormément ici donc il aspire à un rythme un peu plus calme et en Norvège bon c'est vrai que les habitudes de travail sont vraiment différentes d'ici bon il fait froid j'aime pas le froid mais après on se fait à tout donc heu et maintenant avec [enfant] *c'est vrai qu'il y a d'autres questions qui se posent donc questions de santé c'est vrai qu'on a pas envie d'aller dans un pays où les conditions sanitaires sont mauvaises surtout quand les enfants sont en bas âge moi j'adore la Birmanie mais est-ce que j'irais y habiter je suis pas sûre avec un enfant si jeune heu donc je pense que non en fait je avec l'expérience les priorités changent et puis avec l'arrivée d'un enfant dans une famille je pense qu'aussi les perspectives changent aussi on restera peut-être en Malaisie mon mari souhaiterait rester en Malaisie moi je souhaite pas rester plus longtemps que ce projet si je trouve pas d'emploi ici voilà on a des pistes des lignes directrices mais c'est vrai que ça reste pour l'instant pas complètement déterminé*

Ça marche beaucoup à l'occasion aussi finalement

C'est les opportunités oui intéressantes ou pas parce que partir pour partir c'était pas non plus le but quand on a quitté la France rester à l'étranger pour rester à l'étranger c'est pas non plus un but en soi ce qui nous intéresse c'est de pouvoir évoluer professionnellement et personnellement si possible dans un cadre culturel différent tant qu'on peut et sinon ben on évoluera personnellement et professionnellement dans un cadre qu'on connait bien et ce sera pas forcément plus mal y'a des avantages on est prêt de la famille on peut se voir plus souvent faire des vacances ensemble enfin donc après je pense que c'est juste une question d'opportunités et de priorités par rapport à ces opportunités

D'accord c'est clair je peux vous poser une dernière question sur un dernier thème c'est l'écriture puisque bon j'ai ce texte physiquement et j'aurai la chance d'avoir peut-être vos

Normalement ceux de Malaisie en j'espère remettre la main sur ceux de Singapour mais je ne garantis rien si je ne les ai pas sauvegardés sur un fichier Word ils sont perdus dans une messagerie qui n'existe plus

Mais justement l'écriture c'est quelque chose que vous avez pratiqué à Singapour pendant les deux années et puis un petit peu au début en arrivant ici le but c'était de donner des nouvelles

C'est de partager l'expérience tout en donnant des nouvelles donc heu vous verrez que mes mails de Kuala Lumpur heu racontent on a fait ci on est allés en weekend la vie et belle et aussi toujours j'essaye toujours de mettre des choses sur la culture ou la politique ou les aspects sociaux du pays parce que raconter son quotidien c'est enfin ça fait plaisir en tout cas aux parents aux frères et sœurs mais j'écris enfin ces épisodes comme je disais étaient destinés à la famille étendue et aux amis donc je trouvais intéressant aussi de partager un peu certaines choses qu'on trouvait soit intéressantes originales ou différentes ou donc c'est un partage de l'expérience et aussi enfin une manière de donner des nouvelles donc c'est un peu une combinaison des deux

Et pour vous personnellement ça vous a apporté peut-être en particulier la première fois que vous êtes partie à Singapour toute seule ça vous apportait quelque chose de vous poser d'écrire ou juste pour donner des nouvelles

Non pour vraiment partager mon expérience en fait

Et qu'est-ce que ça vous apporte de partager votre expérience de votre côté parce que pour vos amis ok

Je sais pas j'espère que ça les intéresse non c'est ça permet aussi de diminuer la distance d'une certaine façon en fait le fait de partager cette expérience ça permet de se rapprocher des gens même si c'est de manière indirecte donc c'est j'ai jamais eu l'intention d'en faire un livre ou quoi que ce soit mais non c'est plus donner des nouvelles mais pas que parce que sinon ça serait tout va bien le soleil brille c'est la mousson et y'a des sangsues quand on va marcher dans la jungle mais c'est surtout de dire ma vie c'est ça mais ouais le fait d'écrire les choses ça rapproche des gens pendant le moment où on l'écrit après bon une fois que c'est envoyé c'est différent mais oui c'est juste une façon aussi de se sentir moins loin moins isolé entre guillemets des gens qui sont restés derrière

De savoir qu'ils savent

Voilà puis bon après souvent les épisodes sont longs donc je disais vous lisez si vous voulez ou pas mais c'est enfin les gens sont souvent contents j'ai eu de très bons retours maintenant ça fait deux ans que j'ai pas écrit tout le monde se plaint mais

Et maintenant comment vous faîtes alors vous envoyez des messages individuels

Maintenant j'envoie juste des mails des nouvelles aux parents frères et sœurs.

Ça vous prenait trop de temps

Ça me prenait trop de temps et puis j'avais moins de choses à raconter aussi le fait qu'il y ait moins de nouveautés peut-être qu'on arrive moins à prendre nos distances par rapport à ce qui est différent on s'habitue enfin moi j'habite dans un quartier avec des petites maisons donc que des locaux il y a le camion qui passe qui bipe le camion qui recycle je sais pas les vieux matelas heu finalement tout ça c'est des choses qu'on a pas en France c'est un peu à l'ancienne avec le les ramasseurs de les quincaillers ou les mais heu pour moi enfin voilà ça fait partie de mon quotidien en fait donc je le vois plus avec un œil nouveau ou je vois plus ça de manière différente de ce qu'on a en France puisque je mets plus les choses en relation par rapport à la France tout le temps maintenant chez moi c'est ici dans plusieurs années ça sera ailleurs mais tant que je suis à un endroit en fait mon chez moi c'est là c'est pas en France ou c'est

Donc vous vous sentez pas spécialement expatriée du coup

On recrée son chez soi là où on va en fait si je sais bien que je suis pas malaisienne et je le serai jamais que même si on s'intègre il y a toujours une différence ne serait-ce que par la couleur de peau enfin ça c'est quelque chose qui m'a toujours embêtée entre guillemets c'est de réaliser même si les gens sont très sympas ici que par notre différence physique qui est pas toujours liée à la nationalité mais de par notre différence physique les Malaisiens nous percevront toujours en tant qu'étrangers on pourra je pourrais être mariée avec un Malaisien on pourrait avoir un enfant ensemble notre enfant s'il est pas s'il a l'air vraiment métisse il sera toujours considéré comme étranger comme un Mat Salleh Même si c'est pas une notion vraiment négative ou raciste mais dans les relations qu'on établit avec les gens le premier instinct par rapport à cette différence physique c'est ah c'est un étranger donc la la la donc il a plein d'argent donc ci enfin ça peut être ça ou autre chose donc il va nous donner des leçons parce qu'il pense qu'il sait mieux que nous enfin dans le travail c'était difficile ici parce que j'ai bossé pour des projets pour le gouvernement malaisien et c'était difficile de conseiller des gens c'est ils sont très malais en plus heu

Très malais

Enfin ya beaucoup de Malais dans le gouvernement et ils ont une certaine fierté en fait et c'est difficile de les conseiller sans tout en évitant leur faire sentir qu'on est là pour leur donner une leçon tu vois heu il y a une certaine sensibilité en fait par rapport à ce qu'un étranger en tout cas dans le domaine professionnel peut leur peut leur heu essaye de leur apporter entre guillemets heu je pense que c'est lié aussi à l'histoire des colonies britanniques etcetera c'est heu ils savent qu'ils ont besoin des étrangers parce qu'ils manquent de certaines compétences en tout cas dans certains domaines mais ils préfèreraient s'en passer et je sais que dans le milieu oil and gaz en tout cas heu les gens vont pas nous le dire en face mais ça se ressent et heu ce qui est légitime hein de toute façon c'est comme en France je suis sûre qu'on a plein de Français qui disent que les étrangers viennent nous piquer notre boulot enfin des réactions débiles mais je trouve ça oui c'est difficile en fait enfin c'est pas difficile au quotidien mais je trouve que que en fait ça biaise dès le départ les relations

Mais là vous parlez de relations professionnelles

Professionnelles ou personnelles des gens dans la rue c'est en fait de par notre couleur de peau les gens vont assumer qu'on est des expats avec des méga contrats etcetera comme en France si on est la peau foncée on est forcément un voyou j'en sais rien enfin c'est des préjugés débiles que tout le monde n'applique pas mais qui se ressentent quand-même de temps en temps qui au final constitueront de manière enfin toujours une certaine barrière je pourrais rester 10 ans la première perception 10 ans de ma vie ici j'entends la première perception que les gens ont de moi c'est une étrangère ce que je veux dire ce n'est pas forcément négatif les gens peuvent être curieux enfin mais ça distancie en fait les gens et le rapport de manière systématique entre guillemets après les gens

passent au-dessus au-delà ou pas c'est une autre histoire mais c'est vrai qu'on n'y pense pas tant qu'on part pas à l'étranger on pense pas que tant qu'on part pas dans un pays où on est physiquement différent on pense pas c'est vrai enfin on se met pas à la place moi étant française caucasienne entre guillemets en France j'ai jamais été confrontée à ce genre de chose en France ouais Ici c'est intéressant parfois c'est embêtant aussi parce qu'on n'a pas tout le monde essaie de nous arnaquer heu d'en profiter c'est normal

Pas trop en Malaisie

Non mais c'est juste de dire en fait la différence physique plus que culturelle peut induire certains comportements certaines idées préconçues enfin on n'en souffre pas enfin mais c'est vrai que ça crée heu pas moins pour les femmes pour les hommes plus de difficultés je sais qu'à Singapour tous mes amis garçons enfin y'a différents facteurs y'a le facteur social y'a le facteur mais vous voyez même ici dès qu'un caucasien sort en bar ou en boite il se fait alpaguer par des Asiatiques qui pensent que elles vont pouvoir assurer leur statut social en arrivant un blanc qui a forcément de l'argent c'est quand-même relativement courant à Kuala Lumpur comme ailleurs en Asie et du coup pour eux ça biaise la relation et pareil à Singapour pareil une femme blanche se fera rarement draguer par un Asiatique parce qu'on a un caractère on sait ce qu'on veut etcetera ça biaise les relations c'est pas des choses qui sont importantes dans le quotidien mais c'est vrai que c'est des choses qui prêtent à réflexion en fait si je enfin moi j'y pense souvent car en France je le réalisais pas du tout mais en France les gens y sont différents de ce qu'ils estiment être en français par défaut ils ont plus de problèmes dans le travail c'est vrai je l'ai vu dans ma société la discrimination heu donc non c'est heu ça permet de se poser d'autres questions sociales qu'on se poserait pas en restant chez nous alors est-ce que ça mène à est-ce que c'est constructif ou pas je sais pas mais

Vous parliez de perspective ça donne une perspective oui qui vous permet aussi d'évoluer j'imagine dans votre identité vos réflexions etcetera heu je vous ai pris pas mal de temps j'imagine que je peux si vous voulez vous laisser partir si vous avez quoi que ce soit à préciser à rajouter

Non je pense pas je vous enverrai mes récits puis si vous avez d'autres questions ben n'hésitez pas non plus à me contacter ne travaillant pas pour l'instant je suis en vacances

C. EXTRAITS DE CORPUS 2 : RÉCITS DE PARCOURS ÉCRITS

a. Texte de Françoise, complet

CONFIDENTIEL

Je m'appelle [Françoise], j'ai 42 ans. Je vis maritalement et ai deux enfants de 9 et 12 ans. Je suis titulaire d'une double diplomation : un DEA en études hispaniques et hispano-américaines et un DESS en politiques linguistiques. Je suis également certifiée en espagnol et fonctionnaire de l'Éducation nationale depuis 1994.

Mes études en espagnol m'ont amenée à me rendre très régulièrement en Espagne et celles de FLE, dans d'autres pays pour y suivre des stages (Suède, Pologne etc.) et y enseigner.

Ma carrière professionnelle a débuté dans l'enseignement, en espagnol, dans les établissements scolaires d'enseignement général et en FLE, l'été, à des groupes d'étranger, puis en Norvège. En effet, je me suis mise en congé de disponibilité en 1998 pour pouvoir suivre mon compagnon à Bergen, en Norvège, où il avait obtenu un poste de chercheur en géologie. Durant deux ans (1998-2000), j'ai enseigné le FLE à des étudiants et des adultes. J'y ai également préparé le DESS en politiques linguistiques car je n'étais titulaire que d'une maîtrise de FLE.

[premier enfant]. est née à Bergen, en 1999.

De retour en France, j'ai enseigné l'espagnol quelques années et [deuxième enfant] est né en 2002. En 2003, j'ai obtenu un poste d'attachée de coopération pour le français à Oslo en Norvège. Nous sommes donc partis tous les 4 pour 4 ans. À l'issue de ce mandat, j'ai obtenu un 2ème poste en

Malaisie, pour 3 ans. On m'a ensuite attribué une 4ème et dernière année. 2011 sera donc l'année du retour en France après 10 années d'expatriation.
Le premier séjour en Norvège a été une "vraie" expatriation dans le sens où nous sommes arrivés comme migrants, avec toutes les démarches administratives que cela comporte. J'ai bénéficié d'un programme linguistique où j'ai pu recevoir en cours intensif 600heures de norvégien.
J'ai donc acquis une autonomie linguistique rapidement, qui m'a permis de me débrouiller facilement dans la vie de tous les jours. Quoi qu'il en soit, la Norvège est un pays anglophone.
À Oslo, la démarche professionnelle était différente. Je me suis retrouvée dans un milieu professionnel mixte, avec des Norvégiens et des Français, mais majoritairement des Français.
Cependant, d'être basée dans un Centre culturel français, donc dans une structure ouverte au public permettait d'avoir des échanges authentiques avec les Norvégiens. Ma fille allait au lycée français d'Oslo, structure d'enseignement mixte et mon fils, à la crèche norvégienne. La crèche nous a permis également de garder un lien réel avec la société norvégienne.
En Malaisie, l'expérience a été différente de celle d'Oslo. Mon travail en ambassade, dans un lieu à sécurité renforcée, écarte toute rencontre sans prise de rendez-vous préalable. Le personnel y est majoritairement français. Mes 2 enfants sont au lycée français. Dans un milieu essentiellement international, les rencontres et amitiés locales sont plus réduites. J'ai néanmoins la chance d'exercer un métier qui me met au contact des Malaisiens et qui me permet d'appréhender le pays. Malgré tout, le sentiment de vivre un peu "en parallèle" de la vie locale est présent. J'y vois une raison majeure en sus de mon travail et du fait que mes enfants soient dans une structure française : un niveau économique bien supérieur à la moyenne qui nous rattache à des activités et des loisirs qui touchent davantage une communauté d'expatriés. Les activités extérieures de mon compagnon nous ont néanmoins permis de rencontrer des personnes locales en dehors du cercle d'expatriés.
Cet été, nous rentrerons en France après avoir passé une dizaine d'années à l'étranger. Le retour est obligatoire dans mon cas après deux postes. Si cela n'avait pas été le cas, nous ne serions pas rentrés. C'est pourtant une bonne occasion de faire découvrir la France à nos enfants qui ne la connaissent que par le prisme des grands parents et des vacances d'été. Le retour participe également d'une expatriation.
Dans ma famille, les générations antérieures ne se sont pas expatriées. Du côté maternel, le mari de ma tante est tunisien, le mari de ma cousine est vietnamien. Du côté paternel, le mari de ma cousine est libanais. Le père de ma nièce est mexicain. Ma sœur travaille également en ambassade, et a été expatriée trois fois. Dans la famille de mon compagnon, il n'y a pas d'expatriation, et pas de mariages mixtes.

b. Texte d'Ilham, complet

Mon expatriation

Après mon doctorat en, l'idéal pour moi était de trouver un poste de maitre de conférences dans une université. N'ayant pas eu ce poste en France, j'ai travaillé comme professeur dans des centres de formation. Au bout de deux ans, j'ai eu envie de relancer ma carrière en faisant un mastère spécialisé. C'était pour moi un moyen de rajouter un aspect pratique à mon expérience. J'espérais trouver avec ce nouveau diplôme un poste en université ou un poste de chercheur dans une entreprise. Mais lors de mon stage en entreprise, qui a duré 8 mois, je me suis rendu compte que l'enseignement me manquait malgré que la recherche dans laquelle j'étais impliquée était très intéressante. Dès lors je me suis fixé pour objectif de trouver un poste ou je pourrais faire de l'enseignement et de la recherche en même temps donc nécessairement un poste en université. J'ai donc commence à postuler un peu partout dans le monde.

J'ai commencé à me poser certaines questions quand j'ai reçu une réponse positive d'une université Malaisienne. Ces questions sont relatives à l'éloignement familiale, le travail de mon épouse, l'éducation de nos enfants…Au final, après longues réflexions, j'ai accepté le poste en me disant avec mon épouse que dans un premier temps, elle prendra une année sabbatique et si ça se passe bien pour notre nouvelle vie, elle démissionnera de son travail.
Dans un premier temps, je suis arrivé seul, histoire de préparer le terrain. Ma famille m'a rejoint une dizaine de jours plus tard. Après une année, on a décidé de rester.

La comparaison, sur plusieurs aspects de la vie quotidienne, entre le nouveau pays et le pays d'origine est omniprésente au début de l'expatriation. On a tendance à comparer tout, consciemment ou pas : le climat, la nourriture, les rouages administratifs, les comportements, les réactions, etc. Cette période de comparaison est bien évidemment inévitable, mais pour moi, il était important qu'elle soit minimale. Je voyais à son prolongement un « empêcheur de vivre », qui peut aboutir à un sentiment de frustration du fait qu'on essaie de reproduire les conditions de vie auxquelles on est habitué. Le plus important pour moi était de comprendre les nouvelles données et savoir comment les gérer. Par exemple, au bout de quelques semaines, j'ai décidé d'arrêter l'exercice de conversion-comparaison, qui consiste à convertir en euros les prix d'article et de les comparer avec les prix en Europe.

Le regard du local sur l'expatrié a deux principaux aspects. Le premier, plutôt flatteur, consiste à regarder l'expatrié comme un expert, hautement qualifié, qui est venu rendre service au pays. Je me souviens par exemple d'une personne qui m'a remercié d'avoir accepté de venir travailler en Malaisie. L'autre, pas flatteur du tout, consiste à voir l'expatrié comme une personne qui a un salaire démesuré. Même s'il est expert, il est considéré comme quelqu'un qui s'en met trop dans les poches. Ce regard est parfois pénible surtout qu'on on cherche assez souvent à savoir ton salaire ou à te faire payer une prestation au double de son prix.

Sur le plan professionnel, l'expatriation m'a permis de réaliser mon objectif de retravailler en milieu académique, mais aussi d'avoir l'expérience de travailler en Anglais. La découverte d'un nouveau pays (voire d'un continent), d'une nouvelle culture, de différentes façons de voir la vie,…font de l'expatriation une expérience exceptionnelle. Avec le temps, certaines différences culturelles que me choquaient au début, sont devenues anodines à mes yeux. Je retiens de cette expérience que dans les rapports humains, tout est question de référentiel, et que c'est très important de comprendre d'autres référentiels que le sien.

Je me vois bien continuer l'expatriation pour encore quelques années, en Malaisie ou ailleurs.

D. EXTRAITS DE CORPUS 3 : BLOGS

a. Extraits du blog d'Alice

- Extrait 1 : 6 février 2012

Lion Dance

Les festivités pour le Nouvel An Chinois durent 15 jours et prendront donc fin ce soir.
Durant toute cette période, on peut voir beaucoup de feux d'artifice illuminer le ciel, entendre des pétards crépiter de chaque côté de la ville le soir venu, et assister un peu partout à la danse du Lion. C'est aussi un moment de partage pour les chinois qui se réunissent beaucoup avec leur famille.
Ci-dessous, un petit aperçu.

Lion Dance (vidéo)

Vous l'aurez sans doute remarqué, la musique de fond est très très bruyante. J'ai dû perdre 20dB à l'oreille gauche car ce matin je me suis réveillée à moitié sourde ! Mais dans les croyances anciennes, ceci, comme faire sauter des pétards, était fait dans le but de repousser les mauvais esprits. La danse du Lion n'a pas lieu exclusivement durant le nouvel an Chinois et peut aussi être pratiquée pour un évènement important, comme l'inauguration d'un bureau, car elle apporte chance et prospérité.
Parfois, à la fin, on peut voir le Dieu de la Prospérité venir distribuer des enveloppes rouges ou des mandarines. Autrefois, les jeunes femmes célibataires inscrivaient leur nom dans la peau de la mandarine et la jeter dans la rivière, de l'autre côté de la rivière, les hommes célibataires ramassaient alors la peau de mandarine. Elle est aussi associée à l'or. En assistant à la danse du Dragon, j'ai eu l'honneur de recevoir une mandarine de la part du "Dieu de la Prospérité", ce qui est donc une chance puisque cela m'apportera richesse et prospérité durant toute l'année du Dragon.

- Extrait 2 : 16 septembre 2011

Pause déjeuner

J'ai beau regretter mes déjeuners à Saint Germain des Près, n'en reste pas moins que la pause déj ici est franchement sympathique. D'une façon générale les Malaisiens ont un vrai sens du service, il n'est pas anormal donc de voir deux serveurs s'occuper en même temps d'une seule table. Ils sont en permanence sur le qui-vive, vous amènent l'addition dans la fraction de seconde où vous l'avez demandée, remplissent votre verre avant même que vous vous aperceviez qu'il y en avait besoin, bref, rien à dire, c'est parfait!
Concernant les prix des restos il y a un éventail très très large. On peut manger pour 10 RM (2.50 euros) par personne dans un food court (perso, je sais, ça peut surprendre, mais de nous deux, celui à avoir essayé, ce n'est pas moi, ben oui, "boulot oblige";)), boisson comprise, à plus de 325 RM (75 euros) hors boisson, dans un grand restaurant en passant par 25 à 40 RM (entre 5 et 9 euros) dans un resto sympa, toujours boisson comprise.
Exemple d'un menu à 35 RM (8 euros) au Golden Triangle à Solaris (zone commerçante pas très loin de l'appart), boisson comprise.

L'addition comprend toujours les taxes qui sont de 6% ainsi que le service. Il n'est pas forcement coutume de laisser des pourboires, mais si le service est excellent, le geste sera toujours apprécié (pas moins d'un RM en revanche).
Donc il est très facile de dîner dehors. Les Malaisiens vouent d'ailleurs un vrai culte à la nourriture, il y a des restaurants et des food court partout, on peut manger à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, il y aura toujours quelque chose d'ouvert. À moins d'aller dans un restaurant vraiment haut de gamme et raffiné, même dans un endroit très sympa, le prix du repas restera toujours abordable, la seule chose qui fera gonfler l'addition c'est... le vin. Finalement pas plus cher qu'une bouteille de vin dans un resto en France, sauf qu'ici proportionnellement, le vin coûtera plus cher à lui seul qu'un repas pour deux. Il faut compter au minimum, en moyenne, 100 RM (23 euros) pour une bouteille.

b. Extraits du blog de Jean

- Extrait 1 : 27 novembre 2011

Nov 27 11

Bon retour Maman
by [Jean]

Après une belle mais trop courte semaine en Malaisie, ma petite mère a embarque sur le vol MH020 pour la France hier soir. J'espère que son vol s'est bien passe et que Papa et Claire lui prépareront un bon 'tit plat bien Franchouillard pour déjeuner – poulet ?
Le petit Nico a bien profite de sa grand-mère. Après un premier quart d'heure d'observation, il a vite pris ses aises et s'est laisse prendre en photo et filmer avec grand plaisir. D'ailleurs, voici un zoli montage vidéo réalisé par ma petite mère lors de notre séjour à Malacca.

Bon retour en France petite mère !
J'ai pris grand plaisir à passer cette semaine ensemble

- Extrait 2 : 29 juillet 2011

Jul 29 11

Comptine Malaise
by [Jean]
Je voulais partager avec vous cette comptine Malaise que la mère de [conjointe] vient de m'apprendre. [bébé] et moi l'aimons beaucoup. C'est exactement le type de comptine qui me fait craquer. Pleine de créativité, et avec une histoire échevelée et sans logique

Pok amai ami, belalang kupu kupu	tapons dans nos mains jointes tel un papillon
Tepok [enfant] pandai	clap mon bon [enfant]

Malam upah susu	tu pourras avoir du lait
Susu lemak manis	du lait si sucrés
Santan kelapa muda	comme une jeune noix de coco
[enfant] jangan menangis	[enfant] ne pleure pas
Emak hendak pergi kerja	ta maman s'en va travailler
Kacau kacaus susu	remue, remue le lait
Sampai ia beku	jusqu'à ce qu'il caille
[enfant] lekas besar	[enfant] grandit vite
Boleh baca buku	pour lire des livres
Buku atas meja	des livres sur la table
Ada banyak cerita	beaucoup d'histoires
Bila Nicolas dewasa	quand Nicolas devient adulte
Boleh jadi orang ternama	il sera un grand homme
Inshaallah	si dieu le veut
Buai laju laju	balance-toi rapidement
Sampai pokok sema	jusqu'à l'arbre Sema
Apa dalam baju	tu y trouveras à l'intérieur
Sekuntum bunga cina	une fleur nommée Chine

E. TEXTE ORIGINAL EN ANGLAIS DE JEAN (HORS-CORPUS), CITÉ PAGE 296

Oct 29 09

The Many Faces Of Expatriation

by [Jean]

Expatriation is not what it used to be.

Internationalisation has attacked even this bastion of privileges, and it now is difficult outline what defines being an expatriate clearly; Most consider a foreign national working in an exotic country to be an expatriate; the reality is more complex. Expatriates now are splintered across different group or coterie, each quite different from the previous one. After sitting down with many expats,
I classed them in the following groups:

• Old school expatriates, who are posted in a country for three to five years with their family.
They have two contracts, the main one with the headquarters, a second one locally for work permit purposes; their main contract usually comprise a return clause, even though most will be posted to a new country instead of coming back "home";
• High potentials sent abroad to develop their talent and leadership. They usually have a return clause in their contract, and do come home after a few years;
• Young graduates who move to the country they wish to start their career in – their contracts are local, but they usually are quite generous by local standard to represent their skills and international background;
• Technical experts without manager responsibilities who are sent on emergency mission; they usually work on critical projects and/or locations, and are very well compensated for their skills and flexibility;

• Permanent Residents, who decided to stay put in their new country. They usually switch to a local contract after a few years, and end up setting up their own company or consultancy so as to stay where their heart belongs;
• Project consultant who are single or seniors with grown up kids and are sent abroad on mission of a few months;
• Commuters who are based in a country, and travel regionally on a regular basis;
• Miles virtuoso who travel the world all year round and rarely stay put more than two weeks;

This segmentation is of course non-exhaustive and is a work in progress. I'd love to hear your feed-backs and personal coterie-related-thoughts!